



**HAL**  
open science

# Les écritures de soi dans l'oeuvre de Gregor von Rezzori

Marie Lehmann

► **To cite this version:**

Marie Lehmann. Les écritures de soi dans l'oeuvre de Gregor von Rezzori. Littératures. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2011. Français. NNT : 2011PA030168 . tel-01334870

**HAL Id: tel-01334870**

**<https://theses.hal.science/tel-01334870>**

Submitted on 21 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université Paris III – Sorbonne Nouvelle**  
**ED 514 Études Anglophones, Germanophones et Européennes**  
**UFR d'Allemand**

Thèse pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS III**

en Études germaniques

présentée et soutenue publiquement par

**Marie LEHMANN**

le 05 décembre 2011

**LES ÉCRITURES DE SOI**  
**DANS L'ŒUVRE DE GREGOR VON REZZORI**

Sous la direction de  
**M. le Professeur Jacques LAJARRIGE**

**Jury :**

M. le Professeur Andrei CORBEA-HOISIE (Université de Jassy)  
Mme le Professeur Dorothea MERCHIERS (Université Montpellier III)  
M. le Professeur Jürgen RITTE (Université Paris III – Sorbonne Nouvelle)  
M. le Professeur Bertrand WESTPHAL (Université de Limoges)



## Résumé

Témoin des principaux événements géopolitiques de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle (l'effondrement de l'empire habsbourgeois, la Seconde Guerre mondiale, l'*Anschluss* et le procès de Nuremberg), Rezzori examine les contours de son identité dans le cadre des écritures de soi. Son but est d'interroger les conditions nécessaires à l'affirmation d'une voix individuelle alors que la réalité est entraînée dans un inexorable processus de dislocation et d'hétérogénéisation et qu'elle confronte le sujet à l'épreuve du décentrement et de la déterritorialisation. Loin de céder au pessimisme, Rezzori assume ses fêlures grâce à l'écriture autobiographique dont il remet en cause les modalités. Pour qu'elle intègre la part de négativité inhérente à son moi, l'auteur la fonde sur une stratégie mémorielle singulière : celle de l'*Epochenverschleppung*. Cette dernière le place dans une position anachronique, sans le couper du présent parce qu'elle l'oblige à sonder de manière critique les pertes endurées à la lumière du présent. Écrire ses déchirures dans un espace autobiographique renouvelé permet à Rezzori de laisser des traces et de résister ainsi au pouvoir d'effacement de l'Histoire.

## Mots clés

Rezzori, écritures de soi, identité, histoire, décentrement, *Epochenverschleppung*, résistance.

## Abstract

Having witnessed the major geopolitical events of the first half of the 20<sup>th</sup> century (the fall of the Habsburg Empire, the Second World War, the *Anschluss* and the Nuremberg Trials), Rezzori explores the outlines of his own identity through his autobiographical writing. He aims to investigate the conditions that are necessary for asserting an individual voice in a reality characterised by a process of dislocation and disintegration, in which the subject is faced with its own decentralisation and deterritorialisation. Far from wallowing in pessimism, Rezzori confronts the crevices of his self in his autobiographical writing, while at the same time questioning the methods of such writing. In order to embrace the element of negativity that his self comprises, the author bases his autobiographical writing, in both its hypothetical and referential forms, on a unique memorial strategy: that of *Epochenverschleppung*. This places Rezzori in an anachronistic position without cutting him off from the present as it challenges him to examine past losses critically in the light of the present. By exploring the fissures in his identity in a renewed autobiographical space, Rezzori leaves his own imprint and thereby counteracts the obliterating power of History.

## Keywords

Rezzori, writing of the self, identity, history, disorientation, *Epochenverschleppung*, resistance.



*À François*

## **Remerciements**

Je tiens à exprimer mes remerciements et ma reconnaissance à mon directeur de thèse, M. Jacques Lajarrige qui m'a fait découvrir l'œuvre de Gregor von Rezzori. Par ses conseils, ses réflexions et ses encouragements, il m'a permis d'entreprendre et de construire mon analyse.

Je suis redevable à M. Andrea Landolfi de m'avoir transmis des extraits du journal de guerre de Rezzori et à M. Tilman Spengler de m'avoir livré quelques souvenirs de l'amitié qui le liait à l'auteur.

Tant à l'Institut d'Allemand d'Asnières de l'Université de Paris III qu'au sein de la Section française du Département d'Études germaniques de l'Université de Sarrebruck j'ai bénéficié de conditions propices à la réalisation de mes travaux de recherche et rencontré des collègues engagés.

J'ai eu la chance de croiser sur ma route des passeurs de savoir enthousiastes et généreux à qui je souhaite adresser une pensée particulière. Un grand merci à Mme Maria Koger, pour sa bienveillance et son humour, à M. Laurent Cassagnau, pour son exigence et à M. Gerald Stieg, pour sa gentillesse et sa curiosité. Tous ont illuminé ma voie.

Il me reste à dire ma profonde reconnaissance à mes proches, parents et amis, qui m'ont suivie et aidée tout au long de mon voyage rezzorien.

Merci, de tout cœur, à mes parents, pour leur soutien, leur écoute et leur confiance qui m'ont été précieux.

Merci à Érica, pour ses pensées et sa gentillesse et à Marcel, pour sa bonne humeur et son optimisme. Merci aussi à Christian, à Odile, à Hedwige et à Raymond.

Un grand merci à Oshrat, pour l'amitié qu'elle m'offre en partage et pour sa présence, indéfectible, en pensées et en paroles. Nos échanges ont été pour moi une source d'inspiration et de paix.

Merci à Beate, à Melanie, à Carmen et à Jacques, pour leur soutien chaleureux.

Merci enfin à Karl, à Yara et à Solal qui ont étoilé mon chemin.



**LISTE DES ABRÉVIATIONS**  
**utilisées pour les œuvres de**  
**Gregor von Rezzori**

**En français :**

NA : *Neiges d'antan*

RàT : *Retour à Tchernopol*

MV : *Murmures d'un vieillard*

SmT : *Sur mes traces*

A : *La mort de mon frère Abel*

MA : *Mémoires d'un antisémite*

**En allemand :**

BS : *Blumen im Schnee*

HnT : *Heimkehr nach Tschernopol*

GG : *Greisengemurmel*

MaS : *Mir auf der Spur*

A : *Der Tod meines Bruders Abel*

DA : *Denkwürdigkeiten eines Antisemiten*



## TABLE DES MATIÈRES

<b>Résumé</b> .....	3
<b>Remerciements</b> .....	5
<b>Liste des abréviations</b> .....	7
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	9
<b>INTRODUCTION</b> .....	17
<b>CHAPITRE I : Approche théorique des écritures de soi</b> .....	34
<b>I. 1. Les outils fournis par les études consacrées aux écritures de soi</b> .....	35
<b>I. 1. A. Comment définir l'écriture référentielle de soi ?</b> .....	35
<b>I. 1. A. 1. Définition(s) de l'autobiographie</b> .....	35
<b>I. 1. A. 2. L'approche herméneutique de l'autobiographie</b> .....	38
- définition de l'approche herméneutique.....	38
- les principes de l'approche herméneutique.....	38
- les limites de l'approche herméneutique.....	42
<b>I. 1. A. 3. L'approche déconstructiviste de l'autobiographie : la question de la pertinence de l'autobiographie</b> .....	45
<b>I. 1. A. 4. La recherche d'une position médiane</b> .....	47
<b>I. 1. B. Comment aborder les écritures de soi non référentielles ?</b> .....	51
<b>I. 1. B. 1. Définition de l'autofiction</b> .....	51
<b>I. 1. B. 2. Les stratégies de l'autofiction et de l'hétéronymie</b> .....	54
<b>I. 2. Les impulsions fournies par la géocritique</b> .....	56
<b>I. 2. A. Les prémisses théoriques de la géocritique</b> .....	57
<b>I. 2. A. 1. L'évolution des notions spatio-temporelles</b> .....	57
- le temps.....	57
- l'espace.....	59
<b>I. 2. A. 2. La transgressivité</b> .....	62
- définition.....	62
- les modalités de la transgressivité.....	63
<b>I. 2. A. 3. L'entre-deux</b> .....	65
<b>I. 2. B. Les outils utilisés par la géocritique</b> .....	66
- la multifocalisation.....	66
- la stratigraphie.....	67
- l'intertextualité.....	68
<b>I. 3. Plan du travail</b> .....	68
<b>I. 3. A. Arguments en faveur d'un plan thématique</b> .....	68
<b>I. 3. B. Plan général</b> .....	70

## **CHAPITRE II : La complexité du monde de l'enfance : entre enracinement et dés-ancrage.....72**

<b>II. 1. Le poids de l'héritage familial dans la construction d'un lien avec Czernowitz....p.</b>	
II. 1. A. Les origines de Rezzori.....	73
II. 1. B. Czernowitz dans le prisme des parents de Rezzori.....	75
II. 1. B. 1. Czernowitz : un ailleurs.....	75
II. 1. B. 2. Czernowitz : une colonie.....	76
<b>II. 2. Les modalités du rapprochement de Rezzori avec Czernowitz.....</b>	<b>90</b>
II. 2. A. Un regard critique sur la perspective autrichienne.....	90
II. 2. B. L'immersion au cœur de la Bucovine.....	92
II. 2. B. 1. Un nouveau rapport de force entre le monde occidental et le monde oriental...92	
II. 2. B. 2. La découverte et la revalorisation de l'altérité de la Bucovine.....	93
II. 2. B. 2. a. Un guide indomptable et énigmatique.....	94
II. 2. B. 2. b. Un guide a-historique capable de braver les forces mortifères.....	95
II. 2. B. 2. c. Une pluralité enrichissante.....	96
- la langue, reflet et véhicule de la pluriculturalité de la Bucovine.....	96
- tolérance et accueil de l'Autre.....	98
II. 2. C. Un ailleurs devenu un espace identitaire : Cassandra, mère-Bucovine.....	99
II. 2. C. 1. Un lien fusionnel.....	99
II. 2. C. 2. La revendication d'une filiation.....	101
II. 2. C. 3. Un attachement sincère et durable à la Bucovine.....	106
<b>II. 3. Aspects et conséquences de l'éclatement du monde de l'enfance, jouet de l'Histoire.....</b>	<b>110</b>
II. 3. A. La liminalité intrinsèque des territoires de l'Est.....	110
II. 3. B. Czernowitz, un espace entraîné dans le tourbillon de l'Histoire à partir de 1914.....	112
II. 3. B. 1. Un destin mouvementé : la multiplication des césures historiques.....	112
II. 3. B. 2. Le dérèglement du temps.....	113
II. 3. B. 2. a. Le souvenir obsédant de la Première Guerre mondiale.....	114
II. 3. B. 2. b. Le morcellement du temps.....	114
II. 3. B. 3. Une atmosphère chaotique.....	115
II. 3. B. 3. a. Précarité et insécurité.....	115
II. 3. B. 3. b. Fatalisme et résignation.....	116
II. 3. B. 4. La stratification de l'espace.....	118
II. 3. C. L'espace d'une troublante expérience d'aliénation et d'étrangeté.....	119
II. 3. C. 1. Un espace sinistre.....	119
II. 3. C. 2. Un espace déchiré : la roumanisation de la Bucovine et la marginalisation des minorités nationales.....	121
II. 3. C. 3. L'expérience d'une étrangeté grandissante : la déchéance et l'exil intérieur de la famille Rezzori.....	141
II. 3. C. 4. Le refoulement de la nouvelle réalité de Czernowitz.....	151
II. 3. C. 4. a. Un simulacre de normalité.....	152
II. 3. C. 4. b. Un entre-deux aveuglant.....	153

II. 4. Conclusion : un espace entropique.....	155
---	-----

## CHAPITRE III : Le délitement du monde sous l'effet des forces destructrices à l'œuvre dans l'Histoire.....159

### III. 1. L'*Anschluss*.....159

#### III. 1. A. L'*Anschluss* vu par les historiens.....160

##### III. 1. A. 1. Les causes de l'*Anschluss* au niveau de l'Autriche.....161

##### III. 1. A. 1. a. Un nouveau départ problématique : les interrogations et les défis de l'Autriche en 1918.....161

##### III. 1. A. 1. b. L'idée de l'*Anschluss* en 1918.....163

##### III. 1. A. 1. c. L'influence croissante de l'idéologie pangermaniste et la progression du national-socialisme en Autriche dans l'entre-deux-guerres.....166

##### III. 1. A. 1. d. L'évolution de la situation politique : vers un régime autoritaire.....169

##### III. 1. A. 1. e. Une économie fragilisée.....172

##### III. 1. A. 2. Les causes de l'*Anschluss* au niveau bilatéral (Autriche-Allemagne).....173

##### III. 1. A. 3. Les intérêts allemands liés à l'*Anschluss*.....175

##### III. 1. A. 4. La position des États européens, de l'URSS et des EU et ses répercussions.....177

#### III. 1. B. L'*Anschluss* vu par Rezzori.....179

##### III. 1. B. 1. L'anticipation de l'*Anschluss*.....179

##### III. 1. B. 1. a. Vienne décembre 1937 – mars 1938 : une ville en pleine métamorphose.....179

##### III. 1. B. 1. b. Un détachement ambigu.....186

- le masque de l'identité austro-hongroise.....186

- la désinvolture équivoque d'un jeune dandy.....188

- l'argument problématique d'une profonde méconnaissance de la situation politique....189

##### III. 1. B. 2. Le 12 mars 1938 : un traumatisme personnel.....199

##### III. 1. B. 2. a. La confusion des sentiments.....200

##### III. 1. B. 2. b. L'expérience d'une dépossession : la perte du passé.....201

##### III. 1. B. 2. c. Un état de flottement dans une réalité dématérialisée et abstraite.....205

##### III. 1. B. 3. Une interprétation générale de l'*Anschluss* : le dérèglement du réel.....207

##### III. 1. B. 3. a. Masse et puissance.....207

##### III. 1. B. 3. a. 1. À l'aube de l'*Anschluss* : un vent d'espoir venu de Berlin.....208

##### III. 1. B. 3. a. 2. La célébration de l'*Anschluss*.....212

- une extraordinaire intensité dramatique : la mise en scène de l'événement.....212

- la naissance d'une masse : le spectacle apocalyptique d'une dépersonnalisation.....214

##### III. 1. B. 3. a. 3. Dégrisement et victimisation : le regard critique de Rezzori.....228

##### III. 1. B. 3. b. La tragédie juive.....235

##### III. 1. B. 3. b. 1. Un violent processus de marginalisation.....235

##### III. 1. B. 3. b. 2. L'attitude contradictoire de Rezzori face à un tel drame.....240

### III. 2. La Seconde Guerre mondiale : une autre épreuve déstabilisante.....242

#### III. 2. A. Un regard lucide sur les événements de 1938 à 1945.....242

##### III. 2. A. 1. Une analyse acerbe du pouvoir destructeur de la guerre.....243

##### III. 2. A. 1. a. Un hors-temps paralysant.....243

##### III. 2. A. 1. b. Le règne du chaos et de la violence.....244

##### III. 2. A. 1. c. Menaces sur l'avenir.....246

III. 2. A. 2. Une vision désespérée de l'humanité.....	247
III. 2. A. 2. a. Confusion des sentiments.....	247
III. 2. A. 2. b. Aveuglement.....	248
III. 2. A. 2. c. Soumission et régression morale.....	249
III. 2. A. 2. d. Le pessimisme d'un témoin sans illusions.....	250
III. 2. A. 3. La conscience de devoir dire non à la guerre.....	252
III. 2. B. De singulières stratégies de défense et de résistance entre 1939 et 1945...	255
III. 2. B. 1. Un détachement suspect jusqu'en septembre 1939.....	255
III. 2. B. 1. a. Le choix de dédramatiser la situation allemande.....	255
III. 2. B. 1. b. La fuite hors d'Allemagne.....	257
III. 2. B. 2. Le désengagement de Rezzori pendant la Seconde Guerre mondiale.....	258
III. 2. B. 2. a. Le refus de tout enrôlement militaire.....	259
III. 2. B. 2. b. Le cynisme comme arme d'une rébellion solitaire.....	260
III. 2. B. 2. c. Le masque d'une existence frivole et désinvolte et ses limites.....	261
III. 2. C. Le long et douloureux processus de confrontation avec le passé : entre contradictions et autocritique.....	266
III. 2. C. 1. Les prémices : une démarche explicative <i>a priori</i> ambiguë.....	266
III. 2. C. 1. a. Le désir de porter un regard intransigeant sur des débuts littéraires effectués dans un contexte trouble.....	266
III. 2. C. 1. b. Limites de la stratégie d'auto-défense.....	269
III. 2. C. 2. Un retournement décisif : le passage de l'autodéfense à l'autocritique pour assumer enfin le passé.....	272
III. 2. C. 2. a. Les indices d'une stagnation dérangeante ?.....	272
III. 2. C. 2. b. La délicate question de la culpabilité.....	275
III. 2. C. 2. c. Un regard apaisé sur le passé au terme d'une autocritique.....	279
III. 2. C. 2. d. Conclusion : un désengagement conséquent et finalement assumé.....	279
<b>III. 3. Ultime étape du processus de dérèglement du réel : le procès de Nuremberg ou l'échec d'une confrontation lucide avec le passé.....</b>	<b>285</b>
III. 3. A. Buts et moyens du procès de Nuremberg.....	285
III. 3. A. 1. Les espoirs suscités par le procès de Nuremberg.....	286
III. 3. A. 1. a. Un enjeu collectif : la visée didactique et humaniste du procès.....	286
III. 3. A. 1. b. Un enjeu personnel : affronter la vérité historique et envisager de manière critique sa propre errance.....	288
III. 3. A. 2. Un optimisme entretenu par l'organisation du procès.....	290
III. 3. A. 2. a. La volonté de réunir des conditions garantissant le caractère novateur et la transparence d'un procès exceptionnel.....	290
- la définition de l'objet du procès de Nuremberg.....	291
- le mode de désignation des accusés.....	292
- l'alliance des vainqueurs.....	293
- le mode de fonctionnement du tribunal militaire international.....	294
III. 3. A. 2. b. La revendication d'une mission historique.....	295
III. 3. B. Entre rêve et réalité : un dialogue de sourds.....	296
III. 3. B. 1. Des limites de fait.....	296

III. 3. B. 1. a. La composition du jury.....	297
III. 3. B. 1. b. L'application du droit anglo-saxon.....	298
III. 3. B. 1. c. Le déroulement des audiences.....	301
III. 3. B. 2. L'attitude des accusateurs.....	302
III. 3. B. 2. a. La mise à l'écart préjudiciable de la population allemande.....	302
III. 3. B. 2. b. Le refoulement inconséquent de la réalité allemande d'après-guerre.....	304
III. 3. B. 2. c. Impartialité ou intransigeance.....	305
III. 3. B. 2. d. La répétition d'un schéma dominants-dominés.....	306
III. 3. B. 2. e. Les limites du raisonnement de Rezzori.....	307
III. 3. B. 3. L'attitude des accusés.....	308
III. 3. B. 3. a. Une mise en scène provocante.....	308
III. 3. B. 3. b. Le déni de toute responsabilité.....	309
III. 3. B. 3. c. La stratégie d'une victimisation.....	310
III. 3. B. 3. d. Le malaise suscité par la ligne de défense des accusés.....	311
III. 3. B. 3. e. Une relecture critique de l'attitude des accusés.....	313
- le déni comme signe d'une servilité primaire.....	313
- le refus de la haine.....	314
III. 3. C. Un triste bilan.....	316
III. 3. C. 1. Le <i>mea culpa</i> de Rezzori.....	316
III. 3. C. 2. Une vision sombre de l'humanité : les dangers de la médiocrité.....	318
III. 3. C. 3. La déréalisation du monde : un processus sans fin ?.....	320
III. 3. C. 4. Le cas de l'accusé R. Hess : l'illustration de la menace de la folie et du non-sens.....	323

## CHAPITRE IV : Le décentrement du sujet, conséquence du délitement du monde.....327

### IV. 1. Décentrement et déterritorialisation.....327

IV. 1. A. La crise des coordonnants du réel.....	328
IV. 1. A. 1. L'éclatement du temps.....	328
IV. 1. A. 1. a. Une nouvelle approche du temps après 1945.....	328
IV. 1. A. 1. b. La vision du temps de Rezzori.....	329
- une ligne de vie diffuse : les tempuscules de Rezzori.....	329
- des césures indépassables confirmées par le caractère cyclique de l'Histoire.....	330
IV. 1. A. 1. c. Les conséquences d'une vision archipélagique du temps.....	331
- le choix de la spontanéité et de nouvelles ruptures.....	331
- une identité discontinue et morcelée sans principe régulateur.....	332
IV. 1. A. 2. L'éclatement de l'espace.....	334
IV. 1. A. 2. a. L'approche géocritique et géophilosophique de l'espace.....	334
IV. 1. A. 2. b. Formes et conséquences du décentrement géographique.....	335
- une identité hétérogène.....	336
- l'épreuve la déterritorialisation.....	337
- un destin nomade : entre nostalgie et acceptation.....	343
IV. 1. B. Le retour tardif à Czernowitz : un tournant dans l'épreuve de la déterritorialisation.....	344
IV. 1. B. 1. Un voyage-retour parsemé d'obstacles.....	345

IV. 1. B. 1. a. Le temps écoulé.....	346
- les années de séparation.....	346
- la mémoire.....	346
IV. 1. B. 1. b. Les changements géopolitiques.....	348
IV. 1. B. 1. c. L'adoption d'une nouvelle perspective : le détachement du spectateur Rezzori.....	350
IV. 1. B. 1. d. La distance introduite par l'écriture.....	352
IV. 1. B. 2. Les métamorphoses de Czernowitz.....	354
IV. 1. B. 2. a. Un centre déchu.....	354
IV. 1. B. 2. b. La fictionnalisation de Czernowitz.....	356
- une ville-musée.....	356
- un espace désubstantialisé.....	356
IV. 1. B. 3. Redéfinition du lien de Rezzori avec sa <i>Heimat</i> .....	359
IV. 1. B. 3. a. Le refus du passéisme synonyme d'anachronisme aveuglant.....	359
IV. 1. B. 3. b. Un ultime décentrement à l'intérieur de l'ancienne <i>Heimat</i> .....	360
- l'expérience d'un devenir étranger.....	361
- une identité menacée d'effacement.....	362
IV. 1. B. 3. c. La transformation de la <i>Heimat</i> en seuil : une déterritorialisation enfin libératrice.....	366
IV. 1. C. La retraite de Rezzori en Toscane : le choix revendiqué d'un espace périphérique.....	368
IV. 1. C. 1. Les motifs de la rupture de Rezzori avec l'Allemagne.....	369
IV. 1. C. 2. Un état de transgressivité positive.....	373
IV. 1. C. 2. a. Un espace-seuil.....	374
- un nouveau foyer hors du temps et du monde.....	374
- Une existence mi-sédentaire, mi-nomade.....	375
IV. 1. C. 2. b. Le dépassement de limites personnelles.....	377
- L'apprentissage de la confiance en autrui : une victoire sur la solitude.....	377
- Le dépassement de la haine : une prise de recul salutaire.....	379
IV. 1. C. 3. L'espoir d'un nouvel ancrage ?.....	380
IV. 1. C. 3. a. L'italien : une langue médiatrice.....	380
IV. 1. C. 3. b. Une quête d'authenticité et de sincérité.....	382
IV. 1. C. 3. c. L'attente sereine de la mort.....	384
IV. 1. C. 4. Une déterritorialisation créatrice.....	384
IV. 1. C. 4. a. La confirmation d'une vocation : une identité d'écrivain.....	385
- la percée de Rezzori en Italie.....	385
- un succès international.....	386
IV. 1. C. 4. b. La réorientation de l'écriture.....	387
IV. 1. C. 4. c. La nécessité de l'écriture autobiographique en terre périphérique.....	388
<b>IV. 2. Décentrement intérieur : la précarité des modèles identitaires.....</b>	<b>390</b>
IV. 2. A. La stratégie d'auto-marginalisation : le rejet de l'Autre, symbole d'un monde hostile.....	390
IV. 2. A. 1. Un isolement géographique : le retranchement dans la sphère privée.....	390
IV. 2. A. 2. Le culte de l'Ouest.....	393
IV. 2. A. 3. La défense de l'allemand : le refuge offert par la langue.....	398
IV. 2. B. Le vide de la sphère privée.....	403

IV. 2. B. 1. Incompréhension et divisions : l'échec d'un couple.....	403
IV. 2. B. 2. La désagrégation de la structure familiale : le problème des relations parents / enfants.....	408
IV. 2. C. Un délitement multiforme.....	419
IV. 2. C. 1. Le refoulement pathologique du réel.....	419
- la mère et la sœur : gardiennes du passé ?.....	420
- le père : la tentative d'un hors-temps.....	426
IV. 2. C. 2. Des êtres tourmentés.....	429
- la mère : un être névrosé.....	430
- le père : un être désenchanté et instable.....	435
- la sœur : un destin tragique.....	439
IV. 2. D. La présence de remparts.....	441
IV. 2. D. 1. La réunion des contraires : Cassandra et Strausserl.....	441
IV. 2. D. 2. L'initiation d'un processus d'émancipation : une désagrégation nécessaire.....	443
<b>CHAPITRE V : L'écriture de soi comme stratégie de résistance.....</b>	<b>448</b>
<b>V. 1. La revendication d'une temporalité singulière : quand l'autobiographe se fait <i>Epochenschlepper</i> :.....</b>	<b>449</b>
V. 1. A. Définition de l' <i>Epochenschleppung</i> .....	449
V. 1. B. Conséquences de l' <i>Epochenschleppung</i> .....	450
V. 1. C. Le défi de l' <i>Epochenschlepper</i> en autobiographe.....	452
<b>V. 2. <i>La mort de mon frère Abel</i> : le pari raté de l'autobiographie hypothétique.....</b>	<b>453</b>
V. 2. A. Un projet audacieux.....	455
V. 2. B. La souffrance du sujet : l'inexistence dans le réel.....	458
V. 2. B. 1. Une étrangeté de soi à soi.....	458
V. 2. B. 1. a. Un moi pluriel et fragmenté.....	458
V. 2. B. 1. b. Un moi fictif.....	461
V. 2. B. 2. Une étrangeté aux autres.....	463
V. 2. C. La définition de l'autobiographie hypothétique.....	465
V. 2. C. 1. Un pacte contradictoire.....	465
V. 2. C. 2. Le désir de croire dans une fiction plus vraie que le réel.....	469
V. 2. D. L'écriture comme vengeance.....	471
V. 2. D. 1. La haine comme moteur de l'écriture.....	471
V. 2. D. 2. Le statut paradoxal de créateur-destructeur.....	472
V. 2. E. L'œuvre impossible.....	475
V. 2. E. 1. Les limites de l'autobiographie hypothétique.....	475
V. 2. E. 1. a. Les doutes de l'hétéronyme.....	475

V. 2. E. 1. b. L'absence de forme.....	477
V. 2. E. 2. Le vertige identitaire.....	479
<b>V. 3. Le triptyque autobiographique : le choix ultime de l'autobiographie référentielle en guise de résistance.....</b>	<b>482</b>
V. 3. A. Les enjeux récurrents des écrits autobiographiques.....	482
V. 3. B. La mise en perspective d'un « je » pluriel comme condition d'un dialogue de soi à soi.....	485
V. 3. B. 1. <i>Neiges d'antan</i> : l'accueil de l'altérité.....	485
V. 3. B. 1. a. Une structure singulière.....	485
V. 3. B. 1. b. La diffraction du « je » dans les autres.....	486
V. 3. B. 2. <i>Murmures d'un vieillard</i> : l' <i>Epochenverschleppung</i> comme condition d'un regard intransigeant sur le monde et sur soi.....	487
V. 3. B. 2. a. Le décalage assumé de l' <i>Epochenschlepper</i> .....	487
V. 3. B. 2. b. L'affirmation d'une conscience historique critique comme gage de résistance.....	489
V. 3. B. 2. c. Une autocritique libératrice : l'autobiographie, tribunal de la conscience.....	492
V. 3. C. <i>Sur mes traces</i> : l'espace autobiographique comme point d'ancrage.....	495
V. 3. C. 1. Les conditions d'écriture : la mort pour horizon.....	495
V. 3. C. 2. La légitimité de la forme.....	497
V. 3. C. 3. Un lieu de mémoire : des traces indélébiles.....	499
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>501</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>504</b>

## LES ÉCRITURES DE SOI DANS L'ŒUVRE DE GREGOR VON REZZORI

### INTRODUCTION

#### 1. Les œuvres

Dans *Neiges d'antan*<sup>1</sup> [*Blumen im Schnee*<sup>2</sup>], son premier texte à caractère ouvertement autobiographique, paru tardivement, en 1989, Gregor von Rezzori livre une réflexion sur ses origines. Il se souvient de sa ville natale, Czernowitz, où il vit le jour au printemps 1914, et de la terre de son enfance, la Bucovine.

Les portraits qu'il ébauche de ses proches, tous disparus au moment de se pencher sur ce passé reculé, structurent le récit en cinq chapitres. On y découvre tout d'abord Cassandra. Forte de sa vitalité, de son bon sens, de son humour et de ses talents de conteuse, la nourrice ruthène, que d'aucuns comparaient à une bête sauvage en raison de sa laideur effrayante et qui s'exprimait dans un langage hétéroclite, constitué des différentes langues parlées dans cette contrée plurinationale, se pose en véritable mère nourricière. Elle est celle qui insuffla à Rezzori un élan vital et qui lui permit de tisser un lien intrinsèque avec la Bucovine que son père, originaire de l'Europe de l'Ouest, refusait de considérer comme son pays.

Officier autrichien de la monarchie austro-hongroise, ce dernier entendait apporter la lumière de la civilisation à un territoire qu'il disait peuplé de barbares et continuait de considérer avec mépris après 1918, alors que l'ancienne élite germanophone subissait la tutelle des nouveaux maîtres : les Roumains. Tandis que Cassandra entretenait une relation fusionnelle avec cette terre, le père de Rezzori refusa de participer à la définition d'un nouvel ordre après son déclassement social, préférant vivre à l'écart, dans l'intimité du cercle familial où il s'enferma dans l'illusion de n'avoir rien perdu de sa gloire ni de sa supériorité.

Il entraîna dans cette dangereuse spirale anachronique son épouse et sa fille. Pour réprimer la nouvelle réalité politique de l'entre-deux-guerres, toutes deux se réfugièrent dans leurs souvenirs d'un passé, mythifié, dont elles se voulaient les gardiennes.

---

<sup>1</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Neiges d'antan* [1989]. Traduit de l'allemand par Jean-François Boutout. Paris, Éditions de l'Olivier, 2004 pour l'édition française. Nous utiliserons l'abréviation **NA**.

<sup>2</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Blumen im Schnee. Portraitstudien zu einer Autobiographie, die ich nie schreiben werde; oder auch: Versuch der Erzählweise eines gleicherweise nie geschriebenen Bildungsromans* [1989]. Aachen, Rimbaud Verlagsgesellschaft, 2004. Nous utiliserons l'abréviation **BS**.

Dernier personnage de la constellation rezzorienne : Strausserl. Gouvernante importée de Vienne pour enseigner les bonnes manières et les codes en vigueur à l'Ouest aux deux enfants, elle faisait preuve, à l'instar de Cassandra, de bon sens et d'ironie. Elle rendit ainsi le décalage de ses parents suspect au jeune Gregor, qui, à son contact, s'exerça à poser un regard critique sur le monde et à mesurer la précarité de la réalité.

Dans *Neiges d'antan*, Rezzori met en lumière le trait d'union entre ces individus qui ont forgé son rapport complexe à son espace originel : tous ont été les victimes de l'Histoire qui les a frappés, comme nous le verrons, avec violence, les arrachant à Czernowitz et aux confins de l'Europe que l'auteur quitta lui-même définitivement en 1936. Par conséquent, le choix d'interroger son héritage bucovinien de manière détournée, en narrant les déchirures des personnes qui étaient censées lui donner des repères identitaires, mais que l'Histoire a effacées, révèle les difficultés qu'il rencontre à se définir par rapport à un espace-temps constitutif de son identité, mais réduit à la réalité immatérielle des souvenirs.

C'est dans *Retour à Czernowitz*<sup>3</sup> [*Heimkehr nach Tschernopol*<sup>4</sup>], un texte de circonstances composé dans sa maison située en Toscane, en 1989, après la rédaction de *Neiges d'antan*, au retour d'un voyage entrepris dans sa ville natale sur les traces de son enfance, que Rezzori poursuit sa réflexion sur ses origines, pour achever, à l'automne de sa vie, de saisir le sens et le fondement de son destin de déraciné.

Autre ouvrage autobiographique, autre ton et autre forme : *Murmures d'un vieillard*<sup>5</sup> [*Greisengemurmel*<sup>6</sup>] paru en 1994. Malade, Rezzori forme le projet de ce livre lors d'un séjour à l'hôpital. Écrit dans l'urgence, il l'envisage comme l'occasion d'un interrogatoire. Lucide et intransigeant, il poursuit deux objectifs. D'une part, il entend se pencher sur sa carrière d'écrivain, commentant les textes qu'il juge les plus importants de son œuvre et n'ayant de cesse de convoquer d'illustres auteurs, qu'il présente tous comme ses collègues, dans l'espoir de s'inscrire dans une tradition. D'autre part, il dénonce avec détachement les travers du pouvoir (politique et religieux) qui exerce une menace sur l'individu au vingtième siècle : celui de le priver de tout moyen d'expression et d'esprit

<sup>3</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Retour à Tschernopol* [1989]. Cet essai que Rezzori a rédigé après avoir achevé la rédaction de son premier volet autobiographique a été rajouté dans l'édition française de *Neiges d'antan*. L'éditeur a choisi de le faire précéder de la mention épilogue. Nous utiliserons l'abréviation **RàT**.

<sup>4</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Heimkehr nach Tschernopol* [1989], in *die horen. Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Herausgegeben von Kurt Morawietz. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159, p. 9-18. Nous utiliserons l'abréviation **HnT**.

Notons que cet essai ne figure pas dans l'édition allemande du premier texte autobiographique de Rezzori.

<sup>5</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Murmures d'un vieillard* [1994]. Traduit de l'allemand par J. Lajarrige. Monaco, Éditions du Rocher, 2008 pour l'édition française. Nous utiliserons l'abréviation **MV**.

<sup>6</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Greisengemurmel. Ein Rechenschaftsbericht* [1994]. München, Btb, Bertelsmann Verlag, 1996. 2. Auflage. Nous utiliserons l'abréviation **GG**.

critique, de le rendre anonyme et de le contraindre à obéir aveuglément, en favorisant notamment des phénomènes de masse. Ce sont les expériences qu'il a faites dans les différents pays où il vécut après son départ de Bucovine (l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie), des voyages (notamment en Roumanie après la chute de Ceausescu et à Pondichéry, dans l'ashram fondé par Sri Aurobindo) et des phénomènes déroutants (comme le carnaval de Cologne) qui nourrissent sa réflexion.

Ce deuxième volet autobiographique repose sur le même mécanisme que le premier. Rezzori s'y confronte à une source d'altérité (ici, à d'autres pays et cultures, dans *Neiges d'antan*, à ses proches), afin de se positionner en tant qu'écrivain, individu et observateur du monde et de ses contemporains par rapport à une réalité qu'il envisage sous plusieurs angles et qui le renvoie à un événement qu'il réprimait encore dans le récit de son enfance : le 12 mars 1938, le jour de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne hitlérienne.

Rezzori franchit un cap décisif en reconnaissant sans concession ses propres manquements et son inertie politique d'alors. L'*Anschluss*, dont l'ombre est omniprésente dans *Murmures d'un vieillard*, ne signifie pas uniquement la perte de son propre passé. Il correspond avant tout à la victoire de l'arbitraire et de la folie qui déresponsabilise les individus. Objet et moteur de l'écriture, la réflexion critique qu'il mène sur l'*Anschluss* permet à l'auteur d'assumer son décrochage dans le présent. Ce dernier est étroitement lié à l'Histoire et caractérise, selon lui, la condition de tous ses contemporains.

*Sur mes traces*<sup>7</sup> [*Mir auf der Spur*<sup>8</sup>], paru en 1997, scelle le triptyque autobiographique inavoué de Rezzori et confirme sa stratégie. Conscient d'y saisir sa dernière chance de se dire tel qu'en lui-même, il déroule, dans un texte répondant davantage aux codes de l'autobiographie traditionnelle, le fil de son existence du 12 mars 1938 (en filigrane dans *Neiges d'antan*) au présent de l'écriture. Il y procède à un examen plus approfondi des conséquences du dérèglement engendré par l'*Anschluss* et par la Seconde Guerre mondiale et y met en exergue le vide d'une réalité devenue abstraite et impersonnelle. C'est parce qu'il se confronte de manière plus intransigeante à son propre passé (qu'il éludait encore en partie dans *Murmures d'un vieillard*), à la lumière des bouleversements géopolitiques qu'il a subis, que Rezzori parvient à répondre de tout son parcours d'homme et d'écrivain.

---

<sup>7</sup> REZZORI, Gregor von, *Sur mes traces. Mémoires* [1997]. Traduit de l'allemand par Pierre Deshusses Monaco, Éditions du Rocher, 2004 pour l'édition française. Nous utiliserons l'abréviation **SmT**.

<sup>8</sup> REZZORI, Gregor von, *Mir auf der Spur* [1997]. München, Bertelsmann Verlag, 1997. Nous utiliserons l'abréviation **MaS**.

En bouclant la boucle entamée dans *Neiges d'antan*, il soulève néanmoins une question : quelle part de mise en scène recèle la souveraineté d'un auteur qui semble réussir, au terme d'une quête identitaire sinieuse, à parfaitement maîtriser le geste de l'écriture dans un texte autobiographique plus conventionnel ?

La dimension référentielle de *Neiges d'antan*, de *Murmures d'un vieillard* et de *Sur mes traces* pourrait constituer un argument en faveur d'une limitation de notre corpus au triptyque autobiographique de Rezzori.

Il nous semble cependant nécessaire de prendre également en compte le roman *La mort de mon frère Abel*<sup>9</sup> [*Der Tod meines Bruders Abel*<sup>10</sup>] paru en 1976, afin de dégager les raisons, le sens, les moyens et les résultats de son projet autobiographique que nous plaçons au cœur de notre réflexion.

Rezzori n'y respecte pas le pacte autobiographique que P. Lejeune<sup>11</sup> définit comme l'identité auteur-narrateur-personnage. Mais la proximité de l'auteur et du narrateur est grande. Tous deux sont originaires des confins de l'Europe. Tous deux portent un regard critique sur l'Allemagne de l'après-guerre. Tous deux ont erré dans les métropoles européennes où ils ont ressenti le même sentiment de vide. Tous deux se sont émus du désarroi de certains de leurs proches incapables de résister à cette réalité désubstantialisée. Tous deux sont obsédés par le souvenir et les conséquences de l'*Anschluss* et de la Seconde Guerre mondiale. Tous deux enfin avouent les doutes et le découragement qui les accablent au moment d'écrire. La trame de *La mort de mon frère Abel* repose sur le récit que fait le narrateur-personnage de ses déboires alors qu'il se lance dans l'écriture d'un roman qui aurait dû être celui de toute une génération, mais qui finalement reste lettre morte.

Il nous faudra analyser la signification et la portée de l'échec de « l'autobiographie hypothétique<sup>12</sup> » que Rezzori expérimenta, par le biais d'un héros hétéronymique, en 1976. On s'intéressera donc à sa tentative de se dire et de se saisir en train de décrire le monde, ses transformations et ses incohérences, pour se le réapproprier et faire en sorte que

---

<sup>9</sup> **REZZORI, Gregor von**, *La mort de mon frère Abel* [1976]. Traduit de l'allemand par Christian Richard. Paris, Éditions Salvy, 1996 pour l'édition française. Nous utiliserons l'abréviation **A**.

<sup>10</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Der Tod meines Bruders Abel* [1976]. Pössneck, Impressione Taschenbücher. La date de parution de cette édition n'est pas mentionnée. Première édition en allemand : C. Bertelsmann Verlag, München, 1976. Nous utiliserons l'abréviation **A**.

<sup>11</sup> **LEJEUNE, Philippe**, *Le Pacte autobiographique* [1975]. Paris, Éditions du Seuil, nouvelle édition augmentée, 1996.

<sup>12</sup> Dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori met en scène un narrateur-personnage qui essaie d'écrire l'histoire de sa vie en recourant aux mécanismes de la fiction, afin d'expliquer les zones d'ombre de son moi. Ce dernier qualifie son projet d'« autobiographie hypothétique » pour souligner la fictionnalisation de sa vie. **A**, p. 433. **A**, p. 363: *hypothetische Autobiographie*.

l'écriture devienne un espace où le « je » puisse reconstruire un lien avec le présent devenu chaotique. En effet, l'absence du texte espéré reflète d'une part les interrogations profondes de l'auteur sur la fragilité des individus dans un monde en proie à la force de destruction qu'exerce l'Histoire, d'autre part sa conscience de la nécessité de renouveler les modalités de l'écriture de soi et de repenser son but.

*La mort de mon frère Abel* nous permettra en conséquence de juger de la cohérence de l'œuvre de Rezzori qui réalisa son entreprise autobiographique vingt ans plus tard, en nous demandant s'il convient de l'envisager comme le résultat d'une réflexion identitaire ou plutôt comme le moyen de poursuivre et d'approfondir l'approche d'un « je », pluriel et déchiré, dont l'identité résiderait alors dans une dynamique infinie, grâce à l'écriture elle-même appelée à continuer d'évoluer.

## II. Justification du corpus

Le choix de ces œuvres à caractère autobiographique (référentiel et hypothétique<sup>13</sup>) s'explique par leur cohérence thématique. Rezzori utilise l'odyssée qu'il mène vers lui-même, vers ce qui fonde l'originalité de son être, afin non seulement de révéler les zones d'ombre de son propre « je », mais aussi de se mettre au service de ses contemporains, qui, ballotés comme lui au gré des événements, sont confrontés aux mêmes doutes identitaires. Ces textes traduisent la conviction de l'auteur que l'Histoire trace le cours du destin des individus réduits au rang de spectateurs et montrent les obstacles à l'affirmation d'une voix singulière.

---

<sup>13</sup> Nous convoquerons par ailleurs une autre œuvre fictive dont le narrateur présente une ressemblance frappante avec Rezzori. Elle se distingue de l'autobiographie hypothétique *La mort de mon frère Abel* où Rezzori met avant tout l'accent sur le geste de l'écriture, plus précisément sur la tentative d'un « je » de se dire en train d'écrire un monde qui lui échappe et de voir l'écriture lui échapper également.

Étant donné que le triptyque autobiographique nous semble être le moteur de sa quête identitaire et scripturaire que nous entreprenons d'éclairer et qui sera, par conséquent, la pièce maîtresse de notre réflexion, nous ne chercherons pas à livrer une interprétation détaillée de ce texte non référentiel.

La mise en regard ponctuelle de certains passages significatifs avec les œuvres autobiographiques tardives nous permettra simplement d'approfondir certains aspects particuliers de la pensée de l'auteur dont les choix de reprendre certains motifs d'un texte à l'autre sont des étapes et des preuves de sa maturation.

Le traitement de thèmes essentiels qui expliquent le dérèglement du monde dans différents registres d'écriture indique la volonté de Rezzori d'en saisir précisément les causes et les conséquences en exploitant les diverses possibilités qu'offrent l'écriture référentielle et l'écriture non référentielle.

Nous lirons *Une hermine à Tchernopol* [*Ein Hermelin in Tschernopol*], roman dédié à Czernowitz, en parallèle avec *Neiges d'antan* pour éclairer la nature du lien de Rezzori avec la Bucovine et l'image complexe qu'il décline du monde de l'enfance. Nous privilégierons notamment les passages consacrés à la description de la progression des nationalismes dans la région pendant l'entre-deux-guerres.

**REZZORI, Gregor von**, *Une hermine à Tchernopol. Un roman du pays du soleil couchant* [1958]. Traduit de l'allemand par Catherine Mazellier-Lajarrige et Jacques Lajarrige, 2011 pour l'édition française. Paris, Éditions de l'Olivier, 2011.

**REZZORI, Gregor von**, *Ein Hermelin in Tschernopol. Ein maghrebinischer Roman* [1958]. Berlin, BvT Berliner Taschenbuch Verlag, 2004.

La mise en abyme du geste scripturaire, qui a également guidé le choix de ces œuvres, redouble le poids de cette problématique. En effet, la réflexion identitaire est sous-tendue par une réflexion sur l'écriture intime elle-même, sur ses orientations et ses contradictions. Autrement dit, la tentative de rendre des comptes et de se dire coïncide avec l'examen critique de la manière de mettre en forme son histoire personnelle. Le fait de poser la question de la pertinence de l'écriture de soi confirme la détermination de l'auteur à assumer avec une extrême lucidité les limites du sujet, dont même la capacité à les reconnaître et à en prendre pleinement la mesure semble ainsi remise en cause.

Conséquence directe de cette attitude critique et dernier élément fondant l'unité de notre corpus : Rezzori s'efforce de renouveler concrètement dans les textes que nous avons retenus les modalités de l'écriture de soi. Il en varie à loisir le ton (tendre et nostalgique dans *Neiges d'antan*, acerbe et ironique dans *Murmures d'un vieillard*, drôle et souverain dans *Sur mes traces*) et la forme (récit d'enfance dans *Neiges d'antan*, mélange de confidences intimes, d'essais et de carnets de voyage dans *Murmures d'un vieillard*, forme plus conventionnelle reposant sur une structure chronologique dans *Sur mes traces*). Le dénominateur commun de ces œuvres réside paradoxalement dans leur diversité, car de telles variations, qui résultent en partie de l'écart temporel entre les différents ouvrages, nourrissent la même interrogation : indiquent-elles une progression, dans le sens d'une maturation, de l'écriture rezzorienne ou sont-elles, à l'inverse, le signe de limites indépassables auxquelles viendrait se heurter l'écriture de soi ?

### III. Bilan de la recherche

Écrivain négligé par la critique germanophone<sup>14</sup> et quasiment absent des dictionnaires de littérature, Rezzori n'a fait l'objet que d'un nombre restreint d'études

---

<sup>14</sup> En Allemagne, on associe le nom de l'auteur aux *Histoires du pays du soleil couchant* [*Maghrebinische Geschichten*]. Il s'agit d'un recueil d'anecdotes que Rezzori avait lues à la radio dans les années 1950. Il remporta un franc succès grâce à leur ton ironique qui contrastait avec l'atmosphère lourde de l'après-guerre. L'auteur a déploré à plusieurs reprises que ses autres textes soient restés dans l'ombre de ce recueil qu'il ne cessa toutefois pas d'enrichir au fil des années.

**REZZORI, Gregor von**, *Histoires du pays du soleil couchant* [1953]. Traduit de l'allemand par Christian Richard. Paris, Salvy, 1994 pour l'édition française. *Maghrebinische Geschichten* [1953]. 41. Auflage. Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2001.

Les contributions qu'il fit dans le *Kurier* de Vienne ainsi que dans les revues *Playboy* et *Elle* et qu'il reconnaît lui-même avoir abordées comme de simples activités de gagne-pain lui valurent l'étiquette peu flatteuse de dilettante. Elle sonne comme un jugement à l'emporte-pièce. Mais l'auteur la cultiva lui-même, non sans autodérision ni désinvolture, par son goût de la provocation et par son existence de dandy.

En revanche, Rezzori obtint un accueil plus positif aux États-Unis, en Angleterre, en France et en Italie où l'on a traduit son triptyque autobiographique ainsi que ses principales œuvres de fiction.

littéraires<sup>15</sup>. Leurs auteurs ont dégagé des pistes de recherche intéressantes que nous entendons intégrer et développer dans notre réflexion. Menées dans le cadre de manifestations scientifiques spécifiques, ces contributions se limitent à chaque fois à un texte précis et se partagent en deux grands ensembles. D'un côté, celles qui s'intéressent à la manière dont Rezzori envisage l'écriture de l'Histoire au vingtième siècle, afin de mesurer la valeur du témoignage que l'auteur apporte sur le passé. De l'autre côté, celles qui se concentrent sur la quête identitaire qu'il entreprend dans et grâce à l'écriture de l'intime.

---

<sup>15</sup> On dispose actuellement de cinq publications dédiées à Rezzori.

G. Köpf fut le premier à rassembler des contributions sur l'œuvre de l'écrivain autrichien. À deux exceptions près, ces dernières se réduisent à de simples introductions aux textes choisis. On y trouve également une bibliographie qui recense les articles de presse qui accompagnèrent, dans l'espace germanophone, la parution des différentes productions de l'auteur.

**KÖPF, Gerhard** (Hg.), *Gregor von Rezzori. Essays, Anmerkungen und Erinnerungen*. Oberhausen, Verlag Karl Maria Laufen, 1999.

Il en va de même dans l'édition de la revue littéraire *die horen* dédiée à Rezzori.

**MORAWIETZ, Kurt** (Hg.), *die horen. Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159.

Les Actes du premier colloque consacré à Rezzori en 2001, en France, ont été réunis par J. Lajarrige. Ils ont apporté une impulsion dans le travail de mise en lumière d'un auteur délaissé jusqu'alors par la critique. En effet, ils ont démontré la diversité et la complexité de l'œuvre de Rezzori qui fut à la fois romancier, autobiographe, feuilletoniste, journaliste et homme de cinéma.

*Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. Études réunies par **Jacques Lajarrige**. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002.

C'est ce même éclectisme que l'on souligna lors du second colloque international destiné à promouvoir l'œuvre de Rezzori. Il s'est déroulé en Italie en 2004. Les Actes ont été publiés, en italien, par A. Landolfi.

*Memoria e disincato. Attraverso la vita e l'opera di Gregor von Rezzori*. A cura di **Andrea Landolfi**. Macerata, Quodlibet, 2006.

L'ouvrage le plus récent correspond à la traduction en allemand de la thèse de doctorat intitulée *Despre centralitatea perifericului: pe urmele lui Gregor von Rezzori* que Cristina Spinei a soutenue en 2010, sous la direction d'A. Corbea-Hoisie à l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iassy.

Cette étude constitue un tournant dans la recherche rezzorienne. Première thèse consacrée à Rezzori, elle s'appuie, contrairement aux contributions ponctuelles dont nous disposons, sur plusieurs ouvrages clés de l'écrivain. C. Spinei entend démontrer la richesse de l'œuvre de l'auteur dont elle prend la défense contre ses détracteurs désireux de le présenter comme un dilettante. Son but est d'analyser le développement de l'identité centre-européenne de Rezzori qu'elle aborde sous trois aspects interdépendants à ses yeux : les stratégies de mise en scène du « je » de l'auteur, l'image de la *Heimat*-Bucovine et l'inscription de Rezzori dans l'espace centre-européen.

C. Spinei considère que l'identité centre-européenne de l'écrivain ne repose sur aucun fondement stable ni absolu qui aurait pu constituer un centre. Son identité procède, au contraire, d'une dynamique qui anime l'auteur et le met sans cesse au défi de s'ouvrir à l'Autre pour se construire et se rencontrer lui-même.

C'est la conclusion qu'elle tire de l'examen des différentes stratégies scripturaires de l'auteur. En effet, ce dernier oscille entre révélation et invention de soi en explorant les registres référentiels et non référentiels et en livrant des œuvres que C. Spinei choisit de lire comme autant d'autofictions, soit biographiques, soit fantastiques.

Le lien de Rezzori avec sa terre natale et plus généralement l'espace centre-européen marqué par une dichotomie centre / périphérie confirme, pour l'auteur de cette étude, qu'il n'a eu de cesse de sonder et de remettre en question les frontières de son « je » dont la réalité procède, selon elle, essentiellement du mélange entre son héritage autrichien et de ses rencontres avec l'Autre dans un espace pluriculturel hétérogène et soumis à de vives tensions qu'elle précise dans une perspective historique.

**SPINEI, Cristina**, *Über die Zentralität des Peripheren. Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*. Berlin, Frank&Timme, 2011.

Axées majoritairement sur *Neiges d'antan* dédié au monde de l'enfance et sur des autofictions dont le décor est également planté en Europe orientale, la plupart des contributions sur l'écriture rezzorienne de l'Histoire se focalisent sur l'héritage mitteleuropéen de l'auteur. Elles choisissent une approche interculturelle, afin de voir comment cet écrivain déraciné se positionne par rapport à l'ensemble géographique, historique et culturel complexe que constitue la Bucovine.

Dans l'étude qu'elle consacre aux traces de la présence allemande et autrichienne en Europe de l'Est, V. Glajar<sup>16</sup> intègre les textes autobiographiques de quatre auteurs originaires des confins qui ont tous écrit en allemand : Rezzori, spectateur à Czernowitz de la fin de l'empire habsbourgeois et de la roumanisation de la Bucovine, Hilsenrath, témoin de l'anéantissement de la minorité juive durant l'holocauste en Transnistrie, Pedretti, qui décrit l'expulsion des Allemands hors de la Tchécoslovaquie à cause de leur collaboration avec le régime nazi et H. Müller, qui relate la dictature de Ceausescu.

V. Glajar affirme que les textes autobiographiques de ces écrivains montrent d'une part la diversité des images dont on dispose sur cette région, d'autre part qu'ils illustrent les tensions ethniques entre germanophones et autochtones qui ont jalonné le vingtième siècle et dont les conséquences furent souvent tragiques. De plus, ils éclairent l'impact des événements politiques sur l'appartenance nationale et l'identité des auteurs qui ont assisté au déclin de l'ancienne élite germanophone réduite à une position subordonnée.

V. Glajar entend ainsi souligner la dimension historique de *Neiges d'antan*. Il est selon elle bien plus qu'un recueil de souvenirs d'enfance empreint de nostalgie, car l'auteur y soulève plusieurs questions sur la loi autrichienne et sur le statut de la Bucovine au sein de l'empire austro-hongrois. Nous rejoignons V. Glajar qui pose que Rezzori aspire à dénoncer le caractère mythique, au sens de mensonger, du programme habsbourgeois. Pour lui, la présence autrichienne en Bucovine équivalait à une forme de colonialisme.

Nous nous proposons de voir comment la déconstruction du mythe habsbourgeois à travers celle du mythe de la « civilisation de Czernowitz », qu'outre V. Glajar, J. Le Rider<sup>17</sup> et P. S. Scheichl<sup>18</sup> considèrent aussi comme une constante dans l'écriture rezzorienne de la *Heimat*, s'inscrit dans la stratégie globale de l'écriture de l'Histoire choisie par l'écrivain.

---

<sup>16</sup> **GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*. New York, Cadmen House, 2004.

<sup>17</sup> **LE RIDER, Jacques**, Mémoires d'un antisémite et *Neiges d'antan de Gregor von Rezzori ou la démystification du mythe habsbourgeois*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, op. cit., p. 107-116.

<sup>18</sup> **SCHEICHL, Sigurd Paul**, „Das Leben spielt sich in Satiren ab“. *Satirisches in Gregor von Rezzoris Hermelin in Tschernopol*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, op. cit., p. 73-90.

Les recherches de C. Magris et de K. Jastal contiennent d'autres pistes intéressantes pour éclairer ce point parce qu'ils abordent tous deux la représentation du passé chez Rezzori également dans une perspective comparatiste, en l'opposant cependant à des auteurs appartenant à des époques différentes<sup>19</sup>.

Le critique italien<sup>20</sup> classe ainsi Rezzori parmi les auteurs, qui, de K. E. Franzos à J. Roth, ont construit, selon lui, le mythe habsbourgeois. S'appuyant sur *Une hermine à Tchernopol*, C. Magris affirme que le regard ironique que Rezzori<sup>21</sup> pose sur le passé, notamment à travers la description d'individus désorientés par la fin de l'ère habsbourgeoise, n'aurait pas empêché l'auteur d'idéaliser cet univers perdu.

Dans l'ouvrage qu'elle consacre au monde de l'enfance tel que l'ont figuré trois écrivains germanophones originaires des confins, K. Jastal<sup>22</sup> aboutit à une autre conclusion.

Elle y analyse tour à tour l'autobiographie de G. v. Rezzori, celle d'E. Canetti et celle de M. Sperber, qui ont en commun de s'être penchés sur leur enfance à l'automne de leur vie et de situer leur vocation, voire leur mission d'écrivain dans leur expérience du déracinement et de la dissolution de leur espace-temps identitaire originel. Elle opte aussi pour une perspective comparatiste dans un article<sup>23</sup> où elle étudie les fondements de la pensée bucovinienne de Rezzori.

Il émane de ces travaux qu'à la vision idéalisée que P. Celan, R. Ausländer, E. Hilsenrath ou encore A. Gong transmettent de Czernowitz<sup>24</sup> s'opposent la lecture critique que Rezzori fait de la prétendue pluriculturalité de sa ville natale et son témoignage sur l'antisémitisme latent dans cette région. Selon K. Jastal, l'intérêt de *Neiges d'antan* résiderait en outre dans

---

<sup>19</sup> C'est aussi, dans une moindre mesure, l'orientation que F. Rinner a choisie. Pour conforter sa thèse d'une écriture régionaliste mitteleuropéenne, elle rappelle que bien qu'ils ne se connaissent pas et qu'ils soient originaires de pays différents, plusieurs auteurs de la région (par exemple M. Kundera) ont revendiqué leur identité mitteleuropéenne parce qu'ils sont conscients d'appartenir à une même tradition et à un même espace spirituel. Concernant Rezzori, elle considère son goût de l'absurde, son jeu avec la langue et sa tendance à l'autocritique comme des caractéristiques typiquement mitteleuropéennes de l'écrivain bucovinien.

**RINNER, Fridrun**, *Ein Mitteleuropäer auf Wanderschaft: Gregor von Rezzoris Autobiographie* Mir auf der Spur im mitteleuropäischen Kontext, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, *op. cit.*, p. 201-212.

<sup>20</sup> **MAGRIS, Claudio**, *Le mythe et l'empire dans la littérature autrichienne moderne* [1963]. Paris, L'Arpenteur, 1991.

<sup>21</sup> L'ironie de Rezzori s'oppose à la nostalgie de Roth au moment de décrire le déclin de l'empire austro-hongrois.

<sup>22</sup> **JASTAL, Katarzyna**, *Erzählte Zeiträume; Kindheitserinnerungen aus den Randgebieten der Habsburgermonarchie von Manès Sperber, Elias Canetti und Gregor von Rezzori*. Kraków, Aureus-Verlag, 1998.

<sup>23</sup> **JASTAL, Katarzyna**, *Bukowiner nationale Spielarten und Gregor von Rezzori*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, *op. cit.*, p. 91-106.

<sup>24</sup> À l'inverse de ces auteurs qui ont été arrachés à la Bucovine, à cause de la politique antisémite qui fut appliquée dans la région des années 1920 jusqu'en 1945, Rezzori n'a pas vécu son exil (voulu) comme un traumatisme. Selon K. Jastal, cela expliquerait le regard lucide qu'il porte sur le passé alors que les autres écrivains qu'elle cite auraient cédé au geste d'une mythification du passé.

la volonté de l'auteur de rendre compte du délitement que sa famille a subi à Czernowitz au lendemain de la disparition de la monarchie austro-hongroise, synonyme de la perte irréversible du fondement de son existence<sup>25</sup>. Ces arguments renforceraient donc finalement la thèse selon laquelle Rezzori aurait refusé de céder à la tentation d'idéaliser le passé que sa nostalgie des origines aurait pu lui insuffler.

Il s'agira de voir comment la situation d'entre-deux de cet auteur du jour d'après, qui, parce qu'il n'a plus connu directement le monde d'avant, en devient un chantre partagé entre ironie et émotion, mais aussi son départ consenti à l'Ouest, à l'inverse d'autres écrivains de la région, l'amènent à porter un regard intransigeant sur la Bucovine et l'obligent, c'est l'hypothèse que nous formulons, à sans cesse interroger le passé et son propre ancrage pour, sinon revendiquer, du moins définir le lien complexe qui l'unit à Czernowitz.

Les dernières contributions dont nous disposons sur ce thème analysent plus spécifiquement les ressorts que l'héritier et le passeur de ce monde disparu a imaginés pour se remémorer et mettre en forme la Bucovine, c'est-à-dire les mécanismes de son écriture mémorielle.

B. Westphal<sup>26</sup> présente l'extrême liminalité de la Bucovine à cause de l'absence de critères géologiques, politiques, culturels et ethniques sûrs, son extrême hétérogénéité due à la multiplication des césures géopolitiques ainsi que le déracinement concret de l'auteur comme les éléments qui expliquent pourquoi Rezzori figure sa région natale comme un espace de déterritorialisation. Nous tenterons de dégager les modalités d'une telle représentation et ses conséquences au niveau de la définition et de l'écriture de son identité.

A. Corbea-Hoisie<sup>27</sup> se concentre sur le traitement que Rezzori réserve à la Bucovine dans *Histoires du pays du soleil couchant*. Il affirme quant à lui que l'écrivain apporte dans ce texte un nouvel éclairage sur la théorie des lieux de mémoire formulée bien plus tard, dans les années 1990. Dans ce recueil d'anecdotes que l'on se transmettait de génération en génération dans cette région, l'auteur reconnaît sans détour, dès la dédicace qu'il fait à sa

---

<sup>25</sup> J. Roth décrit aussi ce phénomène, notamment dans *La Marche de Radetzky*. K. Jastal et C. Magris se rejoignent sur ce point. Le critique italien lit dans la représentation de l'éclatement du sujet l'une des constantes de la littérature autrichienne.

**ROTH, Joseph**, *Radetzky marsch*. In: *Joseph Roth Werke 5. Romane und Erzählungen 1930-1936*. Herausgegeben und mit einem Nachwort von Fritz Hackert. Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1990.

<sup>26</sup> **WESTPHAL, Bertrand**, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*. Neiges d'antan de Gregor von Rezzori, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, op. cit., p. 147-162.

<sup>27</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, „Maghrebiniien“ *Ř ein Gedächtnisort ex negativo*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, op. cit., p. 11-24.

*Heimat* disparue, que cette dernière n'existe plus que sous la forme d'un lieu de mémoire. La matérialité du passé réside ainsi uniquement dans ce que l'on en dit. La Bucovine y devient une sorte d'allégorie. Mais, A. Corbea-Hoisie montre que l'écrivain ne cède pas pour autant à la tentation d'une métaphore merveilleuse de sa terre natale, car on observe un dilemme constant entre la reprise d'éléments mythiques et leur remise en cause critique. Il s'oppose ainsi à C. Magris qui lit dans l'aversion de Rezzori du nationalisme en Bucovine le signe de son engagement en faveur du contraire du nationalisme, à savoir la Mitteleuropa habsbourgeoise supranationale que l'écrivain ne pourrait donc pas, selon le critique italien, s'empêcher de conter avec nostalgie, malgré son ironie et son recul. A. Corbea-Hoisie, dont nous partageons la position, signale deux éléments qui détruisent la thèse d'une transformation finalement merveilleuse de la Bucovine. D'abord le phénomène, que C. Magris ne prend pas en considération, de la non-identité entre narrateur et auteur qui préserve ainsi son autonomie subjective et revendique sa conscience permanente des frontières qui séparent réel et imaginaire. Ensuite, la dimension grotesque que revêt le recueil. Elle équivaut à une logique d'inversion grâce à laquelle Rezzori révèle les valeurs et les codes de cet espace indispensables à une identification qu'il appelle ainsi à relire de manière critique.

Enfin, S. P. Scheichl<sup>28</sup> a mis en évidence le rôle clé de l'ironie dans l'écriture de l'Histoire, en particulier celle de la Bucovine en se basant sur l'autofiction de 1958 intitulée *Une hermine à Tchernopol* que Rezzori avait conçue comme un hommage à la ville de son enfance. S. P. Scheichl montre que l'écrivain n'avait pas d'autre choix que de recourir à l'ironie. Il le fit non pas tant pour tourner en ridicule les représentants et les valeurs devenues anachroniques d'un monde qui n'existe plus que pour se protéger lui-même. De fait, l'écrivain y prouve, selon le critique, que l'ironie l'aide à surmonter le deuil d'une réalité gommée par l'Histoire parce qu'elle l'empêche de verser dans l'écueil du sentimentalisme inhérent à toute remémoration du passé dans l'écriture.

Notre objectif sera d'analyser les rouages et l'impact d'une telle ironie que Rezzori retourne finalement en un sens contre lui-même et, au-delà, contre tous ceux qui entreprennent une démarche mémorielle dans l'espoir d'assumer les ruptures imposées par l'Histoire.

La prise en compte des autres césures qui, outre celle de la perte de la *Heimat*, jalonnent son œuvre et qui n'ont guère encore été examinées (l'*Anschluss*, la Seconde Guerre

---

<sup>28</sup> SCHEICHL, Sigurd Paul, „Das Leben spielt sich in Satiren ab“, *op. cit.*

mondiale, le procès de Nuremberg) nous permettra de mesurer de quelle manière l'Histoire met, de manière générale, Rezzori au défi d'interroger le rôle et l'éthique de l'écrivain. Nous nous demanderons quelle solution il envisage pour assumer les innombrables décrochages qui participent de la fragmentation de la réalité.

Selon J. Lajarrige<sup>29</sup>, l'*Anschluss* de mars 1938, qui est un objet d'esthétisation et un moteur de son écriture, est l'événement dont la représentation littéraire éclaire le lien que Rezzori a entretenu avec l'un de ses autres espaces identitaires lui aussi bouleversé par l'Histoire : l'Autriche.

Après avoir expliqué comment il intègre l'*Anschluss* dans la trame de *La mort de mon frère Abel*, il démontre, grâce notamment à l'analyse de l'intertexte biblique, que l'auteur récuse l'interprétation victimaire du passé que le pays avait choisie. À l'inverse de Canetti, qui tait les événements de mars 1938, Rezzori reprend, en réponse, d'après J. Lajarrige, au silence de ce dernier et à son essai sur le pouvoir dangereux de la masse, le récit de l'annexion, de manière quasi obsessionnelle, mais cependant toujours différemment, dans son œuvre, pour montrer la nécessité d'un devoir de mémoire lucide que l'Autriche a déniée<sup>30</sup>. Pareille attitude inspire à l'auteur un sentiment d'étrangeté et de non-appartenance bien que lui-même ne condamne ses propres manquements au moment de l'*Anschluss* que dans *Murmures d'un vieillard*, paru en 1994.

On déduit de ces différentes contributions une cohérence dans le travail mémoriel de Rezzori dans la mesure où il fait preuve d'une grande lucidité au moment de cultiver et de transmettre le souvenir d'un passé synonyme de ruptures et de pertes. Nous nous efforcerons d'éclairer la position que Rezzori atteint, à la fois en tant qu'individu et en tant qu'écrivain, en adoptant pareille stratégie. Il nous faudra donc montrer comment et pourquoi il intègre la mémoire et l'écriture de l'Histoire dans sa réflexion identitaire que l'autre grand ensemble d'études dont nous disposons envisage strictement sous l'angle des conditions et des moyens de l'écriture de l'intime.

---

<sup>29</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire : Vienne, mars 1938*, in Gregor von Rezzori. *Austriaca* n°54, *op. cit.*, p. 163-184.

<sup>30</sup> Rezzori éprouva le même sentiment d'incompréhension et témoigna d'une même attitude critique face à l'Allemagne, qui, après 1945, avait choisi, selon lui, de se complaire dans la normalité retrouvée, sans en découdre au préalable avec le passé nazi. D'où l'incapacité de l'auteur de s'identifier à cet espace qu'il avait découvert après avoir perdu tout lien familial avec Vienne, au lendemain de l'*Anschluss*.

Bien que l'auteur en multiplie les modalités, ces travaux traitent uniquement deux textes autofictionnels (*La mort de mon frère Abel* et *Le cygne [Der Schwan]*<sup>31</sup>) et la première partie du triptyque autobiographique de Rezzori.

B. Westphal a esquissé une orientation particulièrement intéressante pour l'analyse de l'écriture de l'identité dans son étude sur *Neiges d'antan*<sup>32</sup> en soulevant la question de la pertinence, voire de la possibilité d'une écriture autobiographique pour un auteur originaire des confins tel que Rezzori. En effet, la réalité de la Bucovine, cet espace-temps originel qui est appelé à jouer un rôle essentiel dans la définition de l'identité de l'écrivain, mais qui se projette, comme nous l'avons vu précédemment, sur une ligne de fuite, en raison de sa labilité et de son hétérogénéité au gré des événements historiques, mais aussi de l'expérience concrète du déracinement qu'a faite Rezzori, amène B. Westphal à conclure aux limites inévitables de ce genre particulier des écritures de soi. L'auteur ne propose ici ni calque ni autofiction. Cet espace-temps qui se dérobe à lui le met au défi d'expérimenter une nouvelle forme d'écriture de soi, l'auto-bio-géographie<sup>33</sup>, sorte d'exercice, qui, selon B. Westphal, consisterait pour le « je » à témoigner des contours flottants de son être en reconnaissant l'ouverture à l'infini des frontières (toutes relatives) des différents espaces qu'il traverse, et, en particulier, celles de la terre des origines.

Nous tenterons de voir dans quelle mesure ce concept d'auto-bio-géographie, qui suppose d'aborder prioritairement la quête et l'écriture de soi sous l'angle de la création ou de la recréation des différents espaces identitaires de Rezzori, s'applique à l'œuvre de l'auteur, pour cerner le statut qu'il convient d'accorder aux écritures de soi, et donc en particulier, à l'écriture autobiographique. Pour ce faire, nous devons élargir la perspective de B. Westphal en considérant l'ensemble des textes autobiographiques. Nous tenterons ainsi de voir si Rezzori perçoit l'espace scriptural comme finalement son seul véritable espace-temps possible.

Nous chercherons des éléments de réponse à la question que B. Westphal soulève sur le statut de l'écriture autobiographique dans l'étude thématique de K. Jastal sur *Neiges d'antan*<sup>34</sup>. Selon elle, le récit de l'enfance serait la tentative d'une écriture thérapeutique.

---

<sup>31</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Le Cygne* [1994]. Traduit de l'allemand par J. Lajarrige. Monaco, Éditions du Rocher, 2006 pour l'édition française. *Der Schwan. Eine Erzählung* [1994]. München, Goldmann Verlag, 1994.

<sup>32</sup> **WESTPHAL, Bertrand**, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit.

<sup>33</sup> C'est un terme que B. Westphal emprunte à Paola Zaccaria dans un essai où cette dernière étudie les relations de l'espace et de l'intime.

**ZACCARIA, Paola**, *Mappe senza frontiera. Cartografie letterarie dal Modernismo al Tansnazionalismo*. Bari, Palomar Athenaeum, 1999, p. 329.

<sup>34</sup> **JASTAL, Katarzyna**, *Bukowiner nationale Spielarten und Gregor von Rezzori*, op. cit.

De fait, elle y lit le désir de l'autobiographe de se réapproprier son héritage mitteleuropéen tout en montrant les contradictions et les failles de sa terre natale et les déchirures qu'a entraînées sa perte, c'est-à-dire la volonté de revendiquer le rôle essentiel de Czernowitz dans la définition de son identité placée sous le signe d'un décalage irréversible dans le présent.

Si nous adhérons à l'idée de l'impact majeur de l'espace identitaire originel tant sur l'identité que sur l'écriture de Rezzori et si nous entendons orienter notre travail autour de la conscience que l'auteur a de la complexité de toutes les réalités qu'il a affrontées, et perdues, cette interprétation nous semble comporter une certaine ambiguïté.

Le caractère évident, selon K. Jastal, du pouvoir de Czernowitz dans la définition identitaire de Rezzori impliquerait une volonté de reconquête à laquelle il s'est toujours refusé. Notre hypothèse de travail nous amènera en conséquence à nous demander comment l'écrivain intègre cette part de négativité inhérente à son identité. Nous essayerons de montrer comment l'écriture de cette négativité lui permet, progressivement, de revendiquer un lien indépassable avec la *Heimat* qui s'est révélée et qui continue, dans et grâce à l'écriture de soi, à se révéler, de manière évidente, uniquement sur le mode de la perte.

Il nous faudra traiter de la même façon les autres espaces-temps identitaires (Vienne, l'Allemagne, l'Italie) avec lesquels l'écrivain entretient des relations similaires.

C'est la stratégie mémorielle et scripturaire de l'*Epochenverschleppung*, manière imaginée par Rezzori d'envisager la réalité comme un ensemble de plusieurs strates temporelles, qui continuent toutes de participer de notre identité dans le présent, et ce en pleine conscience des césures intervenues et des pertes subies<sup>35</sup>, donc de transposer et de cultiver dynamiquement le souvenir du passé dans une réalité actuelle forcément hétérogène, qui nous aidera à explorer cette piste.

C. Schlicht<sup>36</sup> en a amorcé l'étude à partir de *Neiges d'antan*. À la fois stratégie de survie et programme poétologique, l'*Epochenverschleppung* s'oppose, selon elle, à la logique mémorielle mortifère des femmes (de la mère et de la sœur de l'auteur), réduites au rôle de

---

<sup>35</sup> Ce qui nous amènera sinon à récuser, du moins à nuancer fortement l'hypothèse de K. Jastal qui interprète cette stratégie mémorielle comme un refus du présent de la part de Rezzori. R. Geissler insiste lui aussi sur la nécessité, pour Rezzori, de toujours penser le présent à partir du passé.

**GEISLER, Rolf**, *Gregor von Rezzoris Auskultierung des Daseins oder die Verwandlung von Faktenrealität in Bedeutungswirklichkeit*, in **KÖPF, Gerhard** (Hg.), *Gregor von Rezzori. Essays, Anmerkungen und Erinnerungen*, op. cit., p. 227-246.

<sup>36</sup> **SCHLICHT, Corinna**, *Epochenverschleppung im Kontext des Weiblichen*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, op. cit., p. 25-40.

gardiennes d'un temps légendaire, car elles sont littéralement enfermées dans leurs souvenirs d'un monde disparu.

Nous essaierons de comprendre comment Rezzori parvient grâce à cette forme d'anachronisme lucide à échapper au danger d'une régression dans un passé idéalisé et à répondre ainsi de ses déchirures en en dégagant les principaux mécanismes.

Les rares contributions sur les autofictions de Rezzori offrent d'autres pistes de réflexion.

Dans les études qu'il a consacrées au récit intitulé *Le cygne* et au roman *La mort de mon frère Abel*, J. Lajarrige<sup>37</sup> explique que la dissolution des frontières entre réel et fiction, notamment grâce à la stratégie de l'hétéronymie, c'est-à-dire à la création de doubles de lui-même, conduit l'écrivain à affronter autrement son « je » déchiré en instaurant une distance salvatrice avec ce dernier. Se pose alors la question de la validité de la perception du réel que Rezzori acquiert par le biais d'une telle variante des écritures de soi, que J. Lajarrige qualifie d'automythographie, et de la place qu'il peut ainsi prétendre jouer dans l'Histoire.

On ne saurait analyser les résultats de cette démarche paradoxale qui pousse Rezzori à transposer son expérience concrète et personnelle d'une réalité éclatée dans l'espace de la fiction, afin de saisir ou de ressaisir son essence, sans mettre en regard l'écriture autobiographique hypothétique, concept clé élaboré par l'auteur dans *La mort de mon frère Abel*, dont relève justement cette logique de transposition, et l'écriture autobiographique référentielle dans laquelle il ne s'est engagé que tardivement, en 1989. Autrement dit, il faudra nous demander si cette remise en cause de la forme, ou plutôt, des formes de l'écriture de l'intime aboutit : rend-elle la quête identitaire encore plus vertigineuse en jouant de telles contradictions, c'est-à-dire en cherchant à explorer le « je » par les procédés de la réinvention et de la fictionnalisation de soi et par l'instauration d'un écart de soi à soi ? Ou permet-elle au contraire, grâce à la complexification de l'image de soi, dans le sens d'un enrichissement, d'en préciser les enjeux ?

---

<sup>37</sup> LAJARRIGE, Jacques, „Der Tod meines Bruders Abel“: zwischen *Heterobiographie und Automythographie. Drei Aperçus zu Gregor von Rezzori*, in *Varia. Nouvelles recherches sur la littérature et la civilisation autrichiennes*. Études réunies par Jacques Lajarrige et Paul Pasteur. *Austriaca*, n° 60, 2006, p. 99-118.

L'article qui correspond à une communication faite lors du colloque organisé par A. Landolfi à Sienne en 2004 a également été publié en italien dans les Actes parus en 2006 : „La morte di moi fratello Abele. Tra eterobiografia e automitografia“, in *Memoria e disincato*. A cura di Andrea Landolfi, *op. cit.*, p. 71-88.

LAJARRIGE, Jacques, *Des déchirements de l'enfance à l'écriture. L'épisode de la main dans Der Schwan de Gregor von Rezzori*, in *Le déchirement. Formes et figures de la Zerrissenheit dans les lettres et la pensée allemandes*. Sous la direction de Françoise Knopper et d'Alain Cozic. Paris, L'Harmattan, 2006, p. 213-230.

#### IV. Définition d'une problématique

Une constante que nous approfondirons émane des pistes de recherche esquissées par ces différentes études : la volonté obsédante de Rezzori de rendre compte du poids de l'Histoire, qui l'a dépossédé de plusieurs mondes.

Aussi formulons-nous l'hypothèse suivante : l'écriture de soi n'a, aux yeux de l'auteur, de sens et de légitimité que si elle s'attache à réfléchir de manière lucide aux conditions qui s'offrent au sujet de définir son identité en acceptant de se confronter à l'Histoire. En cherchant à éclairer le passé, qu'il s'agisse de son enfance en Bucovine, des errements de l'Autriche et de l'Allemagne de 1938 à 1945 ou de l'après-guerre, à la lumière du présent de l'écriture, sur le mode de l'écriture autobiographique, l'auteur entend avant toute chose témoigner du pouvoir d'effacement de l'Histoire. Synonyme de discontinuité et de pertes multiples, elle exacerbe ses doutes identitaires et rend les contours de son être flottants parce qu'il est appelé à évoluer dans une réalité à la fois hétérogène et fragmentée.

Dans la mesure où Rezzori choisit l'espace de l'écriture de soi pour interroger avec intransigeance son propre « je » et révéler ses failles, nous proposons de lire la quête identitaire qu'il a entreprise en pleine conscience des limites du sujet et des menaces qui pèsent sur lui comme la tentative d'écrire son décentrement, c'est-à-dire sa condition d'être marginal dans un présent devenu insaisissable.

Il nous importera de voir, si l'auteur parvient à accomplir, par une telle forme d'écriture négative de soi (en tant qu'expression d'un « je » évanescent et animé d'un profond sentiment d'étrangeté à soi et au monde), un acte paradoxal de résistance à l'Histoire qui multiplie les obstacles à l'affirmation d'une voix singulière au vingtième siècle.

L'examen de la stratégie mémorielle de l'*Epochenverschleppung*, un concept que l'auteur forgea dès 1976 dans *La mort de mon frère Abel* et qu'il met en pratique, selon nous, dans le triptyque autobiographique, nous permettra de cerner les enjeux de cette question à deux niveaux interdépendants : celui de la pensée du sujet et celui de l'écriture elle-même. En effet, on se demandera si cette forme dynamique de mémoire, qui place le « je » dans une position anachronique, sans le couper du présent, parce qu'elle consiste à sonder de manière critique les empreintes immatérielles d'un passé gommé par les bouleversements géopolitiques, afin d'envisager, dans le présent, leur hétérogénéité, est une réponse pertinente aux décrochages imposés par les événements.

Geste de défi visant à se repositionner dans une réalité dont on mesure la pluralité, opportunisme, fuite dans un hors-temps ou simple effet de style ? Il faudra mettre en

lumière les moyens et les résultats de cet anachronisme original auquel l'écrivain consent dans l'espoir de répondre du décalage que lui inflige l'Histoire et de laisser ainsi finalement des traces de son existence d'homme et d'écrivain dont nous examinerons la nature et la cohérence.

## CHAPITRE I : Approche théorique des écritures de soi

Notre hypothèse de travail nous amène à construire un outillage méthodologique susceptible de nous aider à mettre en lumière les résultats de la réflexion de Rezzori sur D'une part, nous nous appuyerons sur des études historiques consacrées aux différentes crises géopolitiques que l'auteur présente comme autant de césures ayant nourri ses doutes identitaires. Nous pourrions ainsi évaluer l'originalité du témoignage de l'auteur dont le but est de décrire les mécanismes du dérèglement du réel qui lui a insufflé un sentiment de malaise et d'étrangeté dans un monde délité et hétérogène.

Pour éprouver notre hypothèse qui consiste à envisager le concept d'*Epochenverschleppung* comme le trait d'union entre pensée et écriture de l'Histoire et du « je », entre fond et forme, scellant ainsi la cohérence du cheminement scripturaire de Rezzori, au-delà des détours *a priori* sinueux que Rezzori a esquissés, en recourant tant à l'autobiographie hypothétique qu'à l'autobiographie référentielle, nous procéderons, d'autre part, au croisement des outils méthodologiques de deux disciplines qui interrogent chacune le statut du texte.

Nous recourrons aux instruments que proposent les analyses des écritures de soi, car ces dernières se concentrent sur les conditions et les limites du discours intime et du geste scripturaire lui-même. Nous nous en inspirerons pour montrer que la singularité des écritures de soi rezzoriennes tient à la manière dont l'écrivain, pour interroger et revendiquer son identité, fait dialoguer passé et présent, grâce à l'*Epochenverschleppung*, qui l'amène à réinventer et à élargir le champ autobiographique.

Mais nous explorerons aussi les voies que dégage la géocritique<sup>38</sup> vouée à sonder la représentation textuelle de l'espace. De fait, son postulat nous invite à réfléchir aux moyens dont dispose l'écriture pour figurer le réel. Il consiste à dire que toute mise en forme de l'espace est indissociable d'un regard lucide de l'auteur sur le monde et sur la place du sujet dans cette réalité. Nous pensons donc que le cadre théorique et méthodologique de la géocritique, qui intègre des éléments de la géophilosophie développée par Deleuze et Guattari, notamment leur pensée de la déterritorialisation, nous permettra d'orienter notre étude de l'écriture rezzorienne du décentrement comme conscience revendiquée et comme écriture de l'identité éclatée et plurielle du sujet au

---

<sup>38</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Éditions de Minuit, 2007.

vingtième siècle, en mettant l'accent sur le traitement que l'auteur réserve à ses espaces-temps identitaires remis en cause à plusieurs dates clés du XXème siècle.

### **I. 1. Les outils fournis par les études consacrées aux écritures de soi**

L'intérêt des études consacrées aux écritures de soi, terme générique recoupant plusieurs types de textes, qui se distinguent à la fois par leur forme (récit, journal, lettres...) et par leur statut (référentiel, fictif ou hybride), qui implique quant à lui deux manières opposées d'envisager le « je » (soit en interprétant les données du réel, soit en faisant abstraction de la réalité), réside dans le fait qu'elles nous permettront de structurer notre questionnement de l'écriture rezzorienne de l'identité. De fait, elles considèrent le geste de s'écrire soi par rapport à l'évolution de la notion de sujet tout en s'attachant à décrypter les mécanismes, donc la forme, et le style de ce genre complexe. Elles nous donneront aussi des impulsions pour déterminer, si Rezzori, qui a lui-même expérimenté ces deux voies dans les textes de notre corpus, les conçoit comme des démarches antagoniques ou complémentaires.

#### **I. 1. A. Comment définir l'écriture référentielle de soi ?**

##### **I. 1. A. 1. Définition(s) de l'autobiographie**

Dans la perspective d'étudier le triptyque autobiographique de Rezzori qui constitue le cœur de notre corpus, intéressons nous d'abord<sup>39</sup> au traitement réservé à l'écriture référentielle de soi, en partant des définitions de l'autobiographie.

À l'instar de celle de P. Lejeune, elles insistent généralement sur la volonté de l'auteur de cerner les contours de son « je » : « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>40</sup> ». Le terme vague de récit implique un déroulement narratif (le déroulement d'une vie, la succession d'étapes) qui alterne descriptions, portraits, narrations, etc. et un ancrage dans le réel (l'autobiographe raconte une expérience qu'il a lui-même vécue). La perspective rétrospective à laquelle P. Lejeune attache une grande importance traduit la volonté de dégager un sens global en expliquant les étapes

---

<sup>39</sup> La place plus importante accordée au traitement de l'écriture référentielle qu'aux écritures non référentielles de soi s'explique, d'une part, par le fait que les études qui sont consacrées à l'autobiographie sont plus nombreuses, d'autre part, par le fait que le triptyque autobiographique constitue la pierre d'angle de notre corpus.

<sup>40</sup> LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*. [1975]. Paris, Éditions du Seuil, nouvelle édition augmentée, 1996, p. 14.

successives d'une vie à partir des connaissances acquises. Une telle définition met en exergue l'aspect individuel de la démarche : à l'inverse du mémorialiste, l'autobiographe se concentre sur son moi privé, intérieur. Enfin, élément essentiel : l'autobiographe engage son « je ». Il se porte garant de la véracité de son texte. On comprend donc que P. Lejeune définisse l'autobiographie comme un mode de discours, comme le produit d'un processus rhétorique.

I. Aichinger souligne quant à elle le caractère extrêmement formel de l'autobiographie. Elle a pour mission de mettre en forme la totalité d'un individu, la formation de sa personnalité<sup>41</sup>.

G. Misch propose lui une description moins restrictive et donc plus maniable de l'autobiographie en adoptant une démarche descriptive qui n'intègre ni la nécessité de ressaisir une totalité ni celle de respecter des critères formels spécifiques :

On ne saurait trouver de définition plus précise de l'autobiographie qu'en expliquant ce que le terme exprime lui-même : la description (*graphia*) de la vie (*bios*) d'un individu par cet individu lui-même (*auto*)<sup>42</sup>.

D'autres définitions, comme celle de J. P. Carron, se basent enfin sur le rejet catégorique de critères de détermination d'ordre typologique jugés trop réducteurs. Elles se fondent aussi sur une critique des approches visant à cloisonner l'espace de l'écriture personnelle en opérant des distinctions par rapport au contenu et en établissant des délimitations strictes non recevables entre intériorité et extériorité, le sujet et le monde ne pouvant être isolés de la sorte. Il s'agit alors d'admettre avec J. P. Carron, qui rejoint la position qu'adopte J. F. Chiantaretto dans l'introduction à *De l'acte autobiographique*<sup>43</sup>, le caractère complexe d'un genre rebelle « dont les différents éléments ne sauraient être déterminés une fois pour toutes et compartimentés de façon étanche<sup>44</sup> » et de ne retenir

---

<sup>41</sup> **AICHINGER, Ilse**, *Probleme der Autobiographie als Sprachkunstwerk* [1970], in **NIGGL, Günter** (Hg.), *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989, p. 170-199.

<sup>42</sup> *Sie [die Autobiographie] lässt sich kaum näher bestimmen als durch Erläuterung dessen, was der Ausdruck besagt: die Beschreibung (graphia) des Lebens (bios) eines Einzelnen durch diesen selbst (auto)*. **MISCH, Georg**, *Begriff und Ursprung der Autobiographie* [1907], in **NIGGL, Günter** (Hg.), *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*, op. cit., p. 33-54, ici p. 38.

<sup>43</sup> **CHIANTARETTO, Jean-François**, *De l'acte autobiographique : Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*. Seyssel, Champ Vallon, 1995.

<sup>44</sup> **CARRON, Jean-Pierre**, *Écriture et identité. Pour une poétique de l'autobiographie*. Bruxelles, Éditions OUSIA, 2002, p. 27.

pour tout fondement de l'écriture autobiographique que « la vocation de se dire, de s'écrire, de s'engager à se livrer de la manière la plus authentique<sup>45</sup> ».

On déduit de ces définitions<sup>46</sup> que l'unité et la raison d'être de l'autobiographie naissent du désir de saisir une identité à soi, qui précéderait tout acte langagier et scripturaire. Dans l'espace autobiographique, l'auteur parviendrait, grâce à la distance des mots, à envisager son propre « je » comme un objet d'analyse. Le langage serait par conséquent un instrument privilégié qui permettrait de ressaisir l'être d'un individu. L'écriture autobiographique s'appuierait donc sur le postulat d'un « j'existe » qu'elle aurait pour tâche de confirmer. Elle s'inscrirait alors dans une perspective représentative dans la mesure où elle serait appelée à restituer fidèlement l'image d'un « je » dont l'intégrité ne ferait pas de doute.

Mais, la multiplication des études sur l'autobiographie, qui n'est véritablement devenue un objet d'étude dans le champ de la critique littéraire que dans les années 1970, suggère que l'enjeu de l'écriture référentielle de soi, tel qu'il est formulé dans les définitions de référence de l'autobiographie, c'est-à-dire celui d'une quête de vérité (personnelle), s'avère problématique.

Notre désir de procéder à une synthèse de la pléiade des études qui lui sont consacrées, afin de comprendre d'abord les raisons du débat sur le décalage entre le but et la réalité de l'autobiographie et d'en extraire ensuite les éléments susceptibles de nourrir notre propre réflexion sur la légitimité, les moyens et les résultats des écritures de soi qu'entreprend Rezzori, explique notre choix de reprendre une distinction largement admise entre deux types d'approches *a priori* antithétiques du genre autobiographique, qui a l'avantage de recouper les divers travaux.

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 27.

G. Gusdorf défendit la même idée dans la première phase de son travail de définition de l'écriture de soi : « Le plus prudent, pour commencer, serait de caractériser un usage privé de l'écriture, regroupant tous les cas où le sujet humain se prend lui-même pour objet du texte qu'il décrit. La littérature du moi, en sa plus vaste ampleur, est l'écriture du « je », destinée à autrui ou réservée à la consommation personnelle. Encore faut-il que la première personne ainsi utilisée ne soit pas seulement une fiction grammaticale ou un procédé rhétorique ».

**GUSDORF, Georges**, *Lignes de vie 1. Auto-Rbio-Rgraphie*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1991, p. 122.

Il associa ensuite, dans une visée résolument philosophique et spirituelle, l'écriture de l'intime à la manifestation d'une présence à soi. Pour G. Gusdorf, le critère de la forme est insignifiant. Entrent ainsi, selon lui, dans le champ des écritures de soi, tous les textes témoignant d'un usage privé et réfléchi d'une écriture centrée sur le « je ».

<sup>46</sup> L'ouverture d'autobiographies célèbres, notamment celle de Rousseau, confirme cette visée : « Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ».

**ROUSSEAU, Jean-Jacques**, *Les confessions (Livres I à VI)*. Paris, Le Livre de Poche – Classiques, 2011.

D'un côté, l'approche herméneutique qui repose sur le postulat de la possibilité pour tout individu, d'une part, de se connaître lui-même, d'autre part, de rendre compte par écrit des connaissances qu'il aura acquises sur son propre « je » au terme d'une réflexion sur son identité.

De l'autre côté, l'approche déconstructiviste appliquée à l'autobiographie depuis les années 1970. Elle remet quant à elle en cause les éléments théoriques et idéologiques de la tradition herméneutique ainsi que les critères, qui, pour cette dernière, fondent le statut particulier des textes autobiographiques, c'est-à-dire l'autonomie du sujet d'écriture, sa capacité à contrôler le processus d'écriture, donc la langue, et l'authenticité des textes à caractère référentiel.

Nous nous appuyerons uniquement sur les analyses des chefs de file de ces deux méthodes.

### **I. 1. A. 2. L'approche herméneutique de l'autobiographie**

#### **- définition de l'approche herméneutique**

Appliquée à l'écriture autobiographique, la notion d'herméneutique implique que l'on appréhende le « je » vécu comme un objet qu'il s'agit d'examiner pour révéler sa vérité. Dans la distance qu'offre l'écriture et dans laquelle le sujet se dédouble<sup>47</sup>, l'individu dispose d'un espace où il parvient à interpréter son itinéraire et les éléments fondateurs de son identité. Le but de cette démarche auto-réflexive consiste à faire émerger un sens cohérent et global pour une existence constituée d'éléments hétérogènes qui sont articulés et se voient conférer une valeur symbolique par le travail de rétrospection. L'approche herméneutique conçoit donc le projet autobiographique comme une entreprise d'élucidation de l'essence individuelle : le sujet devient, dans et grâce à l'écriture autobiographique, transparent à lui-même.

#### **- les principes de l'approche herméneutique**

C'est W. Dilthey, chef de file de l'herméneutique historique<sup>48</sup>, qui a posé le cadre philosophique dans lequel se développeront les études consacrées à l'autobiographie. Sa démarche se fonde sur l'intérêt caractéristique du courant de la *Lebensphilosophie* pour le substrat individuel de l'Histoire. W. Dilthey reconnaît une valeur historique à

<sup>47</sup> Le « je » est à la fois le sujet et l'objet de l'écriture.

<sup>48</sup> **DILTHEY, Wilhelm**, *Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte*. Leipzig, Dunker & Humboldt, 1883. *Introduction à l'étude des sciences humaines. Essai sur le fondement de l'étude de la société et de l'histoire*. Paris, Presses Universitaires de France, 1942.

l'autobiographie. Elle n'est plus considérée comme un simple instrument anthropologique, mais comme la voie d'accès par excellence au savoir, car la perception d'un sens est désormais indissociable de la perspective individuelle de la compréhension de soi. Parvenir à se comprendre soi, c'est aussi déchiffrer le sens de l'Histoire. En affirmant que c'est l'écriture de soi qui fournit la meilleure explication de l'Histoire<sup>49</sup>, W. Dilthey scelle l'opposition entre les sciences naturelles censées décrire et expliquer les phénomènes et les sciences humaines qui posent quant à elles le principe selon lequel la dignité de l'individu ne saurait être dissoute par une quelconque détermination d'ordre empirique ou historique. Cela explique pourquoi l'autobiographie est définie, dans la perspective de l'herméneutique historique, comme l'expression symbolique individuelle de la conscience historique.

L'étude monumentale que G. Misch<sup>50</sup>, disciple de W. Dilthey, réalisa quelques années plus tard sur l'histoire de l'autobiographie depuis les Égyptiens jusqu'au dix-neuvième siècle marque concrètement le début des recherches sur l'autobiographie et permet enfin d'envisager une réflexion d'ordre théorique sur le genre. G. Misch reprend à son compte les fondements tracés par W. Dilthey en considérant les documents autobiographiques comme des témoignages probants sur l'évolution de la conscience individuelle en Occident.

L'orientation de cette perspective dont W. Dilthey et G. Misch ont posé les jalons a cependant été modifiée. En effet, les critiques qui s'inscrivent au vingtième siècle dans la tradition herméneutique n'abordent plus les écrits autobiographiques comme l'outil le plus adéquat pour expliquer l'Histoire, mais pour sonder ce qui relève de l'humain.

Ce postulat fonde notamment les travaux du critique J. Olney<sup>51</sup>. Il défend la thèse selon laquelle toute autobiographie dévoilerait le sens de l'expérience que vit l'individu dans le monde où il est appelé à découvrir et à affirmer son humanité. Cette position résulte d'une conception idéaliste de l'individu que l'on estime capable de maîtriser le monde et de se maîtriser lui-même. Ce dernier aspire à développer au maximum la conscience qu'il a de lui-même, en premier lieu grâce à la diffraction dynamisante et présentée comme non

---

<sup>49</sup> À l'opposé, Hans-Georg Gadamer dénoncera dans *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik* (1960) le miroir déformant de la subjectivité dans la lecture de l'Histoire.

**GADAMER, Hans-Georg**, *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. Tübingen, Mohr, 1960. *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Traduit de l'allemand par Pierre Fruchon. Paris, Seuil, 1996.

<sup>50</sup> **MISCH, Georg**, *Geschichte der Autobiographie*. Erste Hälfte. Frankfurt/Main, G. Schulte-Blumke, 1949. *Geschichte der Autobiographie*. Zweite Hälfte. Frankfurt/Main, G. Schulte-Blumke, 1950.

<sup>51</sup> **OLNEY, James**, *Autobiography: Essays theoretical and critical*. Princeton: Princeton University Press, 1981.

problématique de son « je » qui est inhérente à l'écriture autobiographique, afin de percevoir la vérité de son essence. Autrement dit, J. Olney construit sa position sur une foi inébranlable dans un sujet à même de se connaître lui-même, dans un schéma monologique.

C'est toutefois G. Gusdorf que l'on présente comme la figure emblématique de l'approche herméneutique de l'écriture autobiographique. Dans *Lignes de vie*<sup>52</sup>, le critique commence par rejeter catégoriquement les méthodes<sup>53</sup> qui réduisent selon lui l'autobiographie à un simple exercice de style qu'il s'agirait de disséquer, à l'aide de critères formels, pour en dégager les mécanismes. Selon G. Gusdorf, qui associe l'écriture intime à un exercice spirituel, une telle approche relève du sacrilège, car elle désincarne la parole écrite pour l'examiner sur le mode de l'absence du sujet. Or, il suffirait de s'intéresser à la motivation qui anime les autobiographes, pour prouver l'inanité d'une telle position. En effet, le projet autobiographique résulte du constat d'une profonde inconnissance de soi, c'est-à-dire d'une connaissance, du reste plus ou moins satisfaisante, du moi superficiel, mais en aucun cas de l'être personnel. Le sujet s'avère prisonnier d'un système composé d'apparences, de masques, d'habitudes et d'accidents qui constituent autant d'obstacles entre l'être et un « je » superficiel qui se contente finalement d'une identité définie par le monde extérieur. Celle-ci ne coïncide en rien avec son « je » intime dont G. Gusdorf postule à la fois la centralité, la fixité et l'originalité<sup>54</sup>. Par conséquent, le sujet doit, pour dépasser cette étrangeté de soi à soi, se dépouiller de tout ce qu'il a pu accumuler d'accidentel et d'insignifiant avant d'entamer la quête de la vérité essentielle de sa personnalité. Il lui faut atteindre une sorte de degré zéro de l'identité pour revendiquer enfin l'autonomie de son propre discours en prenant de la distance tant par rapport à ce « je » superficiel dont il s'était satisfait jusqu'alors que par rapport aux autres et à une extériorité qui ont façonné son identité de surface. La question du sens s'impose au moment où l'individu prend conscience du fait que son être lui est donné comme un problème qu'il doit résoudre lui-même.

---

<sup>52</sup> GUSDORF, Georges, *Lignes de vie I*, op. cit.

<sup>53</sup> G. Gusdorf vise avant tout P. Lejeune, qui, comme nous le verrons, a défini des critères formels stricts pour étudier l'autobiographie.

<sup>54</sup> G. Gusdorf relève plusieurs postulats de l'écriture de soi :

- la centralité du « je » : le sujet dispose d'un territoire dont il est le seul principe régulateur
- la fixité du « je » : le « je » a un noyau dur que ni les accidents de la vie ni les bouleversements ne sauraient modifier
- l'originalité du « je » : écrire « je », c'est affirmer une foi indépassable dans la singularité de son propre « je »

Si l'écriture référentielle de soi apparaît alors comme le moyen de procéder à une rupture que G. Gusdorf définit même comme une conversion, c'est parce qu'elle est envisagée comme une interrogation sur soi menée dans l'espoir d'un retour à soi, d'une reconquête de son être véritable : « Les écritures du moi sont des gloses sur le moi, une gnose du moi<sup>55</sup> ».

Elles permettent au sujet d'accéder à une transparence de soi à soi alors que « l'usage littéraire du langage demeure cantonné à la périphérie de l'essentiel [...]»<sup>56</sup>.

Extérioriser une conscience intime par la voie directe de l'examen de soi et du récit de vie reviendrait à entreprendre un voyage au centre de soi-même, afin de découvrir et d'éprouver nos raisons d'exister et de juger les valeurs que nous avons choisies librement. L'enjeu de l'écriture de soi est d'ordre métaphysique : « L'écriture du moi suppose la présence du moi, l'adhésion, l'adhérence de l'être personnel<sup>57</sup> ».

L'autobiographie est en conséquence non pas la simple répétition du vécu, mais une création, la reconstruction et le déchiffrement d'une vie parce que le sujet écrivant s'applique à mettre en lumière consciemment, dans le présent et pour le présent, les causes et les enchaînements des expériences vécues grâce au recul qu'il a gagné. Elle n'est pas une simple relecture de ce que le sujet a vécu, mais la mise au net radicale<sup>58</sup> de son propre « je » pour concorder avec son être profond. Elle est la transmutation d'une réalité déjà donnée dans « une vérité à la seconde puissance<sup>59</sup> » que l'individu n'atteint pas en respectant des critères restrictifs, comme celui de l'exactitude ou celui de l'exhaustivité, mais en s'obligeant à rester fidèle à lui-même et aux valeurs qui le soutiennent.

Outre J. Olney et G. Gusdorf, il nous faut aussi mentionner R. Pascal<sup>60</sup> parmi les critiques emblématiques d'une approche herméneutique de l'autobiographie. Le choix d'une telle optique implique selon lui non seulement d'adhérer à une certaine idéologie, à savoir une vision idéaliste du sujet que l'autobiographie rendrait entièrement transparent, mais aussi

---

<sup>55</sup> GUSDORF, Georges, *Lignes de vie 1, op. cit.*, p. 116. *Ibid.*, p. 397 : « Sans doute les écritures du moi, sous leurs formes variées, ont-elles pour contenu commun, [...], l'essence même d'une vie en quête de soi, effort désespéré pour franchir la distance, à la fois nulle et infinie, qui sépare le vivant humain de lui-même ».

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p.175 : « Entre la notice biographique, même rédigée à la première personne, et consignée par l'intéressé, et l'autobiographie proprement dite, la distance est celle du pronom réfléchi autos, moi-même, indicateur d'une reprise de sens, en vertu d'une résolution de la volonté. Pour être en mesure d'écrire moi-même ma propre vie, je dois avoir pris du recul par rapport à elle, m'en être dépris, afin d'être capable d'en maîtriser les significations éparses ; écrire ma vie, c'est la recommencer en esprit ; après l'avoir vécue comme un brouillon dans la confusion du temps qui passe, entreprendre de la mettre en mots, en dégageant les grandes lignes d'un cheminement intelligible, selon l'ordre de l'obéissance à des valeurs librement consenties ».

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>60</sup> PASCAL, Roy, *Die Autobiographie: Gehalt und Gestalt*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1965.

de respecter strictement certains critères esthétiques. R. Pascal appelle à discerner les principes selon lesquels le contenu d'une vie s'organise dans la forme littéraire de l'autobiographie. De fait, l'autobiographie est envisagée comme l'instrument idéal permettant de ressaisir l'existence d'un individu dans sa totalité pour restaurer un équilibre entre le « je » vécu et le « je » du présent de l'écriture. Le défi de l'autobiographe consiste à relier les diverses expériences particulières d'une vie en adoptant une perspective rétrospective. Le souvenir se voit attribuer une fonction organisatrice et éclairante déterminante, car tous les éléments que le « je » écrivant choisit en fonction de l'expérience et des connaissances qu'il a acquises doivent s'enchaîner de manière logique et nécessaire. L'autobiographie n'est pleinement réussie que si elle repose sur une structure transparente, qui reflète une certaine sérénité du « je » écrivant puisque ce dernier se retrouve dans une position excentrée qui lui offre les moyens d'interpréter son existence et de déduire ainsi un sens, en retenant des éléments significatifs dans un ordre symbolique. R. Pascal<sup>61</sup> définit en conséquence la structure téléologique issue de la sélection de ces faits significatifs et censée prouver que l'individu est parvenu à réaliser les potentialités qu'il avait en lui au départ comme le critère essentiel permettant de juger de la qualité esthétique de l'autobiographie<sup>62</sup>.

### - les limites de l'approche herméneutique

Toutefois, l'approche herméneutique se heurte à plusieurs limites qui ont été dénoncées notamment par M. Holdenried<sup>63</sup>, O. Still<sup>64</sup> et G. Waldmann<sup>65</sup> du côté allemand et par J-P. Miraux<sup>66</sup> du côté français dont nous reprenons les conclusions.

---

<sup>61</sup> À l'instar de J. et É. Lecarme et de J. P. Miraux, les spécialistes français de l'autobiographie retiennent aussi majoritairement la perspective herméneutique dans leurs analyses de cette forme de l'écriture intime. J. P. Miraux aborde l'autobiographie comme la synthèse des éléments disparates qui ont composé l'existence du « je » vécu, donc comme la tentative d'une reconquête de soi, qui pose la question délicate de l'expression du « je ». On tente à la fois d'affirmer son écriture et de s'affirmer par son contenu. Le critique insiste sur le fait qu'elle est l'occasion d'une plongée introspective pendant laquelle le « je » présent se confronte au « je » vécu. L'autobiographie devient alors le tribunal de la conscience du sujet appelé à aborder le présent de l'écriture comme le temps d'une réflexion lucide.

**MIRAUX, Jean-Philippe**, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*. Paris, Nathan Université, coll. « 128 », 1996.

**LECARME, Jacques, LECARME-TABONE Éliane**, *L'autobiographie*. Paris, Armand Colin, 2004.

<sup>62</sup> C'est pourquoi R. Pascal refuse de considérer les écrits personnels contemporains, de la seconde moitié du vingtième siècle, qui se caractérisent par une esthétique du fragment, comme de véritables autobiographies. Comme ils ne montrent pas le développement d'une personnalité, ils ne remplissent pas, selon R. Pascal, la mission de l'autobiographie conçue comme l'objectivation organisée, chronologique et causale de la vie d'un « je » écrivant conscient pour qui les états passés du « je » vécu deviennent des étapes maîtrisables grâce à la réflexion menée dans l'écriture de soi.

<sup>63</sup> **HOLDENRIED, Michaela**, *Autobiographie*. Stuttgart, Reclam, 2000.

<sup>64</sup> **STILL, Oliver**, *Zerbrochene Spiegel. Studien zur Theorie und Praxis modernen autobiographischen Erzählens*. Berlin, Walter de Gruyter, 1991.

D'abord, au niveau des conditions d'écriture.

En effet, l'autobiographe se heurte à une difficulté d'ordre factuel indépassable qui conduit à la remise en cause de l'authenticité du discours intime. Il en vient fatalement toujours à le réactualiser en tentant de le ressaisir dans les mots, donc à le modifier et à rendre compte non pas d'un événement du passé, mais simplement de l'idée ou de l'impression qu'il en a gardée. Le sort de l'écrivain est en un sens comparable à celui de l'historien qui ne saurait ressusciter le passé. Seul le « je » présent est à même de s'exprimer. On en déduit que le texte n'est aucunement la copie parfaite de son existence. D'une part, l'autobiographie s'avère dictée par les exigences de l'instant présent. D'autre part, elle efface la part d'obscurité et de hasard inhérente à toute existence, car l'auteur la rédige à partir des connaissances qu'il a engrangées et qui lui permettent d'introduire une causalité. Le « je » écrivant ne peut donc se délester du poids de son savoir, accumulé au fil des expériences qu'il agence dans son autobiographie. Ce serait ainsi le postulat même de la signification que l'autobiographe donne à un événement ou à un fait qui marquerait le début d'une illusion parce que tel événement ou tel fait n'avait jadis pas encore de sens précis. La signification finale que revêt l'autobiographie est donc déterminée par le choix qu'opère l'auteur au moment de sélectionner certains éléments pour les mettre en exergue et d'en taire d'autres dans la version fatalement toujours révisée qu'il propose de son passé. Il en résulte que la courbe dégagée par l'autobiographie et selon laquelle semblerait s'orienter le sens de l'existence revêt toujours un caractère imaginaire qui invite à douter de la valeur absolue qu'on attribue au récit d'une vie dans une perspective herméneutique.

Synonyme d'organisation, de mises entre parenthèses, de silences, mais aussi d'oublis, le geste scripturaire censé délivrer, dans un schéma herméneutique, une interprétation totale du « je » posé en objet dans l'autobiographie soulève une autre question : celle précisément du statut du « je » mis en forme.

Dès lors qu'on choisit de lire l'histoire d'une vie dans un seul et unique sens, on en vient à fixer artificiellement le mouvement de la vie. On en déduit alors que l'autobiographie ne révèle pas l'essence d'un individu qui est dans la mobilité, mais qu'elle impose bien plus une certaine image de lui-même que l'auteur aurait arrêtée de manière arbitraire, comme si l'autobiographie consistait en vérité moins en l'histoire d'une vie qu'en l'histoire d'une création : celle d'un certain « je » factice, en ordre de parade et victime d'une

---

<sup>65</sup> WALDMANN, Günter, *Autobiographisches als literarisches Schreiben: kritische Theorie, moderne Erzählformen und Modelle, literarische Möglichkeiten eigenen autobiographischen Schreibens*. Baltmannsweiler, Schneider-Verlag, 2000.

<sup>66</sup> MIRAUX, Jean-Philippe, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*, op. cit.

caractérisation extrêmement réductrice. En ce sens, le « je » de l'écriture ne coïnciderait en rien avec le « je » réel qui se caractérisait par sa complexité, qu'il aurait voulu précisément interpréter et maîtriser, mais qu'il finit ce faisant par refouler pour se satisfaire sinon d'une légende de lui-même, du moins d'une identité de remplacement. Paradoxalement, la quête du « je » intime aboutirait à sceller une étrangeté indépassable entre le « je » vécu et le « je » mis en forme par l'autobiographe. Se pose alors la question de l'inconnaissance indépassable de l'être intime dont la pseudo vérité résulterait de la dictature de l'écriture (en tant que composition) entreprise par le sujet dans le seul but de dissimuler le caractère confus et insondable de son existence et de se donner ainsi l'illusion d'un sentiment de plénitude.

Comme l'autobiographe recourt à la fois à ce qu'il sait, à sa mémoire et à l'imagination pour mettre en forme une réalité passée dans son œuvre qui correspond à une nouvelle manière de réalité, il devient par ailleurs délicat de distinguer clairement une frontière entre fiction et réalité.

P. de Man<sup>67</sup> démontre que la structure de l'autobiographie est basée sur un jeu de miroirs entre le « je » écrivant et le « je » mis en forme. Le texte serait à tel point déterminé par les règles de l'autobiographie visibles dans ce jeu de miroirs qu'on peine à distinguer ce qui, dans le texte, renvoie à une expérience réelle et ce qui est à l'inverse imprégné de la mise en forme et a ainsi été transformé, mais qui, précisément grâce à cette déformation fictionnelle, présente le vécu de manière particulièrement convaincante.

Le scepticisme qui en découle quant à la réalité du « je » se trouve en outre renforcé lorsqu'on prend en compte les analyses d'autres critiques, à l'instar de celle de H. Leitner<sup>68</sup>, qui va lui jusqu'à dire que le véritable but de l'autobiographe est de donner à son propre « je » la forme de l'histoire qu'il rédige, c'est-à-dire de le réduire au texte, de le faire coïncider avec son autobiographie. Autrement dit, le « je » ne se réaliserait non pas directement à travers ses expériences, mais à travers l'autobiographie comme simple structure arbitraire déconnectée du réel. Loin de coïncider avec son vécu, elle s'avèrerait être une construction purement subjective : le « je » fonderait littéralement une réalité, « sa » réalité. Le principe de vérité personnelle deviendrait donc problématique.

---

<sup>67</sup> MAN, Paul de, *Die Autobiographie als Maskenspiel*. Übersetzt von Jürgen Blasius. In: MENKE, Christoph (Hg.), *Die Ideologie des Ästhetischen*. Frankfurt/Main, Suhrkamp, p. 131-146.

<sup>68</sup> LEITNER, Hartmann, *Lebenslauf und Identität. Die kulturelle Konstruktion von Zeit in der Biographie*. Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1990.

C'est enfin, comme le soulignent M. Holdenried<sup>69</sup> et O. Still<sup>70</sup>, l'évolution problématique, au vingtième siècle, de la notion de sujet qui nous conduit à jeter un regard critique sur l'approche herméneutique du projet autobiographique.

Elle semble rendre contradictoire, voire caduque l'idée d'une saisie ou d'une ressaisie transparente du « je ». De fait, les deux Guerres mondiales, qui ont révélé les effets pervers de la rationalité célébrée jadis par les Lumières, mais mise au service de la violence et de l'horreur ainsi que les abominations engendrées par les doctrines totalitaires ont profondément modifié les bases du discours sur le « je ». Le sujet doute et du monde et de son rôle dans cette réalité qui n'a plus de sens à ses yeux. Les incertitudes qui entourent désormais le « je » et la découverte du caractère inhumain de l'Histoire, qui, loin de se prêter à l'accomplissement de destinées individuelles, constitue une menace pour tous, remettent en question l'un des fondements traditionnels de l'écriture de soi : la possibilité pour l'individu de s'épanouir et de se réaliser complètement. Au schéma de l'autobiographie conventionnelle figurant encore un sujet souverain, qui prend conscience de lui-même, succède alors, dans l'autobiographie moderne, telle qu'elle se développe après la Première Guerre mondiale, une sorte de négatif : l'image d'un « je » complexe, éclaté et obscur, incapable de prétendre à une interprétation harmonieuse et globalisante de son existence. Son autonomie et sa singularité se retrouvent elles aussi fragilisées dans un contexte marqué généralement par une tendance à l'uniformisation et à l'anonymat. Choisir une lecture herméneutique reviendrait alors à s'inscrire à contre-courant d'une telle évolution. Continuer de revendiquer une vision idéaliste de l'individu signifierait opter pour une voie a-historique alors que le sujet est, au milieu des tourments historiques, sans cesse renvoyé à l'hétérogénéité et à la fragmentation de son identité.

### **I. 1. A. 3. L'approche déconstructiviste : la question de la pertinence de l'autobiographie**

Se pose la question de savoir s'il faut conclure, comme le proposent M. Holdenried et O. Still, au caractère définitivement anachronique d'une telle vision.

Il convient alors de concevoir une autre approche d'un genre non seulement complexe, mais aussi fluctuant. Née dans les années 1970 et liée à la ré-interprétation des théories de

---

<sup>69</sup> HOLDENRIED, Michaela, *Autobiographie, op. cit.*

<sup>70</sup> STILL, Oliver, *Zerbrochene Spiegel, op. cit.*

Freud, de Saussure et de Lacan<sup>71</sup>, l'approche déconstructiviste s'est précisément développée en réponse au caractère insuffisant et décalé par rapport à la réalité d'une lecture idéaliste de l'autobiographie. L'objectif affiché par ses défenseurs, parmi lesquels on peut citer notamment A. Finck<sup>72</sup>, P. de Man<sup>73</sup> et M. Sprinker<sup>74</sup>, est clair : déconstruire les prémisses, qui, dans la tradition herméneutique, garantissent le statut particulier de l'autobiographie, c'est-à-dire l'autonomie de l'auteur, sa maîtrise du geste scripturaire et donc du langage et l'authenticité du texte qui en découle.

Pour comprendre la logique de cette démarche, il faut revenir à son postulat de base, à savoir la revendication de la fictionnalité de l'autobiographie. L'autobiographie ne saurait plus être considérée comme un texte qui repose sur l'accès privilégié et *a priori* que l'autobiographe est censé avoir à son être intime dans la tradition idéaliste. Elle est au contraire présentée comme l'ébauche fictive que l'auteur propose de son « je ». Or, l'aveu du caractère fictionnel de l'autobiographie aurait une conséquence non négligeable : l'impossibilité de distinguer entre textes autobiographiques et textes fictifs<sup>75</sup>.

D'aucuns envisagent la cause première de cette fictionnalité dans le rapport de l'individu au langage. A. Finck<sup>76</sup> construit ainsi son argumentaire en recourant d'abord à Nietzsche qui postule un rapport indissoluble entre langage et subjectivité, si bien que tout ce que l'on qualifie de fait relève toujours de l'interprétation : notre prétendu « je » n'est que le produit de l'histoire que nous racontons de nous-mêmes. Pareille évolution équivaudrait alors à la fin d'un « je » autonome dont, rajoute A. Finck, J. Lacan achève en quelque sorte de prouver la dissolution. De fait, il affirme que le sujet ne se constitue que dans le langage qui s'avère parcouru d'une dynamique propre, celle des processus sémiologiques, et semble ainsi échapper au contrôle de l'écrivain. On en déduit que le sujet lacanien échoue à ressaisir, à l'intérieur de son propre discours, son être véritable, prétendument pré-langagier.

---

<sup>71</sup> Le principe d'une identité-je est, pour J. Lacan, la tentative *a posteriori* et vaine que fait l'individu pour donner un sens et une cohérence à son existence fragmentaire et contradictoire qui est conditionnée par des déterminations anciennes qu'il ne saisira jamais.

<sup>72</sup> Nous nous appuyerons quant à nous sur les travaux d'A. Fink pour résumer rapidement les principaux arguments postmodernes susceptibles de justifier une approche déconstructiviste de l'autobiographie.

**FINCK, Almut**, *Autobiographisches Schreiben nach dem Ende der Autobiographie*. Berlin, Erich Schmidt, 1999.

<sup>73</sup> **MAN, Paul de**, *Die Identität als Maskenspiel*, op. cit.

<sup>74</sup> **SPRINKER, Michael**, *Fictions of the self: The end of the autobiography. Metaphors of the self: the meaning of autobiography*. In: **OLNEY, James** (Ed.), *Autobiography: Essays theoretical and critical*. Princeton: Princeton University Press, 1981.

<sup>75</sup> **FINCK, Almut**, *Autobiographisches Schreiben nach dem Ende der Autobiographie*, op. cit., p. 11.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 29, p. 31 et p. 38.

Quelles sont les conséquences de ce lien entre fictionnalité, langage et sujet au niveau de l'autobiographie ?

Dès lors qu'on remet en cause l'autonomie du sujet, qui n'émergerait que dans le cadre du langage, les moyens et la visée de l'autobiographie (comme connaissance et ressaisie de l'être intime) s'avèrent intenables.

En effet, on récuse la souveraineté de l'autobiographe, qui passait pour la source indépendante et authentique de la représentation de son parcours individuel. De même que le sujet n'advierait que dans le langage, l'autobiographe ne se constituerait que dans et par le geste scripturaire, « il ne s'ébauche, se constitue ou se fictionnalise que par la mise en forme de l'histoire de sa vie<sup>77</sup> ». On aboutit donc à un nouveau schéma : l'autobiographie ne serait plus le récit ou le témoignage d'une existence close et aboutie parce que c'est elle qui semble construire un « je » inexistant avant elle.

Autre conséquence : le changement de la valeur du discours autobiographique lui-même. Si l'on part du principe que la réalité ne précède pas le langage, l'histoire du « je » qu'on découvre dans l'autobiographie ne serait guère plus qu'une production langagière, donc qu'une invention ou une création de l'autobiographe qui y montrerait la manière dont il s'élabore lui-même en tant que sujet par la mise en forme et en langage de sa propre histoire.

Finalement, c'est la possibilité même d'une écriture autobiographique qui est remise en question : l'autobiographe semblerait tout construire, de manière fictive, par le langage, donc également son « je ». Il deviendrait autre et serait absent d'un texte par lequel il était censé revendiquer son identité unique et inaliénable. Aussi faudrait-il conclure au caractère illusoire et vide des valeurs comme celles de continuité, de totalité et de sens que l'autobiographie aurait dû prouver à travers sa structure symbolique.

#### **I. 1. A. 4. La recherche d'une position médiane**

L'opposition apparemment nette entre l'approche herméneutique et l'approche déconstructiviste, qui n'admet pas que l'auteur, en engageant son nom, assume son discours, mène à une impasse dont on ne saurait se contenter.

---

<sup>77</sup> WALDMANN, Günter, *Autobiographisches als literarisches Schreiben: kritische Theorie, moderne Erzählformen und Rmodelle, literarische Möglichkeiten eigenen autobiographischen Schreibens*, op. cit., p. 19: *In Wirklichkeit entwirft oder konstituiert oder fiktionalisiert sich der Autobiograph erst durch die Darstellung seiner Lebensgeschichte.*

G. Waldmann envisage ici la portée des travaux d'A. Fink.

Les bouleversements historiques qui ont engendré la remise en cause de la notion du sujet rendent à l'évidence la forme conventionnelle de l'autobiographie à caractère téléologique désuète et contradictoire. L'évolution des caractéristiques de l'autobiographie contemporaine semblent d'ailleurs le confirmer<sup>78</sup>. Toutefois, pointer du doigt la fictionnalité de l'autobiographie en appliquant au fond à cette dernière le critère conservateur de vérité que postule la tradition herméneutique, afin d'en déduire le non-sens de tout projet autobiographique, au lieu d'admettre que toute représentation du réel entraîne inévitablement une distanciation par rapport à la réalité, et donc sa transformation, n'apporte rien au débat. Il y a du reste une donnée qui suggère le caractère infondé des deux réactions observées, c'est-à-dire soit annoncer la fin de l'autobiographie, comme le fait la critique herméneutique, soit conclure à sa fictionnalisation, au sens d'une imposture, comme une limite indépassable dans la perspective déconstructiviste : l'augmentation du nombre des productions autobiographiques et la popularité de ce genre parmi les lecteurs, qui paraissent donc y trouver des éléments susceptibles d'enrichir leur réflexion sur l'identité.

Aussi nous semble-t-il nécessaire de nous placer à un autre niveau que les partisans d'une lecture herméneutique ou déconstructiviste de l'autobiographie en nous interrogeant non pas tant sur le caractère trop rapidement jugé anachronique de l'autobiographie elle-même, mais sur le caractère décalé d'analyses, qui, parce qu'elles se focalisent sur le contenu et qu'elles sont prisonnières d'idéologies obsolètes (comme la vision idéaliste du sujet), s'enlisent dans un dualisme stérile entre fond et forme. On pourra alors espérer dégager la pertinence, les potentialités et les moyens de ce genre de l'écriture de soi appelé à rompre avec des cadres dépassés que Rezzori a lui-même entrepris de redéfinir.

Dans la mesure où l'auteur a poursuivi et approfondi sa démarche autobiographique, entre 1989 et 1997, à l'aide de différents stratagèmes scripturaires et mémoriels, pour rendre compte de ses tiraillements identitaires, nous puiserons des éléments de réflexion dans des travaux plus récents de critiques qui entendent justement surmonter à la fois les limites et les contradictions des démarches herméneutique et déconstructiviste<sup>79</sup>.

---

<sup>78</sup> Nous renvoyons à l'analyse de M. Holdenried. Selon elle, la remise en cause de la souveraineté du « je » écrivant qui constate sa non-concordance avec le « je » vécu se traduit, dans l'autobiographie, par la multiplication des points de vue, par l'interruption de l'ordre chronologique, par le recours à l'intertextualité et par une esthétique du fragment. Autant d'éléments qui montrent que le « je » de l'écriture n'est plus une instance absolument régulatrice.

**HOLDENRIED, Michaela**, *Autobiographie, op. cit.*, p. 44-51.

<sup>79</sup> Rappelons l'originalité méthodologique de la démarche de P. Lejeune dont le pacte autobiographique définit le genre autobiographique à la fois comme un type d'écriture et comme un type de lecture. Son choix d'aborder l'autobiographie sous l'angle de la réception et donc de la raccrocher à sa fonction communicative

On pourra notamment s'intéresser au projet de F. Eigler<sup>80</sup>. Pour mener son étude sur l'œuvre autobiographique d'Elias Canetti, dont le parcours et les textes autobiographiques ne sont du reste pas sans présenter plusieurs points communs avec ceux de Rezzori<sup>81</sup>, elle propose d'appliquer une démarche médiane ou conciliatrice. Bien qu'elle tente de dégager, à la manière herméneutique, les différentes étapes de la création du triptyque autobiographique de Canetti, elle intègre dans sa réflexion la dimension fictive du texte (parce qu'il s'agit d'une mise en forme du réel) et les doutes qu'émet la pensée déconstructiviste contre les conceptions conventionnelles de l'œuvre et de l'artiste. Toutefois, F. Eigler n'en conclut pas que ce dernier perd tout contrôle sur l'écriture. Elle n'admet donc pas le principe d'une dissolution complète des frontières entre réalité et fiction. Comme l'identité procède selon elle du texte, elle envisage l'autobiographie à partir des structures narratives qui participent de l'impression de continuité et d'unité du parcours de Canetti pourtant marqué de plusieurs déchirures par laquelle ce dernier s'assure son identité d'auteur, en reliant le tout à une notion clé dans son œuvre : celle de la métamorphose.

Bien qu'on puisse y déplorer le nombre limité d'études de cas<sup>82</sup>, les travaux de M. Holdenried<sup>83</sup> et d'O. Still<sup>84</sup> offrent d'autres pistes intéressantes.

---

permet de prouver que ce genre résiste aux attaques que lui portent les théoriciens prônant une interprétation déconstructiviste des textes autobiographiques et qu'il continue de susciter l'intérêt des lecteurs pour la question de l'identité.

Cependant, nous faisons le choix de ne pas y recourir pour délimiter notre méthode. En effet, il nous semble impossible d'affirmer que Rezzori avait défini un programme (au sens où il aurait établi une feuille de route fixant des objectifs précis) avant d'entrer en écriture, sans que cette absence de directives et de contraintes à l'amont ne rende pour autant son triptyque autobiographique incohérent comme nous le verrons. Nous pensons que Rezzori a davantage envisagé son travail comme une quête scripturaire ouverte et plurielle qui s'avère en conséquence incompatible avec les critères normatifs et forcément restrictifs des pactes imaginés par P. Lejeune. La variation des formes des textes autobiographiques de l'auteur confirme sa volonté de remettre en cause des codes qu'il juge ou insuffisants ou contradictoires pour s'approcher d'une forme d'écriture de soi susceptible de rendre compte de ses déchirements identitaires dans un espace autobiographique qu'il élargit au fur et à mesure de ses textes. C'est précisément ce jeu avec les normes qui l'empêche de proposer un contrat au sens strict à son lecteur qu'il appelle, selon nous, simplement à s'ouvrir à de nouvelles modalités d'écriture et de lecture et donc à l'accompagner dans sa quête scripturaire et identitaire.

**LEJEUNE, Philippe**, *Le pacte autobiographique*, op. cit.

<sup>80</sup> **EIGLER, Friederike**, *Das autobiographische Werk von Elias Canetti*. Tübingen, Stauffenburg, 1988.

<sup>81</sup> Tous deux sont originaires des confins de l'Europe. Tous deux ont vécu l'expérience du déracinement. Tous deux ont voulu témoigner de l'Histoire au vingtième siècle et de la place que l'individu peut tenir dans le monde, en faisant le choix d'une écriture autobiographique. Alors que Rezzori aboutit au terme de sa vie d'errance et de ses travaux scripturaire (a priori hétérogènes et éclatés) à une forme 'classique' dans *Sur mes traces*, la structure transparente, chronologique et travaillée du triptyque de Canetti, qui fait le choix de ne pas ressaisir toute sa vie, semble elle aussi contraster avec les ruptures et les pertes qu'il a subies.

<sup>82</sup> G. Waldmann insiste sur le caractère trop théorique de leurs analyses qui ouvrent pourtant à ses yeux de nouvelles perspectives théoriques.

<sup>83</sup> **HOLDENRIED, Michaela**, *Autobiographie*, op. cit.

<sup>84</sup> **STILL, Oliver**, *Zerbrochene Spiegel*, op. cit.

M. Holdenried interprète l'intégration d'une négativité ou non-identité liée à l'opacité du sujet à cause de l'Histoire comme le signe de la conscience que l'autobiographe a de lui-même et de ses difficultés à se ressaisir, donc finalement comme la preuve irréfutable de la dimension en vérité constructive d'une écriture *a priori* négative. Par conséquent, elle suggère que la position herméneutique idéaliste et la vision déconstructiviste ne sont pas si antagoniques qu'on le croit. Au lieu de s'accrocher à l'opposition traditionnelle entre une personnalité cohérente et accomplie et une identité négative fragmentée et hétérogène, M. Holdenried suggère la possibilité de concilier ces deux visions en acceptant de ne plus les soumettre au verdict d'une fiction uniquement synonyme de mensonge et de déformation. D'où sa proposition de se concentrer sur la mise en forme et sur les innovations esthétiques, qui dynamisent le débat sur l'identité et sur la subjectivité, lesquelles transparaîtraient donc sur le mode de l'ébauche (et non pas sur le mode d'une fiction), c'est-à-dire dans le geste scripturaire lui-même.

On retrouve cette même incitation à partir de la forme dans les travaux d'O. Still. Il souligne que l'autobiographie est un genre fluctuant qu'on ne peut plus appréhender à l'aide de principes narratifs qui étaient valables au dix-huitième ou au dix-neuvième siècle. En revanche, on trouvera, pense-t-il, des éléments de réponse en analysant la manière dont l'autobiographe relie les divers éléments de son texte, et de son « je », notamment au moyen de procédés littéraires qui relèvent davantage de la fiction et qui indiquent l'élargissement du domaine autobiographique. Il entend donc prendre en compte la fin du modèle narratif d'une *Bildungsgeschichte* individuelle et se concentrer sur la genèse des formes autobiographiques modernes pour juger de la teneur des textes autobiographiques qui ne serait pas tant déterminée par la nature de leur contenu que par précisément leur structure. Autrement dit, le défi consiste à évaluer les textes à la première personne selon des normes non plus éthiques, mais esthétiques.

La réflexion de Rezzori sur ses déchirures identitaires liées à l'Histoire nous amène à rejeter toute interprétation déconstructiviste de notre corpus qui irait dans le sens d'une disparition du sujet. Certes, il concède à la démarche déconstructiviste la nécessité de renoncer à l'image idéaliste d'un sujet transparent et harmonieux en reconnaissant les limites et la complexité de son « je ». Mais, sa volonté de démultiplier les voies narratives tout au long de son chemin scripturaire témoigne de sa détermination à développer une nouvelle manière d'écriture autobiographique qui parvienne à affirmer la présence de son « je » dans l'Histoire, au-delà de sa fragilité et de ses contradictions.

Pour comprendre comment Rezzori réoriente le dessein de l'écriture de soi vouée, d'après nous, dans son cas, à révéler un « je » non plus accompli, mais processuel, nous prendrons en compte le contexte historique dans lequel s'inscrit son œuvre.

Il nous semble que l'auteur a pris l'option d'une position médiane entre l'approche déconstructiviste et l'approche herméneutique dont il refuse le postulat de la souveraineté et de la transparence du sujet, mais dont les critères nous permettront d'interroger son entreprise autobiographique dans une perspective diachronique. En combinant ces deux perspectives, nous entendons démontrer la dimension constructiviste que revêt l'œuvre autobiographique de Rezzori qui intègre la part de négativité inhérente à l'identité du sujet au vingtième siècle et qui élabore par là-même une écriture dynamique grâce à laquelle il assume son décentrement.

### **I. 1. B. Comment aborder les écritures de soi non référentielles ?**

Comme Rezzori s'est employé à traiter la question identitaire en brouillant les frontières entre écriture référentielle et non- ou semi-référentielle, notamment pour forger le concept d'« autobiographie hypothétique » et pour aborder ses déchirures identitaires dans le cadre d'autofictions où il projette des doubles de lui-même, nous prendrons aussi en compte les études qui sont consacrées à cet autre ensemble des écritures de soi. Nous pourrions ainsi analyser les raisons qui ont conduit l'auteur à explorer des registres apparemment antithétiques en nous demandant s'il faut y lire une complémentarité ou un moyen de renouveler et d'élargir son espace autobiographique.

#### **I. 1. B. 1. Définitions de l'autofiction**

Les travaux consacrés à l'autofiction viendront nourrir notre réflexion.

S. Doubrovsky, qui introduisit le terme sur le quatrième de couverture de son livre *Fils*<sup>85</sup> en 1977 et le théorisa dans un article de 1980 intitulé *Autobiographie. Vérité. Psychanalyse. Autobiographiques. De Corneille à Sartre*, considère cette « fiction constituée d'événements et de faits strictement réels, si l'on veut, autofiction d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau<sup>86</sup> » comme « une forme particulière de l'autobiographie, dans sa version contemporaine<sup>87</sup> ».

---

<sup>85</sup> DOUBROVSKY, Serge, *Fils* [1977]. Paris, Gallimard, 2001.

<sup>86</sup> DOUBROVSKY, Serge, *Autobiographie. Vérité. Psychanalyse. Autobiographiques. De Corneille à Sartre*. Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

Son statut s'avère problématique. Récit dont auteur, narrateur et protagoniste partagent la même identité nominale et dont l'intitulé générique indique qu'il s'agit d'un roman, l'autofiction repose sur un pacte contradictoire, à la différence du pacte romanesque ou du pacte autobiographique qui sont eux univoques. Ni autofabulation ni roman autobiographique (dans lequel l'auteur utilise certains épisodes de sa vie, mais en se cachant derrière des personnages fictifs), mais intrication de l'autobiographique et du romanesque, elle relève d'un genre hybride où il est difficile de distinguer entre le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation. Ni autobiographie ni roman, l'autofiction s'inscrit dans un entre-deux. Elle correspond à la fiction de faits strictement réels, donc à une histoire qui n'a jamais eu lieu concrètement et dont la seule réalité est le discours dans lequel elle se déploie :

Un curieux tourniquet s'installe alors. [...] Ni autobiographie ni roman, donc, au sens strict, il [le texte] fonctionne dans l'entre-deux, en un renvoi incessant, en un lieu impossible ailleurs que dans l'opération du texte<sup>88</sup>.

L'autofiction remet donc en cause la notion de vérité, qui, dans le cadre de cette écriture hybride, n'est pas de l'ordre d'une copie conforme, d'une adhésion au réel. Autrement dit, l'autofiction repose sur le principe selon lequel le sens d'une vie n'est pas à découvrir, mais à inventer. Il doit être construit.

Le but de cette esthétique double du voile et de la révélation consiste à multiplier les pistes, afin de complexifier l'image de soi, dont on ne saurait attendre qu'elle soit plus vraie, mais plus riche. S. Doubrovsky relève plusieurs causes à l'origine de ce phénomène : le caractère désormais illusoire, dans l'ère du soupçon, des critères de vérité et de sincérité de l'autobiographie classique, la fragmentation du moi coupé de la conscience immédiate de soi par le voile obscur de l'inconscient postfreudien et la remise en cause du sujet traditionnel.

Mais la définition que S. Doubrovsky propose de la nature et de la visée de l'autofiction ne fait pas l'unanimité. Premier chercheur à avoir consacré une thèse à l'autofiction<sup>89</sup>, V.

La définition citée se trouve dans le prière d'insérer qu'on trouve sur le quatrième de couverture.

<sup>87</sup> **DOUBROVSKY, Serge**, *Ne pas assimiler autofiction et autofabulation*, in *Le magazine littéraire*, n°440, mars 2005, p. 28. Dans cette contribution, S. Doubrovsky défend la thèse selon laquelle l'autofiction ne relève pas uniquement de l'affabulation. Selon lui, elle constitue une alternative contemporaine à l'autobiographie qui présente des lacunes indépassables.

<sup>88</sup> **DOUBROVSKY, Serge**, *Autobiographie. Vérité. Psychanalyse*, op. cit., p. 69-70.

<sup>89</sup> **COLONNA, Vincent**, *L'autofiction. Essai sur la fiction de soi en littérature*. Paris, EHSS, Thèse sur microfiche, 1989.

**COLONNA, Vincent**, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*. Auch, Tristram, 2004.

Colonna récuse l'hypothèse selon laquelle l'autofiction ne serait qu'une autobiographie masquée qui pratiquerait un jeu de condensations et de déplacements réorganisant le temps de la vie en un temps de la narration.

Il réclame, à l'inverse de S. Doubrovsky, une production et une réception purement fictionnelles de cette forme d'écriture de soi :

[...] la fictionnalisation de soi consiste à s'inventer des aventures que l'on s'attribuera, à donner son nom d'écrivain à un personnage introduit dans des situations imaginaires. En outre, pour que cette fictionnalisation soit totale, il faut que l'écrivain ne donne par à cette invention une valeur figurale ou métaphorique, qu'il n'encourage pas une lecture référentielle qui déchiffrerait dans le texte des confidences indirectes<sup>90</sup>.

Selon V. Colonna, l'autofiction offre un espace propice à l'autofabulation et constitue ainsi une mythomanie littéraire. Rejetant les arguments des critiques qui la présentent soit comme une modélisation mineure du pacte autobiographique<sup>91</sup>, soit comme une entreprise liée à l'avènement de la psychanalyse ou encore comme un genre postmoderne spécifique du vingtième siècle<sup>92</sup>, V. Colonna déplore l'absence de définition homogène. Pourtant, il n'a pas la prétention de formuler une théorie de l'autofiction, qui, selon lui, correspond à une nébuleuse où se mêleraient plusieurs types de discours (didactiques, satiriques, de comédie, de drames et de nouvelles, de romans et d'autoportraits imaginaires). Convaincu que « le seul trait dessinant la frontière domaniale de cette grande forme d'affabulation est la métamorphose de l'auteur qui est multiple<sup>93</sup> », le critique plaide dans son étude intitulée *Autofiction et autres mythomanies littéraires* en faveur d'une extension maximale du champ de l'autofiction. Il ne retient que deux critères, à savoir le statut du personnage comme double fictif de l'auteur et le statut modal du texte (vraisemblable ou franchement irréel). En outre, il propose de distinguer entre l'autofiction fantastique<sup>94</sup>, l'autofiction biographique<sup>95</sup>, l'autofiction spéculaire<sup>96</sup> et l'autofiction intrusive ou auctoriale<sup>97</sup>. V.

<sup>90</sup> COLONNA, Vincent, *L'autofiction*, op. cit., p. 3.

<sup>91</sup> C'est la position de P. Lejeune.

<sup>92</sup> Selon V. Colonna, la tradition littéraire et philosophique dont relève l'autofiction fut initiée par Lucien de Samosate, né en 120 après J. C. Sophiste de la seconde Sophistique, Samosate est l'auteur d'une autofiction fantastique. Son personnage se pose comme une transformation fantastique de lui-même. V. Colonna en conclut que l'autofiction n'est pas une conséquence de la modernité, ni de la montée de l'individualisme, ni de la crise du sujet, ni un produit de la psychanalyse. On ne saurait expliquer son développement par aucune nécessité historique ou pression culturelle contemporaine.

<sup>93</sup> COLONNA, Vincent, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, op. cit., p. 72.

<sup>94</sup> L'autofiction fantastique implique un écart irréductible entre la vie et l'écriture. L'artiste y devient irréel.

<sup>95</sup> Dans l'autofiction biographique, l'écrivain est le héros de son histoire. Mais il affabule son existence à partir de données réelles et s'invente ainsi une nouvelle vie.

Colonna conclut que les stratégies autofictives<sup>98</sup> les plus efficaces sont hybrides, soulignant ainsi le caractère flottant des catégories qu'il a énoncées.

### **I. 1. B. 2. Les stratégies de l'autofiction et de l'hétéronymie**

Pour interroger le choix de Rezzori d'explorer la voie semi-référentielle de l'écriture de soi et l'originalité du concept d'autobiographie hypothétique, nous prendrons en considération les stratégies de l'autofiction et de l'hétéronymie.

P. Vilain<sup>99</sup> formule plusieurs arguments destinés à réhabiliter ce type d'écriture de soi que d'aucuns estiment uniquement destiné à servir la stratégie d'auto-valorisation d'auteurs narcissiques épris de leur personnalité. Il souligne le fait que l'autofiction ne se contente pas d'inventer des personnages ni de raconter leur histoire. La faculté fabulatrice s'y prend elle-même pour objet. Nous aspirons en conséquence à mesurer l'impact de la mise en abyme du geste scripturaire inhérente à ce type d'écriture de soi dans l'œuvre de Rezzori, donc de sa dimension métatextuelle. On se demandera si elle prend l'avantage sur le questionnement identitaire ou si, au contraire, elle contribue à le nourrir et à l'approfondir de manière décisive.

P. Vilain relève également que l'autofiction présente un enjeu didactique, car le lecteur est en mesure de s'identifier avec l'auteur-narrateur-personnage, qui est ancré dans une société, une époque, une culture, et, par conséquent, de ressentir ainsi la volonté de l'auteur d'accueillir autrui dans l'espace scripturaire. Aussi pourra-t-on se demander si une telle voie facilite davantage la mission de témoin de l'Histoire que Rezzori revendiquait.

Outre le fait de traduire un désir d'extimité, l'autofiction permet d'aborder la problématique de l'identité sous un angle original. Invention littéraire de soi, elle implique selon P. Vilain la possibilité d'éclairer l'essence du « je » en jouant paradoxalement la carte de la multiplication de soi-même. Parce qu'elle invite le « je » à devenir autre que lui-

---

<sup>96</sup> L'autofiction spéculaire repose sur le reflet de l'auteur ou du livre dans le livre. Elle accorde le premier rôle non pas à l'auteur, mais à l'écriture en train de s'élaborer.

<sup>97</sup> Dans l'autofiction intrusive ou auctoriale, l'écrivain n'est pas un personnage, mais un narrateur-auteur, un énonciateur extérieur au sujet. La fonction narrative lui donne la possibilité de moduler son attitude par rapport à l'histoire racontée et d'être ainsi un héros surnuméraire qui n'a aucun rôle, mais qui complique le texte.

<sup>98</sup> Signalons qu'on pourra également s'appuyer sur les travaux de P. Gasparini qui inclut quant à lui le phénomène de l'hétéronymie parmi les formes de l'écriture de soi non référentielles. Il précise que l'hétéronymie basée sur le principe d'un jeu spéculaire entre l'auteur et le narrateur-personnage se distingue de l'autofiction par la non-identité entre auteur et narrateur-héros.

**GASPARINI, Philippe**, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*. Paris, Éditions du Seuil, 2004.

<sup>99</sup> **VILAIN, Philippe**, *La défense de Narcisse*. Paris, Grasset, 2005.

même pour saisir ses potentialités<sup>100</sup> et donc appréhender une dimension plus authentique de lui-même, grâce au jeu de la dispersion de soi et de la fabulation, elle suggère qu'identité et altérité sont indissociables. Il faudra voir si Rezzori envisage la quête de l'identité comme la quête de l'Autre et de l'autre en soi en s'engageant sur la voie autofictionnelle. Une telle hypothèse supposerait que l'identité ne serait réellement perceptible que dans un mouvement, dans une dynamique que l'on cultive au contact de l'altérité.

L'essai de L. Mattiussi<sup>101</sup> sur l'invention narrative de soi nous servira de support pour apprécier le bilan de la quête identitaire de Rezzori par le biais d'écritures de soi non référentielles. Pour atteindre l'ipséité, que L. Mattiussi définit comme un moi pur libéré de tous les déterminismes, le « je » est appelé, d'après le critique, à emprunter le trajet de la fiction. Son postulat consiste à dire que le « je » devient celui qu'il est vraiment en réconciliant, grâce à la narration, découverte de soi et création de soi. Le « je » doit donc relever un défi exigeant : tenter de gagner son identité en se perdant. Il est appelé à dépasser toutes les déterminations extérieures et à renoncer à tous ses repères à travers le jeu des métamorphoses propres à la fiction. Le paradoxe d'une telle quête réside dans le fait qu'il faut refuser d'être quoi que ce soit et choisir la voie, négative, d'un devenir impersonnel. Il s'agit d'assumer le choix d'une rupture radicale, qui est la condition *sine qua non* d'un recommencement, synonyme de la découverte et de la réalisation des potentialités que l'individu porte en lui-même :

Dans les fictions de l'ipséité, les auteurs mettent à l'épreuve ce qu'ils sont et à l'essai ce qu'ils pourraient ou auraient pu être<sup>102</sup>.

Notre objectif sera, d'une part, de voir si Rezzori tente de transformer son « je » en un foyer de tous les possibles, par le détour de la fiction et si sa stratégie d'écriture à mi-chemin entre réalité et fiction témoigne de sa foi de pouvoir appréhender une identité forcément plurielle grâce à la création. L'étude du rapport de ses personnages, qui parlent à la première personne, avec l'espace et le temps nous donnera des indices intéressants. Leur propension à la mobilité et à la transgression des frontières ainsi que la figuration de la

---

<sup>100</sup> C'est notamment la thèse de S. Hubier qui considère l'autofiction comme la recherche de tous les possibles.

**HUBIER, Sébastien**, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris, Armand Colin, 2003.

<sup>101</sup> **MATTIUSSI, Laurent**, *Fictions de l'ipséité. Essai sur l'invention narrative de soi*. Genève, Librairie Droz, 2002.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 15.

discontinuité de leur existence suggèreraient, dans la perspective de l'auteur, le consentement du sujet à devenir étranger à lui-même pour parvenir à se comprendre. D'autre part, nous mettrons en regard cette stratégie de transposition fictive de soi<sup>103</sup>, qui implique la simulation d'une énonciation autobiographique, sans prétendre à une stricte identité entre auteur et narrateur-personnage, avec les écritures référentielles de soi de Rezzori pour dégager l'imbrication des différentes strates d'un espace autobiographique élargi qui soulève la question du caractère progressif de l'appréhension, de la construction et de l'affirmation d'une image plurielle de soi légitime.

## I. 2. Les impulsions fournies par la géocritique

Les instruments offerts par la critique littéraire sur l'écriture de l'intime nous permettront d'analyser l'élargissement du cadre des écritures de soi auquel Rezzori procède. Conséquence du décentrement provoqué par l'Histoire, la conscience aigüe que l'auteur a de la complexité de son identité l'oblige à renouveler les moyens de l'écriture de soi pour élucider son « je ». Si nous examinerons la forme parce qu'elle est le moteur de cette quête identitaire, il faudra aussi trouver un moyen probant de montrer et d'évaluer les résultats de sa recherche. Or, les espaces identitaires, qui correspondent à des leitmotifs dans tous les textes de notre corpus, nous semblent susceptibles de traduire le développement et l'issue de la réflexion de Rezzori sur la manière d'assumer son identité (négative) d'être décentré parce qu'ils exacerbent la question des repères et des traces que l'on peut espérer laisser. Pour aborder leur étude et en déduire le positionnement de Rezzori par rapport au monde et à son propre parcours, nous intégrerons à notre outillage méthodologique les prémisses et les critères d'analyse d'une discipline initiée par B. Westphal, la géocritique, dans un article intitulé *Pour une approche géocritique des textes*<sup>104</sup> paru en 2001 et plus récemment dans *La géocritique. Réel, fiction, espace*<sup>105</sup>. Cet ouvrage nous servira de référence. En effet, l'auteur s'y concentre, dans le contexte général d'une hétéarchie, c'est-à-dire d'une réalité hétérogène, synonyme d'une ontologie faible et d'une dissolution des frontières entre réel et fiction, sur la crise des deux coordonnants majeurs de l'existence que sont l'espace et le temps et dont Rezzori interroge la réalité pour répondre à la question de la consistance de son moi.

<sup>103</sup> Pas tant comme négation de l'authenticité factuelle que comme recreation verbale.

<sup>104</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Pour une approche géocritique des textes*, in *La géocritique. Mode d'emploi*, p. 9-40. Sous la direction de B. Westphal. Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2001.

<sup>105</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique, op. cit.*

L'examen des éléments qui concourent à ce délitement nous permettra d'expliquer et de justifier l'expérience fondamentale de la déterritorialisation que Rezzori relie au décentrement que l'individu subit à cause de l'Histoire. Sorte de liminalité extrême, la déterritorialisation s'accompagne d'un double décrochage. D'une part, un décrochage temporel qui résulte de la remise en cause des notions de linéarité et de continuité remplacées par celle de rupture, mais aussi par des phénomènes d'échos et de répétitions du même apparemment inconciliables avec toute idée de progression. D'autre part, un décrochage spatial qui entraîne l'extrême mobilité du « je » et soulève la question de la pertinence de la notion même de territoire au sens d'une entité clairement discernable régie par des codes culturels, politiques, historiques et sociaux stables.

## **I. 2. A. Les prémisses théoriques de la géocritique**

### **I. 2. A. 1. L'évolution des notions spatio-temporelles**

#### **- le temps**

La première prémisse théorique que B. Westphal avance pour justifier la nécessité d'une nouvelle approche de l'espace consiste à rappeler l'évolution simultanée des données spatiales et temporelles au vingtième siècle qui aboutit à la valorisation de l'espace au détriment du temps.

Plusieurs facteurs ont contribué à la remise en cause d'une certaine vision du temps dictée par une confiance absolue en la raison qui appliquait à ce dernier la métaphore du fleuve pour faire valoir son homogénéité, sa nature maîtrisable et le fait établi, entre autres, par le positivisme que la progression allait de pair avec l'idée de progrès. Ce sont d'abord les avancées initiées dans le domaine de la physique et des mathématiques par Henri Poincaré, Hermann Minkovski et Albert Einstein<sup>106</sup>. Elles ouvrirent la voie à une réflexion critique sur l'ordre temporel présenté comme indépassable et émanant d'une conception idéaliste qui avait conféré jadis à l'espace un second rôle : celui d'une simple scène destinée à révéler le progrès. Mais ce sont surtout les développements de l'Histoire au vingtième siècle qui confirmèrent l'inanité d'une telle vision. La Seconde Guerre mondiale, qui fit douter de l'existence d'un sens et d'une vérité après les exactions commises contre l'humanité, signa l'impossibilité de continuer à associer, au point de les confondre,

---

<sup>106</sup> B. Westphal rappelle qu'A. Einstein formula dès 1905 une théorie restreinte de la relativité qu'il compléta en 1916 par une théorie générale.

progression chronologique et progrès, donc la fin de la ligne droite du temps qui ne s'avère plus maîtrisable. Elle amorce une crise ontologique due au caractère désormais illusoire de notions autrefois essentielles : celles d'unité, de structure téléologique ou encore de hiérarchie des valeurs. Quelques années plus tard, la décolonisation s'inscrit, d'après B. Westphal, dans cette même logique, à cause du dérèglement du temps et de la perte de l'alibi civilisateur dont s'étaient prévalu les anciennes puissances coloniales pour dessiner et hiérarchiser des territoires dont la légitimité s'annulait alors que l'idée même de progrès sortait pervertie de la guerre.

Deux éléments nous autorisent à intégrer les conclusions que B. Westphal retire de son analyse des conséquences d'une telle délinéarisation, synonyme d'une grande instabilité et de l'impossibilité de revendiquer un logos unitaire à la fois pour l'espace et pour le temps, dans l'étude des espaces-temps identitaires de l'auteur présents dans notre corpus. D'abord la vision que Rezzori développe de l'Histoire. Elle implique la perception d'une temporalité marquée une première fois en 1918, puis inexorablement, après le 12 mars 1938, du sceau de la fragmentation, de l'effacement et de la répétition du même, autant d'éléments incompatibles avec toute notion de progrès et de progression. Ensuite le fait que cette vision est indissociable du retour critique que l'auteur opère sur la hiérarchisation de certains espaces du passé régis par le discours hégémonique des anciennes puissances, notamment sur la Bucovine qu'il considère comme une colonie de l'ancien empire austro-hongrois.

La remise en cause de la ligne droite basée sur l'association progression / progrès et de la hiérarchie des valeurs aboutit fatalement à une démultiplication des durées. Le temps éclate. L'instant ne se fond plus automatiquement dans une durée. Se référant aux travaux que les logiciens formels, notamment les logiciens du temps, ont consacrés au point et à la ligne et à la sémantique des tempuscules<sup>107</sup> dans les années 1960, B. Westphal se demande si l'on ne tient pas là le principe structurant de la temporalité postmoderne. Il faut remettre en cause l'instant en tant que point homogène et insécable dans une réalité devenue complexe et instable. Or, si l'on considère les tempuscules comme des ensembles temporels disposant d'une autonomie minimale de sens et émancipés de toute autorité et de tout ordre, on aurait ainsi bien le moyen de dépasser « la relation classique de l'instant à la

---

<sup>107</sup> B. Westphal s'appuie sur l'étude de Maria Luisa Dalla Chiara Scabia qui réunit les travaux de ces chercheurs. Cette dernière définit le tempuscule comme un intervalle de temps bref correspondant à « un seuil de détermination en deçà duquel la vérité des propositions du contexte théorique de référence reste indéterminée ».

**SCABIA, Martia Luisa Dalla Chiara**, « Istanti e individui nelle logiche temporali », in *Rivista di Filosofia*, n° 64, 1973, ici p. 99. Cité par B. Westphal, in *La géocritique, op. cit.*, p. 31.

durée, du point à la ligne au profit d'une interconnexion qui relie selon des modalités infiniment variables une série d'ensembles infimes dotés du minimum intelligible de sens<sup>108</sup> ». Les tempuscules s'émancipent de toute dynamique linéaire et s'éparpillent dans un volume de temps que l'on peut examiner par toute une série d'options. La vision archipélagique du temps qui résulte du renoncement aux principes d'unité et de progression et de l'adoption de la sémantique des tempuscules nous amène à constater « la destructuration de la ligne temporelle [responsable] de la spatialisation du temps<sup>109</sup> ». On passe d'une ligne temporelle continue à un foisonnement de lignes temporelles, à la ligne proliférante décrite par G. Deleuze<sup>110</sup> qui tend à n'être qu'une série de points appelés à fuir, c'est-à-dire à la ligne de fuite adaptée au contexte général d'hétérogénéité.

Le concept de sémantique des tempuscules appliqué au temps et à sa représentation nous servira de point de départ pour examiner l'expérience de la confusion temporelle que décrit Rezzori et qui provoque son décrochage dans le présent. On s'attachera à dégager les éléments qui pourraient figurer des tempuscules et à observer comment ces ensembles temporels dotés d'un sens minimal s'organisent, en particulier dans l'écriture autobiographique que l'on entreprend d'ordinaire pour dresser un bilan et pour dégager un sens. Nous utiliserons également ce concept pour voir comment la délinéarisation temporelle détermine les rapports de l'auteur au passé et au présent en considérant notamment les phénomènes d'échos, de répétitions et d'anachronismes qui renvoient l'image d'un temps qui ne s'écoule pas. Il nous permettra enfin de mesurer l'impact de l'éclatement de la ligne temporelle sur Rezzori appelé à assumer une identité que l'on devine irrémédiablement fragmentée.

### - l'espace

Mais B. Westphal s'intéresse aussi aux conséquences de cette délinéarisation générale sur la manière d'appréhender l'espace.

La spatialisation du temps, qui ne s'écoule plus, a suscité, dit-il, un regain d'intérêt pour l'autre coordonnant du réel, l'espace, qui avait été négligé auparavant, comme en témoigne

---

<sup>108</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique, op. cit.*, p. 32.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>110</sup> DELEUZE, Gilles, *Dialogues*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 122 : « Nous sommes composés de lignes variables à chaque instant, différemment combinables, des paquets de lignes, longitudes et latitudes, tropiques, méridiens, etc. Il n'y a pas de mono-flux. L'analyse de l'inconscient devrait être une géographie plutôt qu'une histoire ».

le nombre restreint des études qui lui ont été consacrées jusqu'à la fin des années 1960<sup>111</sup>. Autrement dit, « la spatialisation du temps a été l'un des agents d'une « contre-attaque » de l'espace sur le temps, de la géographie sur l'histoire<sup>112</sup> » qui amena certains à affirmer la suprématie de l'espace sur le temps<sup>113</sup>. B. Westphal n'adhère pas à cette conclusion. Il défend pour sa part l'hypothèse d'un rééquilibrage des rapports entre les deux coordonnants qui s'avèrent indissociables<sup>114</sup> et qu'il convient donc d'envisager ensemble<sup>115</sup>, dans leur hétérogénéité et dans leur instabilité.

<sup>111</sup> B. Westphal cite M. Brosseau qui décrit ainsi ce déficit : « Les travaux sur la littérature ont longtemps privilégié, il est vrai, la question du temps au détriment d'une interrogation sur l'espace [...]. Même si l'on s'intéresse désormais à l'espace dans le roman, d'aucuns demeurent fidèles aux enseignements de la philosophie kantienne, pour accorder préséance au temps sur l'espace comme catégorie *a priori* de la sensibilité ».

**BROSSEAU, Marc**, *Des romans-géographes*. Paris, L'Harmattan, 1996, p. 79. Cité par B. Westphal, in *La géocritique*, *op. cit.*, p. 42.

B. Westphal signale toutefois une étude qui fait exception : la théorie du chronotope de M. Bakhtine élaborée en 1937/38. M. Bakhtine la présente comme la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée en littérature. Chaque genre apparaît en un point précis de l'espace-temps. Bakhtine ne prend pas en compte l'espace référentiel, mais l'espace social où a lieu l'affrontement entre la monologie centripète du simple et le dialogisme centrifuge du complexe. Le chronotope qui a été adopté par plusieurs disciplines (littérature, géographie, urbanisme) accorde cependant la préséance au temps.

**BAKHTINE, Mikhaïl**, *Esthétique et théorie du roman* [1975]. Traduit du russe par Daria Olivier. Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987, p. 237.

B. Westphal mentionne ensuite la géohistoire, initiée par F. Braudel, qui la définit comme « l'étude d'une double liaison, de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, l'étude d'une action et d'une réaction, mêlées, confondues, recommencées sans fin, dans la réalité de chaque jour ». Selon B. Westphal, elle ne s'est pas encore imposée de manière nette en socle méthodologique d'études spatio-temporelles, faute d'outils conceptuels spécifiques.

**BRAUDEL, Fernand**, *Les ambitions de l'histoire*. Paris, Le Livre de Poche, 1999, p. 102. Cité par B. Westphal, in *La géocritique*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>112</sup> **WESTPHAL, Bertrand**, *La géocritique*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>113</sup> B. Westphal renvoie à des théoriciens anglo-saxons en littérature, en sociologie et en géographie, dont D. Bell et J. Berger.

**BELL, Daniel**, *The cultural contradictions of capitalism*. New York, Basic Books, 1971.

**BERGER, John**, *The look of things*. New York, Viking, 1974.

En France, on ne saurait oublier la géophilosophie de G. Deleuze qui affirme que le devenir est géographique.

<sup>114</sup> **WESTPHAL, Bertrand**, *La géocritique*, *op. cit.*, p. 47 : « Il apparaît difficile de faire divorcer l'espace et le temps ». *Ibid.*, p. 48 : « Mais en tout état de cause, on associera l'un à l'autre. Le règne d'une temporalité souveraine et autonome est achevé ; la « contre-attaque » de l'espace a conduit à une nouvelle pondération. Il s'agit désormais de consacrer du temps à l'espace et de faire place à l'espace-temps ».

<sup>115</sup> Loin d'afficher une quelconque prétention à l'exhaustivité, B. Westphal se contente de signaler quelques-unes des études qui envisagent conjointement l'espace et le temps. Il renvoie notamment à la géohistoire initiée par F. Braudel qui recommande d'intégrer dans des études historiques couvrant de longues périodes, l'espace demeurant après les événements, les données de l'environnement au phénomène de « compression spatiale » décrit, dans une perspective marxisante, par D. Harvey comme la caractéristique de toute l'époque postérieure aux crises de 1848. B. Westphal renvoie aussi à la *tidsgeografi* initiée par T. Hägerstrand et l'école de Lund dans les années 1960, un concept que l'on traduit par géographie temporelle et qui analyse notamment les contraintes sociales que subit l'individu lors de sa progression dans l'espace.

**BRAUDEL, Fernand**, *Les ambitions de l'histoire*, *op. cit.*

**HARVEY, David**, *The condition of postmodernity. An enquiry into the origins of cultural change*. Cambridge, MA, Blackwell, 1990.

**WESTPHAL, Bertrand**, *La géocritique*, *op. cit.*, p. 51.

B. Westphal relève plusieurs facteurs responsables de la réévaluation de l'espace : le recul de l'historicité traditionnelle, le rapport désormais antithétique des notions de progression et de progrès, les phénomènes de grandes migrations dues à des facteurs politiques et économiques à l'ère industrielle, la décolonisation qui s'accompagne de la remise en cause d'un discours hégémonique hiérarchisant l'espace et du développement d'une culture de la frontière, mais aussi une plus grande mobilité spontanée des individus. Dans ce contexte mouvant, l'image de l'unité spatiale s'avère illusoire. L'espace, que l'on aborde désormais sous des angles à la fois nouveaux et multiples, subit, tout comme le temps, une même logique d'instabilité et d'éclatement. Les espaces devenus multiples et instables ne s'agencent plus en un tout cohérent. Ils se présentent au contraire comme des ensembles épars qui sont ouverts à l'infini et qui se soustraient ainsi à toute définition et à toute hiérarchie. B. Westphal recourt à la notion d'isotropie, un terme scientifique synonyme d'une indécision systémique que l'on a d'abord appliqué à la temporalité postmoderne, pour souligner l'indétermination, le flottement et l'insécurité auxquels l'espace, qui est déchiré et redessiné par des tensions et des mouvements incessants, est confronté à son tour.

B. Westphal s'appuie sur deux approches de l'espace qui mettent en exergue son hétérogénéité. Il se réfère d'abord à l'essai d'H. Lefebvre intitulé *La production de l'espace*<sup>116</sup>. Dans cette étude que B. Westphal qualifie d'« épitaphe de l'antique empire de l'espace total, celui du positivisme, du colonialisme, celui d'une constriction parfois absolue, inhumaine<sup>117</sup> », H. Lefebvre en appelle à renoncer à la distinction nette que l'on établissait traditionnellement entre un espace dit total et homogène et un espace éclaté, car la remise en cause des critères et l'instabilité qui découle de l'absence d'un sens absolu lié à une hiérarchie devenue suspecte font, selon P. Virillio, que « l'espace est à la fois total et cassé, global et fracturé. De même qu'il est à la fois conçu, perçu, vécu<sup>118</sup> ». Autrement dit, il s'agit d'admettre que l'espace n'a plus rien d'évident, de reconnaître et de penser sa complexité et son indétermination en inventant de nouvelles notions qui serviront d'outils pour son exploration. C'est ce que tentèrent notamment G. Deleuze et F. Guattari dans *Mille plateaux*, comme le souligne ensuite B. Westphal, en développant le concept

---

<sup>116</sup> LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace* [1974]. Paris, Anthropos, 1986.

<sup>117</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique, op. cit.*, p. 67.

<sup>118</sup> VIRILLIO, Paul, *L'espace critique*. Paris, Christian Bourgeois, 1984, p. 411. Cité par B. Westphal, in *La géocritique, op. cit.*, p. 67.

d'espaces lisses<sup>119</sup> ou nomades. Ces derniers sont à la fois variables, disparates et voués à se déployer entre des points que peuvent relier plusieurs lignes elles-mêmes susceptibles de partir dans une multitude de directions, donc des espaces potentiellement ouverts sur l'infini. Les espaces lisses ou nomades s'opposent ainsi aux espaces striés, qui naissent quant à eux de l'action du politique désireux de contenir leur hétérogénéité fondamentale, mais qui peuvent redevenir nomades. Une telle instabilité confirme donc l'hétérogénéité irréductible de l'espace, ou plutôt des espaces<sup>120</sup>.

Il faudra voir dans quelle mesure la prémisse géocritique de la complexification de l'espace, en raison de sa fragmentation, s'applique aux espaces identitaires tels que Rezzori les conçoit dans son œuvre. On pourra s'attacher à étudier d'une part les raisons et les manifestations de leur discontinuité et de leur hétérogénéité, et, d'autre part, la manière dont l'auteur perçoit et représente l'inévitable nomadisme du sujet au vingtième siècle qui en résulte. Il s'agira également de considérer les questions identitaires que soulève un tel rapport déchiré et oscillatoire avec un espace pluriel et le rôle que joue l'écriture de soi en se demandant notamment si elle est amenée à figurer un autre espace potentiel, voire le seul espace envisageable par et pour le « je ».

## I. 2. A. 2. La transgressivité

### - définition

C'est une autre prémisse géocritique indissociable de la crise des coordonnants du réel qui nous apportera des éléments supplémentaires pour éclairer ces points. Elle nous invite à nous intéresser aux répercussions immédiates d'une telle révolution, à savoir à l'évolution nécessaire du rapport de l'individu au réel, et en particulier à l'espace.

Si le vide ontologique responsable d'un éclatement de la réalité entraîne non seulement la destructuration de la ligne temporelle, mais aussi l'instabilité d'espaces devenus multiples, le dépassement de limites, qu'il s'agit bien plus de considérer comme des seuils, et d'ensembles précaires s'impose comme une évidence : « Toute limite appelle le franchissement<sup>121</sup> ». Neutralisée, car dénuée d'une dimension de violation dans un environnement privé d'absolu, la transgression devient donc, selon B. Westphal,

<sup>119</sup> **DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix**, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, op. cit., p. 458. Cité par B. Westphal, in *La géocritique*, op. cit., p. 72.

<sup>120</sup> B. Westphal rajoute que c'est bien l'idée d'une hétérogénéité indépassable qui a orienté les études consacrées à l'espace après les travaux de G. Deleuze et de F. Guattari. Il mentionne entre autre la critique postcoloniale et la critique multiethnique.

<sup>121</sup> **WESTPHAL, Bertrand**, *La géocritique*, op. cit., p. 71.

littéralement coextensive de la mobilité d'individus appelés à s'accommoder d'espaces mus en permanence par des forces contradictoires qui les transforment en espaces hétéroclites, donc en espaces eux-mêmes transgressifs. Il convient de revendiquer un tel état de transgressivité, car ajoute-t-il, ce dernier se pose finalement comme la seule constante dans un monde ouvert à la démultiplication et à la dislocation et traduit une conscience aiguë du disparate de l'espace.

### - les modalités de la transgressivité

Nous intégrerons les deux modalités de cette transgressivité, à savoir le mouvement de balancier entre centre et périphérie et le phénomène de déterritorialisation, dans notre analyse de la représentation de l'espace dans les écritures de soi de Rezzori.

Commençons par le couple centre / périphérie. La relativisation des codes et des discours dans un environnement soumis à la dispersion et à la pluralité nous amène à repenser la valeur du centre. En l'absence d'une vérité indépassable dont il aurait pu se porter garant, le centre perd ses prérogatives, c'est-à-dire sa centralité. Dès lors que la réalité se constitue sous l'action de forces multiples qui ne cessent de se renouveler et d'ouvrir ainsi en permanence de nouvelles directions, il perd de fait son pouvoir de coordination et de hiérarchisation, qui s'avère toujours limité dans le temps. Il relève d'un ordre toujours passé que viennent redéfinir des éléments multiples qu'aucun ordre fixe ne pourra jamais entièrement ni définitivement contenir. D'un mot, le centre ne peut plus prétendre servir de pôle de référence<sup>122</sup>.

---

<sup>122</sup> B. Westphal trouve des éléments d'analyse pertinents dans l'étude qu'I. Even-Zohar a réalisée sur les polysystèmes définis comme un système multiple, c'est-à-dire un système composé de différents systèmes qui se croisent les uns les autres. Even-Zohar les a essentiellement appliqués à l'étude de la valeur littéraire, notamment avec la question des canons. Il a également étudié la position des traductions au sein des polysystèmes et leur place dans les études comparatistes. B. Westphal voit la possibilité de développer cette théorie dans un champ plus large, « qui impliquerait une médiation sur les espaces humains soumis à des systèmes culturels concurrents ». Il songe ainsi à l'intérêt de cette pensée de la marge pour les études postcoloniales ou celles consacrées aux minorités désireuses de résister à un discours hégémonique et centralisateur.

B. Westphal pense qu'on peut lire la théorie des polysystèmes d'I. Even-Zohar en parallèle avec celle des sémiosphères qu'a proposée Y. Lotman, héritier du formalisme russe et fondateur de l'école de sémiologie de Tartu (Estonie). Y. Lotman pose que les relations de concurrence entre les différentes forces qui se répartissent de manière inégale ne se manifestent pas à l'intérieur du système, mais à la croisée d'un ensemble de systèmes. Cette théorie rend possible une approche spatiale de la sémiosphère qu'Y. Lotman définit comme « un espace sémiotique nécessaire à l'existence et au fonctionnement des différents langages ».

**LOTMAN, Youri**, *La sémiosphère*. [1966] Traduit du russe par A. Ledenko. Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », 1999, ici p. 10. Cité par B. Westphal, in *La géocritique*, *op. cit.*, p. 86.

**EVEN-ZOHAR, Itamar**, *Polysystem Studies*, in *Poetics Today*, 11: 1, 1990, ici p. 11. Cité par B. Westphal, in *La géocritique*, *op. cit.*, p. 83.

Aussi faut-il focaliser son attention sur la périphérie, sur les zones situées à la marge qui, à l'instar d'une « cellule germinale<sup>123</sup> », insufflent une dynamique régénératrice, vitale même à la réalité. Les marges participent ainsi de l'essence archipelagique de l'espace qui est pris dans la logique d'un éternel devenir et qui s'avère en conséquence indissociable de la notion de transgressivité. Nous nous inspirerons de la dialectique centre / périphérie (Vienne et Berlin versus Czernowitz dans le cas de Rezzori) pour voir si et comment des espaces, qui, bien que privés de centralité, ont pu continuer de forger l'identité de l'écrivain marquée du sceau d'une extrême liminalité.

La notion de déterritorialisation, qui, selon B. Westphal, a trouvé sa forme la plus aboutie dans le projet de géophilosophie de G. Deleuze et de F. Guattari, signifie quant à elle le fait de dépasser tous les schémas organisés selon le principe d'un centre et d'une périphérie. Le territoire, tel qu'ils l'envisagent, se présente comme un espace rhizomatique sans commencement ni fin ni forme figée, donc comme un espace parcouru par une ligne de fuite, synonyme d'instabilité et d'imprévu. Si l'espace est agi par une « quasi impalpable dialectique déterritorialisante<sup>124</sup> » se pose la question de savoir, si le terme de territoire, qui apparaît désormais dépourvu de consistance, à la fois au niveau spatial et au niveau temporel, est encore approprié ou s'il faut lui substituer, comme le propose le critique, l'image d'une « territorialité évolutive<sup>125</sup> ». B. Westphal conclut que l'intérêt majeur de la géophilosophie réside précisément dans le fait d'avoir soulevé une question fondamentale, celle de savoir si le territoire existe vraiment, s'il existe encore. Selon nous, elle sous-tend la pensée et l'écriture de Rezzori.

C'est pourquoi nous essayerons de détecter, à des niveaux différents (celui de la réflexion sur l'Histoire, celui de la pensée de l'altérité et de l'identité, celui de l'écriture de soi), des manières de lignes de fuite, qui, dans la perspective de l'auteur, se prêteraient à une déterritorialisation. Cette dernière serait synonyme d'une errance perpétuelle mettant l'individu au défi d'affronter et d'assumer l'inconnu qu'il découvre et qui efface les contours de son identité.

---

<sup>123</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique, op. cit.*, p. 82.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 89.

### I. 2. A. 3. L'entre-deux

Pour approfondir la pensée de la transgressivité, B. Westphal signale enfin un espace qui nous semble aussi pertinent pour aborder la déterritorialisation dans les écritures de soi de Rezzori : celui de l'entre-deux, que l'on désigne parfois aussi par tiers espace.

Il correspondrait « à un point situé entre le centre et la périphérie, à une zone de contact hétérogène qui se trouve à la croisée [d'] un centre qui se dissipe et [d'] une périphérie qui s'affirme<sup>126</sup> ». Il figure une réserve de sens non figé, non (pré)déterminé, sous la forme d'une pure potentialité. L'entre-deux ou tiers espace serait par conséquent « une déterritorialisation en marche, mais qui musarde au moment de se reterritorialiser. Il équivaut au suspens de toute détermination, de toute identité ; [...] l'entre-deux abrite un possible<sup>127</sup> ».

Nous tenterons de vérifier l'hypothèse que nous formulons ici. Le tiers espace, que l'on ne saurait percevoir comme la simple synthèse d'un centre (révoqué en doute) et d'une périphérie, ni d'une identité (plurielle) et d'une altérité, serait un espace, qui, parce qu'il est émergent (c'est-à-dire instable, car parcouru de lignes de fuite et de forces contradictoires qui le modifient sans cesse), protéiforme et complexe, permettrait au sujet appelé à reconnaître l'hétérogénéité de son identité et de la réalité d'assumer son décentrement, qui le voue à être lui-même pris dans un éternel mouvement.

On s'attachera donc à faire ressortir dans les textes de Rezzori des sortes d'entre-deux, qui seraient susceptibles de donner au « je » la possibilité d'assumer son identité polychronique et plurielle. Dans cette optique, on s'intéressera notamment aux

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 117.

B. Westphal mentionne plusieurs travaux consacrés à ce concept.

Pour M. Serrès qui, d'après B. Westphal, aurait cerné son essence sans lui donner de contenu, l'entre-deux figurerait un espace où l'on pourrait découvrir un potentiel caché au point d'équilibre entre l'Un et l'Autre.

**SERRES, Michel**, *Atlas* [1994]. Paris, Flammarion, 1996.

Dans son essai intitulé *The location of culture* qui fait s'entrecroiser l'ancien discours colonial britannique et sa critique postcoloniale, H. Bhabha entend dépasser la structure binaire de la frontière (au sens de *limes*) en argumentant dans le sens d'une hybridité de la culture pour relativiser et intégrer de manière dynamique les oppositions. Et, c'est le tiers espace, qui, pour H. Bhabha est ancré dans le domaine culturel, qui permet de déconstruire le système de polarité.

**BHABHA, Homi K.**, *The location of culture*. Londres, New York, Routledge, 1994.

E. Soja, qui utilise quant à lui le terme de *thirdspace*, en appelle également à rejeter les systèmes binaires grâce à ce concept qui incite à déjouer toutes les constructions figées et à abandonner tout projet de totalisation. Dans cette optique, l'espace serait ouvert à l'infini, comme s'il était constamment en train d'émerger.

**SOJA, Edward**, *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*. Malden, MA, Oxford, Blackwell, 1996.

F. L. Adama montre comment la notion de tiers état permet de démonter l'ancien espace colonial ethnoracialisé (*ethnoracialized space*) grâce au tiers espace.

**ADAMA, Frederick Luis**, *Postethnic Narrative Criticism. Magicrealism in Oscar "Zeta" Acosta, Ana Castillo, Julie Dash, Hanif Kureishi and Salman Rushdie*. Austin, University of Texas Press, 2003.

mouvements de décentrement de Rezzori, à son rapport complexe avec les espaces situés à la marge et à son refus de toute totalisation qui instaurerait une hiérarchie et une durée paradoxales, autant d'éléments qui soulèvent la question des enjeux d'une pensée de l'identité qui resterait en suspens.

## I. 2. B. Les outils utilisés par la géocritique

Nous nous appuyerons sur les outils méthodologiques que B. Westphal a développés pour ériger la géocritique, à l'inverse d'autres études littéraires de l'espace (comme l'imagologie, la géopoétique ou l'écocritique), en une approche strictement centrée sur l'espace. Elle place le lieu au cœur des débats et se veut pluridisciplinaire, car le contexte d'une hétéarchie relativise la pertinence des catégories génériques ainsi que le pouvoir du littéraire<sup>128</sup>.

Les piliers de la géocritique sont au nombre de quatre : la multifocalisation, la polysensorialité<sup>129</sup>, la stratigraphie et l'intertextualité.

### - la multifocalisation

Le choix de la multifocalisation, c'est-à-dire de la diversification des points de vue sur l'espace s'explique, selon B. Westphal, par le fait que la réalité plurielle et mouvante nous oblige à apprendre une nouvelle manière de regard sur le monde. Au niveau esthétique, le démantèlement du schéma hiérarchisé centre / périphérie se traduit par le dépassement des canons<sup>130</sup>.

Nous essayerons d'interpréter la diversité des formes et des tons de notre corpus dans la perspective d'une multifocalisation par laquelle Rezzori engage l'espace dans un mouvement, qui le fragmente à l'infini et par laquelle il suggère la nécessité de multiplier

<sup>128</sup> Cela justifie l'intérêt de confronter plusieurs formes d'art mimétique dans une même étude de représentation spatiale et de développer des rapprochements entre la littérature et d'autres disciplines, comme la géographie, la sociologie, l'architecture ou la philosophie.

<sup>129</sup> B. Westphal propose de voir comment un texte s'inscrit dans « un schéma visuel, olfactif, tactile, auditif, dont l'extrême variabilité, [...], est étroitement déterminée par le point de vue », car « l'expérience du contexte transite par l'ensemble des sens ».

**WESTPHAL, Bertrand**, *La géocritique, op. cit.*, p. 199 et p. 215.

Nous n'utiliserons pas ce critère méthodologique dans notre analyse des textes de Rezzori, dont la pensée est avant tout guidée par son expérience visuelle de l'espace.

<sup>130</sup> La distanciation par rapport aux anciens modèles passe par la fin de l'unité narrative et par l'apparition de nouveaux types de textes, qui inaugurent une approche originale en matière de représentation de l'espace. B. Westphal souligne que c'est particulièrement le cas dans les textes ancrés dans le contexte mitteleuropéen où l'écriture de l'espace aboutit à une sorte de fiction géographique située « quelque part entre le récit de voyage, la bio- ou l'autobiographie et le récit fictionnel ». B. Westphal renvoie notamment à l'œuvre de C. Magris intitulée *Danube*. *Ibid.*, p. 189.

**MAGRIS, Claudio**, *Danube* [1986]. Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, 1988 pour l'édition française. Paris, Gallimard, 1988.

les angles pour comprendre et signifier que l'unité de l'individu au vingtième siècle réside paradoxalement dans son hétérogénéité et dans sa mobilité.

### - la stratigraphie

Le second fondement méthodologique de la géocritique prend en compte le fait que le temps participe lui aussi de la complexification du réel. En effet, l'espace ne se donne pas totalement à voir dans le présent. Il procède toujours de deux niveaux, à savoir, celui de l'instant et celui de la durée. Aussi faut-il tâcher d'explorer, à la manière d'un géologue, grâce à l'outil de la stratigraphie, les multiples couches<sup>131</sup> de temps compact échelonnées dans la durée. Celles-ci confirment d'une part la complexité du réel, d'autre part, l'imbrication indépassable de l'espace et du temps.

Nous verrons comment se manifeste concrètement l'asynchronie des espaces du « je » dans les textes de Rezzori<sup>132</sup>. Nous nous demanderons aussi comment la représentation de la pluralité des courbes temporelles de ses espaces identitaires participe directement de l'*Epochenverschleppung*, sorte d'anachronisme extrême qui permet à l'auteur d'écrire et d'assumer de manière dynamique son identité polychronique et liminaire.

### - l'intertextualité

Comme l'éclatement de la réalité implique une représentation changeante et transgressive de l'espace, la géocritique intègre également l'intertextualité dans son arsenal méthodologique.

Nous l'utiliserons pour observer comment Rezzori varie les images de ses espaces identitaires dans son œuvre et comment il poursuit ainsi sa réflexion sur son rapport et son

---

<sup>131</sup> B. Westphal rappelle que plusieurs théoriciens ont recouru à cette image avant lui. Il s'appuie notamment sur l'analyse de H. Lefebvre, qui compare la structure plurielle de l'espace « à un feuilleté (celui du gâteau nommé 'mille-feuilles') » et qui en appelle à sonder les divers sédiments, strates et couches, qui composent l'architecture de l'espace.

**LEFEBVRE, Henri**, *La production de l'espace*, p. 104. Cité par B. Westphal, in *La géocritique, op. cit.*, p. 224.

Mais B. Westphal cite aussi G. Deleuze et F. Guattari, qui ont retenu quant à eux, dans *Mille plateaux*, la notion de stratification de l'espace. Selon les deux philosophes, chaque strate dispose de sa propre unité de composition et s'organise en fonction d'une autre strate-support, étant entendu que, dans le processus global de déterritorialisation, toutes les strates entretiennent entre elles des relations dynamiques qui les déterminent en autant d'états intermédiaires.

**DELEUZE, Giles, GUATTARI, Félix**, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2, op. cit.*

<sup>132</sup> Rezzori affiche d'ailleurs clairement sa vocation de paléontologue dans *Sur mes traces* : « Ce que je pratique ici est de la paléontologie. Recherche de la préhistoire. Ce qui est arrivé hier est déjà inclus dans l'histoire. Avant-hier est une incertaine préhistoire. Avant avant-hier, une contrée mythique ». SmT, p. 11. MaS, p. 5: *Was ich hier betreibe, ist Paläontologie. Urzeitforschung. Schon was gestern geschehen ist, entzieht sich ins Geschichtliche. Vorgestern ist blasse Vorgeschichte. Vorvorgestern ist Mythenland.*

attachement à ses différents ensembles. Nous pourrions alors nous demander, si les textes de notre corpus forment finalement une toile rhizomatique tissée par les lignes de fuite de l'existence et de l'être de l'écrivain qui réussirait ainsi à revendiquer pleinement ses déchirures identitaires.

### **I. 3. Plan du travail**

#### **I. 3. A. Arguments en faveur d'un plan thématique**

Pour organiser notre réflexion sur la tentative de Rezzori de témoigner de son décentrement grâce aux écritures de soi, nous écarterons un plan qui consisterait à étudier les textes que nous avons retenus dans leur ordre d'apparition. Plusieurs éléments expliquent notre décision. Adopter un plan chronologique reviendrait à nourrir le projet d'une monographie qui se réduirait à une introduction aux textes de notre corpus.

Par ailleurs, la démarche générale de l'auteur semble elle-même annuler la pertinence d'une telle approche. Déterminé à analyser et à écrire les doutes identitaires du sujet au vingtième siècle, il entend examiner les causes exactes de son décentrement.

Aussi accorde-t-il, d'une part, une place majeure aux grands événements géopolitiques qu'il juge responsables du dérèglement de la réalité, notamment aux deux conflits mondiaux et à l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne nazie en mars 1938. Ces derniers figurent des leitmotifs dans son œuvre. Ils confèrent une sorte de structure circulaire à des récits éclatés, dérogeant ainsi au principe d'une progression linéaire, et deviennent des points cardinaux dans les textes de Rezzori.

D'autre part, l'évocation obsédante de ces points de rupture se double du recours à des motifs récurrents, tels que le déracinement, l'exil, la peur, la solitude ou encore le danger de tomber dans l'anonymat, qui sont autant de conséquences concrètes des décrochages que subissent les individus à cause de l'Histoire.

Si nous choissions de traiter successivement les différents textes de notre corpus, nous commettrions donc inévitablement des répétitions, qui réduiraient la lisibilité de notre interprétation et qui nous empêcheraient de dégager clairement le sens des constantes et des variantes dans cette mise en forme du même responsable du mal-être de l'individu.

Mais l'argument décisif pour justifier notre refus d'un plan chronologique tient au fait qu'il nous obligerait à rechercher des liens de causalité impliquant la thèse d'une évolution logique, contrôlée et harmonieuse des écritures de soi de Rezzori. Nous devrions alors

dégager des enchaînements nécessaires entre les éléments de notre corpus et construire *a posteriori* une structure téléologique dans son œuvre. Il nous faut rejeter une telle option pour deux raisons.

D'abord, à cause de la manière dont l'auteur envisage et conduit l'écriture. Prêter à Rezzori le désir d'inscrire sa démarche dans une visée téléologique constituerait un contre-sens parce qu'il s'est refusé à toute pensée systématique et normative, et, par conséquent, selon nous, à élaborer un plan global parfaitement ficelé, prévoyant trois volumes autobiographiques, avant d'entamer la rédaction de *Neiges d'antan*. Ce n'est donc pas tant un projet supposant de définir au préalable un but précis et des moyens spécifiques pour le réaliser que l'auteur a mené, mais, comme nous tenterons de le démontrer, une quête scripturaire, et ce dans chacun de ses textes. Il cherchait ainsi à sans cesse faire progresser et à approfondir sa réflexion identitaire. Les différences de forme, de style et de ton entre les divers textes autobiographiques et autofictionnels, mais aussi au sein même du triptyque autobiographique, et, souvent, dans un seul et même texte tendent à confirmer notre hypothèse.

Ensuite, à cause de la visée que Rezzori assigne à l'écriture autobiographique. L'expérience concrète que cet auteur nomade a faite du monde après 1945 et sa lecture lucide de la fragilisation de l'individu dans une réalité fragmentée et hétérogène excluent, de manière irrémédiable, toute possibilité d'un schéma téléologique, qui repose sur l'image d'un sujet capable d'aboutir à une image transparente de lui-même dans le cadre d'une écriture harmonieuse et parfaitement régulée censée ressaisir et interpréter la totalité de son parcours. Rezzori en vient à interroger les formes des écritures de soi, et à plus forte raison encore, celles de l'autobiographie. Il prend le parti de dire les limites et le malaise de l'écriture de l'intime et de s'exposer par là même au risque de voir l'écriture lui échapper. En conséquence, l'écriture de soi rezzorienne ne tirerait son unité et sa légitimité que dans l'aveu et la mise en forme de cette impuissance. Rezzori prouve ainsi qu'il mesure parfaitement l'impact de l'Histoire sur l'individu et ses répercussions au niveau de l'écriture.

C'est pourquoi nous mettrons en regard les différents textes de notre corpus dans chacune des étapes de notre raisonnement destiné à examiner la valeur et les résultats du témoignage de Rezzori sur cette double difficulté à s'affirmer et à se dire en tant qu'être singulier au vingtième siècle. Nous posons que la possibilité de répondre de la remise en cause du sujet dépend de leur complémentarité. Certes, il n'existe pas d'enchaînements stricts, qui hiérarchiseraient et cloisonneraient l'espace scripturaire du « je ». Mais les

œuvres que nous avons choisies entretiennent des liens dynamiques<sup>133</sup>. Grâce précisément aux inaccomplissements qu'on constate et au renouvellement des formes conventionnelles lié aux doutes identitaires de l'auteur, ils ouvrent l'espace rezzorien de l'écriture de soi en de multiples ramifications.

### I. 3. B. Plan général

Notre étude suivra les étapes de la quête qui fonde la mise en forme plurielle du « je » de Rezzori et grâce à laquelle l'auteur met en lumière tant ses déchirures et ses limites que les failles de l'écriture elle-même.

Aussi commencerons-nous par nous intéresser aux éléments à l'origine de sa démarche. Jouet de l'Histoire, l'individu vit, selon Rezzori, dans un monde soumis à un inexorable processus d'éclatement déclenché par les deux Guerres mondiales, qui ont profondément marqué l'itinéraire de l'auteur lui-même<sup>134</sup>, et à une implacable logique du vide.

Fragilisé par cette instabilité et par le danger d'être réduit à l'anonymat, le sujet vit sur le mode d'un décentrement qui revêt deux aspects. D'une part, il ne peut plus prétendre s'inscrire dans quelque espace-temps identitaire dont l'Histoire modifie constamment les lignes. Déterritorialisé, le sujet est d'autre part en proie à un décentrement 'intérieur', synonyme de désenchantement, de doute, de peur et de repli sur soi. La capacité de l'individu non seulement à s'ancrer et à s'affirmer, mais aussi à (sur)vivre dans le présent s'avère menacée.

Loin de céder à un pessimisme radical face à la fragilisation du sujet, Rezzori décide d'entrer en résistance contre le pouvoir d'effacement qu'exerce l'Histoire. Cette quête d'un mode d'affirmation de soi en tant qu'être déterritorialisé implique la recherche d'un nouvel espace-temps identitaire qui échappe au chaos du réel et se prête à un retour intransigeant sur soi dans et grâce à l'écriture de l'intime. L'instrument de cette pensée dynamique du décentrement est la stratégie mémorielle de l'*Epochenverschleppung*. L'auteur la développe à la fois dans l'autobiographie hypothétique *La mort de mon frère Abel* et dans le triptyque autobiographique, afin de penser et d'assumer, de manière critique, à la

---

<sup>133</sup> Par exemple, la parution en 1994 de *Murmures d'un vieillard*, la seconde partie de son triptyque autobiographique, et du récit autofictionnel *Le Cygne*, qui a valeur de testament littéraire, semble prouver le désir de Rezzori de croiser deux modes différents de l'écriture de l'intime, qu'il ne considère pas comme des voies strictement antithétiques, afin de donner de nouvelles impulsions à sa réflexion identitaire.

<sup>134</sup> Obsédé par la perte de sa terre natale, la Bucovine, mais aussi par l'expérience de l'*Anschluss* et de la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle il a été confronté à la peur et à l'incertitude, Rezzori est convaincu de partager le destin et les désillusions de ses contemporains. Aussi entend-il s'exprimer en leur nom.

lumière du présent désubstantialisé, ses déchirures identitaires, toutes liées à la perte de réalités passées infligée par l'Histoire.

Se pose alors la question de la redéfinition du sens et des moyens de l'écriture de soi, et en premier lieu de l'autobiographie inscrite au cœur de l'œuvre de l'auteur et de notre corpus. En effet, cette quête scripturaire articulée à un travail de mémoire exacerbe la conscience que le « je » a de ses failles et des dépossessions dont il a été victime. Elle semble finalement redoubler les conditions d'un décentrement, qui, initialement, était subi. La dimension paradoxale d'un tel positionnement nous amènera par conséquent à examiner les résultats de l'entreprise mémorielle de Rezzori. Il nous faudra interroger la réalité et le sens des traces que l'auteur a ainsi tenté de laisser, à titre d'individu, de témoin de l'Histoire et d'écrivain, et au-delà, la légitimité de sa parole et du défi qu'il accepte de relever : celui d'une quête attestant de l'effacement du sujet dans le but d'ouvrir ainsi, progressivement, la voie à l'affirmation de soi qui passe par la prise de conscience et par la revendication de la part de négativité de son être. En effet, l'écrivain tente de répondre du décentrement qu'il a subi en inventant une autre forme, dynamique, de décentrement par son entreprise mémorielle. En exploitant les potentialités de l'écriture de soi et en acceptant qu'elle lui échappe parfois, Rezzori réussit à proposer une lecture lucide du monde et de lui-même.

## Chapitre II : La complexité du monde de l'enfance : entre enracinement et dés-ancrage

La nécessité que Gregor von Rezzori a ressentie d'interroger, dans le cadre des écritures de soi, les fondements de son identité d'homme et d'écrivain lui a été dictée par l'expérience qu'il fit de la réalité. En effet, les événements majeurs du vingtième siècle, dont l'auteur, comme nous aurons l'occasion de le voir plus précisément, n'a eu de cesse de témoigner, ont profondément bouleversé la manière dont non seulement lui, mais aussi l'ensemble de ses contemporains, perçoivent le temps. La répétition des crises et des conflits qui modifient, voire éliminent des systèmes géopolitiques et qui remettent en cause les valeurs qui y sont associées rend caduques les notions de progrès et de progression linéaire. Le présent est désormais marqué du sceau d'une discontinuité qui génère angoisse et incertitude. De fait, la relativité liée à une telle fragmentation temporelle contient la menace de l'éclatement du monde.

Dans l'œuvre de Rezzori, la fragilité et l'inconstance dont la réalité est frappée et qui fondent son projet d'écriture transparaissent dans le traitement qu'il réserve aux espaces-temps qui l'ont forgé, c'est-à-dire Czernowitz d'abord, Vienne, Hambourg, Berlin, Paris, New York et l'Italie ensuite, autrement dit, l'Est et l'Ouest, un territoire périphérique et de grandes métropoles. En leur réservant une place importante, allant parfois jusqu'à dédier une œuvre entière à l'un d'entre eux<sup>135</sup>, l'écrivain montre la conscience aiguë qu'il a de la relativité de son propre « je » devenu incapable de s'identifier à des lieux subissant en permanence des changements.

Parce que leurs frontières et leur contenu sont transformés, ils ne correspondent plus à des entités pouvant servir de lieux d'ancrage. Au contraire, ils le mettent au défi de cerner le noyau invariable de son identité en se confrontant à une altérité apparemment inconciliable avec un tel projet, dont l'accomplissement est censé présider à son intégration dans le présent et dans le réel.

Pour prendre la mesure des conséquences de la dislocation de la réalité, due en grande partie aux soubresauts de l'Histoire, sur la perception de l'espace, ou, plus précisément, sur

---

<sup>135</sup> C'est le cas dans *Une hermine à Tchernopol* dont le personnage principal est la ville de son enfance.

la quête d'un espace où l'individu puisse s'affirmer en tant que tel, il nous faut commencer par le point de départ de l'itinéraire jalonné de méandres qu'a suivi Rezzori.

Par conséquent, nous étudierons d'abord, à partir de *Neiges d'antan*, l'espace-temps de ses origines, Czernowitz, capitale de l'ancienne Bucovine, située aujourd'hui en Ukraine.

Le rapport de Rezzori à Czernowitz s'avère complexe. De fait, deux types d'éléments qui sont intimement liés rendent la perception et la définition de Czernowitz délicates à l'auteur : d'un côté, les crises historiques qui ont ébranlé l'ancienne Bucovine tout au long du vingtième siècle, de l'autre côté, l'héritage que Rezzori a reçu de sa famille elle-même durement touchée par les transformations politiques et sociales que cette région connut à partir de la Première Guerre mondiale.

Après l'examen de ces éléments, nous devons nous poser une question essentielle : celle de la réalité même de Czernowitz. La ville de son enfance peut-elle réellement constituer une *Heimat* pour l'écrivain ? Est-elle un ailleurs ou un lieu d'ancrage ?

## **II. I. Le poids de l'héritage familial dans la construction d'un lien avec Czernowitz**

Son héritage familial a exercé une influence déterminante sur le positionnement de Rezzori par rapport à Czernowitz, la ville où il passa les toutes premières années de son enfance.

### **II. I. A. Les origines de Rezzori**

Un bref rappel des origines de l'auteur nous permettra d'éclairer ce point.

Ni son père ni sa mère ne sont nés en Bucovine, mais en Europe de l'Ouest. Sa mère, dont les parents avaient vécu un temps dans cette région, mais avaient finalement rejoint Vienne avant 1914, était rattachée à la Bucovine par une lignée d'origine grecque, devenue roumaine au fil des siècles<sup>136</sup>. Toutefois, elle ne faisait que peu de cas de ce lien par le sang. Quant au père de Rezzori, il descendait d'une lignée dont le fief était jadis situé en Sicile. Après qu'un ancêtre fut venu à Vienne, en 1750, « via la Lombardie, terre d'Empire à cette époque, l'austriacisation de la famille se fit rapidement<sup>137</sup> ».

Seules des causes extérieures ont amené les proches de l'écrivain à séjourner aux confins de l'empire austro-hongrois. Les affaires de son grand-père maternel, qui travaillait dans le

---

<sup>136</sup> En effet, la grand-mère maternelle de Rezzori était la fille d'un général d'origine irlandaise. Elle avait des ancêtres grecs du côté maternel.

<sup>137</sup> NA, p. 204. Ici, BS, p. 160: *Nachdem ein ebenso armer wie ambitiöser Sprössling namens Ambrogio 1750 über die damals gleichfalls kaiserliche Lombardei nach Wien gekommen war, ging freilich die Austriazisierung rasch vor sich.*

commerce du bois, l'avaient conduit à élire domicile avec les siens en Bucovine, de manière transitoire. Le premier séjour du père de Rezzori hors de la métropole autrichienne correspond à une mission et s'avère par conséquent lui aussi limité dans le temps. Fonctionnaire de l'administration austro-hongroise, il avait tout d'abord été appelé à participer au développement du chemin de fer en Herzégovine, « contrée qui venait d'être annexée et était jadis aussi éloignée de la civilisation que le Kurdistan sauvage de Karl May »<sup>138</sup>, avant de regagner Vienne et de se voir confier une nouvelle mission. Elle devait le conduire en Bucovine. En tant qu'architecte et historien d'art, il se retrouva en charge de l'administration des biens de l'Église orthodoxe. C'est donc à Czernowitz auquel il n'était relié par aucun lien évident ni intime qu'il s'installa avec son épouse.

On déduit de cette histoire familiale que rien ne prédestinait Rezzori à se définir par rapport à cette cité située à la périphérie de l'Autriche-Hongrie. Dans la mesure où sa naissance en Bucovine est le fruit du hasard, parce que son père aurait pu être amené à servir l'empereur ailleurs qu'à Czernowitz, la relation qu'il allait développer avec ce premier espace semble d'emblée avoir été soumise, sous l'influence de ses parents, à une extrême relativité.

Quant au choix des parents de l'auteur de rester à Czernowitz après la Première Guerre mondiale, il ne traduit aucunement un changement dans leur perception de cet espace. À l'inverse, la ville leur devint plus insignifiante encore qu'auparavant parce que ce territoire échoua à la Roumanie en novembre 1918. Comme le père de Rezzori perdit son statut de serviteur d'une administration disparue, qui seul justifiait sa présence en Bucovine auparavant, sa famille ne disposait plus d'aucun élément grâce auquel elle aurait pu définir ou redéfinir son positionnement par rapport à Czernowitz de manière positive. Si le père prit la résolution de rester en Bucovine en 1918, c'est uniquement par commodité. Assuré d'obtenir un poste dans l'administration roumaine similaire à celui qu'il occupait avant la guerre, d'y bénéficier de la modicité des prix et de pouvoir continuer à se livrer à son activité favorite, la chasse, dans les immenses forêts que compte la région, l'existence lui apparut plus facile en Bucovine que dans une Autriche à la superficie fortement réduite et en proie à de graves difficultés économiques.

La signification de la présence prolongée de la famille à Czernowitz se mesure donc strictement à l'aune de critères matériels plus favorables en Bucovine qu'à Vienne après la

---

<sup>138</sup> NA, p. 206. BS, p. 161: [...] *in die kürzlich erst erworbene Herzegowina, die damals so zivilisationsfremd war wie Karl Mays Wildes Kurdistan.*

guerre. On envisageait ce lieu en fonction du profit que l'on en retirait immédiatement<sup>139</sup>. Fondée sur des avantages liés aux circonstances, une telle présence vide de toute volonté de s'intégrer, privait *a priori* Rezzori de toute possibilité de considérer ce territoire comme un véritable espace-temps identitaire.

## II. I. B. Czernowitz dans le prisme des parents de Rezzori

De fait, l'image de la ville que les parents entendaient imposer à leurs enfants s'avère empreinte de la distance intrinsèque qu'eux-mêmes ressentaient par rapport à Czernowitz.

### II. I. B. 1. Czernowitz : un ailleurs

Loin de les encourager à forger une relation dynamique avec cette région, dans la logique d'un ancrage, les parents de l'auteur s'attachaient à souligner au contraire l'étrangeté irréductible de la Bucovine.

Il s'agissait de répéter sans cesse le caractère fortuit et provisoire de leur séjour dans cette ville, afin de signifier qu'il était inutile de manifester un intérêt quelconque pour ce monde, simple étape transitoire dans leur parcours :

Mais aussi longtemps que nous vécûmes là-bas, [...], ce pays où nous étions nés, ma sœur et moi, n'eut pour nos parents qu'un caractère fictif et provisoire ; et comme on attirait toujours notre attention sur le fait que nous n'étions nés là que par hasard, et n'y avions pas nos racines, nous-mêmes n'étions nous pas indemnes de scepticisme à l'égard d'un environnement dont le caractère balkanique se renforçait à vue d'œil sous les nouveaux maîtres du pays<sup>140</sup>.

En se définissant non pas par rapport au présent et à leur insertion momentanée dans la ville, mais par rapport au jour où ils la quitteraient, soit pour s'installer dans une autre possession habsbourgeoise, soit pour regagner Vienne, ils avaient conscience de ne pas appartenir à Czernowitz. La ville était ainsi apparemment condamnée à jouer le rôle insignifiant d'un ailleurs qu'on ne devait par conséquent pas s'attarder à reconnaître, ni à analyser.

---

<sup>139</sup> Le grand-père maternel de Rezzori avait développé une approche similaire de la Bucovine. Il avait regagné Vienne après avoir bouclé ses affaires dans une région où il n'avait jamais eu l'intention de rester.

<sup>140</sup> NA, p. 49-50. BS, p. 41: *Aber solange wir dort lebten, [...], hatte die Heimat, in der wir, meine Schwester und ich, hineingeboren worden waren, für unsere Eltern einen provisorischen und fiktiven Charakter; und auch wir selbst, immer wieder darauf aufmerksam gemacht, dass wir nur zufällig dort geboren und nicht bodenständig waren, blieben nicht frei von Skepsis gegen eine Umwelt, deren balkanesischer Charakter unter den neuen Landesherren sich zusehends verschärfte.*

Mais les parents de Rezzori ne se contentaient pas de se projeter déjà dans un autre espace et de faire abstraction de la ville qui constituait pourtant leur univers. Ils se plaisaient également à invoquer le passé jugé plus important que cette phase bucovinienne en martelant le fait que les véritables racines de leurs enfants, tous deux nés à Czernowitz, se trouvaient à l'Ouest. Vienne, dont ces derniers étaient éloignés par des milliers de kilomètres, était présentée comme l'unique centre auquel ils devaient se référer.

Une telle mise en abyme du passé et du futur avait pour conséquence d'extraire les enfants du présent et de les priver de toute chance de nouer un lien immédiat avec la ville.

### **II. I. B. 2. Czernowitz : une colonie**

La fierté avec laquelle il revendiquait son enracinement à l'Ouest conduisit le père de Rezzori à calquer sa propre vision de la Bucovine sur l'image que le pouvoir central avait arrêtée et véhiculée de ses possessions, sans la soumettre à un regard critique. L'identification au modèle habsbourgeois était si forte qu'il lui était impossible de percevoir Czernowitz autrement qu'à travers le schéma de pensée importé de Vienne, qui fonctionnait comme un miroir déformant de la réalité bucovinienne.

Pour comprendre les enjeux d'une telle approche de cet espace périphérique, il convient d'examiner tout d'abord les causes et les implications de la présence autrichienne en Europe centrale et orientale en nous appuyant sur des travaux portant précisément sur la culture et l'histoire de ces régions avant de nous intéresser à la lecture qu'en propose Rezzori dans son œuvre.

Le principal objectif de Vienne était de renforcer la cohésion de ses territoires disséminés dans le centre et à l'est de l'Europe, et plus encore peut-être celle de la Bucovine à cause de son statut original.

District cédé en 1775 par la Russie à l'Autriche, restée neutre lors de la guerre russo-turque (1768-1774) et désireuse d'en faire un corridor entre la Transylvanie et la Galicie, puis doté, en 1848, du statut de province à part entière disposant d'une constitution et d'une diète, la Bucovine apparaît comme un espace « sans aucune autre identité historique, culturelle ni géographique que celle, créée de toutes pièces, qui s'est formée durant la période de [son] intégration dans la monarchie austro-hongroise<sup>141</sup> ». Le pouvoir central

---

<sup>141</sup> **LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa*. Paris, PUF [1994]. Deuxième édition corrigée, 1996, p. 86.

A. Corbea-Hoisie souligne lui aussi l'absence de critères distinctifs évidents de la Bucovine qui ne « [ne bénéficie] pas de frontières « naturelles » et même pas d'un « dénominateur commun » en matière de paysage, car on y trouve aussi bien des régions montagneuses, boisées, que de grandes plaines et des surfaces faiblement ondulées ».

s'appuya ouvertement sur ses sujets autrichiens dont il encouragea et facilita l'installation<sup>142</sup> pour contrôler, organiser et unifier cette province singulière issue des délimitations délicates des frontières entre l'Autriche-Hongrie, l'Empire russe et la Moldavie que J. Le Rider conçoit comme « une invention territoriale de la monarchie habsbourgeoise, un regroupement artificiel d'ethnies et de cantons<sup>143</sup> ».

L'argument avancé pour justifier le rôle dynamique attribué à ces nouveaux habitants originaires de l'Ouest était, en théorie, celui d'une communauté de destin avec les peuples des confins de l'empire.

De fait, la présence autrichienne était officiellement destinée à prouver la solidarité de Vienne avec les autochtones en vertu d'une mission prétendument historique<sup>144</sup>. Nourris par la philosophie du dix-huitième siècle qui prônait les idéaux de liberté, de tolérance et de raison ainsi que la nécessité de réformes et condamnait le fanatisme, la violence et l'inégalité au nom de l'intérêt général<sup>145</sup>, les acteurs germanophones de ce programme danubien affirmaient envisager leur engagement dans une perspective humaniste. Ils revendiquaient une vocation : celle de s'établir dans des contrées jugées archaïques, afin d'y introduire le progrès et la modernité et d'améliorer le sort d'êtres qui, grâce aux lumières de la civilisation qu'ils entendaient incarner, pourraient s'extraire de leur ignorance et de leur misère<sup>146</sup>.

La stratégie d'implantation autrichienne dans les régions périphériques reposait sur le déploiement de moyens importants destinés à imposer une organisation susceptible de

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'une histoire politique et culturelle*. Paris, Centre d'études et Institut d'études slaves, 2004, p. 11.

<sup>142</sup> Les nouveaux arrivants étaient provisoirement exempts d'impôts et dispensés de service militaire. De plus, l'État facilitait l'accès à la propriété, en mettant des terrains à leur disposition.

<sup>143</sup> **LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 90.

V. Glajar insiste elle aussi sur le fait que la Bucovine correspondait à une entité créée artificiellement en 1775 et qu'elle revêtait une dimension particulièrement exotique en vertu de son passé et de ses liens à la Moldavie et à l'empire ottoman.

**GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*, *op. cit.*

<sup>144</sup> J. Le Rider met en exergue « la croyance en un messianisme du peuple allemand, présenté comme le seul capable d'apporter l'ordre dans le chaos des nationalités », c'est-à-dire la « conviction que le peuple allemand a une mission particulière en Europe centrale ». Il précise que le roman de Gustav Freytag *Soll und Haben (Droit et avoir)* publié en 1855 illustre cette prétendue volonté de « faire avancer la civilisation spirituelle et matérielle, 'européaniser' les confins orientaux ».

**LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 8-9 et p. 21.

<sup>145</sup> **CHAUNU, Pierre**, *La civilisation des Lumières*. Paris, Arthaud, 1972.

<sup>146</sup> Rappelons que l'écrivain Karl Emil Franzos (1848-1904) s'était posé en ardent défenseur du programme de modernisation et de civilisation des territoires de l'Est, un ensemble qu'il qualifiait de *Halb-Asien* [semi-Asie].

**FRANZOS, Karl Emil**, *Aus Halb-Asien. Kulturbilder aus Galizien, der Bukowina, Südrußland und Rumänien* [1876]. 6. Auflage. Stuttgart, Cotta, 1927.

diffuser et d'ancrer des principes, des normes, des règles, en un mot, un ordre habsbourgeois. La mise en place d'un régime militaire à gouvernance autrichienne chargé de veiller au respect de l'ordre public et à l'application de la loi, le développement d'une administration servie par des fonctionnaires consciencieux et acquis à l'empereur ainsi qu'un processus de germanisation dont le rouage principal était la promotion de l'allemand au rang de langue officielle<sup>147</sup>, conformément à une politique d'uniformisation, étaient les éléments clés d'un système visant à asseoir la présence autrichienne et à quadriller cet espace entraîné dans un processus d'assimilation au modèle habsbourgeois :

Le processus de centralisation et d'austriacisation de la Bucovine et d'autres régions d'Europe orientale imposa des changements à tous les niveaux de la vie et créa ainsi des répliques pseudo-viennoises dans des endroits comme la Bucovine, la Galicie et la Slovaquie<sup>148</sup>.

---

<sup>147</sup> Concernant la Bucovine, V. Glajar rappelle que l'allemand y était devenu la langue officielle dans l'administration et dans les établissements scolaires dont les Autrichiens augmentèrent le nombre pendant les 143 années de leur présence. Au lycée, les cours se déroulaient en allemand.

Selon R. Wagner, les enseignements étaient exclusivement dispensés en allemand dans neuf des seize lycées publics que comptait la province en 1914, en roumain et en allemand dans quatre autres, en ukrainien et en allemand dans deux lycées et uniquement en ukrainien dans un seul établissement. Le premier lycée public fondé en Bucovine en 1808 introduisit des cours de langues (roumain ou ruthène) à partir de 1856. Ces chiffres illustrent le rôle prédominant de l'allemand dans le système scolaire bucovinien et son influence dans la vie sociale et culturelle de la région où le roumain et l'ukrainien, langues maternelles d'au moins 72% de la population de la région, étaient devenues secondaires, voire marginales.

**WAGNER, Rudolf**, *Das multinationale österreichische Schulwesen in der Bukowina*. Band 2. München, Verlag des Südostdeutschen Kulturwerks, 1986.

V. Glajar souligne que certains leaders politiques et intellectuels roumains s'établirent à Iassy, la capitale moldave, en signe de protestation contre ce processus de germanisation.

<sup>148</sup> **GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*, op. cit., p. 21: *The centralization and Austrianization of Bukowina and other eastern regions imposed changes on all spheres of life and thereby created pseudo-Viennese models in places such as Bukowina, Galicia, and Slovenia.*

Dans l'introduction de l'anthologie qu'elle consacre aux grands poètes de Bucovine, A. Colin souligne qu'un tel processus d'acculturation visait non seulement à unifier ce nouveau territoire habsbourgeois, mais aussi à le rendre hermétique à l'influence des Russes et des Turcs : « Pendant plus de 140 ans, de 1774 à 1848, la région allait appartenir à la monarchie habsbourgeoise. Pour se défendre contre l'expansion turque et russe, Joseph II transforma ce territoire en bouclier, il favorisa l'installation d'Allemands originaires du Palatinat, du pays de Bade et de Württemberg, de Franconie, de Bohême et de Zips ainsi que la germanisation des Ruthènes et des Roumains, les deux plus grands groupes ethniques présents en Bucovine, dont il intégra les représentants dans l'appareil d'État habsbourgeois ».

**COLIN, Amy** (Hg.), *Versunkene Dichtung der Bukowina: eine Anthologie deutschsprachiger Lyrik*. München, Fink, 1994, p. 17: *Über hundervierzig Jahre, von 1774 bis 1918, sollte die Region zur Habsburgermonarchie gehören. Um sich gegen die osmanische und russische Expansion zu schützen, verwandelte Joseph II. dieses Grenzgebiet in ein Bollwerk, förderte aktiv die Siedlung von Deutschen aus der Pfalz, Baden, Württemberg, Franken, Böhmen und der Zips sowie die Germanisierung der Ruthenen und Rumänen, der zwei größten ethnischen Gruppen der Bukowina, deren Repräsentanten er in den Habsburger Verwaltungsapparat aufnahm.*

G. Stourzh a lui aussi développé cet aspect.

**STOURZH, Gerald**, *Ethnic Attribution in Late Imperial Austria: Good intentions, Evil consequences*. In: *The Habsburg Legacy, National Identity in Historical Perspective*. Sous la direction de **Ritchie Robertson** et **Edward Timms**. Edinburgh, Edinburgh University Press, 1994, p. 67-83.

Outre l'adhésion des régions périphériques au schéma habsbourgeois, l'Autriche cherchait également, selon J. Le Rider, par le biais de « ce processus de consolidation administrative et militaire, d'homogénéisation

Quant à la Bucovine, elle fut, comme l'explique A. Corbea-Hoisie<sup>149</sup> dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'histoire de cette région, également l'objet de nombreuses réformes et d'innovations qui contribuèrent à son essor<sup>150</sup>. Czernowitz se trouva au cœur de ce processus. On y assista à l'arrivée massive de militaires et de fonctionnaires autrichiens, mais aussi d'entrepreneurs, de commerçants et d'artisans, venus des différentes provinces de l'empire<sup>151</sup>. Tous participèrent à l'émergence d'une civilisation urbaine dont l'un des

---

culturelle et linguistique et d'expansion territoriale », à rivaliser avec les autres puissances européennes engagées sur la voie de la modernisation.

**LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa*, op. cit., p. 23.

<sup>149</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit.

Nous indiquons d'autres ouvrages consacrés à l'histoire de la Bucovine, de sa création durant l'ère habsbourgeoise à 1945 :

**BRAUN, Helmut**, *Czernowitz: die Geschichte einer untergegangenen Kulturmetropole*. Berlin, Links, 2005.

**CORDON, Cécile**, *An den Zeiten Ränder: Czernowitz und die Bukowina; Geschichte, Literatur, Verfolgung, Exil*. Wien, Theodor-Kramer-Gesellschaft, 2002.

**HEPPNER, Harald** (Hg.), *Czernowitz. Die Geschichte einer ungewöhnlichen Stadt*. Köln, Böhlau, 2000.

**TURCZYNSKI, Emmanuel**, *Geschichte der Bukowina in der Neuzeit. Zur Sozial- und Kulturgeschichte einer mitteleuropäisch geprägten Landschaft*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1993.

**WAGNER, Rudolf**, *Zur Geschichte und Entwicklung der Stadt Czernowitz bis zum Ende der österreichischen Herrschaft*. In: **BORNEMANN, Irma, TIEFENTHALER, Paula, WAGNER, Rudolf** (Hg.), *Czernowitz. Eine Stadt im Wandel der Zeit*. München, Verlag „Der Südostdeutsche“, 1983, p. 7-67.

Nous renvoyons enfin à quelques ouvrages de référence consacrés à la « civilisation de Czernowitz », notamment à son rayonnement culturel :

**BORNEMANN, Irma, TIEFENTHALER, Paula, WAGNER, Rudolf** (Hg.), *Czernowitz. Eine Stadt im Wandel der Zeit*, op. cit.

**CORBEA-HOISIE, Andrei, ASTNE, Michael** (Hg.), *Kulturlandschaft Bukowina. Studien zur deutschsprachigen Literatur des Buchenlandes nach 1918*. Iassi, Editura universitatii Alexandru Ion Cuza, 1990.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Autour du ‚méridien.‘, Abrégé de la ‚civilisation de Czernowitz.‘, de Karl Emil Franzos à Paul Celan*, in **LE RIDER, Jacques, RINNER, Fridrun**, *Les littératures de langue allemande en Europe centrale des Lumières à nos jours*. Paris, PUF, 1998, p. 115-162.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitzer Geschichten. Über eine städtische Kultur in Mitteleuropa*. Wien, Böhlau, 2003.

**GOLDSCHNIGG, Dietmar, SCHWAB, Anton** (Hg.), *Die Bukowina. Studien zu einer versunkenen literarischen Landschaft*. Tübingen, Francke Verlag, 1990.

**LE RIDER, Jacques, RINNER, Fridrun** (Dir.), *Les littératures de langue allemande en Europe centrale des Lumières à nos jours*, op. cit.

**SHCHYHLEVSKA, Natalia**, *Deutschsprachige Autoren aus der Bukowina: die kulturelle Herkunft als bleibendes Motiv in der Identitätssuche deutschsprachiger Autoren aus der Bukowina*. Frankfurt/Main, Bern, Peter Lang, 2004.

**WERNER, Klaus** (Hg.), *Fäden ins Nichts gezogen. Deutschsprachige Dichtung der Bukowina*. Frankfurt/Main, Leipzig, Insel Verlag, 1991.

**WIESNER, Herbert, WICHNER, Ernest** (Hg.), *In der Sprache der Mörder. Eine Literatur aus Czernowitz, Bukowina*. Berlin, Literaturhaus Berlin, 1993.

<sup>150</sup> A. Corbea-Hoisie évoque notamment l'abolition du servage des paysans et de l'esclavage des tsiganes, le développement des manufactures et celui de l'exploitation des mines, des terres et des forêts, la construction de routes, l'introduction d'un État de droit grâce à une juridiction moderne et la création d'écoles laïques.

A. Corbea-Hoisie montre que les voyageurs de passage à Czernowitz ne manquaient pas de témoigner des changements intervenus dans la ville.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz: der imaginierte ‚Westen im Osten‘*, in **LE RIDER Jacques, CSÁKY, Moritz, SOMMER, Monika** (Hg.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*. Innsbruck, Studien Verlag, 2002, p. 79-98.

<sup>151</sup> Les descriptions de Rezzori coïncident avec la réalité décrite par les historiens. Selon lui, ces acteurs avaient formé, sous l'ère habsbourgeoise, l'ancienne « bonne société » de la ville qui « [était composée] de

symboles majeurs fut l'inauguration en 1875, année commémorative du centenaire de l'intégration de la Bucovine à l'empire habsbourgeois, de l'université de sa capitale où les enseignements étaient dispensés en allemand<sup>152</sup>.

« Vienne miniature, avec son université, son opéra, son théâtre et tous les attributs d'une grande métropole régionale<sup>153</sup> », Czernowitz était le « miroir préféré de l'efficacité civilisatrice de la politique autrichienne à l'Est<sup>154</sup> ».

fonctionnaires plus ou moins haut placés, de propriétaires fonciers des environs, du corps des officiers de la garnison, de professeurs de l'université, ainsi que de quelques représentants de cercles dits cultivés ». NA, p. 88. BS, p. 71: *Sie [die frühere „gute Gesellschaft“] war zusammengesetzt gewesen aus mehr oder weniger hochgestellten Staatsbeamten, den Gutbesitzern des umliegenden Landes, dem Offizierskorps der Garnison, den Professoren der Universität und ähnlichen Vertretern sogenannter „gebildeter Kreise“.*

<sup>152</sup> A. Corbea-Hoisie souligne le rôle social déterminant de l'université de Czernowitz à la fin de la période habsbourgeoise « en sa qualité de facteur primordial de la formation d'une « intelligentsia » locale, issue des nationalités vivant dans la province et comme instance de médiation « œcuménique » [...], entre les générations, les disciplines [...], entre les diverses nationalités, les religions [...]. Elle s'attacha notamment à diffuser l'idée selon laquelle sa petite communauté scientifique était profondément ancrée dans « un circuit européen des valeurs ».

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 30-31.

Parmi les études sur l'Université de Czernowitz, nous renvoyons à celles de :

**BOTUSANSKYJ, Vasyl, CAJKA, Halyna**, *Die Studenten der Universität Czernowitz zur Zeit der österreichisch-ungarischen Monarchie (1875-1918)*, in **LE RIDER Jacques, CSAKY, Moritz, SOMMER, Monika** (Hg.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*, op. cit., p. 135-146.

**KOTZIAN, Otfried**, *Die Bedeutung der Universität für den „Mythos Czernowitz“*, in **SLAWINSKI, Ilona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Glanz und Elend der Peripherie. 120 Jahre Universität Czernowitz.* Bern, Peter Lang Verlag, 1998, p. 15-26.

**WAGNER, Rudolf** (Hg.), *Alma Mater Francisco-Josephina. Die deutschsprachige Nationalitäten-Universität in Czernowitz.* München, Meschendorfer, 1975.

<sup>153</sup> **LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa*, op. cit., p. 91.

<sup>154</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 22.

L'évolution des habitants de Czernowitz selon le modèle social viennois et l'essor d'une culture germanophone expliquent la vision positive que l'opinion publique autrichienne se faisait de Czernowitz et de la Bucovine.

Notons que les résultats du processus d'assimilation de Czernowitz se ressentirent jusque dans le paysage urbain qui s'inspirait de la typologie urbaine viennoise.

Dans *Retour à Tchernopol*, Rezzori témoigne en effet de l'empreinte architecturale qu'à laissée l'ère habsbourgeoise dans sa ville natale qui n'est pas sans ressembler à d'autres anciennes villes provinciales habsbourgeoises : « C'était la quintessence d'une métropole provinciale opulente, aérée, bien tenue, qui révélait indéniablement son passé impérial ; c'était typiquement une ancienne capitale régionale de la partie orientale de l'ancienne Double Monarchie, encore animée d'un reflet de sa gloire passée. Des rues au tracé habile présentaient encore des façades de maisons bourgeoises datant du milieu et de la fin du siècle dernier. Architecturalement, elles étaient bien conçues, mais dépourvues de prétention, et même les extravagances stylistiques se tenaient dans la moyenne de l'époque. Les tours néo-gothiques des églises catholiques, les coupoles pseudo-byzantines des basiliques orthodoxes et les créneaux simili-mauresques des sanctuaires arméniens s'élevaient avec modération au-dessus du niveau des autres toits, et c'était avec le même sens de la mesure que les édifices publics néo-Renaissance et les casernes pseudo-classiques assuraient le passage de l'architecture de l'époque des fondateurs à un style Art nouveau bien tempéré. Tout cela était enclos dans la verdoyante fraîcheur d'allées d'arbres récemment plantés ».

On trouvera l'essai intitulé *Retour à Tchernopol* que nous abrégeons en RàT dans l'édition de *Neiges d'antan* dont nous avons indiqué les références, ici p. 367. *Heimkehr nach Tschernopol*, in *die horen*, op. cit., p. 9-18. Nous utiliserons l'abréviation HnT, ici p. 12: *Es war das Inbild einer provinziell behäbigen, hellen, sauber gehaltenen und immer noch unverleugbar kakanischen Provinzmetropole, phänotypisch eine ehemalige Landeshauptstadt aus dem östlichen Bereich der ehemaligen Doppelmonarchie, umflort noch von einem Schimmer deren dereinstiger Glorie. Vernünftig angelegte Straßenzüge präsentieren baukünstlerisch wohlgemeinte, aber anspruchslose Fassaden von Bürgerhäusern aus der Mitte des neunzehnten*

La formule que le père de Rezzori se plaisait à employer pour se définir lui-même et pour justifier le bien-fondé de son installation à Czernowitz fait écho à la mission civilisatrice dont les Autrichiens se prévalaient. Il se percevait comme un « engrais culturel<sup>155</sup> » appelé, comme le suggère l'image, à bonifier un espace sauvage et encore inculte dont le destin s'améliorerait forcément sous son action. Il en tirait une grande fierté. Rien qui ne soit autrichien ne trouvait grâce à ses yeux :

Il ne faisait pas grand cas de la culture des Juifs, des Hustules et des Ukrainiens. Quant aux Roumains, il admettait tout au plus que leur nouvelle littérature et leur sentiment national s'étaient épanouis en Bucovine. Mais cela n'avait été possible que grâce au soutien et à la protection de l'administration de la Double Monarchie. Tout le reste était folklore<sup>156</sup>.

*Neiges d'antan* est donc bien plus qu'un recueil de souvenirs d'enfance empreint de nostalgie. Ce premier texte autobiographique revêt une dimension historique. Il éclaire l'héritage autrichien de la Bucovine parce que Rezzori conçoit le microcosme familial comme le reflet du macrocosme que constitue cette ancienne province habsbourgeoise. Aussi nous appuyerons-nous justement sur le portrait qu'il y brosse de son père, plus précisément sur la relation que ce dernier entretenait avec Cassandra à laquelle l'auteur

---

*Jahrhunderts und dessen Wende ins zwanzigste, und auch stilistische Extravaganzen hielten sich in der Mittelmäßigkeit der Epoche. Die neo-gotischen Türme der katholischen, die pseudo-byzantinischen Kuppeln der orthodoxen, die pseudo-maurischen Zinnen der armenischen Gotteshäuser überragten urban die gleichmäßig hohen Dächer, und gleichermaßen gemessen überbot die Neo-Renaissance von staatlichen Verwaltungsgebäuden und die Pseudo-Klassizistik der Garnisonskasernen die Übergänge der Gründerzeit-Architektur zum gezähmten Jugendstil. Alles das war eingebettet ins frische Grün der neugepflanzten Alleebäume.*

Il s'agissait de développer des constantes architecturales, afin de renforcer la cohésion des différents territoires où tout un chacun devrait éprouver un sentiment de familiarité tel que le décrivait déjà Joseph Roth dont les romans se déroulent en Galicie : « Ce ne fut que bien plus tard que je saisis que même des paysages, des champs, des nations, des races, des cabanes et des cafés de toutes sortes et de toutes origines doivent être soumis à la loi absolument naturelle d'un esprit fort qui est capable de rapprocher ce qui était éloigné, de rendre familier ce qui était étranger et de concilier ce qui semblait incompréhensible. Je parle de l'esprit mal compris et perverti de l'ancienne monarchie grâce auquel je me sentais tout autant chez moi à Zlotogrod qu'à Sipolje et à Vienne ».

**ROTH, Joseph**, *Die Kapuzinergruft* [1938]. In: *Romane und Werke 6. Romane und Erzählungen 1936-1940*. Herausgegeben und mit einem Nachwort von Fritz Hackert. Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1991, p. 252: *Viel später also erst sollte ich einsehen, dass sogar Landschaften, Äcker, Nationen, Rassen, Hütten und Kaffeehäuser verschiedenster Art und verschiedenster Abkunft dem durchaus natürlichen Gesetz eines starken Geistes unterliegen müssen, der imstande ist, das Entlegene nahezubringen, das Fremde verwandt werden zu lassen und das scheinbar Auseinanderstrebende zu einigen. Ich spreche vom missverstandenen und auch missbrauchten Geist der alten Monarchie, der da bewirkte, dass ich in Zlotogrod ebenso zu Hause war wie in Sipolje, wie in Wien.*

<sup>155</sup> NA, p. 219 : « 'On nous a laissés ici pour servir d'engrais culturel', telle était l'une de ses maximes favorites ». BS, p. 172: „Wir sind hier als Kulturdünger zurückgelassen worden“, war einer seiner Lieblingsprüche.

<sup>156</sup> SmT, p. 30. MaS, p. 27: *Er hielt nichts von der Kultur der Juden, Huzulen und Ukrainern. Den Rumänen gestand er bestenfalls zu, dass ihre junge Literatur und ihr Nationalbewusstsein in der Bukowina zur Blüte gekommen waren. Aber das war nur möglich gewesen unter der schützenden und fördernden Hand der k. u. k. Landesverwaltung. Alles andere war Folklore.*

dédie le premier chapitre de son livre. Il s'en sert comme d'un instrument destiné à évaluer les répercussions de l'application du modèle habsbourgeois dans la région et à interroger les résultats de l'implantation autrichienne dans les zones périphériques de l'empire. Il s'agira de voir, si, dans la perspective de l'auteur, « l'intégration de la Bucovine dans l'empire habsbourgeois signifiait, outre la transformation de son statut politique et la perte d'une autonomie limitée, son adhésion aux valeurs de la modernité<sup>157</sup> », comme l'avaient fait miroiter les acteurs du projet danubien.

Qui est Cassandra ?

C'est la nourrice ruthène que le père de l'auteur retira d'un couvent. Elle dut prendre en charge Rezzori au jour de sa naissance. L'analyse des éléments biographiques relatifs à Cassandra fait apparaître que l'écrivain a choisi de la présenter telle que sa famille la percevait, c'est-à-dire d'un point de vue autrichien. En effet, elle semble réunir tous les traits, exclusivement négatifs, que les germanophones avaient coutume d'attribuer aux habitants des régions qu'ils investissaient à l'Est pour conclure à la nécessité de leur installation dans ces contrées.

On apprend ainsi que Cassandra était une femme d'une laideur effrayante :

Parmi les centaines de photos, toutes celles où l'on nous voyait avec Cassandra furent soigneusement écartées. Et ce n'était pas à cause de sa laideur, bien qu'en me tenant dans ses bras elle fit plutôt penser à la femelle d'un gorille déguisée en nourrice qui viendrait d'enlever l'enfant d'un blanc<sup>158</sup>.

Elle était issue d'un village isolé de montagne, que Rezzori qualifie de manière péjorative de « trou perdu des Carpates<sup>159</sup> ». L'auteur insiste par ailleurs sur la pauvreté et la famine dont elle et les siens étaient victimes :

Elle me faisait sans cesse le récit pour moi seul [...] de la pauvreté inimaginable dans laquelle elle avait grandi : [...]. Elle avait élevé ses frères et sœurs en résistant à la faim ; quand ils avaient un morceau de pain de maïs et un oignon, ils remerciaient Dieu « à

---

<sup>157</sup> SPINEL, Cristina, *Über die Zentralität des Peripheren: Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 212: *So stellte die Aufnahme der Bukowina in das Habsburgische Reich nicht nur eine Änderung des politischen Status und den Verlust einer begrenzten Autonomie dar, sondern auch das Anschließen an die Werte der Moderne.*

<sup>158</sup> NA, p. 14-15. BS, p. 9: *Aus den Hunderten von Fotos waren alle diejenigen, welche uns mit Cassandra zeigten, sorgfältig entfernt. Nicht wegen ihrer Hässlichkeit, obwohl sie mit mir auf dem Arm ausgesehen haben mochte wie ein als Amme eingekleidetes Gorillaweißchen, das ein weißes Kind geraubt hat.*

Ou encore NA, p. 69 : « Pour quelqu'un qui ne la connaissait pas, sa laideur pouvait être effrayante, surtout lorsqu'elle avançait son crâne de naine géante afin de rire, et que, sur sa sombre face de singe, ses dents blanches se détachaient de ses gencives rosées ». BS, p. 59: *Ihre Hässlichkeit mochte für jemanden, der sie nicht kannte, erschreckend sein, besonders wenn sie ihren Riesenzwergenschädel vorschob und lachte und aus dem dunklen Affengesicht die weißen, lückenhaften Zähne im rosigen Zahnfleisch sprangen.*

<sup>159</sup> NA, p. 13. BS, p. 8: *[...] das Karpatennest, aus dem sie stammte [...].*

genoux ». Sa vie durant, elle traça une croix avec un couteau sur chaque miche de pain qu'elle coupait, en signe de gratitude et de piété<sup>160</sup>.

Aînée de douze enfants dont elle s'occupa après le décès de sa mère, Cassandra se retrouva enceinte, ce qui fit scandale dans le village. Elle fut battue par son père, puis envoyée dans un couvent où elle donna naissance à un garçon qu'on lui arracha.

Outre son indigence, qui scellait son insignifiance sociale, le fait qu'elle n'avait bénéficié d'aucune éducation dans ce village reculé où « dans leurs frocs noirs, avec leurs toques en tuyau de poêle posées sur leurs têtes hirsutes, les moines farouches, extatiques, ou mystiquement repliés sur eux-mêmes, tels des égarés, n'étaient pas moins ignorants que leurs frères<sup>161</sup> » accentuait le fossé entre elle et la famille de Rezzori. L'auteur se souvient que lui et Cassandra durent unir leurs efforts pour qu'elle finisse par gribouiller son nom. Elle renonça définitivement et sans regret à maîtriser l'écriture, quand elle constata que l'enfant la dépassait.

À sa profonde ignorance s'ajoutait son impuissance linguistique. En arrivant dans la maison des Rezzori, elle ne parlait correctement aucune des langues pratiquées en Bucovine. Elle devait souvent recourir à des gestes et à des mimiques pour compenser ses lacunes linguistiques qui l'empêchaient de développer la moindre réflexion plus abstraite alors que les Autrichiens puisaient dans une langue, souvent riche et élaborée, une partie de leur pouvoir<sup>162</sup>. L'impuissance linguistique de Cassandra érigeait une barrière entre elle et ses maîtres : les parents de l'auteur ne parvenaient tout simplement pas à la comprendre quand elle s'exprimait.

Quant à l'état d'esprit qu'affichait Cassandra, il semblait lui aussi confirmer l'impression qu'elle était complètement désarmée face à la vie et au monde. L'indolence et le fatalisme

---

<sup>160</sup> NA, p. 44. BS, p. 35: *Sie erzählte mir immer wieder Rück und mir allein [...] von der unvorstellbaren Armut, in der sie aufgewachsen war, [...]. Sie hatte die Geschwister aufgezogen, immer hart am Verhungern, wenn sie ein Stück Maisbrot und eine Zwiebel hatten, dankten sie Gott „auf gebogenen Knien“ ... ihr Leben lang zog sie in frommer Dankbarkeit mit dem Messer ein Kreuz über jeden Laib Brot, den sie anschnitt.*

<sup>161</sup> NA, p. 14. BS, p. 8: *Die Mönche in ihren schwarzen Kutten, mit den Ofenrohren der krepfenlosen Hüte auf den zottel haarigen Köpfen, scheu, verzückt oder mystisch in sich verbohrt wie Irre, waren ebenso unwissend wie ihre Brüder im Dorf.*

<sup>162</sup> Nous nous appuyons sur l'analyse de D. Spurr. Il démontre que les inégalités entre Autrichiens et autochtones s'expliquent en partie par leur rapport différent à l'allemand, langue du pouvoir et de la culture : « Dans la pensée occidentale, l'un des critères fondamentaux d'une culture est la qualité de sa langue. La langue est jugée par rapport à sa richesse et à sa complexité, [...], à sa capacité à établir des distinctions, au nombre de ses substantifs, au fait qu'elle permet d'aller du particulier au général et d'organiser le temps et l'espace ».

**SPURR, David**, *The Rhetoric of Empire*. Durham, Duke PU, 1993, p. 102: *For Western thought, one of the fundamental measures of a culture is the quality of its language. Language comes to be judged according to its richness and complexity, [...] its capacity to make distinctions, its multiplicity of names, its range from particularity to abstraction, and its organization of time and space.*

avec lesquels Kassandra affrontait les événements et que l'on interprétait comme une tare liée à ses origines semblaient la priver de toute chance d'échapper seule à son destin ressenti comme triste et misérable<sup>163</sup>.

Tous ces aspects figent Kassandra dans une image stéréotypée largement répandue dans le milieu germanophone : celle d'un être, qui privé de biens et de savoir, était non seulement perçu comme inférieur, mais aussi comme barbare. Il lui manquait tous les éléments qui servaient de repères aux nouveaux arrivants et leur permettaient de définir positivement leur identité. Preuve que ses maîtres la classaient dans une sphère négligeable et la confinaient à l'anonymat, ces derniers ne daignaient même pas l'appeler par son nom. Ils préféraient désigner Kassandra par des termes tels que « la bête<sup>164</sup> » ou « la sauvage<sup>165</sup> », allant ainsi jusqu'à lui dénier clairement toute humanité.

Or, le lien que le père de Rezzori tissa avec la nourrice ruthène se fondait entièrement sur de tels préjugés.

L'aristocrate cultivé envisageait le geste qu'il avait eu envers Kassandra en la recueillant comme un acte dont dépendait la rédemption d'une pauvre malheureuse réduite jusqu'alors à l'inexistence. Il l'introduisit dans un nouveau foyer. Apparemment solidement structuré et jouissant d'une situation matérielle enviable ainsi que de la considération de la bonne société de Czernowitz, ce dernier allait lui ouvrir la voie d'une seconde vie infiniment plus agréable et plus facile. Le serviteur de l'empire austro-hongrois transposa donc l'idéal qu'il défendait dans sa vie publique et professionnelle dans la sphère privée. Il se sentait investi d'une mission à la fois éducative et moralisatrice envers cet être, symbole à ses yeux de l'archaïsme de la Bucovine, dont l'élévation lui incombait désormais entièrement.

Toutefois, celui qui se considérait comme le sauveur de Kassandra trahit l'idéal altruiste et philanthropique censé légitimer son devoir envers elle. Il se posa en maître déterminé à prendre acte et possession de l'altérité de Kassandra.

En effet, la nourrice fut d'emblée contrainte de sacrifier son passé, qui constituait l'essence de son identité, pour que le père de l'auteur pût disposer d'elle comme d'un objet. Dès

---

<sup>163</sup> NA, p. 20 : « [...] la sombre patience de sa vieille race de serfs, qui lui permettait de s'adapter à toutes les circonstances (dans un état de torpeur spirituelle analogue à la raideur physique du scarabée faisant le mort face au danger), [...] ». BS, p. 13: [...] *die schwermütige Geduld ihrer alten Sklavenrasse, mit der sie sich in jede Fügung schickte (im Zustand einer seelischen Starre, wie physisch sie Käfer annehmen, die bei Gefahr sich totstellen), [...]*.

<sup>164</sup> NA, p. 13 : « Lorsqu'elle arriva à la maison, à ce qu'on raconte, elle n'était guère plus qu'un animal ». BS, p.7: *Als sie ins Haus kam, hieß es, sei sie nicht viel mehr gewesen als ein Tier.*

<sup>165</sup> NA, p. 15. BS, p. 9: [...] *die Wilde, wie sie freimütig im Haus genannt wurde [...]*.

qu'elle pénétra dans ce nouvel univers, on retira ainsi à Cassandra ses quelques haillons qui étaient tout ce qui la rattachait encore concrètement aux montagnes des Carpates :

On l'avait dépouillée de son costume de paysan ; sa chemise, sa jupe drapée, sa veste sans manches en peau de mouton et ses sandales avaient aussitôt été brûlées<sup>166</sup>.

La décision symbolique d'éliminer ses vêtements par le feu traduit la volonté du père de l'auteur d'éradiquer définitivement toute trace d'un passé jugé vide et insignifiant dans une perspective non pas humaniste, mais strictement ethnocentrique. La mise à nu de Cassandra montre symboliquement que son maître la priva de sa substance en l'arrachant à ses origines pour lui en inculquer une autre qu'il définit selon ses propres convictions et ses propres normes.

Aveuglé par sa foi indéfectible en la prétendue supériorité autrichienne, le père de l'auteur soumit Cassandra à un processus de transformation qui revêtit plusieurs aspects. L'objectif était clair : la rendre conforme au système familial basé sur un schéma de pensée occidental.

C'est d'abord sur la modification de l'apparence de cet élément exogène que se concentra la politique assimilatrice du maître. Le fait qu'on lui attribuât un costume traditionnel, « un costume aseptisé toutefois, qu'elle allait porter sa vie durant : sans broderies bariolées sur la chemise et la veste, sans écharpe rouge vif, ni fichu couleur de genêt, mais tout au contraire d'un noir-blanc monacal<sup>167</sup> » révèle une logique pernicieuse. Le changement d'habit correspond à une sorte de rituel d'initiation qu'il fallait réussir pour pénétrer dans le monde de ses maîtres. Mais, au lieu de lui donner des vêtements de ville qui auraient masqué sa différence, on lui signifia qu'elle était condamnée à rester une étrangère qu'on se contentait de tolérer, en l'enfermant à tout jamais dans un costume traditionnel qu'on prit néanmoins soin de dénaturer. On montra ainsi qu'on était en mesure de décider du degré d'altérité supportable, donc de la contenir, et de fixer les critères d'une 'normalité' forcément autrichienne.

L'autre moyen qu'imagina le père de Rezzori pour soumettre Cassandra à sa loi consista à modifier son rapport à la langue.

Les travaux de plusieurs historiens qui se sont penchés sur les formes et les conséquences de la présence autrichienne à la périphérie de l'empire habsbourgeois ont fait apparaître la

---

<sup>166</sup> NA, p. 13. BS, p. 7: *Man hatte sie aus ihrer bäuerlichen Tracht geschält, das Hemd, den Wickelrock, die ärmellose Schafpelzjacke, die Opanken sofort verbrannt.*

<sup>167</sup> NA, p. 13. BS, p. 7: *Sie wurde schleunigst wieder in Tracht gesteckt - eine sterilisierte Tracht allerdings, die sie dann zeitlebens trug: ohne die bunten Stickereien an Hemd und Jacke, die zinnoberrote Schärpe, das gingstergelbe Kopftuch, sondern in einem nonnenhaften Schwarz-Weiß-Grau.*

volonté d'instrumentaliser l'allemand devenu langue officielle. L'ancrage de l'allemand au détriment des autres langues nationales comme le roumain ou le ruthène devait contribuer à accélérer le processus d'unification des confins de l'empire. L'historien G. Stourzh souligne que la maîtrise de la langue censée soutenir le système habsbourgeois était un moyen de manifester clairement son adhésion. Elle offrait aux habitants non germanophones la possibilité de gravir des échelons et de rompre avec leurs origines modestes<sup>168</sup> :

Il ne fait pas de doute (avec certaines fortes disparités régionales) que l'allemand, l'italien, le hongrois et le polonais étaient des langues qui favorisaient l'ascension sociale et économique<sup>169</sup>.

Dans *Neiges d'antan*, Rezzori ne renie pas cette dimension de la politique linguistique engagée en Bucovine. Pour l'illustrer, il y évoque la fierté que Cassandra tirait du fait d'avoir été initiée à la pratique de l'allemand. Elle pensait remporter ainsi une victoire sur les habitants de son village natal voués quant à eux à la médiocrité et à la misère :

Pouvoir vivre, agir, faire partie d'une maison où l'on parlait allemand, pouvoir se servir de l'allemand, même corrompu et truffé de mots étrangers au point d'en être méconnaissable, tout cela signifiait pour Cassandra l'admission dans un monde et dans une forme de vie plus élevés<sup>170</sup>.

Pourtant, Rezzori refuse d'idéaliser le rôle de l'allemand que d'aucuns présentent comme un ciment unificateur. Cassandra avait espéré en vain gagner une plus grande dignité et obtenir grâce aux yeux de ses maîtres en parlant leur langue. De fait, elle échoua à égaler ses maîtres. Elle bredouillait plus qu'elle ne parlait vraiment l'allemand dont elle ne parvint pas à faire sa langue. Aussi dut-elle subir en permanence les railleries des membres de la famille Rezzori. On saisit ainsi la nature profondément ambivalente de cet instrument dont usa le père de l'auteur pour domestiquer Cassandra. Il offrait la possibilité à une

---

<sup>168</sup> D'après G. Stourzh, les Allemands constituaient 9% de la population bucovinienne. Le pourcentage de germanophones actifs s'élevait à 21%.

<sup>169</sup> **STOURZH, Gerald**, *Der nationale Ausgleich in der Bukowina 1909/1910*, in **SLAWINSKI, Ilona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Die Bukowina: Vergangenheit und Gegenwart*. Bern, Peter Lang, 1995, p. 37: *Es obliegt keinem Zweifel, dass (mit erheblichen regionalen Änderungen) die deutsche, die italienische, die ungarische und die polnische Sprache Sprachen waren, die den Zugang zu sozialem und ökonomischem Aufstieg förderten.*

A. Corbea-Hoisie défend la même thèse. Il souligne le rôle privilégié accordé à l'allemand « comme *lingua franca*, cultivée en tant que telle, par toutes les nations, comme un chemin virtuel d'accès à la culture européenne, mais aussi à une carrière prometteuse tant dans la province que dans la métropole ».

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Paul Celan et la langue roumaine*, in *Biographie et interprétation*. Sous la direction d'**A. Corbea-Hoisie**. Paris, Éditions Surger de l'Université de Paris VII, 2001, p. 98-118, ici p. 103.

<sup>170</sup> NA, p. 60. BS, p. 50: *Dass sie in einem deutschsprachigen Haushalt leben, wirken, teilhaben durfte, dass sie sich dabei eines wenn auch noch so verdorbenen und oft bis zur Unendlichkeit mit Lehnwörtern gespickten Deutsch bedienen konnte, bedeutete für Cassandra die Aufnahme in eine höhere Welt und Lebensform.*

personne marginale de se rapprocher d'une norme présentée comme absolue. Mais cette dernière l'obligeait à renoncer à une part d'elle-même tout en aiguisant la conscience que les colons avaient et gardaient de son altérité, comme le souligne l'écrivain :

À l'époque austro-hongroise, l'allemand avait été la langue des maîtres et était demeuré celle des gens cultivés<sup>171</sup>.

Autrement dit, l'allemand était prôné par les Autrichiens parce que, selon Rezzori, il excluait les autochtones de leur cercle. Incapables de se l'approprier, ils étaient renvoyés à leur altérité irréductible et restaient confinés dans leur minorité. L'auteur suggère cette réalité en écrivant à propos de sa nourrice ruthène qu'elle « se servait des bribes de langue comme un mendiant qui ramasse les miettes de pain au pied de la table<sup>172</sup> ». Rezzori recourt à l'image du mendiant pour suggérer que Cassandra, pourtant élément d'un foyer réputé éclairé, n'était pas parvenue à dépasser son dénuement initial. Ce n'est pas par humanisme, mais avec condescendance qu'on daignait lui donner, comme à un chien quémendant les restes du repas à son maître, des fragments infimes d'une culture, qu'on gardait égoïstement pour soi et dont on jouait, cruellement, pour lui rappeler son infériorité que l'on rendait ainsi irréductible. Le verbe allemand, auquel on attribuait une vertu éducative, était donc tout, sauf un bien commun. Il n'a pas pu, dans la perspective de Rezzori, servir de base à une forme de communauté mue par un véritable désir d'égalité de ses membres. Il a scellé au contraire des rapports de force déséquilibrés, comme ceux qui régissaient sa propre sphère familiale.

La dernière arme de l'arsenal que le père déploya pour soumettre la « sauvage » Cassandra confirme le caractère mensonger de la mission civilisatrice autrichienne.

Lorsqu'elle pénétra dans l'univers des Rezzori, on inculqua à l'ignorante des règles de conduite. On l'initia aux us et coutumes grâce auxquels elle pourrait contribuer au bon fonctionnement de la maison. Une telle attitude semblait traduire le désir de ses maîtres de remplir une partie de leur devoir. Mais la vérité est autre. Bien qu'on lui ait ainsi enseigné à se conformer aux normes en vigueur dans l'espace qu'elle investit, elle se vit refuser le droit de prouver qu'elle avait bien intégré les préceptes qu'elle avait reçus.

En décidant de ne confier à Cassandra aucune tâche importante ni délicate, ses maîtres prouvèrent qu'ils ne réussissaient pas à passer outre le scepticisme qu'elle leur inspirait. De plus, on épiait les moindres faits et gestes de celle dont on estimait que la place était bien

---

<sup>171</sup> NA, p. 60. BS, p. 50: *Deutsch war in österreichischen Zeiten die Sprache der Herren gewesen und weiterhin die der Gebildeten geblieben.*

<sup>172</sup> NA, p. 60. BS, p. 50: *Unterwürdig versuchte sie, sich der Sprache ihrer Herren anzupassen. [...] Sie bediente sich der Sprachbrocken wie ein Bettler, der die Brosamen unter dem Tisch der Reichen aufammelt.*

plus près du chenil que dans la maison. On érigeait sans cesse des obstacles pour éviter qu'elle ne développât une trop grande familiarité, jugée dangereuse, avec son protégé. Ainsi apprend-on que Cassandra était flanquée d'une gouvernante, française ou anglaise, non seulement chargée de l'instruction de la grande sœur de Rezzori, mais aussi de vérifier que la nourrice s'acquittait correctement de ses tâches avec le jeune Gregor<sup>173</sup>. Cassandra n'eut finalement l'occasion de s'illustrer par ses qualités dignes d'une parfaite maîtresse de maison<sup>174</sup> qu'après le divorce de ses maîtres. Restée au service du père, elle s'efforça de reproduire le modèle qu'on lui avait inculqué dans un foyer désormais vide, sorte de théâtre d'ombres où Cassandra était vouée à jouer une pantomime sans personne pour reconnaître ses nouveaux talents.

En conséquence, l'autorité qu'exerçait le père de Rezzori sur Cassandra, soumise à une implacable politique d'assimilation, réduit le prétendu missionnaire en colon, ce que V. Glajar résume ainsi :

Le portrait de Cassandra illustre l'attitude impérialiste et colonialiste liée à une supériorité culturelle et ethnique que les Autrichiens affichaient envers les populations soumises de l'empire habsbourgeois<sup>175</sup>.

L'évolution du couple que formaient le père de l'auteur et Cassandra l'illustre. Malgré les progrès qu'elle effectua sous son influence, il se refusa de voir en la nourrice ruthène un individu susceptible d'être ou de devenir son égal. Pour lui, elle n'était qu'un pion qu'il se plaisait à déplacer et à utiliser au sein du système familial qu'elle devait servir loyalement. Il en découla un strict rapport de maître à serviteur que Rezzori décrit de la manière suivante :

Cassandra [...] 'appartenait' à mon père de la même manière que chacun de nos chiens appartenait à l'un d'entre nous, et était 'mon', 'ton' ou 'son' chien<sup>176</sup>.

---

<sup>173</sup> Les gouvernantes françaises et anglaises qui se succédèrent dans le foyer des Rezzori illustraient par le mépris qu'elles avaient envers « la bête » Cassandra la dichotomie entre deux mondes et la supériorité qu'elles revendiquaient en vertu de leurs origines. Elles allaient jusqu'à abuser de leur soi disant autorité. En effet, elles n'hésitaient pas à frapper Cassandra au moindre faux pas, leur 'supériorité culturelle' justifiant à leurs yeux la violence d'un tel acte.

<sup>174</sup> NA, p. 68 : « Elle avait presque tout appris de ce qu'on pouvait apprendre dans une maison, elle savait cuisiner, faire le ménage, coudre, repasser, mettre la table et servir, gérer l'armoire à linge et le garde-manger, et même s'occuper des fleurs, récolter les fruits du jardin et diriger d'autres domestiques ». BS, p. 58: *Sie hatte ziemlich alles gelernt, was in einem Haushalt zu lernen war, konnte kochen, Stuben sauber halten, nähen, bügeln, einen Tisch decken und servieren, Wäscheschränke und eine Speisekammer verwalten, sogar Blumen pflegen, Gartenfrüchte ernten, andere Dienstboten anleiten.*

<sup>175</sup> GLAJAR, Valentina, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*, op. cit., p. 16: *The portrayal of Cassandra exemplifies the imperialist and colonial attitude of cultural an ethnic superiority Austrian Germans exhibited toward the subject people of the Habsburg Empire.*

<sup>176</sup> NA, p. 64. BS, p. 54: [...] *Kassandra, die eigentlich meinem Vater ,gehörte,, R auf diese Weise wie jeder unserer Hunde irgendeinem von uns gehörte und ,meiner,, ,deiner,, ,seiner,, oder ,ihrer“ war.*

L'auteur dénonce ainsi un ethnocentrisme qui détruit le « leitmotiv tantôt explicite, tantôt implicite, qui perce à travers les débats sur la question nationale dans le territoire devenu province habsbourgeoise en 1775 : à la différence de ce qui se passait dans les autres territoires de la monarchie, par exemple en Bohême ou à Trieste, en Bucovine, l'harmonie aurait prévalu dans la cohabitation des diverses nationalités au-delà des contradictions et des dissensions<sup>177</sup> ». Il entraîna une perception dichotomique de la Bucovine qui scella la distance et l'incompréhension entre nouveaux arrivants et autochtones.

Dans *Neiges d'antan*, Rezzori n'approfondit pas l'autre aspect majeur d'une telle hiérarchisation de l'espace.

Si la glorification de l'Autrichien, détenteur du savoir et de la sagesse, consacrait des rapports de force déséquilibrés, l'antagonisme dominants / dominés était aussi aggravé dans les provinces d'Europe centrale et orientale par le monopole que les germanophones exerçaient sur l'économie locale.

Rezzori témoigne de manière implicite de cette dérive de l'implantation autrichienne à travers l'évocation du train de vie confortable de ses parents, qu'il compare à des grands seigneurs<sup>178</sup>, et celle du séjour en Bucovine de son grand-père maternel, entrepreneur dans le commerce du bois, qui plia bagages et regagna Vienne après avoir tenté de faire fortune en exploitant les richesses de la région conquise.

L'intérêt que la bourgeoisie autrichienne trouvait à s'installer dans les possessions orientales de l'empire habsbourgeois ne revêtait pas de caractère philanthropique. Il était en premier lieu économique. O. Jaszi<sup>179</sup> démontre que les Autrichiens n'étaient pas déterminés à rendre prospère l'économie de la Bucovine, qui était l'une des provinces habsbourgeoises les moins développées à la fin du dix-huitième siècle et demeurait une région essentiellement agraire. Ils voulaient simplement l'utiliser comme une réserve quasi intacte de matières premières au profit de régions plus industrialisées et plus riches.

---

<sup>177</sup> CORBEA-HOISIE, **Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 46. Même les études éclairantes sur le destin de la région ne sont pas exemptes d'une telle vision idéalisée du passé, comme l'ouvrage réalisé sous la direction d'I. Bornemann, P. Thiefenthaler et R. Wagner.

**BORNEMANN, Irma, TIEFENTHALER, Paula, WAGNER, Rudolf**, *Czernowitz. Eine Stadt im Wandel der Zeit mit besonderer Berücksichtigung ihres deutschen kulturellen Lebens*, op. cit.

<sup>178</sup> NA, p. 27 : « Un visiteur aurait pu la [maison] juger confortable et élégante. Ce qui n'avait pas été détruit ou pillé fut vite complété par de nouvelles acquisitions. Ma mère avait la main heureuse pour cela. Nous emménageâmes joyeusement dans des chambres d'enfants claires et spacieuses ». BS, p. 20: *Besuchern mochte es wohnlich und elegant erscheinen. Was von der früheren Einrichtung nicht zerstört oder geplündert war, ließ sich bald durch einiges neu Angeschaffene ergänzen. Meine Mutter hatte dafür eine gute Hand. Wir zogen jubelnd in die lichten und geräumigen Kinderzimmer ein.*

<sup>179</sup> **JASZI, Oscar**, *The Dissolution of the Habsburg Monarchy*. Chicago, University of Chicago, 1929.

Lorsque l'industrie commença à s'y développer, les Autrichiens consentirent à y faire des investissements parce qu'ils y bénéficiaient de matières premières à bas prix et étaient ainsi assurés de gains importants. O. Jaszi précise que « presque chaque usine et chaque mine en Galicie, en Bucovine ou dans les territoires habsbourgeois du sud étaient sinon la propriété des capitalistes autrichiens, du moins sous leur contrôle<sup>180</sup> ». Pareille répartition des richesses renforce la thèse d'une présence autrichienne de forme colonialiste dans les possessions périphériques de l'empire<sup>181</sup>. L'espace était appréhendé comme un simple objet que les Autrichiens exploitaient de manière abusive pour satisfaire leur intérêt propre et finalement ériger une barrière supplémentaire entre eux et la population locale en augmentant les inégalités sociales.

## II. 2. Les modalités du rapprochement de Rezzori avec Czernowitz

L'image de Czernowitz qu'avaient définie ses parents soulève une question : Rezzori peut-il revendiquer un lien positif à la Bucovine ? La ville de son enfance peut-elle figurer un véritable espace-temps identitaire alors que le monde germanophone dont il est issu se bornait à ignorer et à transformer son essence ?

### II. 2. A. Un regard critique sur la perspective autrichienne

Rezzori oppose une résistance au schéma de pensée prôné par son milieu. Certes, il concède que l'obstination de ses proches à considérer la Bucovine comme un repoussoir, bien qu'ils aient décidé de rester dans cette région située à la périphérie de l'Europe après 1918 plutôt que de rejoindre le centre, c'est-à-dire Vienne qu'ils idéalisait, l'a incité à cultiver lui aussi d'emblée un esprit frondeur envers la terre qui l'a vu naître. Ses parents lui avaient appris à poser un regard viscéralement critique sur Czernowitz. Il avoue en avoir perçu instinctivement les failles :

On m'avait inculqué très tôt un scepticisme envers le monde bucovinien, surtout envers l'univers de Czernowitz, je n'en pris naturellement conscience que plus tard, et plus je vivais à l'Ouest comme on disait et devais constater à quel point le processus de balkanisation

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 203: *Almost every factory, or mine in Galicia, Bukowina, or in the Austrian southern Slav territories was the property of the Austro-German capitalists or at least controlled by them.*

<sup>181</sup> J. Le Rider estime que l'Autriche-Hongrie a trahi sa mission civilisatrice lors de l'occupation (1878), puis de l'annexion (1908) de la Bosnie Herzégovine, se mettant ainsi « en contradiction flagrante avec le principe traditionnel du *totum* dynastique légitimé par l'histoire et soudé par un destin partagé et des solidarités séculaires. La marche vers la guerre qui caractérise les années 1908-1914 commence avec la trahison du principe habsbourgeois au nom d'une logique coloniale ».

**LE RIDER, Jacques**, *Mémoires d'un antisémite et Neiges d'antan de Gregor von Rezzori ou la démystification du mythe habsbourgeois*, *op. cit.*, p. 111.

s'était développé, plus je l'ai suivi avec attention. Et mes livres, trois de mes livres, peut-être les trois plus importants *Une hermine à Tchernopol*, puis *Mémoires d'un antisémite*<sup>182</sup> et maintenant le dernier, *Neiges d'antan* sont des tentatives de retenir ce monde qui a disparu entre temps et aussi de l'analyser sous l'angle de son caractère douteux<sup>183</sup>.

Mais, le fait que ses parents se soient plu à intensifier leur sentiment de non-appartenance à Czernowitz de manière si ostentatoire, sous couvert de leur prétendue supériorité culturelle, ne rend pas uniquement la réalité de la Bucovine suspecte aux yeux de l'auteur. En effet, Rezzori en vient aussi à douter de l'intransigeance de la critique qu'ils avaient formulée contre cette ancienne province habsbourgeoise.

Il récuse ainsi la réalité de Czernowitz perçue à travers le prisme de ses parents. Ces derniers ouvrirent, bien malgré eux, une brèche dans le mur infranchissable qu'ils entendaient dresser entre leur famille et cet espace périphérique soi disant corrompu. L'auteur lui met en exergue le caractère outrancier du jugement de ses parents sur la Bucovine qu'ils présentaient catégoriquement comme une colonie vouée à rester, pour eux, un ailleurs dans le seul but de l'en détourner, sans lui donner la moindre opportunité de se confronter à sa réalité, ni de s'y confronter eux-mêmes. Rezzori conteste donc son ancrage apparemment sûr dans l'univers familial. Il comprend que sa position d'exception s'avère uniquement fondée sur des préjugés et des illusions.

Son regard critique sur l'image que ses parents lui ont donnée de sa terre natale le relègue alors dans un entre-deux. Grâce à la distance qu'il crée entre lui et Czernowitz, il réunit les conditions d'une réflexion lucide sur la nature de sa relation avec la ville dont il envisage toute la complexité.

---

<sup>182</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Mémoires d'un antisémite* [1979]. Traduit de l'allemand par Jan Dusay. Paris, Éditions de l'Olivier, 2003 pour l'édition française. Nous utiliserons l'abréviation **MA**. *Denkwürdigkeiten eines Antisemiten* [1979]. Berlin, BvT Berliner Taschenbuch Verlag, 2004. Nous utiliserons l'abréviation **DA**.

<sup>183</sup> **REZZORI, Gregor von**. Interview accordée à H. Kesting le 28 juin 1989 et publiée sous le titre de *L'épiphanie des Balkans* [*Die Epiphanie des Balkans*], in *die horen*, *op. cit.*, p. 19-33, ici p. 24: *Die Skepsis gegen das Bukowinertum, gegen das Czernowitzertum vor allem, war mir schon früh eingetrichtert worden, bewusster geworden ist es mir natürlich später, und je mehr ich im sogenannten Westen weitergelebt habe und feststellen musste, wie der Verbalkanisierungsprozess sich ausgebreitet hat, umso wacher habe ich ihn verfolgt. Und meine Bücher, drei meiner Bücher, und die, wenn Sie wollen, vielleicht drei wichtigsten, Hermelin in Tschernopol, dann Denkwürdigkeiten eines Antisemiten und jetzt das letzte, Blumen im Schnee, sind doch Versuche, diese Welt, die ja inzwischen verschwunden ist, festzuhalten und auch ein bisschen zu analysieren auf ihre Fragwürdigkeit hin.*

## **II. 2. B. L'immersion au cœur de la Bucovine**

Cette prise de distance, qui équivaut à une sorte d'émancipation salutaire, permet à Rezzori d'envisager le rôle de la ville dans la constitution de son identité sur le mode d'une dialectique. De fait, l'auteur décide d'aborder Czernowitz à la fois comme un ailleurs et comme un potentiel lieu d'enracinement. Il prouve ainsi sa détermination et son courage à renoncer à l'image figée et arbitraire de Czernowitz liée à son héritage familial pour se construire sa propre image de la ville.

### **II. 2. B. 1. Un nouveau rapport de force entre le monde occidental et le monde oriental**

Dans *Neiges d'antan*, c'est en analysant la relation qu'il avait lui-même tissée, enfant, avec Cassandra, et au-delà avec la Bucovine, que l'auteur s'efforce de faire éclater le carcan de ce modèle autrichien arbitraire et réducteur de la réalité.

Deux premiers indices révèlent d'emblée que Rezzori perçoit Cassandra autrement que ses proches.

D'une part, c'est à cet être réputé inférieur que l'auteur décide de consacrer le premier chapitre de son ouvrage. Cette décision prise au moment de se replonger dans le monde perdu de son enfance s'explique en partie par le fait que Cassandra était celle qui s'occupa quotidiennement de Rezzori dès sa naissance. Elle fut chronologiquement la première personne qui lui permit de découvrir le monde. C'est avec elle qu'il partageait le plus clair de son temps. Elle fut donc son premier point de référence stable alors que les gouvernantes françaises et anglaises étaient quant à elles toujours rapidement remerciées. Cependant, l'omniprésence de la nourrice ruthène dans la prime enfance de Rezzori ne suffit pas à expliquer que son portrait ouvre *Neiges d'antan*. Ce choix de l'auteur revêt également, et pourrait-on dire, avant tout, une dimension symbolique. Si l'auteur se résout à lui accorder cette place d'honneur, c'est parce que Cassandra est, parmi les êtres qui l'ont initié au monde, sinon celle dont le rôle fut prépondérant, du moins une personne qui exerça une autorité incontestable dans son apprentissage de la vie. Ce faisant, il consacre de manière magistrale le pouvoir de Cassandra dont nous allons analyser sans tarder les fondements et les implications. Cassandra est ainsi promue, par la structure du texte, au rang d'actrice à part entière.

Un second élément justifie le fait qu'elle détienne une telle position privilégiée. La lecture attentive des passages où l'auteur décrit précisément la nature de la relation qui l'unit à

Kassandra permet de voir comment les lignes de force se dessinaient dans le foyer. Considérons l'extrait suivant :

Tout cela aurait pu ne pas attirer l'attention, car ces choses se passaient dans l'intimité de la conception du monde que je partageais avec Kassandra, dans une dualité exclusive, [...] <sup>184</sup>.

Cet exemple montre que les forces se répartissaient selon un schéma binaire. Deux blocs s'opposaient : d'un côté, les parents et Ilse, de l'autre côté, Gregor et Kassandra. Cette dernière n'est pas seulement mise en scène comme une actrice, mais aussi comme l'alliée de l'enfant face à ceux qui entendaient lui inculquer leur vision étriquée de la réalité. Contrairement à ses proches, Gregor considérait Kassandra en tant que personne, dans sa singularité. Petit, il percevait uniquement le monde à travers les yeux de Kassandra dont il reconnaît la faculté à méditer et à former des pensées sur l'existence. L'expression *Zweismkeit*<sup>185</sup> que Rezzori emploie pour décrire leur rapport renvoie à l'image d'un couple soudé, de deux êtres qui se suffisaient à eux-mêmes. L'auteur suggère ainsi que lui, l'héritier autrichien, sous la coupe de Kassandra, se soustrayait à l'autorité présumée de ses parents.

## II. 2. B. 2. La découverte et la revalorisation de l'altérité de la Bucovine

Dans le binôme qu'il constituait avec sa nourrice ruthène, Rezzori s'était ouvert à une source d'altérité qui lui permit d'abolir les barrières érigées par les germanophones et d'envisager par conséquent la Bucovine sous un jour nouveau.

En effet, Rezzori retient de sa nourrice l'image d'un être demeuré indompté, en dépit de toutes les tentatives de domestication qu'elle avait subies. Il perçoit son essence, inaltérable, absolument autre, et à travers elle, la véritable essence de la Bucovine qui l'habitait :

[...], mon père, ma sœur et moi, nous avons vu dans cette situation grotesque non seulement tout ce qu'il y avait de totalement indompté chez celle qui habitait sous notre toit, mais aussi quelque chose de mystique et de mythologique : l'essence primitive du pays où nous vivions incarnée dans l'une de ses filles élues<sup>186</sup>.

---

<sup>184</sup> NA, p. 37. BS, p. 29: *All das hätte unbemerkt bleiben können, denn es spielte sich ab in der Intimität gleichbestimmter Weltauffassung zwischen Kassandra und mir, einer ausschließenden Zweismkeit, [...]*.

<sup>185</sup> Dans la version française de *Neiges d'antan*, J-F. Boutout a traduit le terme *Zweismkeit* par « dualité exclusive ». Il s'agit d'une notion récurrente dans l'œuvre de Rezzori. Dans *Neiges d'antan*, le père de Rezzori et sa sœur Ilse forment eux aussi un binôme. L'auteur y recourt au terme de *Zweismkeit* pour décrire leur complicité. On le retrouve aussi dans *Le Cygne* centré sur le couple que forment le narrateur et sa sœur, qui ne sont pas sans ressembler à Rezzori et à sa sœur Ilse.

<sup>186</sup> NA, p. 33-34. BS, p. 26: *Wir, [...], unser Vater, meine Schwester und ich, sahen in der Grotteske nicht nur das völlig Ungezähmte unserer sonderbaren Hausgenossin, sondern auch etwas Mystisches und Mythologisches: Das Urtümliche des Landes, in dem wir lebten, verleiblicht in einer auserwählten seiner Töchter.*

Comme, dans sa perspective, Cassandra était douée de beaucoup de qualités, elle lui permit d'adhérer à une vision extrêmement positive du monde de son enfance.

## II. 2. B. 2. a. Un guide indomptable et énigmatique

Cette femme ruthène tirait d'abord sa positivité du mystère qui entourait sa naissance. On était incapable de localiser avec certitude le hameau reculé du fond des Carpates d'où provenait Cassandra :

Le trou perdu des Carpates dont elle était originaire – qu'elle pouvait certes nommer, mais non pas situer, sinon 'dans la profondeur des forêts' – [...] <sup>187</sup>.

Même son nom était sujet à caution et renforçait la confusion que suscitaient ses origines dans la mesure où on le lui attribua vraisemblablement après qu'elle eut quitté son village :

Personne n'a jamais deviné d'où lui était venu le nom de Cassandra. Ce ne pouvait pas être son nom de baptême. [...] Elle nous a toujours obstinément caché à quel nom elle répondait là-bas, et qui, pour la première fois, l'avait appelée Cassandra. C'était vraisemblablement quelqu'un du couvent d'où mon père l'avait retirée. Mais même cela n'était pas certain. Seul l'abbé, peut-être à la suite de quelque sinistre prédiction, pouvait avoir voulu la distinguer de la troupe des servantes en lui donnant le nom de la prophétesse de l'Iliade <sup>188</sup>.

Pareille indétermination présente deux avantages. D'une part, elle permettait à Cassandra d'échapper à tout ordre strict et de jouir d'une liberté absolue parce que son prénom censé saisir son identité la rendait encore plus insondable. D'autre part, cette indécision lui donnait les traits d'un être quasi mythique, car elle semblait avoir surgi comme par enchantement d'une réalité elle-même insaisissable et merveilleuse. Le caractère impénétrable de ses origines bucoviniennes conférait ainsi à Cassandra un bien précieux. Elle était habitée d'une dynamique qui lui permettait de transgresser le conformisme, les restrictions et les contraintes que leur identité autrichienne imposait à ses maîtres. Ainsi, elle prenait même une sorte d'ascendant sur eux.

---

<sup>187</sup> NA, p. 14. BS, p. 8: *Das Karpatennest, aus dem sie stammte, sie wusste es zwar zu nennen, aber nicht mehr, wo es lag, „tief in den Wäldern“, jedenfalls, [...].*

<sup>188</sup> NA, p. 14. BS, p. 8: *Keiner hat je herausgefunden, woher ihr der Name Cassandra zugeflogen war. Unmöglich konnte sie darauf getauft worden sein. [...] Wie sie dort gerufen worden war, hat sie uns hartnäckig verschwiegen, desgleichen, wer sie zum ersten Mal Cassandra genannt hatte. Wahrscheinlich war es irgendwer aus dem Kloster gewesen, aus dem mein Vater sie herausgeholt hatte. Aber auch das war fraglich. Nur dem Abt konnte zugetraut werden, dass er sie aus der Schar der Mägde Ŕ vielleicht wegen irgendeiner unheilswangeren Voraussage Ŕ mit dem Namen der Seherin aus der Ilias ausgezeichnet haben mochte.*

## II. 2. B. 2. b. Un guide a-historique capable de braver les forces mortifères

L'autre source vitale de Cassandra réside dans le rapport qu'elle entretenait avec la nature à laquelle Rezzori consacre dans *Neiges d'antan* quelques belles descriptions presque toujours reliées au personnage de sa nourrice, notamment celle-ci :

Son souvenir ne peut être séparé du paysage qui l'a vu naître et grandir : les lointains mélancoliques paresseusement traversés par le ruban d'argent du fleuve dans cette terre de paysans et de bergers, bordée de collines et de montagnes, au sein de l'obscurité des forêts d'où elle venait. Depuis les fenêtres de notre chambre d'enfants, la vue s'élevait au-dessus du vert ondolement des cimes des arbres du jardin, jusqu'aux rangées de peupliers, au long de la grande route qui s'élançait tout droit vers le bleu pâle des lointains où s'étendaient de grands bois. Peut-être cette douleur simiesque dans les yeux de jais de Cassandra venait-elle d'une nostalgie de la paix de ces forêts, troublée seulement par le tambourinement du pivert, nostalgie encore de l'ondolement de l'herbe parfumée dans les clairières<sup>189</sup>.

Bien que Cassandra eût été arrachée à son village natal, elle n'en restait pas moins viscéralement attachée aux paysages dont elle était issue. Le regard empreint de mélancolie qu'elle jetait sur les forêts qu'elle apercevait depuis la demeure de ses maîtres, symbole de la civilisation et d'une vie parfaitement réglée, traduit bien le lien indissoluble à ses racines ancrées dans une nature sauvage et, contrairement à la vision qu'en avaient les colons, épurée de tout caractère dangereux ou barbare. Alors que ses parents n'y étaient nullement sensibles, Rezzori la décrit ici de manière romantique. Elle était un facteur de paix et d'équilibre. Cassandra était directement inscrite dans le monde de son enfance. On peut conclure à une véritable osmose entre Cassandra et sa terre :

Kassandra était chez elle dans les Carpates. Elle aspirait l'air vif des forêts hivernales comme un baume. Si elle avait entendu le hurlement des loups, il aurait raisonné comme une mélodie familière<sup>190</sup>.

---

<sup>189</sup> NA, p. 57-58. BS, p. 48: *Die Erinnerung an sie ist nicht zu lösen aus der Landschaft, die sie hervorgebracht und reifen lassen hatte: die schwermütigen, träg vom Silberband des Flusses durchzogenen Weiten des Bauern- und Hirtenlandes, gesäumt von den Hügeln und Bergen in der Dunkelheit der Wälder, aus denen sie stammte. Der Blick aus den Fenstern unseres Kinderzimmers ging über die grünen Buckel der Baumkronen des Gartens hinaus zu den Zeilen der Pappen entlang der großen Landstraße, die schnurgerade zur blassen Bläue der Ferne hinlief, wo die großen Wälder lagen. Mag sein, dass die Affentruer in Kassandras jettschwarzen Augen aus der Sehnsucht nach der spechtdurchtrommelten Stille jener Wälder und dem duftenden Wiesengrasgewoge auf deren Lichtungen kam, und dass sie hinter ihrer koboldhaften Lustigkeit ihr Heimweh danach verbarg.*

La description du village de Cassandra, qui « se composait d'une poignée de cabanes en bardeaux dont les habitants dormaient l'hiver durant, à côté de leurs moutons, [et où] l'été, les sombres mélodies de leurs flûtes de berger allaient se perdre dans la solitude de la montagne, tout imprégnée du murmure des sapins », revêt également une dimension poétique et souligne le caractère paisible et harmonieux de la nature. NA, p. 14. BS, p.8: *Das Karpatennest, aus dem sie stammte, [...], bestand aus einer Handvoll Schindelhütten, in denen die Bewohner winters bei ihren Schafen schliefen; im Sommer verloren sich die schwermütigen Weisen ihrer Hirtenflöten in die fichtendurchrauschte Bergeinsamkeit.*

<sup>190</sup> NA, p. 17. BS, p. 11: *Kassandra war in den Karpaten zu Hause. Sie sog die scharfe Lust der winterlichen Wälder wie Balsam ein. Hätte sie Wolfsgeheul gehört, es würde ihr wie eine heimatliche Weise geklungen haben.*

Aussi la Bucovine figure-t-elle bel et bien une *Heimat* réconfortante qui lui offrait toutes ses richesses pour qu'elle vive pleinement et qu'elle aille toujours de l'avant.

Rezzori en fournit des preuves dans *Neiges d'antan*. À l'inverse de la mère de Rezzori, qui, coupée de Vienne, se sentait abandonnée et présentait un caractère hypocondriaque, Cassandra se distinguait par sa vitalité quasi animale, par une « vitalité de lutin, bizarrement grimaçante qui lui était propre, et une énergie irrésistible<sup>191</sup> ».

Son inscription dans la terre bucovinienne qui transparaisait dans sa communion avec la nature la remplissait d'une sérénité et d'une force, qui, contrairement à ses maîtres autrichiens, l'aidèrent à braver les crises et les pires dangers<sup>192</sup>. Elle incarnait une énergie vitale insoumise et extraordinaire, qui, grâce à son lien avec sa terre, parvenait à repousser les puissances mortifères de l'Histoire<sup>193</sup>.

## II. 2. B. 2. c. Une pluralité enrichissante

Parce que Cassandra était directement reliée à sa *Heimat*, elle se nourrissait de la substance même qui constituait sa terre. Elle est ainsi, pour Rezzori, le symbole de la Bucovine, voire « l'essence des lieux, une manière de génie tutélaire<sup>194</sup> ». Son identité reflétait directement l'altérité d'un pays, qui, grâce à Cassandra, devint synonyme d'une extrême richesse pour l'auteur. En ce sens, « elle seule [Cassandra] focalise l'ensemble des innombrables traits qui font de Czernowitz une matrice foisonnante<sup>195</sup> », c'est-à-dire l'espace d'une pluralité capable de transcender les frontières où l'identité et la vie procèdent de l'ouverture à ce qui est autre et à l'Autre.

### - la langue, reflet et véhicule de la pluralité de la Bucovine

Divers éléments permettaient à Cassandra de revendiquer les bénéfices de sa pluralité, à commencer par la nature de la langue qu'elle maniait pour évoluer et s'affirmer à

---

<sup>191</sup> NA, p. 18. BS, p. 11: [...] mit ihrer koboldhaften, bizarr grimassierenden Lebendigkeit, deren Energie niemand sich zu entziehen vermochte.

<sup>192</sup> Ce fut notamment le cas lors de l'exil de la famille pendant la Première Guerre mondiale. Cassandra fut la seule à faire preuve de bon sens et de calme, assurant ainsi la survie de ses maîtres. Contrairement aux membres de la famille, elle ne perdit en outre rien de sa superbe ni de sa vitalité après 1918 alors que ses maîtres subirent, comme nous le préciserons plus tard, une régression dans une province en proie à de nombreux changements.

<sup>193</sup> Cassandra goûta cette force et cette liberté durant toute la période que Rezzori passa à Czernowitz et marqua ainsi son lien avec la Bucovine. Elle fut néanmoins rattrapée par l'Histoire dont elle subit le pouvoir de déconstruction lors de la Seconde Guerre mondiale. De fait, elle disparut sans laisser la moindre trace. Sans doute avait-elle été victime des attaques meurtrières perpétrées par les Russes dans la région durant le conflit.

<sup>194</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 151.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 151.

Czernowitz. Alors qu'elle n'aurait dû recourir qu'à l'allemand, Cassandra continuait de parler son propre idiome. L'originalité de celui-ci résidait dans le fait qu'il constituait une synthèse de toutes les langues parlées dans la région. En effet, nous apprenons qu'elle « mélangeait [le roumain et le ruthène] en y mêlant des bribes de toutes les autres langues en usage chez nous. [...] Il [l'idiome de Cassandra] avait été ramassé un peu partout, si bien que son secret était quelque peu percé ; il n'en était cependant pas plus facile à analyser. Il avait pour base un allemand qui n'avait jamais été ni bien ni complètement appris, et dont les lacunes étaient comblées à l'aide de mots et de tournures appartenant à toutes les autres langues parlées en Bucovine. Ainsi un mot sur deux était-il ruthène, roumain, polonais, russe, arménien ou yiddish ; j'ai même trouvé des termes hongrois et turcs<sup>196</sup> ».

En se servant du « manteau d'Arlequin de sa langue [qui] était composé de mille rapiécages bariolés<sup>197</sup> », Cassandra s'ouvrait à « l'universalité éclatée<sup>198</sup> » que composait la population plurinationale de Czernowitz, creuset de nationalités et de cultures. Grâce à son « langage ouvert sur le multiple<sup>199</sup> », elle manifestait sa volonté et sa capacité d'enrichir son identité dont la puissance procédait de son désir même de métissage. Comme elle la liait directement à la Bucovine plurielle, sa langue hétérogène constituait une « dimension de la *Heimat*<sup>200</sup> » à part entière.

---

<sup>196</sup> NA, p. 59. BS, p. 49: *Sie vermengte die beiden Sprachen und mischte darunter Brocken aus allen anderen ein, die bei uns in Umlauf waren. [...] ein Geheimidiom innerhalb unserer allgemeinen Umgangssprache, aber dermaßen aus allen Winkeln zusammengefeigt, dass das Geheimnis gewissermaßen löchrig, darum doch nicht leichter aufzuschlüsseln war. Der Hauptteil dieses Idioms war ein niemals richtig und zur Gänze erlerntes Deutsch, dessen Lücken ausgefüllt waren mit Wörtern und Redewendungen aus sämtlichen anderen Zungen, die in der Bukowina gesprochen wurden. So war jedes zweites oder drittes Wort entweder ruthenisch, rumänisch, polnisch, russisch, armenisch oder jiddisch; auch ungarische und türkische habe ich gefunden.*

<sup>197</sup> NA, p. 60. BS, p. 51: *[...] ihr Sprachkleid [war] aus tausend bunten Flickern zusammengesetzt.*

Rezzori se souvient également de la richesse linguistique de la Bucovine dans *Murmures d'un vieillard* : « J'ai dans l'oreille la confusion des langues de ce pays fabuleux : roumain, ukrainien, allemand, yiddish, polonais, russe, magyar, truc, arménien, tsigane. Une Babel dans laquelle, grâce à un amalgame localement bien ancré de profonde sympathie et de connaissance cynique du monde, tout le monde se comprenait ».

MV, p. 60. GG, p. 35: *Ich habe das Sprachgewirr jenes fabulösen Landes im Ohr: rumänisch, ukrainisch, deutsch, jiddisch, polnisch, russisch, madjarisch, türkisch, armenisch, zigeunerisch. Ein Babel, in dem dank eines bodenständigen Amalgams von tiefempfindender Anteilnahme und zynischer Welterkenntnis jeder jeden verstand.*

<sup>198</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 151.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 147-162. Ici, p. 151.

<sup>200</sup> SPINEI, Cristina, *Über die Zentralität des Peripheren: Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 165: *So wird Sprache als Dimension der Heimat gefeiert, [...]. C. Spinei précise cet argument de la manière suivante : « La dimension territoriale de la langue que révèlent les textes est un principe clé d'un critère d'identification reposant sur la langue qui joue un rôle déterminant dans la relation à la Heimat ».*

Rezzori semble attribuer à Cassandra et à sa langue rapiécée de toutes parts une dimension utopique. Fière de son caractère hybride et de ses origines plurielles, qui transformaient la nature diffuse de son identité<sup>201</sup> en une force, elle tendait à effacer les divisions et à réunir les contraires. Ce goût naturel et profond du mélange que lui inculquait la Bucovine la poussait à prendre en compte la complexité de la réalité qu'ignoraient ses maîtres prisonniers d'un schéma de pensée qui était stérile parce qu'il était uniforme et équivalait par là même à un déterminisme aveuglant.

#### - tolérance et accueil de l'Autre

Autre conséquence de cette ouverture à une altérité que l'auteur présente, à travers Cassandra, comme un facteur d'enrichissement dans *Neiges d'antan* : elle renforçait et consacrait l'humanité de la nourrice. En effet, un tel esprit d'ouverture éradique la peur de l'Autre, quel qu'il soit, et suscite la volonté de venir à sa rencontre.

L'attitude de Cassandra l'illustre. De fait, elle se distinguait par sa curiosité d'autrui. Arrogants envers les membres des groupes nationaux non germanophones, les parents de Rezzori se retranchaient tant physiquement que linguistiquement dans leur monde où ils étaient condamnés à une grande solitude, voire à une marginalité, comme nous aurons encore l'occasion de l'analyser. Forte de sa langue mosaïque, Cassandra était quant à elle capable de nouer des liens avec tous les autochtones, sans distinction d'appartenance nationale. Elle les considérait tous avec respect, se fondant ainsi harmonieusement dans la masse des habitants de Bucovine :

Elle parlait à ses semblables comme une fille du peuple s'adressant au peuple dans sa langue<sup>202</sup>.

---

*Ibid.*, p. 164: *Die territoriale Dimension der Sprache, die an den Texten abzulesen ist, steht als grundlegendes Prinzip eines auf die Sprache gestützten identifikatorischen Merkmals, das sich als definitiv für die Relation zur Heimat erweist.*

<sup>201</sup> NA, p. 58-59 : « Nous n'avons jamais pu déterminer avec assurance quelle était son origine. L'hypothèse la plus immédiate, c'est qu'elle était houstoule, et donc fille de ces Gorals des montagnes qui parlent ruthène et vivent au nord des Carpates, dont on dit qu'ils sont les descendants directs des Daces qui, devant les Romains, avaient fui vers le monde sauvage et primitif des forêts. Mais Cassandra pouvait tout aussi bien être roumaine – c'est-à-dire un produit de toutes ces peuplades qui, dans les temps obscurs de la chute de l'Empire romain, avaient déferlé sur notre pays, car elle parlait les deux langues, le roumain comme le ruthène, [...] ».

BS, p. 49: *Wir haben nie mit Sicherheit bestimmen können, von welcher Nationalität sie war. Nächstliegend war die Vermutung, dass sie Huzulin sei. Also eine Tochter der ruthenisch sprechenden Berggoralen, die in den nördlichen Karpaten leben und von denen es heißt, sie seien die unverfälschten Nachkommen der Dakier, die vor den Römern in die urweltliche Wildnis der Wälder geflüchtet waren. Cassandra konnte aber ebenso gut auch Rumänin sein. Das heißt: das Produkt ziemlich aller Völkerschaften, die in den dunklen Jahrhunderten des Verfalls der Römerschaft über unser Land gewogt waren; denn sie sprach beides, rumänisch sowohl als auch ruthenisch, [...].*

<sup>202</sup> NA, p. 17. BS, p. 11: *Sie sprach zu ihresgleichen als eine aus dem Volk zum Volk in dessen Sprache.*

Son identité plurielle l'amenait à jouer un rôle de médiatrice. Elle symbolisait à sa manière un contre-pouvoir peut-être susceptible sinon de contrecarrer, du moins de limiter les effets néfastes de la hiérarchisation de la société qu'entraînait le modèle ethnocentrique autrichien dont Rezzori suggère ainsi le caractère sectaire.

La tolérance de Cassandra, qui acceptait la singularité et l'altérité des personnes qu'elle côtoyait, se doublait d'un amour de l'autre et d'un désir sincère d'abolir la distance et l'étrangeté entre elle et autrui. La dévotion et la fidélité dont elle faisait preuve à l'égard de ses maîtres, plus particulièrement envers le père de l'auteur<sup>203</sup> qu'elle continua de servir fidèlement après le divorce des parents, la tendresse qu'elle avait pour leurs enfants, surtout pour le jeune Gregor qu'elle protégeait et chérissait comme son propre fils, ainsi que sa décision d'épouser un veuf et de s'occuper corps et âme de ses enfants<sup>204</sup> après le départ d'Ilse et de Gregor de Czernowitz, le prouvent. Cassandra se distinguait par sa connaissance des autres et sa générosité à toute épreuve.

Elle réussit à approfondir son ancrage en Bucovine parce que le goût de l'altérité que lui inspirait sa *Heimat* plurielle développa chez elle une faculté grâce à laquelle elle s'impliqua activement dans le présent, dans le sens d'un apaisement des tensions entre les membres des différentes communautés nationales.

## **II. 2. C. Un ailleurs devenu un espace-temps identitaire : Cassandra, mère Bucovine**

L'omniprésence de cet être dynamique qui est en communion parfaite avec sa terre nous amène à nous demander quel rôle exact Cassandra joua dans la construction identitaire de Rezzori et dans son positionnement par rapport à la Bucovine.

Pour répondre à cette interrogation, il convient tout d'abord de noter l'insistance avec laquelle l'auteur décrit et célèbre l'intimité qui s'était établie entre l'enfant qu'il était et Cassandra.

### **II. 2. C. 1. Un lien fusionnel**

Dans l'univers familial, il était le seul à percevoir l'humanisme et la richesse de sa nourrice ruthène grâce à son regard candide encore préservé des préjugés des adultes.

---

<sup>203</sup> NA, p. 21 : « Aussi bien ma sœur que Cassandra adoraient mon père ». BS, p. 14: *Sowohl meine Schwester wie auch Cassandra vergötterten meinen Vater.*

<sup>204</sup> NA, p. 69 : « Elle a élevé ces enfants. Lorsque, peu après, leur père mourut, elle resta et travailla pour eux comme une bête, [...] ». BS, p. 59: *Sie hatte diese Kinder aufgezogen. Als bald auch deren Vater starb, blieb sie allein mit ihnen und plagte sich grau für sie, [...].*

Leur complicité, qui amenait Cassandra à prendre systématiquement la défense de Gregor en cas de conflit et à lui servir de rempart contre les attaques menées par ses parents et sa sœur, était telle que tous deux en venaient à oublier le reste du monde. Ils évoluaient dans leur propre sphère dont l'accès était strictement impossible et interdit aux autres. La preuve irréfutable de leur concorde consiste dans le fait que Rezzori était le seul être capable de comprendre la langue de sa nourrice. C'était « un absurde jargon qui n'était compris que de moi, et à grand-peine par ceux, qui, comme elle, devaient présenter ce qu'ils avaient à dire dans un pareil manteau d'Arlequin linguistique. On peut contester le fait que j'ai été nourri au lait de Cassandra, mais pour ce qui est de sa langue, il n'y a aucun doute à avoir. Depuis ma naissance, j'avais entendu cet idiome avant tout autre. Il m'était aussi naturel que l'air que je respirais. Au début, c'est très spontanément que je le babillais innocemment, et c'est seulement lorsqu'on me corrigea continuellement, que l'on rit de certaines de mes expressions, que l'on secoua la tête avec incrédulité devant certaines d'entre elles, et que d'autres me furent sévèrement interdites, que je pris conscience que la langue de Cassandra comme la mienne devait être quelque chose de très particulier, un idiome secret à l'intérieur de la langue couramment usitée, [...]»<sup>205</sup>.

Leur langue qui dérogeait à toutes les règles en vigueur leur permettait de vivre en bonne intelligence, et ce de manière exclusive. Cela donna d'ailleurs parfois lieu à des situations cocasses. L'enfant était obligé de se faire l'interprète de la nourrice auprès de ses parents qui étaient à la fois impuissants face à un être qui leur était inaccessible et déconcertés de voir leur enfant capable de trouver contre toute attente un sens aux propos incohérents de Cassandra. En conséquence, le fait de partager un idiome commun revint à sceller une alliance.

On en déduit l'immense pouvoir de Cassandra sur le jeune Gregor. En effet, c'est à Cassandra que Rezzori est redevable du premier instrument grâce auquel il put découvrir et apprivoiser son univers, car elle lui inculqua une langue dont elle seule maîtrisait les secrets, mais qui paraissait naturelle à l'enfant qui ne se souciait pas de son caractère étrange. Au contraire, il assimila complètement l'altérité de sa langue devenue

---

<sup>205</sup> NA, p. 59. BS, p. 49-50: *Das Ergebnis war jenes absurde Kauderwelsch, das nur von mir verstanden wurde, notdürftig noch von denen, die gleich ihr, was sie zu sagen hatten, in einem ähnlich bunten Sprachkleid vorbringen mussten. Mag es immerhin fraglich sein, dass ich mit Kassandras Milch genährt worden war, mit ihrer Sprache bin ich's zweifellos. Seit ich geboren war, hatte ich vor allem anderen dieses Idiom gehört. Es war mir so natürlich wie die Luft, die ich atmete. Ganz selbstverständlich plapperte ich's anfangs sorglos nach, und erst, als man mich fortgesetzt korrigierte, über gewisse meine Ausdrücke lachte und über andere verständnislos den Kopf schüttelte, wieder andere mir streng verwies, wurde mir bewusst, dass meine und Kassandras Sprache etwas sehr Partikulares sein musste, ein Geheimidiom innerhalb unserer allgemeinen Umgangssprache, [...].*

spontanément familière. Le monde que l'enfant observait à travers Cassandra prenait uniquement sens par le biais de l'idiome que cette femme lui transmet. Le lien qui les unissait était donc plus que linguistique. Il revêtait une dimension ontologique parce que Cassandra apprit à son protégé à percevoir la réalité. Elle lui révéla l'essence du monde et du présent.

## II. 2. C. 2. La revendication d'une filiation

En outre, leur intimité était redoublée par le fait que le jeune Gregor ne voyait pas en Cassandra qu'une simple nourrice. Elle incarnait bien plus pour lui. En effet, il la considérait comme une figure maternelle à part entière. Certes, elle avait été appelée dans le foyer pour y tenir le rôle de nourrice, à cause des circonstances. On avait jugé que la mère de l'auteur avait une santé trop fragile. Cela favorisa d'emblée le développement d'un lien étroit entre l'enfant et Cassandra. Toutefois, Rezzori avance d'autres raisons pour justifier le caractère privilégié de leur relation. Il reconnaît avoir placé Cassandra sur un pied d'égalité avec sa génitrice.

D'instinct, il se plia à son autorité, il lui accorda des droits maternels, qui, dit-il, étaient par certains aspects même plus étendus que ceux dont sa mère naturelle pouvait légitimement se prévaloir<sup>206</sup>. Par cette confession, Rezzori prouve qu'il considérait Cassandra comme un être humain capable de sentiments et de bonté et qu'il s'opposait ainsi à ses parents. Preuve que cette proximité relevait d'une intimité telle qu'on peut l'observer entre une mère et son enfant, les deux complices se vouaient un amour sincère et sans faille.

Après avoir été privée de son fils, qu'on lui arracha brutalement dès sa naissance, elle vit en Gregor un enfant de substitution qu'elle se fit un devoir de protéger<sup>207</sup>. Dans *Neiges d'antan*, Rezzori se souvient que la tendresse qu'elle éprouvait pour lui prit des proportions quasi démesurées. Elle en vint à réclamer des droits sur lui et à fonder toute son existence sur lui :

Plus ma sœur grandissait et s'éloignait de l'univers de la chambre d'enfants [...], et plus Cassandra prenait possession de moi avec exclusivité pour faire de moi son étoile<sup>208</sup>.

<sup>206</sup> NA, p. 43 : « Je lui ai plus volontiers accordé la plénitude de ses droits maternels qu'à ma propre mère, [...] ». BS, p. 35: *Ich habe ihr sämtliche mütterlichen Rechte williger eingeräumt als meiner leiblichen Mutter, [...]*.

<sup>207</sup> NA, p. 58 : « [...] moi qui étais le don du ciel, venu remplacer son enfant perdu [...] ». BS, p. 49: *Selbst [ich], der ich die Gottesgabe für ihr verlorenes Kind war, der wiedergeschenkte süße Kern ihres Lebens R [...]*.

<sup>208</sup> NA, p. 43. BS, p. 35: *Und je stetiger meine Schwester aus dem Kinderzimmer herauswuchs [...], umso ausschließlicher ergriff Cassandra von mir Besitz und machte mich zu ihrem Stern.*

Leurs destins étaient mêlés dans la mesure où Cassandra définissait son identité à l'aune du lien qu'elle tissa avec Gregor. Ce dernier donnait un sens à sa vie de la même manière qu'elle-même donnait un contenu à celle de l'enfant. Symbole de sérénité et gage de protection, elle devint aussi son guide. Elle l'initia au monde, qui, en sa présence, revêtait ainsi toujours une dimension extraordinaire et une incroyable richesse :

Je tends les bras vers Cassandra pour qu'elle me porte. Elle est pour moi la médiatrice du monde, l'essence de la protection et de la sécurité avec lesquelles j'affronte les événements. Tout ce qu'il y a de merveilleux dans la découverte de l'univers s'accomplit sous son égide, avec son aide<sup>209</sup>.

Tous deux se retrouvaient et se définissaient donc dans une relation d'interdépendance. Cassandra prétendait retrouver une raison d'être dans sa mission auprès de Gregor tandis que l'enfant n'aurait pas supporté d'être privé de sa présence :

Ma mère ne s'entendit jamais avec elle, et l'aurait renvoyée si elle n'avait intuitivement compris que sans elle je ne pouvais exister<sup>210</sup>.

En conséquence, le lien qui l'unit à Cassandra, à qui il portait une affection<sup>211</sup> et une confiance illimitées, participe de la substance même de son identité.

Jeune homme, depuis longtemps déjà séparé de sa nourrice, Rezzori revendiqua cette fois ouvertement et en toute conscience sa filiation avec Cassandra :

Je l'ai vue pour la dernière fois avant la guerre, durant l'hiver 1937-1938. [...] Elle rit de son rire de paysan : « Hohohoho ! », et elle riait toujours en partant. [...] Un ami qui m'accompagnait et ignorait tout de son rôle dans ma vie, me demanda étonné : « Mais qui est donc cette femme de Cro-Magnon ? », « Ma deuxième mère », répondis-je<sup>212</sup>.

L'écrivain le fait finalement aussi, avec un recul bien plus important encore, lors de la rédaction de *Neiges d'antan* en plaçant l'anecdote de sa dernière rencontre avec Cassandra, qui déclencha justement la revendication de cette filiation, à la toute fin du chapitre qu'il lui consacre. À l'automne de sa vie, alors qu'il médite sur le chemin parcouru, il ne se contente pas de témoigner de sa fidélité à Cassandra. Le retour aux origines et au cœur

---

<sup>209</sup> NA, p. 21. BS, p. 15: *Ich recke meine Arme zu Cassandra auf, damit sie mich hochhebe. Sie ist für mich die Weltvermittlerin, Inbegriff des Geborgenseins, der Sicherheit, mit der ich den Erlebnissen begegne. Alles Wunderbare der Weltdeckung vollzieht sich unter ihrem Schutz, mit ihrer Förderung.*

<sup>210</sup> NA, p. 21. BS, p. 15: *Für jedermann sonst ist sie eine Halbwilde. Meine Mutter kam nie mit ihr zurecht, würde sie fortgeschickt haben, hätte sie nicht intuitiv begriffen, dass ich ohne Cassandra nicht existieren konnte.*

<sup>211</sup> NA, p. 21 : « Je l'aimais profondément, et si j'en vins aussi à croire en sa sauvagerie et en sa laideur inhumaine, cela tient à ce que je ne cessais d'entendre à la maison, comme au dehors ». BS, p. 15: *Ich liebte sie innig, und es geht aufs unablässige Hörensagen in und außer dem Haus zurück, wenn am Ende auch ich an ihre Unzivilisiertheit und unmenschliche Hässlichkeit glaubte.*

<sup>212</sup> NA, p. 70. BS, p. 59: *Ich habe sie zum letzten Mal kurz vor dem Krieg gesehen, im Winter 1937 auf 1938. [...] Sie lachte ihr volltönendes Bauernlachen: „Hohohoho!“ und lachte noch, als sie davon ging, [...]. Ein Freund, der mit mir war und nichts von ihrer Rolle in meinem Leben wusste, fragte verwundert: „Wer ist dieses Cromagnon-Weib?“ „Meine zweite Mutter“, sagte ich.*

même de son être auquel l'autobiographe aspire pour saisir son identité le ramène inexorablement à Cassandra. Leur relation si intense et si intime défie les lois du temps et même de la mort parce que Rezzori reste entièrement habité par l'esprit de Cassandra. L'héritage qu'elle lui a légué est inscrit au plus profond de lui-même.

Comme Cassandra marqua Rezzori à jamais, il appartient à ce dernier de s'identifier à elle et à ce qu'elle incarnait. Dans cette perspective, le rôle de mère qu'elle joua pour Rezzori prend également, et peut-être même avant tout, une dimension symbolique.

Réunissant en elle toutes les composantes et les forces de sa terre natale dont elle était la métaphore, Cassandra fait figure de mère Bucovine. Son impact sur la manière dont Rezzori appréhende l'espace qui l'a vu naître et grandir s'avère dès lors déterminant.

À l'inverse des parents de l'auteur, qui refusaient tout contact direct avec la région et les individus qui la peuplaient, Cassandra faisait partie intégrante de la Bucovine. Aussi donna-t-elle à Gregor une clé précieuse pour percevoir cette région de l'intérieur, à travers son regard qui était celui d'un membre incontesté et incontestable du monde bucovinien. Elle lui transmet ainsi la connaissance qu'elle avait de sa terre et la sagesse qu'elle y trouvait. Grâce à elle, Rezzori, élément exogène en vertu de ses origines, parvint à percer, de l'intérieur, la réalité de la Bucovine. Elle l'ouvrit à une richesse et à une profondeur qui font apparaître les contradictions et les limites de l'image qu'en avaient les germanophones.

Au contact de Cassandra, il pénétra dans une réalité en tous points authentique, qui échappait autant à une stratégie d'idéalisation qu'à une volonté de dénigrement. On peut reprendre l'exemple de la langue de la nourrice ruthène pour l'illustrer. Il s'agit là de la langue de sa prime enfance dont Rezzori est imprégné puisqu'il dit l'avoir bue comme le lait maternel. Elle équivaut à la synthèse de toutes les langues parlées en Bucovine. Aussi semble-t-il avoir absorbé, c'est-à-dire ingéré d'emblée, de manière parfaitement naturelle, toutes les facettes culturelles d'une région éminemment complexe. Comme la langue correspond à une réalité immatérielle qui se forme à l'intérieur de l'individu, Cassandra transmet directement à Rezzori, par son idiome synthétique, la pluralité de la Bucovine. Il disposait ainsi d'un instrument grâce auquel il était à même de déchiffrer ses mystères et son essence. Le fait qu'il la maîtrisât, contrairement à ses proches, suggère qu'il avait dépassé l'absence de communication, donc le fossé séparant les deux univers dont son identité procède, à savoir le monde autrichien et le monde bucovinien.

En assimilant l'altérité de Cassandra, il a pu osciller entre deux sphères réputées incompatibles, sans jamais éprouver le sentiment d'être déchiré entre deux pôles<sup>213</sup>. Nous rejoignons V. Glajar qui en conclut au dépassement de l'antagonisme entre le monde oriental et le monde occidental :

La relation entre Cassandra et Gregor donne une image différente, une image plus complexe qui ne se réduit pas à la dichotomie Est-Ouest. L'Est et l'Ouest ne s'opposent plus, mais forment une union hybride<sup>214</sup>.

En lui apprenant sa langue plurielle, et, au-delà une autre manière de considérer le monde et autrui par le biais de l'altérité, Cassandra fit don à l'auteur d'une identité hybride qui le rendit digne d'évoluer dans l'espace profondément métissé qu'était la Bucovine, voire de s'y inscrire.

Ce faisant, Cassandra se substitua à la mère de Rezzori. En demeurant insensible à la profondeur de Czernowitz, cette dernière échoua à remplir la mission qui lui incombait en tant que mère : relier son fils à sa terre natale parce qu'elle lui demeura pour sa part complètement étrangère. Mère Bucovine, Cassandra aida à l'inverse Rezzori à s'identifier de manière naturelle à la terre de son enfance. Rezzori utilise une belle image pour décrire ce sentiment d'appartenance rendu possible par sa nourrice ruthène :

[...] toute ma vie j'ai senti que, nourrisson allaité par Cassandra, j'avais aspiré en moi, avec toutes ses forces claires et obscures, le lait de la terre dont elle – et non ma mère – était originaire<sup>215</sup>.

En lui donnant son lait, cette femme à qui il n'était attaché par aucun lien de sang lui donna dès le départ directement la sève, la force vitale et l'esprit qui animaient la Bucovine et qui l'animaient donc lui aussi depuis le premier jour de son existence :

Aucun lien naturel ne pouvait m'en rapprocher davantage que celui qui passait par Cassandra<sup>216</sup>.

<sup>213</sup> Aussi Rezzori est-il parvenu à dépasser « la contradiction interne » que relève C. Spinei et qui caractérisait, selon elle, encore au départ le lien de l'auteur à la Bucovine. Ce balancement entre deux réalités l'incita à développer une « position propre » qui consista à mesurer et à accepter le caractère hétérogène de son identité.

**SPINEI, Cristina**, *Über die Zentralität des Peripheren: Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 175: *Der hierin beschriebene Widerspruch erhält durch sein positives movens in der Entwicklung zu einer eigenen Positionierung gegenüber der fremden Disposition eine Aufwertung im Sinne einer identitätsstiftenden Komponente.*

<sup>214</sup> **GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*, op. cit., p. 39: *The relationship between Cassandra and little Gregor provides a different picture, one that is too complex to be captured by the East-West dichotomy. East and West no longer preclude each other but form a hybrid union.*

<sup>215</sup> NA, p. 15. BS, p. 9: *[...] weil ich mein Leben lang gespürt habe, dass ich als Kassandras Ziehkind die Milch der Erde, der sie, nicht aber meine Mutter entstammte, mit allen ihren hellen und dunklen Kräften in mich eingesogen habe.*

<sup>216</sup> NA, p. 50. BS, p. 41: *Ich konnte ihm [dem vielgestalteten Volk der Bukowina] nicht leiblicher verbunden sein als durch Cassandra.*

Ce lait maternel qui permit à Rezzori de se développer revêt une dimension symbolique. De même qu'il a pu grandir grâce au lait de sa nourrice, il a pu construire son identité, c'est-à-dire évoluer et progresser parce que Cassandra lui a offert des origines dans une terre et qu'il a donc eu un point de départ pour juger de la distance parcourue. Sans elle, il n'aurait pu, semble-t-il, se prévaloir d'aucun fondement identitaire aussi profond et immédiat. S'il n'avait pas bénéficié du lait de sa nourrice ni de sa présence à ses côtés pour l'initier au monde, sa vie aurait été dépourvue de toute substance. Cassandra l'a fait devenir lui-même. Elle a donné une réalité à son être en l'inscrivant dans un espace qu'il a fait à son tour sien. Quant à la langue plurielle que Cassandra lui inculqua dans leur dualité exclusive, elle renforce cette idée. Elle évoque l'image d'un cordon grâce auquel la nourrice le raccorde à jamais, de manière innée, à la Bucovine qui revêt ainsi également une dimension rassurante.

Il ressort de l'analyse du lien qui unit Rezzori à Cassandra que cette dernière a véritablement créé les conditions nécessaires à son enracinement, au départ apparemment improbable, en Bucovine. Par conséquent, il a pu la considérer comme son véritable pays, comme une *Heimat* telle qu'elle a été définie dans les études théoriques qui lui ont été consacrées. De fait, elle s'impose à Rezzori comme un territoire où il s'était senti en paix et qui lui avait offert à la fois des éléments d'identification et des repères pour façonner son existence puisqu'il continua d'appliquer les principes de sa nourrice tout au long de son parcours. Or, ces différents critères participent précisément à l'image qu'I.-M. Grevens défend de la *Heimat* censée être un « espace satisfaisant les besoins territoriaux d'identité, de sécurité et d'organisation active de la vie<sup>217</sup> » ou encore à celle de H.-G. Pott. Lui perçoit la *Heimat* comme « un territoire synonyme de sécurité et d'apprentissage dans lequel l'individu vit la première étape de la formation de son identité<sup>218</sup> ».

L'auteur est conscient que sa relation privilégiée à Cassandra l'a amené à adopter une position marginale dans l'univers familial, et au-delà dans le milieu germanophone dans lequel il vivait.

---

<sup>217</sup> GREVENS, Ina-Maria, *Auf der Suche nach Heimat*. München, C. H. Beck, 1979, p. 212: [...] *Satisfaktionsraum der territorialen Bedürfnisse nach Identität, Sicherheit und aktiver Lebensgestaltung*.

<sup>218</sup> POTT, Hans-Georg, *Der ‚neue‘ Heimatroman? Zum Konzept ‚Heimat‘, in der neueren Literatur*, in POTT, Hans-Georg (Hg.), *Literatur und Provinz. Das Konzept ‚Heimat‘, in der neueren Literatur*. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1986, p. 7-22, ici p. 11: *Darin liegt, dass der Mensch wie das Tier gebunden ist an ein Territorium als Schutz- und Lernraum, in dem er die erste Einrichtung seiner Identität erfährt*.

Mais, s'il a réussi, grâce à elle, à se reconnaître dans cette région, c'est aussi sans doute parce que lui-même est né au moment même où l'empire habsbourgeois allait être effacé par la guerre. Il n'avait donc plus connu directement l'autre réalité : celle de la suprématie et de la splendeur autrichiennes dont ses proches étaient eux encore empreints et selon laquelle ils continuaient d'appréhender la Bucovine, de manière postcoloniale. L'influence de Cassandra s'avéra immense, car elle guida un héritier autrichien du jour d'après. Automatiquement plus hermétique au système de pensée et aux normes d'un passé révolu, Rezzori s'avéra plus disposé à s'ouvrir à la réalité immédiate de la Bucovine que ses proches, et ce d'autant plus sous l'influence de Cassandra qui s'imposa à lui par son extraordinaire force vitale qui semblait la protéger des attaques de l'Histoire, voire l'en extraire.

De fait, le poids du passé et la dissolution de leur monde accentuèrent le fossé qu'ils avaient instauré entre eux et cette région. L'attitude d'Ilse, la sœur aînée de l'auteur, l'illustre. Elle n'éprouva après 1918 aucun sentiment d'appartenance à un espace qu'elle avait découvert alors qu'il était encore placé sous l'autorité autrichienne et dont elle ne parvint pas à accepter la restructuration. Autrement dit, le fait qu'elle continuât de s'orienter par rapport au passé l'empêchait de prendre en considération la Bucovine en tant qu'entité. À l'inverse, son frère la goûta et la saisit spontanément grâce à Cassandra qui avait transformé pour lui Czernowitz en un berceau :

Ma sœur, surtout, qui avait huit ans en 1918 lors de l'éclatement de la vieille Autriche, et avait donc vécu la partie capitale de son enfance dans l'aura d'un monde disparu, ne réussit jamais à se sentir tout à fait chez elle parmi les porteurs de fourrure de mouton et de caftan, parmi les militaires d'opérette qui faisaient cliqueter leurs éperons, et les élégants de province qui sentaient l'ail. Pour ma part, je n'y éprouvais aucune difficulté<sup>219</sup>.

### **II. 2. C. 3. Un attachement sincère et durable à la Bucovine**

En outre, la légitimité de son appartenance se vérifie à l'intensité des sentiments que Rezzori a nourris jadis et qu'il continue d'éprouver, en 1989, pour la Bucovine.

À la fierté qu'elle lui inspire s'ajoute un amour pur et inconditionnel pour tout ce qui la compose. Parce qu'il a d'emblée aimé profondément et loyalement Cassandra, il porte à cette région un attachement indéfectible qu'il déclare ouvertement dans *Neiges d'antan* :

---

<sup>219</sup> NA, p. 50. BS, p. 41: *Vor allem meiner Schwester, die 1918 beim Zusammenbruch des alten Österreich acht Jahre alt gewesen war, also den grundlegenden Teil ihrer Kindheit in der Aura einer untergegangenen Welt durchlebt hatte, gelang es niemals gänzlich, sich daheim zu fühlen unter Schafspelz- und Kaftanträgern, sporenklirrenden Operettenmilitärs und knoblauchgesättigten Provinzelegants. Ich für meinen Teil hatte damit keinerlei Schwierigkeit.*

J'aimais ce pays, j'aimais sa beauté, son étendue et son caractère primitif, et j'aimais aussi le peuple qui y vivait<sup>220</sup>.

Rezzori n'a donc pas développé qu'un lien de proximité avec un ensemble géographique ou culturel. Il ressent aussi un ancrage émotionnel sincère dans un espace, qui a modelé son cœur et son âme<sup>221</sup>. En conséquence, l'auteur figure une *Heimat* à jamais synonyme pour lui de matrice à laquelle le rattache un lien viscéral, irréductible et absolu :

[...], mes vraies racines étaient dans ce pays. [...] Seulement un huitième de mon sang avait ici son origine, mis à part le lait maternel de Cassandra. Mais c'était ma terre, à laquelle mon âme était liée plus fortement qu'au chant wagnérien entonné par mon père, plus fortement qu'à l'agressivité pangermaniste qu'on avait inculquée dans ma jeunesse à chaque écolier par le biais de la politiquement fort active Ligue scolaire allemande, plus fortement encore qu'à l'univers séduisant des contes et légendes des Romantiques allemands, qui ne pouvait se mesurer avec la mystique des contes de Cassandra<sup>222</sup>.

Quelle conclusion la première dialectique sur laquelle Rezzori construit l'image de sa terre natale appelle-t-elle ? Quelles conséquences le fait que la Bucovine soit à la fois un ailleurs et un lieu d'enracinement, ou plus précisément, un ailleurs devenu un lieu d'ancrage implique-t-il au niveau du positionnement de l'auteur ?

Nous avons fait apparaître que Cassandra a servi de contrepoids à l'autorité de ses parents germanophones. Guidé et encouragé par sa nourrice ruthène, symbole d'une pluralité assumée et enrichissante, Rezzori a réussi à s'ouvrir à un monde profond et complexe

---

<sup>220</sup> NA, p. 50. BS, p. 41: *Ich liebte das Land und seine Schönheit, seine Weite und Ursprünglichkeit, und ich liebte das Volk, das dort lebte.*

L'intensité du lien qui rattache Rezzori à Cassandra, symbole de la Bucovine, en dépit du temps écoulé depuis leur séparation et que nous venons de démontrer, nous amène à remettre en question l'analyse de C. Spinei. Pour elle, la déclaration d'amour à sa terre natale à laquelle se livre l'auteur s'avère exagérée, comme si Rezzori y trouvait un élément qui conférerait, par conséquent, un caractère fatalement théâtral et artificiel à la légitimation de son identité par le biais de sa réflexion sur l'impact de Czernowitz dans son évolution.

**SPINEI, Cristina**, *Über die Zentralität des Peripheren: Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 161: *Heimatliebe erscheint manchmal übersteigert und in der Bestrebung um eine restaurative emotionale Auffassung führt nicht selten zu aufgezwungenen Selbst-Legitimierungen, [...].*

<sup>221</sup> L'aspect émotionnel constitue, selon I.-M. Grevens, le second versant de la *Heimat* qu'elle refuse d'envisager comme un simple territoire. Le sentiment d'appartenance à un territoire est aussi déterminant dans le processus de délimitation et d'identification à la *Heimat* que ne le sont les critères géographiques permettant sa localisation.

**GREVENS, Ina-Maria**, *Auf der Suche nach Heimat*, op. cit., p. 36.

<sup>222</sup> NA, p. 286-287. BS, p. 230-231: *[...] dass meine eigentlichen Wurzeln hier waren, in diesem Land, [...]. Nur ein Achtel von meinem Blut hatte seinen Ursprung hier, sah ich ab von Kassandras Muttermilch. Aber es war meine Erde, stärker bindend als der von meinem Vater angestimmte wagnerische Gesang in meinem Gemüt, stärker als die alldeutsche Aggressivität, die in meinen Jahren jedem Schulkind in Österreich durch den politisch emsigen „Deutschen Verein“ eingepflanzt worden war, stärker auch als die verführerische Märchen- und Sagenwelt der deutschen Romantiker, die mit der Mystik von Kassandras Märchen sich nicht messen konnten. [...] Indes, es war doch meine unmittelbare Existenz, in die ich hier einging, mein Mutterland, gleichviel in welcher Sprache, in welcher Gefühlswelt, in welche Mythen R Sagen R und Märchenkreis ich darin aufgezogen worden war.*

Ou encore NA, p. 21 : « [...] cette terre des Carpates qui est ma véritable patrie ». BS, p. 15: *[...] das Karpatenland, das meine eigentliche Heimat ist.*

auquel il n'aurait pas pu, ni même dû accéder, en reconnaissant l'autorité de cet être inclassable et a-historique. La tendresse et le respect qu'elle continue de lui inspirer au moment de se repencher sur son enfance en 1989, dans *Neiges d'antan*, prouvent qu'il tire une immense fierté à réclamer sa filiation avec Cassandra, car elle signifie l'inscription de ses origines dans la terre de sa nourrice, mère Bucovine, qu'il peut ainsi considérer comme la sienne propre.

La dialectique que nous avons fait apparaître permet de récuser l'hypothèse selon laquelle l'auteur aurait été condamné, au nom d'un déterminisme social, à rester étranger à Czernowitz. Selon nous, elle exerce une dynamique extrêmement constructive dans la mesure où elle a poussé Rezzori à faire se rejoindre et s'entremêler l'Est et l'Ouest en développant une intimité et en entrant en symbiose avec l'Autre que représente Cassandra. Czernowitz est devenu son espace-temps originel parce qu'il le conçoit comme un entre-deux où l'identité émane de la rencontre avec ce qui est autre.

C'est ce que traduit la fin du premier chapitre de *Neiges d'antan* que Rezzori choisit de clore par une anecdote significative. Elle ramène l'auteur à une promenade qu'il entreprit, petit, avec sa nourrice par un froid glacial à travers des paysages enneigés pour chercher du lait dans une ferme des environs. Pour que l'enfant oublie le froid, Cassandra dessina à l'aide de son seau des motifs dans la neige qui formaient des fleurs. Elles émerveillèrent Gregor qui la pressa de continuer. Ces fleurs prennent une dimension symbolique, qui est renforcée par l'insertion de cet épisode, dont l'auteur dit d'ailleurs qu'il est, pour lui, indissociable de Cassandra<sup>223</sup>, à ce moment clé du texte. En effet, Rezzori suggère que les fleurs dans la neige composaient une sorte de trace que deux êtres originaires de deux univers *a priori* diamétralement opposés ont voulu laisser ensemble de leur passage et de la réunion de leurs efforts, conscients qu'elle allait être effacée dès que la neige recommencerait à tomber<sup>224</sup>. On peut lire dans le fait que tous deux avaient bravé le froid, c'est-à-dire les épreuves auxquelles le monde confronte les individus ou l'adversité, qu'ils n'auraient pas pu continuer d'avancer sans accepter de l'autre ce qu'il était en mesure d'offrir : le pragmatisme de Cassandra et les encouragements de l'enfant. L'altérité de

---

<sup>223</sup> NA, p. 70 : « Si je pense à Cassandra, il y a avant tout une scène qui hante mon esprit ». BS, p. 60: *Denke ich an sie zurück, so steht in meinem Sinn vor allem eine Szene.*

<sup>224</sup> Notons que Rezzori emploie le pronom personnel de la première personne du pluriel et opte pour la forme singulière du substantif 'trace'.

NA, p. 71 : « Je ne me lasse pas de stimuler le zèle de Cassandra pour qu'elle borde tout notre chemin de ces fleurs symboliques, de ces enjolivures de notre trace [...] ». BS, p. 61: *Ich werde nicht müde, Cassandra anzutreiben, dass sie unseren ganzen Weg mit einer Borte solcher Blumenzeichen säume, ein Zierrat unserer Spur, [...].*

Lui et Cassandra ne faisaient plus qu'un.

l'autre s'en trouvait transcendée. Elle était bienfaisante et nécessaire pour entretenir leur progression dans la neige, et, de manière symbolique, la construction identitaire de Rezzori grâce à leur cheminement harmonieux dans une réalité complexe.

Les cercles semblables que Cassandra fit s'entrecroiser sont donc comme les symboles de la communion parfaite de leurs existences. En intégrant cet épisode dans son autobiographie, Rezzori ne se contente pas de réclamer la part d'altérité constitutive de son identité que Cassandra lui a transmise. Il parachève en un sens la réunion des contraires amorcée par Cassandra dans la neige, support éphémère. En effet, il accomplit une mission : figer désormais leur trace dans et grâce à l'écriture. L'autobiographie correspond ainsi à un seuil que tous deux franchissent pour y sceller leur identité plurielle commune. Leur trace s'avère ainsi bel et bien essentielle.

En outre, l'importance que revêt cet épisode est redoublée par le fait que Rezzori l'évoque à nouveau à un autre endroit clé : dans le dernier paragraphe de son autobiographie. L'auteur procède à une gradation parce qu'il l'accorde à une autre anecdote, mettant cette fois en scène deux représentants de l'Ouest, à savoir son père et sa sœur en train de patiner :

Ils glissent ainsi à travers le monde couvert de givre et dessinent sur le miroir sombre de la glace des traces qui forment comme des arêtes de poisson, les unes larges et longues, les autres plus petites et plus étroites<sup>225</sup>.

La phrase qu'ajoute Rezzori est capitale : « Et tout cela se confond avec Cassandra<sup>226</sup> ».

Par l'enchevêtrement de ces deux épisodes, la trace que dessinaient son père et sa sœur, qui est celle de ses origines autrichiennes, finit par ne plus faire qu'une avec la trace bucovinienne de Cassandra à la fin de son autobiographie.

*Neiges d'antan* s'avère ainsi être le réceptacle de toutes les différences qui ont composé sa substance identitaire forcément plurielle à cause de sa naissance dans un espace liminaire dont il a goûté et dont il assimile ici pleinement l'hétérogénéité. Les lignes de division qui séparaient les membres des différents groupes nationaux à Czernowitz se transforment en lignes de fuite, si bien que Rezzori investit paradoxalement son premier espace-temps identitaire. Il en reconnaît le caractère absolument complexe, et, en cela, insaisissable.

---

<sup>225</sup> NA, p. 355. BS, p. 286: *So gleiten sie durch die Welt in Reif und zeichnen in den schwarzen Spiegel des Eises die dünnen Frischgrätenmuster ihrer Spur, die eine weit und lang gezogen, die andere kürzer und enger.*

<sup>226</sup> NA, p. 355. BS, p. 286: *Und das fließt zusammen mit Cassandra [...].*

Rezzori était parvenu à contrecarrer le poids de son héritage familial grâce à la figure emblématique de Cassandra. Grâce cet être qui figure une sorte de génie tutélaire puissant et a-historique, il avait pu se raccrocher à sa terre natale et s'en inspirer, afin de forger son identité.

Pourtant, les remous que Czernowitz subit durant l'entre-deux-guerres eurent des répercussions sur le lien qu'il avait tissé ainsi avec la Bucovine. Autrement dit, l'Histoire redoubla les difficultés que l'auteur, déjà lesté par son histoire personnelle, rencontra à saisir la nature exacte de sa relation complexe avec sa *Heimat*.

### **II. 3. Aspects et conséquences de l'éclatement du monde de l'enfance, jouet de l'Histoire (1914-1936<sup>227</sup>)**

#### **II. 3. A. La liminalité intrinsèque des territoires de l'Est**

Avant d'analyser les répercussions de l'entrecroisement de l'Histoire et de son destin sur l'enracinement que Rezzori recherche en Bucovine, un bref détour par l'image que l'on a coutume d'associer à cette région s'impose.

Il convient de rappeler, avec B. Westphal, que la lecture de l'identité de ce territoire a été problématique bien avant la multiplication des crises qui le frappèrent à partir de 1914. En effet, la Bucovine, entité créée de manière artificielle en 1775 au lendemain de la guerre entre la Russie et la Turquie, semble avoir toujours échappé à toute définition censée rendre compte de sa réalité parce que ses contours originels s'avèrent particulièrement flous.

Aussi B. Westphal commence-t-il par mettre en exergue le caractère apparemment insaisissable de la terre natale de Rezzori. Dans l'article où il interroge le statut de *Neiges d'antan*, il souligne du reste la singularité de l'ensemble des contrées situées à l'Est, plus précisément « à l'est de Vienne [où] passe une virtuelle démarcation, qui signale le début d'une autre Europe, celle qui dans son essence est périphérique<sup>228</sup> ». Dans l'imaginaire collectif, l'Est constitue un monde à part, régi par des règles et des valeurs différentes des normes avec lesquelles les Occidentaux perçoivent le réel. La fascination qu'exerce l'Est s'explique donc par son caractère profondément énigmatique. Il se soustrait à

---

<sup>227</sup> Rezzori quitta sa région natale en 1936. Il ne connut plus directement les crises qui la frappèrent durant la Seconde Guerre mondiale.

<sup>228</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 147.

l'entendement du voyageur ou du lecteur occidental que la découverte d'horizons nouveaux symbolisant à ses yeux l'inconnu émerveille et déconcerte à la fois. La conscience qu'il a de l'altérité de l'Est s'aiguise au fur et à mesure que la distance entre son centre de référence et les terres constituant cet ailleurs augmente.

Par conséquent, ce sont les confins dont la Bucovine relève qui présentent, à cause de leur marginalité, une étrangeté que la littérature n'a cessé de consacrer depuis l'Antiquité :

À l'est de cet Orient européen, du côté de la Bulgarie, de la Roumanie et de l'Ukraine encore, les repères s'estompent un peu plus, et la littérature s'installe avec délectation, phagocytant des terres que la réalité occidentale a oubliées dans les sous-sols désaffectés de l'Histoire. [...] Dans les *Tristes*, puis dans les *Pontiques*, Ovide fut sans doute le premier scripteur de ces contrées glacées, qui figuraient la dimension ultime du monde connu<sup>229</sup>.

Dans *Neiges d'antan*, Rezzori témoigne lui aussi du pouvoir d'envoûtement qu'exerce la Bucovine.

Selon lui, il n'émane pourtant pas tant du caractère indécis de ses frontières, ni de son extrême marginalité géographique, que de l'hétérogénéité de sa population. Rezzori avait témoigné de la profusion des langues, des cultures et des confessions de la région bien avant la rédaction tardive de ses mémoires. En 1958, il écrivait ainsi déjà dans *Une hermine à Tchernopol*, un roman qu'il avait conçu comme un hommage à Czernowitz qu'il rebaptise ici Tchernopol, qu'il fallait « [s'y] familiariser avec l'idée que coulait dans nos veines le sang de Daces, de Romains, de Gépides, d'Avares, de Petchénègues, de Coumans, de Slaves, de Hongrois, de Turcs, de Grecs, de Polonais et de Russes. La Teskowine était donc, comme on le disait, 'ethniquement très mélangée'<sup>230</sup> ».

Comme Rezzori prend soin de redire dans le dernier texte qu'il consacre à Czernowitz, après s'y être rendu en 1989, que « [sa] ville natale a acquis une renommée mondiale comme creuset d'une bonne douzaine de groupes ethniques, de langues, de croyances, de tempéraments et de mœurs qu'elle a confondus et sublimés en une sorte de quintessence d'habile gouvernement<sup>231</sup> », sa pluralité étourdissante semble constituer à ses yeux le trait principal de cet espace. Elle lui confère un caractère quasi merveilleux, car pareille complexité dépasse l'entendement et rend absurde toute tentative de délimiter l'espace.

---

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 147-148.

<sup>230</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 20. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 35: [...] um uns mit dem Gedanken vertraut zu machen, dass in unseren Adern das Blut von Dakiern, Römern, Gepiden, Awaren, Petschengen, Kumanen, Slawen, Ungarn, Türken, Griechen, Polen und Russen umging. Die Teskowina war demnach, wie es hieß, „ethnisch stark gemischt“.

<sup>231</sup> RàT, p. 361. HnT, p. 10: *Meine Heimatstadt hat Weltruhm erworben als Schmelztiegel eines guten Dutzends von ethnischen Gruppen, Sprachen, Glaubensbekenntnissen, Temperamenten und Lebensgewohnheiten, wo sie zum Amalgam eines quintessentiellen Schlawinertums ausgebrodelt und sublimiert wurden.*

B. Westphal en conclut dès lors « [qu'une] poétique de l'énumération se développe et souligne l'émerveillement devant l'hétérogène<sup>232</sup> ». Pour percevoir le véritable visage de la Bucovine, qui tire de manière paradoxale son unité de son métissage, il faut accepter qu'elle se refuse à toute approche rationnelle. Son essence ne transparait que dans la rencontre avec l'Autre qui relativise et annule tout critère prédéterminé de manière arbitraire censé le contenir, d'un mot, par la reconnaissance de son ouverture à l'infini.

### **II. 3. B. Czernowitz, un espace entraîné dans le « tourbillon de l'Histoire » à partir de 1914**

Si la pluralité constitutive de la Bucovine est présentée comme une ressource exceptionnelle, bien qu'elle lui donne un caractère flottant, l'Histoire renforça en revanche brutalement sa complexité. De fait, Rezzori dégage deux événements qui modifièrent en profondeur sa terre natale : les deux conflits mondiaux<sup>233</sup>.

#### **II. 3. B. 1. Un destin mouvementé : la multiplication des césures historiques**

Partons d'un extrait correspondant au deuxième paragraphe de *Retour à Tchernopol*, le texte qui constitue l'ultime étape de la réflexion de l'auteur sur son héritage bucovinien. Il s'agit d'un résumé rapide du destin mouvementé de Czernowitz entre 1914 et 1940. Après avoir rappelé que la Bucovine intégra l'empire habsbourgeois en 1775, l'auteur poursuit ainsi :

De la chute de la monarchie austro-hongroise jusqu'à cette date, elle avait fait partie de l'ex-royaume de Roumanie, ce qui correspond à la période où je passais de l'enfance à la jeunesse. [...] Jadis, de 1919 à 1940, les Roumains dominèrent le pays avec une assurance qui s'appuyait sur une prétention historique : la Bucovine serait, depuis les Daces, la terre primitive des Roumains, ce qui est contestable. À Czernowitz, qui, en roumain, s'appelait désormais Cernauti, on ne se donna pas la peine de contester ce discours. Dans cet intermède roumain, on ne vit guère plus qu'un changement de décor d'opérette. Les uniformes des lanciers autrichiens furent remplacés par ceux des *rosioris* roumains ; en ce qui concernait l'infanterie, on n'y regarda pas de si près, tout comme on n'accorda guère plus d'importance à toutes les transformations survenues jusqu'aux changements de décor, au théâtre municipal, quand on passait de *Comtesse Maritza*, ou bien de *Baron gypsy*, à *L'étudiant*

<sup>232</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 149.

<sup>233</sup> Comme Rezzori se penche, dans *Neiges d'antan*, sur le Czernowitz de son enfance et de sa jeunesse, nous nous concentrerons ici uniquement sur la césure que la Première Guerre mondiale avait introduite dans cet espace et dont on tend, selon lui, à mésestimer l'impact sur le rapport des individus au monde et sur la problématique identitaire.

Nous aurons l'occasion de démontrer plus précisément les conséquences désastreuses du second tournant, celui de l'*Anschluss* et de la Seconde Guerre mondiale, au moment d'analyser le rapport que Rezzori entretient avec ses autres espaces-temps identitaires à l'Ouest qui se retrouvèrent eux aussi plongés dans une sorte d'irréalité (Cf. Chapitre III).

*pauvre*. Il ne fallut guère plus de vingt ans pour que dans les postes de douane et sur les portes des bureaux de tabac l'ancienne peinture noire et jaune fût recouverte d'une couche bleue, jaune et rouge, et qu'aux frontons des édifices publics l'aigle bicéphale fût remplacé par les armes de la Roumanie. Puis, en 1940, Cernauti se mua en Tchernovtsy, et la Bucovine devint quelque chose « d'ex ». Elle n'existait plus, nominalement du moins. En vertu du traité d'État entre le Troisième Reich et la Russie, traité qui méprisa souverainement la légende de la Dacie roumaine, elle fut divisée en deux parties. La région au sud du Sereth fut rattachée, avec la Moldavie, à ce qui allait devenir la République populaire de Roumanie, tandis que le nord, ainsi que Czernowitz, étaient attribués à la République soviétique d'Ukraine<sup>234</sup>.

Rezzori poursuit un double objectif. D'une part, il suggère d'emblée que son histoire personnelle et le destin de cette région sont intimement liés au cours que suivit l'Histoire en mettant en exergue deux dates clés, pour lui et pour sa terre natale : 1914 et 1940<sup>235</sup>. D'autre part, il recourt au procédé d'une condensation extrême des événements survenus pendant cette période pour suggérer la force de déconstruction de ces deux conflits, qui, à eux seuls, bouleversèrent la donne géopolitique et son propre rapport à Czernowitz. L'auteur entend témoigner ici de l'éclatement de son premier espace-temps identitaire parce que les coups que l'Histoire lui a portés ont entraîné la crise des coordonnées du réel.

Intéressons nous d'abord au critère du temps.

### II. 3. B. 2. Le dérèglement du temps

La lecture de ce passage nous permet de comprendre que le temps a perdu, dans la perspective de l'auteur, toute fonction régulatrice après 1914.

Plusieurs éléments étayent cette thèse.

---

<sup>234</sup> RàT, p. 360-361. HnT, p. 9: *Vom Ende der österreichisch-ungarischen Monarchie bis damals hatte sie dem ehemaligen Königreich Rumänien zugehört, eine Zeitspanne, in welche mein Heranwachsen vom Kind zum Adoleszenten fiel. [...] Damals, von 1919 bis 1940, herrschten die Rumänen mit einer Selbstgewissheit, die sich auf die Behauptung stützte, die Bukowina sei seit den Daciern rumänisches Urland, was angezweifelt werden kann. In Czernowitz, nunmehr auf rumänisch Cernauti, nahm man sich nicht die Mühe, es in Frage zu stellen. Man sah im rumänischen Zwischenspiel kaum mehr als eine Umkostümierung der ohnehin operettenhaften Staffage. Die Uniformen österreichischer Ulanen waren von denen rumänischer Rosiori abgelöst, bei Infanteristen schaute man sowieso nicht genauer hin, der Unterschied war nicht gewichtiger als im Stadttheater der Szenenwechsel von der „Gräfin Mariza“ zum „Zigeunerbaron“ und schließlich zum „Bettelstudenten“. Es dauerte kaum mehr als zwei Jahrzehnte, bis der ehemalige schwarz-gelbe Anstrich an Mautbalken und Türflügeln von Tabakfabriken blau-gelb-rot überpinselt und der Doppeladler auf den Giebeln öffentlicher Gebäude durch das Staatswappen des Königreichs Rumäniens ersetzt war; dann schon 1940, gilbte dort der Sowjetstern, Cernauti wurde zu Czernowce, und die Bukowina war ehemals geworden, es gab sie nominell nicht mehr. Durch einen Staatsvertrag zwischen dem ehemaligen Dritten Reich und Russland, der sich souverän über die Legende vom rumänischen Dacierland hinwegsetzte, war sie zweigeteilt worden. Das Gebiet südlich des Sereth wurde mit der Moldau, der heutigen rumänischen Volksrepublik vereint, der nördliche Teil mit Czernowitz der Sowjetrepublik Ukraine zugesprochen.*

<sup>235</sup> Rezzori vit le jour à Czernowitz, en 1914, peu avant le début de la Première Guerre mondiale qui scella la disparition de l'empire austro-hongrois, giron de la Bucovine devenue roumaine en 1918. Il la quitta en 1936, avant qu'elle ne disparaisse définitivement de la carte en tant qu'entité géopolitique, en 1940.

### II. 3. B. 2. a. Le souvenir obsédant de la Première Guerre mondiale

Premier constat : l'effet que produisit la Première Guerre mondiale sur les habitants de Bucovine relève d'un traumatisme dont, précise Rezzori, nul ne put jamais véritablement se remettre. Il souligne ainsi la césure irréductible que le conflit introduisit entre le monde d'avant et la période qui lui succéda. En effet, l'onde de choc persista bien au-delà de la fin du conflit. De fait, le souvenir de la guerre n'a eu de cesse de rattraper, de manière sournoise, les habitants de la région sans qu'ils puissent lui opposer la moindre opposition :

Naturellement la guerre déterminait l'univers de mes rêves et de mes jeux. L'atmosphère était toujours dramatique. Le paysage désolé, les fermes détruites, les tranchées creusées dans la terre meurtrie, tout cela pesait lourd sur notre moral<sup>236</sup>.

Mais les ravages qu'elle a occasionnés ne furent pas uniquement d'ordre matériel. De fait, la dynamique de destruction à l'œuvre pendant la guerre continua, après 1918, de fragiliser également des êtres qui se retrouvèrent ainsi dépossédés de toute puissance créatrice et reconstructrice. Ils s'avérèrent entièrement mus par l'Histoire que l'auteur présente comme une irrésistible force d'effacement. Aussi la guerre continua-t-elle de déterminer les individus et de leur rappeler inlassablement les pertes endurées. Elle devint un point de référence négatif parce que tout les renvoyait fatalement à ce point zéro :

Notre naissance nous avait projetés dans la guerre, dont nous étions pour ainsi dire la semence, elle était dans nos nerfs, nos âmes, notre sang. [...] Je le redis ici : nous avons la guerre en nous, l'ivresse de la destruction et de l'anéantissement, l'obsession de l'oubli de soi qu'elle engendre, le sentiment de triomphe laissé par la victoire, l'invulnérabilité aussi bien que l'épouvante sans fond de la mutilation, la crainte cinglante de la désertion, le lancinant supplice de la défaite – toutes ses extases et toutes ses profondes horreurs vivaient en nous dans leur forme la plus originelle sans avoir besoin d'être éveillées ni stimulées<sup>237</sup>.

### II. 3. B. 2. b. Le morcellement du temps

L'omniprésence de ce phénomène dévastateur qui effaça le passé avec une violence inouïe amène Rezzori à renoncer définitivement à la vision d'un temps qui s'écoulerait selon un

---

<sup>236</sup> SmT, p. 26. MaS, p. 22: *Natürlich beherrschte der Krieg meine Traum- und Spielwelt. Immer noch war die Stimmung dramatisch. Die öde Landschaft, die zerstörten Gehöfte, die Schützengräben kreuz und quer in der geschundenen Erde lagen schwer auf unserem Gemüt.*

<sup>237</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 116-117. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 127-129: *Wir waren in den Krieg hineingeboren, gewisserweise seine Saat, er lag uns in den Nerven, in den Gemütern, im Blut. [...] Ich sage: Wir hatten den Krieg in uns, den Taumel der Zerstörung und Vernichtung, die süchtige Selbstvergessenheit darin, das Triumphgefühl des Siegens, der Unverletzbarkeit ebensowohl wie den abgründigen Schrecken der Verstümmelung, die peitschende Furcht der Flucht, die stumpfschneidende Qual der Niederlage -: all seine Verzückung und all sein tiefes Grauen lebten in uns gänzlich ursprünglich und bedurften keiner Erweckung oder Förderung.*

schéma linéaire, dans le sens d'une progression. Le premier conflit mondial a démontré le caractère illusoire de toute foi en une durée, car il avait réduit à néant l'ordre habsbourgeois jadis garant d'une paix et d'une stabilité que les nouvelles organisations de l'espace, tant sous l'autorité roumaine que sous l'autorité russe, échouèrent ensuite toutes à rétablir. À la vision d'une entité stable succède par conséquent une multitude d'images de la Bucovine dont la temporalité n'est plus unitaire. Signe qu'elle se morcelle, l'auteur distingue de manière ostentatoire entre l'ère habsbourgeoise, la période roumaine, puis soviétique et enfin la réalité ukrainienne.

Marquée du sceau de la discontinuité, la réalité d'après 1918 aiguisa le sentiment des individus que leur univers était soumis à un inexorable processus de dislocation. Le choix du terme « intermède » pour désigner les années 1914-1940 souligne la conscience des habitants de Czernowitz du caractère éphémère de toute chose et de toute structuration de leur espace-temps.

Il en résulte d'une part le recours à de nouveaux critères pour déterminer la temporalité : les phénomènes de rupture ressentis comme inévitables et appelés à se multiplier et donc aussi les phénomènes d'échos qui rendent caduque la représentation traditionnelle du temps sous la forme d'une ligne. Rezzori en apporte une preuve irréfutable. Obsédé par le sentiment de l'éclatement du réel, il révèle une évidence qui s'imposait à tous : l'intuition que la restauration de la paix n'était que transitoire. Il semblait évident que tout nouvel ordre, illusoire après le cataclysme de 1914-18, allait être transgressé, ce qui risquerait de redoubler la discontinuité subie et par conséquent le délitement du monde, comme si la guerre avait perduré jusqu'en 1945 :

Cette première guerre de dimension mondiale qui, en 1918, n'avait abouti qu'à un armistice, pour reprendre à nouveau, et de façon plus terrible encore, deux décennies plus tard, avait détruit un ordre auquel on avait cru jusqu'alors<sup>238</sup>.

## **II. 3. B. 3. Une atmosphère chaotique**

### **II. 3. B. 3. a. Précarité et insécurité**

Dans ces conditions, la précarité caractérisant l'entre-deux-guerres était paradoxalement le seul point de continuité. D'autre part, l'attente de nouvelles crises qui remettraient en cause

---

<sup>238</sup> NA, p. 86. BS, p. 70: *In jenem ersten weltweiten Krieg, der 1918 nur zu einem Stillstand gekommen war, um zwei Jahrzehnte später neuerlich Ź und schrecklicher Ź wieder aufzubrechen, war eine Ordnung zerstört, an die man bis dahin geglaubt hatte.*

des repères que l'on savait voués à disparaître généra une fébrilité que Rezzori dépeint également dans *Neiges d'antan*.

Le souvenir qu'il garde de son enfance à Czernowitz est ainsi empreint de l'agitation et de l'insécurité qui régnaient jadis dans la ville. L'anecdote du retour de la famille dans la ville en 1918 l'illustre. Le père de l'auteur redoutait une attaque des bolchévistes qui auraient pu détrousser les ressortissants germanophones appartenant à une couche sociale relativement aisée<sup>239</sup>. C'est pourquoi il décida de remettre à chacun une arme pour se protéger en cas d'incident. Bien qu'il agrmente le récit de cet épisode d'une pointe d'humour, soulignant que son père, guidé par son esprit romantique, n'avait pas prévu les dangers qu'occasionnerait le port d'une arme par des personnes inexpérimentées<sup>240</sup>, Rezzori l'utilise avant tout pour exprimer l'expérience troublante qu'il vécut avec les siens. Tous comprirent qu'ils avaient perdu, dans un présent devenu chaotique, le contrôle des événements :

On nous tira du lit au milieu de la nuit et on nous habilla en toute hâte. Ces images sont demeurées très nettes dans ma mémoire : toutes les lumières sont éteintes, au clair de lune je vois les mains tremblantes de ma mère cacher des bijoux. Les canons des pistolets brillent. Mais le danger s'éloigne. Dans les jours qui suivent, des soldats roumains occupent la ville. Quelques coups retentissent encore à l'occasion. Puis, comme on dit, l'ordre est rétabli. De toute façon, cet ordre est inquiétant. Nous ne savons pas très bien comment les Roumains se comporteront avec nous<sup>241</sup>.

Rezzori retient avant toute chose l'intuition que tout pouvait basculer d'un moment à l'autre. Marqué par une discontinuité radicale, le présent confirmait la vulnérabilité des êtres dans un espace jadis familier et clairement discernable.

### II. 3. B. 3. b. Fatalisme et résignation

La seule manière de se protéger d'une temporalité décousue consista dès lors à faire preuve de pragmatisme. Rezzori en apporte la preuve dans l'extrait cité de *Retour à Tchernopol*.

---

<sup>239</sup> NA, p. 27 : « L'Est menaçait ». BS, p. 19: *Der Osten drohte*.

<sup>240</sup> NA, p. 28 : « Même Cassandra reçut un pistolet qu'elle plongea tout chargé entre ses seins. Les mesures de sécurité qu'il fallut prendre pour le repêcher enrichirent le trésor d'anecdotes qui, au fil des années, s'accumulait autour de mon étrange nourrice ». (Traduction modifiée.)

BS, p. 20: *Sogar Cassandra kriegte eine Pistole in die Hand gedrückt, die sie entschert zwischen ihren Brüsten versenkte. Die Vorsichtsmaßnahmen, unter denen sie wieder herausgefischt werden musste, bereicherten den Anekdotenschatz, der sich um meine merkwürdige Kinderfrau im Laufe der Jahre ansammelte.*

<sup>241</sup> Rezzori relate une autre anecdote concernant sa nourrice. Elle confirme l'extrême vulnérabilité des êtres dans un espace bouleversé et sur le point d'être régi par de nouveaux codes. Cassandra prit un jour la défense de Rezzori face à un soldat roumain. Apercevant la poupée que tenait l'enfant et qui représentait un soldat allemand, le soldat s'en saisit. Il la jeta dans le caniveau en jurant parce qu'il y voyait le signe d'un nationalisme précoce. Cassandra réprimanda le soldat roumain pour sa dureté envers l'enfant. Elle aurait pu être abattue sur place, car son geste relevait de la provocation aux yeux des nouvelles autorités roumaines.

Les habitants de la ville accueillirent avec une relative indifférence l'évolution des symboles et des couleurs des drapeaux qui ornaient les bâtiments officiels, comme s'il s'agissait d'un vulgaire changement de décor. Une telle réaction traduisait leur résignation<sup>242</sup>. Convaincus de l'imminence de nouvelles crises qui démontreraient l'inutilité de toute action, ils avaient renoncé à participer à l'écriture de la page blanche de 1918. Le morcellement de leur temporalité les avaient conduits à se désolidariser du destin de la Bucovine pour tenter de contenir la souffrance que leur infligeait leur impuissance face à l'Histoire qui s'écrivait à la fois sans eux et contre eux.

Aussi l'élément qui domine dans ce passage et que l'auteur précisera dans les deux autres volets de son triptyque autobiographique est le sentiment que l'Histoire est sortie de ses gonds en 1914. Elle était tel « un tourbillon<sup>243</sup> » qui emporte tout sur son passage. Elle rendit la réalité non seulement chaotique, mais aussi fictive puisque les individus, déroutés et résignés, n'étaient plus que des figurants d'une histoire insensée qui, parce qu'elle avait déjà confronté l'Europe à une violence démesurée, ne manquerait pas de la faire à nouveau basculer dans la barbarie :

Les critiques ne lui avaient certes pas manqué, et le monde d'avant 1914 ne se prenait pas pour le meilleur des mondes, mais il donnait encore quelque crédit à la civilisation. Les boucheries d'Ypres et de Tannenberg, l'enfer des feux roulants de Verdun et de l'Isonzo firent table rase de telles illusions. Des tranchées, et du fantomatique paysage de cratères laissé par les bombes, surgit une espèce d'hommes dont la bestialité ne connaissait plus aucun frein. On donna libre champ aux Staline et aux Hitler<sup>244</sup>.

Mais le dérèglement du temps a aussi eu des répercussions directes sur l'autre coordonnée du réel : l'espace.

---

<sup>242</sup> RàT, p. 360 : « Dans cet intermède roumain on ne vit guère plus qu'un changement de costume à l'intérieur de ce qui était de toute façon un décor d'opérette ». HnT, p. 9: *Man sah im rumänischen Zwischenspiel kaum mehr als eine Umkostümierung der ohnehin operettenhaften Staffage.*

<sup>243</sup> Cette image lui a été inspirée par la résistance dérisoire que sa mère opposa à l'Histoire qui l'avait sévèrement fragilisée : « Ce qui lui incombe, c'est la surveillance de notre condition physique. [...] Elle se crispe sur ce sujet comme si c'était son seul appui dans le tourbillon de l'Histoire ». NA, p. 85. BS, p. 69: *Ihr obliegt die Aufsicht über unser körperliches Wohl und Wehe. [...] Sie verkrampft sich darin, als wäre es ihr einziger Halt im Wirbelwind der Zeiten.*

<sup>244</sup> NA, p. 86. BS, p. 70: *Es hatte zwar nicht an Kritik daran gefehlt; auch die Welt vor 1914 fasste sich nicht als die beste aller Welten auf. Aber sie gab immerhin der Zivilisation noch einigen Kredit. Die Fleischmühlen von Ypern und Tannenberg, das Inferno der Trommelfeuer von Verdun und am Isonzo räumten mit solcherlei Illusion gründlich auf. Aus der Gespensterlandschaft von Bombenkratern und Schützengraben stieg eine Menschengattung auf, deren Bestialität kein Riegel mehr vorgeschoben war. Dem Stalin und Hitler war freies Feld gegeben.*

### II. 3. B. 4. La stratification de l'espace

L'éclatement du présent dû à la multiplication des crises historiques eut pour effet de redéfinir sans cesse l'identité de la Bucovine et ses contours. C'est ce que suggère habilement Rezzori en insistant sur le fait que sa ville natale changea plusieurs fois de nom au fil de son histoire, « – de Czernowitz à l'actuel Tchernovtsy en passant par Cernauti<sup>245</sup> ». La démultiplication de ses appellations semble avoir rendu sa ville natale insaisissable. En effet, chaque nouveau changement de nom suppose que Czernowitz se voyait placé sous une nouvelle autorité déterminée à imposer d'autres règles de fonctionnement et à la soumettre à une nouvelle temporalité. À chaque fois, le présent débutait par l'adoption d'une autre identité nationale. On en déduit que la dislocation du temps entraîna l'éclatement et la complexification de l'espace bucovinien. Czernowitz subit ainsi une stratification. Chaque crise recouvrait la ville d'une nouvelle couche de critères de détermination définis de manière arbitraire par les nouveaux maîtres d'un pouvoir toujours éphémère. En d'autres termes, Rezzori dénonce le processus d'hétérogénéisation auquel fut livrée sa *Heimat* en changeant sans cesse de point de référence : autrichien, roumain, soviétique, puis ukrainien.

De fait, la complexification progressive de sa nature soulève une question : est-il encore possible de dégager l'essence de ce territoire dont la pluralité initiale fut redoublée par l'Histoire ? L'altérité dont la dotèrent les autorités successives finit-elle par masquer et annuler complètement la substance de son identité ? Aussi faut-il se demander si la dislocation du temps annulait toute possibilité de distinguer un même inaltérable dans un espace rendu pluriel. Comment peut-on finalement assumer le fait que le même de cet espace réside dans l'autre lui-même toujours renouvelé, donc que Czernowitz soit à la fois l'Un et l'Autre ? C'est ce que l'auteur suggère justement à travers la valse vertigineuse des noms de Czernowitz, car chacun était différent, mais était malgré tout censé renvoyer à un seul et même espace qu'il redéfinissait pourtant, bref à une réalité qu'il faisait voler en éclats au lieu de la saisir.

Les éléments que nous avons dégagés corroborent donc la thèse d'un éclatement du réel provoqué par la Première Guerre mondiale. Cette dernière dérégla la temporalité et soumit l'espace à un processus de désagrégation. Le monde de l'enfance s'avérait à la fois

---

<sup>245</sup> RàT, p. 359. HnT, p. 9: - von Czernowitz über Cernauti zum heutigen Czernowce -.

disloqué et en proie à une profonde instabilité qui rendit ses frontières de plus en plus problématiques.

Aussi adhérons-nous à la conclusion que B. Westphal formule sur la Bucovine de Rezzori :

[Elle] se projette sur une ligne de fuite : dès l'abord, elle a constitué un espace de déterritorialisation. Ses habitants, toutes générations confondues, sont entraînés dans une série de décrochages aux modalités changeantes<sup>246</sup>.

Nous nous proposons maintenant d'en analyser les conséquences en nous demandant si les déchaînements de l'Histoire eurent finalement raison du lien que Rezzori s'était attaché à construire avec Czernowitz, sous l'influence de Cassandra, cet être que l'auteur présente comme un génie tutélaire a-historique.

### **II. 3. C. L'espace d'une troublante expérience d'aliénation et d'étrangeté**

Les transformations que connut Czernowitz bouleversèrent le rapport de l'ensemble des habitants à la ville. Elles compliquèrent tout particulièrement la manière dont les proches de l'auteur percevaient la réalité et y envisageaient leur rôle.

#### **II. 3. C. 1. Un espace sinistre**

Commençons par étudier la manière dont se manifesta l'expérience déstabilisante de leur dés-ancrage spatial qui revêtit différents aspects.

Pour mesurer la difficulté des individus à se situer par rapport à une ville qui leur avait été jusqu'alors familière, il faut d'abord s'intéresser aux transformations concrètes que Czernowitz et l'ensemble de la Bucovine subirent à cause du conflit. Rezzori les relate tout au début de *Neiges d'antan*.

Il se remémore le retour de sa famille dans la capitale de l'ancienne province habsbourgeoise en 1918. Or, les éléments qui participent de cette description laissent d'emblée transparaître l'idée que le retour était condamné à échouer en raison de l'état de décomposition du lieu censé lui servir de cadre de vie. En effet, la famille parcourut une région qui portait les traces indélébiles de la guerre :

Nous rentrâmes chez nous. Ceci ne s'accomplit pas dans une joie sans mélange. En Galicie, le trajet entre Lemberg et le Prut était bordé de simples croix de bois surmontées des casques de ceux qui étaient tombés là. Des nuées de corneilles striaient le ciel gris. Plus nous approchions du Prut, le fleuve qui marque la frontière avec la Bucovine, plus nous avions l'occasion d'apercevoir la course des nuages par les encadrements de fenêtres saccagées et roussies par les tirs, comme au travers des combles détruits des maisons, ainsi que le

<sup>246</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 156.

foisonnement des orties qui surgissaient des planchers. Au-delà du Prut se trouve Czernowitz. La ville, devenue fébrile et miteuse, était peuplée d'une humanité misérable, qui ne s'était jusqu'alors manifestée qu'à l'état d'individus sinistres, au pire de groupes suspects de deux ou trois personnes, mais jamais sous la forme d'une masse aussi compacte. [...] Les éclats d'obus avaient creusé des cratères où la pluie s'accumulait en flaques d'eau trouble. À quelques centaines de mètres seulement [de notre maison], gisait encore le cadavre monstrueusement boursoufflé d'un cheval<sup>247</sup>.

Sorte de miroir des ravages causés par des événements géopolitiques d'une violence extrême, cet espace suscita d'emblée une vision d'apocalypse<sup>248</sup>. Devant le triste spectacle qu'il offrait, on croyait que la guerre avait non seulement anéanti le passé, mais aussi entamé les chances de bâtir l'avenir sur de nouvelles bases<sup>249</sup>.

Rezzori suggère ainsi que le temps semblait y avoir été brutalement suspendu. L'image des ruines correspondant aux derniers reliquats des constructions érigées jadis par les hommes ne pouvait que fragiliser leur volonté de prendre ou de reprendre possession de la région dévastée. Elle révélait le caractère apparemment illusoire de tout projet visant à laisser des traces et à affirmer leur présence. Cet espace autrefois maîtrisé et organisé se retrouvait à l'abandon. Il attirait à lui des êtres miséreux qui se fondaient dans une masse menaçante que l'on croyait en mesure d'accélérer le processus de dégradation qui frappait la ville.

Comme le champ lexical de la destruction domine le paragraphe, il apparaît évident que les cicatrices laissées par la guerre transformèrent Czernowitz à un point tel que la cité de 1918 ne coïncidait plus en rien avec l'univers qu'elle avait constitué auparavant. La ville semblait avoir été entièrement dépossédée de sa substance. Il ressort de cette description que l'ancienne métropole provinciale, qui avait encore marché sur les traces de Vienne avant la guerre, ne se définissait plus que par la négative.

---

<sup>247</sup> NA, p. 26. BS, p. 19: *Wir kehrten heim. Auch das vollzog sich nicht in ungetrübten Freuden. In Galizien war die Strecke zwischen Lemberg und dem Pruth gesäumt von schlichten Holzkreuzen mit den Helmen Gefallener. Krähenschwärme sprenkelten den grauen Himmel. Je näher wir dem Pruth, dem Grenzfluss zur Bukowina kamen, um so häufiger konnten wir durch brandig ausgeschossene Fensterrahmen in Häuser schauen, durch deren zerrissenes Dachgestühl die Wolken jagten und aus deren Stubendielen Nesselwucherten. Jenseits des Pruth liegt Czernowitz. Die Stadt war unruhig und schäbig geworden, bevölkert von einer lumpigen Menschengattung, [...]. Hausblitzeinschläge hatten Krater aufgerissen, auf deren Grund das Regenwasser sich zu trüben Lachen staute. Nur weniger hundert Meter entfernt lag noch der ungeheuerlich aufgedunsene Kadaver eines Pferdes.*

<sup>248</sup> Cette vision concorde avec les études historiques. A. Corbea-Hoisie souligne ainsi que « les désastres matériels ont été immenses. La transformation de la Bucovine, à plusieurs reprises, en théâtre de luttes a provoqué de nombreuses destructions, auxquelles se sont ajoutées les destructions dues aux spoliations et réquisitions qui ont eu lieu sous l'occupation russe.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 108.

<sup>249</sup> Outre l'anarchie qui régna dans les mois qui suivirent la fin du conflit, A. Corbea-Hoisie décrit les difficultés que rencontra la région pour retrouver une certaine normalité. La lenteur de la reprise de la vie économique s'explique par le retour partiel des habitants qui avaient fui la Bucovine pendant la guerre, par la détérioration des voies de communication et l'absence de capitaux. *Ibid.*, p. 109.

Elle constituait désormais une réalité dépourvue de tout contenu et hostile au développement de la vie puisque les individus se retrouvaient réduits à évoluer dans un décor fantomatique. La désubstantialisation de l'espace infligée par l'Histoire aiguïsa finalement la conscience qu'ils avaient de leur propre insignifiance dans un espace dévolu à la déliquescence.

Par conséquent, la vision d'un paysage où planait l'ombre de la mort et mû par des mécanismes de décomposition acheva de consommer la rupture introduite par la guerre qui continuait de déconstruire le quotidien. Le délitement matériel de Czernowitz précipité dans un processus d'aliénation scella l'impossibilité de reprendre la vie d'avant. Devenue un espace de désolation, la ville se présentait tel un ailleurs. Rien ne rattachait plus désormais concrètement les membres de la famille de l'auteur à cette nouvelle réalité. Au lieu de retrouver un cadre intime, ils plongèrent dans un espace sans fond dont la dégénérescence laissait présager leur propre décadence à Czernowitz où plus rien n'était à sa place.

Autrement dit, le délitement matériel de la Bucovine participait de leur désorientation qui ne se limitait pas à un simple sentiment de confusion ou de malaise à la vue d'un lieu mutilé.

### **II. 3. C. 2. Un espace déchiré : la roumanisation de la Bucovine et la marginalisation des minorités nationales**

En effet, la ville subit également d'autres métamorphoses qui contribuèrent à la confusion générale. Elles résultèrent de la perception et de la gestion de sa diversité nationale et culturelle que l'auteur dépeint dans *Neiges d'antan*, mais aussi dans *Une hermine à Tchernopol*.

Plusieurs éléments ont contribué à notre décision de nous appuyer sur ce roman paru en 1958 pour développer cet aspect.

Il s'agit du premier texte que Rezzori imagina pour se remémorer le Czernowitz de son enfance qu'il renomme Tchernopol. Il le décrit par le biais d'un narrateur, qui, devenu adulte se souvient de son enfance. Par ses origines et les influences qu'il avait subies, ce dernier présente une ressemblance frappante avec l'auteur lui-même<sup>250</sup>. Mais, l'auteur n'y respecte pas les codes régissant le pacte autobiographique, car c'est un « nous » dont

---

<sup>250</sup> Le narrateur est né dans une famille germanophone élitiste et antisémite qui assista avec suspicion et impuissance aux changements qui frappèrent Tchernopol. Cette dernière ne souscrit pas à la logique de violence qui augmenta à partir des années 1920.

l'identité reste floue qui s'exprime et qui raconte l'histoire de son enfance, et non celle de sa propre vie.

*Une hermine à Tchernopol* et *Neiges d'antan* s'avèrent ainsi à la fois différents et complémentaires.

Dans le premier cas, le recours à la fiction permet à Rezzori de prendre un certain recul par rapport à sa terre natale, cette prise de distance transparaissant notamment dans les mécanismes de l'ironie et de la satire qu'il y développe et que nous tâcherons de préciser. L'auteur réunit ainsi les conditions nécessaires à une réflexion relativement lucide et détachée sur les césures que connut la Bucovine et sur leurs conséquences globales.

À l'inverse, l'auteur revient sur le destin d'êtres qui lui furent particulièrement chers dans son autobiographie d'enfance qu'il resserre à l'univers familial. Ce faisant, il est amené à réduire sa perspective à celle de personnes meurtries<sup>251</sup> par les crises historiques. Le défi qu'il relève consiste à ne pas céder à la tentation d'une certaine empathie avec les protagonistes de son récit dont les déboires et les déchirements illustrent l'éclatement du monde de l'enfance et l'ont personnellement marqué, afin de montrer à quel point leur vision des événements a été faussée par les épreuves qu'ils avaient endurées. Rezzori confirme ainsi son désir de poursuivre et d'achever avec de nouveaux moyens sa quête de connaissance débutée en 1958 pour éclairer la nature complexe de son premier espace-temps.

En faisant s'entrecroiser son histoire individuelle et l'Histoire, l'auteur parvient, par un délicat travail d'équilibriste, à délivrer une image originale de Czernowitz qu'il tente ainsi de ressaisir à la fois de l'intérieur et de l'extérieur pour en dévoiler toutes les failles ainsi que celle de ses habitants.

L'intérêt du roman *Une hermine à Tchernopol* réside moins dans l'intrigue<sup>252</sup> que dans la chatoyante galerie de portraits qui donne au Czernowitz de l'entre-deux-guerres le

---

<sup>251</sup> K. Jastal parle « d'individualisation des perspectives » dans *Neiges d'antan*.

**JASTAL, Katarzyna**, *Erzählte Zeiträume; Kindheitserinnerungen aus den Randgebieten der Habsburgermonarchie von Manès Sperber, Elias Canetti und Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 177: *die Individualisierung der Perspektive*.

<sup>252</sup> Le narrateur originaire de Tchernopol se souvient d'une histoire qui marqua son enfance : la chute d'un major d'origine hongroise, Nikolaus Tildy. Attaché à défendre des codes hérités du passé, Tildy provoque en duel un jeune nationaliste roumain qui a remis en cause l'honneur de sa belle-sœur. L'officier est interné dans un asile. Il en réchappe et s'éprend alors d'une jeune prostituée. Alors qu'il révèle enfin un visage humain en cédant à l'émotion et en mesurant son décalage et son étrangeté dans une réalité qui lui échappe, Tildy meurt sordidement écrasé par un tramway

véritable rôle principal<sup>253</sup>. Chaque personnage représente un groupe national précis dont il incarne les valeurs et les idées. Il en résulte une impression de mosaïque<sup>254</sup> que le narrateur décrit de la manière suivante :

La population de Tchernopol, mélange hétéroclite, et d'une certaine façon pourtant homogène, des races les plus diverses, était polyglotte<sup>255</sup>.

C'est tout d'abord le processus de roumanisation qui bouleversa la donne et qui eut des conséquences funestes.

Spécialiste de l'histoire roumaine moderne et contemporaine, M. Hausleitner conçoit la roumanisation comme « le processus complexe de transformation des structures sociales, économiques, juridiques et mentales dans les régions de la Grande Roumanie dont la population comptait une large part de minorités<sup>256</sup> ». L'objectif était clair : faire valoir le principe d'autodétermination des peuples célébré par les nationalistes au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui supposait de rompre avec les structures et les règles héritées de l'Autriche-Hongrie

---

<sup>253</sup> Notre objectif étant de montrer que Rezzori témoigne de la remise en cause de la pluriculturalité de la Bucovine et de sa transformation en un espace de marginalisation et de divisions, nous nous concentrerons sur le roman de 1958. Contrairement à *Neiges d'antan* où il privilégie l'espace intime (autrichien), l'auteur prend en compte les différents groupes nationaux composant la population de Czernowitz dans *Une hermine à Tchernopol*. Nous profiterons de cette vision d'ensemble pour étudier la dislocation de la société bucovinienne durant l'entre-deux-guerres.

<sup>254</sup> Plusieurs historiens font ressortir cet aspect dans les études qu'ils ont consacrées à l'histoire de la Bucovine.

R. Wagner met en exergue le caractère cosmopolite de Czernowitz en la qualifiant de « ville des minorités ». **WAGNER, Rudolf**, *Czernowitz, ehemalige Landeshauptstadt der Bukowina: Stadt der Minderheiten*, in **VOLLMER, Johannes, ZÜLCH, Tilman** (Hg.), *Aufstand der Opfer: Verratene Völker zwischen Hitler und Stalin*. Göttingen, Gesellschaft für bedrohte Völker, 1989, p. 187-189.

Les chiffres du recensement effectué en 1910 le confirment. On dénombrait alors 28613 Juifs, 15253 Ukrainiens, 14893 Polonais, 13440 Roumains et 12747 Allemands, soit 48% de germanophones, 17,9% de Ruthènes, 17,4% de Polonais, 15,7% de Roumains, selon M. Hausleitner.

**HAUSLEITNER, Mariana**, *Die Rumänisierung der Bukowina. Die Durchsetzung des nationalstaatlichen Anspruchs Großrumäniens 1918-1944*. München, R. Oldenburg Verlag, 2001, p. 40.

<sup>255</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 33. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 47: *Die Bevölkerung der Stadt Tschernopol war polyglott, aus den verschiedenartigsten Rassen buntscheckig zusammengewürfelt und doch auf eine gewisse Weise einheitlich.*

<sup>256</sup> **HAUSLEITNER, Mariana**. *Die Rumänisierung der Bukowina*, op. cit., p. 19: *Unter Rumänisierung betrachte ich den komplexen Prozess des Wandels sozialer, ökonomischer, rechtlicher und mentaler Strukturen in den Gebieten Großrumäniens, die starke Anteile von Minderheiten hatten.*

A. Corbea-Hoisie précise qu'il ne s'agit pas d'un terme créé par M. Hausleitner, mais par les idéologues nationalistes avant 1918, afin de définir leurs objectifs politiques et économiques : « tout comme le concept de « magyarisisation » ou de « germanisation », il appartient au lexique usuel des nationalismes du XIX<sup>e</sup> siècle ».

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'une histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 70.

Notons que les courants nationalistes n'ont pas percé en Bucovine avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le « déficit de conscience nationale » des Roumains tient au fait que seule l'intelligentsia s'intéressait à cette question. Le nationalisme roumain se développa sous l'influence d'idéologues irrédentistes, à l'image d'I. Nistor.

Outre les études de M. Hausleitner et d'A. Corbea-Hoisie, on peut citer celle, déjà ancienne, qu'E. Prokopowitsch consacre au nationalisme roumain.

**PROKOPOWITSCH, Erich**, *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus*. Graz, Köln, Böhlau, 1965.

accusée d'avoir colonisé l'ancienne Bucovine<sup>257</sup> et opprimé les sujets « autochtones », afin d'affirmer et de garantir la préséance des Roumains.

On observait deux tendances. Flondor et ses partisans plaidaient pour un échelonnement à long terme du processus de roumanisation, « ce qui avait été garanti par l'ancien Conseil national roumain de Bucovine pendant les négociations avec les représentants des autres groupements nationaux<sup>258</sup> ». À l'inverse, Nistor<sup>259</sup> exigeait la mise en place immédiate de la nouvelle législation roumaine. Les tensions entre les deux factions culminèrent en mars-avril 1919. Accusé par son rival de chercher à conclure des accords avec les minorités, Flondor démissionna le 16 avril. Il fut remplacé par Nistor, lequel, ignorant les contestations des Non-Roumains considérés comme des étrangers, mit tout en œuvre pour accélérer l'intégration de la Bucovine dans le système roumain. Cette dernière s'effectua notamment par le biais de la suppression définitive du cadre administratif hérité de l'Autriche dès le mois de juin 1919.

Dans le contexte d'une radicalisation décrétée par Nistor, les citoyens roumains étaient appelés à se réappropriier toutes les positions clés dans la vie politique, économique et culturelle du pays<sup>260</sup>, afin de contenir l'influence et le dynamisme des éléments non-roumains présentés à la fois comme des êtres nuisibles et des citoyens de second rang non égaux en droits<sup>261</sup>. D'un mot, ce programme reposait sur « l'utopie régressive du rétablissement intégral, au nom du « droit historique », de la conjoncture de 1775, avant l'annexion de la Bucovine à l'Autriche<sup>262</sup> ».

Comment M. Hausleitner interprète-t-elle un tel processus ? Loin de constituer, comme l'avaient espéré ses promoteurs, « une garantie de la consolidation de la nouvelle

---

<sup>257</sup> Au motif que la population de la Roumanie était constituée, à la fin de la période habsbourgeoise, en 1918, à 59% de Non-Roumains.

<sup>258</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 113.

<sup>259</sup> Professeur à l'université de Czernowitz, de retour d'un exil de quatre ans en Roumanie, Ion Nistor exerça les fonctions de premier ministre de 1918 à 1920, puis de 1922 à 1926. Son parti monopolisa le pouvoir et élaborait un système de surveillance drastique pour enrayer toute contestation du pouvoir roumain, comme par exemple le renforcement de la présence policière, la censure de la presse, le contrôle du courrier, des organisations sociales, des frontières ou encore la création de listes de suspects réputés dissidents.

<sup>260</sup> M. Hausleitner rappelle que plusieurs fonctionnaires non-roumains furent démis de leurs fonctions, dans l'enseignement et dans l'administration, au profit de citoyens roumains. Par exemple, tous les postes de préfet furent attribués à des Roumains. Parmi les autres mesures décrétées par les nouvelles autorités, l'historienne évoque celle qui permit aux citoyens roumains de bénéficier aussi de réformes agraires, au détriment notamment des paysans ukrainiens.

<sup>261</sup> Et ce malgré le fait qu'on avait accordé le droit de citoyenneté aux minorités, sous la pression des grandes puissances européennes.

**HAUSLEITNER, Mariana**. *Die Rumänisierung der Bukowina*, op. cit., p. 145: *Die Machtelite um Nistor war der Gedanke völlig fremd, dass die Nicht-Rumänen gleichberechtigte Bürger zu sein hätten.*

<sup>262</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'une histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 72.

configuration de l'État<sup>263</sup> », la roumanisation, qui impliquait de procéder à une centralisation administrative, d'ériger en doctrine d'État l'homogénéisation linguistique et culturelle et de développer des mesures économiques favorables aux citoyens roumains 'majoritaires' constitua, selon l'historienne, un mirage<sup>264</sup>.

Deux éléments décisifs étayaient sa thèse.

D'une part, la roumanisation enraya le processus de modernisation et de démocratisation que l'Autriche-Hongrie avait initié grâce à une série de réformes institutionnelles, juridictionnelles et sociales. Au lieu de rechercher des solutions globales, l'État roumain privilégiait systématiquement les intérêts particuliers des citoyens majoritaires, sans envisager qu'il privait ainsi le pays de toute chance de progresser de manière homogène et cohérente. Autrement dit, « [...], après 1918, les fantasmes idéologiques l'emportent sur le traitement pragmatique et constructif des problèmes<sup>265</sup> ».

D'autre part, la détermination des nationalistes roumains à rétablir le caractère roumain et donc à combattre toute source d'altérité menaçant prétendument l'identité roumaine généra de vives tensions entre les différents groupes nationaux. Elle aiguïsa, voire exacerba, l'hostilité des Roumains majoritaires envers les membres des minorités que les autorités accusaient notamment d'avoir spolié les citoyens majoritaires, n'hésitant pas à remettre en cause les principes d'égalité et d'inviolabilité des possessions des citoyens minoritaires.

A. Corbea-Hoisie relève quant à lui l'existence dans l'opinion d'une conception plus modérée de la roumanisation invoquant « l'ancien « bucovinisme » supranational et consensuel, mis au service d'une conscience « bucovinienne »<sup>266</sup> » et dénonçant les menaces que contenait un programme nationaliste radical contre la paix. Toutefois, son influence resta limitée.

Les actions qu'entreprirent les gouvernements roumains dans les années 1920 confirmèrent la voie tracée par Nistor : l'exécution d'une roumanisation systématique destinée à conforter la domination de l'identité nationale<sup>267</sup>.

Dans ce contexte, la haine anti-minoritaire attisée par les gouvernements et par les nationalistes roumains de plus en plus agressifs se cristallisait contre les Juifs qui

---

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>264</sup> A. Corbea-Hoisie partage cette analyse. Il évoque quant à lui le « piège d'une « roumanisation » vue comme la solution à tous les dilemmes de la société roumaine ». *Ibid.*, p. 71.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>267</sup> Les gouvernements multipliaient ainsi les mesures visant à marginaliser les organisations politiques et culturelles des minorités et à diminuer de manière drastique le nombre d'établissements non-roumains.

subissaient de nombreuses discriminations. L'antisémitisme qui avait fortement progressé dans les années 1930<sup>268</sup> s'intensifia dans les années 1940, engendrant une situation inhumaine de non-droit. Les Juifs, que les nationalistes roumains qualifiaient, à l'inverse des minorités dites productives (les minorités chrétiennes réputées loyales et assimilées), de « minorité parasite<sup>269</sup> » ne furent pas uniquement dépossédés de leurs droits civiques et de tout pouvoir économique<sup>270</sup>. Ils furent, ainsi du reste que les Tsiganes et les Ukrainiens, aussi soumis à une violence aveugle qui ne cessa d'augmenter avant de culminer pendant la Seconde Guerre mondiale. Outre les pogromes, les déportations massives de Juifs et de citoyens non-roumains en Transnistrie relevaient d'une logique destructrice visant clairement une « purification ethnique<sup>271</sup> », ce qui signifia la « destruction définitive du caractère pluriethnique de la Bucovine<sup>272</sup> ».

Rezzori témoigne de la roumanisation que connut la Bucovine après avoir été intégrée à la Roumanie. S'il tait la suspension de la modernisation qu'elle engendra, il en relève, en revanche, d'autres aspects essentiels que les historiens ont eux aussi analysés. Dans sa perspective, ils contribuent tous à la déconstruction du mythe de la prétendue ville-creuset : la roumanisation est synonyme, pour l'auteur, de dégénérescence.

On pourrait craindre que l'image que Rezzori, marqué par son histoire familiale, propose, dans ses différents textes, du nouveau destin national de la Bucovine soit faussée par le regard partisan que les Autrichiens avaient porté sur l'évolution de Czernowitz.

La vision qu'en avait son propre père demeurait d'ailleurs, comme nous l'avons montré, empreinte de l'arrogance que lui insufflait sa foi en la prétendue supériorité culturelle autrichienne. L'homme fier et nostalgique déplorait la réduction significative du pouvoir des Autrichiens que signifiait pour lui la réorganisation de 1918, sous l'impulsion des nationalistes roumains, et qui avait abouti au départ massif de ses compatriotes retournés à Vienne ou dans quelque autre province. Rezzori suggère ainsi que les Autrichiens interprétaient la roumanisation comme un appauvrissement.

---

<sup>268</sup> M. Hausleitner souligne que le mouvement d'extrême droite mené par Corneliu Codreanu (*Eiserne Garde*) contribua à attiser la haine dont les Juifs étaient victimes.

<sup>269</sup> **HAUSLEITNER, Mariana.** *Die Rumänisierung der Bukowina, op. cit.*, p. 328: [...], *die jüdischen Parasiten, die nicht assimiliert werden könnten und für die es nur eine Lösung gebe: die Elimination.*

<sup>270</sup> Alors que le rôle de bourgeoisie juive avait été décisif dans le développement et la modernisation de l'économie régionale durant l'ère habsbourgeoise.

<sup>271</sup> Selon les documents réunis par M. Hausleitner, elle aurait dû concerner 3,5 millions de Non-Roumains (Hongrois, Ukrainiens, Polonais, Bulgares).

<sup>272</sup> **HAUSLEITNER, Mariana,** *Die Rumänisierung der Bukowina, op. cit.*, p. 347: *Die endgültige Zerstörung des polyethnischen Charakters der Bukowina erfolgt in den Jahren 1940 bis 1944.*

De fait, son propre père la jugeait responsable de la perte de la frange de la population bucovinienne, qui, dans la perspective élitiste de cet être persuadé d'incarner la civilisation, figurait « l'ancienne bonne société<sup>273</sup> » de la ville, c'est-à-dire son moteur. Après avoir connu un essor sous l'ère habsbourgeoise, Czernowitz était, selon lui, condamné à décliner sous la tutelle de ses nouveaux maîtres dont il avait saisi et contesté la volonté de gommer l'héritage germanophone<sup>274</sup>, afin d'affirmer le caractère roumain de la région :

La Grande Roumanie, créée par le Traité de Trianon de 1919, était à l'apogée de son orgueil national et n'appréciait pas qu'on lui rappelât qu'avec ses minorités, elle avait aussi la charge d'un certain héritage culturel. Mon père n'avait manqué aucune occasion de le claironner, et il s'était trouvé entraîné dans une vive dispute avec le pape des historiens roumains, le professeur Jorga : un crime de lèse-majesté aggravé d'une offense au drapeau national<sup>275</sup>.

Rezzori émet lui aussi une critique face à une telle évolution. Cependant, elle revêt une autre dimension que celle de son père.

Ce dernier s'attachait à présenter les nouveaux acteurs de l'espace public comme des êtres médiocres. Ce geste était moins le résultat d'une analyse lucide de la situation que l'expression de la blessure personnelle d'un ancien colon orgueilleux n'acceptant pas sa défaite, car l'intégration de la Bucovine à la Roumanie l'avait privé concrètement de son ancien prestige et de ses anciens privilèges. Accablé par son propre sort, son père considérait uniquement les conséquences qu'avait la roumanisation dans son existence. L'auteur, lui, refuse de céder au sentiment de compassion avec ce perdant autrichien, car il biaiserait son analyse. Aussi s'efforce-t-il d'élargir le champ de sa réflexion pour envisager les répercussions qu'eut ce processus à l'échelle de toute la population de Czernowitz.

Outre le déclin des Autrichiens, Rezzori évoque dans *Neiges d'antan* également le cas des Ruthènes, des Polonais, des Russes et des Arméniens. Il les présente comme les autres victimes de l'arbitrage orchestré par les nationalistes roumains, afin de réduire les citoyens non-roumains au silence et à l'impuissance. En adoptant un tel angle, l'auteur prend du recul par rapport aux événements. Son but est de mettre ainsi en exergue la démesure et la

<sup>273</sup> NA, p. 88. BS, p. 71: *Von einer früheren „guten Gesellschaft“, [...], war verschwindend wenig übriggeblieben.*

<sup>274</sup> Rezzori évoque par exemple la déprogrammation de pièces allemandes au théâtre de la ville délaissé par la bourgeoisie germanophone cultivée pendant l'entre-deux-guerres. Cette mesure s'inscrivait dans le programme de roumanisation de la Bucovine.

<sup>275</sup> NA, p. 230. BS, p. 183: *Das aus dem Friedensvertrag von Trianon im Jahre 1919 hervorgegangene Großrumänien war auf dem Höhepunkt seines nationalen Selbstgefühls und ließ sich nicht gern daran erinnern, dass es mit seinen Minoritäten auch einige kulturelle Erbschaft übernommen hatte. Mein Vater hatte keine Gelegenheit versäumt, das hinauszuposaunen, und war bei einer solchen mit dem Papst aller rumänischen Historiker, Professor Jorga, in ein scharfes Streitgespräch geraten, was etwa einer Majestätsbeleidigung mit Besudelung der Nationalflagge gleichkam.*

dangerosité dont faisaient preuve les nouvelles autorités en appliquant de manière systématique le programme de roumanisation.

Il développe encore davantage cet aspect dans son roman intitulé *Une hermine à Tchernopol* que dans *Neiges d'antan*.

En effet, Rezzori y ébauche avec les deux personnages symbolisant les aspirations des nationalistes roumains, à savoir Alexianu, l'ancien percepteur du narrateur devenu journaliste, et Nastase, jeune homme arrogant qui s'improvise leader de la cause roumaine, le portrait de deux êtres dont l'aveuglement laisse présager l'échec de leur parti déterminé à consolider l'identité roumaine du pays. De fait, le couple qu'ils forment tous deux illustre les dérives d'un régime dont l'aspiration officielle à s'autodéterminer masque en vérité une quête d'hégémonie.

Alexianu voue une admiration sans bornes à Nastase, qui se veut philosophe. Mais au lieu de galvaniser les foules au nom de l'intérêt général et de servir ainsi la cause nationaliste, Alexianu harangue uniquement une pauvre couturière bossue. Il n'entreprend donc aucune action concrète. Au contraire, il se contente de se mettre en scène, déclamant « avec un sérieux péremptoire<sup>276</sup> » les idées de son maître et imaginant les potentielles réparties de la jeune femme qui, pourtant, n'entend rien à « son galimatias de demi-lettré qui [...] donnait le tournis<sup>277</sup> » et se garde bien d'intervenir.

Son monologue ridicule suggère les limites du discours nationaliste. Victime de la manipulation pernicieuse de Nastase qui l'avait dépossédé de son esprit critique, Alexianu se soumet sans sourciller à ce chef qui incarne de ce fait l'arbitraire d'un pouvoir nationaliste déterminé à imposer ses normes et à priver ceux qu'il est censé servir et protéger de toute liberté de pensée et de parole. Après s'être laissé séduire par un plaidoyer aussi flamboyant qu'irrationnel, celui qui croit être un éveilleur de consciences et entend s'imposer lui aussi en guide reproduit seulement « les acrobaties intellectuelles d'un autre<sup>278</sup> » dont il ne perçoit pas le vide, ni le pouvoir aveuglant.

---

<sup>276</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 75. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 88: *Bei aller lächerlichen Schwerfälligkeit seines zwingenden Ernstes [...]*.

<sup>277</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 75. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 88: *[...] denn während uns vom Volapük des Halbgebildetenjargons die Köpfe schwirrten, [...]*.

<sup>278</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 75. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 88: *[...] und doch bestach uns die düstere Glut, mit der er die geistigen Kapriolen eines anderen leidenschaftlich überzeugt vortrug, [...]*.

Si celui que le narrateur et ses frères et sœurs avaient surnommé « Ali, fils du prophète<sup>279</sup> », devinant instinctivement son rôle de prosélyte et sa soumission à Nastase, diffuse la bonne parole, c'est en vérité moins pour aider les autres et s'enrichir intellectuellement que pour exercer à son tour un certain pouvoir. Le plaisir sadique qu'il prend à manipuler et à effrayer la couturière, cet « être sans défense livré à toutes les vexations<sup>280</sup> » que le discours d'Alexianu subjugué, le prouve. La perfidie et la violence avec lesquelles Alexianu soumet la jeune femme sont telles qu'elles amènent d'ailleurs le narrateur à voir dans sa quête de domination un viol symbolique<sup>281</sup> auquel se résumerait par conséquent aussi en un sens la propagande nationaliste.

De plus, le programme que s'efforce de défendre Nastase s'avère obscur. Son premier objectif n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, de réfléchir à des critères susceptibles de déterminer un nouvel ordre social et politique cohérent, mais de proposer une relecture grotesque et stérile du christianisme en tentant de démontrer la nécessité de remettre en cause l'un de ses principes fondamentaux, à savoir celui de l'amour du prochain.

Le seul élément évident du projet de ces deux nationalistes, dont le narrateur souligne le caractère illuminé, réside finalement dans leur volonté farouche de faire table rase du passé autrichien. Reprenant les arguments de son maître, Alexianu défend avec ferveur la thèse selon laquelle la destruction de toutes les anciennes structures contiendrait la promesse d'une régénérescence libératrice bien qu'ils soient tous deux incapables d'esquisser les bases et le contenu du nouvel ordre qu'ils prônent :

Il faut détruire les formes dépassées si l'on veut créer du nouveau. [...] Nous n'avons pas du tout l'intention de remettre en cause le monde existant. Nous ne croyons pas en la valeur des réformes. Nous voulons un monde radicalement nouveau. Nous jetons de nouvelles fondations<sup>282</sup>

---

<sup>279</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 76. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 89: *Und sicherlich geschah es unbewusst und aus der sich anbietenden Zufälligkeit der Namensabkürzung, wenn wir Herrn Alexianu unter uns Ali nannten [...] Schwiegersohn des Propheten.*

<sup>280</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 83. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 95: *[ein] hilflose jeder Kränkung ausgeliefertes Wesen.*

<sup>281</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 82-83 : « Le rouge sur les joues émaciées de mademoiselle Iljutz s'était accentué. Elle se tenait obstinément penchée sur son ouvrage et nous pressentions qu'elle aussi avait dû comprendre une seule chose dans le singulier discours de monsieur Alexianu : la secrète impétuosité de sa brutalité, qui confinait au viol ». *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 95: *Die Röte auf Fräulein Iljutz,, mageren Wangen hatte sich vertieft. Sie schaute jetzt beharrlich auf ihre Näharbeit nieder, und wir erahnten, was auch sie vermutlich einzig aus dem absonderlichen Vortrag Herrn Alexianus verstanden haben mochte: die insgeheime Not seiner Brutalität, die ihn zu einer Notzüchtigung veranlasste.*

<sup>282</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 70-71. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 83: *Man muss das Abgelebte zerstören, wenn man Neues schaffen will. [...] Wir haben durchaus nicht vor, die bestehende Welt zu revidieren. Wir glauben nicht an den Wert von Reformen. Wir beginnen eine gänzlich neue Welt. Wir legen die Grundmauern neu.*

Quant à l'affable préfet Tarangolian, premier représentant de l'autorité à Tchernopol, il cherche en permanence à se mettre en scène pour séduire son auditoire, réduisant lui aussi à sa façon l'exercice du pouvoir à un rapport de force entre dominants et dominés.

Plutôt que de glorifier le passé, Rezzori recourt donc à l'ironie pour se confronter à la réalité du Czernowitz de son enfance : celle d'un espace soumis à une stricte hiérarchisation décrétée, dans sa perspective, de manière à la fois autoritaire et incohérente par ses nouveaux dirigeants<sup>283</sup>.

Ce constat augmente sa force de discernement et l'incite à s'interroger également sur la remise en cause de l'hétérogénéité culturelle et linguistique participant à l'essence de la région. À l'instar de M. Hausleitner, il l'interprète comme la conséquence directe de la réorganisation arbitraire du domaine public censé restaurer le caractère roumain.

Bien que le principe d'égalité entre les groupes nationaux n'ait pas non plus été strictement respecté par les Autrichiens, dont l'auteur reconnaît sans détour la volonté d'exploiter économiquement et politiquement la région<sup>284</sup>, il apparaît que, pour Rezzori, le principe de pluriculturalité qu'avaient prôné les Habsbourg et que récusait désormais complètement les Roumains avait longtemps permis de contenir les tensions nationalistes en Bucovine. Dans sa perspective, la multiplication des mesures discriminatoires contre les minorités provoqua la fin de la cohésion de la société bucovinienne, en renforçant, à partir de 1918, la distance qui avait déjà existé entre les différentes communautés nationales sous l'ère habsbourgeoise<sup>285</sup> appelées dorénavant à s'affronter ouvertement : « Ce qui en avait subsisté [...] se divisait en groupes nationaux distincts<sup>286</sup> ».

À la coexistence pacifique allaient succéder de vives tensions auxquelles l'auteur trouve deux explications.

---

<sup>283</sup> C'est pourquoi nous rejoignons P. S. Scheichl qui affirme que « la satire et l'ironie permettent de déplorer l'ordre ancien, sans l'idéaliser ».

**SCHEICHL, Paul Sigurd**, *Das Leben spielt sich in Satiren ab. Satirisches in Gregor von Rezzoris Hermelin in Tschernopol*, op. cit., p. 89: [...], dass die Satire genau jene trifft, die die Hauptverantwortung für den Untergang der alten Ordnung zu tragen haben: die Nationalisten. Satire und Ironie machen es möglich, dieser alten Ordnung nachzutruern, ohne sie zu verklären.

<sup>284</sup> Sur ce point, la vision de l'auteur rejoint celle des spécialistes de l'histoire et de la civilisation de l'empire austro-hongrois.

Pour J. Le Rider, la date de 1867 constitue un tournant, car « le système mis en place en 1867, le dualisme austro-hongrois, [...] trahissait en réalité l'idée habsbourgeoise en donnant une prééminence aux deux nationalités allemande et hongroise, au détriment des Slaves. [...] Finalement, à force de vouloir tenir son rang dans la compétition avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie se trouvera entraînée dans la logique de la rivalité des États-nations et sera la première à trahir l'idée habsbourgeoise ».

**LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa*, op. cit., p. 58-59 et p. 62.

<sup>285</sup> Le mépris de son père envers les membres des autres minorités le confirme.

<sup>286</sup> NA, p. 88. BS, p. 71: *Von einer früheren „guten Gesellschaft“, [...], war verschwindend wenig übriggeblieben.*

Ces dissensions procédaient, d'une part, d'un profond sentiment de défiance anti-minoritaire du côté des nationalistes roumains.

Pour illustrer ce phénomène, Rezzori confère à Alexianu les traits d'un journaliste redoutable. Après le scandale déclenché par l'officier Tildy, le personnage aveuglé par le discours nationaliste publie une série d'articles enflammés. Il y appelle à procéder à la restructuration de l'armée et à révoquer les éléments non-roumains dont il met la loyauté en doute en s'appuyant sur les agissements de Tildy qu'il condamne fermement. Rezzori déplore ainsi la tentative de diabolisation de l'Autre à laquelle se livraient les nationalistes roumains en utilisant notamment la presse comme une tribune. Transformée en instrument de propagande, elle leur permettait de manipuler à leur guise l'opinion populaire, en diffusant et en multipliant des clichés xénophobes attisant la haine et la peur des lecteurs roumains face aux citoyens non-roumains.

D'autre part, ces tensions résultaient des réactions des minorités elles-mêmes face aux multiples mesures qui les lésaient. En effet, les attaques qu'elles subissaient redoublaient le réflexe communautaire que dépeint l'auteur.

Ce dernier se limitait parfois à une attitude de défense. On apprend ainsi que les Polonais, les Russes et les Arméniens, qui, de tout temps, avaient eu tendance à vivre en petits groupes, se replièrent encore davantage sur eux-mêmes lorsque les conditions de leur marginalisation s'intensifièrent à l'issue de la Première Guerre mondiale. Privés de toute voix dans l'espace public où leur altérité était stigmatisée, ces individus se raccrochaient à leur groupe qui constituait finalement leur unique repère stable.

Mais le réflexe communautaire pouvait aussi prendre des accents plus offensifs. Il visait alors à revendiquer une appartenance nationale et à défendre les intérêts du groupe dont on se réclamait en appliquant finalement la même logique que les adversaires roumains.

En effet, le lecteur apprend, dans *Neiges d'antan*, que des courants nationalistes prospéraient aussi parmi les minorités, et en premier lieu, au sein de la communauté germanophone.

Rezzori y mentionne les Souabes de Bucovine. Déclassés par les nouveaux citoyens majoritaires, ils versaient désormais « dans une teutomanie d'inspiration pangermanique, brandissant des drapeaux et guignant nostalgiquement l'empire bismarckien<sup>287</sup> ». L'expérience qu'ils firent d'un décrochage avec l'espace où ils avaient occupé une position

---

<sup>287</sup> NA, p. 88. BS, p. 72: [...] *wichen aus in eine fahnenschwenkende, ins Bismarckreich zurückschielende großgermanische Deutschtümelei.*

privilegiée les amena donc à cautionner un mouvement politique et idéologique pangermaniste<sup>288</sup> dont ils espéraient qu'il épancherait leur soif de revanche<sup>289</sup>.

Dans *Une hermine à Tchernopol*, Rezzori approfondit cet aspect. Les représentants des nationalistes germanophones, le professeur Feuer et son fidèle acolyte, le journaliste Adamowski, font l'objet d'un portrait tout aussi cinglant que celui du couple roumain Nastase-Alexianu.

Tandis que Feuer, sorte de géant sénile avant l'âge, essaie de dissimuler ses membres surdimensionnés dans des habits étriqués et d'apparaître comme un pur esprit, le chef Adamowski s'efforce, lui, de masquer son pied-bot en faisant preuve d'une grande élégance. Au-delà de l'aspect caricatural, l'acharnement du leader et de son disciple à maquiller leurs faiblesses physiques revêt aussi une dimension plus symbolique. De fait, ces êtres diminués physiquement ne parviennent pas davantage à s'imposer grâce à leur projet politique rempli de contradictions et bâti sur les idées défendues par les *Volksdeutsche*. La nébulosité de leur programme se mesure à la langue du professeur Feuer qui utilise un allemand pompeux, truffé de formules archaïques incompréhensibles pour la masse. La corruption intellectuelle de ces deux personnages engagés dans la défense des intérêts des nationalistes germanophones transparait dans leur quête d'un pouvoir, qui, au lieu de participer à la redéfinition du nouvel ordre en Bucovine, annule toute chance de dialogue interculturel et accélère la fragmentation du tissu social.

Rezzori en veut pour preuve les conséquences des rassemblements nationalistes qu'organisaient les *Volksdeutsche* partageant les idées démagogiques que propageaient

---

<sup>288</sup> M. Hausleitner explique que les Allemands de Bucovine n'avaient dans l'ensemble que des contacts restreints avec les Allemands vivant dans le Reich. Ce n'est qu'après 1933 que les idées national-socialistes progressèrent clairement dans la minorité allemande bucovinienne.

Dans son étude, elle analyse les aspects du déclassement que subirent les germanophones en Bucovine, notamment la perte de leurs postes dans l'administration et l'enseignement au motif de leur non-maîtrise du roumain.

M. Hausleitner s'intéresse aussi à leurs réactions face à leur marginalisation et à la propagande anti-allemande menée par Aurel Morariu. Elle renvoie à la création du *Verband der Deutschen in Großrumänien* qui avait pour vocation de développer un réseau censé assurer l'unité de tous les Allemands de Roumanie.

**HAUSLEITNER, Mariana.** *Die Rumänisierung der Bukowina*, op. cit., p. 181-187.

On trouvera d'autres éléments d'information sur ce sujet dans les études de C. Kipper, de K. Rein et de R. Wagner.

**KIPPER, Christian,** *Die deutsche Minderheitenproblematik in Rumänien: der Sonderweg der Bukowinadeutschen*. München, Verlag „Der Südostdeutsche“, 1991.

**REIN, Kurt,** *Czernowitz und die Deutschen*, in **HEPPNER, Harald** (Hg.), *Czernowitz. Die Geschichte einer ungewöhnlichen Stadt*, op. cit., p. 81-102.

**WAGNER, Rudolf,** *Die Bukowina und ihre Deutschen*. Wien, Schutzverein Österreichischer Landsmannschaft, 1979.

<sup>289</sup> Nous y reviendrons au moment d'examiner l'intérêt que le père de Rezzori porta, au début des années 1930, au discours et à la progression du parti national-socialiste en Allemagne que soutenaient les *Volksdeutsche* qu'il méprisait pourtant ouvertement. Pour lui, ils étaient des êtres rustres et inférieurs aux Autrichiens.

Feuer et Adamowski. Les Ruthènes, eux aussi organisés en associations, lisaient une provocation dans la tenue d'événements destinés à affirmer et à célébrer une identité germanophone. Aussi ces manifestations à caractère nationaliste viraient régulièrement à l'affrontement :

Les Allemands de Teskovine aimaient à organiser des marches jusqu'à la ruine de Zitzena à l'occasion des solstices et autres rassemblements nationalistes. Le club sportif Turnvater Jahn, la Chorale d'hommes et le Chœur féminin traversaient alors, en chantant, les quartiers ruthènes sur les rives de la Kalitschanka, avec leurs drapeaux et leurs chargements de bière, et inévitablement quelques héros du club sportif national *Mirtschea Dobosch* et de la corporation étudiante *Junimea* se joignaient à eux pour leur gâcher copieusement cette fête bon enfant, qui dégénérait souvent en violentes bagarres<sup>290</sup>.

On en déduit la volonté de l'auteur de souligner le non-sens d'une telle situation. En recourant elles aussi à la violence, les victimes non-roumaines des mesures discriminatoires initiées par les Roumains devenaient des acteurs à part entière du processus de destruction global que les nationalistes roumains avaient déclenché et qu'eux-mêmes entretenaient aussi en affichant leurs propres revendications.

Rezzori prend le parti de ne pas dénoncer tel clan plutôt qu'un autre : il décline toutes les variantes, roumaine, germanophone et ruthène, du nationalisme et ses dérives. Il témoigne ainsi de l'ancrage définitif d'une implacable haine de l'Autre qu'impliqua l'engrenage déclenché par la roumanisation.

Mais l'auteur ne se contente pas de rendre compte de la pérennisation d'une logique négative synonyme de frictions. Il lui importe de démontrer que cette dernière finit par prendre des proportions inégalées et par dégénérer.

De fait, si l'année 1918 entraîna une « césure dramatique [...] pour le champ culturel germanophone de Czernowitz et pour le destin de la civilisation spécifique édifiée en Bucovine par la bourgeoisie juive<sup>291</sup> », c'est parce que la roumanisation renforça la propagation d'un antisémitisme déchaîné qui ne se limitait plus à la diffusion de clichés. Ses partisans réclamaient désormais la négation barbare des Juifs qu'ils présentaient comme des concurrents corrompus redoutables et des traîtres.

---

<sup>290</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 187. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 194-195: *Die Teskowinadeutschen suchten die Ruine des Zitzena gern zu Sonnwendfeiern und ähnlichen völkischen Anlässen in Wandermärschen auf. Der Sportclub Turnvater Jahn, der Männersingverein sowie der Frauengesangverein zogen dann mit ihren Fahnen und Bierwagen liederfroh durch die Ruthenenvorstadt am Kalitschankabach, nicht ohne dass sich jedesmal ein paar Helden des nationalen Sportclubs Mirtschea Dobosch und der studentischen Junimea gleichfalls aufmachten, um ihnen die unschuldige Freude gründlich zu versalzen. R wobei es gewöhnlich zu heftigen Schlägereien kam.*

<sup>291</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 95.

Le sort que subirent les Juifs entre 1918 et 1945 avait un caractère d'autant plus dramatique qu'ils avaient progressivement affirmé leur influence démographique, économique et sociale à Czernowitz durant l'ère habsbourgeoise, en particulier après 1848, puis 1875<sup>292</sup>. Défenseurs de la langue et de la culture allemandes qu'ils définissaient comme les mécanismes par excellence de l'assimilation, partisans du progrès technique qu'ils soutenaient financièrement et du libéralisme, adversaire de l'orthodoxie et du traditionalisme, les Juifs, qui avaient par ailleurs profité dans la seconde moitié du XIXème siècle de la relative absence de conscience nationale au sein des autres groupes nationaux de Bucovine, s'étaient imposés comme « les véritables fondateurs (*Gründer*) d'une vie citadine moderne à Czernowitz », comme les « colporteurs du modèle urbain viennois », car, « en fin de compte, le profil de la « grande bourgeoisie » de Czernowitz coïncide, par son engagement libéral, centraliste, pro-Habsbourg et surtout assimilateur, avec le modèle viennois, repris « au vol » et suivi jusqu'à un certain point avec une fidélité tout à fait exemplaire<sup>293</sup> ».

---

<sup>292</sup> En 1848, la Bucovine fut dissociée de la Galicie et devint une province autonome. Cette séparation profita tout particulièrement aux Juifs de Czernowitz qui se démarquèrent culturellement et socialement des Juifs de Galicie. Tandis que les uns encourageaient le progrès et l'essor d'une civilisation urbaine et choisirent la voie de l'assimilation, les autres se tournaient vers la tradition.

En 1867, les Juifs de Bucovine bénéficièrent d'une autre décision clé : ils furent déclarés égaux en droits, ce qui leur permit d'augmenter leur influence économique et culturelle.

Ils occupèrent aussi des postes importants dans l'administration et dans la gestion de la ville de Czernowitz.

<sup>293</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 80-81.

Nous renvoyons à quelques études qui éclairent l'histoire des Juifs de Bucovine. On y trouvera à la fois des analyses consacrées à l'émancipation et au dynamisme des Juifs de Czernowitz qui eurent un impact décisif sur la modernisation et l'essor économique et culturel de la ville ainsi que des analyses sur le processus de marginalisation que les Juifs subirent dans la région entre 1918 et 1945 :

**BROSZAT, Martin**, *Von der Kulturnation zur Volksgruppe. Die nationale Stellung der Juden in der Bukowina im 19. und 20. Jahrhundert*, in *Historische Zeitschrift*. Bd. 200/1965, p. 572-605.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'histoire politique et culturelle*, op. cit., p. 75-108 : *Les Juifs et la culture allemande*.

- *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*. Frankfurt/Main, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, 1998.

- *Zur deutschsprachigen Kultur der Bukowinaer Juden*, in **BREZOVSKY, Ernst-Peter, SUPPAN, Arnold, VYSLONZIL, Elisabeth** (Hg.), *Multikulturalität und Multiethnizität in Mittel-, Ost- und Südosteuropa*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 1999, p. 57-62.

- *La culture juive germanophone de Bucovine et de Czernowitz*, in *Revue germanique internationale*, n°1, 1994, p. 165-182.

**GOLD, Hugo** (Hg.), *Geschichte der Juden in der Bukowina*. Bd. I-II. Tel Aviv, Olamenu, 1958 et 1962.

**HÄUSLER, Wolfgang**, *Zur historischen Situation des Ostjudentums in der Habsburgermonarchie*, in **SLAWINSKI, Illona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Die Bukowina. Vergangenheit und Gegenwart*, op. cit., S. 13-34.

**HEYMANN, Florence**, *Le crépuscule des lieux*. Paris, Stock, 2003.

**IANCU, Carol**, *Les Juifs en Roumanie (1919-1938). De l'émancipation à la marginalisation*. Paris-Louvain, Peeters, *Revue des Études juives*, 1996.

**JAWORSKI, Rudolf**, *Voraussetzungen und Funktionsweisen des modernen Antisemitismus in Ostmitteleuropa*, in **ENGEL-BRAUNSCHEIDT, Annelore, HÜBNER, Eckhard** (Hg.), *Jüdische Welten in Ostmitteleuropa*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 2005, p. 29-45.

**REIFER, Manfred**, *Geschichte der Juden in der Bukowina (1919-1944)*. In: **GOLD, Hugo** (Hg.), *Geschichte der Juden in der Bukowina*, op. cit., Bd. II, p. 1-10.

La chute dramatique de ces individus qui avaient cru trouver une « nouvelle Jérusalem<sup>294</sup> » à Czernowitz confirma le statut de la Bucovine devenue terre de marginalisation radicale. En effet, l'enjeu de la campagne de diabolisation menée contre les Juifs ne consistait pas, comme dans le cas des dépossessions que les nationalistes roumains infligeaient aux autres minorités, à réduire leur rôle et leur influence dans l'espace public, mais à une volonté générale, sans distinction de nationalité, de les éradiquer. Les spécialistes de l'histoire de la région en concluent que l'antisémitisme avait été le dernier repère commun reconnu par les adversaires roumains et non-roumains, c'est-à-dire « le code culturel le mieux partagé entre les nationalités de Bucovine<sup>295</sup> », ce que Rezzori suggère d'ailleurs lui-même :

Tous ensemble, ils méprisaient les Juifs, sans voir que non seulement ceux-ci jouaient un rôle économique déterminant, mais aussi qu'ils étaient culturellement les seuls à se préoccuper de la tradition autant que de la création. Mais on ne les fréquentait pas<sup>296</sup>.

Après avoir enduré des mesures discriminatoires officielles et des agressions physiques et verbales ponctuelles perpétrées en majorité par les *Volksdeutsche* acquis au national-socialisme<sup>297</sup>, les Juifs, impuissants face aux acteurs des différents nationalismes<sup>298</sup> dont l'intensification « mit une fin brutale à [leur] acculturation<sup>299</sup> » furent exposés à une violence systématique et inhumaine lorsque la guerre éclata.

L'instauration du pouvoir soviétique au début de la guerre qui s'était accompagnée, en juin 1940, d'une vaste opération de déportations en Sibérie, provoqua une recrudescence de

**STOURZH, Gerald**, *Galten die Juden als Nationalität Altösterreichs? Ein Beitrag zur Geschichte des cisleithanischen Nationalitätenrechts*, in *Studia Judaica Austriaca*. Bd. 10 / 1984, S. 73-117.

**VOLLMER, Johannes, ZÜLCH, Tilman** (Hg.), *Aufstand der Opfer. Verratene Völker zwischen Hitler und Stalin*, op. cit.

<sup>294</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz. Bilder einer jüdischen Geschichte*, in **CORBEA-HOISIE, Andrei** (Hg.), *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*, op. cit., p. 7-30, ici p. 8: [...] ein Land, in dem die Juden sich der Illusion hingeben konnten, eine „eigene“ und „richtige“ Geschichte haben zu dürfen. Keine Illusion, die so weit gedieh, dass die Hauptstadt Czernowitz von Juden oder mitunter auch von ihren Feinden als ein „neues Jerusalem“, als „Jerusalem am Pruth“, „das zweite Kanaan“ oder als „jüdisches Eldorado Österreichs“ gepriesen wurde.

<sup>295</sup> **LE RIDER, Jacques**, in **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'une histoire politique et culturelle : Présentation*, op. cit., p. 9.

<sup>296</sup> NA, p. 88. BS, p. 72: *Allesamt verachteten sie die Juden, unbesehen dass jene nicht nur wirtschaftlich eine entscheidende Rolle spielten, sondern in kultureller Hinsicht diejenigen waren, bei denen das Überlieferte ebenso gut aufgehoben war wie das entstehende Neue. Aber mit ihnen verkehrte man nicht.*

<sup>297</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*, op. cit., p. 24: « Le fait que les *Volksdeutsche* sympathisaient majoritairement avec le national-socialisme renforça l'isolement des Juifs de Czernowitz et les intimida ». *Die überwiegende Sympathie des Volksdeutschen für den Nationalsozialismus führte weithin zu Isolation und schüchterte die Czernowitzer Juden ein.*

<sup>298</sup> Ce sentiment d'impuissance explique le développement du sionisme et de mouvements nationaux juifs bucoviniens qui se traduisait notamment par un regain d'intérêt pour le yiddish.

<sup>299</sup> **COLIN, Amy**, *Einleitung*, in **COLIN, Amy** (Hg.), *Versunkene Dichtung der Bukowina*, op. cit., p. 13-25, ici p. 19: *Die Wogen des Nationalismus, die immer höher schlugen, setzten dem Prozess der jüdischen Akkulturation ein jähes Ende.*

l'antisémitisme dans le sud de la Bucovine où l'on accusait les Juifs de sympathiser avec les communistes. La haine se focalisait sur ceux que l'on présentait comme des espions et des traîtres.

Ce sentiment fut renforcé par l'arrivée au pouvoir en septembre 1940, du parti d'extrême droite de la Garde de Fer dans le gouvernement dirigé par le général Antonescu. En juin 1941, la Roumanie qui préparait l'opinion à la guerre en désignant ses deux ennemis, les bolchéviques et les Juifs, s'allia avec l'Allemagne après l'entrée en guerre de cette dernière contre l'URSS. Les troupes roumaines accompagnées par des unités SS occupèrent alors le nord de la Bucovine où débuta une terrible vague de répression contre les Juifs accusés d'être déloyaux envers l'État roumain. Les mesures discriminatoires furent intensifiées. De nombreux Juifs furent arrêtés, pris en otage et torturés<sup>300</sup>, autant de crimes qui marquèrent le début de leur éradication physique<sup>301</sup>. Le 11 octobre 1941 fut créé le ghetto de Czernowitz où les Juifs vécurent en captivité. La dernière étape de l'horreur qui leur fut infligée consista dans la décision du gouvernement roumain d'ordonner ensuite la déportation de l'ensemble des Juifs de Bucovine<sup>302</sup> et de Bessarabie en Transnistrie placée sous administration militaire roumaine. Ce sont entre 120 000 et 140 000 Juifs qui moururent en déportation, dans les camps de Transnistrie.

Alors qu'il n'opère pas de distinction entre les différents groupes nationalistes, dénonçant leur aveuglement en raison d'un désir d'hégémonie insensé, l'existence d'une coalition à la fois paradoxale et cruelle forgée dans une même volonté de destruction amène Rezzori à porter un regard particulier sur les Juifs de Bucovine dans l'entre-deux-guerres qui portait en lui les germes de la catastrophe.

Dans le contexte chaotique de la roumanisation qu'il dépeint, les habitants juifs de Czernowitz se voient attribuer une place singulière par l'auteur. Il la développe tout particulièrement dans le roman *Une hermine à Tchernopol*.

---

<sup>300</sup> M. Hausleitner évoque le terrible pogrome qui eut lieu à Jassy en juin 1941. 6 000 Juifs y furent exécutés, au prétexte qu'ils avaient collaboré avec l'ennemi russe.

**HAUSLEITNER, Mariana**, *Die Rumänisierung der Bukowina*, op. cit., p. 378.

<sup>301</sup> **CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*, op. cit., p. 25.

<sup>302</sup> 20 000 Juifs déclarés indispensables à la bonne marche de l'économie de Czernowitz furent autorisés à y demeurer. Tous les autres habitants juifs de la ville sont décédés en déportation.

La disparition massive des Juifs amène A. Corbea-Hoisie à comparer le Czernowitz de 1945 à une « cité fantôme ». Certains furent enrôlés de force dans l'armée rouge ou déportés pour exécuter des travaux forcés dans les régions industrielles. Ceux qui parvinrent à rentrer en Bucovine décidèrent de fuir le régime soviétique dont la violence faisait écho à celle des nationalistes roumains pendant l'entre-deux-guerres. Ils s'établirent en Europe de l'Ouest, en Palestine ou aux États-Unis. Ainsi « la terrible 'solution finale' provoqua aussi la fin du Czernowitz juif ».

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*, op. cit., p. 25 et p. 26: *Die furchtbare „Endlösung“ bereitete auch das Ende des jüdischen Czernowitz*.

Aux nationalistes de tous bords s'opposent les Juifs de Tchernopol que le narrateur décrit comme des êtres hors norme. Paschkano est une sorte d'ours des Carpates sans visage qui est devenu un personnage important en concluant des marchés obscurs. Il figure une force irrespectueuse de l'ordre, ce qui lui vaut d'être redouté de tous. Le petit Saly Brill, dont le narrateur met en avant l'insolence, la vivacité et la ruse, se distingue par son humour et sa verve. Grâce à ses talents d'imitateur, il révèle la médiocrité des habitants de la ville. Le docteur Schlesinger, directeur de l'asile où Tildy a été interné, observe et soigne, lui, dans un espace isolé ceux qui précisément ne répondent pas aux normes factices et restrictives de la société.

Ces personnages composent avec bien d'autres encore un univers hétérogène dans la mesure où, par leur esprit critique, ils déclinent différentes manières d'aborder le réel que les différents nationalistes aspirent au contraire à uniformiser. En ce sens, ils sont les derniers symboles d'une pensée indépendante et plurielle qu'ils assument d'ailleurs pleinement, car certains d'entre eux jouent le rôle de passeurs dont le but est par définition d'effacer les frontières.

Dans le roman, Blanche, la fille du docteur Schlesinger, incarne l'Autre par excellence – sa physionomie, son comportement tout en réserve et ses origines amènent le narrateur à la comparer à la princesse d'un temps reculé –, qui subjugué le narrateur et l'initie à la littérature, l'aidant ainsi à dépasser une réalité qu'il ressentait comme insuffisante et incohérente :

Je ne sais pas ce qui, à l'époque, était le plus excitant pour nous. Les événements qui entouraient Tildy, son épouse et le père de celle-ci, le vieux Paschkano, dont il était souvent question à la maison et qui, en fin de compte, occupaient toute la ville, ou bien notre amitié avec Blanche Schlesinger et cet autre monde dont elle nous ouvrait les portes, le pays merveilleux de la littérature, cette étrange réalité, ce refuge pour ceux qui ont des raisons de prendre la fuite<sup>303</sup>.

Pour le narrateur, sa rencontre avec la petite fille et d'autres enfants juifs à l'Institut d'éducation qu'il fréquente constitue un déclic. Elle est une source d'enrichissement, car il reconnaît la supériorité culturelle de Blanche :

---

<sup>303</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 244. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 249: *Ich weiß nicht, was damals erregender für uns war, die Ereignisse um Tildy, dessen Frau und deren Vater, den alten Paschkano, von denen zu Hause oft die Rede war und die schließlich auch die ganze Stadt beschäftigten; oder unsere Freundschaft mit Blanche Schlesinger und die andere Welt, die sie uns eröffnete, das Wunderland der Literatur, diese Zufluchtswirklichkeit derjenigen, die Anlass zur Zufluchtnahme haben.*

Rezzori définira la culture juive de sa terre natale comme une source d'altérité qui contribua à l'enrichissement de son identité dans des textes ultérieurs, notamment dans *Mémoires d'un antisémite* et dans *Sur mes traces*. Il y rend un vibrant hommage à ses amis juifs qu'il remercie de l'avoir aidé à s'affranchir de la petitesse de son milieu d'origine.

Elle nous était supérieure dans tous les domaines. Tout comme Saly Brill, et pour la même raison : à cause d'une civilisation en avance de plusieurs millénaires, de la supériorité d'une race plus ancienne<sup>304</sup>.

Il voue une profonde admiration à celle qui, en lui faisant découvrir des horizons insoupçonnés, lui permit également de s'affranchir de l'influence néfaste des siens. À son contact, il gagne une ouverture d'esprit et une tendance à la tolérance qui manquent à son milieu d'origine dont il saisit l'aveuglement et la paralysie à cause d'innombrables clichés et préjugés :

Ce qui était déterminant, je le répète, c'est que nous avons d'abord adressé la parole à nos amis et appris ensuite seulement – fort tardivement – qu'ils étaient juifs. Nous ne fîmes donc par la découverte habituelle que *les Juifs sont aussi des êtres humains*, mais découvrimus au contraire que *les êtres humains sont parfois des Juifs*. [...] Nous découvrimus ainsi qu'il n'y avait donc pas de *qualités* « typiquement juives », [...] <sup>305</sup>.

C'est précisément parce que le processus de marginalisation le plus extrême frappa, selon lui, les derniers êtres positifs originaux doués de vertus morales, d'intelligence et de talents créateurs dans un univers corrompu et désubstantialisé et qu'il leur dénia leur humanité et leur dignité que Rezzori prend parti pour les Juifs.

Dans la mesure où il les présente comme les principales victimes des bouleversements catastrophiques entraînés par la roumanisation, le crépuscule de Czernowitz s'avère indissociable de la tragédie juive dans laquelle culminèrent la répression de l'altérité et la barbarie.

L'échec de l'amitié entre Blanche et le narrateur issu d'un milieu germanophone antisémite anticipe le caractère inéluctable de ce déclin. Bien que Blanche éveille sa conscience critique et qu'il déplore les barrières entre leurs deux univers, les deux enfants ne deviendront jamais réellement complices. Le narrateur perçoit la réserve de la petite fille qu'il admire. Or, il avoue avoir recouru aux *a priori* dont il pensait s'être émancipé pour tenter d'expliquer ce rapprochement avorté : ce serait parce que Blanche est juive qu'elle reste l'autre qui jamais ne pourra le comprendre tel qu'en lui-même :

<sup>304</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 241. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 246: *Blanche war uns in jeder Hinsicht überlegen. Ganz ebenso wie Saly Brill und aus dem gleichen Grund: aus einem Vorsprung von Jahrtausenden der Bildung; aus der Überlegenheit der älteren Rasse.*

<sup>305</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 282. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 286: *Entscheidend aber war, wie ich sage, dass wir mit unseren Freunden überhaupt einmal ins Sprechen gekommen waren und dann erst erfuhren, dass sie Juden waren. So machten wir nicht die übliche Entdeckung, dass Juden auch Menschen seien, sondern gerade umgekehrt die, dass Menschen bisweilen auch Juden sind. [...] Und so entdeckten wir denn, dass [...] es also ,typisch jüdische,, Eigenschaften nicht gibt.*

Mais quand je rêvais de Blanche, j'étais traversé par la douleur lancinante de l'étrangeté irréductible, [...] <sup>306</sup>.

La régression du narrateur qui retombe dans une idée préconçue et son refus d'idéaliser sa relation avec Blanche symbolisent la fin du dialogue interculturel à Czernowitz où l'altérité renvoyait finalement chacun à sa propre solitude : l'autre est inaccessible tout comme le « je » est inaccessible et, donc, étranger pour l'autre.

Au récit de la rencontre inachevée avec Blanche succède ainsi, de manière symbolique, celui d'un match de football opposant le club roumain de Mirtschea Dobosch au club juif de Maccabi. Les tensions entre les différents groupes nationaux se cristallisent durant la manifestation sportive qui vire à un affrontement sanglant.

La condensation d'éléments dramatiques confère une grande intensité à cet épisode qui constitue un véritable point de basculement. En effet, les habitants de Tchernopol se métamorphosent en êtres anonymes gouvernés par leur seul instinct. Ils affluent de toutes parts, comme s'ils succombaient à une force irrationnelle leur dictant de transgresser toutes les limites et de provoquer le chaos. Conséquence : tous se fondent dans une foule compacte qui devient le lieu d'une extase collective dans le déchaînement de la violence dirigée contre un bouc-émissaire précis.

Au départ, les spectateurs manifestaient, par leurs cris, leur enthousiasme et leur soutien aux joueurs :

Peu après, par-dessus la cime des arbres du Jardin public nous parvenaient, tel un sombre nuage de passion, les premiers hurlements de la foule qui saluait les joueurs entrant sur le terrain <sup>307</sup>.

Mais la situation se détériore rapidement de telle sorte qu'après l'interruption du match due à la survenue de plusieurs incidents, une foule nombreuse composée de membres des diverses minorités, dont la plupart sont armés, se déverse dans la ville :

Mais l'heure du Corso était venue ; et si d'ordinaire le boulevard Janku Topor et, surtout le dimanche, les allées du Jardin public se remplissaient déjà d'inquiétantes foules humaines, il était en ce jour effrayant de constater combien Tchernopol avait d'habitants – et quel genre d'habitants <sup>308</sup>.

---

<sup>306</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 377. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 344: *Aber träumte ich von Blanche, so durchschnitt mich der ziehende Schmerz des ewig unerlösten Fremdseins.*

<sup>307</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 381. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 384: *Wenig später sprang über die Baumkronen des Volksgartens wie eine dunkle Wolke der Leidenschaft das erste Aufbrüllen der Menge, [...], zu uns herüber.*

<sup>308</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 384. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 386: *Aber die Stunde des Korsos war gekommen; und füllten sich mit ihr schon für gewöhnlich der Boulevard Janku Topor und, namentlich an Sonntagen, die Volksgartenalleen mit beängstigenden Menschenmassen, so war es heute geradezu erschreckend, festzustellen, wie viele Einwohner Tschernopol hatte und was für eine Bewohnerschaft.*

Premier signe de leur déshumanisation, les acteurs n'émettent plus des hurlements, mais des « vociférations<sup>309</sup> » et de vulgaires rugissements et esquissent des mouvements inquiétants. Formé d'individus louches et hargneux défiant du regard ceux qu'ils rencontrent sur leur passage, le cortège renvoie ainsi l'image saisissante d'une meute déchaînée capable des pires exactions et désireuse de trouver une victime sur laquelle déverser sa colère.

Ce sont les Juifs qui sont alors unanimement pris pour cibles : l'émeute dégénère en pogrome<sup>310</sup>. À l'antisémitisme latent succède ainsi une véritable logique d'extermination<sup>311</sup>.

L'exclusion radicale dont les Juifs sont victimes se traduit tout d'abord par la violation et la destruction de leurs biens : les boutiques des commerçants juifs, les maisons des Juifs assimilés situées dans les quartiers résidentiels et la synagogue sont mises à sac. Mais ils sont aussi pris à parti et molestés. Le sentiment d'horreur culmine dans la description des victimes – quarante au total – qui sont froidement abattues et meurent dans l'indifférence générale :

C'est alors qu'un homme traversa la rue en courant et que deux ou trois coups de feu claquèrent dans son dos. L'homme leva les bras, s'immobilisa un instant comme une croix

---

<sup>309</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 386 : « Du boulevard Janku Topor provenaient les mêmes vociférations que dans l'après-midi, celles venues du terrain de football, à cela près qu'elles étaient bien plus rapprochées ». *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 389: *Vom Boulevard Janku Topor her kam das gleiche Röhren der Volksmenge wie nachmittags vom Sportplatz R nur freilich sehr viel näher.*

<sup>310</sup> Dans *Neiges d'antan*, on apprend que les Juifs étaient régulièrement victimes de pogromes, notamment dans les campagnes, sans que la population, largement antisémite, ne s'en émeuve. L'auteur souligne l'indifférence de son propre père devant le malheur des Juifs. Ce dernier y voyait même un moyen de punir des êtres qu'il jugeait, selon des idées préconçues, cupides et corrompus. Aussi ne condamnait-il pas de tels méfaits : « Lorsque les partisans du chef antisémite roumain A. C. Cuza rossaient les juifs, il était prêt à fermer les yeux. Si cela arrivait, c'était parce qu'à la campagne ceux-ci exploitaient les paysans. Sa réprobation morale concernait tout ce qui avait trait à l'argent pour l'amour de l'argent, et il était bien connu que l'argent était la grande affaire des juifs ».

NA, p. 217. BS, p. 171: *Wenn die Anhänger des rumänischen Antisemitenführers Cuza Juden verprügelten, war er bereit, die Augen zuzudrücken. Es geschah, weil die Juden auf dem Land die Bauern ausbeuteten. Seine moralische Verdammnis traf alles, was mit Geld um des Geldes willen handelte; und bekanntlich war Geld das Hauptgeschäft der Juden.*

<sup>311</sup> Elle apparaît aussi dans le plaidoyer barbare du professeur Feuer. Il se caractérise par le champ lexical du nettoyage, car il s'agit, dans sa perspective pangermaniste, de faire place nette pour assurer le triomphe et la santé de l'élément germanique 'parasité' par les éléments juifs : « Sachez reconnaître le véritable parasite ! Voyez comment il agit ! Sachez le reconnaître, jusque dans votre propre demeure ! Faites le ménage, si vous avez des envies de purification – en vérité, cela est nécessaire! [...] Au travail, donc » !

*Une hermine à Tchernopol*, p. 332. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 336: *Erkennt den wahren Schädling: Seht, wie er wirkt! Erkennt ihn auch im eig'nen Heim! Säubert zu, so's euch nach Säuberung gelüstet R und fürwahr! R sie ist vonnöten! [...] An's Werk denn!*

noire, tituba et tomba face contre terre, tandis que les roues de notre voiture frôlaient de près ses jambes qui tressaillaient encore. Mais le cocher maintint les chevaux à la même allure<sup>312</sup>.

Le destin tragique du docteur Schlesinger, juif assimilé, qui est roué de coups, humilié et dépossédé de tous ses biens confirme cette vision apocalyptique :

Les maisons de ce quartier possédaient en façade des jardinets ceints d'une grille. Une seule, celle où le docteur Schlesinger avait son appartement, semblait avoir été démolie, mais de fond en comble : même les barreaux de fonte avaient été arrachés de leur socle et s'étaient étalés au sol à la manière de gigantesques gaufres. Aux fenêtres du premier étage, pas une vitre qui ne fût brisée, [...]. Plusieurs personnes contemplaient cette dévastation, parmi lesquelles un homme en veste déchiquetée, la chemise déchirée, le visage en sang. [...] Ses yeux pochés étaient tout bleus et presque clos, l'une des commissures de sa bouche fendue, ses mains aussi étaient blessées et en sang, il avait des difficultés à les mouvoir<sup>313</sup>.

En décrivant la progression dans les années 1920-1930 d'un antisémitisme de plus en plus virulent et cruel, Rezzori suggère que la Bucovine était parvenue à un point de non-retour. Soumise à une force de destruction d'une intensité inégalée, puisqu'elle était devenue le terrain d'affrontements barbares dont les victimes n'étaient même plus perçues ni traitées comme des êtres humains par leurs agresseurs, la région subissait une régression : elle se transformait en une terre d'exclusion arbitraire.

### **II. 3. C. 3. L'expérience d'une étrangeté grandissante : la déchéance et l'exil intérieur de la famille de Rezzori**

L'intérêt de *Neiges d'antan* réside dans le fait que l'auteur s'y concentre sur la manière dont les Autrichiens vécurent cette période chaotique, car il y privilégie la description de sa sphère familiale que régissait son père, ardent défenseur et serviteur de l'ancien empire austro-hongrois.

Pour voir si les réactions de ses proches face au déclin de l'Ancienne Autriche et à la perte de sa préséance à l'Est ont amené l'auteur à décliner une image subjective de la césure

---

<sup>312</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 390. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 392: *Und dann lief ein Mann quer über die Straße, und es peitschte zwei-, dreimal hinter ihm her: Der Mann riss die Arme hoch, stand für einen Augenblick wie ein schwarzes Kreuz, taumelte voran, stolperte und fiel auf sein Gesicht, und die Räder unseres Wagens rollten haarscharf an seinen noch zuckenden Beinen vorbei. [...] Aber der Kutscher hielt die Pferde im steten raschen Trab.*

<sup>313</sup> *Une hermine à Tchernopol*, p. 390-391. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 393: *Die Häuser hatten dort schmale, eingegitterte Vorgärten. Nur eines ð und zwar das, in welchem Dr. Schlesingers Wohnung lag ð schien demoliert worden zu sein, aber das mit Gründlichkeit: Sogar das Gitterwerk aus Eisenguss war aus den Sockeln gerissen und lag in Stücken wie riesenhafte Waffeln auf der Straße. Von den Fenstern des ersten Stockwerks war keine Scheibe ganz geblieben. [...] Eine Gruppe von Menschen stand vor dieser Verwüstung, unter ihnen ein Mann im zeretzten Rock, das Hemd zerrissen, mit blutigem Gesicht. [...] Seine Augen waren blaugeschlagen und fast geschlossen, der Mund in einem Winkel eingerissen; auch seine Hände waren verletzt und blutig, er konnte sie nur mit Mühe bewegen.*

provoquée par la guerre, nous nous intéresserons à la lecture que son père fit précisément du processus de roumanisation qui le frappa directement.

De fait, son destin illustre la chute des anciens maîtres de la région. Comme eux, il subit un déclassement qui revêtit plusieurs aspects. Les tribulations du père montrent tout d'abord la dimension politique de la réorganisation territoriale consécutive à la Première Guerre mondiale dans la mesure où elle entraîna la délicate question de la définition, voire de la redéfinition de son identité nationale, sa patrie, l'Autriche-Hongrie, ayant été rayée de la carte.

Lui ne put se résoudre à regagner l'Autriche qui avait payé un lourd tribut à la guerre, notamment par un rétrécissement considérable de sa superficie qu'il n'acceptait pas. Pourtant, il se vit refuser l'obtention d'un passeport roumain, après avoir manifesté son désir de demeurer à Czernowitz. Il demeura, du reste, apatride jusqu'à la fin de sa vie<sup>314</sup>.

En dépit de la nostalgie que lui inspirait la perte de son appartenance à l'ancienne Autriche-Hongrie, dont il avait tiré une immense fierté par le passé, son statut d'apatride eut une conséquence positive. Le père de Rezzori apprit à se servir de la neutralité qu'il lui conférait pour affûter sa conscience critique et examiner, grâce à son décalage, l'évolution de la situation dans l'ancienne Bucovine, et, au-delà dans une Europe en proie à la percée des différents nationalismes animés du même désir d'imposer la domination d'un groupe national sur tous les autres, et notamment à la progression du national-socialisme. Mais, cette évolution fut longue.

En effet, son jugement fut, au départ, tout sauf impartial. Il révélait clairement l'amertume qu'il ressentait après avoir été privé de ses privilèges. Au lieu de témoigner d'une relative humilité face aux nouvelles autorités, le père de Rezzori ne dissimulait pas le mépris que lui inspiraient les Roumains. L'image particulièrement forte qu'il avait coutume d'employer pour les désigner, à savoir celle de « pilleurs du cadavre de la Double Monarchie disparue<sup>315</sup> » est symptomatique. Elle prouve que, s'il associait ces partisans

---

<sup>314</sup> Après avoir quitté Czernowitz, pour des raisons matérielles [Rezzori n'indique pas la date précise de son départ ; il intervint en tout cas avant l'*Anschluss*], le père de l'auteur s'installa en Transylvanie. Sous la pression du gouvernement du Reich hitlérien, le gouvernement roumain délivra des passeports particuliers aux germanophones de Roumanie. Mais le père de Rezzori refusa un tel document, par fidélité au « royaume de Roumanie » qui ne lui délivra pas pour autant de passeport roumain.

NA, p. 246. BS, p. 197: *Mein Vater lehnte einen solchen Pass dankend ab. Er sei Bürger des Königreichs Rumänien, sagte er, und habe vor, als solcher loyal zu bleiben. Leider hatten nun auch die Rumänen keinen Sinn für eine solche Haltung. Er blieb folglich ohne Pass.*

<sup>315</sup> NA, p. 218. BS, p. 172: *Er machte kein Hehl daraus, dass er die Rumänen (im Gefolge der Ungarn und Tschechen) zu den Leichenfledderern am Kadaver der untergegangenen Doppelmonarchie zählte.*

d'un nationalisme farouche à des criminels, c'était parce que, dans sa perspective de victime, l'aveuglement auquel les avaient réduit leurs ambitions de souveraineté et d'hégémonie les avait amenés à détruire l'héritage politique et culturel qui fondait et légitimait son ancienne position. Dépourvu de son cadre de référence, il se devinait voué à la même déliquescence qu'avait connue l'empire réduit au rang de « cadavre ». Il imputait ainsi catégoriquement l'entière responsabilité de sa mort symbolique aux nationalistes roumains contre lesquels il prononçait une condamnation sans appel.

Il apparaît évident que la force de discernement du père était entamée sous l'effet de sa colère et de sa tristesse. Cependant, il faut souligner que Rezzori se garde de dénoncer son absence de lucidité. Lui-même ne concède pas davantage que son père que la hiérarchisation également arbitraire de l'espace imposée jusqu'en 1918 par les Autrichiens qui détenaient toutes les positions clés du pouvoir, la Double Monarchie ayant consacré la supériorité des Autrichiens et des Hongrois sur les autres groupes nationaux, avait nourri des mécontentements et des tensions irrédentistes parmi les anciennes minorités. L'auteur ne reconnaît donc pas qu'elle avait ainsi fatalement favorisé le mouvement nationaliste roumain, qui, dans l'entre-deux-guerres, appliquait des mécanismes similaires à ceux imaginés jadis par les acteurs germanophones de l'ordre habsbourgeois. Loin de condamner sévèrement l'hypocrisie de son père qui était déterminé à idéaliser le passé autrichien<sup>316</sup> pour fustiger et refouler le nouvel ordre roumain qui le désavantageait, Rezzori semble lire de telles failles comme l'expression des déchirures logiques d'un homme déchu et blessé dont il tendrait ainsi à minimiser les excès et les manquements.

Le regard que le père de l'auteur jeta, après la guerre, sur le nationalisme roumain était sans conteste faussé par la détérioration de sa situation personnelle. Toutefois, au fil du temps son déclassement national eut selon nous un impact décisif sur la manière dont il perçut les développements de la situation allemande et la progression du courant national-socialiste, ce qui lui permit finalement de réviser son positionnement erroné de 1918.

---

Rajoutons que, dans sa logique, « les Russes, les Polonais et les Ruthènes étaient des peuples coloniaux » qu'il méprisait autant que les Roumains. NA, p. 218-219. BS, p. 172: *Russen Polen und Ruthenen waren Kolonialvölker*.

<sup>316</sup> La stratégie de Rezzori peut apparaître paradoxale. Lui qui entreprend de remettre en cause le mythe de Czernowitz, en montrant, comme nous l'avons vu, les abus commis par les Autrichiens qu'il assimile à des colons arbitraires ayant revendiqué une pseudo supériorité culturelle ainsi que les tensions entre les différents groupes nationaux qui en avaient découlé et l'antisémitisme latent dans la région, ne prend pas ses distances par rapport à son père après 1918 alors qu'il avait participé à la trahison des idéaux du programme supranational des Habsbourg. L'auteur le présente au contraire, dans *Neiges d'antan*, comme une victime des remous et des changements dus à la fin de l'empire habsbourgeois dont il souligne par ailleurs les manquements et les contradictions. Il confirme l'absence de force critique de son père après 1918, sans condamner le fait que ce dernier ne se soit pas remis en cause, ce que l'auteur met sur le compte d'une fragilité et d'une impuissance dues aux événements.

Rezzori confesse sans détour que son père s'était lui aussi d'abord laissé séduire par les promesses d'un avenir meilleur que contenait, à ses yeux, l'accession de Hitler à la chancellerie :

De notre point de vue, les événements allemands paraissaient dignes d'être salués avec intérêt. Ils se présentaient à travers une profusion d'images pleines de joyeux espoirs et d'une insolente vitalité : une nouvelle jeunesse promettait fermement de bâtir un jardin ensoleillé, ce qui s'accordait avec notre sensibilité politique<sup>317</sup>.

L'auteur ne se dérobe pas : il énonce toutes les raisons qui expliquent l'enthousiasme que la victoire du Führer en 1933 inspira à son père.

D'une part, l'image d'une Allemagne dynamique et résolue à prendre sa revanche était revigorante pour un germanophone dont la marginalisation et l'impuissance avaient exacerbé la rancœur, depuis la défaite encaissée à Czernowitz en 1918 :

Nous étions irrités du mépris dans lequel nous étions tenus, nous autres germanophones, [...]. L'amertume causée par la défaite subie aux côtés de l'Allemagne était loin d'être guérie, et nous étions heureux de voir que là-bas surgissait une conscience nouvelle qui ne voulait plus tolérer que les vaincus fussent aussi objets de mépris<sup>318</sup>.

Outre le fait de lui insuffler un regain d'énergie, l'Allemagne conquérante<sup>319</sup> du nouveau chancelier atténuait l'une de ses peurs viscérales. De fait, le père de l'auteur la considérait assez puissante pour contenir la menace que constituait le bolchévisme<sup>320</sup> aux yeux de ce membre d'une classe aisée. Le discours de propagande national-socialiste prônant la défense de l'intérêt général et celle des valeurs contre un courant accusé de semer confusion et décadence le rassurait, car il faisait miroiter un ordre stable et intègre :

Les « rouges » étaient tout bonnement l'ennemi public, et l'Allemagne des braves chemises brunes se présentait à nous comme une protection contre eux. [...] Au lieu d'un égalitarisme

<sup>317</sup> NA, p. 170. BS, p. 134: *Von uns aus gesehen nahm das Geschehen in Deutschland sich begrüßenswert aus. Es präsentierte sich in einer Fülle hoffnungsfroher und gesundheitsstrotzender Bilder einer Jugend, die kernig eine besonnene Zukunft aufzubauen versprach, und es kam unserer politischen Stimmung entgegen.*

<sup>318</sup> NA, p. 171. BS, p. 134: *Wir waren verärgert über die Geringschätzung, die uns als Deutschsprachigen demonstrativ bei jeglicher Gelegenheit zu spüren gegeben wurde, [...]. In uns schwärte noch die Bitternis einer gemeinsam mit Deutschland erlittenen Niederlage, und es tat uns wohl, mit anzusehen, wie dort ein neues Selbstbewusstsein aufloderte, das nicht hinnehmen wollte, dass Besiegte gleich Missachtete zu sein hätten.*

<sup>319</sup> Précisons que cet homme, qui, durant sa jeunesse avait été un ardent partisan de G. von Schönerer et d'un nationalisme pangermaniste, avait été tenté de croire que cette Allemagne en quête de légitimation et de puissance réaliserait sa vision mystique du Reich que fustige Rezzori. Lui considère ce « romantisme nébuleux d'une germanité baignant dans la mystique de l'idée du Reich » comme « une véritable épidémie chez les germanophones » des confins.

NA, p. 234. BS, p. 186-187: *In jenen Tagen war der nebulöse Romantizismus eines Deutschtums in der mystischen Aura der Reichsidee eine geistige Infektion, die unter Deutschsprachigen epidemisch war, [...].*

<sup>320</sup> Rezzori n'emploie du reste pas le terme de bolchévisme, mais celui plus radical « d'épouvantail bolchévique » auquel se réduisait, pour son père, le socialisme.

NA, p. 171 : « la menace (voire le crime) du socialisme, qui ne nous apparaissait que sous les traits de l'épouvantail bolchévique ». BS, p. 134: *Abgewendet schien uns auch das Bedrohliche (ja Kriminelle!) des Sozialismus zu sein, der uns immer nur in der Fratze des Bolschewismus vor Augen stand.*

dévastateur, vautré dans la boue du matérialisme, il s'agissait d'emblée d'un idéal communautaire dans lequel les différences spécifiques pouvaient se souder dans la conscience populaire<sup>321</sup>.

Enfin, l'objectif du Reich de contrecarrer ce que l'opinion appelait, de manière méprisante, « l'omniprésence de la juiverie<sup>322</sup> » constituait un autre argument convaincant pour un être antisémite. Rezzori s'attache cependant à préciser cet aspect. Il prend la défense de son père, en invoquant son innocence et son ignorance des enjeux réels d'un tel projet<sup>323</sup>.

Comme il estimait que le programme du Reich coïncidait avec ses propres intérêts, le père de l'auteur s'intéressa à son message qui, par conséquent, ne semblait comporter aucune menace :

En un mot, l'ascension de cette Allemagne où triomphait le sourd bourdonnement des colonnes en marche et des jouvencelles blondes comme les blés était loin de nous agiter autant que l'abdication du roi d'Angleterre, qui venait d'être couronné et quittait son trône pour épouser Mrs Simpson<sup>324</sup>.

Il ressort des confessions explicatives de Rezzori que son père rejoignait la masse des individus dont le régime national-socialiste avait exploité la peur, l'exaspération, le mécontentement et la misère, en raison de la situation générale, pour gagner leur confiance,

---

<sup>321</sup> NA, p. 171. BS, p. 134-135: *Die „Roten“ waren aller Welt Feind schlechthin, und das Deutschland der wackeren Brauhemden stellte sich schützend vor uns gegen sie. [...] Anstatt verheerender Gleichmacherei im Talg des nur noch Materiellen, verband mit einemmal ein Ideal der Gemeinschaft im Volksbewusstsein die unterschiedlichen Eigenarten.*

<sup>322</sup> NA, p. 171. BS, p. 135: *[...] „dem präpotenten Judentum ein Dämpfer“ [aufsetzen].*

<sup>323</sup> NA, p. 172 : « Personne ne pouvait vraiment prévoir à cette époque que cette sourdine consisterait finalement à massacrer six millions de personnes ». BS, p. 135: *Dass dieser „Dämpfer“ am Ende in sechs Millionen Hingemordeter bestehen würde, konnte zu jener Zeit wahrhaftig keiner voraussehen.*

Pour défendre son père, Rezzori insiste sur le fait que son antisémitisme, qu'il ne cherche pas à relativiser, reposait sur des préjugés et des clichés et qu'il n'impliquait nullement une adhésion à l'idéologie raciste du national-socialisme : « [...], son antisémitisme, quant à lui, était franchement pathologique. Cette démence s'insinuait jusque dans les articles qu'il écrivait pour les journaux de chasse. Il semble inconcevable que le peuple élu ait eu quelque chose à voir avec les observations sur le fait que les bécasses aiment emprunter les sentiers de forêt et sont attirées par la fumée. Lui, pourtant, réussissait à établir un lien : c'était qu'aucun appât ne sert à quoi que ce soit si on rencontre un Juif le matin avant la chasse, et c'était aussi que de nos jours les Juifs ont l'impudence de chasser la bécasse. Les journaux allemands des années 30 imprimaient joyeusement de pareilles affirmations. Cela pourtant ne signifiait pas qu'il fût un partisan du national-socialisme ».

NA, p. 216. BS, p. 170: *[...], so war sein Antisemitismus schlankweg pathologisch. Selbst in Artikeln, die er für Jagdzeitschriften schrieb, schlich sich dieser Wahnsinn ein. Was das auserwählte Volk mit der Beobachtung zu tun hatte, dass Schnepfen gern an Waldschneisen entlangstreichen und auf Rauch zuziehen, bleibt unerfindlich; ihm gelang es trotzdem, einen Zusammenhang herzustellen: etwa, den, dass kein Lockmittel etwas nützt, wenn man am Morgen vor der Jagd einem Juden begegnet; oder, dass heutzutage Juden die Unverfrorenheit hatten, auf Schnepfenjagd zu gehen. Die deutschen Zeitschriften der dreißiger Jahre druckten derlei Auslassungen freudig ab. Jedoch bedeutete das nicht, dass er ein Freund des Nationalsozialismus gewesen wäre.*

<sup>324</sup> NA, p. 172. BS, p. 135: *Kurzum: der Aufstieg jenes Deutschlands der dröhnenden Marschkolonen und ährenblonden Maiden beunruhigte uns längst nicht so wie die Abdankung des kurz zuvor gekrönten Königs von England, um Mrs. Simpson zu ehelichen.*

les manipuler et annihiler leur esprit critique, au prétexte d'avoir compris leurs attentes et d'élaborer, pour cette raison, une solution adéquate.

Mais cet être déclassé parvint à dépasser ses errements initiaux. Il finit même par entrer en résistance passive contre les défenseurs d'une forme particulièrement pernicieuse de nationalisme dont il saisit, grâce au temps écoulé et au recul qu'il avait pris par rapport à la réorganisation territoriale de 1918, qu'il aurait des conséquences tout aussi négatives, voire plus dramatiques encore que celles du nationalisme roumain qu'il avait déplorées.

La défiance grandissante dont il fit preuve, à partir du moment où l'*Anschluss* de l'Autriche au III<sup>ème</sup> Reich semblait acquis, résulte de sa vision de Hitler. Ce dernier, dont il raillait ouvertement l'apparence<sup>325</sup>, lui apparaissait non seulement ridicule, mais aussi dangereux et méprisable. Assagi par les épreuves endurées lors de la roumanisation, puis de la Seconde Guerre mondiale, il avait perdu ses illusions et tiré une conclusion lucide. Loin de correspondre au héros censé incarné le glorieux avenir germanophone auquel le père avait aspiré dans sa jeunesse, Hitler avait « profané<sup>326</sup> » ses anciens idéaux, en élaborant une politique expansionniste dont il découvrit la barbarie et l'arbitraire lorsqu'éclata le nouveau conflit qui faisait tristement écho à celui de 1914-1918.

Revendiquer son statut d'apatride qu'il avait d'abord interprété comme une punition de l'Histoire, c'était finalement se soustraire à la régression dans la violence et l'inhumanité qu'entraînait toute forme de nationalisme, qu'il fût allemand ou roumain, car il impliquait toujours de privilégier un seul parti, au risque de générer et de multiplier tensions et divisions.

Son choix de ne pas réintégrer le giron allemand après son départ de Czernowitz est conséquent. Par son refus désormais conscient et mûri de tout ancrage national précis, le père se libéra de toutes les forces nationalistes qui avaient participé à l'éclatement du réel dont il avait lui-même souffert depuis 1918.

Si le père de l'écrivain, sans l'avouer clairement, interpréta avec un certain recul l'absence d'inscription des siens dans un cadre national comme un moyen de dépasser les clivages

---

<sup>325</sup> Il le qualifiait de « badigeonneur venu d'on ne sait où » ou encore d'individu « [qu'il ne prendrait] pas comme valet d'écurie ».

NA, p. 245 et p. 216. BS, p. 197: *Hitler, den er immer schon als „hergelaufenen Anstreicher“ bezeichnet hatte.* BS, p. 170: „Den würde ich nicht als Stallknecht anstellen“.

<sup>326</sup> NA, p. 246 : « Bien des choses permettent de conclure qu'il a vu dans le national-socialisme la profanation d'idées autrefois plus illustres et éclatantes, et qu'il a douloureusement senti leur dérive ». BS, p. 197: *Immerhin lässt manches darauf schließen, dass er im Nationalsozialismus die Profanisierung ursprünglich lauterer und befeuernder Ideen und die Irreführung durch sie schmerzlich empfunden hat.*

issus des rivalités nationalistes, il n'en reste pas moins que la remise en cause de son identité autrichienne habsbourgeoise et son rapport flottant au territoire bucovinien le fragilisèrent.

En effet, outre son déclassement national, la redistribution des forces en faveur des Roumains s'accompagna du déclassement social de sa famille.

Bien que la famille continuât de bénéficier de conditions de vie enviables<sup>327</sup>, elle cessa de s'illustrer au sein de la bonne société de la ville dominée par les Roumains. Preuve s'il en est de cette disgrâce, le père de Rezzori préférait partir entreprendre de longues parties de chasse dans la solitude des forêts et sa mère se consacrer à l'éducation de ses enfants dont elle limitait strictement les fréquentations plutôt que cultiver des relations avec les nouveaux notables de Czernowitz<sup>328</sup>. La distance que les parents de l'auteur prirent par rapport à une société régie par l'élite roumaine reflète finalement la déliquescence de la bourgeoisie cultivée germanophone dont ils étaient issus :

Pour la classe à laquelle appartenaient mes parents, cela signifia la chute dans le chaos, l'impuissance et la pauvreté, dans le désespoir et la laideur. Ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom collectif de « bourgeoisie » avait vécu comme le comte de Leinsdorff, ce personnage de Robert Musil, avec une foi inébranlable dans « la propriété et la culture ». Toute la confiance dans la vie dont ces deux piliers avaient été le support s'était effondrée avec eux<sup>329</sup>.

Les valeurs traditionnelles de cette classe ne résistèrent pas à la Première Guerre mondiale ni au chaos politique provoqué par l'émergence des différents nationalismes. Privés de ces derniers repères, les parents pouvaient alors dire que « dans le nouvel ordre de la Bucovine [ils n'étaient] plus rien<sup>330</sup> ».

---

<sup>327</sup> Parmi les indices révélant la relative aisance financière de la famille même après 1918, on peut signaler le fait qu'elle vivait dans une maison spacieuse et aménagée avec goût. En outre, les enfants pour qui la mère organisait des fêtes mémorables, furent éduqués par des gouvernantes anglaises et françaises avant d'être envoyés dans des établissements reconnus. L'intendance de la maison incombait à un personnel composé de plusieurs bonnes.

<sup>328</sup> Notons aussi que le père prit pour prétexte le trouble jeté par la manifestation d'étudiants roumains lors d'une représentation au théâtre de la ville où l'on jouait une pièce allemande pour ne plus s'y rendre. Il renforça ainsi encore un peu plus la marginalité de la famille.

<sup>329</sup> NA, p. 86. BS, p. 70: *Für die Klasse, der meine Eltern angehörten, bedeutete das einen Sturz ins Chaos, in Ohnmacht und Armut, Hoffnungslosigkeit und Hässlichkeit. Was man heute mit dem Sammelnamen „Bourgeoisie“ bezeichnet, hatte mit Robert Musils Grafen Leinsdorff im unerschütterlichen Glauben an „Besitz und Bildung“ gelebt. Alle Lebenszuversicht, die diese Säulen getragen hatten, war mit ihnen eingestürzt.*

<sup>330</sup> SmT, p. 29. MaS, p. 26: *[...] in der neuen Ordnung der Bukowina [...] Wir waren nichts mehr.*

Le destin de la mère de l'auteur permet de comprendre la seule réaction dont ces êtres déchus furent capables : refuser d'œuvrer à l'élaboration d'un nouveau cadre qui reniait les fondements de leur identité.

Après son divorce et son remariage, qui se solda également par un divorce, elle resta à Czernowitz. Le départ de ses enfants mit fin à ses obligations maternelles qui avaient donné auparavant un contenu à son existence.

Elle inaugura le début de sa nouvelle vie sans réel fondement en emménageant dans une autre demeure. Son installation symbolisa sa chute sociale. D'allure petite-bourgeoise, cette maison qui « lui donnait le sentiment d'être une déclassée<sup>331</sup> » offrait non seulement un moindre confort que celle qu'elle avait occupée à son arrivée en Bucovine avant la guerre, mais était aussi beaucoup plus modeste. Aussi peinait-elle à contenir les imposants meubles Second Empire, baroques ou encore Art nouveau, sortes de reliques de son ancienne splendeur, qu'elle y avait apportés. Le caractère disproportionné de « cette dot recyclée<sup>332</sup> » augmentait le désarroi de la mère. L'écart flagrant entre la petitesse de la réalité de sa nouvelle existence et le faste importé de temps révolus attisait sa conscience d'avoir été arrachée à l'espace qui jadis lui avait conféré une dignité dont elle se retrouvait définitivement dépossédée.

L'échec de la greffe de ces vestiges d'un passé glorieux sur un cadre insipide annonce l'échec de la mère à s'approprier les lieux, donc à s'intégrer dans le présent. Son renoncement à tout effort visant à se réinscrire dans la ville dans l'entre-deux-guerres s'avère irrévocable.

De fait, elle élut domicile dans un quartier auquel rien ne la prédestinait. Sa modeste maison ne se situait pas dans les beaux quartiers résidentiels des faubourgs, mais à proximité du cœur de Czernowitz. Elle était entourée à la fois d'insignifiants immeubles de rapport hauts de cinq ou six étages dont la présence annulait en partie le cachet du jardin et d'autres bâtiments peu élevés imbriqués les uns dans les autres. Son inscription singulière dans ce paysage donnait l'impression qu'elle était prise dans un étau. De plus, elle était constamment exposée au bruit et à l'agitation émanant des nombreux artisans, boutiquiers et mendiants présents dans un quartier doté d'un « air de faubourg misérable<sup>333</sup> ». La simple palissade de planches qui séparait concrètement la maison du monde extérieur

---

<sup>331</sup> NA, p. 158. BS, p. 126: *ihr das Gefühl der Deklassiertheit gab.*

<sup>332</sup> NA, p. 158. BS, p. 127: *die recyklete Mitgift.*

<sup>333</sup> NA, p. 160. BS, p. 128: *hatte es [...], tief hinterweltlichen Charakter [...]*

reflétait symboliquement la vulnérabilité de la mère au sein d'un espace qui lui rappelait constamment son propre décalage.

En outre, la grande dame déchue venue d'un ailleurs où elle avait été intégrée et reconnue vivait désormais parmi des Juifs orthodoxes de condition très modeste que son milieu, largement antisémite, méprisait, voire haïssait<sup>334</sup>. Les rôles s'étaient inversés sans effacer les anciens clivages. C'était elle qui désormais incarnait l'Autre. Elle mesurait son étrangeté au contact d'êtres qu'elle avait soigneusement ignorés dans le passé et dont elle partageait désormais, sans le reconnaître, la marginalité après s'être éloignée de son univers initial.

Son déplacement dans un espace où elle était réduite à la peur et à l'impuissance soulève la question de savoir si sa fragilité était telle qu'elle avait pris la décision de s'installer dans une zone inconciliable avec ses origines pour finalement précipiter elle-même la dislocation de son identité remise en cause par l'Histoire après 1918.

Mais c'est sans compter sur le fait qu'elle réussit à apprivoiser les habitants de cet espace énigmatique et indéfinissable situé au carrefour des cultures de l'Orient et de l'Occident. Portée par le devoir et par son inclination innée à la pitié, elle se porta au secours des plus miséreux sans faire aucune distinction de nationalité ou de confession, « dans une ville où les contrastes entre les groupes ethniques et les religions se renforçaient à vue d'œil, ce qui lui valut d'être tenue en haute estime notamment par les Juifs du voisinage<sup>335</sup> ».

Bien qu'elle forçât le respect des habitants juifs en faisant œuvre de charité, la mère de l'auteur ne put dépasser le désarroi dans lequel sa chute l'avait plongée. Son nouvel espace situé au cœur de Czernowitz la condamna à une existence en tout point périphérique, pour ainsi dire, quasi irréelle.

Mais les parents de Rezzori vécurent leur déclassement social aussi comme une humiliation dont l'auteur rend compte dans *Neiges d'antan*.

En effet, tous les ressortissants germanophones furent regroupés dans la même minorité, quelle que fût leur origine, comme le rappelle Rezzori :

---

<sup>334</sup> L'antisémitisme du père de Rezzori se lit notamment dans le fait qu'il considérait que ce quartier était dévolu à des êtres condamnés à rester des marginaux.

NA, p. 160 : « Et quand il parlait de notre mère, notre père ne manquait jamais de demander malicieusement : 'Se sent-elle à son aise dans le shtetl' ? ». Traduction modifiée. BS, p. 128: [...], und unser Vater versäumte nie, wenn er von unserer Mutter sprach, maliziös zu fragen: „Fühlt sie sich wohl im Judenschtetl“?

<sup>335</sup> NA, p. 165. BS, p. 129: [...], und dass sie dabei keinen Unterschied der Volkszugehörigkeit oder des Glaubensbekenntnisses kannte. R eine seltene Tugend in einer Stadt, in der die Gegensätze zwischen ethnischen Gruppen und Religionen sich zusehends verschärften. R wurde ihr vor allem von den Juden ihrer Nachbarschaft hoch angerechnet.

Nous-mêmes, en tant que ci-devant Autrichiens avoués (et déclassés), nous étions rangés – que nous le voulions ou non – parmi les prétendus Allemands de souche<sup>336</sup>.

Or, le père de l'auteur jugeait la décision de mettre sur un même plan les Autrichiens détenteurs à ses yeux du savoir et de la sagesse et les *Volksdeutsche* comme un non-sens. Persuadé de la supériorité culturelle des premiers, il réclamait pour eux une position hégémonique. Se retrouver dissout dans une masse informe revenait pour lui à se voir dénier son originalité et sa véritable nature, c'est-à-dire une essence autrichienne habsbourgeoise plus distinguée, mais devenue irréaliste, car elle ne correspondait plus à aucune structure tangible. Le père de Rezzori en fut profondément vexé. La rancœur qu'il ressentait à la fois envers les Roumains et les *Volksdeutsche* ne fit qu'augmenter :

Nous étions irrités du mépris dans lequel nous étions tenus, nous autres germanophones, et qu'on nous faisait lourdement sentir à la moindre occasion, comme si la domination de la vieille Autriche avait été celle de la barbarie teutonienne sur des peuples de vieille culture, tels que Tchèques, Serbes, Slovaques et Valaques, et comme si ces nationalités avaient fini par se libérer d'une servitude oppressante au nom de tout le respect dû à leur civilisation<sup>337</sup>.

En se bornant à interpréter la réduction de leur condition au statut de germanophones comme un crime de lèse-majesté, les proches de Rezzori montrèrent qu'ils étaient déterminés à aborder la nouvelle réalité de Czernowitz et leur place au sein de la société selon les critères d'un passé révolu :

Socialement aussi, nous vivions comme des insulaires. Nous appartenions à une classe de seigneurs qui avait perdu le pouvoir, remplacée par une autre, à laquelle nous nous estimions supérieurs et qui, pour cela, par haine de la minorité ethnique que nous représentions, nous traitait comme une populace de second ordre. En conséquence, nous réduisions au minimum les contacts avec le monde extérieur<sup>338</sup>.

Ils prétendaient à un pouvoir qui ne leur était plus dû. Ce faisant, ils finirent par accentuer eux-mêmes le décrochage qu'ils subissaient de plein fouet par rapport à Czernowitz à cause des retournements géopolitiques.

Nous en concluons que le dérèglement de la réalité entraîna leur effacement progressif et irrémédiable dans l'espace bucovinien. Dans la mesure où les proches de Rezzori furent à

---

<sup>336</sup> NA, p. 88. BS, p. 72: *Wir, als deklarierte (und deklassierte) Ci-devant-Österreicher, waren Ŗ ob wir's wollten oder nicht Ŗ den sogenannten Volksdeutschen zugeordnet.*

<sup>337</sup> NA, p. 171. BS, p. 134: *Wir waren verärgert über die Geringschätzung, die uns als Deutschsprachigen demonstrativ bei jeglicher Gelegenheit zu spüren gegeben wurde, als wäre die Herrschaft des alten Österreich die eines teutonischen Barbarentums über alte Kulturvölker wie Tschechen, Serben, Slowaken und Walachen gewesen und als hätten diese im Namen aller zivilisatorischen Ethik sich endlich aus einer drückenden Knechtschaft befreit.*

<sup>338</sup> NA, p. 262. BS, p. 207: *Wir lebten insular auch in gesellschaftlicher Hinsicht. Wir zählten uns zu einer Herrschicht, die nicht mehr an der Herrschaft war, abgelöst von einer anderen, der wir uns überlegen meinten, die dafür uns im Odium der ethnischen Minorität als zweitrangig behandelte. Die Folge war, dass wir die Kontakte mit der Außenwelt auf ein Mindestmaß beschränkten.*

la fois dépossédés de leurs privilèges, déconsidérés et confondus dans un groupe germanophone indistinct dans lequel ils étaient exposés au danger de l'anonymat, plus rien ne les raccrochait à Czernowitz qu'ils n'avaient du reste jamais porté en haute estime.

Un autre changement notable intervint. Le contrôle de la distance qu'ils s'étaient toujours attachés à cultiver avec la ville et qui se renforçait leur échappa désormais complètement. La souveraineté à laquelle ils avaient aspiré s'avéra illusoire parce qu'ils prirent enfin conscience du caractère insurmontable de leur non-appartenance. Ils firent donc la douloureuse expérience de devenir parfaitement étrangers à l'espace qu'ils avaient cru dominer, mais où ils se sentaient désormais indésirables, livrés à eux-mêmes, voire menacés, car lui aussi avait changé de nature. Autrement dit, l'éclatement de la Bucovine se solda par l'expérience d'un exil intérieur :

Ni ma mère ni mon père n'étaient originaires de ce pays. Tous les deux – chacun à sa manière – vivaient dans une sorte d'exil, ils étaient relégués dans un pays colonial abandonné par ses maîtres d'autrefois<sup>339</sup>.

Cet exil, vécu au sein même d'un territoire dont les frontières avaient été modifiées en profondeur, s'avéra plus déroutant encore que l'exil concret de la famille pendant la guerre. De fait, tout retour était impossible. L'Histoire s'était chargée de la déposséder du territoire qu'elle avait espéré reconquérir, mais qui, devenu autre, allait consacrer sa propre étrangeté.

Mais sa marginalité ne se limitait pas à la perte d'une place précise et honorable au sein d'un espace désormais en voie de dislocation. Elle se mesurait aussi au fait que ces êtres ébranlés par l'Histoire tendaient à ignorer la nouvelle réalité de Czernowitz.

### **II. 3. C. 4. Le refoulement de la nouvelle réalité de Czernowitz**

Soulignons d'abord le fait que Rezzori précise que ses proches ne furent pas les seuls à redéfinir leur manière d'appréhender le temps. Victime de remous, c'est la ville tout entière qui développa un nouveau rapport au temps après 1918.

---

<sup>339</sup> NA, p. 87. BS, p. 71: *Weder mein Vater noch meine Mutter gehörten zu den Bodenständigen. Beide Ŕ jeder auf seine oder ihre Weise Ŕ lebten sie in einer Art Exil: verschlagen in ein Kolonialland, das von den Kolonialherren verlassen worden war.*

### II. 3. C. 4. a. Un simulacre de normalité

En effet, l'auteur relate dans *Neiges d'antan* le souvenir étrange d'une ville dont la réponse aux césures intervenues à l'issue de la Première Guerre mondiale consista à nier l'évidence, c'est-à-dire précisément les changements géopolitiques et sociaux qu'entraîna la roumanisation de la Bucovine. Elle arbora ce geste en guise de défense illusoire face à des bouleversements radicaux et préféra mimer une situation de *statu quo*. Au lieu de se rendre à l'évidence de son nouveau visage par lequel s'annulait l'héritage habsbourgeois, la ville se réfugia dans un hors temps.

Aussi la vie, raconte Rezzori, finit-elle par y reprendre son cours, comme si de rien n'était. Malgré l'ampleur des changements, on continuait par exemple de parler allemand et de considérer Vienne comme la capitale. Cela traduisait l'incapacité quasi générale d'envisager le présent autrement qu'avec d'anciens critères qui ne pouvaient pourtant plus s'appliquer à la nouvelle réalité.

Pour l'auteur, deux éléments expliquent pareille réaction.

D'une part, les individus furent accablés par la violence du choc que provoquèrent la fin de l'empire austro-hongrois et le début d'un entre-deux-guerres particulièrement chaotique. La nouvelle situation échappait complètement à l'entendement. Insaisissable, elle paraissait irréaliste :

La nouvelle que, depuis 1918, l'ancienne monarchie impériale et royale n'existait plus s'était répandue ; pourtant, dans cet ancien Czernowitz, devenu Cernauti, tout se passait comme si personne n'y croyait vraiment<sup>340</sup>.

Or, en perpétuant des pratiques issues du passé, on nourrissait l'espoir de restaurer une certaine normalité gommée par l'Histoire et de combler ainsi l'absence de sens ressentie en 1918. Le soin porté à cultiver les apparences d'une réalité révolue était donc censé masquer le vide et le chaos du présent. Le recours à une fiction devait servir de remède contre la transformation du réel.

D'autre part, on avait jugé préférable de simuler un état de stagnation. En feignant de maîtriser, voire de dépasser une réalité présente ressentie comme irréaliste grâce à la reprise des codes du passé, on pensait pouvoir juguler plus facilement la peur suscitée par la nouvelle donne et l'incertitude devant l'avenir.

Mais pareille solution eut des effets pernicioeux. Les habitants de Czernowitz qui adoptèrent la stratégie d'un passéisme obstiné se retrouvèrent comme paralysés dans une réalité dont

---

<sup>340</sup> RàT, p. 360. HnT, p. 9: *Dass die ehemalige k. u. k. Monarchie seit 1918 nicht mehr besteht, dürfte sich herumgesprochen haben; gleichwohl tat man im ehemaligen Czernowitz, nun Cernauti, als glaubte man nicht recht daran.*

ils avaient finalement augmenté eux-mêmes le vide en se privant de toute chance d'agir concrètement. C'est ce que Rezzori suggère en recourant à une image saisissante pour rendre compte de l'impuissance des individus dans un présent devenu autre qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient affronter. Il les compare à des somnambules :

Pourtant, la plupart des gens ne souhaitaient nullement se réveiller ; ils demeuraient endormis, paralysés : des somnambules dans un présent aliéné<sup>341</sup>.

Les individus n'étaient plus conscients ni de leurs actes ni de leurs pensées. Ils se retrouvaient condamnés à évoluer dans un monde, qui, s'il demeurait en apparence inchangé, n'en était que plus fantomatique.

### II. 3. C. 4. b. Un entre-deux aveuglant

Dans *Neiges d'antan*, l'auteur montre comment ses propres parents s'inscrivirent dans cette logique qui consistait à refouler le présent. Ils ne refusèrent pas d'affronter le présent uniquement au prétexte de leur déchéance sociale à laquelle ils ne se résignaient pas.

Si le décrochage temporel qu'ils subirent fut si intense, c'est parce qu'ils firent, dans cette période chaotique, avant tout l'expérience d'un vide ontologique. Dépossédés du cadre politique et civilisationnel habsbourgeois auquel ils s'étaient raccrochés ainsi que des normes et des valeurs qu'il impliquait, les proches de l'écrivain se retrouvèrent sans fondement stable et rassurant qui aurait pu leur indiquer la direction à suivre. Ils furent saisis d'un immense sentiment de désolation. Bien qu'ils aient surmonté l'épreuve d'un premier exil pendant le conflit, l'existence semblait n'avoir plus aucun sens après 1918, car de nouvelles menaces, notamment celle du bolchévisme, planaient et risquaient de les fragiliser encore davantage à Czernowitz :

En fait, on ne saurait dire combien, en son essence, la qualité de la vie, non seulement des privilégiés, mais aussi de ceux qui étaient jadis désavantagés, a baissé et s'est appauvrie. Les manifestations extérieures de ce processus – la destruction de la nature, le chaos et la croissance bâtarde des villes, l'invasion du monde par la pacotille, la désorientation des hommes – ont été assez cités, mais cependant, on n'atteint pas le cœur de cette perte de substance. En 1919, lorsqu'au terme de notre vie de réfugiés en Italie et en Autriche nous étions revenus en Bucovine, la menace du bolchévisme, imminent à notre porte, nous épouvantait. Ce qui se passait à quelques douzaines de milles à l'est, au-delà du Dniestr, depuis la révolution de 1917, paraissait assez grave pour faire naître l'idée d'une terrible transformation de la réalité. Si elle devait nous atteindre, ce serait la fin. Non seulement nous serions peut-être maltraités, spoliés, et finalement jetés contre un mur, mais, en cas de survie, nous aurions encore plus à craindre la grisaille de la vie : l'asile géant qu'était devenu un

---

<sup>341</sup> NA, p. 86. BS, p. 70: *Indes wünschten die allermeisten gar nicht zu erwachen, blieben betäubt, gelähmt: Traumwandler durch die entfremdete Gegenwart.*

monde aussi bariolé d'existences diverses que l'était la Russie tsariste deviendrait tout aussi inexorablement notre environnement, qui pourtant valait encore un peu la peine de vivre<sup>342</sup>.

Plus que la détérioration des conditions matérielles, c'est clairement la désubstantialisation du réel que Rezzori déplore à travers l'image de la grisaille du monde. C'est elle qui intensifia les conditions de la marginalité de ses parents qui devint quasiment synonyme d'inexistence.

Dans ce contexte, la seule chance pour eux de survivre consista à se retrancher dans l'univers privé. Ils firent de leur foyer une sorte de sanctuaire à l'abri des déchirures et des incertitudes liées au processus de roumanisation en tentant de mener la même vie qu'avant leur départ en exil. Le « comme si<sup>343</sup> » auquel se résumait désormais leur existence leur apparaissait plus concret que le fait de se résoudre à leur incapacité à s'intégrer dans Czernowitz.

Or, dans cet espace confiné, ses parents cédèrent au piège d'une fictionnalisation. Reclus dans leur bulle, ils idéalisèrent la période habsbourgeoise pour oublier le vide ressenti en 1918. Ils influencèrent ainsi la manière dont leurs enfants allaient à leur tour appréhender le monde. Bien qu'il ait été balayé par la guerre, le passé dont les parents taisaient les insuffisances devait déterminer le moindre des faits et gestes de ces êtres qui n'avaient plus connu l'âge d'or de la Bucovine : « Nous grandîmes dans le mythe d'une réalité ancienne, merveilleuse et perdue<sup>344</sup> ».

---

<sup>342</sup> NA, p. 263-264. BS, p. 208-209: *In der Tat, es lässt sich in der Essenz nicht sagen, wie sehr die Lebensqualität nicht nur der Privilegierten, sondern vielfach auch der ehemals Benachteiligten in unserem Jahrhundert sich verbilligt und verschäbigt hat. Was davon äußerlich in Erscheinung tritt: die Zerstörung der Natur, die Chaotik und das hybride Wachstum der Städte, die Überschwemmung der Welt mit Schund, die Orientierungslosigkeit der Menschen* R̄ das ist hinlänglich zitiert worden; es erfasst doch nicht den Substanzverlust im Kern. Im Jahre 1919, als wir nach unserer Flüchtlingszeit in Italien und Österreich in die Bukowina heimgekehrt waren, schreckte uns die Bedrohung durch den Bolschewismus unmittelbar vor unserer Tür. Was nur wenige Dutzend Meilen östlich jenseits des Dnjestr seit der Revolution von 1917 sich abspielte, hörte sich schlimm genug an, um die Vorstellung einer entsetzlichen Wirklichkeitsveränderung heraufzubeschwören. Sollte das zu uns kommen, so war's das Ende. Nicht nur, dass wir misshandelt, ausgeplündert und schließlich an die Wand gestellt werden könnten; wir fürchteten fast mehr noch das graue Dasein, wenn wir überleben dürften: das riesige Armenhaus, zu dem eine lebensbilderbunte Welt wie das zaristische Russland geworden war und zu dem auch unsere immerhin noch einigermaßen lebenswerte Umwelt unweigerlich werden würde.

<sup>343</sup> NA, p. 49 : « Nous vécûmes les années 1919 à 1939 dans l'illusion d'une position pseudo-féodale dans le monde, qui n'était justifiée ni par aucun prestige concret à l'intérieur de la société réelle ni par une fortune correspondante, mais reposait simplement sur la condition de nos parents avant la Grande Guerre. Ce 'comme si' [...] était même favorisé par les vestiges d'une ancienne position de domination coloniale au terme de laquelle nous avions été laissés sans pouvoir après la fin de la Double Monarchie ». BS, p. 40: *Wir lebten die Jahre zwischen 1919 und 1939 im Wahn einer pseudofeudalen Stellung in der Welt, die weder durch konkretes Prestige innerhalb einer existierenden Gesellschaft noch durch ein entsprechendes Vermögen berechtigt war, berufen lediglich auf den Zustand, in dem unsere Eltern vor dem Ersten Weltkrieg sich befunden hatten. Dieses [...] Als-ob wurde gefördert durch die Nachwirkung eines ehemaligen Kolonialherrentums, in dem wir nach Ende der Doppelmonarchie machtlos hinterlassen worden waren.*

<sup>344</sup> NA, p. 25. BS, p. 19: *Wir wuchsen auf im Mythos einer verlorenen wundervollen alten Wirklichkeit.*

Ces derniers étaient donc appelés à définir leur rapport au monde de manière négative parce que leurs parents les obligeaient à concevoir leur identité uniquement en vertu de leur statut d'héritiers d'une réalité non seulement disparue, mais glorifiée, c'est-à-dire déformée, donc chimérique. Alors que les enfants étaient appelés à dominer la fiction que leurs parents déchus percevaient dans le présent par le biais d'une autre image fictive de Czernowitz, ils furent projetés dans un entre-deux aveuglant, car il leur donnait l'illusion de transcender le réel et ses vicissitudes :

Nous sentions que nous étions exclus, d'autre part notre isolement nous procurait le sentiment d'une situation hors du commun, voire d'une élection particulière<sup>345</sup>.

N'appartenant ainsi vraiment ni au présent ni au passé, ils évoluèrent bel et bien « dans une sorte d'état flottant, entre les réalités, ce qui [les] paralysait de bien des façons et [les] excluait du monde<sup>346</sup> », un état où « [...] rien n'était entièrement dépourvu d'ambiguïté. Rien n'était définitivement ce qu'il était. Tout baignait dans une sorte de lumière crépusculaire. De la sorte, [leur] existence avait quelque chose d'irréel, [...]<sup>347</sup> ».

#### **II. 4. Conclusion : un espace « entropique »**

Reste à interroger la nature du positionnement que Rezzori peut dès lors revendiquer par rapport à Czernowitz, en dépit des racines qu'ils y avaient développées et des éléments d'identification qu'il y avait trouvés avec l'aide de Cassandra.

La question de l'authenticité de son lien à la Bucovine se pose avec une acuité d'autant plus grande que, dans son cas, les conditions d'un décentrement par rapport à Czernowitz s'avèrent redoublées par rapport à celles que connurent ses proches.

En effet, Rezzori n'entame ses mémoires que tardivement, en 1989, qui plus est en Italie. C'est donc séparé physiquement de son premier espace identitaire, mais aussi des êtres qui le peuplaient, ses proches, à qui il rend hommage, étant tous décédés, qu'il repense et cherche à ressaisir dans un texte autobiographique une réalité forcément floue et fuyante.

Bien qu'il soit privé d'un contact direct avec Czernowitz, ce double éloignement géographique et temporel offre à Rezzori un atout.

---

<sup>345</sup> NA, p. 262. BS, p. 207: *Wir spürten, dass wir ausgeschlossen waren, andererseits gab unsere Isolation uns das Gefühl der Außerordentlichkeit, ja der Auserlesenheit.*

<sup>346</sup> NA, p. 261. BS, p. 207: *Wir lebten in einer Art von Schwebezustand zwischen den Wirklichkeiten, der uns in vielerlei Weise lähmte und von der Welt ausschloss.*

<sup>347</sup> NA, p. 262. BS, p. 207: *So war nichts gänzlich eindeutig. Nichts war entschieden das, was es war. Alles lag in einer Art gefällten Lichts. In jeder Weise hatte unsere Existenz etwas Unwirkliches [...].*

Contrairement à ses parents que tout renvoyait sans cesse à leur déclassement, la distance se révèle salvatrice pour l'auteur amené à réfléchir à un espace-temps devenu ainsi finalement plus neutre. Libéré à la fois du désarroi, de la rancœur, voire de la haine que ses parents nourrissaient jadis, Rezzori ne se définit pas spontanément comme une victime des remous historiques qu'endura la Bucovine. Une telle perspective l'aurait conduit à orienter de manière subjective et donc à falsifier lui aussi son image de Czernowitz. Mais il trouve dans ce double décrochage la possibilité d'entreprendre un questionnement lucide du rôle de Czernowitz dans la constitution de son identité, alors que ses parents, réfugiés à la fois dans le passé et dans des visions mythiques de la ville, ne s'y étaient jamais essayés, se privant de toute chance de renouer un quelconque lien avec cette dernière.

Si les conditions d'une réflexion intransigeante sur la réalité du monde de l'enfance sont réunies, la prise de distance ne constitue pour l'auteur ni une protection contre les déchirures endurées à cause des crises géopolitiques ni la garantie de combler la perte d'un ancrage concret à Czernowitz.

De fait, Rezzori se retrouve confronté à deux problèmes délicats au moment de sonder le contenu et la signification de son héritage bucovinien.

Grâce au recul qu'il a pris concrètement et qui est renforcé par son travail d'écriture, l'auteur développe tout d'abord une conscience plus aigüe encore que ses proches de l'éclatement de Czernowitz en réfléchissant à la notion de temporalité.

Appelé à se replonger dans le monde disparu de son enfance, il en vient à faire s'entrecroiser plusieurs strates temporelles. L'écrivain âgé s'efforce de se remémorer l'univers bucovinien de l'entre-deux-guerres tel qu'il l'avait connu. Or, ce dernier était déjà hétéroclite. L'ombre de l'ère habsbourgeoise, que ses proches tentaient vainement de prolonger en l'idéalisant, planait dans une ville réduite par conséquent à une stagnation pesante et contradictoire en vertu des changements politiques intervenus en 1918. Czernowitz semblait plongé dans une sorte de hors-temps. Cette superposition de couches temporelles qui renvoyaient à des réalités toutes disparues (la Bucovine mythique d'avant 1914 et celle concrète de l'enfance dont Rezzori avait lui-même observé l'éclatement et la complexification), donc la pluralité des passés mise en lumière dans le présent de 1989, qui souligne quant à lui nettement les lignes de rupture, participe ainsi de la confusion de Rezzori.

C'est dans le champ scripturaire lui-même a-historique que l'auteur constate en un sens l'impossibilité de se recentrer exclusivement sur son premier espace-temps identitaire, car ce dernier s'avère tant hétérogène qu'« entropique<sup>348</sup> ».

Il nous faudra tenter de comprendre<sup>349</sup> si et comment l'auteur peut espérer cultiver, à moins qu'il ne faille dire sceller, voire renouer un lien définitif avec un espace qui ne correspond finalement à aucune réalité unique et clairement définissable ni dans l'Histoire ni dans le territoire scripturaire que Rezzori envisage comme un entre-deux exacerbant la disparité des éléments constitutifs de sa ville natale.

Il s'agira de voir où et comment se placer par rapport à un espace entièrement fait de déchirures et de tensions pour espérer se le réapproprier ou enfin le conquérir par le biais de l'écriture de soi. Cette dernière redouble-t-elle les déchirures liées à l'effacement historique de la *Heimat* ? Permet-elle au contraire de les surmonter en figurant un espace de réconciliation entre le passé et le présent ? L'hypothèse d'une telle harmonisation ne soumet-elle pas l'auteur à la tentation de substituer à la *Heimat*, dont il dit le caractère fuyant, l'image qu'il en propose dans et à travers l'écriture, donc une réalité qu'il viendrait lui-même re-crée et rendre fictive, au risque de se décentrer et de se désolidariser ainsi encore davantage, par le geste scripturaire, de son espace-temps originel ?

L'éclatement de la réalité bucovinienne dans la perspective de Rezzori, cet héritier décalé qui ne sait plus dans quelle strate temporelle il peut ou devrait s'inscrire pour clarifier sa relation avec Czernowitz, a une seconde conséquence.

De fait, les modalités de ce lien s'avèrent elles-mêmes particulièrement complexes. Comme l'espace identitaire originel a subi dès l'entre-deux-guerres un processus de dislocation, la possibilité même d'entrer en communion avec ce dernier est remise en cause. Frappée d'une forte discontinuité et d'une désubstantialisation, sa *Heimat* ne lui offrit finalement qu'une intimité illusoire. Czernowitz était déjà devenu un autre espace alors que Rezzori y vivait encore.

Aussi l'auteur suggère-t-il la nécessité de décliner en premier lieu l'essence de son identité bucovinienne par rapport au processus de déracinement qu'il avait vécu au sein même de

---

<sup>348</sup> Nous rejoignons en cela B. Westphal qui a exposé l'impossibilité que Rezzori rencontre de situer clairement la Bucovine.

**WESTPHAL, Bertrand**, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 155 : « L'autobiographie de Gregor von Rezzori s'inscrit dans un espace-temps infiniment complexe, entropique même. L'auteur rend compte d'une entité qui géographiquement se situait en marge, et qui historiquement a été évanescence ».

<sup>349</sup> Nous le ferons dans le chapitre IV consacré au décentrement du sujet qui découle de l'éclatement du réel. La déterritorialisation dont nous étudierons les causes, les modalités et les conséquences en constitue l'un des aspects majeurs.

Nous nous contentons ici de formuler les questions qui guideront notre réflexion.

sa terre natale et qu'il retrace, au risque de l'amplifier, dans son autobiographie, en pointant du doigt la caractéristique principale de Czernowitz, à cause des déchaînements de l'Histoire : celle d'être « un espace de déterritorialisation<sup>350</sup> ».

---

<sup>350</sup> WESTPHAL, Bertrand, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*, op. cit., p. 156.

### Chapitre III : Le délitement du monde sous l'effet des forces destructrices à l'œuvre dans l'Histoire

Malgré son désir sincère de s'intégrer à Czernowitz, la dissolution de la Bucovine, la roumanisation de la région à partir de 1918 ainsi que la montée des nationalismes pendant l'entre-deux guerres empêchèrent Rezzori de s'enraciner définitivement dans la terre de son enfance où ses parents avaient été condamnés à mener une existence marginale.

L'auteur quitta définitivement cet espace périphérique qu'il présente comme une terre d'ancrage devenue un espace de déterritorialisation trois ans avant que ce dernier ne soit soumis à la folie destructrice d'un nouveau conflit mondial. Mais la dislocation de ses nouveaux espaces-temps identitaires à l'Ouest, d'abord en Autriche, puis en Allemagne ne fit que redoubler le sentiment de désenchantement que lui avait inspiré auparavant la perte de Czernowitz. En effet, il éprouva un profond pessimisme face aux événements tragiques qu'il y vécut entre 1938 et 1945.

En racontant son expérience de l'*Anschluss* et de la Seconde Guerre mondiale, Rezzori se fait en conséquence le scripteur lucide du délitement d'un monde sous le joug de l'Histoire au XXème siècle.

#### III. 1. L'*Anschluss*

Lorsqu'il délaissa de son plein gré sa terre natale, Rezzori nourrissait l'espoir de mener une existence heureuse et facile en Europe occidentale. Il n'appréhendait pas ce nouveau départ parce qu'il était convaincu qu'il retrouverait à Vienne, où il avait déjà séjourné durant sa jeunesse, un décor familial. Il avoue lui-même être parti « naïvement [...] au petit bonheur la chance<sup>351</sup> ».

Mais l'Histoire vint contrecarrer les ambitions de ce jeune homme confiant et désinvolte qui était persuadé de pouvoir faire ses preuves dans une ville qu'il avait encore considérée cinq plus tôt comme « une Jérusalem dorée dans [ses] projets d'avenir<sup>352</sup>. »

L'examen du sens et de l'importance que l'*Anschluss* revêt pour l'auteur s'impose. Nous nous demanderons pourquoi ce premier événement qui le dépassa par sa violence et son

---

<sup>351</sup> SmT, p. 145. MaS, p. 172: *Es war naiv gewesen, mich aufzumachen und aufs Geradewohl nach Wien zu gehen.*

<sup>352</sup> MV, p. 246. GG, p. 157: *Wien [...] Rdereinst in meiner Zukunftserwartung ein Goldenes Jerusalem.*

caractère extraordinaire brisa brutalement le rêve qu'il avait caressé de tracer son chemin et pourquoi il inaugura au-delà, dans la perspective de Rezzori, une nouvelle ère marquée d'une extrême négativité qui allait déposséder les individus de leur pouvoir d'agir et de s'affirmer dans le présent.

### **III. 1. A. L'*Anschluss* vu par les historiens**

L'auteur ne développe pas les causes de l'*Anschluss*. Nous y lisons la preuve d'une certaine humilité de la part de Rezzori. N'étant arrivé à Vienne qu'à la fin de l'année 1937, il n'a pas eu directement connaissance de tous les éléments qui y contribuèrent. Sans doute a-t-il par conséquent estimé illégitime et présomptueux d'adopter la ligne que suivent la plupart des spécialistes pour aborder cet événement. Au lieu d'en proposer une analyse scientifique en s'appuyant, comme ces derniers, sur l'examen de tous les faits déterminants antérieurs à l'*Anschluss* et des documents émis par les autorités allemandes attestant de sa préparation, Rezzori privilégie sa propre expérience.

De fait, il se concentre sur le récit de l'arrivée triomphante de Hitler à Vienne à laquelle il assista au milieu d'une foule en liesse. Il le construit à partir du souvenir des émotions particulièrement intenses qu'il avait lui-même ressenties. C'est pourquoi sa représentation de l'*Anschluss* s'avère dominée par la description de la masse agglutinée sur la Place des Héros. Mais l'auteur y intègre aussi les répercussions de l'événement qu'il constata, jusqu'à son départ pour Berlin quelques mois plus tard, à la fois dans sa vie personnelle et à Vienne.

Il nous semble néanmoins nécessaire de dégager les motifs de cet événement à l'aide des principales études historiques qui lui ont été consacrées. Le contexte dans lequel s'inscrit notre réflexion sera ainsi moins abstrait, ce qui nous aidera à évaluer la pertinence et l'originalité du témoignage de Rezzori.

C'est le 12 mars 1938 que fut scellée l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne nazie. Certes, des événements récents, comme par exemple la décision du chancelier Schuschnigg d'annuler le référendum sur l'autonomie du pays prévu le 13 mars et son refus d'opposer une résistance militaire à l'armée allemande, avaient eu un impact décisif. Il ressort toutefois des études historiques que l'*Anschluss* résulte du long et inexorable processus d'affaiblissement tant politique qu'économique et idéologique que subit l'Autriche à partir de 1918.

Pour en expliquer les principaux mécanismes, nous nous attacherons à distinguer plusieurs niveaux : celui de l'Autriche, celui de l'Allemagne, celui des rapports entre l'Autriche et l'Allemagne et enfin celui des autres États européens.

### III. 1. A. 1. Les causes de l'*Anschluss* au niveau de l'Autriche

Nous commencerons par prendre en compte l'évolution de la situation intérieure et extérieure de l'Autriche, afin de dégager les causes de l'*Anschluss* au niveau autrichien. En effet, elle reflète les difficultés que le pays rencontra à affirmer sa souveraineté au lendemain de la Première Guerre mondiale et qui conduisirent à sa soumission à Hitler vingt ans plus tard.

#### III. 1. A. 1. a. Un nouveau départ problématique : les interrogations et les défis de l'Autriche en 1918

L'année 1918 entraîna une césure majeure. Fort de ses 700 000 km<sup>2</sup> et de ses 52 millions d'habitants (dont 12 millions de germanophones et 10 millions de Magyars), l'empire austro-hongrois<sup>353</sup> régi par le compromis qu'avaient signé l'empire autrichien et le royaume de Hongrie en 1867, au lendemain de la défaite de l'Autriche contre la Prusse à Sadowa, s'effondra. L'Autriche se retrouva confrontée à un double défi. D'une part, il lui fallait régler la délicate question nationale. Elle devait se demander si elle était en mesure de s'affirmer en tant « [qu'] État indépendant, conscient de sa personnalité propre, c'est-à-dire [d'être] un État autrichien<sup>354</sup> » et d'insuffler une conscience nationale au peuple autrichien.

L'Autriche était rongée par des doutes après la perte de ses anciennes possessions à l'est et dans le sud-est de l'Europe, car elle se sentait privée d'une partie de sa substance :

Contrairement au Reich allemand, l'Autriche de 1918 avait perdu son identité. Pas même le nom 'Autriche' ne constituait une évidence pour le nouvel État. L'Autriche était « ce qui reste » (Clémenceau) – pour ainsi dire, un reliquat<sup>355</sup>.

<sup>353</sup> La Leithanie servait de frontière entre les possessions autrichiennes et les possessions hongroises. Les premières correspondaient à la Cisleithanie et comportaient, outre l'Autriche, la Bucovine, la Galicie, la Bohême, la Moravie, la Slovénie, la Dalmatie et le Trentin. Les secondes formaient la Transleithanie qui englobait, outre la Hongrie, la Slovaquie, la Transylvanie, le Banat, la Croatie, la Slavonie, la Bosnie-Herzégovine (annexée en 1908).

<sup>354</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion. L'Autriche de 1918 à 1938*. Paris, PUF, Presses de l'Université de Rouen, 1971, p. 12.

<sup>355</sup> **KLEMPERER, Klemens von**, *Bemerkungen zur Frage „Anschluss“* *Ŕ* „Annexion“ *Ŕ* *Identitätsbewusstsein in der neueren Geschichte Österreichs*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 45-53, ici p. 46: *Anders als*

D'autre part, elle était appelée à déterminer la nature du nouvel État autrichien par le biais d'une Assemblée nationale provisoire.

Bien qu'il ait prôné les principes de plurinationalité et de pluriculturalité, le pouvoir habsbourgeois n'avait maintenu qu'une unité de façade jusqu'en 1916. À partir de cette date, les tendances nationalistes partisans d'une dispersion s'accrurent, notamment parmi les Tchèques, les Slovaques et les Polonais. Le 16 octobre 1918, l'empereur Charles promulgua alors un « Manifeste aux peuples de la monarchie austro-hongroise ». Il prévoyait la transformation de l'Autriche-Hongrie en un État fédéral au sein duquel chaque nationalité disposerait de son propre territoire ainsi que la création de Conseils nationaux. Certains territoires profitèrent de cette évolution pour se détacher de l'Autriche germanophone et pour accéder à leur indépendance. Ce fut le cas de la Tchécoslovaquie, de la Galicie qui rejoignit la Pologne, de la Hongrie et de la Serbie qui créa la Yougoslavie avec le soutien des Slaves du sud.

Le débat sur le futur régime de la nouvelle Autriche divisait les partis politiques. La plupart des orateurs membres de l'Assemblée provisoire défendaient le principe du maintien de la monarchie constitutionnelle et celui d'une fédération des États nationaux que la tendance générale à l'émancipation des territoires non-germanophones contredisait pourtant. À l'inverse, les sociaux-démocrates plaidaient en faveur d'une République démocratique tandis que le parti national allemand (*Deutschnationale Partei*) militait pour l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. L'idée de la souveraineté autrichienne apparaissait utopique. De fait, seuls deux partis, les légitimistes<sup>356</sup> et les communistes<sup>357</sup>, qui ne jouèrent qu'un rôle mineur entre 1918 et 1938, revendiquaient l'autonomie de l'Autriche en vertu de ses racines et de son développement culturel.

Deux décisions fixèrent le sort de l'Autriche.

Après que l'empereur eut renoncé à la gestion des affaires publiques (et non pas formellement au trône) le 11 novembre 1918, l'Assemblée provisoire se réunit le 12 novembre 1918 pour voter une loi sur la forme de l'État. Elle proclama la création de la Première République autrichienne. L'article 2 précisait qu'elle faisait partie de la République allemande, impliquant la question de l'*Anschluss*. La Constitution adoptée le

---

*das Deutsche Reich hatte Österreich 1918 seine Identität verloren. Nicht einmal der Name „Österreich“, war mehr eine Selbstverständlichkeit für den neuen Staat. Österreich war ce qui reste (Clémenceau) R ein Restbestand sozusagen.*

<sup>356</sup> On peut citer Ernst Karl Winter, maire-adjoint de Vienne de 1934 à 1936.

<sup>357</sup> On songe au jeune théoricien Alfred Klahr. Il défendait le principe de l'autonomie de l'Autriche en rappelant notamment qu'elle n'avait jamais fait partie de la nation allemande depuis 1866-70.

1<sup>er</sup> octobre 1920 servit de socle à un État fédéral qui était régi par deux Chambres (le Conseil national élu au suffrage universel et direct et le Conseil fédéral) et dont le Président était élu par l'Assemblée fédérale et n'exerçait qu'une fonction représentative.

Quant au Traité de St-Germain que le chancelier autrichien Karl Renner signa le 10 septembre 1919, il stipulait, par l'article 88, l'interdiction de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. Il affaiblit également l'économie du pays, car il établit le montant des réparations dont l'Autriche devait s'acquitter, décréta la réquisition de ses réserves d'or et réévalua à la hausse ses dettes d'avant-guerre. De plus, il statua sur le sort des territoires non strictement germanophones. Les territoires situés à l'ouest de la Hongrie échouèrent à l'Autriche, de même que la Carinthie après un référendum. Alors que la mobilisation en faveur de l'*Anschluss* avait diminué, elle redoubla après la signature du Traité de paix qui eut pour conséquence d'insuffler à la population autrichienne le sentiment d'avoir été lésée dans sa souveraineté.

### III. 1. A. 1. b. L'idée de l'*Anschluss* en 1918

Aussi l'article 88 du Traité de St-Germain n'éradiqua-t-il pas l'idée de l'*Anschluss*, qui, comme le souligne P. Schneeberger<sup>358</sup>, n'est pas brusquement apparue en 1918, mais remonte à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>359</sup>. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le projet de l'*Anschluss* connut au contraire un regain d'intérêt pour plusieurs raisons.

Cette orientation s'explique en premier lieu par un facteur économique. Dépossédée des anciens territoires de la monarchie habsbourgeoise, la nouvelle Autriche fut coupée des régions qui fournissaient son industrie en matières premières et où elle écoulait ses productions avant la guerre. Comme la capacité du pays à s'accommoder de la nouvelle situation fut rapidement mise en doute, se posa la question de sa viabilité économique, et ce d'autant plus qu'il avait été contraint de payer d'importantes réparations. Dans ce contexte, l'*Anschluss* était présenté comme une solution compensatoire dans la mesure où l'Autriche pourrait bénéficier des avantages qu'impliquerait une collaboration étroite avec

---

<sup>358</sup> SCHNEEBERGER, Paul, *Der schwierige Umgang mit dem Anschluss. Die Rezeption in Geschichtsdarstellungen 1946-1995*. Innsbruck, Studien Verlag, 2000.

<sup>359</sup> Georg von Schönerer et ses partisans réunis dans le parti national allemand nourrissaient déjà l'espoir de l'annexion de tous les territoires à majorité germanophone de l'empire austro-hongrois à l'Allemagne. Ils firent barrage à un apaisement dans la question des nationalités en obstruant régulièrement la vie parlementaire et en critiquant les mesures même timides prises en faveur des groupes ethno-linguistiques non germanophones. Ils revendiquaient davantage de privilèges en faveur des germanophones. En outre, Schönerer fut le premier homme politique autrichien qui prôna un antisémitisme racial. Notons que les partisans les plus extrémistes de Schönerer rejoignirent tôt les rangs du NSDAP.

WHITESIDE, Andrew G., *Socialism of fools: Georg Ritter von Schönerer and Austrian Pan-Germanism*. University of California Press, 1975.

l'Allemagne et assurer ainsi sa survie économique alors qu'il l'amènerait à renoncer à sa souveraineté :

Ce manque de foi dans une vie indépendante de l'Autriche servirait, par la suite, de tremplin à la montée du fascisme et du nazisme<sup>360</sup>.

Par ailleurs, certains dirigeants politiques plébiscitaient l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne.

C'est le cas d'Otto Bauer. Le leader du parti social-démocrate se posa en ardent défenseur de l'*Anschluss* parce qu'il doutait de la pérennité de son pays et de sa capacité à affirmer sa souveraineté. Selon lui, l'Autriche n'était viable qu'au sein d'un État fédéral. Ce dernier émanerait soit de la cohabitation des peuples autrichiens de l'ancien empire austro-hongrois, soit de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. O. Bauer estimait que le peuple autrichien privilégiait la première possibilité. Mais il doutait que les peuples non germanophones consentent à une union avec une Autriche allemande. Comme une soumission par la force était incompatible avec le principe de souveraineté nationale cher à la social-démocratie, O. Bauer déclara l'option d'un État fédéral danubien obsolète devant la recrudescence des mouvements irrédentistes. Aussi plaida-t-il ouvertement en faveur de l'*Anschluss* dès octobre 1918.

Il occupait alors une position marginale au sein de son parti dont la direction jugea un tel projet prématuré. Elle préféra attendre de voir comment les choses allaient évoluer avant de prendre clairement position dans le débat.

Persuadé que la révolution nationale entraînerait fatalement l'effondrement de l'Autriche, O. Bauer avança dans une série d'articles plusieurs motifs pour démontrer la nécessité de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. Certes, il déclarait lui aussi que l'*Anschluss* revigorerait l'économie exsangue du pays. Cependant, son argument décisif n'était pas d'ordre économique, mais idéologique et politique, comme s'attache à le préciser E. Panzenböck dans l'étude qu'il a consacrée à O. Bauer et à K. Renner. En effet, la future Allemagne incarnait aux yeux du dirigeant social-démocrate une République démocratique idéale dans laquelle le socialisme l'emporterait. En s'unissant à l'Allemagne, les Autrichiens parviendraient en conséquence à faire triompher à leur tour le socialisme dans leur pays :

Bauer était parti du principe selon lequel un ordre socialiste n'aurait jamais la moindre chance d'aboutir dans une Autriche indépendante ou fédérale. C'est pourquoi il aspirait à

---

<sup>360</sup> KREISSLER, Félix, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 389.

l'annexion [de son pays] à la République allemande dont il pensait qu'elle pouvait ou devait en tout cas devenir communiste<sup>361</sup>.

De plus, il y voyait la possibilité de participer à l'émergence d'une nation allemande unie<sup>362</sup>. K. Renner finit par dépasser le scepticisme que lui avait initialement inspiré le projet. Le 12 novembre 1918, il décrivit devant l'Assemblée provisoire qui l'aurait ovationné la relation de l'Autriche avec l'Allemagne en ces termes : « Nous sommes une lignée et une communauté de destin<sup>363</sup>. » C'est précisément l'idée très ancrée d'une communauté de destin des deux États qui explique le succès que connut le projet de l'*Anschluss* du côté autrichien dans l'entre-deux-guerres.

Alors que le problème de la question nationale générant une grande confusion, les partisans de l'*Anschluss* ne manquèrent pas d'exacerber le romantisme pangermaniste auquel étaient sensibles nombre d'Autrichiens. Les cadres politiques autrichiens « prisonniers de leur éducation et de leurs préjugés pangermaniques qui les empêchaient de reconnaître la réalité autrichienne<sup>364</sup> », n'échappèrent pas à cet aveuglement national.

Subjugué par l'idée d'une proximité intrinsèque des deux pays, le dirigeant chrétien-social I. Seipel, qui fut plusieurs fois chancelier, en vint ainsi à formuler la théorie d'un « deuxième État allemand » que reprirent ses successeurs. I. Seipel affirmait ainsi clairement que rien ne distinguait l'Autriche de l'Allemagne. Quant à Dollfuss et à Schuschnigg, leur positionnement par rapport au voisin allemand était biaisé par leur tendance à confondre une pensée autrichienne et une idéologie nationale, c'est-à-dire national-allemande menant au national-socialisme. Ils échouèrent par là même à guider leurs compatriotes dans leur difficile quête d'une identité nationale après l'effondrement de l'empire austro-hongrois. Schuschnigg renonça du reste à opposer une résistance armée aux Allemands au printemps 1938, afin, disait-il, de ne pas faire couler du sang allemand et d'éviter une guerre fratricide.

---

<sup>361</sup> **PANZENBÖCK, Ernst**, *Ein deutscher Traum. Die Anschlussidee und Anschlusspolitik bei Karl Renner und Otto Bauer*. Wien, Europaverlag, 1985, p. 105: *Bauer sei von der Auffassung ausgegangen, dass in einem selbstständigen oder föderierten Österreich eine sozialistische Ordnung nie Chancen habe. Deshalb habe er den Anschluss an die deutsche Republik angestrebt, von der er annimmt, dass sie auf jeden Fall kommunistisch werden könne oder müsse.*

N. Schausberger aboutit à la même conclusion : « Dans le cas spécifique de l'Autriche, une Grande Allemagne issue d'un tel processus entraînerait la percée définitive du mouvement socialiste. »

**SCHAUSBERGER, Norbert**, *Der Griff nach Österreich. Der Anschluss*. Wien, Jugend und Volk Verlagsgesellschaft, 1978, p. 36: *Für Österreich speziell müsste ein so entstandenes Großdeutschland den endgültigen Durchbruch der sozialistischen Bewegung mit sich bringen.*

<sup>362</sup> O. Bauer démissionna du poste de ministre des Affaires étrangères après la signature du Traité de St-Germain qui interdisait l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne.

<sup>363</sup> **RENNER, Karl**. Cité par Ernst Panzenböck, in *Ein deutscher Traum, op. cit.*, p. 118: *Wir sind ein Stamm und eine Schicksalsgemeinschaft.*

<sup>364</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion, op. cit.*, p. 14.

F. Kreissler en conclut que cet aveuglement idéologique facilita la tâche de Hitler, qui, au nom de la théorie d'un « deuxième État allemand », exigea de l'Autriche qu'elle serve les intérêts de l'Allemagne, sa mère-patrie, et qu'elle renonce à conduire une politique étrangère autonome.

### **III. 1. A. 1. c. L'influence croissante de l'idéologie pangermaniste et la progression du national-socialisme en Autriche dans l'entre-deux-guerres**

Bien que « l'histoire de ces derniers deux cents ans [soit] marquée par cette lutte entre l'idée autrichienne de l'État et l'idée prussienne de l'État<sup>365</sup> » et qu'elle apporte donc les preuves d'un antagonisme profond entre l'Autriche et l'Allemagne, la conscience « nationale » des Autrichiens, dans le contexte flou de 1918, puis même après 1933, se révéla largement « allemande<sup>366</sup> ».

Le développement entre 1918 et 1938 du pangermanisme autrichien, qui se prononçait contre le droit de l'Autriche à l'autodétermination, contre son autonomie et contre l'idée de l'existence de la nation autrichienne, mais qui revendiquait en revanche farouchement l'*Anschluss* qu'il considérait comme « une union librement consentie<sup>367</sup> », résulte de la combinaison de plusieurs facteurs.

D'une part, les pangermanistes profitèrent de la peur et des incertitudes d'une population déstabilisée par les humiliations qu'elle avait subies depuis 1914 et qui se trouvait en proie au pessimisme pour lui promettre un avenir plus clément grâce à une union de l'Autriche avec l'Allemagne.

D'autre part, ses adeptes s'appuyaient sur un maillage particulièrement dense pour propager leurs convictions. Ils bénéficiaient tout d'abord du concours du milieu enseignant. De nombreux instituteurs acquis à l'idéologie nationaliste endoctrinèrent élèves et parents. Quant aux universités où régnait un fort antisémitisme, elles jouèrent également un rôle non négligeable dans l'ancrage du discours pangermaniste. Tout comme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où enseignants et étudiants avaient multiplié des actions d'intimidation contre l'Église, les Juifs, les socio-démocrates et les Slaves, les étudiants<sup>368</sup> membres du parti nazi n'hésitèrent pas à recourir à la force afin d'intimider les professeurs

<sup>365</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 24.

<sup>366</sup> **BOTZ, Gerhard**, *Zwischen Akzeptanz und Distanz. Die österreichische Bevölkerung und das NS-Regime nach dem Anschluss*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte*, op. cit., p. 429-456, ici p. 434.

<sup>367</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 351.

<sup>368</sup> On peut citer l'exemple d'Ernst Kaltenbrunner, chef des SS autrichiens et responsable de la sécurité. Il fut fortement influencé par l'esprit et l'idéologie des Burschenschaften lors de ses études de droit à Graz.

et les étudiants juifs. Les universités participèrent ainsi largement à la diffusion d'arguments pangermanistes en faveur de l'*Anschluss* :

Les universités restèrent aussi après la fin de la monarchie le repaire du nationalisme allemand, qui prit de plus en plus les traits du national-socialisme au début des années 1930<sup>369</sup>.

Mais l'idéologie pangermaniste fut également véhiculée par les médias qui furent l'objet d'une instrumentalisation. Sous la pression des nationalistes, ils martelaient sans cesse que la survie de l'Autriche dépendait de son annexion à l'Allemagne. Ils diabolisaient les gouvernements autrichiens qu'ils accusaient de ne pas encourager assez fermement un tel rapprochement soit disant salulaire. Le but de cette campagne était d'influencer l'opinion et de vaincre la résistance des Autrichiens :

Grâce à la répétition des mêmes arguments à laquelle se prêtèrent les médias disponibles à l'époque, la propagande de Goebbels parvint à s'immiscer dans la conscience des Autrichiens et à la manipuler en faveur de l'Allemagne<sup>370</sup>.

Les pangermanistes ajoutèrent un élément supplémentaire à leur système destiné à quadriller l'espace autrichien. De fait, ils infiltrèrent plusieurs types d'organisations (associations, police, armée, administrations, banques, entreprises...), afin de gagner de nouveaux adhérents, de prendre progressivement le contrôle de la situation et de réunir les meilleures conditions pour la réalisation de l'*Anschluss* qui consacrerait leur autorité.

La dernière arme que déployèrent les pangermanistes fut l'utilisation de la violence et de la terreur contre les opposants à l'*Anschluss*. Ils organisèrent des sabotages et des assassinats dont les cibles étaient en majorité des hommes politiques. Leur but était d'intimider la population autrichienne et d'exercer une pression accrue contre les dirigeants autrichiens.

La percée du pangermanisme eut un effet concret : la progression<sup>371</sup> du parti national-socialiste en Autriche lors des élections de 1932. Il obtint près de 500 000 voix.

Affaiblis par la crise économique et déçus par la vie parlementaire et la politique d'austérité décrétée par le gouvernement<sup>372</sup>, les Autrichiens furent sensibles au programme

---

<sup>369</sup> **JAGSCHITZ, Gerhard**, *Die österreichischen Nationalsozialisten*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte*, op. cit., p. 229-275, ici p. 232: *Die Universitäten blieben auch nach dem Ende der Monarchie Hort des Deutschnationalismus, der gegen Beginn der dreißiger Jahre zunehmend im Nationalsozialismus mündete.*

On pourra lire à ce sujet l'ouvrage suivant: **HEISS, Gernot, MATTL, Siegfried, MEISSL, Sebastian, SAURER, Edith, STUHLPFARRER, Karl** (Hg.), *Willfähige Wissenschaft. Die Universität Wien 1938-1945*. Wien, Verlag für Gesellschaftskritik, 1989.

<sup>370</sup> **JAGSCHITZ, Gerhard**, *Die österreichischen Nationalsozialisten*, op. cit., p. 241: *Durch die Wiederholung immer derselben Argumente über die damals verfügbaren Massenmedien gelang es der Propaganda von Goebbels, das Bewusstsein der Österreicher im Sinne Deutschlands zu infiltrieren.*

<sup>371</sup> On notait des disparités régionales. Ainsi le parti obtint un accueil particulièrement favorable dans le Tyrol et en Basse-Autriche.

du parti national-socialiste. Des orateurs brillants du parti nazi allemand, qui apportait son soutien financier à son homologue autrichien, avaient été dépêchés en Autriche avant les élections, pour y défendre ses grands principes et frapper les esprits.

Si l'on considère l'idéologie radicale du parti, ce dernier conquiert des électeurs pour plusieurs raisons. Il reprenait les idées et les valeurs de plusieurs autres formations (par exemple, les traditions *völkisch* et les valeurs du *Heimatschutz*, une milice patriotique privée), brisant ainsi les clivages traditionnels. Comme il prônait par ailleurs des mesures discriminatoires contre les Juifs, son avancée fut facilitée dans un pays où sévissait un antisémitisme latent, qui revêtait plusieurs formes : un antisémitisme racial, qui avait émergé sous l'impact de G. von Schönerer, un antisémitisme politique, auquel avait notamment recouru K. Lueger, un antisémitisme bourgeois et petit-bourgeois et un antisémitisme particulièrement répandu lié à un antijudaïsme chrétien qui était ancré dans le milieu catholique conservateur<sup>373</sup>.

Le parti nazi disposait enfin d'un élément fédérateur qui lui permettait de prétendre figurer un parti de rassemblement : son leader, auquel nombre d'Autrichiens furent tentés de s'identifier :

En Autriche aussi le symbole absolu d'intégration était Hitler lui-même. Ce sont précisément ses origines autrichiennes qui insufflèrent à un grand nombre d'Autrichiens l'espoir qu'il serait une sorte de saint protecteur, qui se chargerait de régler les problèmes des Allemands de la Marche de l'Est face aux Allemands du Reich, selon l'adage : 'Si le Führer savait'<sup>374</sup> !

En dépit des actes terroristes qu'il perpétrait et de son interdiction en 1934 par Schuschnigg, suite au putsch raté de juillet 1934, le parti national-socialiste, qui, après cette date, se dota d'une organisation plus rationnelle et plus efficace dans la clandestinité (création d'un service de renseignements, infiltration de postes clés au niveau étatique, ecclésiastique, économique et culturel...) vit son influence redoubler. Il réussit ainsi à sensibiliser progressivement son électorat à la cause de l'*Anschluss*.

---

<sup>372</sup> Nous reviendrons plus précisément sur l'évolution de la vie économique et politique et ses conséquences dans les points suivants.

<sup>373</sup> On pourra se référer à l'ouvrage suivant : **BOTZ, Gerhard, OXAAL, Ivar, POLLACK, Michaël**, (Hg.), *Eine zerstörte Kultur. Jüdisches Leben und Antisemitismus in Wien seit dem 19. Jahrhundert*. Buchlose, Obermayer, 1990.

<sup>374</sup> **BOTZ, Gerhard**, *Zwischen Akzeptanz und Distanz*, op. cit., p. 454: *Das wohl auch in Österreich übergreifendste Integrationssymbol war Hitler selbst. Gerade seine österreichische Herkunft erzeugte bei vielen die Erwartung, er sei eine Art Schutzheiliger, der sich der Probleme der „Ostmärker“ gegenüber den „Reichsdeutschen“ annähme, nach dem Motto: „Wenn das der Führer wüsste!“*

### III. 1. A. 1. d. L'évolution de la situation politique : vers un régime autoritaire

Les succès du parti national-socialiste traduisent en partie la perplexité des électeurs autrichiens face à l'évolution de la vie politique de leur pays après la Première Guerre mondiale.

En 1918, c'est un sentiment de désorientation qui s'empara de la population. Après l'effondrement de l'empire habsbourgeois, qui avait servi de point de repère absolu, il fallut redonner à l'État un contenu et une substance dont les événements récents l'avait privé. Certes, l'Assemblée provisoire de novembre 1918 vota la création d'un régime républicain. Mais, les principaux acteurs de la politique autrichienne se révélèrent incapables de relever le défi qu'impliquait une telle révolution, car ils n'avaient aucune expérience de l'exercice démocratique du pouvoir. Au lieu de consolider le principe républicain, et par là même, la souveraineté du nouvel État, ils prirent des résolutions qui provoquèrent des tensions et qui finirent par affaiblir le pays.

En 1918, les socio-démocrates choisirent de partager la gestion des affaires publiques avec leurs adversaires, eu égard au principe démocratique. On assista donc à la formation d'une coalition gauche-droite. Les socio-démocrates défendaient les principes du socialisme et l'*Anschluss* tandis que les chrétiens-sociaux se prononçaient pour le maintien de la société bourgeoise, de la propriété et de l'ordre. Ces derniers rompèrent le dialogue avec la gauche à l'arrivée au pouvoir d'I. Seipel. Les fronts se durcirent. En 1927, le pays était au bord de l'explosion :

Ainsi la situation devint-elle de plus en plus tendue de 1923 à 1927. Une atmosphère de guerre civile s'installa et tout observateur clairvoyant arrivait à la conclusion qu'une explosion se préparait, [...] <sup>375</sup>.

Le 30 janvier, les manifestations prévues par le *Schutzbund* et par les anciens combattants à Schattendorf, un village situé à la frontière hongroise, dégénérent. Les anciens combattants répondirent aux provocations des membres du *Schutzbund* en tirant des coups de feu qui coûtèrent la vie à un vieillard et à un enfant de huit ans. L'incident suscita une vive émotion dans tout le pays, notamment à Vienne où eurent lieu des scènes de protestation. Les tireurs de Schattendorf furent acquittés.

Cette décision indigna les ouvriers viennois qui votèrent la grève et organisèrent une grande manifestation sur le Ring le 15 juillet 1927. Dépassée par le caractère spontané du mouvement, la police porta une première attaque contre la foule qui réagit avec fureur. La police se réfugia dans le Palais de Justice que les manifestants incendièrent. La police tira à

---

<sup>375</sup> KREISSLER, Félix, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 198.

l'aveugle sur la foule bien qu'elle ne s'opposât pas au passage des secours. On dénombrait 86 morts et quelques 1000 blessés. Pour la première fois, une armée gouvernementale avait tiré sur une manifestation d'ouvriers socio-démocrates.

Le parti social-démocrate encaissa alors une sévère défaite. Malgré le refus de Seipel de composer un gouvernement de coalition, le parti social-démocrate décida de ne pas armer le *Schutzbund*<sup>376</sup>, espérant ainsi éviter le risque d'une guerre civile. La grève générale qu'il appela de ses vœux cessa brutalement dès le 18 juillet, sous les menaces de la *Heimwehr*<sup>377</sup>. Au lieu de riposter, la gauche demeura donc sur la défensive.

Jusqu'en 1938, elle fit régulièrement preuve d'une souplesse tactique qui s'avéra inefficace, car elle scella son impuissance. Un tel attentisme mina lentement le moral et la confiance des militants de gauche. En ne jouant pas son rôle de parti d'opposition, la gauche contribua à la progression et à l'ancrage de la droite. Elle conforta le parti chrétien-social dans ses ambitions qui étaient évidentes : remettre en cause les acquis de la révolution de 1918.

De fait, l'Autriche était soumise à un processus qui consacrerait l'avènement d'un régime autoritaire. Fervent défenseur de l'antiparlementarisme, de l'antisocialisme, de l'antimarxisme et de l'antisémitisme, Seipel traça la voie à ses successeurs, en prenant plusieurs décisions intransigeantes, notamment sur le plan économique, et en modifiant la Constitution dans un sens antidémocratique.

On assista à une première gradation durant l'ère Dollfuss. Au prétexte de vouloir contenir le danger national-socialiste et éradiquer le bolchévisme, ce dernier n'hésita pas à employer des « méthodes dictatoriales<sup>378</sup> ». Partageant le même scepticisme que Seipel face au système parlementaire, Dollfuss préféra l'éliminer en profitant le 4 mars 1933 d'une période de flottement due à l'absence de président à la tête du Conseil national alors qu'il n'avait plus de majorité et qu'il aurait dû démissionner.

Le chancelier gouverna dès lors en multipliant les interdictions<sup>379</sup>. Il dut lui aussi modifier la Constitution pour justifier les entorses commises depuis 1933 et pour introduire des

---

<sup>376</sup> Doté d'une organisation militaire, le *Schutzbund* était une milice qui entendait uniquement défendre les acquis de 1918, notamment les droits démocratiques. Elle comptait 80 000 adhérents dans les années 1930 et se voulait progressiste.

<sup>377</sup> Milice de droite, la *Heimwehr* avait pour but de conquérir le pouvoir et d'abolir le système parlementaire, c'est-à-dire la démocratie, en s'inspirant du régime fasciste de Mussolini. Elle entendait sauvegarder l'ordre, la tradition et la propriété des citoyens. Elle était donc ultra conservatrice et antirévolutionnaire.

<sup>378</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 255.

<sup>379</sup> Signalons celle du *Schutzbund* et celle de la Cour constitutionnelle.

structures corporatives<sup>380</sup>. L'abrogation progressive des droits démocratiques (liberté de réunion, liberté de la presse soumise à la censure, droit de grève...) destinée à réprimer toute forme d'activité politique et d'opposition et la suspension du Parlement rendirent inexorable la mutation de l'Autriche en un État corporatif et de plus en plus autoritaire. Elles préparèrent la « fin sans gloire<sup>381</sup> » de la Première République autrichienne que les socio-démocrates attentistes abandonnèrent à son sort.

Ces derniers subirent une ultime défaite lors des combats de février 1934<sup>382</sup> qui précipitèrent le pays dans la guerre civile parce que la direction du parti tarda à ordonner la grève générale et n'autorisa le *Schutzbund* à faire usage des armes qu'en cas d'attaque. Le parti chrétien-social s'empressa d'interpréter les combats comme la tentative d'un putsch dirigée par la gauche, qui, selon F. Kreissler, n'avait pourtant qu'esquissé ainsi un dernier geste désespéré de défense de la République autrichienne.

Promu chancelier après l'assassinat de Dollfuss lors du putsch raté des nazis le 25 juillet 1934, Schuschnigg poursuivit la dérive autoritaire du régime amorcée par ses deux prédécesseurs.

Sous la pression de plus en plus forte des *Heimwehren*, dont les membres soutenaient l'orientation fasciste de l'Autriche et occupaient des postes clés, le dernier chancelier de la Première République interdit les syndicats et perdit définitivement le soutien des travailleurs autrichiens et de leurs représentants. Il priva ainsi l'Autriche d'une base qui aurait pu développer une stratégie de résistance face à l'annexion du pays à l'Allemagne. Comprenant que les *Heimwehren* constituaient une menace et exigeaient sans détour la direction de l'État, Schuschnigg résolut de les interdire. Il détenait alors quasiment les pleins pouvoirs<sup>383</sup>.

I. Ackerl<sup>384</sup> conclut à l'aveuglement de Schuschnigg. Convaincu de sa capacité à faire émerger un nationalisme autrichien alors qu'il avait lui-même anéanti tous les foyers

---

<sup>380</sup> C'est une idée présente en Autriche depuis le XIX<sup>e</sup> siècle que développa notamment Othmar Spann. Elle est présentée régulièrement en période de crise comme une alternative possible au régime démocratique par ses détracteurs.

<sup>381</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p.263.

<sup>382</sup> Ils interviennent après une période de vives tensions générées par les *Heimwehren*, qui avaient entrepris de perquisitionner tous les locaux de la social-démocratie pour désarmer le *Schutzbund*. Les *Heimwehren* réclamaient l'éradication du socialisme et la mise en place d'un régime dictatorial. Les combats sanglants de février 1934 firent 314 victimes.

<sup>383</sup> Chef autoproclamé du Front patriotique, Schuschnigg dirigeait notamment la Défense nationale et les Affaires étrangères.

<sup>384</sup> **ACKERL, Isabella**, *Was the authoritarian, Christian, corporative State an effective means of resisting National Socialism*, in **WRIGHT, William E.** (Hg.), *Austria 1938-1988: Anschluss and fifty years*. Riverside, Ariadne Press, 1995, p. 72-89.

potentiels de résistance au nazisme, il n'avait fait qu'affaiblir la conscience nationale de ses compatriotes et se retrouvait prisonnier du piège qu'il avait lui-même installé.

En outre, l'instauration de mesures répressives supplémentaires facilita la transition de 1938 : le régime autoritaire<sup>385</sup> et superficiellement fascisé devint après *l'Anschluss* un régime dictatorial dont les acteurs ne se distinguèrent en un sens des dirigeants autrichiens de l'entre-deux-guerres qu'en recourant à la force et à la barbarie.

L'évolution de la vie politique autrichienne entre 1918 et 1938 fait apparaître la responsabilité de ses dirigeants, tous partis confondus, dans le déclin de l'État. Tant l'intransigeance des chrétiens-sociaux, qui sacrifièrent la démocratie et la souveraineté de l'Autriche, en prenant des options fatales (pangermanisme, antimarxisme, autoritarisme et fascisme), que l'inertie des socio-démocrates, qui consentirent à la réforme de la Constitution dans un sens antidémocratique et qui n'opposèrent pas de résistance au bloc de droite, échouèrent à consolider les assises de la jeune République autrichienne en quête d'une identité nationale.

### **III. 1. A. 1. e. Une économie fragilisée**

Outre l'échec politique de la Première République, sa gestion de la situation économique contribua aussi à sa fragilisation et à sa dérive.

La précarité de l'économie autrichienne due aux réparations qu'elle devait verser et au retard de son industrie sur celle des grandes puissances européennes en 1918 conduisit Seipel à ratifier les Accords de Genève le 4 octobre 1922. En les signant, l'Autriche s'engageait à ne pas renoncer à son indépendance et à élaborer un programme d'assainissement pour rétablir son équilibre budgétaire en deux ans, sans devoir recourir à des votes parlementaires. L'Angleterre, la France, l'Italie et la Tchécoslovaquie, ses partenaires, reconnurent, au nom de la Société des Nations (SDN), la souveraineté du pays. Elles se chargèrent de garantir l'emprunt de l'État autrichien. Elles lui interdirent de contracter tout autre emprunt, sans l'obtention de leur accord au préalable. Elles purent également intervenir dans la direction des grandes banques nationales. Enfin, la SDN nomma un commissaire général chargé de veiller à l'application des Accords. Ces derniers

---

<sup>385</sup> Plusieurs éléments confèrent un caractère fasciste aux gouvernements de Dollfuss et de Schuschnigg : l'antiparlementarisme, l'interdiction de partis politiques (qui continuent d'agir dans la clandestinité), l'antimarxisme, l'antilibéralisme, la réduction des droits civiques ou encore l'arrestation arbitraire d'opposants politiques. Des différences apparaissent cependant entre l'Allemagne et l'Autriche. En Autriche, on observait une distance entre le régime et la masse qui ne le soutenait pas ainsi que l'absence de culte des dirigeants politiques. De plus, l'antisémitisme n'y était pas devenu une maxime d'État et le pays rejetait l'anticléricalisme régnant en Allemagne.

accentuèrent le pessimisme des Autrichiens. Ils semblaient renforcer la légende de la non-viabilité du pays dont l'économie se retrouvait ainsi sous la tutelle de la SDN qui exigeait des mesures d'austérité. Bien qu'ils ne se soient pas employés à rejeter énergiquement les Accords de Genève, les socio-démocrates crièrent quant à eux à l'abandon de l'Autriche au profit du capital étranger.

Suivirent des années d'austérité pendant lesquelles Seipel procéda à un assainissement financier, qui demeura incomplet et qui compromit l'avenir du pays. De fait, Seipel choisit de privilégier une certaine stabilité monétaire plutôt que de favoriser les investissements. Les recettes progressèrent grâce à l'augmentation des impôts, du prix de certains produits (sel, tabac...) et des tarifs douaniers, au licenciement de 27 000 fonctionnaires et au gel des salaires et des traitements.

Lors de son mandat, Seipel ne développa pas de mesures efficaces pour résorber le chômage, qui devint massif. On comptait 557 000 chômeurs en 1933, soit  $\frac{1}{4}$  de la population. Les travailleurs exprimèrent le mécontentement que leur inspirait cette politique autoritaire d'austérité, notamment lors de grèves menées pour la hausse des salaires.

La situation ne connut pas d'embellie notable sous les gouvernements de Dollfuss et de Schuschnigg. Les deux chanceliers négligèrent à leur tour la question sociale, malgré la lassitude et l'appauvrissement de la masse, qui était sous-alimentée et mal-logée. Ils s'abstinrent de délivrer des fonds et d'encourager les investissements qui auraient permis à l'Autriche d'exploiter pleinement les nombreuses ressources dont elle disposait.

Les historiens s'accordent à souligner le caractère négatif de leur bilan : ils n'établirent pas de programme susceptible de moderniser l'économie nationale et de souder les Autrichiens qui auraient ainsi pu croire en la souveraineté de leur pays et la défendre contre les attaques extérieures<sup>386</sup>.

### **III. 1. A. 2. Les causes de l'*Anschluss* au niveau bilatéral (Autriche-Allemagne)**

L'incapacité de l'Autriche à régler la triple question de son statut national, de son régime politique et de ses déséquilibres économique-sociaux entama sévèrement ses chances de s'affirmer. Mais l'*Anschluss* qui conclut la délicate période de l'entre-deux-guerres

---

<sup>386</sup> Peu avant l'*Anschluss*, l'économie autrichienne avait suivi une tendance ascendante, grâce notamment au début du réarmement général, mais aussi à l'augmentation de sa production industrielle et agricole. Elle avait maintenu une politique déflationniste aux dépens de la masse des travailleurs. Elle disposait ainsi d'une grande réserve d'or.

s'explique aussi par les décisions qu'elle prit conjointement avec l'Allemagne et qui aboutirent à sa soumission.

La progression du parti national-socialiste autrichien, qui bénéficiait du soutien accru de Berlin depuis l'accession au pouvoir de Hitler et qui soutenait ardemment l'*Anschluss* ainsi que les diverses pressions, intimidations et actes terroristes qu'avaient orchestrés ses partisans avaient généré des tensions entre les deux États. Elles culminèrent lorsque les militants du parti nazi autrichien tentèrent de s'emparer du pouvoir en juillet 1934. Dollfuss fut élevé au rang de martyr par le parti chrétien-social qui entendait tout mettre en œuvre pour contenir l'émergence du parti national-socialiste dont l'influence continua néanmoins d'augmenter dans la clandestinité, après que Schuschnigg eut prononcé son interdiction. Autrement dit, la lutte pour la survie de l'Autriche avait débuté dès 1933. Le pays était en sursis.

Or, un tournant se produisit en 1936 alors que l'Autriche se retrouvait dans une situation délicate. En effet, Schuschnigg subissait d'une part les attaques réitérées de von Pappen, l'émissaire que Hitler avait dépêché à Vienne pour y préparer l'*Anschluss*. D'autre part, le chancelier autrichien comprit que l'Italie, après s'être rapprochée de l'Allemagne, ne se portait plus garante de la souveraineté de l'Autriche, Mussolini sommant Schuschnigg de faire un geste en direction de Berlin.

Le 11 juillet, « la lutte pour l'indépendance de l'Autriche entra dans une phase décisive<sup>387</sup> », car l'accord qui fut signé ce jour-là montrait que Schuschnigg avait choisi d'engager l'Autriche sur la voie allemande. L'Autriche y était définie comme le second État allemand et s'engageait à prendre en considération les intérêts allemands. Le Traité stipulait également l'amnistie des délits politiques : les nazis autrichiens purent à nouveau militer librement. N. Schausberger qualifie le traité de « cheval de Troie<sup>388</sup> » dans la mesure où des nationalistes purent ainsi accéder aux sphères de décision autrichiennes et commencer à mettre le pays au pas de l'Allemagne. Schuschnigg concéda n'avoir pas su résister à la pression qu'il avait subie. Pour sa défense, il déclara néanmoins avoir souscrit dans l'intérêt de l'Autriche à des accords que Hitler n'avait à l'évidence envisagés à aucun moment dans un sens bilatéral. Il avait pensé gagner du temps et pouvoir opposer une résistance à l'Allemagne. Mais son combat était perdu d'avance parce qu'il était condamné à le mener sans le soutien du peuple autrichien, après s'être coupé de la masse des

---

<sup>387</sup> KREISSLER, Félix, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 347.

<sup>388</sup> SCHAUSBERGER, Norbert, *Der Griff nach Österreich. Der Anschluss*, op. cit., p. 352: [...] ein trojanisches Pferd.

travailleurs et des partis de gauche. Aussi son inflexibilité traduit-elle en premier lieu son désir de rester aux commandes de l'État à n'importe quel prix, en l'occurrence, la disparition de l'Autriche :

Il est difficile d'interpréter cette inflexibilité autrement que comme la volonté de s'accrocher au pouvoir aussi longtemps que possible, peu importe les conséquences d'une telle attitude sur le pays et les individus<sup>389</sup>.

Quant à l'opinion, elle prit conscience du fait que l'Autriche était prisonnière d'un engrenage et qu'elle se retrouverait fatalement à la solde de l'Allemagne :

Sa publication [celle du Traité du 11 juillet 1936] simultanée à Vienne et à Berlin fit l'effet d'une bombe. Car le monde entier était maintenant conscient – sans même connaître les clauses secrètes les plus dangereuses – que c'était le premier pas de l'Autriche dans sa tombe. [...] Il était clair pour tous que l'Autriche et l'Allemagne hitlérienne étaient des partenaires par trop inégaux<sup>390</sup>.

C'est la signature des accords de Berchtesgaden, le 12 février 1938, qui entérina cette évolution.

Hitler, qui avait convoqué Schuschnigg et qui le traita « comme jamais dans l'histoire un vassal n'a été traité par son suzerain<sup>391</sup> » lui lança un ultimatum. En effet, le traité avait été ficelé avant leur entrevue. Hitler était déterminé à refuser toute modification. Ainsi le représentant d'un État souverain fut réduit à accepter des revendications humiliantes : l'intégration de Seyss-Inquart dans le gouvernement, un pouvoir illimité pour les nationaux-socialistes, l'amnistie générale des nazis autrichiens condamnés et arrêtés, l'harmonisation du système économique autrichien avec le système allemand, la création d'une union douanière, la collaboration diplomatique des deux pays et l'échange d'officiers.

D'un mot, Schuschnigg sacrifia l'autonomie de son pays.

### **III. 1. A. 3. Les intérêts allemands liés à l'*Anschluss***

En outre, l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne s'inscrivait parfaitement dans la stratégie globale de Hitler. Lorsqu'il accéda à la chancellerie, Hitler nourrissait deux ambitions : assurer l'autarcie économique de l'Allemagne et s'engager dans la course à l'armement, afin de réaliser ultérieurement son projet d'expansion territoriale censée conférer une toute-puissance au Reich.

---

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 380: *Es ist schwer, diese Starrheit anders zu interpretieren als ein Festhalten an der Macht, solange es möglich war, ungeachtet der Konsequenzen für Land und Menschen.*

<sup>390</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, *op. cit.*, p. 345.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 369.

Isolée sur le plan international, mais aussi affaiblie par une économie morose et une politique intérieure complexe, l'Autriche constituait une cible idéale. Dans la perspective de Hitler, elle avait de nombreux atouts. Comme le rappelle N. Schausberger<sup>392</sup>, elle était riche en matières premières (bois, airain et métal en Styrie et en Carinthie), mais n'avait pas assez de moyens financiers pour les exploiter. En les utilisant, l'Allemagne pourrait pallier ses propres difficultés d'approvisionnement (notamment en métal), maintenir le rythme dans la course à l'armement et relancer la production d'autres marchandises épuisées. Elle pourrait remettre en service des usines autrichiennes vides et bénéficier d'une main d'œuvre autrichienne, pour augmenter sa capacité de production industrielle. Elle trouverait enfin des devises et des réserves d'or non négligeables. D'un mot, le Reich entendait contrôler l'économie de l'Autriche, en donnant aux Autrichiens l'illusion de participer activement<sup>393</sup> à une annexion censée redresser leur économie alors qu'ils serviraient l'économie de guerre du Reich.

Mais l'attrait de l'Autriche n'était pas strictement économique<sup>394</sup>. Le pays revêtait aussi un intérêt stratégique et militaire. En occupant l'Autriche, l'Allemagne pourrait plus facilement opérer une percée vers le sud-est et augmenter son influence dans la région du Danube.

De plus, l'*Anschluss* s'accompagnerait d'une augmentation de la population de 10%. Le Reich deviendrait le pays le plus peuplé et disposerait ainsi de l'armée la plus importante en prévision de la guerre.

En conséquence, l'annexion constituait, du côté allemand, la première étape logique du programme expansionniste de Hitler. Il se servit de l'Autriche comme d'un galon d'essai pour tester la résistance qu'un État souverain pourrait lui opposer en cas d'agression allemande et pour donner le ton :

---

<sup>392</sup> Nous nous appuyons sur les études de N. Schausberger qui a analysé l'intérêt économique que présentait l'*Anschluss* pour l'Allemagne.

**SCHAUSBERGER, Norbert**, *Der Anschluss und seine ökonomische Relevanz*, in *Anschluss 1938*. Protokoll des Symposiums in Wien am 14. und 15. März 1978. Wissenschaftliche Kommission des Theodor-Körner-Stiftungsfonds und des Leopold-Kunschak-Preises zur Erforschung der österreichischen Geschichte der Jahre 1918 bis 1938. München, Oldenburg, 1981, p. 244-270.

**SCHAUSBERGER, Norbert**, *Deutsche Wirtschaftsinteressen in Österreich vor und nach dem März 1938*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte*, op. cit., p. 177-212.

<sup>393</sup> Un argument utilisé par les partisans de l'*Anschluss* consistait à dire qu'il permettrait de résorber le chômage en Autriche et de revigorer sa production industrielle grâce aux fonds que l'Allemagne investirait dans le pays.

<sup>394</sup> W. Keppler fut chargé par Hitler d'examiner le potentiel économique de l'Autriche pour l'Allemagne.

L'annexion de l'Autriche n'était pas la fin d'un processus. Elle constituait une menace pour les peuples souverains et les nationalités indépendantes, une expansion qui était indissociable du national-socialisme<sup>395</sup>.

### III. 1. A. 4. La position des États européens, de l'URSS et des EU et ses répercussions

Il convient d'envisager un dernier aspect pour saisir la complexité de l'*Anschluss* : la manière dont les autres puissances européennes, l'URSS et les États-Unis se sont positionnés lors du processus qui allait conduire à la mise sous tutelle de l'Autriche par l'Allemagne.

Alors que l'Autriche s'était alignée sur l'Italie de Mussolini, elle se retrouva isolée sur le plan international après le revirement de l'Italie, qui se rapprocha de l'Allemagne. L'axe Berlin-Rome symbolisait cette évolution décisive. L'Autriche perdit le seul soutien dont elle bénéficiait pour défendre sa souveraineté.

Soucieuses de pratiquer une politique d'apaisement, les puissances d'Europe de l'Ouest n'opposèrent pas de résistance à l'Allemagne alors qu'elles avaient perçu l'inégalité des rapports de force entre les signataires de l'accord du 11 juillet 1936, qui déclarait l'Autriche second État allemand. Elles accueillirent avec une relative indifférence les Accords de Berchtesgaden. En mars 1938, seules l'Angleterre et la France dénoncèrent officiellement l'annexion de l'Autriche au Reich.

Staline récusait quant à lui le principe de l'*Anschluss*, qui bouleverserait les rapports géopolitiques. Mais l'URSS ne pouvait pas mener une lutte efficace. Elle était trop éloignée géographiquement pour peser de tout son poids dans le déroulement des événements. De plus, elle subissait elle-même de profondes transformations économiques. Enfin, elle n'était liée par aucun traité à l'Autriche.

A. D. Low souligne pour sa part que les États-Unis étaient militairement et psychologiquement encore moins prêts à intervenir que l'URSS en 1938. Ils dénoncèrent le pouvoir tyrannique de Hitler et les mesures discriminatoires qu'il appliquait déjà en Allemagne. En revanche, ils fermèrent un œil sur les aspirations expansionnistes de l'Allemagne, dans un esprit d'apaisement. Ils exprimèrent rapidement leur désapprobation de l'annexion de l'Autriche au Reich et réclamèrent la prompte restauration de son indépendance.

---

<sup>395</sup> LOW, Alfred D., *Der Anschluss und die Supermächte*, in STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte*, op. cit., p. 337-354, ici p. 347: *Die Annexion Österreichs [war] nicht das Ende einer Entwicklung. Sie war eine Bedrohung souveräner Staaten und unabhängiger Nationalitäten, eine Expansion, die mit dem Nationalsozialismus untrennbar verbunden war.*

On en conclut que la communauté internationale porta une part de responsabilité dans la dégradation de la situation de l'Autriche, en minimisant les conséquences possibles de son isolement international qu'elle ne chercha pas à rompre.

L'inventaire des causes de l'*Anschluss* que nous avons dressé en prenant des angles différents (autrichien, bilatéral, allemand et européen) révèle la complexité de cet événement qui confirma la détermination de l'Allemagne nazie à s'engager dans un processus d'expansion territoriale, au mépris de la souveraineté des autres nations européennes et des droits de l'homme.

À l'évidence, les dés étaient jetés en 1937. Tous les facteurs responsables de l'*Anschluss* étaient déjà réunis, quand Rezzori arriva à Vienne en décembre 1937. La ville qu'il découvrit était en sursis. On en déduit que l'intérêt de son témoignage réside dans le fait que son récit s'étend précisément du point de basculement qu'avait atteint le pays à sa chute. Il revêt une grande intensité dramatique, car l'auteur entraîne le lecteur pour ainsi dire au cœur de l'événement.

Rezzori consacre plusieurs descriptions<sup>396</sup> à ce qu'il convient d'appeler un « élément fondateur de [sa] vie et de [son] œuvre<sup>397</sup> » à la fois dans le roman *La mort de mon frère Abel* auquel l'écrivain attribue le statut singulier d'autobiographie hypothétique et dans son triptyque autobiographique, essentiellement dans *Murmures d'un vieillard* et dans *Sur mes traces*<sup>398</sup>. Alors qu'il traite l'*Anschluss* comme un thème parmi d'autres dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori poursuit et achève sa réflexion sur le printemps 1938 dont le souvenir continuait de l'obséder dans le triptyque autobiographique où il engage enfin ouvertement son moi.

Plutôt que de proposer une description exhaustive des nombreuses séquences qu'il consacre à l'*Anschluss*, nous mettrons en regard certains phénomènes d'échos qui

---

<sup>396</sup> L'auteur les construit sur un schéma quasi identique. Parmi les éléments récurrents, nous analyserons notamment la réduction de l'*Anschluss* à un fait météorologique, les défilés de colonnes disciplinées dans les rues de Vienne dans un silence de plomb, la formation d'une marée humaine pour célébrer l'arrivée de Hitler dans la capitale, l'exultation de la masse lors de son apparition, l'expérience d'une perte irrémédiable de Rezzori ou du personnage ayant vécu l'événement et la dématérialisation de la ville.

<sup>397</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 164. J. Lajarrige propose aussi le terme de « scène primordiale », *ibid.*, p. 172.

<sup>398</sup> L'auteur aborde également l'*Anschluss* dans *Mémoires d'un antisémite* que nous n'intégrons pas dans notre corpus, car Rezzori n'inscrit pas ce texte fictionnel dans une démarche autobiographique. Il y décrit les années de formation d'un jeune homme programmé par son milieu à devenir antisémite. Il s'en émancipe grâce aux amitiés qu'il noue avec des Juifs. La marginalisation que ces derniers subissent à Vienne en mars 1938 le bouleverse.

prouvent, selon nous, le caractère nuancé et critique de l'interprétation que l'auteur y développe. Ils révèlent les efforts que Rezzori dut accomplir, afin de dépasser son émotion initiale de spectateur directement impliqué dans les événements et de comprendre un phénomène sur lequel il n'avait jadis pas eu de prise et qui fonde son rapport désenchanté au réel<sup>399</sup>.

### **III. 1. B. L'*Anschluss* vu par Rezzori**

#### **III. 1. B. 1. L'anticipation de l'*Anschluss***

Le rapport que Rezzori avait développé avec l'Autriche et que l'*Anschluss* bouleversa fait de lui un témoin singulier de ce tournant. L'auteur décrit ce lien dans ses deux derniers ouvrages autobiographiques, *Murmures d'un vieillard* et *Sur mes traces*, que nous convoquerons pour l'éclairer dans la mesure où il influença son interprétation du 12 mars 1938.

#### **III. 1. B. 1. a. Vienne décembre 1937 à mars 1938 : la redécouverte d'une ville en pleine métamorphose**

Après avoir suivi la fin de sa scolarité et débuté ses études à Vienne, Rezzori était retourné rejoindre sa mère à Czernowitz en 1932, après le décès prématuré de sa sœur. Un an plus tard, il dut se rendre à Bucarest pour passer le baccalauréat roumain, les autorités ne reconnaissant pas son diplôme autrichien. Il profita de ce séjour qui dura quatre ans tant pour apprendre le roumain et découvrir l'histoire et la culture de sa région natale qui le passionnèrent que pour nouer des amitiés précieuses avec de jeunes Roumains, pour la plupart de confession juive, qui l'initièrent à la littérature et lui firent saisir le non-sens des clichés antisémites que son milieu d'origine lui avaient inculqués.

C'est en décembre 1937 qu'il regagna la capitale autrichienne. Certes, Rezzori savait que l'accession de Hitler à la chancellerie avait soulevé un grand enthousiasme dans l'espace germanophone. Nombre de *Volksdeutsche* le partageaient du reste aussi dans sa région

---

<sup>399</sup> C'est dans la dernière étape de notre raisonnement que nous examinerons le sens et les résultats du cheminement littéraire auquel l'auteur se livra en variant les modalités de l'écriture autobiographique (référentielle et non référentielle) pour rendre compte de son expérience et de sa vision de l'Histoire. Nous reviendrons sur le traitement qu'il propose de l'*Anschluss* en nous demandant avant tout si Rezzori finit par assumer la position qu'il avait prise lors de cet événement décisif et s'il parvient, grâce à la maturation de sa quête mémorielle et scripturaire, à dépasser les césures que l'Histoire lui avait infligées au printemps 1938.

natale. Pourtant, la progression du national-socialisme dont les partisans espéraient un renouveau n'a eu aucune incidence sur le départ du jeune homme. Lié à Duse, une femme mariée issue de la grande-bourgeoisie de Bucarest qui refusait de divorcer, Rezzori prit par dépit le chemin d'une métropole occidentale. Il ne choisit par Berlin, mais Vienne pour des motifs strictement personnels : il voulait avant toute chose y oublier une déconvenue amoureuse. La perspective d'y retrouver d'anciens amis l'avait conforté dans sa décision de changer soudain de cap, sans avoir préparé son départ ni jugé utile de prendre auparavant des renseignements sur le contexte autrichien<sup>400</sup>.

En décembre 1937, alors que la situation politique de l'Autriche était déjà devenue inextricable, quelques mois à peine avant l'*Anschluss*, Vienne se présenta à lui comme un espace inconnu. L'originalité du point de vue que Rezzori adopte dans *Sur mes traces* tient au fait qu'il s'efforce de restituer fidèlement le sentiment d'étrangeté dont il fut saisi à son arrivée. Privé de repères, l'auteur avoue son impuissance d'alors à décrypter la réalité de la cité qui s'imposa à lui : « Vienne était méconnaissable. [...] Je n'y comprenais rien<sup>401</sup>. »

Il renonce dans un premier temps à fournir au lecteur des éléments rationnels qui lui avaient également manqué jadis, afin que ce dernier puisse ressentir l'atmosphère énigmatique de la capitale dans les mêmes conditions que lui.

De fait, Rezzori relate les promenades qu'il entreprit à travers la ville dans l'espoir de ré-appriivoiser cet espace. Grâce à sa description qui donne au lecteur l'impression de progresser à son tour dans le décor viennois, il apparaît que l'auteur avait compris de manière intuitive que toutes les composantes de ce paysage autrefois familier avaient changé. Le retour qu'il avait imaginé sous la forme de retrouvailles se transforma donc en une exploration riche en surprises qui augmentaient le malaise de Rezzori puisque chaque découverte confirmait la distance qui s'était immiscée entre lui et la ville métamorphosée.

La seule arme dont il disposait pour avancer et se guider semble avoir été son regard. Fort du recul qu'il avait pris durant les cinq dernières années, il l'aiguisa, afin de sonder patiemment toute la ville et d'évaluer ainsi l'ampleur des transformations qui d'ailleurs se poursuivaient sous ses yeux et semblaient rendre Vienne de plus en plus insaisissable :

---

<sup>400</sup> Pour souligner son ignorance des développements politiques, Rezzori affirme par exemple qu'il croyait que l'interdiction du parti nazi décrétée après l'assassinat de Dollfuss était encore en vigueur, lorsqu'il arriva à Vienne où il fut surpris de voir les manifestations qu'organisaient ses sympathisants et de constater leur influence grandissante. SmT, p. 137. MaS, p. 163.

<sup>401</sup> SmT, p. 136. MaS, p. 161: *Wien war nicht wiederzuerkennen. [...] Davon verstand ich nichts.*

Il me faut être aussi précis que possible. Le visage de la ville allait changer plusieurs fois au cours des semaines suivantes. Chaque fois, ce n'étaient que des détails qui se déplaçaient. Chaque fois, ils étaient significatifs<sup>402</sup>.

L'auteur commença son enquête, en observant des éléments concrets, comme les devantures des boutiques du centre-ville qu'il avait assidument fréquentées autrefois. Or, le promeneur retint un fait significatif. Leur contenu qui, quelques années plus tôt, était encore constitué de marchandises d'un grand raffinement, était de moindre qualité et étalé de manière « ostentatoire<sup>403</sup> ». Il dénotait un changement de goût et d'habitude symptomatique des Viennois. Eux qui s'étaient distingués autrefois par leur délicatesse et leur discrétion semblaient désormais vouloir se mettre en scène et s'en tenir au paraître : à l'élégance du passé avait succédé un penchant pour le clinquant. Cette régression revêt une valeur symbolique, car elle anticipait pour ainsi dire leur chute. Eux qui privilégiaient les apparences se laisseraient griser quelques mois plus tard par les promesses d'un discours idéologique mensonger qui étoufferait leur esprit critique<sup>404</sup>.

Outre cette tendance, Rezzori releva un autre élément laissant présager un bouleversement important. En effet, il relate l'insatisfaction qui grondait à Vienne alors qu'il avait gardé le souvenir d'une ville paisible. Le spectacle désormais quotidien de groupes aux intérêts si divergents qu'ils empruntaient des trottoirs distincts<sup>405</sup>, hiérarchisant ainsi l'espace, reflétait les tensions qui étiaient progressivement l'unité sociale. Rezzori en devina la fragilité lors des manifestations qui se déroulèrent durant les mois précédant l'*Anschluss* et que décrivent aussi les historiens<sup>406</sup>. Elles n'avaient plus rien en commun avec les manifestations que l'auteur se rappelle avoir observées depuis les cafés qu'il avait

---

<sup>402</sup> SmT, p. 136. MaS, p. 162: *Ich muss hier so genau wie möglich sein. Das Stadtbild sollte in den nächsten Wochen sich mehrmals ändern. Jedesmal waren's nur Details, die sich verschoben. Jedesmal waren sie bezeichnend.*

<sup>403</sup> SmT, p. 136. MaS, p. 162: [...] *die Präsentierstraßen der Innenstadt.*

<sup>404</sup> Rezzori rend compte d'une autre régression après l'*Anschluss*. La domination allemande s'accompagna d'un affadissement. Les marchandises clinquantes avaient été remplacées par des produits dont la vulgarité et l'uniformité reflétaient la médiocrité de l'époque subissant le joug nazi : « Avec l'aryanisation, les étalages devenaient de plus en plus banals. La confection remplaçait la qualité ». SmT, p. 145. MaS, p. 173: *Die Geschäfts-Auslagen wurden mit der Arisierung zusehends banaler. Konfektion ersetzt Qualität.*

<sup>405</sup> MV, p. 246: « Sur le côté gauche de la rue flânaient les prolétaires rouges brandissant leurs poings, sur le côté droit les petits, moyens et grands bourgeois leur braillaient à la face leur « Heil ! » accompagné d'un salut césarien ». GG, p. 157: *Auf linken Straßenseite flanierten fäusteschüttelnd die roten Proleten; auf der rechten brüllten ihnen Klein- und Mittel- und Großbürger mit deutschem Cäsarengruß ihr „Heil!“ entgegen.*

<sup>406</sup> Les manifestations avaient jalonné l'entre-deux-guerres. Elles se multiplièrent dans les mois qui précédèrent l'*Anschluss* en raison de la dureté du contexte économique et social. Elles visaient parfois aussi à critiquer des mesures prises dans le cadre de l'administration de Vienne. Elles viraient souvent à des affrontements entre nazis et antinazis.

assidument fréquentés durant sa jeunesse<sup>407</sup>. Au début de l'année 1938, des patrouilles de police sillonnaient les rues, afin de contenir les affrontements entre, d'un côté, les bourgeois partisans du national-socialisme qui avaient remplacé les anciens élégants et dont l'auteur souligne l'arrivisme ainsi que l'arrogance accrue après la levée de l'interdiction du parti nazi autrichien, conformément au Traité du 11 juillet 1936, et de l'autre côté, les « Rouges<sup>408</sup> » antinazis. Ces derniers comptaient dans leurs rangs de nombreux Juifs et des ouvriers des faubourgs qui, le poing levé, répliquaient aux insultes de leurs adversaires. Ils exhortaient le gouvernement autrichien à prendre des mesures sociales efficaces pour réduire la pauvreté et le chômage et à défendre la souveraineté nationale récusée par leurs adversaires.

Rezzori applique la métaphore pertinente d'une « arène politique<sup>409</sup> » à l'atmosphère viennoise qu'il découvrit jadis pour montrer que la politisation de la population autrichienne présentait, à ses yeux, un caractère funeste. Cette dernière offrait dans son ensemble un spectacle désolant, car elle semblait être aveuglée par les propos de leaders qui instrumentalisaient ses peurs, son exaspération et sa colère et qui se contentaient de désigner de manière arbitraire des ennemis censés porter l'entière responsabilité de la crise autrichienne. L'auteur suggère ainsi de manière implicite que toute la classe politique se trouvait désavouée : elle renforçait les lignes de front au lieu de proposer des solutions susceptibles de remédier à l'inertie du pays et de ressouder la communauté nationale.

Pour illustrer les tensions régnant dans la capitale et la rancœur qui rongait les Viennois qu'il présente comme des êtres quasi enragés<sup>410</sup>, Rezzori recourt à une anecdote marquante dans *Sur mes traces*. L'auteur se souvient des propos qu'avait tenus un client ivre rencontré dans un bar. Partisan du national-socialisme, ce dernier qui avait appelé l'*Anschluss* de ses vœux avait été interné dans un camp, après avoir été condamné pour activité nazie non autorisée. Il éprouvait de la rancune contre les gouvernements conservateurs qui avaient interdit le parti national-socialiste après l'échec du putsch nazi et multiplié les mesures

---

<sup>407</sup> Preuve supplémentaire de son ignorance du drame économique, social et politique du pays avant l'*Anschluss*, Rezzori prétend avoir considéré les manifestations qu'il avait observées régulièrement cinq ans plus tôt à Vienne comme un simple élément du folklore viennois. Dans sa perspective, elles n'avaient été que des « querelles politiques pesantes mais relativement bon enfant ». Certaines avaient pourtant pris une tournure tragique, par exemple celle du 15 juillet 1927 que nous avons évoquée.

SmT, p. 138. MaS, p. 163: *Man war an lästigen, aber relativ gemütlichen Hader gewöhnt.*

<sup>408</sup> SmT, p. 137. MaS, p. 163: *Auf den ersten Blick würde ich gesagt haben: die Roten.*

<sup>409</sup> SmT, p. 138. MaS, p. 163: *Wien war zur politischen Arena geworden.*

<sup>410</sup> Rezzori se souvient par exemple de son étonnement face à la détermination et à l'agressivité qu'affichaient les 'Rouges' : « Ils se comportaient comme les pilleurs de 1919. Mais bizarrement, ils étaient poussés par une sorte de vraie volonté politique ». SmT, p. 137. MaS, p. 163: *Sie nahmen sich aus wie die Plünderer des Jahres 1919. Merkwürdigerweise aber angeheizt von einer Art von politisch aufrechtem Willen.*

punitives contre les militants nazis autrichiens. Dépité et animé d'une profonde rancœur, l'inconnu était persuadé d'avoir été trahi et vendu<sup>411</sup>.

Le fait qu'il ne désignait toutefois pas ceux qu'il estimait être ses bourreaux était symptomatique. Ce silence traduisait sa défiance envers tous les acteurs de la vie politique. En effet, on peut penser qu'il s'était senti abandonné par les hommes politiques autrichiens dont il avait considéré les hésitations à se rapprocher de l'Allemagne comme la preuve d'un manque de patriotisme devant fatalement entraîner l'impuissance et l'isolement de Vienne. La répression qu'ils avaient exercée dans l'espoir de contenir la progression du national-socialisme n'avait fait que redoubler sa haine contre les conservateurs. Mais, par le flou qu'il laisse flotter, Rezzori suggère que les 'frères allemands' inspiraient également de l'animosité à son interlocuteur. Il est probable qu'il se soit tout autant, voire plus encore senti trompé par ces derniers parce qu'il apparaissait évident que les Allemands s'étaient adjugé les positions clés du système de décision autrichien et qu'ils contrôlèrent de ce fait seuls le processus d'annexion de l'Autriche au Reich. L'attitude égocentrique et déloyale à ses yeux de ceux à qui il avait accordé sa confiance et qu'il avait servis avec abnégation, au mépris de sa liberté, avait érodé ses espoirs. Pour lui, ils n'incarnaient plus des sauveurs qui donneraient à son pays un nouveau souffle, mais des êtres fourbes résolus à exploiter l'Autriche, comme l'avait du reste déjà prouvé leur indifférence face aux sanctions infligées aux nazis autrichiens par les gouvernements conservateurs.

Malgré tout, l'homme n'exprimait aucune soif de vengeance. Il n'en avait plus ni le désir ni la force, car les conservateurs autrichiens, par leurs hésitations, autant que les nazis allemands, par leur duplicité, avaient ruiné ses espoirs. Conscient de la dégradation de la situation autrichienne depuis la signature du Traité de juillet 1936 et de l'irrésistible ascension de Berlin, cet individu désabusé prédit à Rezzori la catastrophe vers laquelle se dirigeait l'Autriche. L'*Anschluss* n'était plus ni un idéal ni une promesse de régénérescence. Il entraînerait fatalement une humiliation et une trahison plus dramatiques encore que celles qu'il avait déjà endurées personnellement durant sa captivité, car il aboutirait cette fois à l'asservissement sans condition de tout un pays. Il précipiterait l'Autriche dans une position infâmante<sup>412</sup>, au lieu de la relever et d'encourager son essor

---

<sup>411</sup> SmT, p. 139 : « Sa tête retomba sur la table en faisant un grand bruit. 'Ils nous ont trahis. Vendus et trahis' ». MaS, p. 165: *Sein Haupt fällt krachend auf die Tischkante. „Verraten haben sie uns. Verkauft und verraten“*.

<sup>412</sup> Déclarée second État allemand par le Traité du 11 juillet 1936, l'Autriche dut se résigner à intégrer Seyss-Inquart dans son gouvernement, à accorder un pouvoir illimité aux nationaux-socialistes, à amnistier tous les nazis autrichiens condamnés et arrêtés, à aligner son système économique sur celui de l'Allemagne, à lui fournir des officiers et à renforcer sa collaboration diplomatique en vertu des accords de Berchtesgaden.

au sein d'une grande Allemagne, comme elle le lui avait initialement fait miroiter pour mieux l'abuser.

Partagé entre détresse et colère, il semblait déjà avoir renoncé à toute perspective d'avenir :

« Maintenant, ils vont encore nous vendre et nous trahir ». Larmes. Poings qui tambourinent sur le comptoir, verres qui tintent. Cendrier qui se casse en mille morceaux. « Trahis ! » Sanglots : « Vendus et trahis !<sup>413</sup> »

Cet exemple est révélateur de la tactique de Rezzori pour suggérer le vide et la confusion qui caractérisaient la vie politique de l'Autriche durant l'entre-deux-guerres et qui lui furent fatals.

En effet, il ne cherche pas à analyser les défaillances du système social et politique autrichien ni les erreurs de ses cadres<sup>414</sup>. Il préfère décrire la confusion qui s'empara des Autrichiens face à l'enlisement progressif de la situation. Il suggère certes qu'à l'instar de l'inconnu dont il brosse un rapide portrait, nombre de ses concitoyens, déçus par l'inefficacité des dirigeants des partis traditionnels non rompus à l'exercice républicain, avaient adhéré au projet de l'*Anschluss* que défendaient les nazis et dont ils perçurent, pour certains, les limites avant même son échéance. Leur frustration était telle qu'elle les empêchait d'envisager de manière critique à la fois leur désir de puissance qu'avait fait naître en eux la perspective d'une alliance avec l'Allemagne, c'est-à-dire leur part de responsabilité dans leur aveuglement, et les conséquences de leur subordination dans le drame qui se nouait. Mais l'auteur s'attache à montrer que cette désorientation frappait l'ensemble des Autrichiens, toutes tendances confondues, puisqu'il évoque aussi, comme

---

<sup>413</sup> SmT, p. 139. MaS, p. 165: „Jetzt werden sie uns wieder verraten“. Tränen. Fäustegetrommel zwischen klirrenden Gläsern. Ein Aschenbecher geht in Scherben. Verraten Schluchzend: „Verkauft und verraten!“ Signalons que dans *Mémoires d'un antisémite*, Koloman, un camarade d'enfance du héros fait exactement le même constat. Après avoir été condamné pour activité nazie illégale et avoir purgé sa peine, il constate que l'Allemagne ne tiendra pas sa promesse et qu'elle ne se portera pas au secours de l'Autriche. Ses propos d'une grande crudité font écho à ceux de l'interlocuteur de Rezzori dans *Sur mes traces* : « Ils nous ont trahis – nos frères du Reich. Ils nous ont laissés dans le pétrin pendant qu'ils devenaient grands et puissants. Maintenant, ils vont venir et prendre les rênes ici aussi ! » Il appuya son front contre le mur et se mit à pleurer ». MA, p. 285. DA, p. 275: „Und sie haben uns im Stich gelassen, unsere Brüder aus dem Reich! Sie haben uns in der Scheiße hocken lassen, während sie groß und mächtig geworden. [...] Und jetzt kommen sie und übernehmen auch hier die Macht, die Hunde!“

La différence de ton entre les deux textes est frappante. Alors que l'auteur met l'accent sur l'agressivité de Koloman pour suggérer la haine qui l'habitait, il souligne davantage la détresse et l'inertie de son interlocuteur dans son autobiographie tardive. Ces deux portraits s'avèrent cependant complémentaires. De fait, l'auteur décline ainsi les différentes facettes de la frustration qu'éprouvèrent nombre d'Autrichiens en percevant les enjeux réels de l'*Anschluss* et qui augmenta leur sentiment de désorientation. On déduit de la volonté de Rezzori de reprendre ce motif qu'il considère cette frustration comme un élément déterminant dans la manière dont les Autrichiens se positionnèrent *a posteriori* par rapport à l'*Anschluss*. Il sera intéressant d'observer l'interprétation qu'en propose ce témoin qui n'avait pas partagé leurs espérances.

<sup>414</sup> Rezzori suggère qu'il y eut des erreurs de jugements et des insuffisances. Mais il s'abstient de décortiquer et d'interpréter tant les mesures politiques et sociales inefficaces que prirent Dollfuss et Schuschnigg pour enrayer le déclin de l'Autriche que celles par lesquelles ils s'engagèrent sur la voie allemande.

nous l'avons remarqué, la hargne des partisans de gauche, minoritaires, qui doutaient de leurs leaders restés trop attentistes et qui ne percevaient pas davantage d'issue que les militants nazis, leur défaitisme attisant leur haine.

Le constat de cette tendance générale à refouler un pessimisme intense par la démonstration d'une colère aussi violente que vaine lors de manifestations qui rythmaient désormais la temporalité de la capitale appelle une conclusion. En sapant toutes les chances d'un dialogue constructif, les Autrichiens étaient devenus, pour l'auteur, des acteurs à part entière de la catastrophe qu'ils devinaient et qu'ils redoutaient. Au milieu du chaos qu'ils déploraient et dont ils souffraient, ils n'avaient plus ni la lucidité ni le courage de se confronter aux mécanismes de la crise qu'ils avaient en partie mis en place, soit en cédant à l'idéologie nazie, soit en échouant à opposer une résistance dynamique à son ancrage. Pire, ils semblaient déjà vouloir esquiver tout retour critique sur leurs actes après le drame dont l'imminence leur laissait pourtant présager qu'ils avaient participé à la dérive de leur pays :

Qui ? Qui avait trahi qui ? Difficile à savoir en cette fin du mois de février à Vienne. Les plaintes se répétaient venues des horizons les plus différents. [...] On verrait bien qui avait trahi qui. Mais tout se passait comme si tout le monde souhaitait que ça n'arrive jamais<sup>415</sup>.

Autrement dit, ils auraient pris la pose de victimes avant même la survenue de l'*Anschluss* qui les affaiblit encore davantage, et ce par peur ou par lâcheté, comme le suggère leur incapacité ou plutôt leur refus de se projeter dans un futur où ils seraient amenés à répondre de leurs actes.

Or, c'est justement ce renoncement qui acheva de les rendre vulnérables. L'image quasi apocalyptique que Rezzori ébauche de Vienne à la veille du 12 mars 1938 le confirme. Ses habitants étaient en permanence en proie à une grande fébrilité, ne trouvant le repos ni le jour ni la nuit :

Durant ce mois de février 1918 à Vienne, on ne dormait guère. Les nuits étaient encore plus agitées que les jours<sup>416</sup>.

Dans ces circonstances particulières, les bars et les restaurants drainaient des flots incessants de personnes anxieuses, désireuses de prendre le pouls de ce pays plongé dans une attente nerveuse. Sources d'échauffourées, voire d'agressions, ces rassemblements

---

<sup>415</sup> SmT, p. 139. MaS, p. 165: *Verkauft und verraten! Wer? Wen? Das war nicht leicht herauszufinden in jenen späten Februartagen in Wien. Die Klagen wiederholten sich nämlich von verschiedensten Seiten. [...] Es würde sich herausstellen, wer wen verraten hatte. Es war, als wünschten sich alle, dass es nie herauskomme.*

<sup>416</sup> SmT, p. 138. MaS, p. 164: *Man kam nicht zu Bett in jenem Februar 1938 in Wien. Die Nächte waren noch unruhiger als die Tage.*

dont se souvient l'auteur dans son autobiographie confirmaient l'état de folie et de déliquescence qui caractérisait la ville. « En ébullition<sup>417</sup> », Vienne était devenue une véritable poudrière qui menaçait d'exploser à tout moment.

Le tableau que Rezzori peint de la période précédant l'*Anschluss* dévoile un espace profondément bouleversé et plongé dans une sorte d'entre-deux. L'intérêt de son témoignage réside dans le fait qu'il décrit sa propre réaction face à ce monde sur le point d'éclater. Il donne ainsi au lecteur la possibilité de sonder les raisons profondes de la distance qu'il chercha à mettre entre lui et les événements annonciateurs de l'*Anschluss*, bien qu'il eût l'intuition de vivre une période de transition que reflétaient les métamorphoses de Vienne.

### III. 1. B. 1. b. Un détachement ambigu

Plusieurs éléments permettent d'éclairer la relative indifférence que l'auteur semble avoir affichée face aux développements du printemps 1938 qu'il retranscrit. Ils traduisent sa volonté de se convaincre jadis que la situation ne pouvait pas l'atteindre. Ils soulèvent une question délicate : Rezzori s'était-il rendu coupable d'un manque de discernement qu'il ose enfin admettre ouvertement avec le recul des années et de l'écriture ?

#### - le masque de l'identité austro-hongroise

Ses origines et son enracinement à l'Est pourraient expliquer de manière plus ou moins rationnelle qu'il ne se soit pas cru directement concerné par la menace qui planait sur l'Autriche. Arrivé des confins de l'Europe, c'est en spectateur *a priori* désintéressé et neutre qu'il entendait suivre les errements de son pays d'accueil. Son détachement semblait être d'autant plus logique que sa terre natale n'était plus liée à l'Autriche après sa rétrocession à la Roumanie en 1918. En conséquence, il estimait ne pas être en droit de porter un regard critique sur les événements qui se précisaient à Vienne, ni même de s'y attarder :

L'inquiétante magie de ce que l'on a appelé l'*Anschluss* ne me concernait au fond nullement. [...] J'étais ressortissant roumain, [...]. Je pouvais observer les événements comme on observe une manifestation de masse spectaculaire<sup>418</sup>.

<sup>417</sup> MV, p. 246. GG, p. 157: *Wien brodelte. Es brodelte auf politische Vorkriegsweise.*

<sup>418</sup> MV, p. 257. GG, p. 164: *Der unheimliche Zauber des sogenannten Anschlusses ging mich im Grunde gar nichts an. [...] Ich war rumänischer Staatsangehöriger. [...] Ich konnte den Ereignissen zuschauen, wie einer spektakulären Großveranstaltung.*

Le décrochage que Rezzori pensait pouvoir revendiquer tient au fait que l'Autriche de 1938 était pour lui une entité nationale foncièrement étrangère. Sous sa forme actuelle, le pays amoindri tant géographiquement que politiquement ne correspondait en rien à l'ancienne Autriche-Hongrie que lui-même n'avait certes plus connue directement, mais dont le destin avait malgré tout forgé indirectement son identité, car elle avait servi de fondement à l'existence de ses ancêtres, fidèles serviteurs des Habsbourg.

Son désir de s'inclure dans la lignée de ses prédécesseurs, membres d'un monde jadis parfaitement régulé et puissant, et, en premier lieu, de son père qui n'avait jamais accepté le nouveau visage de l'Autriche<sup>419</sup>, conduisit Rezzori à faire preuve de la même condescendance que ce dernier envers la Vienne qu'il redécouvrit en 1937. Héritier du monde d'hier, il était rempli d'une arrogance qui lui interdisait d'éprouver à la veille de l'*Anschluss* la moindre compassion avec une Autriche régulièrement humiliée depuis la fin de la Première Guerre mondiale. D'une certaine manière, il ne ferait qu'accélérer, voire achever le déclin du pays qui avait débuté en 1914, car il confirmerait l'incapacité des politiciens autrichiens animés d'ambitions partisans à garantir l'ordre et la stabilité que les Habsbourg, maîtres « d'un glorieux *Imperium*<sup>420</sup> », incarnaient jadis aux yeux de ses proches.

Son statut d'aristocrate austro-hongrois appelait donc Rezzori à observer naturellement une certaine contenance. Il ne pouvait ni ne devait s'apitoyer sur le sort de l'Autriche de 1938, au risque de devenir en un sens parjure.

Pourtant, le caractère apparemment objectif de la décision de l'auteur d'ériger une sorte de barrière entre la situation autrichienne et sa situation personnelle au nom de ses ancêtres et de leur appartenance à l'ancienne Autriche doit être ici remis en question. Certes, Rezzori déclare être parvenu jadis à minimiser la détérioration de la conjoncture :

Je me souciais comme d'une guigne de l'avenir de l'Autriche, cette misérable République alpine de Karl Renner (et de ses successeurs guère plus glorieux) issus du déclin de l'empire royal et impérial des Habsbourg<sup>421</sup>.

---

<sup>419</sup> Dans *Neiges d'antan*, Rezzori précise que c'était l'une des raisons pour lesquelles son père, monarchiste convaincu, resta en Bucovine après la Première Guerre mondiale.

<sup>420</sup> MV, p. 257. GG, p. 164: *Jenem glorreichen Imperium hatten wir Ŕ meine Vorfahren; leider nicht mehr ich Ŕ stolz dienend angehört.*

<sup>421</sup> MV, p. 257. GG, p. 164: *An der Zukunft Österreichs Ŕ der jämmerlichen Alpenrepublik Karl Renners (und dessen nicht viel rühmlicheren Nachfolger), die aus dem Untergang des kaiserlichen und königlichen Habsburgerreichs übriggeblieben war Ŕ lag mir ein Schmarren*

Toutefois, le ton solennel de cette affirmation qui repose sur une opposition marquée entre un passé glorieux et un présent médiocre nous amène à penser que l'auteur réduit son plaidoyer à une mise en scène : celle d'un individu qui s'efforçait de feindre une relative souveraineté face au drame historique imminent, en se raccrochant à une réalité idéalisée. Il se réfugiait dans la fiction d'un passé mythique que les siens cautionnaient pour ne pas succomber à son tour à la peur et à la fiébrilité de ses contemporains. Il apparaît que Rezzori cherchait ainsi à se persuader lui-même qu'il devait et pouvait renoncer à s'engager dans le présent alors qu'il avait relevé à Vienne, comme nous l'avons vu précédemment, tous les signes annonciateurs d'une catastrophe d'une ampleur inégalée contre laquelle sa fuite défensive dans une réalité disparue ne constituait qu'un rempart dérisoire. Cette dernière révèle finalement l'impasse dont Rezzori se savait prisonnier.

#### **- la désinvolture équivoque d'un jeune dandy**

Outre le mythe rassurant de ses origines, la légèreté du jeune homme qu'il était jadis l'amena aussi à dédramatiser l'évolution qu'il avait constatée.

Dans *Murmures d'un vieillard*, Rezzori affirme s'être conduit en véritable dandy. Fasciné par le paraître, il cultivait le goût du luxe et consacrait son temps et son argent à acquérir de nouveaux costumes pour rivaliser d'élégance, au risque de devenir anachronique à Vienne, l'ancien symbole du luxe et de la culture qui était en passe de devenir un repère de malfrats et abritait une masse d'indigents. Il vivait reclus dans la bulle protectrice de sa désinvolture grâce à laquelle il assouvissait ses désirs égoïstes.

L'auteur entend de la sorte rendre évident et assumer le caractère ambigu de son détachement en 1938.

Certes, il confesse que son indifférence envers le destin de l'Autriche procédait de son impuissance à se consacrer jadis à autre chose qu'à sa propre personne et à ses amours qui avaient en quelque sorte anesthésié sa conscience :

Et d'ailleurs, en quoi cela me concernait-il? J'étais occupé par la véritable mission vitale de ceux qui débordent de testostérone : l'amour. L'amour nous soustrait aux réalités du monde. Il est la plus noble distraction de la conscience. [...] Qu'avais-je à faire du contexte historique d'un présent si charmant<sup>422</sup> ?

Mais, la manière dont il traite cet élément démontre un double refus : celui de se contenter de porter un regard ironique sur son attitude passée qui aurait pu être interprété comme un

---

<sup>422</sup> MV, p. 260. GG, p. 166: *Und übrigens: was ging's mich an? Ich war beschäftigt mit der eigentlichen Lebensaufgabe der Testosteronstrotzenden: der Liebe. Die Liebe enthebt dem Weltgeschehen. Sie ist die holdeste Bewusstseinsablenkung. [...] Was scherte mich das Zeitgeschichtliche einer so holden Gegenwart?*

désir de relativiser ses agissements, mais aussi celui d'adopter une stratégie d'autodéfense, qui aurait elle aussi restreint ses chances de réunir enfin toutes les conditions nécessaires à une lecture lucide du passé et à une autocritique claire et transparente.

L'auteur ne cherche pas à battre sa coulpe, ni à tenir un plaidoyer dans l'espoir d'obtenir la clémence de ses lecteurs. Au contraire, il reconnaît sa frivolité pour souligner les contradictions dont il avait fait preuve en choisissant de se replier sur lui-même alors qu'il avait deviné les prémices de l'imminente césure historique. En effet, Rezzori évoque sa légèreté dans son autobiographie, à la fin du passage dans lequel il reconnaît avoir perçu jadis, sans sourciller, les premières décharges de violence contre les Juifs annonciatrices de la violence à laquelle recourraient les nazis pendant la guerre pour imposer leur système. Par son ton désinvolte et cette juxtaposition dérangeante, Rezzori semble adresser aux lecteurs une provocation qui pourrait passer de prime abord comme le refus de l'auteur de remettre en cause son attitude. En vérité, il nous semble que Rezzori utilise le mode de la provocation pour montrer précisément qu'il a pris conscience du caractère illogique et irrecevable de son comportement en raison de sa connaissance du danger du basculement de Vienne dans l'ordre nazi ainsi que de la nécessité d'en répondre. Or, il s'y essaie en détruisant désormais ouvertement la potentielle valeur argumentative de sa frivolité qu'il aurait pu être tenté de convoquer pour se justifier, voire se disculper, s'il n'avait pas enchaîné de telles considérations à la description de la métamorphose barbare de la capitale.

En procédant à un tel démontage, Rezzori s'adresse finalement lui-même une provocation. Présenter sa légèreté comme un fait avéré et discutable dans un contexte aussi trouble que celui du printemps 1938, et non pas comme un potentiel élément à sa décharge, oblige l'auteur désireux de se poser en témoin lucide du passé à en dégager les conséquences, c'est-à-dire à admettre qu'un tel détachement égocentrique était équivoque, car il avait miné ses capacités à s'indigner contre l'horreur et à s'ouvrir à la détresse d'individus menacés dont il était pourtant proche.

#### **- l'argument problématique d'une profonde méconnaissance de la situation politique**

Le caractère paradoxal du détachement de Rezzori par rapport aux événements transparait aussi dans le dernier élément censé l'éclairer : sa perception de la politique qui détermina la façon dont il anticipe l'*Anschluss*.

L'auteur confesse que son désintérêt pour la politique en général était si profond qu'elle figurait pour lui un domaine parfaitement inconnu :

Il me faut dire au préalable que mon innocence (pas seulement littéraire, mais en ce qui concerne la connaissance du monde et encore davantage la politique) était particulièrement grande. Les événements de Vienne touchèrent un poupon de vingt-quatre ans. [...] Ayant basculé sans me douter de rien dans la bagarre politique pour l'avenir de l'Autriche<sup>423</sup>.

Comme il était « politiquement [...] aussi informé qu'une carpe<sup>424</sup> », il n'aurait eu logiquement aucun repère pour évaluer la situation de manière critique.

Toutefois, la lecture du triptyque autobiographique nous incite à nuancer l'innocence politique que Rezzori revendique en vertu de son désintérêt pour la politique. Elle ne nous semble pas convaincante, et ce à plusieurs titres. D'une part, elle apparaît inconcevable pour un jeune adulte dont la légèreté ressemblait à celle d'un enfant alors qu'il évoluait sur la scène même de la catastrophe en germe. D'autre part, l'évolution du regard que Rezzori porta sur le milieu pangermaniste dans lequel il avait grandi conforte la thèse selon laquelle il ne s'agissait que d'une ignorance partielle, voire feinte, dont nous nous demanderons quel intérêt elle revêtit alors pour l'auteur.

Pour éclairer cet aspect, il convient d'envisager les idées politiques de son père qui avait façonné sa vision du monde ainsi que la position de ce dernier face à la probabilité et à la réalisation de l'*Anschluss*.

Bien qu'il ne devînt pas un militant actif du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, son père adhérait au principe de l'*Anschluss* parce que ce dernier était, dans sa perspective, la condition nécessaire à la réalisation de l'idéal qu'il avait ardemment poursuivi dans sa jeunesse : celui de l'émergence d'une Grande Allemagne sur le modèle du Saint-Empire Romain Germanique. Son romantisme pangermaniste dont il ne s'était pas départi procédait d'une part de sa passion pour la littérature et la civilisation allemandes qu'il jugeait supérieures. Il résultait d'autre part du culte qu'il vouait à la langue allemande à laquelle les pangermanistes attribuaient, selon F. Kreissler, des « forces mythiques<sup>425</sup> ». Aux yeux du père de l'auteur, elle constituait un trait d'union naturel et indépassable entre les deux pays appelés à former un tout.

Toutefois, la nostalgie de ses rêves de jeunesse ne constitue pas un motif suffisant pour expliquer l'accueil favorable que le père de Rezzori réserva à l'idée de l'*Anschluss*, d'autant plus que son admiration initiale pour l'Allemagne avait d'abord été une manière

---

<sup>423</sup> MV, p. 245. GG, p. 157: *Ich muss vorausschicken, dass meine Unschuld (nicht nur die literarische, sondern die weltkundige und erst die politische) ganz ungewöhnlich groß war. Die Ereignisse in Wien trafen ein Wickelkind von vierundzwanzig Jahren. [...] Ahnungslos ins politische Gerangel um die Zukunft Österreichs gepurzelt.*

<sup>424</sup> MV, p. 257. GG, p. 164: *Ich war politisch so unterrichtet wie ein Karpfen.*

<sup>425</sup> **KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 20.

d'entrer en rébellion contre son propre père et de contester son autorité. Serviteur dévoué des Habsbourg, ce dernier se devait de condamner fermement tout rapprochement de l'Autriche avec la Prusse après la bataille de Sadowa. Il soutenait l'ordre et la puissance de l'Autriche-Hongrie engagée dans une rivalité avec la Prusse tandis que son fils semble avoir avant tout cherché à le défier en affirmant que le destin de l'Autriche était intrinsèquement lié à celui de l'Allemagne, sans fournir d'arguments rationnels. Son amertume après l'effondrement de l'Autriche-Hongrie prouvait d'ailleurs le respect qu'il avait lui aussi voué à la Double Monarchie dont il avait voulu assurer la pérennité en embrassant à son tour une carrière de fonctionnaire.

L'analyse que le père de l'écrivain livra de la situation en 1937/1938 révèle qu'il considérait le possible rattachement des deux pays sous un angle différent. Ce n'est plus par idéalisme mais par pragmatisme qu'il s'intéressa à l'*Anschluss*. Il adhéra ainsi à l'opinion du reste largement répandue selon laquelle le retour de l'Autriche dans le giron allemand lui permettrait de se régénérer, après les années de stagnation, puis de perdition qui suivirent la signature du Traité de paix et les sanctions financières infligées au pays. L'Allemagne qui avait su redresser le cap, après avoir elle aussi été affaiblie par les conséquences de la Première Guerre mondiale figurait le modèle à suivre :

Il m'écrivait [...] qu'il avait éprouvé beaucoup de sympathie pour l'étoile qui montait en Allemagne avec cet Hitler<sup>426</sup>.

Rezzori porte un regard critique sur le tournant pragmatique que prit son père dans les années 1930 pour justifier son intérêt pour l'idée de l'intégration de l'Autriche au Reich. D'une part, il reposait, selon lui, sur une lecture erronée de la situation autrichienne dont Rezzori interroge la signification. De fait, l'*Anschluss* l'incite à réfléchir sur la capacité de son père à user, à ce moment clé, de sa vivacité d'esprit, de sa force de jugement et de ses facultés intellectuelles qu'il souligne pourtant dans le portrait qu'il lui consacre dans *Neiges d'antan*. L'auteur ne formule aucune conclusion catégorique. Mais le flou qu'il laisse flotter implique que son attitude lui semblait équivoque. En effet, Rezzori n'affirme pas de manière catégorique que c'est son désir impérieux d'une renaissance autrichienne et d'un retour à l'ordre qui empêcha son père d'évaluer combien il en coûterait à l'Autriche de s'allier à l'Allemagne. On en déduit qu'il n'exclut pas l'hypothèse selon laquelle son père se serait donc consciemment interdit d'évaluer les conséquences du processus en

---

<sup>426</sup> SmT, p. 135. MaS, p. 160: *Er schrieb, er habe trotz der Skepsis, die ein Österreicher [...] dem wiederaufgehenden Stern Deutschlands unter Adolf Hitler [...] viel Sympathie entgegengebracht.*

cours pour continuer de croire dans le but profond qu'il conférait à l'*Anschluss* et persister dans une vision du présent qu'il savait pourtant déformée.

L'exemple de la relative sérénité qu'il avait affichée illustre le caractère troublant de l'aveuglement de nombre d'Autrichiens dont Rezzori semble se demander, à partir du cas de son père, s'il était entièrement subi, c'est-à-dire s'il relevait d'une manipulation par un tiers, ou s'il était en partie consenti alors que chaque geste en direction de Berlin rendait à l'évidence Vienne encore plus vulnérable.

D'autre part, cette approche pragmatique de l'*Anschluss* soulève la question de l'intégrité du père de l'auteur. En effet, il négligeait de considérer la question des moyens que Hitler avait utilisés pour insuffler une nouvelle dynamique au Reich bien qu'il en devinât la perfidie. Il ne s'indignait ainsi pas de constater que Hitler n'avait acquis sa puissance qu'en exploitant la peur et la colère d'individus à la dérive. L'énergie et la détermination du chancelier allemand forçaient au contraire son respect. Autrement dit, le sacrifice de victimes innocentes qu'on brimait et qu'on manipulait lui paraissait nécessaire. Il affirmait qu'il fallait s'y résigner pour espérer restaurer en Autriche un ordre similaire à l'ordre allemand qu'il jugeait rassurant et libérateur :

Mais il fallait reconnaître qu'il [Hitler] s'y entendait à maintenir l'ordre. Il valait mieux laisser les dépossédés, les offensés, les humiliés, les opprimés, les réprimés brandir en rythme leurs massues à l'air frais et à l'air libre à la manière de cadres militaires art déco que de leur permettre de cogiter dans l'obscurité des caves à la façon dont ils pourraient les utiliser pour taper sur le crâne des oppresseurs<sup>427</sup>.

Le père de l'auteur s'était fourvoyé.

Mû par son désir d'assister au rétablissement de l'Autriche, il avait relativisé les dérives autoritaires qu'avait déjà connues l'Allemagne depuis 1933 et refoulé, ce faisant, les principes humanistes qu'il prétendait pourtant défendre et incarner. La présomption avec laquelle Hitler multiplia les pressions contre le gouvernement autrichien en 1938 l'obligea à reconnaître le non-sens de son positionnement, car il était évident que l'Autriche subissait l'autoritarisme de l'Allemagne : son intégration désormais inéluctable au Reich entraînerait son entière subordination alors que le père de Rezzori avait voulu croire à sa possible renaissance, grâce au soutien de l'Allemagne. Aussi ne manifesta-t-il pas le moindre enthousiasme lors de l'*Anschluss*.

---

<sup>427</sup> MV, p. 258-259. GG, p. 165: *Aber es musste ihm zugestanden werden, dass er's verstand Ordnung zu halten. [...] Es war besser, die Enteigneten, Beleidigten, Erniedrigten, dumpf Unterdrückten bei Frischluft und Freilicht in art-dekorativen Kadern rhythmisch Keulen schwingen zu lassen, statt ihnen zu gestatten, dass sie in der Kellerfinsternis daran brüteten, wie sie den Unterdrückern über die Schädel zu dreschen wären.*

Par sa réserve et par le mutisme dans lequel il se réfugia ensuite, il se distingua de la majorité de ceux qui avaient partagé ses convictions. Alors que ces derniers s'empressèrent pour leur part de réclamer le statut de victimes en comprenant que l'*Anschluss* profitait exclusivement à l'Allemagne, le père de l'auteur semble avoir esquissé le début d'une autocritique, sans toutefois aller jusqu'à reconnaître ouvertement les erreurs de jugement qu'il avait commises plus ou moins sciemment ni leurs conséquences. En effet, on peut penser que sa réaction traduisait certes le scepticisme et la déception que lui inspirait la condamnation de l'Autriche à devenir un État vassal de Hitler. Mais son refus de crier à la trahison par les 'frères allemands' peut être également interprété comme le signe d'une prise de conscience et de l'aveu tardif et à demi-mots de ses manquements. Sachant qu'il avait lui-même trahi ses valeurs, il rejetait la pose victimaire. Elle aurait consisté à garder une vision illusoire dont il mesurait pleinement le mensonge et aurait donc été cette fois un auto-aveuglement manifeste et lâche. Mais il ne trouva ni l'énergie ni le courage de combattre activement l'évolution en cours.

Comment Rezzori réagit-il à sa déroute ?

S'il se refuse à condamner son père, il s'attache en revanche à faire ressortir et à tourner en ridicule le manque de réalisme d'une attitude ayant consisté à croire en la possibilité d'un partage équitable des pouvoirs entre les deux peuples, alors que l'Autriche amoindrie depuis 1918 n'avait jamais pu prétendre déterminer les modalités d'un tel rapprochement. Il y parvient notamment en ajoutant une chute ironique à la phrase emphatique par laquelle il rappelle la signification à laquelle son père s'était accroché et son échec :

Avec un théâtralisme autrement plus violent que la réunification de l'Allemagne réalisée récemment, l'accomplissement du rêve pangermanique, dont mon père avait été dans sa jeunesse un fervent partisan, se produisait sous mes yeux : la reconstitution (tout du moins géographique) du Saint Empire romain germanique<sup>428</sup>.

Grâce à la parenthèse, sorte de commentaire par lequel il signale sa prise de distance, Rezzori interprète l'*Anschluss* comme une tragicomédie parce qu'il se réduisait à la formation d'un vaste ensemble territorial sous la tutelle de Berlin et faisait fi des valeurs de ses défenseurs pangermanistes autrichiens.

Toutefois, l'auteur se contente de poser un regard désabusé et moqueur sur la déconvenue de son père en mars 1938. À l'inverse des historiens<sup>429</sup>, Rezzori ne replace pas, peut-être

---

<sup>428</sup> MV, p. 258-259. GG, p. 164: *Mit einer wuchtigeren Dramatik als die kürzlich erfolgte Wiedervereinigung von West- und Ostdeutschland vollzog sich vor meinen Augen die Erfüllung des großdeutschen Traums, dem mein Vater in seiner Jugend innig angehangen war: die (immerhin geographische) Wiederherstellung des Heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation.*

<sup>429</sup> Nous reprenons ici les conclusions des travaux que F. Kreissler consacre à cette question.

par pudeur envers les siens, l'idéal d'une unité naturelle entre les deux peuples dans un contexte plus large que celui de la préparation et de la réalisation de l'*Anschluss*, ce qui l'empêche de démonter le mythe pangermaniste responsable de la dérive de ceux qui l'avaient appelé de leurs vœux.

Il suffit pourtant d'observer l'évolution des relations entre l'Autriche et l'Allemagne depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle pour comprendre son caractère illusoire et en conclure à la réinterprétation des faits par ses défenseurs et à leur inconséquence.

Le vote des députés allemands contre le projet de la réunion des États autrichien et allemand, lors de la révolution de 1848, entraîna une rivalité qui se solda par une guerre. Le combat que les deux pays se livrèrent pour asseoir leur hégémonie culmina en 1866, lors de la bataille de Sadowa, qui consacra la défaite de l'Autriche. Elle eut deux conséquences. D'une part, l'Autriche fut exclue de la Confédération germanique dominée désormais par la Prusse. Elle subsista grâce à l'alliance qu'elle conclut avec la Hongrie un an plus tard. D'autre part, cette concurrence entre les deux puissances renforça l'idée d'un État autrichien indépendant et distinct de l'État allemand qui contredit la thèse d'une communauté de destin austro-allemande. F. Kreissler achève de récuser le caractère prétendument millénaire de la proximité des deux pays en rappelant que l'histoire du Saint-Empire romain-germanique, auquel les pangermanistes avaient coutume de se référer pour souligner la solidarité des deux peuples, est également marquée par une série ininterrompue de luttes et de réconciliations entre ses différents membres. Les guerres napoléoniennes constituèrent un tournant. Sous la menace de l'armée française, François II prit le titre d'empereur d'Autriche dès 1804 et renonça à son titre d'empereur allemand en 1806.

Cette date correspondait en conséquence à l'émergence d'un patriotisme autrichien que les conflits de 1848 et de 1866 ne firent que redoubler, donc ancrer, et qui constitua un obstacle majeur et avéré à l'accomplissement du projet de l'*Anschluss* au XX<sup>ème</sup> siècle.

Le dernier élément qui pourrait expliquer pourquoi Rezzori renonce à prendre ces éléments en considération et se limite au contexte immédiat des années 1930 pour examiner l'attitude de son père consiste en l'invocation d'une sorte de fatalisme.

En omettant d'élargir le champ de sa réflexion, Rezzori réduit volontairement sa lecture critique du positionnement de son père. Le fait qu'il présente le pangermanisme comme une épidémie le confirme. En effet, considérer ce phénomène comme une maladie extrêmement virulente et contagieuse revient à relativiser le caractère problématique de

l'attitude de son père qui n'aurait eu, dans une telle perspective, aucune chance de résister au mal qui sévissait :

Qui se représente l'esprit de l'époque s'étonnera moins qu'un homme aussi intelligent, cultivé et aussi maître de son esprit ait pu faire siennes des conceptions aussi tordues. À l'époque, le romantisme nébuleux d'une germanité baignant dans la mystique de l'idée du Reich était une infection spirituelle, et une véritable épidémie chez les germanophones, [...] <sup>430</sup>.

Le recours à la métaphore d'une infection qui aurait frappé les individus de manière aveugle signale une tendance de Rezzori à minimiser l'implication de son père dans ce phénomène répréhensible dont il ne devrait pas entièrement répondre puisqu'il aurait en un sens subi son endoctrinement dans le contexte particulier de l'époque.

Aussi peut-on déplorer que l'auteur oscille, dans l'examen des contradictions de l'un de ses principaux modèles identitaires, entre une certaine distance critique et une part d'indulgence due à l'affection et au respect qu'il portait à cet être dont il était proche et dont il perpétuait le souvenir.

Bien que l'interprétation qu'il fait de la conduite de son père reste pour cette raison en suspens, elle lui sert de base pour effectuer le bilan de sa propre attitude lors de la catastrophe que connut l'Autriche. En effet, la réflexion sur les errements de son père permet à l'auteur de mesurer l'influence de son entourage qui l'avait empêché de se forger une opinion personnelle dans laquelle il aurait pu intégrer les constats inquiétants qu'il avait faits les mois précédant l'*Anschluss*. De son propre aveu, son positionnement se résumait à un ensemble d'idées préconçues qui lui avaient été distillées par ses proches et qu'il n'avait, au départ, nullement cherché à remettre en cause :

D'un point de vue partisan, elle [ma participation aux événements] était déterminée par mon milieu <sup>431</sup>.

Rezzori admet ainsi avoir fait siennes les certitudes de son père dont le manque d'enthousiasme le 12 mars 1938 ne manqua pas de le laisser perplexe :

J'étais à Vienne lors du rattachement de l'Autriche au Reich et ne fus pas peu surpris du laconisme de mon père sur ce sujet dans ses lettres. Son rêve politique de jeunesse n'était-il pas enfin réalisé <sup>432</sup> ?

---

<sup>430</sup> NA, p. 234. BS, p. 186: *Dass ein so gescheiter, gebildeter und souveräner Mann zu solcherlei Querköpfigkeit imstande sein konnte, ist weniger verwunderlich, wenn man sich den damaligen Zeitgeist vergegenwärtigt. In jenen Tagen war der nebulöse Romantizismus eines Deutschland in der mystischen Aura der Reichsidee eine geistige Infektion, die unter Deutschsprachigen epidemisch war, [...].*

<sup>431</sup> MV, p. 258. GG, p. 165: *Parteilich war sie [meine Anteilnahme am Geschehen] milieubestimmt: Zuneigung und Abneigung war jeweils durch ererbte Vorurteile programmiert.*

En reconnaissant ne pas avoir saisi immédiatement les raisons de son désenchantement, il avoue avoir continué d'aborder quant à lui les événements en leur appliquant mécaniquement le schéma de pensée pangermaniste auquel il avait été initié tandis que son père avait commencé à le remettre en cause.

Il nous semble cependant que ce réflexe tient tout autant d'une certaine éducation frôlant l'endoctrinement que d'un geste défensif conscient.

En effet, il apparaît que Rezzori s'était servi de cet héritage paternel pour essayer de désamorcer la réalité qui s'envenimait. Il lui suffisait de reprendre les codes des pangermanistes pour dédramatiser les tensions générées par la complexité de la situation politique. Eux souscrivaient à une division simpliste du monde en deux camps qu'il semblait avoir reprise à son compte : les bons qu'il fallait nécessairement rejoindre et les mauvais qu'il fallait combattre. Parmi ces derniers figuraient à la fois ceux que Rezzori nomme de manière péjorative « les Rouges », c'est-à-dire les socialistes et les communistes, et les Juifs. Les pangermanistes les considéraient tous deux comme des ennemis parce qu'ils menaçaient l'ordre corporatif. La condescendance des privilégiés de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie auxquels appartenaient les proches de Rezzori s'était muée en une véritable haine contre les partisans des partis de gauche qui revendiquaient de nouvelles mesures sociales et une plus grande égalité dans la société. C'est le souvenir obsédant de la Révolution russe qui exacerbait leur inquiétude : tous les sympathisants de gauche autrichiens, sans exception, visaient, selon eux, à abolir la société de classes. Ils les menaçaient donc directement puisqu'ils entendaient contester la hiérarchie sociale et abolir certains privilèges qui avaient jusqu'alors fondé la puissance de la couche dominante. Traditionnellement antisémites, ils prêtaient des intentions similaires aux Juifs et entendaient contenir le danger que ces derniers représentaient à leurs yeux.

Or, le processus qui les conduisait à diaboliser leurs ennemis intérieurs au prétexte fallacieux qu'il en allait de leur survie les amena à plébisciter les idées du parti national-socialiste animé d'une même volonté d'exclure à la fois les mouvements de gauche et de réaliser l'*Anschluss* censé rétablir l'ordre auquel ils aspiraient.

Ce dernier consacrerait, dans la perspective des pangermanistes le triomphe de ceux qu'ils tenaient pour leurs défenseurs. Aussi ne prenaient-ils pas compte des mises en gardes ni de

---

<sup>432</sup> NA, p. 243. BS, p. 194: *Ich erlebte den Anschluss Österreichs ans nunmehr Großdeutsche Reich in Wien und war verwundert, dass mein Vater sich dazu brieflich sehr nüchtern äußerte. War nicht endlich sein politischer Jugendtraum verwirklicht worden?*

l'inquiétude des socialistes qui exhortaient le gouvernement à tenter de sauver l'indépendance de l'Autriche. Influencé par les clichés pangermanistes qui arguaient de la prétendue dangerosité des socialistes et de leur manque de réalisme, Rezzori ne chercha pas davantage à sonder les motivations profondes qui poussaient les socialistes à défilier dans les rues de Vienne bien qu'il eût perçu, comme nous l'avons relevé, leur ferveur et leur détermination. Son refus de sonder leurs revendications, alors qu'il présentait que l'enjeu de leur lutte était important, prouve qu'il refusa d'interroger les causes de la dégradation de la situation autrichienne qui les poussait précisément à agir.

Nous pensons que la peur diffuse qui s'était emparée de lui à Vienne et sa méconnaissance des rouages de la vie politique autrichienne lui dictèrent de se contenter de la vision de l'avenir que diffusait le discours pangermaniste et qui s'était ancrée dans son milieu. Il en avait deviné les failles et la tendance à déformer les faits, mais elle avait quelque chose de rassurant, car elle l'aidait à relativiser, malgré tout, la fébrilité générale :

C'étaient les jours d'agitation, la politique commençait à s'emparer du monde. Mais comme personne parmi les gens que je connaissais ne s'y intéressait sérieusement, et que maugréer contre tout et rien faisait de toute manière parti du ton ordinaire des Viennois, je n'accordais pas plus d'importance à ce qui se passait alors qu'aux titres des journaux que je ne lisais pas, ou à la foule et aux hurlements des rues, que je traversais avec dégoût<sup>433</sup>.

En confessant avoir voulu y voir une sorte de rempart pour résister aux éléments qui étaient en train d'étioler son monde et dont il avait pressenti le caractère incontrôlable, Rezzori donne au lecteur l'impression d'avoir eu la possibilité d'affronter le réel et ceux qui tentaient de manipuler l'opinion, mais qu'il ne l'avait pas saisie, comme s'il s'était en un sens posé en victime consentante de la déréalisation du présent qui l'avait progressivement privé de ses repères.

---

<sup>433</sup> NA, p. 351. BS. 283: *Es waren unruhige Tage, die Politik begann Besitz von der Welt zu ergreifen. Weil aber weiterhin kaum einer, den ich kannte, ernsthaft daran Anteil nahm und das Geschimpfe auf die Zustände ohnehin zum Wiener Alltagston gehörte, räumte ich dem Geschehen nicht mehr Spielraum ein als dem auf den Titelseiten von Tageszeitungen, die ich nicht las, und dem Getümmel und Parolengebrülle in den Straßen, durch die ich angewidert ging.*

Comme l'auteur rend hommage, dans *Neiges d'antan*, aux êtres qui marquèrent successivement son enfance, son adolescence et ses années de formation, il clôture son œuvre avec le portrait de sa gouvernante, Strausserl, la dernière arrivée dans le monde de son enfance. Il le termine par l'évocation de ses retrouvailles avec Strausserl à Vienne, à l'hiver 1937, quand il regagna la capitale. On y trouve seulement deux éléments relatifs au processus d'annexion de l'Autriche à l'Allemagne. L'auteur y mentionne rapidement, d'une part, l'agitation qu'il y découvrit et que nous venons de souligner, d'autre part, la date du 12 mars 1938. Cependant, Rezzori ne dépeint pas l'expérience qu'il fit ce jour-là. Il se contente de rappeler le départ précipité de Strausserl qui s'était réfugiée chez des amis à la campagne, parce qu'elle n'était plus en sécurité à Vienne où elle avait accueilli et aidé des amis juifs victimes des mesures antisémites. Ce choix de taire les préparatifs, le déroulement et les conséquences de l'*Anschluss* tient au fait que l'écrivain a voulu se pencher sur ses origines et sur une époque que le 12 mars 1938, comme nous le verrons, interrompit brutalement, introduisant ainsi une césure indépassable dans son parcours.

Son but est de souligner ainsi, d'un côté, l'étroitesse de son univers limité aux mirages germanophones qu'il mesure pleinement *a posteriori* et son ancien réflexe équivoque de s'y soumettre, de l'autre côté, le dilemme auquel le confronta cette attitude. De fait, Rezzori reconnaît avoir initialement éprouvé le désir de réprimer le réel en demeurant à l'abri du voile déformant du discours pangermaniste qui propageait l'espoir d'une ère nouvelle :

Cependant, l'air printanier, bleu comme l'éclair (bien qu'également arctique), était rempli de la promesse dont l'époque était grosse depuis le dernier bain de sang. L'euphorie de la volonté de vivre ravivée faisait resplendir les fleurs des marronniers avant qu'elles ne gèlent. On se sentait gratifié d'un nouveau choix de vie, de la réalisation de rêves qui bouleversaient enfin le temps universel<sup>434</sup>.

Mais sa lente acceptation du présent qui se doublait non plus d'une simple intuition, mais d'une conscience désormais plus nette d'avoir poursuivi une voie illusoire, lui procura, à l'aube de l'*Anschluss*, un sentiment de malaise qui finit par l'emporter. Pour rendre compte de cette évolution, il oppose à l'image idéalisée d'un printemps radieux, synonyme d'une renaissance, que prônaient nombre de ses contemporains, celle, concrète et effrayante, de l'orage venu de Berlin et menaçant de s'abattre sur Vienne :

Comme un gros nuage d'orage, le IIIème Reich d'Adolf Hitler s'était amassé derrière l'Autriche<sup>435</sup>.

La comparaison de l'*Anschluss*, dont l'échéance se précisait, à ce phénomène naturel n'est pas anodine. Elle reflète le revirement de Rezzori à l'approche du 12 mars 1938. Il appréhendait le fait d'assister à un point de basculement qu'il ne pouvait maintenant plus nier, mais dont il était incapable de formuler et d'expliquer le sens et de calculer les possibles répercussions, tout comme il est délicat de prévoir l'intensité d'un orage et les éventuels dégâts qu'il entraînera et que l'on redoute. En outre, cette comparaison révèle que l'auteur avait saisi intuitivement que l'*Anschluss* entraînerait une catastrophe inévitable. Tel un orage qui s'avère toujours potentiellement dévastateur et contre lequel les hommes sont impuissants, l'Allemagne lui semblait sur le point de porter atteinte à l'intégrité de l'Autriche, sans qu'elle puisse lui opposer la moindre résistance, dans la mesure où les Allemands s'étaient déjà emparé des positions clés du système autrichien et

---

<sup>434</sup> MV, p. 259. GG, p. 165-166: *Indes war die blitzblaue (wenn auch arktische) Frühlingsluft erfüllt von der Verheißung, mit welcher die Epoche seit dem letzten Blutbad schwanger ging. Die Euphorie neuerweckten Lebenswillens ließ die Kastanienblüten im Wiener Stadtpark prangen, bevor sie erfroren. Man fühlte sich beschenkt mit einer neuen Lebensmöglichkeit: mit der endlichen Verwirklichung weltzeitverändernder Träume.*

<sup>435</sup> SmT, p. 138. MaS, p. 164: *Wie eine gewitterschwere Regenwand hatte das Dritte Reich Adolf Hitlers sich hinter Österreich aufgebaut.*

où les partisans autrichiens de l'*Anschluss*, prisonniers de leurs illusions, continuaient de nier l'évidence et restaient sourds aux mises en garde des partisans de l'autonomie du pays :

Dans son ombre, les austro-nazis prenaient une dimension inquiétante. Ce qui était terrible, c'était que justement les adeptes de la bonhomie politique attendaient une averse rafraîchissante de ce mur de nuage allemand<sup>436</sup>.

Son expérience de l'*Anschluss* confirma l'échec de sa tentative de se rendre hermétique au réel angoissant. Feindre, par différents moyens dont il avait compris, mais seulement peu à peu admis la vanité, un détachement censé lui fournir une armure ne l'empêcha pas d'être rattrapé par les attaques de l'Histoire le 12 mars 1938.

Tout l'intérêt du témoignage de l'auteur réside par conséquent dans sa mutation de pseudo spectateur désengagé qui n'assumait pas ses doutes face à la situation autrichienne en un individu définitivement plongé au cœur d'une catastrophe dont nous posons qu'elle correspond à un événement fondateur dans le parcours de l'auteur.

L'interprétation qu'en propose Rezzori tant au niveau de son histoire personnelle qu'à un niveau plus général nous permettra de réfléchir à la manière dont il vécut sa métamorphose et aux enseignements qu'il en tira pour orienter sa perception du réel.

### III. 1. B. 2. Le 12 mars 1938 : un traumatisme personnel

Les journées du 12 mars (proclamation de l'*Anschluss*) au 15 mars 1938 (arrivée de Hitler à Vienne) figurent un moment clé dans le parcours de Rezzori. Pour comprendre son choix de les représenter dans son œuvre et son besoin d'en élucider le sens général, il convient de se pencher tout d'abord sur le récit qu'il propose directement dans *Murmures d'un vieillard* et dans *Sur mes traces*<sup>437</sup> et par le biais de la fiction romanesque dans *La mort de mon frère Abel* de l'expérience qu'il fit lors de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne nazie, c'est-à-dire d'observer quelle signification l'auteur lui confère dans le cadre de sa propre évolution.

---

<sup>436</sup> SmT, p. 138. MaS, p. 164: *In seinem Schatten erlangten die Austro-Nazis unheimliche Dimensionen. Schlimm war dabei, dass gerade die Anhänger der politischen Gemütlichkeit einen erfrischenden Regenguss aus der deutschen Wolkenwand erwarteten.*

<sup>437</sup> Nous retenons à dessein uniquement la description que Rezzori en propose dans ces deux textes autobiographiques où il accepte de se livrer et de procéder ouvertement à son autocritique. Le fait que l'auteur ressente le besoin de revenir, avec le recul, sur le malaise qu'il avait ressenti lors de l'*Anschluss* prouve son intensité et éclaire sa décision de placer cet événement géopolitique majeur au cœur de sa réflexion identitaire et de son écriture.

Elle est synonyme d'un immense bouleversement qui l'obligea à redéfinir son rapport au monde.

### III. 1. B. 2. a. La confusion des sentiments

Le caractère extraordinaire que présente l'*Anschluss*, dans la perspective de Rezzori, transparait dans la description des émotions qu'il confesse avoir ressenties à cet instant.

Alors qu'il s'était complu auparavant dans une existence de dandy et avait toujours fait montre de légèreté, de désinvolture et d'insouciance, en dépit de ses soupçons plus ou moins précis sur l'imminence d'une catastrophe politique, Rezzori semble avoir été emporté par un tourbillon hautement déstabilisant lorsqu'elle se produisit. Il perdit son assurance et son arrogance dont nous avons montré qu'elles résultaient d'une stratégie d'autodéfense et qu'elles étaient partiellement feintes. Comme les événements qu'il s'était attaché jusqu'alors à refouler prirent le dessus, un profond malaise s'empara de lui et le paralysa.

De fait, la confusion et la fiébrilité dont il fut victime révélaient qu'il avait perdu toutes ses facultés rationnelles grâce auxquelles il avait pu, par le passé, encore faire preuve de mesure et paraître impassible et grâce auxquelles il aurait éventuellement pu tenter de faire front :

Je m'étais couché à l'aube, l'esprit échauffé, épuisé, la cervelle bouillonnante d'images apocalyptiques et le cœur broyé par les sentiments les plus contradictoires<sup>438</sup>.

Privé subitement du masque de son insensibilité dont il s'était servi comme d'une carapace, Rezzori se retrouvait sans défense. Il subissait de plein fouet des émotions d'une extraordinaire intensité auxquelles rien ne l'avait préparé et qui anéantirent de manière implacable toutes ses forces physiques et psychiques. Les termes relevant du champ lexical de la brûlure et de la destruction que l'auteur retient pour rendre compte de ce phénomène dévastateur soulignent son extrême fragilité, comme s'il avait sombré inexorablement dans un état de déliquescence avancé. Miné et déstabilisé, Rezzori semble donc avoir vécu une sorte d'agression fatale lors de l'*Anschluss*. En remettant en cause son intégrité, ce dernier lui avait en quelque sorte signifié son caractère insignifiant face à l'Histoire et dépossédé de son statut de sujet doté d'un pouvoir de pensée et d'action.

Mais les répercussions de l'*Anschluss* ne se limitèrent pas aux seules journées décisives du mois de mars 1938. Passée l'excitation qui avait accompagné la nouvelle de la réalisation

---

<sup>438</sup> MV, p. 247. GG, p. 158: *Ich legte mich bei Morgengrauen erhitzt, erschöpft, den Schädel kochend von apokalyptischen Bildern und das Gemüt zermahlen von den widersprüchlichsten Gefühlen nieder [...].*

de l'*Anschluss* et qui avait consumé ses résistances, Rezzori retomba ensuite dans un autre extrême qui perdura. Il obtint ainsi la confirmation qu'il était bel et bien hors jeu depuis l'annexion de Vienne à Berlin. En effet, au chaos d'émotions aussi vives que décousues qui l'avaient submergé et écrasé succéda une sensation d'un froid intense dont l'auteur précise qu'elle persista dans les semaines et les mois qui suivirent le 12 mars<sup>439</sup>.

Or, elle ne traduisait pas une simple défaillance ni un simple inconfort d'ordre physique. Après la terrible tension à laquelle il avait été exposé, Rezzori se sentit avant tout démuni et sans défense. Le froid qui l'avait gagné avait donc une valeur symbolique. Dessaisi de ses défenses physiques et intellectuelles, Rezzori était désormais en proie à un vide intérieur qu'entretenait et redoublait sa conscience de n'avoir plus aucune prise sur le présent depuis qu'il avait subi ce terrible bouleversement.

En d'autres termes, le séisme émotionnel de l'*Anschluss* avait constitué un point de basculement qui n'était pas synonyme pour lui d'un nouveau départ, mais d'une inertie. Si l'*Anschluss* était censé conférer un nouveau statut à l'Autriche et l'aider à se régénérer, il provoqua sa régression personnelle. Dépassé et obsédé par l'événement qui l'avait amoindri physiquement et psychiquement, Rezzori se sentait condamné à progresser à contre-courant du mouvement ascensionnel que rêvaient d'esquisser les Autrichiens, sans savoir où le mènerait cette « chute dans le trou noir de l'incompréhensible<sup>440</sup> ». Tel un « Kasper Hauser<sup>441</sup> », il errait sans but ni volonté au milieu d'un présent chaotique qu'il n'était pas en mesure d'affronter.

### III. 1. B. 2. b. L'expérience d'une dépossession : la perte du passé

Toutefois, le vide qui frappa Rezzori et qui l'amena à considérer d'emblée l'*Anschluss* comme un drame personnel ne procédait pas uniquement de son abattement et de sa lassitude liés à son intuition d'être déphasé par rapport au présent et aux Autrichiens qui l'entouraient et qui nourrissaient quant à eux de grandes espérances.

Rezzori chercha à se raccrocher aux repères qu'il avait forgés auparavant, afin d'imaginer une réaction adéquate à ce décalage qui le déroutait. Autrement dit, il tenta d'éclairer cette

---

<sup>439</sup> SmT, p. 155 : « Chose inexplicable : du jour au lendemain, le changement promis n'était plus sensible par l'esprit mais directement par le corps. Ce n'était pas le froid glacial de cette journée du 12 mars qui m'avait dit que l'époque glaciaire avait commencé. La chaleur était d'ailleurs vite revenue. [...] Mais moi j'avais froid ». MaS, p. 184: *Unerklärlich war, dass der verheißende Wandel schon von einem Tag auf den anderen nicht mehr geistig, sondern geradewegs physisch zu spüren war. Das eisige Wetter des 12. März konnte es nicht gewesen sein, was mir sagte, dass die Eiszeit begonnen hatte. Es war ja ziemlich auf den Schlag wieder warm. [...] Ich aber fror.*

<sup>440</sup> MV, p. 262. GG, p. 167: *vor dem Sturz ins schwarze Loch des Unbegreiflichen.*

<sup>441</sup> MV, p. 264. GG, p. 169: *Ein Kasper Hauser im Trubel völkischer Erneuerung.*

expérience troublante et d'en évaluer la portée à la lumière du passé. Selon nous, le besoin impérieux qu'il ressentit pour la première fois de prendre du recul par rapport à un fait géopolitique correspondit véritablement à la naissance brutale de sa conscience historique. Or, cette évolution directement provoquée par une crise majeure ajouta au trouble que cet être qui s'ouvrait enfin, et malgré lui, au monde extérieur, avait éprouvé spontanément. Certes, Rezzori ne pouvait pas contester l'*Anschluss*. Mais ce dernier correspondait à un phénomène si extraordinaire qu'il ne parvint pas à l'élucider, le déconcertant encore davantage. De fait, Rezzori ne trouva aucun élément susceptible de prouver le caractère logique des faits qui s'étaient déroulés et qui ne s'enchaînaient nullement à la période qui les avait précédés. Aussi fut-il ébranlé de constater que le 12 mars marquait le début d'une nouvelle ère générant de telles métamorphoses qu'elle semblait avoir gommé, en l'espace d'une seule nuit, tout le passé :

Le lendemain, c'était une autre Vienne qui était devant moi. Le monde avait changé. J'ai souvent dit qu'il était difficile de faire admettre qu'une nouvelle époque avait commencé du jour au lendemain, bien visible. Pour moi en tout cas, le passé était passé, comme s'il n'avait jamais existé<sup>442</sup>.

La césure radicale que l'auteur perçut immédiatement se traduisit par des changements palpables, c'est-à-dire visibles dans l'apparence de la capitale, comme par exemple le changement de drapeau et la présence d'Allemands qui s'identifiaient tant à Hitler qu'ils avaient adopté son allure et sa gestuelle :

D'innombrables drapeaux à croix gammée flottaient dans le vent. [...] Une nouvelle race de passants avait aussi fait son apparition. Ils avaient les cheveux séparés par une raie bien nette et des mâchoires en casse-noix, [...] ; ils parlaient avec des mines figées et sur un ton coupant qui transformait notre doux allemand en un idiome qui faisait mal aux oreilles. Les frères issus du Reich<sup>443</sup>.

Il ressort de cette évocation que Vienne avait subi une aliénation. Au lendemain de son annexion au Reich, elle s'était vue dépossédée de ce qui fondait son originalité par l'omniprésence d'éléments allemands qui laissaient déjà présager symboliquement la domination brutale qu'entendait exercer Berlin. Muselée et régie par d'autres codes qui lui

---

<sup>442</sup> SmT, p. 141. MaS, p. 167: *Tags daraus lag ein anderes Wien vor mir. Die Welt war anders geworden. Ich habe oft genug darüber geklagt, dass es kaum möglich ist, die Behauptung glaubhaft zu machen, es könne von einem Tag auf den anderen spürbar ein neues Weltalter begonnen haben. Für mich jedenfalls war das vorangegangene vergangen, als wär's nie wahr gewesen.*

<sup>443</sup> SmT, p. 144. MaS, p. 171: *Die unzähligen wallenden Hakenkreuzfahnen waren eingezogen. [...] Auch eine neue Rasse von Passanten trat auf. Sie hatten nassgekämmte Mittelscheitel und Nussknackergebisse [...]; und sie redeten mit starren Mienen und in einem schneidenden Tonfall, der aus unserem weichen Deutsch ein ohrenpeinigendes Idiom machte. Die Brüder aus dem Reich.*

avaient été imposés de manière arbitraire, la ville avait perdu son âme autrichienne. Dépouillée de ses caractéristiques, elle se voyait en un sens réduite à l'inexistence.

L'amorce de la négation de l'essence autrichienne coïncida, pour Rezzori, avec une autre perte qui le concernait au premier titre et qui le bouleversa.

Alors que Vienne semblait déjà être passée sous le joug de Berlin, Rezzori se sentit également déphasé par rapport à son propre passé. Incapable d'établir un lien entre la ville étrangère qu'il découvrait et la Vienne qu'il avait connue avant le 12 mars, il avait l'impression d'avoir lui-même atteint un point de non-retour. Sa perplexité ne se réduisait pas au fait que l'*Anschluss* avait « scindé son existence en un avant et un après<sup>444</sup> » et détruit ses chances de progresser selon un schéma linéaire et transparent. De son point de vue, ce dernier l'avait à la vérité privé de tout ce qu'il avait vécu avant cette date, c'est-à-dire de tout ce qui avait fondé jusqu'alors son identité.

Pour mettre en exergue le pouvoir d'effacement de l'*Anschluss*, l'auteur n'emploie d'ailleurs pas le terme d'une déchirure synonyme d'une douleur ravivant sans cesse le souvenir de l'épreuve endurée et celui de la remise en cause d'un ancien état de quiétude, voire de bonheur. Il préfère comparer son expérience à une mutilation : « J'avais été amputé de mon propre passé qui ne m'appartenait plus<sup>445</sup>. »

Or, cette mutilation douloureuse ne relevait pas d'une aliénation. Ce dont il avait été dépossédé avait définitivement disparu : « Notre vie passée était passée. Sans retour<sup>446</sup> ».

Aussi ce qu'il avait perdu ne serait pas remplacé ni modifié, comme l'avait été par exemple l'apparence de Vienne. Autrement dit, Rezzori pressentait que lui-même ne pourrait être ni redéfini ni transformé. En faisant disparaître le passé, l'*Anschluss* avait désagrégé Rezzori et l'avait précipité dans un néant. Il n'était pas devenu quelqu'un d'autre, il ne pouvait pas devenir quelqu'un d'autre parce qu'il ne pouvait s'identifier ni au passé brutalement disparu ni au présent dont le chaos le désorientait, donc parce qu'à cet instant précis il n'était pour ainsi dire plus personne.

---

<sup>444</sup> MV, p. 261. GG, p. 167: *Dachte ich zurück ans Ereignis, das über mein Dasein niedergefallen war, um es in ein Vorher und ein Nachher zu zerschneiden, [...]*.

<sup>445</sup> MV, p. 247. GG, p. 158: *Meine eigene Vergangenheit war von mir wegamputiert: mir nicht mehr zugehörig*.

Dans *Sur mes traces*, Rezzori varie la description de la perte qu'il avait vécue pour en souligner le caractère net et indépassable : « J'avais été coupé de mon passé ». SmT, p. 153. Traduction modifiée. MaS, p. 183: *Meine Vergangenheit war von mir abgeschnitten*. Signalons que l'auteur avait inauguré le motif de l'amputation dans *La mort de mon frère Abel* : « C'est là-bas que la première moitié de ma vie a disparu ». A, p. 37. Traduction modifiée. A, p. 29: *Dort ist meine erste Lebenshälfte abhanden gekommen*. Et p. A, p. 776 : « depuis les jours qui nous avaient coupés de notre première moitié de vie ». A, p. 666: *seit den Tagen, die uns unsere erste Lebenshälfte abgeschnitten hatten*.

<sup>446</sup> SmT, p. 146. MaS, p. 174, *Vorübergegangen war unser früheres Leben. Auf Nimmerwiedersehen*.

Le premier réflexe de cet être lorsqu'il commença à se préoccuper de l'Histoire et devina qu'elle prenait un cours insensé consista par conséquent à se percevoir lui-même comme une victime innocente et impuissante<sup>447</sup>, car il saisit intuitivement que l'*Anschluss* remettait en cause les conditions nécessaires à l'affirmation de son individualité. Il le contraignait à douter de sa propre réalité, après avoir annulé le socle de son existence et de ses origines :

Pour moi en tout cas, le passé était passé, comme s'il n'avait jamais existé. Mon moi d'hier était devenu légende<sup>448</sup>.

Dans le roman *La mort de mon frère Abel* dont le héros-narrateur, Aristides Subicz, qui figure un double possible de Rezzori<sup>449</sup>, a été profondément marqué par le 12 mars 1938, l'auteur dépeint également l'expérience déstabilisante d'une dépossession :

Vienne a cessé de vivre sous mes yeux le 12 mars de l'année 1938, et avec elle mon moi, celui qui était alors vivant, avec tout son vécu. Les deux sont maintenant à jamais l'un à l'autre – mais ne m'appartiennent plus<sup>450</sup>.

Dans cette transposition fictionnelle de l'événement qui est antérieure aux œuvres autobiographiques, l'auteur laisse encore davantage transparaître le pessimisme qu'il avait ressenti durant cette journée historique, car il choisit de comparer son expérience d'avoir été dépossédé de son passé et que J. Lajarrige qualifie de « déracinement temporel<sup>451</sup> » à un état semblable à la mort tant le vide qui l'avait soudain accablé lui était apparu infini, le projetant dans une sorte de néant et l'empêchant de se projeter de quelque manière dans l'avenir<sup>452</sup>.

---

<sup>447</sup> Nous souscrivons à l'interprétation de J. Lajarrige qui a initié la réflexion sur la problématique de l'*Anschluss* dans l'œuvre de Rezzori. J. Lajarrige estime que l'image de l'amputation de la main « place le narrateur dans le rôle de la victime passive, et non pas de partie prenante dans la marche de l'Histoire ». LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 166.

<sup>448</sup> SmT, p. 141. MaS, p. 167: *Für mich jedenfalls war das vorangegangene vergangen, als wär's nie wahr gewesen. Mein ich von gestern war Legende geworden.*

<sup>449</sup> À l'instar de Rezzori, Aristides Subicz n'a pas de réel point d'ancrage. Après avoir quitté sa terre natale, la Bessarabie, autre région périphérique de l'ancien empire habsbourgeois, le héros-narrateur avait mené des études laborieuses à Vienne que ses parents tenaient pour leur référence culturelle et linguistique. En mars 1938, il y saisit aussi que « se jouait alors la fin définitive d'une certaine idée de l'Autriche ».

LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 166.

<sup>450</sup> A, p. 37. A, p. 29: *Wien ist am 12. März 1938 vor meinen Augen abgestorben und mit ihm mein damals lebendes, erlebtes Ich. Die beiden gehören nun für immerdar zusammen. Jedoch nicht mehr zu mir.*

<sup>451</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 166.

<sup>452</sup> Nous nous interrogerons sur les différences perceptibles entre l'évocation de l'*Anschluss* dans le roman et les œuvres autobiographiques et donc sur les raisons qui ont poussé l'auteur à renoncer à évoquer la mort dans *Murmures d'un vieillard* et dans *Sur mes traces* bien qu'il y dépeigne, notamment par l'image cruelle de l'amputation, le désarroi qui s'était emparé de lui. Nous verrons que la démarche autobiographique lui permet d'envisager différemment cette épreuve qui marqua son existence du sceau de la discontinuité et nous nous demanderons s'il parvient ainsi à l'assumer, voire à la dépasser.

### III. 1. B. 2. c. Un état de flottement dans une réalité dématérialisée et abstraite

Comme il se sentait désorienté et dépourvu de repères solides, Rezzori développa un rapport singulier avec le monde extérieur qu'il avait commencé à envisager sous l'angle des forces de destruction à l'œuvre dans l'Histoire. Conscient de sa propre relativité, il en était également venu à émettre des doutes quant à la qualité du monde dans lequel il errait désormais.

Dans *La mort de mon frère Abel*, il décrit, à la manière d'un chimiste, la dématérialisation d'une force irrésistible qu'il avait constatée, comme si l'*Anschluss* avait en un sens gommé tous les contours et toutes les lignes de couture<sup>453</sup> qui avaient garanti auparavant l'ordre auquel il avait cru pouvoir s'agripper :

On dirait que tout s'est transformé : comme la glace fondue se change en eau et l'eau bouillie en vapeur. Ce monde dans le monde et cette réalité dans la réalité ont été eux aussi soumis à ce processus de dilution, d'abstraction, qui a atteint l'humanité dans son ensemble : tout comme si leurs molécules se dispersaient (comme, à ce qu'on dit et à ce qu'on sait, l'univers tout entier se désagrège)<sup>454</sup>.

Dans le roman de 1976, l'auteur met en exergue que la réalité, soumise aux forces extraordinaires qui avaient déclenché le 12 mars, semble avoir été précipitée dans un processus de redéfinition. L'ajout de détails sur les conditions météorologiques en révèle le caractère inquiétant. Comme le soleil ne brillait pas, « les événements se déroulèrent dans une lumière qui ne provenait pas de son rayonnement. C'était la clarté du vide total. C'était la lumière de l'abstraction<sup>455</sup> ».

Alors qu'il privilégie la description de la dynamique auquel le monde fut soumis dans son roman, Rezzori, arrivé au terme de son parcours et de sa réflexion sur l'*Anschluss*, se concentre, dans *Murmures d'un vieillard*, sur ses conséquences. Il conclut cette fois à son caractère dévastateur. L'impression qui domine est celle d'une réalité frappée d'une

---

<sup>453</sup> Le paysage que percevait le narrateur du roman ne se présentait plus comme un tout cohérent. Toutes ses composantes se détachaient nettement, signe de la désagrégation du réel : « Le froid mordant [...] isolait les objets, les séparait de leur environnement hétéroclite plus ou moins logique, en redessinant les contours d'un trait fin comme un cheveu. [...] ; dissociait même ce qui était relié, [...] ; tout soudain était étalé en toute clarté et sans mystère. [...] Chaque objet était séparé des autres, comme une silhouette qu'on eût découpée dans du papier de couleur et collée. »

A, p. 659. A, p. 559: *Die [...] schneidende Kälte schälte die Gegenstände in haarfein an den Konturen nachgezogener Vereinzelung aus ihrer mehr oder minder logischen Zusammengewürfeltheit, [...], rückte so selbst das Zusammenhängende voneinander ab und stellte es nebeneinander. Es lag auf einmal alles offen und übersichtlich aus. [...], Ding für Ding getrennt wie ein geklebter Buntpapier-Scherenschnitt.*

<sup>454</sup> A, p. 195. A, p. 168-169: *Es ist selbst gewissermaßen schon in einem anderen Aggregatzustand: wie zu Wasser aufgetautes Eis und zu Dampf verkochtes Wasser. Auch diese Welt in der Welt und Wirklichkeit in der Wirklichkeit ist dem Verdünnungs-, dem Abstraktionsprozess unterzogen, der die Welt der Menschheit insgesamt ergriffen hat: eben wie als flögen ihre Moleküle auseinander (wie ja angeblich und bekanntlich das gesamte Universum auseinanderfliegt).*

<sup>455</sup> A, p. 659. A, p. 559: *Aber die Sonne zeigte sich nicht. Was geschah, vollzog sich in einem Licht, das nicht von ihrem Strahlen kam. Es war das Leuchten der totalen Leere. Es war das Licht der Abstraktion.*

négativité indépassable et vidée de sa substance qui y rendait tout positionnement problématique :

Mais même le présent était irréel. Les choses se présentaient avec une autre consistance. Moins dense. Plus volatile [...]. Les événements n'avaient plus le même poids qu'autrefois. Ils semblaient lointains et détachés<sup>456</sup>.

Tout lui échappait, car il n'y a avait désormais plus rien d'évident, ni de sûr, ni de compréhensible : « Le monde était devenu un cran plus abstrait. Du jour au lendemain<sup>457</sup> ». Rezzori se trouvait dans une sorte d'état flottant. Certes, il avait d'emblée perçu le déclenchement du processus d'éclatement et de dématérialisation du réel. Mais cette lucidité acquise au milieu de la crise ne lui était d'aucun secours. Elle ne le poussait pas à agir ni à lutter contre le processus de désubstantialisation. Au contraire, elle lui révélait la vanité de toute action. Comme il n'avait pas anticipé ce tournant historique et l'avait subi, il ne pouvait prétendre pouvoir désormais en atténuer les conséquences, malgré le nouveau regard qu'il portait sur le monde.

Aussi le drame que vécut Rezzori résida dans le fait que le réveil de sa conscience historique ne constituait finalement pas de véritable progression. Au contraire, ce dernier avait paradoxalement annihilé instantanément en lui tout désir d'agir et de penser dans une réalité plongée dans le chaos et le non-sens et dont il se savait irrémédiablement déconnecté :

Ce qui m'arrivait, se passait avec moi et autour de moi, je le percevais avec la plus grande netteté. Avec une acuité plus intense que jamais auparavant. Mais cela ne me concernait absolument plus<sup>458</sup>.

Sans doute la brutalité du choc que représenta l'*Anschluss* et le caractère encore immature de sa conscience historique expliquent pourquoi l'auteur ne réussit pas à analyser jadis le processus de fragilisation identitaire auquel il fut soumis ni la nature exacte de la transformation qu'il constata, se contentant de termes comme « changement d'époque » ou « solstice<sup>459</sup> » pour suggérer l'intensité des événements, comme si « la rupture brutale [...] [avait brouillé] la vision du passé et [rendu] aveugle aux causes qui ont engendré la cassure<sup>460</sup> ».

<sup>456</sup> MV, p. 247. GG, p. 158: *Aber auch die Gegenwart war unreal. Die Dinge offenbarten sich in einem anderen Aggregat. Weniger dicht. Luftiger. [...] Die Vorgänge hatten nicht mehr die gewichtige Bedeutung wie ehemals. Sie erschienen fern und enthoben.*

<sup>457</sup> MV, p. 247. GG, p. 158: *Die Welt war um ein Grad abstrakter geworden. Über Nacht...*

<sup>458</sup> MV, p. 247. GG, p. 158: *Was mit mir, an mir, in mir und um mich her geschah, nahm ich mit größter Deutlichkeit wahr. Mit schärferer Eindringlichkeit als jemals vorher. Aber es ging mich nichts mehr an.*

<sup>459</sup> A, p. 213. Traduction modifiée. A, p. 182: *Es war ein Tag der Zeitenwende. Ein Tag des Solstitiums, [...].*

<sup>460</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 167.

Malgré le recul, Rezzori n'y parvient pas davantage dans ses œuvres autobiographiques tardives. Il devine l'incompréhension et la perplexité des lecteurs face au récit de sa désubstantialisation et de sa fictionalisation<sup>461</sup> par l'Histoire dans la nuit du 11 au 12 mars 1938. Mais il ne trouve pas de solution pour préciser ni pour justifier le sentiment qui l'avait accablé après avoir perdu son passé et une partie de lui-même.

L'auteur laisse cette question en suspens. En refusant d'ajouter au récit de l'expérience de son dessaisissement les enseignements qu'il en avait peut-être tout de même retirés grâce au temps écoulé, il permet au lecteur de mesurer à la fois le degré de son hébétude jadis et de la résonance que cet événement conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Aussi troublant et insaisissable que fût son décalage par rapport à un réel disloqué et inconsistant, donc irréel, à ce moment-là, il lui permit de distinguer et d'observer, dès 1938<sup>462</sup>, les conséquences dramatiques de l'*Anschluss* et de nourrir et d'approfondir, plus tard, par le biais de l'écriture, une réflexion critique sur ce tournant, donc de livrer *a posteriori* une réponse personnelle au premier événement historique qui l'avait dépassé et laissé initialement sans voix et de reconsidérer ainsi sa propre attitude.

### **III. 1. B. 3. Une interprétation générale de l'*Anschluss* : le dérèglement du réel**

Pour Rezzori, l'*Anschluss* déclencha le long et dramatique processus de dérèglement du monde qui dura jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

L'auteur relève et traite deux éléments qui l'avaient particulièrement frappés en mars 1938 et qui anticipaient les menaces de manipulation et de mort qui allaient peser sur l'humanité jusqu'en 1945 : la tragédie juive et le phénomène inquiétant d'une dépersonnalisation révélateur d'un désir funeste de puissance.

#### **III. 1. B. 3. a. Masse et puissance**

L'intérêt du témoignage de Rezzori sur la dégénérescence qu'entraînèrent l'exercice politique et la réaction de l'ensemble des individus face aux autorités réside dans le fait qu'il retrace les étapes qui aboutirent à la perversion du pouvoir.

---

<sup>461</sup> J. Lajarrige relie l'expérience d'une telle déréalisation à la perte d'un passé qui s'avère « pourtant omniprésent [...], il se fait l'effet d'une invention littéraire, en bref, d'une fiction à l'état pur », *ibid.*, p. 167.

<sup>462</sup> L'auteur qui se projette dans Aristides fait aussi de son héros-narrateur dans *La mort de mon frère Abel* un « témoin oculaire, mais surtout un spectateur extérieur » de l'*Anschluss* qui interprète avec le recul un événement qui l'avait jadis dépassé et amené à porter un regard singulier sur la foule des Viennois qui célébraient avec enthousiasme l'arrivée de Hitler dans la capitale, *ibid.*, p. 166.

Nous nous proposons de les éclairer, à partir des œuvres de l'auteur, afin de comprendre comment il fut réduit, de son point de vue, à une force de séduction, de chantage et de mort dont les effets s'avérèrent catastrophiques.

### **III. 1. B. 3. a. 1. À l'aube de l'*Anschluss* : un vent d'espoir venu de Berlin**

Il ressort de ses réflexions que si l'*Anschluss* eut des répercussions particulièrement fortes et constitua un phénomène majeur de l'Histoire de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, c'est parce qu'il avait mobilisé la majorité des Autrichiens.

L'auteur s'attache à mettre en exergue et à élucider le formidable enthousiasme que leur avait insufflé la perspective du rattachement de leur pays à l'Allemagne et qu'il avait lui-même constaté à la veille de l'*Anschluss*.

De son point de vue, plusieurs raisons expliquent l'accueil favorable que les Autrichiens s'apprêtaient à lui réserver. D'une part, ils avaient la conviction que l'annexion de leur pays au Reich leur permettrait d'assouvir la soif de revanche qu'ils ressentaient depuis la fin de la Première Guerre mondiale et l'annonce des modalités de son règlement dont nous avons rappelé les conséquences négatives sur l'économie de la fragile Première République autrichienne. Les partisans de l'*Anschluss* l'envisageaient comme une alliance avec un État fort et ambitieux qui les aiderait, dans un esprit de fraternité, à se relever enfin de l'affront que leur pays avait subi, donc à tourner une page douloureuse de leur histoire et à se tourner avec confiance vers un avenir forcément plus heureux :

Être enfin débarrassé de la pression du passé [...], du traumatisme de la déchéance, de l'amertume de la défaite, de la morosité des époques grises<sup>463</sup>.

Ils attendaient donc de l'*Anschluss* qu'il les affranchisse de l'état de sclérose et de morosité qui caractérisait l'Autriche en soutenant son économie par des investissements censés augmenter sa productivité et moderniser ses structures. « Libérés de la touffeur mesquine de ce petit État accouplé à une capitale engoncée dans les miasmes<sup>464</sup> », tous pourraient

---

<sup>463</sup> SmT, p. 150. MaS, p. 179: *Entlastet vom Druck der Vergangenheit, [...], vom Trauma des Zerfalls, von der Bitterkeit der Niederlage, dem Missmut grauer Zeiten.*

Rezzori rejoint sur ce point l'analyse de plusieurs historiens qui soulignent que le désir de nombre d'Autrichiens de voir leur pays s'extraire d'une situation économique catastrophique les avait aveuglés au point de ne plus « se rendre compte que Hitler préparait la guerre » en exploitant l'Autriche, au lieu de la redresser.

**HANISCH, Ernst**, *Österreichische Geschichte 1890-1990. Der lange Schatten des Staates. Österreichische Gesellschaftsgeschichte im 20. Jahrhundert.* Wien, Überreuter, 1994, p. 341: *Die lang aufgestauten Frustrationen durch die Wirtschaftskrise und den Ständestaat schlugen um in einen irrealen Hoffungsausbruch. Dass Hitler den nächsten Weltkrieg vorbereitete, drang im Bewusstsein nicht mehr durch.*

<sup>464</sup> SmT, p. 150. MaS, p. 179: *Erlöst aus der stickigen Enge des Kleinstaats, dem eine vergärende Großstadt aufgesattelt war.*

alors enfin recommencer à esquisser, voire à accomplir des rêves de puissance et de gloire auxquels le pays avait été contraint de renoncer en 1918, car l'Autriche s'inscrivait à nouveau dans un grand ensemble territorial.

D'autre part, l'imminence de l'*Anschluss* les incitait à croire qu'en se ralliant à un pays qui disposait d'un système politique stable et clairement hiérarchisé, l'Autriche pourrait elle aussi clarifier et consolider un ordre politique jugé à la fois faible et confus depuis la fin de la guerre. Déçus par l'échec de la jeune République qui sortait fragilisée et discréditée par les dissensions ayant sévi à l'intérieur et entre les différents partis politiques, par la prise de mesures autoritaires génératrices de tensions sociales et par l'attitude ambivalente de ses dirigeants envers Berlin, l'adaptation au modèle allemand contenait, pour la plupart des Autrichiens, la promesse d'une paix et d'une efficacité politiques ardemment désirées parce qu'elles constituaient une autre condition indispensable à l'essor de leur pays :

Hitler promettait de mettre fin aux querelles et aux disputes du maquignonnage politique. Finies les manipulations boutiquières des socialistes endimanchés et des ecclésiastiques rapaces<sup>465</sup>.

Mais l'acquisition de nouvelles bases économiques et politiques n'était pas la seule arme dont disposerait l'Autriche pour se redresser et pour renforcer son prestige. En se rapprochant de l'Allemagne, elle puiserait également de nouvelles valeurs plus adaptées à une réalité dont elle peinait à comprendre et à assumer seule les enjeux. De fait, son voisin incarnait, pour les partisans de l'*Anschluss*, une sorte d'idéal moral :

Toutes les solides vertus telles que la fidélité, l'amour de la vérité, l'honneur avaient été prises en fermage par les Allemands. Personne ne les possédait avec tant de droiture. Personne ne les avait affichées aussi ostensiblement que sur ses bannières que les nationaux-socialistes<sup>466</sup>.

Aussi l'Autriche pourrait-elle s'appuyer sur l'Allemagne et aspirer à une renaissance, car cette dernière contribuerait à régénérer et à épurer<sup>467</sup> les mentalités que la décadence du pays semblait avoir corrompues, au gré des épreuves traversées depuis l'effondrement de l'ordre habsbourgeois :

Cela ne changeait rien au fait que des centaines de milliers et même des centaines de milliers d'individus croyaient au renouveau du monde, à une nouvelle humanité qu'ils appelaient de

---

<sup>465</sup> SmT, p. 150. MaS, p. 179: *Hitler versprach, dass endlich aufgeräumt würde mit dem Hader und Geplänkel des politischen Kuhhandels.*

<sup>466</sup> SmT, p. 153. MaS, p. 178: *Alle hehren Tugenden wie Treue, Wahrheitsliebe, Ehre waren von den Deutschen in Generalpracht genommen. Kein anderer besaß sie in ähnlicher Lauterkeit. Niemand hatte sie so kämpferisch auf seine Banner geschrieben wie der Nationalsozialismus.*

<sup>467</sup> SmT, p. 150 : « L'annexion de l'Autriche au III<sup>ème</sup> Reich était conçue comme un véritable processus de purification ». MaS, p. 179: *Der Anschluss Österreichs ans Dritte Reich war als ein wahrer Läuterungsakt gedacht.*

leurs vœux. Les jeunots des Alpes. Les Styriens, les Tyroliens, les Carinthiens et ceux du Vorarlberg, tous autant qu'ils étaient<sup>468</sup>.

La perception que Rezzori a de l'aube de l'*Anschluss* est dominée par l'image d'un nouveau départ d'une dimension singulière. De fait, le lecteur tend à lire dans la manière qu'eurent les Autrichiens d'appréhender l'événement l'attente d'une résurrection. L'auteur semble interpréter l'optimisme de ces êtres « tout vibrants d'enthousiasme, de joie, d'espoir et de confiance<sup>469</sup> » comme l'expression d'une véritable profession foi. Pour eux, le rattachement de leur pays signifiait une sorte d'avènement, d'un mot, la concrétisation de leurs espérances, car il leur permettrait de quitter la grisaille et la bassesse d'un monde amoindri, vil et chaotique et d'accéder à un royaume illuminé et harmonieux où ils goûteraient enfin à une existence heureuse :

Enfin de la clarté [...] pour que la vie apparaisse digne d'être vécue, l'œil rivé sur l'avenir<sup>470</sup>.

Il convient de noter que pour Rezzori cette effervescence se serait propagée à l'ensemble de l'espace autrichien :

Vienne retournait au sein du Reich – fort bien. Ce n'était pas – je ne peux que le répéter – si inattendu ni si surprenant. On savait bien que cela arriverait. C'était depuis toujours le désir le plus ardent du peuple des Alpes. [...] En esprit, de toute son âme et de son éros, la Marche de l'Est appartenait depuis longtemps au Troisième Reich du chancelier Hitler<sup>471</sup>.

En ébauchant l'image de la communion de tout un peuple dans un même sentiment d'allégresse, l'auteur aborde un point problématique : celui de la nature de l'adhésion des Autrichiens à l'*Anschluss* en mars 1938. Selon nous, il n'interprète pas cette profession de foi politique apparente comme la preuve évidente d'une adhésion pleine et entière à l'idéologie nazie. Il y lit plutôt une joie sincère qui procédait de l'illusion de voir s'accomplir enfin le mythe d'une communauté germanophone dans laquelle ils espéraient puiser force et énergie. L'auteur y perçoit sans doute aussi la conviction des Autrichiens

<sup>468</sup> SmT, p. 153. MaS, p. 182-183: *Es änderte nichts daran, dass Hunderte, Tausende, ja Hunderttausende an die Erneuerung der Welt, an eine neue Menschengemeinschaft glaubten und sie erhofften. Die junge Äpler. Die Steirer, die Tiroler, die Kärntner und die Vorarlberger allbeisammen.*

Cette perspective leur donnait, selon l'auteur, force et courage parce qu'ils étaient persuadés de trouver enfin une assise dans leur existence : « une nouvelle époque allait commencer et toutes les anciennes valeurs branlantes allaient être remplacées par de nouvelles, garantes de lien social ».

SmT, p. 150. MaS, p. 179: *Eine neue Epoche sollte beginnen, in der alle bisherigen Werte einer strengen Prüfung unterzogen werden sollten.*

<sup>469</sup> SmT, p. 152. MaS, p. 181: *Sie glühten immer noch vor Begeisterung, Freude, Hoffnung, Zuversicht, diese jungen Äpler.*

<sup>470</sup> SmT, p. 150. MaS, p. 179: *Dass endlich Klarheit und Jugendfrische den Alltag pflichtbewusster, das Leben mit dem Ziel der Zukunft im Auge lebenswert machen würden.*

<sup>471</sup> A, p. 687. A, p. 583: *Na schön, [...] Wien kehrte heim ins Reich. R'ich nun gut. Das war R'ich kann's nur wiederholen. R' so unerwartet, so überwältigend nicht. Dass das geschehen würde, hatte man gewusst. Es war seit jeher des Volkes der Alpenlande innigstes Begehren gewesen. [...] Im Geiste, mit ihrer Seele, im Eros gehörte die Ostmark doch längst zu Hitlers Drittem Reich.*

qu'un rapprochement avec l'Allemagne servirait des intérêts non pas dogmatiques, mais précis et concrets. Ces derniers variaient du reste d'un individu à l'autre, l'*Anschluss* figurant, comme nous l'avons vu, tout autant un facteur de paix sociale qu'un élément de stabilisation politique ou encore le moteur potentiel d'une reprise économique.

Une telle approche coïncide avec l'analyse de nombreux historiens qui s'accordent eux aussi à reconnaître l'ambivalence dont témoigna l'opinion autrichienne par son enthousiasme, mais qui refusent de l'interpréter comme le signe de son endoctrinement :

Un bilan historique lucide appelle le constat d'une écrasante majorité mettant tous ses espoirs d'une vie meilleure dans l'*Anschluss*. D'ancestrales nostalgies se trouvaient réactivées. Mais on devrait se garder de confondre l'adhésion à l'*Anschluss* avec une adhésion au national-socialisme<sup>472</sup>.

---

472 **HANISCH, Ernst**, *Österreichische Geschichte 1890-1990*, op. cit., p. 346: *Eine nüchterne historische Bilanz wird um die Feststellung nicht herunterkommen, dass im Frühjahr 1938 eine überragende Mehrheit der Bevölkerung ihre Hoffnung auf ein besseres Leben an den „Anschluss“ knüpfte. Sehr alte Sehnsüchte wurden dabei wach. Man sollte sich aber hüten, die Zustimmung zum „Anschluss“ mit der Zustimmung zum Nationalsozialismus zu verwechseln.*

G. Botz partage la réserve d'E. Hanisch face à la réaction enthousiaste des Autrichiens en mars 1938, tout en soulignant le caractère ambivalent de leur attitude : « À l'évidence, tous les Autrichiens ne débordèrent pas d'enthousiasme au point de tomber dans l'hystérie. [...] Pourtant, il faut reconnaître qu'ils attendirent l'*Anschluss* sinon en donnant leur assentiment, du moins en affichant leur passivité. Il ne faut pas y lire pour autant une adhésion au national-socialisme. »

**BOTZ, Gerhard**, *Zwischen Akzeptanz und Distanz*, op. cit., p. 441: *Sicher waren es nicht alle Österreicher, die sich bis zur Hysterie begeistert zeigten. [...] Doch die überwiegende Mehrheit der Österreicher: So muss man einbekennen: Sie nahm offensichtlich den Anschluss, wenn nicht offen zustimmend, so mindestens passiv abwartend hin. Dies bedeutete noch nicht ein Bekenntnis auch zum Nationalsozialismus.*

Certes, Rezzori insiste sur l'enthousiasme contagieux qu'il constata parmi les Viennois en mars 1938. Mais, il semble rejeter la thèse d'une adhésion d'ordre idéologique. En taisant l'amorce d'un mouvement de résistance qu'a notamment étudié l'historienne E. Weinzierl, l'auteur entend suggérer l'intensité de leur aveuglement lié à leur désir d'un avenir meilleur que leur avait fait miroiter le Reich.

E. Weinzierl rejette donc plus fermement que Rezzori la thèse d'une nazification de toute la population autrichienne en s'appuyant notamment sur des chiffres qu'elle estime significatifs : 35 000 Autrichiens moururent dans leur lutte contre le pouvoir nazi ; 27 000 furent condamnés à mort et exécutés, 14 000 décédèrent dans les camps de concentration, 9 700 dans des prisons de la Gestapo et 6 400 dans des maisons de redressement et des prisons contrôlées par la Wehrmacht.

**WEINZIERL, Erika**, *Die Anfänge des österreichischen Widerstands*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte*, op. cit., p. 511-526.

W. Neugebauer et H. Steiner interprètent également la formation de cellules de résistance dès mars 1938 comme la preuve que toute la population autrichienne n'adhérait pas au national-socialisme : « La résistance autrichienne contre le national-socialisme qui débuta en mars-avril 1938 malgré le régime de terreur et d'autres grandes difficultés eut une grande importance politique et morale pour l'Autriche. Elle prouvait que tous les Autrichiens ne se situaient pas dans le parti du fascisme allemand.

**NEUGEBAUER, Wolfgang, STEINER, Herbert**, *Widerstand und Verfolgung in Österreich im Zeitraum vom 12. Februar 1938 bis zum 10. April 1938*, in *Anschluss 1938*, op. cit., p. 86-108.

### III. 1. B. 3. a. 2. La célébration de l'*Anschluss*<sup>473</sup>

L'élan que leur avait donné la perspective de l'*Anschluss* explique l'enthousiasme débordant dont les Viennois firent preuve le jour de sa réalisation et que décrivent nombre d'historiens.

#### - une extraordinaire intensité dramatique : la mise en scène de l'événement

Rezzori revient lui aussi sur les scènes de liesse auxquelles il assista dans la capitale.

Il ressort des descriptions qu'il leur consacre que l'*Anschluss* fut davantage que l'aboutissement logique d'un projet auquel avait adhéré la majorité de la population autrichienne. De son point de vue, il revêtit une intensité dramatique extraordinaire.

Cette dernière procédait d'abord de la mise en scène de l'événement. En effet, l'auteur insiste sur le fait que tout avait été entrepris pour que cette date revête une dimension particulière.

L'auteur retient deux éléments de l'orchestration triomphale de l'*Anschluss* qu'il estime symboliques des journées du printemps 1938.

D'une part, Rezzori souligne le caractère impressionnant des colonnes de marcheurs qui affichaient tous une grande détermination et dont le bruit des pas martelant le pavé avait rythmé le 11 mars alors que Vienne était plongée dans un profond silence. La discipline et la précision avec lesquelles ils exécutaient leurs mouvements conféraient un caractère solennel à leur défilé dont la perfection esthétique anticipait de la sorte celle espérée de l'*Anschluss*. Les manifestants puisaient dans leur volonté de coordonner l'ensemble qu'ils formaient la force de contenir et d'écraser tout élément susceptible d'entamer leur progression. Rien ne pourrait plus s'opposer à leur avancée aussi majestueuse qu'irrésistible ni donc la concrétisation de l'*Anschluss* à ce moment auquel ils conféraient ainsi un caractère inquiétant et extraordinaire. L'image de la cohésion<sup>474</sup> que renvoyaient

<sup>473</sup> Après la signature des Accords de Berchtesgaden, Schuschnigg esquisssa une tentative de résistance qui demeura lettre morte. De fait, il avait décidé d'organiser le 13 mars 1938 un référendum lors duquel les Autrichiens auraient dû se prononcer pour ou contre l'indépendance de l'Autriche. Mais, le chancelier autrichien s'incline le 12 mars, après que Seyss-Inquart lui eut transmis l'ultimatum de Berlin. Il renonça à organiser le référendum prévu le lendemain ainsi qu'à opposer une résistance armée à l'armée hitlérienne, avant de présenter sa démission. La victoire de Hitler se solda par la formation d'un nouveau gouvernement d'obédience national-socialiste soumis aux ordres de Berlin et par la proclamation de l'*Anschluss*.

<sup>474</sup> Marqué par le souvenir de ces défilés, Rezzori omet d'évoquer les autres moyens mis en œuvre pour mobiliser la masse qu'énumèrent les historiens : « La magnifique mise en scène de l'*Anschluss* transforma tout le pays en une scène de théâtre. Le grand nombre d'appels à la mobilisation, de parades et d'annonces furent les signes visibles qui contribuèrent à cette métamorphose ».

**JAGSCHITZ, Gerhard**, *Die österreichischen Nationalsozialisten*, op. cit., p. 255: *Die großartige Inszenierung des Anschlusses machte das ganze Land zu einer theatralischen Landschaft. Sichtbar wurde dies durch eine Fülle von Appellen, Märschen und Kundgebungen, [...]*.

tous les Viennois venus former ces colonnes prouvait leur volonté féroce d'assister enfin à ce tournant historique censé sceller définitivement leur unité.

D'autre part, l'auteur met également en exergue les manœuvres qui furent savamment déployées, le jour de l'arrivée de Hitler, pour ménager un suspens destiné à entamer les forces rationnelles des Viennois. L'alternance de séquences dynamiques et de moments d'attente<sup>475</sup> redoublait la tension palpable dans la ville :

Aujourd'hui encore, je ressens dans mes vieux os l'attente fébrile de près d'un million de fanatiques qui s'étaient rassemblés un lointain jour de mars 1938 sur la place des Héros à Vienne, [...] <sup>476</sup>.

Le but d'une telle stratégie était clair : faire en sorte que les individus cèdent sous le poids de l'émotion et transforment ainsi l'événement sur lequel ils n'auraient plus de prise en une scène de liesse populaire<sup>477</sup>.

Quant aux conditions climatiques que l'auteur évoque dans chacune des descriptions consacrées au printemps autrichien, elles renforcèrent la nature extraordinaire de ces événements :

C'était un jour qui marquait le tournant d'une époque. Un jour de solstice, où le soleil s'était arrêté dans le ciel<sup>478</sup>.

L'auteur aborde ce tournant sous l'aspect d'un phénomène naturel, afin de signifier les menaces qu'il entraîna. Le soleil s'était arrêté de briller durant ces journées historiques, comme pour mieux souligner la césure qu'introduisait l'*Anschluss* :

Le 12 mars 1938 fut, comme on le sait, une journée exceptionnellement froide. Un froid arctique était tombé comme un couperet de guillotine sur le plus beau, le plus prometteur des printemps. Avec cela, le ciel restait clair et bleu, aucun souffle ne l'animait. Et le soleil aussi avait gardé son sourire, comme la tête d'un décapité. Et parce que la montée de sève avait déjà commencé, et que la sève, dans les bourgeons, dans les pousses, et peut-être aussi dans les cœurs pleins d'espoir, avait si soudainement gelé que tout étincelait, le monde semblait

---

<sup>475</sup> Le témoignage de l'auteur rejoint la description que les historiens font de la tension ayant régné le 12 mars 1938 : « Tout était fait pour éveiller des émotions et anesthésier la raison. On aménagea adroitement des passages chargés d'une grande intensité et des effets de retardement. »

**HANISCH, Ernst**, *Österreichische Geschichte 1890-1990*, op. cit., p. 346: *Alles richtete sich darauf, Emotionen zu wecken und den Verstand einzulullen. Geschick wurden Steigerungen und Verzögerungen eingeplant.*

<sup>476</sup> MV, p. 275. GG, p. 176: *Heute noch spüre ich in meinen alten Knochen die fiebrige Erwartung von rund einer Million Begeisterungssüchtigen, die sich an einem fernen Märztag des Jahres 1938 (ich komme und komme nicht davon!) auf dem Wiener Heldenplatz zu einem Menschenbrei zusammengerottet [...] hatten.*

<sup>477</sup> Dans l'étude qu'il consacre aux masses, W. Kurth souligne que l'engagement émotionnel de la foule est proportionnel à la mise entre parenthèses de la raison : « Moins la réflexion domine, plus les réactions de la foule qui est gouvernée par l'émotion seront impétueuses.

**KURTH, Wolfram**, *Menschen und Massen. Erkenntnisse psychologischer Phänomene der seelischen Massenerkrankungen in der Geschichte bis zur Gegenwart*. Rattigen, Henn Verlag, 1976, p. 35: *Je weniger also die Überlegung vorherrscht, umso tatkräftiger, vom Gefühl beherrscht, reagiert die Masse.*

<sup>478</sup> A, p. 213. Traduction modifiée. A, p. 182: *Es war ein Tag der Zeitenwende. Ein Tag des Solstitiums, [...].*

placé sous une cloche de verre. [...] Mais toute la fermentation printanière, bien sûr, avait gelé<sup>479</sup>.

Alors que la disparition du soleil et le froid glacial avaient violemment remis en cause le rythme de la nature et provoqué des dégâts irréparables sur les fruits qu'elle portait en elle, la sève, les bourgeons et les pousses ayant subi un gel intense, l'Allemagne s'apprêtait à porter un coup fatal à l'Autriche qui avait rêvé d'une renaissance. L'instant était empreint de solennité, car l'*Anschluss* dont le Reich entendait se servir pour exploiter économiquement la République alpine signifiait son arrêt de mort que la nature anticipait. Il allait anesthésier brusquement toutes ses forces et par conséquent bel et bien tomber comme « un couperet de guillotine » sur les espoirs de régénérescence qu'avaient formulés les Autrichiens plongés soudain dans un hors-temps paralysant.

### **- la naissance d'une masse : le spectacle apocalyptique d'une dépersonnalisation**

Il ressort de la représentation de mars 1938 dans l'œuvre de Rezzori que l'auteur associe la proclamation de l'*Anschluss* à un phénomène crucial : la fusion des Viennois en un « monstre<sup>480</sup> » vil et bouillonnant<sup>481</sup>.

Dans *La mort de mon frère Abel*, l'écrivain en propose un portrait abject. La « bête monstrueuse<sup>482</sup> » est « un énorme ver noir [...] qui avançait sur ses milliers de pattes, surmonté par les feux follets dansants de milliers d'yeux, dans lesquels luisait le feu pâle de la résolution<sup>483</sup> ». Alors que l'attente de Hitler dont l'arrivée le 15 mars 1938 symbolisait l'accomplissement de l'*Anschluss* avait déchaîné les passions et fait culminer les tensions, les individus avaient commencé à perdre tout caractère distinctif. Réduits à l'état de « monstrueuse bouillie de chair humaine<sup>484</sup> », ils perdaient leurs contours et

<sup>479</sup> A, p. 214. A, p. 182: *Der 12. März 1938 war, wie bekannt, ein ganz außergewöhnlich kalter Tag. In den schönsten, verheißungsvollsten Frühling war arktische Kälte eingefallen wie ein Guillotinmesser. Dabei blieb der Himmel blank und blau, kein Lüftchen regte sich. Auch der Sonne war das Lächeln steckengeblieben wie einem Enthaupteten. Und weil das Säfteziehen des Frühlings ja schon eingesetzt gehabt hatte, und die Säfte in Knospen und Schösslingen und vielleicht auch in den hoffnungsvollen Herzen so jählings zu Eis gefroren waren, dass es glänzte, sah die Welt wie unter einen Glassturz gestellt.*

<sup>480</sup> MV, p. 276 : « Réprimés, les gémissements de la masse, ce monstre ». GG, p. 177: *Noch unterdrückt das Stöhnen des Monstrums Masse.*

<sup>481</sup> MV, p. 276 : « Ce n'était encore qu'un bouillonnement de surface ». GG, p. 177: *Noch unerlöst.*

<sup>482</sup> A, p. 779. A, p. 665: *die Bestie Masse.*

<sup>483</sup> A, p. 661. A, p. 561: *ein nachtschattenschwarzes, auf abertausend Beinen krabbelndes Gewürm, übertanzt von den Irrlichtern der abertausend Augen, in denen das fahle Feuer einer Stunde der Entscheidung glose.*

<sup>484</sup> A, p. 778. A, p. 664: *[...] staute sich dort zu einem ungeheuerlichen Brei aus Menschenfleisch, [...]. Ou encore: « une bouillie humaine si épaisse que [...] la cuiller pouvait y tenir toute seule ». A, p. 687. A, p. 582: *Ein Menschenbrei so dick, dass [...] der Löffel darin aufrecht steckenblieb.**

On retrouve la même image dans *Murmures d'un vieillard* où l'auteur évoque une « bouillie humaine ». MV, p. 275. GG, p. 176: *Menschenbrei.*

disparaissaient dans une masse compacte et informe que l'auteur compare systématiquement à une « pâte humaine en train de fermenter<sup>485</sup> ».

La vision qu'en donne Rezzori revêt une dimension quasiment apocalyptique. Outre par son atrocité, cette masse se caractérisait aussi par le bruit fracassant qu'elle émettait et qui traduisait à la fois son enthousiasme et l'extraordinaire force de destruction qui l'animait :

Ce n'étaient plus des voix humaines, c'était un bruit tellurique, les collines de gravier qui s'éboulaient et étaient recouvertes par d'autres collines qui dévalaient vers elles et d'autres à leur tour les recouvraient<sup>486</sup>.

Pour éclairer les enjeux et les conséquences tragiques qu'eut, dans la perspective de Rezzori, cette saisissante dépersonnalisation, nous exploiterons la piste développée par J. Lajarrige qui propose d'interpréter ce phénomène à la lumière de *Masse et puissance* et de considérer Rezzori comme un « lecteur de Canetti<sup>487</sup> » avec lequel il aurait ainsi mené une sorte de dialogue.

Plusieurs éléments nous incitent à une telle mise en regard. Il nous semble, d'une part, que Canetti et Rezzori se rejoignent dans la méthode qu'ils adoptent pour traiter la masse. À l'instar de Canetti qui demeure marqué par la première expérience d'une foule hostile qu'il fit lui aussi à une date historique<sup>488</sup>, Rezzori se fonde également sur l'expérience qu'il fit

---

<sup>485</sup> MV, p. 262. GG, p. 167: *Der brodelnde Menschteig*. Ou encore, MV, p. 275 : « Une bouillie humaine qui n'avait pas tardé à se fondre en une pâte coriace, une pâte gris sale en train de lever par soubresauts ». GG, p. 176: *Heute noch spüre ich in meinen alten Knochen die fiebrige Erwartung von rund einer Million Begeisterungssüchtigen, die sich an einem fernen Märztag des Jahres 1938 [...] auf dem Wiener Heldenplatz zu einem Menschenbrei zusammengerottet und bald zu einem zähen Menschteig zusammengeknetet hatten. Rein schmutziggrauer Teig in wabernder Gärung: [...]*.

On retrouve une image équivalente dans *La mort de mon frère Abel* : « une pâte humaine saupoudrée de sucre multicolore, une pâte qui proliférait, fermentait et gonflait de plus en plus ». A, p. 778. A, p. 664: *[ein] Brei aus Menschenfleisch, dickte sich ein zum buntzuckerbestreuten Menschteig, der wucherte und gärte und immer höher aufging [...]*.

<sup>486</sup> A, p. 688. A, p. 583: *Das waren keine Menschenlaute mehr, es war ein tellurischer Lärm, ganze Schotterhalden gellerten so und wurden von entgegengeschnellten eingedeckt. R darüber legten sich wieder andere...*

<sup>487</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 177.

<sup>488</sup> Dans sa première œuvre autobiographique, Canetti décrit le souvenir impérissable qu'il garde d'une scène qu'il avait vécue en compagnie de ses frères dans un parc près de Vienne durant l'été 1914. Il y décrit l'intensification de l'agitation et de la tension qui précédèrent l'annonce du début du conflit. Alors que les Autrichiens saluèrent les premières déclarations de guerre en entonnant l'hymne national autrichien, Canetti chanta le 1<sup>er</sup> août le *God Save the King* qu'il avait appris à l'école en Angleterre et qu'il tenait instinctivement, dans sa perspective d'enfant incapable de lire les enjeux, pour quelque chose d'équivalent. Il s'attira les foudres des promeneurs prêts à le rouer de coups. Cet épisode traumatisant qu'il ne parvint pas à déchiffrer jadis l'obséda : « Je ne compris pas tout à fait ce que j'avais fait, le souvenir de cette première expérience d'une masse hostile en fut d'autant plus indélébile ».

CANETTI, Elias, *Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend* [1977]. Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1997, p. 113: *Ich begriff nicht ganz, was ich getan hatte, um so unauslöschlicher war dieses erste Erlebnis einer feindlichen Masse.*

Canetti avait vécu sa toute première expérience de masse à Rustschuk alors que tous attendaient le passage d'une comète. Cette foule s'était distinguée non pas par son caractère menaçant, mais par son angoisse : « Je

personnellement à Vienne en mars 1938 pour construire sa pensée et son écriture d'une foule qui vécut une déshumanisation nourrissant son pessimisme. Le poids de ce que l'on pourrait qualifier d'*Urerlebnis* explique que l'écrivain a renoncé, tout comme l'auteur de *Masse et puissance*, à une approche scientifique de la masse qui privilégie les classifications et la formulation de thèses abstraites alors qu'il avait ressenti de l'intérieur ce phénomène et le besoin impérieux d'en rendre compte de manière non pas causale, mais phénoménologique.

Selon nous, Rezzori était donc animé du même désir que Canetti de rejeter les recherches sociologiques et psychanalytiques<sup>489</sup> existant sur la masse, car elles ne constituaient à ses yeux finalement que des édifices artificiels. Par sa tentative d'éclairer ce phénomène en le décrivant grâce aux détails et aux images qu'il avait directement perçus, Rezzori tendrait, tout comme Canetti, à « proposer une forme de connaissance caractérisée par l'exclusion de l'apport de la preuve, la démonstration<sup>490</sup> ».

D'autre part, le rapprochement que nous opérons entre les deux auteurs s'explique par le fait que Rezzori dont l'autobiographie tardive *Sur mes traces* contient d'ailleurs une allusion à « la Vienne de l'époque de Canetti<sup>491</sup> » intègre dans sa réflexion certains éléments clés que développe Canetti dans *Masse et puissance* et qu'il reprend certaines caractéristiques de la masse relevées par ce dernier.

Il convient de rappeler les fondements de la pensée de Canetti, avant de voir comment Rezzori s'en approprie pour élaborer son image de l'*Anschluss* et aborder le phénomène de masse qu'il engendra.

Dans *Masse et puissance*, Canetti énonce des règles objectives à la formation d'une masse. Il part d'un constat pessimiste : celui des difficultés que rencontrent les êtres humains à assumer leur individuation. Dès lors qu'un individu prend conscience de lui-même, il est

ne vois ni père ni mère, je ne distingue personne des êtres qui composent mon existence. Je ne les vois que tous ensemble, [...] en masse : une masse figée en train d'attendre ».

*Ibid.*, p. 31: *Ich sehe weder Vater noch Mutter dabei, ich sehe niemand von denen, die mein Leben ausmachen, vereinzelt. Ich sehe sie nur alle zusammen, [...], als Masse: eine stockende Masse der Erwartung.*

<sup>489</sup> Rezzori partage avec Canetti une même défiance envers Freud qui étudia la foule. Parmi les études scientifiques de référence consacrées à la psychologie de la foule, on peut mentionner celle de G. Le Bon publiée en 1895. Elle fut traduite pour la première fois en allemand en 1938. Elle était très répandue dans les cercles d'opposition au nazisme. W. Ehrenstein considère pour sa part Le Bon comme un éveilleur de consciences qui « mit en garde contre la catastrophe qui allait s'abattre sur l'Europe ».

**EHRENSTEIN, Walter**, *Die Entpersönlichung. Masse und Individuum im Lichte neuer Erfahrungen*. Frankfurt/Main, Verlag Dr. Waldemer Kramer, 1952, p. 26: *Mit seinem Werk wurde Le Bon zu einem Warner vor der kommenden Katastrophe Europas, [...].*

**LE BON, Gustave**, *Psychologie des foules* [1895]. Paris, PUF, 1947.

<sup>490</sup> **KENK, François**, *Elias Canetti. Un auteur énigmatique dans l'histoire intellectuelle*. Paris, L'Harmattan, 2003, p. 160.

<sup>491</sup> SmT, p. 77. MaS, p. 85: *das Wien der Canetti-Zeit*.

gagné par une peur fondamentale, révélatrice de son extrême vulnérabilité. En effet, le monde extérieur, c'est-à-dire autre et imprévisible, s'avère rempli de menaces contre sa vie. Il contient le risque d'une atteinte meurtrière à son corps : « Il n'est rien que l'homme redoute davantage que le contact de l'inconnu<sup>492</sup> ».

Soumis à ce que Canetti désigne l'ordre de la faim<sup>493</sup>, chaque être est amené à se saisir et à ingérer des éléments qu'il doit conquérir dans le monde, afin d'assouvir ses besoins vitaux, l'acte de préhension et d'ingestion se révélant donc absolument archaïque et déterminant<sup>494</sup>.

Pour y parvenir, nous devons affirmer et accroître notre puissance contre d'autres individus qui sont animés par le même désir de puissance et dont nous risquons de subir les agressions et l'aspiration à revendiquer leur puissance à nos dépens. L'individu mesure ce qu'il impose activement, tel un prédateur, à autrui pour l'emporter et se maintenir lui-même en vie. Il sait qu'il pourrait subir passivement le même sort. Son angoisse est par conséquent le prix que lui coûte son désir de puissance qui est pourtant indispensable à sa survie délicate en tant qu'être isolé.

Le désir d'un individu de s'affranchir de sa peur que lui inspire l'ordre criminel qui caractérise son existence se heurte à une multitude de désirs similaires. Ils émanent de tous les autres êtres composant un univers ressenti, dans la solitude, comme hostile et potentiellement dangereux.

Dans ce contexte, la libération ne saurait émaner que d'un processus collectif. Autrement dit, tout le monde s'affranchit en même temps, en masse, ou pas du tout. Lieu de l'abolition des limites individuelles, la masse se prête à une proximité qui permet à chacune de ses composantes de dépasser la peur que lui inspirent les déterminations et les frontières particulières :

C'est dans la masse que l'homme peut être libéré de cette phobie du contact. C'est la seule situation dans laquelle cette phobie s'inverse en son contraire<sup>495</sup>.

---

<sup>492</sup> CANETTI, Elias, *Masse et puissance* [1960]. Traduit de l'allemand par Robert Rovini [1966 pour la traduction française]. Paris, Gallimard, 2011, p. 11. *Masse und Macht* [1960]. Frankfurt/Main, Fischer Taschenbuch Verlag. 31. Auflage, 2006, p. 14: *Nichts fürchtet der Mensch mehr als die Berührung durch Unbekanntes.*

<sup>493</sup> CANETTI, Elias, *Masse et puissance*. Cf. chapitre : *Les entrailles de la puissance*, *op. cit.*, p. 215-240. *Masse und Macht: Die Eingeweide der Macht*, *op. cit.*, 237-266.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 233 : « Tout ce que l'on mange est objet de puissance ». *Masse und Macht*, *op. cit.*, p. 257: *Alles, was gegessen wird, ist Gegenstand der Macht.*

<sup>495</sup> *Ibid.*, p. 12. *Masse und Macht*, *op. cit.*, p. 14: *Es ist die Masse allein, in der der Mensch von dieser Berührungsfurcht erlöst werden kann. Sie ist die einzige Situation, in der diese Furcht in ihr Gegenteil umschlägt.*

Délivrés de leur peur, les éléments qui la constituent y accèdent à une puissance dont l'acquisition est, comme nous l'avons souligné, à la fois périlleuse et limitée à l'échelle individuelle.

Or, Rezzori dote dans ses descriptions la masse des Viennois venue célébrer l'*Anschluss* des caractéristiques dont Canetti estime qu'elles lui confèrent précisément cette force singulière que l'individuation contrarie.

Pour l'auteur de *Masse et puissance*, la puissance spécifique de la masse procède d'un côté du nombre<sup>496</sup> qui est parcouru d'une dynamique interne. En effet, le nombre renferme la possibilité d'une expansion infinie parce que rien ne semble pouvoir empêcher sa croissance dès lors que la masse existe à l'état embryonnaire. Plus elle grandit, plus son extension s'avère irrésistible. En d'autres termes, elle implique un devenir, qui, tel un tourbillon, entraîne de manière implacable tous ceux qu'elle rencontre en progressant :

Dès qu'elle est constituée, elle tend à augmenter. Cette tendance à s'accroître est la propriété première et dominante de la masse. Elle veut englober quiconque est à sa portée<sup>497</sup>.

Dans ses descriptions, Rezzori met quant à lui aussi en exergue l'ampleur que prit le phénomène de masse qu'il observa le 15 mars 1938 à Vienne. Le fait que toutes les habitations se vidèrent soudain de l'ensemble de leurs résidents implique que la masse en train de se former sous ses yeux exerçait une sorte de magnétisme auquel nul n'était en mesure de se soustraire<sup>498</sup>. De fait, « jamais les maisons de Vienne n'avaient dégorgé une telle quantité d'êtres humains. Cela jaillissait de chaque ruelle, se déversait sur chaque place, [...]»<sup>499</sup>. Tous se retrouvaient happés par un flot dont l'auteur décrit le renforcement au fur et à mesure que la masse convergeait dans une seule et même direction<sup>500</sup>, c'est-à-dire vers la Heldenplatz où allait s'écrire une page décisive de leur histoire collective :

---

<sup>496</sup> Sur ce point, Canetti s'oppose à Freud qui estime quant à lui que la seule dynamique de la foule est celle des désirs individuels.

<sup>497</sup> CANETTI, Elias, *Masse et puissance*, op. cit., p. 13. *Masse und Macht*, op. cit., p. 15: *Sobald sie besteht, will sie aus mehr bestehen. Der Drang zu wachsen ist die erste und oberste Eigenschaft der Masse. Sie will jeden erfassen, der ihr erreichbar ist.*

<sup>498</sup> La répétition du pronom impersonnel indéfini *es* traduit par « cela » souligne le fait que les individus avaient été engloutis par cette vague féroce qui déferla et emporta tout sur son passage. Le verbe *saugen* traduit par « aspirer » que l'auteur emploie pour décrire le courant traduit la force irrésistible de cette masse. A, p. 778. A, p. 664: *war gesogen worden.*

<sup>499</sup> A, p. 687. A, p. 582: *Niemals vorher hatten die Häuser Wiens so viel Menschheit aus sich gewürgt. Das wälzte sich aus allen Gassen, quoll über alle Plätze, [...].*

<sup>500</sup> Dans son essai, Canetti avait observé que la masse, poursuivant un but précis, est tel un fleuve dont les affluents composés par les différents individus finissent par se rejoindre à son embouchure : « Soudain tout est noir de monde. De toutes parts d'autres affluent, c'est comme si les rues n'allaient que dans une seule direction. »

CANETTI, Elias, *Masse et puissance*, op. cit., p. 12. *Masse und Macht*, op. cit., p. 14: *Plötzlich ist alles schwarz von Menschen. Von allen Seiten strömen andere zu, es ist, als hätten Straßen nur eine Richtung.*

[...] cela emplissait à ras bord le moindre centimètre cube vide de Hütteldorf à la Schwarzenberg-Platz en passant par Mariahilf. C'était suspendu par grappes aux poteaux de fonte des réverbères, agglutiné en druses sur les corniches, ça s'épanouissait en ombrelles à chaque embrasure de fenêtre, débordait des appuis des balcons, bouillonnait et déferlait : une bouillie humaine [...] <sup>501</sup>.

L'auteur propose même une gradation encore plus apocalyptique dans la dernière scène qu'il consacre à mars 1938 à la fin du roman :

À cette époque, cette ruche [Vienne] s'était vidée jusqu'au dernier trou à rat. Tout ce qui avait des jambes ou n'en avait plus ; tout ce qui pouvait ramper d'une manière ou d'une autre, se traîner sur des béquilles ou sur des fonds de culotte de cuir, sur des planches à roulettes ou être porté, soutenu par une infirmière, un gendre, une fille ou un petit-fils, transporté sur une civière ou un chariot : chacun, jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière femme, jusqu'au dernier enfant, jusqu'au dernier vieillard, jusqu'à la dernière vieille garce qui n'avait pas encore été assommée dans quelque cave, avait été aspiré, avait jailli des maisons et s'était répandu jusqu'à la Heldenplatz, [...] <sup>502</sup>.

Après avoir investi le moindre recoin, le flot atteignit son apogée lors de l'arrivée du convoi de Hitler. Elle se transforma à ce moment précis en un raz-de-marée <sup>503</sup> d'une rare intensité :

[...] et c'est alors que, de Mariahilf, la marée déferla en une vague dont le fracas déchirait les tympanes <sup>504</sup>.

Alors que la situation économique et politique morose de leur pays les avait plongés dans un état de désolation et de sclérose, les Autrichiens semblaient vivre une régénérescence au milieu d'une foule dont l'expansion incontrôlable les remplissait d'une nouvelle énergie

<sup>501</sup> A, p. 687. A, p. 582: [...], füllte von Rütteldorf über Mariahilf zum Schwarzen-Bergplatz jeden Kubikzentimeter freien Raum gestrichen voll. Das hing in Trauben an den gusseisernen Masten der Straßenkandelaber, war zu Drusen an die Mauersimse gebacken, wucherte in Dolden aus jedem Fensterrahmen, klunkerte über die Brüstung jedes Balkons und brodelte und wogte: Ein Menschenbrei [...].

<sup>502</sup> A, p. 778. A, p. 664: [...] damals war dieses Zellenwerk leer gepumpt bis aufs letzte Rattenloch. Alles, was Beine hatte oder auch keine mehr, alles, was irgendwie noch kriechen oder krauchen konnte, sich auf Krücken schleppen oder auf ledernen Hosenböden, auf Rollbrettchen robben oder von Pflegerin, Schwiegersohn, Tochter und Enkelkind gestützt, getragen, auf Bahren oder im Billroth-Batistsack mitgeschleift werden mochte; alles bis auf den letzten Mann, das letzte Weib, das letzte Kind, den letzten Greis, die letzte, noch nicht in irgendeinem Keller umgekommene alte Vettel war aus dem Haus gesogen worden und zum Heldenplatz geflutet [...].

<sup>503</sup> Dans *La mort de mon frère Abel*, le narrateur se souvient avoir eu l'impression d'être balayé et aspiré par ce flot incontrôlable : « [...] le cortège passe en un éclair, et le flot s'abat sur toi, tu es englouti avec les Egyptiens de Pharaon, entraîné dans les profondeurs, tu te débats, tu es frappée, meurtri, piétiné, bourré de coups, écrasé, tu essaies de happer un peu d'air, [...] : le flux t'a roulé dans sa vague, et tout nage autour de toi, les maisons, les clochers, la cime des arbres, les réverbères, [...] ».

A, p. 688-689. A, p. 584: Das huscht vorüber, und die Flut schlägt über dir zusammen, du versinkst mit den Ägyptern Pharaos, wirst in die Tief gerissen, schlägt um dich, wirst geschlagen, gestoßen, getreten und geknufft, erdrückt, schnappst nach Luft [...]: die Springflut ist über dich hinweggerollt, und um dich her schwimmt alles, schwimmen Häuser, Türme, Baumkronen, Straßenkandelaber, [...].

<sup>504</sup> A, p. 688. A, p. 584: [...] und dann brauste von Mariahilf die Springflut an, näherte sich im trommelfellzerfetzenden Schwall.

que confirmait la détermination<sup>505</sup> visible sur le visage des Viennois que le même homme avait poussés dans la rue.

Par son élan et sa croissance apparemment illimitée, la foule des Viennois que dépeint Rezzori correspondait finalement en tous points à la définition que Canetti formule de la masse ouverte :

La masse naturelle est la masse *ouverte* : son accroissement ne connaît pas de limite, en principe. [...] « Ouvert » doit s'entendre ici à tous les sens, elle l'est partout et suivant toute direction<sup>506</sup>.

De l'autre côté, Canetti explique la dynamique que dégage la masse par le fait qu'elle annule toutes les différences, à la fois les différences naturelles (comme le caractère) et les différences sociales imposées de l'extérieur (comme l'occupation, le genre de vie, la classe, la fortune) qui définissent l'identité des individus. Elles deviennent négligeables alors qu'elles déterminent d'ordinaire tout sur le mode de l'opposition. Ses membres y goûtent à une égalité qu'ils ressentent comme une libération, car ils transcendent en son sein les divisions qui les amènent d'habitude à s'affronter<sup>507</sup> à cause de la quête de puissance qu'ils mènent seuls pour assurer leur survie. Délestés du poids d'une altérité effrayante, ils entrent en communion et ne forment alors plus qu'un seul et même corps :

C'est la masse *compacte* qu'il faut pour cela, dans laquelle se pressent corps contre corps, mais compacte aussi dans sa disposition psychique, c'est-à-dire telle que l'on ne fait pas attention à qui vous presse. [...] Dans le cas idéal qu'elle représente, tous sont égaux. Aucune différence ne compte, pas même celle des sexes. Qui que ce soit qui vous presse,

---

<sup>505</sup> Ce détail fait aussi écho à la description que Canetti propose de la masse dont il souligne la détermination : « Il y a dans leur mouvement une résolution qui se distingue très bien de l'expression de curiosité banale. [...] : ils ont un but. [...] : ce but est le noir le plus intense, l'endroit où sont rassemblés les gens en plus grand nombre. »

CANETTI, Elias, *Masse et puissance*, op. cit., p. 13. *Masse und Macht*, op. cit., p. 15: *Es ist eine Entschlossenheit in ihrer Bewegung, die sich vom Ausdruck gewöhnlicher Neugier sehr wohl unterscheidet. [...] : das Ziel ist das schwärzeste R der Ort, wo die meisten Menschen beisammen sind.*

<sup>506</sup> *Ibid.*, p. 13. *Masse und Macht*, op. cit., p. 15: *Die natürliche Masse ist die offene Masse: ihrem Wachstum ist überhaupt keine Grenze gesetzt. [...] ,Offen,, ist hier in jedem Sinn zu verstehen, sie ist es überall und in jeder Richtung.*

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 14-15 : « En tant qu'individus, les hommes gardent toujours la conscience de ces différences. Elles leur pèsent lourdement, les contraignant avec une grande force à se distancer. [...] La vie telle que [l'individu] la connaît est toute fondée sur les distances, la maison dans laquelle il enferme ses biens et lui-même, la situation qu'il occupe, la condition qu'il ambitionne – tout ne sert qu'à créer, consolider et augmenter des *distances*. [...] L'essentiel, c'est qu'elles [ces hiérarchies] existent partout, qu'elles s'insinuent partout dans la conscience des hommes et déterminent définitivement leur comportement mutuel ». *Masse und Macht*, op. cit., p. 16-17: *Die Menschen als einzelne sind sich dieser Unterschiede immer bewusst. Sie lasten schwer auf ihnen, sie zwingen sie mit großem Nachdruck auseinander. [...] Alles Leben, wie er [der Mensch] es kennt, ist auf Distanzen angelegt, das Haus, in dem er seinen Besitz und sich verschließt, die Stellung, die er bekleidet, der Rang, nach dem er strebt R alle dienen dazu, Abstände zu schaffen, zu festigen und zu vergrößern. [...] Wesentlich ist, dass sie [die Rangordnungen] überall da sind, dass sie sich überall im Bewusstsein der Menschen einnisten und ihr Verhalten zu den anderen entscheidend bestimmen.*

c'est comme si c'était soi-même. [...] Soudain, tout se passe comme à l'intérieur d'un même corps<sup>508</sup>.

Affranchis des limites qui les séparaient les uns des autres et leur insufflaient la peur du contact, les individus réunis dans une foule compacte nourrissent l'espoir d'accéder à une toute-puissance. Alors qu'ils étaient prisonniers de leurs faiblesses et de leurs angoisses individuelles, ils aspirent, dans la masse, désormais à agir et à se mouvoir, car ils ont l'illusion que « rien n'est impossible<sup>509</sup> ».

« [La transformation] de toute la population d'une grande ville bouillonnante en une marmelade de membres spasmodiquement disloqués, de bras qui jaillissaient convulsivement et battaient l'air en tous sens comme ceux des gens qui se noient, de mains, [...] et de bouches ouvertes qui bramaient, pour souhaiter la bienvenue à Adolf Hitler, le Führer qui unifiait et agrandissait la Grande Allemagne<sup>510</sup> » qu'évoque Aristides Subicz dans *La mort de mon frère Abel* renvoie directement à l'image que Canetti décline du corps de la masse qui absorbe toute une multitude de particules qu'elle prive ainsi d'identité propre. L'énumération non pas de corps entiers, mais uniquement de membres épars souligne encore davantage le fait que les Viennois avaient perdu leur intégrité au moment d'être engloutis par la foule qui effaça leurs contours distinctifs. Ce processus de dislocation avait été la conséquence de leur intégration dans la foule à l'intérieur de laquelle leur sentiment de liberté et de puissance leur donnait l'impression de s'ouvrir à tous les possibles dans un espace infini.

L'intérêt que revêt la description de cette mutation réside dans le choix de Rezzori de mettre l'accent sur la manière dont les Viennois réagirent au dépassement de leurs anciennes limites dans la masse censée célébrer l'avènement d'une nouvelle ère bénéfique pour l'Autriche.

Le spectacle infâmant qu'il découvrit présentait un caractère infernal. Animés d'un sentiment de puissance invincible, les individus cédaient aux instincts les plus vils que seuls ils auraient réfrénés :

---

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 12. *Masse und Macht*, op. cit., p. 14: *Es ist die dichte Masse, die man dazu braucht, in der Körper an Körper drängt, dicht auch in ihrer seelischen Verfassung, nämlich so, dass man nicht darauf achtet, wer es ist, der einen bedrängt, [...] In ihrem idealen Falle sind sich alle gleich. Keine Verschiedenheit zählt, nicht einmal die der Geschlechter. Wer immer einen bedrängt, ist das gleiche wie man selbst. [...] Es geht dann plötzlich wie innerhalb eines Körpers vor sich [...].*

<sup>509</sup> **KURTH, Wolfram**, *Menschen und Massen*, op. cit., p. 39: *Sie bekommt das Gefühl der Allmacht, [...]. Nichts ist unmöglich.*

<sup>510</sup> A, p. 659. A, p. 559: *[...]: als eine ganze Großstadtbevölkerung zu einem brodelnden Brei von spastisch verrenkten Gliedmaßen, zuckend hochgeworfenen und wie um Ertrinken um sich schlagenden Armen, Händen, [...] röhrenden Mundlöchern zusammenkochte, um Adolf Hitler, den Führer, Einiger und Mehrerer des Großdeutschen Reichs [...] willkommen zu heißen.*

Les hommes infantilisés, ivres d'enthousiasme. Les femmes titubantes, qui tournoyaient en poussant des cris hystériques, terrassées par le désir, etc., etc.<sup>511</sup>.

Grisés par l'illusion de leur invulnérabilité, les individus ne contrôlaient plus leurs gestes et cédaient d'autant plus facilement à leurs pulsions que la foule était anonyme.

L'extase qui s'empara de la masse déchaînée et que Rezzori compare à « un orgasme collectif<sup>512</sup> » semble coïncider avec la décharge que Canetti définit comme « le processus le plus important qui se déroule à l'intérieur de la masse. Avant elle, la masse n'existe pas vraiment, c'est la décharge qui la constitue réellement. C'est l'instant où tous ceux qui en font partie se défont de leurs différences et se sentent égaux<sup>513</sup> ».

Dans ce cas précis, c'est l'entrée en scène de Hitler qui en fut le détonateur. Comme ce dernier incarnait à lui seul l'espoir de la masse qui était venue le porter en triomphe, son apparition fit culminer sa cohésion. Tous s'identifiaient au Führer au point de s'oublier eux-mêmes, car ils attendaient de lui qu'il leur transmette son énergie et redouble ainsi la puissance dont ils se croyaient investis au milieu de cette foule qui exultait. L'arrivée de Hitler marquait l'ultime étape du processus de libération qu'ils pensaient vivre, car ils étaient persuadés qu'il les délivrerait définitivement de leur peur et de leur insignifiance en leur apportant concrètement l'aide du Reich.

La démesure de la masse saoule, hurlante et vacillante était telle que ses membres en venaient à sombrer dans la folie<sup>514</sup>, transformant par ses transports l'événement en un ahurissant « carnaval<sup>515</sup> », symbole par excellence de la suspension de l'ordre établi.

<sup>511</sup> MV, p. 262. GG, p. 167: *Die begeisterungstrunkenen verkindeten Männer. Die kreischenden kreiselnden lusterschlaft taumelnden Weiber R'nah und so weiter.*

<sup>512</sup> A, p. 689 : « [...], la bouillie humaine nage dans les spasmes (ou l'état qui suit les spasmes) d'un orgasme collectif : les hommes ont des cernes sous les yeux, leur bouche tremble, avachie, les femmes ont la culotte trempée, leurs cheveux pendent sur leur visage... ». A, p. 584: [...], *schwimmt der Menschenbrei in den Zuckungen (den Nachzuckungen) eines kollektiven Orgasmus: die Männer haben Ringe unter den Augen, ihre Münder beben schlapp, die Weiber haben nasse Flecke in den Unterhosen, das Haar hängt ihnen übers Gesicht...*

L'auteur réutilise la même image dans *Murmures d'un vieillard* où il évoque « le grand beuglement de l'orgasme ». MV, p. 276. GG, p. 177: *vor dem großen Röhren des Orgasmus.*

<sup>513</sup> CANETTI, Elias, *Masse et puissance*, op. cit., p. 14. *Masse und Macht*, op. cit., p. 16: *Der wichtigste Vorgang, der sich innerhalb der Masse abspielt, ist die Entladung. Vorher besteht die Masse eigentlich nicht, die Entladung macht sie erst wirklich aus. Sie ist der Augenblick, in dem alle, die zu ihr gehören, ihre Verschiedenheiten loswerden und sich als gleiche fühlen.*

<sup>514</sup> En multipliant les images de la foule, Rezzori permet au lecteur de visualiser l'enthousiasme débordant des Viennois que relèvent plusieurs historiens dans leurs études sur l'*Anschluss*. G. Botz parle ainsi « d'une hystérie collective » et de « l'enthousiasme d'une foule devenue comme folle ».

**BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg. Nationalsozialistische Machtübernahme und politisch-soziale Umgestaltung am Beispiel der Stadt Wien 1938/1939*. Wien, Jugend und Volk, 1987, p. 72: *Kollektivhysterie. Ibid.*, p. 73: *Vor dem Hotel, in dem Hitler abgestiegen war, staute sich eine vor Begeisterung wie wild gewordene Menge.*

<sup>515</sup> Mais il s'agit d'un carnaval étrange, si cauchemardesque et extraordinaire que le narrateur ne parvenait pas à en décrypter les codes qui échappaient à toute logique. Il en ressortit bouleversé : « Ce n'est pas normal

Dépourvus de leur conscience morale, ses acteurs renvoyaient l'image d'êtres primitifs à la fois débridés et violents qui ne formaient désormais plus qu'une « populace [capable] d'exactions bestiales<sup>516</sup> ». Le regard désabusé que le narrateur porte sur cette foule déchaînée laisse transparaître le pessimisme de Rezzori, car elle symbolisait la défaite de l'individu gouverné par la raison et celle des principes humanistes qu'avaient célébrés les Lumières. La sublimation des instincts signifiait la mise en péril de la culture et le début d'une nouvelle ère marquée du sceau de la folie et de la violence<sup>517</sup>.

Le bilan que Rezzori tire sur cet extraordinaire processus de dépersonnalisation s'avère négatif. Loin de signifier une victoire ou une revanche sur l'Histoire, il symbolisait déjà la subordination de tout un peuple dont l'auteur propose une interprétation particulièrement acerbe.

Si la passion qui anima les Viennois avait entamé, voire annulé leurs facultés intellectuelles, les entraînant dans une sorte de transe au moment d'apercevoir Hitler, la masse qu'ils constituaient avait, dans la perspective de Rezzori, appelé de ses vœux, avant cette formidable décharge, son triomphe, c'est-à-dire sa propre soumission au Reich.

– les choses ne se passent pas comme ça dans le monde logique, celui dont les journaux vous parlent chaque matin. Je pouvais aisément raconter le mardi gras à Nice à mon cousin Wolfgang – mais ça !... Même alors, les journaux étaient incapables de décrire ce qui s'était passé, les mots manquaient, la raison s'y refusait, le bon sens – le mien en tout cas. [...] mes oreilles en bourdonnaient encore, mes genoux en flageolaient encore, je voyais encore passer des cercles rouges devant mes yeux. »

A, p. 689. A, p. 584-585: *So was geht doch nicht mit rechten Dingen zu. Ich nicht mit den Dingen einer erklärbaren Welt, wie sie morgens in der Zeitung steht. Ich konnte Vetter Wolfgang gut und gern vom Mardi gras in Nizza erzählen. Aber das! ... Auch damals waren die Zeitungen nicht imstande, zu schildern, was geschehen war, das Wort versagte davor, die Vernunft versagte, der Verstand. Ich meiner jedenfalls. [...] - mir sausten davon noch die Ohren, schwankten noch die Knie, mir tanzten davon noch die roten Kreise vor den Augen.*

<sup>516</sup> SmT, p. 179. MaS, p. 216: *[die] bestialische Ausschweifung des Wiener Mobs.*

Dans *La mort de mon frère Abel*, le narrateur dresse le même constat alarmant. De fait, il garde le souvenir d'une « humanité, [...], tout juste bonne à être jetée aux cochons ». A, p. 686. A, p. 582: *[eine] Menschheit, [...], zum Schweinefuttern.*

<sup>517</sup> C. Zuckmayer qui assista à l'*Anschluss* à Vienne propose dans son autobiographie une vision tout aussi apocalyptique de l'effroyable spectacle qu'offrit la masse qui s'était métamorphosée en un monstre et avait cédé à ses pulsions et à la folie : « Le monde souterrain avait ouvert ses portes et laissé échapper les esprits les plus bas, les plus vils, les plus impurs qui le peuplaient. La ville se transforma en une peinture cauchemardesque de J. Bosch. [...] L'air était rempli d'incessants cris perçants, sinistres et hystériques qui montaient des gorges d'hommes et de femmes et qui continuèrent de résonner nuit et jour. Et tous les individus perdirent leur visage, [...]. C'est tout simplement la masse compacte que l'on avait lâchée, son instinct aveugle de destruction, et sa haine se dirigeait contre tout ce que la nature ou l'esprit avait anobli. C'était un sabbat de la populace et un enterrement de toute dignité humaine. »

**ZUCKMAYER, Carl**, *Als wär's ein Stück von mir. Horen der Freundschaft*. 33. Auflage. Frankfurt/Main, Fischer Taschenbuchverlag, 2007, p. 84: *Die Unterwelt hatte ihre Pforten aufgetan und ihre niedrigsten, scheußlichsten, unreinsten Geister losgelassen. Die Stadt verwandelte sich in ein Alptraumgemälde des Hieronymus Bosch: [...] Die Luft war von einem unablässig gellenden, wüsten, hysterischen Gekreische erfüllt, aus Männer- und Weiberkehlen, das tage- und nächtelang weiterschillte. Und all die Menschen verloren ihr Gesicht, [...]. Hier war nichts losgelassen als die dumpfe Masse, die blinde Zerstörungswut, und ihr Hass richtete sich gegen alles durch Natur oder Geist Veredelte. Es war ein Hexensabbat des Pöbels und ein Begräbnis aller menschlichen Würde.*

De fait, les deux dernières scènes de *La mort de mon frère Abel* consacrés aux célébrations de l'*Anschluss* s'avèrent dominées par la description des cris que poussa la foule. Par « ses mugissements et ses grondements<sup>518</sup> » incessants, elle manifestait sa ferveur et réclamait d'être prise en charge par Hitler. Elle était donc actrice de son propre assujettissement, car l'intensité de l'appel que lui adressait la masse prouvait qu'elle s'offrait de son propre chef en sacrifice non pas à un maître, mais à un messie dont elle chantait les louanges. Bien qu'elle scellât ainsi son sort et signât elle-même les conditions de son impuissance, elle trouvait son compte à être dessaisie de ses responsabilités et de son pouvoir de décision :

Chaque cri qui montait de la foule, chaque voix qui s'élevait, chaque mot qui s'échappait d'une bouche béante, était saisi au vol et emporté comme une pierre lancée à plat sur la surface de l'eau, s'en allait en dansant avec des milliers d'autres sons au-dessus des têtes en extase levées vers le ciel<sup>519</sup>.

Outre les exhortations de la foule, Rezzori ajoute dans sa description du ciel viennois privé de soleil deux références bibliques pour mettre en abyme l'enthousiasme et la détermination avec lesquels la masse viennoise s'était précipitée dans son propre malheur :

Le soleil ne se montra pas de trois jours. Il s'était immobilisé dans le ciel, comme à l'occasion des batailles bibliques de Gédéon ou de Jéricho – mais en tout cas pas au-dessus de Vienne<sup>520</sup>.

Dans son analyse, J. Lajarrige montre que le traitement ironique que l'auteur leur réserve conforte l'hypothèse d'une participation active et volontaire des Viennois à l'*Anschluss*.

Le livre de Josué raconte le siège de la ville de Jéricho réputée imprenable. Après s'être contentés durant six jours d'en faire le tour dans un silence uniquement entrecoupé du bruit de leurs pas et de leurs trompettes, les soldats de l'armée constituée des tribus d'Israël et dirigée par Josué poussèrent, le septième jour, un cri qui fit s'écrouler les murailles. De la sorte, ils s'élancèrent sur la voie de la conquête de la Terre promise après l'Exode. J.

<sup>518</sup> A, p. 688. A, p. 584: *röhrte, toste, donnerte einer Wagenkolonne voraus.*

L'auteur reprend aussi dans son autobiographie l'image obsédante d'une foule maléfique qui vociférait, afin de signifier son adhésion : « Par milliers, les taches pâles de visages, et sur chacun béait le trou d'une bouche en train de brailler. Au-dessus, la flamme vacillante des flambeaux se consumait lentement, léchée par les diaboliques langues rouges des drapeaux flottant tous azimuts avec leurs blanches pastilles empoisonnées, ornées de la croix gammée. »

MV, p. 262. GG, p. 167: *Die abertausend fahlen Flecke der Gesichter, in deren jedes das Loch eines röhrenden Mundes gerissen war: Das schwelende zuckende Fackellicht darüber: Die roten Teufelszungen der Fahnen, die durcheinander wallend an der weißen Giftpille mit dem schwarzen Hakenkreuz darauf leckten.*

<sup>519</sup> A, p. 688. A, p. 583: *Jeder Schrei, der daraus aufstieg, jede Stimme, die sich erhob, jedes Wort, das sich aus einer aufgerissenen Mundhöhle löste, wurde davon aufgefangen und weiterschnellt wie ein flach über einen Wasserspiegel geworfener Stein, tanzte mit aberhunderttausend anderen Lauten über die ekstatisch hochgerissenen Köpfe hin.*

<sup>520</sup> A, p. 659. A, p. 559: *Die Sonne zeigte sich durch drei Tage nicht. Sie war am Himmel stehengeblieben wie anlässlich biblischer Kampfhandlungen bei Gideon oder Jericho – aber jedenfalls nicht über Wien.*

Lajarrige souligne le caractère provocant du choix de Jéricho. En effet, Rezzori suggère que la prise de Vienne qui se déroula en moins de trois jours grâce à un plan minutieusement élaboré par des stratèges militaires, politiques et économiques ne relevait en rien d'une volonté divine, ni même en premier lieu du désir fou de toute-puissance d'un Reich déterminé à maîtriser en Autriche la première étape de sa vaste campagne d'expansion territoriale. Il prend le parti de souligner le rôle déterminant des assiégés : ce furent « les Viennois eux-mêmes qui poussèrent le cri victorieux au moment où leur ville succomba au chef d'une puissante armée étrangère venu lui-même se prêter à la célébration enthousiaste de cette facile conquête par ceux qui en firent les frais<sup>521</sup> ». L'auteur déduit de l'absence indéniable, dans sa perspective, de peur et de résistance que les Autrichiens avaient décidé de renoncer à eux-mêmes. Ils commettaient donc une sorte de suicide symbolique dont ils espéraient paradoxalement qu'il les délivrerait d'une impuissance à laquelle ils se condamnaient pourtant eux-mêmes en affichant une telle passivité.

Quant à l'allusion à Gabaon, elle renforce l'interprétation selon laquelle Vienne aurait été « victime, mais consentante<sup>522</sup> ». Située elle aussi en Terre promise, la ville de Gabaon imagina un stratagème dans l'espoir de ne pas connaître le même drame que Jéricho. Profitant de l'obligation faite par la Loi aux Hébreux de ne sceller aucune alliance avec les peuples primitivement installés en Terre promise, les Gabaonites firent croire à Josué qu'ils avaient survécu à une longue marche qu'ils avaient entamée pour échapper à une extermination et obtinrent ainsi une alliance. Ils tombèrent sous le joug de Josué, quand il devina leur tromperie. « Rapportée au contexte de l'année 1938, la parabole prend une nouvelle fois le sens d'une accusation à charge<sup>523</sup> ».

Les Autrichiens dont la passivité facilita la tâche aux Allemands ne furent par récompensés d'avoir conclu « cette alliance contre-nature avec Hitler<sup>524</sup> » : « Malheureusement l'Ostmark n'eut que la portion congrue<sup>525</sup> ». Outre les maigres retombées économiques que l'*Anschluss* rapporta à l'Autriche, réduite au rang de satellite dont Berlin exploitait les ressources, Rezzori évoque le revers des cadres autrichiens. Après avoir ardemment défendu le national-socialisme et contribué à la réalisation de l'annexion de leur pays au

<sup>521</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 170.

<sup>522</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>523</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>524</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>525</sup> SmT, p. 151. MaS, p. 179: *Leider hatte die Ostmark nur geringen Teil daran.*

Reich<sup>526</sup>, ils n'avaient plus de réelle influence sur la restructuration de grande envergure qu'avaient entreprise Hitler et ses émissaires dans leur pays<sup>527</sup>. L'auteur mentionne aussi le fait que la réorganisation de l'administration viennoise, de la police et de l'armée sur ordre de Berlin renforçait la régression de l'Autriche que constatent nombres d'historiens. C'est notamment le cas de G. Botz qui interprète « l'éradication de l'ensemble des élites politiques, économiques et culturelles de l'Autriche<sup>528</sup> » comme un mécanisme clé de l'implacable travail de sape qu'opéra Berlin. Elle traduisait une profonde volonté de domination qui mina l'Autriche. La découverte de l'immoralité des 'frères allemands' que raille l'auteur au détour d'une allusion à la vie dissolue de Goebbels<sup>529</sup> constitue un autre pan de la désillusion que subirent les Autrichiens qui avaient aspiré à vivre une régénérescence morale sous la tutelle d'un voisin qu'ils avaient eu la faiblesse de croire vertueux et intègre. En rappelant de manière implicite la sévère punition que subirent les opportunistes Gabaonites tombés en esclavage, Rezzori sous-entend finalement que les Autrichiens s'étaient trouvés prisonniers d'un piège qu'ils avaient partiellement mis eux-mêmes en place tant ils avaient rêvé d'un avenir meilleur et de puissance.

Autrement dit, l'auteur les présente comme « les artisans de leur propre perte<sup>530</sup> » : Vienne n'était pas une Terre promise, mais une terre déjà conquise avant l'arrivée de Hitler.

Dans ses textes autobiographiques, Rezzori ne change pas de cap. Il y porte un jugement tout aussi incisif sur la manière dont les Autrichiens s'étaient positionnés en mars 1938. Aux images déclinées dans *La mort de mon frère Abel* succède la tentative de poser un véritable diagnostic. En effet, l'auteur s'interroge sur les raisons susceptibles d'éclairer leur « soif d'abandon<sup>531</sup> » qu'épancha la journée de la proclamation de l'*Anschluss*, comme

<sup>526</sup> Il évoque notamment la chute de Seyss-Inquart que Berlin méprisa et s'empressa de remplacer, signifiant ainsi que Berlin avait désormais la main mise sur le système politique autrichien. SmT, p. 151. MaS, p. 180.

<sup>527</sup> G. Botz souligne quant à lui l'opération d'épuration à laquelle se livrèrent les Allemands, sous la conduite de Himmler et de Heydrich. Le premier train comptant à son bord des opposants politiques autrichiens arriva à Dachau le 2 avril 1938.

<sup>528</sup> **BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg*, op. cit., p. 58: *die Beseitigung der gesamten politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Führungsschichten Österreichs*.

<sup>529</sup> SmT, p. 151. MaS, p. 180.

<sup>530</sup> **LAJARRIGE, Jacques**, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 172. J. Lajarrige rappelle aussi que Josué accorda son aide à Gabaon exposée aux attaques des cinq rois amorrhéens. Deux prodiges se produisirent : une grêle qui déstabilisa l'armée ennemie et la disparition du soleil, quand Josué prononça sa prière. Rezzori procède à un retournement ironique de cet épisode dans la mesure où l'immobilisation du soleil contribua en mars 1938 au triomphe d'un dictateur.

<sup>531</sup> MV, p. 276. GG, p. 177: *[ihre] Sucht nach Hingabe*.

Rezzori formule une appréciation similaire dans *Sur mes traces* : « Les Autrichiens issus des régions alpines désiraient ardemment être libérés d'eux-mêmes. »

SmT, p. 150. MaS, p. 179: *Das Volk der Österreicher von den Alpenländern sehnte sich danach, befreit zu sein von sich selbst*.

le prouvent à ses yeux la jouissance et la délivrance qu'ils ressentirent lors de la négation de leur individualité au sein de la masse :

- pour qu'alors enfin – ENFIN – dans une divine épiphanie, le pur esprit de la soumission extatique se libère. L'esprit-de-vin du ravissement dans la communion des oublieux d'eux-mêmes, rassemblés par milliers. L'extase de l'abandon du Moi dans l'ivresse de la masse. La conscience individuelle enfin effacée. La félicité de se fondre dans un abandon collectif<sup>532</sup>.

Pour l'auteur, la principale raison expliquant le plaisir qu'éprouvèrent les Autrichiens le jour de l'*Anschluss* réside dans leur nature profondément suiviste. Elle était précisément perceptible dans « la joie maligne des autres Viennois prêts à se ranger comme des moutons derrière un berger, parce qu'ils étaient entièrement pris par le rêve du Reich millénaire et l'adoration du Führer Adolf Hitler<sup>533</sup> ». Pour eux, se soumettre à Hitler ne consistait en rien en un sacrifice cruel dans la mesure où ils avaient ainsi enfin l'occasion de se délester de responsabilités qu'ils n'avaient pas su assumer efficacement, comme en témoignait l'état moribond de leur pays.

Aussi la perspective de pouvoir s'en remettre à une autorité qui concentrait en elle toute l'énergie, la puissance et la détermination qui leur manquaient leur paraissait-elle rassurante<sup>534</sup>. Leur refus de s'engager et de rechercher une impulsion et une direction dans leur individualité engendrait un vide que seul un tiers pouvait combler. Dans ces conditions, leur dépersonnalisation librement consentie aboutit logiquement à la mise en place d'une dépendance par rapport à ce sauveur auquel ils accordèrent spontanément tous les pouvoirs<sup>535</sup>. La soumission qu'ils désiraient était nécessaire, car elle leur permettait de se raccrocher à un noyau qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient plus incarner eux-mêmes.

Selon nous, Rezzori pointe du doigt l'infantilisme dont firent preuve les Autrichiens en accordant leur confiance à Hitler, en lui obéissant de manière inconditionnelle et en

---

<sup>532</sup> MV, p. 276. GG, p. 177: *Damit dann endlich R ENDLICH R mit seinem göttlichen Erscheinen der reine Geist ekstatischer Unterwerfung sich aus ihnen fällte: Der Weingeist der Verzückung in der Kommunion von aber- und abertausend Selbstvergessenen. Die Ekstase der Ichenthobenheit im Massentaumel. Das endlich ausgelöschte individuelle Bewusstsein. Die Beseligung des Aufgehens in der kollektiven Hingabe.*

Ou encore, MV, p. 315 : « l'identité qui leur avait été arrachée pour leur plus grande jouissance ». GG, p. 201: *ihr Ich, das ihnen zu ihrer Lust entrissen worden war.*

<sup>533</sup> SmT, p. 179. MaS, p. 216: [...] *die Schadenfreude der übrigen, zum strammen Mitläufertum ansetzenden Wiener [...], dass sie mit dem Traum vom Tausendjährigen Reich und der Anbetung des Führers Adolf Hitler beschäftigt waren.*

<sup>534</sup> Dans son étude, W. Kurth considère l'apaisement des individus déchargés de leurs obligations au milieu d'une foule comme l'un des mécanismes caractéristiques des expériences de masse : « Le collectif offre de la sécurité, la responsabilité disparaît ».

**KURTH, Wolfram**, *Menschen und Massen*, op. cit., p. 30: *Im Kollektiv liegt Geborgenheit, die Verantwortung schwindet.*

<sup>535</sup> W. Kurth décrit ce désir de servilité inhérent au manque ressenti et la situation de dépendance entre maître et sujet dans la foule de la manière suivante : « [La foule] veut être dominée et opprimée et craindre son maître, comme le tigre redoute le dompteur ». *Ibid.*, p. 40: *Sie selbst will beherrscht und unterdrückt werden und ihren Herrn fürchten, wie der Tiger die Peitsche des Dompteurs.*

attendant de lui qu'il leur indique la voie à suivre. Il y voit la preuve d'une lâcheté par laquelle ils accélérèrent le dérèglement du réel qu'entraîna l'*Anschluss* qu'ils avaient eux-mêmes souhaité, sans jamais en considérer les dangers de manière critique. Ce faisant, ils avaient fui la réalité qui les accablait au lieu de se confronter à elle. Ils s'étaient privés eux-mêmes des moyens de la combattre et de la réorienter à leur avantage.

### III. 1. B. 3. a. 3. Dégrisement et victimisation : le regard critique de Rezzori

Bien que le spectacle de la masse en extase devant Hitler sur la Heldenplatz constitue l'élément clé de son image de l'*Anschluss*, Rezzori ne se contente pas de décrire les réactions passionnées qu'il entraîna. Il met aussi l'accent sur la manière dont les Autrichiens perçurent les conséquences de leur renoncement après que les tensions dues à l'annonce du rattachement de leur pays au Reich furent retombées.

Sur ce point, son analyse recoupe également celle des historiens spécialistes de la période. L'auteur souligne lui aussi le dégrisement des Autrichiens qui saisirent rapidement que la mise sous tutelle de leur pays impliquait son assujettissement économique, politique, militaire et culturel<sup>536</sup>, comme s'ils avaient vécu un réveil particulièrement douloureux au lendemain d'une fête somptueuse. Dès qu'ils saisirent que l'intervention de Berlin se limiterait aux premières mesures sociales et économiques décrétées dès mars 1938 et entendait accroître sa propre puissance, l'euphorie retomba. L'opinion craignit rapidement que la situation politique et autrichienne se dégrade :

Les différents groupes sociaux prirent conscience à un rythme différent qu'il n'y avait plus aucun espoir de croire que leur situation sociale continuerait de s'améliorer et qu'ils devaient même se préparer à subir des revers. Plus les crises se multipliaient dans le domaine de la politique étrangère, plus leur manière d'appréhender l'avenir était pessimiste<sup>537</sup>.

---

<sup>536</sup> Nous renvoyons à la contribution que D. G. Daviau a consacrée à la position des auteurs autrichiens par rapport au national-socialisme. L'auteur montre comment les nazis avaient infiltré les organisations littéraires et culturelles à partir de 1933. Il distingue deux réponses. D'une part, certains auteurs s'engagèrent pour la défense de la liberté intellectuelle et des droits de l'Homme. D. G. Daviau évoque Paul Frischauer, Franz Theodor Csokor, Raoul Auernheimer, Ernst Lothar et Friedrich Torberg qui dénoncèrent la nazification de la vie littéraire autrichienne. D'autre part, certains écrivains se rapprochèrent du régime nazi, soit par conviction, soit par opportunisme, dans le but de conserver des chances de publication en Allemagne. D. G. Daviau cite Franz Spunda, W. von Hartlieb, Brunon Brehm, Mirko Jelusich ou encore Josef Weinheber, tous membres de la *Kulturgemeinde* national-socialiste fondée par Goebbels en 1934. Certains écrivains bénéficièrent du soutien du régime nazi : Hans Bartsch, Richard Billinger, Paul Grogger, Karl Schönberg, Josef Wenter. La vie littéraire autrichienne fut aussi minée par l'action de deux historiens littéraires de renom, Heinz Kindermann et Joseph Nadler, qui redéfinirent les canons littéraires et recommandèrent les ouvrages célébrant le national-socialisme. L'interdiction au bout de trois numéros du magazine *Plan* créé par Otto Basil en 1936 qui revendiquait l'intégrité et l'indépendance des arts illustre l'impuissance à laquelle étaient réduits les artistes rejetant l'idéologie nazie.

**DAVIAU, Donald, G.**, *The Austrian Writer's Response to National Socialism between 1933 and 1938*, in **WRIGHT, William E.** (Hg.), *Austria 1938-1988. Anschluss and fifty years*, op. cit., p. 91-118.

<sup>537</sup> **BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg*, op. cit., p. 504: *Nun aber waren die einzelnen sozialen Gruppen in unterschiedlichem Tempo gewahr, dass keine begründete Hoffnung mehr in eine weitere*

Aussi ceux qui avaient cru atteindre « le nirvana sur terre<sup>538</sup> » le 15 mars 1938 ne tardèrent pas à exprimer leur déception et leur amertume en constatant l'impuissance à laquelle était réduit leur pays :

Courant juillet, lorsque j'arrivai à Salzbourg, la déception était déjà perceptible dans les jérémiades typiques de la bonne vieille mentalité autrichienne<sup>539</sup>.

Dans ce contexte, certains historiens proposent même de lire les résultats du référendum organisé en avril 1938 comme trompeurs. Certes, 99,71% des inscrits y avaient participé et 99,6% s'étaient prononcés en faveur du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne<sup>540</sup>. Mais ce résultat s'explique, selon G. Botz, moins par une adhésion, que par les promesses séduisantes adressées aux électeurs (comme par exemple la paie exceptionnelle des salaires, la réduction du prix de certains produits, la suppression de certains impôts, l'acheminement de vivres), par la réunion d'impressionnants moyens financiers et logistiques au service d'une campagne transformée en une vaste opération de propagande, grâce notamment à la diffusion de tracts et à l'endoctrinement des enfants scolarisés ou encore à des visites dans les foyers, et enfin par des mesures d'intimidation en cas d'opposition. Uniquement « destiné à masquer le fait que le Reich avait incorporé l'Autriche par la force<sup>541</sup> » en simulant un soutien formel, le référendum n'aurait donc pas reflété le véritable état d'esprit d'un peuple, qui, toutes tendances confondues, des conservateurs en passant par la classe moyenne jusqu'à la classe populaire, s'avérait déjà désenchanté et disposait « des conditions nécessaires pour un retour à une estimation lucide de la situation politique et sociale<sup>542</sup> ».

*Verbesserung ihrer sozialen Lage bestand, ja dass sie sogar Rückschläge zu gewärtigen hatten. Und je öfter sich die außenpolitischen Krisen seit Herbst 1938 wiederholten, umso pessimistischer wurde die Einschätzung der eigenen Zukunftsaussichten.*

<sup>538</sup> SmT, p. 153. MaS, p. 182: *Nirwana auf Erden.*

<sup>539</sup> SmT, p. 153. MaS, p. 182: *Mitte Juli, als ich nach Salzburg kam, äußerte sich die Enttäuschung schon im Tonfall altösterreichischer Raunzerei.*

<sup>540</sup> Notons que les derniers sondages réalisés avant l'organisation du référendum prévu le 13 mars, puis annulé par Schuschnigg le 12 annonçaient qu'une large majorité des électeurs (75% des personnes interrogées) disaient vouloir voter en faveur de l'indépendance de l'Autriche.

**BOTZ, Gerhard**, *Schuschniggs geplante Volksbefragung und Hitlers Volksabstimmung in Österreich. Ein Vergleich*, in *Anschluss 1938*, op. cit., p. 220-243.

<sup>541</sup> **BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg*, op. cit, p. 115: [...] *hatte nur den Zweck, den Eindruck zu verschleiern, das Deutsche Reich habe Österreich gewaltsam einverleibt.*

<sup>542</sup> *Ibid.*, p. 319: *Voraussetzungen für eine Rückkehr zu einer nüchternen Einschätzung der politischen und sozialen Lage.*

E. Hanisch va jusqu'à qualifier le référendum d'avril 1938 de spectacle de masse qui conduisit à l'esthétisation complète de la politique, afin d'impressionner les électeurs, le référendum ayant servi de « scène qui accueille une immense fête populaire ».

**HANISCH, Ernst**, *Österreichische Geschichte 1890-1990*, op. cit., p. 346: *eine Bühne, wo ein riesiges Volksfest als Gesamtkunstwerk ablief.*

Si Rezzori souligne l'immense frustration qui s'empara des Autrichiens, il se distingue des historiens qui, à l'instar de G. Botz, ont cherché à évaluer la nature et la légitimité d'un tel retournement. En effet, ce dernier entend observer une certaine prudence. Son approche consiste à reprendre les différentes hypothèses qui ont été formulées pour tenter d'éclairer un tel renversement de tendance. G. Botz se contente de les présenter sous forme de questions, afin de garder un certain recul et donc une relative neutralité par rapport aux événements. Aussi se demande-t-il si la métamorphose des Autrichiens d'êtres transcendés par le triomphe de Hitler à Vienne en individus désabusés peut-être envisagée sous l'aspect d'une simple frustration au vu des piètres retombées de l'*Anschluss* pour l'Autriche, autrement dit d'un brusque retour au quotidien après une parenthèse festive, ou d'une prise de distance critique par rapport au régime national-socialiste, ou sinon d'une entrée en résistance contre la dictature qu'infligeait Berlin à Vienne, du moins d'une base pour l'émergence d'une identité autrichienne propre<sup>543</sup>. En procédant ainsi, l'historien cherche avant tout à faire apparaître l'ambivalence d'une telle position qu'il peine à situer quelque part « entre acceptation et distance<sup>544</sup> ».

Après avoir décrit la journée historique du 15 mars 1938 comme la célébration d'une noce barbare entre une victime consentante et actrice de son assujettissement et un maître glorifié et acclamé par ses sujets, Rezzori refuse catégoriquement de prendre en compte de telles hypothèses de lecture. L'auteur invoque deux éléments qui effacent, dans sa perspective, toute supposée ambiguïté.

D'une part, il s'obstine à lire dans l'enthousiasme collectif d'individus qui n'avaient opposé aucune résistance à se laisser déposséder d'eux-mêmes la preuve de l'implication de toute la population dans le drame qu'elle déplora après coup. D'autre part, Rezzori déplore l'absence au lendemain de l'*Anschluss* d'une réflexion lucide du côté des Autrichiens sur leur attitude et le renoncement dont ils firent, selon lui, preuve volontairement. Seule une autocritique intransigeante aurait constitué une preuve

---

<sup>543</sup> C'est la thèse que défend F. Kreissler. Il considère que c'est en mars 1938 et plus encore durant les années de guerre « que l'idée de la réalité et celle de la nation autrichiennes prirent corps ».

**KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion*, op. cit., p. 357.

L. R. Johnson partage la même analyse. Il affirme que « la désillusion des Autrichiens par rapport à l'*Anschluss* fut un apprentissage national productif tout comme leur désillusion par rapport au national-socialisme avait été un apprentissage politique national productif ».

**JOHNSON, Lonnie R.**, *Interpretating the Anschluss*, in **WRIGHT, William E.** (Hg.), *Austria 1938-1988. Anschluss and fifty years*, op. cit., p. 265-293, ici p. 269.

<sup>544</sup> **BOTZ, Gerhard**, *Zwischen Akzeptanz und Distanz*, op. cit., p. 446: *Wie immer im einzelnen man die Zeichen des stimmungsmäßigen Auf-Distanz-Gehens zum Regime interpretieren mag, sie signalisieren doch die Rückkehr einer komplexeren Einstellung, die eben im Gegensatz zu der Phase des Überschwangs, der „Begeisterung“, durch eine Position irgendwo zwischen Akzeptanz und Distanz lag.*

indéniable d'une prise de distance véritablement lucide. Or, ils eurent, selon lui, pour toute réponse le réflexe de choisir le registre de la plainte qui révélait leur enfermement dans leur subjectivité et leur frustration.

En criant à la trahison et en considérant que leur pays était occupé par une puissance étrangère qui l'avait privé de ses institutions, ils montraient qu'ils n'abordaient nullement la question de leur responsabilité, et encore moins celle de leur culpabilité dans le dérèglement du réel qui les frappait, mais auquel ils avaient contribué. Autrement dit, Rezzori récuse avec fermeté le recours à l'argument doublement nul et illogique à ses yeux d'une injustice qui s'inscrivait uniquement dans une stratégie de mise en scène : il s'agissait pour ces êtres déstabilisés et amers de prendre la pose de victimes pour continuer de se désengager d'un réel dont ils s'étaient eux-mêmes déjà coupés avant mars 1938<sup>545</sup>.

Loin de manifester de la compassion envers les Autrichiens, Rezzori exprime une forme de cynisme et de colère. De fait, il estime que le processus de victimisation destiné à refouler des manquements et des erreurs d'appréciation était d'autant plus illogique et intenable que ces derniers n'étaient même pas tombés sous la coupe d'un maître irrésistible dont la puissance aurait fait échouer toute tentative de rébellion.

Certes, l'auteur dote Hitler des traits d'un prédateur que décrypte Canetti. Dans *Masse et puissance*, ce dernier met notamment en exergue l'importance de la main qui permet à tout individu désirant s'imposer de se saisir de sa proie. Indispensable à la préhension qui précède l'acte d'ingestion, symbole du renforcement de la puissance, elle est l'instrument grâce auquel l'homme est à même de réaliser son rêve de puissance :

Il sera tout naturel de trouver l'acte capital de la puissance là où il est le plus frappant chez les animaux comme chez les hommes depuis la nuit des temps : saisir est précisément cet acte. [...] Sous quelque angle qu'on l'envisage, voici la puissance au suprême degré de concentration<sup>546</sup>.

---

<sup>545</sup> Rezzori s'appuie sur sa propre expérience pour formuler un tel jugement.

Des faits vérifiables pourraient servir d'arguments plus objectifs pour récuser, comme il entend le faire, une ligne de défense fondée sur une stratégie de victimisation. B. Pauley rappelle ainsi par exemple que l'Autriche comptait près de 700 000 adhérents au parti nazi en 1942 et que 1,2 million d'Autrichiens étaient engagés dans des unités de combat allemandes, ce qui relativise la thèse d'une prise de distance nette et d'une passivité invoquées par les partisans d'une victimisation.

**PAULEY, Bruce**, *Hitler and the forgotten Nazis: A History of Austrian National Socialism*. London, Macmillan, 1981.

<sup>546</sup> **CANETTI, Elias**, *Masse et puissance*, op. cit., p. 218-129. *Masse und Macht*, op. cit., p. 241: *Es liegt nahe, den entscheidenden Akt der Macht dort zu finden, wo er seit altersher unter Tieren wie Menschen am auffallendsten ist: eben im Ergreifen. [...] Von welchem Standpunkt immer man es betrachtet, hier ist Macht in höchster Konzentration.*

Sans doute Rezzori a-t-il voulu suggérer la domination que s'apprêtait à exercer Hitler sur l'Autriche en évoquant « son bras qu'il avait recroquevillé pour faire le salut hitlérien<sup>547</sup> ». On y associe l'image d'une serre maléfique<sup>548</sup>, comme si le Führer s'était déjà saisi symboliquement du pays, « l'espace creusé dans la main recroquevillée [étant, pour reprendre les termes de Canetti] comme le parvis de la bouche et de l'estomac, par lesquels la proie [ici Vienne] est ensuite définitivement absorbée<sup>549</sup> ».

Si Rezzori met Hitler dans la pose du prédateur, c'est pourtant pour montrer qu'il ne remplit pas ce rôle en cette journée historique et donc pour mieux révéler la dimension fictive de son aura grâce à laquelle il était censé, dans une interprétation victimaire, avoir lésé et trahi les Autrichiens. Le portrait qu'il livre du Führer fendant la foule sur la Heldenplatz contient une forte charge satirique. En effet, tous les éléments qui le composent sont destinés à révéler sa médiocrité.

D'une part, l'auteur insiste sur le fait que Hitler ne dégageait aucune autorité naturelle. Le rajout systématique des particules -chen et -ein<sup>550</sup>, qui sont des diminutifs, sert à suggérer les limites naturelles d'un homme qui arrivait prétendument en messie, mais qui s'opposait extérieurement en tous points à l'image traditionnel du héros conquérant dont la robustesse physique impressionne d'emblée sa cible et laisse présager l'invincibilité.

« Homoncule microscopique vêtu de brun moutarde, [...] petite particule brun moutarde, minuscule fragment de la monstrueuse pâte humaine qui gonflait devant lui<sup>551</sup> », Hitler s'avéra, d'autre part, incapable de compenser sa faiblesse physique par un discours solennel et pathétique. Au lieu d'éblouir et de galvaniser la foule des Viennois par une

<sup>547</sup> A, p. 779. A, p. 665: *Er hob ein angewinkelttes Ärmchen zum Deutschen Gruß.*

<sup>548</sup> J. Lajarrige compare cette main recroquevillée à « un réceptacle, [à] une griffe prête à recueillir une proie ». LAJARRIGE, Jacques, *Rezzori face à l'Histoire*, op. cit., p. 178.

<sup>549</sup> CANETTI, Elias, *Masse et puissance*, op. cit., p. 216. *Masse und Macht*, op. cit., p. 239: *Der Raum innerhalb der gekrümmten Hand ist der Vor-Raum des Mauls und des Magens, durch den die Beute dann endgültig einverleibt wird.*

<sup>550</sup> A, p. 779. A, p. 665: *sein minimales Köpfchen, ein Partikelchen, ein Einzelteilchen, ein Männlein.* Il faut noter que le bras censé anticiper sa mainmise sur les Viennois n'est aussi qu'un vulgaire *Ärmchen*, ôtant ainsi de la superbe à l'acte noble de préhension qu'exécutent les félins selon Canetti et qu'il était censé accomplir à son tour.

<sup>551</sup> A, p. 779. A, p. 665: *Ein mikroskopisch kleines senfbraunes Männlein [...] R ein senfbraunes Partikelchen, ein Einzelteilchen aus dem ungeheuerlichen wuchernden Menschenteig davor.*

Déterminé à souligner son physique insignifiant, mais aussi sa laideur, Rezzori compare Hitler à un « nabot avec sa moustache répugnante sous son groin de cochon » et à un « épouvantable pantin avec sa mèche de roublard et sa petite moustache puante sous son groin de cochon de terre ».

MV, p. 314 et p. 258. GG, p. 200: *Und in mir war die Gegenwart des 12. März 1938 und des Männleins mit dem Stinkelbärtchen unter der Ferkelnase [...].* GG, p. 165: *der Hampelmann mit der Schlawinerlocke und dem Stinkelbärtchen unter der Erdferkelnase.*

Il n'était qu'un « freluquet avec sa badine pour chiens et sa mèche d'artiste barrant son regard fanatique ».

MV, p. 321. GG, p. 206: *der Aufstieg dieses [...] Fatzkes mit der Hundepetische und der Künstlerhaarsträhne über dem Fanatikerblick.*

démonstration brillante, le prétendu maître impassible ne diffusa aucun message tant il fut subjugué par l'émotion<sup>552</sup>. Après plusieurs laborieuses tentatives, il réussit enfin à bredouiller quelques mots presque incompréhensibles - « Cheu zuis dellmin haireux<sup>553</sup> » - que le narrateur qualifie ironiquement de « coassement de crapaud<sup>554</sup> » et de « gargouillement : les mots avaient été broyés, malaxés, effacés, comme un pet dans une baignoire<sup>555</sup> ».

En dressant ce tableau de la passivité et du silence pathétique de Hitler face à la foule en transe le 15 mars 1938, Rezzori pointe le contraste entre la réalité du personnage qui assujettit l'Autriche et la vision qu'avaient les Viennois de leur maître. Pour l'auteur, ce dernier ne tirait finalement sa puissance que de la représentation idéalisée à laquelle les Viennois s'étaient accrochés avant son apparition et qu'ils continuaient de lui associer, comme si l'*Anschluss* ne consacrait pas tant le triomphe d'un individu dont Rezzori entend dépeindre la médiocrité physique et oratoire que celui d'une simple image qui imprégnait totalement la pensée des Autrichiens :

Tous ces gens en adoration, tombant à genoux devant sa voiture qui passait, se seraient sans doute prosternés de la même façon si l'on avait transporté un portrait de lui grandeur nature. La magie n'était pas dans la personne. Elle était dans l'image<sup>556</sup>.

Ce faisant, Rezzori met implicitement l'accent sur l'aveuglement des Viennois dont la liesse et la dépersonnalisation les avait privés de leur force de discernement, les empêchant de percevoir et d'accepter la réalité du tournant historique auquel ils avaient en fin de compte donné la plus grande impulsion. L'image pathétique de ce nabot inerte et muet qui ressemblait à « l'un de ces automates du Prater qui se mettent mécaniquement en mouvement<sup>557</sup> » rend la thèse de la victimisation caduque.

Ce seraient les Viennois qui auraient contribué eux-mêmes à la victoire de la médiocrité grâce à leur énergie et à leur enthousiasme. D'un mot, ils auraient été les seuls véritables

---

<sup>552</sup> J. Lajarrige souligne le jeu subtil auquel se livre Rezzori. L'auteur transforme le concept de la préhension (*Ergreifen*) défini par Canetti : le prédateur, Hitler, cède à l'émotion (*Ergiffenheit*). A, p. 780 : « Et que ce fût à cause de [...] l'émotion bien compréhensible de l'orateur [...] ». A, p. 666: *und ob es [...] an seiner verständlichen Ergiffenheit [lag].*

<sup>553</sup> A, p. 781. A, p. 666: *Üch pin ja so klöcklich.*

<sup>554</sup> A, p. 781. A, p. 667: *Froschgeschelle.*

*Dans sur mes traces*, Rezzori discrédite le Führer en évoquant son « discours hoqueteux ». SmT, p. 140. MaS, p. 166: *seine Stammelrede auf dem Heldenplatz.*

<sup>555</sup> A, p. 781. A, p. 666: *Aber das war nur mehr so hingelubbert: es klang zerquetscht und verwaschen bollrig wie ein Furz in der Badewanne.*

<sup>556</sup> SmT, p. 141. MaS, p. 167: *Die Verzückten, die vor dem vorbeiziehenden Wagen in die Knien gegangen waren, wären vermutlich genauso hingesunken, hätte man ein mannsgroßes Porträt von ihm vorbeigetragen. Das Magische war nicht in der Person. Es war im Bild.*

<sup>557</sup> A, p. 781. A, p. 667: *[...] wie einer der Spielautomaten im Prater, die sich mechanisch in Bewegung setzen.*

acteurs de cette heure historique dans la mesure où ils auraient consacré et offert sa souveraineté à un être figé, qui, le 15 mars, en manquait et semblait paradoxalement déconnecté de l'événement<sup>558</sup>.

Mais l'assujettissement des individus à un pouvoir manipulateur ne constitue qu'un élément du dérèglement qu'entraîna l'*Anschluss*. Pour Rezzori, la détérioration dramatique du sort des Juifs est l'autre aspect du début d'une nouvelle ère caractérisée par la folie et la violence, car elle reflète une effrayante déshumanisation qui augmenta le malaise de l'auteur et modifia son rapport au réel.

Pour traiter cet aspect, nous nous appuyerons sur *Murmures d'un vieillard* et *Sur mes traces* où Rezzori, élevé dans un milieu antisémite dont il avait assimilé les clichés, décrit comment il avait commencé à les remettre en cause à la veille de l'*Anschluss* au contact de ses nombreux amis juifs à Bucarest, puis à Vienne, sans pour autant avoir eu le temps de les surmonter complètement avant la survenue de ce tournant.

Hésitant entre ouverture et réserve par rapport aux Juifs, il fut un spectateur à la fois sensibilisé et détaché de l'évolution de leur sort au lendemain de l'annexion de l'Autriche au Reich nazi. Marqué par son expérience d'un entre-deux, Rezzori livre un tableau atypique de la tragédie juive qui se déroula à Vienne. De fait, les principales représentations littéraires (témoignages autobiographiques ou transpositions fictionnelles) dont nous disposons<sup>559</sup> sur le sujet sont l'œuvre d'auteurs qui avaient craint

---

<sup>558</sup> Dans *La mort de mon frère Abel*, le narrateur observe d'ailleurs qu'il « semblait très renfermé, le petit homme, pensif et très seul ». A, p. 782. A, p. 667: *Es wirkte in sich zurückgezogen, das Männlein, nachdenklich und sehr allein.*

<sup>559</sup> On songe par exemple au roman inachevé intitulé *Mainacht in Wien* de Leo Perutz. Le narrateur omniscient y décrit les événements qui se sont produits entre le 12 mars et le 30 mai 1938 à Vienne. Le héros juif Georg Schwarz perd son emploi de journaliste dix jours après l'*Anschluss* et est remplacé par un collègue issu du Reich. Il décide de fuir le pays avec deux amis. Mais leur plan échoue. Après avoir suivi en vain le parcours officiel (demande de visa, déclaration de leurs biens...), ils tentent de quitter l'Autriche illégalement. Mais leur passeur ne réapparaît plus après avoir obtenu son dû. Tous les trois sont accablés. Le roman s'arrête au soir du 30 mai lorsque leur entreprise avorte.

Auteur autrichien à succès jusqu'en 1933, Leo Perutz avait tôt saisi la progression du nazisme. Pourtant, il ne quitta Vienne que le 9 juillet 1938. Il débuta la transposition littéraire de sa propre expérience et de celle de ses concitoyens juifs dès mars 1938. Bien qu'il ait à peine échappé au pire, l'auteur se livre à l'écriture de ce drame, sans verser dans le pathos : « C'est assurément extraordinaire qu'un auteur venant d'échapper au régime national-socialiste fasse preuve de distance pour intégrer des événements et des expériences récents traumatisants dans une trame romanesque ».

**MÜLLER, Hans-Harald**, „Mainacht in Wien“. *Das Bild des Anschlusses in einem Romanfragment von Leo Perutz*, in **DAVIAU, Donald G.** (Hg.), *Austrian writers and the Anschluss: understanding the past, overcoming the past*. Riverside, Ariadne Press, 1991, p. 187-206, ici p. 188.

**PERUTZ, Leo**, *Mainacht in Wien* [1938]. München, Deutscher Taschenbuchverlag, 2007.

On pense aussi au roman *Die Schildkröten* que Veza Canetti écrivit au début de son exil en Angleterre en 1939, quelques mois avant le début de la Seconde Guerre mondiale. L'auteur y décrit l'angoisse d'un couple

personnellement les persécutions nazies et qui avaient été contraints de quitter précipitamment la capitale, donc des victimes d'une page sombre de l'histoire autrichienne que Rezzori envisage apparemment avec un plus grand recul dans ses textes autobiographiques.

### III. 1. B. 3. b. La tragédie juive

#### III. 1. B. 3. b. 1. Un violent processus de marginalisation

Rezzori dépeint l'atmosphère qui régna à Vienne après le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne et les conséquences qui en découlèrent, notamment l'application des lois raciales de Nuremberg qui fut décrétée en mai 1938. Il décrit le processus de marginalisation que subirent les Juifs viennois impuissants face au redoublement de l'antisémitisme et qu'il avait lui-même observé en continuant de fréquenter ses amis.

Son témoignage coïncide avec la réalité dramatique qu'ont étudiée les historiens. Il énumère certaines mesures discriminatoires qui bouleversèrent le quotidien des Juifs, donnant ainsi l'impression d'une effroyable descente aux enfers.

Outre les provocations verbales et les agressions physiques, les Juifs viennois qu'il évoque subirent de terribles humiliations. Rezzori se souvient du plaisir sadique que prenaient régulièrement les badauds à observer et à se moquer des notables juifs que l'on obligeait par exemple à récurer les trottoirs :

---

juif. Eva et Andreas Kain découvrent la vilénie de leurs contemporains alors qu'ils attendent fébrilement l'obtention de leur passeport pour fuir l'Autriche.

**CANETTI, Veza**, *Die Schildkröten* [1939]. München, Deutscher Taschenbuchverlag, 2002.

Nous renvoyons à l'ouvrage d'U. Weinzierl qui a rassemblé des extraits de textes fictifs et autobiographiques dans lesquels auteurs et personnalités se remémorent soit la préparation de l'*Anschluss* dont ils avaient été les témoins à Vienne, soit son déroulement, soit ses conséquences. Ce sont les textes d'Elisabeth Castonier (1894-1975) et de Gina Kaus (1894-1985) qui illustrent les discriminations que subirent les Juifs et leur exil forcé.

E. Castonier était née en Allemagne. Elle avait quitté Berlin et s'était installée à Vienne où elle avait de nombreux amis juifs. Pour elle, quitter Vienne au lendemain de l'*Anschluss* revint, comme elle l'écrit dans son autobiographie, à fuir l'enfer.

Auteure juive née à Vienne et détentrice d'un passeport italien, G. Kaus était restée dans la capitale autrichienne bien qu'elle eût conscience du danger nazi. Elle était proche des mouvements communiste et socialiste. Depuis 1933, elle accueillait des auteurs allemands précipités sur le chemin de l'exil. Dans son autobiographie, elle décrit le voyage chaotique et effrayant qu'elle entreprit elle-même pour fuir l'Autriche. À son arrivée en Suisse, G. Kaus apprit qu'elle avait échappé de peu à son arrestation.

**CASTONIER, Elisabeth**, *Unwahrscheinliche Wahrheiten*. Berlin, München, Wien, F. A. Herbig Verlagsbuchhandlung, 1975.

**KAUS, Gina**, *Ein Mädchen aus Wien*. München, Albrecht Knaus Verlag, 1979.

**WEINZIERL, Ulrich** (Hg.), *Österreichs Fall. Schriftsteller berichten vom Anschluss*. Wien, München, Jugend und Volk, 1987.

Celui que cela amusait pouvait se rendre dans la *Leopoldstadt* pour regarder comment on contraignait des avocats, des médecins, des érudits âgés, etc. à nettoyer le pavé des rues avec des brosses à dents<sup>560</sup>.

Dans *Sur mes traces*, l'auteur entend mettre en exergue la régression morale des Autrichiens qui s'étaient rendus coupables de la remise en cause barbare et cruelle de la dignité de Juifs innocents. En effet, il confère une dimension atroce à la description de ces épisodes parce qu'il les présente comme la preuve irréfutable d'une double déshumanisation. Le lecteur éprouve un sentiment de malaise en découvrant que ceux qui infligeaient de telles mortifications et considéraient leurs victimes comme de vulgaires bêtes de foire s'étaient eux-mêmes transformés en monstres grossiers et effrayants qui se fondaient désormais en une masse unie et transcendée par un même sentiment infâme de haine :

On voyait des hordes entières beugler de joie autour d'individus à quatre pattes. Courbés, humiliés, en trains d'astiquer le pavé. Des juifs<sup>561</sup>.

Parmi les autres moyens déployés par le régime national-socialiste afin de réduire les Juifs à une existence insignifiante, Rezzori évoque également le fait qu'ils furent dépossédés sans ménagement de leurs biens. Il illustre leur déclassement social en s'appuyant sur l'exemple de son amie Doris issue d'une famille aisée qui fut contrainte de fuir Vienne. Certes, Rezzori n'entend pas jeter un regard d'historien sur cette phase. Aussi ne recense-t-il pas tous les affronts qu'endurèrent les Juifs. Il rend compte des arrestations arbitraires dont les Juifs anonymes et renommés<sup>562</sup> furent l'objet ainsi que des disparitions non élucidées qui furent enregistrées au lendemain de l'*Anschluss*. Mais l'écrivain ne mentionne ni la révocation des fonctionnaires juifs, ni les licenciements d'employés juifs dans les entreprises dont les postes furent accordés aux chômeurs dits aryens, ni l'exclusion d'environ 16 000 écoliers viennois ni l'introduction d'un numéris clausus contre les étudiants juifs, autant de mesures ordonnées par Bürckel et Göring qui visaient à

---

<sup>560</sup> MV, p. 259. GG, p. 165: *Wer daran Vergnügen fand, konnte in die Leopoldstadt gehen und zuschauen, wie man bejahrte Rechtsanwälte, Ärzte, Philologen und so weiter zwang, mit Zahnbürsten das Straßenpflaster zu reinigen.*

<sup>561</sup> SmT, p. 141. MaS, p. 167-168: *Man sah Rudel von ihnen johlend um Menschen auf allen vieren stehen. Demütig Geduckte, die das Pflaster schrubbten. Juden.*

<sup>562</sup> On songe à D. Friedmann et à R. Stricker, responsables de la communauté israélite morts en déportation à Auschwitz en 1944, à Salomon Frankfurter, philologue et directeur de la bibliothèque universitaire de Vienne, ou encore à Julius Schnitzler, frère de l'écrivain Arthur Schnitzler et ancien médecin des chanceliers Seipel et Dollfuss.

priver les citoyens juifs autrichiens de tous leurs droits dans le cadre d'un processus de discrimination légale<sup>563</sup>.

En revanche, l'auteur s'épanche plus longuement sur l'exil auquel se résignèrent les Juifs dans l'espoir d'échapper à l'arbitraire du nouveau régime. Il se remémore ainsi la fébrilité de ses connaissances, qui, désireuses de quitter rapidement l'Autriche, avaient entamé des démarches pour décrocher un passeport<sup>564</sup>, synonyme de liberté. On peut penser que Rezzori dépeint à dessein l'empressement que manifestèrent ses amis à quitter Vienne, afin de signifier que l'Autriche était devenue une terre d'exclusion dans la mesure où le régime avait entrepris de nier l'identité et la culture juives.

Tout comme le succès de Hitler sur la *Heldenplatz* devant la foule en liesse transformée en un monstre féroce, l'acharnement avec lequel les autorités s'attelèrent à diaboliser et à persécuter les Juifs marquait un tournant. Marquée du sceau du chaos, de la folie et de la violence, Vienne où régnait déjà l'ombre de la mort était devenue un endroit lugubre qui n'offrait plus qu'un spectacle désolant.

Rezzori souligne du reste avec cynisme l'extraordinaire brutalité<sup>565</sup> et le zèle avec lesquels l'Autriche s'acquitta de cette première mission de négation contre une minorité dont le régime national-socialiste avait condamné l'altérité :

---

<sup>563</sup> G. Botz rappelle que le régime procéda au renforcement des mesures discriminatoires contre les Juifs après la nuit de cristal du 12 novembre 1938 : « Il s'ensuivit une autre série de lois et de décrets antisémites. Ils étaient destinés à 'éradiquer' complètement les Juifs de la vie publique et de l'économie. Les Juifs furent de plus en plus fortement soumis à un régime particulier qui s'attaquait à leur dignité ».

**BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg*, op. cit., p. 405: *Eine Reihe weiterer antijüdischer Gesetze und Verordnungen folgte. Sie dienten der vollständigen ‚Entjudung‘, des öffentlichen Lebens und der Wirtschaft. Die Juden wurden in immer stärkerem Maße unter ein entwürdigendes Sonderrecht gestellt.*

<sup>564</sup> H. Rosenkranz insiste quant à lui sur l'efficacité et sur la rapidité du système élaboré en grande partie par A. Eichmann pour accélérer l'émigration des Juifs. Il le qualifie de « système à la chaîne qui dépossédait systématiquement les Juifs de tout ce qu'ils détenaient en l'espace de quelques heures ».

**ROSENKRANZ, Herbert**, *Entrechtung, Verfolgung und Selbsthilfe der Juden in Österreich von März bis Oktober 1938*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte*, op. cit., p. 376-418, ici p. 402: *ein Fließbandssystem, das binnen weniger Stunden den Juden systematisch enteignete.*

Entre mars et juillet 1938, 18 000 Juifs quittèrent le pays. 32 000 personnes émigrèrent jusqu'à la fin du mois d'octobre, puis 54 000 entre novembre 1938 et juillet 1939, ce qui porte à plus de 126 000 le nombre de juifs qui avaient pris le chemin de l'exil en novembre 1939.

G. Botz a décrit le rôle clé que joua la *Zentralstelle für jüdische Auswanderung* et celui des associations caritatives, notamment américaines, qui facilitèrent financièrement l'émigration des Juifs autrichiens.

Il a aussi rappelé que de nombreux intellectuels ne s'exilèrent qu'à la dernière minute, au grand dam de Stefan Zweig, qui, mesurant le danger national-socialiste, avait quitté pour sa part l'Autriche dès 1934 et n'y était retourné que ponctuellement, son dernier séjour remontant à 1937. G. Botz rappelle ainsi le départ de Csokor, de Roth, de Horvath, de von Andrian, de Brod, de Musil ou encore celui de Werfel et la désolation de certains d'entre eux qui mirent fin à leurs jours, comme Stefan Zweig et Ernst Weiss. D'autres furent arrêtés et moururent en déportation, à l'instar de Peter Hammerschlag et de Jura Soyfer.

<sup>565</sup> Son témoignage est corroboré par les analyses des historiens pour qui l'ampleur de la violence à laquelle les Juifs étaient exposés transparaissait dans les prises à parti et les agressions physiques qu'ils subissaient ainsi que dans la mise à sac de leurs logements et de leurs commerces. Pour H. Rosenkranz, cette situation chaotique évoquait « un pogrome latent ».

L'*Ostmark* y contribua [à l'élaboration du prétendu Reich millénaire] en éliminant tous les Juifs de ses provinces et de Vienne en particulier, avec un enthousiasme et une bassesse sadiques qui allaient faire école<sup>566</sup>.

De la sorte, il suggère là encore la contribution active du pays dans le processus de dérèglement du réel, car les Autrichiens semblaient avoir trouvé une sorte d'exécutoire à leur propre frustration dans le déchaînement de la violence qu'ils exerçaient contre les Juifs dont ils avaient fait leurs boucs-émissaires, comme l'expliquent aussi les historiens :

Avec une force inouïe, le mécontentement face à la situation politique et sociale qu'aiguillonnait l'antisémitisme latent à Vienne se déversait sur les habitants juifs<sup>567</sup>.

La description de la fragilisation des Juifs renforce la charge critique que l'auteur porte contre une large part de la population autrichienne qu'il présente comme l'exécutrice des ordres d'un pouvoir autoritaire et qu'il juge par conséquent responsable de cette tragédie humaine.

La détresse de ses amis juifs traduit, dans la perspective de Rezzori, l'intensité des forces destructrices qu'entretenaient leurs contemporains. En effet, les victimes de l'antisémitisme avaient été entraînées dans une spirale négative à laquelle elles ne pouvaient opposer aucune résistance. Hébétées par l'enchaînement rapide et systématique des événements et des mesures discriminatoires, elles avaient d'abord été incapables d'agir, comme si les forces dirigées contre elles avaient épuisé toute leur énergie. Rezzori, qui reste lui-même obsédé par un tel dépérissement, l'interprète comme le premier signe évident de l'essoufflement de la vie à Vienne :

Ici aussi, à Vienne, nombreux étaient ceux qui attendaient, en proie à une sorte de paralysie<sup>568</sup>.

L'angoisse qu'avaient ressentie les Juifs avant l'*Anschluss* et qui se transforma en une véritable terreur après sa réalisation constitua la seconde phase du processus qui aboutit à leur désinscription du réel.

**ROSENKRANZ, Herbert.** *Verfolgung und Selbstbehauptung. Die Juden in Österreich 1938-1945.* Wien, Herold Verlag, 1978, p. 416: *latenter Pogrom.*

<sup>566</sup> SmT, p. 151. MaS, p. 180: *Die Ostmark trug dazu bei, indem sie mit einer sadistischen Begeisterung und Niedrigkeit, die beispielgebend werden sollte, ihre Gauen und die Stadt Wien von Juden befreite.*

<sup>567</sup> **BOTZ, Gerhard,** *Wien vom Anschluss zum Krieg, op. cit.,* p. 108: *Mit ganzer Wucht aber entlud sich die jahrelange politisch-soziale Unzufriedenheit, die in Wien durch ein immer lebendiges Potential von Antisemitismus ihre Stoßrichtung erhielt, über den jüdischen Bevölkerungsteil.*

<sup>568</sup> SmT, p. 138. MaS, p. 164: *Auch hier in Wien verharrten viele in einer Art von Lähmung.*

Ce témoignage concorde avec l'inertie de la communauté juive qu'ont relevée les historiens : « L'incertitude face au lendemain créait une atmosphère empreinte d'une peur paralysante ».

**ROSENKRANZ, Herbert.** *Entrechtung, Verfolgung und Selbsthilfe der Juden in Österreich von März bis Oktober 1938, op. cit.,* p. 379: *Die Unsicherheit darüber, was der nächste Tag bringen könne, verbreitete eine Atmosphäre lähmenden Schreckens.*

D'une part, le redoublement des injustices perpétrées contre leur communauté les amena à douter profondément de leurs concitoyens, qui, après avoir trahi les principes humanistes et leur confiance, leur apparaissaient dorénavant comme de redoutables adversaires<sup>569</sup>. Rezzori décrit les conséquences dramatiques qui en résultaient. De fait, on apprend que ses amis coupèrent les liens avec le monde extérieur dans l'espoir de se protéger des menaces qui pesaient sur eux. Alors qu'ils avaient mené une vie mondaine et animé des cercles très prisés jusqu'en mars 1938, ils devaient se résigner à vivre en reclus et à s'accommoder de l'impression d'étouffement qui les accablait. Outre le fait d'être minés par la solitude et la peur, ces êtres traqués se savaient condamnés. Aussi employèrent-ils leurs dernières forces à organiser leur émigration, c'est-à-dire à réunir les conditions nécessaires à une fuite qui leur était dictée par les circonstances. Elle traduisait donc leur résignation. En effet, la perspective de rejoindre un ailleurs ne leur insufflait aucun optimisme. Ils ne percevaient nullement la possibilité d'un nouveau départ dans l'exil ni la possibilité de reconquérir le cours de leur destin. Au contraire, ils le considéraient comme un arrachement :

En 1938, ce n'était pas chose courante de devoir quitter sa maison, abandonner tout ce qu'on possédait, ses amis, les endroits où l'on avait l'habitude d'aller, que l'on aimait, et de plonger dans l'incertitude d'une nouvelle existence<sup>570</sup>.

L'exil scellait la perte définitive de leur passé et semblait les rendre prisonniers du néant dans lequel l'*Anschluss* les avait précipités<sup>571</sup>.

---

<sup>569</sup> H. Rosenkranz décrit le renforcement des barrières entre les individus que déclenchèrent la progression de l'antisémitisme et le processus de marginalisation des Juifs de la manière suivante : « Les Juifs en perdent toute confiance et toute foi en l'humanité de leur voisin. Ils saisissent qu'ils vivent non seulement dans un paradis de fous, mais aussi dans un véritable enfer. Parmi ceux qui avaient connu jusqu'alors le Viennois moyen, nul n'aurait cru qu'il tomberait si bas ».

**ROSENKRANZ, Herbert**, *Verfolgung und Selbstbehauptung*, op. cit., p. 23: *Es beraubt die Juden jeden Gefühls persönlicher Sicherheit und ihres Glaubens an die Menschlichkeit des Nachbarn. Es enthüllt ihnen, dass sie nicht nur in einem Narrenparadies, sondern in einer wahren Hölle lebten. Niemand, der den Durchschnittswiener bis damals kannte, würde glauben, dass er auf eine solche Stufe sinken konnte.*

<sup>570</sup> SmT, p. 138. MaS, p. 164: *Im Jahr 1938 war es nicht alltäglich, sein Haus, seine Habe, seine Freunde, die gewohnten und geliebten Stätten seines Lebens zu verlassen zu müssen und ins Ungewisse einer neuen Existenz zu ziehen.*

<sup>571</sup> Les historiens rappellent que nombre de Juifs n'eurent pas la force de se projeter dans un ailleurs. Au lieu de se résoudre à émigrer, ils choisirent de mettre fin à leurs jours (le nombre de suicides dans la communauté juive augmenta fortement au lendemain de l'*Anschluss*). Par ce geste, ils prouvaient qu'ils avaient perdu tout espoir face à une réalité inhumaine dont le nouveau régime voulait les extraire : « De nombreux Juifs ne supportaient pas la pression psychologique que signifiaient pour eux le changement de la situation politique, la perte de leur position sociale, de leur profession, de leurs biens, de leur logement, l'humiliation physique ou psychique en public ou l'arrestation, la mort ou le suicide d'un être cher. »

**BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg*, op. cit., p. 98: *Zahlreiche Menschen waren dem psychischen Druck nicht mehr gewachsen, den der Wandel der politischen Verhältnisse, der Verlust ihrer gesellschaftlichen Stellung, ihres Berufs, Eigentums, der Wohnung, die körperliche und seelische Erniedrigung in aller Öffentlichkeit oder Verhaftung, Tod oder Selbstmord eines ihnen Nahestehenden für sie bedeutete.*

### III. 1. B. 3. b. 2. L'attitude contradictoire de Rezzori face à un tel drame

Si le triomphe de Hitler le 15 mars 1938 et l'expérience de la masse sur la Heldenplatz avaient dépassé Rezzori, sa réaction face à la marginalisation dont les Juifs furent victimes s'avère plus problématique.

Alors que l'antisémitisme faisait rage à Vienne, Rezzori reprit à son compte les préjugés que véhiculait son milieu, comme si le drame qui touchait la communauté juive lui avait fait prendre conscience que son identité en demeurerait inexorablement imprégnée. Bien qu'il se fût rapproché d'un groupe que ses proches fustigeaient et considéraient comme des étrangers, il avoue sans détour avoir adopté l'attitude d'un « antisémite bon teint<sup>572</sup> » après l'*Anschluss*. Certes, la fréquentation de ses nouveaux amis lui avait donné l'occasion de mesurer la fausseté et la cruauté de tels clichés qui avaient contribué à leur exclusion et l'avait amené à déplorer que l'opinion n'ait pas « vu en eux autre chose que l'infanticide, l'appât du gain et la dégénérescence de la race<sup>573</sup> ». Cependant, il se tint de son plein gré à distance des événements qu'il considérait en son for intérieur injustifiés. Rezzori témoigna paradoxalement d'une relative indifférence envers les victimes qu'il savait pourtant innocentes et qu'il aurait logiquement pu essayer sinon de défendre activement, du moins de soutenir moralement. Le fait qu'il tentait de se convaincre qu'il n'était pas véritablement concerné par leur sort<sup>574</sup> implique que l'auteur avait cherché à se raccrocher à un discours prédéterminé qui lui fournissait des arguments censés lui permettre de justifier son désengagement volontaire qui s'opposait à ses convictions les plus intimes.

Tant son héritage que son pragmatisme l'incitèrent à se désolidariser sciemment des Juifs. Mû par son désir égoïste de sortir indemne de ces développements apocalyptiques dont il percevait clairement l'injustice, Rezzori choisit de ne tenter aucune action en faveur de ses

---

<sup>572</sup> MV, p. 259. GG, p. 165: *Ich selbst war ein strammer von vielen jüdischen Freunden verwöhnter Antisemit.*

K. Werner avait déjà relevé la sincérité avec laquelle Rezzori reconnaît l'influence néfaste qu'avait exercée son milieu sur lui : « Il n'éprouve aucune gêne à décrire les nombreux obstacles qui rendaient le dialogue avec les Juifs délicat ».

**WERNER, Klaus**, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, in **MARKEL, Michael, MOTZAN, Peter** (Hg.), *Deutsche Literatur in Rumänien und das „Dritte Reich“. Vereinnahmung & Verstrickung & Ausgrenzung*. München, IKGS Verlag, 2003, p. 231-244, ici p. 238: *[er beschreibt] ungescheut die häufigen Blockaden, die ihm selbst, Rezzori, in der Kommunikation mit Juden, darunter vielen jüdischen Freunden, zu schaffen machten.*

<sup>573</sup> SmT, p. 142. MaS, p. 169: *War denn außer mir unter den rassereine Völkischen keiner, der mit Juden umgegangen war und nicht nur Kindermord, Profitgier und Rasseschändung erfahren hatte?*

<sup>574</sup> MV, p. 260 : « Et d'ailleurs, en quoi cela me concernait-il ? » GG, p. 166: *Und übrigens: was ging's mich an?* Dans *Sur mes traces*, Rezzori livre une confession similaire : « J'avais honte mais c'est tout ». SmT, p. 142. MaS, p. 168: *Ich schämte mich, aber das war auch alles.*

amis parce qu'il redoutait les conséquences d'une éventuelle rébellion, c'est-à-dire de se protéger lui-même, au lieu de préserver des êtres menacés et de s'exposer lui-même au danger.

Le cynisme<sup>575</sup> dont fait preuve l'autobiographe en avouant son silence et son absence de résistance face à une violence aveugle et sa lâcheté soulève la question de sa compromission. De fait, il s'était rendu coupable de feindre une insensibilité devant un drame qu'il n'avait pas eu le courage de récuser ouvertement, afin d'échapper lui-même au pire. Il reconnaît donc qu'il avait eu un choix dans cette crise, mais qu'il avait préféré privilégier son intérêt personnel et s'avouer vaincu face aux événements puisqu'il s'était résolu à mépriser et à trahir à dessein les principes humanistes et les codes moraux pour entretenir sa désinvolture :

La mettre en balance [la réalisation de rêves qui bouleversaient enfin le temps universel] avec la répugnante violence foulant au pied la dignité humaine d'une botte dégoulinante de sang, c'était pour ainsi dire moralement couper les cheveux en quatre, cela relevait en quelque sorte de l'argutie morale. Rappeler les droits de l'homme à un moment si décisif de l'Histoire universelle faisait l'effet d'un geste impuissant dicté par un moralisme teinté d'humanisme sentimental. [...] Je ne me sentais pas la vocation pour me mettre en travers du pas de l'odie des SS dans la tunique d'un apôtre de l'humanité. Je pensais comme la plupart de mes semblables : *Il faut casser des œufs pour faire une omelette*<sup>576</sup>.

En d'autres termes, l'exemple de la résignation que l'auteur manifesta illustre la dégradation morale qu'entraîna le déchaînement des forces destructrices de l'Histoire que les individus renforcèrent implicitement par une passivité qui s'expliquait à la fois par leur peur et par leur égoïsme.

La haine<sup>577</sup> que ressentit finalement Rezzori face à ces développements et qui le poussa à quitter Vienne à la première occasion montre que son indifférence n'était qu'un masque grâce auquel il avait espéré refouler le chaos dont il ne tarda pas à prendre la mesure à Berlin.

---

<sup>575</sup> SmT, p. 142 : « Ça n'avait pas de sens. J'étais trop civilisé pour être un martyr ». MaS, p. 169: *Es hatte keinen Sinn. Ich war zu zivilisiert zum Blutzeugen.*

<sup>576</sup> MV, p. 260. GG, p. 166: *Dagegen [gegen die Verwirklichung weltzeitverändernder Träume] das abstoßende Gewaltsame die Menschenwürde mit dem Stiefel Tretende Blutriefende abzuwägen, war sozusagen moralische Haarspalterei. In einer so hochfliegenden Weltstunde an Menschenrechte zu gemahnen, wirkte wie eine lahme Geste pharisäischer Humanitätsduselei. [...] Ich dachte wie die allermeisten meinesgleichen: il faut casser des œufs pour faire une omelette.*

<sup>577</sup> SmT, p. 155 : « Je me rendais compte que ma haine remontait ». MaS, p. 185: *Ich stellte fest, dass mein Hass wieder erwacht war.*

### III. 2. La Seconde Guerre mondiale : une autre épreuve déstabilisante

L'*Anschluss* ne constitua que la première étape dans le long et douloureux processus du dérèglement du monde que Rezzori subit et qu'il décrit dans son œuvre. La Seconde Guerre mondiale que l'auteur vécut presque entièrement à Berlin prolongea l'expérience d'éclatement du réel entamée à Vienne.

Pour examiner le regard que l'auteur porte sur cette autre césure décisive, nous prendrons en considération le récit des années de guerre dans *Sur mes traces*. Nous le lirons à la lumière d'extraits du journal<sup>578</sup> que l'auteur tint pendant le conflit. Nous utiliserons aussi quelques séquences qu'il consacre à cette période dans *Murmures d'un vieillard*.

L'autoportrait ambigu que livre Rezzori suscite un malaise. De fait, il révèle les contradictions d'un être partagé entre 1938 et 1945 entre une désinvolture provocante que l'écrivain âgé continue de revendiquer et une grande lucidité. Selon nous, elles expliquent son désengagement pendant le conflit dont il nous faudra interroger la signification (s'agit-il d'une impuissance ou d'un renoncement conscient à agir et à résister ?) et les conséquences, tout en nous demandant si l'auteur parvient finalement à l'assumer.

#### III. 2. A. Un regard lucide sur les événements de 1938 à 1945

Dans le dernier volet de son triptyque autobiographique, l'auteur propose une interprétation particulièrement critique du conflit dont il avait posé, comme le montrent les extraits de son journal, les fondements dès 1943. Son but est de mettre en exergue le pouvoir de déconstruction de la guerre, car elle redoubla à ses yeux la confusion et l'impuissance qui avaient accablé ses contemporains dès le printemps 1938. Il prouve ainsi sa lecture pertinente des événements au moment même où il les vécut, ce qui constitue *a priori* un progrès notable par rapport au sentiment de confusion et d'incompréhension qui s'était emparé de lui en mars 1938 à Vienne et à l'état de sa conscience historique.

---

<sup>578</sup> Andrea Landolfi qui a retranscrit l'intégralité du journal de guerre de l'auteur nous a fourni les quelques extraits que nous intégrons dans notre corpus. Ils ont été publiés dans le *Corriere della sera* le 22 septembre 2004. Le journal que Rezzori avait tenu du 22 avril 1943 au 19 octobre 1943 à Berlin comporte en tout 21 séquences. Elles n'ont pas pu être toutes publiées, eu égard à des personnes encore vivantes que l'auteur égratigna dans son journal, notamment sa première épouse.

### III. 2. A. 1. Une analyse acerbe du pouvoir destructeur de la guerre

#### III. 2. A. 1. a. Un hors-temps paralysant

Désireux de construire une analyse objective, Rezzori s'attache à discerner les différents éléments qui rendirent le conflit si dévastateur, à commencer par le fait qu'il suspendit la temporalité ordinaire. La guerre détermina entièrement le cours de l'existence des individus, comme si elle était devenue l'unique acteur dynamique de cette période. L'auteur en apporte la preuve en décrivant la tension qui régna bien avant que la guerre n'éclate :

Le temps passait. Je le ressentais de manière physique. Je sentais que tout le monde le sentait de la même façon. Le temps filait vers un événement que tout le monde connaissait. Ce qui allait arriver n'était pas seulement prévisible. C'était certain. Une impatience collective s'était emparée de tous. Personne ne souhaitait que cela arrivât et pourtant tout le monde était las d'attendre. Puisqu'il fallait que ça arrive, on attendait que l'heure vienne enfin<sup>579</sup>.

Il est frappant de constater la volonté de l'auteur de souligner l'incapacité de ses contemporains à s'insurger contre le conflit : ils s'étaient déjà avoués vaincus avant septembre 1939. L'impatience dont ils témoignèrent confirme le fatalisme que l'auteur décela. Il appelle une conclusion pessimiste. En effet, une telle disposition implique que les Allemands s'étaient résignés à ne tenir que le rang de figurants d'événements dont ils acceptaient à l'avance qu'ils les dépassent. Malgré son caractère encore abstrait, la menace de la guerre semblait avoir privé les individus de toute l'énergie dont ils auraient eu besoin pour la combattre au moment crucial. Ils se retrouvèrent en conséquence hors jeu avant même que la catastrophe ne se produise.

Le paradoxe que relève Rezzori est saisissant. Persuadés qu'elle mettrait fin à une attente insupportable et qu'elle leur apporterait ainsi une sorte de délivrance, les Allemands avaient fini par appeler de leurs vœux un conflit qui scellerait pourtant leur impuissance. Pareille attitude fait écho à l'image des victimes consentantes que Rezzori ébauche en évoquant le 12 mars 1938 dans le cas des Autrichiens. On en conclut que, pour l'auteur, l'*Anschluss* avait déclenché une logique implacable qui dictait aux individus d'accepter d'être dépossédés de leur libre-arbitre parce qu'ils ne percevaient eux-mêmes plus aucune possibilité de jouer un rôle dans une réalité qui leur échappait. Ils préféraient ainsi ignorer les dangers que comporterait la guerre plutôt que s'engager pour imaginer une autre issue.

---

<sup>579</sup> SmT, p. 189. MaS, p. 228: *Die Zeit war im Fließen. Ich spürte das körperlich. Spürte, dass jedermann es gleich mir spürte. Dass es geschehen würde, stand fest. Eine kollektive Ungeduld hielt jedermann im Griff. Niemand wünschte das Geschehen herbei und war doch satt, es zu erwarten. Es hatte zu geschehen, also sollte seine Stunde endlich kommen.*

Il s'agissait de considérer comme une évidence que l'Histoire s'écrirait sans eux, voire contre eux.

### III. 2. A. 1. b. Le règne du chaos et de la violence

Toutefois, l'écrivain insiste dans son évocation des prémices de la Seconde Guerre mondiale moins sur l'absence de résistance qui conduisit, selon lui, ses contemporains à se complaire dans leur statut victimaire, que sur le chaos qu'engendra le conflit.

Pour illustrer le règne de la violence et de la terreur qu'il initia, Rezzori accorde, dans son journal de guerre et dans *Sur mes traces*, une large place à l'expérience des bombardements alliés qu'il vécut dans la capitale allemande durant cette période. Le souvenir qu'il en retient est celui d'avoir assisté à un spectacle apocalyptique. Comme le récit qu'il en propose dans *Sur mes traces* coïncide parfaitement avec les impressions qu'il avait notées instantanément dans son journal en 1943, on peut en déduire que les bombardements avaient été d'une telle intensité que leur image était restée intacte et qu'elle continuait d'obséder Rezzori un demi-siècle plus tard.

De fait, l'auteur met l'accent sur le caractère systématique des attaques aériennes dirigées contre Berlin dont la nouvelle temporalité se caractérisait par la constance de la violence : « Les avions se trouvent en permanence au-dessus de nos têtes, les détonations des bombes font trembler les murs<sup>580</sup> ». Cette dernière empêchait la vie dans la mesure où le quotidien des habitants était rythmé par les seules alertes et par la recherche d'abris de fortune :

Les bombes commencèrent à tomber sur Berlin. Quelques-unes d'abord. Puis le ciel de Berlin se remplit d'acier. La population établissait ses quartiers dans les abris antiaériens<sup>581</sup>.

Il importe à Rezzori de rendre compte de l'expérience de dépossession que les individus subirent à ce moment-là. Les assauts réitérés des Alliés leur procuraient un grand sentiment d'insécurité. Souvent privés de point d'ancrage<sup>582</sup> à cause des dommages matériels, ils évoluaient, hagards, dans un paysage dévasté et en proie au feu qui évoquait l'enfer :

Nous qui avons de l'expérience évaluons la situation : les dégâts étaient plus importants que ceux du 1<sup>er</sup> mars. [...] Néron se serait délecté d'un tel spectacle. Il faut avoir vécu le

---

<sup>580</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Ständig sind Flieger über uns, die Detonationen der Bomben erschüttern die Mauern*.

<sup>581</sup> SmT, p. 193. MaS, p. 232: *Es begannen Bomben auf Berlin zu fallen. Erst wenige. Dann wurde die Berliner Luft recht eisenhaltig. Die Volksgemeinschaft stellte sich in Luftschutzkellern her*.

<sup>582</sup> L'auteur en fut, pour sa part, même réduit à quitter la ville et à se mettre en quête d'un lieu moins exposé que ne l'était la capitale allemande pour échapper au danger dans la dernière phase de la guerre. Il décrit cette période comme un exil.

crépitement et le craquement du feu, le ronflement et le vacarme des pompes à moteur, les cris des pompiers [...] pour se l'imaginer<sup>583</sup>.

Réduits à l'errance, incapables de contrôler leurs faits et gestes en raison des bombardements imprévisibles, ils mesuraient sans cesse à quel point la vie était fragile et éphémère dans un monde décousu, devenu « irréel<sup>584</sup> ».

Bien que Rezzori affirme avoir cherché à résister à la peur, il céda lui aussi à la panique lors de la nuit du 23 au 24 août 1943 durant laquelle son immeuble fut soufflé par une bombe alors que les attaques contre Berlin avaient redoublé d'intensité :

Une bombe ! [...] Des vitres éclatent, [...]. Partout, une poussière grise. [...] Je me saisis de mes valises et dévale l'escalier à grandes enjambées. [...], dehors, il y a des éclairs et des grondements, les rues sont plongées dans la poussière, le feu et des nuages de fumée. Je me précipite au coin de la rue, vers l'entrée de la cave. Des bombes tombent à proximité<sup>585</sup>.

Conscient d'avoir agi mécaniquement, Rezzori utilise un style d'une extrême concision pour traduire la fébrilité qu'il avait ressentie durant l'assaut. Comprendre qu'il était soumis à des éléments qui lui échappaient complètement le remplissait d'une profonde amertume. Elle transparait dans son réflexe de dédramatiser, dans son journal qui lui servait de confident, cette confrontation avec la mort et de feindre une indifférence peu crédible :

À peine suis-je arrivé dans la cave que la solennité entourant ma première réaction de panique m'a quitté. Je suis porté à rire des autres et de moi-même. Cette ironie n'est sans doute qu'un signal déformé arrivant en retard pour m'inciter à faire bonne figure en cas de danger. Heureusement, je parviens au moins à sauver les apparences et à me taire<sup>586</sup>.

<sup>583</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Wir, die wir Erfahrung haben, schätzen ab: größere Schäden als am 1. März. [...] Nero hätte seine helle Freude an dem Anblick gehabt. Man muss das Knistern und das Prasseln der Brände, das Summen und Stampfen der Motorpumpen, die Rufe der Feuerwehrleute, [...] miterlebt haben, um sich einen Begriff davon zu machen.*

Dans *Murmures d'un vieillard*, Rezzori condense les dévastations provoquées par la guerre à l'échelle de l'Allemagne. La description apocalyptique de la misère et de la détresse des Allemands qui est dominée par le champ lexical de la destruction en est d'autant plus dramatique : « Autour d'elles [des femmes allemandes que Rezzori observa dans un train entre Berlin et Potsdam au milieu de la guerre, au lendemain d'une nuit de bombardements], les villes sombraient en poussière dans les caves. Le sol de la patrie était vérolé par les cratères des bombes. Les villages brûlaient. Les récoltes laminées par les chenilles des blindés étaient réduites à néant. Au fond des étangs croupissaient les cadavres de bétail. Elles et leurs enfants étaient ballonnés par des œdèmes de la faim et leurs maris mouraient, le corps déchiqueté ». MV, p. 264. GG, p. 168: *Um sie her sanken die Städte zerbröseln in die Hauskeller ein. Der Heimatboden war pockennarbig von Bombenkratern. Die Dörfer brannten. Die Ernten lagen totgepresst unter den Raupen der Panzerfahrzeuge. In den Weihern faulten die Kadaver des Viehs. Sie und ihre Kinder waren gebläht von Hungerödemen und ihre Männer starben mit zerfetzten Leibern.*

<sup>584</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: [...], *alle Vorgänge sind nachtwandlerisch, unwirklich.*

<sup>585</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Bombe! [...] Scheiben klirren, [...]. Grauer Staub überall. [...] Ich ergreife meine Koffer und jage in großen Sätzen die Haustreppe hinunter. [...], draußen blitzt und donnert es, Staub, Feuerschein und Rauschschwaden hüllen die Straßen ein. Ich haste um die Ecke zum Kellereingang. Bomben fallen in die nächste Nähe.*

<sup>586</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Kaum bin ich im Keller, hat mich der große Ernst des ersten Schrecks verlassen. Ich bin geneigt, über mich und andere zu spotten. [...] Zum Glück kann ich wenigstens den äußeren Schein wahren und schweigen.*

On comprend que le silence dont Rezzori entourait ses propres émotions lui servait de rempart. Il se refusait à trahir sa vulnérabilité, afin de pouvoir mesurer l'ampleur du chaos général : « Le temps coulait, l'heure allait sonner. Personne n'était capable de lui résister. Encore moins à ce qui allait arriver<sup>587</sup> ».

De fait, l'auteur s'insurgeait, au lieu de céder au désespoir. Au contact régulier de la violence, de la misère et de la détresse physique et morale des Berlinoises lors des attaques aériennes, il dénonçait déjà dans son journal le non-sens d'un conflit que l'Allemagne s'acharnait à poursuivre, malgré le caractère de plus en plus inéluctable de sa défaite :

Chacun est prêt à reconnaître [...] que l'on mène cette guerre pour rien, que même ceux qui inventent les slogans guerriers n'y croient plus, que cette guerre est depuis longtemps venue à bout de la volonté et du pouvoir de ceux qui l'ont déclenchée [...]<sup>588</sup>.

Nous y lisons la preuve de la haine qu'il nourrissait déjà jadis contre la guerre et qu'il confirme dans *Sur mes traces* en utilisant les mêmes arguments :

Ce qui était difficile à comprendre, c'était la façon dont les choses avançaient toutes seules. On faisait la guerre parce que c'était la guerre. C'était une raison suffisante. Personne n'en voyait plus le sens et personne ne le cherchait non plus<sup>589</sup>.

Rezzori justifie son exaspération par le fait qu'en mettant la logique et la raison en échec, la guerre, sans objet selon lui, avait transformé les individus en de simples marionnettes soumises à la folie de gouvernants qui, eux, se distinguaient par leur démesure, et dont la seule puissance résidait finalement dans leur détermination à réduire le monde en un « vacuum<sup>590</sup> ». Instrumentalisés par des dirigeants qui étaient eux-mêmes incapables de justifier l'utilité du conflit qu'ils avaient provoqué, ils se retrouvaient coupés du réel voué à demeurer décousu et dépourvu de sens.

### III. 2. A. 1. c. Menaces sur l'avenir

En effet, l'ultime preuve qu'apporte l'auteur de l'éclatement du monde à cause de la guerre réside dans l'interprétation qu'il propose des événements de 1945.

<sup>587</sup> SmT, p. 190. MaS, p. 229: *Die Zeit floss der Stunde des Geschehens zu. Niemand vermochte sich ihr zu widersetzen. Geschweige denn dem Geschehenden.*

<sup>588</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Jedermann wird bereit sein festzustellen, dass die systematische Zerstörung heller Wahnsinn ist, dass dieser Krieg um nichts geführt wird, alle Phrasen nicht einmal mehr von denjenigen geglaubt werden, die sie erfinden, dass dieser Krieg längst über den Willen und die Macht derjenigen gewachsen ist, die ihn entfesselt haben, [...].*

<sup>589</sup> SmT, p. 192. MaS, p. 231: *Unbegreiflich war die Eigenläufigkeit des Vor-sich-Gehenden. Es wurde Krieg geführt, weil Krieg war. Das war Grund genug. Einen Sinn sah niemand mehr, suchte ihn auch nicht.*

<sup>590</sup> *Journal de guerre*. Note du 13 mai 1943: *das Vakuum.*

Selon lui, la perspective de la fin des hostilités ne suffisait pas à briser la paralysie générale. Elle n'apportait pas aux hommes la promesse qu'ils franchiraient bientôt un cap libérateur. Au contraire, l'atmosphère que dépeint Rezzori montre que la négativité menaçait de perdurer de manière insidieuse, car le conflit semblait avoir figé les choses à tout jamais. Au lieu d'inciter les Allemands à se projeter dans l'avenir et de constituer ainsi un nouveau départ, la situation de 1945 ne faisait que confirmer le caractère abstrait d'une réalité qui annihilait tout désir et tout projet :

Nous attendions. [...] Nous étions condamnés à l'attente. Ce qui se déroulait nous dépassait. Entre le matin et le soir, il y avait une journée. Après une journée, une autre journée. [...] Advienne que pourra. [...] Ne restait plus qu'à attendre ce qui allait arriver<sup>591</sup>.

Les effets dévastateurs de la guerre avaient nourri et ancré une vision fataliste de l'existence si bien qu'on ne pouvait envisager raisonnablement qu'une seule chose, à savoir la survenue d'une nouvelle tragédie qui prolongerait fatalement le chaos vécu depuis 1938.

Aussi Rezzori semblait-il exclure, dès 1943, la possibilité d'un règlement efficace du conflit dont même la potentielle conclusion officielle génèrerait, dans sa perspective, une nouvelle crise : « Il est difficile de décrire la soumission dont tous font preuve face à la catastrophe que tout le monde attend<sup>592</sup> ».

### **III. 2. A. 2. Une vision désespérée de l'humanité**

Le caractère apparemment indépassable des bouleversements engendrés par la guerre amène Rezzori à réfléchir aux conséquences dramatiques qu'elle eut sur les individus. En leur interdisant d'espérer quoi que ce fût, et en premier lieu de redevenir les acteurs de leur destin après son achèvement, la guerre avait, pour l'auteur, fragilisé, voire détruit ses contemporains.

#### **III. 2. A. 2. a. Confusion des sentiments**

Il dresse le portrait d'êtres, qui, rongés par la peur de mourir, figuraient des victimes. Déchirés entre des sentiments contradictoires, ils avaient perdu toute confiance dans la vie et en eux-mêmes.

---

<sup>591</sup> SmT, p. 221 et p. 223. MaS, p. 267-268: *Wir warteten. [...] Wir waren zum Warten verdammt. Das Geschehene geschah mit uns über uns hinweg. Aus Morgen und Abend wurde ein Tag. Aus einem Tag ein anderer. [...] Es mochte kommen, wie es wollte. [...] Wir mussten darauf warten.*

<sup>592</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943: *Es ist schwer, die Gottergebenheit (und die teilen sie alle) zu schildern, mit der alles auf die Katastrophe wartet.*

Le choc que leur infligeaient la barbarie de la guerre et la proximité de la mort les conduisait à éprouver des sentiments d'une rare intensité. Aussi Rezzori s'avère-t-il marqué par l'image d'individus, qui, épuisés nerveusement, risquaient de sombrer à tout moment dans la folie :

Je restai encore quelques jours à Berlin qui se vidait à vue d'œil. Toutes les conversations tournaient autour des attaques massives prévisibles, beaucoup de gens sont au bord de l'hystérie<sup>593</sup>.

L'aliénation qu'ils subissaient était si grande qu'ils en venaient à faire preuve d'un enthousiasme débordant à la moindre accalmie avant de sombrer à nouveau dans le désespoir le plus complet à la prochaine alerte. Rezzori admet lui-même n'avoir pas pu s'en empêcher à l'issue de séquences de bombardements particulièrement éprouvantes :

À dix heures, je me rends chez Frank. Toute la ville est encore en proie à une grande tension nerveuse. Elle est proche de la gaieté. [...] Frank est tout aussi surexcité que moi<sup>594</sup>.

Pareille versatilité implique que les individus étaient prisonniers de l'instant : la toute-puissance de l'événement leur dictait des émotions instinctives qui excluaient tout sentiment profond et durable qui aurait garanti leur noblesse d'âme et évité leur régression morale, en dépit des épreuves.

### III. 2. A. 2. b. Aveuglement

En outre, pareille instabilité les laissait également sans résistance face aux ravages occasionnés par la guerre. La peur qui s'emparait d'eux de manière fortuite les empêchait d'agir et renforçait leur état de dépendance à l'instant et au chaos, au point de n'être que des somnambules parfaitement apathiques que rien ne reliait plus au réel :

Des gens restent là, les bras ballants, ils passent, [...]. Les habitants d'immeubles en flammes sont assis quelque part dans le noir sur les tas d'affaires qu'ils ont sauvées sans réfléchir<sup>595</sup>.

---

<sup>593</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943, après l'appel que Goebbels lança aux Berlinoises pour qu'ils quittent la capitale menacée par les bombardements des Alliés: *Ich blieb noch einige Tage in Berlin, das zusehends leerer wurde. Die zu erwartenden Großangriffe bildeten das einzige Gesprächsthema, viele Leute erleben den Höhepunkt ihrer Hysterie.*

<sup>594</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Um 10 Uhr gehe ich [...] zu Frank. Immer noch herrscht über der ganzen Stadt die nervöse Anspannung. Sie wirkt wie Munterkeit. [...] Frank ist in der gleichen übersteigerten Laune wie ich.*

<sup>595</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Menschen stehen untätig herum, gehen vorbei, [...]. Irgendwo im Dunkel sitzen die Bewohner brennender Häuser auf wahllos geretteten Kramhaufen.*

En effet, leur extrême fragilité due à l'alternance de phases d'enthousiasme et de passivité les aveuglait. Incapables de procéder à une lecture lucide des événements, ils s'y abandonnaient sans regrets ni remords :

Je veux m'efforcer de montrer ce qui m'apparaît comme un élément caractéristique de toute cette guerre : l'indifférence sourde, imbécile et animale. [...] Aucune main ne se lève au moment où des avions nous survolent à la verticale et lâchent des milliers de kilogrammes de bombes particulièrement dévastatrices, aucune âme ne s'insurge contre la folie manifeste des événements<sup>596</sup>.

Pire, ils en venaient même à cautionner le déchaînement de la violence dans l'espoir qu'il abrégerait une situation devenue infernale, c'est-à-dire à manifester une tendance suicidaire parce que la vie n'avait plus de sens :

Le cynisme atteignait des sommets. Chaque bombe pouvait tuer des gens, détruire des maisons, faire des ravages. Elle punissait tout le monde et pas seulement ceux qui avaient cette guerre sur la conscience. Mais elle raccourcissait l'horreur<sup>597</sup>.

### III. 2. A. 2. c. Soumission et régression morale

Pour sa part, Rezzori fit preuve de discernement. Il comprit dès 1943 que ces hommes épuisés, désorientés et velléitaires étaient des proies idéales. Ils tombaient, sans même s'en apercevoir, dans le piège que leur tendaient les nazis qui n'avaient aucun mal à endoctriner des êtres sans défense incapables d'évaluer la portée et les conséquences du conflit puisqu'ils voyaient la guerre comme une fatalité qui se jouait des considérations individuelles.

Outre l'état léthargique dans lequel la guerre fit plonger les hommes, Rezzori montre qu'elle révéla leur véritable visage. Elle entraîna une régression morale qui permit de mesurer leur petitesse. Cette dernière revêtait plusieurs aspects. D'une part, le spectacle permanent de l'horreur endurcissait les êtres qui finissaient par se résoudre à la présence de la violence dans leur quotidien : « Même ce qui est extraordinaire n'est pas extraordinaire, mais très banal<sup>598</sup> ». Or, en s'acharnant à minimiser l'horreur pour tenter de la supporter, ils se rendaient eux-mêmes hermétiques au malheur des autres alors qu'ils enduraient les mêmes épreuves :

---

<sup>596</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943: *Ich will mich bemühen, das zu zeigen, was mir als charakteristisch für diesen ganzen Krieg erscheint: die stumpfe, blöde, tierische Unbetheiligkeit. [...], in Augenblicken, in denen Flieger senkrecht über den Häuptionen schweben und Tausende Kilogramm höchst rasanter Bomben fallen lassen, regt sich keine Hand, kein Gemüt gegen den offenbaren Wahnsinn der Vorgänge.*

<sup>597</sup> SmT, p. 193. MaS, p. 232: *Der Zynismus schlug hoch aus. Jede Bombe mochte Menschen töten, Häuser zerstören, Verwüstungen anrichten. Sie strafte alle, nur nicht diejenigen, welche diesen Krieg auf dem Gewissen hatten. Aber sie kürzte das Entsetzliche ab.*

<sup>598</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Selbst das Außergewöhnliche ist nicht außergewöhnlich sondern höchst banal.*

Des ambulances attendent, on porte des civières, on recouvre de draps des corps sans vie disposés en rangs serrés. On observe ce spectacle avec intérêt et curiosité, tout en y restant indifférent et insensible au plus profond de son être<sup>599</sup>.

En minant leur force d'empathie, la guerre érigeait des barrières entre les hommes qui choisissaient de privilégier leur propre intérêt. Il leur fallait se montrer égoïstes, afin de se protéger de la dégénérescence générale : « Chacun se préoccupe de son propre sort, et celui qui n'a rien à sauver ni à récupérer va dormir<sup>600</sup> ». La réalité que dépeint Rezzori dans son journal de guerre est donc celle d'un monde où les individus, réduits à la peur et à l'impuissance et obsédés par le désir de survivre, en étaient venus à s'affronter, renforçant ainsi à leur tour la logique de violence et de chaos qui tendait pourtant à les effacer.

### III. 2. A. 2. d. Le pessimisme d'un témoin sans illusions

Cette évolution négative explique le pessimisme d'un témoin partagé entre colère et autocritique.

De fait, Rezzori ne s'émut pas devant pareil spectacle. Le spectacle d'une humanité aussi résignée ne lui inspirait aucune pitié. Au contraire, la passivité des Berlinoises qu'il croisait dans les abris antiaériens attisait sa colère, car il refusait de voir la masse se laisser réduire à l'impuissance et avilir par des êtres sans scrupules. Son indignation qui révèle la distance qui le séparait de ses compagnons d'infortune était telle qu'elle l'amenait même à condamner sans appel leur torpeur.

En effet, l'apathie des Allemands était, pour lui, le signe évident de contradictions et d'un manque de courage qu'il expliquait par l'esprit, à ses yeux, obtus et paresseux des Allemands. L'ironie cinglante qu'il utilise à leur égard dans son journal rend sa critique encore plus acerbe :

---

<sup>599</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Rettungswagen warten, Bahren werden getragen, unter Tüchern Leichen in Reih und Glied gelegt. Man betrachtet all das interessiert und neugierig, bis in den Grund des Herzens gleichmütig, unbeteiligt.*

<sup>600</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Jeder ist mit dem Persönlichsten beschäftigt, und wer nicht selbst etwas zu retten oder zu bergen hat, geht schlafen.*

Rezzori n'inclut que quelques instantanés de la Seconde Guerre mondiale dans *La mort de mon frère Abel*. Il retient notamment un épisode symptomatique que vécut le narrateur-héros à Berlin, en 1944. Après une nouvelle nuit de bombardements, ce dernier ressort de l'abri où il s'était réfugié. Il se propose de raccompagner une jeune femme qu'il y a rencontrée et qui désire retrouver son enfant qu'elle a confié à ses parents. Ne pouvant progresser à travers les rues de Berlin qui ne sont plus qu'un tas de ruines, ils y renoncèrent. La jeune mère fait preuve de pragmatisme : soit son enfant a survécu et elle finira bien par le retrouver, soit il est mort et rien ne sert désormais plus de le rechercher. Le narrateur-auteur se range à son avis. Tous deux décident de profiter de l'instant présent et cèdent à leur désir, oubliant égoïstement le drame qui s'est déroulé et ses conséquences potentiellement funestes, comme le prouve la conclusion cynique du narrateur : « Nous nous tenons à nouveau par la main. On peut dire ce qu'on veut, mais c'est bon de survivre ». A, p. 126. A, p. 108: *Wir hatten uns wieder bei der Hand. Man kann sagen, was man will, aber es ist gut, zu überleben.*

Même pendant la quatrième année de guerre et malgré la peur de représailles, un Allemand reste allemand au plus profond de son âme. Le casque d'acier sur les crânes rasés est un symbole : rien de meilleur ne doit y pénétrer, aucune influence étrangère ne doit perturber le mélange d'éléments non ou à moitié digérés, de superstitions, de choses obscures, maladroites, [...], pubertaires, folles, ambitieuses et paresseuses qui compose l'esprit allemand. Heil<sup>601</sup> !

La condamnation catégorique qu'il formule dans son carnet de guerre semble partielle et excessive, d'autant plus qu'elle se nourrit de clichés.

Mais, son caractère outrancier est symptomatique. Il reflète avant tout l'intensité de la confusion de Rezzori. Il vivait le conflit en premier lieu comme un douloureux processus de désabusement. L'absence de solidarité et la faiblesse morale des individus lui apportaient la preuve irréfutable de la lente et inéluctable déshumanisation résultant du dérèglement du monde entamé en mars 1938 :

Il en va ainsi, quatre millions de Berlinoises pourraient le confirmer : face à l'horreur dont je n'ai quant à moi vu qu'une part infime et que j'ai consignée dans ce journal, toutes ces qualités légendaires ou ces vertus comme la compassion, la pitié, et même tout sentiment sont voués à l'échec<sup>602</sup>.

Pareille expérience déstabilisait Rezzori, car elle l'obligeait à remettre en cause la pertinence et l'utilité de vertus qui, auparavant, lui avaient encore servi de repères. Or, le résultat de la réflexion à laquelle il se voyait contraint était amer. Ce n'étaient pas uniquement les Allemands qui transgressaient de nobles principes. Leur échec le renvoyait à ses propres manquements, car lui aussi outrepassait des idéaux désormais dépourvus de sens. S'il lui en coûtait tant de reconnaître avoir perdu foi en l'humanité, c'est donc parce qu'il avait commencé à douter de lui-même et de son intégrité.

Par conséquent, l'autocritique à laquelle il était parvenu à se livrer nous permet de nuancer la nature de son exaspération. Conscient de ses faiblesses, Rezzori dirigeait aussi finalement contre lui-même la colère et la haine<sup>603</sup> qu'il exprime dans son journal de

---

<sup>601</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943: *Selbst im vierten Kriegsjahr und bei aller Angst vor der Vergeltung ist ein Deutscher in der Tiefe seiner Seele immer noch ein Deutscher. Der Stahlhelm [...] auf diesen stachelig geschorenen Köpfen ist ein Symbol: da soll nichts besseres hinein, kein fremder Einfluss solle das Beieinander von Un- und Halbverdaulichem, [...], Abergläubischem, Dünkelhaftem, Tölpelhaftem, [...], Pubertätlichem, Verranntem, Eifervollem und Denksfaulem des deutschen Geistes trüben. Heil!*

<sup>602</sup> *Journal de guerre*. Note décrivant la nuit du 23 août 1943: *Es ist so, vier Millionen Berliner könnten es bezeugen: angesichts eines Grauens, von dem ich selbst nur den allergeringsten Teil gesehen und hier aufgezeichnet habe, versagen all jene sagenhaften Eigenschaften oder Tugenden wie Mitgefühl, Mitleid, ja Gefühl überhaupt.*

<sup>603</sup> Le sentiment de haine qui transparait dans le journal de 1943 est un motif récurrent dans *Murmures d'un vieillard* et dans *Sur mes traces*. Il semble que l'auteur l'ait ressentie pour la première fois pendant la Seconde Guerre mondiale durant laquelle il a approfondi sa conscience historique qu'avait éveillée l'*Anschluss*. Elle est une réaction de colère et de dépit contre le dérèglement du monde sous l'effet de la

guerre. De fait, l'auteur ne prétendait pas se distinguer des êtres dont il dépeint la dérive. Au contraire, il posait un regard tout aussi intransigeant sur lui-même, avouant sans détour avoir fait l'apprentissage d'une indifférence à toute épreuve :

Je suis assis dans notre appartement vide et pillé qui était encore si beau et si agréable il y a quelques semaines et je me réjouis de la dureté et de l'inaccessibilité de mon cœur qui ne tient à presque plus rien. [...] Le progrès accompli consiste à revendiquer haut et fort la plus grande dureté. [...] La dureté devait elle aussi se durcir, pour faire un jeu de mots<sup>604</sup>.

La fierté que l'auteur prétendait retirer d'une attitude censée lui permettre de prendre du recul par rapport au malheur n'était que feinte. Preuve de sa propre régression, le cynisme perceptible dans cette déclaration n'était qu'un masque que Rezzori revêtait pour oublier les souffrances que lui infligeait sa désorientation. Il était d'ailleurs inutile de fuir lâchement en ignorant autrui, car son malaise finissait malgré tout toujours par le rattraper et l'assaillir, l'obligeant donc à transformer son journal tantôt en théâtre dédié à la mise en scène d'un héros fier et solitaire, tantôt en refuge où il pouvait s'avouer à lui-même ses fêlures et crier son désespoir :

J'avais l'impression de ne plus être celui que j'avais été. Sans bien sûr savoir de quelle façon je ne l'étais plus. Ou comment j'étais devenu quoi ? Berlin ne me donnait aucun repère qui aurait pu m'aider. Surtout à cette époque<sup>605</sup>.

### III. 2. A. 3. La conscience de devoir dire non à la guerre

Nous observons une différence notable entre l'attitude de l'auteur lors de l'*Anschluss* et son état d'esprit pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le journal de 1943 illustre ce tournant décisif. Alors que la césure de mars 1938 avait brutalement déclenché le réveil de sa conscience historique, mais l'avait privé de ses moyens, le laissant incapable de formuler sa métamorphose et celle du réel, tant cette dernière avait été violente, la multiplication des événements dramatiques qui continuaient de semer le chaos depuis le début de la guerre l'obligeait à préciser et à formuler son positionnement. Après avoir été dépassé par la crise du printemps 1938 et l'expérience d'une masse dont il ne saisit qu'après coup la fascination et la manipulation par un potentat

---

multiplication des crises historiques, mais aussi contre l'impuissance qu'il avait ressentie et enfin pleinement mesurée face à l'Histoire.

<sup>604</sup> *Journal de guerre*. Note dont la date n'est pas stipulée. Elle a été rédigée après le 23 août 1943: *Ich sitze in unserer leeren, ausgeplünderten Wohnung, die vor ein paar Wochen noch so hübsch und wohnlich gewesen ist, und freue mich der Härte und Unangreifbarkeit meines Herzens, das an kaum etwas mehr hängt. [...] Der Fortschritt ist die Ehrlichkeit, das laute Ja-sagen, mit dem ich mich zu aller Härte bekenne, [...]. Auch die Härte musste sich nämlich erhärten, um ein Wortspiel zu gebrauchen.*

<sup>605</sup> SmT, p. 189. MaS, p. 228: *Überhaupt hatte ich das Gefühl, nicht mehr der zu sein, der ich gewesen war. Ohne allerdings zu wissen, in welcher Weise ich's nicht mehr war. Oder wie oder was ich geworden war. Berlin gab mir dazu keinen Anhaltspunkt. Erst recht nicht die Zeit.*

avide de pouvoir, Rezzori avait assez mûri pour se trouver en mesure de dresser, au cœur de la guerre, un bilan lucide des événements qui l'accablaient tout autant que l'entrée triomphale de Hitler à Vienne. Conscient des enjeux et des dangers du conflit, Rezzori percevait la nécessité d'affronter enfin concrètement la réalité, aussi dangereuse et effrayante fût-elle, au lieu de la fuir comme lors de l'*Anschluss*.

Dans ce contexte, le besoin que Rezzori éprouvait de dénoncer, comme nous l'avons établi, les conséquences néfastes de la guerre indique qu'il s'apprêtait à franchir un nouveau cap. Le sentiment de révolte qui l'animait en constatant la poursuite du processus de subordination de la masse indique qu'il était en train de passer du rang de spectateur désabusé à celui d'acteur conscient et critique de la transformation du réel.

Cependant, l'auteur proclame, dans son journal, non pas son désir d'entrer concrètement en résistance contre la guerre, mais celui de refuser un état d'esprit général pernicieux qui figeait les individus dans le désespoir et la résignation et qui l'exaspérait personnellement : « On ne peut plus continuer à être un spectateur des événements. Il faut s'engager<sup>606</sup> ».

Fort des leçons qu'il avait tirées du passé récent, notamment de l'entière soumission des Viennois lors de l'*Anschluss*, Rezzori mesurait en effet son isolement et les limites de ses moyens d'action face à l'aveuglement désormais aggravé de la majorité de ses contemporains, dont la nature profondément suiviste avait contribué à la catastrophe :

« Et que devrait-il se passer ? Une révolution, une insurrection... ». Non, pas une insurrection des masses (les masses, et particulièrement les masses allemandes, ont suffisamment prouvé à quel chaos lamentable, dépourvu de but et stérile ils associent une insurrection) - non, mais une insurrection de la raison<sup>607</sup>.

Autrement dit, la stratégie de révolte qu'imagina Rezzori traduisait une forme d'humilité et de prudence : elle visait uniquement à revendiquer enfin sa propre force de discernement et son esprit critique qu'il avait paradoxalement forgés après l'*Anschluss*. Il considérait ces deux éléments comme les seules armes possibles et efficaces dont disposait tout être désireux de s'élever contre la déshumanisation en marche puisqu'ils permettaient

---

<sup>606</sup> *Journal de guerre*. Note du 8 juillet 1943 : [...] : *die Bewegungen, die jetzt erforderlich sind, um an der Oberfläche des Wirbels zu bleiben. Es geht nicht länger an, Zaungast der Ereignisse zu bleiben. Man muss sich beteiligen*. Rezzori avait déjà exprimé un désir de résistance similaire le 13 mai 1943 : « L'époque dans laquelle nous vivons est si forte qu'il sera difficile de s'élever au-dessus d'elle. [...] Il faut s'engager ». *Die Zeit, in der wir leben, ist so stark, dass es schwer sein wird, sich über sie zu erheben. [...] Man muss sich beteiligen*.

<sup>607</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943 : „*Was sollte geschehen. Eine Revolution, ein Aufstand...*“ „*Nein, kein Aufstand der Massen (die Massen haben zur Genüge bewiesen, besonders die deutschen Massen, was für ein klägliches, ziel- und planloses und unergiebiges Durcheinander das ist, was sie unter einem ‚Aufstand, verstehen) R'nein, ein Aufstand der Vernunft*.

d'affirmer envers et contre tout une conscience individuelle, promesse d'un avenir meilleur :

Lors d'une visite chez H où l'on broyait du noir, je formulai une thèse qui surprit et effraya les personnes présentes, à savoir que l'époque était bel et bien grande et se prêtait comme aucune autre au développement d'une individualité (véritable, forte et au-dessus de la moyenne). Je n'entendais pas m'opposer ainsi à des considérations éternellement stériles et mélancoliques sur notre temps, [...]. Je le pense vraiment, et cette idée finira par avoir une incidence sur ce qui se déroule<sup>608</sup>.

En outre, la détermination de Rezzori d'entrer en opposition intérieure contre la guerre se lit aussi dans le projet qu'il avait nourri, dès 1943, de procéder à un travail de mémoire à l'issue des combats. Continuer à résister au-delà du conflit qui semblait donc contre toute attente avoir décuplé son énergie s'imposait à lui comme une évidence. En livrant son témoignage sur les années de souffrances et d'horreur, l'auteur aspirait à rétablir la vérité que les acteurs de la guerre avaient tue ou dédramatisée en endoctrinant la masse :

J'aimerais atteindre l'âge de 500 ans pour voir comment l'histoire de cette époque se déformera peu à peu, pour voir qui l'on élèvera au rang de héros et de rédempteurs ou qui l'on présentera comme des monstres démoniaques [...] et pour savoir si je parviendrai à pousser ma chansonnette au milieu de ce tumulte pour qu'elle continue de résonner un peu, quand l'essentiel sera passé<sup>609</sup>.

Rezzori pensait qu'un tel travail relevait de son devoir. Analyser les mécanismes de la catastrophe de 1939-1945 serait une façon de prolonger l'acte de résistance dont il avait saisi le caractère impératif, mais qu'il ne cherchait pas à accomplir au-delà de l'espace de son journal intime. Grâce au témoignage qu'il envisageait de délivrer, il espérait éclairer ses contemporains et contribuer à éviter qu'un tel drame ne se reproduise, car il dépasserait ainsi l'impuissance qu'il ressentait cruellement face à l'inertie de la masse. Il puisait de la sorte la force nécessaire pour croire en un avenir meilleur que les individus avaient compromis, voire auquel ils semblaient avoir renoncé, en cédant à un immobilisme synonyme de paralysie que Rezzori fustigeait en 1943 :

Chacun fuit clairement devant sa part de responsabilité ou ne serait-ce que sa participation aux événements. [...] [les gens] nourrissent encore les mêmes pensées dans les mêmes

---

<sup>608</sup> *Journal de guerre*. Note du 1<sup>er</sup> juin 1943: *Bei einem Besuch bei H, bei dem wieder einmal bis zum Überdruß Trübsal geblasen wurde, stellte ich zum Staunen und Entsetzen der Anwesenden die These auf, dass die Zeit wirklich groß sei und wie keine andere geschaffen, Individualität (wirkliche, starke, überdurchschnittliche Individualität) zu entwickeln. Dies war nicht aus Opposition gegen das ewige fruchtlose melancholische Zeitbetrachten, [...]. Es ist meine wirkliche Meinung, und sie wird, [...], noch auf das Tatsächliche wirken.*

<sup>609</sup> *Journal de guerre*. Note dont la date n'est pas stipulée. Elle a été rédigée après la nuit du 23 août 1943: *Ich möchte 500 Jahre alt werden, um zu erfahren, wie die Geschichte dieser Zeit sich allmählich verfälscht, was man zu Helden und Erlösern und was zu teuflischen Bösewichtern macht [...] und ob es mir wohl gelingen wird, inmitten dieses tosenden Lärms mein Liedchen so zu singen, dass man es auch dann noch, wenn das Meiste verklungen ist, ein wenig hört.*

cerveaux et les mêmes sentiments dans les mêmes cœurs. [...] Je fus ébranlé lorsque je le compris<sup>610</sup>.

### **III. 2. B. De singulières stratégies de défense et de résistance entre 1939 et 1945**

En dépit de sa lecture critique de la crise de 1938-1945, la réponse que Rezzori formula aux événements dévastateurs semble présenter des limites.

D'une part, la tentative de résistance dont il exprima en son for intérieur le désir se restreint, comme nous l'avons souligné, à la dénonciation des injustices et de l'horreur que la guerre provoqua dans le cadre du seul journal de 1943. Or, ce dernier n'était destiné initialement à aucun lecteur et n'engageait donc en rien l'auteur.

D'autre part, la décision de Rezzori d'élaborer, durant cette période, différentes stratégies destinées à refouler, voire à fuir, malgré tout, le réel dont il avait perçu le non-sens et l'éclatement, apparaît *a priori* en contradiction avec les enseignements qu'il retira pourtant très tôt du conflit.

Il convient de nous demander s'il s'agit véritablement d'un paradoxe ou si l'auteur poursuivait un but précis en appliquant une telle tactique.

#### **III. 2. B. 1. Un détachement suspect jusqu'en septembre 1939**

##### **III. 2. B. 1. a. Le choix de dédramatiser la situation allemande**

La première dimension que revêtit cette fuite devant le réel qui s'était pourtant imposé brutalement à lui dès mars 1938 à Vienne consiste dans un réflexe surprenant, voire suspect : celui d'afficher en public et dans son quotidien une parfaite indifférence aux développements politiques qui suivirent l'*Anschluss*. Celui qui avait fui la capitale autrichienne parce que le triomphe de Hitler lui avait paru indicible et lui avait semblé marquer le début d'une nouvelle ère placée sous le signe de la déraison et de l'arbitraire ne chercha pas à expliquer cette tragique expérience. À l'inverse, il se contenta d'abord du calme trompeur qui régnait encore à Berlin, à son arrivée en 1938, comme si rien ne s'était passé ni n'arriverait plus :

---

<sup>610</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943: *Jeder stellt sich ganz deutlich aus der Verantwortung oder auch nur der Beteiligung an dem, was vorgeht heraus. [...] sie haben phänomenalerweise noch dieselben Gedanken in denselben Hirnen und dieselben Gefühle in denselben Herzen bewahrt [...]. Ich war erschüttert, als ich das begriffen habe.*

On ne sentait même pas la présence des nazis. Si ce n'est bien sûr, dans l'inquiétante abstraction des émissions radio crachées sans discontinuer par des haut-parleurs installés dans tous les lieux publics<sup>611</sup>.

Rezzori se contredisait apparemment en s'obstinant à considérer les évolutions en cours comme quelque chose d'abstrait, c'est-à-dire d'insaisissable et sans conséquences alors qu'il ressentait un malaise, comme il l'avoue lui-même dans cette description. En effet, il devait nier l'impact de la propagande nazie sur le présent, bien qu'il ait déjà vu de ses propres yeux les effets néfastes de l'endoctrinement sur la masse subjuguée des Viennois au printemps et qu'il ait pu spontanément en déduire que la campagne orchestrée par les nazis conduirait fatalement à la même subordination du peuple allemand. Il semblait ainsi se fourvoyer d'autant plus qu'il ne pouvait s'empêcher d'opérer un lien entre les deux phénomènes, malgré ses efforts pour dédramatiser la situation :

Je me remémorais ce que j'avais entendu et les images que j'avais vues dans les magazines sur la guerre qui avait éclaté en 1914. Tout avait commencé comme à Vienne en mars 1938. Des masses humaines entraînées par un enthousiasme patriotique. Des mères et des fiancées fêtant avec allégresse de jeunes héros à l'ombre de grands chênes. Il devait bien y avoir quelque chose de ce genre ici aussi. Sinon, d'où viendrait le tumulte des voix que l'on entendait quand Goering ou un autre paladin du grand Führer faisait un discours ? Quelque part, de jeunes héros devaient bien être en marche, se préparer à partir pour ce qui allait arriver<sup>612</sup>.

Aussi refusons-nous d'interpréter le détachement que s'attachait à montrer ce témoin de l'*Anschluss* devant les prémices d'un drame similaire, voire d'une plus grande ampleur encore, comme l'expression d'une candeur et d'une ignorance que son expérience récente avait annulées. Il illustre au contraire sa tentative de se mettre des œillères, afin d'ignorer une réalité devenue trop évidente et trop accablante. Tout porte à croire que Rezzori voulait répondre à l'aveuglement de la masse, qui, pour sa part, demeurerait ignorante et n'avait pas encore compris qu'on la manipulait par une forme d'aveuglement délibéré. Incapable de supporter le poids écrasant de la vérité, l'auteur envisageait cette tactique comme un geste désespéré d'auto-défense.

---

<sup>611</sup> SmT, p. 164-165. MaS, p. 197: *Nicht einmal von den Nazis war etwas zu spüren. Außer, freilich, in der unbehaglichen Abstraktion von Radiomeldungen, die aus den überall an öffentlichen Stätten aufgedrehten Lautsprechern quollen.*

<sup>612</sup> SmT, p. 190. MaS, p. 228-229: *Ich rief mir ins Gedächtnis, was ich vom Kriegsausbruch 1914 gehört und in Zeitschriften gesehen hatte. Es war gewesen wie in Wien im März 1938. Von vaterländischer Begeisterung hingerissene Menschenmassen. Jauchzende Mütter und Bräute um junge Helden im Eichenlaub. Irgendwas der Art musste es doch diesmal geben. Wo käme sonst das Gebrause der Stimmen her, wenn Reichsmarschall Göring oder ein anderer der Paladine des großen Führers sprach? Irgendwo mussten die jungen Helden aufmarschieren, sich erfinden zum Transport ins kommende Geschehen.*

Certes, il affichait une grande insensibilité, comme si les événements de mars l'avaient immunisé contre tout nouveau déchaînement de violence :

Un peu de remue-ménage en novembre. Bruit de fenêtres qui se cassent, des voix qui vocifèrent dans la nuit, comme en 1919 en Bucovine. Mais cette fois, ce n'était pas la racaille qui se livrait au vandalisme mais les troupes bien disciplinées de la SA. Nuit de cristal. Toutes les vitrines des quelques boutiques juives qui restaient sur le *Kurfürstendamm* furent défoncées. Même les synagogues brûlaient. Cela ne pouvait impressionner quelqu'un qui avait vécu les événements de mars à Vienne<sup>613</sup>.

Mais, cette indifférence était feinte. Elle lui servait à masquer le profond désarroi que lui infligeaient les échos de l'*Anschluss* qu'il percevait nettement à Berlin et qu'il entendait ainsi étouffer, pour survivre.

### III. 2. B. 1. b. La fuite hors d'Allemagne

L'égoïsme dont Rezzori fit preuve jusqu'au début de la guerre l'année suivante constitue un indice supplémentaire de sa tentative de s'extraire du présent alors qu'il pressentait l'imminence d'un nouveau cataclysme. En cherchant à satisfaire exclusivement ses désirs, le jeune homme essayait de se concentrer sur sa propre personne, afin de placer son « je » au centre du monde et d'en bannir l'actualité effrayante.

La description que Rezzori donne de ses activités durant cette période charnière correspond apparemment à la vie d'un jeune dandy. Au lieu de revenir à Berlin après un séjour de ski de plusieurs mois près de Salzbourg durant l'hiver 1938, il investit avec une grande désinvolture son premier salaire dans le financement d'un voyage de formation à travers l'Angleterre, la France et l'Italie :

C'était plus que ce que je n'avais jamais possédé, et c'était moi qui l'avais gagné. Je décidai de le consacrer à la meilleure chose du monde : à moi-même<sup>614</sup>.

Pourtant, Rezzori n'entreprit pas ce périple dans le seul but de se distraire. Le choix de sa destination le confirme. En Angleterre, il retrouva un climat politique différent et évolua dans une société qui n'était pas gangrenée par la propagande nazie. Les Anglais qu'il côtoyait et dont il salue l'élégance dans son autobiographie incarnaient un monde libre et raffiné. Aussi le divertissement s'avérait-il être une façade. En Angleterre, il n'aspirait pas

<sup>613</sup> SmT, p. 176. MaS, p. 211: *Ein wenig Aufruhr im November. Klirrende Fensterscheiben, Gebrüll in den nächtlichen Straßen wie 1919 in der Bukowina. Aber diesmal war's nicht der losgelassene Mob, der randalierte, sondern disziplinierte Truppen der SA. Die Kristallnacht. Was an jüdischen Geschäften auf dem Kudamm übriggeblieben war, lag in Scherben. Auch Synagogen brannten. Einem, der den März in Wien erlebt hatte, konnte das nicht imponieren.*

<sup>614</sup> SmT, p. 182. MaS, p. 219: *Es war mehr, als ich bislang in der Hand gehabt hatte, und es war selbstverdient. Ich beschloss, es der besten Sache der Welt zu widmen: mir selbst.*

à suspendre le cours du temps pour céder simplement au désir nostalgique de se replonger dans des souvenirs immatériels : ceux de son enfance à laquelle il associait l'image des gouvernantes anglaises chargées de son éducation à Czernowitz. Il était venu y trouver, au contraire, la preuve concrète de l'existence d'une réalité qui surpassait celle de l'espace germanophone corrompu et avili par l'idéologie nazie. En dépit de la légèreté avec laquelle il feignait d'avoir décidé de mener ce voyage, il y voyait finalement un moyen de rejeter le dérèglement et l'affadissement qu'il avait perçus dans son quotidien à Berlin et de se projeter dans un avenir où règneraient les valeurs positives et nobles qu'appliquait encore l'Angleterre.

L'étape italienne de son aventure s'inscrivait dans la même logique. Il s'y mit uniquement en quête de paysages bucoliques et de scènes pittoresques dont les personnages idylliques lui semblaient appartenir à des temps archaïques, portant « encore le costume traditionnel, [labourant] avec des bœufs. De grands bœufs blancs à larges cornes qui avançaient avec la dignité de bêtes de sacrifice, pour plaire aux dieux. Avec un gamin à la chevelure noire et bouclée, debout, comme s'il conduisait les coursiers de Diomède<sup>615</sup> ». Se fondre dans un tel cadre était pour lui une autre façon de croire en la possibilité d'une alternative tangible au présent allemand insipide, décousu et effrayant qu'il abhorrait. On peut émettre l'hypothèse qu'il avait ainsi l'impression d'y puiser la force et la sérénité nécessaires pour résister aux tensions pesantes et à la fébrilité auxquelles les individus étaient soumis en permanence en Allemagne.

C'est à Naples que cette mécanique destructrice le rattrapa. Rezzori y apprit la nouvelle de l'accord conclu entre Berlin et Moscou<sup>616</sup>. Il n'eut alors pas d'autre choix que de reconnaître la gravité de la situation qu'il avait voulu fuir en s'éloignant concrètement de l'Allemagne pour retrouver et affirmer son goût de la vie et de la liberté.

### III. 2. B. 2. Le désengagement de Rezzori pendant la Seconde Guerre mondiale

On pourrait croire que Rezzori modifia la trajectoire qu'il avait prise depuis *l'Anschluss* lorsque la menace de la guerre se précisa, ou, au plus tard quand elle éclata en septembre 1939 et quand il fut obligé d'analyser la situation, ce qu'il fit du reste, comme nous l'avons vu, avec beaucoup de lucidité.

---

<sup>615</sup> SmT, p. 187. MaS, p. 226: *Damals trug das Landvolk noch Tracht. Es ackerte mit Ochsen. Weiße, weithornige Ochsen mit der Würde von Opfertieren, den Göttern wohlgefällig. Esel zogen Karren mit riesigen Rädern. Ein schwarzgelockter Bauernlummel stand darin aufrecht, als lenkte er die Rosse des Diomedes.*

<sup>616</sup> La Roumanie avait dû céder la Bucovine et la Bessarabie à l'Union soviétique. Les germanophones étaient sommés de regagner le Reich. Rezzori prit peur pour sa mère qui vivait encore à Czernowitz.

Or, il n'en fut rien. Après avoir saisi l'avancée irrésistible de l'arbitraire à laquelle son expérience de l'*Anschluss* l'avait rendu plus sensible que ses contemporains allemands, l'auteur souffrit d'une seule obsession : développer sans tarder plusieurs stratégies, afin de se soustraire, par tous les moyens, à une réalité accablante qui s'imposait à lui avec force. Rezzori n'avait qu'un impératif : ne prendre aucune part active au drame qui se jouait, afin de ne pas être entraîné dans la spirale infernale de la violence et de la destruction qui régnait.

### III. 2. B. 2. a. Le refus de tout enrôlement militaire

La première solution que l'auteur envisagea pour essayer d'échapper au présent ravageur consista en un refus significatif qu'il opposa durant toute la période. Il convient de le souligner parce qu'il influença son destin de manière décisive en éloignant la menace de mort à laquelle étaient directement exposés tous ses contemporains engagés sur le front : celui de tout enrôlement militaire.

En 1939, les deux options qui s'offraient à lui le révélaient pareillement. En effet, toutes deux l'obligeaient à combattre, donc à subir directement la violence d'une guerre que, lui, voulait contourner : soit revendiquer officiellement le statut d'Allemand de souche (*Volksdeutscher*) à la commission des personnes déplacées, ce qui lui aurait valu d'être incorporé dans la SS, soit retourner en Roumanie où il aurait également risqué d'être recruté dans un régiment et dû attendre de savoir si le pays allait rester neutre ou s'engager dans le conflit.

Rezzori sortit de l'impasse qui semblait inévitable en faisant preuve de pragmatisme. Concrètement, l'auteur ne pouvait revendiquer aucune appartenance nationale. Rien ne lui permettait de prouver, à Berlin, qu'il était roumain, car il était originaire d'une région qui était placée désormais sous l'autorité de l'Union soviétique. Sans la certification du statut de *Volksdeutscher*, il n'était pas davantage allemand. Autrement dit, il « [n'était] rien, [...] [Il flottait] dans l'espace. Entre ciel et terre, comme le tombeau de Mahomet<sup>617</sup> ». Toutefois, il détenait un passeport roumain valable jusqu'à la fin de l'année 1940. Ce dernier lui conféra une sorte d'immunité. Grâce à lui, Rezzori n'avait pas besoin de rendre de comptes aux autorités allemandes. Il jouait la carte du temps, en se raccrochant à un

---

<sup>617</sup> SmT, p. 191. MaS, p. 230: *Du bist nichts, Mann. Du schwebst frei im Raum. Zwischen Himmel und Erde wie Mohammeds Grab.*

document qui l'excluait, à son grand soulagement, pour ainsi dire officiellement des événements et qu'il considérait par conséquent « comme un puissant talisman<sup>618</sup> ».

À partir de 1942, Rezzori risquait d'être refoulé en Roumanie où il était désormais considéré comme déserteur. Cependant, il ne céda pas à la panique et se montra à nouveau étonnamment opportuniste. De fait, il profita d'un paradoxe de l'administration pour ne pas avoir à s'engager : pour qu'un individu de sa classe d'âge devienne Allemand, il devait impérativement avoir été soldat. Mais on ne pouvait être soldat allemand sans avoir la citoyenneté allemande. Aussi Rezzori eut-il l'audace de s'engager comme volontaire, en sachant pertinemment qu'il ne pourrait être incorporé qu'au terme d'un processus de naturalisation forcément long. Quant à la vérification de son caractère 'aryen', elle s'avérait tout aussi laborieuse. Le chaos engendré par la guerre multipliait les difficultés à obtenir des papiers établis en Roumanie attestant de ses origines.

Feindre de prendre parti pour l'Allemagne relevait de la provocation de la part d'un être qui considérait que n'importe quelle forme d'engagement ou de prise de position renforcerait le processus de destruction et s'en gardait donc par principe. Le ton ironique de l'auteur au moment de relater l'effet escompté de son stratagème sur ceux qu'il considérait comme ses ennemis et qu'il entendait duper en agissant de la sorte le prouve :

Tous ceux qui auraient voulu jeter un œil dans notre passeport auraient bien été obligés de voir que – même si nous étions étrangers, et qui plus est ennemis – nous nous étions engagés dans les parachutistes. De quoi se mettre au garde à vous : Heil Hitler!<sup>619</sup> !

Rezzori avait fait de sa détermination à entretenir un mensonge, à savoir celui de sa soumission à l'Allemagne dont il mesurait et détestait la folie et la violence, une option singulière. Elle était censée l'aider à échapper à l'implacable logique de guerre, car refuser de s'enrôler présentait un double avantage. Pareille esquive augmentait sa propre sécurité tout en lui conférant une neutralité salvatrice à ses yeux. En se désengageant, Rezzori pensait ne pas risquer d'augmenter les tensions et les divisions d'un monde en proie à un inexorable processus de dérèglement.

### **III. 2. B. 2. b. Le cynisme comme arme d'une rébellion solitaire**

L'unique combat que Rezzori était prêt à mener consistait à survivre en préservant son indépendance. Il puisa assez de force dans sa rébellion solitaire pour défier, du moins

---

<sup>618</sup> SmT, p. 191. MaS, p. 230: *[Er] schützte mich wie ein mächtiger Talisman.*

<sup>619</sup> SmT, p. 192. MaS, p. 231: *Wer unsere Personalausweise sehen wollte, bekam zu lesen, dass wir **Obwohl Auslander, ja sogar Feinde **uns zu den Fallschirmjagern gemeldet hatten. Das riss die Hacken zusammen: Heil Hitler!*

intérieurement, les Allemands qui continuaient quant à eux de respecter les notions d'honneur et de devoir dont la guerre avait révélé les limites. En effet, l'auteur fit du cynisme son arme la plus efficace : il lui permettait de soutenir le regard interrogateur et suspicieux des Berlinoises dont les fils étaient en danger au front, en assumant apparemment sans le moindre scrupule son statut privilégié de spectateur neutre d'événements de plus en plus dramatiques :

Pourtant « la vie continuait », comme on dit. La vie continuait au prix d'un assouplissement de la morale brandie haut et fort. On faisait son devoir. Ou pas – comme nous, par exemple. Comme beaucoup d'autres qui avaient trouvé un moyen de ne pas le faire. D'une façon ou d'une autre, tous ceux qui le pouvaient étaient des planqués<sup>620</sup>.

On observe donc un changement dans la manière dont l'auteur se positionna après le déclenchement du conflit. Certes, il s'obstina à mettre le présent à distance en faisant tout pour échapper à son devoir militaire. Mais un tel refoulement redoubla sa haine de la guerre qu'il s'était efforcé d'ignorer et de taire jusqu'en 1939. Désormais, c'était elle qui lui insufflait l'énergie nécessaire pour élaborer en permanence avec lucidité des tactiques, qui, dans sa perspective, ne traduisaient aucune lâcheté de sa part. Selon lui, elles l'obligeaient à faire tout autant preuve de courage que s'il avait réellement combattu, car il devait affronter les nazis et les partisans de la guerre avec leurs propres armes, en l'occurrence, les insuffisances et les contradictions des mesures et des réglementations qu'ils avaient établies.

### **III. 2. B. 2. c. Le masque d'une existence frivole et désinvolte et ses limites**

Au lieu de réfléchir à un moyen d'entrer en résistance contre un système dont il avait perçu et dont il déplorait la perfidie, afin de sinon protéger ses contemporains contre ses effets néfastes, du moins de manifester de l'empathie envers eux, Rezzori privilégia exclusivement son propre intérêt, sa propre sécurité et ses propres plaisirs. Or, le repli sur le moi privé qu'entraînait le choix d'une vie frivole fit que Rezzori se condamnait lui-même à ne plus participer à la marche du monde :

Il me faut tout d'abord souligner le fait que je considérais les événements de jadis et d'ailleurs plusieurs phénomènes qui apparaissaient autour de moi, avec une curiosité distante, comme si au fond rien de tout cela ne pouvait me concerner directement, et ce pas

---

<sup>620</sup> SmT, p. 192. MaS, p. 232: *Trotzdem „ging das Leben weiter“, wie man so sagt. Es ging weiter bei Auflockerung aller laut gepredigten Moral. Man kam seinen Pflichten nach. Oder auch nicht R wie wir, zum Beispiel. Wie ungezählte andere, die aus den ihren einen Ausweg gefunden hatten. Auf irgendeine Weise war jeder, der's konnte, ein Drückeberger.*

uniquement parce que j'étais citoyen roumain. Il m'était même impossible de m'imaginer ce qui se produisait réellement<sup>621</sup>.

Autrement dit, le refoulement de la réalité que l'on pourrait, à la limite, encore qualifier de naïf<sup>622</sup> avant 1939 consista en une forme de fuite pendant la guerre. La légèreté avec laquelle l'auteur s'adonna à ses nombreuses aventures sentimentales et aux plaisirs de la vie mondaine de la capitale aussi longtemps qu'il y séjourna, et ce en continuant de profiter du soutien financier de ses parents, suggère que Rezzori cherchait à se rendre complètement insensible au présent menaçant qui le dépassait :

J'avais vingt-quatre ans et j'étais pour ainsi dire ce que l'on appellerait aujourd'hui un playboy. [...], j'aspirais à mener la vie d'un oisif élégant<sup>623</sup>.

Certes, Rezzori revendiquait fièrement sa désinvolture en juxtaposant, sans aucune transition, la description du spectacle désespérant qu'offrait Berlin et celle de sa vie apparemment si facile et si joyeuse remplie d'élégance et de futilité :

La vie continuait, même si elle était scandée par l'arrivée régulière d'escadrilles ennemies. Leurs bombes laissaient derrière elles une ville de plus en plus dévastée. On faisait de plus en plus souvent la chaîne avec des seaux pour aider à éteindre un incendie avec dix litres d'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tas de cendres. On passait aussi beaucoup de temps dans les abris antiaériens. Je poursuivais ma vie aussi élégamment que possible ; je dînais moins souvent chez Horcher que chez Pelzer, presque un établissement de première catégorie quand même ; je dansais au Jockey, faisais gentiment des promenades à cheval avec mademoiselle von T., pas à Potsdam certes, mais dans le *Tiergarten*. J'y avais ma propre monture. Je prenais aussi part à la vie culturelle, pour autant qu'elle existât encore. [...], la société berlinoise tenait bon<sup>624</sup>.

---

<sup>621</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Greif zur Geige Frau Vergangenheit*. (Il s'agit du nouveau titre que Rezzori donna, en 1978, à la réédition de son premier roman intitulé *Flamme qui se consume* [*Flamme, die sich verzehrt*]). München, Bertelsmann, 1978, p. 9: *Hier sei zunächst nur festgestellt, dass ich die Geschehnisse von damals und überhaupt vielerlei Neues um mich her mit einer distanzierteren Neugier betrachtete, als könne mich davon eigentlich nichts direkt betreffen. Und zwar nicht nur darum, weil ich rumänischer Staatsangehöriger war. Was wirklich geschah, kam gar nicht in meinen Vorstellungsbereich.*

<sup>622</sup> Nous émettons tout de même des réserves dans la mesure où l'*Anschluss* avait constitué une étape traumatisante qui déclencha le processus de réflexion historique de Rezzori, comme l'auteur l'admet lui-même : « Il est toutefois regrettable que je ne sois pas resté aussi innocent en 1990 que je ne l'avais été avant le 12 mars 1938 et que je le suis resté malgré la pluie de bombes s'abattant sur Berlin (là, cependant, ayant déjà le cynisme morbide du spectateur involontaire ». MV, p. 244. GG, p. 156: *Bedauerlich ist immerhin, dass ich 1990 nicht so unschuldig geblieben bin, wie ich's vor dem 12. März 1938 gewesen war und selbst im einsetzenden Bombenhagel auf Berlin (da allerdings schon mit dem galgenhumorigen Zynismus des unfreiwillig Zuschauers) geblieben bin.*

<sup>623</sup> *Greif zur Geige Frau Vergangenheit*, p. 9: *Ich war vierundzwanzig Jahre alt und etwa das, was man heute als einen Playboy bezeichnen würde. [...], [ich] trachtete, das Leben eines eleganten Müßiggängers zu führen, [...].*

<sup>624</sup> SmT, 196. MaS, p. 236: *Das Leben ging ja weiter, wie gesagt, wengleich skandiert von regelmäßigen Einflügen von Feindverbänden. Deren Bomben machten die Stadt allmählich zahnstückig. Man geriet immer häufiger in Eimerketten und musste mit zehn Liter Wasser Großbrände löschen helfen, bis nur noch Aschenhaufen übrig waren. Verbrachte auch viel langweilige Zeit in Luftschutzkellern. Ich führte mein Leben weiter, so elegant es ging, speiste zwar nicht regelmäßig bei Horcher, aber doch bei Peltzer, also beinahe erste Kategorie, tanzte ein Jockey und ritt fleißig mit Fräulein von T. aus, allerdings nicht in Potsdam,*

Mais, il nous semble qu'en se comportant ainsi, l'auteur utilisait le mode de la provocation à dessein. Affranchi des derniers liens qui auraient pu subsister entre lui et ses contemporains, il espérait n'avoir plus à considérer de manière critique, à la lumière de la misère et de la détresse morale auxquelles était réduite une large part de la population, le détachement qu'il avait choisi pour se défendre contre les assauts de la réalité et contre ses déchirures personnelles et que ses contemporains considéraient quant à eux comme facile et confortable.

Toutefois, il n'y gagna que l'illusion de retrouver une normalité moins éprouvante. Rezzori a beau prétendre qu'« on ne pouvait plus rien arrêter. Pourtant, « la vie continuait », comme on dit<sup>625</sup> », une part indéniable d'exagération transparaît dans la mise en relief de son impassibilité :

Je sais juste que j'étais complètement indifférent contre la pression psychologique qui devait pourtant forcément peser lourd sur les convives de T. ; j'étais certes plus prudent et je m'efforçais d'être plus poli que d'ordinaire, mais, je n'avais nulle crainte en ce qui me concerne et rien n'entravait ma capacité à savourer les plaisirs<sup>626</sup>

Le fait que l'auteur formule pour lui-même, par écrit, pareille indifférence dans un carnet dont il était l'unique destinataire nous fait penser qu'il se livrait là à un travail d'auto-persuasion. Il lui fallait se mentir jusque dans les rares moments de face-à-face avec lui-même que lui offrait la rédaction de son journal pour arborer en public le masque de l'être insensible qu'il jouait dans le seul espoir de ne pas s'effondrer sous le poids de la frontière qu'il avait érigée entre lui et le monde et qu'il avait crue, à tort, libératrice.

De fait, la bulle protectrice qu'il pensait avoir créée jadis en s'éloignant de la masse l'avait conduit dans une impasse. Bien que la souffrance de ses contemporains qu'il décrit dans son journal le heurtât au plus profond de son être, le jeune dandy égoïste n'eut pas d'autre

*sondern im Tiergarten. Ich hatte dort mein eigenes Pferd stehen. Auch am Kulturleben R soweit es noch bestand R nahm ich teil. [...] Auch die Berliner Society hielt tapfer durch.*

La parallèle entre l'auteur et le narrateur-personnage d'Abel est frappante, car ce dernier mena lui aussi une vie frivole à Berlin pendant la guerre et fréquenta les mêmes endroits que l'auteur : « Je sors du 'Jockey', j'ai gueuletonné, dévoré un homard de la Baltique, un coquelet à la hambourgeoise, une omelette surprise, ingurgité des gallons de chablis, de Mouton-Rothschild 1935, de porto, de Courvoisier et de Heidsieck, dansé la rumba et la samba, [...] ». A, p. 115. A, p. 99: *Ich komme aus dem „Jockey“, R habe geschlemmt, habe Ostseehummer, Hamburger Stubenküken, Omelette surprise gefressen, habe Chablis, Mouton Rothschild 1935, Porto und Courvoisier und Heidsieck in Gallonen gesoffen, Rumba und Samba getanzt, [...].*

<sup>625</sup> SmT, p. 192. MaS, p. 231-232: *Nichts war mehr aufzuhalten. Trotzdem „ging das Leben weiter“, wie man so sagt.*

<sup>626</sup> *Journal de guerre*. Note du 6 août 1943: *Ich weiß nur, dass ich ganz gleichgültig gegen den seelischen Druck war, der doch ohne Zweifel auf den Menschen im Haus T. lasten muss; ich war zwar vorsichtiger und bemüht, höflicher [...] zu sein als sonst, aber für mich selber völlig unbekümmert und in keiner Möglichkeit des Genießens beschränkt.*

choix que d'intensifier les conditions de son désengagement. Pour supporter à la fois le chaos général et l'isolement qu'il avait lui-même augmenté en affichant un égocentrisme arrogant, il bâtit une contre-réalité censée lui servir de refuge, mais par laquelle il rendit son décalage insurmontable.

Rezzori l'édifia par le biais de la littérature qui lui révéla une autre dimension : « [...], je vivais à côté de la vraie réalité. Je vivais dans les livres<sup>627</sup> ». Elle lui offrait une liberté de penser et d'imaginer qui lui apparaissait comme une bouffée d'oxygène indispensable pour supporter la morosité de l'époque :

Chaque livre était une montgolfière qui m'élevait au-dessus du Berlin de 1943, du *Berliner Illustrierte*, de messieurs Wiegler et Renner, des bombes, du Jockey Bar et des abris antiaériens<sup>628</sup>.

Lui-même s'essaya à l'écriture durant cette période. Dans *Sur mes traces*, l'auteur souligne qu'il avait d'abord uniquement espéré subvenir ainsi à ses besoins alors qu'il se retrouvait sans le sou à Berlin en 1938. Toutefois, l'auteur concède qu'il ne considéra pas d'emblée cette activité comme un simple gagne-pain. Il nous semble feindre une fausse humilité pour atténuer le poids de ses révélations, comme s'il n'en avait mesuré lui-même véritablement la portée qu'au moment de les formuler. En effet, l'auteur suggère qu'il employait l'écriture aussi comme un dérivatif en la qualifiant de « passe-temps qui pouvait rendre agréable [sa] sédentarité<sup>629</sup> ».

Concevoir un autre monde grâce à la fiction présentait un double avantage. D'une part, le jeune créateur pouvait se laisser porter par son imagination et se projeter dans un nouvel univers, donc s'extraire d'un contexte dont les injustices l'accablaient. Dans sa première production, *Flamme qui se consume*<sup>630</sup>, Rezzori fit abstraction de la guerre, pour narrer en près de cent-quatre-vingt pages, dont il avait, en parfait « autodidacte<sup>631</sup> », rédigé initialement les quatre-vingt-dix premières sans paragraphes ni chapitres, « un bel exemple de littérature de gare<sup>632</sup> » : l'histoire d'un jeune homme épris d'une violoniste plus âgée que lui que lui avait inspirée sa relation malheureuse avec Duse, une femme mariée qu'il

<sup>627</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 239: *Ich lebte auch jetzt an der eigentlichen Wirklichkeit vorbei. Ich lebte in Büchern.*

<sup>628</sup> SmT, p. 209. MaS, p. 252: *Jedes Buch war eine Montgolfière, die mich hoch hinaushob über das Berlin von 1943, die „Berliner Illustrierte“, die Herren Wiegler und Reger, die Bomben, die „Jockey“-Bar und die Luftschutzkeller.*

<sup>629</sup> SmT, p. 167. MaS, p. 200: *Ich hatte mir einen Zeitvertreib ausgedacht, der mir meine Stubenhockerei gemütlich machen konnte. D'autant plus que Rezzori n'avait pas les moyens de s'adonner à d'autres distractions.*

<sup>630</sup> **REZZOZI, Gregor von**, *Flamme, die sich verzehrt*. Berlin, Propyläen-Verlag, 1940.

<sup>631</sup> *Greif zur Geige Frau Vergangenheit*, p. 20: *Als blutiger Autodidakt hatte ich so einfache Hilfsmittel wie Kapiteltrennungen übersehen.*

<sup>632</sup> MV, p. 241. GG, p. 241: *Vorbildliche Popliteratur.*

avait fréquentée en Autriche et qui avait refusé de divorcer pour le suivre. Alors que le pays se préparait à la guerre qu'on devinait inévitable, Rezzori n'avait, en 1938, pas d'autres préoccupations que de se concentrer sur l'évolution des sentiments de ses protagonistes. Il finit par privilégier la solution de l'étiollement de leur relation à l'alternative d'une issue heureuse, sans doute pour surmonter sa propre déconvenue, en soulignant le caractère naturel et évident de leur rupture qui redonnait sa liberté au jeune homme désinvolte. On en déduit que Rezzori concevait l'écriture comme une sphère épargnée par le tumulte de son époque. Il s'agissait, pour lui, « [de se retirer] de la réalité en 1938, afin de faire comme si elle n'existait pas – *Flamme qui se consume*<sup>633</sup> ».

D'autre part, l'écriture le confortait dans son désir de renoncer au présent parce qu'elle conférait au jeune homme désabusé et fébrile qu'était alors Rezzori le rang de créateur, c'est-à-dire d'acteur indépendant qui se laissait griser par le sentiment illusoire de maîtriser enfin parfaitement la réalité qu'il construisait et grâce à laquelle il entendait transcender le vide du présent.

On se heurte à un paradoxe. Convaincu de tenir sa revanche sur le réel, l'auteur cédait à la tentation de croire en sa propre souveraineté et en sa toute-puissance. Mais il contribuait personnellement à ce que le présent historique lui échappe encore davantage en se contentant d'un univers de substitution centré sur les désirs et les préoccupations égoïstes de son moi. Et l'auteur de résumer, avec le recul, l'impasse dans laquelle il s'était précipité de la manière suivante :

Finalement, j'étais l'écrivain de mon propre roman. J'imposais ma volonté à ce qui arrivait. Malheureusement, je ne voyais pas ce qui me dépassait dans ce qui se passait<sup>634</sup>.

Une question s'impose : Rezzori s'était-il simplement laissé prendre plus ou moins inconsciemment à ce jeu trouble qui le faisait se désolidariser du réel dans l'espoir de se protéger ou avait-il, au contraire, saisi au fur et à mesure les limites de la passivité à laquelle le vouaient ses différentes stratégies d'esquive, en particulier son dandysme et la pratique d'une écriture triviale ? Avait-il ainsi rendu son décalage volontaire à la fois suspect, voire malhonnête ou le subissait-il en toute impuissance ?

---

<sup>633</sup> SmT, p. 242. MaS, p. 293: [...] *abgewandert in eine Unwirklichkeit meinerseits, die sich dieser Welt mitsamt deren Wandeln und Händeln entzog. [...] R Flamme, die sich verzehrt.*

<sup>634</sup> SmT, p. 173. MaS, p. 208: *Ich war ja schließlich der Schreiber meines eigenen Romans. Ich zwang dem Geschehenden meinen Willen auf. Leider über sah ich dabei, was mit mir über mich hinweg geschah.*

### III. 2. C. Le long et douloureux processus de confrontation avec le passé : entre contradictions et autocritique

Pour interpréter la signification d'un tel désengagement, il nous faut commencer par souligner la manière contradictoire dont l'intéressé le perçoit lui-même et en rend compte avec le recul, avant d'envisager les interrogations que suscite son plaidoyer.

#### III. 2. C. 1. Les prémices : une démarche explicative *a priori* ambiguë

##### III. 2. C. 1. a. Le désir de porter un regard intransigeant sur des débuts littéraires effectués dans un contexte trouble

L'autobiographe semble être devenu intransigeant envers lui-même au moment de se concentrer, avec le recul, sur son attitude pendant la Seconde Guerre mondiale puisqu'il se livre notamment à une analyse sans concession d'un aspect troublant de son parcours : celui de ses débuts littéraires. Elle revêt différents aspects.

D'une part, Rezzori conçoit sans détour que son insouciance de jeune homme amoureux obnubilé par ses émois l'avait conduit à utiliser l'écriture pour privilégier ses propres tourments. En 1978, il revendiqua d'ailleurs la dimension autobiographique de *Flamme qui se consume*, sorte de transposition de sa situation amoureuse d'alors :

La nouvelle qui sera à nouveau proposée au public n'est pas qu'un témoignage indirect. Contrairement à certaines suppositions et affirmations, elle est bien plus ouvertement autobiographique que tout ce que j'ai écrit plus tard, du moins jusqu'à ce jour [1978]. Ni *Œdipe à Stalingrad*, le premier de mes romans parus après la guerre, ni le second, *Une Hermine à Tchernopol*, et encore moins mon dernier ouvrage, *La mort de mon frère Abel*, ne contiennent autant d'éléments autobiographiques non transposés dans le seul but de livrer un témoignage brut<sup>635</sup>.

Il qualifie ainsi, avec le recul, son premier récit de « texte si incroyablement éloigné du monde et de la réalité<sup>636</sup> », d'« histoire inventée par [son] chant sans souci des événements historiques des années 1938-39-40<sup>637</sup> ». De plus, il n'hésite pas à tourner en ridicule cet individu qui s'était réfugié, grâce à l'écriture, dans un paradis imaginaire. De fait, il brosse

<sup>635</sup> Greif zur Geige Frau Vergangenheit, p. 7-8: Die Erzählung, die hier wieder vors Publikum kommen soll, ist dafür nicht nur ein indirektes Zeugnis. Entgegen mancherlei Vermutung und Behauptung ist sie viel unmittelbarer autobiographisch als alles, was ich später R wenigstens bis heute [1978] R geschrieben habe. Weder in meinem ersten nach dem Krieg erschienen Roman „Ödipus in Stalingrad“, noch im zweiten, „Ein Hermelin in Tschernopol“, und erst recht nicht im zuletzt erschienenen, „Der Tod meines Bruders Abel“, sind so viele autobiographische Elemente unübertragen in eine andere Funktion als diejenige der blanken erzählerischen Mitteilung enthalten.

<sup>636</sup> SmT, p. 178. MaS, p. 214: der unsäglich welt- und wirklichkeitsferne Text.

<sup>637</sup> MV, p. 241. GG, p. 154: Souverän gesungen ohne Rücksicht auf das historische Geschehen der Jahre 1938/39/40.

le portrait d'un amoureux transi qui s'était auto-promu écrivain pour entre autre impressionner et reconquérir sa bien-aimée, mais qui avait sombré en finissant par accorder plus de crédit à la fiction qu'à la réalité :

Nous étions en septembre 1938, et autour de nous, il y avait non seulement les nuages qui se pressaient contre les montagnes en prévision de la fameuse petite pluie du Salzkammergut mais aussi tous les peuples de l'Europe en prévision du carnage collectif. Et nous, nous restions assis là, pris dans la folie de notre amour, à lire et à discuter. Nous restions assis, comme prisonniers d'un sortilège et vivions cette histoire qui n'était pas une histoire mais la stupide évocation d'un roman que la vie aurait pu écrire<sup>638</sup>.

D'autre part, Rezzori mesure la vacuité de son premier ouvrage, et ce pour plusieurs raisons.

Il reconnaît s'être lancé dans cette entreprise à l'aveuglette, sans même se fixer un objectif particulier, ni connaître les ressources dont il disposait pour l'assumer. Par conséquent, il ne pouvait, objectivement, pas prétendre dépasser la réalité incohérente de l'année 1938 dans l'espace de l'écriture. Au contraire, il s'apprêtait ainsi à prolonger son état de semi-conscience face à une réalité complexe :

Tel un somnambule, je me suis tourné vers l'écriture, cet art mineur. À un moment donné (plus exactement à Berlin, au cours de l'été 1938), j'ai commencé à écrire quelque chose (plus exactement une histoire stupide)<sup>639</sup>.

Rezzori a l'honnêteté d'admettre à la fois le manque de profondeur du sujet qu'il avait traité dans *Flamme qui se consume* où il avait multiplié les situations caricaturales<sup>640</sup>, se contentant de produire « du réchauffé sans consistance<sup>641</sup> », et le manque de conviction avec lequel il accepta l'offre que lui fit son éditeur de livrer un autre texte du même acabit. Il s'agit du roman intitulé *Les années de solitude de Rombach*<sup>642</sup> qui était centré lui aussi sur les aventures amoureuses d'un jeune personnage masculin et pour lequel l'auteur avait dû solliciter l'aide et l'imagination des membres du comité de lecture de sa maison d'édition. Rezzori ne dépassa pas davantage le niveau d'une écriture de divertissement

<sup>638</sup> SmT, p. 170-171. MaS, p. 204: *Es war September 1938, und um uns her rüsteten nicht nur die Wolken und die Berge sich zum sprichwörtlichen Schnürlregen des Salzkammerguts, sondern auch die Völker zum Selbstmord Europas. Wir aber saßen eingesponnen in den Wahn unserer Liebe und lasen und lauschten. Wir saßen da wie Verzauberte und lebten dem Märchen nach, das kein Märchen war, sondern die dümmliche Beschwörung eines Romans, den das Leben hätte schreiben können.*

<sup>639</sup> MV, p. 240-241. GG, p. 153: *Der minderen Schreibkunst habe ich mich schlafwandelnd zugewandt.*

<sup>640</sup> Rezzori se souvient avoir signé le manuscrit de *Flamme qui se consume* sous le nom de Mademoiselle Rezzori. Impressionné par la sensiblerie dont fit preuve l'auteur dans ce roman d'amour, l'éditeur fut étonné de découvrir sa véritable identité.

<sup>641</sup> SmT, p. 194. MaS, p. 234: [...] *und was nur kulinarisch aufgeputzt oder schales Futter war. Dazu rechnete ich bald mein Selbsthervorgebrachtes.*

<sup>642</sup> **REZZORI, Gregor von, Rombachs einsame Jahre.** Berlin, Deutscher Verlag, 1942. L'auteur y raconte l'histoire du major von Rombach, qui, après s'être battu en duel avec l'amant de son épouse, quitte l'armée et se retire dans son domaine. Il y tombe amoureux de Wanda, la fille de son régisseur avant que son fils ne gagne ses faveurs. L'harmonie est restaurée.

dans son troisième roman publié en 1944, *Rose Manzani*<sup>643</sup>. Selon K. Werner, Rezzori, dépourvu d'expérience et de savoir, se contenta d'y utiliser des ingrédients spécifiques, à savoir des « histoires de cœur, des personnages issus des hautes sphères (flâneurs, artistes, officiers, aristocrates) et les belles métropoles européennes<sup>644</sup> » en toile de fond, pour répondre aux attentes d'un public avide d'une littérature parfaitement triviale<sup>645</sup>.

Or, Rezzori avait commencé, pendant la guerre, à découvrir, seul, les grands noms de la littérature mondiale : « Goethe, Dostoïevski, Thomas Mann, P. G. Woodhouse et bien d'autres<sup>646</sup> ». Il déplora non sans amertume le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse à se désintéresser d'études qui auraient pu le familiariser avec un univers qu'il découvrait tardivement :

J'avais du temps à revendre et je l'utilisais. Je lisais. Je lisais avec l'avidité d'un affamé qui se retrouve à une table de noceurs. Je regrettais chaque heure que j'avais dilapidée durant ma scolarité négligée. J'avais perdu plus de dix années. Les jeunes gens de mon âge avaient des centaines de livres d'avance sur moi<sup>647</sup>.

Peut-être la vacuité de son époque, mais aussi l'ennui et la peur qui le frappèrent le poussèrent-ils à se mettre avec une véritable frénésie en quête d'ouvrages recelant un sens que le réel avait perdu : « C'est avec cette curiosité que j'avais commencé à lire. [...] J'absorbais [...] tout comme une éponge<sup>648</sup> ». Il réussit ainsi à combler petit à petit le retard que lui avait valu son indifférence initiale et à développer un goût de plus en plus sûr pour les belles lettres. Fort d'une certaine assurance, il devint rapidement capable de percevoir non seulement la subtilité des grands textes, mais aussi la médiocrité de ses propres histoires : « [...] je revenais à ma production littéraire, je relevais le pan de mon manteau devant mon visage, [...]. [...], pour dissimuler ma honte<sup>649</sup> ».

---

<sup>643</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Rose Manzani*. Berlin, Propyläen-Verlag, 1944. L'auteur y décrit les amours contrariées d'une baronne âgée de 17 ans éprise d'un jeune oisif, Nikolaus Karnegg, lui-même amoureux d'une autre femme qui ne partage pas ses sentiments.

<sup>644</sup> **WERNER, Klaus**, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, op. cit., p. 238.

<sup>645</sup> *Ibid.*, p. 238: [...] drei Romane, die nichts anderem als dem Trivialen gehorchen.

<sup>646</sup> SmT, p. 180. MaS, p. 217: *Nicht nur begann ich ein neues Buch zu schreiben, ich machte mich daran zu lesen: meine Kollegen Goethe, Dostojewski, Thomas Mann, P. G. Woodhouse und andere.*

<sup>647</sup> SmT, p. 194. MaS, p. 234: *Ich hatte uferlos Zeit und nutzte sie. Ich las. Ich las mit der Gier eines Hungrigen, der an eine Schlemmertafel geraten war. Ich trauerte jeder Stunde nach, die ich in meiner verwehrtesten Schülerzeit vergeudet hatte. Mehr als ein Jahrzehnt hatte ich verloren. Hunderte von Büchern hatten mir meine Altersgenossen voraus.*

<sup>648</sup> SmT, p. 207. MaS, p. 250: *Mit dieser Neugier hatte ich zu lesen begonnen. [...], mit der Aufnahmebereitschaft eines Löschpapiers.*

<sup>649</sup> SmT, p. 194. MaS, p. 233-234: *Wenn ich an meine bisherige literarische Leistung dachte, schlug ich den Mantel vor's Gesicht [...]. [...], um meine Scham zu verstecken.*

Cette honte ressurgit dans le résumé aussi laconique que sarcastique qu'il propose de *Flamme qui se consume* dans ses textes autobiographiques.

SmT, p. 171: « Nous vivions avec tous nos sens le kitsch de cette histoire d'amour entre un jeune benêt et une violoniste virtuose ». MaS, p. 204-205: *Mit allen Sinnen erlebten wir den Kitsch der Liebesgeschichte*

Bien qu'il eût jadis pleinement conscience des insuffisances de son écriture et du fait qu'il ne devait son succès dans la catégorie très populaire du roman-feuilleton qu'au contexte particulier de la guerre<sup>650</sup>, Rezzori reconnaît avoir poursuivi dans la voie d'une littérature sentimentale, sans éprouver de scrupules. L'autobiographe ne s'épargne rien. En épinglant la fierté paradoxale qu'il ne résista pas à tirer de ce succès biaisé, l'autobiographe témoigne d'une ironie cinglante envers lui-même et persifle ses anciens rêves de gloire :

Un talent prometteur. Je l'avais toujours été. Comme violoniste. Comme ingénieur des mines. Comme dessinateur. Comme publicitaire. Mais cette fois, j'étais bien décidé à tenir mes promesses. [...] Dorénavant, ma profession n'était plus celle d'un graphiste de génie mais celle d'un écrivain allemand. [...] Un écrivain allemand était né. La *Dame* allait le publier<sup>651</sup>.

### III. 2. C. 1. b. Limites de la stratégie d'auto-défense

Cependant, il nous faut remettre en cause le regard *a priori* intransigeant que Rezzori porte sur lui-même dans la mesure où il tente de justifier les contradictions de son refus de la réalité et de sa passivité durant la guerre qu'il a lui-même relevées à l'aide d'arguments à la fois maladroits et provocants.

De fait, l'auteur ne se départit pas, dans ses textes autobiographiques tardifs, du motif de sa candeur en matière de politique pour expliquer sa fuite devant le réel. Il s'obstine à proclamer son ignorance qui l'aurait coupé des événements : « Malheureusement je ne

---

*zwischen einem dümmlichen jungen Mann und einer Geigenvirtuosin R Ungarin natürlich R die älter, reifer und ebenso dümmlich war wie er.*

MV, p. 241: « [Un jeune homme] fait la conquête de la femme mûre et la quitte au seuil de la ménopause avec une désinvolture stéréotypée ». GG, p. 154: *Er gewinnt die reife Frau und verlässt sie mit stereotyper Schnödigkeit an der Schwelle des Klimakteriums.*

<sup>650</sup> Lui qui avait rusé pour éviter d'être recruté constata de manière cynique qu'il avait été sollicité pour pallier l'absence des écrivains allemands que les rédactions employaient d'ordinaire, mais qui étaient alors engagés sur le front ou dévoués à la propagande nazie.

<sup>651</sup> SmT, p. 170-171. MaS, p. 203-206: *Ein vielversprechendes Talent. Das war ich immer schon gewesen. Als Violinkünstler. Als Bergwerksingenieur. Als Zeichner. Als Reklamemann. Dieses eine Mal mein Versprechen einzulösen war ich fest entschlossen. [...] Mein Beruf war fortan nicht mehr der des genialen Gebrauchsgraphikers, sondern der des deutschen Dichters. [...] Ein deutscher Dichter war geboren. Die „Dame“ würde ihn veröffentlichen.*

Rezzori avait déjà constaté les conséquences négatives de ses ambitions ridicules dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, à l'occasion de la réédition de *Flamme qui se consume*, en 1978 : « C'est ainsi que je ne perçus qu'avec une faible attention les événements politiques du tournant de 1938-1939 parce que je me préoccupais davantage de m'établir en tant qu'écrivain allemand et que je pouvais enfin ouvrir le mensuel La dame et y lire sous mon nom : *Flamme qui se consume* ».

*Greif zur Geige Frau Vergangenheit*, p. 28: *So ist es gekommen, dass ich die politischen Ereignisse der Wende von 1938 auf 1939 nur mit geringer Aufmerksamkeit wahrnahm, weil ich vordringlich damit beschäftigt war, mich als deutscher Schriftsteller zu etablieren; und dass ich dann endlich einmal die Nummer der Monatschrift „Die Dame“ aufschlagen und unter meinem Namen lesen durfte: „Flamme, die sich verzehrt“.*

voyais pas ce qui me dépassait dans ce qui se passait<sup>652</sup> ». Or, ce raisonnement s'avère bancal.

D'une part, même s'il ne disposait pas de toutes les informations sur les développements de la situation intérieure et internationale, il admet avoir éprouvé, avec une intensité croissante depuis mars 1938, le sentiment d'être le membre d'un monde que la guerre achevait de détruire, le « témoin et le messager de son déclin<sup>653</sup> ». Certes, il n'était qu'un spectateur désabusé de l'éclatement de la réalité. Mais, son statut d'observateur avait redoublé l'acuité de son regard sur le présent, comme le confirment les extraits de son journal intime de 1943 dont nous disposons.

D'autre part, ces derniers font apparaître la volonté de l'auteur de rendre compte fidèlement du déchaînement de la violence à Berlin. Or, la haine que lui inspiraient ses répercussions prouvait son refus du conflit bien qu'il ne l'ait pas exprimé autrefois ouvertement. La critique qu'il exprime dans son carnet contre la masse des Allemands devenus apathiques et soumis détruit donc le prétexte de son innocence politique qu'il continue d'avancer dans ses ouvrages autobiographiques. Dans cette perspective, le fait qu'il n'invoque pas, en revanche, sa prétendue ignorance de l'évolution de la situation dans les confidences intimes de 1943 que nous avons consultées est significatif. Sa conscience critique, qui l'avait amené à se distancer de la masse et qu'il semble chercher à minimiser *a posteriori* dans son autobiographie, ne lui laissait pas d'autre choix que de réprover la guerre. Le plaidoyer que Rezzori tient dans son autobiographie tardive en faveur de son désengagement durant le conflit peut en conséquence apparaître incohérent.

Quant au motif de ses déboires sentimentaux, il s'avère encore moins recevable que celui de sa présumée candeur pour comprendre son inertie entre 1938 et 1945.

Dans *Sur mes traces*, Rezzori s'offusque, malgré tout, encore du peu de crédit que les lecteurs et les critiques accordèrent au poids que conservait, à ses yeux, son dépit amoureux de jadis dans son désengagement durant la guerre. Mais, en tentant de susciter la compassion du lecteur, l'auteur entame, de manière paradoxale, sa chance de mener à bien la lecture critique du passé dont il entend pourtant vouloir se saisir, comme le suggère justement l'autre versant de son écriture du passé, à savoir sa tendance à tourner en ridicule son moi narcissique de l'époque. Le choix d'invoquer son malheur nous apparaît

---

<sup>652</sup> SmT, p. 173. MaS, p. 208: *Leider übersah ich dabei, was mit mir über mich hinweg geschah.*

<sup>653</sup> SmT, p. 184. MaS, p. 222: *[...] war ich doch einer ihrer Zeugen und Bote ihres Untergangs.*

Rezzori se souvient avoir éprouvé ce sentiment en se rendant à Londres juste avant le début de la guerre où il se demandait quelle attitude il devrait adopter en face de son amie juive Doris qui avait fui Vienne après l'*Anschluss*.

contreproductif parce qu'il réduit inévitablement le caractère incisif et critique de l'autodérision, qui, s'il en avait exploité toutes les potentialités, aurait pu permettre à l'écrivain de sonder, sans réserve aucune, sa passivité. Rezzori en vient ainsi à édifier à dessein une sorte de rempart derrière lequel il se réfugie pour ne pas poursuivre le travail d'analyse et d'exhibition de son moi. Le sentiment de pitié que l'auteur tente de faire naître par l'ultime pose de l'amoureux transi et niais qui l'avait empêché de saisir jadis le réel menace de ruiner ses efforts d'y parvenir désormais, malgré le recul, comme s'il ne pouvait, ni ne voulait toujours pas véritablement comprendre toutes ses anciennes contradictions.

Seul le dernier argument que Rezzori développe pour clarifier son désengagement semble de prime abord plus pertinent.

C'est son amour démesuré de la vie, malgré les insuffisances qu'il avait clairement perçues dans son époque, qui l'aurait poussé à fuir le danger, donc à préférer la passivité à une attitude combattive dans un monde dominé par la brutalité et l'injustice qui limitaient fatalement le champ d'action des individus :

La vie me dégoûtait, mais j'y avais goût « en soi et pour soi » comme on dit pour reprendre l'expression de celui qui a découvert l'impératif catégorique. Trop bonne pour être risquée pour Herr Hitler<sup>654</sup>.

Mais, ce raisonnement appelle tout de même des réserves. En effet, l'amour absolu de la vie que revendique Rezzori constituait une force pour ainsi dire instinctive si bien que son entreprise d'autojustification se heurte à des limites. Il tente d'élever au rang de preuve irréfutable un élément subjectif qui défie les lois de la raison et s'avère de ce fait à la fois insuffisant et contradictoire dans le cadre de la démarche rigoureuse d'autocritique que l'écrivain devrait accomplir pour apparaître pleinement convaincant.

Les faiblesses inhérentes à l'argumentaire de l'auteur créent un malaise. Ses tiraillements entre désir d'autocritique et geste d'autodéfense soulèvent une question : Rezzori assume-t-il son positionnement durant la guerre ou éprouve-t-il, au contraire, une certaine culpabilité face à son silence et à son inaction passés qu'il conviendrait alors de qualifier de défaillances, de manquements, voire de fautes ?

---

<sup>654</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 239: *Das Leben war mir zum Ekel, aber es schmeckte mir „an und für sich“, wie man nach dem Erfinder des kategorischen Imperativs sagt, doch immer noch zu gut, als dass ich's für Herrn Hitler aufs Spiel gesetzt hätte.*

### III. 2. C. 2. Un retournement décisif : le passage de l'autodéfense à l'autocritique pour assumer enfin le passé

À l'inverse des extraits de son journal de 1943 qui ne contiennent aucune remise en cause critique de son attitude, comme si Rezzori l'avait avant tout rédigé pour se préserver d'une réalité accablante et déroutante que l'écrit aurait mise à distance, ses textes autobiographiques tardifs pourraient davantage fournir à l'auteur un espace propice à figurer, enfin, le tribunal de sa propre conscience en l'obligeant à revenir en arrière, notamment sur ses premières productions littéraires élaborées avec une insouciance apparente dans le contexte trouble de la période 1938-1945.

Mais, l'auteur se heurte à deux obstacles majeurs. Selon nous, ils prouvent le poids accablant des années de guerre et rendent l'issue de la mission d'explication qu'entreprend Rezzori incertaine.

#### III. 2. C. 2. a. Les indices d'une stagnation dérangeante ?

De fait, on observe, d'un côté, que ce dernier subit *a priori* une sorte de stagnation au moment même de dresser un bilan. Preuve de ses difficultés, peut-être même de son impuissance, malgré le temps écoulé et la maturité gagnée, à tenir le rôle de juge impartial que le lecteur pourrait attendre, l'écrivain paraît même vouloir refouler cette paralysie qui revêt deux aspects.

Bien que l'auteur relève dans son dernier ouvrage autobiographique, tout comme il avait commencé à le faire précédemment dans *Murmures d'un vieillard*, certaines limites des trois textes qu'il avait rédigés entre 1938 et 1945, soulignant leur caractère frivole et leur piètre teneur intellectuelle, il faut tout d'abord souligner qu'il semble ne pas effectuer de progression décisive dans son travail de remise en cause puisqu'il revendique ces trois ouvrages au statut problématique.

En effet, Rezzori avait accepté, sans éprouver le moindre scrupule, que son premier roman, *Flamme qui se consume*, soit réédité à plusieurs reprises<sup>655</sup>, avant qu'il n'en livre enfin une

---

<sup>655</sup> K. Werner mentionne les différentes versions de *Flamme qui se consume*. Il commence par celle de 1949, aux éditions Christian Wolff, sous le pseudonyme de Herbert Gregor. L'auteur l'avait intitulée *Intermezzo sentimental [Sentimentalisches Zwischenspiel]*. K. Werner évoque ensuite celle de 1978, chez Bertelsmann, qui fut publiée sous le titre *Greif zur Geige Frau Vergangenheit*. Désireux d'y apporter des précisions sur les conditions d'écriture de l'œuvre en 1938, l'auteur insère dans le texte qu'il estime avoir transformé en « sandwich américain à plusieurs couches », toute une série de commentaires. SmT, p. 178. MaS, p. 214: [...] und legte wie bei einem vielstöckigen amerikanischen Sandwich zeitkritische Kommentare ein.

En 1978, l'auteur précise dans la réédition de *Flamme qui se consume* son objectif de clarifier les choses en ces termes : « J'ai accepté avec reconnaissance la proposition de rééditer *Flamme qui se consume* parce que j'ai ainsi la possibilité de corriger certaines erreurs concernant mon écriture et par conséquent ma biographie

première lecture ironique en 1978, puis dans *Murmures d'un vieillard* et dans *Sur mes traces*. Son désir d'ancrer ainsi pleinement ce texte dans son œuvre, sans rendre si longtemps de comptes, nous apparaît contradictoire. En réprimant durant près de quarante ans toute autocritique d'une œuvre symbolisant son silence et son attentisme durant la Seconde Guerre mondiale et ayant nourri pour cette raison des interrogations, l'auteur avait fatalement donné l'impression de vouloir relativiser le décalage entre son ancienne désinvolture et la gravité des événements du passé, comme s'il n'avait tiré finalement aucune leçon. Le scepticisme avec lequel le public accueillit sa nouvelle stratégie explicative de 1978 conçue comme une autojustification le confirma d'ailleurs :

Cependant, je ne fus manifestement pas assez sévère au goût des lecteurs allemands. Je passais généralement pour frivole et insouciant, à la limite du cynisme<sup>656</sup>.

Quant à la véritable prise de conscience de Rezzori d'avoir lui-même entamé sérieusement ses chances de briser la défiance de ses lecteurs et de ses détracteurs par son long mutisme, elle appelle un double constat.

On est tenté de penser non seulement qu'elle intervient tard, voire trop tard pour être convaincante, mais qu'elle perd également en efficacité, voire en sincérité parce que l'autobiographe entretient jusqu'au bout un silence<sup>657</sup> que l'on pourrait éprouver comme coupable sur son approbation des différentes rééditions dépourvues de tout commentaire de *Flamme qui se consume*, comme s'il n'était pas en mesure de procéder concrètement, dans ses mémoires, au dévoilement de ses zones d'ombre.

De plus, si Rezzori est rattrapé par une forme d'immobilisme, c'est également parce qu'il n'a pas résisté à la tentation de falsifier son bilan à son avantage.

qui risquent de persister ». *Greif zur Geige Frau Vergangenheit*, p. 7: *Ich habe den Vorschlag, die Erzählung wieder aufzulegen, dankbar angenommen, weil er mir ermöglicht, einige Irrtümer zu korrigieren, die sich in bezug auf mein Schreiben und folglich meine Biographie einzunisten drohen.*

Viennent enfin la version de 1982, sous la même forme que celle de 1978, en livre de poche, chez Heyne, et celle de 1990, dans la collection des œuvres complètes de Rezzori éditée chez Goldmann.

Notons que Rezzori envisageait une autre réédition de *Flamme qui se consume* en 2000. SmT, p. 180. MaS, p. 217.

**WERNER, Klaus**, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, op. cit., p. 239-240.

<sup>656</sup> SmT, p. 178. MaS, p. 214: *Jedoch für den Geschmack der deutschen Leserschaft war ich offenbar nicht streng genug. Ich ging in gewohnter Weise frivol und leichtfertig bis an den Rand des Zynismus vor.*

<sup>657</sup> Rezzori mentionne, au détour d'une parenthèse, uniquement la première réédition de 1949. On observe qu'il affirme ne plus en connaître la date exacte, ni même le titre qui diffère de celui précisé par K. Werner : « S'il faut tout dire : quelques années auparavant – je crois que c'était dans les années 50 -, j'avais donné *Flamme qui se consume* à je ne sais plus quel éditeur disparu depuis. Sous le titre : *Journal sentimental*. Auteur : Herbert Gregor ». SmT, p. 180. MaS, p. 216-217: *Wenn's schon sein muss: Flamme, die sich verzehrt habe ich schon einige Jahre vorher R ich glaube noch in den Fünfzigern R ohne erläuternde Zwischentexte an ich weiß nicht mehr welchen, inzwischen längst eingegangenen Verlag verkauft. Unter dem Titel „Sentimentales Tagebuch“. Autor: Herbert Gregor.*

Contrairement à ce qu'il prétend, l'auteur ne dit pas tout. Il tait toutes les autres rééditions et donne ainsi l'impression de vouloir atténuer l'incohérence d'un tel choix.

Il opère ce détournement, de manière insidieuse, au moment de se prononcer sur le contexte de la publication de ses premières productions.

Rappelons avec K. Werner que les trois premiers ouvrages de l'auteur parurent sous forme de livres au Propyläen Verlag ainsi qu'au Deutscher Verlag (anciennement Ullstein). Alors que le Propyläen Verlag n'avait pas pris officiellement parti, le Deutscher Verlag avait adhéré au discours national-socialiste, servant de soutien au régime nazi, comme le prouvent ses interventions dans la presse.

Rezzori collabora également au magazine *Die Dame* qui publia, de décembre 1939 à janvier 1940, *Flamme qui se consume* sous forme de feuillets. Ledit magazine féminin faisait, pour sa part, abstraction des développements politiques, observant à ce moment-là encore une certaine neutralité<sup>658</sup>.

En revanche, le cas de la contribution de l'auteur, un an plus tard, à un autre magazine, le *Berliner Illustrierte Zeitung* qui publia, par épisodes, d'avril à juin 1941, *Les années de solitude de Rombach* apparaît problématique. Propriété du Deutscher Verlag, le magazine avait publié des articles destinés à endoctriner son lectorat en répétant, avec enthousiasme et conviction, la nécessité de l'engagement militaire de l'Allemagne décrété par Hitler, et ce bien avant le début de la publication du second roman de Rezzori. En outre, le *Berliner Illustrierte Zeitung* diabolisait régulièrement non seulement les Juifs, mais aussi les membres de groupes ethniques, les étrangers, les socialistes et les communistes, en multipliant des portraits virulents, afin d'attiser l'antisémitisme et la xénophobie<sup>659</sup>.

K. Werner en conclut que l'écrivain s'était fourvoyé en officiant pour un organe de presse devenu, à l'évidence, un instrument de propagande nazie qu'il n'hésite pas à qualifier de « journal de chantage<sup>660</sup> » parce qu'il manipulait ouvertement l'opinion.

<sup>658</sup> Dans l'étude qu'il consacre à la vie culturelle en Allemagne entre 1933 et 1945, H.-D. Schäfer énumère les différentes maisons d'édition (Beck, Goverts, Rausch, S. Fischer/Suhrkamp) et les journaux (*Berliner Tageblatt*, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *Kölnische Zeitung*, *Deutsche Allgemeine Zeitung*) qui n'entendaient pas diffuser l'idéologie nazie. Parmi les revues ayant gardé leurs distances par rapport au pouvoir, l'auteur cite également la revue *Die Dame* à laquelle contribua Rezzori.

H.-D. Schäfer souligne que le magazine avait régulièrement récompensé plusieurs auteurs de la nouvelle génération depuis 1933. Il évoque notamment Günter Eich, Peter Huchel et Marie Luise Kaschnitz.

**SCHÄFER, Hans-Dieter**, *Das gespaltene Bewusstsein. Über deutsche Kultur und Lebenswirklichkeit 1933-1945*. München, Carl Hanser Verlag, 1981, p. 9-10 et p. 42. Selon l'auteur, deux mondes se seraient opposés pendant l'ère national-socialiste en Allemagne : la sphère officielle du pouvoir et l'univers quotidien des Allemands que le pouvoir n'aurait pas réussi à complètement contrôler. Autrement dit, H.-D. Schäfer conclut à un fossé entre les autorités qui appelaient à appliquer l'idéologie nazie et les Allemands dont le pragmatisme l'aurait emporté sur le discours idéologique. *Ibid.*, p. 73.

<sup>659</sup> Nous renvoyons à l'article de K. Werner qui a reproduit des extraits d'articles prouvant l'adhésion du magazine à l'idéologie national-socialiste dès 1941. **WERNER, Klaus**, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, op. cit., p. 241.

<sup>660</sup> *Ibid.*, p. 241: *Revolverblatt*.

Le constat selon lequel l'auteur avait utilisé comme rampes de lancement des supports médiatiques dont il ne pouvait ignorer jadis qu'ils étaient d'obédience national-socialiste est dérangeant. Le fait qu'il ne s'en explique pas dans son autobiographie laisse le lecteur perplexe. Rezzori s'y inscrit même en faux contre la subordination pourtant avérée du *Berliner Illustrierte* au pouvoir nazi et continue d'arguer, en 1997, de sa neutralité et de sa mesure :

Le *Berliner Illustrierte* n'étant pas un organe de propagande officiel, il observait une élégante retenue et se gardait de critiques trop virulentes vis-à-vis de tous ceux qui n'étaient pas Allemands et pensaient autrement<sup>661</sup>.

Néanmoins, son argumentaire présente des failles. Outre sa négation de l'objectif d'endoctrinement qu'affichait le magazine, malgré les preuves accumulées depuis les faits contre ce dernier, Rezzori se contredit lui-même dans la mesure où il reconnaît avoir jadis bénéficié de nombreux avantages matériels grâce à sa collaboration à un magazine subversif lié au pouvoir :

Cela confortait considérablement ma situation. J'étais désormais muni de documents précieux. Carte de presse, autorisation de voyager, etc. Et de l'argent rentrant à nouveau [...] <sup>662</sup>.

L'auteur semble ainsi conforter en un sens les soupçons d'une certaine forme de compromission que son silence, lors des différentes rééditions de *Flamme qui se consume*, avait fait peser contre lui.

On tend à en déduire que son examen critique est lesté par le poids d'un sentiment de culpabilité qu'il peine, du moins dans un premier temps, à formuler et à analyser.

Selon nous, cette impuissance constitue l'autre obstacle à la tentative de Rezzori de répondre de sa situation complexe pendant la Seconde Guerre mondiale.

### III. 2. C. 2. b. La délicate question de la culpabilité

À l'instar de K. Werner, les détracteurs de Rezzori concluent au caractère « incompréhensible<sup>663</sup> » de son attitude pendant la guerre. Selon eux, sa lucidité face à la

---

<sup>661</sup> SmT, p. 206. MaS, p. 248: *Weil die Berliner Illustrierte kein offizielles Propaganda-Organ war, hielt sie sich mit damenhafter Reserviertheit vor allzu krasser Kritik an allem nichtdeutschen Andersartigen und Andersdenkenden zurück.*

<sup>662</sup> SmT, p. 205-206. MaS, p. 248: *Das stärkte meine Situation beträchtlich. Ich war fortan mit kostbaren Dokumenten ausgestattet. Presseausweisen, Reiseerlaubnissen und so weiter. Außerdem kam wieder Geld ins Haus [...].*

<sup>663</sup> WERNER, Klaus, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, op. cit., p. 242: *jene unverständliche Haltung des frühen Rezzori.*

succession tragique des événements<sup>664</sup> aurait dû lui ordonner de ne pas fuir ses responsabilités en même temps que le réel. Autrement dit, son désengagement leur apparaît contradictoire.

Au départ, l'auteur a quant à lui pris le contre-pied de telles critiques. Il a mis toute son énergie à récuser une interprétation qu'il considérait comme une attaque infondée et injuste. Pour se défendre, il a développé un argumentaire parfaitement antithétique à celui de ses détracteurs.

Dans *Murmures d'un vieillard*, l'auteur cherche ainsi encore à démontrer que son décalage pendant la guerre était plausible :

Pourtant, il était possible (dans l'Allemagne d'Adolf Hitler à son apogée et du déclin s'abattant sur le monde européen!) qu'une ineptie à l'eau de rose comme *Flamme qui se consume* fût écrite, imprimée, éditée et, plus surprenant encore, lue. [...] On peut être né à Czernowitz, [...], avoir vécu l'annexion de l'Autriche au Troisième Reich et l'expulsion des juifs de Vienne, donc la mort de l'âme occidentale et le basculement du monde dans la seconde répétition générale de l'accomplissement de la mission de l'espèce zoologique homme, et écrire accessoirement, à côté de cela, *Flamme qui se consume*<sup>665</sup>.

Pour fonder son propos, il invoque deux éléments.

D'une part, il s'appuie sur le chaos qu'avait engendré le conflit. Ce dernier avait tant déstabilisé les individus qu'ils ne réagissaient plus que de manière mécanique aux événements. Le but de l'auteur est de montrer qu'il avait lui aussi perdu le contrôle de son destin, c'est-à-dire que son comportement décrié par certains *a posteriori* lui avait été dicté par une force qui le dépassait jadis complètement. Rezzori semble donc suggérer qu'il n'avait pas eu la liberté de choisir de fuir ni donc la possibilité d'en répondre, comme l'attendent de lui ceux qui tendent à voir un manquement dans son désengagement. Ce sont les circonstances qui l'auraient poussé à adopter pour ainsi dire machinalement une attitude consistant à esquiver les menaces que contenait le présent.

Outre le fait de désorienter les individus, le chaos ambiant avait aussi profondément transformé le réel. En détruisant les anciens codes politiques et moraux, la guerre avait provoqué l'éclatement et l'hétérogénéisation du monde. Rezzori en a tiré une conclusion qui lui semblait logique et suffisante. Comme le dérèglement du monde avait créé des

---

<sup>664</sup> Elle transparaît dans les extraits de son journal de guerre que nous avons pris en considération.

<sup>665</sup> MV, p. 242. GG, p. 154-155: *Dennoch war's möglich (im Deutschland der Apotheose Adolf Hitlers und des hereinbrechenden Untergangs der Welt Europas!), dass ein so rosiger Schwachsinn wie „Flamme, die sich verzehrt“ geschrieben, gedruckt, verlegt und R verwunderlicher noch! R gelesen wurde. [...] Man kann in Czernowitz geboren sein [...], den Anschluss Österreichs ans Dritte Reich und die Vertreibung der Juden aus Wien erlebt haben, somit den Tod der Seele des Abendlandes und den Sprung der Welt in die zweite Generalprobe zur Auftrags Erfüllung der zoologischen Gattung Mensch und nebenbei „Flamme, die sich verzehrt“ schreiben.*

situations diverses et souvent complexes, coexistaient autant de positionnements tout aussi confus, voire contradictoires face au présent décousu sur lequel les hommes n'avaient plus de prise :

À chaque époque, plusieurs réalités enchevêtrées se déroulent en parallèle. Souvent opposées de manière criante et (plus déroutant encore) à côté et entre elles, ou même intimement imbriquées en elles, toute une quantité d'autres réalités contradictoires<sup>666</sup>.

Aussi la tentative de se réfugier, par exemple par le biais de l'écriture d'histoires idylliques, dans une réalité encore intacte et harmonieuse dans laquelle les individus pouvaient s'adonner à leurs émotions et aux plaisirs, alors que la guerre faisait rage, ne serait-elle, dans la perspective de Rezzori, qu'une variante parmi d'autres des réactions possibles et par conséquent recevables face au drame historique qui l'avait personnellement bouleversé.

S'appuyant sur l'argumentation de R. Schnell<sup>667</sup>, C. Spinei prend la défense de Rezzori dont le mérite aurait consisté à conserver une « proximité avec la vie<sup>668</sup> » en faisant précisément fi du contexte historique alors que le déchaînement de la violence et de la barbarie la menaçait. En dépit de son caractère extraordinaire, l'auteur aurait offert, grâce à une telle forme d'apolitisme, une sorte « d'univers idyllique, détaché de tous les éléments sociaux et historiques<sup>669</sup> » accablants et effrayants. L'interprète relativise donc l'immoralité présumée du réflexe qu'eut l'auteur de nier et de fuir le présent puisqu'il aurait en un sens préservé des émotions universelles mises à mal.

<sup>666</sup> MV, p. 242. GG, p. 154: [...], dass zu jeder Zeit mehrere Wirklichkeiten ineinandergedröselt herlaufen. Oft schreiend entgegengesetzte und (verwirrender noch) daneben und dazwischen oder kaum unterscheidbar eng darein eingeflochten vielerlei andere widersprüchliche.

<sup>667</sup> R. Schnell souligne l'existence d'une littérature allemande dont les acteurs ne servaient certes pas l'idéologie nazie, mais dont l'attitude n'était pas exempte d'ambiguïté. Il ne la condamne pas, car elle rappelle finalement celle de la majorité des Allemands, comme si rien n'obligeait les auteurs ni leur permettait d'être moralement infaillibles : « Les écrivains allemands ont fait preuve d'autant d'opportunisme que d'autres. Ils ont dû adhérer à des organisations officielles et accepter des compromis contestables. [...] Ils se sont tus au lieu de résister. [...] Ils ont souffert pendant le IIIème Reich, mais ils ont aussi vécu – de manière contradictoire ».

**SCHNELL, Ralf**, *Dichtung in finsternen Zeiten. Deutsche Literatur und Faschismus*. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch, 1998, p. 73-74: Die deutschen Schriftsteller haben [...] auch nicht weniger opportunistisch als andere sich verhalten. Sie haben den Zwangsorganisationen sich anschließen und anfechtbare Kompromisse eingehen müssen. [...] Sie haben geschwiegen, statt Widerstand zu leisten. [...] Sie haben gelitten im Dritten Reich, aber sie haben auch gelebt in Widersprüchen.

<sup>668</sup> **SPINEI, Cristina**, *Über die Zentralität des Peripheren. Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 48: Durch das Fehlen eines historisch-politischen Bewusstseins und die geringe Rolle der Zusammenhänge gelingt es Rezzoris Romanen, trotz ihrer Bescheidenheit, viel von der in einer schwierigen politischen Zeit zurückweichenden Lebensnähe zu bewahren.

<sup>669</sup> *Ibid.*, p. 49: Den drei Unterhaltungsromanen Rezzoris gelingt es zu veranschaulichen, wie eine weitgehend unpolitische Existenz möglich war in einer Welt, wo sowohl das Öffentliche als auch das Private vom Politischen bestimmt und regiert wurde. Auch wenn die geschilderte von der Katastrophengeschichte des zwanzigsten Jahrhunderts abgehobene Wortwelt verwunderlich erscheint, wird hier eine Wunschwelt geschaffen, abgeschlossen von jeglichen gesellschafts-geschichtlichen Momenten.

Après avoir souligné dans *Murmures d'un vieillard* le caractère à ses yeux fatalement mécanique et irrationnel des réactions de ses contemporains face à un processus effrayant et déstabilisant, il pose, dans *Sur mes traces*, la question de savoir si les circonstances particulières de la guerre avaient pour ainsi dire remis en cause la pertinence de la notion de culpabilité, rendant par conséquent vain et même abusif tout prétendu examen critique de la passivité des témoins d'une guerre qu'ils avaient subie. Comme l'Histoire avait rendu le réel insaisissable, Rezzori avait perdu l'espoir d'y jouer un rôle dynamique. Dans sa logique, fuir le réel qui lui échappait de toute façon n'avait par conséquent rien eu de répréhensible :

Si, après la nuit de Walpurgis qui eut lieu à Vienne dans la nuit du 11 au 12 mars 1938 et les semaines qui suivirent, j'avais été capable d'écrire l'histoire d'amour et de souffrance d'une violoniste hongroise proche de la ménopause avec un jeune homme dégoulinant d'une sentimentalité à la Eugénie Marlitt, ce n'était pas pour autant une faute mais un exemple hautement instructif du décalage des époques, qui débouche lui-même sur un total refoulement de la réalité<sup>670</sup>.

Mais une telle argumentation présente des limites. De fait, elle impliquerait d'accepter toutes sortes de conduites, même les plus excessives, au seul prétexte du caractère extraordinaire des événements qui délesterait entièrement les individus de l'obligation de répondre de leurs actes.

Selon nous, elle ne correspond en vérité pas au fond la pensée de l'auteur. Elle reflète plutôt son désarroi face à l'Histoire et ses difficultés à affronter et à formuler lui-même, de son propre chef, les fêlures que la guerre lui avait infligées. Selon nous, ce sentiment désesparant explique pourquoi le dernier texte autobiographique comporte encore des passages où l'auteur oppose, comme nous l'avons souligné, une certaine réticence à rectifier le cours de son argumentation et d'autres, plus nombreux, où l'auteur se remet en cause.

Ce rééquilibrage prouve que seul le temps a permis à Rezzori d'adopter une nouvelle perspective indispensable pour formuler une réponse qui ne soit pas une réaction excessive et donc forcément faussée aux critiques troublantes émises par un tiers, mais le fruit d'une longue et profonde réflexion personnelle sur ce pan douloureux de son passé.

---

<sup>670</sup> SmT, p. 177-178. MaS, p. 213: *Dass ich nach der Walpurgisnacht des 11. auf den 12. März 1938 und den Wochen danach in Wien imstande gewesen war, die Liebes- und Leidensgeschichte einer klimakteriumnahen ungarischen Geigenvirtuosin mit einem gefühlstriefenden Jugendlichen mit marlitthafter Innigkeit hinzuschreiben, ist nicht einmal ein Fehler zu nennen, sondern ein höchst lehrreiches Beispiel von Epochenverschleppung, die selbst über totale Wirklichkeitsverdrängung hinausgeht.*

### **III. 2. C. 2. c. Un regard finalement apaisé sur le passé au terme d'une autocritique**

En effet, l'auteur finit par livrer une méditation plus lucide et plus approfondie.

Rezzori n'endosse plus le rôle d'accusé, mais celui d'observateur de lui-même. Aussi ne cherche plus à se disculper avec fougue, comme il avait entrepris de le faire, après s'être senti poussé dans ses derniers retranchements par des personnes non impliquées dans la guerre qui s'étaient arrogé le droit de considérer sa passivité, à la lumière de tous les éclairages effectués sur le conflit depuis 1945, comme un manquement condamnable, et en avoir éprouvé ressentiment et colère.

Libéré d'une telle pression, l'auteur parvient à reconsidérer son passé. À l'arrogance et à l'agressivité initiales succède alors une forme d'humilité. Elle prouve l'apaisement qu'il a gagné, après avoir reconnu à la fois le caractère problématique de son attitude pendant la guerre et la maladresse et l'insuffisance avec lesquelles il en avait rendu compte auparavant.

Rezzori en vient à affirmer qu'on ne pouvait pas exiger de la part d'êtres accablés par une réalité non-maîtrisable qu'ils se détachent des événements catastrophiques pour en analyser d'emblée l'imbrication et la signification.

À la lumière des extraits de son journal de 1943 qui prouvent sa lucidité, cet argument résonne moins comme un appel à la clémence de ses détracteurs, en arguant d'une paralysie collective en raison du chaos général, que comme l'aveu de son impuissance personnelle à se servir de sa force critique pour dépasser le contexte immédiat dont il se savait prisonnier. Il ne s'agit ni d'une idéalisation de son propre « je » ni d'une contre-attaque parce qu'il renonce tant à dramatiser qu'à minimiser sa situation durant la guerre. Son but est désormais évident : poser les bases d'un véritable dialogue sur cette tranche de son passé.

Or, une telle neutralité ouvre la voie à une réflexion autocritique sur les moyens d'assumer ses agissements, car il peut ainsi enfin se reposer de manière non passionnelle la question de la nature de sa vulnérabilité et de son échec à résister aux forces de destruction à l'œuvre durant le second conflit mondial.

### **III. 2. C. 2. d. Conclusion : un désengagement finalement conséquent et assumé ?**

L'évolution de sa démarche autocritique nous amène à revenir sur ses errements pendant la guerre et surtout à réévaluer sa capacité à les assumer au terme de son long parcours.

De fait, on observe une évolution notable entre les propos que l'auteur avait tenus dans la réédition de *Flamme qui se consume* et dans *Sur mes traces*. Alors qu'il avait adopté, en

1978, une ligne didactique résolument combative, afin d'expliciter le processus d'écriture de son premier roman et d'accumuler ainsi des éléments à sa décharge, notamment à grand renfort d'éléments autobiographiques, il y renonce en 1997.

Dans sa dernière œuvre autobiographique, l'auteur prend la voie d'un acte de repentance. Il y conçoit l'incohérence, voire la lâcheté dont il témoigna en s'effaçant bien qu'il eût deviné, sans pouvoir les formuler distinctement, les enjeux d'un conflit dévastateur et inhumain, en assistant à l'*Anschluss* qui l'avait rendu inévitable. Aussi qualifie-t-il finalement son refoulement du réel à travers une littérature légère dans ce contexte si particulier non pas d'erreur dont il aurait à la limite encore pu relativiser les conséquences, mais bien de faute :

La faute qui était la mienne, c'était d'avoir regardé sans rien dire le médecin de famille en train de broser le pavé. Ou du moins d'avoir détourné les yeux. Et, pire encore, d'avoir écrit un livre, comme si rien ne s'était passé<sup>671</sup>.

On déduit du fait que Rezzori considère la rédaction de *Flamme qui se consume* comme une faute plus grave encore que sa passivité devant les conséquences tragiques de l'*Anschluss*, notamment les mesures discriminatoires prises contre les Juifs, qu'il admet enfin avoir nié l'évidence tout en sachant qu'un tel geste revenait à étouffer la conscience historique que la césure de l'*Anschluss* avait fait naître en lui.

En pointant lui-même du doigt cette contradiction, l'auteur conçoit en fin de compte non seulement que son désengagement avait consisté en une forme suspecte d'auto-aveuglement destinée à reculer devant le drame qu'il avait soudain découvert au printemps 1938 et dont il avait rapidement obtenu la confirmation à Berlin. Sur ce point, nous rejoignons l'analyse de K. Werner qui souligne par ailleurs la vanité d'un tel procédé. Rezzori ne pouvait avoir fui qu'un présent dont il avait ressenti pleinement le caractère faux et dangereux, sans réel espoir de le dépasser puisqu'il admettait, voire consacrait contre son gré son pouvoir destructeur en essayant de le fuir :

Mais en recourant à la littérature, il refoulait la réalité par la trivialité. Il n'a pas remarqué ou pas voulu remarquer que ces deux manières de fuir la réalité revenaient à admettre tacitement la réalité et ne faisaient que renforcer sa crédibilité, comme si rien ne s'était passé<sup>672</sup>.

---

<sup>671</sup> SmT, p. 179. MaS, p. 216: *Die Schuld, die ich auf mich geladen hatte, war die, untätig zuzuschauen, wie der Hausarzt das Pflaster schrubhte. Jedenfalls wegzuschauen. Und, schlimmer noch, ein Buch zu schreiben, als ob das nicht geschehen wäre.*

<sup>672</sup> WERNER, Klaus, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, op. cit., p. 243: *Literarisch aber verdrängte er die Wirklichkeit per Trivialität. Er hat nicht gemerkt oder nicht merken wollen, dass beide Arten von Realitätsflucht dem stillschweigenden Einlassen auf die Realität gleichkam und deren Beglaubigung Vorschub leistete, als ob nichts geschehen wäre.*

En mesurant la nature de son geste, Rezzori perçoit aussi l'impasse dans laquelle l'entreprise visant à justifier son désengagement l'avait précipité :

D'un côté je m'accusais d'une faute qui, en 1978, était difficilement pardonnable : l'ignorance politique. D'un autre côté, je me délivrais un certificat d'ignorance en toute bonne foi. Ça n'allait pas. Trop simple. Aucune commission de dénazification n'aurait accepté ce genre d'argument<sup>673</sup>.

Au terme de sa réflexion, il se doit logiquement de renoncer à exiger de ses lecteurs et de ses détracteurs qu'ils cautionnent l'argument d'une ignorance qu'il assimile désormais lui-même clairement à une pose qu'il avait prise jadis pour ne pas se confronter au drame qui se jouait sous ses yeux et qu'il avait reprise en 1978, pour tenter, de manière insidieuse, de maquiller son manque d'engagement pendant la guerre.

En 1997, Rezzori entend dépasser ses anciens espoirs<sup>674</sup> de trouver grâce aux yeux d'autrui au moyen d'un plaidoyer biaisé. Il renonce définitivement à toute perspective de rachat. Or, il apporte ainsi l'ultime preuve qu'il considère lui-même finalement sa passivité et son manque d'audace pendant la guerre comme une faille dont il nous reste à préciser le sens.

L'ultime virage que prend l'auteur dans son autobiographie pour y livrer une autocritique sincère et honnête nous semble constituer un élément intéressant et rationnel dont nous nous servons pour remettre en cause le caractère prétendument irresponsable et indépassable<sup>675</sup>, donc blâmable de la conduite de Rezzori pendant la guerre que déplore jusqu'au bout K. Werner dans son interprétation des débuts littéraires de l'auteur. Il en veut pour preuve le remords dont l'auteur serait rongé :

Mais on ne peut se défaire de l'impression que les livres qu'écrivit Rezzori durant le demi-siècle qui suivit 1945 sont pour la plupart les morceaux épars d'une confession, qu'ils sont

<sup>673</sup> SmT, p. 179. MaS, p. 215: *Einerseits bezichtigte ich mich eines Fehlers, der 1978 schwer zu vergeben war: der politischen Ignoranz. Andererseits stellte ich mir einen Freibrief treuherzigen Unwissens aus. Das ging nicht hin. Das war zu einfach. Das hätte keine Entnazifizierungskommission abgenommen, [...].*

<sup>674</sup> Notons que c'est encore le cas dans *Murmures d'un vieillard*. De fait, Rezzori y implore la clémence des lecteurs : « Ne soyons pas injuste envers *Flamme qui se consume*. En écrivant ce livre, moi, le fils de chasseur, j'ai délesté mon âme d'une couche de mièvrerie verte comme des aiguilles de sapin. D'une certaine manière, il faut également m'absoudre de ce maudit manque d'engagement politique ». MV, p. 265. GG, p. 170: *Ich darf nicht ungerecht sein gegen „Flamme, die sich verzehrt“. Ich Sohn eines Jägers habe mir damit eine Schicht fichtelnadelgrünen Zuckerguss vom Gemüt geschrieben. Auch vom verdammenswerten Mangel an politischem Engagement bin ich auf gewisse Weise freizusprechen.*

<sup>675</sup> WERNER, Klaus, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, op. cit., p. 243-244 : « J'aimerais bien éviter le terme de faute, mais insister sur le fait que Rezzori ne s'est pas senti responsable du monde ni des individus dans une phase décisive de sa biographie et de l'histoire sociale. Cela compte dans les années d'apprentissage, et plus particulièrement encore, quand on est écrivain ». *Ich würde das schwere Wort der Schuld gern umgehen, aber darauf beharren, dass sich Rezzori in einer entscheidenden Phase seiner Biographie und der Gesellschaftsgeschichte, [...], nicht zuständig gefühlt hat für die Welt und den Menschen. Auch für Lehrjahre fällt das ins Gewicht und für die eines Dichters zumal.*

en grande partie toujours de nouvelles variations de justifications rédigées dans un grand style, avant tout des justifications de débuts suspects<sup>676</sup>.

Nous pensons que le revirement clairement autocritique de Rezzori nous autorise à prendre en considération des éléments que ses détracteurs, dont K. Werner, ont minimisé, voire passés sous silence et dont émane une autre image : celle d'un être parfaitement conscient d'être confronté à un véritable dilemme qu'il assume dans *Sur mes traces*.

La haine qu'avait ressentie Rezzori tout au long de cette période et qu'il réaffirme fermement dans sa dernière œuvre autobiographique en apporte une première illustration. En effet, elle confirme que l'auteur n'a jamais été déconnecté du réel. Au contraire, elle était la conséquence d'un désir lancinant de rébellion contre tous les aspects morbides du monde et contre ceux qui contribuaient à son avilissement :

Une chose ne cessait de me harceler : ma haine. Elle ne portait pas uniquement sur Hitler, les nazis, les fanatiques de toute nation et de toute race, la guerre. Elle était dirigée contre l'humanité entière, contre les Allemands en général, hommes et femmes, les bourgeois et les petits-bourgeois, la *society*, la noblesse à l'Est de l'Elbe, les habitants de l'Ostmark, de Westphalie, les Allemands du Nord et du Sud, tout le monde<sup>677</sup>.

Mais l'intensité et la permanence de ce sentiment ne montrent pas uniquement que Rezzori n'était pas devenu indifférent au réel et qu'il avait conservé son esprit critique grâce auquel il saisissait les dysfonctionnements du monde. En effet, on est frappé de constater que sa haine était redoublée par sa frustration de se savoir investi d'une force qui aurait pu lui permettre de combattre ces diverses sources d'injustice et de confusion, mais qu'il échoua à la mettre à profit parce qu'elle le privait simultanément du plein usage de sa raison pourtant nécessaire à la définition et à la réalisation d'objectifs clairs :

Elle me faisait faire et dire des choses que je trouvais ensuite absurdes et détestables. Elle me mettait parfois en danger, et, pire encore, en mettait d'autres en danger<sup>678</sup>.

D'un mot, l'ambiguïté de cette haine qui s'avérait à la fois dangereuse et hypothétiquement libératrice le renvoyait en permanence à son incapacité à lutter efficacement contre son impuissance qui l'exaspérait. De fait, Rezzori retourna son unique atout pour freiner la

---

<sup>676</sup> *Ibid.*, p. 238: *Aber man kann sich des Eindrucks nicht erwehren, dass Rezzoris Bücher aus dem halben Jahrhundert nach 1945, in der Mehrzahl Bruchstücke einer Lebensbeichte, zu einem guten Teil immer neu variierte Rechtfertigungen großen Stils sind, Rechtfertigungen eines bedenklichen Anfangs vor allem.*

<sup>677</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 238: *Was mir zusetzte, war mein Hass. Er ließ sich nicht einschränken auf den Hass gegen Hitler, die Nazis, die Fanatiker aller Völker und Rassen, den Krieg. Er regte sich heftig gegen die Menschheit insgesamt, gegen die Deutschen allgemein, Frauen und Männer, die Bürger und Kleinbürger, die sogenannte Society, den ostelbischen Adel, die Ostmärker, die Westfalen, die Norddeutschen, die Süddeutschen und so fort.*

<sup>678</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 238: *Er ließ mich tun und sagen, was ich kurz danach als abstrus und hassenswert empfand. Bisweilen geriet ich damit in Gefahr oder, was schlimmer war, gefährdete andere.*

destruction et l'éclatement du réel contre lui-même et contre son attitude démissionnaire : « [ma haine] était dirigée contre moi-même<sup>679</sup> ». Il lui retirait ainsi tout pouvoir bénéfique, se mettant ainsi en un sens lui-même hors jeu.

À la fois stimulé et bridé par sa haine qu'il dépeint à dessein dans *Sur mes traces*, Rezzori nous apparaît prisonnier d'un cercle vicieux : il était à la fois le moteur potentiel d'une rébellion et un obstacle à sa réalisation.

Son dédoublement tragique s'accompagna d'une immense détresse : « J'étais moralement un invalide de guerre. À cent pour cent<sup>680</sup> ». En effet, ce dernier aggrava fatalement son état de profonde désorientation que l'*Anschluss* avait déclenché et que l'éclatement de la guerre avait prolongé, parce qu'il redoubla son désir de s'extraire d'une réalité devenue incontrôlable alors que la vacuité de sa haine lui avait révélé son incapacité à satisfaire son désir d'affranchir son moi, prisonnier « d'un cauchemar de l'Histoire universelle<sup>681</sup> », du présent. Il en découla un sentiment d'étouffement qui amoindrit encore davantage ses chances de s'affirmer en acteur dynamique, en dépit du désir d'agir qui le tirait :

Je cherchais des explications à ma situation bancaire dans ce monde. Je voulais sortir de mon existence, de ma peau, d'Allemagne, de l'Europe, aller n'importe où où je n'aurais pas été. Impossible de rien entreprendre. [...] J'étais pris au piège<sup>682</sup>.

Quant à la honte qui s'empara de lui, elle traduisait également le malaise que lui inspirait sa situation paradoxale de résistant virtuel incapable de porter une révolte qu'il finit par réprimer à force de l'intérioriser. Elle eut le même effet que la haine qu'il exerçait contre lui-même, sans parvenir à aucun résultat. Au lieu de l'inciter à réagir, cette honte qu'il ressentait de manière diffuse le paralysait dans la mesure où elle l'incitait à s'accommoder de son sort, c'est-à-dire de l'impasse que signifiait sa passivité. Il finit même par l'envisager comme une juste punition pour son désengagement auquel, ce faisant, il se résignait :

Parfois – rarement il faut bien l'avouer, de plus en plus rarement même – j'étais pris par l'idée que c'était bien fait pour moi. C'était moi qui m'étais précipité dans ce purgatoire. J'étais passé à côté de la réalité de façon sacrilège<sup>683</sup>.

---

<sup>679</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 238: *Er wendete sich gegen mich selbst.*

<sup>680</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 239: *Ich war moralisch kriegsgeschädigt. Hundertprozentig.*

<sup>681</sup> MV, p. 242. GG, p. 154: *Ich-Traum im Schoss eines Alptraums der Weltgeschichte.*

<sup>682</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 238-239: *Ich gab mir Rechenschaft über meine schiefe Lage in der Welt. Ich wollte heraus aus meiner Existenz, aus meiner Haut, heraus aus Deutschland, aus Europa, irgendwohin, wo's mich nicht gab. Ich konnte keinen Schritt dazu tun. [...] Ich war in der Falle.*

<sup>683</sup> SmT, p. 198. MaS, p. 239: *Bisweilen, selten genug muss ich gestehen immer seltener Ñ befiel mich der Gedanke, dass ich nichts Besseres verdiente. Ich hatte mich in diesen Limbo hineinbugsiert. Ich hatte frevlerisch an der Wirklichkeit vorbeigelebt.*

Aussi peut-on interpréter le silence que l'auteur garde même et surtout dans *Sur mes traces* sur l'existence de son journal de guerre, témoignage de sa lucidité et de sa colère impuissante, comme l'ultime acte de reconnaissance d'une paralysie qu'il assume précisément en renonçant à redorer son image grâce à des instantanés de révolte qu'il choisit de taire de son vivant.

Ces preuves irréfutables du discernement profond dont l'auteur témoigna durant la guerre, mais aussi celles de sa conscience que son comportement ne coïncidait ni avec ses convictions ni avec ses aspirations intimes nous amènent à réévaluer ces errements initiaux et l'aveuglement auquel son désengagement, malgré ses intuitions sur la gravité de la crise historique, incite *a priori* à conclure, comme le fait K. Werner.

Pour ne pas être lui-même dévasté par la réalité inhumaine de la guerre, Rezzori développa une sorte de réflexe désespéré de survie en se réfugiant dans une sphère située à contre-courant dont il espérait, qu'à défaut de l'aider à surmonter le présent, elle en atténue au moins les effets :

À l'époque, [...], je me saisis de [la littérature populaire] avec la noble intention de m'inscrire dans la catégorie de ceux qui font venir le monde à l'existence par le chant. C'est du moins l'impression que j'avais. Aujourd'hui, il me semble que j'ai voulu m'y accrocher pour ne pas être entraîné loin de moi-même par le courant. Comme si je pouvais faire renaître le monde intact d'avant le 12 mars 1938 par une histoire d'amour douce-amère (et moult descriptions de forêts et de prairies)<sup>684</sup>.

Nous formulons l'hypothèse selon laquelle cet être qui avait, à l'évidence, l'intuition du pire ressentit la nécessité de se désengager du présent, pour ne pas céder au désespoir et pour braver ainsi ironiquement la force destructrice de la guerre en sachant qu'il ne la vaincrait pas.

Les difficultés que l'auteur rencontre à dire ses failles traduisent en fin de compte le poids accablant que la guerre continua d'exercer sur lui, au-delà de 1945. De fait, elle lui avait révélé son extrême vulnérabilité puisqu'il avait été réduit à feindre la passivité et à se tromper de son propre chef pour subsister et pour ne pas être écrasé par l'Histoire, qui, par ce non-choix, l'avait privé de sa liberté.

Par sa brutalité et le dérèglement qu'il avait engendré, après avoir ouvert la voie à l'arbitraire, à la négation de l'individualité et à la barbarie, l'*Anschluss* avait bouleversé Rezzori et lui avait brusquement fait prendre conscience du présent historique. L'attitude

---

<sup>684</sup> MV, p. 244. GG, p. 156: *Damals [...] ergriff ich sie [die Popliteratur], in der holden Absicht mich in die Riege der Weltersinger einzureihen. So wenigstens kam's mir vor. Heute will mir scheinen, ich habe mich daran festhalten wollen, um nicht von mir selber weggeschwemmt zu werden. Wie als könnte ich mit einer bittersüßen Liebesgeschichte (und vielen schönen Wald- und Wiesenschilderungen) die heile Welt vor dem 12. März 1938 wieder heraufbeschwören.*

qu'il adopta face à la réalité qui s'était imposée à lui, mais qu'il ne parvenait pas encore à comprendre consista à quitter concrètement Vienne. Son départ peut-être interprété comme une tentative de fuir et un désir de refouler une expérience fondatrice qu'il avait vécue comme la chute dans un réel dont il avait commencé à percevoir et à déplorer le caractère décousu et effrayant.

Mais Berlin ne lui offrit pas d'échappatoire. Au contraire, il y vécut durant la Seconde Guerre mondiale le renforcement et l'accélération de l'éclatement et de la déréalisation du monde auxquels son expérience traumatisante de l'*Anschluss* l'avait rendu sensible. La multiplication des événements dramatiques et le chaos général aiguisèrent son regard et sa force d'analyse en éveil depuis le 12 mars 1938. Aussi avait-il cette fois cerné les enjeux et les dangers de cette nouvelle césure. En dépit du traumatisme de l'*Anschluss* qu'il avait subi et de sa nouvelle lucidité face aux menaces, Rezzori renonça délibérément à s'engager, sans être dupe de la vanité de son repli, sorte d'acte de résistance intérieure et solitaire qui le laissait impuissant devant l'incommensurable pouvoir d'effacement de l'Histoire.

### **III. 3. Ultime étape du processus de dérèglement du réel : le procès de Nuremberg ou l'échec d'une confrontation critique et lucide avec le passé**

#### **III. 3. A. Buts et moyens du procès de Nuremberg**

L'*Anschluss* et la Seconde Guerre mondiale constituent, pour Rezzori, des césures majeures, car ils révélèrent la force irrésistible d'un pouvoir aveugle, qui, en asservissant et en marginalisant les individus et en récusant les grands principes humanistes, désagrégea la réalité.

Les enseignements que l'auteur tire de ces deux crises majeures dont nous avons étudié la représentation dans son œuvre et l'importance dans son parcours montrent à la fois son pessimisme face à l'Histoire et aux limites, voire aux contradictions de l'attitude qu'il avait lui-même adoptée pendant les événements responsables du chaos.

Pourtant, le témoignage qu'il livre dans *La mort de mon frère Abel* et dans *Sur mes traces* sur sa situation personnelle et sa manière d'envisager l'avenir montre qu'il refusa de céder, en 1945, à l'aveuglement, à la résignation et au fatalisme qui auraient redoublé son sentiment d'impuissance.

Rezzori saisit que la « période glaciaire, [la] période de ruines, ces années de faim et de misère<sup>685</sup> » que constitua l'après-guerre pourrait devenir une ère charnière, en dépit de la détresse matérielle et psychologique qu'il y constata et qu'il éprouva lui-même, à condition de se prêter à une réflexion critique et lucide sur les causes et les conséquences des catastrophes récentes.

L'analyse des éléments responsables du dérèglement du monde empêcherait, selon lui, la répétition de crises similaires et constituerait ainsi la première étape du processus de reconstruction auquel il aspirait, à l'instar de ses contemporains.

### III. 3. A. 1. Les espoirs suscités par le procès de Nuremberg

#### III. 3. A. 1. a. Un enjeu collectif : la visée didactique et humaniste du procès

Lorsqu'il s'ouvrit le 20 novembre 1945, le procès de Nuremberg<sup>686</sup> lui apparut comme l'outil indispensable à l'accomplissement de cet exigeant travail de mémoire parce qu'il affichait un double objectif.

D'une part, mesurer la responsabilité individuelle des cadres du système nazi pour décrypter son essor et ses mécanismes et pour révéler ainsi les horreurs perpétrées au nom de l'idéologie national-socialiste. Fort de sa dimension didactique, le procès de Nuremberg était donc appelé à combattre plusieurs dangers : l'ignorance, l'oubli, la déformation des faits et le négationnisme :

La grande et indiscutable signification que revêt le procès tient au fait qu'il a rendu l'histoire contemporaine concrète à l'opinion<sup>687</sup>.

D'autre part, contribuer au renforcement du droit pénal international dans une perspective dissuasive, en étendant la responsabilité des États dans le sens d'une responsabilité individuelle de leurs dirigeants.

L'orientation que semblait prendre le procès de Nuremberg conforta Rezzori dans sa volonté de se confronter au passé pour tirer des enseignements des erreurs commises et des

<sup>685</sup> SmT, p. 225. MaS, p. 271: *Eiszeit. Trümmerjahre. Hungerjahre.*

<sup>686</sup> Le procès s'acheva le 1er octobre 1946.

<sup>687</sup> STEINBACH, Peter, *Der Nürnberger Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher*, in UEBERSCHÄR, Gert R. (Hg.), *Der Nationalismus vor Gericht. Die alliierten Prozesse gegen Kriegsverbrecher und Soldaten 1943-1952*. Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1999, p. 32-44, ici p. 37-38: *Dieser Prozess ist der verzweifelte Versuch der Menschheit, die Strenge des Gesetzes auf die Staatsmänner anzuwenden, die ihre Macht im Staate benutzt haben, die Grundlagen des Weltfriedens anzugreifen und die Hoheitsrechte ihrer Nachbarn zu verletzen.*

expériences traumatisantes et pour participer à la reconstruction du monde sur de nouveaux fondements, comme ceux de la justice et du respect. Comme il obligeait les individus à préparer l'avenir en intégrant le passé dans leur réflexion et leur donnait l'occasion de répondre objectivement d'actes par lesquels ils s'étaient discrédités, Nuremberg les incitait à vaincre le souvenir obsédant de la bassesse et de la brutalité des nazis et ravivait leur désir de croire en l'humanité, en leur propre capacité à rebondir, à progresser moralement et à se projeter dans le futur. Plusieurs interprètes vont d'ailleurs jusqu'à conclure à la mission de « ré-éducation<sup>688</sup> » que le procès était censé accomplir.

Quant à Rezzori, il n'hésita pas interpréter l'échéance de Nuremberg comme le synonyme d'un renouveau, voire d'une renaissance :

Aussi paradoxal que cela puisse paraître : on pouvait édifier le rêve d'un avenir totalement nouveau, totalement différent. Les ruines du pays et des hommes appelaient une utopie. Il fallait simplement faire attention à ne pas recommencer les erreurs qui avaient conduit à cette catastrophe. L'homme devait ressusciter dans les Allemands<sup>689</sup>.

Amené à couvrir le procès de Nuremberg pour la NWDR, la station de radio, sous contrôle britannique, qui l'employait, Rezzori reconnaît avoir nourri l'ambition de jouer lui-même un rôle dynamique dans le processus qui suscitait un tel intérêt. Témoin privilégié des révélations que délivrerait le tribunal, Rezzori entendait mettre son énergie au service de la refondation de la société allemande en relatant l'avancée des travaux de Nuremberg. Son but était d'aider ses contemporains à se libérer des peurs que leur inspirait leur ignorance des événements dramatiques du passé. Persuadé que les Alliés veilleraient à mener un procès équitable dont le seul but serait de rétablir la vérité et de prononcer des peines adaptées, l'auteur espérait lui aussi contribuer à la diffusion et à l'ancrage de valeurs censées garantir une certaine probité et donc en un sens rééduquer moralement les Allemands durement éprouvés par le règne de la barbarie nazie :

---

<sup>688</sup> **RADLMAIER, Stefan**, *Der Nürnberger Lernprozess. Von Kriegsverbrechern und Starreportern*. Zusammengestellt und eingeleitet von S. Radlmaier. Frankfurt/Main, Eichborn Verlag, 2001, p. 11: *Natürlich verfolgten die Siegermächte mit dem Tribunal auch didaktische, aufklärerische Ziele im Sinne der „re-education“.*

Après avoir exposé les buts et le déroulement du procès, S. Radlmaier rassemble plusieurs témoignages et contributions d'écrivains et de journalistes ayant couvert l'événement. Il l'envisage sous un aspect éducatif et moralisateur. Dans cet ouvrage, on retrouve la description que Rezzori fait de Hess avant la lecture du jugement, dans *La mort de mon frère Abel*.

<sup>689</sup> SmT, p. 237. MaS, p. 286: *So paradox es klingen mag: Man konnte darauf den Traum von einer gänzlich neuen, gänzlich anderen Zukunft aufbauen. Aus den Geröllhalden des Landes und der Leute wünschten wir die Utopie herbei. Die Fehler, die zu einer Katastrophe geführt hatten, sollten beim vorsichtigen Wiederaufbau vermieden werden.*

Nous mobilisons tout ce que la critique culturelle de la première moitié du siècle avait laissé intact – tous ces rêves humanitaires faits d'égalité, de liberté et de fraternité, avec les moyens qui permettaient d'y arriver<sup>690</sup>.

### III. 3. A. 1. b. Un enjeu personnel : affronter la vérité historique et envisager de manière critique sa propre errance

Pourtant, cette détermination à éclairer les autres s'explique, selon nous, avant tout par son propre désir de comprendre les éléments qui l'avaient personnellement tant bouleversé qu'il s'en était détourné, plus ou moins inconsciemment en mars 1938, lorsqu'il s'enfuit de Vienne après l'*Anschluss*, puis sciemment, entre 1939 et 1945, alors qu'il tentait de refouler la réalité de la guerre.

Plongé au cœur de ce nouvel événement clé de la première moitié du XXème siècle, Rezzori se retrouvait pour la première fois en mesure de surmonter un réflexe qui avait consisté à fuir le réel, sous le coup de la peur et de la lâcheté, car il s'apprêtait à décrypter la manière dont on allait examiner un si douloureux passé. Après s'être soustrait à l'Histoire dont il n'avait fait que subir les attaques, malgré sa conscience de plus en plus aiguë des dangers qu'encourait le monde, il attendait du procès de Nuremberg qu'il l'aide à approfondir et à assumer enfin sa conscience historique. Du déroulement et des résultats de Nuremberg dépendait finalement sa survie : envisager le passé comme un objet, saisir *a posteriori* les raisons qui poussèrent les responsables nazis à commettre l'indicible qui l'avait lui-même dépassé, à manipuler la masse et à pervertir l'exercice du pouvoir serait un moyen d'éclairer les mécanismes de sa propre errance. Il lui fallait affronter les motifs des crises qui l'avaient déstabilisé, afin d'intégrer cette longue phase de déchirures identitaires dans son parcours et de se réinscrire enfin dans la réalité qui avait commencé à lui échapper le 12 mars 1938 :

Huit ans plus tard, il me fut donné d'assister à un autre événement historique au cours duquel, après celui-ci [l'*Anschluss*] et quelques autres qui suivirent, on tira en quelque sorte un bilan<sup>691</sup>.

<sup>690</sup> SmT, p. 237. MaS, p. 286: *Wir mobilisierten, was die Kulturkritik der ersten Jahrhunderthälfte unbeschädigt gelassen hatte – nämlich alle humanitären Träume von einem Menschentum der Gleichheit, Freiheit und Brüderlichkeit und der Wege, wie ein solches zu erreichen wäre.*

<sup>691</sup> A, p. 782. Traduction modifiée. A, p. 667: *Acht Jahre später darf ich einem anderen historischen Ereignis beiwohnen, bei dem nach diesem und einigen darauffolgenden anderen gewissermaßen die Bilanz gezogen wurde.*

La manière dont Rezzori rend compte, par l'écriture, de l'importance que revêtit pour lui l'épreuve de son premier face-à-face avec le passé confirme le besoin impérieux qu'il ressentit de se réapproprier une place dans le présent.

Dans *Abel*, l'auteur imagine un narrateur qui fonctionne comme son double. Obsédé par le vide du présent dans lequel il est hanté en permanence par le passé, Aristides Subicz ne cède toutefois pas au malaise qui accable aussi son ami Schwab. En effet, il profite de l'expérience qu'il a faite à Nuremberg pour diagnostiquer lucidement la cause de son décalage dans le présent et le surmonter alors que Schwab finit par mourir parce qu'il se refuse à interroger le passé.

En clôturant l'histoire de cette douloureuse quête identitaire par l'évocation du procès de Nuremberg, dont le souvenir rattrape le narrateur précisément lors des obsèques de Schwab, Rezzori suggère qu'il avait lui-même abordé le procès comme un seuil à double tranchant. Il scellerait son sort : soit il y verrait plus clair, soit il serait encore plus désorienté à l'issue du bilan qui serait tiré<sup>692</sup>.

Dans *Sur mes traces*, Nuremberg revêt également une importance capitale. Parmi tous ses souvenirs marquants, l'auteur retient le procès pour terminer son ultime récit autobiographique grâce auquel il espère interroger le sens et la cohérence de son parcours. C'est le signe que Rezzori entend saisir et assumer, à la lumière des révélations de Nuremberg, son identité que forgèrent les crises historiques figurant au cœur du procès.

Comme le procès semblait lui offrir la chance de maîtriser à nouveau le cours de son existence, on comprend mieux pourquoi Rezzori succomba lui aussi à « l'espoir téméraire qui germait durant ces années<sup>693</sup> », sans chercher à évaluer au préalable les moyens dont disposait le tribunal militaire international pour réaliser l'idéal de justice et la mission didactique qui le fondaient.

Il nous semble utile de convoquer les études historiques consacrées à la préparation et à l'ouverture du procès de Nuremberg pour en préciser les buts et mesurer ainsi objectivement la légitimité de l'espoir que l'auteur avait spontanément placé en lui.

---

<sup>692</sup> Rajoutons que Rezzori limite en outre le récit de Nuremberg à un moment clé du procès, à savoir à la fin des débats, lorsque la parole revint le 31 juillet 1946 pour la dernière fois à la défense, précisément à H. Göring et à R. Hess, avant le verdict prononcé le 1<sup>er</sup> octobre 1946. En insistant sur la tension qui régna durant cette séquence et que nous analyserons plus en détail, l'auteur révèle le besoin de l'auditoire de connaître les conclusions des accusés pour découvrir la vérité qui déterminerait sa manière d'envisager l'avenir.

<sup>693</sup> SmT, p. 225. MaS, p. 272: [...] *meine Teilnahme an der verwegenen Hoffnung, die in jenen Jahren keimte.*

### III. 3. A. 2. Un optimisme entretenu par l'organisation du procès

#### III. 3. A. 2. a. La volonté de réunir des conditions garantissant le caractère novateur et la transparence d'un procès exceptionnel

Le procès devait impérativement se démarquer, par son statut, de toutes les procédures judiciaires intentées avant la Seconde Guerre mondiale parce qu'il jugerait des crimes d'une autre nature et d'une autre gravité que ceux perpétrés lors des précédents conflits, notamment pendant la Première Guerre mondiale. De fait, ces derniers n'étaient pas uniquement liés à une campagne d'expansion territoriale. Ils impliquaient aussi la répression brutale de toute opposition ainsi que l'extermination, dans une logique antisémite et xénophobe, de victimes innocentes et l'oppression des populations des territoires occupés par les Allemands, autrement dit, la violation des principes humanistes garants de la coexistence pacifique des nations :

Le nazisme consistait en un mépris fièrement affiché des idéaux libéraux, humanitaires et internationalistes que la plupart des États-Nations reconnaissaient au moins du bout des lèvres<sup>694</sup>.

Or, les auteurs des travaux sur lesquels nous nous appuyons s'accordent à reconnaître la présence, dans la définition de son statut, de ses attributions et de ses modalités, de plusieurs éléments qui conférèrent au tribunal militaire international de Nuremberg un caractère novateur<sup>695</sup> grâce auquel il semblait *a priori* pouvoir remplir la mission historique qu'on lui avait confiée.

---

<sup>694</sup> **TAYLOR, Telford**, *Die Nürnberger Prozesse. Hintergründe, Analysen und Erkenntnisse aus heutiger Sicht* [1992]. [*The anatomy of the Nuremberg trials. A personal memoir*]. Aus dem Amerikanischen von Micheal Schmidt. München, Wilhelm Heyne Verlag, 1994, p. 36: *Der Nazismus war die stolz verkündete Verachtung der freiheitlichen, humanitären und internationalistischen Ideale, zu denen die meisten Nationalstaaten zumindest ein Lippenbekenntnis ablegten.*

Avocat et proche collaborateur de R. Jackson, T. Taylor fut membre de la partie civile américaine. Ce faisant, il fut à la fois témoin et acteur de la préparation et du déroulement du procès de Nuremberg.

<sup>695</sup> **KASTNER, Klaus**, *Die Völker klagen an. Der Nürnberger Prozess 1945-1946*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005, p. 10 : « Le procès des criminels de guerre principaux instruit par le tribunal militaire international entre 1945 et 1946 compte parmi les procès qui bouleversèrent le monde. Du point de vue de l'histoire et du droit, il constitue une nouveauté ». *Der Nürnberger Hauptkriegsverbrecherprozess vor dem Internationalen Militärtribunal in den Jahren 1945-1946 gehört zu diesen Prozessen, welche die Welt bewegten. Indes: Er ist historisch und rechtlich gleichermaßen ein Novum.*

### - la définition de l'objet du procès de Nuremberg

Son originalité procède d'abord de la définition de l'objet qu'il était appelé à examiner. Fait sans précédent, c'est une guerre d'agression qui allait être jugée par un tribunal militaire international, dans le cadre d'une procédure pénale.

Certes, la Première Guerre mondiale avait montré la nécessité d'intégrer le cas de la guerre dans la réflexion sur le droit international pour empêcher la répétition d'un tel conflit. Le Traité de Versailles avait condamné, sous forme de postulat, les guerres offensives envisagées comme un moyen politique. Cette condamnation ne prit une expression concrète que le 27 août 1928 dans le cadre du pacte élaboré par Aristide Briand et son homologue américain Frank B. Kellog. Ses signataires<sup>696</sup> s'engageaient, au nom de leurs peuples, à ne pas recourir à la guerre pour résoudre des conflits internationaux et à régler les différends qui pourraient les opposer uniquement par des moyens pacifiques. Autrement dit, le pacte prévoyait l'interdiction de la guerre, sauf dans deux cas : la guerre défensive et la guerre-sanction.

Mais l'invasion de la Pologne par l'Allemagne le 1<sup>er</sup> septembre 1939 avait révélé les limites du Pacte Briand-Kellog que le procès de Nuremberg entendait dépasser en statuant juridiquement sur la Seconde Guerre mondiale. Le tribunal militaire international franchit un cap décisif dans la réflexion sur l'extension du droit international amorcée en 1918 en formulant deux chefs d'accusation inédits : la participation à un complot contre la paix et la participation aux préparatifs, au déclenchement et à la direction d'une guerre offensive<sup>697</sup>. Il initia ainsi une base juridique pour sanctionner enfin pénalement les responsables d'une guerre ayant dévasté l'Europe dans le cadre d'un procès chargé de rédiger une sorte de « livre d'histoire [expliquant] la planification et le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale<sup>698</sup> ». Préserver la paix, telle était la tâche du tribunal militaire international de Nuremberg :

---

<sup>696</sup> L'Allemagne faisait partie des 63 signataires. Nous renvoyons au point que H. H. Jescjeck consacre au contenu et aux faiblesses du pacte Briand-Kellog dans son étude sur le cadre juridique du procès de Nuremberg.

**JESCJECK, Hans-Heinrich**, *Die Verantwortlichkeit der Staatsorgane nach Völkerrecht. Eine Studie zu den Nürnberger Prozessen*. Bonn, Ludwig Röhrscheid Verlag, 1952, p. 76-87.

<sup>697</sup> Le tribunal militaire international rajouta deux autres chefs d'accusation, les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité, qui permettraient de prendre la mesure des délits commis et le caractère irrationnel du conflit provoqué par le Reich.

Nous renvoyons à l'analyse de H.H. Jescjeck sur le statut des quatre chefs d'accusation retenus par le tribunal international militaire de Nuremberg. *Ibid.*, p. 295-300.

<sup>698</sup> **KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen. Die Nürnberger Prozesse*. Nürnberg, Hofmann Verlag, 2001, p. 90: [...] ein Geschichtsbuch zur Planung und Entfesselung des zweiten Weltkrieges.

Ce procès participe à l'immense tâche qui consiste à rendre la paix plus sûre. [...], [il faut] créer une base judiciaire garantissant que quiconque commence une guerre devra aussi en payer personnellement le prix<sup>699</sup>.

### - le mode de désignation des accusés

Par ailleurs, l'action du tribunal militaire international promettait d'entrer dans l'Histoire par la désignation des destinataires de l'acte d'accusation qu'il signa le 18 octobre 1945. D'une part, il cita à comparaître 24 accusés principaux<sup>700</sup>. Or, les crimes qui leur étaient reprochés n'étaient pas présentés comme le fait de personnes isolées ni anonymes. Il s'agissait au contraire de déterminer, pour la première fois, la responsabilité individuelle de cadres politiques, militaires et économiques connus de tous qui avaient commis des délits au nom du régime qu'ils représentaient :

Dans ce procès, l'humanité tente désespérément d'appliquer la sévérité de la loi aux dirigeants qui ont abusé de leur pouvoir au sein de l'État pour attaquer les fondements de la paix mondiale et violer la souveraineté de leurs voisins<sup>701</sup>.

Autre nouveauté, plusieurs institutions (le gouvernement du IIIème Reich, les SS, le service des renseignements, la Gestapo, les SA et l'état major de la Wehrmacht) organisées en réseau sur lequel s'était appuyé le régime nazi furent elles aussi accusées de constituer des organisations criminelles et jugées à ce titre. Il fallait déterminer leur rôle dans la victoire du nazisme et les démanteler pour éviter qu'elles continuent à diffuser leurs idées racistes et violentes et qu'elles ne parviennent à influencer la jeunesse particulièrement désorientée au lendemain de la guerre<sup>702</sup>.

<sup>699</sup> JACKSON, Robert. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 74: *Dieser Prozess ist ein Teil der großen Anstrengung, den Frieden sicherer zu machen. [...]: eine rechtliche Sicherung zu schaffen, dass, wer einen Krieg beginnt, auch persönlich dafür bezahlt.*

<sup>700</sup> Le tribunal militaire international jugea finalement 24 accusés principaux : H. Göring, R. Hess, J. von Ribbentrop, R. Ley, W. Keitel, E. Kaltenbrunner, A. Rosenberg, H. Frank, W. Frick, J. Streicher, W. Funk, A. Speer, C. Neurath, H. Fritzsche, H. Schacht, K. Dönitz, E. Raeder, B. v. Schirach, F. Sauckel, A. Jodl, M. Bornmann, F. v. Papen, A. Seiss-Inquart et B. v. Krupp.

<sup>701</sup> JACKSON, Robert. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 74: *Dieser Prozess ist der verzweifelte Versuch der Menschheit, die Strenge des Gesetzes auf die Staatsmänner anzuwenden, die ihre Macht im Staate benutzt haben, die Grundlagen des Weltfriedens anzugreifen und die Hoheitsrechte ihrer Nachbarn zu verletzen.*

<sup>702</sup> K. Kastner s'appuie sur l'argumentaire que présenta R. Jackson lors de son plaidoyer du 28 février 1946 : « Nul doute que la prochaine guerre et les prochains pogromes seront échafaudés au sein de ces organisations, si nous n'entreprenons rien pour éradiquer, par des condamnations et des peines, le prestige et l'influence de leurs adhérents ».

JACKSON, Robert. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 125: *Der nächste Krieg und die nächsten Pogrome werden mit Sicherheit in den Bruststätten dieser Organisationen ausgeheckt werden, wenn wir nicht dafür sorgen, dass durch Verurteilung und Bestrafung das Prestige und der Einfluss ihrer Mitglieder beseitigt werden.*

### - l'alliance des vainqueurs

Mais, le procès de Nuremberg s'apprêtait aussi à révolutionner l'histoire judiciaire en raison de la manière dont le tribunal militaire international avait été constitué, sur décision des anciens adversaires de l'Allemagne, après qu'ils eurent surmonté de nombreux différends.

Rédigée à Londres le 13 janvier 1942, peu après l'entrée en guerre des États-Unis, qui redonna espoir aux Alliés, la Déclaration de St. Jame's Palace avait constitué une première étape importante dans la longue marche vers Nuremberg. Ses signataires accusaient l'Allemagne d'avoir établi un régime de terreur dans les territoires occupés en procédant de manière arbitraire à des arrestations, des exécutions et des déplacements de population. Ils s'engagèrent à faire preuve de solidarité et à satisfaire le sens de justice des victimes du nazisme en jugeant les responsables de ces délits dans le cadre d'une procédure pénale et en renonçant à toute forme de représailles sanglantes. Ils s'attachèrent dès lors à collecter des preuves des horreurs perpétrées au nom du régime nazi, afin de prouver ultérieurement la culpabilité de leurs auteurs.

Ce fut ensuite la Commission tripartite formée par les États-Unis, l'Union soviétique et la Grande-Bretagne qui statua à Moscou, le 30 octobre 1943, sur le sort des officiers et des membres du parti nazi responsables des massacres perpétrés dans les territoires occupés. Ces derniers devaient répondre de leurs actes devant les juridictions des pays où les crimes avaient été commis. Dès lors que les crimes perpétrés ne seraient pas limités à un espace particulier, les Alliés prononceraient un jugement commun.

S'ils s'accordaient à reconnaître la nécessité d'un procès et de peines exemplaires, les Alliés étaient divisés sur les mécanismes du processus judiciaire. Aux États-Unis plusieurs voix s'élevèrent pour réclamer l'organisation de procédures expéditives. C'est le cas du ministre des finances américain Henry Morgenthau, qui réclamait l'exécution sommaire des criminels après leur arrestation à partir de listes d'accusés, ou encore de Churchill. La position de Roosevelt s'avéra décisive<sup>703</sup>. Après avoir soutenu une telle solution, il se rangea à l'avis de son ministre de la guerre, Stimson, et se distanca du projet de Morgenthau prévoyant des exécutions à la chaîne. Il défendit et imposa, à l'automne 1944, le principe d'une solution judiciaire transparente et équitable, car analyser les faits et

---

<sup>703</sup> Nous renvoyons à l'article que L. Kettenacker a consacré à cette question.

**KETTENACKER, Lothar**, *Die Behandlung der Kriegsverbrecher als anglo-amerikanisches Rechtsproblem*, in **UEBERSCHÄR, Gerd** (Hg), *Der Nationalsozialismus vor Gericht, op. cit.*, p. 17-30.

prononcer des peines appropriées, dans le cadre d'un tribunal militaire international, éviterait de répondre à la violence par la violence.

Lors de la Conférence de Yalta qui se déroula du 4 au 11 février 1945, les Alliés décidèrent de condamner les criminels nazis dans le cadre d'une procédure pénale, mais ils ne s'entendaient pas sur les modalités à appliquer. Les États-Unis conduits par Truman, déterminé à entamer une procédure en bonne et due forme, s'opposaient à la Grande-Bretagne tout à la fois désireuse de donner aux accusés le droit de se défendre et inquiète que l'opinion n'y décèle un retournement en leur faveur, mais aussi à l'Union soviétique favorable à des simulacres de procès. La délégation soviétique finit par obtenir l'aval de Moscou pour aplanir les divergences et accélérer la constitution du tribunal militaire international.

Alors que des tensions et des luttes d'influence relatives à la gestion de l'Allemagne qu'ils occupaient minaient inéluctablement leur coalition, les Alliés acceptèrent de conjuguer leurs efforts pour réunir les conditions nécessaires à l'ouverture d'un procès efficace. Ils prouvaient ainsi leur volonté de tourner la page du nazisme et de faire triompher la justice sur la barbarie : « Dans le domaine de la justice, l'alliance tenait encore bon<sup>704</sup> ».

#### **- le mode de fonctionnement du tribunal militaire international**

Forts de cette résolution, les Alliés s'attelèrent au règlement de la question de la ville où siègerait le tribunal<sup>705</sup> et de son fonctionnement.

En tant que tribunal non régulier formé de quatre nations, il ne pouvait pas privilégier la législation d'une nation souveraine, mais appliquer « en premier lieu le droit de guerre international dont la violation constitue des crimes de guerre<sup>706</sup> ». Toutes ses décisions devraient être prises à la majorité des voix. Celle du président, Lord G. Lawrence, serait décisive en cas d'égalité. Toutes les condamnations et toutes les peines devraient être prononcées avec une majorité de trois membres sur les quatre juges qui composaient les jurés. On s'inspira du modèle anglo-américain pour définir le déroulement du procès. Le

---

<sup>704</sup> ZENTNER, Christian, *Der Nürnberger Prozess. Dokumentation, Bilder, Zeittafel*. Stuttgart, Reichenbach Verlag, 1994, p. 5: *Auf dem Gebiet der Justiz hielt die Allianz noch.*

<sup>705</sup> La décision d'établir le tribunal militaire international à Nuremberg, dans la zone de contrôle américaine, s'explique à la fois par des raisons matérielles (après quelques transformations, le palais de justice et la prison de Nuremberg pourraient accueillir les nombreux acteurs du procès) que symboliques (la ville ayant été le lieu de grands rassemblements nazis).

<sup>706</sup> TAYLOR, Telford, *Die Nürnberger Prozesse*, op. cit., p. 17: [...], *die Gesetze, an die er gebunden war, entsprachen nicht den Gesetzen einer dieser oder irgendwelcher anderer Nationen. Im Hinblick auf seine Strafprozessordnung hielt sich der IMG in erster Linie an das internationale Kriegsrecht, dessen Verletzungen Kriegsverbrechen genannt werden.*

tribunal n'était par conséquent pas tenu d'auditionner tous les témoins, mais pouvait se contenter de déclarations sur l'honneur. Il était également autorisé à refuser de prendre en compte des « éléments insignifiants<sup>707</sup> », afin d'accélérer la procédure, d'empêcher la conclusion d'accords entre les accusés et d'éviter que les Alliés se voient reprocher d'avoir eux aussi commis des crimes de guerre.

### III. 3. A. 2. b. La revendication d'une mission historique

Dans son plaidoyer d'ouverture qui suivit, le 21 novembre 1945, la lecture de l'acte d'accusation, R. Jackson, juge à la Cour suprême des États-Unis, chargé de l'organisation matérielle et thématique du tribunal militaire international et promu chef de file de la partie civile américaine, apporta l'ultime preuve de la détermination des Alliés à mener à bien leur mission et conquit l'auditoire<sup>708</sup>.

De fait, R. Jackson ne se contenta par de donner une dimension didactique à son discours qui équivalait à une « présentation condensée de la percée du national-socialisme et de l'ensemble du régime nazi en Allemagne et en Europe<sup>709</sup> » que l'accusation s'efforcerait de détailler. Il engagea aussi très solennellement la responsabilité de cette dernière devant l'Histoire, car il lui appartenait, affirmait-il, de juger des criminels qui incarnaient les forces irrationnelles responsables du saccage de l'Europe<sup>710</sup>. En prononçant des peines exemplaires contre eux, le tribunal militaire international avait l'opportunité et le devoir

<sup>707</sup> **KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 42: „unerhebliches,, Material.

<sup>708</sup> Présent à l'ouverture du procès, T. Taylor souligne l'intensité dramatique du plaidoyer dans lequel R. Jackson exposa les idéaux du tribunal militaire international et sa mission historique : « Les procès de Nuremberg commencèrent par le discours d'ouverture de Jackson. Selon moi, tout ce qui fut dit par la suite à Nuremberg ne pouvait pas rivaliser avec la force, la lucidité et l'éloquence de ce discours. De fait, je ne connais aucun texte dans la littérature judiciaire moderne qui revête de cette manière une telle passion retenue ni une telle intensité morale ».

**TAYLOR, Telford**, *Die Nürnberger Prozesse*, op. cit., p. 205-206: *Die Nürnberger Prozesse begannen mit Jacksons Eröffnungsrede, und meiner Meinung nach konnte nichts, was danach in Nürnberg geäußert wurde, es mit dieser Rede an Kraft, Einsicht und Eloquenz aufnehmen. Tatsächlich ist mir aus der modernen juristischen Literatur nichts bekannt, was in gleicher Weise die verhaltene Leidenschaft und die moralische Intensität vieler Passagen vermittelt.*

<sup>709</sup> **KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 76: [...] *eine geraffte Darstellung des Aufstiegs des Nationalsozialismus und der gesamten NS-Herrschaft in Deutschland und in Europa.*

<sup>710</sup> **JACKSON, Robert**. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 71: « Ils sont, comme nous allons le démontrer, des symboles vivants de la haine raciale, du régime de la terreur et de la violence, de la démesure et de la cruauté du pouvoir. Ils sont les symboles d'un nationalisme et d'un militarisme sauvages, [...] et de cet instinct guerrier, qui, de génération en génération, fit basculer l'Europe dans la guerre, anéantit ses hommes, détruisit les patries qu'elle abritait et appauvrit sa vie ». *Sie sind, wie wir zeigen werden, lebende Sinnbilder des Rassenhasses, der Herrschaft des Schreckens und der Gewalttätigkeit, der Vermessenheit und Grausamkeit der Macht. Sie sind Sinnbilder eines wilden Nationalismus und Militarismus und all [...] jener Kriegstreiberei, die Generationen auf Generationen Europa in Kriege verstrickt, seine Männer vernichtet, seine Heime zerstört und sein Leben arm gemacht haben.*

d'éradiquer le mal, afin de faire triompher la justice et la raison, d'un mot la civilisation, qui, pour R. Jackson, était la véritable partie civile dans ce procès<sup>711</sup>, et de permettre à l'humanité fragilisée et humiliée de prendre un « nouveau départ<sup>712</sup> ».

### III. 3. B. Entre rêve et réalité : un dialogue de sourds

Après avoir nourri de grands espoirs, Rezzori fut ébranlé de constater, lors des audiences, le fossé entre l'idéal affiché par les promoteurs et les acteurs du procès et les résultats concrets qu'il obtint.

Avant de nous intéresser au bilan que l'auteur tire de Nuremberg, nous allons dégager les éléments, qui, dans sa perspective, fragilisèrent, voire condamnèrent d'emblée le tribunal militaire international à l'impuissance.

Certes, l'auteur rejoint la position des historiens qui ont relevé des limites induites par le statut et le mode de fonctionnement du tribunal. Mais il donne une dimension particulière à son interprétation de Nuremberg en mettant surtout l'accent sur l'attitude des deux parties en présence, l'accusation et la défense : leur incapacité ou leur refus à se servir des instruments que leur donnait le tribunal aurait scellé le sort de Nuremberg.

#### III. 3. B. 1. Des limites de fait

Ses organisateurs avaient affiché un désir de transparence et une volonté infaillible de réunir les conditions nécessaires à la tenue d'un procès juste. R. Jackson s'engagea du reste solennellement, dans son discours d'ouverture, à ce que Nuremberg devienne synonyme d'une équité jamais atteinte auparavant dans une procédure judiciaire :

Au moment d'accomplir notre mission, nous devons faire preuve d'une conviction et d'une probité intellectuelle telles que ce procès puisse apparaître aux générations futures comme l'accomplissement du désir de justice qui anime l'humanité<sup>713</sup>.

---

<sup>711</sup> JACKSON, Robert. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 77: *Die wahre Klägerin vor den Schranken dieses Gerichts ist die Zivilisation.*

<sup>712</sup> MASER, Werner, *Nürnberg. Das Tribunal der Sieger*. Düsseldorf, Econ Verlag, 1977, p. 148 : « Nuremberg devait constituer un début spectaculaire et les propos du principal avocat de l'accusation américaine firent germer une grande espérance ». *Nürnberg sollte ein spektakulärer Anfang sein, und die Worte des US-Hauptanklägers Jackson, [...], ließen große Hoffnungen keimen.*

<sup>713</sup> JACKSON, Robert. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 75: *Wir müssen an unsere Aufgabe mit so viel innerer Überlegenheit und geistiger Unbestechlichkeit herantreten, dass dieser Prozess einmal der Nachwelt als die Erfüllung menschlichen Sehns nach Gerechtigkeit erscheinen möge.*

Tout devait donc être entrepris pour éviter que Nuremberg ne donne aux Alliés l'occasion d'exercer de simples représailles contre les vaincus.

Rezzori lui-même salue leur sincérité et le bien-fondé d'une telle entreprise en reconnaissant que « personne ne se hasardait à douter du caractère fondamentalement juste de la Cour de justice de Nuremberg<sup>714</sup> ».

Pourtant, Nuremberg fut pris, selon lui, au piège de ses propres limites, en premier lieu à cause du choix des jurés.

### III. 3. B. 1. a. La composition du jury

Que les anciens vainqueurs aient été à la fois les initiateurs du procès et les responsables de l'accusation sema logiquement le doute quant à leur capacité à dépasser les préjugés que leur dictaient leurs sentiments après la chute du régime nazi et les exactions perpétrées en son nom.

Rezzori révèle sa lucidité en analysant ce premier obstacle auquel Nuremberg se retrouvait confronté. À l'instar de certains historiens<sup>715</sup>, il prend en compte les arguments des protestataires qui crièrent à l'abus de pouvoir parce que cette « émanation des vainqueurs<sup>716</sup> » ne semblait pas respecter le principe de la séparation des pouvoirs<sup>717</sup>. Comme il se base sur son expérience personnelle, on peut même en déduire qu'il a pu lui-même éprouver et comprendre la crainte d'une justice biaisée. Toutefois, il se rend à l'évidence qu'aucune autre solution n'était raisonnablement envisageable. Regretter que les Allemands n'aient pas été invités à examiner la responsabilité des accusés et à juger leur propre passé, c'était refuser d'admettre qu'en capitulant sans conditions, l'Allemagne avait cédé toutes ses prérogatives aux Alliés, donc aussi celle de l'exercice de la justice, et courir le risque de relativiser sa défaite et ses conséquences alors que l'objet du procès plébiscité par l'opinion était de décrypter les dérives qu'elle avait commises et qui avaient conduit à sa défaite. En contestant le rôle prédominant des Alliés dans le processus de

---

<sup>714</sup> SmT, p. 231. MaS, p. 279: [...] [niemand] getraute sich die grundsätzliche Rechtmäßigkeit des Nürnberger Gerichtshofs anzuzweifeln.

<sup>715</sup> KASTNER, Klaus, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 133.

<sup>716</sup> SmT, p. 231. MaS, p. 279: [...] Gericht der Sieger.

<sup>717</sup> MASER, Werner, *Nürnberg. Das Tribunal der Sieger*, op. cit., p. 50-51: « Le principe sacrosaint depuis la Révolution française selon lequel les droits de l'individu étaient bafoués, quand le législateur, le procureur et le juge étaient une seule et même personne avait été suspendu pour Nuremberg ». *Der seit der großen Französischen Revolution als geheiligt geltende Grundsatz, dass die Garantien für die Rechte des Individuums verletzt würden, wenn Gesetzgeber, Staatsanwälte und Richter die gleichen Personen seien, war für Nürnberg, außer Kraft, gesetzt worden.*

clarification des années de guerre, on prenait le risque de relativiser la césure que le régime nazi avait provoquée et dont on prétendait pourtant vouloir prendre la mesure.

Au tableau d'un système judiciaire allemand en ruines, Rezzori, n'ajoute pas l'autre argument qu'utilisent les historiens pour contrer l'accusation d'arbitraire portée contre les Alliés et pour démontrer l'impuissance des Allemands à présider le procès de Nuremberg : leur implication dans les faits. Elle aurait entamé leur lucidité au moment d'examiner un passé qui les avait durement éprouvés<sup>718</sup>.

Nous pensons que l'auteur renonce à intégrer un élément psychologique qu'il est difficile d'évaluer et qui n'a qu'une valeur hypothétique, afin de donner un fondement objectif à sa réflexion et de prouver sa détermination à atteindre pour sa part la plus grande neutralité possible, précisément au moment d'évaluer la probité ou la partialité des acteurs de Nuremberg. En s'astreignant à envisager de manière très pragmatique les solutions qui s'offraient au tribunal pour composer le jury, Rezzori saisit la nécessité de réfuter l'argument d'un « tribunal des vainqueurs<sup>719</sup> » avancé par ses frondeurs, car la réalité de l'Allemagne imposait qu'on laisse les Alliés orchestrer les débats pour qu'ils l'aident à refonder sa justice<sup>720</sup>.

### III. 3. B. 1. b. L'application du droit anglo-saxon

Rezzori cherche à désamorcer de manière rationnelle le débat suscité par les détracteurs de Nuremberg sur le caractère contradictoire du choix des jurés. En revanche, il concède que

---

<sup>718</sup> ZENTNER, Christian, *Der Nürnberger Prozess*, op. cit., p. 5: « Peut-être était-il juste de penser que les Allemands n'auraient en aucun cas pu émettre à ce moment-là un jugement approprié sur des méfaits et des crimes qui avaient été perpétrés par des Allemands. Peut-être auraient-ils agi de manière excessive, peut-être auraient-ils minimisé les faits. Sans doute l'examen critique du passé dans le cadre d'une procédure judiciaire était-il une tâche qui aurait simplement dépassé des juges allemands au sortir de la guerre ». *Vielleicht war die Einsicht richtig, dass Deutsche zu jenem Zeitpunkt über Taten und Untaten Deutscher überhaupt nicht angemessen hätten urteilen können. Vielleicht hätten sie überreagiert, vielleicht geschont. Vermutlich wären deutsche Richter kurz nach dem Kriegsende einfach überfordert gewesen, die eigene jüngste Geschichte juristisch aufzuarbeiten.*

Le dernier argument utilisé pour justifier l'incapacité de l'Allemagne à conduire les débats consistait à dire qu'on ne pourrait s'empêcher de penser que les Alliés lui auraient dicté le jugement si elle avait prononcé elle-même des condamnations et des peines sévères.

<sup>719</sup> KASTNER, Klaus, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 133.

<sup>720</sup> Comme L. Kettenacker, les historiens partagent majoritairement la même analyse que Rezzori : « Il était parfaitement logique que les nouvelles puissances qui avaient libéré l'Europe du cauchemar nazi statuent sur le sort des principaux criminels ».

KETTENACKER, Lothar, *Die Behandlung der Kriegsverbrecher als anglo-amerikanisches Rechtsproblem*, in UEBERSCHÄR, Gerd (Hg), *Der Nationalsozialismus vor Gericht*, op. cit., p. 29: *Es war nur folgerichtig, dass die neuen Weltmächte, die Europa vom Alptraum des Nationalsozialismus befreit hatten, auch das letzte Wort über das Schicksal der Haupttäter sprechen sollten.*

Vingt ans après le procès de Nuremberg, Golo Mann parvient à la même conclusion : « Certes, une justice des vainqueurs, [...]. Mais qui d'autre aurait dû mener le procès ? »

MANN, Golo, *Geschichte des 19. und des 20. Jahrhunderts*. Frankfurt/Main, 1966, p. 972: *Sieger-Justiz ohne Zweifel, [...]. Aber wer hätte den Prozess sonst führen sollen?*

la décision du tribunal de se référer au droit anglo-saxon rendit son fonctionnement opaque et l'acte d'accusation contestable.

En effet, une telle procédure déstabilisa la défense qu'assumèrent des avocats allemands. Les principales difficultés qu'ils rencontrèrent portaient sur le traitement réservé aux témoins et sur l'accès aux preuves. De fait, le droit anglo-saxon reconnaissait la validité des témoignages sous forme de déclarations sur l'honneur dont la défense contestait la vérité et les modalités d'obtention. De plus, la consultation, par les avocats de la défense, des preuves de la culpabilité des principaux accusés collectées par les Alliés depuis 1942 était soumise à des restrictions particulièrement strictes<sup>721</sup>. Cette réglementation amena la défense à prétendre être privée d'informations importantes dans le cadre d'un procès qu'elle estimait par conséquent être mené à charge pour servir exclusivement les intérêts des vainqueurs.

Rezzori ne déplore quant à lui pas tant ces dysfonctionnements que les conséquences du recours à la juridiction anglo-saxonne sur la définition même de l'objet du procès. Dans sa perspective, le flottement introduit par ce choix menaçait d'entraver l'efficacité même du tribunal.

Alors que la législation allemande reposait sur le principe *nulla poena sine lege* (pas de peine sans loi valable), le tribunal de Nuremberg avait formulé des chefs d'accusation qui n'existaient pas dans le droit allemand au moment où les accusés avaient perpétré les faits qui leur étaient reprochés. La Convention de la Haye de 1926 et le pacte Briand-Kellog affirmaient que la guerre était condamnable, mais pas ceux qui en portaient la responsabilité. À l'inverse, le droit anglo-saxon prévoit que tout jugement prononcé selon une procédure engagée et poursuivie dans les règles du droit a valeur de loi, « toute procédure ultérieure peut s'appuyer dessus<sup>722</sup> ». Les défenseurs y décelèrent une contradiction majeure. Selon eux, l'absence de tels chefs d'accusation avant 1945 annulait automatiquement les charges retenues contre leurs clients. Forts de cet argument, les historiens qui ont cherché à démonter l'argument de la transparence revendiquée par les initiateurs du procès de Nuremberg ainsi que ses résultats<sup>723</sup> n'ont pas hésité à conclure au

---

<sup>721</sup> W. Maser souligne le nombre impressionnant de preuves qui furent réunies, traduites et archivées dans le cadre du procès et l'impossibilité pour les avocats des accusés de les consulter pour préparer leur défense. **MASER, Werner**, *Nürnberg. Das Tribunal der Sieger*, op. cit., p. 172.

<sup>722</sup> SmT, p. 232. MaS, p. 280: *Danach wirkt ein in einem rechtmäßig eingesetzten und durchgeführten Verfahren gewonnenes Urteil gesetzsöpferisch.*

<sup>723</sup> Nous renvoyons à l'étude de Peter Dehoust qui entend enrichir la thèse de H. Härtl et d'E. Kern. **DEHOUST, Peter**, *Heuchler, Henker, Halunken. Die Nürnberger Prozesse vor 50 Jahren*. Coburg, Nation Europa, 1996.

**HÄRTL, Heinrich**, *Die Kriegsschuld der Sieger*. Göttingen, Verlag K. W. Schütz, 1966. Épuisé.

caractère illégal de ce prétendu « tribunal de l'Inquisition<sup>724</sup> » dont l'unique but aurait été de diaboliser les vaincus et d'idéaliser les vainqueurs en se fondant sur une base juridique fictive.

Rezzori émet quant à lui une conclusion laconique sur cet aspect :

La procédure de Nuremberg, même si elle était prétendument une procédure de justice allemande, fut donc engagée sur la base de principes anglo-saxons. Une affaire bien bancale<sup>725</sup>.

Elle soulève la question de savoir s'il considérait la procédure biaisée à cause de ce flottement technique. L'auteur semble reconnaître à demi-mot le malaise inévitable provoqué par ce débat. En se gardant de condamner la solution retenue par les Alliés, il semble cependant suggérer qu'une telle discussion détournait de l'essentiel l'attention de l'opinion : les arguments d'ordre technique n'ôtaient rien à la gravité des crimes nazis récusables en soi parce qu'ils constituaient une atteinte sans précédent à la dignité humaine. Aussi nous semble-t-il que la position de Rezzori rejoint finalement celle d'auteurs et d'analystes qui s'insurgèrent ouvertement contre la tentative de la défense de réduire les débats à une simple question de droit dans l'espoir de refouler l'horreur des faits examinés<sup>726</sup>.

On peut donc y lire une preuve supplémentaire du refus de l'auteur d'entrer dans une polémique qu'il juge vaine, afin de pouvoir considérer les travaux de Nuremberg sous un angle délibérément rationnel et de ne prendre parti pour aucun des camps (accusation et défense) occupés jadis à se rejeter mutuellement la responsabilité de rendre l'issue du procès incertaine en raison d'un point de procédure.

**KERN, Erich**, *Von Versailles nach Nürnberg. Der Opfergang des deutschen Volkes*. Göttingen, Verlag K. W. Schütz, 1967. Épuisé.

<sup>724</sup> **DEHOUST, Peter**, *Heuchler, Henker, Halunken*, op. cit., p. 7: *Ein Inquisitionstribunal*.

<sup>725</sup> SmT, p. 232. MaS, p. 280: *Also wurde das Verfahren von Nürnberg, wiewohl angeblich ein deutsches Gerichtsverfahren, nach angelsächsischen Rechtsgrundsätzen durchgeführt. Allerdings sozusagen auf zwei linken Beinen*.

<sup>726</sup> C'est notamment le cas de R. Kemperer : « Une majorité écrasante des accusés a été condamnée pour des crimes soumis à des peines prévues par le droit de tout État civilisé. L'exécution massive de Juifs, de prêtres catholiques, de tsiganes et de prisonniers de guerre a constitué depuis toujours un crime contre la vie et contre le commandement éternel et indépassable : « Tu ne tueras point ». Le fait que ces crimes ont été désignés, à Nuremberg, sous une nouvelle appellation, comme celle de crimes contre l'humanité, n'y change rien ».

**KEMPERER, Robert**, *Mann in der Zeit*. Okt. / Nov. 1966. Cité par W. Maser, in *Nürnberg. Das Tribunal der Sieger*, op. cit., p. 537: *Die überwiegende Mehrzahl der Angeklagten ist für Verbrechen verurteilt worden, die nach dem Gesetz eines jeden Kulturstaates strafbar sind. Die Massenermordung von Juden, katholischen Priestern, Zigeunern, Kriegsgefangenen usw., sind von jeher als Morde Verbrechen gegen das Leben gewesen und gegen das ewige und eherner Gebot: „Du sollst nicht töten“. Daran ändert nicht, dass diese Verbrechen in Nürnberg unter einer neuen Terminologie, wie Verbrechen gegen die Menschlichkeit, Völkermord etc. bezeichnet wurden*.

### III. 3. B. 1. c. Le déroulement des audiences

Mais Rezzori relève un autre élément ayant porté préjudice au procès de Nuremberg. L'extrême minutie à laquelle s'astreignirent les accusateurs pour expliquer les ressorts du système nazi et la nature des crimes jugés les amena fatalement à régler les séances de manière quasi mécanique. La moindre formulation d'une charge contre les accusés s'accompagnait automatiquement de l'analyse rigoureuse de preuves matérielles et d'auditions de témoins appelés à confirmer le contenu des documents à charge tandis qu'on retardait l'audition attendue des principaux accusés réduits au rang de figurants. Bien que ce travail didactique fût indispensable, il ne manqua pas de générer d'une part un certain malaise. En exposant les faits de manière didactique, les accusateurs les abordaient finalement comme des objets que l'on extrayait de leur contexte pour les traiter dans un cadre qui menaçait de les rendre abstraits. La présentation systématique de l'horreur risquait paradoxalement de l'aseptiser. D'autre part, la répétition stricte du même mode opératoire fit naître le sentiment d'une certaine stagnation qui affaiblit considérablement l'intérêt de l'auditoire, pendant « neuf mois qui s'étirèrent d'une manière de plus en plus insoutenable [...] [et] pendant lesquels l'horreur était devenue une sorte de routine quotidienne et [avait distillé] finalement le plus mortel ennui<sup>727</sup> ».

Aussi le « spectacle de ce tribunal avec sa cohorte de juges, d'accusateurs menaçants et de défenseurs désemparés, d'interprètes, de secrétaires, de gratte-papier de tous poils et de toutes couleurs, avec ces gardiens armés jusqu'aux dents, ces gardes impressionnants et les

---

<sup>727</sup> A, p. 783. A, p. 668: *Neun immer unerträglicher sich hindehnende Monate, [...], in denen das Grauen zur Alltagsroutine und schließlich zur ödesten Langeweile geworden war.*

Acteur dynamique des audiences, T. Taylor constata aussi, impuissant, cette atmosphère paralysante : « Sur leur banc situé derrière leurs avocats, les accusés attiraient le regard de ceux qui assistaient pour la première fois au procès. La tension dramatique et la curiosité retomba vite parmi ceux qui le suivaient régulièrement. Au cours du procès, même les accusés montrèrent, tout comme ceux qui étaient condamnés à une présence quasi permanente, des signes de lassitude ».

**TAYLOR, Telford**, *Die Nürnberger Prozesse*, op. cit., p. 273: *Auf der Anklagebank hinter ihren Anwälten zogen die Angeklagten die Blicke all jener magnetisch an, die zum ersten Mal den Prozess erlebten. Bei jenen, die häufig da waren, ließen die Dramatik und die Neugier bald nach. Im Laufe des Prozesses gaben auch die Angeklagten, genauso wie andere, die die meiste Zeit zur Anwesenheit verurteilt waren, Zeichen von Langeweile zu erkennen.*

Le bilan de K. Kastner ne diffère en rien de celui de T. Taylor : « Malgré la quantité des faits examinés, le tout ne tarde pas à relever de la routine ».

**KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 93: *Trotz der Fülle dessen, was zur Sprache kommt, wird das Ganze Routine.* L'historien le confirme en rappelant que l'intérêt de la presse internationale retomba lui aussi très vite. Beaucoup de journalistes quittèrent Nuremberg et n'y revinrent qu'à l'occasion de l'audition plus spectaculaire des accusés.

**KASTNER, Klaus**, *Der Nürnberger Prozess. Das Verfahren gegen die Hauptkriegsverbrecher 1945-1946 mit 200 Abbildungen*. Nürnberg, Hofmann Druck, 1994, p. 28.

deux bancs d'accusés<sup>728</sup> » donna un sentiment d'inachevé et d'amertume à Rezzori, réduit au rang de spectateur d'un processus qui lui apparaissait à la fois abstrait et mécanique.

La déception de Rezzori ne tient pas aux seules limites de fait qu'il énonce, sans prétendre réaliser un travail d'historien. Elle résulte aussi et avant tout de l'attitude des acteurs de Nuremberg. Bien qu'ils aient ainsi brisé l'espoir qui l'animait, l'auteur s'efforce d'observer une certaine neutralité pour dégager leur responsabilité respective dans l'inaccomplissement du procès, confirmant ainsi sa lucidité.

### **III. 3. B. 2. L'attitude des accusateurs**

Malgré leur volonté de définir des critères censés garantir la tenue d'un procès à la fois efficace et équitable, les accusateurs, tel que Rezzori les présente dans *La mort de mon frère Abel* et dans *Sur mes traces*, fragilisèrent nettement son déroulement parce qu'ils érigèrent une barrière indépassable, d'un côté, entre eux et les destinataires du procès qu'ils auraient dû aider par leur entreprise, de l'autre côté, entre eux et les faits qu'ils entendaient examiner et condamner. Ce faisant, ils désubstantialisèrent, selon l'auteur, la réalité allemande d'après-guerre qu'ils s'étaient pourtant donné pour but de redéfinir et de renforcer.

#### **III. 3. B. 2. a. La mise à l'écart préjudiciable de la population allemande**

Réunis dans le Palais de Justice de Nuremberg contrôlé par une horde impressionnante de gardiens, ces acteurs donnaient l'impression d'évoluer dans un camp retranché.

Rezzori déplore le choix paradoxal d'écarter la population allemande de l'événement<sup>729</sup>. Au lieu de l'aider à se confronter à son passé, les Alliés semblaient finalement la priver de l'instrument qu'ils avaient eux-mêmes élaboré pour enclencher et accélérer cet exigeant travail de mémoire tout au long duquel ils s'étaient engagés à la soutenir. On en déduit que

---

<sup>728</sup> SmT, p. 231. MaS, p. 278: [...] *das Schauspiel des tagenden Gerichts mit Richtern, dräuenden Anklägern und hilflosen Verteidigern, Dolmetern, Sekretärinnen, Aktenwühlmäusen aller Arten und Gattungen, kriegerisch waffenbehangenen Wächtern, bärbeißigen Gardern sowie den in zwei Reihen auf Sünderbänke gesetzten Angeklagten.*

<sup>729</sup> Les historiens de la période soulignent aussi ce fait. Ainsi K. Kastner rappelle que rares furent les Allemands qui obtinrent l'autorisation d'assister aux audiences au début du procès. Une fois franchis les nombreux points de contrôle, ils n'avaient pas automatiquement accès à la traduction des propos tenus par les accusateurs et les témoins étrangers, ce qui limitait leur compréhension et leur intérêt. Ce n'est qu'en 1946 que les Alliés commencent à inviter davantage d'auditeurs allemands, notamment des représentants des partis politiques allemands et des enseignants.

l'auteur semble regretter l'impression d'un immense gâchis que générèrent les accusateurs en refusant de mobiliser la population allemande et en ne comprenant qu'ultérieurement les conséquences d'un tel geste<sup>730</sup>.

En effet, Rezzori met l'accent sur les réactions partagées des Allemands qui traduisaient le discrédit qui pesait, dans leur perspective, sur l'entreprise des Alliés. Choqués par les révélations sur la barbarie des crimes perpétrés par le régime de Hitler, ils furent saisis d'étonnement et accablés par l'amplitude de l'horreur nazie. L'auteur lui-même reconnaît son profond désarroi au moment de découvrir<sup>731</sup> la réalité des camps de la mort qui dépassait l'entendement :

L'anéantissement ethnique. Le génocide : ce poids immense vint s'ajouter à celui que les vaincus portaient déjà sur leurs épaules. [...] Six millions de gazés, c'était trop. [...] Tous exécutés de façon industrielle, à la chaîne : qui pouvait supporter cette idée ? Qui pouvait le croire<sup>732</sup> ?

Pourtant, la plupart des Allemands se sentirent avant tout trahis par les mesures d'exclusion que leur avaient infligées les Alliés si bien qu'à leur consternation succéda irrémédiablement un implacable sentiment de scepticisme. La réserve que les accusateurs leur opposaient les fit douter de leurs révélations qui avaient d'ailleurs ébranlé les Alliés eux-mêmes et que les Allemands découvraient dans la presse internationale soumise à la censure et elle-même soupçonnée de mener campagne en faveur des vainqueurs<sup>733</sup>.

---

<sup>730</sup> C'est le cas de T. Taylor : « Amener les Allemands dans la salle d'audience constituait un véritable problème. Au regard du choc, de la misère et du chaos que l'Allemagne subissait, cela s'avéra être dans le meilleur des cas une entreprise bien délicate, mais on aurait atteint ainsi beaucoup plus de résultats que ceux que l'on obtint par des tentatives si modestes ».

**TAYLOR, Telford**, *Die Nürnberger Prozesse*, op. cit., p. 279: *Es war das Problem, die Deutschen während des Prozesses in den Zuschauerraum zu bringen. Angesichts des Schocks, des Elends und der Zerstörung, denen Deutschland ausgesetzt war, erwies sich das bestenfalls als ein sehr schwieriges Unterfangen, aber man hätte doch sehr viel mehr erreichen können, als bei den ganz bescheidenen Versuchen tatsächlich geschah.*

<sup>731</sup> Sans doute Rezzori prit-il connaissance de la réalité de l'Holocauste pendant la projection, le 29 novembre 1945, d'un film réalisé à partir d'images tournées par les Alliés lors de la libération des camps.

K. Kastner insiste sur la stupeur qui s'empara de l'assemblée et qui fit de cette séance l'un des moments clés du procès, car elle apporta la preuve concrète et incontestable de l'inhumanité du système nazi : « Le film bouleversa davantage les accusés que le réquisitoire de Jackson. [...] La presse relate le film. Mais aucun des observateurs, qu'il soit allemand ou étranger, n'est en mesure de décrire les horribles détails ».

**KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 83: *Der Film erschüttert die Angeklagten mehr als Jacksons Anklage. [...] Die Presse berichtet über diesen Film. Doch kein Prozessbeobachter R sei es ein deutscher, sei es ein ausländischer R bringt es über sich, die grauenhaften Einzelheiten zu beschreiben.*

<sup>732</sup> SmT, p. 234. MaS, p. 282: *Die ethnische Vernichtung. Der Völkermord: Das fiel mit neuer Wucht auf die ohnehin gebeugten Schultern der Unterlegenen. [...] Jedoch sechs Millionen Vergaster, das war zu viel. Das überstieg das Fassungsvermögen. Fabrikmäßig am Fließband umgebracht: Wer konnte den Gedanken daran ertragen? Wer konnte das glauben?*

<sup>733</sup> **KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 94 : « Pour les Allemands, ce qui se déroule à Nuremberg est le procès des Alliés. Cela tient d'ailleurs aussi au fait que seuls sept sièges sont réservés aux correspondants de presse allemands dans la salle d'audience ». *Für die Deutschen ist das,*

Ni les accusateurs alliés ni les Allemands ne semblaient pouvoir ni vouloir nouer un dialogue grâce auquel ils auraient pu surmonter le fossé créé par la guerre.

### III. 3. B. 2. b. Le refoulement inconséquent de la réalité allemande d'après-guerre

Mais la marginalisation que les Alliés imposaient aux Allemands ne signifiait pas uniquement qu'ils ne les estimaient pas désireux ou capables de jouer un rôle actif dans ce vaste processus d'élucidation du passé. Elle était aussi, pour Rezzori, le signe évident qu'ils avaient résolu de faire abstraction de la réalité allemande d'après-guerre, contrairement à leurs promesses<sup>734</sup>.

Or, mesurer la détresse matérielle et psychique que subissaient les Allemands et que l'auteur évoque pudiquement<sup>735</sup> leur aurait permis de comprendre que ces « gens aux visages gris qui habitaient les ruines et les baraquements<sup>736</sup> » ne pouvaient pas spontanément s'intéresser au procès ni saisir son enjeu parce qu'ils luttèrent, eux, pour survivre. Il en résultait un profond malentendu de nature à limiter l'action de Nuremberg. Au lieu de redoubler d'efforts pour les inciter à entamer l'examen critique du régime nazi,

---

*was in Nürnberg geschieht, ein Prozess der Alliierten. Dies ist allerdings auch dadurch bedingt, dass für deutsche Presseberichterstatter im Saal nur sieben Plätze vorgesehen sind.*

Les détracteurs de Nuremberg n'hésitent pas à qualifier pareille stratégie d'une « propagande de guerre en temps de paix » qu'ils estimaient destinée à créer « une atmosphère de psychose ».

**DEHOUST, Peter**, *Heuchler, Henker, Halunken*, op. cit., p. 131: [...] *musste eine Massenpsychose erzeugt werden, wie man sie sonst nur während des Krieges durch Greuelpropaganda hervorzurufen vermochte. Ibid.*, p. 140: [...] *Kriegspropaganda im Frieden.*

<sup>734</sup> Dans son discours d'ouverture, R. Jackson avait assuré que les Alliés étaient pleinement conscients de la misère qui frappait le peuple allemand, allant jusqu'à dresser le portrait d'un pays en train d'agoniser. Il avait annoncé que le procès de Nuremberg allait œuvrer à sa guérison et à son rétablissement en élucidant les actes par lesquels les nazis l'avaient meurtri et réduit à une impuissance dont il ressentait encore durement les conséquences : « Le combat a laissé derrière lui une Europe qui est certes libérée, mais qui gît au sol dépourvue de forces et dans laquelle une société ravagée lutte pour sa survie ».

**JACKSON, Robert**. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 72: *Der Kampf hat ein Europa hinterlassen, das zwar befreit ist, aber entkräftet am Boden liegt, und in dem eine zerrüttete Gesellschaft um ihr Leben ringt.*

<sup>735</sup> Les historiens dépeignent précisément la dureté du quotidien en Allemagne après la guerre. C'est le cas de K. Kastner, qui, après avoir évoqué la faim, le froid, l'état précaire de l'habitat, la pénurie de logements et le difficile approvisionnement en matières premières, conclut au « fossé [qui sépare] le quotidien des Allemands et les événements qui se déroulaient dans l'enceinte du Palais de justice ».

**KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 94: *Zwischen dem Alltag der Deutschen und dem Geschehen im Nürnberger Justizpalast liegen Welten.*

Rezzori ne consacre que deux séquences particulièrement succinctes aux conditions de vie dramatiques des Allemands entre 1945 et 1948.

SmT, p. 225 : « Période glaciaire. Période de ruines. Années de faim et de misère ». MaS, p. 271: *Eiszeit. Trümmerjahre. Hungerjahre.*

Et SmT, p. 228 : « Des vainqueurs, qui, implacables, laissent l'Allemagne endurer la faim et le froid ». MaS, p. 275: *Sieger, die Deutschland unbarmherzig hungern und frieren ließen.*

Rezzori échappe ainsi à l'écueil d'une présentation larmoyante de la situation allemande et parvient à soumettre l'indifférence des Alliés à un regard résolument objectif.

<sup>736</sup> SmT, p. 228. MaS, p. 275: *[die] graugesichtigen Trümmerstätten- und Nissenhüttenbewohner.*

les Alliés semblaient ainsi les abandonner à leur sort, en dépit des rêves humanitaires faits d'égalité et de liberté qu'ils nourrissaient.

« Processus abstrait<sup>737</sup> » qui ne prévoyait aucun programme de redressement économique que les Allemands estimaient quant à eux primordial, Nuremberg les amena à croire qu'ils allaient s'effondrer sous le poids du passé nazi que les Alliés examinaient, sans prendre en compte la précarité de leur situation actuelle. Concevoir une colère sourde et de la haine à l'encontre des Alliés, leur apparaissait dès lors être la seule forme de résistance envisageable face à l'idéalisme inconséquent des Alliés dont la froideur renforçait leurs craintes face à l'avenir :

J'ai vu les photos des pendus dans le *Life Magazin*. Chaque pendu a la tête de quelqu'un qui a mérité son sort. Mais les pendus de Nuremberg semblaient se rebiffer là-contre. Terrible galerie de bonshommes aux visages déformés par la haine à qui l'on faisait du tort. Ce qui était épouvantable, c'est que cette expression de sourde rébellion était, durant ces années, une caractéristique nationale<sup>738</sup>.

Rezzori ne se contente pas de dresser un portrait peu flatteur des accusateurs : celui d'êtres dont l'utopisme reposant sur des valeurs louables en théorie les a coupés de la réalité et rendus insensibles au drame humanitaire qui se produisait sous leurs yeux. Il formule aussi un jugement sans appel sur la responsabilité des Alliés dans l'échec de Nuremberg.

### III. 3. B. 2. c. Impartialité ou intransigeance ?

De fait, la déception de Rezzori liée à l'inconséquence des accusateurs se double d'une colère irrépressible qu'il justifie par le fait que les Alliés s'étaient, selon lui, également rendus coupables de partialité. Ils ne remplirent pas avec détachement et lucidité la mission dont ils étaient investis. Abusant de l'autorité et du prestige que leur conférait leur victoire, ils se posèrent, dans la perspective de l'auteur, au contraire en détenteurs de la vérité. Sur la base de cette croyance ils s'attribuèrent, selon lui, le droit de dépasser leurs prérogatives. Il ne s'agissait plus d'examiner la part de responsabilité des 24 accusés principaux, mais, au nom de la vérité qu'ils entendaient incarner, condamner et éradiquer le Mal en soi<sup>739</sup> : « J'étais là lorsqu'on a jugé le Mal. À Nuremberg<sup>740</sup> ». Car les 24 accusés n'étaient

<sup>737</sup> SmT, p. 306. MaS, p. 376: *ein abstrakter Vorgang*.

<sup>738</sup> SmT, p. 307. MaS, p. 376: *Ich habe die Fotos der Gehenkten im „Life Magazin“ gesehen. Jeder Gehenkte sieht aus, als hätte er sein Los verdient. Die Nürnberger Gehenkten schienen sich dagegen zu sträuben. Eine fürchterliche Galerie von hassverzerrten Biedermännern, denen man Unrecht antat. Entsetzlich daran war, dass dieser Ausdruck dumpfer Rebellion in jenen Jahren ein nationales Merkmal war.*

<sup>739</sup> Cette interprétation s'oppose à celle que défendent un grand nombre d'historiens, convaincus que l'examen de la responsabilité individuelle des accusés permet de nuancer le principe d'une faute collective, même d'en démontrer l'invalidité, comme R. Jackson s'y était lui-même engagé : « Nous aimerions aussi dire clairement que nous n'avons nullement l'intention d'accuser l'ensemble du peuple allemand ».

que la partie apparente d'un système que les Allemands, sans l'avoir forcément soutenu directement, avaient tout de même toléré. Les Alliés en auraient déduit que tous méritaient d'être punis.

Autrement dit, Rezzori reproche aux accusateurs d'avoir défendu une vision binaire du monde. Pour eux, il se divisait entre bons et méchants. Or, ce schéma réducteur leur interdisait d'opérer des distinctions entre criminels et suivistes et d'envisager l'hypothèse que nombre d'Allemands avaient eux aussi subi le régime nazi. Dans ce contexte, le procès de Nuremberg se prêtait à une sorte de Jugement dernier que des princes justiciers autoproclamés voulaient prononcer contre tout un peuple, qui, au seul motif d'être allemand, allait devoir « expier<sup>741</sup> » sa faute :

Bien avant que la sentence soit prononcée, les Allemands devaient sentir qu'ils étaient coupables<sup>742</sup>.

On en conclut que Rezzori déplore la confiance excessive qui animait les accusateurs. Selon lui, elle devint une sorte de suffisance qui les aveugla au point de ne pas saisir qu'ils faisaient preuve d'une intolérance incompatible avec leur devoir et qu'ils trahissaient les valeurs qu'ils avaient eux-mêmes érigées en maximes.

### III. 3. B. 2. d. La répétition d'un schéma dominants-dominés

L'intransigeance qu'il entend avoir détectée dans l'attitude des Alliés fonde le scepticisme de l'auteur. En effet, elle semblait les condamner à reproduire le schéma dominants-dominés que Rezzori a relevé dans le cas de l'*Anschluss* puisqu'ils imposaient leur parole aux Allemands. L'auteur utilise une image saisissante pour mettre en exergue l'autoritarisme qu'il avait cru déceler : « Le pied qui écrase la nuque du Mal ne rend pas le vainqueur bon pour autant<sup>743</sup> ».

---

**JACKSON, Robert.** Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 76: *Wir möchten ebenfalls klarstellen, dass wir nicht beabsichtigen, das ganze deutsche Volk zu beschuldigen.*

C'est notamment le cas de P. Steinbach : « Au vu de l'horreur inimaginable des crimes, la question de la responsabilité individuelle s'imposait plus nettement tandis que le sentiment d'une responsabilité collective, lui, régressait ».

**STEINBACH, Peter,** *Der Nürnberger Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher*, op. cit., p. 41: *Angesichts der unvorstellbaren Schrecklichkeit der Taten rückte die Frage nach der Einzelverantwortung immer stärker in den Vordergrund. Damit schwand aber das Gefühl für die gesamte nationale Mitverantwortung.*

<sup>740</sup> SmT, p. 225. MaS, p. 271: *Ich war dabei, als über die Bösen Gericht gehalten wurde.*

<sup>741</sup> SmT, p. 228. MaS, p. 275: *[...]; dass sie [die Deutschen] sich dem Bösen verschrieben gehabt hatten und nun dafür beißen mussten.*

<sup>742</sup> SmT, p. 231. MaS, p. 279: *Längst bevor es zu einem Urteil gekommen war, sollten die Deutschen spüren, dass sie schuldig waren.*

<sup>743</sup> SmT, p. 225. MaS, p. 271: *Der Fuß im Nacken des besiegten Bösen macht den Sieger nicht gut.*

On comprend ainsi que, dans sa perspective, les anciens opposants à des rapports de force synonymes d'un régime arbitraire redistribuèrent les rôles à leur avantage. Nuremberg ne marquerait pas un nouveau départ, mais la répétition du même. Aveuglés par le désir de puissance que leur avait inspiré leur succès, il ne leur importait pas d'œuvrer à la reconstruction et à la redéfinition du paysage allemand sur des bases démocratiques, mais d'humilier l'Allemagne. La régression qu'ils subirent confirmait donc l'omniprésence du mal capable de venir à bout de la raison qu'ils avaient jadis pourtant vaillamment incarnée.

### III. 3. B. 2. e. Les limites du raisonnement de Rezzori

Il convient néanmoins de s'interroger sur la sévérité d'un tel jugement. L'interprétation de Rezzori présente selon nous des limites.

En effet, l'auteur ne conteste pas la légalité du tribunal de Nuremberg. Il admet d'ailleurs que ses objectifs et les critères fixant son déroulement garantissaient la transparence de la procédure, malgré certaines défaillances que les Alliés avaient eux-mêmes admises<sup>744</sup>. Il récuse même les arguments de ceux qui avaient tenté de mettre en doute sa validité juridique :

On contestait vigoureusement qu'elle fût une émanation des vainqueurs. Mais il fallait pour cela recourir à une argumentation douteuse<sup>745</sup>.

Une telle concession atténue la charge qu'il fait peser contre les Alliés. Le soupçon de partialité perd de sa consistance dès lors que l'auteur reconnaît qu'ils agissaient au nom de la loi.

Rezzori n'étaye sa thèse d'aucune preuve concrète, mais se fonde sur son expérience personnelle de Nuremberg, c'est-à-dire uniquement sur sa propre logique pour démontrer la subjectivité des Alliés et en déduire leur manque de discernement, voire leur côté arbitraire. Tandis que les historiens se contentent de décrire les faits, l'auteur dont les analyses de l'*Anschluss* et de la Seconde Guerre mondiale révèlent par ailleurs sa sagacité, trahit délibérément ses propres principes au risque de paraître paradoxal.

Si l'on considère les espoirs que Rezzori avait placés dans le procès, peut-être faudrait-il relativiser de tels propos et y lire finalement avant tout l'expression patente de la frustration, de la déception et de la colère qu'il éprouva personnellement à Nuremberg en

---

<sup>744</sup> R. Jackson le fit dans son discours d'ouverture. Il expliquait de telles failles par le fait que les organisateurs n'avaient disposé que de trois mois pour définir le mode de fonctionnement du tribunal. Mais il tablait sur le sens des responsabilités et la lucidité des intervenants pour l'exploiter au mieux.

<sup>745</sup> SmT, p. 231. MaS, p. 279: *Es wurde entschieden bestritten, dass er als Gericht der Sieger instituiert war. Dazu bedurfte es allerdings einer rabulistischen Argumentation.*

examinant de manière lucide les limites auxquelles s'étaient heurtés les Alliés, en dépit de leurs efforts

### **III. 3. B. 3. L'attitude des accusés**

Le regard tout aussi impitoyable que Rezzori jette sur les accusés le confirme. Il prouve sa volonté d'envisager le procès dans sa globalité, pour soupeser objectivement l'influence de chacun des intervenants sur le déroulement et les résultats de Nuremberg.

Autant les Alliés s'étaient, selon lui, fourvoyés, à cause principalement d'un idéalisme inconséquent dans le contexte de l'immédiat après-guerre, autant les accusés avaient porté préjudice au procès en refusant de contribuer à la mise en lumière des crimes nazis. Cette opposition revêtit plusieurs aspects : leur manière d'aborder le procès et la place qu'ils y occuperaient, leur stratégie de défense et une forme irrévocable d'aveuglement.

#### **III. 3. B. 3. a. Une mise en scène provocante**

Il ressort tout d'abord de l'analyse de l'auteur que les accusés choisirent de considérer leur statut comme un rôle de théâtre qu'ils entendaient jouer à la perfection.

Il s'agissait de montrer toutes les caractéristiques que l'opinion y rattachait, notamment de l'obéissance. L'auteur veut montrer par là que les bourreaux nazis prirent Nuremberg comme une gageure. Eux qui avaient ordonné sans aucun état d'âme l'exécution de victimes innocentes tentèrent soudain de se métamorphoser en être dociles tandis que les juges prenaient quant à eux des airs paternalistes et moralisateurs :

À l'exception de quelques rodomontades de Göring qui voulaient passer pour de hardies manifestations de caractère, le comportement face à l'autorité de juges mis en place de façon arbitraire était si soumis, voire servile, que la honte me montait au visage<sup>746</sup>.

On en déduit l'indignation de Rezzori qui y voyait la preuve irréfutable de leur bassesse, car le but que poursuivaient les cadres de la barbarie nazie grâce à cette hypocrisie était évident. Ils cherchaient à faire fléchir les jurés :

Ils jouaient le jeu, comme si cette façon d'adopter un profil bas pouvait leur apporter des circonstances atténuantes<sup>747</sup>.

---

<sup>746</sup> SmT, p. 232. MaS, p. 280: *Mit Ausnahme einiger Aufmüpfigkeit Görings, die gleich als kühne Charakterdemonstrationen gelten wollten, kam eine subalterne, oft beinahe liebedienerische Haltung vor der Autorität so willkürlich eingesetzter Richter zutage, die mir die Schamröte ins Gesicht trieb.*

<sup>747</sup> SmT, p. 232. MaS, p. 280: *Sie spielten mit, als könnte ihr gehorsam ergebendes Auftreten ihnen mildernde Umstände einbringen.*

L'impuissance des juges à empêcher le détournement d'une qualité honorable en soi par ces anciens tortionnaires signait le caractère absurde, presque le non-sens d'un procès que les accusés avaient transformé en une vulgaire comédie en privilégiant de manière flagrante l'apparence à la vérité<sup>748</sup>.

### III. 3. B. 3. b. Le déni de toute responsabilité

Par ailleurs, Rezzori dénonce la stratégie qu'avaient imaginée les avocats de la défense, afin d'améliorer l'image de leurs clients ternie pas l'acte d'accusation. Elle reposait sur le déni complet de leur implication dans les crimes pour lesquels ils avaient été mis en examen.

Le premier argument utilisé consistait à invoquer leur sens du devoir. Les accusés déclarèrent avoir voulu prouver leur loyauté envers Hitler, en faisant preuve d'une parfaite abnégation. Aussi n'avaient-ils eu, selon leurs dires, pas d'autre choix que d'exécuter sans sourciller tous les ordres qu'ils avaient reçus<sup>749</sup>. Par une telle obéissance, ils prouvaient qu'ils s'identifiaient complètement au régime nazi. Rien ne dépassait de telles directives qui revêtaient, de leur point de vue, un caractère absolu parce qu'elles avaient été décrétées par une instance qu'ils mythifiaient, voire sanctifiaient. Le procès de Nuremberg montra que leur allégeance les avait détournés de tout autre discours, pire qu'elle continuait de leur interdire d'envisager tout autre discours.

Le cas du général Keitel<sup>750</sup> l'illustra de manière saisissante. Convaincu de s'être acquitté honnêtement de sa tâche, Keitel déclara n'avoir pas le moindre remords parce que sa conscience lui avait dicté de commettre les crimes voulus par sa hiérarchie qu'il avait idéalisée. L'aveuglement dans lequel son sens du devoir l'avait fait plonger était tel qu'il en vint à regretter que sa hiérarchie ait abusé de sa confiance et de sa docilité à des

---

<sup>748</sup> Outre l'obéissance qu'ils feignaient, la déchéance physique contredisait elle aussi la puissance et la violence qu'ils avaient exercées pendant la guerre. Aussi R. Jackson mit-il, dans son plaidoyer d'ouverture, les juges en garde de ne pas s'apitoyer sur des individus faussement humbles et affaiblis : « En regardant ces misérables personnages, on a du mal à s'imaginer la puissance avec laquelle ils ont gouverné et tyrannisé en tant que dirigeants nazis une grande partie du monde ».

**JACKSON, Robert.** Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 71: *Man mag sich beim Anblick dieser armseligen Gestalten, [...], kaum die Macht vorstellen, mit der sie als Nazi-Führer einst einen großen Teil der Welt beherrscht und fast die ganze Welt in Schrecken gehalten haben.*

<sup>749</sup> On peut prendre l'exemple de R. Hess qui, dans une déclaration de 1934, revendiquait la nécessité pour tout membre du système nazi de prêter allégeance au régime et de toujours s'exécuter, sans conditions : « Nous, membres du parti national-socialiste, puisons tous, sans exception, notre force dans notre devoir qui consiste à obéir de manière inconditionnelle, à nous dévouer au Führer, [...] et à exécuter sans dire mot les ordres qu'il nous donne ». Cité par C. Zentner, in *Der Nürnberger Prozess*, op. cit., p. 47: *Unser aller NS ist verankert in kritikloser Gefolgschaft, in der Hingabe an den Führer, [...], und in der schweigenden Ausführung dessen, was er befiehlt.*

<sup>750</sup> **KASTNER, Klaus,** *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 141-143.

desseins que lui ne devait ni ne pouvait, dans sa logique, envisager, et non pas les crimes dont il s'était rendu coupable. Au contraire, il persistait à les revendiquer bien qu'il en eût découvert les conséquences dans les exposés des accusateurs.

### III. 3. B. 3. c. La stratégie d'une victimisation

L'auteur s'appuie sur le désarroi que les accusés feignirent face aux révélations du tribunal et sur l'argument de leur soi-disant manipulation pour mesurer leur incapacité à affronter la réalité historique. L'étude de l'*Anschluss* dans l'œuvre de Rezzori a révélé que la masse avait subi la dictature du régime nazi. Certes, ce dernier avait annihilé son esprit critique. Mais elle avait consenti à sa subordination, car les individus qui la composaient s'étaient laissés griser par l'exaltation que leur procurait l'expérience de former un tout et de dépasser ainsi enfin les craintes et les limites auxquelles les soumettaient leurs responsabilités de sujets souverains. Or, les auteurs de ce processus qui s'avéra dramatique et inhumain puisqu'il avait détruit l'essence même de l'individualité, à savoir la conscience et la liberté qu'elle garantit, en vinrent à se poser eux-mêmes en victimes du régime nazi : leur sens du devoir aurait aussi annulé leur propre esprit critique et les aurait transformés en simples maillons d'un système dont la trame leur échappait. Il leur fallait recourir à la thèse selon laquelle ils auraient consenti à n'être que les exécuteurs d'ordres pour nier leur responsabilité individuelle que le tribunal militaire international entendait pourtant déterminer, afin de désigner les « véritables criminels<sup>751</sup> » d'un système que sa violence rendait trop abstrait.

Par le déploiement d'une telle stratégie de victimisation, ils menaçaient de bloquer le procès. Car, au prétexte d'avoir rempli leur devoir, ils entendaient aussi se délester du poids dont l'accusation voulait, à leurs yeux, injustement les accabler : celui d'avoir agi en connaissance de cause. Comme ils n'avaient pas le droit, ni même l'envie d'interroger les ordres reçus, ils ne pouvaient pas, affirmaient-ils, comprendre les enjeux de la guerre. L'ignorance à laquelle les condamnait leur sens du devoir était censée constituer une preuve de leur innocence qu'ils s'acharnaient à proclamer :

Hormis la conclusion de Speer, les digressions de Hess et les constations de Papen, Schacht et Fritzsche qui avaient toujours espéré être acquittés ou tout de même obtenir des peines clémentes, les dernières déclarations des accusés se rejoignaient. Ils formulaient des

---

<sup>751</sup> A, p. 782. A, p. 668: *Die Hoffnung, dass diese Führerelite des Dritten Reiches sich endlich zu erkennen geben würde als die wahren Täter dessen, wofür sie hier angeklagt sind: des millionenfachen Mordes, der Zerstörung und Brandschatzung eines Kontinents, der Schändung einer Zivilisation, die sich zu christlichen Grundsätzen bekennt, der blutigen Besudelung des Namens eines einstmaligen großen Volkes bis ans Ende der Geschichte, der endgültigen Vernichtung des Glaubens an die moralische Zuverlässigkeit des Menschen.*

reproches contre le tribunal, s'appuyaient sur des ordres, accusaient des morts et prétendaient n'avoir appris qu'ici, à la barre, quels crimes cruels avaient été perpétrés jusqu'à la fin de la guerre dans les territoires occupés par les Allemands et en Allemagne<sup>752</sup>.

### III. 3. B. 3. d. Le malaise suscité par la ligne de défense des accusés

L'arrogance dont les accusés firent preuve en avançant l'argument risible et inconséquent de leur naïveté ne manqua pas de déclencher des réactions violentes.

Elle irrita et choqua la partie adverse. Malgré l'accumulation de nouveaux éléments à charge, les accusateurs ne parvenaient pas à rompre le caractère mécanique qu'avaient pris les audiences qui se déroulaient sur le même schéma d'un déni complet. Dans son réquisitoire final, R. Jackson dénonça le dialogue de sourds auquel les accusés avaient par conséquent réduit le procès :

C'est toujours le même refrain : ces hommes n'avaient ni autorité, ni connaissances, ni influence, ni signification. [...] Personne ne détenait la moindre information sur les événements. Le chœur des accusés répétait sans cesse : j'entends parler de ces choses pour la première fois. Ces hommes ne voyaient rien de mal, ne disaient rien de mal et l'on ne disait rien de mal en leur présence<sup>753</sup>.

Frustrés de ne parvenir à aucun échange critique susceptible d'éclairer les motivations réelles des criminels, les accusateurs ne pouvaient répondre autrement que par l'ironie. Aussi tournèrent-ils en ridicule des individus dont le rang élevé dans la hiérarchie national-socialiste contredisait de fait le portrait d'humbles exécuteurs que la défense entendait dresser<sup>754</sup>.

Rezzori reconnaît également le sentiment d'indignation et le malaise que lui inspira le spectacle désolant qu'offraient les accusés. Il suggère le caractère irréel de la situation, car

<sup>752</sup> **MASER, Werner**, Nürnberg. *Das Tribunal der Sieger*, op. cit., p. 473: *Bis aufs Speers Schlusswort, die Abschweifungen von Hess und die Feststellungen Papens, Schachts und Fritzsches, die für sich stets mit Freisprüchen oder doch milden Urteilen gerechnet hatten, stimmten die letzten Ausführungen der Angeklagten überein. Sie erhoben Vorwürfe gegenüber dem Gericht, beriefen sich auf Befehle, klagten Tote an und gaben an, erst hier, vom Gericht, erfahren zu haben, welche grausamen Verbrechen bis zum Ende des Krieges in den von den Deutschen besetzten Ländern und im Reich geschehen seien.*

<sup>753</sup> **JACKSON, Robert**. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 182-183: *Der Refrain ist immer wieder zu hören: Diese Männer waren ohne Autorität, ohne Kenntnis, ohne Einfluss, ohne Bedeutung. [...] Niemand wusste irgend etwas von dem, was vor sich ging. Immer und immer wieder haben wir auf der Anklagebank den Chor gehört: Ich erfahre von diesen Dingen hier zum ersten Male. Diese Männer sahen nichts Böses, sprachen nichts Böses, und in ihrer Gegenwart wurde nichts Böses geäußert.*

<sup>754</sup> R. Jackson présenta de manière cinglante la manière dont les 24 accusés avaient tenté de se travestir en modèles d'innocence et de subordination. On peut citer le portrait qu'il ébauche de R. Hess qui intéressa particulièrement Rezzori : « Le gouvernement de Hitler se composait de la manière suivante : [...] ; d'un numéro 3 qui n'était qu'un intermédiaire innocent qui relayait les ordres de Hitler, sans même les lire, tel un facteur ou un coursier ».

**JACKSON, Robert**. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p.183: *Hitlers Regierung setzte sich zusammen aus: [...]; einem Mann Nummer 3, der nur ein unschuldiger Mittelsmann war, der Hitlers Befehle weitergab, ohne sie überhaupt zu lesen, wie ein Briefträger oder ein Botenjunge.*

les rôles semblaient inversés. Par leur calme et leur mesure, les accusés, qui feignaient de maîtriser les débats provoquèrent les défenseurs et les poussèrent dans leurs derniers retranchements. Bien que ces derniers aient disposé de preuves irréfutables, l'auteur souligne le fait qu'ils échouèrent à les exploiter pleinement, car l'absence d'aveux et d'explications de la part des criminels rendait le débat stérile. Aussi les accusateurs cédèrent-ils à la pression : ils prirent les traits d'agitateurs dans l'espoir de combattre l'insupportable état de stagnation, s'éloignant ainsi du statut de lucides chercheurs de la vérité qu'ils auraient dû assumer.

Car il est impossible d'accepter comme une réalité que des hommes dont l'idéologie non seulement autorisait, mais encore exigeait qu'on exécutât des millions d'êtres humains pour garantir la pureté de leur sang et de leur race, tentent ici de se soustraire aux accusations comme de petits voyous devant un juge de paix. On n'en croit pas ses yeux, quand on voit avec quelle abjecte soumission ces cyniques de la volonté de puissance et chasseurs de parasites de l'idéologie raciale se sont empressés d'utiliser des arguties de droit chaque fois qu'il s'agissait de faire endosser la responsabilité à un ancien compagnon de lutte ou se poser en victime de malentendus. Il était absurde et répugnant de voir avec quelles mines pincées d'innocence outragée ces hommes-de-bien-toujours-fidèles essayaient de se justifier en invoquant les ordres reçus et les devoirs inhérents à leurs fonctions, si bien que des accusateurs juifs, fous de honte, de rage et de désespoir, jouaient soudain les avocats du diable et raisonnaient avec les arguments de l'idéologie nazie dans le seul but de procurer aux accusés l'auréole du libre choix de leurs crimes – et par là un tout dernier reste de dignité humaine qui aurait pu sauver l'honneur de cette justice qui menaçait de disparaître dans les miasmes des cadavres et l'air vicié qui se dégageait de ces petits-bourgeois qui n'avaient fait que recevoir des ordres et exécuter un programme<sup>755</sup>.

Nuremberg consacrait *a priori* une nouvelle victoire de ceux qui portaient l'entière responsabilité de la destruction de l'Europe, car ils étaient parvenus à manipuler les défenseurs : leur déstabilisation risquait d'impliquer la mise en danger définitive de la raison et de l'humanisme qu'ils incarnaient.

---

<sup>755</sup> A, p. 786. A, p. 671: *Denn es ist nicht möglich, als tatsächlich hinzunehmen, dass Männer, deren Weltanschauung es nicht zuließ, sondern geradezu verlangte, Millionen zu töten, um die Reinheit ihres Volksbluts zu gewährleisten, sich hier aus den Beschuldigungen herauszuwinden versuchen wie Stammkneipen-Ganoven vor einem Schöffengericht. Es ist gespensterisch zu erleben, mit welcher untätigen Beflissenheit diese Zyniker des Willens zur Macht und Kammerjäger des Rassengedankens sich beeilt haben, der Rechtsfindung unter die Arme zu greifen, wo's galt, einem ehemaligen Kampfgefährten die Verantwortung zuzuschieben und sich als Opfer von Missverständnissen hinzustellen. Es war absurd und widerwärtig anzusehen, wie diese Immertreu-Biedermänner mit bramsig unschuldsbeleidigtem und verkniffen feinseligem Gebaren sich auf empfangene Befehle und selbstverständliche Funktionärpflichten auszureden versuchten, so dass jüdische Ankläger, außer sich gebracht vor Schmach, Wut und Verzweiflung, plötzlich Teufelsanwalt spielten und mit Nazi-Ideologien argumentierten, nur um ihren Angeklagten den Nimbus der freiheitlichen Entscheidung zum Verbrechen zu verschaffen und damit das allerletzte Restchen Menschenwürde, womit die Würde des Gerichts hätte gerettet werden können, die unterzugehen drohte in den Miasmen der Kadaver und des kleinbürgerlichen Befehlsempfänger- und Programmausführermiebs.*

### III. 3. B. 3. e. Une relecture critique de l'attitude des accusés

Si ces débats sordides à cause de la mauvaise foi et de la corruption des accusés l'avaient jadis rempli d'amertume, Rezzori parvient à dépasser le stade de la colère, avec le recul, dans son autobiographie.

#### - le déni comme signe d'une servilité primaire

Signe que l'auteur est déterminé à ne pas s'avouer vaincu et à mesurer la signification exacte de l'ascendant que les accusés semblaient avoir pris sur les accusateurs, il cherche à déceler la raison profonde de leur déni. Or, il en propose une lecture qui remet en question leur présumé triomphalisme.

Le déni de leurs responsabilités ne constitue pas l'arme percutante de stratèges à l'esprit particulièrement pernicieux pour lesquels ils auraient aimé se faire passer. Selon l'auteur, il révèle en vérité une impuissance indépassable. Ils ne pouvaient ni s'affirmer individuellement ni prétendre à une quelconque originalité :

Il n'y a qu'une chose que je leur reconnais en commun : un instinct grégaire très marqué. Un goût pour le conformisme absolu qui les empêche d'agir autrement, de penser et de sentir autrement que la majorité de leurs concitoyens<sup>756</sup>.

Il était impossible aux accusés de comprendre et même de vouloir comprendre la gravité de leurs actes : ils avaient intégré le système nazi pour qu'il les affranchisse eux aussi de leur conscience individuelle et qu'il satisfasse les inclinations de leur nature profondément suiviste, le Führer, sorte de guide suprême, détenant tous les pouvoirs et les rassurant.

On en déduit que le déni ne procédait pas uniquement d'une stratégie. Il était aussi, pour l'auteur, l'expression évidente d'une servilité primaire qui rendait caduque la thèse selon laquelle les accusés auraient simplement accompli leur devoir. Cette « tare innée<sup>757</sup> » était incompatible avec le sens du devoir qu'ils revendiquaient. Tout devoir exige une certaine hauteur d'esprit, car il suppose une attitude dynamique : défendre des idées et assumer de s'être rangé à une autorité. Or, le conformisme des accusés était trop intense pour qu'ils puissent ne serait-ce qu'envisager de manière critique la doctrine nazie et prendre eux-mêmes conscience de la forme exacte de leur obéissance : une servilité aveugle que leur nature leur imposait et qui explique pourquoi il n'avaient opposé aucune résistance au fait d'être transformés en de vulgaires marionnettes.

---

<sup>756</sup> SmT, p. 235-236. MaS, p. 285: *Eins nur habe ich als Gemeinsames an ihnen erkannt: einen ausgeprägten Herdeninstinkt. Einen Hang zum absoluten Konformismus, der ihnen schwerlich erlaubt, anders zu handeln, anders zu denken und zu fühlen als die Mehrzahl ihrer Mitbürger [...].*

<sup>757</sup> SmT, p. 235. MaS, p. 284: *Was war ihnen als eingeborenen Makel nachzuweisen?*

### - le refus de la haine

Rezzori adresse une critique implicite à l'encontre des accusateurs dans son analyse de Nuremberg.

Selon nous, il déplore le fait qu'ils se soient mépris sur le sens à donner au silence des accusés. En considérant, avec fatalisme<sup>758</sup>, comme lui s'y essaie, l'obstination des responsables nazis à nier leur culpabilité, ils auraient pu donner une autre orientation au procès. Certes, l'auteur se refuse à minimiser la tragédie déclenchée par les accusés dont la paralysie et le manque de lucidité le révoltèrent, car ces éléments excluaient tout regret et tout repentir. Persuadé qu'aucun autre crime n'atteindrait jamais le degré d'ignominie de ceux perpétrés par les nazis, Rezzori resta obsédé<sup>759</sup> par le souvenir du cynisme des accusés à Nuremberg. Cependant, l'indignation, le dégoût et la haine furent à ses yeux des réponses inappropriées et insuffisantes, comme nous allons tenter de le démontrer.

D'une part, elles dressaient des limites infranchissables entre accusés et accusateurs, car le refus des accusés de participer activement au travail d'explication était redoublé par celui des accusateurs de s'élever au-dessus de réactions spontanées compréhensibles, mais vaines dans le processus de reconstruction que Nuremberg avait voulu enclencher. On risquait ainsi de confirmer les soupçons de partialité dont les défenseurs tentaient d'entourer les juges pour les présenter comme des êtres arbitraires soumis à leurs émotions.

---

<sup>758</sup> E. Mann qui couvrit le procès de Nuremberg pour *l'Evening Standard* en témoigna également : « Après la projection du documentaire vraisemblablement le plus choquant jamais réalisé sur les ignominies perpétrées par les Allemands, il s'avéra que tous les accusés réunis dans la Cour de justice de Nuremberg n'étaient au fond que de simples suivistes. Comme le reste de leurs concitoyens, ils n'avaient rien fait, rien vu, rien su. Tous disent que c'est « horrible », et concernant leur culpabilité, ils déclarent que les véritables coupables ne se trouvent même pas dans la salle d'audience: Hitler, Bormann, Himmler, Heydrich – les portés disparus, les morts et les absents ».

**MANN, Erika.** Citée par K. Kastner, in *Die Völker klagen an, op. cit.*, p. 63-64: *Nachdem man den wohl schockierendsten Dokumentarfilm, den es über die deutschen Gräueltaten gibt, im Gerichtssaal vorgeführt hatte, stellte sich heraus, dass alle Angeklagten im Nürnberger Justizpalast eigentlich nur „Kleine Mitläufer“, waren. Wie der Rest ihrer Landsleute haben sie nichts getan, nichts gesehen und nichts gewusst. Sie alle sagen „Schrecklich, schrecklich, schrecklich“, und was die Frage ihrer Mitschuld angeht, erklären sie, dass die wahrhaft Schuldigen gar nicht im Gerichtssaal seien: Hitler, Bormann, Himmler, Heydrich & die Vermissten, die Toten und die Abwesende.*

<sup>759</sup> Lors du voyage qu'il entreprit à Auschwitz, Rezzori fut saisi du même effroi que pendant le procès de Nuremberg. Il en conclut au caractère à jamais indépassable des crimes nazis : « Le meurtre, les tueries, même de peuples entiers, la torture, la cruauté, tout cela est d'une bestialité aussi vieille que le monde, bestialité d'une humanité qui est en train de saccager notre planète. Même les razzias, cette façon de dépouiller entièrement les victimes : ça aussi, ça a déjà existé. Mais pas ça ! Pas cet amour de l'ordre des petits dans le désir de destruction. Pas cette méticuleuse réflexion pour tirer avantage du crime. Le patriote allemand qui est en moi devait en convenir : aucun peuple ne le ferait après nous ».

SmT, p. 306. MaS, p. 375: *Mord und Todschatz auch an ganzen Völkern, Folter, Grausamkeit sind alt wie die bestialische Menschheit, die diesen Planeten zuschanden macht. Auch Raub an aller Habe, das Abfleddern der Opfer: Das alles ist schon dagewesen. Dies nicht. Nicht diese Kleine-Leute-Ordnungsliebe im Vernichtungstrieb. Nicht diese metikulöse Überlegung, welcher Vorteil aus dem Verbrechen zu ziehen sei. Der deutsche Patriot in mir musste sich gestehen: Das macht kein anderes Volk uns nach.*

À défaut de découvrir les motivations réelles des accusés, il aurait fallu profiter de la chance qu'offrait le procès d'accomplir individuellement des progrès moraux en apprenant à maîtriser un ressentiment qui menaçait de compromettre les chances d'une reconstruction.

En affirmant que « malgré tout, [il] ne [pouvait] plus haïr<sup>760</sup> », l'auteur suggère que le procès l'avait transformé. Il s'efforça de surmonter sa déception, afin de s'affranchir précisément du schéma binaire accusés/accusateurs, bons/méchants<sup>761</sup> que les accusateurs risquaient de figer en continuant de verser dans la colère et dans la haine. Pour sa part, il en saisit le caractère réducteur. D'un côté, les Alliés s'y référaient pour prononcer des sentences sans appel qui attiseraient la haine des Allemands. De l'autre côté, ils s'en servaient pour masquer leur propre démesure et leur propre inconséquence. Autrement dit, ils se contentaient d'une vision fictive d'autrui et d'eux-mêmes. Par conséquent, ils ne rebâtissaient rien en aspirant à la vérité. Au contraire, ils se complaisaient dans leur rôle de victimes et s'octroyaient à ce titre le droit de déterminer ce qui relevait du « mal » auquel ils participaient pourtant, sans le comprendre, en agissant de manière aussi passionnée.

Outre le fait d'être insuffisante et contradictoire, la haine que combattait Rezzori s'avérait dépourvue de sens<sup>762</sup>, au nom des principes humanistes que l'accusation entendait défendre. En effet, elle rendait les accusateurs incapables d'expliquer rationnellement la gravité et l'horreur des crimes, tant aux accusés qu'à l'ensemble des Allemands, alors qu'ils ne pouvaient pas les comprendre par eux-mêmes en raison de l'aveuglement auquel leur conformisme inné les condamnait.

Rezzori suggère ainsi que le rôle des Alliés aurait dû consister à éveiller la conscience critique d'êtres qui s'étaient trop longtemps laissé manipuler. Or, la haine qu'ils leur avaient voué leur avait fait perdre leur propre force de discernement. Seule la compassion, qu'appelait « leur détresse morale : cette façon qu'ils avaient de ne pas comprendre, de n'avoir pas compris<sup>763</sup> » et dont l'auteur témoigne, leur aurait permis d'être équitables et de tendre la main à un peuple que le passé semblait finir par dépasser tout autant qu'eux :

---

<sup>760</sup> SmT, p. 235. MaS, p. 284: *Trotzdem: Ich konnte sie nicht mehr hassen.*

<sup>761</sup> Rezzori fait preuve d'ironie au moment de décrire l'instant où il bascula dans le camp que l'accusation diabolisait et où il prit ainsi un positionnement marginal qui risquait de heurter l'opinion dont il pointe du doigt l'étroitesse d'esprit et l'intolérance : « Je ne pouvais plus me compter parmi les bons présents à l'audience. Plutôt parmi les mauvais. J'avais cessé de haïr les méchants ». SmT, p. 225. MaS, p. 271: *Ich konnte mich nicht zu den Guten zählen, die zu Gericht saßen. Eher zu den Bösen. Ich hatte aufgehört, die Bösen zu hassen.*

<sup>762</sup> SmT, p. 236 : « Il était dérisoire de vouloir haïr. En dépit de tout ce que Nuremberg avait révélé ». MaS, p. 286: *Es war hinfällig zu hassen. Trotz allem, was Nürnberg an den Tag gebracht hatte.*

<sup>763</sup> SmT, p. 235. MaS, p. 284: *[...] ihre seelische Not: ihr Nicht-begreifen, Nicht-begriffen-Haben. Ihre Unfähigkeit dazu.*

La sourde résignation avec laquelle les Allemands supportaient ce jugement me serrait le cœur. La pitié est un sentiment primitif. Que celui qui ne la ressent pas se tienne à l'écart de la sentence qui condamne les complices<sup>764</sup>.

### III. 3. C. Un triste bilan

La lucidité à laquelle Rezzori tend transparaît dans les enseignements qu'il tire du procès de Nuremberg et de l'attitude démissionnaire à la fois des accusateurs, à cause de leur idéalisme, et de celle des accusés, en raison de leur cynisme, mais aussi de leur aveuglement.

Mais l'auteur se garde de jouer le rôle de moralisateur et de les condamner. Il se contente de reconnaître sans détour le pessimisme que lui inspira leur refus de se confronter objectivement au passé et à ses conséquences et qu'il nous faut décrypter.

#### III. 3. C. 1. Le *mea culpa* de Rezzori

L'auteur le prouve en mesurant son propre décalage avant l'ouverture du procès qu'il avait abordé avec une confiance excessive, persuadé qu'il constituerait la première étape d'un processus d'explication indispensable des césures survenues entre l'*Anschluss* et la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Dans les passages qu'il consacre à l'épisode de Nuremberg dans *Sur mes traces*, Rezzori livre une véritable autocritique. Elle revêt deux aspects.

Le premier consiste dans le constat de l'aveuglement dont il fut victime en adhérant spontanément à l'utopisme prôné par les Alliés. Adopter une telle attitude revenait à commettre une grave erreur. En effet, le discours idéaliste hérité du début du siècle amenait ses défenseurs à faire complètement abstraction de la nouvelle réalité issue de la guerre, c'est-à-dire à ignorer la détresse matérielle et morale des vaincus luttant pour survivre. Il proposait d'aborder le présent qui portait les cicatrices de la guerre à l'aide de critères que la barbarie nazie et le déchaînement de violence enregistré pendant la guerre avaient pourtant rendus obsolètes.

Aussi Rezzori déplore-t-il *a posteriori* son incapacité à jouer un rôle actif dans la reconstruction puisqu'il ne parvint pas à élaborer de nouveaux principes, ni même à saisir la nécessité d'en concevoir. Le fait de constater qu'il n'avait utilisé ni sa force de réflexion

---

<sup>764</sup> SmT, p. 225. MaS, p. 271: *Mitleid ist ein Urgefühl. Wer's nicht empfindet, halte sich aus dem Schuldigsprechen Mitverschuldeter heraus.*

ni son imagination en reprenant mécaniquement des considérations réduites en maximes figées l'amène à osciller entre amertume et cynisme :

Ce que nous déversions, c'était de la vieille piquette coulant dans des tuyaux neufs. Des tuyaux qui fuyaient de partout. Dignité humaine, droits de l'homme, liberté, égalité, fraternité, démocratie<sup>765</sup>.

S'il condamne sévèrement son manque de réalisme et de pragmatisme, c'est avant tout parce qu'il comprend s'être rendu coupable d'un méfait. Alors qu'il croyait œuvrer à un monde plus juste en misant sur des concepts dénués de sens, il avait méprisé les Allemands puisqu'il n'avait entamé aucune action concrète qui aurait pu les soulager ou les encourager :

Peut-être que moi aussi j'aurais dû tendre l'oreille plus attentivement pour percevoir les grincements de dents occasionnels de ceux qui m'écoutaient<sup>766</sup>.

La distance qu'il avait maintenue avec ces êtres qui n'espéraient rien du procès remet en cause les fondements de l'humanisme dont il s'était cru animé. De fait, il avait collaboré à son niveau à l'ancrage du schéma arbitraire vainqueurs-vaincus, détenteurs du bien et de la vérité-symboles du mal, et, par conséquent, à l'humiliation d'un peuple accablé.

Mais Rezzori ne se reproche pas uniquement d'avoir été un « rêveur bavard<sup>767</sup> » et inconséquent.

L'adhésion à ces principes hérités d'un autre temps impliquait aussi une subordination aux instances alliées qui contrôlaient alors la presse allemande. L'auteur pointe du doigt un paradoxe. Lui qui pensait être un intellectuel doué d'une certaine sagacité avait en vérité sacrifié son esprit critique en cautionnant le discours des Alliés. Aussi met-il en exergue le manque d'indépendance de la presse réduite au rang de faire-valoir des vainqueurs : « Nous disions ce qu'on nous disait de dire. Nous étions les porte-voix des vainqueurs<sup>768</sup> ». Son objectif ne consiste pas seulement, selon nous, à rappeler le contrôle qu'exerçaient les autorités sur le traitement de l'information et qui limitait de fait le champ d'action des journalistes. De la sorte, il soulève aussi la question de la nature de l'obéissance dont ces

---

<sup>765</sup> SmT, p. 228. MaS, p. 275: *Was wir verzapften, war alter Wein in neuen Schläuchen. In Schläuchen, die nicht mehr dicht hielten. Menschenwürde, Menschenrechte, Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit, Demokratie.*

<sup>766</sup> SmT, p. 229. Traduction modifiée. MaS, p. 276: *Vielleicht hätte auch ich aufmerksamer hinhören sollen, um das gelegentliche Zähneknirschen meiner Hörer zu hören.*

<sup>767</sup> SmT, p. 237. MaS, p. 286: *[...], dass wir leider nur träumten und schwätzten und nichts Handfestes zur Verwirklichung unserer Visionen taten.*

<sup>768</sup> SmT, p. 228. MaS, p. 275: *Wir sagten, was zu sagen uns aufgetragen war. Wir waren Sprachrohre der Sieger.*

derniers témoignèrent envers les Alliés. Simples « messagers<sup>769</sup> », ils n'opposèrent finalement aucune résistance au diktat des vainqueurs qui eurent une influence déterminante sur leur manière d'aborder Nuremberg.

En comprenant, à l'ouverture du procès, les limites à la fois du discours des vainqueurs, de celles que lui imposait son allégeance et de celles des arguments de la défense, Rezzori ouvrit les yeux. L'accablement qu'il ressentit résultait de sa profonde désorientation. En finissant par admettre le pouvoir manipulateur des Alliés, il se désolidarisa d'eux. Dès lors, il ne pouvait plus « [se] compter parmi les bons présents à l'audience. Plutôt parmi les mauvais<sup>770</sup> » qu'il avait pris en pitié parce que le peuple allemand semblait sans défense face aux orchestrateurs du procès. Le fait de les avoir méprisés et trahis en adhérant d'abord à la position des Alliés rendait pourtant son revirement suspect, d'autant plus qu'il fustigeait leur stratégie de déni.

On en déduit que le décalage que Rezzori éprouva à Nuremberg le bouleversa : lui qui avait discerné l'hypocrisie de tous les acteurs et qui avait jusqu'alors fui le réel avait le sentiment d'être le seul à vouloir l'affronter. Se posait alors la question de savoir s'il y parviendrait seul, s'il trouverait la force et l'énergie nécessaires, afin de poursuivre son analyse du passé et de se réorienter.

### III. 3. C. 2. Une vision sombre de l'humanité : les dangers de la médiocrité

La réflexion qu'il mena à Nuremberg sur les éléments qui provoquèrent la victoire du national-socialisme découragea Rezzori. La conclusion qu'il livre sur les agissements des principaux accusés et leur déni est sans appel.

Les accusateurs rejetèrent pour leur part l'entière responsabilité de la catastrophe qu'avait entraînée le IIIème Reich sur les principaux accusés en invoquant leur désir effréné de pouvoir : « La dictature derrière laquelle ils tentent de s'abriter était leur propre création<sup>771</sup> ».

Rezzori ne partage pas une telle analyse. Dans sa perspective, l'enfermement des coupables dans le déni montrait à l'évidence que les criminels ne présentaient ni des capacités intellectuelles suffisantes pour concevoir seuls l'intégralité du système nazi, ni un

<sup>769</sup> SmT, p. 228: « J'étais le messager de tout ce qui était bon, beau et vrai ». MaS, p. 271: *Ich kündete die Botschaft von allem Guten, Schönen und Wahren.*

<sup>770</sup> SmT, p. 225. MaS, p. 271: *Ich konnte mich nicht zu den Guten zählen, die zu Gericht saßen. Eher zu den Bösen.*

<sup>771</sup> SHAWCROSS, Hartley. Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 184: *Die Diktatur, hinter der sich diese Männer zu verschanzen suchen, war ihre eigene Schöpfung.*  
H. Shawcross fut le chef de file de l'accusation britannique à Nuremberg.

« instinct, une volonté à commettre le mal<sup>772</sup> » qui auraient pu leur inspirer une stratégie aussi machiavélique. Pour l'auteur, ils étaient des êtres désespérément ordinaires qui ne se démarquaient en rien de la masse. Leur médiocrité n'était pas un masque dont ils s'étaient affublés pour obtenir la clémence des juges. Au contraire, elle constituait le socle de leur identité. Le nazisme ne consacrait donc pas tant le triomphe de la folie et du mal que celui de la banalité qui rendait les individus incapables de sentiments si excessifs :

Pas moyen de donner aux accusés de Nuremberg la dimension et les proportions de ce pour quoi ils se retrouvent devant les juges. [...] Leur crime est celui de la médiocrité. [...] Ils sont représentatifs de la moyenne. Leur force démoniaque n'est qu'un manque absolu d'imagination<sup>773</sup>.

Les accusateurs déploraient le fait que les cadres nazis n'aient pas mis leur autorité à profit pour contrecarrer les projets du Führer et qu'ils aient préféré lui démontrer une servilité indéfectible à des fins personnelles :

Ils avaient l'entière confiance de Hitler, ils étaient ceux qui élaboraient, mais aussi ceux qui exécutaient les programmes ; eux auraient pu conseiller Hitler, ils auraient pu l'inciter à faire preuve d'une plus grande mesure et lui ordonner de s'arrêter, au lieu de l'encourager à poursuivre son entreprise diabolique<sup>774</sup>.

À l'inverse, Rezzori estime quant à lui que leur médiocrité les avait empêchés de s'opposer. Elle était si marquée qu'elle avait annihilé toute volonté d'émettre une voix critique contre les ordres qu'ils exécutèrent.

Une telle interprétation s'avère encore plus négative que celle de l'accusation. D'une part, elle rejette toute tentative de diabolisation : les accusés subissaient en partie leur médiocrité comme une tare innée, donc indépassable. Comme ils ne la maîtrisaient pas, la violence dont ils avaient témoigné aurait été, selon l'auteur, aussi imprévisible que redoutable.

D'autre part, pareille médiocrité sape la foi de Rezzori en la force de résistance au mal et à l'irrationnel de l'humanité entière dans la mesure où les auteurs des crimes ignobles jugés à Nuremberg ne se distinguaient, par nature, pas fondamentalement de la masse. Comme tous les individus étaient susceptibles d'être rattrapés par leurs limites, l'auteur semble suggérer qu'on ne pouvait pas exclure catégoriquement l'hypothèse de la répétition d'une

<sup>772</sup> A, p. 783. Traduction modifiée. A, p. 668: *ein Trieb, ein Wille zum Bösen.*

<sup>773</sup> A, p. 783-784. A, p. 669: *Die Angeklagten von Nürnberg sind nicht in die rechte Dimension und Proportion zu dem zu bringen, wofür sie vor Gericht stehen. [...] Ihr Verbrechen ist das der Mediokrität. [...] Sie sind repräsentativer Durchschnitt. [...] Ihre Dämonie ist die der totalen Phantasielosigkeit.*

<sup>774</sup> **SHAWCROSS, Hartley.** Cité par K. Kastner, in *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen*, op. cit., p. 184: *Sie waren die Männer des engsten Vertrauens, die Männer, die die Pläne sowohl schmiedeten als auch ausführten; sie waren es, die Hitler hätten beraten, zur Mäßigung veranlassen und ihm hätten Einhalt gebieten können, anstatt ihn auf seiner teuflischen Bahn noch anzuspornen.*

tragédie similaire, si bien que la portée du travail d'explication accompli par Nuremberg risquait finalement d'être limitée.

Par ce biais, l'auteur porte en outre, de manière implicite, une autre attaque contre les accusateurs.

De fait, on pourrait interpréter leur idéalisme et leur prétendue moralité comme des dérivatifs. Ils en auraient usé pour refouler, voire masquer les manquements dont ils s'étaient rendus eux-mêmes coupables en échouant à contenir la montée de l'extrémisme en Europe dans l'entre-deux-guerres, et ce à cause de leur propre médiocrité. Aussi Rezzori condamne-t-il le triomphalisme qu'il juge fort présomptueux « des vainqueurs qui demain peut-être pourraient se rendre coupables des mêmes crimes, puisqu'ils n'avaient pas empêché, eux non plus, ce qui était arrivé<sup>775</sup> ». Car l'incertitude qu'entraîne la médiocrité, chaque individu pouvant céder à des pulsions instinctives et commettre des délits au sein d'un système maléfique dont il ne peut comprendre seul ni le fonctionnement ni les buts, amène finalement l'auteur désabusé à remettre en cause la pertinence des catégories du bien et du mal, mais aussi celle de la responsabilité pourtant indispensables à l'exercice de la justice :

Ce n'est pas un meurtrier qui a accompli un acte direct, individuel. [...] Il n'agit plus. Il exécute sa part dans des processus organiques. La causalité de la faute et l'expiation est supprimée. Et, avec elle, toute causalité<sup>776</sup>.

Les statuts d'innocents et de coupables menaçaient de devenir flottants, rendant les faits à juger encore plus complexes.

### III. 3. C. 3. La déréalisation du monde : un processus sans fin ?

La prise de conscience de la médiocrité indépassable de l'humanité renforce le pessimisme que Rezzori avait déjà ressenti avant la séquence de Nuremberg. Cette dernière constitue une étape décisive dans son cheminement.

Concerné directement par l'*Anschluss*, puis par la Seconde Guerre mondiale, Rezzori avait été dépassé par leur violence à laquelle il avait cherché à échapper en niant, en partie par crainte et par lâcheté, la réalité et la perte de ses anciens repères. En revanche, le procès de Nuremberg l'obligea à interroger leurs causes et leurs conséquences. Les résultats de ce

---

<sup>775</sup> A, p. 783. A, p. 669: [...] *Sieger, die vielleicht morgen schon des gleichen Vergehens beschuldigt werden konnten, da auch sie nicht verhindert hatten, was geschehen war.*

<sup>776</sup> A, p. 791. A, p. 676: *Er ist nicht mehr Mörder durch die direkte Tat. Er ist vollziehendes Partikel eines insgesamten Vollzugs. Er handelt nicht mehr: Er führt seinen Anteil an organischen Vorgängen aus. Die Kausalität von Schuld und Sühne ist aufgehoben. Mit ihr ist gleich alle Kausalität aufgehoben.*

travail clarifieraient et justifieraient sa vision du monde qu'il s'était auparavant constitué de manière encore largement instinctive. Comprendre que la force de résistance des individus était largement compromise par leur bassesse et par leur médiocrité innées entraînait une conclusion irrévocable. Il fallait admettre que Nuremberg ne permettrait pas d'amorcer un recommencement parce qu'aucune construction intellectuelle, c'est-à-dire idéale, ne constituerait jamais un rempart imparable contre une limite concrète définitivement inscrite dans la nature humaine, contre « le caractère inéluctable d'un état auquel on ne peut rien changer. [...] La permanence de l'instinct de meurtre dans la condition humaine. À jamais inextirpable<sup>777</sup> ».

Le fatalisme de l'auteur était d'autant plus radical que le constat d'une telle limite naturelle obstruait également le projet d'élucidation des faits et le rendait même dérisoire. Devoir se résoudre au caractère indépassable de la médiocrité humaine qui rendait chaque individu potentiellement capable du pire était une source de dépit, car la nature défiait l'entendement. Elle l'obligeait à renoncer à trouver une explication logique qu'elle contredisait de fait :

Neuf mois durant, on a attendu à Nuremberg, dans un désespoir croissant, qu'au moins l'un des vingt-deux hommes assis sur le banc des accusés arrachât le masque de l'homme de la rue banal, qui empêchait de comprendre comment cet homme – officier irréprochable, chef de bureau exceptionnel, père de famille exemplaire – avait pu laisser se produire ce qui s'était produit<sup>778</sup>.

Or, céder à un tel sentiment d'exaspération comportait le risque de renoncer à résister au mal, au prétexte qu'il dépassait la raison et restait en cela imprévisible, mais donc aussi de s'avouer vulnérable. En effet, on reconnaissait ainsi l'omniprésence d'un mal insaisissable qui n'avait finalement pas encore achevé son entreprise de destruction entamée en 1938, voire en 1914. Les innombrables éléments accumulés par l'accusation avaient beau prouver la culpabilité des accusés, ils ne permettaient pas pour autant de sonder l'essence du mal qui continuait de menacer le monde : « Le mal ne veut pas se laisser attraper<sup>779</sup> ».

Les audiences avaient, pour Rezzori, déjà montré quelles conséquences aurait l'omniprésence du mal. Ni les mots ni les preuves matérielles n'étaient suffisants pour aider les spectateurs à se représenter concrètement ce qui s'était produit. Il en résulta

---

<sup>777</sup> A, p. 790-791. A, p. 675: [...] : *das Unausweichliche eines Zustands, an dem nichts sich ändern lässt. [...] Das immerwährende Vorhandensein des Mörderischen in der condition humaine. Seine Uneliminierbarkeit daraus.*

<sup>778</sup> A, p. 782-783. A, p. 668: *Neun Monate lang hat man in Nürnberg in steigender Verzweiflung erwartet, dass auch nur einer von den zweiundzwanzig Männern in der Anklagebank heraustrete aus der Maske des banalen Durchschnittsmenschen, die es nicht möglich machte, zu begreifen, dass er Ŗ ein tadelloser Offizier, ein ausgezeichneter Bürochef, ein fürsorglicher Familienvater Ŗ hatte geschehen lassen, was geschehen war.*

<sup>779</sup> A, p. 783. A, p. 669: *Das Böse will sich nicht fassen lassen.*

l'impression d'une stagnation de l'épouvante alors que les organisateurs du procès avaient espéré clarifier le passé pour le surmonter. Le mal menaçait d'obséder les personnes présentes et d'annuler toutes leurs facultés de penser, d'agir et de s'opposer :

L'accoutumance à l'horreur avait paralysé tout le monde. Son omniprésence interdisait tout mouvement<sup>780</sup>.

Loin d'aider les individus à s'affranchir du passé, le procès se transforma en une « torture<sup>781</sup> ». Leurs efforts pour combattre le mal qui les avait déjà réduits à l'impuissance pendant la guerre étaient voués à l'échec. Les découvertes de crimes qui demeuraient impénétrables redoublaient l'apathie qui les avait déjà fait régresser et basculer dans le désespoir face à un monde dont le caractère chaotique et fictif hérité du conflit se confirmait, voire se renforçait : « Un spectacle de fantômes. Rien, à vrai dire, n'a de réalité<sup>782</sup> ».

Nuremberg offrait le spectacle d'une réalité rendue inerte par l'ubiquité d'un mal abstrait et anonyme qu'on cherchait vainement à masquer en recourant à de belles formules que Rezzori fustige, car elles renforçaient la dimension fictive du présent :

Cela rappelle que tout est phrase et doit se terminer par des phrases. Que le faux-semblant de plus en plus cousu de fil blanc, de plus en plus fragile de ce procès, qui prétendait punir l'extermination concertée et déjà amplement réalisée de races entières de l'humanité, d'après la conception du droit du code pénal bourgeois, ne pouvait se conclure autrement que par des phrases. Ce qu'il y a de sinistre, de ridicule et de poignant dans le procès de Nuremberg, c'est qu'il est bâti sur des phrases et n'a donc rien d'autre à invoquer que des phrases. C'est la tentative désespérée de revaloriser les phrases sur lesquelles repose notre civilisation, le noble et pitoyable don-quichottisme des fictions occidentales face à la réalité de la nature humaine<sup>783</sup>.

---

<sup>780</sup> A, p. 791. A, p. 675: *Die Gewöhnung ans Entsetzliche hatte jeden Menschen im Nürnberger Gericht paralyisiert. Seine Allgegenwart ließ keine Bewegung mehr zu.*

<sup>781</sup> A, p. 790. A, p. 675: *Denn das ist die Qual, die jedermann, der auch nur als Schlachtenbummler die Nase in den Nürnberger Prozess gesteckt hat, hier spürt.*

<sup>782</sup> A, p. 786. A, p. 671: *Aber das eben gibt den Vorgängen hier das Spukhafte. Es macht sie zum gespenstischen Spektakel. Nichts hat eigentlich Wirklichkeit.*

<sup>783</sup> A, p. 785. A, p. 670-671: *Es mahnt an, dass hier ja alles Phrasen ist und in der Phrase enden muss. Dass das immer fadenscheiniger, immer brüchiger gewordene Als-ob dieses Prozesses, der's unternemen wollte, die beabsichtigte und auch weitgehend schon durchgeführte Vertilgung ganzer Menschenrassen nach der Rechtsauffassung des Bürgerlichen Gesetzbuches zu ahnden, ja doch gar nicht anders auslaufen konnte als in Phrasen. Es ist das Unheimliche, Lächerliche und Ergreifende des Nürnberger Prozesses, dass er auf Phrasen aufgebaut ist und also nichts anderes ins Feld zu führen hat als eben Phrasen. Es ist der verzweifelte Versuch der Aufwertung der Phrasen, auf denen unsere Zivilisation beruht, [...].*

### III. 3. C. 4. Le cas de l'accusé R. Hess : l'illustration de la menace de la folie et du non-sens

Si Rezzori accorde une place importante au cas de R. Hess<sup>784</sup> dans la séquence qu'il consacre à Nuremberg à la fin de *La mort de mon frère Abel*, c'est parce que sa dernière prise de parole, juste avant le début des délibérations, avait suscité un espoir : celui de percer, malgré tout, le mystère qui entourait le mal et laissait apparaître la vacuité d'un monde où rien ne semblait désormais plus pouvoir revêtir de sens, générant ainsi uniquement frustration et désarroi<sup>785</sup>.

De fait, Hess cessa de lire la communication que lui avait rédigée son avocat dans le but de solliciter la clémence des juges et déclara vouloir faire des révélations. Cette annonce suscita un immense intérêt. Hess avait été un dirigeant nazi zélé. Comme il avait été l'adjoint de Hitler au sein du parti national-socialiste et occupé de hautes fonctions, il avait été associé aux décisions majeures et connaissait parfaitement les rouages et les objectifs du parti nazi<sup>786</sup>. De plus, il avait témoigné d'une fidélité et d'une abnégation sans faille à Hitler qu'il considérait à la fois comme un ami, un père<sup>787</sup> et une idole dont il avait organisé le culte, tel un « grand prêtre<sup>788</sup> ». Aussi espérait-on que celui qui avait été le « vassal le plus fidèle [de Hitler], le saint Jean de ses disciples<sup>789</sup> » puisse, à l'inverse des

---

<sup>784</sup> R. Hess, engagé volontaire lors de la Première Guerre mondiale, adhéra dès janvier 1920 au parti national-socialiste. En 1923, il participa au putsch de Hitler et écopa d'une peine de 7 mois d'emprisonnement. Au cours de sa détention, il devint le secrétaire particulier de Hitler et l'assista dans la rédaction de *Mein Kampf*. Après avoir été nommé responsable de la principale commission politique du parti nazi, il devint l'adjoint de Hitler au sein du parti en 1933. Le Führer le récompensa de son abnégation en lui octroyant le titre de ministre sans ministère, puis en le nommant membre du conseil ministériel à la défense. Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, Hitler désigna Hess comme son successeur après Göring. Mais il finit par tomber en disgrâce, Hitler lui ayant préféré Bormann. En 1941, Hess rejoignit l'Écosse pour, prétendit-t-il, tenter de convaincre la Grande-Bretagne de trouver un compromis avec l'Allemagne, à condition d'écarter Churchill. Il y fut arrêté et emprisonné jusqu'à l'ouverture du procès de Nuremberg en octobre 1945, sans que Hitler n'entreprenne aucune démarche en sa faveur. Hess fut condamné à la détention à perpétuité. Il se suicida le 17 août 1987 dans sa cellule de la prison de Berlin-Spandau dont il avait été le dernier détenu après la sortie, en octobre 1966, de Speer et de v. Schirach.

<sup>785</sup> Rezzori évoque « l'omniprésence du désespoir ». A, p. 790. A, p. 675: *Die Allgegenwart der Hoffnungslosigkeit*.

<sup>786</sup> Dans l'ouvrage qu'il lui consacre, W. Schwarzwäller rappelle que Hess avait cautionné plusieurs mesures clés du régime nazi, notamment les lois de Nuremberg, l'*Anschluss* et l'annexion de territoires polonais. Il souligne également l'implication de Hess dans la mise en place des mesures discriminatoires et barbares contre les Juifs.

**SCHWARZWÄLLER, Wulf**, *Der Stellvertreter des Führers. Rudolf Hess. Der Mann in Spandau*. Wien, Verlag Fritz Molden, 1974, p. 116: *Die Behauptung, er habe nur geringen Einfluss auf die Gesetzgebung des Dritten Reiches gehabt, ist schlicht unwahr. [...] Die berühmtesten „Nürnberger“ Gesetze tragen ebenso seine Unterschrift wie das Gesetz über den Anschluss Österreichs, das Gesetz über den Anschluss Danzigs und die Verordnung über die Annexion polnischer Gebiete und die Errichtung eines polnischen Reststaates als „Generalgouverneur“.*

<sup>787</sup> *Ibid.*, p. 99: *Rudolf Hess hat endgültig seinen neuen Vater gefunden: Adolf Hitler, den Führer.*

<sup>788</sup> *Ibid.*, p. 121: *der Hohepriester des Hitler-Kults.*

<sup>789</sup> A, p. 787. A, p. 672: *Er war Adolf Hitlers Stellvertreter. Sein treuster Vasall. Der Johannes unter seinen Jüngern.*

autres accusés, dépasser le stade du déni qui avait en partie contribué à l'inaccomplissement du travail d'élucidation entrepris par l'accusation et éclairer les motivations des nazis. Cette initiative parut d'autant plus extraordinaire qu'elle intervint au terme de longs mois pendant lesquels Hess s'était distingué par son apathie et son désintérêt, au point de ne sembler « plus être de ce monde, [...], l'esprit absent, une couverture sur les genoux, tel un pensionnaire de maison de retraite<sup>790</sup> ».

Après avoir prétendu à plusieurs reprises n'avoir plus aucun souvenir<sup>791</sup>, Hess attira ainsi l'attention sur sa personne. En se posant en potentiel détenteur de cette vérité, qui, parce qu'elle était restée anonyme, échappait à l'entendement, l'accusé semblait être en mesure de débloquent le procès qui stagnait. Tout portait à croire qu'il allait enfin énoncer et revendiquer une interprétation individuelle singulière de l'histoire, au terme d'une longue phase pendant laquelle le tribunal militaire international avait privilégié l'exposé didactique des délits ainsi que des témoignages préparés au préalable, au risque d'augmenter le degré d'abstraction des faits aussi incroyables qu'horribles qu'il devait examiner. C'est la raison pour laquelle Rezzori insiste sur la solennité et sur l'intensité dramatique dont cette séquence fut chargée :

On sent brusquement la tension monter dans la salle. Le moindre fait acquiert une présence accrue. La lumière devient plus dure. L'atmosphère de cauchemar de la petite salle d'audience, qui a fini par acquérir en neuf mois remplis d'atrocités une intimité de boudoir, devient plus intense<sup>792</sup>.

---

<sup>790</sup> A, p. 787. A, p. 672: *Hier scheint er nicht mehr von dieser Welt zu sein. Er sitzt da geistig weggetreten mit einer Decke um die Beine wie ein Altersheimler.*

Plusieurs historiens ont relevé l'inertie frappante de Hess. C'est le cas de W. Maser : « Rudolf Hess, l'ancien adjoint du Führer, regardait dans le vide, il avait l'air absent, [...], sans vie ».

**MASER, Werner**, *Nürnberg. Das Tribunal der Sieger*, op. cit., p. 138: *Rudolf Hess, der einstige Stellvertreter des Führers, starrt ins Leere, wirkt abwesend, [...], leblos.*

Notons que Rezzori complète quant à lui le portrait de cet être décalé par la description de sa déchéance physique.

<sup>791</sup> Hess avait déjà présenté des symptômes amnésiques pendant sa détention en Grande-Bretagne. Les experts qui avaient été convoqués pour examiner son cas avant l'ouverture du procès l'avaient déclaré apte à y participer, l'estimant assez lucide pour comprendre ce qui y serait dit. Ils avaient conclu à une part d'exagération dans son comportement : l'accusé aurait en partie simulé un état amnésique. Il le fit également au cours du procès, notamment lors des séquences consacrées aux exposés sur les camps de concentration. Les experts psychiatriques étaient d'avis que l'accusé cherchait à se dédouaner en feignant d'avoir oublié les faits qui lui étaient reprochés. Il aurait donc sciemment intégré ces symptômes amnésiques dans sa stratégie de défense.

Dans ses mémoires, T. Taylor reconnaît quant à lui avoir ressenti un profond malaise face à Hess dont l'inertie le fit regretter la décision des experts psychiatriques : « Pour ma part, il me conforta dans ma conviction qu'il était totalement incapable de se défendre seul et qu'il n'aurait pas dû être cité à comparaître ».

**TAYLOR, Telford**, *Die Nürnberger Prozesse*, op. cit., p. 620: *Mich aber bestärkte er vor allem in der Überzeugung, dass er völlig unfähig war, sich selbst zu verteidigen, und dass er nicht vor Gericht hätte gestellt werden sollen.*

<sup>792</sup> A, p. 790. A, p. 674: *Jetzt knistert mit einmal die Spannung der Sensation im Raum. Alles Geschehene wird plötzlich gegenwärtiger. Das Licht der Neonlichter wird härter. Die Alptraumstimmung in dem kleinen,*

En brisant le rythme monotone de l'instruction, Hess sortit enfin le public de la torpeur dans laquelle le déroulement mécanique et maîtrisé des audiences l'avait fait plonger. Autrement dit, ses déclarations allaient peut-être redonner une dynamique au procès qui était devenu statique et le transformer en un véritable événement : « La réalité devient réelle<sup>793</sup> ». Comme l'auteur ne mentionne les délibérations et l'énoncé du verdict qui marqua la fin de la procédure ni dans *La mort de mon frère Abel* ni dans *Sur mes traces*<sup>794</sup>, on peut en conclure que l'intervention de Hess constitue, dans sa perspective, véritablement l'acte final de Nuremberg, car elle avait paru susceptible de guérir le public de sa frustration.

Mais la prestation de l'adjoint du Führer ne constitua nullement une « délivrance<sup>795</sup> ». Au contraire, Hess porta un coup fatal à la fois à l'assistance, dont il redoubla la déception, et au procès lui-même. Au lieu de répondre des crimes dont il était accusé et de les commenter, il revint sur la constatation singulière, selon lui, qu'il avait faite lors de sa détention en Grande-Bretagne, à savoir que toutes les personnes qu'il y avait côtoyées avaient des yeux fascinants « d'un bleu étonnamment limpide et rayonnant<sup>796</sup> ». Offensé par l'exhortation du juge d'en venir au fait pour que l'audience suive son cours et que les autres accusés puissent eux aussi prendre une dernière fois la parole, Hess se tut et redevint immédiatement tout aussi apathique qu'avant son discours.

Qualifiant de « macabre et triste fiasco<sup>797</sup> » l'ultime apparition de l'accusé, T. Taylor considère ses propos comme les divagations d'un sujet hystérique qui se serait réfugié dans des pensées chimériques pour refouler le réel qui menaçait de le détruire. W. Schwarzwäller rejoint cette analyse. Selon lui, Hess aurait élaboré ainsi une sorte de

---

*durch neun grauenerfüllte Verhandlungsmonate geradezu boudoirhaft intim gewordenen Gerichtssaal wird intensiver.*

<sup>793</sup> A, p. 790. A, p. 675: *Die Wirklichkeit wird wirklich.*

<sup>794</sup> Dans *Sur mes traces*, Rezzori évoque uniquement la photo qu'il avait découverte des accusés condamnés à mort après leur exécution. Il justifie son choix de ne pas commenter les peines prononcées contre les accusés principaux par le fait que la dimension didactique du procès lui semblait plus importante que la manière dont il sanctionna les responsables de la barbarie nazie : « Le mérite de Nuremberg ne fut pas d'avoir condamné les criminels de guerre mais d'avoir révélé l'ampleur des barbaries commises ».

SmT, p. 233. MaS, p. 281: *Das Verdienst von Nürnberg war nicht die Verurteilung der Kriegsverbrecher, sondern die Aufdeckung des Ausmaßes der begangenen Ungeheuerlichkeiten.*

<sup>795</sup> A, p. 791. A, p. 676: [...], *es brächte vorübergehende Erlösung.*

<sup>796</sup> A, p. 792. A, p. 677: *ganz merkwürdig wasserhell strahlende Augen.*

<sup>797</sup> TAYLOR, Telford, *Die Nürnberger Prozesse, op. cit.*, p. 619: *Es war ein makabres und trauriges Fiasko.*

mécanisme de défense contre la vérité qu'il ne voulait pas reconnaître, en s'en remettant à Dieu et à l'Histoire qui seuls pourraient le juger<sup>798</sup>.

Rezzori jette quant à lui un autre regard sur cette scène. Il réfute l'argument selon lequel Hess aurait sciemment simulé de telles divagations dans le but d'échapper au verdict. Pour lui, cette séquence fut édifiante, car elle montrait que Hess n'avait plus aucune lucidité. Mais, l'auteur n'entend pas rendre le personnage pathétique, car il explique sa folie par son impuissance à saisir les motifs et l'essence du mal qu'il avait commis. Or, comme Hess était le dernier à pouvoir dénouer le procès et participer à l'émergence d'un sens, Rezzori suggère que la folie qui habitait cet individu menaçait de se propager fatalement à la salle d'audience, et, au-delà, à l'Europe entière qui demeurait paralysée devant l'énigme nazie :

La folie proliférait, dansait, croissait sous des formes hybrides et formait des métastases comme tout ce qui l'entourait<sup>799</sup>.

Le bilan de Rezzori s'avère alarmant dans la mesure où la prise de parole avortée de Hess est à l'image de tout le procès. Nul n'ayant réussi à élucider l'essence du mal responsable du délitement du réel, le procès semblait prouver, voire consacrer le règne du non-sens :

Il ne s'était rien passé, et ce qui s'était passé, n'avait aucune importance, ni pour l'accusé Rudolf Hess ni pour le tribunal de Nuremberg, ni pour nous, qui avons pu assister à cet événement historique. Ni non plus pour le monde qui s'étendait à l'extérieur, de l'autre côté des murs surveillés par des gardes. Et encore moins pour la nouvelle jeunesse allemande, qui grandissait dans les champs de ruines<sup>800</sup>.

Nuremberg qu'il considéra finalement comme un non-événement et comme un immense échec à la fois collectif et personnel renforça la détresse de Rezzori : il l'obligea à reconnaître, en toute objectivité, la pérennité de l'irrationnel et de l'indicible entraînée par mars 1938 et à s'interroger sur les conséquences qu'elle aurait pour les individus mis au défi de se positionner dans un monde détruit, éclaté, irréel qui figurait « un autre état de la matière, [...] une dimension qui depuis longtemps n'était plus humaine<sup>801</sup> ».

---

<sup>798</sup> **SCHWARZWÄLLER, Wulf**, *Der Stellvertreter des Führers*, op. cit., p. 270-271.

<sup>799</sup> A, p. 794. A, p. 678: *Der Wahnsinn wucherte und waberte und wuchs hybrid und bildete Metastasen wie alles ringsumher.*

<sup>800</sup> A, p. 794. A, p. 678: *Es war nichts geschehen, und was geschehen war, hatte gar nichts zu bedeuten, weder für den Angeklagten Rudolf Hess noch für den Nürnberger Gerichtshof noch für uns, die wir diesem historischen Augenblick beiwohnen durften. Auch nicht für die Welt da draußen jenseits der gardebewachten Mauern. Und erst recht gar nichts für die neue deutsche Jugend, die dort in den Trümmerhalden heranwuchs.*

<sup>801</sup> A, p. 794. A, p. 678: *Wir waren doch allesamt längst in einem anderen Aggregatzustand, in einer längst nicht mehr menschlichen Dimension.*

## **Chapitre IV : Le décentrement du sujet, conséquence du délitement du monde**

L'élément qui domine dans la réflexion de Rezzori sur son époque est la transformation en profondeur de la réalité au terme des épreuves infligées par l'Histoire depuis 1914. En bouleversant le rapport de force entre les États et en redessinant les frontières nationales, les deux conflits mondiaux ont révélé l'extrême fragilité des espaces-temps et la relativité des attentes que les individus pouvaient formuler à leur égard.

L'auteur se base sur son parcours chaotique entre sa Bucovine natale et l'Italie pour justifier sa position. Les nombreux décrochages qu'il subit lui-même dans les différents territoires qu'il traversa renvoyaient aux difficultés que ses contemporains rencontraient à définir leur place et leur rôle dans un monde entraîné dans un irrémédiable processus de délitement.

Quel but poursuit Rezzori ? Il entend démontrer que l'instabilité et la confusion qui règnent depuis la Première Guerre mondiale ont détruit tout espoir de trouver et de revendiquer un sens indépassable capable de guider les individus. La multiplication des crises engendre une sorte de vide ontologique qui fragilise les individus censés être les acteurs dynamiques de la réalité, ou plus précisément, de la reconstruction d'une réalité après la période dévastatrice de 1914 à 1945.

C'est pourquoi nous nous proposons d'examiner les conséquences du dérèglement du monde sous un angle particulier : celui du décentrement des individus. Ces derniers ont, dans la perspective de l'écrivain, le sentiment d'être profondément décalés dans le présent et d'avancer sans but ni repères dans une réalité incohérente, plurielle et instable qu'ils ne maîtrisent plus.

Nous tenterons de montrer qu'ils subissent ce décentrement à deux niveaux. D'une part, il détermine la manière dont le sujet appréhende concrètement l'espace. D'autre part, il s'exerce à un niveau plus intime dans la mesure où l'individu, dans un monde en voie de dislocation, est lui-même directement menacé et traverse une crise identitaire synonyme de délitement.

### **IV. 1. Décentrement et déterritorialisation**

Comme le dérèglement du monde coïncide avec les prémisses de l'approche géocritique de l'espace, nous nous appuyerons sur les réflexions de B. Westphal pour traiter le premier

aspect du décentrement que le sujet subit à cause de ce processus : sa difficulté à se situer par rapport à un quelconque territoire.

En effet, B. Westphal interprète la Seconde Guerre mondiale comme une charnière responsable de la déréalisation du présent à cause de la victoire de la violence et de la barbarie sur la raison. Afin de mesurer l'ampleur du vide ontologique qui en résulte et qui oblige le sujet à envisager le monde différemment, il livre des éléments permettant d'analyser la crise des coordonnants du réel. Il nous semble pertinent de les appliquer au cas de Rezzori.

#### **IV. 1. A. La crise des coordonnants du réel**

##### **IV. 1. A. 1. L'éclatement du temps**

###### **IV. 1. A. 1. a. Une nouvelle approche du temps après 1945**

Considérons tout d'abord la manière dont B. Westphal aborde la problématique du temps. Entraînant un fort relativisme, la guerre de 1939-1945 a modifié selon lui notre perception du temps. En l'absence d'une vérité absolue, les principes d'unité, de structure téléologique et de hiérarchie des valeurs ne sont plus défendables. Il faut par conséquent renoncer à la vision d'un temps, qui, dans une réalité mue par un sens, s'écoulait encore de manière linéaire. L'ancienne métaphore du fleuve que l'on utilisait pour souligner son homogénéité et sa nature facilement maîtrisable n'est plus valable. En effet, la réalité dépourvue de fondements ne poursuit plus de but précis. Privée de principes directeurs, elle s'avère à la fois complexe et particulièrement instable.

Or, sans la perspective d'une progression cohérente synonyme autrefois de progrès de l'humanité, le temps se désagrège lui aussi. La réévaluation de l'instant le prouve. Point jusqu'alors homogène et insécable, cette unité de mesure clairement repérable du temps ne se fonde plus systématiquement dans une durée. En raison de l'hétérogénéisation du monde, le temps finit par éclater et la durée par se démultiplier.

C'est pourquoi B. Westphal, s'appuyant sur les travaux des logiciens formels, propose de se concentrer sur la recherche « [d']une série d'ensembles infimes dotés du minimum intelligible de sens<sup>802</sup> » : les tempuscules. Affranchis de tout ordre, et par conséquent, non plus enchaînés strictement, mais éparpillés dans un volume temporel, ces derniers serviront

---

<sup>802</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique, op. cit.*, p. 32.

de critère pour évaluer la manière dont l'individu se situe désormais par rapport au présent, mais aussi par rapport au passé.

#### **IV. 1. A. 1. b. La vision du temps de Rezzori**

##### **- Une ligne de vie diffuse : les tempuscules de Rezzori**

Son parcours chaotique a directement confronté Rezzori au brouillage des repères temporels traditionnels. Après son départ de Bucovine, il a certes exploré plusieurs espaces, l'Autriche, l'Allemagne et la France, mais il n'a jamais réussi à tisser un lien profond avec ces territoires.

Deux facteurs l'expliquent. D'un côté, ses origines mitteleuropéennes lui ont valu d'être considéré comme un étranger dont la présence, à Vienne, puis en Allemagne<sup>803</sup>, était suspecte aux yeux de ses hôtes. De l'autre côté, son séjour dans ces différents lieux a régulièrement été interrompu, entre 1938 et 1945, par des tournants historiques. L'*Anschluss* dont il a été le témoin hébété à Vienne en mars 1938 l'a conduit à rejoindre Berlin, car, comme nous l'avons vu, la capitale autrichienne lui semblait désubstantialisée. C'est à Berlin que le jeune dandy habitué de la vie mondaine rencontra sa première épouse, Priska. En 1943, Rezzori et son épouse enceinte furent Berlin en proie aux bombardements. Ils trouvèrent d'abord refuge chez des amis en Poméranie, puis chez une tante de Priska en Silésie. En 1944, alors que les Russes progressaient, ils se mêlèrent à la masse des réfugiés et reprirent le chemin de l'exil dans des conditions éprouvantes. Ils découvrirent alors au milieu d'êtres qui avaient tout perdu et n'avaient plus nulle part où aller « toute la détresse de l'humanité<sup>804</sup> ». Passant par la ville de Hambourg transformée en « un vrai courant d'air<sup>805</sup> », ils atteignirent le domaine que le père de Priska avait acquis dans le Schleswig-Holstein. Ensuite, la lande de Lunebourg fut l'ultime station de leur longue errance. Ils la quittèrent à la fin de la guerre et s'établirent dans un premier temps à Hambourg, puis dans le sud de l'Allemagne.

L'expérience temporelle de Rezzori s'avère donc marquée du sceau d'une extrême discontinuité due à la répétition de crises invariablement synonymes de ruptures. Le

---

<sup>803</sup> Nous précisons cet aspect lorsque nous analyserons les motifs qui poussèrent Rezzori à quitter l'Allemagne.

<sup>804</sup> SmT, p. 216. MaS, p. 261: *Menschheit in tiefster Not*.

<sup>805</sup> SmT, p. 216. MaS, p. 262: *Hamburg war luftig*.

même<sup>806</sup> qui se reproduit ne fait qu'amplifier la fragilité d'une situation que les tourmentes de l'Histoire rendent inexorablement provisoire.

Seul élément stable, la multiplication des pertes rythme le présent en le décousant. De fait, la temporalité de Rezzori contraint de changer régulièrement d'abri se résume à la succession de séquences à la fois trop brèves et trop remplies de tensions du fait de la précarité, de l'insécurité et de la peur, pour revêtir un sens déterminant et inaltérable. Tout changement de situation l'oblige, lui et ses compagnons d'infortune, à s'adapter aux circonstances<sup>807</sup>.

Le fait d'avoir observé l'incapacité des individus à prévoir le futur et à conduire leur destin et d'avoir lui-même été soumis à un présent parcouru de forces destructrices l'amène, dans le récit des années de guerre, à dérouler une trame singulière. Aucun sens n'émane de ses composantes qui correspondent aux diverses étapes de son errance chaotique et qui ne s'imbriquent pas harmonieusement. Elles ne s'unissent pas pour former un tout cohérent, car elles sont le fruit du hasard, de l'urgence et de la nécessité. Aussi ces tranches de vie marquées par l'attente abstraite d'un futur inconnu et de l'après-guerre dans lequel les réfugiés n'osent pas se projeter pourraient-elles correspondre aux tempuscules décrits par B. Westphal. La fragmentation du présent, qui est cadencé par la survenue de questions sur la sécurité de la famille menacée en tel refuge momentané et par la poursuite d'une migration toujours incertaine provoque l'éclatement de la ligne de vie des individus en une série de points épars, au gré de haltes volontaires ou dictées par les événements de la guerre.

### **- Des césures indépassables confirmées par le caractère cyclique de l'Histoire**

Bien que le retour à la paix mette un terme à l'insécurité et à la fébrilité, il ne gomme pas pour autant les cicatrices laissées par ces errements, pas plus qu'il ne permet de restructurer la ligne que le temps devrait tracer.

Tel est le message implicite que Rezzori entend délivrer, d'après nous, en formulant une critique acerbe contre la réforme monétaire conclue brutalement en Allemagne en 1948 pour relancer l'économie du pays et soutenir la reconstruction du pays. Plutôt que d'analyser courageusement les mécanismes des atrocités commises pendant la guerre et de

---

806 De fait, l'exil que l'auteur connut entre 1943 et 1945 fait écho à celui de sa famille obligée de fuir la Bucovine menacée par les Russes pendant la Première Guerre mondiale.

807 Si l'on excepte son périple dangereux entre la Silésie et le Schleswig-Holstein, le sort de la famille Rezzori ne fut pas, dans le contexte général, si déplorable durant les années 1943-1945. Rezzori garde de bons souvenirs des moments partagés à divertir ses amis, mais aussi à écrire.

reconnaître ses responsabilités, l'Allemagne aurait tenté, selon l'auteur, de mettre le passé entre parenthèses pour reprendre le cours ordinaire de la vie. Le pays a recouru à ce geste technique et matériel dans l'espoir de renouer avec une normalité censée lui garantir à nouveau une continuité. Comme cette normalité est factice parce qu'elle est construite sur le silence et le refoulement, donc sur des bases fallacieuses, elle ne gomme nullement les césures profondes de la guerre qui rendent vaine et illusoire toute tentative de restaurer l'ordre d'avant.

Il nous semble qu'un tel réagencement arbitraire et aveuglant du réel a par conséquent intensifié le sentiment de malaise et de désorientation de Rezzori en Allemagne dont le nouveau visage le révolta et attisa sa haine. C'est en dénonçant les travers d'une société anachronique refusant d'affronter le présent qu'il chercha à témoigner de l'impossibilité de pallier le dérèglement du temps déclenché par l'*Anschluss* en mars 1938. Ce dernier érigea une frontière définitive entre l'avant et l'après en provoquant le règne de l'irrationnel et amputa personnellement Rezzori d'une partie de son identité<sup>808</sup>. Les échos que l'auteur perçut plus tard entre l'*Anschluss* et d'autres césures historiques ou phénomènes de masse<sup>809</sup> aux effets tout aussi destructeurs confirment, à ses yeux, l'inexorable fragmentation du temps. En effet, le rappel cyclique de l'impuissance des individus lors de ces différentes crises prouve qu'aucun sens ne peut être construit dans une durée qui s'avère toujours illusoire.

#### **IV. 1. A. 1. c. Les conséquences d'une vision archipélagique du temps**

##### **- Le choix de la spontanéité et de nouvelles ruptures**

La seule issue que Rezzori trouva pour assumer ce délitement du temps dans un monde privé de sens après 1945 consista dès lors à multiplier lui-même les ruptures.

Aussi choisit-il, après la fin de son premier mariage et de sa vie de père de famille de se disperser et de faire éclater lui-même la ligne de sa vie. Il mena une existence cosmopolite qui augmenta le nombre de ses tempuscules et se libéra de toute contrainte.

Alors que nombre de ses contemporains qui aspiraient à la paix et à la tranquillité après la guerre se raccrochèrent à un ordre de façade, Rezzori retira un enseignement majeur de la

<sup>808</sup> Nous renvoyons à la signification que l'*Anschluss* et la Seconde Guerre mondiale revêtirent pour l'auteur.

<sup>809</sup> Dans *Murmures d'un vieillard*, Rezzori décrit comment les voyages qu'il avait entrepris à Bucarest, à Pondichéry et à Cologne en 1990 l'avaient tous les trois ramenés à Vienne, le jour de l'*Anschluss*. À chaque fois, il a vu comment les aspirations au pouvoir (politique, religieux, culturel) des uns réduisent la masse des individus à l'impuissance et tendent à les effacer. De sa perspective, de tels mécanismes accentuent fatalement leur décentrement.

discontinuité qui frappait le monde. Il était pour sa part toujours prêt à partir, ou plus exactement, à repartir. Autrement dit, il tendait à créer lui-même sa ligne de fuite, qui, selon G. Deleuze, remet en cause les délimitations restrictives et arbitraires en place et dévoile d'autres dimensions aux individus.

Rezzori voulut adopter une logique de mobilité pour réagir aux attaques des forces contradictoires de l'Histoire. Il admit que l'hétérogénéisation et l'instabilité du monde l'empêchaient de s'orienter selon les notions jadis coordonnantes de commencement et de fin qui n'ont de sens qu'à l'intérieur d'un espace clairement hiérarchisé et figé. Tout était ouvert à de nouveaux possibles en raison du cours imprévisible de l'Histoire. Dans *Murmures d'un vieillard*, l'écrivain reconnaît dans la spontanéité la seule loi immuable qui lui a permis de résister à l'éclatement du temps qui fragmenta le monde et sa vie :

Je regimbe contre un ordre établi de manière par trop rationnelle. J'évite toute planification, par méfiance. Ma vie durant, j'ai vécu au jour le jour. [...] Pas toujours dans l'oisiveté. [...] Toutefois, avec la conscience toujours éveillée de devoir m'adapter aux circonstances. C'est nécessaire. [...] Les heures peuvent changer de forme et de contenu de manière totalement imprévisible. Cela exige beaucoup de souplesse existentielle. « L'existence est une descente en eau vive », avait coutume de dire mon père. Le temps vous emporte sournoisement, dans des rapides, des hauts-fonds, des tourbillons. J'ai la prétention d'avoir été un habile kayakiste<sup>810</sup>.

### - Une identité discontinue et morcelée sans principe régulateur

Que peut-on conclure du foisonnement de la ligne temporelle dont Rezzori fit lui-même l'expérience ?

D'abord qu'il eut des répercussions directes sur la manière qu'il avait d'appréhender son identité. Privé de toute stabilité, il ne pouvait pas croire que les différentes épreuves qu'il avait vécues lui permettraient de tracer un chemin cohérent, ni donc d'en extraire un sens pour son existence. Nous déduisons de l'absence de principe directeur, que confirment le caractère toujours chaotique de sa situation pendant les années de guerre et l'inconstance qu'il rechercha lui-même après 1945, que les circonstances finirent toujours par détruire ce que l'individu était en train de construire. La fragmentation du temps décentra Rezzori dans la mesure où cette discontinuité indépassable effaça sans cesse les éléments auxquels

---

<sup>810</sup> MV, p. 19. GG, p. 8-9: *Ich lehne mich auf gegen allzu rational eingerichtete Ordnung. Ich weiche jeder Planung aus, weil ich ihr misstrauere. Ich habe mein Leben lang in den Tag hinein gelebt. Nicht immer in süßer Muße. [...] Allerdings in einer beständig wachen Gegenwärtigkeit mich dem Wechsel der Umstände anzupassen. Es ist notwendig. [...] Die Stunden können gänzlich unvorhergesehen Gestalt und Inhalt wechseln. Das stellt hohe Forderungen an existentielle Wendigkeit. „Das Dasein ist eine Wildwasserfahrt“ pflegte mein Vater zu sagen. Die Zeit reißt einen heimtückisch über schnellen untiefen Strudel. Ich bilde mir ein, dass ich ein geschickter Kanute war.*

il aurait pu se raccrocher. Elle le détourna de lui-même en désarticulant sa réalité, et donc son « je ». Son identité ne correspondait pas à la somme de toutes les fractions de réalité qu'il avait vécues parce que la réalité soumise à la loi de l'éphémère n'arrêta pas de se distordre et de se disjoindre sans motif nécessaire. Menacée et réécrite en permanence, elle se morcela. Elle se définissait donc selon une dynamique qu'il nous semble intéressant d'éclairer à la lumière de la pensée en mouvement et du mouvement de G. Deleuze.

Le philosophe fait précisément valoir l'irréductibilité de la contingence plutôt que de la nécessité, d'un devenir plutôt que d'une histoire délimitée et clairement structurée. Selon lui, aucun devenir n'aboutit. Il est toujours affaire de multiplicités, c'est-à-dire de plusieurs réalités traversées par des forces contradictoires qui ne cessent de se transformer les unes dans les autres, et ce sans la moindre logique. Par conséquent, l'extrême fragilité de la réalité que Rezzori éprouva personnellement montre que son « moi » était composé d'une infinité de parties dont les rapports évoluaient constamment, en fonction de points de rupture imposés par les événements historiques.

Aussi proposons-nous de lire les séquences chaotiques que nous avons dégagées dans son itinéraire et qui ont toutes recouvert son « je » d'une nouvelle strate comme des devenirs sans réel point de départ ni d'arrivée, qui n'obéissent à aucun ordre logique, mais à des critères immanents. Ces tranches de vie ne se sont jamais déroulées comme des épisodes ordonnés d'une histoire rectiligne en raison du développement paradoxal, fragmentaire et discontinu de l'Histoire. Fruits de transformations imprévisibles, ces temporalités multiples ont morcelé l'histoire de Rezzori. Comme il a été confronté à la perte d'un passé somme toute encore régulé, à un présent mû par des éléments contradictoires, surtout entre 1938 et 1945, puis à la perspective d'un futur incertain après 1945, son « je » a été « multiple, pluriel, fruit d'agencements qui comportent beaucoup de termes hétérogènes<sup>811</sup> ».

Mais, la délinéarisation du temps n'est pas sans affecter également la manière dont Rezzori perçoit l'espace, l'autre coordonnant du réel. Selon la géocritique, son évolution est indissociable de celle du temps et complexifie aussi la définition du sujet.

---

<sup>811</sup> ANTONOLI, Manola, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris, l'Harmattan, 2003, p. 30.

#### IV. 1. A. 2. L'éclatement de l'espace

##### IV. 1. A. 2. a. L'approche géocritique et géophilosophique de l'espace

Soumis à une instabilité irréductible, l'espace évolue fatalement lui aussi. Parmi les facteurs favorisant ce phénomène, B. Westphal nomme la décolonisation et la disparition d'un discours hégémonique fondant un agencement territorial particulier, les déplacements forcés de population dus à l'Histoire et la multiplication des migrations de groupes de population liées à des facteurs politiques ou économiques ou encore à la plus grande mobilité spontanée des individus. Tous ces éléments révèlent la relativité des frontières censées définir et encadrer les territoires.

La géocritique s'appuie ici sur la géophilosophie, pensée qui met en scène des territoires et des populations. G. Deleuze justifie le retour au premier plan de l'espace dans la réflexion philosophique après deux siècles de suprématie de l'Histoire en mettant en exergue l'urgence des questions géopolitiques dans le cadre de la mondialisation et de la lecture du monde contemporain en termes de flux et d'échanges. Comme il est nécessaire d'intégrer dans l'évolution globale du monde d'autres cultures, d'autres formes de subjectivités et d'autres langues, la pensée doit s'ouvrir aux espaces, reconnaître sa propre dimension spatiale et ne plus se limiter à une méditation sur son histoire. Il ne faut pas en conclure à la négation de l'Histoire et du temps. Il s'agit plutôt d'y lire un certain point de vue sur le temps et sur l'Histoire destiné à mieux saisir la complexité du monde. Cette dernière est directement liée au constat de la perte progressive de sens d'un récit historique unique que provoque l'éclatement du temps. Des principes d'ordre spatial s'avèrent en conséquence davantage susceptibles de sonder l'hétérogénéisation du réel. Autrement dit, la géophilosophie ne consiste pas en un discours philosophique sur l'espace en tant que thème ou notion ni en un usage métaphorique du vocabulaire de la géographie pour illustrer des concepts philosophiques. Elle veut :

créer une rencontre entre géographie, topologie et philosophie, s'efforcer de penser la présence d'une spatialité, d'une extension et d'une extériorité, des questions de limite, de frontière et de territoire au sein même de la pensée<sup>812</sup>.

On constate que ces deux approches de l'espace se rejoignent dans leur tentative de caractériser l'espace.

Tant pour G. Deleuze que pour B. Westphal, l'espace est voué à un processus irrémédiable de fragmentation. À la représentation d'un territoire clos, unique, homogène et hiérarchisé

---

<sup>812</sup> ANTONOLI, Manola, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari, op. cit.*, p. 13.

en vertu de critères réputés jadis indépassables, mais devenus illusoire dans le contexte général de pluralisation du réel, succède l'image d'un espace hétérogène. Parallèlement aux unités minimales de sens que forment les tempuscules, les espaces, multiples et frappés d'instabilité, correspondent désormais à des ensembles épars qui ne s'imbriquent plus les uns dans les autres et qu'aucun code ne coordonne plus. On peut donc dire avec P. Virillio que l'espace « substantiel » disparaît à la faveur d'un espace « accidentel » qui s'avère à la fois indéterminé et traversé par des tensions contradictoires à même de redessiner ses contours à tout moment :

La crise de la notion de dimension apparaît donc bien comme la crise de l'entier, la crise d'un espace substantiel (continu et homogène) hérité de la géométrie archaïque, au bénéfice de la relativité d'un espace accidentel (discontinu et hétérogène) où les parties, les fractions (points et fragments divers) redeviennent essentielles, à l'instar de l'instant, fraction ou plutôt effraction du temps<sup>813</sup>.

Comment ce phénomène se traduit-il dans l'œuvre de Rezzori ?

#### **IV. 1. A. 2. b. Formes et conséquences du décentrement géographique**

Si l'on compare les trois premiers espaces qui ont revêtu une signification particulière pour l'auteur, on constate que tous se sont dissous sous le coup d'éléments géopolitiques qui ont contribué à leur désubstantialisation.

La fin de l'empire austro-hongrois et la redéfinition des frontières nationales qui en résulta à l'issue de la Première Guerre mondiale bouleversèrent la société de Czernowitz. De son enfance, Rezzori conserve le souvenir d'un équilibre fragile entre les différentes communautés nationales de la ville, sorte de « tenir-ensemble d'éléments hétérogènes<sup>814</sup> » au sein duquel la famille de l'auteur fit l'expérience d'une marginalisation. Aussi le départ de Rezzori de Bucovine dès 1936 peut-il être interprété comme une réaction à la réorganisation de son premier espace qui n'avait fait qu'accroître des tensions nourrissant une instabilité latente.

La réalité qu'il découvrit ensuite à Vienne en mars 1938 confirma le caractère irrémédiable du processus de dislocation qui frappait l'espace en général. Rezzori eut le sentiment d'évoluer dans une réalité complètement dématérialisée au lendemain de l'*Anschluss* qui effaça brutalement le passé et généra une confusion temporelle extrême.

---

<sup>813</sup> VIRILLIO, Paul, *L'espace critique*. Paris, Christian Bourgeois, 1984, p. 42-43. Cité par B. Westphal, in *La géocritique, op. cit.*, p. 47.

<sup>814</sup> DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 398.

À la dématérialisation de Vienne succéda enfin la découverte d'abris toujours provisoires en Allemagne pendant la guerre qui se répartissaient comme des points épars que rien ne reliait. Rezzori et les autres réfugiés évoluaient dans une réalité inconnue qui leur échappait parce qu'elle était traversée par des sortes de lignes de fuite que G. Deleuze présente, dans *Dialogues*, comme des flux qui dissolvent les segments durables qui nous constituent<sup>815</sup> et qui devraient hiérarchiser nos territoires. Elles introduisent une dimension imprévisible et inconnue, car « elle[s] [sont] créatrice[s] de devenir. Les lignes de fuite n'ont pas de territoire<sup>816</sup> ».

Alors que les événements n'étaient plus régis par des lois de stricte causalité et qu'il était devenu « impossible de parler des territoires comme d'entités naturelles, figées et immuables<sup>817</sup> », Rezzori, privé de repères spatiotemporels garantissant une continuité indispensable à la définition de son identité, fut livré à un processus de décentrement.

Nous nous proposons à présent d'analyser la manière dont il se manifeste dans ses œuvres.

### - Une identité hétérogène

Tout d'abord, ce décentrement se traduit par le fait que l'identité de son moi situé au croisement de plusieurs territoires et de plusieurs temporalités<sup>818</sup> s'avère complexe.

Son identité résulte des réalités multiples qu'il avait découvertes et des rencontres qu'elles lui avaient procurées. Elle s'élabore dans la confrontation permanente de l'auteur avec de nouvelles sources d'altérité à l'intérieur d'espaces à la fois inconnus et changeants.

Tout comme les espaces, le « moi » de Rezzori nous semble par conséquent avoir été traversé et tissé par des flux indomptables assimilables aux lignes de fuite ou lignes moléculaires mises en exergue par G. Deleuze. Comme elles brouillent et compliquent son image et son contenu au point de le rendre imperceptible, nous rejoignons M. Antonoli qui résume ainsi l'étrangeté grandissante du sujet plongé dans une réalité disloquée :

Lire les individus ou les groupes comme des paysages, des cartes ou des enchevêtrements de lignes, signifie forcer la pensée à penser ce qui la répugne, la possibilité d'une multiplicité et d'une imprévisibilité radicales qui suscitent l'effroi<sup>819</sup>.

---

<sup>815</sup> G. Deleuze pense que l'individu est constitué de différentes lignes :

- de lignes de fuite abstraites qui conjuguent tous les mouvements de déterritorialisation.

- de lignes à segmentarité souple où les déterritorialisations sont relatives, car elles sont compensées par des mouvements de re-territorialisation

- de lignes à segmentarité dure (famille, profession, État) où les re-territorialisations s'accumulent pour constituer un plan d'organisation.

<sup>816</sup> DELEUZE, Gilles, *Dialogues*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 62.

<sup>817</sup> ANTONOLI, Manola, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, op. cit., p. 14.

<sup>818</sup> M. Antonoli parle « d'hétérotopologie » pour caractériser l'hétérogénéité radicale des espaces qui constituent la réalité des individus et « d'hétérochronologie » pour décrire le foisonnement de leur ligne de vie. *Ibid.*, p. 19.

### - l'épreuve de la déterritorialisation

Outre la complexification extrême de son identité<sup>820</sup>, la dislocation du réel bouleversa également le rapport de Rezzori avec le monde.

Pour éclairer ce point, nous recourons ici aux conclusions que B. Westphal a tirées de son analyse du dérèglement du temps et de l'espace. Selon lui, l'éclatement de ces deux limites essentielles comporte la menace d'une crise ontologique. En effet, il conduit l'individu à relativiser d'anciens repères devenus vides et illusoire. Les limites se présentent toutes comme de simples seuils entre plusieurs ensembles flottants qu'il faut désormais impérativement franchir :

Passant à l'âme arlequine, l'individu postmoderne ne peut se projeter dans un univers autre que celui du métissage absolu. L'hétérogène est sa profession de foi. La transgression est son lot<sup>821</sup>.

Loin de constituer une violation dans un monde privé de dimension absolue, la transgressivité définit dès lors la condition de l'individu. Elle l'aide à assumer l'extrême mobilité à laquelle le condamnent des espaces incertains qui composent la réalité plurielle et font voler en éclats sa ligne de vie. Aussi proposons-nous d'étudier les deux modalités que revêt, selon la géocritique, une telle transgressivité : à savoir la dialectique entre centre et périphérie et la déterritorialisation.

Dans la perspective de la géocritique, la crise du sens qui sévit au XXème siècle exerce une influence capitale sur le rapport du sujet avec l'espace. Elle conduit fatalement à la remise en cause des centres qui sont appelés à coordonner le réel, mais dont le pouvoir s'avère toujours limité dans le temps.

De fait, la tentative de discerner un centre de référence qui soit indiscutable dans le sinueux territoire identitaire de l'auteur s'avère délicate.

Dès le départ, Rezzori fut déchiré entre Vienne, symbole de la culture occidentale, que revendiquaient ses parents et qu'ils définissaient comme le véritable point d'ancrage de leurs enfants, et sa ville natale, à laquelle l'auteur était quant à lui parvenu à s'identifier grâce au concours de sa nourrice ruthène, mais que ses parents dédaignaient, voire reniaient. Ces tiraillements incessants suggérèrent d'emblée le caractère suspect de ce pôle

<sup>819</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>820</sup> L'analyse des stratégies mémorielles et scripturaires de Rezzori dans le dernier chapitre nous permettra de démontrer et de mieux sonder l'hétérogénéité de son identité que suggèrent l'éclatement de sa ligne temporelle et son parcours chaotique à travers différents espaces, tous fluctuants.

<sup>821</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique, op. cit.*, p. 71.

de référence situé à des milliers de kilomètres de Czernowitz. Les événements le confirmeraient.

En effet, la première confrontation avec l'Europe occidentale, due aux circonstances de la guerre de 1914-18, ne scella pas les retrouvailles de la famille avec sa terre d'origine. Au contraire, elle se heurta à la franche hostilité de ses différents hôtes qui ne purent s'empêcher de considérer la mère et ses enfants comme des intrus venus des confins<sup>822</sup>. La distance géographique qui les avait séparés de l'Ouest revêtit donc une dimension plus profonde. Elle avait été interprétée par ses proches comme une rupture de la famille avec son monde initial. De fait, la mère subit au sein même de sa patrie la remise en cause de son appartenance à une terre qu'elle avait pour sa part fidèlement continué de considérer comme la sienne. Autrement dit, la rencontre avec le territoire auquel un lien intrinsèque était censé la rattacher elle et les siens se résuma à l'épreuve douloureuse d'un devenir étranger. Comme cet espace les rejeta et les renvoya à la périphérie, c'est-à-dire à Czernowitz à la fin du conflit, il ne constitua plus une référence susceptible de les aider à affronter le dérèglement spatiotemporel qui frappa aussi la Bucovine échue à la Roumanie à leur retour. En effet, le phénomène de dislocation qui s'étendit à Czernowitz signa leur déclassement définitif. Il redoubla le sentiment de marginalité que leur avait inspiré leur séjour à l'Ouest. Quant à ce territoire liminaire, il ne put pas se substituer à Vienne, le centre déchu.

Les deux autres tentatives de Rezzori de s'intégrer plus tard seul en Autriche et en Allemagne se soldèrent également par un échec qui confirma la non-validité de ce potentiel point cardinal. L'auteur y affronta la même animosité et la même malveillance que sa mère pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y endossa le statut de « métèque<sup>823</sup> » qu'il revendique du reste dans *Sur mes traces*, car il reflète bien le délitement de la puissance de l'espace germanophone appelé logiquement à le définir. En l'assimilant à un métèque, les individus qu'il côtoya en Autriche et en Allemagne entendaient souligner le caractère obscur de ses origines. Son identité résultait du croisement de deux ensembles géographiques éloignés et antithétiques qui annulait le pouvoir décisif, c'est-à-dire central, qu'aurait pu avoir l'élément occidental dans la constitution de son identité.

---

<sup>822</sup> NA, p. 26 : « Vers la fin de la guerre, nous dûmes aussi quitter le village de Basse-Autriche que nous habitions, car il devint encore plus inhospitalier qu'au début de notre séjour ». BS, p. 19: *Auch das Dorf in Niederösterreich mussten wir gegen Kriegsende verlassen; es wurde noch ungastlicher, als es von allem Anfang gewesen war.*

<sup>823</sup> SmT, p. 64. MaS, p. 68: [...] *ein Tschusche.*

Ce que Rezzori cherche ainsi à mettre en abyme, c'est, selon nous, la négativité que revêtit d'abord la perte du centre à laquelle se résume finalement sa relation à Vienne et qui, d'une certaine manière, avait été consommée avant l'*Anschluss*. Dès son premier séjour dans la capitale autrichienne, peu après la séparation de ses parents, il éprouva déjà le caractère artificiel de sa présence dans un espace vide de références pour lui, comparé à Czernowitz : « Je me sentais comme un étranger à Vienne. Ce monde où j'avais été jeté ne pourrait jamais devenir le mien<sup>824</sup> ».

Mais sa relation avec les autres espaces germanophones que l'auteur parcourut ensuite et qui étaient des centres potentiels s'avère empreinte de la même négativité. Tant en Autriche qu'en Allemagne, il eut le sentiment d'être constamment rejeté à la marge de la société.

Cela débuta par les railleries de ses camarades dans les différents établissements scolaires qu'il fréquenta, d'abord dans le pensionnat de Kronstadt en Transylvanie, qui dispensait une « éducation occidentale<sup>825</sup> » à l'intérieur des frontières roumaines, puis à Vienne. La plupart d'entre eux n'avaient pas de nom à consonance proprement germanophone. Mais ils exclurent de leurs rangs le jeune Gregor au seul prétexte qu'il arrivait des confins de l'ancien empire alors qu'eux revendiquaient une supériorité et une germanité, à leurs yeux, plus authentique en tant qu'« autochtones<sup>826</sup> » :

J'aurais d'ailleurs eu du mal à expliquer à mes parents que « l'Ouest » ne m'avait pas accueilli comme on accueille le fils prodigue. Mes camarades de classe – surtout à Vienne, plus tard, les Hrdlitschka, Szokol, Swoboda, Czervenka – me firent bien vite comprendre qu'ils ne me considéraient pas comme un des leurs. [...] pour eux, je continuais à être un émigré, un « Tschusche », un métèque venu d'un pays des Balkans<sup>827</sup>.

Aux moqueries de ses camarades de classe succédèrent plus tard les critiques ironiques, voire agressives des Allemands, d'abord pendant la Seconde Guerre mondiale<sup>828</sup>, puis après 1945, lorsque Rezzori essaya de percer dans le milieu littéraire à Hambourg, en feignant une désinvolture jugée provocante face à la reconstruction du pays en ruines.

C'est là que la notion de centre perdit pour lui tout sens. Bien que Rezzori maîtrisât les éléments qui définissent la germanité de ce territoire, c'est-à-dire la langue et la culture

<sup>824</sup> SmT, p. 37. MaS, p. 35: *Ich war fremd in Wien. Die Welt, in die ich geworfen war, konnte nie die meine werden.*

<sup>825</sup> SmT, p. 37. MaS, p. 36: *Die einzigen Schulen, die trotzdem eine « westliche » Erziehung verbürgerten, waren in Siebenbürgen.*

<sup>826</sup> SmT, p. 61. MaS, p. 65: *Ich war kein Einheimischer wie sie.*

<sup>827</sup> SmT, p. 61. MaS, p. 64-65: *Meine Schulkameraden R besonders später die Wiener mit Namen wie Hrdlitschka, Szokol, Swoboda und Czervenka R gaben mir deutlich zu verstehen, dass sie mich keineswegs als ihresgleichen auffassten. [...] Ich war und blieb für sie ein Zugereister, ein Tschusch., aus dem einem Balkanland.*

<sup>828</sup> Parce qu'il n'y participa pas.

allemandes que ses parents lui avaient scrupuleusement inculquées, et qu'il entamât une réflexion lucide sur le poids du passé, on lui tint rigueur de ses origines bucoviniennes qui l'avaient déjà dépossédé d'une assise en Autriche et rendaient son attitude critique arrogante dans la perspective de ses hôtes.

Il partageait en quelque sorte le destin des réfugiés de l'Est qui affluaient en Allemagne. Malgré leurs origines allemandes qui rendaient leur présence plus légitime que celle de Rezzori, ils n'étaient que des « demi-frères<sup>829</sup> » condamnés à demeurer « des citoyens de seconde zone. Des parias<sup>830</sup> ». L'échec de leur intégration en Allemagne était encore plus déroutant que celui de l'écrivain parce que le centre qu'ils étaient en principe davantage en droit d'y revendiquer que Rezzori se révéla être un mythe. La réalité de leur ultime point de référence renforça la discontinuité qui caractérisait leur vie depuis l'instant où ils avaient été arrachés à leurs terres situées à l'Est. Ils ne trouvèrent pas de nouveau point d'ancrage en Allemagne qui représentait pourtant leur dernier espoir. Contrairement à l'image d'un centre homogène, symbole d'unité, le territoire national reposait sur une hiérarchie arbitraire générant de profondes inégalités entre ses membres. Renvoyés à la périphérie de la société allemande, les réfugiés de l'Est n'étaient nulle part chez eux. L'étrangeté grandissante entre ces êtres, dont le déracinement culmina finalement à l'Ouest, et leur patrie soulève la question de la pertinence de la notion de *Heimat*. Rezzori ne manque pas de souligner ironiquement le caractère sournois de cette exclusion dans la mesure où elle était de surcroît perpétrée par des Hambourgeois qui faisaient ainsi fi de leur esprit prétendument cosmopolite :

Tout Hambourgeois, qu'il s'appelle Hein, Fietje ou Klein-Erna, se voit auréolé du halo d'universalité et d'ouverture au monde hérité des dynasties de marins et de négociants, du pirate Störtebeker à Ballin, des braves importateurs de guano à l'époque de Guillaume II jusqu'aux agents de la Lloyd des années 30. Il va de soi que tous se sentent les égaux des Anglais, cet autre peuple maritime, et qu'ils sont, c'est un fait, tout aussi bien armés pour ce qui est de la réserve et de la morgue. Parés donc de tous les attributs de la *middle class* anglaise que l'ère britannique du XIX<sup>e</sup> siècle finissant a colportés dans le monde entier et, bien entendu, dans l'Empire de Bismarck aussi. Dans cette panoplie, aucune tolérance n'est prévue pour les métèques. Pas même un brin d'attention<sup>831</sup>.

---

<sup>829</sup> SmT, p. 243. MaS, p. 294: *Aber Stiefbrüder*.

<sup>830</sup> SmT, p. 243. MaS, p. 294: *Brüder aus dem Osten. [...] Völkisch zu Hause. Allerdings als Zweitrangige. Als Parias*.

<sup>831</sup> SmT, p. 244. MaS, p. 295: *Jeder Hamburger von Hein und Fietje bis zu Klein-Erna ist umflossen von der weltoffenen, weltweiten Aura des kühnen Seefahrer- und Handelsherrentums von Störtebeker bis Ballin, von den braven Guano-Importeuren der Kaiserzeit bis zum Norddeutschen Lloyd der dreißiger Jahre. Selbstverständlich ebenbürtig den gleichfalls seefahrenden Engländern und anerkanntermaßen ebenso hoch entwickelt in Zurückhaltung und Eigendünkel. Ausgestattet also mit allen Eigenschaften der englischen middle class, wie sie die britische Epoche des ausgehenden Jahrhunderts in alle Welt, also auch ins Bismarck-Reich, getragen hatte. Duldsamkeit gegenüber Tschuschen ist darin nicht vorgesehen. Nicht einmal Aufmerksamkeit*.

Rezzori était conscient de n'être qu'une « pièce rapportée<sup>832</sup> », « un corps totalement étranger qui n'avait pas son mot à dire<sup>833</sup> ». Pourtant, il partageait avec l'Allemagne, tel un initié, ce qui composait son essence. Cette contradiction suffit à démontrer le vide et le non-sens de cet ultime centre identitaire potentiel. Après en avoir perçu les réflexes discriminatoires, Rezzori le considéra comme un repoussoir qui le vouait à errer dans une réalité décousue, vide de tout repère.

Or, la perte irréductible d'un territoire de rattachement correspond précisément à l'autre forme que revêt la transgressivité dans la pensée géocritique.

Dans le contexte général d'hétérarchie, sans vérité indépassable, le territoire, n'a plus ni commencement ni fin. Il s'ouvre tel un rhizome<sup>834</sup> parce qu'il est soumis à une instabilité radicale qui le prive de contours dès lors que le centre est déchu de sa fonction de coordination. Par conséquent, le sujet ne maîtrise plus aucun espace soumis à d'innombrables redéfinitions. Il ne peut plus prétendre s'inscrire dans un ensemble territorial qui est sans cesse modifié. G. Deleuze en conclut qu'une telle déterritorialisation amène nécessairement l'individu à mener une existence nomade<sup>835</sup>, car le nomadisme correspond à une distribution où les choses s'étalent sur toute l'étendue de l'être. Aussi les hommes se déploient-ils dans un espace ouvert dépourvu de limite précise. Engagés dans la dynamique d'un devenir, ils doivent « être [tel] un zigzag qui se glisse 'entre'<sup>836</sup> ».

De manière rétrospective, Rezzori perçoit lui aussi que toute son existence a suivi une ligne de fuite irréductible, qu'il détecte déjà dans son enfance. En effet, la première étape de son apprentissage du processus du délitement de l'espace intervint après le divorce de ses parents. Lui et sa sœur ne revinrent que sporadiquement à Czernowitz. Après avoir été un cocon coupé du monde, la maison familiale se transforma en un simple lieu de passage qu'il fallait à chaque fois bientôt quitter pour rejoindre un nouvel univers scolaire où Rezzori se sentait toujours laissé-pour-compte :

---

<sup>832</sup> SmT, p. 243. MaS, p. 294: *Ich war ein Herangewehter.*

<sup>833</sup> SmT, p. 243. MaS, p. 294: *Ich aber war ganz und gar ein Fremdkörper, der dabei überhaupt nichts zu sagen hatte.*

<sup>834</sup> Dans *Mille plateaux*, G. Deleuze utilise l'image du rhizome, bulbe qui pousse en lançant des bourgeons ou des racines adventives, qui ne viennent pas par engendrement direct de la tige ou de la racine principale. Le rhizome se développe sans division d'une unité antérieure. G. Deleuze en fait le symbole de la multiplicité du monde privé de fondement et de sens absolu, donc d'une racine unique antérieure, après la disparition de l'Un, d'une unité centrale surplombante. Toute réalité, tout discours, tout genre correspond à un ensemble de lignes obéissant à un ordre et de lignes souples de type rhizomatique.

**DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix, *Mille plateaux*, op. cit.**

<sup>835</sup> Selon, M. Antonoli le nomadisme fonde l'ontologie de Deleuze, qui l'entend au sens pastoral du terme. Il remonte à la société homérique et indique la distribution des bêtes ça et là dans un espace illimité.

<sup>836</sup> **DELEUZE, Gilles, *Dialogues*, op. cit., p. 41.**

Voilà ce que nous trouvions, ma sœur et moi, lorsque nous arrivions « à la maison » pour les vacances. Je mets cette expression entre guillemets parce que nous savions entre-temps que, pour nous tous, il n'y avait pas de « maison », au sens d'un foyer centré autour d'une famille. Même lorsque je rentrais de Kronstadt pour aller à Czernowitz, je considérais davantage ces deux maisons, celle de mon père et à plus forte raison celle de ma mère, comme un camp de nomades que comme un lieu propre à une vie de famille<sup>837</sup>.

La maison familiale n'offrait plus qu'un refuge provisoire à des êtres que rien n'unissait plus de manière inconditionnelle alors qu'elle avait été leur seul et unique repère pendant plusieurs années et qu'elle les avaient préservés des nombreuses menaces extérieures. L'évolution de cet espace identitaire initial, donc essentiel et symbolique, anticipa la précarité de tous les espaces qu'ils découvrieraient plus tard à l'Ouest. Elle fit de Rezzori « un nomade en herbe<sup>838</sup> ».

G. Deleuze accorde une valeur extrêmement positive à la déterritorialisation. Dans sa perspective, elle est créatrice. Le nomadisme est un mouvement grâce auquel l'individu élargit son horizon. Il s'ouvre ainsi à l'hétérogénéité du réel grâce à une dynamique incessante qui consacre sa liberté, en dépit de la dislocation du monde. Rezzori semble pour sa part avoir initialement interprété la perte d'un centre de rattachement comme une épreuve. Elle équivalut d'abord à une déterritorialisation déstabilisante parce qu'à chaque fois l'individu subit, dans la perspective de l'auteur, un nouvel arrachement à l'espace qu'il occupait.

De fait, cette épreuve plongea Rezzori et les siens dans les souffrances d'une existence chaotique. L'exemple de la mère de l'auteur illustre tout particulièrement la négativité du processus de déterritorialisation enclenché par l'Histoire. L'année 1940 marqua pour celle qui avait déjà connu l'exil pendant la Première Guerre mondiale le début d'une longue errance<sup>839</sup> au bout de laquelle elle se réfugia, à la fin du conflit, dans le silence et perdit peu à peu le contact avec la réalité. Elle dut d'abord travailler comme paysanne dans un camp de Haute-Silésie, dans le district de la Warthe. Puis, Rezzori parvint à la faire libérer. Il lui fallut cependant continuer à contribuer à l'effort de guerre. Elle fut affectée comme trésorière dans un bureau de l'armée de l'air à Vienne. Suivirent d'autres péripéties éprouvantes. Lorsque les bombes commencèrent à tomber sur la capitale autrichienne, les services dans lesquels la mère de l'auteur travaillait furent déplacés en Bohême qu'elle dut

---

<sup>837</sup> SmT, p. 44. MaS, p. 44: *Das war's, was wir antrafen, wenn wir R meine Schwester und ich R zu den Ferien „nach Hause“ kamen. Ich setze dieses Wort in Anführungszeichen, weil wir inzwischen gelernt hatten, dass es ein „zu Hause“ im Sinn eines wohlbestellten Familienheims für uns nicht gab. Auch als ich aus Kronstadt zurück nach Czernowitz kam, habe ich beide Häuser R das meines Vaters und erst recht das meiner Mutter R mehr als Nomadenlager denn als Hort des Familienlebens aufgefasst.*

<sup>838</sup> SmT, p. 45. MaS, p. 46: *[...] für einen heranwachsenden Nomaden.*

<sup>839</sup> SmT, p. 206-207. MaS, p. 249-250.

elle aussi gagner. La débâcle de l'armée allemande avait débuté. Les Tchèques maraudaient. La mère de Rezzori manqua d'être tuée lors du pillage des locaux de la Luftwaffe. Elle s'enfuit alors vers l'Ouest. Tandis qu'elle errait, un soldat américain « la souleva par son sac à dos, 'comme un basset qu'on prend par la peau du cou', raconta-t-elle plus tard<sup>840</sup> ». Son périple se termina dans la plus grande confusion à Nuremberg. Ce n'est qu'en 1946 qu'elle finit par retrouver la trace de son fils resté sans nouvelles d'elle. Mais mère et fils ne surent pas renouer une relation complice. La rupture de ce dernier lien qui la rattachait au passé disparu fit que cette femme plusieurs fois déracinée et ballottée par les événements s'effondra, accablée par le sentiment d'étrangeté que lui inspirait sa vie dans un pays qu'elle n'avait pas choisi. À l'instar des *Volksdeutsche* et des anciens Autrichiens de Bucovine rapatriés dans le Reich, la mère de l'auteur s'était résignée à son sort. Victime impuissante d'une déterritorialisation qui l'avait définitivement privée d'une assise géographique, elle n'aboutit nulle part et s'affaiblit progressivement sous le poids de la peur, de l'incertitude et de la précarité.

#### **- un destin nomade : entre nostalgie et acceptation**

L'écart entre, d'un côté, la détresse de ces êtres, dont la mobilité forcée signifia le début d'une existence insignifiante, sans espoir de dépasser une marginalité qui les humilia et les fragilisa et de l'autre côté, la sérénité de Rezzori lors de la rédaction de ses mémoires, alors que ces drames, et en premier lieu, celui de sa mère, ne l'avaient pas laissé indifférent, indique donc qu'il a mûri sa vision finale du nomadisme, telle qu'il la développe dans son dernier texte autobiographique. Il y fait preuve d'une sagesse toute pragmatique en encourageant ses contemporains, à travers le récit de sa vie, à toujours considérer leur situation actuelle comme un état fluctuant.

Ce relativisme est un remède contre toute tentation de succomber à la tentation de la nostalgie contre laquelle il se dit pour sa part immunisé : « Et s'il y a une chose dont je me garde, c'est bien la nostalgie<sup>841</sup> ».

G. Deleuze interprète la nostalgie comme la tendance des individus à se réfugier dans la vision d'une terre promise au bout de leur parcours bien que le délitement du monde révèle son caractère illusoire. Selon le philosophe, elle est un obstacle à un cheminement nomade authentique, synonyme d'une liberté, en dépit des épreuves dans l'inconnu. De fait, le

<sup>840</sup> NA, p. 176. BS, p. 138: *Nachts wurde sie von einem mit Schwarzen besetzten amerikanischen Armeefahrzeug überholt. Einer der Mohren hob sie an ihrem Rucksack hoch R „wie einen Dackel an der Rückenfalte“, erzählte sie später.*

<sup>841</sup> SmT, p. 45. MaS, p. 46: *Wovor ich mich hüte, ist Nostalgie.*

nomadisme suppose qu'on ose une rupture radicale, sans nourrir le projet d'une re-territorialisation dans un espace que l'on espérerait contrôler. Il s'agit de tout abandonner en dépassant toutes nos frontières et tous nos repères rassurants, afin de se situer dans un devenir compris entre deux points :

Ce n'est jamais le début ni la fin qui sont intéressants, le début et la fin sont des points. L'intéressant, c'est le milieu. [...] On recommence par le milieu<sup>842</sup>.

Rezzori reconnaît quant à lui avec humilité toute la crainte et toute la tristesse qu'il a éprouvées à chaque station de son exil.

C'est pourquoi nous formulons l'hypothèse que seul le recul a permis, en vérité, à Rezzori d'assumer pleinement la perte de ses espaces identitaires, au point d'affirmer à l'âge de 83 ans : « Je pouvais – et je le peux encore – prendre racine n'importe où. Je peux aussi les couper à n'importe quel moment<sup>843</sup> ».

Nous nous proposons donc de voir comment s'est opéré un tel tournant. Nous réfléchissons aux moyens que l'auteur a employés pour accéder à ce nomadisme plus positif. Nous en interrogerons la nature singulière, à la lumière de la géocritique et de la géophilosophie. Nous nous demanderons comment Rezzori justifie une telle évolution et en quoi elle l'a aidé à assumer une déterritorialisation, qui correspondit d'abord à un décentrement éprouvant.

#### **IV. 1. B. Le retour tardif à Czernowitz : un tournant dans l'épreuve de la déterritorialisation**

Après avoir étudié les causes et les conséquences de l'état de transgressivité auquel le sujet semble dévolu selon Rezzori, il nous faut maintenant élucider les questions soulevées par un tel processus décentrant dans la mesure où il prive l'individu de toute attache territoriale concrète.

On se demandera si l'auteur se résout à cette désinscription hors de tout espace ou s'il est capable, au contraire, de s'élever à un autre niveau de déterritorialisation. Cela signifierait qu'il n'aurait finalement subi qu'au départ la négativité et la force potentiellement destructrice de ce processus de dés-ancrage, notamment grâce au recul spatial et temporel entre lui et ses anciens centres-repères. Pareille forme de déterritorialisation constituerait alors peut-être une étape nécessaire menant vers une re-territorialisation dont nous verrons

---

<sup>842</sup> DELEUZE, Gilles, *Dialogues*, op. cit., p. 50.

<sup>843</sup> SmT, p. 45. MaS, p. 45: *Ich konnte R und kann immer noch R überall Wurzeln fassen. Ich kann sie auch jederzeit durchschneiden.*

si Rezzori la pose sous forme d'hypothèse et si elle comporte le risque d'une nouvelle mythification du réel.

Pour ce faire, nous nous appuyerons sur le court texte intitulé *Retour à Tchernopol*. Rédigé au retour du voyage entrepris dans sa ville natale à la fin de l'année 1989, ce texte de circonstances que nous refusons de placer sur le même plan que *Neiges d'antan*<sup>844</sup> se prête à l'ultime réflexion de l'écrivain sur sa *Heimat*.

Aussi formulons-nous l'hypothèse suivante : les conclusions que Rezzori tire de sa relation finale avec son premier espace-temps identitaire (ressaisie ou perte de ce territoire en tous points essentiel pour lui) éclairent la manière qu'il a de se situer par rapport à tout espace. Autrement dit, cet essai nous permettra de mesurer la capacité de Rezzori à accepter ou non le décentrement qui l'a frappé en tant qu'être déraciné et en tant que nomade séparé de son point d'ancrage originel et témoin du délitement de nombreux autres espaces sous le joug de l'Histoire, c'est-à-dire à assumer la déterritorialisation caractéristique à ses yeux de la condition du sujet au vingtième siècle.

#### **IV. 1. B. 1. Un voyage-retour parsemé d'obstacles**

La manière dont l'auteur aborde ce voyage révèle d'emblée que la confrontation directe avec Czernowitz s'avère problématique. Des éléments de nature différente montrent qu'une distance s'est immiscée entre lui et son territoire originel, compliquant d'emblée son pèlerinage sur les traces de son passé.

---

<sup>844</sup> *Retour à Tchernopol* a été rajouté à l'édition française du premier volet du triptyque autobiographique de Rezzori. Il est précédé de la mention *Épilogue* alors qu'il ne figure pas dans la version allemande. Plusieurs raisons nous autorisent à penser que le choix de l'éditeur français n'est pas pertinent.

D'abord Rezzori lui-même n'a pas exigé une telle insertion. Il rédigea ce texte inspiré par les circonstances de son voyage de 1989 après avoir achevé *Neiges d'antan*.

Ensuite, on relève plusieurs différences flagrantes entre les deux textes, à commencer au niveau du contenu. Tandis que *Neiges d'antan* fait quasiment abstraction du présent de l'écriture et se concentre sur l'enfance de l'auteur, *Retour à Tchernopol* met en exergue le choc de la redécouverte de la ville après plus d'un demi-siècle d'absence, donc le présent. Alors que Rezzori perpétue le souvenir de sa ville natale dans son texte autobiographique en décrivant les êtres qui la peuplaient jadis, il décrit les changements intervenus dans l'aménagement de la ville dans *Retour à Tchernopol*. Ces derniers lui font comprendre qu'il ne subsiste aucune trace de 'son' Czernowitz dans la ville de 1989, comme si la confrontation avec cet univers jadis familial l'empêchait de perpétuer la mémoire de son passé, ce qui pourtant fondait son projet scripturaire dans *Neiges d'antan*.

Autre élément permettant de conclure au fait que *Retour à Tchernopol* ne constitue pas la fin de *Neiges d'antan* : il existe des différences au niveau des perspectives et des tons adoptés par l'auteur. Drôle, tendre, parfois mélancolique, Rezzori se présente comme l'héritier d'un monde disparu dont il entend cultiver la mémoire dans *Neiges d'antan*, en livrant des éléments intimes. Désenchanté et ironique, il ne s'identifie plus à la ville qu'il explore en 1989.

Si ces deux textes se rejoignent dans la mesure où Rezzori y réfléchit à la manière d'assumer le poids obsédant d'une réalité passée omniprésente dans sa mémoire, il semble aboutir à des résultats contraires : ressaisie du passé dans le premier, éloignement, voire perte du passé dans le second.

#### IV. 1. B. 1. a. Le temps écoulé

##### - Les années de séparation

C'est en partie pressé par le temps que Rezzori entame cette odyssée. La maladie progressant et le grand âge venant, l'écrivain sait qu'il n'aura pas d'autre occasion de se rendre dans le monde de son enfance. Gagné sans doute par une certaine nostalgie à l'heure de dresser le bilan de son existence marquée par de multiples déchirures, l'auteur a pu ressentir le désir parfaitement compréhensible de retrouver un espace jadis familier qu'il peut considérer comme son point de départ. Or, c'est précisément le temps, qui, pour plusieurs raisons, a contribué à creuser de manière décisive un fossé entre l'auteur et sa terre natale.

Rezzori commence par concéder le fait qu'il n'a séjourné que pendant une période restreinte, jusqu'à l'âge de neuf ans, à Czernowitz :

Depuis plus de sept décennies que dure mon séjour sur terre, c'est à peine si j'ai passé là-bas la première d'entre elles. Après ma neuvième année, je n'y suis plus retourné que sporadiquement<sup>845</sup>.

En outre, plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis son départ de Bucovine. Il ne se sent donc pas la légitimité de revendiquer un attachement irrévocable à un espace avec lequel il n'avait pu développer qu'une familiarité passagère que les années écoulées ont en outre irrémédiablement estompée. Aussi écrit-il avec lucidité :

La dernière fois que je m'y rendis, j'avais vingt-deux ans, c'était en 1936, il y a donc cinquante trois ans aujourd'hui, alors que j'écris ceci. Dans un tel intervalle, l'empreinte originelle s'efface<sup>846</sup>.

On dirait que le temps a été assez puissant pour gommer un lien doté d'une valeur que l'auteur sait somme toute relative.

##### - La mémoire

Ses souvenirs constituent un autre facteur d'éloignement imputable, d'après Rezzori, au temps.

Il ressort de l'analyse des études consacrées aux écritures de soi que la question du pouvoir de la mémoire est centrale dans ce champ littéraire. La problématique de la mémoire traduit la visée d'un écrivain. En effet, parmi les mobiles d'ordre affectif à l'origine de

<sup>845</sup> RàT, p. 362. HnT, p. 10: *Von den siebeneinhalb Jahrzehnten meines Erdendaseins war ich knapp das erste dort. Nach meinem neunten Lebensjahr bin ich nur noch sporadisch hingekommen*“.

<sup>846</sup> RàT, p. 362. HnT, p. 10: *Das letztmal war ich dort mit zweiundzwanzig. 1916, also vor dreiundfünfzig Jahren. In seiner solchen Zeitspanne verwischt sich die ursprüngliche Prägung*.

l'écriture autobiographique peut figurer le désir d'un individu de se mesurer au temps, voire de le défier : l'auteur y médite sur le sens de son existence à l'aune du temps qui s'écoule inexorablement. G. May<sup>847</sup> développe la thèse selon laquelle l'autobiographe éprouverait une volupté pure du souvenir, en particulier du souvenir éloigné, quand il est verbalisé. De fait, l'autobiographie censée saisir le passé fonctionnerait comme un philtre magique. Elle permet d'oublier le présent, et par conséquent, d'abolir et de vaincre le temps qui comporte la menace de la disparition prochaine de l'écrivain. D'un mot, elle offre en quelque sorte un gage d'éternité à l'autobiographe.

Dans *Retour à Tchernopol*, où il narre son odyssée sur les traces de son enfance, Rezzori ne connaît pas le bonheur, même éphémère, que peut donner la tentative de ranimer et de figer le passé dans l'écriture. En effet, c'est le spectacle du présent immédiat de sa ville natale qui lui inspire cette réflexion sur son premier espace identitaire. Telles les cicatrices visibles de la force d'effacement des ans, les métamorphoses de Czernowitz le privent d'emblée du pouvoir illusoire de suspendre le cours du temps que l'on confère à la mémoire. Il lui faut interroger le passé à la lumière de la nouvelle réalité qu'il découvre en 1989.

Mais, si la mémoire préoccupe tant les autobiographes, c'est avant tout parce que la portée et la fiabilité de leur instrument de travail par excellence s'avèrent limitées. P. Lejeune qualifie ainsi de « tremblé<sup>848</sup> » l'impression émergeant du travail qu'accomplit la mémoire tant les souvenirs, au fil du temps qui éloigne le passé, s'avèrent à la fois fragiles et flottants, ce qui nourrit des doutes et des craintes quant au résultat de l'autobiographie. Considérant la relativité du postulat de vérité en matière d'écriture référentielle de soi, M. Holdenried<sup>849</sup> propose de substituer à la recherche d'une vérité historique la seule présence d'une vérité narrative dans l'autobiographie.

Rezzori témoigne pour sa part, sans la moindre complaisance, des limites de sa mémoire censée le guider dans son entreprise scripturaire. Il reconnaît sans détour qu'au fur et à mesure que les années passent, l'image qu'il a gardée de sa ville a fatalement évolué, car elle a été influencée par une mémoire à la fois capricieuse, fragmentée et déformante :

Mais on sait que le souvenir est loin d'être absolument fiable. Il sélectionne arbitrairement ce qu'il veut conserver, il écarte ce qui lui déplaît, hisse l'émotionnel au premier plan, il transfigure et détruit<sup>850</sup>.

<sup>847</sup> MAY, Georges, *L'autobiographie*, op. cit.

<sup>848</sup> LEJEUNE, Philippe, *Les brouillons de soi*. Paris, Seuil, 1998, p. 36.

<sup>849</sup> HOLDENRIED, Michaela, *Autobiographie*, op. cit.

<sup>850</sup> Rät, p. 363. HnT, p. 10. *Bekanntlich aber ist die Erinnerung nicht unbedingt zuverlässig. Sie wählt willkürlich aus, was sie behalten will, schiebt weg, was ihr nicht behagt, rückt das Emotionelle in den Vordergrund, verklärt und verzerrt.*

Le temps fait obstacle à la ressaisie du passé parce qu'il fait apparaître la négativité croissante de ses souvenirs : sa vision de Czernowitz s'est modifiée, au point de ne plus coïncider avec l'original. Rezzori avoue être pris au piège. Au lieu de l'aider à conserver 'son' Czernowitz, sa mémoire défaillante semble d'une certaine manière continuer à l'en déposséder un peu plus jour après jour, année après année. Elle ne lui sert aucunement de rempart contre la force d'effacement inhérente au temps. Au contraire, elle accentue ses effets dévastateurs.

#### **IV. 1. B. 1. b. Les changements géopolitiques**

Aussi pernicieux que soient ses effets, le temps n'est pas le seul facteur expliquant l'écart entre l'auteur et son premier espace identitaire. Rezzori reconnaît, de manière tout aussi lucide, que l'Histoire s'est elle aussi chargée de renforcer son déracinement.

Si l'effondrement du bloc communiste facilite, voire rend enfin possible son périple à Czernowitz en 1989, d'autres tournants géopolitiques ont eu un impact complètement dévastateur sur la ville. Rezzori en est parfaitement conscient avant même d'y retourner. Ces événements rendent donc l'issue de son voyage obscure. L'obsession que l'écrivain a de faire précéder dès l'introduction le nom de sa ville et de sa région natale du terme « ex » [*ehemalig*] ainsi que son choix de mettre en exergue la valse des noms qu'on attribua à sa ville au gré des changements politiques suggèrent qu'il a déjà en partie fait le deuil de son ancien territoire. De fait, ces deux procédés visent à souligner l'éclatement de sa ville en plusieurs réalités inconciliables avec celle qu'il avait connue enfant, comme si l'essence de son premier territoire était enfouie sous les couches successives dont l'Histoire l'a recouverte en multipliant les césures.

La manière dont Rezzori anticipe le visage du Czernowitz qu'il s'apprête à découvrir confirme l'hypothèse d'une perte qu'il devine irrévocable. En effet, cette séquence repose sur un schéma binaire passé/présent. En optant pour une telle structure, l'auteur poursuit deux objectifs. D'une part, il entend ainsi signaler que les deux entités temporelles que sont le passé et le présent s'opposent de manière nette à ses yeux. D'autre part, ce procédé traduit sa conviction que c'est le passé qui, dans ce rapport de force, l'emporte largement sur la ville telle qu'elle se présentera à lui en 1989 et sur ce qu'elle est encore à même de proposer aux individus, comme si Rezzori savait qu'il ne pouvait plus rien attendre d'elle. Le champ lexical de l'affadissement qui domine ce passage renforce l'idée que tous les

éléments constitutifs de la réalité actuelle de la ville sont entraînés dans un irrémédiable processus de régression au terme des bouleversements provoqués par l'Histoire.

Rezzori en veut pour preuve le sort qu'il devine misérable des habitants de Czernowitz. Jadis la ville se distinguait par son cosmopolitisme et puisait sa vitalité dans sa pluriculturalité :

On a attribué l'esprit de Czernowitz à la juxtaposition et au mélange de populations tout à fait unique qu'on rencontrait en Bucovine, [...], à la fécondation culturelle et au polissage des mœurs qui résultaient de tous ces contacts, à l'exigence et à la nécessité constantes de s'adapter, de penser vite et de réagir de manière appropriée, ce qui, surtout pour les Juifs constituait un besoin vital<sup>851</sup>.

À la fin du XXème siècle, sa population ressort unifiée de la redistribution des frontières nationales et des percées nationalistes dans la région. Pour l'auteur, une telle unification correspond à une homogénéisation réductrice et donc néfaste dans la mesure où elle dépossède la ville de ses forces vives, car justement contradictoires autrefois, bref, de sa principale richesse et de son originalité.

Outre l'évolution dans le sens d'un appauvrissement des habitants, Rezzori anticipe celle de l'architecture de la ville. Il se prépare à vivre ce voyage à Czernowitz sur le mode d'un désenchantement. De fait, il ne se fait guère d'illusions. Il annonce de manière catégorique qu'il s'apprête à découvrir une ville transformée en profondeur. D'un côté, il estime qu'elle n'aura pas été épargnée par un phénomène général qu'il juge détestable, car déformant<sup>852</sup> : celui de la croissance urbaine synonyme d'un élargissement de l'espace qui impose de nouveaux éléments architecturaux censés dominer, voire détruire ceux hérités du passé<sup>853</sup> :

J'étais sûr que nombre de choses que j'avais gardées en mémoire seraient détruites, ceci conformément à la tendance pseudo-américaine et pseudo-russe à vouloir disposer du futur.

---

<sup>851</sup> RàT, p. 368. HnT, p. 13: *Man hat den Geist von Czernowitz dem nirgend anderswo ähnlich anzutreffenden Neben- und Miteinander der Völkerschaften in der Bukowina [...], der gegenseitigen Befruchtung und Abschleifung, der beständigen Herausforderung dort, der Notwendigkeit, sich anzupassen, rasch aufzufassen, richtig zu reagieren, die vor allem für die Juden eine Lebensbedingung gewesen war.* Ou encore, RàT, in : NA, p. 363 : « Naturellement, il me fallait supposer que le Czernowitz ukrainien, épuré de l'ancien pêle-mêle d'Allemands de souche, de Roumains, de Polonais, de Russes, de Juifs, de Hongrois, de Slovaques et d'Arméniens, ne pouvait plus être le Czernowitz, ou le Cernauti, dans lequel j'avais mis les pieds pour la dernière fois en 1936 ». HnT, p. 11: *Natürlich musste ich voraussetzen, dass das ukrainische Czernowce, vom Mischmasch aus Volksdeutschen, Rumänen, Polen, Russen, Juden, Ungarn, Slowaken und Armeniern reingefegt, 1989 nicht mehr das Czernowitz, bzw. Cernauti sein konnte, das ich 1936 zum letztenmal betreten hatte.*

<sup>852</sup> RàT, p. 364 : « Il me fallait pareillement considérer comme improbable que Czernowitz eût échappé à cette croissance hybride qui transforme les colonies humaines du monde entier en verrues monstrueuses ». HnT, p. 11: *Desgleichen, dass das hybride Wachstum, das Siedlungen in aller Welt zum Auswuchern gebracht hatte, nicht auch Czernowce befallen haben sollte.*

<sup>853</sup> RàT, p. 364. HnT, p. 11: [...], *dass also mancherlei, was ich in Erinnerung behalten hatte, im Trend des pseudo-amerikanischen und pseudo-russischen Zukunftsgestaltungswillen niedergedrückt, von Baggern ausgehoben und unter Tonnen von Eisenbeton verschwunden sein mochte.*

Il était probable que de larges portions du passé dont je me souvenais seraient jetées bas et ensevelies sous des tonnes de béton armé.

De l'autre côté, il imagine la ville en proie au délabrement le plus complet, ce qu'il met sur le compte de la gestion communiste<sup>854</sup>. Défigurée, dégradée, sale, la ville risque de susciter en lui uniquement un sentiment de répulsion, car elle a sans doute été privée de son charme et de sa force originelle qui jadis le liaient à elle. Sordide, la ville se prêterait alors non pas à des retrouvailles heureuses avec un cadre protecteur mais à une sorte de descente en enfer.

#### **IV. 1. B. 1. c. L'adoption d'une nouvelle perspective : le détachement du spectateur Rezzori**

Que peut-on conclure de l'introduction d'une telle perspective historique dans *Retour à Tchernopol* alors que l'auteur tait le présent de l'écriture et les années écoulées depuis son départ de Czernowitz en 1936 dans *Neiges d'antan* ?

En privilégiant l'introspection et en livrant des confessions intimes, Rezzori laisse entrer subrepticement l'Histoire dans son premier texte autobiographique par le biais des portraits des individus, tous fragilisés par la Première Guerre mondiale, qui composaient son univers intime. La perspective retenue, celle de l'hommage à ces êtres chers disparus, l'amène à se remémorer uniquement le cocon familial qui jadis devait servir de rempart contre le temps, mais qui avait fini par s'étioler, afin de montrer de l'intérieur comment l'Histoire exerçait son terrible pouvoir de destruction. Il s'agit de refouler le présent de l'acte d'écriture et le temps écoulé pour faire ressurgir une réalité anéantie dont le caractère immatériel est souligné par le choix de ce hors temps scripturaire.

En 1989, c'est un concours de circonstances qui amène Rezzori à rédiger *Retour à Tchernopol*. Ces dernières le rendent attentif aux césures qui se sont ajoutées au premier point de basculement, la guerre de 1914-18, qui avait déjà profondément marqué son histoire personnelle. Ce nouveau rôle lui confère une certaine neutralité et l'amène à se dédoubler : l'observateur de 1989 examine sans complaisance le territoire de l'initié qu'il avait été jadis. Cette perspective affûte son sens de la réalité historique. Rezzori parvient ainsi à réviser et à élargir sa vision de sa ville natale, car il prend également en considération des éléments qui ne l'avaient pas affecté directement.

---

<sup>854</sup> RàT, p. 364 : « [...] un trou provincial au fin fond de l'Union soviétique, où sans aucun doute, dans tous les coins et recoins, je serai assailli par le délabrement et la saleté ». HnT, p. 11: [...], ein Provinznest der Sowjet-Union [...], in dem mir vermutlich an allen Ecken und in allen Winkeln die Verwahrlosung entgegentreten würde.

En constituant un frein à une empathie dont l'auteur ne parvient pas à se départir dans *Neiges d'antan* et en l'obligeant à éclairer l'Histoire de manière objective, ce statut différent le décale par rapport à Czernowitz. Rezzori apprend à regarder la cité de son enfance sous l'angle de ses nombreuses fêlures historiques, quitte à ne plus la reconnaître, ni à pouvoir s'identifier à elle, alors qu'il semble encore chercher à se replonger dans une réalité familière révolue dans *Neiges d'antan*. L'espace bucovinien n'est plus l'objet apprivoisé du récit de son enfance où il se réduisait à son cercle familial. La *Heimat* devient un sujet énigmatique qu'il lui faut redécouvrir, voire découvrir grâce à sa position excentrée qui le libère émotionnellement de 'son' Czernowitz.

Cette émancipation conduit l'auteur à mettre en exergue la réalité de 1989, sans l'opposer à la forme plus merveilleuse qu'elle aurait pu revêtir dans ses souvenirs. Il signale ainsi son refus d'idéaliser le passé. On en déduit que Rezzori ne prétend pas se rendre à Czernowitz dans l'espoir de renouer un lien illusoire avec une réalité qu'il sait révolue, c'est-à-dire d'une reconquête aveuglante, car improbable.

Ce qui frappe dans la description de l'avant-voyage, c'est bien plus sa tentative de se résoudre au préalable à la mutation de sa ville natale en un nulle part qui risque de ne plus avoir de signification pour lui. Le style de l'auteur le confirme. Il laisse transparaître le devoir de lucidité, d'humilité, voire de résignation que Rezzori s'impose à lui-même. De fait, tels des leitmotive, nombreuses sont les formules<sup>855</sup> par lesquelles il tente de se convaincre par avance d'avoir déjà envisagé le pire scénario en exagérant la décrépitude de la ville et d'avoir ainsi enduré la perte de Czernowitz. En soulignant de manière si ostentatoire sa force de discernement, Rezzori suggère qu'il est convaincu de pouvoir maîtriser la situation.

---

<sup>855</sup> RàT, p. 363 : « Naturellement, il me fallait supposer que le Czernowitz ukrainien [...] ne pouvait plus être le Czernowitz ou le Cernauti dans lequel j'avais mis les pieds pour la dernière fois en 1936 ». HnT, p. 11: *Natürlich musste ich voraussetzen, dass das ukrainische Czernowce [...] 1989 nicht mehr das Czernowitz, bzw. Cernauti sein konnte, das ich 1936 zum letztenmal betreten hatte.* RàT, p. 364 : « Il me fallait pareillement considérer comme improbable que Czernowitz eût échappé [...] ». HnT, p. 11: *Desgleichen, dass das hybride Wachstum, [...], nicht auch Czernowce befallen haben sollte.* RàT, p. 364 : « J'étais sûr que nombre de choses que j'avais gardées en mémoire seraient détruites, [...]. HnT, p. 11: [...], *dass also mancherlei, was ich in Erinnerung behalten hatte, [...], niedergerissen sein mochte.* RàT, p. 364 : « Il était probable que de larges portions du passé dont je me souvenais seraient jetées bas [...] ». HnT, p. 11: [...] *ausgehoben sein mochte.* RàT, p. 364 : « [...], sans aucun doute, dans tous les coins et les recoins, je serais assailli par le délabrement et la saleté ». HnT, p. 11: [...] *in dem mir vermutlich an allen Ecken und in allen Winkeln die Verwahrlosung entgegentreten würde.*

#### IV. 1. B. 1. d. La distance introduite par l'écriture

Son activité littéraire constitue le dernier élément ayant joué un rôle dans l'inexorable éloignement de Rezzori par rapport à Czernowitz avant 1989. S'il l'explique en partie par des phénomènes extérieurs qui lui échappent, comme l'écoulement du temps et les tempêtes déchaînées par l'Histoire, Rezzori n'en oublie pas pour autant qu'il a lui-même contribué à instaurer un écart entre lui et sa ville natale.

Aussi le ton employé par endroits au début de *Retour à Tchernopol* est-il celui de la confession. Rezzori y livre une sorte de *mea culpa*. En devenant écrivain du passé, il avoue s'être lui-même fait encore un peu plus étranger à la ville de son enfance. Poussé non pas par son désir de montrer et de préserver le visage authentique de son territoire initial ou, pour reprendre les termes qu'il utilise lui-même, de « rédiger un guide de voyage à travers la ville réelle de Czernowitz-Cernauti-Tchernovtsy<sup>856</sup> », mais par celui de « décrire un topos mythique<sup>857</sup> », Rezzori s'est fatalement créé son propre Czernowitz<sup>858</sup>, qui, avoue-t-il, ne coïncide pas avec le Czernowitz réel de son enfance.

Nous retrouvons là l'une des difficultés à laquelle se heurte l'autobiographie. Dans leur grande majorité, les spécialistes des écritures de soi partent du principe qu'écrire le passé consiste fatalement à fabuler. Le passé ressaisi par les mots n'est pas le passé vécu, mais une construction ou une reconstruction. Cette image inventée résulte de l'impératif de cohérence qu'entend respecter l'autobiographe désireux d'éclairer son parcours et d'extraire un sens pour son existence. Selon R. Pascal, l'autobiographe adopte un point de vue particulier entraînant des contraintes :

Écrire une autobiographie signifie opérer des distinctions et des sélections face à l'infinie diversité de la vie, trier les faits, placer des accents, choisir la manière de se dire. Tout dépend du point de vue adopté<sup>859</sup>.

<sup>856</sup> RàT, p. 362. HnT, p. 10: *Mit alledem habe ich natürlich nicht Reiseführer durchs konkrete Czernowitz-Cernauti schreiben wollen, [...]*.

<sup>857</sup> RàT, p. 362. HnT, p. 10: [...], *sondern Schilderungen eines mythenhaften Topos.*

<sup>858</sup> Le fait que son essai de 1989 s'intitule *Retour à Tchernopol* est symptomatique. Au lieu de reprendre l'un des nombreux noms que la ville revêtait après 1918, Rezzori en invente un, Tchernopol, qu'il avait du reste déjà utilisé dans *Une hermine à Tchernopol*. Il montre ainsi qu'il entend mettre non pas le souvenir réel qu'il a de sa ville natale à l'épreuve de la réalité de 1989, mais l'image qu'il en a développée dans son œuvre, c'est-à-dire la transposition littéraire qu'il s'est efforcé de perpétuer tout au long de son parcours d'écrivain. Ce faisant, il suggère qu'il a perdu tout lien concret qui aurait encore pu le raccorder à Czernowitz avant d'entamer son voyage. Son attachement à la ville de son enfance semble davantage relever de l'immatériel. Rezzori reconnaît également s'être autorisé une certaine liberté lors de la retranscription de l'univers de son enfance dans *Neiges d'antan* à caractère pourtant référentiel. La volonté de décrire l'action que certains faits du passé eurent sur lui a été finalement plus forte que l'impératif de ressaisir le plus fidèlement possible la réalité censé fonder l'écriture référentielle de soi.

<sup>859</sup> ROY, Pascal, *Die Autobiographie, op. cit.*, p. 22: *Autobiographie bedeutet Unterscheidung und Auswahl angesichts der endlosen Vielschichtigkeit des Lebens, Auswahl von Tatsachen, Verteilung der Akzente, Wahl des Ausdrucks. Alles hängt ab von dem gewählten Standpunkt.*

Devenu le lecteur et le juge décalés de son propre « je », l'autobiographe doit taire certains éléments et ne retenir que les souvenirs les plus significatifs en considérant le passé en fonction du point d'arrivée, c'est-à-dire du « je » qu'il est devenu au moment où il entame la rédaction de ses mémoires. Son objectif consiste à mettre en forme un tout cohérent, la totalité d'un individu. En conséquence, les souvenirs ne revêtent qu'un intérêt symbolique, car l'autobiographe, connaissant l'issue de l'histoire, interprète le passé de manière à établir *a posteriori* un lien entre les différentes séquences constituant la trame de sa vie. Peu importe alors que la mémoire ne délivre pas d'éléments authentiques : seul compte le fait que certaines séquences mémorielles pourraient éclairer la genèse du sujet. Cédant à cet impératif de relier strictement passé et présent et de rationaliser son chemin de vie, que G. Gusdorf dénonce<sup>860</sup>, l'autobiographe ne se raccrocherait finalement qu'à une enfance fantôme.

Aussi pourrait-on comprendre le choix de Rezzori de créer un « topos mythique » comme une tentative de transformer sa ville natale en un espace symbolique chargé de cristalliser l'influence et le sens de Czernowitz dans son itinéraire. Ce faisant, il court le risque de le réduire à une ville fantôme. L'image que Rezzori a développée de Czernowitz a donc fini par s'immiscer entre lui et sa terre natale.

On dirait que l'écriture du passé a été tentée non pas pour ressaisir le passé, mais pour s'en libérer. En effet, nous pensons qu'en l'abordant par le biais de la transposition littéraire et qu'en intégrant uniquement le poids que certaines expériences eurent dans la constitution de son identité dans le cadre spécifique de l'écriture autobiographique, l'écrivain a cherché à instaurer lui-même une nouvelle distance censée l'aider à supporter la perte patente de Czernowitz. Contrôlée dans et par l'écriture, elle devait le protéger des déchirures liées à la distance quant à elle concrète que signifiait son déracinement.

Toujours est-il que Rezzori en ressort doublement décalé par rapport à la ville de 1989. Il l'aborde avec la perspective d'un déraciné (séparé concrètement de sa terre) réfugié dans une vision imaginaire (via l'écriture) d'une réalité disparue, effacée par l'Histoire. Cette image remodelée de la réalité d'autrefois l'a lui-même redessiné parce qu'elle l'a encore davantage séparé du passé : à la fois du Czernowitz de son enfance et de lui-même. D'où cette conclusion sans concession de l'auteur : « Il me semble que j'ai inventé Czernowitz – et donc moi-même<sup>861</sup> ».

<sup>860</sup> GUSDORF, Georges, *Lignes de vie 1*, op. cit.

<sup>861</sup> RàT, p. 362. HnT, p. 10: *Es klingt, als hätte ich Czernowitz erfunden und damit mich selbst.*

Dès lors se pose la question de savoir pourquoi Rezzori entreprit malgré tout ce voyage alors que le lien avec Czernowitz s'était distendu en raison de l'Histoire, du temps et de l'écriture ? Comment expliquer la nécessité qu'il éprouva de s'y rendre alors que le retour semblait d'emblée devoir se solder par un double échec ? De fait, il risquait de sceller la perte définitive de 'son' Czernowitz et d'une partie de lui-même dans une ville qu'il devinait différente de celle de son enfance et qui de toute manière ne correspondait pas à l'image qu'il en avait gardée et retranscrite dans ses œuvres. Quel sens pouvait alors prendre une odyssee si mal engagée ? Que pouvait attendre l'auteur de « l'aventure d'une confrontation entre le Tchernopol [qu'il] a inventé et le Czernowitz qui survit encore au travers de l'actuel Tchernovtsy<sup>862</sup> » ?

#### IV. 1. B. 2. Les métamorphoses de Czernowitz

##### IV. 1. B. 2. a. Un centre déchu

L'adoption d'une perspective géocritique nous aidera à éclairer le positionnement de l'auteur par rapport à sa ville.

Force est de constater que Rezzori dénie à son territoire identitaire initial sa fonction de centre<sup>863</sup> avant même de le revoir. Plusieurs éléments permettent de l'expliquer.

D'une part, Rezzori est devenu l'écrivain d'une réalité passée dont il mesure parfaitement la dimension fictive. Il ne peut jeter qu'un regard extérieur et quasi étranger sur Czernowitz. Par la force des choses, cet espace jadis « substantiel » était ainsi devenu en tout point « accidentel » pour cet être qui s'en était désengagé un demi-siècle plus tôt en quittant la Bucovine.

---

L'auteur recense les textes où il a commis de telles transpositions (RàT, p. 362. Traduction modifiée.) : « Le fait est que j'ai réellement inventé mon propre Czernowitz. Si l'on fait abstraction des *Histoires du Pays du soleil couchant* que je n'aurais pu écrire si je n'étais né et n'avais été élevé là-bas (fût-ce par intermittences), la ville joue un rôle fatidique dans trois autres de mes livres : sa place est essentielle dans *Une hermine à Tchernopol*, accessoire dans *Mémoires d'un antisémite*, et de nouveau décisive dans la représentation largement autobiographique des protagonistes de mon enfance intitulée *Neiges d'antan* ».

HnT, p. 10: *Nun verhält es sich tatsächlich so, dass ich mein Czernowitz erfunden habe. Sieht man ab von den „Maghrebinischen Geschichten“, die ich nicht hätte schreiben können, wäre ich nicht dort geboren und R wenn auch nur zeitstreckenweise R dort aufgewachsen, so spielt die Stadt eine schicksalhafte Rolle in drei anderen meiner Bücher: hauptsächlich im Roman „Ein Hermelin in Tschernopol“, nebensächlicher in den „Denkwürdigkeiten eines Antisemiten“ und wieder schicksalsträchtig in einer weitgehend autobiographischen Darstellung der Protagonisten meiner Kindheit mit dem Titel „Blumen im Schnee“.*

<sup>862</sup> RàT, p. 363. HnT, p. 11: [...] *habe ich mich auf das Abenteuer eingelassen, mein erfundenes Tschernopol mit dem in Czernowce tatsächlich weiterexistierenden Czernowitz zu konfrontieren.*

<sup>863</sup> Nous reprenons la définition traditionnelle que B. Westphal propose du centre appelé à coordonner et à hiérarchiser l'espace et par conséquent à le rendre homogène et cohérent, avant que n'éclatent les crises qui ont jalonné le vingtième siècle et disloqué le monde.

D'autre part, comme Czernowitz n'avait cessé de subir durement la loi destructrice de l'Histoire depuis 1914, la ville n'avait plus désormais que le statut d'une victime ayant subi les attaques réitérées de forces contradictoires responsables de sa fragmentation. Comment la ville ukrainienne aurait-elle pu prétendre continuer de coordonner l'identité de Rezzori alors qu'elle avait elle-même été redéfinie à maintes reprises depuis la fin de l'ère habsbourgeoise censée jadis donner à ce territoire des confins des bornes absolues ?

La capitale de l'ancienne Bucovine avait au contraire été confortée dans son positionnement périphérique au gré des tournants historiques qui renforcèrent son délitement tout au long du vingtième siècle. Les séquences que constituent les deux conflits mondiaux, l'ère du communisme ou encore sa chute forment autant de tempuscules qui correspondent à des réalités extrêmement chaotiques que rien ne relie de manière absolue. Czernowitz ne saurait prétendre s'être substitué au centre viennois dont il avait été coupé brutalement en 1918 parce que les multiples césures que la ville avait subies ensuite semblent lui avoir pris jusqu'à son statut d'entité à part entière.

Rezzori devine qu'il n'a plus aucune chance de s'identifier à cet espace. En énumérant les différentes étapes (autrichienne, roumaine, russe, ukrainienne) de la désagrégation de la ville, Rezzori reconnaît implicitement son incapacité à faire se rejoindre et s'imbriquer les différents éléments composant la réalité hétéroclite de Czernowitz. Il s'attend à ce qu'il se présente à lui telle une toile rhizomatique, sans commencement ni fin. Czernowitz constitue une réalité que Rezzori devine profondément disloquée et modifiée par des éléments géopolitiques que l'on pourrait assimiler aux flux capables, selon G. Deleuze, de détruire les segments durs censés délimiter la réalité et lui conférer une certaine continuité. Rezzori pressent donc que la ville désagrégée et plurielle sera un ailleurs auquel rien ne le rattache plus désormais. Aussi le terme même de « retour » (*Heimkehr*) s'avère-t-il inapproprié pour qualifier son voyage, sorte d'expédition en terre inconnue. Rezzori pense trouver tout au plus des reliques extrêmement fragmentaires de 'sa' ville dans celle qu'il entend explorer<sup>864</sup>. Il se prépare paradoxalement à éprouver l'absence de Czernowitz qui n'a pas cessé de le hanter depuis 1936, et ce avec une plus grande intensité encore qu'en Autriche, en Allemagne et en Italie.

---

<sup>864</sup> RàT, p. 363 : « le Czernowitz qui survit encore au travers de l'actuel Tchernovtsy ». HnT, p. 11: [...] *mit dem in Czernowce tatsächlich weiterexistierenden Czernowitz.*

#### IV. 1. B. 2. b. La fictionnalisation de Czernowitz

##### - Une ville-musée

Mais Rezzori y subit un véritable choc. Le voyage se transforme en épreuve. L'écrivain n'en ressortira pas indemne parce que la réalité qu'il affronte à Czernowitz ne coïncide pas avec l'image qu'il s'était construite au préalable pour l'aborder, mais, curieusement, « dans un premier temps du moins<sup>865</sup> », avec celle qu'il avait gardée de la ville de son enfance qu'il avait pourtant crue perdue à jamais.

En effet, Rezzori découvre une ville où le temps semble suspendu tant la vue des diverses composantes du paysage urbain le replonge instantanément dans le passé, comme si rien n'avait changé. Contre toute attente, le demi-siècle écoulé semble n'avoir constitué qu'une parenthèse insignifiante :

Je me retrouvai dans mon Czernowitz, le Cernauti roumain qui avait existé entre deux guerres meurtrières, comme si je n'étais pas parti, [...]. Rien ne manquait – au premier coup d'œil<sup>866</sup>.

Loin d'avoir sombré dans le sordide, la ville n'a rien perdu de sa superbe. Au contraire, les travaux réalisés témoignent d'une volonté de lui redonner son ancien clinquant en perpétuant son héritage architectural austro-hongrois :

C'était un Czernowitz auquel je devais demander pardon pour mon attente pleine de scepticisme. Rien n'était sale ou négligé. Les façades étaient fraîchement repeintes dans le jaune d'œuf typique de l'empire autrichien qui alternait avec le vert printemps de l'empire russe. Le pavé était parfaitement nettoyé, [...]. La circulation parcimonieuse s'écoulait sans encombrement, sans puanteur et sans vacarme, presque silencieusement<sup>867</sup>.

##### - Un espace désubstantialisé

Au lieu de se réjouir de revoir un espace apparemment intact et de céder à la tentation de la mélancolie et d'une régression facile dans une vision idéalisée du passé si bien préservé en

---

<sup>865</sup> RàT, p. 364. HnT, p. 11: *zunächst*.

<sup>866</sup> RàT, p. 364. HnT, p. 11: *Ich fand mich vor in meinem Czernowitz, dem rumänischen Cernauti zwischen zwei mörderischen Kriegen, als wäre ich nie weg gewesen, [...]. Nichts fehlte R auf den ersten Blick.*

<sup>867</sup> RàT, p. 365. HnT, p. 11: *Es war ein Czernowitz, dem ich Abbitte tun musste für meine skeptische Erwartung. Nichts war schmierig oder lotterig. Die Häuser waren frisch gestrichen, in einem kaiserlich österreichischen Dottergelb, das abwechselte mit einem kaiserlich russischen Erbsengrün. Das Pflaster war reingefegt R [...]. Der spärliche Verkehr rieselte ohne Stau und Stank und Getöse, beinahe geräuschlos ab.* Ou encore RàT, p. 366 : « C'était la quintessence d'une métropole provinciale opulente, aérée, bien tenue, qui révélait indéniablement son passé impérial ; c'était typiquement une ancienne capitale régionale de la partie orientale de l'ancienne Double Monarchie, encore animée d'un reflet de sa gloire passée ».

HnT, p. 12: *Es war das Innbild einer provinziell behäbigen, hellen, sauber gehaltenen und immer noch unverleugbar kakanischen Provinzmetropole, phänotypisch eine ehemalige Landeshauptstadt aus dem östlichen Bereich der ehemaligen Doppelmonarchie, umflort noch von einem Schimmer deren dereinstiger Glorie.*

ces lieux, Rezzori reste sur ses gardes. Pareille attitude prouve la distance qui le sépare de la ville sur laquelle il continue de jeter un regard lucide.

En témoin et connaisseur averti du Cernauti roumain dont il est lui-même une sorte de reliquat, il ne tombe pas dans le piège des apparences. Il détecte dans le spectacle idyllique de 1989 un antagonisme entre être et paraître, entre l'essence et la surface des choses telles qu'elles se présentent à lui. Aussi Rezzori parvient-il à une conclusion surprenante : la restauration à l'identique de la ville l'a rendue faussement parfaite. Le résultat surpasse largement la réalité que l'écrivain avait connue enfant. Cet idéal de perfection a fini par aseptiser un espace qui non seulement présentait déjà jadis des failles, mais qui a été aussi fragilisé par les nombreuses crises historiques dont on a soigneusement voulu gommer les cicatrices, si bien qu'on l'a rendu à la fois anachronique<sup>868</sup> et complètement insipide.

Cette dégénérescence par-delà les apparences se lit à deux niveaux.

D'abord dans le paysage urbain lui-même. Malgré les efforts consentis pour conserver ses édifices, la ville semble avoir perdu ce qui contribuait à son ambiance particulière, donc ce qui la définissait et l'animait en profondeur. Soumis au diktat de l'harmonie, le processus de restauration a amputé<sup>869</sup> la ville des éléments générateurs de bruit et de tensions, bref, d'un mouvement qu'il s'agit désormais de brider pour exercer un contrôle absolu sur un espace inconstant jusqu'alors. À force de vouloir cultiver l'illusion de pouvoir retenir

---

<sup>868</sup> Rezzori emploie l'adjectif « antidaté », car l'évolution de la ville l'a fait reculer par rapport au présent. RàT, p. 367 : « Curieusement, la cité paraissait reléguée à l'écart de son époque. Non pas qu'elle eût été arrêtée dans son développement, non, mais tout en l'ayant poursuivi, elle semblait plutôt avoir été antidatée ».

HnT, p. 12: *Sie war gewissermaßen aus ihrer Weltzeit herausgenommen. Nicht in der Entwicklung stehengeblieben, sondern sozusagen hinaus zurückdatiert.*

<sup>869</sup> D'où le champ lexical du manque avec notamment la répétition des verbes « manquer » et « disparaître » ou encore la répétition de la préposition « sans » pour souligner le vide substantiel qui frappe Czernowitz en 1989 : « La circulation parcimonieuse s'écoulait sans encombrement, sans puanteur, sans vacarme, presque silencieusement. Pourtant, dans ce calme, il manquait certains bruits familiers du passé. Il manquait le rude « Ho ! » par lequel les cochers de fiacre juifs faisaient fuir les passants distraits [...], et il manquait aussi le gazouillement bruissant des essaims de moineaux [...]. Les fiacres avaient disparu et il manquait le tramway électrique dont les freins, avec leur fréquente et fâcheuse tendance à manifester leur indépendance, avaient souvent été la cause d'encombrements désespérants. [...] Il manquait les querelles des choucas devant le siège du gouvernement [...], et la pétarade des chariots sur lesquels les paysans des villages environnants venaient au marché, ainsi que l'odeur du schnaps et le clopinement sonore de leurs pauvres chevaux polonais mal ferrés. [...], ainsi la ville avait-elle l'air plus propre, mais aussi plus stérile ».

RàT, p. 365-366. HnT, p. 11-12: *Der spärliche Verkehr rieselte ohne Stau und Stank und Getöse, beinahe geräuschlos ab. So fehlten denn auch einige von damals her vertraute Geräusche. Es fehlte das rüde „Hoop!“, mit dem die jüdischen Fiakerkutscher achtlose Passanten vor ihren Gäulen wegscheuchten, und es fehlte das schwirrende Geschilpe der Spatzenschwärme, [...]. Die Fiaker waren verschwunden, und es fehlte auch die elektrische Straßenbahn, deren eigenwillig funktionierende Bremsen der Anlass zu mancher heillosen Verwirrung im Straßenverkehr gewesen war. [...] Es fehlte das Gezänk der Dohlen in den Akazien vor der Landesregierung [...], und das Rattern der Leiterwagen, auf denen die Bauern aus den umliegenden Dörfern zum Markt gekommen waren, ihr Schnapsgeruch und das klirrende Trappeln ihrer schlecht beschlagenen ruppigen Panjepferdchen. [...], das machte das Stadtbild adretter und gleich auch ein wenig steriler.*

artificiellement le temps, on paralyse l'espace. Il en découle l'impression étrange d'une ville transformée en un décor certes rutilant, mais profondément vide et futile, car elle refuse la dynamique du présent.

Rezzori livre un autre élément renforçant le sentiment que la ville de 1989 s'avère hermétique à tout mouvement de vie : ses habitants se distinguent quant à eux par leur inertie. Au terme du processus d'unification généré par les divers nationalismes, la population ne forme désormais plus qu'« un type humain tout à fait homogène<sup>870</sup> ». L'auteur interprète cette régression comme une trahison : celle de l'héritage pluriculturel et plurinational, source d'énergie, de joie de vivre et de fécondation culturelle de l'ancienne Bucovine :

C'étaient des Ukrainiens, autrefois on les appelait des Ruthènes, et ils formaient une des minorités du pays. [...] Maintenant il ne restait plus qu'eux, les camarades citoyens de la République soviétique d'Ukraine, l'ancienne « Petite Russie » qui, agrandie par l'annexion de la Galicie et du nord de la Bucovine, représente aujourd'hui plus de la moitié du territoire européen de l'Union soviétique<sup>871</sup>.

Rezzori associe cette simplification monotone à l'image d'une masse informe englobant tous les individus dont on renie l'originalité. Ce processus visant à aplanir toutes les différences est si intense qu'il marque les êtres jusque dans leur corps. L'auteur avoue ainsi son incapacité à distinguer les personnes qu'il rencontre tant leur ressemblance physique est grande :

Les physionomies aussi étaient – comme on dit – sorties du même moule : le faciès slave large et anguleux, une peau épaisse et des cheveux clairs<sup>872</sup>.

Se confondant dans un seul et même groupe tant par leur appartenance communautaire que par leur apparence, ces êtres témoignent tout naturellement d'une extrême passivité qui annihile en eux tout désir de construire leur espace et d'améliorer leur sort. D'un mot, leur apathie les écarte, voire les exclut du présent :

Un peuple de mangeurs de choux, qui ne vivaient pas dans le besoin et qui n'étaient pas mécontents de leur sort, un peuple à accepter la volonté de Dieu. Un peuple sérieux et paisible, manifestement très paisible<sup>873</sup>.

---

<sup>870</sup> RàT, p. 368. HnT, p. 13: *Die ethnische Buntscheckigkeit von ehemals hatte einem durchweg homogenen Menschenschlag Platz gemacht.*

<sup>871</sup> RàT, p. 370-371. HnT, p. 14: *Es waren Ukrainer. Früher nannten wir sie Ruthenen, eine der vielen Minderheiten, wo es gar keine Majorität gab. [...] Jetzt gab es nur noch sie, die Genossen Volksgenossen der Sowjetrepublik Ukraine, die als das ehemalige Klein-Russland, vermehrt um das ehemalige Galizien und die nördliche Bukowina mehr als die Hälfte der europäischen Sowjetunion einnimmt.*

<sup>872</sup> RàT, p. 370. HnT, p. 14: *Auch die Physiognomien waren, wie man so sagt, aus einem Guss: slawisch breitkantig, mit derber Haut und hellem Haar.*

<sup>873</sup> RàT, p. 371. HnT, p. 14: *Ein Volk von Kohlessern, nicht darben, nicht unzufrieden, zur Gottergebenheit veranlagt, ernst und sittsam. Sehr sittsam, offenbar.*

Alors que Rezzori se souvient d'un Czernowitz « grouillant et fermentant d'agitation<sup>874</sup> » grâce à « l'esprit bouillonnant de vie, plein d'impudence cynique et de scepticisme mélancolique qui avait permis d'identifier sans erreur possible les enfants de cette ville comme des gens de Czernowitz, et les avaient rendus célèbres dans le monde entier<sup>875</sup> », il comprend que la ville de 1989 condamne ces êtres prisonniers à un immobilisme qui les expose aux pires dangers, notamment celui de se laisser manipuler par un discours extrémiste susceptible de les fragiliser et d'intensifier encore davantage leur soumission : « Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'ils auraient été du goût d'Hitler<sup>876</sup> ».

Le scepticisme de Rezzori culmine au moment où il conclut de l'affaiblissement de la ville et de ses habitants que ce Czernowitz si semblable au sien et pourtant si différent<sup>877</sup>, tel un trompe-l'œil, est comme mort dans le présent, car on lui a dérobé sa conscience : « Mais sa présence immédiate, qui s'imposait, manquait d'âme<sup>878</sup> ».

#### IV. 1. B. 3. Redéfinition du lien de Rezzori avec sa *Heimat*

##### IV. 1. B. 3. a. Le refus du passéisme synonyme d'anachronisme aveuglant

Comment dès lors interpréter le constat désabusé que nous livre Rezzori ? Il n'entend manifestement pas formuler une critique acerbe du présent si terne de sa ville natale. Il courrait ainsi le risque de se réfugier dans une vision réconfortante d'un passé mythifié où tout aurait été plus juste et de refouler à son tour cette nouvelle réalité. Son but est plutôt de dénoncer un certain positionnement par rapport à un passé révolu qui s'avère dangereux parce qu'il est justement responsable de l'insignifiance à laquelle est voué le présent, et avec lui l'espace.

En effet, l'évolution de Czernowitz révèle les travers d'un traitement du passé synonyme de muséification.

D'un côté, ériger un rempart contre le temps qui s'est écoulé s'avère contradictoire. Le temps qui sépare l'espace du passé a continué de le forger. Les revers, les pertes et les

<sup>874</sup> RàT, p. 372. HnT, p. 15: *Es war ein Platz des Lebens gewesen, wimmelnd und gärend.*

<sup>875</sup> RàT, p. 367. HnT, p. 12: [...], *was [...] die Wachheit, die helle Intelligenz, die scharfäugige Beobachtung, die Spottlust, den beißenden Witz von Rja, eben von Czernowitz gegeben haben sollte.*

<sup>876</sup> RàT, p. 371. HnT, p. 14: *Ich musste unwillkürlich denken, Adolf Hitler hätte Wohlgefallen an ihnen gefunden.*

<sup>877</sup> RàT, p. 366 : « C'était de manière indubitable, tout à fait concrète et réelle, le Cernauti de mon enfance – et pourtant ce n'était toujours pas le Czernowitz dont j'avais porté en moi la vision pendant un demi-siècle ». HnT, p. 13: *Das war ganz unbezweifelbar, greifbar konkret und wirklich das Cernauti meiner Kindheit R und war doch wieder nicht das Czernowitz, das ich ein halbes Jahrhundert visionär in mir getragen hatte.*

<sup>878</sup> RàT, p. 367. HnT, p. 12: *Aber ihr überwältigendes Jetzt-und-Hier war seelenlos.* Rezzori évoque aussi une ville où errent des « fantômes sans âme ». RàT, p. 369. HnT, p. 13: *Neben allen, ebenfalls gespensterhaft seelenlos erhaltenen Zeugnissen einer historisch lebhaft bewegten Vergangenheit [...].*

ajouts subis font partie intégrante de son histoire profondément saccadée. Refouler ces changements et ces ruptures, c'est donc renier une partie de son identité, afin d'oublier le malaise et la souffrance causés par les différentes épreuves subies. Mais accorder une dimension absolue au passé, c'est aussi renoncer à inscrire l'espace dans le présent, donc le condamner à demeurer insignifiant en ignorant la dynamique qui anime la réalité actuelle. Un tel anachronisme le fige lui et les êtres qui l'habitent dans une temporalité fictive.

De l'autre côté, reconstruire l'espace en effaçant les failles qui l'ont abimé revient fatalement à s'éloigner de l'original parce que l'on procède à des retouches censées le rendre parfait alors qu'elles renient et modifient sa véritable nature<sup>879</sup>. La ville que découvre l'écrivain-voyageur repose sur un mensonge, ce qu'il suggère en recourant au registre du théâtre où l'illusion règne en maître : « C'était un décor de théâtre pour une pièce qui n'avait jamais été jouée<sup>880</sup> ».

Czernowitz n'est donc plus un cadre où la vie peut se développer, ni un sens se construire. La ville n'est plus que la scène d'une tragicomédie dont le sens nous échappe parce qu'elle ne renvoie finalement à aucun espace-temps concret.

En cédant à la tentation de faire plonger la cité dans un hors-temps, on finit par la priver de toute réalité. Czernowitz est soumis à la loi d'un conservatisme de façade qui s'avère dérisoire dans la mesure où il est destiné à masquer ses mutations. Cette stratégie a pour but de simuler la restructuration de la ligne temporelle éclatée de la ville bien que cette dernière se définisse désormais par rapport aux épreuves qu'elle a endurées et qui annulent toute restauration de l'ordre d'avant et d'une stabilité indissociable d'une évolution selon un schéma linéaire, comme l'explique B. Westphal. Ainsi le « tenir-ensemble d'éléments hétérogènes » auquel se résume Czernowitz 1989, après tant de tourmentes et de crises, figure, pour Rezzori, un ensemble désespérément vide.

#### **IV. 1. B. 3. b. Un ultime décentrement à l'intérieur de l'ancienne *Heimat***

Rezzori avoue avoir été bouleversé par « cette chute dans l'irréel<sup>881</sup> » née du refus du présent et des césures intervenues. Nous choisissons de l'interpréter comme l'expérience

---

<sup>879</sup> RàT, p. 367: « Ce Tchernovtsy d'aujourd'hui représentait un désaveu du Cernauti de l'entre-deux-guerres ». HnT, p. 12: *Dieses gegenwärtige Czernowce war eine Verleugnung des Cernauti zwischen den beiden Weltkriegen [...]*.

<sup>880</sup> RàT, p. 367. HnT, p. 12: *Es war die Theaterdekoration für ein Schauspiel, das nie aufgeführt worden war, [...]*.

<sup>881</sup> RàT, p. 367 : « Pour moi ce fut une chute dans l'irréel ». HnT, p. 12: *Das war für mich ein Sturz ins Irreale.*

d'un ultime décentrement au sein même de l'ancienne *Heimat*, car son 'retour' se transforme en dérive.

Rezzori perd le contrôle de la situation. Cet espace jadis familier, dont les contours sont devenus flottants, le propulse dans une sorte de hors-temps déconcertant alors qu'il s'était cru délivré de Czernowitz. L'auteur fait donc l'expérience d'un nouveau décrochage parce que le décor qu'il découvre lui donne d'abord l'illusion de se retrouver dans son enfance, c'est-à-dire d'avoir pu effacer les traces laissées par les épreuves endurées, notamment l'exil, et une existence marquée d'une forte discontinuité. L'illusion est si forte que le décalage qu'il ressent alors par rapport au présent de 1989 quasiment oublié semble pouvoir l'aider à se raccrocher au passé.

Mais Rezzori est très vite rattrapé par la réalité de ce Czernowitz plagiat qui n'est situé ni dans le présent ni dans le passé. Il se retrouve confronté à un dilemme. En effet, la ville de 1989, en proie à un conservatisme paralysant, ne revêt plus aucune signification pour lui. Pis encore, son passéisme chimérique l'enferme dans une fiction. Cependant, Rezzori est saisi d'un sentiment d'impuissance face à cette réalité fictive si palpable qui trahit le passé, et donc lui-même. Lui seul porte finalement le passé encore en lui, mais il est immatériel. Le combat est perdu d'avance. L'écrivain ne peut pas prétendre dépasser la réalité désubstantialisée du présent à l'aide de sa propre vision de Czernowitz pourtant infiniment plus juste. En effet, cette dernière est, dans une certaine mesure, elle aussi fictive, car elle appartient à une époque révolue : « [...], cette ville était une réalité que je ne pouvais nier, et elle était plus convaincante que le mythe que je revendiquais<sup>882</sup> ».

La réalité authentique du passé n'a donc aucun poids devant la réalité concrète de l'espace qu'il explore et qui s'impose brutalement à lui<sup>883</sup>. La ville le renvoie dans le passé qui ne lui offre aucun moyen de saisir la réalité de 1989 rendue faussement anachronique, ni d'y imposer sa propre présence façonnée par une époque révolue que le présent trahit.

### **- L'expérience d'un devenir étranger**

Bouleversé par cette extrême confusion des bornes temporelles et réduit à l'anonymat dans une ville qui se parjure et parjure ainsi son enfance et son passé, Rezzori n'y ressaisit pas une identité claire et figée lors de son retour. Au contraire, il se métamorphose lui-même en un autre :

---

<sup>882</sup> RàT, p. 367. HnT, p. 13: *Und dennoch war's eine Realität, die ich nicht wegleugnen konnte, und sie war überzeugender als der Mythos, den ich behauptete.*

<sup>883</sup> RàT, p. 367 : « [...] sa présence immédiate, qui s'imposait ». HnT, p. 12: *ihr überwältigendes Jetzt-und-Hier.*

Même moi, l'étranger, clairement reconnaissable à mon costume et à mon comportement, je n'éveillais pas le moindre intérêt. Aucun regard curieux ne venait m'effleurer, aucun signe ne me laissait entendre que je pouvais susciter la moindre curiosité<sup>884</sup>.

Son statut d'étranger ne se limite pas au fait qu'il revienne à Czernowitz avec le regard extérieur d'un exilé s'étant conformé aux normes de son pays d'accueil, ce que symbolisent ici le costume et l'attitude de Rezzori. Il tient aussi et avant tout au fait que le processus de son déracinement continue. Sa déterritorialisation entamée à Vienne en 1936 culmine précisément dans sa terre natale dépourvue de toute temporalité en 1989. La ville devenue une cité fictive ne peut pas le reconnaître, lui, membre d'un passé qu'elle déforme et réduit à néant par une stratégie mémorielle mensongère. Elle ne peut que lui opposer une froide indifférence qui redouble ses doutes identitaires, donc son décentrement.

#### - Une identité menacée d'effacement

Rezzori savait avant de s'y rendre que l'écriture, astreinte, selon lui, à un impératif de fictionnalisation, avait transformé Czernowitz et qu'elle l'avait lui-même réinventé, le menant au bord de la « schizophrénie<sup>885</sup> ». En 1989, la situation est plus dramatique. De fait, l'épreuve de la déterritorialisation concrète subie pendant cette odyssee montre que c'est du réel qu'émane désormais le danger : il menace non plus simplement de redéfinir Rezzori, mais de l'effacer complètement.

L'auteur en obtient la preuve lorsqu'il se met en quête de la demeure située à la périphérie de la ville qu'il avait habitée jusqu'au divorce de ses parents. De fait, la maison de son enfance correspond au point zéro, au pôle de référence par excellence de l'auteur puisque c'est dans cet espace très limité, donc discernable et autrefois parfaitement familier et maîtrisé, qu'il a commencé à tisser son rapport au monde. Il l'a d'ailleurs qualifiée de zone insulaire dans *Neiges d'antan* pour souligner que la maison familiale avait été pour lui un repère et un havre de paix. Après avoir constaté que la ville lui échappait à cause de la politique de préservation illusoire menée dans le quartier historique de Czernowitz, donc dans l'espace public, Rezzori joue sa dernière carte en essayant de se replier, ou, pourrait-on dire, de se recentrer sur l'espace privé. Du résultat de la quête de la maison de son enfance, qui est celle de l'espace le plus intime qui soit, car susceptible de le renvoyer le

---

<sup>884</sup> RàT, p. 364. HnT, p. 15: *Auch ich, der Fremde, deutlich als ein solcher an Anzug und Gehabe zu erkennen, erweckte keins. Kein neugieriger Blick streifte mich, kein Zeichen gab mir zu verstehen, dass ich auffällig sein könnte.*

<sup>885</sup> RàT, p. 363. HnT, p. 11: *Es nähert sich bedenklich der Schizophrenie.*

plus directement et le plus profondément à son origine, donc à son essence, dépend son pouvoir de résister à la dynamique d'exclusion que la ville exerce contre lui.

Conscient de l'enjeu, le voyageur entame avec calme et détermination<sup>886</sup> son retour 'chez lui'. Mais l'expérience qu'il fait est troublante. Là aussi, le temps semble avoir été suspendu. L'écrivain progresse dans un quartier intact qui paraît coïncider avec celui de son enfance :

On l'atteignait [la maison] par une longue rue bordée de jardins, située dans le quartier des villas, et qui s'appelait d'ailleurs la rue des Jardins que je découvrais sans difficulté. Elle non plus n'avait subi aucun changement – du moins pour l'essentiel. Avec une réalité hallucinante, je la retrouvais telle que je l'avais laissée il y a cinquante-trois ans. [...] Quelques maisons me saluaient d'un air familier<sup>887</sup>.

Pourtant, la superposition de cet espace et de la vision qu'il en avait gardée est biaisée. D'une part, de nouveaux éléments architecturaux, neutres du point de vue historique, se sont agrégés au paysage originel, confirmant à Rezzori son incapacité à renier l'ajout d'une autre dimension concrète, et en cela incontestable, qui aliène son tout premier repère identitaire : « Je savais qu'autrefois elles n'existaient pas, mais je ne pouvais contester leur présence<sup>888</sup> ».

Le voyageur devine déjà que sa promenade ne le conduira nulle part. L'infime part de Czernowitz qui lui appartenait a été dépossédée de sa réalité propre, de son visage authentique, car elle subit elle aussi la loi d'un conservatisme bancal. Malgré son immobilisme forcené, l'espace est obligé de composer avec l'intrusion du présent qui l'entache et le rend contradictoire, car finalement situé « dans un no man's land temporel<sup>889</sup> ». D'autre part, le retour échoue parce que la maison familiale est paradoxalement la seule habitation à manquer dans un quartier transformé en musée. Donnant jadis sur une immense zone encore sauvage<sup>890</sup>, elle a été détruite pour que la ville puisse continuer à s'étendre dans la seule direction naturelle qui s'offrait encore à elle. Pour répondre aux nouvelles exigences de la ville, on a fait table rase du dernier élément

<sup>886</sup> RàT, p. 376 : « [...] l'assurance avec laquelle je m'étais dirigé vers mon but ». HnT, p. 16: *Ich verlor die Sicherheit, mit der ich meinem Ziel zugestrebt war.*

<sup>887</sup> RàT, p. 375. HnT, p. 15-16: *Es war zu erreichen gewesen durch eine lange, gartenreiche Straße des Villenviertels, die Gartengasse, Strada Gardina, in meiner Zeit. Ich fand sie ohne Schwierigkeit. Auch sie war gänzlich R oder jedenfalls zum größten Teil unverändert. [...] Einzelne davon grüßten mich vertraut.*

<sup>888</sup> RàT, p. 375. HnT, p. 16: *Ich wusste, dass sie nicht dagewesen waren, konnte es ihnen aber nicht absprechen.*

<sup>889</sup> RàT, p. 376. Traduction modifiée. HnT, p. 16: *ein Niemandsland der Zeit.*

<sup>890</sup> RàT, p. 375 : « De toute façon, je savais et je sais qu'elle se trouvait juste au-delà de l'ancien faubourg le plus excentré de la ville, dans un grand jardin, et qu'elle donnait par trois côtés sur une campagne dégagée ». HnT, p. 15: *[...] weiß, dass es ein Stück weit außerhalb des damaligen äußersten Randgebietes der Stadt in einem großen Garten gelegen war, an drei Seiten noch offen zum freien Land, [...].*

concret qui, après la disparition de ses proches, aurait encore pu rattacher Rezzori à Czernowitz :

Elle n'était plus là. Elle avait disparu sans laisser aucune trace. Il était inutile de s'en enquérir. [...], personne ne savait quoi que ce fût à son sujet<sup>891</sup>.

C'est au moment précis où, confronté à la réalité, il comprend qu'il n'existe pour lui aucun point d'arrivée dans le territoire qui constituait le fondement même de son passé, parce qu'on en a éradiqué son lieu d'ancrage originel, que Rezzori vit, plus d'un demi-siècle après le début de son exil, donc à rebours, l'ultime étape d'un déracinement qui atteint ici son intensité maximale. Czernowitz se présente désormais tel un rhizome, sans commencement ni fin, car le pôle qui coordonnait l'espace, dans la perspective de Rezzori, et qui l'y rattachait directement, à savoir la maison familiale, a été effacé. Cette disparition confère au cœur de son ancienne *Heimat* une étrangeté désormais indépassable, comme si le dernier rempart qui le protégeait encore contre une errance perpétuelle s'était effondré : « Plus je déployais d'efforts dans mon enquête, plus je m'égarais désespérément dans l'inconnu<sup>892</sup> ».

Mais l'inconnu qui s'offre à son regard ne se limite pas à la perte d'un refuge spatial. Il redouble également ses incertitudes identitaires. Comme plus rien n'atteste désormais de son origine, l'écrivain mesure la relativité absolue de son identité. La déterritorialisation que signifie la découverte de la disparition de son centre identitaire essentiel l'amène à douter de son « je » si intimement lié à cet espace clé :

elle [la maison de mon enfance] était ainsi devenue tout à fait irréelle, parée d'une dimension légendaire qui me faisait redouter de ne plus pouvoir croire moi-même en sa réalité<sup>893</sup>.

Comment exister, comment survivre en étant privé de son territoire le plus intime ? Rezzori refuse de s'avouer vaincu. Il tente une dernière parade pour contenir sa stupeur en se lançant à la recherche d'un autre espace un peu moins familier qui le reliait autrefois aussi à Czernowitz : la maison où sa mère s'installa après le divorce de ses parents. Rezzori formule avec solennité l'importance de cet ultime périple dont dépend sa continuité, car il ne sait plus ni qui ni où il est :

---

<sup>891</sup> RàT, p. 377. HnT, p. 16: *Aber es war nicht mehr dort. Es war spurlos verschwunden. Es half nichts, danach zu fragen. [...], niemand wusste etwas davon, [...].*

<sup>892</sup> RàT, p. 377. HnT, p. 16: *Je intensiver ich suchte, umso hoffnungsloser verlor ich mich im verworrenen Unbekannten.*

<sup>893</sup> RàT, p. 379. HnT, p. 17: *Das eigentliche Haus meiner Kindheit [...] war nun gänzlich unreal geworden, unwittert von einer Sagenhaftigkeit, die mich fürchten ließ, ich selbst könnte niemals mehr recht an seine Wirklichkeit glauben.* Ou encore RàT, p. 377 : « Après deux jours de recherche infructueuse, la maison de mon enfance était devenue un fantôme qui ne hantait plus que mon cerveau ». HnT, p. 16: *Nach zwei Tagen ergebnisloser Suche war das Haus meiner Kindheit ein Gespenst, das allein in meinem Schädel spukte.*

Je repris une fois encore ma recherche, mais cette fois au cœur de la ville, et j'étais désormais en quête de moi-même<sup>894</sup>.

Le sort s'avère *a priori* plus clément. De fait, Rezzori décèle l'autre maison qui avait joué un rôle dans l'histoire familiale. Cependant, les retrouvailles virent au désenchantement. La maison a subi d'importantes dégradations, comme s'il ne restait que de vagues bribes de la demeure d'autrefois :

Cette maison existait toujours. [...] Malheureusement, ce qui était jadis le jardin était aujourd'hui recouvert de ciment. En outre la maison me semblait s'être incroyablement rapprochée de la rue. Elle avait perdu son toit en bardeaux et était à présent recouverte de tôle rouillée. Ses murs jadis cachés sous les jasmins étaient nus et peints d'une affreuse couleur brun café. Il manquait aussi la véranda dont j'avais conservé un souvenir qui m'était cher<sup>895</sup>.

Mais surtout Rezzori peine à croire à la réalité de ce vestige pourtant concret parce que la maison est enserrée dans un ensemble de nouveaux éléments dont il ne peut cependant pas jurer qu'ils n'existaient pas encore en 1936. Les lignes entre passé et présent et celles entre les divers repères spatiaux se brouillent à la vue de ce dernier lieu mémoriel que l'auteur voulait aborder presque comme un sanctuaire, mais qu'il ne parvient pas à intégrer dans sa réalité intime tel qu'il se présente à lui :

Mais toutes les apparences contredisaient mon serment. Là encore, je n'aboutissais à rien, sinon à des affirmations tout à fait incroyables<sup>896</sup>.

Rien ne l'autorise en conséquence à revendiquer un quelconque lien avec un espace auquel il ne réussit plus du tout à s'identifier. Certes, les renseignements que lui donne une passante secourable, ancienne habitante du quartier, le délivrent de sa peur d'avoir sombré dans la folie. Cette dernière lui confirme l'exactitude de ses souvenirs mis à mal par ce spectacle. Mais ces précisions ne l'aident pas pour autant à se réapproprier ce repère spatial dans la mesure où son visage actuel altère l'image pure que l'écrivain en avait gardée jusqu'à présent :

Il fallait pourtant payer le prix pour cela. Jamais plus je ne penserai à la maison de ma mère sans que la hideuse réalité du présent ne vienne se superposer à l'image ancienne<sup>897</sup>.

---

<sup>894</sup> RàT, p. 377. HnT, p. 16: [...], *setzte ich noch einmal mit der Suche an Ñ nun nach mir selbst.*

<sup>895</sup> RàT, p. 377-378. HnT, p. 17: *Dieses Haus war noch vorhanden. [...], und leider lag, was dereinst Garten gewesen war, unter einer Decke von Zement. Überdies schien mir das Haus unglaublich zur Straße hin vorgerrückt zu sein. Anstelle seines Schindeldachs war's mit rostigem Blech bedeckt, und seine ehemals von Jasmin umwachsene Wände waren nackt und kaffeebraun gestrichen. Auch fehlte die Veranda, die ich freundlich in Erinnerung behalten hatte.*

<sup>896</sup> RàT, p. 378. HnT, p. 17: *Aber aller Augenschein sprach gegen meinen Eid. Auch hier vermochte ich nichts anderes, als etwas Unglaubliches zu behaupten.*

<sup>897</sup> RàT, p. 379. HnT, p. 17: *Allerdings zahlte ich meinen Preis dafür. Niemals wieder würde ich ans Haus meiner Mutter denken können, ohne dass sich nicht darüber die hässliche Realität seines gegenwärtigen Zustands schob.*

En un sens, Rezzori reconnaît avoir lui-même sacrifié l'ultime territoire le reliant à ses origines en s'obstinant à le revoir dans une réalité qui l'a rendu anachronique. Son refus de pénétrer à l'invitation de la passante dans la maison qui, autrefois, avait été une sorte de giron, mais qui a changé au point de devenir insignifiante, symbolise la rupture de son lien avec Czernowitz. Il ne peut, ni ne veut plus entrer dans ce qui est devenu un ailleurs.

#### **IV. 1. B. 3. c. La transformation de la *Heimat* en seuil : une déterritorialisation enfin libératrice**

Il faut à présent se demander quelle portée revêt l'impossible retour de Rezzori dans sa *Heimat* ? L'auteur ne se résigne pas. Il refuse de céder à la nostalgie :

Il ne faut pas s'adonner à la recherche du temps perdu dans l'esprit d'un tourisme nostalgique<sup>898</sup>.

Au contraire, il rebondit. En effet, le choc que lui infligent la découverte de la fictionnalisation de son espace intime (en partie effacé et en partie dégradé) et celle de l'espace public pris au piège d'un conservatisme qui accroît la déréalisation du présent en cultivant un lien avec un passé remodelé lui impose d'être lucide. Il lui faut reconnaître la perte définitive et irréparable de son Czernowitz pour ne pas cautionner à son tour le délitement de l'espace ni la comédie dans laquelle le présent est plongé. Car on ne peut pas prétendre se raccorder artificiellement à un passé révolu :

Qu'est-ce qui aurait donc pu donner à ce coquet modèle de ville provinciale, qu'était devenu le Czernowitz de 1989, l'acuité de perception, l'intelligence lucide, le don aigu d'observation, le goût de la raillerie, l'humour mordant de... eh bien, justement de Czernowitz ? Tout cela demeurerait introuvable<sup>899</sup>.

En se pliant à cette exigence de discernement, Rezzori prouve qu'il peut enfin donner un sens positif à sa déterritorialisation. En effet, comprendre et accepter la perte concrète de son territoire originel était dans sa situation le seul moyen de garder une image authentique de son Czernowitz. Se résoudre courageusement à la perte de son territoire, au terme de ce voyage signant l'échec de toute tentative de renouer avec le passé, ne signifie donc pas abdiquer. C'est à l'inverse par un renoncement pleinement assumé que Rezzori combat dynamiquement les menaces de fictionnalisation que le présent comporte à travers sa manière de traiter le passé. Il se sert de sa déterritorialisation comme d'une distance

---

<sup>898</sup> RàT, p. 379. HnT, p. 17: *Man soll nicht die Suche nach der verlorenen Zeit im Geist des nostalgischen Tourismus unternehmen.*

<sup>899</sup> RàT, p. 367. HnT, p. 12: *Unerfindlich, was dem niedlichen Provinzhauptstadt-Modell, als das Czernowitz im Jahre 1989 sich darstellte, die Wachheit, die helle Intelligenz, die scharfäugige Beobachtung, die Spottlust, den beißenden Witz von Rja, eben von Czernowitz gegeben haben sollte.*

bénéfique, voire salvatrice parce qu'il se soustrait lui-même à cette nouvelle réalité factice et vide de sens en y renonçant à un point d'ancrage concret.

Le voyage était voué à l'échec. Il devait ne pas aboutir pour être fructueux. Rezzori s'est rendu à Czernowitz pour se désolidariser et s'affranchir d'un pôle de référence que le temps et l'Histoire ont rendu étranger et qui lui avait infligé jusqu'alors, à cause de cette évolution, souffrances et regrets. Grâce à une distance qu'il établit et contrôle au terme de ces retrouvailles avortées avec le Czernowitz réel de 1989 devenu un musée fictif, donc un nulle part, il cultive une intimité désormais paradoxalement plus grande avec 'sa' ville qui est certes dépourvue d'une réalité concrète, mais qu'il continue de porter intacte en lui où qu'il aille. Ainsi le spectacle d'un Czernowitz engoncé dans un décor faussement restauré inspire à Rezzori la réflexion suivante, qui, selon nous, résume la positivité qu'il finit par percevoir dans une déterritorialisation au départ déconcertante :

J'avais l'impression qu'il n'y avait rien derrière leurs façades miteuses, tout comme dans ces maisons, où, après avoir éteint sans précaution un incendie, les pompiers ont finalement causé plus de dommage que les flammes<sup>900</sup>.

Aussi importants que soient les efforts réalisés par les partisans d'un conservatisme anachronique qui s'improvisent « pompiers » pour tenter de contrecarrer les ravages, c'est-à-dire l'incendie occasionné par le temps et les conflits historiques, ils s'avèrent inutiles, voire funestes. Le territoire ainsi sauvé « sans précaution », sans réfléchir aux conséquences d'une muséification, ne s'intègre plus dans aucune réalité, ni dans le passé ni dans le présent. Au lieu de le préserver, un tel passéisme engendre des dommages irréparables si bien que sa disparition dans les flammes de l'Histoire aurait été souhaitable. Plutôt que de s'accrocher désespérément à un espace vide et hors du temps dont il comprend qu'il le réduirait à l'inertie, Rezzori décide de quitter immédiatement la ville en sachant qu'il ne la reverra jamais : « Il me fallait repartir au plus vite<sup>901</sup> ».

Bien que l'arrachement à Czernowitz le décentre absolument à cet instant, il l'aide finalement à survivre. En effet, Rezzori parvient à dépasser un décalage que la réalité lui aurait infligé en se libérant d'un passé définitivement révolu. La déterritorialisation qu'il réalise de son propre chef n'est pas la simple pirouette d'un voyageur déçu. Après avoir constaté, impuissant, la dénaturation de Czernowitz, Rezzori redevient acteur en percevant et en définissant dorénavant la terre de ses racines non plus comme une frontière, mais

---

<sup>900</sup> RàT, p. 369. HnT, p. 13: *Ich hatte den Eindruck, sie stünden leer hinter ihren verschäbigten Fassaden, wie Häuser nach einem rücksichtslos gelöschten Brand, bei dem die Feuerwehr mehr Schaden eingerichtet hat, als die Flammen.*

<sup>901</sup> RàT, p. 379. HnT, p. 17: *Ich musste sie schleunigst wieder verlassen.*

comme un seuil<sup>902</sup> qu'il lui a fallu franchir en 1989, pour assumer enfin pleinement l'errance qu'il subissait depuis 1936 sans jamais le reconnaître.

Dans une perspective géocritique, on pourrait dire que Rezzori atteint un état de transgressivité positif. La perte du territoire natal jugée nécessaire correspond au franchissement d'un cap qui lui permet d'affronter sereinement l'inconnu que recèle l'ailleurs, Czernowitz étant lui aussi devenu un ailleurs. En renonçant définitivement à une *Heimat* qui tombe dans le « royaume de l'incroyable, au pays fabuleux des imaginations chimériques<sup>903</sup> », Rezzori parvient à envisager un nouveau rapport à l'espace en général.

Sans territoire intime, l'auteur gagne une liberté précieuse. Il est délesté de toute tension provoquée par le désir de contrôler l'espace dont il reconnaît qu'il est soumis à une instabilité indépassable qui rend vaine et illégitime toute tentative de conquête et encore plus de reconquête spatiale. Le retour avorté à Czernowitz se transforme en victoire, car cet être décentré y fait l'expérience d'un devenir décisif et salutaire. Il y gagne la mobilité inconditionnelle d'un nomade capable d'affronter la dislocation de l'espace en général, laquelle élargit finalement son horizon et enrichit ainsi son identité.

Après l'avoir d'abord subi, il s'agit par conséquent pour Rezzori de trouver, après la rédaction de *Retour à Tchernopol* que nous considérons comme un texte-seuil où l'auteur revendique enfin son absence d'ancrage spatial, un moyen d'assumer seul et dynamiquement de l'entre-deux dans lequel son voyage déterritorialisant de 1989 l'a définitivement fait glisser.

#### **IV. 1. C. La retraite de Rezzori en Toscane : le choix revendiqué d'un espace périphérique**

C'est l'Italie qui livra à Rezzori les clés pour déchiffrer complètement l'énigme de sa déterritorialisation. Dans *Sur mes traces*, l'auteur explique qu'il entretient un lien particulier avec ce pays depuis le milieu des années 1960.

---

<sup>902</sup> B. Westphal distingue entre frontière et seuil. La frontière structurerait un territoire encore clos et homogène, défini par des codes absolus. Le seuil est une limite toujours fluctuante qu'il faut dépasser pour s'ouvrir à l'hétérogénéité d'un monde privé de dimension absolue.

<sup>903</sup> RàT, p. 379. HnT, p. 17: *Im Bereich des Unglaublichen, im Fabelbereich phantastischer Einbildungen war mein Tschernopol gelegen.*

#### IV. 1. C. 1. Les motifs de la rupture de Rezzori avec l'Allemagne

Plusieurs raisons l'avaient poussé à quitter définitivement l'Allemagne où il avait séjourné depuis 1938, sans jamais réussir à s'y intégrer.

D'abord, l'écrivain s'avère rempli d'amertume et de colère envers un pays, qui, par les atrocités commises pendant la Seconde Guerre mondiale, a participé au dérèglement du réel et qui s'est refusé ensuite, selon lui, à se confronter de manière lucide au passé, renforçant ainsi la fictionnalisation du présent. L'homme déraciné ne trouve pas de refuge dans un pays à la fois bouleversé et paralysé par l'Histoire. Au contraire, son sentiment d'étrangeté due à son absence d'ancrage y culmine.

Ensuite, Rezzori doit se détourner de cet espace parce qu'il le fragilise directement, et ce à double titre.

C'est en Allemagne que l'auteur subit plusieurs échecs bouleversants dans sa vie privée : celui de ses deux premiers mariages, mais surtout « [...] la rupture des liens qui [le] rattachaient à [ses] fils avec qui [il avait] eu jusque là une relation très étroite marquée par une confiance sans condition<sup>904</sup> ». Rezzori considère la distance qui s'immisce de manière pernicieuse entre lui et ses fils tous trois nés en Allemagne comme des déchirures dans la mesure où ces êtres proches étaient les seuls qui auraient pu le rattacher durablement à ce territoire avec lequel il aurait ainsi pu cultiver un lien d'ordre affectif.

L'autre élément expliquant le malaise grandissant de Rezzori en Allemagne est l'accueil que la critique littéraire lui réserva. Il s'y était fait connaître grâce aux *Histoires du pays du soleil couchant*. Lui-même explique le succès fortuit<sup>905</sup> que remporta le recueil des anecdotes que l'on avait coutume d'échanger en Bucovine et qu'il avait racontées lors de ses émissions radiophoniques par le fait qu'elles se démarquaient du reste de la production littéraire d'après-guerre. On salua leur caractère rafraîchissant et divertissant qui permettait enfin aux lecteurs de se soustraire, par la force libératrice du rire, à la dimension invariablement sérieuse et moralisatrice de la littérature allemande :

Celui-ci [*Histoires du pays du soleil couchant*] avait été le premier livre d'après-guerre où il était permis de rire. Le succès venait du sentiment de libération qu'il procurait. On se sentait

---

<sup>904</sup> SmT, p. 274 : « [...] la rupture des liens qui me rattachaient à mes fils avec qui j'avais eu jusque là une relation très étroite marquée par une confiance sans condition ». MaS, p. 334: [...] *die Zerschneidung des Bandes, das bis dahin meine Söhne und mich in enger Zuneigung und bedingungslosem Vertrauen zusammengehalten hatte.*

<sup>905</sup> Après avoir découvert par hasard le vague brouillon de ces histoires que l'auteur avait griffonné au verso du manuscrit de son roman *Œdipe à Stalingrad* dont il voulait connaître la progression, l'éditeur de Rezzori lui avait proposé de les éditer. Rezzori dit s'être engagé sur le champ à lui livrer le recueil en quinze jours. **REZZORI, Gregor von, *Oedipus siegt bei Stalingrad. Ein Kolportageroman.*** Hamburg, Rowohlt, 1954. *Oedipe à Stalingrad* [1954]. Traduit de l'allemand par François Demet. Paris, Salvy, 1990 pour l'édition française.

enfin dépris de ce pénible mélange fait de faute collective, de sang et de sol, qui donnait le ton à la plupart des œuvres de l'époque. [...] Il était même permis de se moquer des juifs sans être obligé de jeter des regards inquiets à droite et à gauche pour savoir si l'on n'allait pas trop loin. C'était bienvenu<sup>906</sup>.

Rezzori poursuit l'analyse de son succès de la manière suivante :

Ce n'était ni moralisateur, ni polémique, c'était, comme vous le dites, un livre libérateur qui a donné à chaque lecteur la possibilité de rire et de titiller son propre cynisme<sup>907</sup>.

Mais le texte grâce auquel il avait percé le conduisit dans une impasse. Sa popularité était telle qu'on jugea ses autres productions à l'aune des *Histoires de pays du soleil couchant*. Le verdict fut sans appel. D'une part, la critique allemande déplora le manque de légèreté dont les lecteurs s'étaient délectés précédemment. D'autre part, elle dénia à cet auteur 'maghrébin', donc divertissant, la capacité de développer des réflexions profondes sur des sujets reliés à l'Histoire dans une structure littéraire finement élaborée :

Elles eurent un franc succès et devinrent un classique allemand. Quant à moi, leur auteur, j'ai définitivement été estampillé comme 'Maghrébin'<sup>908</sup>, [...].

Un décalage fondé sur un malentendu<sup>909</sup> s'installa ainsi d'emblée entre Rezzori et la critique allemande qui refusait de prendre au sérieux cet écrivain dont elle retenait uniquement les talents de fabulateur. Ce décalage ne fit que s'accroître. Dans *Sur mes traces*, l'auteur revient sur l'incompréhension que ses textes ont suscitée en Allemagne, à commencer précisément par *Œdipe à Stalingrad* qu'il était en train de rédiger lors de la parution de son 'bestseller'. La critique tint rigueur à cet être originaire des confins, donc à l'intrus qu'il était dans ce pays, d'oser ébaucher un portrait sarcastique d'une société dont il voulut mettre en évidence l'obsession à refouler le passé. La tentative de Rezzori de

<sup>906</sup> SmT, p. 253. MaS, p. 306: *Die waren das erste Buch der Nachkriegsliteratur gewesen, über das man hatte lachen können. Der Erfolg kam aus der Befreiung. Endlich einmal war man erlöst von der peinlichen Mischung aus Kollektivschuld und Blut und Boden, die den meisten literarischen Produkten der Epoche den Tonfall gab. Es war auch die theoretische Befreiung von moralischer Heuchelei. [...] Sogar über die Juden durfte man sich lustig machen, ohne Scheu nach rechts und links zu schauen, ob man sich nicht sehr bloßstellte. Das war willkommen.*

<sup>907</sup> REZZORI, Gregor von, in KESTING, Hanjo, *Die Epiphanie des Balkans. Ein Gespräch mit Gregor von Rezzori*, in *die horen*, op. cit., p. 19-33, ici p. 20: *Es war nicht moralisierend, es war nicht polemisch, es war, ja, wie Sie sagen, ein befreiendes Buch, das jedem Leser die Möglichkeit gegeben hat, zu lachen und seinen eigenen Zynismus zu streicheln.*

<sup>908</sup> SmT, p. 251. MaS, p. 304: *Sie wurden ein deutscher Klassiker. Ich als ihr Autor war ein für allemal abgestempelt zum „Maghrebinier“, [...].*

Ou Rezzori de résumer ainsi la manière dont les lecteurs envisagent son travail en Allemagne : « Lui, il a écrit les *Histoires du pays du soleil couchant*. Point. Inutile de se donner la peine de lire mes autres livres ».

REZZORI, Gregor von, in KESTING, Hanjo, *Die Epiphanie des Balkans*, op. cit., p. 22: *Der hat die Maghrebinischen Geschichten geschrieben! Punkt. Man braucht sich nicht mehr der Mühe unterziehen, meine übrigen Bücher zu lesen.*

<sup>909</sup> Rezzori ne considère pas les *Histoires du pays du soleil couchant* comme une création résultant d'un projet littéraire précis. Il s'est contenté de puiser dans le fonds d'anecdotes et d'histoires drôles, parfois vieilles de plus de trois cents ans, qui circulaient dans sa région natale.

tendre à cette dernière un miroir en pointant ses faiblesses lui valut d'être sévèrement condamné pour ce que l'on considérait comme une provocation : « Tel n'est pas le rôle des métèques des Balkans<sup>910</sup> ».

Les relations de l'auteur avec la critique allemande étaient donc placées sous le signe d'une distance que Rezzori met également sur le compte du manque de subtilité de cette dernière. Son embarras devant son roman *Abel*, dont la complexité due en partie à sa structure la dépassa complètement, selon l'auteur, le prouva une nouvelle fois : « La critique allemande n'a pas su par quel bout prendre *Abel*<sup>911</sup> ».

Pis encore, Rezzori dénonce son manque criant de lucidité quand elle fut appelée à se positionner par rapport à des œuvres renvoyant au passé. Il en fit l'expérience lors de la parution des *Mémoires d'un antisémite*. Alors que son livre fut salué par la critique internationale, en premier lieu aux États-Unis, on jugea en revanche en Allemagne que l'auteur n'y traitait pas d'un « 'véritable' antisémitisme ». L'introduction de distinctions dans l'analyse d'un phénomène condamnable en soi fit s'indigner Rezzori qui formule là encore un commentaire des plus mordants dans son autobiographie de vieillesse : « Bien sûr, en Allemagne on en connaît de plus véritables<sup>912</sup> ».

Quant au principal reproche que la critique allemande lui adressa, à savoir le fait de ne pas y avoir mentionné l'Holocauste, il l'explique par la crispation et l'incapacité de l'Allemagne à interroger les origines et les mécanismes du mal dont le pays s'était rendu coupable. Lui, au contraire, avait tenté de les mettre en lumière en décrivant les doutes dont un jeune homme né dans un milieu antisémite et programmé à le devenir à son tour<sup>913</sup> fut frappé en comprenant qu'il participerait ainsi à la barbarie de l'époque. En adoptant une telle démarche, Rezzori s'attira les foudres des lecteurs allemands.

Au lieu de chercher les clés de ses textes qui reposent sur un travail de mémoire exigeant, mais nécessaire, la critique allemande fit le choix de concentrer ses attaques non pas tant sur ses écrits que sur Rezzori lui-même.

Comme il avait tendance à se disperser, notamment en écrivant des papiers pour divers journaux et revues grand public, notamment de vulgaires romans-photos, la critique allemande le présenta comme un auteur pragmatique prêt à toutes les bassesses. Elle estima

<sup>910</sup> SmT, p. 253. MaS, p. 306: *Dazu waren Balkanesen nicht berechtigt.*

<sup>911</sup> SmT, p. 299. MaS, p. 367: *Die deutsche Buchkritik hat mit dem „Abel“ nichts anzufangen gewusst.*

<sup>912</sup> SmT, p. 299. MaS, p. 367: *So zum Beispiel zu meinen „Denkwürdigkeiten eines Antisemiten“: Es handle sich nicht um „echten“ Antisemitismus. Gewiss, in Deutschland kennt man echteren.*

<sup>913</sup> Il fonctionne comme un double de Rezzori. L'auteur témoigne dans son autobiographie de l'antisémitisme invétéré de son père. C'est en fréquentant ses amis juifs à Bucarest dont il souligne l'ouverture d'esprit et la culture que Rezzori comprit l'intolérance de ses proches. Grâce à eux, il s'émancipa de l'influence néfaste de son milieu d'origine.

qu'il voyait dans l'écriture non pas le moyen d'éclairer et d'édifier les esprits, mais un simple gagne-pain. Rezzori reconnaît d'ailleurs sans détour<sup>914</sup> n'avoir pas été très regardant dans le choix de ses contributions. Pour se justifier, il invoque son devoir de subvenir aux besoins de sa famille. Mais le décalage entre les jugements catégoriques de la critique et l'ironie de l'auteur revendiquant ce pan peu glorieux de sa production dont les bénéfiques lui permettaient de continuer à se consacrer à la rédaction de romans exigeants comme *Cédipe à Stalingrad* ou *Une hermine à Tchernopol* révèle le point de rupture entre les deux partis. Rezzori ne pouvait s'accommoder de l'esprit borné et intransigeant d'une critique qui se faisait avant tout moralisatrice et entendait ainsi imposer une éthique d'écriture et des canons strictement définis.

C'est cette même petitesse qui conduisit du reste la critique allemande à s'appesantir sur les écarts de conduite de Rezzori, qui, par ses extravagances, défrayait régulièrement la chronique. Amusé, l'auteur assagi concède là encore sans complaisance avoir lui-même incité ses détracteurs à jeter l'opprobre et à le discréditer aux yeux des lecteurs en prenant un malin plaisir à prendre la pose du snob et du noceur invétéré dénué d'un réel sens des responsabilités, alors même que le contexte général d'après-guerre ne s'y prêtait guère.

Certes, Rezzori a donné le change. C'est notamment le cas dans *Guide des imbéciles de la société allemande* [*Idiotenführer durch die deutsche Gesellschaft*<sup>915</sup>]. Ce texte résultait d'une série radiophonique composée de sept émissions que Rezzori avait consacrées aux différentes couches de la société allemande : « grande noblesse, noblesse, jet-set, personnages en vue, philistins bornés, imbéciles incultes et petites frappes<sup>916</sup> ». L'objectif

<sup>914</sup> Rezzori prend l'exemple du recueil de différents textes écrits pour la radio intitulé *Histoires d'hommes* [*Männerfibel*].

**REZZORI, Gregor von**, *Männerfibel*. Hamburg, Rowohlt, 1955.

L'auteur fait preuve d'autodérision en déniait toute valeur littéraire à ce recueil qu'il avait uniquement composé pour toucher rapidement de l'argent après une maladie qui l'avait immobilisé longuement : « Il n'a pas contribué à me faire une place au Parnasse littéraire. Je pouvais imaginer les haussements d'épaule de l'intelligentsia allemande. [...] [Le nouvel ouvrage] dénotait un manque très maghrébin d'éthique littéraire. 'Rezzori écrit pour de l'argent'. C'est un fait ». SmT, 259. MaS, p. 314: *Es hieß Männerfibel und hat meinen literarischen Ruf nicht zu den Sternen erhoben. Ich konnte mir das geringschätziges Achselzucken der deutschen Intelligenzija vorstellen. [...] Es verriet einen maghrebinischen Mangel an literarischem Ethos. Der Rezzori schreibt für Geld* ». *Allerdings*. Rezzori continue de s'amuser à choquer la critique allemande dans son autobiographie tardive, en écrivant : « Et puis, il y avait une autre raison, et elle a toujours déterminé ma façon d'agir : j'avais besoin d'argent ». SmT, p. 262. MaS, p. 319: *Es ergab sich auch ein Umstand, der mein Tun und Lassen seit jeher bestimmte: Ich brauchte Geld*.

<sup>915</sup> **REZZORI, Gregor von**, *Idiotenführer durch die deutsche Gesellschaft 1. Hochadel, Vorstoß in die gesellschaftliche Stratosphäre. Anleitungen zum Umgang mit allerhöchsten, höchsten und hohen Herrschaften*. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1962.

**REZZORI, Gregor von**, *Idiotenführer durch die deutsche Gesellschaft 2. Adel. Aus guten Kisten, und wenn möglich, noch besseren Ställen. Wertvolle Anleitungen zu Kenntnis und Verständnis der vorbildgebenden, tonangebenden sowie schlichthin angehenden Gesellschaftsschicht*. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1962.

<sup>916</sup> SmT, p. 275. MaS, p. 334: *Hochadel, Adel, Schickeria, Prominenz, Spießler, Boofkes, Halbstarke*.

de l'auteur était de révéler les réflexes anachroniques d'une société fortement conservatrice selon lui. Malgré les bouleversements introduits par la Seconde Guerre mondiale, les Allemands continuaient de vénérer la hiérarchie sociale de l'Allemagne de 1914, en particulier les titres de noblesse et de docteur. Rezzori y tourna en ridicule la paralysie de ces individus qui révélait au fond là encore leur refus de se confronter au sens et aux conséquences du conflit :

À la façon d'un dentiste qui s'appuie sur des morceaux de dents pour fixer un bridge, la société allemande fut restaurée à partir de ses débris restés en place. Le petit-bourgeois allemand avec son nain de jardin posté à l'entrée de son âme ne pouvait se représenter la société que sous forme de séparation des classes<sup>917</sup>.

Alors que Rezzori, tout en la provoquant, cherchait à aiguillonner la société allemande vers une lecture lucide de l'Histoire, la critique littéraire n'y vit pour sa part que la vengeance d'un snob qui avait échoué à s'introduire dans la noblesse allemande et était réduit à la caricaturer, se contentant comme souvent d'une lecture au premier degré.

Rezzori se moquait des conventions, qu'elles soient littéraires ou morales, et du diktat de la mesure censés réguler la vie publique et privée dans « le marais des petits-bourgeois bornés<sup>918</sup> » auquel se résumait, selon lui, l'Allemagne entre 1950 et 1960. Il finit pourtant par ressentir le besoin impérieux de s'affranchir d'un milieu étriqué et hypocrite, qui lui était ouvertement hostile autrement que par le seul geste de la provocation. En effet, il en allait de sa capacité à préserver, affirmer et développer son indépendance et sa voix originale trop dérangeante en Allemagne. Comme l'indifférence et l'animosité auxquelles il se heurta redoublèrent la conscience aiguë qu'il avait de sa propre insignifiance en Allemagne, il n'eut pas d'autre choix que de s'éloigner d'un territoire qui marginalisait et déclassait l'écrivain en devenant au rang de dandy. Il décida alors de se rendre en Italie, un pays *a priori* en tous points différents de l'Allemagne : « Je pris mes cliques et mes claques et partis pour Rome. Une année de plus et j'aurais étouffé<sup>919</sup> ».

#### **IV. 1. C. 2. Un état de transgressivité positive**

Rezzori fut comblé par son nouveau cadre de vie, par l'accueil que lui offrirent plusieurs membres de la bonne société italienne ainsi que des intellectuels brillants et chaleureux,

---

<sup>917</sup> SmT, p. 275. MaS, p. 335: *Wie der Zahnarzt bei Herstellung einer Brücke sich noch vorhandener Stummel als Stütze bedient, so wurde auch die deutsche Gesellschaft aus den Brocken ihrer Überreste wieder hergestellt. Der deutsche Kleinbürger mit dem Gartenzweig im Gemüt konnte sich unter ‚Gesellschaft‘, nichts anderes vorstellen als die Klassentrennung.*

<sup>918</sup> SmT, p. 291. MaS, p. 355: *[...] im Morast der Spießler [...].*

<sup>919</sup> SmT, p. 278. MaS, p. 339: *Ich packte meine Siebensachen und übersiedelte nach Rom. Noch ein Jahr länger, und ich wäre erstickt.*

mais aussi par sa rencontre déterminante, en 1965, avec l'aristocrate Beatrice Monti della Corte. Elle devint bientôt sa troisième épouse. Directrice d'une célèbre galerie d'art, elle facilita considérablement son entrée dans le milieu artistique italien :

Mais ce qui est décisif, c'est la position sociale. La mienne, je la dois à B. Dans ce pays (et pas seulement ici), B. est un phare. Je profite de sa lumière. Elle et ses innombrables admirateurs m'ont aussi fait une place dans leur cœur<sup>920</sup>.

Rezzori accueille avec reconnaissance ce départ salutaire d'Allemagne :

Moi qui n'avais jamais prié, je restais là, les yeux fermés, recueilli et reconnaissant pour chaque instant qu'il m'était donné de vivre<sup>921</sup>.

Il faut considérer deux niveaux pour comprendre l'importance que revêtit cette expérience qui consista en un réel tournant dans le parcours de cet auteur décentré : l'impact de la découverte de cet autre territoire sur l'écriture d'un déraciné, mais aussi sur son devenir personnel. Nous commencerons par une approche strictement biographique.

#### **IV. 1. C. 2. a. Un espace-seuil**

En choisissant de se rendre et de s'établir en Italie, Rezzori se résolut à entretenir lui-même la dynamique du décentrement d'ordre spatial qui l'avait frappé depuis son départ de Bucovine et de Roumanie en 1936. Si l'on adopte une perspective géocritique, on pourrait dire qu'il prolonge, voire intensifie l'état de transgressivité dû à la perte de tous ses repères après l'effondrement de sa terre natale et à son expérience du vide et d'une marginalisation déroutante en Allemagne depuis 1939.

Pourtant, ce territoire non germanophone situé à la limite sud de l'Europe ne devint à aucun moment la terre d'un exil désolant. Au contraire, Rezzori y puisa une liberté à laquelle il n'avait jamais goûté précédemment dans les espaces germanophones dont il ne saisissait ni ne respectait les codes sociaux et moraux rendus vains par la guerre. L'Italie qui était la terre de ses aïeux s'ouvrit à lui tel un seuil qu'il franchit sans que son installation ne le paralyse arbitrairement.

#### **- Un nouveau foyer hors du temps et du monde**

C'est ce qui ressort de la symbolique qu'il confère à la propriété toscane dont il fit l'acquisition avec son épouse en 1966<sup>922</sup>. S'il réussit à entrer en communion avec cet

<sup>920</sup> MV, p. 351-352. GG, p. 225: *Entscheidend aber ist die gesellschaftliche Stellung. Ich verdanke sie B. B. ist hierzulande (und nicht nur hier) ein Stern. Ich stehe in ihrem Licht. Ihre ungezählten Bewunderer und Freunde haben auch mich ins Herz geschlossen.*

<sup>921</sup> SmT, p. 279. MaS, p. 340: *Ich, der ich niemals betete, hielt bei geschlossenen Augen Andacht in Dankbarkeit für jeden Augenblick, den ich jetzt erleben durfte.*

espace, c'est parce qu'il respectait le décentrement qui caractérisait sa condition de nomade.

Située dans la campagne toscane, loin de l'agitation urbaine, la demeure, une ancienne métairie difficile d'accès, est comme perdue au milieu d'une nature sauvage et idyllique : « Autour de nous rien que des vignes, des oliviers, des genêts et des mûres, des cyprès et des tilleuls<sup>923</sup> ». Le temps semble être suspendu dans un cadre où règne une parfaite harmonie. Pareille mise entre parenthèses du temps s'oppose à l'éclatement déchaîné du présent que Rezzori avait connu et subi jusqu'alors et qui lui avait inspiré un sentiment indépassable d'inconstance et de fragilité en 1938, puis entre 1939 et 1945 et dans l'après-guerre, en Autriche et en Allemagne. Libéré du temps gouverné par des forces de déconstruction, Rezzori put dans cet endroit reculé adopter une perspective a-historique qui le préserva et lui permit d'envisager sans crainte sa propre errance.

#### **- Une existence mi-sédentaire, mi-nomade**

Toutefois, ce décalage ne le rendit pas indifférent au monde. Loin de se terrer, l'écrivain veilla à toujours rester engagé dans un mouvement qu'il prit désormais soin de diriger lui-même.

De fait, sa maison italienne fonctionna comme un port qu'il quitta régulièrement pour découvrir d'autres espaces eux aussi absolument étrangers, car non germanophones et situés en dehors du vieux continent<sup>924</sup>, avant de toujours la regagner avec joie. Le territoire périphérique italien incitait le déraciné étranger à continuer à s'ouvrir à l'inconnu tout en le ramenant toujours à lui. Il s'avérait même plus hospitalier encore au terme d'une période d'absence. L'Italie devint le lieu où Rezzori apprit et s'imprégna d'une dialectique de départ et de retour, d'ouverture et de recentrement entre une périphérie située dans un ailleurs et Donnini, un nouveau centre non pas absolu, mais ouvert, qui l'incitait à toujours repartir. L'Italie lui permit donc de faire sienne la dynamique nomade deleuzienne parce que chaque séjour à Donnini avait un caractère provisoire. Chaque retour dans le refuge toscan que l'on pourrait interpréter comme une reterritorialisation était suivi d'une nouvelle déterritorialisation lors d'un prochain voyage, qui l'amenait à parcourir un autre

---

<sup>922</sup> Rezzori et son épouse séjournèrent régulièrement dans leur résidence près de Donnini à partir de 1966.

<sup>923</sup> SmT, p. 297. MaS, p. 363: *Um uns her Wein und Oliven, Ginster, Brombeergeschlinge, Zypressen und Linden.*

<sup>924</sup> Grâce à Beatrice Monti della Corte, qui fréquentait le milieu artistique américain, notamment new-yorkais, Rezzori découvrit les États-Unis. Dans *Sur mes traces*, il raconte que c'est à New-York qu'est né le projet de son récit *Mémoires d'un antisémite* dont il avait rédigé le premier chapitre pour un magazine américain, *Le New Yorker*. Le couple se partageait entre l'Italie et les États-Unis qui réservèrent un bon accueil aux productions de l'auteur grâce notamment aux relations de son épouse.

espace étranger. Situé en quelque sorte constamment entre deux points, Rezzori apprit à apprécier les avantages de l'indétermination liée à cette pensée et à cette position du milieu.

L'Italie annula ainsi le caractère restrictif de la frontière qu'il avait franchie pour gagner l'Autriche, puis l'Allemagne et qui l'avait condamné à une existence insignifiante d'être marginalisé. Désormais, elle était une limite qu'il franchissait souvent pour se mettre en quête d'une altérité enrichissante qu'il réussissait à explorer et à intégrer dans sa nouvelle réalité italienne. Il apprit à mieux déchiffrer cette dernière, sans subir de nouvelles déchirures, en se confrontant ainsi en permanence avec curiosité à ce qui était autre. Il ne souffrait plus de transgresser des bornes, car c'est dans ces oscillations permanentes qu'il tirait une force et une perspicacité qui lui avaient fait défaut lors de ses tentatives de sédentarisation dans une société allemande stricte et hiérarchisée.

Il put ainsi cultiver un lien singulier avec l'Italie qui était à la fois proche et lointaine. C'est grâce à cet état de transgressivité qu'il forgea un lien dynamique avec elle. Elle fut à la fois une terre d'accueil et de départ vers laquelle il pouvait revenir à sa guise, sans courir le risque d'y perdre une liberté qui lui était devenue précieuse parce qu'elle donnait un sens et un contenu à la déterritorialisation que l'Histoire lui avait infligée arbitrairement au départ. Autrefois synonyme d'une errance douloureuse, elle prit la forme d'un nomadisme, tel que l'entend G. Deleuze, dans les mouvements de balancier que Rezzori décréta lui-même de faire sans cesse entre l'Italie et d'autres pays.

Rezzori cultiva également cette dialectique bénéfique d'ouverture et de recentrement à l'intérieur même de sa demeure toscane. De fait, il avait l'habitude d'y réunir de nombreux amis, dont certains, comme Bruce Chatwin et Ugo Mulas, étaient de grands voyageurs et partageaient avec Rezzori la même condition de déterritorialisation. Cette maison était un lieu ouvert abolissant toute frontière, qu'elle soit nationale ou linguistique, car elle était et demeure aujourd'hui encore une terre d'accueil<sup>925</sup>. Lors de son passage dans cet espace excentré, l'Autre faisait entrevoir les horizons qu'il avait explorés de sorte que Rezzori, son hôte censé l'accueillir dans un territoire devenu familier était lui-même régulièrement projeté à la périphérie de son univers dont les limites restaient ainsi flottantes, c'est-à-dire dans un ailleurs auquel le caractère décalé de cet endroit toscan isolé le préparait. Sa

---

<sup>925</sup> Beatrice Monti della Corte a transformé cet endroit en une fondation qui accueille de jeunes écrivains de différentes nationalités et leur offrent des conditions de travail exceptionnelles. Il s'agit de l'International Artists Fellowships Santa Maddalena Foundation, à Donnini, près de Florence. Par le passé, la maison avait déjà inspiré un écrivain de renom : Bruce Chatwin, ami du couple Rezzori. On trouvera des informations sur le site : [www.santamaddalena.org](http://www.santamaddalena.org).

retraite en Italie favorisa les moments d'échange et de partage qui transcendent ce qui aurait pu n'être qu'un exil.

#### **IV. 1. C. 2. b. Le dépassement de limites personnelles**

Que retire personnellement Rezzori du décentrement qu'il avait choisi librement dans un espace périphérique ?

Cette expérience s'avère extrêmement positive dans la mesure où l'auteur reconnaît y avoir goûté pour la première fois une sérénité qu'il n'avait jamais connue ailleurs. C'est tout d'abord le cadre exceptionnel de sa maison qui y a contribué. Située dans un espace préservé, à l'abri des menaces qu'exerce le présent, elle est devenue pour ce déraciné le « refuge de [son] destin, du matin jusqu'au soir<sup>926</sup> » « où il vit heureux depuis bientôt trente ans<sup>927</sup> ».

Mais Rezzori tient également à exprimer dans son autobiographie sa reconnaissance aux habitants de ce pays qu'il intègre dans sa vision flatteuse de l'Italie, au point de leur adresser pratiquement une déclaration d'amour : « Ce que j'aime en Italie, ce sont les Italiens. Davantage que le pays<sup>928</sup> ».

#### **- L'apprentissage de la confiance en autrui : une victoire sur la solitude**

À la médiocrité, à la petitesse et à la froide indifférence des Allemands qu'il avait côtoyés s'opposent la spontanéité, la jovialité et la sincérité des Italiens. Forts de ces qualités, mais aussi de leurs défauts qu'ils ne cherchent pas à dissimuler sous des principes moraux hypocrites, ses hôtes redonnent enfin à Rezzori foi en l'homme. Conscient qu'il peut y montrer sa propre fragilité liée à un passé chaotique et douloureux, l'auteur apprend à transgresser dans cet espace périphérique des limites autres que géographiques. C'est le territoire intérieur de son « je » qui s'élargit et devient mouvant. Rezzori franchit un cap en réussissant à s'ouvrir aux autres, car ils lui ressemblent dans leurs imperfections et dans leurs failles et l'incitent ainsi à se dévoiler :

Et toujours il y a de la pitié, une forme d'empathie, la connaissance de l'imperfection du monde et de la cruauté de l'existence. On vit parmi des humains en Italie<sup>929</sup>.

<sup>926</sup> SmT, p. 297. MaS, p. 363: *So ist mit mageren Worten ein Lebensgeschenk umrissen, für das ich meinem Schicksal früh, mittags und abends dankbar bin.*

<sup>927</sup> SmT, p. 269. MaS, p. 326: *Beim Landhaus, in dem ich seit bald dreißig Jahren hier in der Toskana glücklich lebe, [...].*

<sup>928</sup> SmT, p. 287. MaS, p. 350: *Was ich an Italien liebe, sind die Italiener. Weniger das Land.*

<sup>929</sup> SmT, p. 288. MaS, p. 351: *Über allem herrscht Mitleid, Mitgefühl, die Einsicht in die Unvollkommenheit der Welt, die Grausamkeit der Existenz. Man lebt unter Menschen in Italien.*

Au contact de ses hôtes italiens, il surmonta la méfiance dont il s'était armé pour se protéger de l'hypocrisie grâce à laquelle les Allemands entendaient masquer leurs propres manquements et garder le contrôle de la situation en toutes circonstances. Le nomade apprit à se réjouir de cette nouvelle liberté intérieure :

Après l'Allemagne, je pouvais enfin respirer librement [...]. Je n'avais pas besoin de me mesurer à quoi que ce soit et de répondre de ma distance. Ni de celle qui me séparait de la morale petite-bourgeoise<sup>930</sup>.

Il s'en servit pour accomplir des progrès. Il se départit notamment, de son propre aveu, de sa tendance à s'emporter, de son impatience et de son manque d'égards, autant de « manières rudes héritées de [sa] période passée en Allemagne<sup>931</sup> ». Abandonnant sa posture défensive, il parvint à nouer des relations<sup>932</sup> et des amitiés profondes et sincères. Rezzori accepta de s'adoucir et de se livrer, surmontant ainsi les obstacles et les frontières intérieurs de son moi qui le séparaient des autres jusqu'alors :

Il ne me fallut pas de grandes leçons pour apprendre à rétracter les piques que, tel un hérisson, je dressais contre le monde qui m'entourait<sup>933</sup>.

Autrement dit, Rezzori s'y confronta à une altérité dont il comprit pour la première fois qu'elle le libèrerait de la solitude qui l'accablait et le marginalisait. Cet état de transgressivité intérieure le métamorphosa et fit voler en éclats le cadre exigü de son existence. En stimulant son sens de l'observation et en l'encourageant à s'imprégner de ce qui lui était étranger, elle se prêta à « l'un de ces voyages qu'on ne fait pas, mais qui « défont » plutôt les certitudes acquises, qui nous ouvrent à d'autres musiques, à d'autres regards, à d'autres langages, à d'autres postures du corps, pour laisser la place à de nouveaux processus de subjectivation encore inconnus<sup>934</sup> ». Elle le soumit à une évolution

Dans *Murmures d'un vieillard*, Rezzori souligne que l'Italie a rallumé la flamme de sa foi dans les hommes : « J'aime les Italiens. Ils sont pour moi comme des frères. Leur humanité intacte me ramène à la confiance dans le monde que j'avais dans mon enfance ». MV, p. 342. GG, p. 219: *Ich liebe die Italiener. Sie sind mir Geschwister. Ihre unverdorbene Menschlichkeit bringt mich zurück ins Weltvertrauen meiner Kindheit.*

<sup>930</sup> SmT, p. 289. MaS, p. 353: *Nach Deutschland lebte ich frei atmend in einem Volk ohne historisches Gewissen. Ich brauchte mich an nichts zu messen und meinen Abstand zu verantworten. Auch nicht den zur kleinbürgerlichen Moralauffassung.*

<sup>931</sup> SmT, p. 288. MaS, p. 351: *[...] Umgangsweisen, [...], meiner in Deutschland hingebrachten Lebenszeit behalten hatte.*

<sup>932</sup> Rezzori mentionne entre autres les personnalités ayant illuminé son arrivée à Rome : le journaliste Gibo Barzani, le chroniqueur littéraire Paolo Milano, l'historien d'art Federico Zeri, son mécène Giancarlo Vigorelli ou encore Indro Montanelli qu'il considère comme son parrain en littérature. SmT, p. 282. MaS, p. 343.

<sup>933</sup> SmT, p. 288. MaS, p. 352: *Nicht lange. Es bedurfte keiner großen Lehren, um die Stacheln, die ich wie ein Igel gegen meine Umwelt gestäubt hatte, manierlich zu striegeln.*

<sup>934</sup> ANTONOLI, Manola, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, op. cit., p. 27.

qui prit la forme du devenir deleuzien sans commencement ni fin<sup>935</sup> puisqu'elle le mit au défi de se découvrir lui-même et de s'épanouir au contact d'autrui qui le confronterait à l'inconnu forcément imprévisible.

### - Le dépassement de la haine : une prise de recul salutaire

En outre, l'auteur réussit en terre italienne à considérer la marche d'un monde soumis au joug d'individus grossiers et dangereux, car avides de pouvoir, avec plus de distance. En prenant les choses avec une plus grande légèreté, ce qui lui était impossible en Allemagne où l'Histoire finissait toujours par le rattraper, Rezzori vécut une sorte de guérison en Italie. Elle incarnait à ses yeux un pays « sans conscience historique<sup>936</sup> » où les habitants acceptaient qu'on puisse avoir des points de vue différents sur le rôle de l'Italie pendant les deux conflits mondiaux et ne se laissaient pas prendre au piège d'un devoir de mémoire douloureux ou minimisant leur responsabilité<sup>937</sup>.

Il put ainsi s'y affranchir de sa vieille haine qui l'habitait depuis mars 1938 et par laquelle il condamnait le chaos du présent et s'excluait ainsi lui-même du présent :

Ma haine, mes réflexes de défense toujours en éveil, ma mauvaise humeur, mon impatience envers un monde de brutes, qui pendant presque deux décennies en Allemagne, m'étaient rentrés dans la moelle, [...], tout cela se détachait maintenant de moi comme la croûte de blessures cicatrisées<sup>938</sup>.

Le devenir dont Rezzori fit l'expérience en Italie, où il se réconcilia sinon avec le monde du moins avec lui-même, ne fut ni une errance, car le pays l'avait guéri de toute nostalgie d'une terre perdue (la Bucovine) ou d'une terre promise (l'Autriche et l'Allemagne), ni un vagabondage<sup>939</sup>, ni un voyage au sens d'un simple déplacement. En revêtant cette dimension d'aventure et de découverte des autres et de lui-même, sa déterritorialisation y fut constructive. Elle l'aida à se bonifier et à se dépasser aussi moralement : « Je suis devenu meilleur depuis que je vis ici<sup>940</sup> ».

<sup>935</sup> La notion de devenir implique qu'on progresse infiniment.

<sup>936</sup> SmT, p. 289. MaS, p. 353: [...] *in einem Volk ohne historisches Gewissen*.

<sup>937</sup> SmT, p. 289 : « Les Italiens ne se torturaient pas à plaisir en travaillant de façon bien fragile sur la façon de venir à bout de leur passé, pas plus qu'ils ne cherchaient à embellir les choses dans leur participation à l'horreur ». MaS, p. 353: *Weder gaben sie sich selbstquälerischem Genuss mit einer hinfälligen Vergangenheitsbewältigung ab, noch suchten sie ihr Mitspiel am Grauenhaften zu beschönigen*.

<sup>938</sup> SmT, p. 285. MaS, p. 347: *Meine Gehässigkeit, meine unablässig herausgeforderte Abwehrbereitschaft, mein Unwille, meine Ungeduld gegen eine Umwelt von Gefühlstauben, die mir in beinahe zwei Jahrzehnten Deutschland ins Gemüt gewachsen waren [...], fielen von mir ab wie Schorf von vernarbten Wunden*.

<sup>939</sup> G. Deleuze précise que le vagabondage n'a ni but ni utilité. Sans doute Rezzori y avait-il cédé, lorsqu'il séjourna à Paris avant de s'installer en Italie. Il s'était rendu en France pour accompagner l'une de ces conquêtes mannequin. Il s'y adonna à une relative oisiveté. Il ne comprit jamais l'intérêt de sa présence, si ce n'est de pouvoir se soustraire ainsi momentanément à l'Allemagne où il manquait d'étouffer.

<sup>940</sup> SmT, p. 297. MaS, p. 364: *Ich bin ein besserer Mensch geworden, seit ich hier lebe*.

#### IV. 1. C. 3. L'espoir d'un nouvel ancrage ?

La métamorphose de Rezzori qui accepte de se livrer et de se confronter à une altérité enfin positive nous amène à examiner le pouvoir de l'Italie contre le décentrement déstabilisant qui caractérise sa condition.

##### IV. 1. C. 3. a. L'italien : une langue médiatrice

Plusieurs éléments suggèrent que Rezzori a envisagé l'Italie comme un potentiel lieu d'ancrage, à commencer par l'importance qu'il accorde à l'italien. A. Landolfi, le traducteur de l'auteur en Italie, eut souvent l'occasion de le côtoyer pour lui soumettre ses propositions de traduction. Il en garde le souvenir d'échanges souvent vifs, mais toujours plaisants. A. Landolfi s'appuie sur sa relation privilégiée avec l'auteur grâce à leur réflexion commune sur la langue pendant leurs séances de travail pour mettre en exergue la grande qualité de l'italien de Rezzori. Selon le critique, l'auteur considérait l'italien comme la langue du quotidien, de l'amour et de l'amitié<sup>941</sup> :

L'italien de Gregor von Rezzori était merveilleux : il parlait couramment l'italien, avec un accent tout à fait personnel, avec de nombreuses expressions qu'il trouvait grâce à ses incroyables talents d'inventeur à partir de plusieurs dialectes, mais aussi du jargon de la jeunesse, des politiciens et du football, mais aussi avec toute une série de 'fautes' qu'il commettait presque toujours sciemment et qui donnaient à sa façon de s'exprimer une pertinence incroyable<sup>942</sup>.

---

Ou encore : « [...] j'étais malheureux et bouffé par la haine. Je n'étais pas à ma place en Allemagne. Chaque mot, chaque geste des gens qui étaient autour de moi, me hérissait. Impossible de le cacher. Et je réagissais en poussant dans l'autre sens. Chacune de mes paroles, chacun de mes gestes déclenchait chez les autres le refus et la haine. [...] Ce que je faisais serait devenu une méchante satire si l'ironie ne l'avait pas jugulée. Il est vrai que l'ironie était plus blessante que la haine exprimée de façon directe ». SmT, p. 257. MaS, p. 311 : [...], obwohl ich unglücklich war und mein Hass mir an der Leber fraß. Ich lag quer in Deutschland. Jedes Wort, jede Geste der Menschen um mich her ging mir gegen den Strich. Das konnte ich nie verbergen. Es löste die Gegenwirkung aus. Mit jedem Wort, mit jeder meiner Gesten forderte ich die Ablehnung, den Hass der anderen heraus. [...] Was ich damals trieb, wäre böartige Satire geworden, hätte ich's nicht zur Ironie gezügelt. Allerdings: Ironie verletzte mehr als geradeheraus geäußelter Hass.

<sup>941</sup> LANDOLFI, Andrea, „In italiano e meglio“. Gregor von Rezzoris italienische Sendung, in Gregor von Rezzori. *Austriaca* n°54, op. cit., p. 59-71, ici p. 66 : « Je crois que l'italien était tout simplement pour lui la langue colorée et fantastique de l'amour et de l'amitié, des chaleureux échanges quotidiens avec les villageois et les dames âgées qui s'occupaient de la maison (ou qui auraient dû s'en occuper), [...], la langue d'une sagesse tardive claire et nullement superficielle ». *Ich glaube, Italienisch war für ihn ganz einfach die bunte und phantasievolle Sprache der Liebe und der Freundschaft, des warmen, täglichen Umgangs mit den Dorfbewohnern und den zahlreichen älteren Frauen, die das Haus führten (oder hätten führen sollen), [...], die Sprache einer lichten und überhaupt nicht oberflächlichen, späten Lebensweisheit.*

<sup>942</sup> *Ibid.*, p. 66: *Das Italienisch von Gregor von Rezzori war wunderbar: er sprach fließend, mit einem ganz persönlichen Akzent, mit sehr vielen Ausdrücken, die er sich dank seiner unglaublichen Erfindungsgabe aus verschiedenen Dialekten, auch aus dem Jugend-, Politiker- und Fußballslang holte, mit einer Reihe komischer, fast immer bewusster ‚Fehler,‘ die seiner Sprachweise diese unglaubliche Treffsicherheit verliehen.*

Il ressort de cette analyse que Rezzori s'était littéralement approprié l'italien. Il ne s'était pas contenté d'en intégrer les tournures issues des différents dialectes, donc de toutes les contrées du pays, et la structure<sup>943</sup>. Il l'avait curieusement enrichi de fautes commises à dessein, créant ainsi 'son' italien. En agissant de la sorte, il suggérait que ce dernier résultait de la rencontre entre la langue de sa terre d'accueil et sa propre perception de l'italien. Autrement dit, 'son' italien était une sorte de langue de médiation grâce à laquelle il s'extrayait de lui-même dans le territoire de cette nouvelle langue, pour s'ouvrir à l'altérité finalement intégrée de l'italien. Il incarnait donc une sorte de milieu prôné par G. Deleuze où le nomade s'épanouit, car il entretient un mouvement perpétuel. En effet, Rezzori tissa un lien immatériel entre lui et l'Italie grâce à l'idiome qu'il inventa et continua d'enrichir, l'entraînant ainsi lui aussi dans un devenir permanent, sans observer les règles linguistiques.

C'est à l'intérieur de la langue que Rezzori découvrit véritablement son nouveau territoire. Il parvint à s'en imprégner en parlant l'italien tandis que le pays l'intégra parce que l'apatride fit sienne une langue qui jeta un pont entre lui et sa terre d'accueil. La frontière linguistique tombée, Rezzori accéda directement à la vie de ce pays qui n'était plus une terre d'exil parce que l'auteur l'intériorisa en adoptant sa langue.

Pourtant, la meilleure preuve de l'intimité que le nomade avait développée avec l'Italie par le biais de la langue ne tenait pas uniquement à sa facilité à la pratiquer et à l'enrichir. Selon A. Landolfi, elle réside davantage dans le fait que cette langue, que l'auteur ne maîtrisait d'ailleurs pas à l'écrit, s'accordait parfaitement avec sa pensée. Cette adéquation ne tenait pas à la qualité de la traduction proposée. Elle existait de manière intrinsèque. En effet, Rezzori était d'avis que la traduction de ses textes en italien les rendait non seulement plus beaux, mais leur conférait aussi une nouvelle dimension :

Lorsque je lis les traductions de mes livres ou lorsque j'écris moi-même en anglais ou en italien, je suis beaucoup plus crédible<sup>944</sup>.

Selon nous, l'italien extrayait quelque chose d'enfoui qui étonnait Rezzori, conscient que l'essence même de ses réflexions se révélait dans une altérité qui finissait par se confondre avec son être intime. L'intégration de Rezzori en Italie s'explique ainsi en partie par le fait que la langue de ce territoire étranger lui permit de franchir des seuils dans sa propre

<sup>943</sup> Rezzori le reconnaît lui-même volontiers : « Mon italien aussi est exotique, mais pour autant fluide et expressif ». MV, p. 352. GG, p. 226: *Auch mein Italienisch ist exotisch dabei flüssig und ausdrucksreich.*

<sup>944</sup> **REZZORI, Gregor von**, in **KESTING, Hanjo**, *Die Epiphanie des Balkans*, op. cit., p. 22: *Wenn ich meine Bücher in Übersetzungen lese bzw. wenn ich selbst auf English oder Italienisch schreibe, bin ich viel glaubwürdiger.*

pensée, donc de vaincre une part insoupçonnée d'étrangeté, de se découvrir et de s'approprier lui-même.

#### IV. 1. C. 3. b. Une quête d'authenticité et de sincérité

Mais si Rezzori réussit à développer une intimité avec ce pays, c'est également parce que ses hôtes n'y avaient pas le réflexe d'enfermer les individus dans des catégories qui les réduisent à une image stéréotypée et souvent mensongère.

Quoi qu'il ait voulu entreprendre, l'image de noceur et d'être immoral dont la presse et la critique l'avaient affublé avait toujours desservi Rezzori en Allemagne. Elle était si tenace qu'elle faisait apparaître vaine toute tentative de percer l'identité profonde de l'auteur que l'on ne considérait pour ainsi dire pas comme tel. L'Italie lui offrit au contraire la chance de s'affranchir des préjugés que l'on avait eus ailleurs à son endroit :

Le scandale que je provoquais en Allemagne, soit à cause de mes écrits, soit en raison de ma vie privée, n'avait plus cours ici. Il n'était plus nécessaire que je me batte contre l'image que l'opinion publique se faisait de moi. Il n'y avait pas d'image publique de moi en Italie<sup>945</sup>.

En arrivant dans un pays si tolérant et si ouvert, Rezzori découvrit par conséquent un territoire où il était invité à prendre un nouveau départ. Il put composer et affirmer lui-même une identité dont il mesura et apprécia pour ainsi dire la virginité. Grâce à la stabilité que lui donnèrent son mariage et son travail, Rezzori désapprit le geste de la provocation qu'il avait fréquemment esquissé en Allemagne en riposte aux attaques menées contre lui. Cela lui valut, comme il aime à le souligner, d'être apprécié pour sa jovialité, et, plus que tout, d'être considéré et accepté tel qu'il était vraiment :

L'image du Maghrébin de mauvaise fréquentation, de patronyme et de père indigne ne me colle plus à la peau. Elle ne convient plus à cet homme qui vit maintenant en Italie, qui est aimé, considéré et jouit là, tout comme d'ailleurs en Angleterre, en France et en Amérique, d'une bonne réputation d'écrivain<sup>946</sup>.

Comme il se sentit redevable à l'Italie d'un regard neutre qu'il avait pu lui-même apprécier à son arrivée, Rezzori se mit en quête du véritable visage de l'Italie. Aussi s'attachait-il à découvrir et à interroger son identité. Une telle approche l'amena à remettre en cause et à refuser les clichés avec lesquels il l'avait lui-même abordée et qu'il avait trouvés, comme

---

<sup>945</sup> SmT, p. 288. MaS, p. 352: *Das Aufsehen, das ich in Deutschland teils durch meine literarischen Arbeiten, teils durch mein privates Auftreten erregte, fiel hier weg. Ich hatte mich nicht mit einem Bild von mir in der öffentlichen Meinung herumschlagen. Es gab kein öffentliches Bild von mir in Italien.*

<sup>946</sup> SmT, p. 297. MaS, p. 364: *Das Bild des anrühlichen Maghrebiniers, Namensschwindlers und Kindesvernachlässigers löst sich von mir. Es ist nicht mehr kongruent mit dem Mann, der beliebt und geachtet in Italien lebt und dort wie in England, Frankreich und Amerika einen guten Ruf als Schriftsteller hat.*

le souligne A. Landolfi, dans la littérature allemande qui en regorge, de Goethe jusqu'à Thomas Mann :

La position de l'écrivain Gregor von Rezzori est, comme celle des autres auteurs germanophones modernes, influencée par l'exemple de ces illustres prédécesseurs<sup>947</sup>.

À ses débuts, l'écrivain niais qu'il était avait ébauché une vision « romantique, presque exotique et complètement irréaliste<sup>948</sup> » de l'Italie dont les habitants étaient déchirés selon lui entre une conscience fasciste naissante et la prétendue naïveté qu'avait décrite Goethe<sup>949</sup>. En 1978, il ne parvint pas à transmettre une image plus juste de ce pays dans le recueil intitulé *In gehobenen Kreisen* dont certains articles avaient déjà paru dans la presse allemande. Réunissant et exagérant tous les clichés et lieux communs que les voyageurs promettent à leurs clients, Rezzori y livra un portrait de l'Italie qui était en parfaite adéquation avec l'image préconçue qu'en avaient les lecteurs allemands, mais qui donc « n'existe pas<sup>950</sup> ». A. Landolfi y voit l'œuvre de l'auteur décrié par la critique pour sa tendance à simplifier les choses et à utiliser sa plume à des fins lucratives, sans se soucier de sa réputation d'écrivain.

Mais Rezzori qui apprit à aimer sincèrement sa terre d'accueil et lui voua une reconnaissance infinie parvint au fil du temps à en saisir l'essence. Une vision à l'évidence plus authentique et enfin plus personnelle émergea d'une réflexion que l'auteur développa, grâce notamment au soutien et aux éclairages de ses nombreux amis italiens de tous âges et de toutes conditions sociales. A. Landolfi en veut pour preuve le texte intitulé *Italien*<sup>951</sup> paru en 1996, premier volume d'une série de reportages que Rezzori voulait consacrer aux pays européens, mais qui s'arrêta avec le second consacré à la France. Malgré certains lieux communs et des jugements à l'emporte-pièce, en particulier sur la politique italienne<sup>952</sup>, Rezzori, fort de son expérience italienne et du recul pris en trente ans, y

<sup>947</sup> LANDOLFI, Andrea, „In italiano e meglio“, *op. cit.*, p. 59: *Auch die Stellung von Gregor von Rezzori Ŗ wie die der anderen deutschsprachigen modernen Schriftsteller Ŗ wird von solchen berŖhmten VorgŖngen beeinflusst, [...]*.

<sup>948</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>949</sup> Dans *Sur mes traces*, Rezzori décrit avec une pointe d'ironie le plaisir qu'il avait ressenti en découvrant de pittoresques paysages italiens en compagnie de sa maŖtresse, durant l'été 1939, sans avoir réellement conscience de la manière dont la situation politique évoluait. Il regagna Berlin lorsqu'on annonça que les germanophones des territoires situés à l'Est étaient enjoins de regagner le Reich. SmT, p. 186-188. MaS, p. 224-226.

<sup>950</sup> LANDOLFI, Andrea, *In italiano e meglio*“. *Gregor von Rezzoris italienische Sendung, op. cit.*, p. 63: *[...] ein Italien, das nicht existiert, sondern fŖr Leser deutscher Illustrierten erfunden wurde.*

<sup>951</sup> REZZORI, Gregor von, *Italien. Vaterland der Legenden, Mutterland der Mythen. Reisen durch die europŖischen VaterlŖnder oder wie althergebrachte GemeinplŖtze durch neue zu ersetzen sind*. MŖnchen, Bertelsmann Verlag, 1996.

<sup>952</sup> Rezzori lit dans les incohérences de la vie politique italienne les répercussions de la tendance que les Italiens ont de verser dans l'ironie. A. Landolfi trouve cette explication simpliste et fort réductrice. Le

propose des considérations sociologiques et culturelles sur la mode, les caractéristiques du peuple, le climat, l'architecture ou encore la langue qu'A. Landolfi juge pertinentes.

#### IV. 1. C. 3. c. L'attente sereine de la mort

L'ultime preuve du profond attachement de Rezzori à l'Italie, et en particulier à sa demeure toscane, réside dans sa facilité à considérer, dans ce territoire décalé, l'irréversible écoulement du temps. Comme l'Italie l'avait comblé en lui accordant un refuge paisible, à l'abri des crises historiques et géopolitiques, c'est là qu'il parvint, à l'automne de sa vie, à accepter la lente dégénérescence de son corps et la maladie qui le rattrapait désormais, sans le priver de sa vivacité d'esprit, et à attendre sereinement la mort :

En ce qui me concerne, le chirurgien m'assure que j'ai encore un peu de temps. Ce temps ne devrait plus être très long. Que l'on n'attende cependant pas de moi le sérieux moral qui sied communément à un homme au bord de la tombe. Pas d'écho ému du *memento mori* qui frappe à la porte de l'âme<sup>953</sup>.

En outre, Rezzori souhaitait que ses cendres soient dispersées près des trois tilleuls qu'il avait lui-même plantés symboliquement pour ses trois fils, nés comme lui ailleurs, en contrebas de la tour de sa demeure où il avait coutume d'écrire. Peut-être peut-on y lire son désir d'enraciner leur histoire commune dans cette terre d'accueil à laquelle il se trouva ainsi relié à jamais et qu'il avait du reste fini par considérer comme sa seconde patrie parce que lui, le nomade, l'avait librement choisie et était entré en harmonie avec elle :

B. me demande si j'aime l'Italie, je réponds avec émotion que j'ai perdu mon pays d'origine et ai trouvé ici une patrie. (Mon pathos passe bien en italien)<sup>954</sup>.

#### IV. 1. C. 4. Une déterritorialisation créatrice

L'insistance avec laquelle Rezzori répète, jusque dans *Sur mes traces*, sa capacité à rompre avec tout espace en vertu de sa conscience aiguë de l'éclatement du temps et de l'inconstance qui en découle nous oblige à nuancer malgré tout cette adéquation apparemment parfaite entre un individu né aux confins de l'Europe et rejeté à la marge de la société allemande et l'Italie.

---

critique s'offusque en outre du traitement superficiel que l'auteur réserve au terrorisme des années 1970 et 1980 en l'interprétant comme une simple farce sociale.

<sup>953</sup> MV, p. 394. GG, p. 253: *Was mich betrifft so hat's nach Versicherung des Chirurgen noch eine Weile. Sie mag nicht lange sein. Indes erwarte man von mir nicht den sittlichen Ernst der einem Mann am Rande seiner Gruft herkömmlicherweise ansteht. Kein erschütterndes Echo auf das dumpfe Anpochen des memento mori ans Gemüt.*

<sup>954</sup> MV, p. 342. GG, p. 219: *Wenn B. mich fragt ob ich Italien liebe antworte ich ergriffen: Ich habe meine Heimat verloren und ein Vaterland gefunden. (Mein Pathos passt gut ins Italienische).*

Sans doute l'émotion et la reconnaissance qu'il a ressenties au moment de rendre hommage à l'Italie l'aidèrent-elles lors de la rédaction de ses mémoires à refouler l'image de Czernowitz, qui, comme nous l'avons déjà souligné, n'eut de cesse de le rattraper durant toute sa vie. À défaut de se substituer entièrement à sa ville natale, unique et irremplaçable, le refuge toscan périphérique revêtit pourtant une fonction centrale. Rezzori y conféra une place essentielle à l'écriture qui rythma dorénavant complètement sa vie et lui donna enfin une substance au terme de multiples errances. Cela confirme la thèse de l'influence et du pouvoir créatif des marges dans le contexte global d'éclatement du réel et de la remise en cause des anciens centres formulée par B. Westphal.

#### IV. 1. C. 4. a. La confirmation d'une vocation : une identité d'écrivain

##### - La percée de Rezzori en Italie

Cette évolution s'explique par des raisons concrètes. Grâce à son épouse, héritière d'une grande famille italienne, Rezzori y fut délivré de toute contingence matérielle. Lui qui, la cinquantaine passée, saisit qu'il n'avait encore rien réalisé d'important put se concentrer sur l'écriture et élaborer sereinement des projets littéraires complexes. Il aborda enfin l'écriture comme une mission. Il s'efforça de la remplir humblement en s'astreignant à une rigueur et à une discipline auxquelles il ne renonça plus jamais<sup>955</sup>.

Ainsi conforté dans son entreprise littéraire, Rezzori fit l'expérience d'un déclic. L'Italie fut le théâtre d'une confirmation déterminante : il s'y accomplit en tant qu'écrivain. En effet, c'est là qu'il rédigea ses principales fictions, dont il fait l'inventaire<sup>956</sup> dans *Sur mes traces*, ainsi que sa trilogie autobiographique.

Ensuite, l'Italie joua également un rôle déterminant parce qu'elle réserva un accueil favorable aux différents textes de Rezzori. Grâce à A. Landolfi dont il salua la finesse, ses productions furent rapidement traduites en italien<sup>957</sup>. Notons aussi que C. Magris avait inclus *Une hermine à Tchernopol* dans *Le Mythe et l'Empire dans la littérature*

<sup>955</sup> Dans *Murmures d'un vieillard*, Rezzori dit son désir et son besoin d'écrire que la maladie et le temps qui s'écoule exacerbent. Aussi l'auteur confesse-t-il cette permanente renaissance de l'écriture après les attaques de la maladie : « L'agitation grandit avec la guérison. L'esprit est gagné par une impatience qu'il prend pour le bondissement de la danse. [...] La mission créatrice se manifeste de nouveau ». MV, p. 50. GG, p. 29-30: *Mit der Genesung steigert sich die Unrast. Der Geist gerät in einen Zustand der Ungeduld der er für tänzerische Beschwingtheit hält. [...] Der Schöpfungsauftrag meldet sich wieder.*

Quant aux périodes de stérilité, il les comble en lisant plusieurs heures par jour.

<sup>956</sup> Rezzori cite *Abel, Mémoires d'un antisémite*, la traduction en italien d'*Edipe à Stalingrad* et « [sa] nouvelle préférée : *Le Cygne* ». SmT, p. 296. MaS, p. 362.

<sup>957</sup> *Edipe à Stalingrad* fut le premier texte de Rezzori traduit en italien. C'est grâce à la traduction de *Une hermine à Tchernopol* que Rezzori perça en Italie.

*autrichienne moderne*<sup>958</sup> dès 1966. Il attira l'attention des lecteurs sur cet auteur mitteleuropéen installé en Italie en le situant le premier dans une longue tradition d'auteurs autrichiens de renom tels que Robert Musil et Joseph Roth.

Rezzori conquiert une identité grâce à l'écriture qu'il pratiqua avec abnégation et qui donna un réel fondement à son existence. Preuve s'il en est, son nom, qui lui conférait un certain prestige, l'emportait en Italie largement sur son image à laquelle on n'accordait guère plus d'intérêt. Elle tendait à s'effacer alors qu'elle avait été prédominante et avait paralysé Rezzori en Allemagne.

### - Un succès international

Le succès qu'il remporta en Italie et qui y facilita son intégration en appela d'autres. De fait, son œuvre commença alors aussi à être traduite et diffusée dans d'autres espaces non germanophones, d'abord, grâce à l'influence de Beatrice Monti delle Corte, aux États-Unis, où Elie Wiesel salua notamment son roman *Abel*<sup>959</sup>, et en Angleterre, puis en France. Gilbert Ravy rappelle les différentes étapes de la diffusion des œuvres de l'auteur en France. Rezzori y fit une entrée remarquée grâce à la traduction du roman *Une hermine à Tchernopol* chez Gallimard. Il fallut ensuite attendre les années 1990 pour découvrir d'autres textes de l'auteur, d'abord *Mémoires d'un antisémite*<sup>960</sup> aux éditions de L'Âge d'Homme et *Œdipe à Stalingrad* chez Salvy qui publia ensuite également *Neiges d'antan* en 1993. Ce premier volume autobiographique provoqua « un déclic chez les lecteurs français devenus brusquement attentifs à celui qui semble resurgir d'une Europe disparue et qui attise une fois de plus leur intérêt pour ce qui vient du monde, déjà si exotique à

<sup>958</sup> **MAGRIS, Claudio**, *Le Mythe et l'Empire dans la littérature autrichienne moderne*, op. cit.

<sup>959</sup> Il s'agit de la critique extrêmement positive qu'E. Wiesel publia lors de la parution de *La mort de mon frère Abel* en anglais. Il rend hommage à Rezzori qu'il considère comme un grand romancier. Selon lui, il sut rendre compte de la disparition d'un monde après 1945 en décrivant la quête identitaire et les déboires scripturaires d'un narrateur désireux de saisir l'indicible de l'Histoire : « Si la grandeur d'un roman se mesure à ses obsessions, à ses personnages et avant tout à son ton, *La mort de mon frère Abel* est à n'en pas douter ce que l'on appelle un grand roman ».

**WIESEL, Elie**, *Krieg und Erinnerung. Klagelied für ein längst gestorbenes Europa*, in *die horen*, op. cit., p. 79-80, ici p. 79: *Wenn die Größe eines Romans sich an seinen Obsessionen, seinen Figuren und vor allem an seinem Ton bemessen lässt, dann handelt es sich bei Der Tod meines Bruders Abel fraglos um einen großen Roman. [...], Rezzori befasst sich mit den wichtigsten Problemen unserer Zeit.*

<sup>960</sup> L'œuvre, qui, tout comme aux États-Unis, retint l'attention à cause de son titre provocateur, fut saluée par la critique française. Cette dernière souligne la finesse dont Rezzori fit preuve en tentant de montrer les mécanismes de la tentation antisémite au vingtième siècle.

G. Ravy reprend notamment deux commentaires d'un article que *La Croix* consacra au roman de Rezzori le 01.09.1990 : « [...] certainement, et de loin, le livre le plus intelligent écrit sur un thème des plus délicats, [...] [on est] un peu stupéfié de voir un écrivain se déplacer avec une telle aisance sur un terrain aussi miné ». Cité par **RAVY, Gilbert**, *Rezzori et la France*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54, op. cit., p. 41-58, ici p. 44.

leurs yeux, de l'ancienne Autriche-Hongrie<sup>961</sup> ». Vint ensuite en 1997 la parution du roman *La mort de mon frère Abel* rejeté par les lecteurs français en raison de sa complexité. Grâce à la traduction du court récit intitulé *Le Cygne* en 2006, à celle de *Murmures d'un vieillard* en 2008 et à la nouvelle traduction en 2011 du roman *Une hermine à Tchernopol*, le public français a maintenant accès aux principaux textes de l'auteur.

On en conclut que le nomade Rezzori a réussi à franchir de nouvelles frontières. Dotée d'une force transgressive, l'écriture les a transformées en seuils libérateurs. Grâce à elle, l'auteur parvint à dessiner lui-même son propre territoire, qui s'avère diffus, car il se déploie, au fil des méandres d'une œuvre riche et complexe, dans le champ constitué par ses lecteurs dans différentes aires linguistiques.

#### IV. 1. C. 4. b. La réorientation de l'écriture

À l'abri dans la tour de sa maison qu'il dédia à ses travaux d'écriture, Rezzori put alors envisager différemment son entreprise et lui assigner d'autres buts que ceux qu'il avait poursuivis auparavant en Allemagne. Profitant de la distance qui le séparait à la fois de ce pays qui l'avait marginalisé et des événements dramatiques du XX<sup>ème</sup> siècle, l'auteur atteignit une forme de neutralité. Elle lui permit de réorienter et de nuancer sa manière de considérer son époque, et, en conséquence, celle aussi de livrer et de formuler ses opinions. Le retour précoce et artificiel à une normalité de façade qu'effectua l'Allemagne dans les années 1950 avait indigné Rezzori. Il avait suscité son incompréhension devant un tel refoulement du passé, qui, à ses yeux, compromettait l'avenir du pays. Dans ces conditions, l'écriture n'avait été qu'une sorte de déversoir. Il l'utilisait pour combattre la rancœur que lui inspirait la réalité. La lecture du roman *Œdipe à Stalingrad*, premier texte rédigé après 1945, fait apparaître qu'elle était telle une arme que l'auteur maniait contre une réalité qu'il abhorrait et qui le rejetait, mais aussi contre tous ceux qui se résignaient à ce mensonge et à ce vide, au lieu de faire preuve d'esprit critique :

La haine tenait ma plume. Je me vengeais. Me vengeais de la monstruosité de l'existence humaine. De la bêtise qui nous submerge. Et de ses conséquences : la bassesse<sup>962</sup>.

Son écriture qui dénonçait les travers de la société allemande et son désir de fuir le passé l'avait donc amené à ériger des obstacles entre lui et les autres, nourrissant ainsi leur

---

<sup>961</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>962</sup> SmT, p. 245. MaS, p. 296: [...] *befeuert von meinem Hass. Ich nahm Rache. Rache an der Ungeheuerlichkeit der menschlichen Existenz. Rache an der Dummheit, die uns beherrscht. An deren Folge: der Niedrigkeit.*

hostilité à son encontre. Comme il était enfermé dans le rôle d'un juge intransigeant dont la voix ne portait pas, l'écriture traduisait son isolement et la colère qui en résultait :

Me vengeais de moi-même et de mon impuissance. Le ressort de mon écriture, c'était la haine du moraliste<sup>963</sup>.

En Italie, elle revêtit une nouvelle dimension. Libéré des tensions qui l'avaient paralysé en Allemagne, Rezzori put y aiguïser son regard. L'écriture y acquit une signification fondamentale parce qu'elle était un espace décalé où Rezzori apprit à considérer de manière plus juste le monde. Il redécouvrit un moyen d'accéder à la réalité sans subir ses assauts ni ses incohérences, grâce à l'écriture entamée dans un ailleurs qui l'avait affranchi de tout attachement à un territoire dont les manquements l'avaient lui-même déchiré directement auparavant, mais qu'il pouvait désormais exprimer et affronter sans crainte. L'auteur parvint enfin à rendre les armes et à substituer une réflexion plus profonde sur l'Histoire au mode de la provocation qu'il avait dû adopter auparavant en Allemagne.

#### **IV. 1. C. 4. c. La nécessité de l'écriture autobiographique en terre périphérique**

Enfin, l'Italie amena Rezzori à se concentrer sur son propre cheminement, sur ses errances et sur son identité. Après s'être longtemps refusé à satisfaire aux exigences de l'écriture référentielle de soi, Rezzori ressentit en Italie la nécessité de se pencher sur son histoire personnelle.

Il y entama son entreprise autobiographique avec *Neiges d'antan* et y rédigea ensuite *Retour à Tchernopol*, un texte dont nous avons montré la valeur symbolique de texte-seuil dans la mesure où il l'aida d'abord à achever le long processus de la perte de sa terre natale, au lendemain de son voyage à Czernowitz en 1989, puis à poursuivre sa réflexion identitaire, au regard de sa déterritorialisation, dans *Murmures d'un vieillard* en 1994 et dans *Sur mes traces* en 1997. Bien qu'il ne faille pas négliger le recul temporel que l'auteur a pris, c'est un ailleurs qui mit fin à son exil hors de lui-même en l'incitant à interroger son histoire personnelle.

L'Italie constitua un territoire de substitution singulier en ce qu'elle favorisa l'écriture autobiographique qui répond à la définition de l'entre-deux que propose B. Westphal en s'appuyant sur les travaux de G. Deleuze et de F. Guattari.

En Italie, Rezzori était bien arrivé « à un point situé entre le centre et la périphérie, à une zone de contact hétérogène qui se trouve à la croisée [d'] un centre qui se dissipe et [d']

---

<sup>963</sup> SmT, p. 245. MaS, p. 296: *Rache an mir selbst in meiner Ohnmacht. Was mich zum Schreiben trieb, war der Hass des Moralisten.*

une périphérie qui s'affirme<sup>964</sup> ». En effet, il put y reconsidérer ses anciens territoires ou centres identitaires (Czernowitz, Vienne, Berlin et Hambourg) dont l'éclatement l'avait déstabilisé. Il y perçut plus que nulle part ailleurs, tel le passant à l'âme arlequine que G. Perec<sup>965</sup> a décrit, toutes les contradictions de son être qui se sont accumulées au gré des épreuves et des changements intervenus et qui ont forgé l'identité de Rezzori selon une série de lignes de fuite. Or, dans cet espace médian « inexploré, absent de toutes les cartes et qu'aucun atlas ni voyageur ne décrivent<sup>966</sup> » et que l'écriture de soi fait émerger, l'auteur, lui-même « suspendu, comme en équilibre dans son mouvement<sup>967</sup> » comprit qu'elle avait toujours été et qu'elle resterait en suspens.

Rezzori ne réussit ni à contester ni à dépasser son décentrement spatial puisque son nouveau point de positionnement n'était pas la synthèse claire et maîtrisée de ses divers centres, tous révoqués en doute, et d'une périphérie italienne, ni de son identité et de l'altérité qu'il avait explorée. Au contraire, il le revendiquait.

D'une part, il renonça à hiérarchiser les différents espaces qu'il avait parcourus, sans jamais parvenir à s'y intégrer. D'autre part, il entretint lui-même sa propre dynamique de mouvement, en relativisant le pouvoir de l'écriture. L'auteur reconnaissait avec humilité que son autobiographie n'était pas un écrin prêt à contenir toute sa vie et à en révéler la cohérence, car elle ne lui permit nullement de se réapproprier ses espaces identitaires perdus, c'est-à-dire une place évidente, incontestable et permanente dans le monde :

Je crois qu'un écrivain est toujours un « ex », peu importe la réalité qu'il considère. Il ne croit jamais pouvoir en disposer<sup>968</sup>.

La déterritorialisation que Rezzori décrit n'était pas la seule conséquence de l'éclatement du monde qu'entraînèrent les différentes césures géopolitiques. Fragilisés par l'absence d'ancrage géographique et par la remise en cause d'anciennes valeurs culturelles et politiques, les individus sont aussi victimes d'un délitement d'ordre intérieur synonyme de crise identitaire.

---

<sup>964</sup> WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique*, op. cit., p. 117.

<sup>965</sup> PEREC, Georges, *Espèces d'espaces*. [1974] Paris, Galilée, 1985, p. 14 : « Errants sans racines fixes, nous sommes tous devenus des passants à l'âme arlequine, associant et mêlant les esprits des lieux où nous passâmes, bien ou mal ».

<sup>966</sup> SERRES, Michel, *Atlas* [1994]. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 64.

<sup>967</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>968</sup> REZZORI, Gregor von, in MAGRIS, Claudio, *Ex Europa*. Ein Gespräch mit Gregor von Rezzori, in *die horen*, op. cit., p. 34-39, ici p. 38: *Ich glaube, ein Schriftsteller ist in gewisser Weise stets ein Ex-, auf welche Wirklichkeit er sich auch immer beziehen mag; er glaubt nie daran, sicher über sie verfügen zu können.*

Il est frappant de constater que c'est dans *Neiges d'antan*, le premier volet de son triptyque autobiographique où il privilégie le portrait des êtres qui l'avaient profondément marqué et où il ne se livre que de manière indirecte que Rezzori met le plus fortement l'accent sur les effets dévastateurs d'un tel processus. Ce choix n'est pas anodin. Il exprime la volonté de l'auteur de rendre compte de la désagrégation que subirent ses parents. Membres d'un monde dont ils vécurent directement la destruction à partir de 1914, ces êtres désorientés se révélèrent incapables de figurer des exemples positifs pour l'héritier d'un univers disparu. L'analyse de la déchéance des figures parentales est selon nous la condition préalable à la réflexion que Rezzori entend mener sur son propre cheminement dans le cadre de l'écriture autobiographique, car ces deux êtres incarnaient finalement des victimes passives de la négativité qui avait logiquement menacé d'entamer d'emblée la force de résistance de l'auteur appelé à se définir par rapport à cette faille initiale que les autres césures qu'il vécut ultérieurement ne firent que renforcer. Il lui fallait donc se confronter à leur errance pour mesurer le danger d'effacement auquel il était lui-même exposé et pour nourrir l'espoir de résister à ses déchirures et à l'Histoire.

#### **IV. 2. Décentrement intérieur : la précarité des modèles identitaires**

##### **IV. 2. A. La stratégie d'auto-marginalisation : le rejet de l'Autre, symbole d'un monde hostile**

Réduits à une existence insignifiante après 1918, les parents de l'auteur furent incapables de se confronter à la nouvelle réalité. Ils prirent multiplièrent les obstacles entre eux et le monde, persuadés d'ériger ainsi de solides remparts contre les attaques préjudiciables que les éléments extérieurs menaçaient de porter contre eux.

##### **IV. 2. A. 1. Un isolement géographique : le retranchement dans la sphère privée**

Aveuglés par le statut de victimes qu'ils revendiquaient en vertu de l'injustice subie, à leurs yeux, en 1914, les parents de Rezzori s'octroyèrent le droit de diaboliser tous les individus appartenant à cette réalité recomposée.

Le premier élément qui contribua au renforcement de la dichotomie entre le domaine intime et le monde extérieur voulue par ces individus déstabilisés dans le but de se défendre consista logiquement en l'isolement géographique de la famille.

Les parents de l'auteur ne s'établirent pas dans le centre de Czernowitz, car une telle décision aurait pu être perçue comme la manifestation de leur désir de se rapprocher du

cœur d'un univers en cours de redéfinition et de l'appriivoiser. Au contraire, ils s'en désolidarisèrent en s'obstinant à vivre dans une propriété située symboliquement à la périphérie de la cité :

La maison et le jardin se trouvaient à la lisière de la ville, sans appartenir tout à fait à un domaine ou à un autre<sup>969</sup>.

La distance concrète qu'ils mirent entre leur univers privé et Czernowitz les berçait dans l'illusion de puiser force, sécurité et sérénité dans leur retraite qu'ils imaginaient hermétique à toute tension et à toute transformation émanant de l'extérieur. De fait, l'avantage immédiat qu'ils retirèrent d'un tel décalage géographique résidait dans la possibilité de réduire de manière drastique les contacts avec les éléments étrangers. Les parents appliquèrent avec la plus grande rigueur ce précepte censé garantir la cohésion de leur monde à l'organisation de la vie de leurs enfants. Pour que ces derniers puissent grandir paisiblement, il fallait les couper du monde extérieur. Aussi interdiction leur était-elle faite de franchir le portail de la propriété. Toute tentative de tisser des liens avec d'autres enfants était vouée à l'échec devant les recommandations de prudence formulées par leur mère qui s'érigait en gardienne impitoyable du foyer et infligeait de sévères punitions en cas de désobéissance. Issus de la sphère extérieure, de tels camarades représentaient des menaces potentielles. En initiant Rezzori et sa sœur à des idées ou à des pratiques différentes de celles admises dans le microcosme familial, ils auraient pu exercer une influence néfaste sur Gregor et Ilse. Ces derniers auraient eux aussi pu être attirés et corrompus par une altérité qui aurait menacé directement l'équilibre de leur existence en vase clos.

Il nous faut préciser que la peur qui dictait à la mère de l'auteur une conduite aussi intransigeante n'était pas seulement motivée par son désir de soustraire ses enfants au pouvoir des nouvelles autorités et de l'élite roumaine qui jouaient désormais un rôle clé à Czernowitz. Son angoisse était si aveugle que la réalité qu'elle écartait farouchement risquait, dans sa perspective, non seulement de pervertir l'esprit de sa progéniture, mais même de l'agresser physiquement, au point de l'infecter et de la dégrader à l'instar d'une maladie vicieuse et redoutable :

Il lui semblait évident que cette population en guenilles, sale, toussant, crachant, et pissant sur les poteaux, se composait de porteurs de bacilles militants. En conséquence, on réduisit

---

<sup>969</sup> NA, p. 261. BS, p. 207: *Haus und Garten lagen am Rand der Stadt, ohne zum einen oder andern gänzlich zu gehören.*

de façon draconienne toute possibilité pour nous d'entrer en contact avec qui que ce fût, ce qui était absurde<sup>970</sup>.

Il est intéressant d'observer les conséquences contradictoires d'un tel repli sur le cercle intime mené contre la déliquescence du monde extérieur.

Trop naïfs pour sonder les changements qui poussaient leurs parents à décréter un tel agencement de leur existence, les enfants se sentaient accablés par le poids de leur isolement qui les empêchait de satisfaire une curiosité et une soif de découverte naturelles à leur âge :

Je ne connais pas d'enfant qui ait grandi dans un isolement pareil au nôtre [...]. Nous n'étions jamais laissés sans surveillance, fût-ce pour un instant<sup>971</sup>.

Comme leur désir instinctif de se tourner vers de nouveaux horizons indispensables à leur épanouissement était brimé, ils ressentaient le retranchement qu'avaient ordonné leurs parents comme une entrave à leur bonheur d'enfants. C'est pourquoi Rezzori n'hésite pas à recourir au champ lexical de la captivité pour rendre compte de l'oppression dont lui et sa sœur souffrirent dans ce cadre réduit et régi par des lois implacables :

Nous étions enfermés dans notre jardin comme dans une réserve, aussi isolés de la ville que de ces prés et de ces champs qui ne nous appartenaient pas, ... [...]<sup>972</sup>.

Convaincus de sauver leur innocence et leur pureté en les coupant du reste du monde, leurs parents envisageaient quant à eux la situation d'une manière radicalement différente. Leur stratégie d'auto-marginalisation leur permettait de penser qu'ils avaient réalisé leur rêve de s'extraire du présent, afin de vivre en autarcie.

Deux autres éléments furent mis en œuvre pour compléter l'arsenal destiné à combattre les attaques perpétrées par le monde extérieur : le culte du monde occidental et la défense de la langue allemande érigée en refuge.

Le but poursuivi était évident. Il s'agissait pour les proches de Rezzori de mettre entre parenthèses la réalité de l'après-guerre dont ils rejetaient les codes et les valeurs en réaffirmant la singularité et la force de l'héritage germanophone qui s'exprimaient précisément à travers la culture et une langue occidentales. En cultivant leur différence

---

<sup>970</sup> NA, p. 115. BS, p. 95: *Überdies erschien's ihr offensichtlich, dass das zerlumpfte, ungewaschene, hustende, spuckende, jeden Zaunpfahl anpischende Volk aus militanten Bazillenträgern bestand. Uns wurden folglich alle Möglichkeiten, mit Menschen in Berührung zu kommen, auf ein absurdes Mindestmaß beschränkt.*

<sup>971</sup> NA, p. 115. BS, p. 95: *Ich kenne keine Kinder, die [...] in ähnlicher Isolierung aufgewachsen wären wie wir. Niemals waren wir auch nur einen Augenblick ohne Aufsicht.*

<sup>972</sup> NA, p. 262. BS, p. 207: *Wir waren in unserem Garten eingeschlossen wie in einem Gehege, gegen die Stadt so abgesperrt wie gegen jene Wiesen und Felder, die nicht uns gehörten [...].*

dans laquelle ils puisaient un sentiment de supériorité et en idéalisant le passé germanophone de la région, ils entendaient suspendre le temps. Manifester leur attachement pour cet ordre révolu revenait à ignorer les césures et les changements intervenus.

#### **IV. 2. A. 2. Le culte de l'Ouest**

C'est le père de l'auteur qui, dans l'univers clos de la demeure familiale, s'imposa en magistral chef d'orchestre de l'opération consistant à affirmer les traditions occidentales destinée à nier la nouvelle donne. Ce faisant, il renforçait l'antagonisme entre une cité en proie au changement et à un avenir incertain et son univers personnel dans lequel il vivait à rebours, comme le prouvent à la fois ses habitudes et sa mentalité.

Le père de Rezzori cultivait un anachronisme censé lui servir d'arme de défense contre les mutations à l'œuvre dans le présent par son choix de perpétuer à dessein des gestes appris en Autriche.

En faisant venir de Vienne et de Londres tous les objets dont il avait besoin pour accomplir ses activités et agrémenter son intérieur, il maintenait, d'une part, un lien concret avec sa terre natale. Il refusait de se satisfaire d'objets produits à Czernowitz pour éviter que l'esprit de leurs concepteurs ne pénètre dans son monde privé où il s'efforçait pour ainsi dire de reproduire à l'identique le cadre où il avait grandi. Il manifestait de la sorte symboliquement son attachement et sa fidélité à ses origines. Il lui fallait se montrer intransigeant sur l'authenticité des éléments dont il dotait son univers pour éviter qu'il ne soit dénaturé par des composantes bucoviniennes. Le style de vie élaboré exclusivement à partir de produits d'importation prouvait sa condamnation de tout mélange, d'une réalité hybride qui aurait été non seulement une faute de goût, mais aussi une mésalliance.

D'autre part, le père de l'écrivain témoignait également de son profond mépris envers le monde oriental, en répétant des gestes qui reflétaient, dans sa perspective, une richesse dont les autochtones en Bucovine ne pouvaient quant à eux guère se prévaloir.

En effet, l'auteur dresse le portrait d'un être d'un extrême raffinement dont le goût ostentatoire du luxe et de l'élégance procédait de son éducation. Ce dernier se manifestait jusque dans le moindre détail de son quotidien. De l'emploi de rasoirs marqués du jour auquel ils devaient être employés (celui du dimanche était damasquiné d'or) aux commandes régulières d'une profusion de boîtes de pastel, de « pinceaux à huile dont les soies étaient solidement fixées par des fourreaux métalliques à des manches étroits taillés en biseau dans leur partie supérieure [...] [et de] pinceaux à aquarelle aux abondants poils

de martre disposés en forme de cœur et à pointe effilée, si adroitement enfoncés dans des plumes d'oie, grâce à des fils de soie rouges et laqués, que l'on croyait reconnaître la main de maîtres chinois<sup>973</sup> » et de papiers fabriqués à la main, en passant par le développement d'une impressionnante collection d'objets d'art et « d'instruments de chasse en tous genres<sup>974</sup> », l'utilisation d'objets si coûteux fabriqués en Europe de l'ouest lui était dictée par une obsession, à savoir son exigence de perfection : « Son sens de la qualité était aigu en tous domaines, [...] »<sup>975</sup>. Or, l'ambition d'atteindre un tel idéal l'obligeait à ignorer la réalité de Czernowitz. Située aux confins de l'Europe, la Bucovine était incapable, à ses yeux, de définir par elle-même un modèle d'un niveau équivalent au sien, et encore moins de le dépasser.

Sa crainte d'y être « coupé de ses sources d'approvisionnement<sup>976</sup> » qui le poussait à effectuer des achats compulsifs montrait que cette région où il avait essuyé un sévère déclassement synonyme d'humiliation ne parviendrait pas, selon lui, à progresser, en dépit du renouveau politique. De son point de vue, elle était marquée d'une tare indélébile qui la condamnait à rester dans l'ignorance et par conséquent à se contenter de jouer les seconds rôles.

Une telle vision nous semble symptomatique de la confusion du personnage. En revendiquant son héritage, il croyait pouvoir se raccrocher à un prestige et à un esprit autrichien intemporels, donc hermétiques aux changements intervenus depuis 1914 qui remettaient en cause l'omnipotence de l'ancien modèle autrichien, mais qu'il s'obstinait pour sa part à relativiser de la sorte.

Sa pédanterie s'inscrivait dans la même logique. Certes, cet homme cultivé aux goûts éclectiques qui fréquentait le théâtre allemand de Czernowitz avec son épouse forçait le respect. Il n'empêche que l'auteur explique *a posteriori* l'étalage vaniteux de savoir auquel son père se livrait comme une riposte dérisoire aux agressions du réel. Il en veut pour preuve une conversation qu'il avait eue avec lui lors d'un séjour à Czernowitz alors qu'il était déjà pensionnaire d'un établissement scolaire censé lui inculquer une solide culture germanophone. Curieux de mesurer les progrès de l'écolier, le père s'adressa à lui en latin.

---

<sup>973</sup> NA, p. 197. BS, p. 153: *Es türmten sich die Schachteln mit mehlig fetten Pastellstiften, [...]; in Dutzenden bündelten sich Ölpinsel, deren Borsten staunenswert fest und ordentlich mittels Metallklammern an den schlanken, oben abgeflachten Stiefeln befestigt waren, oder Aquarellpinsel, deren üppig herzförmig angesetztes und an der Spitze fadenfein auslaufendes Marderhaar so sauberlich mit roten, gelackten Seidenfäden festgeschnürt in Federkielen steckte, dass man die Hand chinesischer Meister zu spüren meinte.*

<sup>974</sup> NA, p. 197. BS, p. 154: *seine Waffen und das vielerlei Jagdgerät.*

<sup>975</sup> NA, p. 196. BS, p. 153: *In allem war sein Qualitätssinn unerbittlich.*

<sup>976</sup> NA, p. 196. BS, p. 153: *[...], als müsse er in einer so entlegenen Weltgegend wie der Bukowina jederzeit befürchten, von seinen Bezugsquellen abgeschnitten zu werden.*

Cet épisode revêt une dimension symbolique. Si l'enfant avait donné le change, son père l'aurait adoubé parce qu'il aurait prouvé sa capacité à s'approprier à son tour la culture occidentale qui avait prospéré à partir de cette langue ancienne originelle.

L'échec du fils à surmonter cette épreuve constitua une rupture qui faisait écho à l'actualité. Il montrait que le descendant, né pour sa part à Czernowitz, n'était pas parvenu à s'inscrire dans la tradition culturelle qui définissait son père. Incapable de reprendre à son compte et d'assumer l'héritage paternel, le fils rompait d'une certaine manière la chaîne générationnelle. *A contrario* sa réussite aurait livré au père la preuve irréfutable de la continuité des références occidentales. Il aurait pu l'interpréter comme une victoire symbolique sur les récents bouleversements géopolitiques qui l'avaient fragilisé. La sentence qu'il prononça à l'issue de l'évaluation nous permet de mesurer son aveuglement. Au lieu de se rendre à l'évidence de l'inéquation de son modèle à la nouvelle situation que suggérait l'échec de son fils appelé à devenir un acteur d'une réalité métamorphosée, il resta convaincu que la maîtrise du latin permettrait à son fils de venir à bout de n'importe quelle situation : même en Chine, il pourrait demander de l'aide à des missionnaires en s'adressant à eux en latin. L'exemple improbable cité par le père pour condamner la défaillance pourtant prévisible de son fils éclaire ses propres contradictions, tiraillé qu'il était entre son désir de continuer à privilégier la culture occidentale, comme si elle était encore une valeur-refuge idéale, et sa conscience inavouée de ses limites.

L'enjeu de la mise en exergue permanente du modèle germanophone, ou, plus généralement, occidental grâce à laquelle le père de Rezzori réécrivait une réalité trop accablante. Ce dernier luttait ainsi pour sa survie, car se replier sur l'espace familial qu'offraient le schéma de pensées et les valeurs de l'Occident lui donnaient en quelque sorte l'illusion de retrouver ce qui fondait son identité. K. Jastal tire la même conclusion : « l'ancrage dans la civilisation occidentale est la seule chance qu'ont les Rezzori de prétendre à une identité qui leur apparaisse acceptable<sup>977</sup> ».

Selon nous, le père de l'auteur se recentrait par ce biais sur lui-même dans l'espoir de préserver son intégrité<sup>978</sup>.

---

<sup>977</sup> JASTAL, Katarzyna, *Erzählte Zeiträume*, op. cit., p.180: [...] bildet die Verwurzelung in der westlichen Kultur für die Rezzoris die einzige Chance einer für sie akzeptierbaren Identität.

<sup>978</sup> Ce semblant de sérénité transparaisait du reste dans l'organisation de son quotidien. Ses journées se déroulaient de manière quasi mécanique. Il s'obligeait à accomplir chaque jour toute une série de gestes et d'activités, créant ainsi lui-même une continuité appréciable dans la sphère privée alors que le monde extérieur était plongé dans le chaos. Par de tels rituels, « il prenait joyeusement possession du monde<sup>978</sup> ». NA, p. 190. BS, p. 147: [...], wartete ich schon [...] auf den Beginn des täglichen Rituals seiner frohsinnigen Weltbesitzergreifung.

De fait, la référence constante à ce socle de codes et d'habitudes le mettait au défi de se conformer à son idéal, c'est-à-dire à rechercher l'excellence dans son quotidien, pour se démarquer de la banalité entraînée par la dégradation et par l'uniformisation des mœurs et des modes de pensée. En outre, la revendication de l'originalité que lui conférait cette tension vers l'élégance et la perfection l'aidait à redevenir maître de lui-même. Par ce biais, il adoptait une posture à la fois réconfortante, car immuable, et valorisante. Il s'identifiait tant à cette référence qu'il avait la prétention d'être lui-même la parfaite incarnation de ce modèle. Alors que les circonstances avaient désubstantialisé son statut social et politique dans le domaine public, il se voyait investi d'une mission susceptible de redonner un sens à son existence : demeurer en Bucovine, pour manifester, par sa seule présence et par son rejet de tout élément exogène à son schéma, sa conviction d'être le détenteur d'une dynamique intellectuelle infiniment supérieure à celle, chaotique et dévastatrice, des récents événements politiques.

Autrement dit, le père de l'auteur conférait à sa prétendue entreprise civilisatrice une dimension messianique qui lui donnait l'impression de poursuivre un but précis, en dépit de l'incertitude et de l'instabilité de cette période. Il la justifiait certes par le rôle bénéfique que l'ancienne élite germanophone avait joué, selon lui, dans les confins de l'empire habsbourgeois<sup>979</sup>. Mais, il usait d'un autre argument censé être encore plus percutant : l'élitisme dû à la naissance. Le fait d'appartenir à l'aristocratie constituait, dans sa perspective, une double garantie.

D'une part, l'éducation que ses membres avaient reçue les obligeait à faire preuve d'élégance et de noblesse en toute circonstance. En vertu de cet impératif que les aristocrates respectaient pour se montrer dignes de leur rang, ils incarnaient naturellement, pour le père de l'auteur, la forme la plus aboutie de la civilisation occidentale.

D'autre part, une telle appartenance lui permettait de miser sur l'acte fondamental, dans ce milieu, de la transmission des valeurs de génération en génération. Il était du devoir des

---

<sup>979</sup> Nous avons déjà étudié la posture post-colonialiste du père de Rezzori que traduisait sa maxime favorite : « On nous a laissés ici pour servir d'engrais culturel ». NA, p. 219. BS, p. 172: *Wir sind hier als Kulturdünger zurückgelassen worden.*

Elle résulte des préjugés et de la morgue de l'ancienne élite germanophone qui idéalisa sa splendeur passée. Nous rejoignons l'analyse de V. Glajar qui résume l'enfermement de ce groupe dans le culte du passé dont il taisait les insuffisances et les injustices de la manière suivante : « Rezzori expose le schéma de pensées dans lequel il a été élevé : la valorisation de la culture et de la civilisation occidentale / allemande aux dépens des cultures orientales – des croyances reposant sur la domination politique et culturelle des Autrichiens en Bucovine ».

**GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*, op. cit., p. 25: *Rezzori exposes the way of thinking in which he was brought up: the valorization of the Western / German culture and civilization at the expense of Eastern cultures & beliefs based on the political and cultural domination of the Austrians in Bukowina.*

héritiers de perpétuer les traditions familiales, donc le mythe de la civilisation occidentale. En effet, le père de l'auteur plaça tous ses espoirs dans ses enfants, accordant une attention particulière à leur formation.

Toutefois, le fils ne répondit pas aux attentes du père, révélant ainsi la friabilité du système de protection que ce dernier avait élaboré. Outre sa paresse innée qu'il admet volontiers, Rezzori se heurta à un autre obstacle qui l'empêcha de s'élever au niveau fixé par son père : la réalité décevante des établissements scolaires censés inculquer des principes aux héritiers. Loin d'être des espaces stimulant les talents et la curiosité des élèves, ils les confrontaient à une relative médiocrité intellectuelle, au vice, voire à la violence<sup>980</sup>, autant de freins à l'épanouissement d'individus censés rivaliser avec leurs glorieux ancêtres. Le père de l'auteur partageait lui aussi ce constat désolant à ses yeux :

Le Theresanium lui paraissait trop élitiste, plein du snobisme de ces lieutenants de l'Autriche-Hongrie à l'accent nasal et traînant qui s'étaient maintenus à grand-peine dans la société autrichienne. [...] À Kalksburg, on se masturbait ; à la Stella Matutina de Feldkriech, on vous rendait idiot. Ni Waidhofen an der Ybbs, ni Waidhofen an der Thaya ne convenaient davantage<sup>981</sup>.

Malgré son regard lucide sur les limites des structures censées assurer la permanence de son modèle, il refusait d'envisager une autre alternative. Sa réaction démesurée face aux déconvenues scolaires de son fils, et, plus encore, à son évolution contre-nature à ses yeux le démontre.

Après avoir obtenu son baccalauréat en Autriche au terme d'un parcours fort laborieux<sup>982</sup>, Rezzori regagna la Bucovine où il devait effectuer son service militaire dont la durée pouvait être réduite à condition de détenir le diplôme. Les autorités roumaines refusant de

---

<sup>980</sup> Rezzori ébauche un tableau critique du système scolaire autrichien. Il déplore l'austérité qui y régnait et exacerbait un sentiment accablant d'ennui. L'auteur semble également avoir été confronté à la violence. Ce fut le cas lors de son passage à Fürstenfeld en Styrie. De fait, il compare l'établissement qu'il y fréquenta à « une espèce de maison de correction ». NA, p. 226. BS, p. 180: *eine Art Besserungsanstalt*.

<sup>981</sup> NA, p. 226. BS, p. 179: *Das Theresianum erschien ihm zu elitär im Geist eines schleppend nasalen k. u. k. R. Oberleutnants R. Snobismus, der sich in der österreichischen Gesellschaft peinlich erhalten hatte. [...] In Kalksburg wurde onaniert, auf der Stella Matutina in Feldkirch buseriert. Weidhofen an der Ybbs und an der Thaya waren auch nicht das Richtige*.

<sup>982</sup> Rezzori résume ironiquement ce qui relevait d'un exploit improbable en raison de sa médiocrité : « [...], mon école viennoise m'avait bradé le baccalauréat avec un soupir de soulagement. Je le devais au fait d'avoir indiqué l'exploitation minière à l'École supérieure des mines de Loeben, en Styrie, lorsqu'on me demanda ce que je voudrais éventuellement étudier. Cette honorable institution, dont mon grand-père avait été l'architecte, était sur le point de fermer à cause du manque d'étudiants et on y favorisa donc l'inscription d'un élément aussi scolairement suspect que je l'étais ». NA, p. 285. BS, p. 229: *Dass man mir kurz zuvor auf meiner Schule in Wien mit einem hörbaren Seufzer der Erleichterung meine Matura nachgeschmissen hatte, verdankte ich dem Einfall, auf die Frage, was ich allenfalls studieren wollte, Bergbau auf der Montanistischen Hochschule in Loeben anzugeben. Diese ehrwürdige Anstalt, von meinem Großvater unter Dach und Fach gebracht, stand wegen Mangels an Studierenden vor dem Schließen, man förderte selbst ein schulisch so anrühiges Element wie mich, sich in Loeben zu inskribieren*.

valider le diplôme autrichien, Rezzori dut en passer l'équivalent roumain. Cette préparation lui fit découvrir la littérature et l'histoire roumaines qui le passionnèrent, au grand dam de son père. Il en vint à prendre une décision radicale : refuser de voir son fils, qui, en déviant vers un autre système, mettait en péril l'héritage germanophone. Sa « trahison<sup>983</sup> » l'avait réduit au rang de paria.

Il intensifia ainsi les conditions de la marginalisation qu'il s'était imposée dans l'espoir de lutter contre les effets dévastateurs du présent. En effet, la distance qu'il avait cru judicieux d'établir entre lui et cet autre monde roumain en se focalisant sur son héritage autrichien se doubla finalement d'une autre distance. Celle-ci révéla le non-sens de sa tactique. Au lieu d'atteindre une relative souveraineté dans l'espace intime qu'il entendait structurer et régenter à l'aune de ses valeurs, il y essuya la rébellion de celui qui aurait dû marcher sur ses traces.

Le danger d'une étrangeté entre ces deux individus qui résultait de l'opposition entre l'ancien monde et le nouveau monde condamnait le père à une profonde solitude<sup>984</sup> qui confirmait son impuissance. En échouant à inculquer son exemple à son fils, porteur de ses espoirs, son existence ne revêtait véritablement plus de signification. Voir son fils s'éloigner et accepter une altérité qu'il persistait de son côté à rejeter montrait que la réalité qu'il avait cru pouvoir refouler et ainsi maîtriser par une posture aussi arbitraire que dérisoire lui échappait.

#### **IV. 2. A. 3. La défense de l'allemand : le refuge offert par la langue**

Il nous reste à observer le dernier moyen que le père de Rezzori utilisa pour contrecarrer les répercussions de la Première Guerre mondiale. Il s'agit de la revendication et de la défense de la langue allemande. Si un tel emploi renforça la marginalisation de sa famille dans un territoire non-germanophone, il eut malgré tout des effets plus probants que l'isolement géographique et le culte de l'Ouest.

Les efforts que cet être déterminé à ignorer la nouvelle réalité déploya pour garantir la pureté de la langue allemande prouvent sa volonté de l'ériger en barrière protectrice contre les assauts du monde extérieur.

---

<sup>983</sup> NA, p. 227 : « Il interprétait ma soudaine soif de savoir comme une trahison à son égard ». BS, p. 180: *Er fasste meinen plötzlichen Wissensdurst als Zeichen eines Abfalls vom westlichen Europa auf, vielleicht sogar als Verrat an ihm selbst.*

<sup>984</sup> Nous analyserons plus longuement les causes, les formes et les conséquences de la solitude du père de l'auteur au moment d'envisager le délitement que subirent les représentants de l'ancien monde et qui constitue un autre aspect important de leur crise identitaire.

C'est la structure sur laquelle reposait l'univers familial qui le poussa à engager une telle bataille. Outre les parents et leurs deux enfants, elle comportait un élément exogène : la nourrice ruthène avec laquelle le père de l'auteur entretenait une relation complexe.

Certes, il est possible d'interpréter l'intégration de Cassandra dans l'univers familial comme la preuve irréfutable de son esprit colonialiste. Elle équivaut à une domestication arbitraire et brutale d'un être jugé sauvage et inculte par laquelle le maître entendait remporter une sorte de victoire symbolique sur sa déchéance sociale et politique.

Cependant, la domination qu'il semblait exercer n'était pas absolue. Au contraire, il lui fallait la consolider, car Cassandra constituait à ses yeux, à cause de ses origines, un danger potentiel.

Or, on peut considérer que la définition de leurs rapports de force se jouait précisément au niveau de la langue allemande que la nourrice avait dû apprendre.

Nous avons déjà souligné le fait que le père de Rezzori avait exploité l'élément linguistique pour anéantir les espoirs de Cassandra d'être traitée de manière équitable et de dépasser son dénuement matériel et culturel initial. Il se plaisait à pointer du doigt ses fautes qui rendaient son allemand mâtiné des autres dialectes répandus dans la région grotesque, voire incompréhensible. Par son ironie, il fustigeait cette autochtone dont l'échec linguistique était, selon lui, la preuve irréfutable de sa médiocrité qui la condamnait à évoluer dans une sphère inférieure et à demeurer ignorante des lumières propagée par le monde occidental<sup>985</sup>.

Mais l'incapacité de Cassandra de s'adapter à la langue contenait paradoxalement aussi une menace. En persistant à mêler des termes empruntés à d'autres langues, plus précisément à des langues orientales, à son parler, elle corrompait l'allemand qui constituait un bien précieux pour le père dans la mesure où il fondait la culture et la pensée occidentales, c'est-à-dire ses références. Certes, Rezzori évoque les situations comiques provoquées par les dérapages linguistiques de Cassandra dont ses proches se délectaient, comme dans ce passage :

Il arrivait de plus en plus fréquemment que je dusse traduire mot pour mot une de ses phrases, et le comique et la force d'expression qui se révélaient alors mettaient en joie mon

---

<sup>985</sup> Il faut souligner que les germanophones eux-mêmes ne maîtrisaient pas tous parfaitement l'allemand. Nous renvoyons à l'analyse de la diffusion de la langue allemande en Bucovine que propose A. Corbea-Hoisie. S'appuyant sur l'étude de M. Broszat, A. Corbea-Hoisie opère une distinction entre l'allemand marqué de particularités dialectales des *Volksdeutsche* et l'allemand « de chancellerie » ou enseigné à l'école des fonctionnaires, des professeurs et des officiers installés dans la région par l'administration habsbourgeoise.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Paul Celan et la langue roumaine*, op. cit., p. 105.

**BROSZAT, Martin**, *Von der Kulturnation zur Volksgruppe*, op. cit.

père et les autres humoristes de la maison, tandis qu'ils dégoûtaient, voire parfois épouvantaient ma mère<sup>986</sup>.

Mais la réalité était plus dramatique : une telle décomposition linguistique risquait d'altérer l'identité culturelle du père qui constituait son dernier point d'ancrage. Sans doute reflétait-elle donc directement, dans son esprit, le déclin du monde germanophone.

Sa réaction devant la dégradation que la nourrice faisait subir à sa langue maternelle indispensable à sa survie était sans équivoque. Il fit de la défense d'un allemand pur son combat parce qu'il entendait ainsi effectuer un acte de résistance symbolique. Protéger sa langue, c'était préserver en un sens son intégrité.

S'il s'était résigné au fait que Cassandra ne pouvait prétendre progresser et qu'elle ne produirait qu'un « charabia<sup>987</sup> », il se montra par conséquent intransigeant envers ses enfants : « Il a veillé avec la plus grande sévérité à ce que nous parlions un allemand correct<sup>988</sup> ».

On peut déduire des résultats de la rigoureuse éducation linguistique qu'il imposa à ses descendants qu'il tenait là une sorte de revanche sur son déclassement.

Exercé dès le plus jeune âge à manier scrupuleusement l'allemand, Rezzori a développé un lien singulier avec la langue. Grâce au regard critique qu'il jeta naturellement sur son usage, l'allemand devint pour lui un territoire, et ce à plusieurs titres.

D'abord parce qu'il lui permit de s'immerger et de s'enraciner dans son identité autrichienne. De fait, c'est l'allemand qui fit évoluer de manière décisive sa relation à Cassandra, donc à la Bucovine, et à son père, donc au monde germanophone. Malgré toute son affection pour celle qui l'avait guidé et lui avait permis de tisser un lien avec sa région

---

<sup>986</sup> NA, p. 37. BS, p. 29: *Immer häufiger kam es vor, dass ich den anderen Hausgenossen einen Satz von Cassandra Wort für Wort übersetzen musste; und die linguistische Drastik und Komik, die dabei zum Vorschein kam, ergötzen meinen Vater und die übrigen Humorvollen im Hause ebenso, wie sie meine Mutter abstießen, gelegentlich sogar entsetzten.*

<sup>987</sup> NA, p. 208. BS, p. 163: *Kassandras Kauderwelsch.*

<sup>988</sup> **REZZORI, Gregor von**, in **KESTING, Hanjo**, *Die Epiphanie des Balkan*, op. cit., p. 24: *Er hat mit äußerster Strenge darauf geachtet, dass wir ein ordentliches Deutsch sprechen.*

Rezzori a souligné à plusieurs reprises que l'allemand était une langue corrompue par tous les éléments de la population bucovinienne. Le narrateur de son roman *Une hermine à Tchernopol* fait par exemple le constat suivant : « À Tchernopol, chaque langue était corrompue, et l'allemand au premier chef. Et les aboiements vulgaires des Allemands de souche, l'inélégance avec laquelle ils mutilaient leur idiome nous étaient encore plus pénibles à entendre que le parler yiddish, dans lequel surgissait au moins de temps en temps, au milieu du magma, une tournure savoureuse qui avait traversé les âges, ou une expression imagée pleine de vie, et où la décomposition de la langue, même détestable, trahissait au moins une forme d'esprit ». *Une hermine à Tchernopol*, p. 282. *Ein Hermelin in Tschernopol*, p. 286: *In Tschernopol war jede Sprache korrumpiert, wenn auch freilich so sehr wie die deutsche; und das kommune Gebell der Volksdeutschen, die Charakterlosigkeit, mit der sie ihr Idiom zerstümmelten, klang uns peinlicher noch im Ohr als das Gemauschel der Juden, in dem doch dann und wann eine alte, bildhafte Redewendung aus dem Wortschlamm auftauchte, und selbst die Sprachzersetzung noch einen zwar abscheulichen R aber wenigstens irgendeinen Geist verriet.*

natale, Rezzori se « gardait [d'] introduire [le charabia de sa nourrice] dans [ses] propos<sup>989</sup> ». Or, plus il se rapprochait d'une maîtrise parfaite de l'allemand, plus il s'émancipait de l'influence de Kassandra et se rapprochait de ses origines occidentales :

Encouragés et guidés par notre père, nous développons à son contact une conscience de la langue, une écoute presque malveillante de chaque mot prononcé, et une écoute intérieure de chaque mot écrit, telles que je n'en ai encore rencontrées que chez les élèves de Karl Kraus, dont l'éducation linguistique n'était sûrement pas aussi joyeuse que la nôtre, quand bien même elle résultait pour une grande part d'une attention à ce qui était corrompu. Naturellement, cette conscience linguistique grandissante m'éloignait à vue d'œil de Kassandra<sup>990</sup>.

Mais l'allemand lui offrit aussi une autre forme d'espace. Il lui servit de refuge à partir de mars 1938. Alors que son père était ressorti affaibli et désorienté de la Première Guerre mondiale, l'auteur avait quant à lui été dépossédé de son passé et par conséquent d'une part de lui-même lors de l'*Anschluss* qu'il considère comme une étape décisive dans le processus de dérèglement du réel.

Le fait qu'il entama son chemin littéraire à l'automne 1938 n'est pas anodin. Tandis que les forces destructrices à l'œuvre dans l'Histoire se déchaînaient, la langue allemande grâce à laquelle il élaborait un univers idyllique fictif<sup>991</sup> lui permit d'oublier un réel chaotique qui l'avait privé de ses repères et ainsi de ne pas céder au désespoir. Elle offrit au jeune homme apatride une sorte de territoire immatériel de substitution qui restait hermétique aux secousses ravageant les espaces géographiques concrets.

Simultanément, elle fut aussi l'élément qui aida Rezzori à construire une réflexion lucide sur les événements contemporains, comme en témoigne son journal de guerre.

L'auteur rend du reste hommage à son père. Il lui avait ouvert la voie, car il avait eu le courage de se retrancher dans le territoire qu'il avait esquissé grâce à une langue pure. Son but était de s'insurger ainsi contre le délitement funeste de l'Europe, après avoir mesuré l'inexorable percée des nationalismes dans l'entre-deux-guerres. Pour lui, ils étaient des fléaux responsables à la fois de l'aveuglement et de la folie meurtrière de leurs acteurs qui dénaturaient et anéantissaient tout sur leur passage, même la langue :

---

<sup>989</sup> NA, p. 208. BS, p. 163: [...]; *ich hütete mich wohlweislich, es [Kassandras Kauderwelsch] in meine Rede einfließen zu lassen.*

<sup>990</sup> NA, p. 60-61. BS, p. 51: *Gefördert und gesteuert von unserem Vater, entwickelten wir an ihr ein Sprachbewusstsein, ein fast bösartiges Hinhören auf jedes gesprochene und Hineinhören in jedes geschriebene Wort, wie ich's nur noch bei Schülern von Karl Kraus angetroffen habe, deren sprachliche Erziehung sicherlich nicht so lustig war wie die unsere, wiewohl auch sie zum Großteil durch Hinweis aufs Grotteske und Korruptierte erfolgte. Natürlich setzte dieses wachsende Sprachbewusstsein mich zusehends von Kassandra ab.*

<sup>991</sup> *Flamme, die sich verzehrt* [1940], *Rombachs einsame Jahre* [1942], *Rose Manzani* [1944].

Il a veillé avec la plus grande rigueur à ce que nous parlions un allemand correct. Et je lui en suis infiniment reconnaissant, car la corruption linguistique dans toutes ces régions était incroyable. Nous savons depuis Karl Kraus qu'il ne s'agit là pas que d'une simple corruption formelle, mais qu'elle procède de quelques changements intellectuels<sup>992</sup>.

Aussi peut-on dire que la langue allemande que tous deux partageaient avait réuni définitivement le père et son fils, car ce dernier y recourut à son tour, pour aiguïser sa propre conscience historique tout au long de son parcours, trouvant ainsi en elle le rempart que son père avait voulu ériger.

De plus, on peut considérer que Rezzori réalisa complètement le vœu de son père de braver les césures historiques en ne doutant à aucun moment ni de sa capacité ni de son droit d'accomplir dans sa langue paternelle son œuvre grâce à laquelle il laisserait une trace durable. Hormis *Mémoires d'un antisémite* qu'il commença par rédiger en anglais lors d'un séjour aux États-Unis, l'auteur affirme qu'il n'aurait jamais pu imaginer écrire dans une autre langue que la sienne.

Grâce à sa conscience quasiment éthique de la langue, il a trouvé en elle une véritable *Heimat* qui lui permit de panser les blessures que l'Histoire lui avait infligées<sup>993</sup>.

Obsédés par leur peur et leur haine de l'autre<sup>994</sup> dans un territoire qui leur avait échappé, les représentants de l'ancien ordre habsbourgeois réagirent à la marginalisation qu'ils avaient subie, au gré des événements historiques, en rejetant tout élément exogène. Mais, une telle stratégie s'avéra vaine, car ils ne purent se libérer de la crainte qui les taraudait. De fait, cette dernière altéra même leurs relations avec les membres du cercle intime dont la réalité s'avéra en conséquence tout aussi insatisfaisante et déstabilisante que celle du monde extérieur, intensifiant l'expérience d'une étrangeté grandissante avec le présent qui les fragilisait.

---

<sup>992</sup> **REZZORI, Gregor von**, in **KESTING, Hanjo**, *Die Epiphanie des Balkans*, op. cit, p. 24: *Er hat mit äußerster Strenge darauf geachtet, dass wir ein ordentliches Deutsch sprechen. Und in der Hinsicht bin ich ihm unendlich dankbar, denn die Sprachkorruption in allen diesen Gegenden war unglaublich. Das ist ja nicht nur, wie man seit Karl Kraus weiß, nur formale Korruption, sondern der gehen ja einige geistige Veränderungen voraus.*

<sup>993</sup> Son style que l'auteur qualifie lui-même d'anachronique traduit également son désir permanent de cultiver, par le biais d'une langue allemande travaillée, raffinée et élégante, un décalage libérateur, voire salvateur avec un présent à la fois complexe et décevant.

<sup>994</sup> L'antisémitisme pathologique du père de Rezzori que nous avons déjà souligné l'illustre.

## **IV. 2. B. Le vide de la sphère privée**

L'étude de l'évolution de la cellule familiale de Rezzori nous permettra d'éclairer l'autre aspect de leur désagrégation.

Loin de figurer un nouveau centre garant d'un sens et d'une continuité, le domaine intime s'avéra dépourvu d'une véritable substance et s'étiola irrémédiablement. Pour cette raison, le processus de dislocation qui frappa le dernier espace qu'ils avaient espéré pouvoir préserver scella leur impuissance.

Il s'exerça aux deux niveaux structurant leur univers privé. D'une part, il se traduisit par l'échec du couple formé par les parents de l'auteur qui furent incapables de s'ouvrir l'un à l'autre. D'autre part, il entama les relations entre parents et enfants.

### **IV. 2. B. 1. Incompréhension et divisions : l'échec d'un couple**

Le premier élément qui contribua à l'effondrement de la sphère privée réside dans l'incapacité des parents à reconnaître et à accepter leur conjoint et à emprunter la même voie, afin d'échapper ensemble à la logique destructrice qui s'exerçait en Bucovine.

Certes, des facteurs liés à la personnalité de ces deux acteurs fragilisèrent la construction d'une communauté dans laquelle ils auraient pu puiser assurance et réconfort.

Les motifs qui les incitèrent à s'unir par les liens du mariage dressèrent un premier obstacle.

De fait, ils n'étaient pas d'ordre sentimental, mais matériel. Issue d'une famille aisée qui lui avait constitué une dote conséquente, la mère de l'auteur ne choisit pas elle-même d'unir sa destinée avec l'inconnu de quatorze ans son aîné qu'on lui présenta et qu'elle ne vit qu'à de rares reprises avant la célébration de leur mariage. Elle l'épousa, car son père voyait dans l'alliance de sa fille avec un aristocrate dont elle porterait le nom un moyen d'accroître son prestige et d'améliorer l'image de la famille.

L'engagement auquel consentit la mère de Rezzori relevait en quelque sorte d'un sacrifice puisqu'elle se plia aux exigences de son père dont l'ambition sociale influença l'image qu'elle eut de son mari. Elle ne l'épousa pas parce qu'elle avait perçu et apprécié ses qualités, mais parce qu'elle devait remplir son devoir tandis que son prétendant qui était sans le sou retira lui aussi un avantage concret d'un tel arrangement de raison : « Les éléments extérieurs convenaient : un bon parti trouvait un bon parti<sup>995</sup> ».

---

<sup>995</sup> NA, p. 104. BS, p. 86: *Die äußeren Umstände passten: eine gute Partie fand eine gute Partie.*

Les fondements de ce mariage qui faisait fi des aspirations et des désirs d'individus réunis de manière arbitraire s'avèrent fragiles, les deux protagonistes n'étant pas les initiateurs de l'espace qu'ils allaient devoir bâtir ensemble.

Outre cet impératif matériel, les dispositions et les inclinations des époux qui déterminaient leur vision de la vie et leurs attentes compromirent également d'emblée leurs chances de progresser ensemble. Il ressort des portraits que Rezzori dresse dans *Neiges d'antan* que leurs caractères étaient si antagoniques qu'ils constituaient un frein à toute tentative de rapprochement. Le regard que le père de l'auteur posait sans complaisance sur le couple qu'il formait avec son épouse était d'ailleurs empreint de fatalisme. À ses yeux, il leur était naturellement impossible de devenir de véritables partenaires l'un pour l'autre et d'accéder à l'intériorité d'un être dont ils ne retenaient finalement que l'altérité :

Il y eut rarement union malheureuse de tempéraments plus évidemment inconciliables, et quand il disait : « Tout est chimique », il exprimait une sagesse à vous serrer le cœur<sup>996</sup>.

À la réserve et à la discipline qui lui étaient dictées par son éducation bourgeoise stricte et dont la mère de Rezzori s'attachait à faire preuve en toutes circonstances s'opposaient la vitalité et l'exubérance de son père qu'il revendiqua d'ailleurs, par un premier coup d'éclat, dès leurs fiançailles. Désireux de prouver à sa promise qu'il ne renoncerait pas à se moquer des conventions ni aux plaisirs de la vie, il se rasa le crâne, une mode répandue jadis, selon Rezzori, parmi les célibataires libertins, et ne manqua pas d'indigner la jeune femme. Ils se livrèrent d'emblée un duel qu'ils prolongèrent durant leur mariage. Au lieu de sonder les attentes de l'autre et de définir un projet harmonieux, tous deux réduisirent leur relation à un rapport de force apparemment déséquilibré.

Condamnée à demeurer placide en vertu de ses principes, l'épouse déplorait le fait que son mari vive « avec beaucoup plus d'ardeur que les gens de leur entourage, comprimés par les conventions comme par des camisoles de force<sup>997</sup> ». Elle se retrouvait dépassée par une telle démesure synonyme, dans sa perspective, d'une violence irrépressible et dangereuse :

Son visage aimable, son esprit délié, sa frivolité l'accablaient, lui étaient à charge, l'effrayaient même. En somme, il avait toujours une taille de plus qu'elle : tout chez lui était trop grand et trop violent pour elle, comme en témoignait son indignation vertueuse

---

<sup>996</sup> NA, p. 222. BS, p. 175: *Selten lag eine unglückliche Zusammenstellung der Temperamente offensichtlicher vor; und wenn er sagte: „Es ist doch alles chemisch“, so sprach er damit eine herzbeklemmende Weisheit aus.*

<sup>997</sup> NA, p. 100. BS, p. 82: *Er lebte nur sehr viel vollblütiger als die in Konventionen wie in Zwangsjacken eingeschnürten Menschen seiner und ihrer Umgebung.*

quand elle parlait, plusieurs dizaines d'années plus tard, de son incompréhension envers la peur qu'elle ressentait lorsqu'il l'approchait [...] <sup>998</sup>.

La seule manière d'atténuer les effets de cette altérité déstabilisante consistait à s'en affranchir. Aussi s'appliquait-elle, d'une part, à diffuser une image extrêmement négative de l'homme qui, parce qu'il avait refusé de « sacrifier à la figure du bon père de famille, méritant, affectueux et plein d'égards <sup>999</sup> » et de se conformer à son schéma de pensée rassurant, car harmonieux, l'avait désorientée. Mue par sa déception et son amertume, elle prenait ainsi la pose d'une victime dont le jugement arbitraire qu'elle prononçait à l'encontre de son mari était sans appel :

Comme époux, elle le trouvait farcesque, comme soupirant repoussant, et comme chef de famille elle le tenait pour un épouvantail qui effrayait les bourgeois <sup>1000</sup>.

Au prétexte de ses souffrances qu'elle exagérait, elle s'octroyait le droit de condamner un être qu'elle trouvait égocentrique et médiocre pour mieux l'exclure. D'autre part, elle se plaisait à défier elle aussi son mari qu'elle considérait comme un étranger et un adversaire non pas en entamant des actions concrètes, mais en jouant des traits de son caractère qu'elle savait pertinemment incompatibles avec le sien :

Parce que son éternelle bonne humeur et son éternelle badinerie l'irritaient, elle faisait montre avec lui des pires traits de son caractère : sa raideur constamment alimentée par une fierté d'une pointilleuse susceptibilité, son impatience exacerbée par une éternelle colère destructrice, son instabilité née de son besoin nerveux du devoir et de la peur de ses défaillances, enfin – et ce n'était pas son moindre défaut – sa dureté <sup>1001</sup>.

Ce faisant, elle cultivait consciemment les tensions latentes, afin de prouver à son conjoint son refus d'intégrer sa part d'altérité dans son existence.

En dépit du poids conséquent de la divergence de leur caractère et de leurs attentes, ce sont les circonstances extérieures qui, selon nous, renforcèrent irrémédiablement leur

---

<sup>998</sup> NA, p. 240. BS, p. 191-192: *Seine liebenswerten Züge, sein heller Sinn, seine Verspieltheit prasselten auf sie nieder, erschreckten und erdrückten sie. Alles an ihm war für sie sozusagen um eine Nummer zu groß, zu ungestüm. Bezeichnend dafür war die moralische Empörung, mit der sie noch Jahrzehnt nachher über den Mangel an Verständnis für ihre Abscheu vor seiner körperlichen Annäherung sprach.*

<sup>999</sup> NA, p. 124. BS, p. 103: *[ihr] Ehemann, der nicht die Figur des tüchtigen, braven, liebe- und rücksichtsvollen Hausvaters abgeben wollte.*

<sup>1000</sup> NA, p. 105. BS, p. 86: *Ihn fand sie als Ehemann eine Farce, als Liebhaber abstoßend, als Familienvorstand einen Bürgerschreck.*

<sup>1001</sup> NA, p. 128. BS, p. 107: *Weil seine ewige Hochgestimmtheit und Verspieltheit sie reizten, kehrte sie ihm gegenüber die schlimmsten ihrer Charakterzüge hervor: Ihre Schroffheit, immer wieder ausgelöst von ihrem mimosenhaft empfindlichen Stolz; ihre Unduldsamkeit, schartig gemacht durch ihren ewig mahlenden Zorn; ihre Fahrigkeit, hervorgerufen durch ihr nervöses Pflichtbedürfnis und die Angst, zu versagen; endlich R und nicht zuletzt R ihre Härte.*

mésentente, comme si leur couple s'était délité au fur et à mesure que l'ordre européen se disloquait dans l'entre-deux-guerres.

La Première Guerre mondiale constitua au niveau privé également un tournant. Séparés durant quatre années, les parents de Rezzori la vécurent comme une épreuve. Son père, envoyé au front, fut directement confronté à la violence et à la mort tandis que sa mère dut prendre le chemin de l'exil avec ses deux enfants. Considérée comme une étrangère venue des confins de l'empire, elle fut réduite à une solitude qui la déstabilisa :

Au village, nos voisins exacerbaient souvent jusqu'à la claustrophobie notre impression d'être coupés du monde<sup>1002</sup>.

Quant à leurs retrouvailles à Czernowitz en 1918, elles se soldèrent par une déconvenue supplémentaire : leur rétrogradation sociale et politique. Bien qu'ils aient essuyé les mêmes crises historiques et qu'ils se soient, de ce fait, rejoints dans une communauté de destin, ni les souffrances endurées pendant la guerre ni leur marginalisation ne les rendirent solidaires. Au lieu de puiser dans l'adversité l'occasion de s'ouvrir et de se rapprocher l'un de l'autre, ils se replièrent sur eux-mêmes, comme si l'Histoire avait détruit toute possibilité d'avoir foi en l'autre et exacerbé leur égoïsme.

Plutôt que de se recentrer sur son foyer, son père négligea de plus en plus les siens, et en premier lieu son épouse. Il multiplia les aventures sans lendemain dont il ne se cachait pas. On peut interpréter ces actes réitérés de mise à distance et de trahison comme l'expression d'une indifférence de plus en plus grande, Rezzori soulignant du reste que les entreprises de séduction que menait son père, sans la moindre passion, relevaient d'une simple mise en scène : « Il clamait parfois si haut ses amours dans tout l'univers qu'il était difficile de les prendre au sérieux, [...] <sup>1003</sup> ». Il prouvait qu'il avait pris conscience de la vanité et de l'évanescence des sentiments en se moquant de ceux des autres : ceux de ses conquêtes qu'il utilisait comme un passe-temps, mais aussi ceux de son épouse censée symboliser pour lui un lien pérenne.

La réaction de cette dernière est également significative. La mère de l'auteur ne se montra pas jalouse<sup>1004</sup>, car elle ne ressentait aucune forme d'attachement profond à l'encontre de

---

<sup>1002</sup> NA, p. 23. BS, p. 16: *Die dörfliche Umgebung steigerte das Gefühl der Weltabgeschiedenheit oft bis zur Klaustrophobie.*

<sup>1003</sup> NA, p. 220. BS, p. 174: *Bisweilen trompetete er seine Verliebtheiten so laut in alle Welt hinaus, dass man sie kaum für Ernst nehmen konnte, selbst wenn sie's waren.*

<sup>1004</sup> Elle s'inquiétait davantage de la répercussion qu'avaient les aventures de son époux sur sa propre image, signe supplémentaire de son attitude auto-centrée : « [...], elle se sentait bafouée par l'accord joyeux avec lequel ces autres femmes riaient et se montraient gaies et badines avec lui. [...] Il lui semblait subir un affront social [...]. Néanmoins, c'était aux autres qu'elle en voulait, bien plus qu'à lui ». NA, p. 219. BS, p. 173: *Jedoch fühlte sie sich verhöhnt von dem launigen Einverständnis, mit welchem jene anderen Frauen mit ihm*

son mari. Elle répliqua à la prise de distance qu'il avait choisie<sup>1005</sup> par des sentiments d'une extrême dureté. De fait, elle lui voua une véritable haine<sup>1006</sup> parce qu'il avait détruit, par son inconstance, l'espoir qu'elle avait nourri dans sa jeunesse de parvenir à un équilibre.

Aussi leur pessimisme, qui était leur seul véritable point commun les amena-t-il à rompre le duo fictif qu'ils formaient, puis à rechercher activement la solitude. Après son divorce, le père de Rezzori qui s'était déjà régulièrement adonné à de longues parties de chasse dans les forêts des Carpates durant son mariage pour se soustraire à la réalité désolante de ce vide sentimental ne s'engagea plus. Sa mère qui avait souffert de l'isolement que son époux lui avait ainsi infligé se remaria. Toutefois, elle ne se livra pas davantage à son second compagnon qui se distinguait pourtant du père de l'auteur par sa réserve, sa mesure et la sincérité de ses sentiments, comme si sa froideur liée à sa peur de l'Autre l'avait définitivement paralysée au gré des crises endurées :

Avec une raideur croissante et de plus en plus visible, elle se retirait dans la forteresse d'un caractère intraitable<sup>1007</sup>.

Après cette union qui se solda par un nouveau divorce, elle vécut quasiment recluse, signifiant ainsi son refus définitif d'autrui.

Une conclusion s'impose. Le délitement du couple formé par les parents Rezzori montre que les événements historiques responsables de l'éclatement de l'ordre européen avaient eu raison de ces êtres sans repères après 1918. Après avoir été déclassés et subi les mêmes épreuves humiliantes et douloureuses, ils ne parvinrent pas à surmonter ensemble le vide auquel l'Histoire les avait confrontés. La situation désespérée de ces deux individus incapables de se porter secours n'était donc « pas seulement le fait d'une déchéance personnelle<sup>1008</sup> ». Elle symbolisait « plutôt l'un de ces innombrables destins particuliers qui

*lachten, leichtherzig und verspielt waren. [...] [es] erschien ihr als gesellschaftlicher Affront, den sie den Betreffenden übler nahm als ihm.*

<sup>1005</sup> Elle-même avait déjà entretenu une telle distance par le passé. Au prétexte d'une santé fragile, elle s'était autorisée plusieurs séjours solitaires en Égypte et à la montagne entre 1910 et 1914, sans s'inquiéter des répercussions négatives qu'aurait ce style de vie sur son mariage, comme le suggère de manière lucide l'auteur : « Ses longues absences eurent un effet plus favorable sur son état nerveux que sur sa vie conjugale et ses relations avec sa petite fille ». NA, p. 109. BS, p. 90: *Die langen Abwesenheiten wirkten sich auf den Zustand ihrer Nerven günstiger als auf ihr Eheleben und auf die Beziehung zu ihrem Töchterchen.*

En outre, Rezzori la soupçonne d'avoir elle aussi entretenu une aventure avec un élégant jeune homme lors de son exil pendant la guerre.

<sup>1006</sup> NA, p. 219 : « Elle le haïssait trop pour être jalouse ». BS, p. 173: *Er war ihr zu verhasst, als dass sie auf ihn eifersüchtig gewesen wäre.*

<sup>1007</sup> NA, p. 155. BS, p. 124: *Zusehends eingerosteter steckte sie im Gehäuse ihres unzugänglichen Charakters.*

<sup>1008</sup> NA, p. 93. BS, p. 76: *[...], dass da nicht nur ein persönlicher Verfall stattgefunden hatte, [...].*

s'étaient trouvés intérieurement brisés, ruinés et entraînés dans la chute de tout un monde<sup>1009</sup> ».

Partagés entre peur, refus et incompréhension de l'autre, ces êtres en perdition soumièrent l'espace qu'ils avaient esquissé à une précarité qui affecta également leurs relations avec leurs enfants. Aussi rejoignons-nous J. Jastal qui affirme que « l'effondrement de la monarchie habsbourgeoise se transforme [chez Rezzori] en dislocation de sa famille<sup>1010</sup> ».

Nous limiterons, pour l'instant, l'étude des rapports parents-enfants à la période de l'enfance et de l'adolescence, c'est-à-dire à la période correspondant au processus de dislocation de la sphère intime<sup>1011</sup> qui débuta à la fin de la Première Guerre mondiale.

#### **IV. 2. B. 2. La désagrégation de la structure familiale : le problème des relations parents / enfants**

Alors qu'ils ne formaient pas un couple uni, les parents développèrent des relations complexes avec leurs enfants. Les difficultés qu'ils rencontrèrent à remplir leur rôle étaient dues aux déchirures qu'ils avaient subies.

Commençons par le cas du père qui tissa des liens de nature différente avec ses deux enfants.

Sa fille occupa une place singulière dans son existence. Née en 1910, Ilse était le symbole du monde d'avant, c'est-à-dire d'un passé heureux pour cet être désorienté par le premier conflit mondial et par ses conséquences. Elle le renvoyait à une époque où régnaient encore un ordre clair et des valeurs auxquelles il avait jadis pleinement adhéré. Fort de la tendresse de sa fille qui était « attachée [à lui] par un amour passionné et un lien de plus en plus profond<sup>1012</sup> » et de la sérénité qu'il en retirait, il avait offert à Ilse une prime enfance idyllique et insouciant. Comme son existence reposait sur un socle de principes garant d'un système stable, il avait pu logiquement servir de référence absolue à la fillette :

<sup>1009</sup> NA, p. 93. BS, p. 76: [...], vielmehr eins von ungezählten Einzelschicksalen in den Untergang einer ganzen Welt mit hineingerissen und zugrunde gerichtet worden war.

<sup>1010</sup> JASTAL, Katarzyna, *Erzählte Zeiträume*, op. cit., p. 177: Die Auflösung der Monarchie mündet bei dem Autobiographen in den Zerfall seiner Familie, [...].

K. Jastal forge une autre expression pertinente pour désigner ce phénomène. Elle parle du « drame familial de l'effondrement », *ibid.*, p.177: *das Familiendrama des Zerfalls*.

Rezzori reconnaît ouvertement cette réalité qu'il décrit aussi en recourant au champ lexical de la destruction : « De toute façon, notre vie familiale ne tarderait pas à complètement se disloquer ». NA, p. 61. Traduction modifiée. BS, p. 51: *Es sollte ohnehin nicht lange dauern, bis unser Familienleben gänzlich auseinanderfiel*.

<sup>1011</sup> Nous nous appuyerons ultérieurement sur l'évolution de leurs liens après le divorce des parents et l'éloignement des enfants de la maison familiale pour évaluer plus précisément le positionnement faussé, voire pathologique des adultes à l'égard du réel.

<sup>1012</sup> NA, p. 80. BS, p. 65: *Das Kind hing mit leidenschaftlicher Liebe und immer inniger Verbundenheit am Vater*.

Elle avait vécu quatre ans durant, ensoleillée par l'amour de notre père, [...], dans un monde stable, nimbé de l'éclat et de la confiance en soi, fût-elle trompeuse, de l'époque impériale<sup>1013</sup>.

La guerre déposséda brutalement Ilse de son assise :

Un jour, j'apparus, et l'éclat de ce monde s'éteignit : notre père disparut de sa vie, et la maison – sa maison –, le jardin qui, sans limite aucune, était son domaine, ses jouets, ses animaux, les êtres qui veillaient sur elle, tout fut soumis à une terrible menace, et elle dut tout quitter en une nuit<sup>1014</sup>.

L'exil dans lequel elle fut plongée en compagnie d'une mère névrosée qui l'avait négligée auparavant marqua concrètement le début d'un long processus de désubstantialisation, qui, comme nous le verrons, la mina. En effet, elle fut en proie non seulement à la peur et aux doutes que générait l'inconnu. Elle souffrit également du caractère insipide de l'atmosphère qui régnait dans les refuges successifs où la mère et ses enfants s'étaient retranchés<sup>1015</sup> : « La fuite fut aventureuse et elle se retrouva dans un entourage réduit et réducteur, [...] <sup>1016</sup> ».

Le fait d'avoir été fragilisés par la crise de 1914-1918 qui les avait privés d'une vie réglée et remplie de sens rapprocha encore un peu plus le père et sa fille. Leurs retrouvailles leur permirent de braver l'Histoire, qui, avait certes détruit les fondements de leur existence, mais pas le lien qui les unissait. L'amour et la tendresse qu'ils se portaient mutuellement semblaient plus intenses encore. La solidarité que ces deux êtres fragilisés avaient puisée dans l'adversité avait transcendé leur complicité en une réelle osmose. En somme, le père trouva en sa fille le rempart que son épouse avait été incapable de lui donner. Il se distança d'elle et reporta toute son affection sur Ilse :

Si l'on tient à supposer qu'il existe bien quelque chose comme « l'unique grand amour d'une vie », ce fut ma sœur qui joua ce rôle pour lui<sup>1017</sup>.

Ayant enduré la perte de leur paradis originel commun, elle pouvait comprendre et pardonner l'excentricité, la démesure et les écarts de conduite de son père :

<sup>1013</sup> NA, p. 260. BS, p. 206: *Sie hatte vier Jahre lang besonnen von der Liebe unseres Vaters [...] in einer stabilen Welt vom Glanz und von der R wenn auch trügerischen R Selbstgewissheit der Kaiserzeit gelebt.*

<sup>1014</sup> NA, p. 260-261. BS, p. 206: *Eines Tages war ich erschienen R und der Glanz der Welt verlosch: der Vater verschwand aus ihrem Leben, das Haus, das ihr allein gehörte, der Garten, der uneingeschränkt ihr Reich war, ihr Spielzeug, ihre Tiere, die Menschen, die sie umsorgten, waren fürchterlich bedroht, sie musste sie über Nacht verlassen, [...].*

<sup>1015</sup> L'isolement dans la cellule familiale à Czernowitz après la guerre lui inspira également un sentiment d'étouffement, car elle avait goûté à une liberté exquise dans sa prime enfance. L'absence de mobilité empêchait tout épanouissement et confirmait l'impuissance à laquelle elle et son frère se trouvaient réduits.

<sup>1016</sup> NA, p. 261. BS, p. 206: *[sie] erlebte eine abenteuerliche Flucht, kam in fremde, beengte und beengende Umgebung [...].*

<sup>1017</sup> NA, p. 221. BS, p. 175: *Will man annehmen, dass es tatsächlich so etwas wie „eine einzige große Liebe des Lebens“ gäbe, so war sie's für ihn.*

Avec ma sœur, la chimie marchait bien, [...]. Elle avait pour lui un amour sans réserve et plein de gaieté. Elle hochait parfois la tête à son propos, mais elle était aussi capable d'en rire. Elle suivait d'un air réjoui le cours bouffon de ses pensées et savait exactement faire la part de la plaisanterie et du sérieux. Elle réagissait à ses escapades avec une indulgence maternelle ; et si celles-ci dépassaient parfois la mesure, elle trouvait un exutoire dans les fous rires qui nous frappaient parfois tous deux en parlant de notre vie de famille<sup>1018</sup>.

Elle seule percevait dans son comportement déroutant les failles logiques et inévitables d'un individu qui n'était pas un étranger pour elle, mais son double, en raison de leur passé commun que tous deux revendiquaient par le biais de leur relation fusionnelle.

Toutefois, Ilse et son père ne réussirent pas à dépasser la déstabilisation dont ils avaient tous deux été victimes.

Deux éléments usèrent jusqu'à le dissoudre le binôme qu'ils avaient constitué et grâce auquel ils avaient retrouvé de la force.

C'est, d'un côté, le temps qui étioila leur relation exclusive, Ilse devant logiquement quitter l'univers familial pour poursuivre ses études. Elle choisit de les entamer à Vienne, loin de son père. Par cette décision<sup>1019</sup>, elle exprima son renoncement à envisager son avenir en Bucovine, après avoir évalué les obstacles auxquels elle se heurterait inmanquablement dans une région où elle demeurerait obsédée par le souvenir d'un passé heureux perdu. Le rempart que lui offrait l'amour de son père était insuffisant : il ne l'aidait pas à s'extraire du vide qu'elle éprouvait à Czernowitz. Son sentiment d'étrangeté finit par l'emporter sur l'attachement et la tendresse qu'elle portait à son père et grâce auxquels ils avaient résisté ensemble à leurs doutes. En quittant la Bucovine, elle descella l'alliance salutaire que tous deux avaient conclue tacitement, renvoyant ainsi son père à un isolement qu'il avait parfois cru pouvoir vaincre, grâce à l'amour de sa fille.

De l'autre côté, le désenchantement de la figure paternelle consécutif à la dissolution du lien avec son alliée continua d'augmenter. Il culmina après la disparition précoce d'Ilse<sup>1020</sup>

---

<sup>1018</sup> NA, p. 222. BS, p. 175-176: *Mit meiner Schwester stimmte die Chemie. [...] Ihre Liebe zu ihm war bedingungslos und heiter. Sie schüttelte bisweilen über ihn den Kopf, aber sie lachte dabei. Sie folgte belustigt seinen skurrilen Gedankengängen, wusste genau abzuwägen, was davon als Scherz gemeint war und was sie ernst zu nehmen hatte. Mit mütterlicher Nachsicht verhielt sie sich zu seinen Eskapaden, und kam es doch gelegentlich zum Überschwang, so fand sie für ihren Unmut Auslass in den Lachkrämpfen, die uns gemeinsam, sie und mich, heimsuchten, wenn wir von unserem Familienleben sprachen.*

<sup>1019</sup> Nous ne considérons ici que l'impact de son départ sur la relation qu'elle entreprenait avec son père. Nous examinerons ultérieurement les conséquences qu'elle eut sur son rapport au réel et son évolution personnelle.

<sup>1020</sup> NA, p. 222-223 : « C'était comme s'ils s'étaient accordés tous deux sans mot dire, elle et lui, dans la parfaite harmonie de leur affinité psychologique, pour s'épargner l'un à l'autre le spectacle de la mort. [...] C'est infliger une souffrance inutile que de présenter cette preuve ultime et la plus évidente de notre solitude profonde à ceux dont l'amour a été en mesure, par moments, de nous faire illusion ». BS, p. 176: *Es war, als hätten sie beide, er und sie, im vollkommenen Einverständnis ihrer psychischen Verwandtschaft sich wortlos gegenseitig eingeräumt, einander den Anblick des Sterbens zu ersparen. [...], dass es nur schmerzlich ist,*

qui avait refusé de le revoir durant sa maladie pour ne pas lui infliger de souffrances supplémentaires. Il illustre finalement l'enfermement dans leur marginalité de ces êtres déchirés par l'Histoire que décrit Rezzori :

Je sais – j'ai toujours su, même s'il s'agissait parfois d'un simple pressentiment – ce que représentait la forêt dans la vie de mon père. Qui cherche la solitude est solitaire. Lui l'était jusqu'à la tristesse<sup>1021</sup>.

Malgré leurs efforts, ils s'avèrent incapables de résister à la régression qu'impliquait leur décentrement intérieur.

Il nous faut nous demander maintenant pourquoi ce dernier complexifia encore davantage la relation que le père entretenait avec son fils.

En effet, il observa une attitude d'une autre nature envers Gregor qui prit tôt conscience des différences que son père faisait entre lui et Ilse. La fillette dont le père approuvait toujours les idées et les humeurs et surveillait les activités était le centre de son attention. Elle monopolisait toute sa tendresse : « Pas d'illusion à ce sujet : ma sœur était beaucoup plus proche de lui que je ne l'étais<sup>1022</sup> ».

Certes, l'absence du père durant les quatre premières années de la vie de Rezzori à cause de la guerre contribua en partie à la distance que le fils devina d'emblée entre eux deux, lors de leur première rencontre, face à cet homme qui lui était étranger. Pourtant, ni le temps ni les habitudes prises au sein de la cellule familiale n'effacèrent la réserve que le père semblait observer envers Gregor. La naissance de l'enfant en 1914, au moment où l'ancienne réalité strictement agencée volait en éclats explique véritablement la retenue que le père ne pouvait dépasser. Le fait que son fils appartienne à ce nouveau monde qu'il haïssait l'empêchait de ressentir pour lui l'affection profonde et sincère qu'il avait éprouvées spontanément envers sa fille, laquelle symbolisait quant à elle un passé heureux. La césure provoquée par la Première Guerre mondiale avait donc privé le père et son fils de la possibilité d'une complicité instinctive telle que celle qui l'unissait à Ilse née, comme lui, dans le monde d'avant.

Cette réserve se doubla même d'un profond scepticisme. Alors qu'Ilse était une élève douée et curieuse, Gregor se distinguait par sa paresse, son indiscipline et de piètres résultats scolaires. L'opposition entre la finesse et l'ambition de sa fille et la médiocrité de

---

*diese letzte und deutlichste Manifestation unserer Ureinigkeit denjenigen vorzuführen, deren Liebe imstande war, uns zeitweilig darüber wegzutäuschen.*

<sup>1021</sup> NA, p. 214. BS, p. 169: *Ich weiß. Ich wusste immer, sei's auch nur ahnend, was der Wald im Leben meines Vaters bedeutete. Wer Einsamkeit sucht, ist einsam. Er war es bis zur Schwermut.*

<sup>1022</sup> NA, p. 207. BS, p. 162: *Unmöglich konnte ich mich darüber täuschen, dass meine Schwester ihm viel näher stand als ich.*

son fils confirmait la rupture entre deux époques et deux réalités inconciliables, le présent incarné par Gregor étant jugé plus insipide et incohérent par son père. Un tel constat justifiait les différences de traitement qu'il réservait à ses deux enfants. Magnanime et bienveillant à son égard, il observait l'orgueilleuse Ilse développer spontanément ses facultés. À l'inverse, il éleva sans cesse le niveau de ses exigences envers son fils qu'il jugeait non sans une certaine arrogance trop insouciant et velléitaire. Son exigence traduisait sa volonté d'exercer l'endurance<sup>1023</sup> dont l'enfant aurait besoin pour affronter le chaos de son époque. Aussi n'hésitait-il pas à faire preuve d'une grande sévérité, afin de stimuler des mécanismes qu'il estimait salutaires :

Enfant, je l'avais plus craint qu'aimé. Lorsqu'il était en colère et me punissait, il n'était guère soucieux du choix des moyens. Le premier fouet, même celui destiné aux chiens, faisait l'affaire<sup>1024</sup>.

L'attitude désabusée du père devant les échecs successifs de son fils est significative. Pour le père, de telles déconvenues enfermaient son héritier dans une infériorité qui lui faisait horreur. Il y voyait un signe annonciateur de la médiocrité d'un futur qui générerait de nouvelles tensions et de nouvelles césures, rendant impossible toute communion avec celui qui le représentait. En même temps qu'il se résignait aux failles de Gregor, il acceptait aussi à la distance qui les séparerait définitivement en raison de circonstances extérieures qui les dépasseraient toujours :

Il se résigna. Il était trop tard pour faire de moi, selon ses critères, un homme cultivé. Il m'accepta désormais comme un consommateur de journaux, un ignorant, un précurseur de la barbarie qu'il voyait de toute façon déferler sur l'Europe<sup>1025</sup>.

Cependant, tous deux partagèrent quelques moments exceptionnels qui les firent se rapprocher de temps à autre. Ils se produisirent dans un cadre spécifique, à savoir celui des forêts des Carpates où le père entraînait son fils dans d'interminables parties de chasse. Comme elles se déroulaient en dehors du quotidien terni par les tensions et les mutations de l'après-guerre, elles leur offraient la chance de s'extraire du présent qui menaçait de rendre cet être déchu et son fils appelé à vivre dans une réalité frappée de négativité

---

<sup>1023</sup> Le père attendait de son fils non seulement qu'il développe ses facultés intellectuelles qui l'aideraient à aiguïser son regard sur le monde et à résister à ses bouleversements. L'épisode déjà commenté du jugement fatidique qu'il prononça sur les lacunes intellectuelles de son fils l'illustre. Le père veillait aussi à ce qu'il approfondisse sa résistance physique, soumettant l'enfant à des entraînements de chasse fort éprouvants. Son but était clair : le jeune garçon devait s'endurcir pour se préparer à affronter un avenir menaçant.

<sup>1024</sup> NA, p. 207. BS, p. 162: *Als Kind hatte ich ihn eher gefürchtet als geliebt. Wenn er im Zorn strafte, war er nicht wählerisch in den Mitteln: die nächste Hundepeitsche kam ihm gerade recht.*

<sup>1025</sup> NA, p. 228. BS, p. 181: *Danach resignierte er. Es war zu spät, um aus mir einen gebildeten Menschen nach seinem Maß zu machen. Er nahm mich fortan hin als zeitschriftenkonsumierenden Ignoranten: ein Vorbote der Barbarei, die er ohnehin über Europa kommen sah.*

définitivement étrangers l'un à l'autre. Le père n'était plus obligé d'y inculquer à son fils des valeurs héritées du schéma autrichien inutile, car cet espace était régi par des lois naturelles annulant tous les codes, anciens et nouveaux, qui étaient en vigueur dans leur univers quotidien et constituaient autant d'obstacles entre les deux hommes, l'héritier ne satisfaisant plus aux anciennes valeurs de son père. Libéré de ces obstacles, ce dernier pouvait initier son fils à sa passion de la chasse grâce à laquelle lui-même échappait au vide du présent, trouvant enfin dans son fils « un compagnon idéal, quelqu'un à qui il pût transmettre ce qu'il aimait et savait<sup>1026</sup> ». La reconnaissance dont Rezzori témoigne envers son père confirme l'intensité de leurs retrouvailles occasionnelles :

Les jours passés avec lui à la chasse font partie du petit nombre de ceux qui furent parfaitement heureux dans mon existence. [...] Cela me donnait le sentiment d'une liberté illimitée<sup>1027</sup>.

Comme sa sœur, Rezzori lui voua un amour sincère<sup>1028</sup> parce que de tels moments de partage hors du temps lui avaient également permis de discerner les failles de leur père. Toutefois, ces situations exceptionnelles ne suffirent pas à redonner au père le désir de se réinscrire dans le présent en se livrant entièrement à son fils. Le souvenir obsédant de la perte du passé qu'il avait partagé avec son autre enfant et qui disparut définitivement lors du décès d'Ilse détruisit toute tentative de réunion entre lui et son fils et fit échouer par conséquent toute réconciliation entre le passé et le présent. Leur complicité sporadique ne constitua qu'un refuge illusoire pour un être prisonnier de sa solitude :

Malgré tout l'amour que je lui portais, [...], je n'ai jamais nourri d'illusion : je ne l'ai pas non plus délivré de sa solitude profonde. Jusqu'aux heures où nous avons partagé ensemble les joies de la chasse que chacun de nous aurait tout aussi bien pu vivre avec un autre de ses proches, nous sommes restés solitaires l'un en face de l'autre. Aucun de nous n'avait le don de communiquer ses sentiments. Certes, il m'a donné à de nombreuses reprises, et de manière très touchante, des témoignages de son inclination pour moi. Nous n'avions nullement l'impression d'être des étrangers l'un pour l'autre, [...] ; au contraire, nous étions,

<sup>1026</sup> NA, p. 208. BS, p. 163: [...], [er] suchte in mir den idealen Jagdkumpan: einen, dem er überliefern konnte, war er liebte und wusste.

<sup>1027</sup> NA, p. 210-211. BS, p. 165: *Die Tage, die ich mit ihm auf Jagd hinbringen durfte, gehören zu den nicht allzu vielen vollkommen glücklichen meines Daseins. In meiner Erinnerung bewahre ich Bilder und Episoden von unvergleichlicher Lebenspracht.*

Rezzori poursuit cet hommage dans *Murmures d'un vieillard* : « Mon père, le grand veneur, est le grand prêtre de cette réalité et le garçon que je suis lève vers lui un regard d'adoration. Il me fait don de ces heures hors du temps ». MV, p. 310. GG, p. 198-199: *Mein Vater, der große Jäger, ist der Hohepriester dieser Wirklichkeit, und ich als Knabe schaue anbetend zu ihm auf: Er schenkt mir diese Stunden außerhalb der Zeit.*

<sup>1028</sup> NA, p. 309 : « J'admiraïs mon père, j'aimais toutes ses lubies et toutes ses extravagances, et jusqu'à son antisémitisme presque maladif que je n'ai heureusement jamais pris tout à fait au sérieux ». BS, p. 247: *Ich bewunderte meinen Vater, liebte alle seine Schrullen und Ungereimtheiten, darunter auch seinen beinah krankhaften Antisemitismus. Glücklicherweise nahm ich ihn niemals ganz ernst.*

comme on dit, très proches l'un de l'autre – mais sans engagement de notre part. Il n'y eut jamais entre lui et moi la même proximité qu'entre ma sœur et lui<sup>1029</sup>.

Fragilisée par les événements historiques, la mère entretenait elle aussi des rapports complexes avec ses enfants.

À l'instar de son époux, elle adopta au départ une attitude différente envers eux. Au prétexte d'une santé fragile, elle s'éloigna régulièrement du domaine familial après la naissance de sa fille aînée, et ce jusqu'en 1914. Elle ne cherchait ainsi pas uniquement à se reposer dans des lieux de villégiature. Elle entendait avant tout fuir son mari qu'elle méprisait et la Bucovine qu'elle détestait, car elle symbolisait, à ses yeux, sa réclusion et son dépérissement dans le cadre décevant de son mariage. Si elle put, ce faisant, réaliser des désirs égocentriques, elle échoua en revanche à tisser des liens avec sa fille qu'elle négligea et abandonna sans le moindre remords à la surveillance de son père, comme si elle n'avait éprouvé nul instinct maternel.

La naissance de son fils entraîna un changement radical. Alors qu'elle avait témoigné d'une parfaite indifférence envers Ilse, elle déborda d'emblée d'attention et de tendresse pour Gregor qui n'était pas un enfant désiré. Certes, elle semblait vouloir effacer ainsi ses manquements à l'égard de sa fille qui gardait obstinément ses distances. Pourtant, elle essayait moins de se racheter une conduite que de combler le sentiment de vide devenu trop accablant que lui inspirait l'échec désormais avéré de son mariage.

Rezzori ne manque d'ailleurs pas de souligner le caractère étrange de leur binôme. Ce dernier relevait moins d'une relation mère-enfant que d'une véritable relation amoureuse. Tandis que la nourrice Cassandra était chargée de protéger l'enfant, cette femme tourmentée jouait pour lui davantage le rôle d'une « bien-aimée<sup>1030</sup> » que celui d'une mère, compensant ainsi les espoirs que son époux avait déçus :

Rien n'explique tout à fait la fin d'une histoire d'amour – et il s'agissait d'une histoire d'amour entre nous deux. De caractère passionné et inconstant, son amour pour moi et mon amour pour elle avaient été bien davantage une relation amoureuse que le développement naturel du rapport entre une mère et son enfant tout au long de leur existence commune<sup>1031</sup>.

---

<sup>1029</sup> NA, p. 223. BS, p. 176-177: *Bei aller meiner Liebe zu ihm, [...], ist mir die Täuschung nie gelungen. Auch ich habe ihn nicht aus seiner Ur-Einsamkeit erlöst. Bis auf die Stunden gemeinsamer Jägerfreuden, die jeder von uns ebensogut mit einem anderen Vertrauten hätte erleben können, haben wir einander recht allein gelassen. Keinem von uns war die Gabe der Gefühlsmiteilsamkeit beschieden. Gewiss, er hat mir zu wiederholten Malen sehr rührend seine Zuneigung gezeigt. Wir fühlten uns keineswegs fremd voreinander, [...]; im Gegenteil: wir waren, wie man so sagt, einander durchaus nah. Aber auf unverbindliche Weise. Niemals war zwischen mir und ihm die gleiche Nähe wie zwischen meiner Schwester und ihm.*

<sup>1030</sup> NA, p. 177. BS, p. 140: *meine Geliebte.*

<sup>1031</sup> NA, p. 177. BS, p. 139: *Nichts erklärt gänzlich das Ende einer Liebesgeschichte und um eine Liebesgeschichte handelte sich's mit uns beiden: Ihre Mutterliebe zu mir und meine Kinderliebe zu ihr waren*

La Première Guerre mondiale qui la poussa sur le chemin de l'exil et la déstabilisa profondément bouleversa les rapports que la mère entretenait avec Ilse et Gregor. En effet, elle se dévoua à partir de cette date entièrement à ses deux jeunes enfants qui constituèrent soudain le centre de son existence. Pourtant, cette métamorphose subite en mère attentionnée ne s'explique pas par la découverte tardive d'un amour sincère et absolu qui lui aurait dicté de veiller sur ses enfants. Au contraire, elle se servit d'eux comme d'instruments qu'elle érigea en remparts contre les transformations du monde extérieur et des craintes qu'il faisait naître en elle. En lui conférant des tâches précises et des buts réguliers, l'éducation de ses enfants lui donnait l'illusion de surmonter l'instabilité d'une réalité, qui, parce qu'elle ne répondait plus à ses idées préconçues, lui échappait fatalement. Elle s'attachait à lire dans les progrès qu'accomplissaient ses enfants la preuve qu'il était possible de résister aux forces destructrices à l'œuvre dans le présent :

Par notre développement bien visible, notre croissance, notre entrain à manger, une défécation régulière, nos joues rouges et une vitalité débordante, mais aussi par notre soumission sans réserve à ses prescriptions, à ses ordres et à ses interdits, nous devons lui prouver que nous existons vraiment. Ce qu'elle entend par amour maternel s'agrippe à ce qui est visible et palpable<sup>1032</sup>.

Comme lui incombait l'entière responsabilité de les protéger pour qu'ils se développent paisiblement, elle pensait tenir sa revanche sur le temps et se raccrocher au monde dont ses enfants étaient en train de devenir, grâce à elle, des acteurs à part entière :

Nous étions son seul lien avec la réalité, la seule chose qu'elle possédât vraiment dans la vie, et elle la revendiquait pour elle seule<sup>1033</sup>.

Mais elle ne régénéra en rien la relation qui l'unissait à Ilse et à Gregor. Au contraire, cette dernière était condamnée à l'échec, et ce pour plusieurs raisons.

Au lieu de se dévouer de manière désintéressée à ses enfants, la mère inversa les fonctions. En effet, c'est elle qui prit finalement la position d'une victime en réclamant à des êtres

*in ihrer wetterwendischen Leidenschaftlichkeit viel eher eine amouröse Beziehung gewesen als das natürliche Zusammenwachsen von Mutter und Kind.*

Ou encore, NA, p. 79 : « Son amour pour moi était impétueux ». BS, p. 64: *Ihre Liebe zu mir war stürmisch.* Notons qu'elle manquait son objectif en se laissant aller à de tels débordements. Au lieu de l'appriivoiser, elle l'effrayait en manifestant une passion suspecte : « Ses accès de tendresse étaient d'une impétuosité qui m'effrayait plus qu'elle ne me réjouissait ». NA, p. 84. BS, p. 68: *Ihre Zärtlichkeiten waren von einem Ungestüm, das mich mehr erschreckte als beglückte.*

<sup>1032</sup> NA, p. 85. BS, p. 69: *Dass wir tatsächlich existieren, müssen wir ihr durch unser augenfälliges Gedeihen, unser Wachstum, unsere Esslust und unseren regelmäßigen Stuhlgang, unsere roten Backen und übersprudelnde Lebhaftigkeit, aber auch durch unsere bedingungslose Unterwerfung unter ihre Vorschriften, Gebote und Verbote beweisen. Was sie unter Mutterliebe versteht, klammert sich ans Sichtbare, ans Greifbare.*

<sup>1033</sup> NA, p. 90. BS, p. 74: *Wir waren ihr einziger Bezug zur Wirklichkeit, ihr eigentlicher Lebensbesitz, und sie beanspruchte ihn für sich allein.*

fragiles l'aide et le réconfort qu'elle-même était incapable de leur apporter. Elle les chargea d'un poids immense qui constituait un obstacle irrémédiable à tout rapprochement puisqu'ils n'étaient pas en mesure de satisfaire ses exigences. De fait, elle leur confia selon nous la responsabilité de sa survie dans la mesure où elle érigea leur épanouissement en la condition *sine qua non* du dépassement des épreuves endurées par la famille et donc de la re-substantialisation de sa propre existence :

Je sentais que je devais remplir ce qui n'était pas seulement un cliché du fils modèle, parfaitement élevé et aimant sa mère sans réserve. Je devais aussi sécréter quelque chose qui lui manquait. J'étais un instrument, une arme dans sa main contre le vide qui était en elle – peut-être le pressentiment de son destin dont elle ne voulait pas accepter l'arrêt<sup>1034</sup>.

L'attitude qu'elle adopta envers sa fille durant sa maladie quelques années plus tard prouve du reste qu'elle s'était identifiée jusqu'au bout à son rôle de victime par lequel elle avait biaisé ses rapports avec ses enfants. En sacrifiant toutes ses forces physiques et psychiques à veiller sa fille, elle put prolonger, voir intensifier la fiction à laquelle elle avait réduit sa vie en surprotégeant ses enfants. Après la disparition d'Ilse, elle ne se contenta pas d'idéaliser la défunte avec qui « elle ne [s'était] pourtant jamais [entendue]<sup>1035</sup> » :

Et ce qui s'opérait maintenant en elle, c'était la transfiguration de la disparue en ange, et du même coup apparaissait une version embellie de la relation entre la mère et la fille, qui s'écartait largement de la réalité<sup>1036</sup>.

Elle s'auto-proclama également « mater dolorosa<sup>1037</sup> » en invoquant le soutien qu'elle avait prodigué à Ilse alors qu'elle l'avait sans doute envisagé comme le moyen de conserver son aura de mère-courage au-delà de sa disparition, afin de garder une certaine contenance.

Une telle mise en scène n'eut pas pour seule conséquence de sceller la distance qui la séparait de ses enfants qu'elle appréciait non pas tant comme des individus doués d'une personnalité originale, mais comme des pions qu'elle espérait manipuler pour refouler le vide de son existence.

En les réquisitionnant pour l'aider à lutter contre son désespoir dans un univers qui devait impérativement se réduire à la cellule familiale, elle menaçait de les priver à leur tour de toute chance de s'intégrer dans le présent. Elle les précipitait ainsi avec elle dans sa fuite

---

<sup>1034</sup> NA, p. 79. BS, p. 64: *Ich spürte, dass ich erfüllen sollte, was nicht nur ein Klischeebild des wohlgeratenen, perfekt erzogenen, bedingungslos mütterliebenden Sohnes war. Ich musste etwas herstellen, was ihr selber mangelte. Ich war ein Werkzeug, eine Waffe in ihrer Hand gegen die Leere in ihr R vielleicht die ahnende Vorauskenntnis ihres Schicksals, dessen Bestimmung sie nicht hinnehmen wollte.*

<sup>1035</sup> NA, p. 79. BS, p. 64: *Indes, sie kam nicht zurecht mit dem rasch heranwachsenden Mädchen, [...].*

<sup>1036</sup> NA, p. 167. BS, p. 131: *Stattdessen vollzog sich jetzt in ihr die Verklärung der Verstorbenen ins Engelhafte und damit gleich die Schönheitskorrektur des Verhältnisses zwischen Mutter und Tochter weit über das historisch Tatsächliche hinaus.*

<sup>1037</sup> NA, p. 168. BS, p. 132: *Mater dolorosa.*

tragique devant le réel. Au lieu de les guider et de leur donner des repères efficaces pour qu'ils parviennent à consolider leur place dans le présent, elle leur imposait des lois qui défiaient toute logique dans l'espoir de les préserver de tout danger émanant du monde extérieur forcément dangereux et impur à ses yeux. Sa manie de multiplier des mesures d'hygiène draconiennes souvent grotesques, comme celle qui consistait à leur faire ingurgiter, à titre préventif, un médicament en cas de contact avec des inconnus lors de leurs promenades<sup>1038</sup>, prouvait son désir obsessionnel de les enfermer dans une sphère aseptisée qu'elle entendait ainsi dominer.

Mais le bilan que dresse Rezzori d'une telle stratégie de défense et d'auto-défense s'avère négatif. D'un côté, la mère instillait une peur de l'inconnu qu'elle contribuait ainsi à diaboliser. De l'autre côté, elle affaiblissait ses propres enfants. De fait, tous deux souffrirent tant de leur isolement qu'ils eurent le sentiment accablant d'étouffer, ne trouvant ni paix ni confort dans un univers surprotégé qui s'était transformé pour eux en une véritable prison : « La boîte se refermait hermétiquement sur nous<sup>1039</sup> ». Outre le fait d'avoir vécu comme une humiliation le fait d'avoir été traités en otages d'un monde dont ils avaient perçu intuitivement les contradictions au contact de leur mère hystérique, ils subirent aussi sa dureté. Ne tolérant aucun écart qu'elle considérait comme une provocation, voire « une mutinerie ouverte, un désaveu criminel<sup>1040</sup> », la mère se révélait d'une extrême cruauté envers eux. Elle n'hésitait pas à menacer de mettre fin à ses jours ni à simuler des scènes d'abandon pour culpabiliser les contrevenants, ni à prononcer contre eux des sentences impitoyables et dissuasives :

Bien qu'elle eût été élevée dans le catholicisme, elle punissait avec une conscience d'une rigueur toute protestante. Les sentiments pleins de froideur qu'un méfait enfantin faisait

---

<sup>1038</sup> Rezzori se moque de cette mesure qui était censée le protéger, mais qui lui valut de mémorables maux dentaires : « C'était une pastille blanche et lisse au goût un peu alcalin, à la fois piquant et doux. On la posait sur nos langues docilement tirées, comme pour recevoir l'hostie de la communion ; il s'agissait d'une prophylaxie contre des microbes que nous aurions pu inspirer ou ingurgiter. [...] Pour pouvoir au moins parler sans être incommodé, j'avais coutume, tel un hamster, de repousser la pastille contre mes joues, où non seulement elle se dissolvait, mais décomposait aussi l'émail de mes dents. La première de celles-ci qu'il fallut plomber, puis finalement arracher, fut la molaire supérieure droite, qui avait été privée de sa couche protectrice par les innombrables pastilles avalées durant mon enfance ». NA, p. 114. BS, p. 94: *Das zweite Formamint [...] war eine flache weiße Pille von süßlich scharfem, ein wenig basischem Geschmack. Man legte sie uns wie Abendmahlhostien auf die gehorsam ausgestreckten Zungen, um uns prophylaktisch vor eingeatmeten oder aufgeleckten Krankheitserregern zu schützen. [...] Ich pflegte meines, um wenigstens ungehindert sprechen zu können, wie ein Hamster mir in die Bäckentasche zu schieben, wo es nicht nur sich, sondern auch meinen Zahnschmelz auflöste. Der erste Zahn, der mir plombiert und schließlich dann gezogen werden musste, war zahnheilkundlich gesprochen der dritte rechts mesial, dem in meiner Kindheit ungezählte Formamint-Pastillen die Schutzschicht weggefressen hatten.*

<sup>1039</sup> NA, p. 91. BS, p. 74: *Die Kapsel um uns schloss sich hermetisch.*

<sup>1040</sup> NA, p. 130. BS, p. 108: *Aber die Verlockung nachzugeben bedeutete nicht nur die Übertretung eines strengen Verbots, es war offene Meuterei, frevlerische Verleugnung aller Autorität, die das Weltgesetz hütete.*

brutalement succéder à l'entente la plus tendre étaient quelque chose de plus que la simple simulation d'une aversion spontanée : c'était un jugement légitime sur un personnage réprouvé, un arbitrage concluant à l'ostracisme, [...] <sup>1041</sup>.

On voit que cette inclination à la brutalité qui lui conférait parfois même « quelque chose de diabolique <sup>1042</sup> » constituait une limite rédhibitoire. De fait, la mère semblait moins se venger de ses enfants désobéissants que, symboliquement, de la perte de son passé en recourant à la violence contre des êtres qui ne partageraient plus ses idéaux révolus. Au lieu de se libérer du traumatisme subi, elle reproduisait des gestes générateurs de tensions dans son univers qu'elle aurait pourtant voulu préserver du chaos.

Par sa froideur, son manque d'humanité et une autorité proche de la tyrannie qui résultaient directement de ses propres blessures, la mère ne réussit donc pas à entrer en communion avec ses enfants. Ils eurent tôt fait de deviner le motif de ses tentatives d'approche à la fois maladroitement et arbitraires qu'ils n'acceptaient pas : son envie égoïste de se donner une contenance en se raccrochant à son devoir de mère qu'elle n'avait pas appelé de ses vœux et qu'elle accomplissait de manière mécanique dans le seul but de s'extraire des méandres du présent :

[...] personne ne la prenait tout à fait au sérieux dans son rôle erroné de mère – ses enfants moins que tout le monde. Plus elle s'appliquait à donner d'elle-même l'image d'une mère héroïque, image rivée aux clichés les plus plats du devoir maternel [...], et plus ses efforts manquaient lamentablement leur but <sup>1043</sup>.

Le fossé entre la mère et ses enfants qui résultait d'un tel schéma se renforça lorsque ces derniers s'émancipèrent. En se libérant du pouvoir despotique de leur mère au moment de quitter la sphère familiale, ils la renvoyèrent définitivement au vide qu'elle avait cru avoir surmonté en les manipulant :

Tandis qu'à un demi-continent de distance, elle s'occupait de nos sous-vêtements en laine, sa propre vie s'écoulait aussi vide que celle d'une prisonnière <sup>1044</sup>

<sup>1041</sup> NA, p. 123. BS, p. 102: *Obwohl sie katholisch erzogen war, strafte sie mit protestantischer Gewissensstrenge. Die Gefühlskälte, in welche eine kindliche Missetat das zärtlichste Einvernehmen jählings umschlagen ließ, war mehr als nur vorgetäuschte spontane Abwendung, es war ein regelrechtes Urteil über einen Verworfenen, ein Schiedsspruch der Verfemung, [...].*

<sup>1042</sup> NA, p. 129. BS, p. 107: *Manchmal, wenn sie Rache nahm. R also wenn sie strafte -, zeigte sich darin etwas wahrhaftig Dämonisches.*

<sup>1043</sup> NA, p. 125. BS, p. 103-104: *[...], und dass niemand sie in ihrer fehlaufgefassten Mutterrolle völlig ernst nahm, wir Kinder am allerwenigsten; und je mehr sie sich anstrenge, die an die banalsten Vorstellungen von Mutterpflichten festgenagelte Gestalt der Heldenmutter abzugeben [...], um so kläglicher schlugen ihre Bemühungen fehl.*

<sup>1044</sup> NA, p. 158. BS, p. 126: *Während sie sich über den halben Kontinent hinweg mit unserer Wollunterkleidung beschäftigte, rieselte ihre eigene Lebenszeit so leer ab wie die einer Eingekerkerten.*

La profonde solitude de ces victimes de l'Histoire participa à un processus qui les détruisit. Le délitement qui eut raison des ces symboles du monde d'avant revêtit deux aspects complémentaires : le refoulement pathologique du réel ainsi qu'un désenchantement et une désagrégation aux conséquences fatales.

#### IV. 2. C. Un délitement multiforme

##### IV. 2. C. 1. Le refoulement pathologique du réel

Choqués par les pertes subies et les conséquences concrètes de leur déclassement, les parents Rezzori cédèrent tout d'abord au sentiment d'incrédulité qui s'empara d'eux au lendemain du premier conflit mondial. Il fut si intense qu'il les empêcha de percevoir réellement et de mesurer les changements intervenus :

Toute la confiance dans la vie dont ces deux piliers avaient été le support s'était effondrée avec eux. La mutation de la réalité qui en résulta fut si imprévue, si soudaine et si incompréhensible, qu'elle fit d'abord l'effet d'un mauvais rêve. [...] Pourtant, la plupart des gens ne souhaitaient pas se réveiller ; ils demeuraient endormis, paralysés : des somnambules dans un présent aliéné<sup>1045</sup>.

Passée la douloureuse et déstabilisante période de flottement de l'immédiat après-guerre, ces rescapés d'un ordre révolu ne parvinrent pas davantage à développer un rapport lucide au réel.

C. Schlicht estime que les parents de Rezzori refusèrent tout compromis<sup>1046</sup>. Aussi élaborèrent-ils deux stratégies visant à réprover le présent. Dans sa contribution, C. Schlicht s'attache à souligner le caractère diamétralement opposé des tactiques de ces deux réactions qui contribuaient au fossé entre le masculin et le féminin que nous avons déjà relevé. Selon C. Schlicht, pareille divergence s'inscrit dans une véritable guerre que se seraient livrés les deux principes<sup>1047</sup>. D'un côté, les femmes sont l'incarnation des idées et des valeurs d'une époque révolue qu'elles se transmettent, de manière exclusive, de mère

---

<sup>1045</sup> NA, p. 86. BS, p. 70: *Alle Lebenszuversicht, die diese Säulen getragen hatten, war mit ihnen eingestürzt. Der Wandel der Wirklichkeit dadurch war so unvorhergesehen, plötzlich und unbegreiflich, dass er zunächst wirkte wie ein böser Traum. [...] Indes wünschten die allermeisten gar nicht zu erwachen, blieben betäubt, gelähmt: Traumwandler durch die entfremdete Gegenwart.*

<sup>1046</sup> SCHLICHT, Corinna, *Epochenverschleppung im Kontext des Weiblichen*, op. cit., p. 33: « Aucun d'entre eux ne parvient à s'accommoder du réel ». *Keiner von ihnen mag sich mit der neuen Wirklichkeit arrangieren.*

<sup>1047</sup> *Ibid.*, p. 33: *[der elterliche Konflikt], der sich Ŕ in Blumen in Schnee nachzulesen Ŕ als Kampf der Geschlechter für den heranwachsenden Gregor von Rezzori vermittelt.*

en fille. Elles font le pari de se réfugier dans le passé pour oublier le vide et le désordre du présent qu'elles jugent décevant et inacceptable à l'aune d'une réalité révolue qu'elles glorifient dans leurs souvenirs<sup>1048</sup>. De l'autre côté, les hommes, à l'image du père de l'auteur, s'extrait la fois du présent et du passé, donc de toute temporalité<sup>1049</sup>.

Si nous distinguons également plusieurs comportements reflétant la complexité du lien que ces individus entretenaient avec le réel, nous pensons qu'il convient de remettre en cause l'approche strictement dichotomique homme / femme que propose C. Schlicht. Deux éléments nous y incitent : d'une part, la présence de clivages entre la mère et sa fille qui ne réussirent pas, selon nous, à tenir leur rang de gardiennes du passé, et ce pour des raisons différentes, d'autre part, celle d'échos troublants entre la stratégie du père et celle de sa fille.

#### **- la mère et la sœur : gardiennes du passé ?**

Commençons par nous intéresser au cas des femmes du quatuor familial que Rezzori décrit dans *Neiges d'antan*.

La mère et la sœur de l'auteur vivaient sans conteste tournées vers un passé qu'elles estimaient infiniment supérieur à l'ère qui débuta en 1914 et dont l'évocation leur permettait de résister, voire de survivre au vide de leur nouvelle existence. Toutefois, l'objet qu'elles vénéraient n'étaient pas le même. La mère se remémorait des usages et des codes qui avaient jadis régulé son univers. Il se raccrochait quant à elle aux souvenirs de jours heureux et insoucians d'une prime enfance qui s'était déroulée dans un cadre enchanteur dénué de tensions, et ce grâce à la bienveillance du père. Le fait que les principes que la mère entendait récupérer et réutiliser se fussent opposés aux épisodes

---

<sup>1048</sup> *Ibid.*, p. 29: *Es [ihr Wirklichkeitsempfinden] ist rückwärtsgewandt und verharrt in einer illusionistischen Vergangenheitsbeschwörung. [...]*.

C. Schlicht ne tient pas compte des réactions des autres femmes qui composaient l'univers familial de Rezzori. Nous verrons qu'elles jouèrent pourtant un rôle clé dans le positionnement qu'adopta l'héritier de ces êtres fragilisés par l'Histoire, car elles l'aiderent à déceler les limites de leurs stratégies mémorielles et leur refus du présent.

<sup>1049</sup> Nous reviendrons ultérieurement sur l'analyse que C. Schlicht propose de la réaction du fils. Selon elle, les fils tendent à développer une position médiane en essayant, grâce à la littérature, à la fois de se soustraire à l'influence néfaste des femmes ancrées dans le mythe du passé et de dépasser la position insuffisante de leur père.

révolus remplis de joie et d'énergie qu'énumérait Ilse<sup>1050</sup> suggère qu'elles ne communiaient pas dans la célébration du passé dont elles avaient une vision différente<sup>1051</sup>.

Quant à la nature distincte des reliques que toutes deux retenaient, elle implique également des différences à la fois dans la manière dont chacune perpétuait un passé particulier et dans le contenu de leurs espoirs.

L'objectif que poursuivait la mère en idéalisant l'ordre de l'ancien monde consistait à contenir la peur que lui inspiraient la confusion et les tensions générées par la mise en place d'un nouveau système et qu'elle refusait obstinément d'avouer en se réfugiant dans un hors temps illusoire.

Sa fille affichait d'autres ambitions. Au défaitisme de la mère s'opposait l'attitude conquérante et résolue d'Ilse. En effet, elle envisageait la célébration du passé comme le moyen de prendre paradoxalement sa revanche sur le présent dont elle reconnaissait, pour sa part, l'existence. Amplifier, par le biais de récits invérifiables et par conséquent saisissants, le caractère idyllique du passé lui permettait de dénoncer ce qu'elle tenait pour la médiocrité du présent, donc de reprendre l'avantage, en tant qu'héritière, sur les nouveaux acteurs qui n'avaient pas participé à l'ancienne réalité qu'elle redessina et se réappropriait ainsi. En cultivant le mythe, Ilse concédait certes la rupture entre l'avant et l'après, mais elle en retirait une immense fierté, car elle invoquait triomphalement la supériorité du passé qu'elle mettait en exergue par le jeu d'une telle dichotomie. Sa relation avec son frère, qu'elle considérait comme le symbole du nouveau monde, l'illustre. De fait, cette dernière relevait d'un rapport de force qui tournait régulièrement à l'avantage de la jeune fille, car Ilse parvenait à éveiller la curiosité de son jeune frère en laissant planer une part de mystère sur le passé que lui-même n'avait pas connu.

[...], la maison et le jardin de l'Odaña, dont elle avait dû précipitamment prendre congé lorsque la Première Guerre mondiale éclata, constituèrent pour elle le mythe d'une existence perdue, infiniment plus noble et vraiment taillée à sa mesure – mythe qui lui donnait le sentiment d'une élection secrète. Jusqu'à la disparition de la maison de famille, elle passa sa vie de jeune fille avec la suffisance d'une princesse vêtue de haillons<sup>1052</sup>.

---

<sup>1050</sup> Notons qu'Ilse en excluait systématiquement sa mère. Cela suggère qu'elle ne la considérait pas comme un chaînon indispensable dans la remémoration du passé disparu que mère et fille étaient censées accomplir, selon C. Schlicht.

<sup>1051</sup> Rappelons que la distance qui compliqua d'emblée la relation de la mère et d'Ilse et qui perdura jusqu'à la disparition de cette dernière relativise également l'hypothèse d'une transmission évidente et exclusive d'un bien commun issu du passé entre ces deux personnages qui n'avaient jamais formé de duo uni.

<sup>1052</sup> NA, p. 266. BS, p. 211: *Haus und Garten der Odaia, von der sie beim Ausbruch des Ersten Weltkrieges so überstürzt hatte Abschied nehmen müssen, wurden in ihr zum Mythos einer verlorenen, ungemein viel nobleren und ihr eigentlich angemessenen Existenz. Ein Mythos, der ihr das Gefühl geheimer Auserlesenheit gab. Ihre Jugendzeit bis zum Zerfall unseres Elternhauses verlebte sie [...] im Dünkel einer in Lumpen gekleideten Prinzessin.*

Ilse se servait de son mythe comme d'une arme pour reconquérir son prestige : elle faisait naître chez un être non initié la nostalgie d'une réalité qu'elle avait reconstruite et que lui-même ne pouvait logiquement pas même regretter parce qu'il n'y avait pas goûté. La jalousie de son frère qui « [fit] tout pour lui dérober son mythe<sup>1053</sup> » parce qu'il y rattachait un « monde magique<sup>1054</sup> » révèle le pouvoir dérangeant, voire déstabilisant que cet être ancré dans le passé exerçait contre le présent. Alors que sa mère tentait de démontrer le sens et la richesse du monde d'avant, en appliquant concrètement ses principes dans le quotidien, Ilse perpétuait ce dernier uniquement à l'aide de souvenirs merveilleux qu'elle choisissait de distiller avec parcimonie, afin de récuser le présent. Elle renforçait ainsi l'aura d'une réalité dont l'essence résidait dans une immatérialité qu'elle utilisait à dessein pour combattre la réalité palpable du nouveau cadre de son existence auquel elle ne pouvait ni ne voulait se résoudre.

Bien que ces deux gardiennes aient tenté de préserver des pans différents d'un monde disparu et qu'elles n'aient pas observé la même attitude, toutes deux se heurtèrent aux limites de leur culte. De fait, elles cédèrent à la pression du présent qui finit par l'emporter sur la fictionnalité de l'ordre qu'elles entendaient maintenir. Il nous faut cependant nuancer les raisons d'un tel échec.

La stratégie de la mère semblait être condamnée d'avance à ne pas aboutir. Au lieu de faire preuve d'une pugnacité et d'une opiniâtreté à toute épreuve pour imposer son mythe, elle témoigna d'une étonnante capacité d'adaptation. Cette disposition apparaît contradictoire dans le cas d'une femme que la foi prétendument inébranlable en des principes anciens indépassables aurait dû rendre inflexible et rétive au moindre changement. Or, elle puisa dans son pragmatisme non seulement la force de braver l'adversité et de surmonter les nombreux revers qu'elle subit et qui furent autant de césures irréversibles : le retour humiliant à Czernowitz en 1918, ses deux divorces, l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale et son départ forcé en 1940. Elle l'utilisa aussi pour prendre en considération les dynamiques qui animaient la nouvelle ère :

Ma mère [...] : l'exemple parfait de l'adaptation manquée. Avec une pieuse, mais rageuse docilité, elle essaya, sa vie durant, de suivre son temps, d'abord en observant fidèlement tous les grands principes de l'ère victorienne, puis en acceptant sans aucun esprit critique les idées modernistes, les courants réformateurs et les mouvements d'émancipation les plus

---

<sup>1053</sup> NA, p. 270. BS, p. 215: *Ich tat alles, um ihr ihren Mythos abzulauschen.*

<sup>1054</sup> NA, p. 270. BS, p. 215: *die Wunderwelt, die sie, wie ich währte, mit dem Namen ihres Geburtsortes in sich bewahrte.*

superficiels du premier tiers du vingtième siècle, sans jamais quitter les sentiers les plus rebattus, [...], jusqu'au sacrifice complet d'elle-même<sup>1055</sup>.

On en déduit que son mythe n'avait pas de vertus salvatrices. Au contraire, il constituait une sorte de piège qui se refermait inexorablement sur sa créatrice. Il l'obligeait à se mentir à elle-même, car les tentations du présent lui révélaient l'extrême friabilité de ses fondements. Le relativisme auquel la condamnait son incapacité à s'inscrire pleinement dans la réalité passée que le présent corrompait, sans pour autant lui fournir de nouveaux repères, ne faisait qu'exacerber les déchirures d'un être hésitant constamment entre désir de vivre et résignation.

Mais ces contradictions ne désagrégèrent pas à elles seules son mythe. L'utilisation même qu'elle en fit y contribua largement. Elle recourut aux valeurs qui lui avaient été inculquées non pas pour satisfaire un désir de s'élever à des principes nobles et immuables, mais simplement pour définir son rôle de mère grâce auquel elle ne visait qu'une chose : s'ancrer dans une existence foncièrement prosaïque. Son « engluement dans le quotidien et la banalité<sup>1056</sup> » présentait, dans sa perspective, un avantage évident : il l'amenait à réduire sa vision du monde aux seuls impératifs prévisibles de son foyer, c'est-à-dire à faire abstraction de la réalité :

Ses devoirs maternels mal compris et ses activités de bienfaisance entachés d'avarice tissaient un cocon dans lequel elle vivait étroitement et avec le plus grand prosaïsme ; aussi insoucieuse du reste du monde qu'un escargot dans sa coquille, elle restait engoncée dans sa conception du devoir, dans ses soucis et ses angoisses<sup>1057</sup>.

En calquant ses actes et ses pensées sur des clichés, elle signalait son refus de jouer un rôle dynamique et d'aspirer à une forme de souveraineté qui lui aurait aussi conféré des responsabilités. Perpétuer des modèles prédéterminés et figés la dispensait de tout engagement personnel. Sa réaction traduisait un double désistement. D'une part, elle abandonnait l'espoir de maîtriser le monde en refusant de se confronter à son dynamisme incompatible avec ses préjugés, comme si elle n'avait jamais véritablement songé à résister contre les épreuves infligées par l'Histoire :

---

<sup>1055</sup> NA, p. 265. BS, p. 211: [...] *meine Mutter: Musterbeispiel der missglückten Anpassung. Die fromme & zornige Gefügsamkeit, mit der sie ihr Leben lang versuchte, „mit der Zeit zu gehen“, erst im getreulichen Befolgen aller Faustregeln des Viktorianismus, dann in der kritiklosen Übernahme der seichtesten Erneuerungsideen, Reformtendenzen, Emanzipationsbestrebungen des ersten Jahrhundertdrittels, immer auf den ausgetretensten Pfaden, [...], aber bis zur vollen Selbstaufgabe, [...].*

<sup>1056</sup> NA, p. 265. BS, p. 211: *ein immer dichtes Kleben am gängigen Alltäglichen, Geheimplätzchen.*

<sup>1057</sup> NA, p. 167. BS, p. 131: *Sie lebte in diesem eng aufs Prosaïschste gewobene Kokon von fehlaufgefassten Mutterpflichten und knauserigen Wohltätigkeiten so abgeschieden von aller anderen Wirklichkeit wie eine Spinne unter Wasser: eingesponnen in ihre Pflichtauffassung, ihre Besorgnisse und Ängste.*

Elle exprimait [...] sa répugnance pour tout ce qui est immédiat. Elle craignait la réalité, son existence lui semblait être proche d'un état d'envoûtement sur le point de la faire basculer dans l'irréel [... du réel]<sup>1058</sup>.

D'autre part, elle renonçait à elle-même, à ses désirs et à son droit d'exprimer une vision personnelle du monde et de son existence :

La rigueur de son éducation l'avait installée au beau milieu d'un monde d'images d'abécédaire. Il n'y avait là aucun être réel, mais seulement des rôles selon lesquels chacun se voyait attribuer sans la moindre équivoque des comportements bien déterminés, sans tenir compte de son individualité, de son caractère, de son tempérament, ni de son état nerveux. C'était une représentation du monde qui correspondait à un ordre social encore intact. [...] Tout égarément dans la sphère de l'individualité était un pas vers le chaos<sup>1059</sup>.

Aveuglée par sa peur, elle mettait tout en œuvre, à travers la célébration d'une réalité déchue, pour échapper à une confrontation avec elle-même. Elle trouvait là une échappatoire pour ne pas avouer ses doutes ni son amertume, comme si son propre « je » tourmenté et disloqué l'effrayait en quelque sorte tout autant, voire plus encore que le chaos régnant dans le nouveau monde. Fuir le présent signifiait donc dans son cas se fuir elle-même dans l'espoir d'oublier, par l'acceptation automatique de l'image préconçue et rassurante d'épouse et de mère, ses propres manquements et ses failles qu'elle redoublait pourtant elle-même en consentant à un tel décalage. La dimension tragique de sa dérive dans le passé réside dans le fait que la mère ne mesurait pas les conséquences d'un geste par lequel elle se rendait elle-même encore plus étrangère au monde qui finissait par lui échapper complètement.

En s'engageant sur la voie du mythe, Ilse ne connut pas davantage de succès. À l'inverse de sa mère, elle en perçut et en admit cependant les limites, ce qui lui permit de réviser son rapport inadéquat avec le passé et le présent. Alors que la première s'enfermait dans un état de somnambulisme et d'inconscience synonyme d'impuissance et de paralysie, la seconde aiguisa son esprit critique, en pratiquant ce jeu avec le mythe qu'elle finit par abandonner de manière réfléchie et volontaire.

Plusieurs éléments contribuèrent à ce revirement. Certes, le traumatisme qu'elle avait subi pendant la guerre s'avéra déterminant. De fait, le déclassement de ses parents l'avait remplie d'un tel sentiment de haine et de dégoût envers le présent que jamais l'idéalisation

---

<sup>1058</sup> NA, p. 83. BS, p. 67: *Wahrscheinlich drückte sie damit ihre Scheu vor allem Unmittelbaren aus. Sie fürchtete die Wirklichkeit; ihr Dasein kam ihr als Zustand der Verwunschenheit ins Unwirkliche vor.*

<sup>1059</sup> NA, p. 124. BS, p. 103: *Die Strenge ihrer Aufzucht hatte ihr die Welt in Fibelbildern hingestellt. Es gab darin keine eigentümlichen Menschen, sondern nur die Rollen, deren zufolge die Verhaltensweisen jedem einzelnen eindeutig zugeteilt waren, ohne Hinblick auf seine Individualität, auf Charakter, Temperament und Nervenzustand. Es war die Vorstellung einer noch intakten Gesellschaftsordnung. [...] ; und jede Abirrung ins Individuelle war ein Schritt ins Chaos.*

du passé ne lui permit de refouler l'expérience d'aliénation qui avait débuté en 1914. Elle eut même l'effet inverse. En la renvoyant au fossé ayant surgi entre elle et la Bucovine, pareille mythification renforçait le malaise que suscitait en elle son statut d'étrangère :

Ma sœur surtout, qui avait huit ans en 1918, lors de l'éclatement de la vieille Autriche, et avait donc vécu la partie capitale de son enfance dans l'aura d'un monde disparu, ne réussit jamais à se sentir tout à fait chez elle parmi les porteurs de fourrure de mouton et de caftan, parmi les militaires d'opérette qui faisaient cliqueter leurs éperons, et les élégants de province qui sentaient l'ail<sup>1060</sup>.

Mais ce ne sont pas tant les événements historiques, donc des facteurs extérieurs, que la dislocation de la sphère familiale qui l'empêcha de trouver un refuge solide dans son mythe, et, par là même, de se convaincre de dépasser le vide de sa nouvelle existence, en lui substituant la vision d'un ordre parfait.

Le spectacle de la régression de ses parents, qui, comme elle, avaient tiré jadis une immense fierté et une grande assurance dans leur appartenance au monde austro-hongrois provoqua son désenchantement. Leur mésentente qui se renforça prit pour elle une dimension symbolique. Elle signifiait une césure définitive dans la mesure où ces deux prisonniers du culte de l'ancien temps avaient rompu une alliance grâce à laquelle ils auraient dû résister aux assauts du présent qui finit par les rendre étrangers l'un à l'autre et ainsi avoir raison d'eux. Leur divorce prouvait que l'héritage du passé ne pouvait même plus être préservé dans le dernier espace où il était susceptible de perdurer : celui de la sphère intime qu'ils avaient tenté de rendre hermétique grâce précisément au culte du passé. Dès qu'elle en perçut la vanité, elle-même se sentit obligée de « considérer la féerie illusoire dans laquelle elle vivait<sup>1061</sup> » que rien ne justifiait plus désormais.

Sa réaction, qui bouleversa une nouvelle fois sa vie, révèle une extrême lucidité qui avait à l'inverse manqué à sa mère. Loin de persévérer dans le mythe comme le fit cette dernière, Ilse y renonça de son propre chef, et ce doublement.

Elle ne se contenta pas de quitter la Bucovine, consommant ainsi concrètement sa rupture avec sa terre natale à l'origine de sa vision idéalisée puisqu'elle signifiait, de manière claire et définitive, son rejet de la loi désuète du passé. À Vienne, elle chercha apparemment aussi à défier les forces de déconstruction de l'Histoire en choisissant une alternative *a priori* dynamique à son ancien positionnement par rapport au réel. De fait,

<sup>1060</sup> NA, p. 50. BS, p. 41: *Vor allem meine Schwester, die 1918 beim Zusammenbruch des alten Österreich acht Jahre alt gewesen war, also den grundlegenden Teil ihrer Kindheit in der Aura einer untergangenen Welt durchlebt hatte, gelang es niemals gänzlich, sich daheimzufühlen unter Schafspelz- und Kaftanträgern, sporenklirrenden Operettenmilitärs und knoblauchgesättigten Provinzelegants.*

<sup>1061</sup> NA, p. 266. BS, p. 211: *Erst als dann die wieder veränderten Verhältnisse sie zwangen, doch einzusehen, in welchem Märchenwahn sie lebte, fügte auch sie sich in die Lebensprosa R[...].*

elle mena de brillantes études avant de prendre la décision de se marier. Alors que sa mère, déchirée entre pragmatisme et nostalgie, végétait et ne se remettait pas de son échec familial, Ilse « semblait s'adapter à la nouvelle situation avec une fraîcheur aussi simple que confiante [...] [et l'emporter] sur la vie<sup>1062</sup> ».

Si sa force critique lui avait permis de prendre conscience du non-sens d'une idéalisation du passé, elle s'avéra toutefois insuffisante pour l'aider à s'inscrire pleinement dans son époque et dans son nouvel univers.

Les projets qu'elle avait élaborés ne prouvaient en rien qu'Ilse était parvenue à se projeter dans l'avenir, avant de mourir prématurément. Ils ne fondaient pas un processus de redéfinition identitaire qu'un tel changement de cap semblait avoir enclenché. Au contraire, elle s'avouait vaincue, en s'enchaînant au présent à travers le choix d'un rôle qui ne correspondait en rien à ses aspirations. De fait, il imposait à cet être indépendant et opiniâtre des tâches précises qui restreignaient forcément sa liberté de pensée et d'action alors que la régression de sa mère, dont elle méprisait la servilité aveugle et lâche, lui avait déjà prouvé les conséquences négatives d'un tel mode de vie. On peut donc considérer que cette décision contradictoire équivalait finalement à un suicide symbolique. En « [se soumettant] à son tour à la prose de la vie<sup>1063</sup> », et ce « avec plus d'héroïsme que [sa] mère – et avec, hélas, plus de clairvoyance, et donc moins d'illusions<sup>1064</sup> », Ilse prit consciemment une mesure radicale. En se pliant à des mécanismes réducteurs, elle renforçait elle-même les conditions de sa perte dans la réalité de l'entre-deux-guerres, car elle avait abandonné tout espoir d'y retrouver un quelconque sens. Elle prouvait ainsi qu'il n'existait à ses yeux rien qui puisse l'aider à combler le vide qu'elle avait ressenti de plus en plus fortement après avoir été amputée de son passé.

### **- le père : la tentative d'un hors-temps**

Le père de Rezzori s'efforça lui aussi d'adopter une attitude par laquelle il entendait dépasser le sentiment de haine et de lassitude que lui inspirait la nouvelle réalité. Il tenta d'échapper tant à la glorification d'une ère révolue qu'à la loi exercée par la nouvelle réalité en se consacrant à ce qui, au départ, constituait uniquement une passion, mais qu'il érigea en véritable échappatoire, à savoir la chasse. Isolé dans les forêts des Carpates, il

<sup>1062</sup> NA, p. 272. BS, p. 216: [...], *schien meine Schwester in Wien sich den veränderten Verhältnissen mit einer ebenso nüchternen wie zuversichtlichen Frische zu stellen.*

<sup>1063</sup> NA, p. 266. BS, p. 211: [...], *fügte auch sie sich in die Lebensprosa.*

<sup>1064</sup> NA, p. 266. BS, p. 211: *Heroischer noch als unsere Mutter R und leider klarsichtiger, fortschreitend illusionsloser.*

négligea sciemment les responsabilités que lui conférait la fonction qu'il occupait au sein de l'administration des biens de l'Église orthodoxe depuis 1918 et qui lui rappelait en permanence sa régression. De la sorte, il atteignit véritablement un hors-temps parce que toute son existence se bornait à l'application de règles ancestrales qu'aucune transformation géopolitique ne venait remettre en cause. Ce faisant, il ne définissait plus son identité selon des valeurs liées à une époque ou à un milieu précis, mais selon un archétype immuable, si bien que son activité qui l'occupait pleinement lui offrait, apparemment, un nouveau centre intangible :

La chasse prit possession de toutes les facettes de son être. Elle transparaissait au travers de ses autres centres d'intérêt, de ses autres passe-temps. Il peignait et dessinait de plus en plus fréquemment des scènes de chasse dans des régions sauvages, bien qu'il n'eût aucun talent pour cela. Ses connaissances mathématiques lui servaient à l'intelligence de la balistique, et ses connaissances en chimie à comprendre la composition des différentes poudres et huiles pour armes à feu. Il entretenait une correspondance assidue avec des écrivains de chasse renommés, mais aussi avec des zoologistes, des ornithologues et même des botanistes sur des questions de pâture ; il écrivait des articles sur ses observations cynégétiques pour des journaux spécialisés, [...]. Enfin il ne se promenait guère qu'en tenue de chasse<sup>1065</sup>.

Le père de l'auteur goûtait ainsi à une forme d'indépendance à laquelle ne pouvaient pas prétendre les gardiennes du mythe dont la nostalgie les maintenait prisonnières du passé qu'elles ne parvenaient pourtant pas à préserver sous la pression du présent. Leur combat était vain : elles essayaient d'effacer une césure concrète grâce à une vision falsifiée du passé, qui, au lieu de leur permettre de refouler complètement le présent, leur en faisait uniquement miroiter les insuffisances. Autrement dit, leur reniement du présent au nom du passé entraînait un décalage qui les écartelait. « Sa manière d'être au-dessus du temps<sup>1066</sup> » permettait, à l'inverse, au père d'atteindre une forme de souveraineté, car il semblait ainsi pour sa part réussir à « [se tenir] à l'écart du monde et par là, dans une large mesure, à l'écart de ses transformations<sup>1067</sup> ». Peu lui importait d'en découdre avec le monde qui était devenu pour lui vide de toute signification depuis 1918. La seule réalité qui l'intéressât encore et qui l'incitât à résister était la sienne, plus exactement, celle qui était en adéquation avec ses aspirations et qu'il créa en adhérant à l'image du chasseur détaché

---

<sup>1065</sup> NA, p. 201. BS, p. 157: *Die Jagd ergriff Besitz von seinem vielseitigen Wesen. Sie durchäderte all seine anderen Interessen und Spielereien. Er zeichnete und malte immer häufiger Szenen aus der freien Wildbahn, obwohl er gar kein Talent dafür hatte; seine mathematischen Kenntnisse dienten dem Verständnis der Ballistik, seine chemischen dem der Zusammensetzung verschiedener Schießpulver und Waffenöle. Emsig korrespondierte er mit namenhaften Jägern und Jagdschriftstellern, Zoologen und Ornithologen, über Asungsfragen mit Botanikern, schrieb selbst Artikel über seine Wildbetrachtungen für Fachzeitschriften [...] und lief kaum noch anders als im Jagdgewand herum.*

<sup>1066</sup> NA, p. 265. BS, p. 210: *sein anscheinend souveränes Über-der-Zeit-Stehen.*

<sup>1067</sup> NA, p. 265. BS, p. 210: *[...] hält sich aus der Welt und damit weitgehend aus deren Veränderungen heraus.*

volontairement du temps et du monde. En s'identifiant à cet archétype, le père que Rezzori qualifie pertinemment de *Ichersinger*<sup>1068</sup>, c'est-à-dire d'être qui « faisait venir son Moi à l'existence par le chant<sup>1069</sup> » se libéra pour réinventer son « je » en dehors de tout cadre réducteur et soumis aux aléas de l'Histoire, ce qui lui donna la possibilité d'échapper au dilemme des gardiennes du mythe hésitant entre rébellion et passivité.

Toutefois, père et fille finirent par dépasser l'écart que les errements infructueux d'Ilse avaient créé entre eux, en tentant d'abord de se réinscrire dans le temps. Aussi pouvons-nous rejeter la thèse d'une stricte dichotomie entre hommes et femmes.

En effet, ses déconvenues successives constituèrent un apprentissage douloureux. Elle avait saisi qu'elle non plus ne surmonterait jamais le décentrement définitif que lui avait infligé la césure de 1918. Au refus du père de s'engager de quelque manière dans la réalité répondit le renoncement volontaire au monde qu'Ilse manifesta, lorsqu'elle se conforma ultimement à des normes dont elle mesurait les contradictions, afin d'éprouver son incapacité à définir un nouveau modèle de vie et d'assumer enfin, par le choix d'une telle négativité, son décentrement qui constituait une limite indépassable.

Père et fille se rejoignirent parce que tous deux s'étaient résolus à la dimension tragique de leur existence.

Ilse ne parvint cependant pas à accéder à une forme d'indépendance qu'elle eût pu revendiquer avant de mourir. Quant à son père, il ne remporta qu'une victoire illusoire. Lui non plus n'avait pas bâti de contre-réalité probante. Il s'était contenté d'une image archétypale de lui-même qui ne pouvait pas remplacer son moi réel toujours rattrapé par ses obligations familiales, et donc par le présent, ni par conséquent effacer les failles que ce dernier lui infligeait.

Aussi son triomphe se limitait-il strictement à son refus de céder au vertige que lui procurait la création de son mythe personnel grâce auquel il cultivait l'image d'un « je » libéré de toute contrainte, tout en mesurant sa dimension fictive et son impuissance à déjouer concrètement, tout comme le mythe féminin, les attaques du temps et du réel :

[...] – et je sais que ses airs de supériorité sont une manière consciente de se duper soi-même. Et il est grand parce qu'il perce la fiction à jour. Sa supériorité est d'avoir conservé la conscience de se duper soi-même<sup>1070</sup>.

<sup>1068</sup> GG, p. 199.

<sup>1069</sup> MV, p. 311. Telle est la traduction retenue pour le terme d'*Ichersinger* dans la version française de *Murmures d'un vieillard*.

<sup>1070</sup> MV, p. 311. GG, p. 199: *Seine Souveränität [war] ein bewusster Selbstbetrug. [...] Und er ist groß, weil er das Fiktive durchschaut. Seine Souveränität ist das bewahrte Bewusstsein seines Selbstbetrugs.*

Les réactions des modèles identitaires de Rezzori face aux bouleversements engendrés par la Première Guerre mondiale révèlent leur rapport biaisé au réel qui résultait de l'élaboration de mythes (du passé ou d'eux-mêmes) infructueux. En effet, ces êtres décalés en vinrent à élaborer une stratégie de survie qui s'avérait être à la fois insuffisante et en contradiction avec leurs aspirations et leur nature si bien qu'elle accentuait leur confusion :

Car ils [nos parents] avaient tous les deux, chacun à sa manière, l'esprit dérangé : chacun avait l'esprit de travers, et il fallait en chercher l'origine dans une situation tordue, à l'intérieur d'un monde entièrement disloqué. Leurs obsessions [...] étaient leur façon particulière de se créer une condition qui ne correspondait ni à leur éducation, ni à leurs conceptions de l'existence, et encore moins à leurs attentes face à la vie ou à leurs capacités individuelles<sup>1071</sup>.

Aussi leur rejet du réel accentua-t-il le processus de délitement qu'ils subirent. Ce dernier les condamna à demeurer des êtres tourmentés dont les déchirures aboutirent à leur lente, mais irrémédiable désagrégation.

#### IV. 2. C. 2. Des êtres tourmentés

Tant la mère que le père et la sœur de Rezzori présentaient les symptômes d'un malaise qui finit par miner leur intégrité à la fois physique et psychique<sup>1072</sup>. Ce dernier résultait du vide ontologique causé par la perte de l'ordre ancien qui les dépassait, comme le reconnaît également K. Jastal :

Rezzori utilise l'exemple de sa famille pour décliner la variante autrichienne d'une thématique récurrente dans la littérature du XX<sup>ème</sup> siècle : celle de l'effondrement des valeurs. Il ramène l'origine de la crise axiologique qui en découle [...] à la perte d'un centre de référence. La dimension tragique des êtres [qu'il] dépeints procède de l'instabilité et de la labilité de toutes les valeurs et de l'incapacité des individus à communiquer<sup>1073</sup>.

<sup>1071</sup> NA, p. 262. BA, p. 208: *Denn verrückt waren sie beide, jeder auf die eigene Art: jeder in seiner persönlichen Querköpfigkeit, deren Grund und Ursprung in der queren Stellung innerhalb einer insgesamt aus den Fugen geratenen Welt zu suchen war. Ihre Obsessionen [...] waren die besonderen Weisen, sich Verhältnissen zu stellen, die weder ihrer Erziehung, ihren Lebensansichten und Lebenserwartungen noch ihrer individuellen Veranlagung entsprachen.*

<sup>1072</sup> K. Jastal interprète elle aussi la fragilisation psychologique des proches de Rezzori comme la conséquence directe de l'effondrement de l'ordre habsbourgeois qui avait structuré leur quotidien et leur identité et du vide qu'il entraîna dans leur perspective : « L'un des leitmotifs de la description que propose Rezzori de l'effondrement de la monarchie habsbourgeoise et de ses conséquences réside dans le déplacement de sa dimension historique dans l'histoire familiale et la psyché des individus ».

**JASTAL, Katarzyna, *Erzählte Zeiträume. Kindheitserinnerungen aus den Randgebieten der Habsburgermonarchie von Manès Sperber, Elias Canetti und Gregor von Rezzori, op. cit.*, p. 179: *Als Konstante der Darstellung des Untergangs und seiner Begleiterscheinungen in Rezzoris Werk verlagert sich die geschichtliche Tragweite des Zusammenbruchs in die Familiengeschichte und die Psyche des einzelnen Menschen.***

Nous nous proposons d'étudier plus précisément les manifestations et les conséquences d'une telle désorientation que ne le fait K. Jastal.

<sup>1073</sup> **JASTAL, Katarzyna, *Erzählte Zeiträume; Kindheitserinnerungen aus den Randgebieten der Habsburgermonarchie von Manès Sperber, Elias Canetti und Gregor von Rezzori, op. cit.*, p. 181: *Am Beispiel seiner Familie entwirft Rezzori die österreichische Variante einer vertrauten literarischen Thematik***

### - la mère : un être névrosé

Le positionnement douloureux que la mère de l'auteur adopta par rapport au monde la rendit particulièrement fragile. La vacuité de son existence qu'elle tenta de refouler en se fondant dans un rôle synonyme de dépersonnalisation lui inspira une peur obsédante. Certes, ce fut le chaos de la situation d'après-guerre qui déclencha ce phénomène. Il amena cette femme désorientée à douter de la probité de tous les acteurs de ce monde qui lui échappait. Le caractère excessif de son scepticisme soulignait déjà son incapacité à contrôler sa confusion :

Depuis l'apparition de cortèges de pillards, dans les premières semaines qui suivirent la débâcle de 1918, elle soupçonnait toute la population de la ville et du pays de nourrir l'intention malveillante de détrousser et de trancher la gorge de tous les citoyens honorables, mais surtout de vouloir embrocher leurs enfants<sup>1074</sup>.

Mais, cette angoisse inspirée, au départ, par des éléments concrets, en premier lieu par son déclassement social, ne tarda pas à prendre une dimension irrationnelle. Tout était prétexte à nourrir une peur devenue obsédante qui affaiblissait sa force de discernement et la faisait sombrer dans un état proche de la folie. En effet, accablée par le poids de « toutes sortes d'angoisses et de névroses, le plus souvent déraisonnables, mais parfois justifiées, de maladies et de frayeurs imaginaires ou réelles, et pour finir de véritables idées fixes<sup>1075</sup> », elle oscillait en permanence entre des émotions intenses diamétralement opposées. Les crises de mélancolie, signes de son abattement et de sa résignation devant l'absence de sens et de stabilité dans son existence, alternaient avec des « éclats de colère effrénés<sup>1076</sup> » et arbitraires qu'elle retournait, selon nous, contre elle-même. De fait, ils traduisaient davantage l'exaspération que lui inspirait sa propre impuissance à entreprendre une rébellion dynamique et efficace que la situation qui la désarmait.

Si cette peur viscérale du réel et son irritabilité la fragilisaient, c'est aussi parce qu'elles l'empêchaient d'assumer la fonction protectrice qui lui incombait en tant que mère. Au lieu

---

*dieses Jahrhunderts, des Wertezersfalls. Rezzori führt die Tragik der damit verbundenen axiologischen Krise auf [die] Ursache zurück, [...] auf den Verlust des Wertezentrums. Es ist die Unsicherheit und Labilität aller Werte und die Unfähigkeit zur Kommunikation, aus denen die Tragik der geschilderten Menschen entsteht.*

Nous entendons analyser les aspects pathologiques d'un tel phénomène que K. Jastal ne décrit pas.

<sup>1074</sup> NA, p. 115. BS, p. 91: *Seit den Plünderzügen in den ersten Wochen nach dem Zusammenbruch von 1918 verdächtigte sie die gesamte Bevölkerung von Stadt und Land der lauernden Absicht, zu marodieren und allen besser gestellten Mitbürgern die Gurgeln durchzuschneiden, vor allem aber deren Kinder aufzuspießen.*

<sup>1075</sup> NA, p. 77. BS, p. 62: *[...]: ein immer tristeres Dasein, in dem zunehmend allerhand törichte und auch berechnete Ängste, Neurosen und eingebildete, auch wahre Krankheiten und Schrecknisse und endlich regelrechte Zwangsvorstellungen [...].*

<sup>1076</sup> NA, p. 77. BS, p. 63: *[...] begleitet von ungezügelter und ohnmächtiger Zornausbrüchen.*

de reconforter et de défendre son entourage, comme elle prétendait le faire, cette femme générait des tensions supplémentaires, en s'acharnant à repousser des dangers généralement imaginaires. Par ses excès de prudence injustifiés, elle obtenait un résultat opposé à ses attentes, menaçant le fragile équilibre de la sphère familiale dont elle poussait les membres à dramatiser tous les événements. Loin d'être un rempart pour ses enfants, « elle incarnait l'éternelle menace et la fragilité de l'existence<sup>1077</sup> », les faisant « [trembler tous], à l'exception des chiens, qu'elle-même aimait beaucoup, [...] de sa tendance à la nervosité, comme d'un pouvoir métaphysique qu'on ne peut expliquer rationnellement, ni même expliquer du tout<sup>1078</sup> ». Autrement dit, cet être tourmenté exerçait un pouvoir néfaste contre son ultime refuge, ce qui confirme son extrême vulnérabilité. Elle était elle-même devenue une force de destruction, en cédant à la pression de l'angoisse qui la rongait. Sa détresse atteignait une telle intensité qu'elle modifiait même son apparence physique. Dans sa jeunesse, la mère de l'auteur se distinguait par la grâce qu'elle dégageait. Elle puisait dans sa beauté un réel pouvoir grâce auquel elle attirait l'attention des autres et auquel Rezzori lui-même avait été sensible :

Assurément, elle était très attirante à cette époque, avec cette minceur de jeune fille qu'elle avait conservée tout en lui prêtant l'arrondissement léger des formes de la femme. [...] Elle est pour moi l'image même de la dame. J'aime ses mouvements, son allure, et bien sûr toutes sortes de détails gracieux : ses bras lisses, sa nuque et le point de départ de sa chevelure châtain foncé relevée avec art [...] <sup>1079</sup>.

Consciente de son charme, elle cultivait sagement l'élégance et le raffinement :

Mais ce qui me plaît davantage encore, c'est la ligne élégante de ses vêtements : les jupes étroites, longues, légèrement bouffantes aux hanches, la taille serrée et le buste bien souligné, selon le goût de l'époque. Sa couleur préférée est un gris clair : il donne aux tissus une neutralité à la fois discrète et assurée qui convient parfaitement à son teint. De tous les bijoux, ce sont les perles qu'elle préfère. Ses chaussures légères, étroites, pointues, et ses gants de chamois souple, qui recouvrent ses avant-bras jusqu'au coude, ont pour moi un attrait érotique. [...] La fourrure de ses manteaux d'hiver flatte tout son corps avec une douceur qui se communique jusqu'à moi <sup>1080</sup>.

<sup>1077</sup> NA, p. 32. BS, p. 24: *In der Tat verkörperte sie die ewige Bedrohung und Brüchigkeit der Existenz.*

<sup>1078</sup> NA, p. 32. BS, p. 24: *Mit Ausnahme der Hunde, die sie selbst sehr liebte, zitterten wir alle unter der nervösen Disposition meiner Mutter wie unter einer metaphysischen Macht, die rational nicht zu erklären und erst recht nicht wegzuerklären war.*

<sup>1079</sup> NA, p. 81-82. BS, p. 66: *Sicherlich war sie in jenen Jahren sehr reizvoll in ihrer immer noch mädchenhaften, sacht fraulich abgerundeten Schlankheit. [...] Sie ist für mich das Inbild der Dame. Ich liebe ihre Bewegungen, ihre Haltung, wohl auch mancherlei anmutige Details: ihre glatten Arme, ihren Nacken mit dem Ansatz des kastanienbraunen Haars, das kunstvoll aufgewunden ist [...].*

<sup>1080</sup> NA, p. 82. BS, p. 66: *Mehr noch spricht mich die elegante Linie ihrer Kleider an: die engen, langen, an den Hüften leicht angerafften Röcke, geschnürten Tailen und betonten Büsten der Epoche. Sie bevorzugt als Farbe ein helles Grau: es gibt den Stoffen eine gleichermaßen diskrete wie selbstsichere Neutralität, die ihren zarten Teint zur Blüte bringt. Von allem Schmuck liebt sie am meisten Perlen. Ihre leichten, schmalen, spitz zulaufenden Schuhe, die Handschuhe aus weichem Sämschleder, die ihre Unterarme bis an die Ellbogen*

Le fait qu'elle fût en quête d'une certaine perfection esthétique, étudiant scrupuleusement le moindre détail de son apparence, prouve qu'elle entendait mener le jeu. Elle exprimait ainsi délibérément son désir de fonder son rapport aux autres sur le mode de la séduction. Elle seule en définissait les codes, car il lui suffisait de mettre systématiquement ses atouts en valeur.

Or, celle qui, dans la perspective de Rezzori, avait incarné la féminité fut frappée d'une dégénérescence saisissante. Son décentrement frappa tout son être : sa décadence physique se présentait comme le prolongement logique et la conséquence visible de son angoisse existentielle et de sa déchéance morale. En effet,

[ses angoisses et ses névroses] avaient figé ses traits en une sorte d'épouvante permanente : ses sourcils se relevaient et sa vue se troublait, ses sens étaient émoussés et son esprit dévasté, sa tête s'enfonçait dans ses épaules bossues et ses mouvements devenaient instables. Cet être renfermé, devenu gauche, troublé depuis toujours par un excessif sentiment du devoir, semblait alors comme ensorcelé, [...]. Seule la délicate ossature de son visage et sa chevelure demeurée étonnamment abondante, et qui ne blanchit jamais tout à fait, révélaient qu'elle avait été jadis belle<sup>1081</sup>.

Les épreuves endurées s'avérèrent si terribles qu'elles altérèrent même son corps. Les nombreux signes d'épuisement et d'avilissement qu'il présentait montraient qu'elle avait perdu ses illusions et épuisé toutes ses forces à résister, en vain, contre un processus de délitement qui la dépassait : il dépossédait l'ancienne séductrice du contrôle non seulement de ses actions et de ses émotions, mais aussi, finalement, de son corps, la privant de toute souveraineté. L'image « de plus en plus déformée et grossière<sup>1082</sup> » qu'elle renvoyait au fil du temps, au point, du reste, de la rendre « si étrangère à ce qu'elle avait été dans cette première période de son existence que personne n'aurait pu la reconnaître, et encore moins retrouver en elle la jeune fille qu'elle avait été [...]»<sup>1083</sup>, suggérait qu'elle avait été vaincue par le temps. Malmenée par les événements et par la vie, elle avait perdu toute audace et

---

*bedecken, sind für mich von erotischem Reiz. [...] Das Pelzwerk ihrer Winterkleidung umschmeichelt sie mit einer Sanftheit, die sich mir erteilt. All dies ist umduftet von gepflegter Fraulichkeit.*

<sup>1081</sup> NA, p. 77-78. BS, p. 62-63: [...] Ängste, Neurosen, [...] Krankheiten und Schrecknisse und [...] Zwangsvorstellungen [...] ihr wie in einem eingefrorenen Entsetzen die Augenbrauen hochgerissen und den Blick vertrübt, die Sinne abgestumpft, den Geist verödet, den Schädel zwischen die eingebuckelten Schultern gedrückt, die Bewegungen fahrig gemacht und ihrem spröden und unbeholfen gewordenen, seit jeher von einem überforderten Pflichtbewusstsein verstörten Wesen etwas Verwunschenes, zur Knechthaftigkeit Verdammtes aufgeprägt hatten. Nur der feine Knochenbau ihres Gesichts und ihr immer noch ungemein üppig gebliebenes, nie gänzlich weiß gewordenes Haar verrieten, dass sie einmal schön gewesen war.

<sup>1082</sup> NA, p. 92. BS, p. 75: Das ist schwerlich zusammenzureimen mit dem Bild, das sie in ihren letzten beiden Lebensdritteln in zunehmender Verzerrung und Vergrößerung von sich gezeigt hat.

<sup>1083</sup> NA, p. 92. BS, p. 75: [...] war sie sich selbst in jener früheren Lebensphase so fremd geworden, dass niemand sie wiedererkannt haben würde, geschweige denn in ihr das gertenschlanke, ernst und verträumt dreinblickende Mädchen, das sie [...] gewesen war.

tout désir de s'imposer grâce aux éléments, qui, au départ, avaient fondé son pouvoir et sa singularité.

L'expérience de l'aliénation que subit cet être anéanti par l'érosion de ses forces psychiques que reflétait sa décomposition physique la priva de toute assise. En soulignant qu'elle était réduite à n'être plus que l'ombre d'elle-même, Rezzori suggère que sa mère avait été victime d'un processus d'effacement. Le fait qu'elle ne parvenait à s'affirmer ni par l'action, ni par la pensée, ni par la force prouve que l'Histoire l'avait rendue complètement insignifiante. Dans la mesure où la perte de toutes ses facultés de résistance l'avait transformée en une étrangère que les autres n'arrivaient pas à apprivoiser et qui ne s'identifiait pas elle-même à cet être délité et creux, cette femme n'appartenait plus au présent. Rien n'attestait de sa présence dans le réel, ni ne lui donnait une quelconque substance. Sa présence inconsistante l'amenait d'ailleurs à se projeter parfois dans un ailleurs, ce qui confirmait sa lassitude et son renoncement :

Si elle était ou se croyait seule, à l'abri des regards, ses yeux glissaient loin des choses qui l'entouraient et de leurs exigences, pour se perdre dans un ailleurs lointain, qui fût peut-être d'abord peuplé de rêves, avant d'être de plus en plus envahi par les ombres d'une vie pleine d'infortune. Assurément, cet ailleurs était sa véritable patrie<sup>1084</sup>.

Cet être issu de l'ancien monde était confronté à un dilemme insurmontable. Elle était prisonnière d'un monde où, dépossédée de tout pouvoir, elle menait une existence dépourvue de sens qui lui apparaissait fictive. Aussi son aspiration à s'y soustraire semblait-elle compréhensible :

Elle – ou son âme, son imagination, ou encore, quel que soit le nom qu'on lui donne, sa vie véritable – est fort loin, bien au-delà des murs qui nous entourent<sup>1085</sup>.

Pourtant, malgré sa lassitude, elle redoubla le caractère illusoire et mensonger de sa vie. En effet, elle se fit elle-même l'auteur de sa propre aliénation parce qu'elle ne pouvait pas se résoudre à reconnaître ouvertement son échec. Au lieu d'accepter que ce dernier résultait de ses propres failles, elle en rejetait la responsabilité sur autrui :

Dans le mythe qu'elle a entretenu à son propre sujet, elle attribuait la colère qui couvait constamment dans son âme à la déception née de son mariage. On ne pouvait s'attendre à ce qu'elle admît d'autres causes, voire qu'elle reconnût qu'il s'agissait de la colère de

---

<sup>1084</sup> NA, p. 84. BS, p. 68: *War sie oder glaubte sie sich allein und unbeobachtet, so glitt ihr Blick ab von den Dingen, die sie fordernd umgaben, und verlor sich in einem fernen Nirgendwo, das vielleicht anfänglich von Träumen, dann zunehmend von den Schemen eines misslebten Lebens bevölkert, jedenfalls ihre eigentliche Heimat war.*

<sup>1085</sup> NA, p. 85. BS, p. 69: *Sie selbst Ñ oder ihre Seele, ihre Phantasie, oder was sonst immer: ihr eigentliches Leben Ñ ist weit weg, jenseits der Zimmerwände, die uns umschließen.*

l'impuissance, instillée en elle bien avant ses fiançailles malheureuses et ses premières années de mariage<sup>1086</sup>.

Or, en refoulant la vérité de son être que les événements avaient acculé à des limites indépassables, la mère de l'auteur s'était forgé un mécanisme de résistance d'une efficacité ambiguë. Se convaincre d'être humiliée et exploitée plutôt que de se confronter à la réalité l'amenait à se sentir blessée dans son orgueil. Trop fière pour concéder sa défaite, elle préférait amplifier elle-même son statut de victime, en témoignant délibérément d'une entière subordination, à défaut de trouver une alternative dynamique. Elle espérait oublier, par le biais d'une telle mise en scène, la passivité à laquelle elle était condamnée de fait, en acceptant son lot :

La soumission irritée avec laquelle elle se pliait à son destin avait quelque chose d'un acte de vengeance. Cette adaptation à des circonstances de plus en plus hostiles se fit non seulement sans résistance, mais même avec empressement, comme si elle en tirait une sorte de satisfaction perverse. [...] En acceptant les coups du sort, elle pouvait prouver au monde à quel point elle était vouée à la souffrance<sup>1087</sup>.

La logique qu'elle poursuivait conférait une dimension tragique à son délitement. Elle nourrissait l'illusion d'utiliser sa souffrance pour se fondre dans un rôle censé lui donner une certaine contenance : celui de martyr valeureux. Mais pareille construction l'obligeait à se mortifier et à exacerber ses déchirures. Elle ne tenait ainsi en rien sa vengeance, car son renoncement au monde ne procédait pas d'une décision sereine, mais d'un désir pathétique de se dérober à elle-même qui rendait son pseudo-sacrifice inutile et insensé. Au contraire, elle se détruisait ainsi elle-même.

Seule sa mort, à l'âge de quatre-vingt-six ans, mit un terme aux souffrances que lui avait infligées cette fiction qu'elle s'était obstinée à orchestrer dans l'espoir vain de s'affranchir du vide de son existence. Consciente qu'elle trouverait enfin la paix au moment de quitter concrètement un monde qu'elle avait abhorré, elle put alors « redevenir tout à fait elle-

---

<sup>1086</sup> NA, p. 103. BS, p. 84: *Im Mythos, den sie von sich selbst geschaffen hatte, schrieb sie den beständig schwelenden Zorn in ihrem Gemüt der Enttäuschung durch ihre Ehe zu. Es war nicht von ihr zu erwarten, dass sie noch andere Ursachen dafür erkannte, oder gar, dass es der Zorn der Ohnmacht war, viel früher in sie eingesenkt als in ihrer leidensvollen Brautzeit und in ihren ersten Ehejahren.*

<sup>1087</sup> NA, p. 93. BS, p. 76: *Die zornige Ergebnisheit, mit der sie sich in ihr Schicksal fügte, hatte etwas von einem Racheakt. Ihre Angleichung an immer unwirtlichere Umstände vollzog sich nicht nur widerstandslos, sondern geradezu eifrig, wie als verschaffte sie ihr eine Art perverser Befriedigung.[...] Indem sie die Schicksalsschläge, die ihr zugedacht waren, grimmig auf sich nahm, konnte sie der Welt beweisen, wie sehr sie zum Erleiden ausersehen war.*

même<sup>1088</sup> », c'est-à-dire abandonner son masque, car rien ne l'obligeait plus à cacher sa faiblesse.

Seule la perspective de la mort lui permit finalement de se réconcilier avec elle-même et de surmonter ses déchirures.

### **- le père : un être désenchanté et instable**

Bien qu'il eût revêtu une forme différente, le délitement du père de Rezzori s'avéra également tragique.

Certes, ce dernier présentait des facultés susceptibles de l'aider à ne pas céder à son décentrement intérieur. En effet, il débordait de santé et de vitalité, à l'inverse de son épouse qui s'avérait hypocondriaque. On peut considérer que le père puisa dans cet excès d'énergie la force nécessaire pour témoigner d'une réelle ténacité et résister aux nombreuses crises :

Il était toujours d'une bonne humeur irrésistible, spontané, plein de lubies cocasses et d'idées bouffonnes. Parce que peu de gens étaient à la hauteur de cette vitalité intense, il faisait scandale presque partout<sup>1089</sup>.

Il savait aussi saisir et apprécier spontanément à leur juste valeur tous les plaisirs qui s'offraient à lui alors que sa femme, qui condamnait fermement ses excès et sa désinvolture, s'astreignait à une discipline et à une contenance telles qu'elle ne pouvait s'abandonner aux joies simples de l'existence. Elle s'enfermait ainsi dans sa tristesse et son pessimisme alors que son époux entendait profiter de la moindre potentialité : « Il vivait trop l'instant présent, tel un pur-sang, et cependant il n'était jamais prosaïque<sup>1090</sup> ».

Cet homme débonnaire, énergique et joyeux ne parvint pas davantage à maîtriser le réel que son épouse qui s'était résignée à son impuissance sans se rebeller.

D'une part, il se contentait d'utiliser l'atout que lui conférait sa vitalité pour tromper son ennui et son désenchantement, au lieu de s'en servir comme d'une arme qu'il aurait pu manipuler dans un combat dynamique destiné à s'affirmer, en dépit des circonstances défavorables.

---

<sup>1088</sup> NA, p. 182. BS, p. 144: *Dann endlich, nach weiteren zwei Jahrzehnten, fand sie, sechsundachtzigjährig, gänzlich zu sich zurück.*

<sup>1089</sup> NA, p. 100. BS, p. 82-83: *Er war stets überwältigend guter Laune, spontan, voll spaßiger Einfälle und skurriler Ideen. Weil nur wenige dieser intensiven Lebendigkeit gewachsen waren, eckte er ziemlich überall an.*

<sup>1090</sup> NA, p. 192. BS, p. 149: *Dazu lebte er den gegenwärtigen Augenblick zu vollblütig; und doch war er niemals prosaisch.*

En commettant un tel abus, il fut lui aussi l'acteur de la fiction à laquelle il avait réduit sa vie en toute lucidité. Il avait saisi la nécessité de s'agiter et de s'adonner à diverses activités (la peinture, le dessin, la lecture, la photographie...) pour donner le change, c'est-à-dire pour feindre une sérénité, une volonté et une curiosité grâce auxquelles il semblait vouloir explorer et apprivoiser le monde alors qu'il cherchait ainsi uniquement à anesthésier sa conscience et à refouler l'inquiétude que lui inspirait l'éclatement du réel. Tandis que son épouse s'avérait apathique, lui faisait montre d'une grande fébrilité. Il se dispersait à dessein<sup>1091</sup>, afin d'oublier que les événements et la nouvelle donne politique l'empêchaient de poursuivre un but précis. Sa tendance à dépenser son énergie en divers centres d'intérêts qu'il lui arrivait de négliger pour les remplacer par d'autres tout aussi éphémères traduisait son incapacité à combler le vide qu'il ressentait. Rien ne le retenait, car il avait perdu tout espoir de construire un sens : il savait pertinemment que rien ne servait à privilégier tel élément à un autre, car rien ne résisterait aux attaques du présent. L'éclectisme du père lui permettait de refouler le fait qu'il ne maîtrisait plus rien et qu'il avait cédé à un relativisme dévastateur, comme en témoigne sa parfaite indifférence devant le produit de ses efforts : « le résultat lui importait beaucoup moins que l'activité elle-même<sup>1092</sup> » qui lui permettait, elle, de se griser et de surmonter la platitude du présent. D'autre part, le père de Rezzori ne pouvait pas miser sur son élan vital ni sur sa bonne humeur pour dépasser complètement ses zones d'ombre qui continuaient de le fragiliser. Au contraire, il oscillait entre des émotions extrêmes, passant d'une franche bonne humeur à l'agacement et à une colère noire :

Son esprit était d'une clarté limpide, comme le ciel au-dessus de Naples mais, comme jadis sur celui-ci, le filet de fumée sortant du Vésuve avertissait de l'existence d'autres forces plus primitives qui pouvaient exploser, causant plus de dommages que les orages qui éclataient parfois<sup>1093</sup>.

Cette instabilité était symptomatique. Ses qualités innées cédaient sous le poids de ses déchirures qui l'empêchaient de contrôler ses sentiments et ses désirs. D'une violence inouïe, celles-ci lui dictaient des réactions qui étaient en parfaite contradiction avec ses

---

<sup>1091</sup> NA, p. 195 : « Il n'y avait, cette fois, aucun système, aucune règle. Une occupation chassait l'autre, ou bien était interrompue ou remise au lendemain, tandis qu'entre-temps plusieurs autres étaient entreprises ou reprises ». BS, p. 152: *Darin war nun keinerlei System oder Regelmäßigkeit. Eine Beschäftigung löste die andere ab oder wurde unterbrochen, für morgen liegenlassen, während inzwischen mehrere andere begonnen oder wiederaufgenommen wurden.*

<sup>1092</sup> NA, p. 196. BS, p. 153: [...], *bis ich einmal begriffen hatte, dass es ihm weitaus mehr auf die Beschäftigung ankam, als auf deren Ergebnis.*

<sup>1093</sup> NA, p. 194. BS, p. 151: *Sein Gemüt war hellicht wie der Himmel über Neapel; aber wie seinerzeit in jenem der Rauchfaden aus dem Vesuv an das Vorhandsein auch anderer, urtümlicherer Gewalten gemahnte, die zerstörerischer zum Ausbruch kommen konnten als gelegentliche Gewitter, so gab mancherlei den Anlass zur Vermutung, dass auch in ihm etwas in Bereitschaft lag, über das er selbst keine Herrschaft hatte.*

aspirations et sa nature puisqu'elles l'amenaient à mettre en péril les liens qu'il tissait spontanément avec les autres grâce à son caractère jovial. Aussi semblait-il être gouverné par des forces aveugles qui le réduisaient à l'impuissance et illustraient le caractère irréversible de son délitement :

Ainsi, bien des éléments donnaient à penser que quelque chose gisait au fond de lui sur quoi il n'avait aucun pouvoir. Dans nos rapports, il ne m'était que rarement possible de l'oublier tout à fait<sup>1094</sup>.

En outre, son décentrement explique aussi pourquoi il ne réussit pas à tirer profit de son excentricité. Certes, il manifestait clairement sa volonté d'indépendance et d'originalité, en s'insurgeant contre les codes d'un milieu dont il avait perçu la vanité et la déliquescence :

C'était là la clef de son caractère : son anticonformisme, sa révolte contre l'ordre bourgeois, la dispersion de ses dons nombreux et de ses petits talents d'amateur, son aspiration à la liberté<sup>1095</sup>.

En témoignant d'une telle force de contestation, il semblait à même de prendre l'ascendant sur d'autres victimes de l'Histoire dont la paralysie montrait qu'elles cherchaient à s'accommoder quant à elles du vide laissé par la remise en question de leurs anciennes valeurs qui constitue donc « un aspect essentiel de l'image de la Bucovine chez Rezzori<sup>1096</sup> ».

Sa démesure aurait pu être créatrice dans une réalité dont les structures et donc l'ordre étaient devenus insignifiants. Pourtant, « les préjugés et les idées fixes les plus absurdes [qu'affichait] une personne dotée d'un esprit aussi limpide<sup>1097</sup> » annulaient la dynamique que lui insufflait sa nature extravagante. De fait, ils l'empêchaient de mener à terme l'examen intransigeant du réel et de ses propres pensées que son originalité et sa conscience critique lui imposaient, comme si ses déchirures l'avaient privé du courage dont il aurait eu besoin pour achever son processus d'émancipation.

---

<sup>1094</sup> NA, p. 194. BS, p. 151: [...] [etwas], über das er selbst keine Herrschaft hatte. Es war mir im Umgang mit ihm nur selten möglich, das gänzlich zu vergessen.

<sup>1095</sup> NA, p. 206. BS, p. 162: Darin lag alles, was seinen Charakter bestimmt: sein Antikonformismus, die Revolte gegen bürgerliche Ordnung, die Zersplittertheit seiner mannigfachen Talente und Talentchen, sein Freiheitsdrang.

<sup>1096</sup> JASTAL, Katarzyna, *Erzählte Zeiträume; Kindheitserinnerungen aus den Randgebieten der Habsburgermonarchie von Manès Sperber, Elias Canetti und Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 171-172: Der Komplex „Werteverlust“ (und zwar infolge des Untergangs des Habsburgerreiches) wird zum Schlüsselaspekt des Bukowina-Bilds bei Gregor von Rezzori, auf dem der Verfasser auch seine kulturpessimistische Attitüde gründet.

<sup>1097</sup> NA, p. 214. BS, p. 169: Es war bisweilen unbegreiflich, wie jemand mit seinem hellen Verstand in die absurdesten Vorurteile und fixen Ideen festgebissen sein konnte.

Aussi la dimension profondément tragique de cet être tourmenté résidait-elle dans le fait qu'il « se trompait toujours sur lui-même<sup>1098</sup> ». En recherchant quelque assurance dans un schéma figé et arbitraire, il ne percevait pas qu'il détruisait lui-même toutes ses chances de réaliser son idéal de liberté qui aurait pu faire de lui un véritable résistant.

La tristesse qui finissait toujours par le rattraper prouve les limites indépassables de sa stratégie de défense.

Il y céda même lorsqu'il tentait de s'extraire du temps lors de ses parties de chasse, ce qui confirme ses contradictions. C'est précisément dans la bulle dans laquelle il entendait atteindre un peu de paix et de réconfort qu'il aiguisait mieux que nulle part ailleurs sa lucidité. De fait, il y prenait conscience de l'intensité des menaces extérieures qui conduiraient à une nouvelle crise qu'il devinait plus violente et destructrice encore que la Première Guerre mondiale :

On aurait pu croire que mon père y vivait aussi heureux que moi. Pourtant une ombre de mélancolie se mêlait au sérieux de son attitude de chasseur. Il prévoyait que cet état de nature intacte toucherait bientôt à sa fin. [...] L'histoire allait lui donner raison<sup>1099</sup>.

La date de la disparition du père de Rezzori, en 1943, revêt par conséquent une dimension symbolique.

Elle intervint précisément pendant le conflit qui avait remis en cause toutes les valeurs qu'il avait défendues dans l'ancien monde qui se retrouvait ainsi définitivement nié. Cet homme qui était devenu « plus aimable, plus détaché, moins agressif et moins extravagant<sup>1100</sup> » parce qu'il s'était sans doute résolu à son insignifiance et à son impuissance s'était éteint après avoir compris que seule la mort lui offrirait la possibilité de retirer le masque du rebelle excentrique qu'il avait utilisé pour ne pas sombrer, mais qui était devenu inefficace. Après avoir saisi qu'elle avait libéré sa fille de ses souffrances non seulement physiques, mais aussi morales dans un monde sans repères ni sens pour des êtres rattachés au passé habsbourgeois, il ne redoutait plus cette échéance. Il s'y était déjà préparé avant même que la guerre éclate, comme le prouve le récit que l'auteur propose de sa dernière rencontre avec son père sur les bords du Prut. Alors qu'elle leur avait procuré l'occasion de ressentir une grande complicité et une grande paix, il leur apparut qu'ils venaient de vivre une dernière parenthèse enchantée, en 1937, c'est-à-dire quelques mois

<sup>1098</sup> NA, p. 192. BS, p. 149: *Er irrte immer im Bezug auf sich selbst.*

<sup>1099</sup> NA, p. 212. BS, p. 167: *Man hätte meinen sollen, dass mein Vater dort ebenso glücklich war wie ich. Jedoch mischt sich in den Ernst seines Jagdbetragens ein Schatten von Schwermut. Er sah voraus, dass solche Umstände bald zu Ende gehen würden. [...] Er sollte recht behalten.*

<sup>1100</sup> NA, p. 237. BS, p. 189: *[...], er kommt mir in jenen Jahren liebenswerter, gelöster, weniger aggressiv und weniger verstiegen vor.*

avant l'*Anschluss* qui allait anticiper le basculement de l'Europe dans la violence et la barbarie :

Dans un instant d'illumination, je sus, oui, je sus que c'était le point final, le point final d'une époque parvenue à son terme. Jamais un tel jour ne se répèterait pour nous dans ce pays. [...] Un point final se trouva mis à une époque de notre vie. De fait, ce fut la dernière fois que nous nous vîmes<sup>1101</sup>.

La réaction lucide du père traduit qu'il s'était déjà rendu à l'évidence. L'indifférence croissante dont il fit preuve jusqu'à sa disparition consistait en l'unique réaction conséquente et légitime qu'il pouvait manifester face à un réel qui lui semblait inacceptable. Dès lors que les derniers éléments de l'ancien monde étaient éradiqués et qu'il se retrouvait séparé de ceux qui l'avaient peuplé, le dernier symbole de cette réalité déchue devait mourir à son tour.

#### **- la sœur : un destin tragique**

Enfin, il convient de considérer brièvement le cas d'Ilse. La sœur de l'auteur issue de l'ancien monde avait elle aussi éprouvé d'immenses difficultés à se positionner par rapport au réel.

Ilse était naturellement destinée à être proche de son père. Elle avait hérité de son caractère limpide, de son goût du rire et de sa curiosité. Comme cet être érudit, elle s'attachait, en outre, à approfondir constamment ses connaissances. Elle en retirait un raffinement qui renforçait son aura : « Elle manifestait du goût dans tout ce qu'elle aimait, rejetait, disait, portait et faisait<sup>1102</sup> ».

Pourtant, ces dispositions n'expliquaient pas à elles seules la similitude de leur destin ni le lien privilégié qui les unissait.

Ce dernier procédait avant tout de l'originalité frappante que présentait Ilse. Elle relevait d'une étrangeté qui s'imposait à tous, mais que nul ne pouvait définir, si bien qu'elle lui conférait un caractère énigmatique :

Qu'elle ait eu quelque chose de singulier, on m'en a persuadé de tous côtés, avec une insistance qui ne laissait subsister aucun doute. [...] Personne n'était capable de dire exactement ce qui la distinguait vraiment. On pouvait la décrire sans lui accorder aucune qualité extraordinaire<sup>1103</sup>.

---

<sup>1101</sup> NA, p. 242. BS, p. 194: [...] und in einem Augenblick der Erleuchtung wusste ich: Das ist ein Punkt, ein Schlusspunkt für eine abgeschlossene Epoche. Niemals würde ein solcher Tag in diesem Land sich für uns wiederholen. [...] Der Schlusspunkt unter einer Epoche war gesetzt. In der Tat war es das letzte Mal, dass wir einander sahen.

<sup>1102</sup> NA, p. 255. BS, p. 201: [...], hatte Geschmack in allem, was sie liebte, ablehnte, sagte, trug und tat.

<sup>1103</sup> NA, p. 255. BS, p. 201: Dass sie etwas Besonderes an sich hatte, ist mir von allen Seiten mit einem Nachdruck eingeredet worden, der einen Zweifel nicht mehr zuließ. [...]Niemand vermochte genau zu sagen,

Cette description s'avère particulièrement intéressante. De fait, elle implique d'une part qu'Ilse exerçait un certain pouvoir dérangeant sur les personnes qui la côtoyaient par le mystère qu'elle dégageait. D'autre part, cette étrangeté était innée. Elle avait imprégné d'emblée son identité, sa manière d'être, de penser et d'apparaître aux autres tandis que son père jouait de son extravagance, comme s'il avait voulu ainsi se créer un rôle. En l'acceptant, elle prouvait qu'elle avait pris tôt conscience de sa marginalité que lui valait sa naissance avant 1918. Le fait qu'elle « avait été étonnement précoce sans que cela paraisse anormal<sup>1104</sup> » le confirme<sup>1105</sup>.

Sa précocité ne se limitait pas concrètement à son aspect physique qui lui donnait une certaine grâce alors qu'elle n'était encore qu'une enfant et qui révélait son envie de découvrir rapidement le monde :

Son visage de poupée est animé d'une présence pleine de fraîcheur ; il est ouvert, confiant et trahit non sans coquetterie sa précocité<sup>1106</sup>.

Forte d'une « froide lucidité<sup>1107</sup> », elle avait compris pour ainsi dire instinctivement qu'elle n'avait aucune chance de salut, car rien ne la rattachait plus concrètement au réel au lendemain de la Première Guerre mondiale. Aussi peut-on interpréter la précocité dont elle avait fait preuve comme une conséquence de son décentrement auquel elle se confrontait ainsi.

En effet, sa tendance à envisager l'existence comme une course contre le temps qui épuiserait fatalement ses forces l'obligeait à réfléchir et à agir vite, afin de développer ses dons et ses potentialités et de dépenser toute son énergie, avant que le présent ne l'anéantisse. Autrement dit, son cheminement était voué à être paradoxal dans la mesure où l'accomplissement accéléré de son être ne se conclurait pas par son affirmation ni son ascension, mais par sa chute. Autant elle redoublait de vivacité, autant sa précocité laissait par conséquent sans cesse transparaître une fièvre qui l'incitait à rester en mouvement, en dépit de la vanité de ses efforts à construire un ordre stable et à défier le temps. Sa

---

*was eigentlich sie auszeichnete; mit keinerlei außerordentlichen Eigenschaften war es anschaulich zu machen.*

<sup>1104</sup> NA, p. 255. BS, p. 201: *Sie war erstaunlich früh erwachsen, ohne dass es unnatürlich erschienen wäre.*

<sup>1105</sup> Rezzori propose une anecdote symptomatique. Il se souvient avoir soumis une lettre qu'Ilse avait rédigée à une connaissance spécialiste en graphologie. La conclusion fut sans appel : l'écriture était celle d'une femme mûre, d'une quarantaine d'années, ayant subi moult épreuves alors qu'Ilse avait disparu à l'âge de 21 ans.

<sup>1106</sup> NA, p. 113. BS, p. 93: *Das Puppengesicht ist belebt durch eine frische Gegenwärtigkeit; aufgeschlossen und vertrauensvoll, nicht ohne Koketterie früh wissend.*

<sup>1107</sup> NA, p. 288. BS, p. 232: *[eine] kühle Nüchternheit.*

précocité redoublait finalement « sa fragilité secrète<sup>1108</sup> » que son développement accéléré avait révélée. Tout ce qu'elle entamait la rapprochait d'une décadence contre laquelle elle demeurait impuissante.

C'est la raison pour laquelle Rezzori propose une interprétation symbolique de la mort précoce de la jeune fille. Il explique sa disparition par des causes psychosomatiques. La souffrance que lui valut la perte insurmontable du monde heureux et harmonieux de sa petite enfance déterminant dans la définition de son identité finit par détruire ses forces et miner son corps. Privée de son centre, elle fut incapable de s'identifier à son nouvel environnement marqué, dans sa perspective, du sceau d'une altérité indépassable.

Elle mourut parce que son monde avait lui aussi été ravagé et effacé : « Rien, parmi les réalités qui s'offraient à elle, ne put remplacer ce qu'elle avait perdu<sup>1109</sup> ».

#### **IV. 2. D. La présence de remparts**

L'influence qu'exercèrent sur lui deux êtres dont il fut très proche, à savoir Cassandra et Strausserl, atténua cependant les effets dévastateurs de la négativité responsable du décentrement qui frappa ses parents.

##### **IV. 2. D. 1. La réunion des contraires : Cassandra et Strausserl**

Pourtant, rien ne prédestinait ces deux femmes à figurer un contrepoids efficace aux menaces du monde extérieur, donc un rempart salvateur pour Rezzori. Au contraire, tout semblait séparer Cassandra et Strausserl.

Par leurs origines et leur éducation, elles incarnaient *a priori* l'écart indépassable que revendiquait le père de l'auteur entre le monde occidental et le monde oriental. Alors que Cassandra passait pour une sauvage originaire du fins fond des forêts des Carpates et qu'elle avait été recueillie par le père de Rezzori, convaincu d'avoir sauvé une pauvre de la perte, « la demoiselle Lina Strausserl<sup>1110</sup> » était née à Stettin, en Poméranie et avait séjourné aux États-Unis et à Vienne avant de rejoindre la famille de l'auteur à Czernowitz au cours de l'été 1920. À l'illettrisme de la nourrice qui parlait une langue incompréhensible s'opposait la grande culture de Strausserl, qui, forte de son élégance, de

---

<sup>1108</sup> Sa beauté et son aura révélaient malgré tout des failles, voire les mettait encore davantage en valeur : « Dans ses vêtements d'écolière, de plus en plus sobres et sévères, elle devient plus sérieuse, plus féminine et aussi plus poétique. On commence à percevoir sa fragilité secrète ».

NA, p. 113. BS, p. 93: *In ihren schlichter und strenger werdenden Schulkleidern wird sie ernster, mädchenhafter und umso poetischer. Man beginnt, ihre heimliche Gebrechlichkeit zu ahnen.*

<sup>1109</sup> NA, p. 266. BS, p. 211: *Nichts von den Wirklichkeiten, die sich ihr boten, kam auf für das, was sie verloren hatte.*

<sup>1110</sup> NA, p. 306. BS, p. 244: *Fräulein Strausserl.*

son intelligence et de ses dons, notamment linguistiques, et de sa longue expérience<sup>1111</sup>, remplissait à la perfection sa mission de préceptrice auprès d'Ilse et du jeune Gregor.

Toutefois, Cassandra et Strausserl parvinrent à établir rapidement une entente cordiale. De fait, elles se ressemblaient, car toutes deux semblaient physiquement assez fortes pour ne pas céder aux pensées morbides qui obsédaient et affaiblissaient la mère hystérique et névrosée de l'écrivain. Tout comme Rezzori célèbre l'énergie que sa nourrice puisait dans son ancrage dans la campagne bucovinienne, il souligne la « fraîcheur paysanne innée et [la] vigueur du corps et de l'esprit<sup>1112</sup> » de sa préceptrice dont la robustesse garantissait sa détermination, sa sérénité et son humeur toujours gaie et limpide.

Comme elles étaient reliées par un lien intrinsèque, tant par leur caractère que par leur vitalité, elles eurent tôt fait de dépasser l'altérité censée marquer leur relation, en vertu de leurs origines et de leur rang hiérarchique.

Loin d'adhérer au cliché du barbare qui déformait l'image que le père se faisait des autochtones et qu'il appliquait à la nourrice, Strausserl se refusait à la considérer comme l'Autre que les germanophones méprisaient. Mais, elle ne se contentait pas de tolérer la présence de Cassandra. Elle percevait ses qualités et interprétait son étrangeté prétendument avilissante et handicapante comme une source d'enrichissement dont elle-même espérait profiter. Autrement dit, grâce à son « absence de préjugés et [son] indépendance d'esprit [...] [et] son noble respect envers toutes les singularités de son prochain<sup>1113</sup> », elle reconnaissait Cassandra comme un individu à part entière riche de potentialités qu'elle n'hésita pas à prendre sous son aile. Elle la fit bénéficier de son savoir en l'initiant notamment, et ce sans la moindre présomption, à certaines pratiques grâce auxquelles Cassandra parvint plus tard à assurer l'entretien de la maison après le divorce de ses maîtres, lorsqu'elle resta au service du père de l'auteur.

Cette dernière qui admirait l'élégance et l'autorité naturelle de Strausserl et lui était reconnaissante de l'aide qu'elle lui apportait lui voua, en conséquence, un respect égal à celui que lui avait d'emblée témoigné la préceptrice si bien que ces deux femmes qui avaient instinctivement percé le secret de leur nature formèrent un binôme harmonieux :

---

<sup>1111</sup> Strausserl avait déjà été en charge de l'éducation de la mère et des tantes de l'auteur. De retour à Vienne après son séjour à Czernowitz, elle donna des leçons particulières. Elle compta de nombreux élèves jusqu'en 1939. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se porta au secours de réfugiés et de Juifs victimes de l'antisémitisme.

<sup>1112</sup> NA, p. 305. BS, p. 243: *Dass sie aber in Pommern geboren war, schien sie als Stempel [...] einer eingeborenen ländlichen Frische und Kräftigkeit von Körper und Geist [aufzufassen], [...].*

<sup>1113</sup> NA, p. 311. BS, p. 249: *Strausserls Vorurteillosigkeit und intellektuelle Unabhängigkeit [...] Noble Achtung für jegliche Eigenart ihrer Mitmenschen.*

Elle [Strausserl] ne traitait pas de haut, et avec un mépris déclaré, la présumée « sauvage », mais manifestait à son égard une sympathie accrue et un intérêt plein de compréhension. Cassandra commença de s'attacher à elle comme un chien délaissé qui a enfin trouvé son maître<sup>1114</sup>.

#### **IV. 2. D. 2. L'initiation d'un processus d'émancipation : une désagrégation nécessaire**

Douées de leur sensibilité et de leur ouverture d'esprit, toutes deux mesuraient la fragilité des enfants soumis à l'influence néfaste de leurs parents. Aussi firent-elles cause commune en dotant Ilse et Gregor d'armes susceptibles de les aider à affronter l'inexorable détérioration de leur univers qui reposait sur des fondements illusoires. Toutes deux voulaient les préserver du vide qui minait leurs parents marginalisés et décentrés et qui menaçait de les frapper à leur tour en tant qu'héritiers.

Omniprésente dans la prime enfance de Rezzori, Cassandra apporta une contribution décisive. En effet, elle fut celle qui lui fit prendre conscience dès son plus âge du caractère éphémère de toute chose, le préparant ainsi à affronter les crises et les pertes que les développements de l'après-guerre laissaient présager. Contrairement aux parents qui refoulaient la nouvelle donne, Cassandra se distinguait par un pragmatisme efficace.

Dans *Neiges d'antan*, Rezzori illustre sa précieuse disposition par le récit d'un épisode qui l'avait particulièrement marqué. Au lieu de compatir avec l'enfant dont l'oiseau venait de mourir, Cassandra le fit disparaître sans cérémonie. Elle saisit l'occasion de la première confrontation de son protégé avec la mort pour l'inciter à accepter avec indifférence les épreuves que le destin lui réservait. Malgré son innocence, il lut dans la réaction de sa nourrice face à ce premier événement extraordinaire et tragique pour lui une sorte de défi dont il devina spontanément qu'il devrait le relever. La placide Cassandra l'incitait à cultiver lui aussi un détachement pour surmonter une vie dont la probable négativité était anticipée symboliquement par ce premier drame. Au-delà de la perte d'un compagnon de jeux, l'enfant saisit qu'il viendrait à en déplorer d'autres plus douloureuses encore et qu'il lui faudrait donc se résoudre à la fragilité des liens qu'il tisserait et à la précarité de l'existence :

Même moi qui étais le don du ciel, venu remplacer son enfant perdu, le tendre noyau de sa vie, par la grâce d'un nouveau présent, même moi, elle ne me considérait que comme l'éphémère compagnon d'un bout de chemin sur la route de sa vie qu'il lui fallait parcourir

---

<sup>1114</sup> NA, p. 322. BS, p. 258: [...], dass sie nun nicht [...] die vermeintliche „Wilde“ von oben herab mit unverhohlener Verachtung behandelte, sondern im Gegenteil mit erhöhter Zuneigung und verständnisvoller Aufmerksamkeit. Cassandra begann ihr anzuhängen wie ein vernachlässigter Hund, der endlich seinen Herrn gefunden hat.

seule. Et parce que je le sentais, j'ai pris aussi la vie comme un perpétuel adieu sur un long chemin<sup>1115</sup>.

En l'obligeant à se confronter tôt à l'instabilité et au chaos qui imprègneraient le cours de son existence, Cassandra lui insuffla implicitement le courage dont il aurait besoin plus tard pour en assumer la part de négativité. Par son attitude, sa nourrice lui signifiait qu'il serait appelé à prendre du recul pour répondre du décentrement infligé par les événements extérieurs.

La faculté que lui transmet Cassandra de rire des catastrophes lui servit précisément de remède pour se protéger de l'éclatement de la réalité, à commencer par celui du monde de l'enfance. En tournant en ridicule les lubies de sa mère et les disputes fréquentes qui opposaient ses parents, Cassandra fut d'un soutien inestimable pour Rezzori. D'une part, son sens de l'ironie et du grotesque eut une conséquence immédiate et concrète : Cassandra parvint ainsi à relativiser le conflit qui perturbait l'équilibre familial :

Cassandra présidait au climat qui rendit ces jours lumineux, légers et désespérément joyeux ; avec son humeur enjouée qui s'opposait hardiment aux tensions ambiantes, elle gonflait le moindre élément dramatique jusqu'à un absurde de comédie, et le faisait exploser en plaisanterie<sup>1116</sup>.

D'autre part, son rire n'était pas un simple réflexe. À l'inverse, il traduisait le refus de céder à la résignation et au désespoir, car il procédait d'un regard critique et lucide sur les contradictions et les limites d'une situation qui perdait le caractère effrayant qu'elle revêtait pour les parents parce qu'eux la refoulaient lâchement. En d'autres termes, le rire était l'expression d'une sagesse, car il permettait de se libérer du drame du décentrement que vivaient les victimes de l'Histoire et d'en saisir les raisons :

On peut simplement supposer, mais difficilement prouver, que cette inclination à prendre la vie avec légèreté provenait d'une intelligence au moins aussi profondes des abîmes de l'existence que l'inclination inverse de notre mère. Reconnaître l'absurde et s'en accommoder n'obscurcit nullement le regard posé sur le tragique de la vie. Cela favorise même, finalement, une attitude plus conciliante<sup>1117</sup>.

---

<sup>1115</sup> NA, p. 58. BS, p. 49: *Selbst mich, der ich die Gottesgabe für ihr verlorenes Kind war, der wiedergeschenkte süße Kern ihres Lebens. Ich selbst mich sah sie nur an als kurzlebigen Wegstreckengefährten auf ihrer Lebensstraße, die sie allein abzuwandern hatte.*

<sup>1116</sup> NA, p. 21-22. BS, p. 15: *Kassandra war die Bannerträgerin der Stimmung, die jene Tage leicht und leicht und verzweifelt lustig machte - : einer verwegen den herrschenden Spannungen entgegengesetzte Launigkeit, die alles Dramatische ins komödienthaft Absurde aufblies und im Witz zerschellen ließ.*

<sup>1117</sup> NA, p. 32. BS, p. 25: *Dass diese Bereitschaft, das Leben leicht zu nehmen, aus einer zumindest ebenso tiefen Einsicht in dessen Abgründigkeit kam, als es diejenige unserer Mutter war, lässt sich bloß vermuten, kaum nachweisen. Das Absurde zu erkennen und sich damit abzufinden, trübt keineswegs den Blick fürs Tragische der Existenz. Es verhilft sogar am Ende zur versöhnlichen Haltung.*

Signe de l'influence positive de Cassandra, Rezzori lui rend un vibrant hommage dans son autobiographie. En exerçant son esprit critique et ironique qu'il continua d'aiguiser, elle fut pour lui un précieux repère :

Plus que quiconque, elle nous a enseigné la vertu thérapeutique du rire. Aujourd'hui, je sais apprécier de quelle force, face au destin, elle a su nous armer pour la vie, et avec d'autant plus de mérite que l'époque de notre prime enfance était tout sauf joyeuse<sup>1118</sup>.

Entrée plus tardivement dans l'univers de Rezzori, Strausserl prit le relais de Cassandra. Bien qu'elle fût « le témoin de la gloire passée de notre maison, à laquelle [Rezzori n'avait] pu prendre part<sup>1119</sup> » et « la Grande Gardienne du grand sceau de ce trésor<sup>1120</sup> », Strausserl exerça, par différents aspects, une fonction de désagrégation. Elle incarnait pour eux un contre-exemple positif parce qu'elle avait suivi un itinéraire singulier. Strausserl revendiquait son extrême mobilité et son absence d'attaches. Elle avait réussi à s'accomplir en acceptant des missions dans des espaces divers. Son existence de nomade lui permettait de compenser la disparition de l'ancien ordre.

Libérée de la tension liée à la perte vécue, elle pouvait, d'une part, se mettre entièrement à l'écoute et au service des autres, à l'inverse des parents qui se complaisaient quant à eux dans leurs regrets et s'apitoyaient sur leur sort. Ce fut Strausserl qui découvrit les talents de dessinateur de Rezzori et qui l'encouragea à les développer, contribuant ainsi activement à son épanouissement dans un univers pourtant moribond où ses parents envisageaient quant à eux son avenir avec scepticisme et appréhension :

Elle avait été la première – et elle était restée la seule – à s'occuper de mes besoins, à m'aider, à m'encourager, à me corriger et à attirer l'attention des autres sur mes capacités<sup>1121</sup>.

D'autre part, Strausserl put ainsi s'ouvrir à de nouvelles influences dynamiques qu'elle entendait également faire découvrir à ses protégés. L'arrivée de Strausserl et son

---

<sup>1118</sup> NA, p. 25. BS, p. 18: *Sie, mehr als irgendwer anderer, lehrte uns die Heilkraft des Lachens. Heute weiß ich zu schätzen, welche Macht über das Geschick sie uns damit ins Leben mitgegeben hat. Ich bin so verdienstvoller, als die Epoche unserer frühen Kindheit alles andere eher als heiter war.*

Kassandra rejoint là encore Strausserl dont le rire accompagna également Rezzori tout au long de sa vie : « Parmi les repères sonores qui jalonnent mon existence, l'évocation de la voix profonde de Strausserl et de son rire bienveillant et guttural, pareil à un roucoulement de pigeons, la fait revivre dans la plénitude de sa présence riche de bonté, d'attention et d'intelligence ». NA, p. 321. BS, p. 257: *Unter solcherlei akustischen Marksteinen meines Lebenswegs bringt die Heraufbeschwörung von Strausserls tiefer Stimme und ihrem wohlwollenden, wie ein Taubengurren gutturalen Lachen sie mir in der Fülle ihrer gütigen, einsichtsvollen und gescheiterten Gegenwärtigkeit zurück. Ich bin so verdienstvoller, als die Epoche unserer frühen Kindheit alles andere eher als heiter war.*

<sup>1119</sup> NA, p. 313. BS, p. 250: *Diese Zeugin der verlorenen Glorie unseres Hauses, an der ich nicht hatte teilnehmen dürfen, [...].*

<sup>1120</sup> NA, p. 316. BS, p. 253: *Hier stand sozusagen die Großsiegelbewahrerin dieses Schatzes, [...].*

<sup>1121</sup> NA, p. 334. BS, p. 268: *Sie war die erste gewesen. Ich bin so verdienstvoller, als die Epoche unserer frühen Kindheit alles andere eher als heiter war. Sie war die erste gewesen. Ich bin so verdienstvoller, als die Epoche unserer frühen Kindheit alles andere eher als heiter war. Sie war die erste gewesen. Ich bin so verdienstvoller, als die Epoche unserer frühen Kindheit alles andere eher als heiter war.*

rayonnement grandissant entraînaient un véritable déclic. Elle éveilla leur esprit critique afin qu'ils prennent conscience du caractère mensonger des idéaux que leurs parents leur avaient inculqués et qu'ils mesurent eux-mêmes le caractère illusoire et paralysant d'un cocon qui les étouffait. Tel un bon génie, Strausserl régula l'évolution de leur désir d'émancipation né de la découverte de la vérité et de la confrontation avec une réalité dans laquelle les membres de leur milieu d'origine étaient voués à décliner pour que le nécessaire processus de dés-ancrage ne les déstabilise pas outre mesure :

Peu à peu, certaines idées faisaient leur chemin dans notre esprit : les bizarreries de notre maison étaient en réalité, à bien des égards, des caractères de classe, et sans doute en grande partie d'une classe moribonde, sinon déjà morte ; il n'y avait donc pour nous de salut que dans le remaniement. Si tout cela se passa sans violence et sans dégâts, contrairement à ce qui se produisit avec les générations suivantes, nous le dûmes à l'attitude de Strausserl, pleine de compréhension et de tact<sup>1122</sup>.

Pour faciliter ce cheminement, Strausserl veillait à ce que ses protégés envisagent de nouvelles options pertinentes. Dans cette perspective, elle favorisait par exemple des rencontres avec ses connaissances juives dont la fréquentation, plus tard à Vienne, enrichit singulièrement la vie de Rezzori.

Strausserl se posait donc en guide désireux de confronter les enfants à une source d'altérité pour consolider progressivement leur esprit critique et les encourager à l'exercer non plus contre l'Autre et le présent, mais contre leur monde décalé et leurs modèles identitaires. Ils comprirent ainsi que leur vision du monde qu'ils avaient calquée sur celle de leurs parents se résumait à des clichés et à des préjugés qu'il leur fallait dépasser, afin de cultiver l'espoir de progresser et de vaincre l'immobilisme dangereux de leurs proches.

L'écrivain tire un bilan extrêmement positif de l'action de désagrégation qu'avaient menée Cassandra et Strausserl. Grâce à elles, Rezzori put s'affranchir du territoire désubstantialisé dans lequel les acteurs autrichiens du monde d'avant 1914 végétaient, à force de se raccrocher à la fiction qu'ils avaient orchestrée par l'idéalisation de leur passé.

La structure de *Neiges d'antan* confirme la complémentarité de Cassandra et de Strausserl. Certes, le récit repose sur un ordre chronologique, car les êtres dont Rezzori brosse le portrait jouèrent chacun un rôle important à un moment précis, l'aidant ainsi, de manière singulière, à grandir et à mûrir.

---

<sup>1122</sup> NA, p. 312. BS, p. 249: *Allmählich dämmerte in uns die Einsicht, dass die Absonderlichkeiten unseres Hauses zwar in der Tat in mancher Weise Klassenmerkmale waren, allerdings die einer absterbenden, größtenteils schon abgestorbenen Kaste; und dass es für uns daraus keine Rettung gab als die der Lossage. Dass das nicht gewalttätig und devastierend geschah wie in einer späteren Generation, verdankten wir Strausserls einsichts- und rücksichtsvoller Führung.*

La nourrice veilla seule au bon développement de Gregor jusqu'à ce que sa mère décide de se consacrer corps et âme à ses enfants à son retour en Bucovine en 1918. Le père et Ilse prirent une place plus importante dans l'existence de Rezzori quand il fut en âge de s'interroger sur les raisons de l'éclatement de la cellule familiale et l'héritage que pouvaient lui transmettre ces deux symboles malheureux et déchirés de l'ancien monde qu'il apprit à aimer et à comprendre. Strausserl lui indiqua alors la seule voie possible pour exister : renoncer à Czernowitz, afin de se soustraire aux spectres d'un passé menaçant de détruire sa vitalité et de ruiner son avenir.

Toutefois, on peut aussi déceler une structure symbolique dans le premier volet du triptyque autobiographique.

En effet, les portraits de celle qui permit à Rezzori de deviner les contradictions et les failles de ses origines et de celle qui l'aida à dépasser les forces qui menaçaient de détruire l'alternative qu'il avait découverte grâce à Cassandra et à explorer ouvertement l'altérité enserrent ceux des trois êtres dépossédés de leur identité qui figuraient des modèles négatifs, car aucun d'entre eux n'était parvenu à se forger de nouveaux repères. La présence de Cassandra et Strausserl au début et à la fin du texte symbolise la victoire d'une dynamique synonyme d'espoir sur l'inertie consécutive à la perte et à la déploration du passé. Elles réussirent conjointement à contrecarrer les effets de la négativité que dégageaient ses proches parce que l'une initia Rezzori à des origines d'une extraordinaire richesse tandis que l'autre l'encouragea à écrire lui-même son destin, en s'extrayant d'un espace rempli de contradictions et de limites.

D'un mot, elles assurèrent en un sens sa survie en désamorçant les tensions et la menace du vide que la triade familiale désaxée avait fait planer sur lui :

[Strausserl] a été celle qui, par sa force, a sauvé mon adolescence, comme Cassandra avait sauvé mon enfance<sup>1123</sup>.

Rezzori clôt son récit par l'évocation de ces deux femmes qu'il fait ainsi concrètement coexister à tout jamais, afin de sceller et de revendiquer leur pouvoir bénéfique :

Toutes deux ont magiquement surgi des profondeurs du souvenir, tels les modèles qui prenaient forme sur les plaques photographiques, dans le bain révélateur que les mains de mon père agitaient doucement<sup>1124</sup>.

---

<sup>1123</sup> NA, p. 320. BS, p. 256: *Sie wurde die mächtige Nothelferin meiner Adoleszenz, wie Cassandra es diejenige meiner Kindheit gewesen war.*

<sup>1124</sup> NA, p. 355. BS, p. 286: *[...], magisch der Erinnerung entstiegen wie die Schemen, die auf den fotografischen Platten im sacht von meines Vaters Hand geschaukelten Entwicklerband Gestalt annahmen.*

## CHAPITRE V : L'écriture de soi comme stratégie de résistance

Ainsi que nous l'avons vu, Rezzori mit en exergue l'extraordinaire impact qu'eurent les différentes césures historiques (la Première Guerre mondiale, *l'Anschluss*, la Seconde Guerre mondiale et le procès de Nuremberg) sur son parcours. Il sortit fragilisé de ces différentes épreuves dans la mesure où elles avaient consacré la victoire de la déraison, de l'arbitraire et de la violence sur les principes humanistes censés garantir une stabilité et une justice indispensables à la détermination d'un sens cohérent. Dans une réalité décousue, hétérogène et marquée du sceau de l'éphémère qui l'avait dépossédé de son passé et empêché de revendiquer un rôle et un positionnement incontestable dans un présent qui ne lui offrait plus le moindre repère, Rezzori vécut l'expérience déstabilisante d'une double aliénation. D'une part, il se sentait étranger à un monde sans fondements qui n'avait cessé de lui échapper parce qu'il y avait subi les forces de destruction à l'œuvre dans l'Histoire et qui par conséquent lui paraissait irréel. D'autre part, les remises en cause et les pertes qui l'avaient durement éprouvé lui avaient révélé la vanité de croire en l'unité de son être dont les contours avaient sans cesse été redessinés au gré de situations sur lesquelles il n'avait pas eu prise.

Toutefois, Rezzori entreprit de relever dans son œuvre autobiographique le défi qui consistait à assumer le décentrement que lui avaient infligé les événements. Il y entra en résistance contre le pouvoir d'effacement qu'avait exercé l'Histoire en réfléchissant aux moyens dont il disposait pour envisager et revendiquer pleinement la part de négativité qui entourait son identité. C'est dans le cadre de l'écriture autobiographique que l'auteur se mit en quête d'un nouvel espace-temps hermétique au chaos qui frappait le réel. Après avoir fait l'expérience du décentrement, il entendait se servir de l'écriture de l'intime pour prendre du recul et procéder à un retour intransigeant sur soi.

De sa volonté d'interroger son moi en exploitant les potentialités des écritures de soi dépendait pour ainsi dire sa dernière chance d'éclairer malgré tout son « je » et de lui offrir une hospitalité que le présent semblait obstinément lui refuser.

## V. 1. La revendication d'une temporalité singulière : quand l'autobiographe se fait *Epochenverschlepper*

### V. 1. A. Définition de l'*Epochenverschleppung*

La condition préalable à un face-à-face avec soi censé donner à Rezzori la possibilité de répondre des pertes importantes qui avaient composé de manière négative son existence et qui lui avaient signifié sa relativité face à l'Histoire consistait à chercher une voie susceptible de clarifier son rapport complexe au temps. Comme il lui fallait rendre compte des ruptures qui l'avaient privé de toute continuité et qui avaient fait éclater son existence en une multitude de séquences que rien ne semblait relier entre elles, Rezzori ressentit le besoin impérieux de définir et de revendiquer une temporalité singulière susceptible d'intégrer les méandres caractéristiques de son expérience du décentrement.

Il s'agissait de développer, grâce au recul que lui donnaient l'écriture et la mise en forme de son moi, une stratégie mémorielle basée sur une approche particulière du temps que la période de 1914-1945 avait privé de toute structure linéaire, car les différents drames historiques qui s'étaient déroulés avaient effacé tous les repères et rendu la réalité chaotique. En effet, l'auteur aspirait de la sorte à se mettre en retrait, donc à choisir de se décentrer cette fois de son propre chef par rapport à son moi hétérogène, afin d'envisager simultanément tous les éléments responsables de la perte de ses socles identitaires (bucovinien après l'effondrement de l'empire habsbourgeois, puis autrichien au lendemain de l'*Anschluss*, enfin allemand durant la Seconde Guerre mondiale et après le procès de Nuremberg) et du sentiment d'incohérence qu'il en avait retiré et qui continuait de l'animer en tant qu'être pluriel.

Pour y parvenir, Rezzori forgea dès 1976 dans *La mort de mon frère Abel* le concept d'*Epochenverschleppung* qu'il reprit dans son triptyque autobiographique où il en propose la définition suivante :

J'ai commis une fois une expression qui a peu à peu été intégrée dans le langage courant : le décalage des époques. J'entends par là le débord de certains éléments d'une réalité appartenant en propre à une époque révolue sur celle qui suit. Tous les phénomènes ne sont pas affectés par le même facteur de décalage. Certains se survivent à eux-mêmes. Ils sont ainsi porteurs d'une atmosphère qui trompe non seulement quelques individus isolés mais presque tout le monde sur la réalité effective. L'expérience du présent avance en parallèle. Nul ne vit totalement ici et maintenant<sup>1125</sup>.

<sup>1125</sup> SmT, p. 18. MaS, p. 13: *Ich habe einmal ein Wort geprägt, das allmählich Aufnahme in den allgemeinen Sprachgebrauch findet: Epochenverschleppung. Damit ist gemeint das anachronistische Überlappen von Wirklichkeitselementen, die spezifisch einer vergangenen Epoche angehören, in die darauffolgende. Nicht*

Tout l'intérêt d'une telle vision du temps réside, selon nous, dans la volonté de Rezzori d'occuper une position anachronique dont il espérait désormais poser lui-même les mécanismes, en se penchant sur le passé, sans perdre pour autant de vue le présent, en dépit de son caractère hétéroclite et menaçant. Au contraire, l'auteur désirait cerner et sonder « les différentes strates paléontologiques<sup>1126</sup> » de son moi à la lumière du présent de l'écriture qui exacerbait la conscience qu'il avait de ses déchirures, de ses failles et de ses zones d'ombre, c'est-à-dire de sa négativité, comme le prouve d'ailleurs son choix de répéter le malaise que ce dernier lui infligeait. Loin d'idéaliser les réalités évanouies dont il reconnaissait ainsi la disparition irrémédiable, l'*Epochenverschlepper* imagina une manière de porter un regard lucide sur les empreintes purement immatérielles d'un passé gommé par les bouleversements géopolitiques, mais qui continuait de résonner en lui, afin de prendre la mesure de son décrochage dans le présent. Autrement dit, l'*Epochenverschlepper* releva le pari de concevoir l'écriture autobiographique comme une sorte d'espace flottant entre le passé et le présent dont l'enjeu était de les faire dialoguer pour témoigner de toutes ses fêlures et les assumer enfin avec une relative souveraineté.

### V. 1. B. Conséquences de l'*Epochenverschleppung*

Dans *La mort de mon frère Abel* qu'il inscrit dans une logique autobiographique hypothétique dont nous préciserons le sens et qui constitue selon nous une sorte de laboratoire destiné à jeter les bases de sa stratégie mémorielle, Rezzori dégage derrière le masque de son narrateur-personnage, Aristides Subicz, les risques qu'implique son approche du temps destinée à saisir la stratification de son moi.

Le statut d'*Epochenverschlepper* s'avère délicat dans la mesure où il oblige l'individu à tant se concentrer sur le passé que ce dernier finit par l'obséder : « Ce qui portait mon nom n'était pas une personne. J'étais un flot ondoyant de souvenirs<sup>1127</sup> ».

On comprend que ce personnage romanesque qui entend réfléchir à l'impact des réalités immatérielles qui l'ont constitué et qu'il continue de porter en lui, à l'instar de Rezzori, se

---

*alle Erscheinungen haben das gleiche Trägheitsmoment. Manche bestehen über sich selbst hinaus. Sie erweisen sich dabei als Stimmungsträger, die nicht nur einzelne, sondern beinah alle über die tatsächlich bestehende Wirklichkeit täuschen. Das Gegenwartserlebnis läuft nebenher. Keiner lebt gänzlich im Jetzt und Hier.*

<sup>1126</sup> A, p. 270. A, p. 228: *die verschiedenen paläontologischen Formationsschichten meiner Person.*

<sup>1127</sup> A, p. 308. A, p. 257: *Was meinen Namen trug, war keine Person. Ich war ein wallendes Fluten von Erinnerungen.*

met lui-même en danger. Il s'expose au risque de se laisser engluier dans ses souvenirs des différentes réalités perdues avec lesquels il ne peut pourtant rien construire dans le présent puisque ce dernier ne cesse de lui rappeler les pertes qu'il a subies : « Moi, pour ma part, je suis hanté par la perte de toute une moitié de vie<sup>1128</sup> ». L'*Epochenverschlepper* qui déplore pourtant sa marginalisation dans le présent dont il ne comprend pas les codes semble condamné à la renforcer lui-même. Il est face à un dilemme parce qu'il doit cultiver le souvenir du passé qui constitue des fragments de son identité, alors que ce dernier semble lui échapper et devenir un frein à toute nouvelle entreprise dans le présent.

L'incapacité qu'il rencontre à agir concrètement dans l'instant le précipite dans un entre-deux que l'auteur compare dans *Sur mes traces* à un « état schizophrène<sup>1129</sup> » et dont le caractère flottant semble tout d'abord le dépasser. Il ne se situe plus ni dans le passé disparu ni dans le présent où il est réduit à l'inaction, si bien qu'il n'a jamais pleinement conscience de son moi qui semble menacé de n'exister nulle part : « Il n'est pas agréable de vivre entre les réalités, dans le *no man's land* du temps ; [...]»<sup>1130</sup>.

Si l'*Epochenverschlepper* est *a priori* fatalement gagné par un profond malaise, c'est parce qu'il ne dispose d'aucune possibilité évidente de prendre un nouveau départ ni de combler le vide de son existence. Pareille inconsistance appelle par conséquent la comparaison de son positionnement à un état plus tragique encore que la mort, car il n'entrevoit quant à lui ni échappatoire ni rédemption<sup>1131</sup>. Rattrapé par l'ombre d'une ancienne réalité qui le paralyse dans le présent, l'*Epochenverschlepper* semble voué à un destin tragique : celui d'être progressivement effacé parce qu'il ne coïncide plus avec celui qu'il était dans le passé disparu et que ses doutes et ses failles l'empêchent de se redéfinir et de s'affirmer selon de nouveaux critères dans le présent :

Aussi bien ne me suis-je pas transformé en un individu complet et nouveau, n'ai-je acquis aucune plénitude dans la nouvelle époque (américaine) ; et naturellement, je ne suis pas non plus resté ce que j'étais<sup>1132</sup>.

---

<sup>1128</sup> A, p. 303. A, p. 253: *Ich für meinen Teil, bin heimgesucht vom Verlust einer vollen Lebenshälfte.*

<sup>1129</sup> SmT, p. 178. MaS, p. 213: *der schizophrene Zustand, gleichzeitig in zwei Wirklichkeiten zu leben.*

<sup>1130</sup> A, p. 303. A, p. 253: *Man lebt nicht angenehm zwischen den Wirklichkeiten, im Niemandsland der Zeit; [...].*

<sup>1131</sup> C'est pourquoi Aristides Subicz envie ses proches qui sont décédés. La mort a mis fin à leurs souffrances et a donc été véritablement synonyme d'une délivrance qu'Aristides n'espère pas trouver dans le présent : « Pour s'y sentir bien [dans le *no man's land* du temps], il faut être mort comme Oncle Ferdinand, comme mon cousin Wolfgang, comme Schwab et tous mes autres amours ». A, p. 303. A, p. 253: *Um sich darin [im Niemandsland der Zeit] wohl zu fühlen, muss man gestorben sein, wie Onkel Ferdinand, wie Vetter Wolfgang, wie Schwab und alle andern meiner Lieben.*

<sup>1132</sup> A, p. 34. A, p. 26: *So ist denn aus mir nichts neues Ganzes, Lebensfülliges geworden in der neuen (amerikanischen) Epoche: und natürlich bin ich erst recht nicht geblieben, was ich war.*

Dans ces conditions, l'*Epochenverschleppung* semble contenir un piège : elle pourrait favoriser une nostalgie des réalités plus cohérentes toutes disparues. Elle inciterait par conséquent les êtres déchus et déchirés à mener un combat de résistance voué à l'échec, qui équivaldrait finalement à fuir la confrontation avec le présent dans lequel ils sont appelés à trouver le moyen d'affirmer leur identité négative :

Moi, en revanche, je me suis raccroché au passé, me rendant coupable d'une faute malheureusement fort répandue à notre époque. Je ne pouvais pas renoncer complètement à ce qui, d'une manière ou d'une autre, était encore vivant en moi – ne fût-ce que de façon abstraite, fantomatique [...] <sup>1133</sup>.

En utilisant l'argument d'un deuil impossible, l'*Epochenverschlepper* serait tenté de céder au désespoir, car il se résoudrait alors à ne pas dépasser l'irréalité tant présente que passée des diverses strates de son moi :

J'avais dévoré la cendre de ma confiance en la vie. [...] Et j'étais à nouveau ce que je suis habituellement : un écho de ce moi que j'ai été un jour, à un moment donné (à une époque engloutie et à jamais perdue – et peut-être aussi, alors simplement un instant) <sup>1134</sup>.

### V. 1. C. Le défi de l'*Epochenverschlepper* en autobiographe

Dans la perspective de Rezzori, les êtres décentrés et délités dont il fait partie oscillent en permanence entre passé et présent et échouent à revendiquer une quelconque appartenance dans un réel désubstantialisé. Le vide dont ils semblent ainsi se rapprocher dangereusement soulève la question cruciale de leur essence qui leur paraît douteuse, voire fictive :

Cela, naturellement, n'est pas sans conséquences. Coupé en deux et éloigné aussi bien du passé que du futur, je n'ai non plus aucun véritable présent <sup>1135</sup>.

Mais Rezzori refuse de céder à un pessimisme désarmant. Il fait preuve d'une certaine audace en considérant que l'*Epochenverschlepper* peut transformer l'intranquillité qui le caractérise en une chance, à condition de se prêter au jeu compliqué et ambitieux qui consiste à vouloir préciser et donner malgré tout une forme et une expression à la voix négative qu'il porte en lui et qu'il lui est impossible d'affirmer concrètement dans le

<sup>1133</sup> A, p. 34. A, p. 26: *Ich für meinen Teil dagegen habe mich des leider weitverbreiteten Vergehens der Epochenverschleppung schuldig gemacht. Ich konnte nicht ganz verzichten auf das, was in mir doch noch irgendwie lebendig war. Wenn gleich nur auf abstrakte, auf spukhafte Weise [...].*

<sup>1134</sup> A, p. 500. A, p. 421-422: *Ich hatte die Asche meiner Lebenszuversicht gefressen. [...] Und ich war wieder, was ich gewöhnlich bin; ein Widerhall von jenem ICH, das ich irgendwann einmal (zu einer unauffindbar versunkenen Zeit und vielleicht auch damals nur für einen Augenblick) gewesen bin.*

<sup>1135</sup> A, p. 38. A, p. 30: *Das hat natürlich seine Folgen. Entzweigespalten und Vergangenheit und Zukunft gleichermaßen entrückt, habe ich auch keine rechte Gegenwart.*

présent, grâce à l'écriture autobiographique qu'il s'agit d'aborder comme un double questionnement identitaire<sup>1136</sup> et scripturaire.

Contrairement à l'expérience d'une sclérose qu'il fait au quotidien, l'individu déterritorialisé et obsédé par ses déchirures apprend, par le choix de l'écriture de soi, à se détacher de lui-même. En posant son moi en objet, il gagne une liberté qui lui permet d'envisager de manière critique sa temporalité d'*Epochenverschlepper* qu'il subit d'ordinaire. Par un tel retournement de situation, il parvient à concevoir non plus comme une fatalité qu'il pourrait être tenté de refouler, mais comme un défi la nécessité impérieuse qu'il ressent de témoigner du passé et de son moi disparu et qu'il ne peut réaliser dans son existence quotidienne, donc à lutter concrètement contre les menaces d'effacement qui pèsent sur lui :

J'aimerais me remémorer sa réalité disparue [celle de la moitié de sa vie perdue], je dois le faire, je vous demande de me comprendre<sup>1137</sup>.

L'ambition qui anime l'autobiographe-*Epochenverschlepper* réduit à une forme d'inertie dans le présent est de trouver l'occasion d'éclairer et de dépasser ses déchirures dans l'espace décalé de l'écriture de l'intime qu'il est appelé à agencer lui-même. Mais ce travail s'avère exigeant. De fait, il oblige Rezzori à interroger et à démultiplier les voies de l'écriture autobiographique (hypothétique et référentielle) dont nous nous demanderons si elles sont antithétiques ou complémentaires et si elles ont permis à l'auteur de laisser des traces cohérentes, c'est-à-dire de défier finalement les forces de destruction responsables de la négativité partielle et déstabilisante de son identité.

## **V. 2. La mort de mon frère Abel : le pari raté de l'autobiographie hypothétique**

Rezzori entama sa quête d'une forme autobiographique destinée à sous-tendre l'affirmation de son identité et de sa temporalité singulière d'*Epochenverschlepper* en transgressant le pacte que P. Lejeune désigne comme le fondement de l'autobiographie, à savoir l'identité

---

<sup>1136</sup> Ainsi Aristides Subicz ne s'avoue pas vaincu. De fait, il ose se mettre en quête d'une nouvelle forme d'écriture susceptible d'exprimer son malaise et ses doutes, afin d'entreprendre « la recherche de [son identité] ». A, p. 38. A, p. 30: *Ich suche [...] nach meiner Identität, [...]*.

<sup>1137</sup> A, p. 303. A, p. 253: *Ich möchte mir deren entschwundene Wirklichkeit [die Wirklichkeit der vollen Lebenshälfte, die er verloren hat] vergegenwärtigen, ich muss es tun, ich bitte um ihr Verständnis.*

auteur-narrateur-personnage<sup>1138</sup>. En effet, ce n'est pas dans le cadre d'une autobiographie référentielle, mais dans celui du roman intitulé *La mort de mon frère Abel*, donc dans le registre d'une fiction que l'auteur chercha pour la première fois simultanément à traiter les différents éléments historiques<sup>1139</sup> ayant généré la dislocation du réel et le malaise identitaire de ses contemporains, donc à témoigner des réalités disparues que ces événements avaient anéanties, et à poser les bases d'une réflexion sur la pertinence et les moyens de l'écriture de soi dans un tel contexte, donc à résister contre le processus global d'effacement.

Rezzori y met en scène un narrateur-personnage qui, outre le fait d'être originaire d'Europe de l'est et d'avoir été marqué par les césures géopolitiques qu'il avait lui-même subies, partage avec lui le désir de développer un nouveau geste scripturaire pour garder ou plutôt reprendre conscience de lui-même au milieu d'une réalité dépourvue de sens et de stabilité où il est voué à l'errance. Aussi le roman<sup>1140</sup> repose-t-il entièrement sur la double quête identitaire et littéraire de cette créature fictive qu'imagina Rezzori et qui est par conséquent à la fois une projection et en cela identique à l'auteur et différente de lui. Scénariste pour le cinéma d'après-guerre, Aristides Subicz oscille en permanence entre enthousiasme et accablement lors de la tentative qu'il entreprend de se dire en train d'écrire le monde et le

---

<sup>1138</sup> Elle tient au fait que l'auteur prend en charge l'énonciation en plaçant son nom sur la couverture de son autobiographie : « C'est donc par rapport au nom propre que l'on doit situer les problèmes de l'autobiographie. [...] C'est dans ce nom que se résume toute l'existence de ce qu'on appelle l'auteur : seule marque dans le texte d'un indubitable hors-texte, renvoyant à une personne réelle, qui demande ainsi qu'on lui attribue, en dernier ressort, la responsabilité de l'énonciation ». La présence du nom équivaut à « l'engagement de responsabilité d'une personne réelle ».

**LEJEUNE, Philippe**, *Le pacte autobiographique*, op. cit., p. 22-23.

<sup>1139</sup> Rezzori se saisit des errements du héros-narrateur pour égrener dans *La mort de mon frère Abel* tous les éléments qui le bouleversèrent personnellement : la disparition d'un monde situé à l'est de l'Europe à travers les origines du narrateur né en Bessarabie, l'*Anschluss*, la Seconde Guerre mondiale à laquelle le narrateur ne participa pas, la misère de l'après-guerre, l'échec du procès de Nuremberg ou encore la réforme monétaire de 1948 qui permit à l'Allemagne de retrouver brutalement une normalité sans affronter les ombres du passé nazi. Comme nous l'avons déjà souligné, c'est l'*Anschluss* qui constitue dans sa perspective le véritable point de basculement dans la désubstantialisation et la déréalisation du monde.

<sup>1140</sup> Au prologue dans lequel une prostituée dresse le portrait d'un homme succède une œuvre en quatre mouvements dont le sujet d'énonciation est Aristides Subicz, l'individu décrit dans le prologue. Rezzori met en place une fiction avant que ce dernier ne prenne la parole. De fait, il évoque l'existence de quatre chemises (la chemise Pneuma, un premier ensemble qui contient des renseignements sur le parcours d'Aristides qui ne parvient pas à résumer son projet littéraire à Mr. Brodny, un agent littéraire américain, et les chemises A, B et C), de deux valises et de plusieurs cartons remplis de papiers. Il s'agit de l'ensemble des notes et ébauches de texte qu'Aristides a produites. La chemise C n'existe pas. Elle sert de base au roman intitulé *Cain* publié après la mort de Rezzori. L'auteur qui n'a livré aucun élément d'interprétation pour ce roman inachevé et qui n'a jamais clairement posé qu'il s'agissait de la suite de *La mort de mon frère Abel* y poursuit sa réflexion sur les thèmes clés qu'il avait abordés dans son roman de 1976. Nous ne l'intégrons pas dans notre corpus parce qu'il est resté à l'état de fragment et parce qu'il présente certaines incohérences. Par exemple, Schwab qui figure le frère Abel dont Aristides évoque la mort et les funérailles à la fin de *La mort de mon frère Abel* réapparaît sans aucune explication.

**REZZORI, Gregor von**, *Kain. Das letzte Manuskript* [2001]. München, Bertelsmann Verlag, 2001.

vide de son existence dans un roman qui est censé devenir le roman de toute une génération d'être désenchantés et fragilisés et qui cristallise pour cette raison tous ses espoirs, mais qu'il ne parvient pas à finir.

Conscient des difficultés que tout autobiographe rencontre, dans sa perspective, à intégrer la fragilisation, le décentrement et l'éclatement du sujet qui semble insaisissable au XX<sup>ème</sup> siècle, Rezzori choisit selon nous de concevoir *La mort de mon frère Abel* comme une sorte de laboratoire grâce auquel il entendait tirer un bilan indispensable. Il s'agissait de composer un texte destiné à cerner les nouveaux enjeux, les contradictions et les limites de l'écriture de l'intime dont il avait pris conscience dans le contexte particulier de l'éclatement du réel. Autrement dit, l'auteur aspirait avant tout à mesurer les obstacles qui mettaient en péril l'examen impératif de ses failles d'homme et d'écrivain, sans prétendre détenir d'alternative salvatrice. Au lieu de se lancer dans le projet d'une autobiographie conçue traditionnellement comme la mise à nu d'un « je » et l'essai de le ressaisir, l'auteur montra qu'il avait compris qu'il lui faudrait procéder par tâtonnements. En adoptant le registre de la fiction, Rezzori franchit le premier pas d'un cheminement autobiographique dont il avait d'emblée compris et signifié la complexité et l'aspect sinueux.

## V. 2. A. Un projet audacieux

Dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori prend le parti de se détacher de son moi et de profiter de cette distance pour remettre en cause par le recours à un narrateur-personnage désorienté ses propres potentialités et celles de l'écriture tout en préservant son « je » qu'il ne se sentait pas encore en droit, ni en mesure d'engager pleinement dans une œuvre singulière dont il nous faut préciser le statut.

Cette dernière ne répond pas à l'un des critères que S. Doubrovsky attribue à l'autofiction dont l'intitulé générique signale qu'il s'agit d'un roman et qui est située à la croisée de deux régimes apparemment antithétiques : l'autobiographie ancrée dans le réel et la fiction romanesque. En effet, le protagoniste-narrateur Aristides Subicz ne partage pas l'identité nominale de l'écrivain alors que c'est précisément le cas dans l'autofiction qui s'attache par ce mécanisme à brouiller les pistes pour empêcher le lecteur de distinguer clairement entre le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation et aiguïser la curiosité de ce dernier tenté d'établir des liens entre le narrateur-personnage et l'auteur réel. On peut y lire un indice évident de la volonté de Rezzori de se démarquer et de se tenir à distance de ce héros-narrateur qu'il a inventé. Aussi ne prêtons-nous pas à l'auteur le désir d'aborder ce texte

sous l'angle d'une autofabulation comme le font, selon V. Colonna, les auteurs d'autofictions ni celui de se métamorphoser en exploitant toutes les possibilités qu'offre un tel régime « androgyne<sup>1141</sup> » selon S. Doubrovsky désireux de lire quant à lui l'autofiction comme une autobiographie déguisée<sup>1142</sup>.

Si Aristides Subicz n'arbore pas strictement le statut de double fictif de Rezzori, il se présente en revanche plus nettement comme un hétéronyme, c'est-à-dire comme une création délibérée de l'auteur qui l'envisage comme un autre et qui ne mise donc pas sur un processus de falsification tel qu'il structure l'autofiction. Autrement dit, il s'agit moins de se métamorphoser, donc de réécrire sa propre réalité que d'en imaginer une nouvelle pour aborder le questionnement identitaire. En ce sens, « la multiplication des hétéronymes ne peut que désamorcer [la] tendance à l'identification<sup>1143</sup> » qui anime l'autofiction fondée sur une esthétique double du voile et de la révélation. Initiée par F. Pessoa, l'hétéronymie consiste en un « jeu spéculaire<sup>1144</sup> » avec un écrivain fictif dont l'auteur, si l'on s'en tient à la définition de l'écrivain portugais, prétend avant tout éditer les œuvres<sup>1145</sup>. L'hétéronymie présente un atout majeur : elle offre au lecteur l'illusion « d'entrer de plain-pied dans l'intimité » d'un auteur dont il faut cependant retenir qu'il est composé de toutes pièces et qu'il ne coïncide par conséquent pas avec l'écrivain réel. Aussi peut-on estimer qu'il en va moins de la mise en abyme de la personne du sujet écrivain que de celle du geste scripturaire lui-même.

Dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori exploite cette voie tout en prenant une certaine liberté. Tout l'intérêt de son stratagème réside dans le fait qu'il invente un héros-narrateur

---

<sup>1141</sup> DOUBROVSKY, Serge, *Autobiographie. Vérité. Psychanalyse. Autobiographiques*, op. cit., p. 70.

<sup>1142</sup> DOUBROVSKY, Serge, *Entretien avec Philippe Vilain*, in VILLAIN, Philippe, *La défense de Narcisse*, op. cit., p. 180-235, ici p. 205 : « Dans l'autofiction, il faut s'appeler soi-même par son propre nom, payer, si je puis dire, de sa personne, et non se léguer à un personnage fictif ».

<sup>1143</sup> GASPARI, Philippe, *Est-il je ?*, op. cit., p. 21.

<sup>1144</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>1145</sup> Pessoa a créé une soixantaine d'hétéronymes dont les plus célèbres sont Ricardo Reis, Alberto Caeiro et Alvaro de Campos. Tous ont une biographie, un horoscope, une philosophie particulière et un style singulier. De plus, ils communiquent entre eux et commentent leurs productions respectives. Par exemple, *Le Livre de l'intranquillité*, œuvre restée inachevée du vivant de Pessoa et dont la forme définitive et l'ordre ont été revus et corrigés par différents interprètes, est attribué à l'hétéronyme Bernardo Soares. Le poète portugais postule un statut particulier pour ses créatures créatrices : « il les présente comme des auteurs réels qui produisent leurs propres textes qui ne doivent pas lui être attribués à lui, mais bien à ses hétéronymes ». *Le Livre de l'intranquillité* s'ouvre d'ailleurs sur le récit de la fausse rencontre de Pessoa et de son double dans une petite pension lisboète.

WEBER, Julia, *Das multiple Subjekt. Randgänge ästhetischer Subjektivität bei Fernando Pessoa*, Samuel Beckett und Friederike Mayröcker. München, Wilhelm Fink Verlag, 2010, p. 33.

[...] [er erklärt] sie zu ‚realen‘ Autoren, die eigene Texte verfassen, die nicht ihm, sondern diesen selbst zugeschrieben werden sollen.

PESSOA, Fernando, *Le livre de l'intranquillité*. Traduit du portugais par Françoise Laye. Paris, Christian Bourgeois, 1999.

qui nourrit l'ambition d'écrire un bestseller, c'est-à-dire un individu encore plongé dans l'acte de la création, mais dont les efforts restent vains, car il ne parvient pas à élaborer l'œuvre qu'il souhaitait composer à partir des innombrables ébauches et fragments dont il dispose et qu'il finit par remettre à un agent littéraire américain. Rezzori fait preuve d'audace. Pour envisager avec le recul que lui offre la fiction les conditions mêmes de l'émergence du geste scripturaire, il entend se servir d'un faux littéraire qui aspire à devenir l'auteur d'une œuvre reflétant le plus fidèlement possible le chaos du réel et le délitement de ses contemporains. Alors que l'autofiction pourrait s'apparenter, en raison de l'identité nominale entre auteur, narrateur et protagoniste que nous avons relevée, dans une certaine mesure à la transposition de confidences, l'hétéronymie semble relever d'une plus grande dynamique. Elle se fonde sur le principe du renouvellement fictif du sujet, comme si Rezzori plaçait finalement ses espoirs d'un ressourcement identitaire dans la création ou la recréation, donc dans l'usurpation et la falsification de soi. Dans cette perspective, l'écriture autobiographique n'est plus envisagée comme l'expression d'une expérience antérieure, mais comme la recréation fictive de cette expérience antérieure. En conséquence, on pourrait penser que l'auteur aurait tenté sinon de (re)construire son identité, du moins de l'examiner de manière critique par le biais d'une réécriture de soi dont il charge Aristides Subicz.

Rezzori procède à un pari audacieux. En effet, il bâtit sa réflexion identitaire sur un faux littéraire qui ne se réduit pas à un nom puisque le héros-narrateur rejoint ces « créatures créatrices [...] qui, à leur tour, produisent la fiction de la littérature<sup>1146</sup> ». Le héros-narrateur figure un « je-écrivain [qui] ne dispose pas uniquement d'une histoire personnelle propre, mais aussi d'une œuvre indépendante<sup>1147</sup> ». Or, Aristides qui aspire à devenir créateur s'engage lui-même sur une voie complexe dans l'espoir de renouveler les codes et les moyens de l'écriture de soi et d'épancher la soif qu'il ressent de se dire tel qu'en lui-même pour dominer son état de flottement. Personnage fictif, Aristides formule un pacte contradictoire, celui d'une autobiographie hypothétique qui l'amène, comme nous allons le voir, à se fictionnaliser à son tour et qui lui est dicté par son positionnement délicat dans le présent.

---

<sup>1146</sup> TABUCCHI, Antonio, *La nostalgie du possible. Sur Pessoa*. Paris, Seuil, 1998, p. 27.

<sup>1147</sup> LAJARRIGE, Jacques, „Der Tod meines Bruders Abel“: zwischen *Heterobiographie und Automythographie*, op. cit., p. 118: *Und jedes weitere Dichter-Ich besitzt nicht nur eine eigene Lebensgeschichte, sondern auch ein eigenständiges Werk.*

## V. 2. B. La souffrance du sujet : l'inexistence dans le réel

### V. 2. B. 1. Une étrangeté de soi à soi

#### V. 2. B. 1. a. Un moi pluriel et fragmenté

La répétition des crises historiques (l'*Anschluss* et la Seconde Guerre mondiale) dont nous avons montré qu'elles bouleversèrent profondément Rezzori et l'échec de la tentative collective de se confronter au passé douloureux lors du procès de Nuremberg rendirent le positionnement de l'auteur encore plus problématique que celui de ses proches dont nous avons examiné le délitement. Certes, il s'était affranchi de l'atmosphère funeste et paralysante de la bulle dans laquelle ces êtres déclassés et délités à l'issue de la guerre de 1914-1918 s'étaient réfugiés pour fuir une nouvelle réalité remplie de tensions et de contradictions qu'ils récusait, quitte à aggraver de la sorte eux-mêmes leur décalage dans le présent. Pourtant, les tournants qu'il vécut consécutivement en Autriche, puis en Allemagne entre 1938 et 1945 l'affectèrent durablement. S'ils le désorientèrent tant, c'est parce qu'ils lui firent prendre conscience de l'impuissance des individus à opposer concrètement une résistance à la logique de destruction qu'avait enclenchée la Première Guerre mondiale et qui avait remis en cause les principes humanistes garants jadis d'une certaine stabilité et d'un sens.

Alors que ses modèles identitaires négatifs avaient réussi quant à eux à définir au moins jusqu'en 1914 une identité cohérente parce qu'ils avaient pleinement adhéré à des valeurs et à un modèle politique et culturel longtemps incontestés, Rezzori se trouva face à un dilemme. D'une part, l'Histoire avait brutalement désubstantialisé et annulé son héritage, l'empêchant à la fois de revendiquer pleinement ce passé qui continuait de servir de référence idéalisée à ses parents et de se libérer complètement de l'ombre de ce fantôme encore trop présent que la violence des crises endurées semblait avoir rendu irréel. Or, selon nous, c'est précisément dans *La mort de mon frère Abel* que l'auteur a commencé à se concentrer sur cette contradiction responsable de son malaise identitaire et à réfléchir à une stratégie susceptible de lui permettre de l'exprimer et de l'objectiver. Aristides se met à nu et confesse sans détour l'intensité de son désarroi<sup>1148</sup> :

---

<sup>1148</sup> Le désarroi d'Aristides est troublant dans la mesure où Rezzori en fait un leitmotiv obsédant du roman. Les confessions qu'il livre sur son malaise identitaire dans son triptyque autobiographique n'atteignent pas cette intensité, comme si le détour par un hétéronyme avait facilité sa mise à nu. Nous rejoignons J. Lajarrige qui souligne que Rezzori apparaît dans *La mort de mon frère Abel* tel « un déraciné qui a conscience de sa vulnérabilité et qui s'y montre pour cette raison à son lecteur sous son visage le plus intime ».

Je n'ai rien oublié de l'ancienne réalité du monde, pleine de vigueur et de vie. Je porte toujours mon Europe en moi, seulement il se glisse entre son image d'autrefois et celle d'aujourd'hui, dix années, que je ne peux pas oublier non plus, qui viennent me hanter dans des cauchemars ou des visions diurnes : toutes sortes d'images bestiales dans des effets d'éclairage fantastiques, toutes sortes de choses incompréhensibles, [...] <sup>1149</sup>.

Aristides était dans une impasse parce qu'il souffrait de la paralysie à laquelle le condamnait sa nostalgie d'un passé qu'il savait pourtant pertinemment disparu à tout jamais :

Moi, en revanche, pour ce qui est de ma moitié, j'ai attermoyé, je me suis raccroché au passé, me rendant coupable d'une faute malheureusement fort répandue à notre époque. Je ne pouvais pas renoncer complètement à ce qui, d'une manière ou d'une autre, était encore vivant en moi – ne fût-ce que de façon abstraite, [...] <sup>1150</sup>.

D'autre part, l'Histoire n'accorda à Rezzori aucune possibilité de combler ce vide initial à la fin de sa période de formation déterminante dans la construction de son identité ni par conséquent d'aspirer à mener une vie plus harmonieuse dans une réalité où les hommes venaient de perdre tous leurs repères et toutes leurs certitudes. Autrement dit, le déracinement géographique de Rezzori dont la *Heimat* avait été malmenée par l'inexorable progression des nationalismes à l'Est fut renforcé par un déracinement encore plus intense dans la mesure où il ne pouvait ni se raccrocher au passé ni rêver d'un avenir synonyme d'un recommencement sur des bases plus solides, le déchaînement de la barbarie et le règne de l'arbitraire ayant irrémédiablement déréglé la temporalité et annulé les notions de continuité et de progression linéaire. Aussi Rezzori fait-il d'Aristides le symbole de ses contemporains, qui, privés de passé, de présent et d'avenir prenaient comme lui toute la mesure de leur relativité dans un réel transformé, dans la perspective de l'auteur, en une sorte d'abyme :

Je ne suis rien. Non seulement un apatride au sens juridique du terme, mais un homme sans racines, un *déraciné par excellence*, un homme sans père ni patrie, [...], un garçon sans feu ni lieu, pas baptisé, sans croyance, douteusement polyglotte et affranchi de tout lien avec une race, un drapeau [...] <sup>1151</sup>.

---

**LAJARRIGE, Jacques**, „Der Tod meines Bruders Abel“: *zwischen Heterobiographie und Automythographie*, op. cit., p. 117: [...] ein Wurzelloser, der um die Verwundbarkeit seiner Position weiß und sich seinem Leser deswegen von seiner innigsten Seite zeigt, [...].

<sup>1149</sup> A, p. 100. A, p. 84-85: *Ich habe nichts vergessen von der einstigen blutwarm lebensvollen Wirklichkeit der Welt. Ich trage mein Europa immer noch in mir, nur schieben sich zwischen sein Bild von damals und das von heute zehn Jahre, die ich gleichfalls nicht vergessen kann, die mich heimsuchen in Alpträumen und Taggesichtern -: allerlei Viehisches bei phantastischen Beleuchtungseffekten, aller Unbegreifliches, [...].*

<sup>1150</sup> A, p. 34. A, p. 26: *Ich für meinen Teil dagegen habe mich des leider weitverbreiteten Vergehens der Epochenverschleppung schuldig gemacht. Ich konnte nicht ganz verzichten auf das, was in mir doch noch irgendwie lebendig war. Wenngleich nur auf abstrakte, auf spukhafte Weise.*

<sup>1151</sup> A, p. 35. A, p. 27-28: *Ich bin nichts. Nicht allein ein Staatenloser im bürgerrechtlichen Verstand, sondern ein Wurzelloser von Geblüt, déraciné par excellence: ein wahrhaft Vaterlands- und Vaterloser, [...].*

À mi-chemin entre un passé nié, mais néanmoins obsédant et un présent confus dans lequel il n'avait plus aucun « point d'appui solide dans le temps<sup>1152</sup> », Aristides portait désormais un regard aiguisé sur le monde auquel il ne pouvait plus participer :

Et tout cela ne me concerne plus vraiment. Cela pourrait tout aussi bien avoir été inventé, au lieu d'être arrivé réellement<sup>1153</sup>.

Dans cette position désaxée, il dut se résigner à une évidence : la multiplication des crises géopolitiques qui avaient consacré la victoire de l'irrationnel et de la violence avait contribué à l'éclatement du réel. Il en ressortait infiniment plus complexe et indéchiffrable, car il n'existait désormais plus de liens logiques entre les éléments qui le composaient :

[...] la brèche que cette folie suicidaire [la Seconde Guerre mondiale] avait ouverte dans le monde ; l'état de décomposition auquel l'époque était parvenue, l'énorme vide dont l'aspiration avait renversé tout ce qui existait, et dispersé comme en molécules le présent et l'avenir, les désintégrant, les rendant irréels, invraisemblables<sup>1154</sup>.

Or, l'hétérogénéisation d'un monde devenu incohérent et indéchiffrable qu'Aristides s'attache à mettre en exergue n'était pas sans répercussions sur la manière dont il se percevait lui-même dans un contexte qui lui échappait. Comme le monde privé de continuité ne constituait plus un tout, il ne pouvait plus non plus être en accord avec lui-même, car les événements historiques avaient également décousu les différentes composantes de son existence qui ne suivait plus de ligne distincte ni évidente. Pour lui, l'individu ne pouvait plus après la période apocalyptique de 1938-1945 prétendre figurer un être dont l'existence avait un sens indéniable, car son destin était directement soumis au caractère éphémère et hétéroclite du réel. Le pouvoir dévastateur de ce dernier était tel qu'il avait fini par désagréger le sujet en un moi pluriel au fur et à mesure des césures qu'il avait endurées. C'est pourquoi Aristides revendique son essence hybride qui expliquait

---

*ein Bursche ohne Hin- und Zugehörigkeit, ungetauft, ohne Glauben, verdächtig polyglott und ledig jeder Bindung an einen Stamm, an eine Fahne [...].*

<sup>1152</sup> A, p. 35. A, p. 27: - hier widerfährt mir's, dass ich nicht nur das Empfinden meiner einstigen Zugehörigkeit dazu verliere, sondern gleich jeden festen Halt in der Zeit, [...].

<sup>1153</sup> A, p. 672. A, p. 570: Und all das geht mich nichts mehr wirklich an. Es könnte ebenso gut erfunden, nicht tatsächlich geschehen sein.

<sup>1154</sup> A, p. 278-279. A, p. 235: [...] das Loch, das jener selbstmörderische Wahnsinn in die Welt gefetzt hat, die Fäulnis, an der die Zeit verwest war, die ungeheuerliche Leeren, deren Sog alles Bisherige niedergerissen hatte und alles Gegenwärtige und Künftige gleichsam als Molekülen auseinandertrieb und damit entstofflichte, unwirklich, unglaubwürdig machte. L'idée d'un éclatement engendrant une dématérialisation constitue un leitmotiv dans le roman. Aussi le narrateur affirme-t-il par exemple que « tout autour de [lui], lui y compris, devient plus abstrait, plus irréel, perd sa consistance - : [...] ; tout ce qui était solide commence à se dissoudre [...] ». A. Passage non traduit dans l'édition française. A, p. 85: [...] *Ŕ wird alles rings um mich her, ich inbegriffen, immer abstrakter, immer irrealer, verliert alles immer mehr seine Dichtigkeit-: [...]; was fest war, beginnt zu fließen, [...].*

pourquoi il n'était « nulle part [...] tout à fait [lui-même], ni dans le passé, ni dans [le] présent<sup>1155</sup> » :

Mais quelle importance, en fin de compte, de savoir qui est quoi ? L'on n'est pas simplement et catégoriquement ceci ou cela en ces temps troublés. Il arrive qu'on soit les deux à la fois, tout en n'étant ni l'un ni l'autre : un mélange de rien et de tout, [...]<sup>1156</sup>.

Loin de céder à un sentiment de colère face à la remise en cause de l'unité du sujet dont l'identité consisterait finalement en la superposition de plusieurs strates contradictoires qui ne donneraient aucune signification précise, Aristides fit preuve d'indolence. Cette attitude s'explique par le fait qu'il avait abandonné tout espoir d'agencer à sa guise les différentes séquences historiques chaotiques qui avaient fragmenté son identité<sup>1157</sup>. Aristides s'interdisait ainsi de nourrir la moindre ambition afin de ne pas connaître d'autres désillusions qui auraient augmenté sa désorientation et entraîné de nouvelles fractures dans son parcours déjà suffisamment empreint de ruptures et de pertes. Conscient de son impuissance à définir lui-même dynamiquement son identité soumise aux aléas du monde extérieur et d'être étranger à lui-même<sup>1158</sup>, car les événements remettaient sans cesse en cause les contours de son existence, il mesurait aussi parfaitement qu'il lui était impossible d'entreprendre des actions concrètes dans un monde qui lui était devenu de plus en plus étranger depuis le 12 mars 1938 et dont il se savait par conséquent exclu :

Le monde est un événement auquel je ne participe pas, auquel je n'ai d'ailleurs jamais participé ni ne participerai jamais<sup>1159</sup>.

## V. 2. B. 1. b. Un moi fictif

Dans la perspective de Rezzori, le double décalage du sujet par rapport à un monde dérégulé et à son propre être voué au délitement et à une aliénation permanente dans une réalité devenue plurielle et insaisissable comportait un danger absolu : l'individu que rien ne rattachait plus au monde et dont le moi était flottant risquait d'être complètement dissolu. Or, une telle menace redoubla fatalement ses incertitudes identitaires parce qu'elle

<sup>1155</sup> A, p. 38. A, p. 29-30: *Ich bin nirgendwo ganz im Gestern nicht und nicht in diesem Heute, das doch ein vorweggenommenes, fiktives Morgen ist.*

<sup>1156</sup> A, p. 28. A, p. 22: *Aber was hat's denn schließlich zu bedeuten, wer was ist? Man ist nicht einfach und entschieden das eine oder das andere in unseren bewegten Tagen. Es kommt vor, dass einer beides zugleich und dabei keins von beiden ist -: ein Gemisch aus nichts und allem, [...].*

<sup>1157</sup> Notons que dans *Sur mes traces*, Rezzori exprima cette fois directement cette idée : « Je n'avais pas peur de la vie. [...] Je savais de toute façon que je ne la maîtrisais pas ». SmT, p. 244. MaS, p. 295: *Ich hatte keine Lebensangst. [...] Ich wusste: Ich hatte es ohnehin nicht in der Hand.*

<sup>1158</sup> A, p. 212 : « Quelqu'un qui est étranger partout, mais surtout chez lui, dans sa propre maison ». A, p. 181: *Einer, der überall, aber am meisten bei sich zu Hause ein Fremder ist.*

<sup>1159</sup> A, p. 35. A, p. 27: *Die Welt ist ein Ereignis, an dem ich nicht teilhabe, niemals auch teilgehabt habe und nie teilhaben werde.*

entraînait une question déterminante : celle de la réalité du sujet que ne cesse de soulever Aristides Subicz dans *La mort de mon frère Abel* : « [...], en tant qu'Européen sans espoir, j'ai des raisons de douter de ma réalité<sup>1160</sup> », dit encore Aristides.

Le caractère dramatique du positionnement de l'individu qui ne maîtrisait plus ni le monde ni lui-même résidait dans son incapacité à s'ancrer et à modeler le monde selon un ordre répondant à ses désirs. Rétrogradé au rang de spectateur d'événements qui s'écrivaient sans et contre lui, le sujet tel que l'envisageait l'auteur et tel qu'il s'envisageait lui-même, était prisonnier d'un entre-deux situé entre passé et présent qui se révélait être une impasse. En raison de sa passivité forcée et de sa confusion qui annulaient son rêve d'affirmer une voix individuelle, il n'était plus rien ni personne<sup>1161</sup>. Ainsi Aristides ressentait un profond malaise parce qu'il lui fallait se résoudre à aborder le réel comme un état en tous points irréel où il était lui-même réduit à une fiction qu'il ne comprenait nullement :

Voyez-vous : en tant qu'étranger de vocation et de prédestination, je suis habitué à parcourir le monde comme un être abstrait, en quelque sorte [...]<sup>1162</sup>.

En affirmant que l'individu était désormais appelé à relever un défi dont l'issue était plus qu'incertaine, à savoir celui de ne « se réaliser vraiment que dans l'abstraction la plus extrême<sup>1163</sup> », Aristides s'engageait sur la voie d'un renoncement par lequel il entendait accomplir la seule chose qui était encore à sa portée : revendiquer lui-même son décentrement qui rendait la négativité de son identité apparemment irréversible<sup>1164</sup>.

---

<sup>1160</sup> A, p. 38. A, p. 30: *Indes, als hoffnungsloser Europäer habe ich Anlass, an meiner Wirklichkeit zu zweifeln.*

<sup>1161</sup> A, p. 35. A, p. 27-28: *Ich bin nichts.*

<sup>1162</sup> A, p. 96. A, p. 81: *Als Fremdling von Berufung, von Prädestination und Vokation bin ich daran gewöhnt, irgendwie abstrahiert durch die Welt zu laufen R[...].*

<sup>1163</sup> A, p. 86 : « Peut-être l'humain ne se réalise-t-il vraiment que dans l'abstraction la plus extrême ». A, p. 72: *Vielleicht verwirklicht der Mensch sich überhaupt erst in der äußersten Abstraktion.*

<sup>1164</sup> Signalons que Rezzori formule dans *Sur mes traces* des considérations qui font directement écho au constat de son hétéronyme : « Je n'ai jamais trouvé ma place dans ce nouvel ordre. Les vicissitudes de la vie m'avaient toujours jeté dans un *no man's land* de somnambule. Mais maintenant, projeté au loin, je ne rêvais plus bien sûr d'un avenir doré pour l'humanité ; j'étais relégué dans une irréalité qui m'était propre et je refusais ce monde et ses transformations. Non plus comme je m'étais retiré de la réalité en 1938 pour faire comme si elle n'existait pas – *Flamme qui se consume* ! Je considérais au contraire que les circonstances et les situations ne concernaient plus personne directement, comme si elles étaient un jeu d'ombres, [...] ». SmT, p. 242. MaS, p. 293: *In dieser neuen Ordnung der Dinge habe ich nie einen rechten Platz gefunden. Ich war seit jeher aus den wechselnden Wirklichkeiten hinausgeschleudert ins Niemandsland des Traumwandlers. Jetzt freilich nicht mehr von der goldenen Zukunft der Menschheit träumend, sondern abgewandert in eine Unwirklichkeit meinerseits, die sich dieser Welt mitsamt deren Wandeln und Handeln entzog. Nicht mehr im Sinne von „Flamme, die sich verzehrt“, womit ich mich der Wirklichkeit von 1938 entzogen hatte, als existierte sie nicht. Sondern durch eine Auffassung der herrschenden Um- und Zustände, als gingen sie niemanden unmittelbar an, wären bloß ein Schattenspiel, [...].*

## V. 2. B. 2. Une étrangeté aux autres

Mais le décentrement dont souffrait Aristides et qu'il dépeint ne se limitait pas à l'expérience déroutante d'une aliénation au gré des épreuves que l'Histoire lui avait infligées. Si rien ne le rattachait plus à la nouvelle réalité issue des deux conflits mondiaux, c'est aussi parce qu'il ne parvenait pas à tisser des liens avec ses contemporains grâce auxquels il aurait pu essayer de s'extraire d'une situation si abstraite et vide. Dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori met en scène un hétéronyme en proie à une grande solitude qu'il avait lui-même ressentie et qu'il présente comme l'un des principaux symptômes de la désagrégation des individus au XX<sup>ème</sup> siècle. Il ressort de ce roman que l'échec du dialogue entre des êtres bouleversés par la nature et les conséquences de l'éclatement du monde occidental avait annulé leurs chances de construire ensemble de nouveaux repères pour rompre un isolement qui accentuait encore le poids de leur décentrement. Échouer à percer et à dépasser l'altérité de ses contemporains signifiait ne pas être en mesure d'assumer l'altérité du monde, ni surtout d'appivoiser ses propres zones d'ombre parce qu'on ne parvenait pas à se reconnaître dans des êtres qui étaient pourtant également des victimes.

Il est évident que l'exemple négatif de ses parents et notamment de l'intransigeance de sa mère qui méprisait les sentiments et les attentes de ses proches avait instillé d'emblée des doutes dans l'esprit de Rezzori quant à la possibilité de s'accomplir au sein de relations qu'il avait été conduit à envisager comme des rapports de force :

L'amour m'est aussi apparu comme quelque chose d'extrêmement inconstant et de peu fiable, sur quoi on ne pouvait absolument pas faire fond, car il pouvait toujours être gâté par une faute insignifiante et retiré pour être adressé à un autre être, plus digne d'être aimé<sup>1165</sup>.

Toutefois, la multiplication des crises et le vide que l'héritier avaient dû affronter seul depuis mars 1938 avait aiguisé son regard sur l'incommunicabilité fondamentale qui érigeait des obstacles infranchissables entre les individus enfermés, à l'image d'Aristides Subicz, dans « la prison du moi<sup>1166</sup> » et redoublé son pessimisme.

Dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori utilise l'exemple des amours malheureuses du héros-narrateur pour signifier que la formation d'un couple ne correspondait plus, selon lui,

---

<sup>1165</sup> NA, p. 122. BS, p. 102: *[Die Liebe ist mir] übrigens auch als etwas höchst Unstetes und Bemisstrauenswertes [erschieden], auf das keinerlei Verlass war, weil es jederzeit durch ein geringfügiges Vergehen verscherzt, entzogen und einem Liebenswerteren zugewendet werden konnte.*

<sup>1166</sup> A, p. 400 : « la prison du moi, [...] ces liens dans lesquels chacun était empêtré ». A, p. 335: [...] : *[die] Gefangenheit, [die] Verfangenheit im eigenen Ich.*

à la rencontre ni à l'union de deux êtres. L'ironie avec laquelle Aristides Subicz énumère ses innombrables conquêtes<sup>1167</sup> qu'il compare à de simples « feux follets, des ombres, des fantômes [...] de pures fictions de femmes<sup>1168</sup> » traduit que le couple était devenu le lieu d'une absence indépassable dans la mesure où le narrateur-personnage ne percevait pas ses partenaires comme des êtres doués d'une personnalité originale et enrichissante, qu'il blessait par sa grande légèreté, mais comme de simples objets qu'il avait utilisés pour satisfaire des désirs égocentriques et versatiles. La désinvolture dont il témoignait en multipliant les marques de son inconstance chronique et de son égoïsme exprime son refus de tout engagement dans une réalité elle-même fluctuante et incertaine qui l'incitait à douter de la pertinence d'un tel geste et à se disperser. Il renforçait de la sorte au bout du compte non seulement sa propre instabilité, mais aussi sa défiance envers l'Autre et envers lui-même<sup>1169</sup> :

Deux êtres qui ne se voulaient pas de mal, [...] – et qui ne se comprenaient pas, discouraient l'un à côté de l'autre, comme s'ils parlaient des langues différentes, monologuaient dans la solitude, dans les tourments de l'incommunicabilité, finissaient par se taire l'un en face de l'autre<sup>1170</sup>.

Le double écart de soi à soi et de soi à autrui que ressentait Aristides et qui impliquait son incapacité à la fois à se connaître et à être reconnu au point d'être, « par nature et par

---

<sup>1167</sup> A, p. 175 : « Car Stella était le premier de mes grands amours, de mes amours éternels, uniques, véritables et authentiques, dont le dernier, pour le moment, a été Gaya, la noire princesse de Jahovary. Pour compléter la liste : Christa, mon épouse d'un temps, Dawn, le farfadet ; avant, après et au milieu : Nadine, la star internationale... ». Le narrateur dont Rezzori avait partagé dans sa jeunesse, comme il le reconnaît dans *Sur mes traces*, le caractère volage, détruit lui-même la solennité avec laquelle il entend mettre en exergue le rôle prétendument unique que joua Stella dans sa vie. En prolongeant la liste qui n'aurait dû comporter que son nom s'il avait nourri des sentiments aussi sincères et intenses pour elle, il suggère qu'elle n'aura été qu'un interlude parmi d'autres et que l'amour se réduit par conséquent à une simple comédie de sentiments éphémères, participant ainsi à la fiction du présent.

A, p. 150: *Denn Stella war die erste meiner großen, endgültigen, einzigen, wirklichen und wahren Lieben, deren letzte vorderhand Gaja, die schwarze Prinzessin Jahovary, gewesen ist. Um die Liste zu komplettieren: Christa, meine zeitweilige Ehefrau, Dawn, der Irrwisch; davor, danach, dazwischen immer wieder: Nadine, der Weltstar.*

<sup>1168</sup> A, p. 59. A, p. 48: *In der Besessenheit meiner närrischen Liebe zu einem Irrwisch, zum Schemen eines Menschen, [...] zu einer schieren Fiktion von einer Frau [...].*

<sup>1169</sup> Aristides décrit l'éloignement progressif qu'il vécut avec son épouse Christa dans l'après-guerre. Cette dernière présente des similitudes avec Priska, la première épouse de Rezzori que l'auteur évoque dans *Sur mes traces*. Dans son autobiographie, il reconnaît sans détour sa propre insouciance et son égoïsme qui contribuèrent à l'échec de leur mariage. Il subit un revers comparable avec sa seconde épouse. La rencontre à la fin des années 1960 avec Beatrice Monti della Corte, sa troisième épouse marqua un tournant. Dans *Sur mes traces*, l'auteur rend hommage à celle qui partagea son goût de l'art et de la littérature. C'est uniquement grâce au temps écoulé depuis la fin de la période apocalyptique de 1938-1945 qu'il put s'ouvrir à Beatrice, cultiver des sentiments profonds et durables et connaître enfin une véritable complicité qui le guérit de son errance et de ses désillusions passées.

<sup>1170</sup> A, p. 400. A, p. 335: *[...] zwei Menschen, die einander nicht übelwollten, [...] R und sie verstanden einander nicht, redeten einander vorbei, als sprächen sie verschiedene Sprachen, monologisierten sich in die Vereinsamung, in die Qual des Sichnichtausdrückenkönnens, verstummten vollends voreinander.*

essence, un étranger<sup>1171</sup> » semblait le vouer à une existence sans consistance qui présentait une « perfide abstraction<sup>1172</sup> », voire à une inexistence, car rien ni personne ne lui permettait plus désormais d'avoir encore de quelque manière conscience de lui-même dans un présent délité : « Il est plus réaliste, de ma part, de considérer que je n'existe pas<sup>1173</sup> ».

## V. 2. C. La définition de l'autobiographie hypothétique

### V. 2. C. 1. Un pacte contradictoire

Le défi qu'accepta de relever l'hétéronyme de Rezzori consistait à conjurer le vide qui l'accablait. Conscient de son impuissance à mener des actions concrètes, c'est-à-dire à contrôler les événements, mais aussi à s'ouvrir aux autres, Aristides reporta tous ses espoirs sur l'écriture. Elle seule semblait constituer une issue possible parce qu'elle s'imposa à lui. Il n'entendait pas l'aborder en dilettante, comme s'il s'agissait d'un divertissement. Au contraire, Aristides considérait cet exercice comme une mission pour ainsi dire sacrée parce qu'il lui donnait l'occasion de dire et donc de ressaisir par les mots les réalités évanouies qui avaient constitué son identité et dont la disparition le confrontaient à un tel néant que le présent lui paraissait irréel. Écrire le monde revenait à déjouer la logique de destruction, car son récit allait redonner un poids à une ancienne réalité dont plus rien n'attestait l'existence :

C'est passé et cela pourrait, raconté en de nombreuses histoires séparées, devenir de l'Histoire. Sans quelqu'un pour le raconter, cela n'a aucune réalité : comme si cela n'était pas arrivé<sup>1174</sup>.

À défaut de provoquer des changements concrets et significatifs dans son quotidien, Aristides nourrissait l'ambition d'agir symboliquement puisque témoigner revenait à ériger un nouvel espace, celui du champ scripturaire, et à contester ainsi le processus d'effacement. En écrivant, il aspirait à forger un lieu de mémoire dont dépendraient à la fois la préservation de souvenirs de mondes dissolus et celle de sa propre existence

<sup>1171</sup> A, p. 79. A, p. 65: [...], dass ich [...], ein substantiell und essentiell Fremder bin, aber darum doch nicht fremder als jeder andere auch.

<sup>1172</sup> A, p. 558. A, p. 472: diese perfide Abstraktion.

<sup>1173</sup> A, p. 554. A, p. 468: Es ist realistischer, ich halte mir vor Augen, dass ich in Wirklichkeit gar nicht existiere. Ce constat désabusé constitue une sorte de leitmotiv dans *La mort de mon frère Abel* où le narrateur déplore « le fleuve des centaines de milliers de compagnons d'existence inexistantes ». A, p. 65: Im Strom aberhunderttausend inexistenten Existenzgenossen.

<sup>1174</sup> A, p. 672. A, p. 570: Es ist vergangen und könnte, in vielen einzelnen Geschichten erzählt, Geschichte werden. Ohne einen, der's erzählt, hat's keine Wirklichkeit: als wär's nie geschehen.

bouleversée par d'innombrables césures. Alors que le présent où il était voué à la marginalité lui échappait, il pensait qu'en se recentrant sur un passé encore cohérent, il pourrait se rattacher à cet ordre dont la réalité l'avait dépossédé brutalement :

J'espère y trouver ce que je ne suis plus et ce que je n'ai plus. [...] C'est mon passé que j'ai devant moi comme avenir. Ce n'est pas un simple jeu de mots : c'est ma dernière innocence, et je ne veux pas la perdre<sup>1175</sup>.

Conscient d'abattre sa dernière carte, Aristides souligne avec gravité la responsabilité dont il se savait investi. La lucidité à laquelle l'obligeait un tel projet le mettait au défi de dépasser son inertie et sa désolation. Elle l'incitait à ne pas céder au désespoir ni à douter de sa capacité à réaliser cette opération de résistance : « [...] je dois croire que je pourrais l'écrire, mon livre<sup>1176</sup> ».

Il lui fallait se faire violence, car il n'aurait pas d'autre choix que de s'engager personnellement dans l'œuvre qu'il espérait écrire et utiliser pour contrecarrer les effets du processus de dislocation du réel. Même s'il ne pouvait pas opposer de résistance concrète à la métamorphose effrayante du monde, la seule tentative de ne pas se laisser réduire au silence et de chercher à mettre en forme son expérience d'un décentrement équivaldrait à un retournement de situation. Ce serait une victoire contre les événements qui menaçaient d'étouffer toute voix individuelle. Autrement dit, il en allait aussi et peut-être même en premier lieu de la rédemption de son « je » :

Là où la littérature est plus qu'illustrations et histoires de brigands [...], le monde est l'expérience vécue d'un personnage qui n'est pas le personnage de l'auteur lui-même, uniquement par un procédé de pure fiction. C'est le triomphe du Moi dans le récit<sup>1177</sup>.

En d'autres termes, l'espace de l'écriture se présentait en théorie comme celui d'une reconquête de soi, à moins qu'il ne faille dire de l'avènement tardif d'un individu que les événements avaient contrarié et brimé jusqu'alors puisque c'est l'écriture qui allait en quelque sorte donner une consistance à sa vie que le présent lui déniait, comme si finalement l'écriture de ses déchirures et de son décalage de plus en plus profond allait marquer le véritable commencement de son existence. Plus que le créateur d'une œuvre, l'hétéronyme de Rezzori croyait qu'il serait créé par l'œuvre à venir :

<sup>1175</sup> A, p. 446. A, p. 375: *Ich hoffe darin zu finden, was ich nicht mehr bin und nicht mehr habe. [...] Als meine Zukunft liegt die Vergangenheit vor mir. Das ist nicht nur ein Spiel mit Wörtern: es ist meine letzte Unschuld, und ich will sie nicht verlieren.*

<sup>1176</sup> A, p. 446. A, p. 375: *Und darum muss ich glauben, dass ich es schreiben könnte, mein Buch.*

<sup>1177</sup> A, p. 416. A, p. 349: *Wo also Literatur mehr ist als Bilderbogen und Moritat [...], ist die Welt Erlebnis einer Figur, die nur fingiertermaßen nicht gleich die Person des Autors selbst ist. Es blüht die Ich-Erzählung.*

Car, quoi que j'écrive, cela me décrit, en somme. Tout ce que je raconte me raconte, en fin de compte. En d'autres termes : ce n'est pas moi, qui vit ma vie, c'est mon livre qui me vit. Et ce que je vis, la façon dont je le vis, sont déterminés par la réussite ou l'échec de mon livre<sup>1178</sup>.

Symbole d'un renouveau, ce roman devait « donc [être] nécessairement autobiographique<sup>1179</sup> », son auteur devant se poser en garant de la mémoire d'un passé dont il avait personnellement vécu la dissolution. Mais il adopterait une orientation particulière. Comme la nécessité qu'Aristides éprouvait de se dire pour lutter contre les forces extérieures qui s'exerçaient contre lui fondait son projet, l'acte même d'écrire sa souffrance et sa désorientation qui constituait son ultime chance de survie devait être le cœur de son roman :

Naturellement : ce devait être le livre d'un écrivain sur l'écriture. [...] Ce livre inclut totalement l'auteur, bien entendu. Et cela signifie que tout ce dont il est question dans ce livre doit avoir trait à l'écriture. [...] Il faut démontrer que l'histoire de la vie d'un écrivain est typique de son époque, pourquoi elle l'est et comment. Il faut faire apparaître clairement qu'un homme de cette époque précise ne peut pas faire autrement que de se mettre à écrire – et, par là, n'écrire que cette confession d'une vie d'écrivain<sup>1180</sup>.

Cette position s'explique par le fait qu'en le décrivant, on privait le monde qui agissait sur et contre les individus dans le quotidien de son statut de sujet doté d'une puissance implacable. On réapprenait à le percevoir comme un objet qui d'ordinaire nous échappait, mais que l'on entreprenait d'expliquer, ce qui revenait à inverser les rôles, l'écrivain trouvant la force de se poser en sujet capable de défier et de sonder le réel :

On ne se contente pas de nager dans ses eaux comme des cyprins à queue de voile dans un aquarium, on peut se mesurer à lui – en écrivant, justement : en le décrivant. [...] Pour l'écrivain, qui se décrit en train d'écrire, le monde est redevenu un moyen de connaître, de vivre le monde – et redevient pour le lecteur un moyen de se connaître lui-même<sup>1181</sup>.

---

<sup>1178</sup> A, p. 343. A, p. 286: *Denn was immer ich auch schreibe, es schreibt doch letzten Endes mich. Was immer ich erzähle, erzählt doch letzten Endes mich. Und was ich lebe, wie ich's lebe, wird vom Gelingen oder Misslingen meines Buches bestimmt.*

<sup>1179</sup> A, p. 434. A, p. 363: *Notwendigerweise also ist's eine Autobiographie.*

<sup>1180</sup> A, p. 432. A, p. 362-363: *Natürlich: Es musste das Buch eines Schreibenden übers Schreiben sein. [...] Das bezieht freilich den Autor voll in sich ein. Und das bedeutet, dass alles, wovon die Rede ist, sich aufs Schreiben zu beziehen hat. [...] Es muss nachgewiesen werden, dass und warum und wie die Lebensgeschichte eines Schreibenden zeittypisch sei. Es muss sichtbar werden, dass ein Mensch dieser bestimmten Epoche nicht anders kann, als zum Schreiben zu kommen und dadurch erst zum Schreiben dieser Lebensbeichte eines Schreibenden.*

<sup>1181</sup> A, p. 419-420. A, p. 352: *Man schwimmt nicht nur ihr [der Welt] wie im Aquarium unter Schleierfischen, man kann sich ihr stellen und schreiben eben: sie beschreibend. [...] Für den Schreibenden, der sich als Schreibender beschreibt, ist die Welt wieder Mittel zum Welterlebnis geworden und wird damit für den Leser wieder Mittel zum Selbsterlebnis.*

Au lieu de se laisser dissoudre passivement par les événements et les modifications incompréhensibles du monde, Aristides portait le projet utopique de renoncer à son existence dans le présent dont nous avons montré qu'elle était en vérité une non-existence pour qu'émerge un autre moi appelé à vivre une « existence littéraire<sup>1182</sup> » qui figurerait une contre-réalité où il bénéficierait du statut d'« objet littéraire<sup>1183</sup> » alors qu'il n'était plus rien ni personne dans le présent. Preuve qu'il associait à cette entreprise une alternative synonyme d'une possible re-substantialisation de son positionnement et de son identité, Aristides était prêt à tout sacrifier pour ce roman qu'il abordait comme une épreuve décisive susceptible de le révéler enfin tel qu'en lui-même :

Mon livre est mon chaste vice. Quand j'y pense, je rougis comme une putain amoureuse. Quand je m'assieds à ma table pour y travailler, je revêts des habits de noces. Je me glisse dans une autre existence, plus pure. Je deviens craintif et farouche [...]. Je ne triche plus. Je renonce à mon ironie facile (et extrêmement pratique), à tous mes trucs. [...] Ici, je suis humble et j'avoue mon indigence. Je n'ai rien d'autre à donner que mon moi tout nu<sup>1184</sup>.

Si l'objet du futur roman censé délivrer Aristides d'une réalité dématérialisée était clair, son auteur se heurtait pourtant à une limite. Désireux d'écrire un roman symbolique de l'époque dont il était une victime, Aristides avait perçu l'impératif qui consistait à rendre son parcours transparent aux lecteurs pour que ces derniers puissent reconnaître sa valeur représentative. Incapable de clarifier seul les éléments qui avaient rendu sa vie incohérente et qu'il n'avait pas su déjouer, Aristides prévoyait de signer un pacte ambivalent. De fait, le recours aux mécanismes de la fiction littéraire<sup>1185</sup> semblait inévitable pour construire son texte et aplanir son histoire, c'est-à-dire pour lui conférer une véritable dimension symbolique grâce à un « faux-semblant agréable, clair, simple et d'une logique irréprochable<sup>1186</sup> ». Autrement dit, Rezzori envisageait la possibilité de transgresser le

<sup>1182</sup> A, p. 702. A, p. 595: *in meinem literarischen Dasein*.

<sup>1183</sup> A, p. 702. A, p. 595: *als ein literarischer Gegenstand*.

<sup>1184</sup> A, p. 446. A, p. 375: *Mein Buch ist mein keusches Laster. Wenn ich daran denke, erröte ich wie eine verliebte Hure. Setz ich mich an mein Buch, so ziehe ich Hochzeitskleider an. Ich schlüpfe in eine andere, reinere Existenz. Ich werde scheu und sprödnervig [...]. Hier betrüge ich nicht mehr. Ich verzichte auf meine billige (und äusserst tragfähige) Ironie, auf alle meine Tricks. [...] Hier bin ich demütig und gestehe meine Armut ein. Ich habe nichts anderes zu geben als mein blankes Selbst*.

<sup>1185</sup> A, p. 433 : « Une fois de plus, l'art devra tendre une main secourable à la vie. [...], en d'autres termes : nous ne pourrions pas être aussi sincères que nous le souhaiterions : nous devons mentir – cela s'appelle inventer, dans le langage de l'art, n'est-ce pas ? » A, p. 363: *Wieder einmal wird die Kunst dem Leben hilfreich unter die Arme greifen müssen. [...] R mit anderen Worten: wir dürfen leider nicht so redlich sein, wie wir's gern möchten: wir werden schwindeln müssen R erfinden heißt das im Sprachgebrauch der Kunst, nicht wahr?*

<sup>1186</sup> A, p. 433. A, p. 363: *[...] bedarf's auch hier eines gefälligen, übersichtlich einfachen und logisch lumpenreinen Als-ob*.

pacte autobiographique qu'il jugeait insuffisant<sup>1187</sup> dans la mesure où il s'agirait pour son hétéronyme-autobiographe de fictionnaliser partiellement son moi et donc de miser sur le passage par une altérité dont il attendait qu'elle rende son identité davantage signifiante<sup>1188</sup>.

En envisageant les modalités de la dispersion, de la mise en scène et de l'invention de soi, Aristides posait les fondations d'une « autobiographie hypothétique<sup>1189</sup> » censée l'aider à s'approcher de son essence en acceptant de prendre en compte des potentialités identitaires, donc de laisser en quelque sorte en suspens l'identité dont Rezzori suggère ainsi qu'elle comporte une part irréductible d'altérité avec laquelle il fallait apprendre à composer. Comme la vie semblait indescriptible et incompréhensible directement, il s'agissait de procéder à un jeu d'équivoques, d'hypothèses, de doutes et de fausses pistes en expérimentant à partir de sa vie et de la mise en fiction de celle-ci et d'accepter par conséquent de rechercher sa vérité « à la lisière de la réalité et de l'imagination<sup>1190</sup> ».

## V. 2. C. 2. Le désir de croire dans une fiction plus vraie que le réel

Penser le moi en devenir en maniant simultanément le régime fictif et le régime autobiographique, le mensonge et la réalité, le jeu de rôle et la mise à nu, l'imposture et la sincérité, c'était choisir l'ironie comme arme majeure d'un questionnement identitaire et scripturaire d'une grande complexité. En effet, Rezzori se servit d'une de ses créatures qui se définissait comme un « hôte de cette réalité qui [lui] paraît de plus en plus irréaliste<sup>1191</sup> »

---

<sup>1187</sup> Nous rejoignons J. Lajarrige qui perçoit dans cette stratégie la volonté de Rezzori de pointer du doigt les limites de l'autobiographie référentielle, qui, en respectant le critère de vérité, ne pouvait finalement que rendre compte des zones d'ombre du moi, mais en aucun cas les éclairer, comme était appelée à le faire l'autobiographie hypothétique en jouant de la fiction : « La fiction prête main forte à l'autobiographie, compense ses lacunes [...] ».

**LAJARRIGE, Jacques**, „Der Tod meines Bruders Abel“: *zwischen Heterobiographie und Automythographie*, *op. cit.*, p. 115: [...], *kommt die Fiktion der Autobiographie zu Hilfe, balanciert deren Lücken aus [...]*.

Ce faisant, Rezzori s'extrait du « modèle référentiel anesthésique » dans lequel l'autobiographie ‚classique‘ est enfermée et entendait profiter non sans ironie de la fiction pour élucider des questions identitaires et donc permettre « avant tout à l'écriture intime de prendre du jeu ».

**GASPARINI, Philippe**, *Est-il je ?*, *op. cit.*, p.240-241.

<sup>1188</sup> On songe à P. Ricœur qui a réévalué le rôle de la fiction. Selon lui, elle permet à l'individu de décrire la réalité en l'incitant à créer un nouvel espace et donc de se l'approprier : « La première manière dont l'homme tente de comprendre et de maîtriser le 'divers' du champ pratique est de s'en donner une représentation fictive ».

**RICOEUR, Paul**, *Du texte à l'action*. Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 222.

<sup>1189</sup> A, p. 433. A, p. 363: *hypothetische Autobiographie*.

<sup>1190</sup> **HUBIER, Sébastien**, *Littératures intimes*, *op. cit.*, p. 124.

<sup>1191</sup> A, p. 227. A, p. 193: *Gast dieser immer unwirklicher erscheinenden Wirklichkeit*.

pour exprimer sa foi<sup>1192</sup> dans une fiction qu'il entendait manier à sa guise pour contrer les effets pervers et désastreux du dérèglement du monde parce que l'espace scripturaire figurait l'unique endroit où l'individu goûtait encore à une certaine liberté de pensée et de mouvement et retrouvait dans cette posture à la fois audacieuse et ludique le désir de croire en sa capacité à transgresser ses limites. Loin de vouloir esquiver une confrontation avec un réel suscitant peurs et incertitudes, Rezzori dont « le projet d'une autobiographie hypothétique tire toute sa signification de cette tension permanente entre illusion et réalité<sup>1193</sup> » trouvait dans cette pratique originale et paradoxale un ressort pour aiguïser sa conscience critique de la fragilité des catégories du vrai et du faux qui rendait les contours de tout positionnement individuel précaires et obligeait par conséquent le sujet à mettre à l'essai les contours de son moi. L'entre-deux de l'autobiographie hypothétique renforçait la lucidité de Rezzori parce qu'il le contraignait à un retour critique sur les potentialités de son moi qui saisissait ainsi « la dernière occasion qui se présentait de rendre compte de lui-même en tant qu'être doué d'émotions<sup>1194</sup> » et de raisonnement que le monde érodait. Contrairement à ses contemporains englués dans un quotidien dont ils ne faisaient plus les événements, l'autobiographe hypothétique amené à envisager les virtualités de son moi était en mesure de comprendre que « la réalité littéraire était la dernière réalité possible<sup>1195</sup> ». En ce sens, le moi hypothétique auquel tendait Aristides symbolisait l'espoir de renaître à la vie, de vivre une autre vie dans l'entière conscience de soi et du monde. En retrouvant une vision de soi à travers sa réflexion sur le monde posé en objet, le moi pouvait prétendre à une « réalité – [...] en agissant : par l'écriture<sup>1196</sup> ».

---

<sup>1192</sup> C'est avec solennité qu'Aristides reconnaît ainsi dès le début que l'idée de son roman le remplissait d'un « espoir sacré », comme s'il y percevait sa dernière chance de salut. A, p. 26. A, p. 20: *voll heiliger Hoffnung*.

<sup>1193</sup> LAJARRIGE, Jacques, „Der Tod meines Bruders Abel“: zwischen Heterobiographie und Automythographie, *op. cit.* p 114: *Das Projekt einer hypothetischen Autobiographie, wie sie Rezzori definiert hat, bezieht eben seine Bedeutung aus dieser ständigen Spannung zwischen Dichtung und Wahrheit, Illusion und Realität.*

<sup>1194</sup> LANDOLFI, Andrea, *Keine Autobiographie eines Schreibenden, sondern die Biographie seines Buches. Über Gregor von Rezzoris „Letztes Manuskript“*, in *Kain, Nachwort*, *op. cit.*, p. 215-224, ici p. 219: *[...] und das Schreiben ist die dem heutigen Menschen letzte sich bietende Gelegenheit, sich als fühlendes Wesen mitzuteilen.*

<sup>1195</sup> *Ibid.*, p. 219: *Daher rührt, dass allein die literarische die noch einzige mögliche Wirklichkeit ist.*

<sup>1196</sup> A, p. 420. A, p. 352: *[...] also wirkend R im Schreiben.*

## V. 2. D. L'écriture comme vengeance

### V. 2. D. 1. La haine comme moteur de l'écriture

Paradoxalement, l'aspirant bâtisseur d'un espace susceptible de révéler une fiction chargée d'une plus grande vérité que le réel tire, dans la perspective de Rezzori, l'essentiel de sa force d'un sentiment négatif. De fait, son hétéronyme trouvait dans la haine qui l'animait<sup>1197</sup> le moteur de sa quête scripturaire qu'il semblait donc vouloir entreprendre autant pour éclairer le monde et son positionnement que pour prendre sa revanche sur les forces responsables de l'éclatement du réel et de ses doutes identitaires, comme l'indique clairement la répétition de l'adage « celui qui écrit se venge<sup>1198</sup> » dans *La mort de mon frère Abel*.

La victoire qu'Aristides Subicz croyait pouvoir remporter en ébauchant un roman qui déterminerait la vérité et lui restituerait un pouvoir d'action prenait la forme d'une revanche, et ce à plusieurs niveaux. D'une part, il entendait se venger de l'Histoire qu'il avait subie de manière passive parce qu'il affirmait à nouveau une voix individuelle, en dépit des déchirures que lui avait infligées les césures endurées. Il allait enfin pouvoir se mettre au service des autres et utiliser le geste scripturaire comme une entreprise de mise en lumière. Il apportait ainsi la preuve de sa volonté de résister et de se rebeller, à l'inverse de tous ceux qui s'étaient tus, soit parce qu'ils avaient été lâches, soit parce qu'ils avaient cédé au poids de leur désespoir, à l'instar de son ami Schwab mort avant d'entamer le

---

<sup>1197</sup> Notons que Rezzori développe dans son triptyque autobiographique de nombreuses considérations sur la haine qu'il avait lui-même ressentie contre tous les événements et tous les individus ayant participé à la désubstantialisation et à la fictionnalisation du monde. Il y voit une arme redoutable contre le processus d'effacement dans la mesure où l'individu exprime ainsi son refus d'une négativité redoutable. Dès lors qu'elle est dirigée contre les forces de destruction, elle devient un potentiel élément de rébellion et de reconstruction, car elle témoigne de la persistance de l'esprit critique du sujet : « Je dis que même la haine a un visage de Janus : elle a deux visages, l'un hideux, l'autre beau. Je tiens la mauvaise haine pour le pire des péchés capitaux voulus par Dieu ; inhérente à l'humanité depuis l'âge des cavernes, elle fait rage sans faiblir contre tout ce qui n'est pas exactement comme elle : l'ennemi en raison d'une peau plus claire ou plus foncée, d'un nez plus long, plus court, plus aplati, plus pointu, plus crochu ou épaté, en raison d'une autre langue, d'autres mœurs et coutumes, d'autres totems et tabous. Alors que la bonne haine, dis-je, s'oppose justement à la mauvaise et à ce qu'elle provoque : l'hébétude, la bêtise, la méchanceté, l'étroitesse d'esprit, l'intolérance, l'arrogance, le manque d'humour. Une haine prométhéenne ». MV, p. 368. GG, p. 236: *Ich sage, dass selbst der Hass janusköpfig sei: mit einem hässlichen und einem schönen Gesicht. Ich nenne den bösen Hass die schlimmste aller gottgewollten Erbsünden: Seit der Höhlenzeit der Menschheit innewohnend und unvermindert wütend gegen alles, was nicht genau so ist wie einer selbst: Feind infolge einer dunkleren oder helleren Haut, einer längeren, kürzeren, platteren, spitzeren, gekrümmten, sattelförmig ausgebuchteten Nase, einer anderen Sprache, anderer Sitten und Gebräuche, Totems und Tabus. Dass indes der gute Hass, sage ich, sich eben gegen diesen schlimmen wende: gegen das, was ihn hervorbringt: Stumpfheit, Dummheit, Böswilligkeit, Borniertheit, Unduldsamkeit, Überheblichkeit, Humorlosigkeit. Ein prometheischer Hass.*

<sup>1198</sup> A, p. 776. A, p. 662: *Wer schreibt, nimmt Rache.*

roman qu'il avait lui aussi rêvé d'écrire pour se libérer du vide et de la confusion. D'autre part, Aristides vengeait les autres victimes de l'Histoire. En témoignant de son décentrement, il s'était fixé pour objectif de devenir le porte-voix de toute génération que la Seconde Guerre mondiale avait privé de son avenir en la confrontant à la violence et au non-sens :

Je me vengeais du rêve de notre vie, que nous avons trahi, des espoirs que nous avons nourris en vain, de notre jeunesse gâchée, de notre vie devenue vide et abstraite, de notre innocence perdue, du jeu ignoble du demiurge qui nous avait imposé de vivre dans des conditions dérisoires : nous avait donné la vie pour nous la voler... Vengeance exquise qui tournait en fiel<sup>1199</sup>.

Bien qu'il exprimât une immense amertume au moment de constater la disparition brutale de tout optimisme, le seul fait d'exprimer un tel état de désolation lui permettait à la fois de s'en distancer et de cultiver le souvenir du souffle qui avait animé une génération dont l'esprit ne s'éteindrait pas entièrement grâce au roman à venir. Il tenait donc là sa revanche sur le destin en se faisant le dépositaire de la mémoire de tous ces êtres déçus. Pourtant, c'est avant tout avec son propre moi que l'hétéronyme de Rezzori cherche à régler ses comptes. Comme son « je » passé était amené à devenir l'objet du texte escompté, il pouvait enfin affronter les erreurs et les manquements dont il s'était rendu coupable et par lesquels il reconnaît finalement s'être lui-même aveuglé :

Je hais les mensonges de ma vie. Les grandes espérances et les beaux projets auxquels je n'ai pas donné suite [...] <sup>1200</sup>.

## V. 2. D. 2. Le statut paradoxal de créateur-destructeur

L'écriture lui offrait ainsi le moyen de s'émanciper d'un être qui n'avait pas mesuré la portée de ses actes ni l'incohérence de sa position et contribué ainsi lui aussi au dérèglement du monde et d'inaugurer un nouveau positionnement lucide qui lui donnerait désormais une relative souveraineté. La haine semblait être un élément clé dans sa

---

<sup>1199</sup> A, p. 673. A, p. 571: *Rache für den Verrat an unserem Lebenstraum, für unsere umsonst gehegten Erwartungen, unsere vertane Jugend, unser leer und abstrakt gewordenes Leben, Rache für den Verlust der Wirklichkeit, für unsere verloren Lebensunschuld, fürs schändliche Spiel des Demiurgen, uns eine Existenz zu höhnischen Bedingungen aufzuerlegen: uns ins Leben zu setzen, um uns das Leben zu stehlen... Wonniige Rache, die in Galle umschlug, [...]*. Ou encore : « Je me vengeais des rêves trahis de notre jeunesse, du vent de printemps de notre moitié de vie perdue, effacée par le temps, je me vengeais de notre culpabilité, de notre responsabilité dans ces pertes, [...] ». A, p. 697-698. A, p. 592: *Rache für die verratenen Träume unserer Jugend, für den verwehten Frühlingswind unserer verlorenen Lebenshälfte, Rache für unsere Schuld daran, [...]*.

<sup>1200</sup> A, p. 443. A, p. 371-372: *Ich hasse meine Lebenslüge. Die großen Hoffnungen und schönen Absichten, die ich unerfüllt gelassen habe [...]*.

démarche, car elle l'incitait à discerner et à transcender ses propres limites. Néanmoins, le caractère démesuré du sentiment qui animait Aristides soulève une question : quel prix fallait-il payer pour satisfaire cet impérieux désir de vengeance et pour accéder au statut de créateur censé contenir la promesse d'une reconstruction et d'un dépassement de l'abstraction ?

Si l'on s'en tient à l'exemple d'Aristides, le sacrifice à réaliser était immense puisqu'il s'agissait d'exploiter au maximum la négativité qui accablait les individus. Pour espérer accéder à un résultat, il fallait se confronter à la mort, voire devenir pour ainsi dire son agent, après avoir subi sa menace. En effet, le projet littéraire d'Aristides était intimement lié à la disparition de deux êtres qui avaient joué un rôle dans son parcours : son cousin Wolfgang auprès duquel il avait grandi à Vienne et son ami allemand Schwab, lecteur dans une maison d'édition. Tous deux représentaient en quelque sorte des doubles d'Aristides, car ils avaient vécu le même désenchantement que lui au gré des épreuves qu'ils avaient traversées à partir de mars 1938. Après avoir adhéré au national-socialisme dans lequel il avait cru lire un élément potentiellement régénérateur et donc susceptible de le guérir du mal insidieux qui le « rongait<sup>1201</sup> » devant le vide et l'abstraction du présent, Wolfgang avait combattu dans la Wehrmacht lors de la Seconde Guerre mondiale. Blessé au front, il mourut dans le convoi sanitaire qui devait le ramener à Vienne. Après avoir noyé son désespoir dans l'alcool et douté de ses facultés d'écrivain, Schwab succomba à une maladie. La disparition des deux hommes plongea Aristides dans une grande solitude. Reclus dans sa chambre d'hôtel, le souvenir de ces deux êtres qui n'avaient pas su, ni voulu résister aux forces qui s'étaient exercées contre eux finissait toujours par le rattraper. Or, c'est précisément dans le dialogue qu'il noua avec les défunts dont il n'était pas parvenu à devenir réellement complice de leur vivant que l'idée d'une autobiographie hypothétique s'imposa à lui. Alors qu'il était condamné à l'intranquillité et à la solitude, il trouvait dans ce projet la base d'une ouverture à l'altérité et à la reconnaissance de soi dans autrui qu'il n'avait jamais perçue auparavant dans son existence. Mais la conclusion qu'Aristides tira de cet échange qui s'instaura entre lui et les disparus s'avéra dramatique, car il prit enfin conscience de son indisponibilité et de son égocentrisme qui avaient

---

<sup>1201</sup> Aristides et Wolfgang ressentait le même malaise face à la désubstantialisation du réel. Mais Wolfgang choisit une autre voie que son cousin pour tenter de le dépasser, à savoir l'adhésion au national-socialisme qui lui fit perdre le sens des réalités : « Mon cousin, mon frère Wolfgang, comme moi, avait tout cela dans le sang - je veux dire comme une maladie, comme un mal qui nous rongait. [...] Il ne vivait pas dans la vie, mais dans le monde des idées et de ses convictions ». A, p. 235. A, p. 201: *Mein Bruder Vetter Wolfgang hatte das alles ebenso im Blut wie ich R nämlich wie eine Krankheit, ein auszehrendes Gift [...]. Er lebte nicht im Leben, sondern in Ideen und nach der Gesinnung.*

constitué des obstacles rédhibitoires à la rencontre avec Schwab et Wolfgang dans le réel. Autrement dit, leur mort à laquelle il avait en partie contribué en se repliant jadis sur lui-même, au lieu de leur apporter son soutien, devient la condition de l'œuvre dont il attendait sa propre rédemption.

Le caractère paradoxal du texte qui naît d'une telle négativité appelle la comparaison de l'hétéronyme de Rezzori à Caïn dont le mythe a servi, tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, de « support aux ambiguïtés et aux déchirements d'un siècle marqué par les vacillements axiologiques et les bouleversements historiques<sup>1202</sup> ». Premier homicide, Caïn qui est marqué d'un signe mystérieux<sup>1203</sup> pour éviter que le premier venu ne le tue et qui est condamné à l'errance perpétuelle est une figure particulièrement ambiguë. Après avoir tué son frère Abel et participé de la sorte à l'escalade du mal après la désobéissance originelle d'Adam et Ève en faisant surgir la mort, Caïn devient un bâtisseur : le premier meurtrier fonde la première cité. En raison d'une telle hybridité, « Caïn n'est pas seulement le premier meurtrier, il est aussi le prototype de l'homme moderne<sup>1204</sup> » privé d'unité et de cohérence.

Aristides découvre quant à lui sa mission d'écrivain qui fondait son identité au contact de ses 'frères' défunts Wolfgang et Schwab<sup>1205</sup>, espèces d'antihéros, qui, l'un par son instinct grégaire, l'autre par son inertie et sa jalousie<sup>1206</sup>, incarnent des personnages abéliens ayant

---

<sup>1202</sup> LEONARD-ROQUES, Véronique, *Caïn, figure de la modernité*. Paris, Honoré Champion, 2003, p. 17.

<sup>1203</sup> Dans *La mort de mon frère Abel*, Aristides évoque mentionne « le signe de Caïn de la conscience existentielle » dans l'un des fragments qu'il comptait exploiter pour produire son roman. A, p. 339. A, p. 283: *das Kainsmal der Existenz-Bewusstheit*.

<sup>1204</sup> ALT, Hans-Peter, *Kain oder der Preis der Selbstverwirklichung*. München, Kösel-Verlag, 1991, p. 15: *Kain ist nicht nur der erste Mörder, er ist auch der Prototyp des ,modernen,, Menschen*.

<sup>1205</sup> À plusieurs reprises, Aristides appelle Schwab son « frère Abel ». A, p. 45. A, p. 36: *Mein Bruder Schwab, mein Bruder Abel*. En s'appuyant sur les considérations de Rezzori dans *Murmures d'un vieillard*, J. Lajarrige précise que c'est l'auteur allemand d'après-guerre Ernst Schnabel qui a servi de modèle au personnage de Schwab. À l'instar de Rezzori et du narrateur-personnage, il avait travaillé dans une station radio et produit des scénarii de films.

LAJARRIGE, Jacques, „Der Tod meines Bruders Abel“: *zwischen Heterobiographie und Automythographie, op. cit.*, p. 114.

Dans *Murmures d'un vieillard*, l'auteur met en exergue « la peur existentielle de Schnabel, [...] [son] angoisse métaphysique, celle de ne pas réussir son propre accomplissement », en dépit de ses qualités intellectuelles et de ses compétences, car la réalité lui semblait incohérente. MV, p. 106. GG, p. 65: *Schnabels Existenzangst. [...] [die] Angst [...] ums Misslingen der Selbstverwirklichung*.

Par ailleurs, le narrateur-personnage considère également Wolfgang comme « [son] cousin, [son] frère ». A, p. 235. A, p. 201: *Mein Bruder Vetter Wolfgang*.

<sup>1206</sup> Schwab ne pouvait s'empêcher d'envier Aristides qui lui semblait rempli d'une plus grande énergie que lui et capable d'éprouver encore du plaisir, comme le prouvaient ses nombreuses aventures amoureuses. Il y voyait le signe qu'Aristides réussissait encore malgré tout à lutter contre l'abstraction du réel que lui-même n'avait plus la force de combattre : « En réalité, il s'est naturellement réfugié auprès de moi. Comme toujours, il veut apprendre quelque chose de moi. Il cherche en moi mon moteur secret, une force motrice singulière – [...] ». A, p. 44. A, p. 35: *In Wahrheit hat sich natürlich zu mir geflüchtet. Wie immer will er mir irgendwas abgucken. Sucht in mir meinen geheimen Motor, eine besondere Triebkraft R [...]*.

perdu l'aura de victime pieuse et innocente qui entoure Abel dans la *Genèse*. Ces doubles qui l'obsédaient parce qu'il ressentait un vide le mirent au défi de s'affirmer en tant que destructeur-créateur. La mort de Wolfgang et de Schwab qu'Aristides avait indirectement précipités dans leur chute, puis en un sens assassinés symboliquement en les réduisant à l'état de personnages<sup>1207</sup> de son futur roman apparaît comme la condition de l'accès à la création grâce à laquelle l'hétéronyme espérait transcender ses limites et ses failles : « Dépasser le manque, transformer, c'est nécessairement détruire<sup>1208</sup> ». Ce dernier avait deviné qu'il n'obtiendrait son salut qu'en travaillant lui-même à sa survie. Pour cela, il devait se faire le créateur d'une œuvre qui constituerait un mode d'accès à la pérennité, mais qui supposait de commettre un meurtre dont le cauchemar le harcelait régulièrement pour braver la négativité de son existence. Dans une telle représentation de l'écriture comme meurtre transparait le désir de liberté et de souveraineté d'un individu meurtri par l'Histoire et marqué par le manque qui aspirait à décréter sa loi dans une création originale et autonome qui devrait à la fois inclure la mort et la dépasser.

## V. 2. E. L'œuvre impossible

### V. 2. E. 1. Les limites de l'autobiographie hypothétique

#### V. 2. E. 1. a. Les doutes de l'hétéronyme

En dépit de son désir de croire en la possibilité de reprendre le contrôle de la situation grâce à la rédaction d'une autobiographie hypothétique située à la croisée entre passé et présent, fiction et réel, l'hétéronyme de Rezzori se heurta à plusieurs obstacles. Celui qui affirmait « [travailler] à s'en écorcher les doigts, à en devenir aveugle, à en avoir la cervelle en bouillie, en vain, en vain<sup>1209</sup> » dut se résoudre à reconnaître qu'il mettait lui-même en péril la réussite de cette exaltante entreprise. En effet, celui qui avait cru avoir une intuition géniale et avait décidé de se consacrer entièrement à la réalisation de cette tâche immense doutait de ses propres capacités à concrétiser le projet utopique qu'il avait ébauché :

---

<sup>1207</sup> A, p. 440 : « la créature sortie de ma plume, à laquelle j'ai donné le nom de Schwab ». A, p. 369: *die Kreatur aus meiner Feder*.

<sup>1208</sup> LEONARD-ROQUES, *Véronique*, *Caïn, figure de la modernité*, op. cit., p. 347.

<sup>1209</sup> A, p. 272. A, p. 230: [...] *schreibt sich daran die Finger wund und die Augen blind und den Verstand zu Sauerkraut R' vergebens, vergebens*.

Une chose est sûre : j'ai consacré dix-neuf années à couler le métal en fusion de mes souvenirs dans le moule d'une story. [...] Six mille neuf cent quarante jours et nuits, dont pas un seul, pas une seule ne se sont écoulés, sans qu'à un moment donné, je ne sois envahi par un doute paralysant : je doutais de moi-même, de mes forces, de mes dons, de mon intelligence, de mes connaissances, de ma mémoire, de ma lucidité, de ma sincérité, de mon caractère, de ma vocation, de ma chance et de tout de ce dont ont besoin d'autres pour écrire<sup>1210</sup>.

Le grand nombre de passages dans lesquels Aristides confesse son pessimisme au terme de toutes ces « semaines, [ces] lunes, [ces] saisons, [ces] années de paresse, de molle indolence, d'indécision, d'impuissance, d'hébétude<sup>1211</sup> » suggère que Rezzori n'envisageait finalement pas *La mort de mon frère Abel* comme le moyen de trouver une réponse à ses interrogations, mais plutôt comme l'occasion de démultiplier les questions quant au pouvoir de l'écriture. Le dilemme d'Aristides déchiré entre enthousiasme et paralysie contient selon nous une mise en garde que Rezzori s'adresse à lui-même dans l'œuvre qui marque le début de sa réflexion sur le sens et les moyens de l'écriture autobiographique : les désillusions que rencontra Aristides qui s'était rêvé en artiste souverain illustrent la nécessité absolue d'une part de faire preuve d'humilité, d'autre part d'aborder l'écriture autobiographique comme une quête scripturaire dont il faut accepter d'emblée qu'elle soit sinueuse, voire qu'elle n'aboutisse jamais. En ce sens, emprunter la voie autobiographique comportait des dangers. À l'instar de son hétéronyme qui s'avère être un créateur raté, Rezzori risquait de se fourvoyer et d'augmenter de la sorte le désarroi et les doutes identitaires qui fondaient un tel pari scripturaire. Le tableau qu'Aristides dépeint du redoublement de sa propre confusion reflète finalement la lucidité de Rezzori. Il montrait ainsi qu'il savait qu'une telle recherche exigeant un engagement total pouvait se retourner contre le créateur qui risquait finalement de se condamner lui-même à l'impuissance. De fait, l'inertie dont souffrait parfois son hétéronyme implique que le processus de la création censé révéler le moi véritable est susceptible de se transformer en une épreuve particulièrement difficile :

Il y aussi des périodes pendant lesquelles je ne suis capable de rien. Je rumine, je suis apathique et stupide, devant mes pages blanches : incapable de former une phrase à partir d'un sujet, d'un complément et d'un verbe. Aucune idée ne me vient ; [...]. Je doute de moi, de ce que j'aurais à dire, et mon aptitude à l'exprimer, et cela dévore d'emblée le peu

---

<sup>1210</sup> A, p. 310. A, p. 258: *Sechstausendneunhundertvierzig Tage und Nächte, von denen nicht ein einziger, nicht eine einzige vergangen ist, ohne dass mich nicht zu irgendeiner Stunde lähmend der Zweifel befallen hätte; der Zweifel an mir selbst, an meiner Kraft, an meinen Gaben, meiner Intelligenz, meinem Wissen, meinem Gedächtnis, meinem Scharfblick, meiner Redlichkeit, meinem Charakter, meiner Berufung, meinem Glück und was sonst man noch alles zum Schreiben braucht.*

<sup>1211</sup> A, p. 311. A, p. 259: *Wochen, Monde, Jahreszeiten, Jahre matter Trägheit, Entschlusslosigkeit, Unfähigkeit, Stumpfheit.*

d'énergie qui pourrait me pousser vers ma table et m'inciter à faire au moins une tentative. Le découragement me prend<sup>1212</sup>.

Dans *La mort de mon frère Abel*, la proximité de l'écrivain avec un néant indépassable transparait le plus nettement dans les nombreux moments de crise où Aristides, la créature de Rezzori, détruit les fragments qu'il avait pensé pourvoir utiliser pour composer son roman, donc sa création :

Je trouve des chapitres rédigés, dont je sais avec certitude que j'en avais déjà écrit une version définitive, plus claire et rigoureuse. Mais cette version est perdue : des chemises entières me manquent. L'impatience me harcèle si souvent que je déchire des papiers par paquets entiers : brouillons qui me semblent tout à fait absurdes ; premiers jets qui me mettent sous les yeux mes périodes les plus pitoyables de manque d'inspiration, de platitude ; notes sans références (ce à quoi elles se rapportent est perdu), bric-à-brac de documents pouvant servir à bien des choses (sauf à donner à mon livre sa forme définitive) : esquisses de plans débiles, douzaines de débuts...tout cela me semble absurde, embrouillé, erroné, inutile<sup>1213</sup>.

Le lecteur assiste à la mise en scène par Rezzori d'un hétéronyme créateur qui cède à l'appel de la négativité qu'il était censé vaincre grâce à son œuvre. En la condamnant lui-même à l'inexistence, le créateur créé par l'auteur est entraîné dans une spirale infernale : il tend à s'autodétruire.

## V. 2. E. 1. b. L'absence de forme

Outre ses attermolements et ses doutes quant à ses capacités, Aristides tomba également dans les pièges qu'incluait l'écriture de l'autobiographie hypothétique. En effet, cette dernière devait reposer sur des principes dont les implications devaient fatalement sceller l'impuissance de celui qui avait pensé pouvoir coordonner l'opération et reprendre la main dans le présent de l'écriture.

---

<sup>1212</sup> A, p. 341. A, p. 285: *Es gibt auch Perioden, in denen ich zu gar nichts fähig bin. Ich brüte stumpf und blöde über leere Seiten: bin nicht imstande, aus Subjekt, Objekt, Prädikat und Verbum einen Satz zu bilden. Kein Einfall kommt mir; [...]. Der Zweifel an mir selbst, an dem, was ich zu sagen hätte, und an meiner Fähigkeit, es auszudrücken, frisst mir das bisschen Energie vom Blatt, das mich an den Schreibtisch treiben könnte, um's auch nur zu versuchen. Mutlosigkeit befällt mich [...].*

<sup>1213</sup> A, p. 344. A, p. 287-288: *Ich finde bearbeitete Kapitel, von denen ich mit Bestimmtheit weiß, dass ich sie schon einmal in einer strafferen, klareren Fassung endgültig niedergeschrieben hatte. Aber diese Fassung ist verloren: ganze Mappen fehlen mir. Die Ungeduld bedrängt mich oft sehr, dass ich bündelweise Papiere zerreiße: Entwürfe, die mir ganz und gar absurd erscheinen; erste Niederschriften, die mir meine kläglichsten Perioden der Einfallslosigkeit der Ausdrucksschwäche vor Augen führen; bezugslose Notizen (worauf sie anspielen, ist verloren), ein bric-à-brac von Unterlagen zu allem Möglichen (nur nicht zur endgültigen Form des Buches): hirnrissige Aufbauskizzen, Dutzende von Anfängen... das alles kommt mir verrückt, verworren, abwegig und nutzlos vor.*

Désireux de faire émerger les potentialités de son moi dont il devinait la complexité, l'hétéronyme de Rezzori se résolut, à l'instar des hétéronymes de Pessoa, à jouer d'un mélange entre l'examen de soi, la poésie, la prose poétique, le journal intime, les carnets et les fragments. L'originalité de cet éclatement de la forme autobiographique réside dans la tentative d'Aristides de se démarquer de la tradition des confessions et de se maintenir en équilibre aux confluent de cette tradition, sans jamais s'inscrire dans une catégorie particulière. Le roman dont rêvait Aristides se rapproche ainsi du *Livre de l'intranquillité*, l'œuvre de Bernardo Soares, l'hétéronyme de Pessoa. Censé constituer une « autobiographie sans événements<sup>1214</sup> », c'est-à-dire une confession sans aveux assortie d'une série de visions et de réflexions sur le monde, ce texte « déconcerte de prime abord tant il déçoit notre besoin de classification<sup>1215</sup> » dont se moquait également Aristides en composant un texte éclaté qui déclinait différents tons et différents genres.

Comme elle devait montrer un « je » accomplissant l'acte de s'écrire en train de décrire le monde et donc correspondre à une sorte de « *text in progress*<sup>1216</sup> », l'autobiographie hypothétique excluait d'autre part toute structure claire<sup>1217</sup> et tout ordre chronologique. Sur ce point, le narrateur-personnage de Rezzori rejoint également Bernardo Soares dont l'objectif n'est pas de retracer fidèlement sa vie, mais plutôt de comprendre quel genre d'homme il a été. L'hétéronyme de Pessoa s'affranchit de la contrainte de l'ordre chronologique et « enrichit alors librement son histoire de pensées et de rêveries, d'interventions fréquentes, d'analyses psychologiques, de redites, qui empêchent un fonctionnement linéaire plus prévisible<sup>1218</sup> ». Une telle « discontinuité du récit<sup>1219</sup> » était une gageure, car elle contraignait Aristides à finalement subir et se laisser dépasser par le geste scripturaire, après avoir subi le chaos du réel. Pareille exigence impliquait d'emblée qu'il ne s'affirmât jamais en tant que sujet du processus qu'il réclamait pour envisager différemment son rapport au monde, mais qui s'avérait doté d'une dynamique autonome.

---

<sup>1214</sup> **PESSOA, Fernando**, *Le livre de l'intranquillité*, op. cit., p. 48 : « J'envie – sans bien savoir si je les envie vraiment – ces gens dont on peut écrire la biographie, ou qui peuvent l'écrire eux-mêmes. Dans ces impressions décousues, sans lien entre elles (et je n'en souhaite pas non plus), je raconte avec indifférence mon autobiographie sans événements, mon histoire sans vie ».

<sup>1215</sup> **VILAIN, Philippe**, *La défense de Narcisse*, op. cit., p. 102-103.

<sup>1216</sup> **SPINEI, Cristina**, *Über die Zentralität des Peripheren. Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*, op. cit., p. 125.

<sup>1217</sup> De l'aveu même de Rezzori, il rencontra comme son hétéronyme de grandes difficultés à composer *La mort de mon frère Abel* à partir du « magma d'idées », de notes et de fragments qu'il avait accumulés dans des caisses et des cartons durant plusieurs années. SmT, p. 299. MaS, p. 366: *aus dem Gestrudel meiner Ideen*.

<sup>1218</sup> **VILAIN, Philippe**, *La défense de Narcisse*, op. cit., p. 104.

<sup>1219</sup> A, p. 270. A, p. 228: *diese Unstetigkeit des Erzählens*.

Alors qu'Aristides devait renoncer à toute marge de manœuvre et donc accepter un échec en quelque sorte programmé, l'écriture était quant à elle promue au rang d'actrice :

[...] ce qu'on écrit doit être décrit en train d'être écrit – l'écriture devient le véritable sujet, rien ne peut, ne doit être fait de manière chronologique : tout doit être prêt, à chaque instant, à devenir actualité. En tant qu'écrivain, je n'écris pas sur l'acte d'écrire comme sur quelque chose qui a eu lieu : je continue d'écrire, tout en l'écrivant. Je continue de vivre l'acte d'écrire comme, en tant que vivant, je continue de vivre ma vie. Je dois en parler, comme je raconterais ma vie à quelqu'un qui vivrait avec moi : en continuant de vivre<sup>1220</sup>.

Dès lors que « l'histoire se [développait] à partir d'elle-même, d'une manière statique, [ajoutait] une couche après l'autre<sup>1221</sup> », il était inutile de songer à élaborer une forme susceptible de la contenir. Au contraire, le roman porterait le sceau de l'indétermination et de l'éclatement que reflètent d'ailleurs les images récurrentes d'une « prolifération hybride de cellules<sup>1222</sup> » et de « parthénogenèse<sup>1223</sup> » qu'utilise Aristides pour décrire cet état de fait. Dans ces conditions, l'écriture semblait frappée d'une espèce de cancer, c'est-à-dire d'une maladie incurable qui correspondait à une crise absolue des moyens et du but de l'écriture autobiographique, comme si Rezzori avait finalement cherché avant toute chose à « [mettre en scène] l'impossibilité du récit<sup>1224</sup> » dans *La mort de mon frère Abel* qu'il relie à la crise du sujet dont le vertige identitaire transparait et est même redoublé dans la tentative de l'autobiographie hypothétique.

## V. 2. E. 2. Le vertige identitaire

De fait, l'écriture qui ne suivait aucune direction entraîna dans sa dérive celui qui entendait trouver une nouvelle perspective grâce à elle. Au lieu de ressaisir son moi, Aristides saisit la gageure qui consistait à vouloir se dire de manière intelligible. Loin de lui donner des certitudes, sa quête littéraire multiplia ses doutes et ses interrogations, comme si elle l'avait encore un peu plus éloigné de lui-même :

<sup>1220</sup> A, p. 435. A, p. 364-365: [...], wenn das Beschriebene im Zustand des Beschriebenwerdens beschrieben werden soll. Also das Beschreiben der eigentliche Gegenstand ist -, kann, darf nichts chronologisch erledigt werden: alles hat jederzeit zur Gegenwartigkeit bereit zu sein. Als ein Schreibender schreibe ich vom Schreiben nicht als von etwas Stattgehabtem: ich schreibe weiter, indem ich's hinschreibe. Ich lebe das Schreiben weiter wie als ein Lebender mein Leben. Ich muss davon erzählen, wie ich jemandem, der mit mir lebt, mein Leben erzählen würde: weiterlebend.

<sup>1221</sup> A, p. 433. A, p. 363: Die Geschichte wächst statisch aus sich selbst, setzt dabei Schicht um Schicht an, [...].

<sup>1222</sup> A, p. 157. A, p. 136: ein hybrides Zellenwachstum.

<sup>1223</sup> A, p. 157. A, p. 136: Sie [die Story zu seinem Buch] wuchert mir [...] in einer parthenogenetischen Selbstvermehrung unter den Händen aus.

<sup>1224</sup> LAJARRIGE, Jacques, „Der Tod meines Bruders Abel“: zwischen Heterobiographie und Automythographie, op. cit., p 112: Vor allem inszeniert der Roman die Unmöglichkeit des Erzählens.

Comment fait-on, quand on écrit, pour se retrouver face à soi-même, tout en racontant une story, dont l'essentiel peut se résumer en trois phrases<sup>1225</sup> ?

En effet, l'hétéronyme de Rezzori fait dans le cadre de son autobiographie hypothétique l'expérience douloureuse que son moi ne constitue plus une réalité permanente, mais au contraire une multiplicité fragile qu'il renforce par la mise en scène d'un « je » qui est à la fois lui et un autre et qui mine ainsi définitivement sa foi en une quelconque profondeur du sujet. C'est en essayant de s'écrire pour redonner une consistance à son moi qu'Aristides saisit qu'il lui faut remettre en cause l'idée de vérité unique censée fonder le projet autobiographique. « Construction hybride<sup>1226</sup> », son identité est non seulement soumise à un inexorable processus d'éclatement sous la double influence de la dislocation du monde et de l'éclatement de l'écriture qui efface les frontières entre réel et fiction, elle est aussi privée de toute constance, car le moi tente en vain de venir à bout de situations de plus en plus décousues au fil des événements en mettant des masques qui accélèrent son aliénation. Rezzori s'était donc servi des déboires de son hétéronyme pour expérimenter un mode d'invention de soi destiné à l'aider à fuir le néant qu'il ressentait au fond de son être prisonnier d'un monde hétéroclite. Mais ce dérivé de lui-même, que l'auteur charge de sentir et de saisir ce qu'il n'arrive plus à sentir, ni à saisir lui-même dans le présent immédiat grâce à une autobiographie hypothétique qui l'amène à se réinventer finit par se perdre et par devenir « un moi, qui comme la prèle, se reconstitue à partir de lui-même dans une régénération permanente, tout en devenant, au cours de cette croissance par phases, de plus en plus étranger à lui-même, de plus en plus impénétrable<sup>1227</sup> ».

Dès lors que son moi risquait de demeurer indicible par la multiplication des masques et des hypothèses de soi dans le jeu de miroirs de l'écriture autobiographique hypothétique, il s'agissait pour Rezzori de trouver un autre moyen de témoigner du mouvement ininterrompu dans lequel se trouvait son moi. Il lui fallait dépasser le paravent de la fiction qu'il avait utilisé dans *La mort de mon frère Abel* pour mesurer son errance sans en répondre personnellement, donc engager son moi dans une écriture autobiographique référentielle qu'il anticipait déjà dans son roman de 1976, seul horizon où il pouvait encore espérer assumer directement son identité plurielle en réinventant ses codes :

---

<sup>1225</sup> A, p. 273. A, p. 230: *Wie macht das Nagel? Beim Schreiben sich Auge in Augen gegenüberstehen und dabei eine story erzählen, deren Kern sich in drei Sätzen zusammenfassen lässt?*

<sup>1226</sup> SPINEL, Cristina, *Über die Zentralität des Peripheren. Auf den Spuren von Gregor von Rezzori, op. cit.*, p. 177: *hybrides Identitätskonstrukt.*

<sup>1227</sup> A, p. 270. A, p. 228: *ein Ich, das sich in immer neuer Regeneration aus sich herauschiebt wie ein Schachtelhalm, dabei in diesem Phasenwachstum sich selber immer fremder, immer unerforschlicher wird, [...].*

Je suis continuellement sur sa trace [sur la trace de la moitié d'existence qu'il a perdue le 12 mars 1938], sur la trace de moi-même, il m'arrive même d'être sur ses talons pendant quelques fractions de seconde, des moments éphémères prometteurs d'un bonheur fou. Mais je ne parviens jamais à m'atteindre totalement. Et c'est d'autant plus torturant que je suis toujours sur le point de parvenir à quelque identification<sup>1228</sup>.

Pessoa multiplie à l'envi un moi par le biais d'hétéronymes « dédoublés en individus isolés à l'instar de poupées russes encastrées les unes dans les autres qui se prolongent en un miroitement infini<sup>1229</sup> », afin d'exprimer une vision pessimiste : celle de l'impossibilité d'écrire sur soi, car « le moi est Absence<sup>1230</sup> ». Selon nous, Rezzori avait à l'inverse abordé et pratiqué l'exercice hétéronymique pour aiguïser sa conscience des dangers de dépersonnalisation et d'abstraction de soi qu'impliquait l'autobiographie hypothétique inscrite dans le cadre hétéronymique de *La mort de mon frère Abel* et pour se convaincre de la nécessité de les dépasser, cultivant ainsi l'espoir de ressaisir son moi qu'il n'avait pas perdu.

Alors que Pessoa conçoit son hétéronyme comme un spectateur impuissant de sa vie<sup>1231</sup>, Rezzori semble l'avoir créé paradoxalement pour renforcer sa force de résistance contre le processus d'effacement. De fait, il suivit un autre chemin que Pessoa dont on ignore du reste s'il avait considéré comme publiables les notes du *Livre de l'intranquillité*. Rezzori avait emprunté la voie de la récréation de soi en devinant sans doute au préalable l'échec de *La mort de mon frère Abel* et la nécessité d'un tel fiasco pour se forger une identité de résistant, c'est-à-dire d'un individu déterminé à redevenir acteur de son moi dont il entendait répondre dans l'autobiographie référentielle. À l'inverse, Pessoa s'était résigné à s'annuler dans le texte et à se contenter d'une identité indécise d'autre qu'il renouvelait et rendait toujours plus floue en multipliant ses hétéronymes. Par sa volonté de dépasser le stade d'une écriture qui finalement menaçait de ne renvoyer plus qu'à elle-même dans un roman fragmentaire, Rezzori signifia son refus de se laisser réduire à une sorte de « transfuge de soi-même d'une vie réelle à une vie fictive, de la dimension ontologique à la

---

<sup>1228</sup> A, p. 36. A, p. 28: *Ich bin mir selber hier unablässig auf der Spur. Ich aber eben nur auf der Spur und manchmal, für atembeklemmend glückverheißende, sekundenbruchflüchtige Momente sogar auf den Fersen. Ganz erreiche ich mich nie. Und das ist um so quälender, als ich doch auf Schritt und Tritt im Begriff irgendeiner Identifizierung bin.*

<sup>1229</sup> VILAIN, Philippe, *La défense de Narcisse*, op. cit., p. 106.

<sup>1230</sup> LOURENÇO, Edouardo, *Fernando Pessoa, roi de notre Bavière*. Paris, Éditions Chandeigne, 1997, p. 84.

<sup>1231</sup> PESSOA, Fernando, *Le livre de l'intranquillité*, op. cit., p. 201 : « J'assiste à moi-même. Je suis mon propre spectateur. Mes sensations défilent devant je ne sais quel regard intérieur, comme des choses extérieures ».

dimension ontographique<sup>1232</sup> ». Il lui importait d'effectuer un retour à soi et de se réinscrire dans le réel, d'un mot, de redevenir un acteur à part entière, même s'il s'agissait d'affronter directement ses fêlures et la négativité de l'Histoire et de renforcer son malaise.

### **V. 3. Le triptyque autobiographique : le choix ultime de l'autobiographie référentielle en guise de résistance**

#### **V. 3. A. Les enjeux récurrents des écrits autobiographiques**

Ce n'est qu'en 1989 que Rezzori finit par franchir le pas de l'écriture autobiographique, après avoir transposé ses doutes et ses interrogations identitaires d'être décentré dans les divers textes qu'il avait rédigés après le roman-laboratoire que constitue *La mort de mon frère Abel* où il avait selon nous pris conscience de la nécessité de trouver une autre voie, grâce précisément à l'écriture référentielle, afin de boucler sa quête identitaire. Pour sonder sa motivation et la légitimité d'un tel changement de cap qui l'amenait à engager enfin son moi, mais aussi l'originalité de sa production, il convient de prendre en compte les enjeux communs à la plupart des autobiographies que font apparaître les études consacrées aux écrits intimes et de se demander s'ils reflètent la finalité des textes autobiographiques de l'écrivain.

G. May relève deux caractéristiques que partageraient la plupart des autobiographes : « la première est que leur autobiographie est l'œuvre de leur âge mûr, sinon de leur vieillesse ; la seconde est qu'ils étaient eux-mêmes connus du public dès avant la publication de l'histoire de leur vie<sup>1233</sup> ». Certes, Rezzori livre tardivement son triptyque. Mais la notion de vieillesse n'est pas dans son cas synonyme d'une sagesse que G. May attribue aux autobiographes et qu'il interprète pour sa part comme leur disposition préalable à accepter avec une grande sérénité tous les événements et toutes les épreuves qui ont dessiné la trame de leur existence avant même d'entrer en écriture. Au contraire, Rezzori utilise l'espace du texte pour poursuivre et approfondir sa réflexion, suggérant ainsi que son moi continuait de receler des zones d'ombre qu'il voulait s'efforcer d'éclairer. De plus, la multiplication de ses pièces autobiographiques renforce cette hypothèse de lecture : les changements de perspective et de ton dans *Neiges d'antan*, *Murmures d'un vieillard* et *Sur mes traces* impliquent qu'il progressait à tâtons, sans prétendre détenir la vérité. Si ces trois

<sup>1232</sup> VILAIN, Philippe, *La défense de Narcisse*, op. cit., p. 112.

<sup>1233</sup> MAY, Georges, *L'autobiographie*, op. cit., p. 30.

textes s'avèrent complémentaires étant donné qu'ils constituent des modalités différentes du questionnement identitaire de l'auteur, ils ne sont pas le fruit d'un programme dont les étapes auraient été strictement définies au préalable, dès 1989, car la vision qu'avait l'auteur de l'incohérence et du monde et de son moi l'obligeait à exclure jusqu'à l'hypothèse d'un tel ordre prédéfini :

Je regimbe contre un ordre établi de manière par trop rationnelle. J'évite toute planification, par méfiance. Ma vie durant, j'ai vécu au jour le jour<sup>1234</sup>.

Quant à l'argument de la renommée qui pousserait un auteur à livrer le récit de sa vie, il ne semble pas non plus irréfutable dans la mesure où Rezzori était parfaitement conscient de la place marginale que les critiques littéraires lui avaient attribuée et qui l'empêchait par conséquent de se poser « en aristocrate savourant par l'écriture l'amour qu'il se porte et jouissant de l'espérance d'être loué par ses semblables<sup>1235</sup> ».

S'il ne remplit pas les critères d'une classification sur l'étude des caractéristiques sociales et personnelles des autobiographes dont les auteurs reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes les limites<sup>1236</sup>, Rezzori pourrait en revanche avoir eu quelques-uns des mobiles que ces derniers avancent régulièrement pour aborder le genre autobiographique. Aussi peut-on reconnaître dans la décision de l'auteur de revenir dans *Murmures d'un vieillard* et dans *Sur mes traces* sur la principale césure de son existence, à savoir sur l'*Anschluss*, auquel il assista sans rien entreprendre, et de porter un regard critique sur le jeune homme aveugle et lâche qu'il avait été<sup>1237</sup>, une volonté de sa part de conférer une vision apologétique à son entreprise tardive que les spécialistes estiment caractéristique de ce type d'écriture dont les protagonistes auraient tendance à « se [juger], se [noircir] tout en chantant [leurs] propres louanges<sup>1238</sup> ». Toutefois, il nous semble que Rezzori procède à une telle mise à nu moins pour s'attirer la sympathie de ses lecteurs que pour éclairer en premier lieu pour lui-même

---

<sup>1234</sup> MV, p. 18. GG, p. 8: *Ich lehne mich auf gegen allzu rational eingerichtete Ordnung. Ich weiche jeder Planung aus, weil ich ihr misstraue.*

<sup>1235</sup> HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes, op. cit.*, p. 68.

<sup>1236</sup> S. Hubier rappelle ainsi d'une part que nombre d'auteurs connus (par exemple François Nourissier et Michel Leiris) avaient commencé à écrire leur autobiographie alors qu'ils n'avaient qu'une trentaine d'années, d'autre part qu'on trouve un nombre important d'autobiographies rédigées par d'illustres inconnus qui n'écrivent que pour eux-mêmes et leurs proches. *Ibid.*, p. 68. Conscient des limites de ses propres considérations, G. May conclut lui-même que « la vocation autobiographique peut toucher à peu près n'importe qui et qu'il n'existe donc pas ce qu'on aurait appelé dans d'autres temps 'une physiologie' de l'autobiographe ».

MAY, Georges, *L'autobiographie, op. cit.*, p. 27-28.

<sup>1237</sup> Nous précisons cet aspect au moment d'analyser la manière dont Rezzori trouve le moyen d'assumer enfin pleinement son décentrement et sa temporalité d'*Epochenverschlepper*, en revenant de manière autocritique sur le passé.

<sup>1238</sup> HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes, op. cit.*, p. 69.

les incohérences de son parcours. En ce sens, l'autobiographie lui sert selon nous moins de prétoire où il aurait cherché à se mettre en scène pour convaincre des jurés grâce à un plaidoyer efficace dont il aurait formulé avec soin les arguments que de véritable tribunal de sa conscience où l'auteur accepte de se confronter enfin de manière intransigeante à son moi. Il s'y livre, comme nous aurons l'occasion de le préciser, à une autocritique, signalant ainsi son exigence de transparence non seulement envers autrui, mais aussi envers lui-même, c'est-à-dire d'une sincérité que l'on pourrait qualifier avec J. F. Chiantaretto d'« effort pour affronter le mensonger [et, l'on pourrait rajouter, l'obscurité du moi] : l'effort pour construire une relation de confiance avec le langage, une confiance en le langage pour s'éprouver et se dire dans la relation à autrui (aux autres) et à soi<sup>1239</sup> ». En ce sens, il importe à Rezzori de respecter le dessein de l'autobiographie qui est « une chose sérieuse : elle poursuit une visée explicative qui assujettit le récit au commentaire selon le point de vue actuel de son auteur<sup>1240</sup> ».

À l'évidence, le désir de mieux se connaître que les critiques définissent comme le principal objectif de l'autobiographe appelé à devenir « une manière d'historien de lui-même<sup>1241</sup> » fonde le cheminement autobiographique de Rezzori. L'originalité de sa tentative qu'il nous faut examiner réside dans sa volonté de fragmenter ce genre spécifique de l'écriture de l'intime, afin de montrer et d'assumer la complexité de son moi. Rezzori érige en règle d'or le morcellement de l'écriture autobiographique dans l'espoir de sonder et d'assumer le morcellement de son « je ». De la capacité de l'autobiographe à mettre son moi pluriel et déchiré en perspective dépend la résolution de son défi identitaire et scripturaire : celui de revendiquer une identité dont l'hybridité compose sa principale déterminante, afin de laisser des traces de son existence d'homme et d'écrivain, en dépit des épreuves et des déchirures qu'il a subies. En s'efforçant de témoigner par des voies diverses de la négativité qui a remis en cause la possibilité de percevoir un sens cohérent et immuable, l'autobiographe entend se servir de l'autobiographie référentielle pour résister de manière lucide au processus de dislocation et d'effacement qui frappe le réel.

---

<sup>1239</sup> CHIANTARETTO, Jean-François, *De la parole à l'écriture : pour une approche de la sincérité*, in *Écriture de soi et sincérité*. Sous la direction de J. F. Chiantaretto. Paris, In Press, 1999, p. 14.

<sup>1240</sup> GASPARINI, Philippe, *Est-il je ?*, *op. cit.*, p. 239.

<sup>1241</sup> *Ibid.*, p. 77.

### V. 3. B. La mise en perspective d'un « je » pluriel comme condition d'un dialogue de soi à soi

#### V. 3. B. 1. *Neiges d'antan* : l'accueil de l'altérité

##### V. 3. B. 1. a. Une structure singulière

La détermination de Rezzori à atteindre ce but transparait d'emblée dans le premier volet de son triptyque autobiographique. Certes, *Neiges d'antan* illustre, comme nous l'avons déjà fait apparaître, l'ambiguïté de son lien à la *Heimat* et la perte de la terre de ses origines qui fonda son rapport au monde sur le mode d'une déterritorialisation et d'un décentrement que les crises historiques ultérieures ne firent qu'amplifier. Néanmoins, la structure même de ce premier texte à caractère ouvertement référentiel montre selon nous que l'auteur s'était servi de la mise en forme de cette déchirure originelle pour non seulement dépasser cette première expérience de désagrégation, mais aussi en tirer paradoxalement une force et aborder avec lucidité la réalité de son moi.

Au lieu de mettre l'accent sur l'enfant qu'il était, Rezzori focalise à dessein son attention sur autrui. De fait, il a entièrement bâti son autobiographie d'enfance sur le modèle d'une polyphonie, afin de convoquer les voix des cinq êtres qui avaient marqué son apprentissage de la vie et contrôlé les débuts de sa formation identitaire. L'enseignement qu'on peut en tirer est clair. L'auteur montre ainsi qu'il renonce dès l'entame de son entreprise littéraire à ébaucher le portrait d'un sujet cohérent et souverain. Au contraire, il lui tient à cœur de souligner que son moi avait commencé à émerger au contact de réalités discordantes incarnées par trois blocs dont il ne cherche nullement à aplanir les différences avec le recul pour idéaliser le passé en simulant une harmonie qui n'avait pas existé jadis : ses parents et sa sœur avaient formé un monde autrichien déstructuré tandis que Kassandra avait figuré le pan bucovinien d'une constellation que Strausserl vint élargir grâce à son cosmopolitisme qui désamorça le schéma binaire monde occidental / monde oriental et complexifia encore davantage le cadre de cette période décisive de l'existence de l'auteur. Les frontières entre les chapitres s'avèrent d'ailleurs floues parce que Rezzori s'attache à l'intérieur des cinq sections à décrire les différentes personnalités dans leurs relations les unes aux autres, suggérant de la sorte que leur réalité était elle-même plurielle et allait logiquement renforcer le caractère hybride de ses propres bases identitaires.

### V. 3. B. 1. b. La diffraction du « je » dans les autres

Par une telle orchestration, l'autobiographe reconnaît avec le recul l'impératif qui consiste à revendiquer la dispersion de son moi amené dès le départ à se révéler et à se développer dans une dynamique, c'est-à-dire au contact d'une altérité présentée comme une source d'enrichissement qui l'incite à accorder la préséance à autrui dans son œuvre pour s'en imprégner définitivement.

L'absence de hiérarchie s'inscrit dans la même logique. De fait, on n'observe pas d'écart sensible entre l'espace concret dévolu aux uns et aux autres, les cinq chapitres dédiés aux modèles identitaires présentant des proportions quasi similaires, à l'exception du dernier consacré à Strausserl dont le volume plus limité s'explique par son arrivée somme toute tardive dans l'univers familial qui ne tarda pas à se dissoudre après son entrée en jeu<sup>1242</sup>. Il importe donc à l'autobiographe de mettre en exergue qu'aucun de ses proches ne pouvait prétendre à ses yeux à une quelconque supériorité sur les autres membres de cet univers hétérogène, ni en conséquence à une influence plus nette sur l'enfant qu'il avait été. Par ce biais, Rezzori manifeste plutôt sa conscience d'être redevable à chacun d'entre eux de fragments identitaires, qui, mis bout à bout, avaient donné l'aspect d'une mosaïque à son socle identitaire que les déchirures qu'il vécut plus tard bouleversèrent et approfondirent. Aussi peut-on interpréter le choix de l'auteur de réunir ces différents acteurs dans la scène qui clôt *Neiges d'antan* comme la preuve incontestable de sa disposition à se projeter dans autrui.

Concernant ses origines, le résultat de sa réflexion identitaire sous-tendue par l'élaboration d'une écriture autobiographique polyphonique est parlant : Rezzori aspire à se mettre en quête de lui-même à travers les autres. Il joue la carte de la diffraction de soi dans les êtres qui ont exercé une influence capitale sur son épanouissement et sa vision du monde dans l'espoir de se rapprocher de son essence dont l'unité procéda d'emblée de sa multiplicité. Après s'être projeté et diffracté dans la créature fictive d'un hétéronyme dans *La mort de mon frère Abel* pour tenter de combler le vide fondamental qu'il ressentait et de dépasser sa négativité, Rezzori opte dans sa première autobiographie référentielle à nouveau pour une stratégie du détour, en s'y livrant de manière indirecte. Mais il y rompt enfin avec sa solitude parce qu'il arrive précisément à s'ouvrir à une altérité qui n'est pas une

---

<sup>1242</sup> Le fait que Rezzori évoque Strausserl dans les quatre chapitres précédents et y distille des éléments de son portrait pour suggérer qu'elle était indissociable de cet univers composite compense du reste ce léger déséquilibre.

potentialité condamnée à rester virtuelle comme dans l'autobiographie hypothétique, mais à des êtres dont il intègre les zones d'ombre et de lumière dans son moi. Après avoir tenté en vain de se détacher artificiellement de son existence effective par le jeu de la fictionnalisation de soi, Rezzori apprend de la sorte à accueillir pleinement l'Autre dans cette première autobiographie plurielle d'où émane l'image d'un « je » se composant d'un faisceau de moi disparates.

### **V. 3. B. 2. *Murmures d'un vieillard* : l'*Epochenverschleppung* comme condition d'un regard intransigeant sur le monde et sur soi**

#### **V. 3. B. 2. a. Le décalage assumé de l'*Epochenverschlepper***

Certes, Rezzori envisage son parcours sous un autre angle dans le deuxième volet de son triptyque autobiographique. Il n'y aborde plus que succinctement le rôle de sa *Heimat* et les êtres qui la peuplaient au détour d'un bref portrait qu'il consacre à son père. En outre, l'auteur semble y privilégier de prime abord un passé récent. De fait, ce sont les voyages qu'il venait d'entreprendre à Pondichéry, à Bucarest et à Cologne, et qui l'avaient particulièrement troublé, qui lui fournissent la trame de son récit. Pourtant, il est animé du même désir de poursuivre la mise en lumière des fêlures et de l'hybridité de son moi en continuant d'y remettre en cause les codes de l'écriture autobiographique référentielle.

Rompant avec le « récit rétrospectif<sup>1243</sup> » que P. Lejeune estime caractéristique de l'autobiographie et qui repose, selon le critique, sur l'alternance de descriptions, de portraits et de narrations, Rezzori ne prétend aucunement ressaisir la totalité de son existence. Les nombreuses ruptures qu'il a subies l'ont tant désorienté qu'il saisit la dimension contradictoire que revêtirait, à ce stade de son enquête identitaire, ne serait-ce que l'amorce d'un récit linéaire de son itinéraire dont nous avons fait apparaître les méandres. En ce sens, Rezzori récuse avec force, lors de la deuxième étape de son cheminement autobiographique référentiel, toute structure linéaire qui constituerait à la fois un non-sens et une falsification de son histoire personnelle. En se penchant sur une période limitée et coïncidant quasiment avec le présent de l'écriture, Rezzori exprime *a priori* une résignation indépassable. On pourrait croire qu'il lui importe de porter le deuil de la vision idéaliste du sujet qui préside, comme nous l'avons vu en introduction, à

---

<sup>1243</sup> LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, op. cit., p. 14.

l'approche herméneutique de l'autobiographie. En effet, l'auteur qui ne retient que des événements récents apparemment mineurs, comparés par exemple à son expérience de l'*Anschluss* ou à celle du procès de Nuremberg, donne l'impression qu'il renonce désormais à sélectionner lui-même des souvenirs significatifs parce que son moi auquel il ne rattache plus d'élément évident lui paraissait dépourvu de toute substance. Loin de tisser « l'histoire philosophique<sup>1244</sup> » de sa vie et d'affirmer de la sorte qu'il a réalisé toutes ses potentialités, l'autobiographe prend en conséquence non sans provocation le contre-pied de la méthode herméneutique des écritures de l'intime. En avouant la confusion qu'il éprouva à l'automne de sa vie durant ces séjours, Rezzori met en abyme sa fébrilité et sa fragilité, signes de la pérennité de l'obscurité et de la complexité de son « je » qu'il n'est pas encore parvenu à protéger des attaques du monde extérieur, comme l'autobiographe rempli de sagesse est censé pouvoir le faire dans une vision idéaliste du sujet.

Le caractère paradoxal de sa démarche réside dans le fait que l'auteur n'aborde pas ces ultimes bouleversements qui avaient été autant de preuves supplémentaires de sa vulnérabilité et de l'inconstance caractéristique de sa vie comme une fatalité. À l'inverse, il se sert de l'écriture autobiographique pour en sonder les raisons et la portée. Or, ces trois moments inscrits clairement dans le présent qu'il prend donc pleinement en compte, au lieu de le refouler, constituent un déclic à la fois dans sa réflexion sur le monde et sur lui-même et sur les moyens et l'orientation à donner à l'écriture autobiographique.

Ces trois voyages amenèrent Rezzori à percevoir de saisissants phénomènes d'échos entre le présent et le passé et à s'interroger sur la soif de puissance qu'éprouvent les individus et sur ses conséquences néfastes qu'il avait lui-même constatées à Vienne en mars 1938. En d'autres termes, les événements du présent l'avaient directement renvoyé à l'*Anschluss* qui avait marqué à ses yeux le début du processus de dislocation du réel responsable de son malaise et de ses doutes identitaires et qui constitue finalement le véritable moteur de *Murmures d'un vieillard*. En Roumanie par exemple, Rezzori avait constaté au contact d'une population demeurée servile le désenchantement qui avait suivi la chute de Ceausescu censée apporter un renouveau et un vent de liberté à des individus, qui en vérité, n'avaient toujours pas conscience d'eux-mêmes ni l'opportunité d'affirmer leur voix. Leur désarroi rappelle celui des Autrichiens que la réalisation de l'*Anschluss* livra à la puissance arbitraire du Reich. En Inde, l'auteur avait été frappé de mesurer l'étendue du pouvoir qu'exerçaient de pseudo guides spirituels sur leurs fidèles, dont l'endoctrinement et

---

<sup>1244</sup> PASCAL, Roy, *Die Autobiographie: Gehalt und Gestalt*, op. cit., 1965, p. 21

l'illusion d'accéder au bonheur en se pliant aux préceptes religieux, reflétaient la faible résistance des individus contre la manipulation et l'ambition des autorités en général. On peut établir un parallèle entre leur fanatisme et leur servilité d'une part et de l'autre l'enthousiasme dont avaient témoigné les Allemands et les Autrichiens devant les promesses du régime nazi, sans en mesurer les implications, et qui avait déjà laissé jadis Rezzori sceptique. En Allemagne, il assista médusé au carnaval de Cologne qui consacrait le pouvoir fictif d'un prince et qui se prêtait à la fusion d'individus en liesse en une masse compacte dans laquelle ces derniers faisaient l'expérience d'une dépersonnalisation et échappaient au quotidien, à l'instar des Viennois réunis sur la *Heldenplatz* lors de la célébration de l'*Anschluss*.

L'auteur qui avait jeté les bases de l'*Epochenverschleppung* dans *La mort de mon frère Abel* n'était pas parvenu à respecter toutes les clauses du contrat d'une telle stratégie mémorielle dans l'autobiographie hypothétique de 1976 : son hétéronyme Aristides Subicz avait érigé une barrière entre l'auteur et le réel, c'est-à-dire le présent. Sans le passage par la fictionnalisation, les conditions propices à l'analyse des traumatismes et des pertes subis dans le passé à la lumière d'un présent qui semblait se prêter à la répétition des mêmes mécanismes et des mêmes tensions que l'auteur avait déjà connus précédemment étaient enfin réunies dans *Murmures d'un vieillard*. Autrement dit, Rezzori avait eu besoin d'un plus grand recul et d'une plus grande maturité pour trouver la force et la sagacité de mettre en pratique la notion qui fondait son rapport au monde et à soi et de se métamorphoser en *Epochenverschlepper*, c'est-à-dire de relever le pari de changer à nouveau d'identité, mais d'être cette fois l'acteur de ce processus dont le résultat scellerait sa réussite ou son impuissance définitive à répondre entièrement de la part de négativité et des failles de son moi.

### **V. 3. B. 2. b. L'affirmation d'une conscience historique critique comme gage de résistance**

Si l'on considère son récit du carnaval de Cologne auquel il assista pour réaliser un reportage<sup>1245</sup>, la transformation de Rezzori transparait dans sa volonté de s'appuyer sur ses

---

<sup>1245</sup> Nous privilégions la description que Rezzori propose du carnaval de Cologne parce que cet événement est celui qui raviva avec la plus grande intensité ses souvenirs de l'*Anschluss*. L'auteur affirme d'ailleurs que « Cologne venait couronner les événements de Bucarest et Pondichéry » qui avaient révélé les dérives du pouvoir politique et religieux. MV, p. GG, p. 172: *Köln [war] die Krönung der Erlebnisse in Bukarest und Pondicherry*.

souvenirs de mars 1938 pour éclairer d'emblée l'événement surprenant qu'il avait vécu en Allemagne un demi-siècle plus tard. Cette réaction montre non seulement le poids obsédant de l'*Anschluss*, mais aussi la volonté de l'auteur d'utiliser l'expérience qui l'avait jadis dépassé comme un point de référence, en dépit de sa négativité. Au lieu de mettre l'accent sur l'impuissance qu'il avait ressentie alors, comme c'est le cas dans *La mort de mon frère Abel* par le biais de la description de la confusion de son hétéronyme, Rezzori s'efforce de tirer ici un enseignement de cette nouvelle déroute, afin de mesurer les menaces auxquelles les individus sont exposés dans le présent. Il lui importe d'aiguiser sa lucidité et sa conscience critique, en intégrant dans ses considérations sa première confrontation avec une négativité radicale pour démêler une autre situation extraordinaire. Le progrès que réalise l'*Epochenschlepper* dans *Murmures d'un vieillard* consiste en sa nouvelle capacité à observer un détachement qui favorise désormais non plus la nostalgie d'une réalité perdue à cause de la survenue d'une crise, mais une réflexion constructive. De fait, Rezzori se met au service de ses contemporains n'ayant pas vécu les catastrophes marquantes de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, en conférant à son témoignage d'homme conscient de son propre décalage et du dérèglement du réel la dimension d'une mise en garde. Le témoin abasourdi de l'*Anschluss* transcende son inertie de jadis et se pose en éveilleur de consciences.

En effet, cet être qui avait affronté un événement responsable de l'assujettissement d'une masse entière d'individus ayant consenti dans l'allégresse à leur sacrifice avait saisi l'intérêt, voire la nécessité de dénoncer les nouveaux types de débordements menaçant l'intégrité de ses contemporains. Or, l'autobiographie lui donne la chance d'exprimer une voix qu'il avait refoulée ou perdue jadis. Elle devient l'instrument d'une résistance contre un processus d'effacement qu'il n'avait pas cerné autrefois, mais qu'il dissèque désormais parfaitement, se posant ainsi en acteur et non plus en victime de la situation. L'auteur utilise des images et des formules incisives pour pointer du doigt les différentes étapes du processus de déshumanisation qu'il avait observé à Cologne et qui semble coïncider en tous points avec celui qu'il avait lui-même connu autrefois à Vienne. À la lente constitution d'une masse compacte par un « malaxage d'individus en une seule pâte en train de fermenter et de foment l'épiphanie [...] une pâte échauffée à en faire de petites

---

La manière dont Rezzori en rend compte et dont il établit une comparaison avec mars 1938 illustre selon nous la marge de progression et le pouvoir que lui a offert l'écriture autobiographique où il a engagé sa voix d'*Epochenschlepper*.

bulles<sup>1246</sup> » succède le spectacle apocalyptique de personnes brillant « à vous étourdir les sens<sup>1247</sup> », qui, ayant cédé à leurs pulsions les plus viles, avaient fait preuve de démesure et renvoyé l'image d'un ensemble menaçant :

L'angoisse me nouait la gorge quand je voyais les carnavaliers en rut lancer leur brame à leurs figures fétiches : serrés les uns contre les autres autour de longues tables, flanc à flanc, dos à dos, à boire de la bière et à écouter une assourdissante musique de fanfare<sup>1248</sup>.

Dans un état proche de la transe qui culminait dans les diverses réjouissances organisées par les carnavaliers systématiquement avec l'apparition du Prince et de sa cour<sup>1249</sup>, ils assouvissaient au sein de la masse le besoin irrésistible de se s'extraire des limites, mais aussi des responsabilités de leur moi. Comme il l'avait déjà perçu au milieu des Viennois en mars 1938, Rezzori considère de manière désabusée cet instinct grégaire comme inhérent à la condition humaine :

Je haïssais chez eux quelque chose auquel ils ne pouvaient rien : leur disposition à l'abandon. La pulsion du JE à devenir un NOUS. [...] Le désir lubrique de gens prétendument conscients de leur valeur [...], le désir de se perdre [...]. Ils y cherchaient (et y trouvaient) l'oubli d'eux-mêmes. Sans se poser de questions, ils s'abandonnaient inconsciemment [...]<sup>1250</sup>.

Bien que l'événement relève d'une mise en scène et qu'il demeure sans conséquence, il s'avère alarmant. Le désir de puissance qui mine les individus et qu'ils sont incapables de satisfaire dans leur solitude synonyme d'une vulnérabilité indépassable face aux menaces du monde extérieur dont ils craignent l'altérité est tel qu'ils mettent tout en œuvre pour suspendre de leur propre chef l'ordre établi et s'émanciper de « leur MOI prisonnier de la réalité, acculé à [une] réalité<sup>1251</sup> » dont ils déplorent l'incohérence et le vide. Ils recourent au stratagème d'une fiction dont ils ont pleinement conscience pour s'aveugler eux-mêmes et se donner l'illusion de détenir un réel pouvoir grâce au spectacle d'une communion

<sup>1246</sup> MV, p. 277. GG, p. 177: *die Verknetung von einzelnen zu einem Teig im Entgegengären, Entgegengieren der Epiphanie [...] ein Menschenteig angehitzt zu blasentreibender Gärung.*

<sup>1247</sup> MV, p. 295. GG, p. 189: *besinnungsraubend.*

<sup>1248</sup> MV, p. 277. GG, p. 177: *Bangnis schnürte mir die Kehle zu, wenn ich erleben musste, wie die Karnevalsbegeisterten ihren Fetischfiguren entgegenbrunsten: Dicht aneinandergedrängt an langen Biertischen, Flanke an Flanke, Rücken an Rücken bei tosender Blechmusik.*

<sup>1249</sup> Leur entrée en scène était soigneusement orchestrée. Elle mettait un terme à une longue attente destinée à renforcer la tension générale. L'arrivée du Prince, symbole de l'autorité à laquelle tous acceptaient de se soumettre pour se déresponsabiliser, correspondait au moment de la décharge que décrit E. Canetti dans *Masse et puissance*. L'assistance vivait cette arrivée comme une véritable délivrance.

<sup>1250</sup> MV, p. 278-279. GG, p. 178-179: *Ich hasste an ihnen etwas, wofür sie nichts konnten: ihre Hingabebereitschaft. Das Drängen vom ICH zum WIR. [...] Das brünstige Verlangen vermeintlich Selbstbewusster [...], sich aufzugeben und zu verlieren. [...] Darin suchten (und fanden) sie Selbstvergessen. Sie gaben sich hin fraglos und bedingungslos [...].*

<sup>1251</sup> MV, p. 330. GG, p. 210: *vereinzelt ins wirklichkeitsbefangene, wirklichkeitsgebannte ICH.*

factice et limitée au temps de la fête. Alors que la réaction des Viennois en mars 1938 avait été provoquée par un événement concret incontrôlable, les carnavaliers de Cologne créent quant à eux de toutes pièces une telle célébration chaque année. Autrement dit, ils organisent à intervalles réguliers un phénomène qui les dépossède de leurs facultés rationnelles et critiques. Pour Rezzori, leur disposition à fuir le réel et à courir le risque d'une régression, c'est-à-dire d'une déshumanisation humiliante traduit finalement leur incapacité, voire leur refus de cultiver une force de résistance contre d'autres formes concrètes de dépersonnalisation susceptibles d'entraîner définitivement leur anonymat et leur impuissance.

S'il est conscient de ne pas pouvoir annuler cette tendance, Rezzori se rebelle tout de même en la dénonçant, afin que ses contemporains restent vigilants et ne retombent pas sans cesse dans les mêmes travers. Ce faisant, il franchit le dernier cap lui permettant de devenir un véritable *Epochenverschlepper*. En effet, il envisage avec lucidité le monde, après avoir été renvoyé à une expérience du passé synonyme de césure dans la mesure où il parvient à analyser, donc à objectiver les événements du présent et ainsi à ne plus les subir passivement grâce à ce mouvement de balancier qu'il entretient lui-même entre passé et présent et dont découle une tension qui continue d'aiguiser sa conscience historique. Il atteint ainsi sa réalité d'*Epochenverschlepper* qui s'avère bien être le « point de jonction du passé et du présent dans lequel celui-ci continue d'agir<sup>1252</sup> ». En d'autres termes, l'autobiographe réussit le défi qui consiste à s'inscrire dans un espace où il peut répondre de manière souveraine de la « simultanéité de tous les événements dans le présent<sup>1253</sup> » en usant de sa force critique, garante de son individualité, en dépit des épreuves endurées, et donc d'une dynamique légitime qui le libère à la fois du poids initialement douloureux de son passé et de ses fêlures et de l'incohérence et du vide du présent. Il tire finalement sa souveraineté de sa position d'équilibriste ironique désireux de « [prendre] passionnément part à la réalité, tout en lui restant au fond soustrait »

### **V. 3. B. 2. c. Une autocritique libératrice : l'autobiographie, tribunal de la conscience**

On comprend que la réflexion lucide que Rezzori a menée dans *Murmures d'un vieillard* constitue une condition indispensable à l'aboutissement de sa double quête identitaire et littéraire. Il s'agissait d'y élaborer une stratégie susceptible de l'aider à affronter l'Histoire

<sup>1252</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Préface à Sur mes traces*, in SmT, p. 7-10, ici p. 9.

<sup>1253</sup> MV, p. 306. GG, p. 196: *Die Gleichzeitigkeit alles Geschehens in der Gegenwart*.

et sa force de destruction dans le passé et dans le présent parce qu'elle constitue un obstacle à l'émergence d'un sens pour son parcours éclaté et hétérogène. Il le ressaisit enfin en tant que réalité plurielle et discontinue grâce à la stratégie mémorielle de l'*Epochenverschleppung* qu'il y fait aboutir, en dépassant le stade paralysant de la fictionnalisation de l'Histoire et de soi qu'il avait encore pratiquée dans *La mort de mon frère Abel* où il n'avait pas engagé ouvertement son « je ». Conscient de ne maîtriser ni le cours des événements ni sa réaction face au chaos du réel, Rezzori en vient à briser le schéma monologique que J. Olney, dans une perspective idéaliste du sujet, estime caractéristique du genre autobiographique. Pour l'auteur, il convient de s'exposer aux incohérences de l'Histoire pour envisager et espérer dépasser celles de son moi.

Mis au défi d'être sincère avec autrui et d'éviter toute forme d'autocomplaisance, l'autobiographe trouve le courage de transformer l'espace autobiographique en une sorte de tribunal de sa conscience grâce au détachement lucide que lui confère son identité d'*Epochenverschlepper*. Il retire des bénéfices considérables de ce travail exigeant qui le contraint à jeter un regard intransigeant sur son moi, après avoir passé au crible les mécanismes de l'éclatement du réel responsable de son décentrement. En effet, l'autobiographe parvient non seulement à tourner en dérision le jeune homme aveugle<sup>1254</sup> et désengagé qu'il avait été lors de l'*Anschluss* et à admettre ainsi ses manquements, mais aussi à reconnaître la part d'indicible que conservera à tout jamais ce point de basculement :

J'ai décrit dans les livres mentionnés plus haut l'agitation qui accompagne la nuit de Walpurgis de ces fiançailles à la lueur vacillante du flambeau. Également mon réveil, le lendemain matin. Décrit de manière insuffisante. Aujourd'hui encore, cinquante-quatre ans après, je cherche l'expression convaincante pour ce qui m'est arrivé cette nuit-là [...]. Je n'arrive pas à le formuler mieux que par une affirmation peu digne de foi et impossible à prouver. Qui se résume à ceci : je m'étais couché à l'aube, l'esprit échauffé, épuisé, la cervelle bouillonnante d'images apocalyptiques et le cœur broyé par les sentiments les plus contradictoires, pour me réveiller sur une autre planète. Le monde d'hier n'était plus. [...] Et comment voulez-vous que quelqu'un me croie<sup>1255</sup>.

<sup>1254</sup> C'est notamment le cas lorsque Rezzori qualifie le jeune homme qu'il était en mars 1918 de « poupon de vingt-quatre » ans dont l'innocence ainsi mise en abyme apparaît douteuse. MV, p. 245. GG, p. 157: *ein Wickelkind von vierundzwanzig Jahren*.

<sup>1255</sup> MV, p. 247. GG, p. 157-158: *Das walpurgisnächliche Treiben dieser Vermählung im Geflakker der Fackeln habe ich in den oben erwähnten Büchern beschrieben. Auch mein Erwachen am Morgen danach. Unzulänglich beschrieben. Heute noch R nach vierundfünfzig Jahren R suche ich nach dem überzeugenden Ausdruck für das, was in jener Nacht (...) geschehen ist. Was zu sagen mir nicht besser gelingt als mit einer ungläubwürdigen und mit nichts zu belegenden Behauptung. Schlichthin dies: Ich legte mich bei Morgengrauen erhitzt, erschöpft, den Schädel kochend von apokalyptischen Bildern und das Gemüt zermahlen von den widersprüchlichsten Gefühlen nieder und erwachte auf einem anderen Gestirn. Die Welt von gestern war nicht mehr. [...] Und das soll mir einer glauben. Cette impuissance constitue d'ailleurs une sorte de leitmotiv dans *Murmures d'un vieillard* où l'auteur affirme aussi : « De fait, j'ai largement exploité dans plus d'un livre les événements de ce jour glacial, au ciel bleu cristallin, et pourtant sombre, de l'Histoire*

Rezzori en termine avec les faux-fuyants dont il s'était commis dans *La mort de mon frère Abel*, en se réfugiant derrière le masque d'un hétéronyme pour avouer à demi-mot une ignorance qu'il n'assumait pas et qui était en partie feinte. Au lieu de fuir la vérité, il l'affronte dans le deuxième volet de son triptyque autobiographique, ce qui lui permet de reprendre d'une certaine manière la main. Ce n'était pas le cas dans le roman de 1976 où la répétition obsédante de l'image de l'*Anschluss* construite sur une série d'éléments invariables donnait encore l'impression d'une stagnation indépassable.

S'il ne perce pas entièrement le sens de l'*Anschluss*, dont la violence et les répercussions échappent à l'entendement, Rezzori rebondit dans le présent, en détectant dans diverses situations des échos du passé. Par conséquent, sa victoire consiste en la tentative de dire et d'écrire l'indicible, signe de son refus de se laisser réduire au silence et submerger par cette césure, ainsi qu'en un apprentissage de la vigilance et de la critique intransigeante. Ces deux éléments lui insufflent une dynamique qui lui avait fait défaut en mars 1938. Aussi cette énergie redoublée du reste par la colère qu'il éprouve face à la répétition du même<sup>1256</sup> permet-elle à l'*Epochenverschlepper* lucide et combattif de transcender la menace d'une indolence et d'un pessimisme radical que contient l'épreuve du décentrement. Elle l'amène à transformer sa deuxième pièce autobiographique, dont le titre *Murmures d'un vieillard* traduit l'ironie salvatrice d'un homme et d'un écrivain ayant effectué son autocritique en une profession de foi légitime en son moi. La prise en compte de l'Histoire a servi de ressort à un retour critique sur soi que l'auteur commute en un retour à soi, après avoir défié la négativité du monde et ses propres fêlures d'être décentré qui a enfin gagné le droit de revendiquer sa pluralité :

Qui j'étais, je ne le savais que trop bien. Je connaissais chacune de mes identités qui s'étaient détachées de mon passé comme des écailles. (Comme ne peut les connaître qu'un écrivain qui, toute sa vie, y a consacré son écriture.) Un nombriliste sans indulgence. [...] Je portais en moi mes différentes images qui me pesaient assez déjà. Je ne me laissais pas prendre à mon propre piège en me disant que je ne leur correspondais qu'aux yeux des autres et que je

---

mondiale (*La mort de mon frère Abel, Mémoires d'un antisémite*). Pas avec l'intention de faire de la littérature populaire, mais parce qu'à l'époque quelque chose s'est passé en moi dont je ne suis toujours pas venu à bout aujourd'hui ». MV, 245. GG, p. 156: *In der Tat habe ich aus den Geschehnissen jenes eisig glasklar himmelblauen, jedoch weltgeschichtlich finsternen Tages in mehr als einem Buch („Tod meines Bruders Abel“, „Denkwürdigkeiten eines Antisemiten“) saftig Kapital geschlagen. Allerdings nicht in popliterarischer Absicht, sondern weil sich damals mit mir (in mir) etwas zugetragen hat, womit ich bis heute nicht fertig geworden bin.*

<sup>1256</sup> Rezzori souligne la vivacité de sa colère qu'entretient la survenue de phénomènes qui confirment à chaque fois la relativité et l'impuissance des individus : « Pourquoi je n'arrive pas à m'y résoudre sans me plaindre ? Je suis un vieil homme. J'ai presque traversé un siècle entier ». MV, p. 255. GG, p. 163: *Warum gelingt's mir nicht, mich klaglos darin zu fügen. Ich bin ein alter Mann. Ich habe bald den Ablauf eines Jahrhunderts erlebt.*

n'étais plus non plus celui que j'avais été, dix, vingt, trente ans auparavant (et avant, après, dans l'intervalle). J'étais tout cela, dans une terrifiante simultanéité. J'habitais tous mes personnages dans un temps omniprésent<sup>1257</sup>.

Les efforts que Rezzori a fournis dans ce second texte autobiographique qu'il a conçu comme une sorte de règlement de comptes avec soi<sup>1258</sup> l'autorisent à percevoir et à définir la réalité de son moi dans ses contradictions. Aussi peut-il enfin mesurer et accepter ses déchirures :

La Jérusalem dorée avait surgi d'une décision jubilatoire : si j'étais ce que j'étais, je voulais l'être à l'avenir d'autant plus crûment et intensément. En littérature comme dans l'existence<sup>1259</sup>.

L'enthousiasme qu'il ressent au terme de cet examen aussi douloureux qu'exaltant est tel que Rezzori se sent renaître, comme si l'espace autobiographique érigé en autocritique l'avait en un sens fait émerger : « J'étais à nouveau dans le monde. J'étais à nouveau de ce monde<sup>1260</sup> ».

### V. 3. C. *Sur mes traces* : l'espace autobiographique comme point d'ancrage

#### V. 3. C. 1. Les conditions d'écriture : la mort pour horizon

Rezzori s'était refusé à se pencher sur l'ensemble de son parcours dans *Neiges d'antan* et dans *Murmures d'un vieillard*. Son objectif était clair : témoigner à la fois de la pluralité de son moi à travers un processus de diffraction du « je » dans les autres et de la nécessité qui en résultait pour lui de mettre en pratique le concept d'*Epochenverschleppung* destiné à assumer le foisonnement de sa ligne de vie et la fragmentation de sa temporalité d'être décentré. La remise en cause des modalités de l'écriture autobiographique qu'il avait déjà

---

<sup>1257</sup> MV, p. 359-360. GG, p. 230-231: *Wer ich war, wusste ich nur zu gut. Ich kannte jedes einzelne der abgeschuppten Ichs meiner Vergangenheit. (Wie nur je ein Schreiber, der sich sein Leben lang schreibend damit abgegeben hat). Nachsichtsloser Nabelbeschauer. [...] Ich hatte meine verschiedenen Images in mir und trug schwer genug an ihnen. Ich ging mir nicht selber auf den Leim, wenn ich mir sagte, dass ich das ja doch nur in den Augen anderer war und auch nicht mehr war, was ich vor zehn, vor zwanzig, dreißig und mehr Jahren (und vorher und danach und dazwischen) gewesen war. Ich war in fürchterlicher Gleichzeitigkeit. Ich war in allen meinen Gestalten in der allgegenwärtigen Zeit.*

<sup>1258</sup> Le sous-titre « un compte rendu » [*Rechenschaftsbericht*] de *Murmures d'un vieillard* l'annonce d'ailleurs clairement.

<sup>1259</sup> MV, p. 361. GG, p. 232: *Hervorgerufen war das Goldene Jerusalem durch einen jubelnden Beschluss in mir: Wenn ich war, was ich war, so wollte ich das fürderhin nur um so dichter und deftiger sein. Literarisch sowohl wie existentiell.*

<sup>1260</sup> MV, p. 362. GG, p. 232: *Ich war wieder in der Welt. Ich war wieder von der Welt.*

entamée, comme nous l'avons souligné, dans *La mort de mon frère Abel*, s'était imposée à lui comme une évidence pour rendre compte d'une identité elle-même décousue.

Dans cette perspective, le dernier volet de son triptyque autobiographique qu'il livra sept ans après *Neiges d'antan* et quatre ans après *Murmures d'un vieillard* pourrait de prime abord susciter l'étonnement du lecteur et sonner comme une provocation de la part d'un écrivain qui s'était plu à morceler sa voix la plus intime pour témoigner du morcellement de son identité. En effet, *Sur mes traces* présente les critères d'une autobiographie conventionnelle que revendiquent principalement les tenants d'une approche herméneutique de ce genre et dont l'auteur avait suggéré dans ses deux productions précédentes le caractère obsolète eu égard à ses déchirements identitaires. L'auteur s'y astreint à dérouler toute la trame de son existence, de ses origines en Bucovine à sa retraite paisible et idyllique en Italie, en passant par les épreuves de l'*Anschluss* et du procès de Nuremberg, sans oublier les interludes qu'il avait vécus en France et aux États-Unis, donc à proposer une narration rétrospective obéissant strictement à un schéma linéaire, après avoir mis en exergue ses fêlures et son malaise dans *Neiges d'antan* et *Murmures d'un vieillard*. Dans l'ultime pièce de son œuvre autobiographique référentielle Rezzori, parvient donc à rassembler et à organiser en un tout cohérent les souvenirs qu'il a gardés des événements clés qui l'avaient déstabilisé dans un récit qui apparaît consciemment dirigé.

Le premier élément qu'il faut prendre en considération pour interroger et éclairer la parfaite maîtrise du geste autobiographique au terme de son parcours scripturaire et sa signification, voire sa légitimité, nous est fourni par les conditions d'écriture.

Malade depuis plusieurs années, l'auteur âgé devine que l'horizon de la mort se profile désormais<sup>1261</sup>. Symbole d'une négativité absolue, cette échéance inéluctable constituant un leitmotiv dans l'écriture de l'intime<sup>1262</sup> bouleverse un être qui s'est attaché durant tout son parcours à observer et à disséquer les forces de destruction qui animent le monde et qu'il a tenté de combattre en se posant en témoin de l'Histoire grâce à l'écriture de soi garante de l'affirmation d'une voix individuelle. Face à l'approche de cette ultime gradation d'une négativité qui l'avait jusqu'alors galvanisé, l'obligeant à poursuivre dans et par l'écriture sa quête identitaire, Rezzori comprend l'urgence de saisir la dernière occasion qui s'offrait

---

<sup>1261</sup> De fait, Rezzori livra *Sur mes traces* six mois à peine avant sa disparition.

<sup>1262</sup> S. Hubier affirme que les autobiographies illustrent « le rapport étroit de l'écriture au deuil et à un trépas que l'on sait inévitable ».

**HUBIER, Sébastien**, *Littératures intimes*, op. cit., p. 78.

à lui pour clore son questionnement<sup>1263</sup>. S'il finit par adopter le registre de la pure confession qu'il avait considéré avec une certaine réserve au moment de composer *Neiges d'antan*<sup>1264</sup> et auquel il n'avait souscrit que partiellement dans *Murmures d'un vieillard* où il entendait répondre en premier lieu de son positionnement suspect lors de cet *Urerlebnis* qu'avait été l'*Anschluss* pour lui ainsi que de la manière dont il l'a intégré dans l'histoire de sa vie, c'est parce qu'il y décèle la possibilité de relever un dernier défi. Il lui faut accepter un face-à-face sans complaisance avec soi pour redoubler jusqu'au bout la lucidité qu'il s'était efforcé d'aiguiser au fil de son enquête et pour établir s'il s'est montré digne du statut d'*Epochenverschlepper* censé lui permettre d'accomplir la mission qu'il s'était fixée : accepter de ne percevoir la cohérence de son « moi » que dans sa pluralité et la revendiquer pour braver le processus d'effacement.

On pourra en conclure que Rezzori n'a pas abordé le geste récurrent dans le genre autobiographique qui consiste à « consulter [la mort] pour connaître le sens de sa propre vie<sup>1265</sup> » comme une simple convention, ni comme une posture. Au contraire, la résolution de son positionnement dans le monde et de sa problématique identitaire dépendait de sa capacité à affronter toutes les fêlures qui l'avaient lésé durant sa vie dans le cadre d'une autobiographie qui fût l'expression désormais maîtrisée de son décentrement et de la part de négativité indépassable que renfermait son moi.

### V. 3. C. 2. La légitimité de la forme

Après avoir transformé l'espace autobiographique en une sorte de laboratoire pour qu'il sous-tende son enquête identitaire et l'avoir élargi de la sorte en de multiples ramifications, Rezzori ne laisse plus l'écriture lui échapper dans *Sur mes traces* dont le mouvement s'avère transparent.

L'auteur y réalise un tour de force qui annule toute interprétation de son livre comme une provocation, voire comme un contre-sens de la part d'un être désorienté qui s'était

---

<sup>1263</sup> Ce sentiment d'urgence confirme notre hypothèse de lecture qui consistait à poser l'absence de programme poétologique en 1989. Loin d'être harmonieux et parfaitement contrôlé, c'est-à-dire prémédité et préparé, le cheminement autobiographique de l'auteur s'avère sinueux et semble tenir parfois à des circonstances particulières que l'auteur lui-même ne maîtrisait pas.

<sup>1264</sup> En 1989, le sous-titre de *Neiges d'antan*, *Études de portraits pour une autobiographie que je n'écrirai jamais, également : essai narratif en vue d'un roman de formation jamais écrit non plus [Portraitstudien zu einer Autobiographie, die ich nie schreiben werde; auch: Versuch der Erzählweise eines gleicherweise nie geschriebenen Bildungsromans]* traduisait encore la réserve de l'auteur par rapport à l'autobiographie référentielle comme lieu d'un aveu.

<sup>1265</sup> HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes*, op. cit., p. 79.

jusqu'alors acharné à répéter ses déchirures en s'interdisant toute tentative de ressaisie globale de son moi. En effet, l'unité qu'arbore le dernier volet de son triptyque naît non pas de la transfiguration des drames et des pertes que le sujet a vécus en un tout cohérent, mais dans le choix délibéré de Rezzori de les décrire avec intransigeance<sup>1266</sup> les uns après les autres et d'en révéler les dangers et les conséquence néfastes (comme le doute, l'inconstance, l'errance) qui annulent d'emblée toute possibilité d'en dégager un sens évident que l'autobiographe est censé faire advenir pour les partisans d'une conception idéaliste de l'individu. Autrement dit, Rezzori ne tend pas à faire reposer le récit de sa vie sur des enchaînements *a priori* nécessaires, mais sur la mise en relief du principe de dislocation qui a caractérisé chacune des séquences de son histoire personnelle. S'il met ces dernières bout à bout, c'est dans le seul but de prouver sur un mode pour ainsi dire ironique d'une part qu'elles ne s'emboîtaient pas, tant elles avaient été marquées du sceau de l'instabilité et de l'éclatement et lui avaient invariablement échappé, quand elles s'étaient produites, et d'autre part qu'il assume l'ordre de parade de son autobiographie de vieillesse, c'est-à-dire le caractère factice de sa structure qu'il lui fallait paradoxalement atteindre pour envisager la réalité disparate de son moi. L'unité de façade devait ainsi servir de révélateur à sa multiplicité.

Aussi ne faut-il pas lire dans une telle tentative un signe de présomption de la part de Rezzori, mais celui de sa conscience de jouer son ultime va-tout. Comme auparavant il s'était obligé à diffracter son moi par différents procédés dans *Neiges d'antan* et dans *Murmures d'un vieillard*, il n'a plus d'autre choix que d'envisager désormais la globalité de son parcours en mettant en regard dans ce récit final toutes les composantes et toutes les hypothèses de soi qu'il avait fait apparaître et examinées sans autocomplaisance dans les étapes précédentes de son voyages jusqu'à soi. *Sur mes traces* devient de la sorte l'espace d'un retour à soi cohérent et légitime dans la mesure où l'autobiographe les y fait enfin toutes dialoguer avec lucidité, tout en continuant de souligner la relativité des fragments de son moi qu'il avait déjà fait émerger précédemment dans une perspective critique. Par un assemblage qui n'abolit donc nullement ses lignes de fracture, l'auteur est en mesure et en droit de revendiquer la pluralité de son « je » qu'il avait commencé à mesurer au cours de l'exploration de quelques pans symboliques de sa vie dans *Neiges d'antan* et dans *Murmures d'un vieillard* et dont il achève ainsi de prendre pleinement conscience. Ce

---

<sup>1266</sup> Nous avons pu l'observer lors de notre examen des images que Rezzori décline de l'*Anschluss* et de Nuremberg.

dernier texte constitue la « pièce maîtresse<sup>1267</sup> » de l'œuvre autobiographique de Rezzori parce qu'elle consacre un sujet qui parvient à assumer sa réalité hétérogène et ses déchirements grâce à l'écriture sans cesse renouvelée et finalement maîtrisée de sa négativité : elle lui insuffle jusqu'au bout un souffle et une dynamique qui l'aident à résister contre toutes les menaces d'effacement.

### V. 3. C. 3. Un lieu de mémoire : des traces indélébiles

Comme Rezzori procède à un retour intransigeant sur son parcours et répond de manière souveraine de la part de négativité de son essence, il aspire à préserver la réalité de son « je » qu'il s'est efforcé de cerner et de reconquérir. Pour ce faire, il lui faut ériger la dernière pièce de son triptyque autobiographique en un lieu de mémoire qui couronne en quelque sorte sa stratégie de résistance. Après avoir été condamné à l'errance et perdu plusieurs espaces-temps qui avaient forgé les diverses strates de son moi, Rezzori s'approprie l'espace autobiographique qui lui sert de refuge contre le temps qui passe, contre les attaques de l'Histoire, contre la confusion du présent et contre la mort parce qu'il grave des traces indélébiles dans cet espace décalé qu'il a réinventé. S'il ne prétend pas contrecarrer activement les forces de destruction qu'exerce le monde extérieur, l'autobiographe-*Epochenverschlepper* exprime sa voix individuelle qui recoupe tous les fragments de son « je » à l'intérieur d'un texte chargé à tout jamais de transmettre et de conserver la mémoire de réalités disparues ou appelées à disparaître.

Rezzori avait entamé cette lutte symbolique dans *Neiges d'antan* en le rédigeant en hommage à ses proches que l'Histoire avait fragilisés, puis arrachés au monde. L'autobiographie qui met le sujet écrivain en position de restaurer un dialogue avec des êtres chers qui sont morts et que tous semblent avoir oubliés revêt ainsi une « fonction réparatrice<sup>1268</sup> » : Rezzori prend sa revanche sur la réalité en suspendant de son propre chef le temps synonyme d'effacement et de ruptures dans l'espace qu'il a créé et retire de sa capacité à renouer avec une partie de lui-même qui avait disparu en même temps que ces symboles du monde d'avant une paix<sup>1269</sup> que le présent lui refuse.

<sup>1267</sup> LAJARRIGE, Jacques, *Préface à Sur mes traces*, in SmT, p. 7.

<sup>1268</sup> GASPARINI, Philippe, *Est-il je ?*, op. cit., p. 270.

<sup>1269</sup> Dans *La mort de mon frère Abel*, l'hétéronyme de Rezzori qui est obsédé par le souvenir de ses proches disparus éprouve même un sentiment de toute-puissance en convoquant dans ses productions littéraires les défunts qu'il estime ainsi ramener à la vie : « Nous avons, nous autres, le pouvoir de les arracher à leur existence d'ombres dans le *no man's land* du temps pour les [les disparus] rappeler à la vie, les ramener dans

Toutefois, l'auteur dépasse le stade de la recherche d'un apaisement personnel dans *Sur mes traces* où il entend remplir pleinement son rôle de témoin et d'écrivain de l'Histoire en cultivant désormais la mémoire de victimes innocentes de la barbarie et de l'arbitraire. En effet, il y rend un vibrant hommage aux Juifs viennois réduits à l'impuissance, à la marginalité et à la mort dans la période noire qu'ont constitué les années 1938-1945. Alors qu'il avait assisté en spectateur détaché à leur exclusion et ne s'était pas porté à leur secours, malgré les liens privilégiés qu'il avait développés avec des êtres qui furent humiliés et qui perdirent brutalement le contrôle de leur existence, Rezzori, conscient de ses manquements, se sert de l'écriture autobiographique pour célébrer la richesse de la réalité que ces derniers avaient incarnée et dont la perte entraîna un appauvrissement, voire une désubstantialisation du monde :

À rebours de l'esprit du temps qui régnait en maître, ils avaient, eux les Juifs, fait naître d'une bourgeoisie décrépie une société libre, tolérante, hautement développée, artistique et cosmopolite. Vienne s'était épanouie, dans les années 30, digne héritière de la période charnière entre les deux siècles et des années 20 à Berlin. Ce que l'Europe avait su produire de mieux l'avait été sous l'impulsion et l'administration des Juifs<sup>1270</sup>.

Aussi est-ce dans l'espace du texte autobiographique transformé avec lucidité et sagesse par Rezzori en un réceptacle de forces vives et de valeurs humanistes que la vie peut et doit s'enraciner et défier ainsi fièrement la négativité du présent :

En tout cas, peut-être en restera-t-il, un instant encore, ne serait-ce qu'une trace dans l'encre imprimée sur le papier, avant qu'elle aussi ne jaunisse<sup>1271</sup>.

---

le présent et les matérialiser dans l'élément magique de l'écriture. Vous voyez : je n'ai qu'à écrire quelques centaines de caractères sur cette feuille de papier, avec ma plume, mon stylo à bille ou les touches de ma machine à écrire, et Oncle Ferdinand [...] revit devant nous ». A, p. 303-304. A, p. 253: *Unsereiner hat die Macht, sie aus ihrem Schattendasein im Niemandsland der Zeit in lebendigste Gegenwartigkeit zu rufen und sie zu materialisieren im Zauberelement der Schrift. Sehen Sie her: Ich brauch lediglich mit meiner Feder, meinem Kugelschreiber, den Tasten meiner Schreibmaschine einige Hundert Buchstaben auf dieses Stück Papier zu setzen, und Onkel Ferdinand [...]lebt vor uns.*

<sup>1270</sup> SmT, p. 146. MaS, p. 173: *Wider den herrschenden Zeitgeist hatten sie, die Juden, aus einem dekrepiden Bürgertum eine freie, tolerante, künstlerisch höchst entwickelte und kosmopolitische Gesellschaft entstehen lassen. Wien hatte geblüht in den Dreißigern, würdiger Erbe der Jahrhundertwende und der Zwanziger in Berlin. Was Europa vom Besten hervorzubringen vermocht hatte, war von den Juden gefördert und verwaltet worden.*

<sup>1271</sup> MV, p. 395. GG, p. 254: *Immerhin bleibt vielleicht sogar davon für eine Weile noch eine Spur in Druckerschwärze auf Papier, bis auch das vergilbt.*

## CONCLUSION

« Écrire, c'est ma vie<sup>1272</sup> », telle est la conclusion que formule Rezzori dans *Murmures d'un vieillard*. Elle résonne comme une double profession de foi : foi dans les mots et foi dans son propre « je » que l'écriture vient reconforter et conforter au terme d'un long parcours semé d'obstacles qu'il lui a fallu surmonter avec patience, ironie et courage.

De fait, l'itinéraire qu'a suivi l'auteur est empreint d'une négativité consécutive aux crises géopolitiques de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle dont il fut le témoin.

Durant son enfance passée en Bucovine, l'ancienne possession de l'empire habsbourgeois disparu en 1918, il vécut un premier drame. Tant le déclassement social et politique que vécurent ses parents à l'instar des autres membres de la communauté germanophone dans une région placée sous la tutelle de la Roumanie que la percée des nationalismes et la progression de l'antisémitisme mirent à mal l'ordre établi. Ils furent les premiers signes annonciateurs d'un chaos qui atteindrait son apogée lors du second conflit mondial. Partagé entre son amour sincère pour la terre de ses origines et un scepticisme que lui dictaient ses modèles autrichiens, lesquels revendiquaient la supériorité culturelle et civilisationnelle du monde occidental, mais qui se trouvaient voués à une existence marginale à Czernowitz durant l'entre-deux-guerres, Rezzori développa un lien ambigu avec le monde de l'enfance que son départ définitif en 1936 fragilisa.

Débuta alors une longue période d'errance pour cet être déraciné que l'Histoire rattrapa brusquement en Autriche où il s'était installé avec le vague espoir d'y trouver le centre rassurant que ses parents lui avaient fait miroiter. La confusion de cet être déraciné redoubla lorsqu'il assista à l'*Anschluss* en mars 1938 sur la *Heldenplatz* au milieu d'une masse en liesse qui consentit à son assujettissement à Hitler. Si le jeune homme désinvolte s'avéra incapable de déchiffrer l'événement de manière rationnelle, il en devina néanmoins son caractère extraordinaire. Celui-ci constitua en effet une césure radicale dans la mesure où Rezzori, qui saisit intuitivement qu'il venait d'être amputé d'une partie de son passé et donc de lui-même, prit soudain conscience du pouvoir destructeur qu'exerçait l'Histoire et qui menaçait de le priver de toute liberté d'action. Fuir l'Autriche ne lui fut d'aucun secours. À Berlin où il demeura pratiquement jusqu'à la fin de la Seconde Guerre

---

<sup>1272</sup> MV, p. 26. GG, p. 14: *Mein Schreiben ist mein Leben*.

mondiale, il obtint la confirmation de la logique de destruction qu'avait engendrée l'*Anschluss*. Alors que les bombardements faisaient rage et plongeait la population affamée dans l'angoisse et l'incertitude, Rezzori mesura les enjeux d'un conflit qui disloqua le réel, le priva de toute substance et remit en cause les principes et les valeurs humanistes : il menaçait d'effacer les individus confrontés à la violence et à la barbarie.

Pas même le Procès de Nuremberg, censé effectuer un travail de mise en lumière des mécanismes responsables d'un tel drame, ne tint ses promesses parce qu'il avait lui aussi reposé sur un schéma dominants/dominés qui excluait toute confrontation lucide et constructive avec le passé, augmentant ainsi la défiance de Rezzori.

Dès lors que l'individu se trouve privé d'assise concrète dans un monde hétérogène et instable régi par la folie, l'ambition, la soif de puissance et l'arbitraire, il est condamné à faire l'expérience d'un décentrement. Pour l'auteur, ce dernier prend la forme d'une déterritorialisation, c'est-à-dire de l'impossibilité pour le sujet de s'inscrire dans quelque espace-temps dont les contours restent fluctuants. Privé d'attaches, l'individu s'avère extrêmement vulnérable. Le décentrement devient alors synonyme d'un délitement qui peut entraîner apathie, lassitude, repli sur soi, folie et pulsions morbides. D'un mot, le pessimisme de l'auteur transparaît dans la vision d'un monde éclaté où le sujet désorienté et fragilisé court le risque d'être effacé par des événements qui se produisent indépendamment de sa volonté, comme si le réel devenu chaotique et illogique s'était transformé en une fiction effrayante.

Pourtant, Rezzori refuse de céder à la tentation de l'inertie. Il envisage les écritures de soi comme un espace propice à une rébellion « contre l'existence grégaire [car] celui qui écrit le fait pour se libérer. Il le fait, même s'il reste vulgairement empêtré dans le troupeau. N'est libéré que celui qui sait danser. Plus quelqu'un écrit, plus il devient mon frère<sup>1273</sup> ». Elles l'amènent à imaginer et à accomplir une opération de résistance dont dépend son salut. De fait, il entreprend d'y réfléchir aux conditions qui s'offrent au sujet d'affirmer son identité d'être décentré et d'assumer dynamiquement la négativité caractéristique du présent en acceptant d'interroger avec intransigeance les déchirements que l'Histoire lui a infligés et les manquements dont il s'est rendu coupable par indifférence, par peur ou par lâcheté.

---

<sup>1273</sup> SmT, p. 300. MaS, p. 368: *Ich sehe andere Schriftsteller als Verbündete an [...], als Verbündete der Auflehnung gegen die Herdentier-Existenz. Wer schreibt, will sich befreien. Et tut's, auch wenn er dabei plattfüßig in der Herde steckenbleibt. Befreit wird, wer tanzen kann. Je besser einer schreibt, desto inniger ist er mein Bruder.*

Grâce à la singulière stratégie mémorielle de l'*Epochenverschleppung*, Rezzori réussit à discerner dans une sorte d'entre-deux les phénomènes d'échos entre passé et présent et à en déduire la multiplicité de son moi qui en découle directement et qu'il lui faut accepter et revendiquer.

Comme son moi est la somme de plusieurs réalités et qu'il est susceptible de continuer à se démultiplier dans un monde instable et incohérent, Rezzori se résout à renouveler les codes de l'écriture autobiographique qui ne saurait proposer l'image d'un sujet souverain et transparent. Au contraire, l'*Epochenverschlepper* doit poursuivre sa quête identitaire en se mettant en quête d'une écriture qui reflète la fragmentation et l'hybridité indépassables du moi.

Le processus de la diffraction de soi que l'auteur met en pratique tant dans l'autobiographie hypothétique que dans l'autobiographie référentielle lui permet de progresser dans sa double recherche identitaire et scripturaire. Il importe à Rezzori de transgresser les limites de l'individualité pour percevoir l'altérité à laquelle le monde décousu ne cesse de le confronter et dont procède par conséquent son identité plurielle.

Dans *La mort de mon frère Abel*, Rezzori commence par recourir à l'hétéronymie pour recomposer son moi. L'invention par l'autre n'est pas perçue comme une aliénation : elle traduit à l'inverse une tension entre identité et altérité.

Toutefois, le procédé de fictionnalisation dresse une barrière entre Rezzori et le monde qu'il comptait affronter et défier. Comme il ne peut se contenter d'hypothèses de soi qui renforcent son vertige identitaire, il finit par franchir le pas de l'écriture autobiographique référentielle qu'il élargit et dont il varie les ressorts. Il y engage enfin ouvertement son « je » sur lequel il porte un regard intransigeant. Sa force procède paradoxalement de sa détermination à dire et à redire ses blessures et ses contradictions, donc à aborder l'autobiographie comme l'écriture d'une négativité. En effet, Rezzori finit par l'assumer et la dépasser en rassemblant dans son autobiographie tous les fragments qui composent son moi et que ses textes figent, c'est-à-dire transforment en traces indélébiles qui assurent à l'auteur son triomphe sur le temps, la mort et toutes les forces de destruction à l'œuvre dans le monde. L'écriture de soi qu'il transforme en une écriture du décentrement et de la dispersion du sujet devient alors l'espace d'une rencontre et d'un dialogue de soi à soi.

## BIBLIOGRAPHIE

### ŒUVRES DE GREGOR VON REZZORI

#### 1. Corpus de travail (par ordre chronologique)

**REZZORI, Gregor von**, *Tagebuch* [1943]. Berlin, 22.04.1943-19.10.1943. (Unveröffentlicht).

**REZZORI, Gregor von**, *Ein Hermelin in Tschernopol. Ein maghrebinischer Roman* [1958]. Berlin, BvT Berliner Taschenbuch Verlag, 2004.

**REZZORI, Gregor von**, *Der Tod meines Bruders Abel* [1976]. Pössneck, Impressione Taschenbücher. 1. Auflage: C. Bertelsmann Verlag, München, 1976.

**REZZORI, Gregor von**, *Blumen im Schnee. Portraitstudien zu einer Autobiographie, die ich nie schreiben werde; oder auch: Versuch der Erzählweise eines gleicherweise nie geschriebenen Bildungsromans* [1989]. Aachen, Rimbaud Verlagsgesellschaft, 2004.

**REZZORI, Gregor von**, *Heimkehr nach Tschernopol* [1989], in *die horen. Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Herausgegeben von Kurt Morawietz. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159.

**REZZORI, Gregor von**, *Greisengemurmel* [1994]. *Ein Rechenschaftsbericht* [1994]. München, Btb, Bertelsmann Verlag, 1996. 2. Auflage.

**REZZORI, Gregor von**, *Mir auf der Spur* [1997]. München, Bertelsmann Verlag, 1997.

#### 2. Autres œuvres de Gregor von Rezzori (par ordre chronologique)

**REZZORI, Gregor von**, *Flamme, die sich verzehrt* [1940]. Berlin, Propyläen-Verlag, 1940.

**REZZORI, Gregor von**, *Rombachs einsame Jahre* [1942]. Berlin, Deutscher Verlag, 1942.

**REZZORI, Gregor von**, *Rose Manzani* [1944]. Berlin, Propyläen-Verlag, 1944.

**REZZORI, Gregor von**, *Maghrebinische Geschichten* [1953] 41. Auflage. Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2001.

**REZZORI, Gregor von**, *Oedipus siegt bei Stalingrad. Ein Kolportageroman* [1954]. Hamburg, Rowohlt, 1954.

**REZZORI, Gregor von**, *Männerfibel* [1955]. Hamburg, Rowohlt, 1955.

**REZZORI, Gregor von**, *Idiotenführer durch die deutsche Gesellschaft 1. Hochadel, Vorstoß in die gesellschaftliche Stratosphäre. Anleitungen zum Umgang mit allerhöchsten, höchsten und hohen Herrschaften* [1962]. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1962.

**REZZORI, Gregor von**, *Idiotenführer durch die deutsche Gesellschaft 2. Adel. Aus guten Kisten, und wenn möglich, noch besseren Ställen. Wertvolle Anleitungen zu Kenntnis und Verständnis der vorbildgebenden, tonangebenden sowie schlichthin angehenden Gesellschaftsschicht* [1962]. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1962.

**REZZORI, Gregor von**, *Greif zur Geige Frau Vergangenheit*. München, Bertelsmann, 1978.

**REZZORI, Gregor von**, *Denkwürdigkeiten eines Antisemiten* [1979]. Berlin, BvT Berliner Taschenbuch Verlag, 2004.

**REZZORI, Gregor von**, *Kurze Reise übern langen Weg* [1986]. *Eine Farce*. München, Bertelsmann, 1986.

**REZZORI, Gregor von**, *Der Schwan* [1994]. *Eine Erzählung*. München, Goldmann Verlag, 1994.

**REZZORI, Gregor von**, *Italien. Vaterland der Legenden, Mutterland der Mythen. Reisen durch die europäischen Vaterländer oder wie althergebrachte Gemeinplätze durch neue zu ersetzen sind* [1996]. München, Bertelsmann Verlag, 1996.

**REZZORI, Gregor von**, *Kain. Das letzte Manuskript* [2001]. München, Bertelsmann Verlag, 2001.

### 3. Œuvres de Rezzori traduites en français (suivant l'ordre de parution des œuvres en allemand)

**REZZORI, Gregor von**, *Histoires du pays du soleil couchant* [1953]. Traduit de l'allemand par Christian Richard. Paris, Salvy, 1994 pour l'édition française.

**REZZORI, Gregor von**, *Oedipe à Stalingrad* [1954]. Traduit de l'allemand par François Demet. Paris, Salvy, 1990 pour l'édition française.

**REZZORI, Gregor von**, *Une hermine à Tchernopol. Un roman du pays du soleil couchant* [1958]. Traduit de l'allemand par Catherine Mazellier-Lajarrige et Jacques Lajarrige, 2011 pour l'édition française. Paris, Éditions de l'Olivier, 2011.

**REZZORI, Gregor von**, *La mort de mon frère Abel* [1976]. Traduit de l'allemand par Christian Richard. Paris, Éditions Salvy, 1996 pour l'édition française.

**REZZORI, Gregor von**, *Mémoires d'un antisémite* [1979]. Paris, Éditions de l'Olivier, 2003. La présente édition reprend la traduction de Jan Dusay parue en 1990 sous le même titre aux Éditions L'Âge de l'Homme.

**REZZORI, Gregor von**, *Court voyage par de longs chemins* [1986]. Traduit de l'allemand par Christian, Richard. Paris, Salvy, 1994 pour l'édition française.

**REZZORI, Gregor von**, *Neiges d'antan* [1989]. Paris, Éditions de l'Olivier, 2004. La présente édition reprend la traduction de Jean-François Boutout parue en 1993 aux Éditions Salvy.

**REZZORI, Gregor von**, *Retour à Tchernopol*, in *Neiges d'antan* [1989]. Traduit de l'allemand par Jean-François Boutout. Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, p. 357-379. La présente édition reprend la traduction de Jean-François Boutout parue en 1993 aux Éditions Salvy.

**REZZORI, Gregor von**, *Le cygne. Récit* [1994]. Traduit de l'allemand par J. Lajarrige. Monaco, Éditions du Rocher, 2006 pour l'édition française.

**REZZORI, Gregor von**, *Murmures d'un vieillard* [1994]. Traduit de l'allemand par J. Lajarrige. Monaco, Éditions du Rocher, 2008 pour l'édition française.

**REZZORI, Gregor von**, *Sur mes traces. Mémoires* [1997]. Traduit de l'allemand par Pierre Deshusses Monaco, Éditions du Rocher, 2004 pour l'édition française.

## BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

### Études sur l'œuvre de Gregor von Rezzori

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, „Maghrebinien“ *Ř ein Gedächtnisort ex negativo*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca n°54. Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 11-24.

**GEISLER, Rolf**, *Gregor von Rezzoris Auskultierung des Daseins oder die Verwandlung von Faktenrealität in Bedeutungswirklichkeit*, in **KÖPF, Gerhard** (Hg.), *Gregor von Rezzori. Essays, Anmerkungen und Erinnerungen*. Oberhausen, Verlag Karl Maria Laufen, 1999, p. 227-246.

**GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*. New York, Cadmen House, 2004.

**JASTAL, Katarzyna**, *Bukowiner nationale Spielarten und Gregor von Rezzori*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca n°54. Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 91-106.

**JASTAL, Katarzyna**, *Erzählte Zeiträume; Kindheitserinnerungen aus den Randgebieten der Habsburgermonarchie von Manès Sperber, Elias Canetti und Gregor von Rezzori*. Kraków, Aureus-Verlag, 1998.

**KESTING, Hanjo**, *Die Epiphanie des Balkans*. Ein Gespräch mit Gregor von Rezzori, in *die horen, Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Herausgegeben von Kurt Morawietz. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159, p. 19-33.

**KÖPF, Gerhard** (Hg.), *Gregor von Rezzori. Essays, Anmerkungen und Erinnerungen*. Oberhausen, Verlag Karl Maria Laufen, 1999.

**LAJARRIGE, Jacques**, *Des déchirements de l'enfance à l'écriture. L'épisode de la main dans Der Schwan de Gregor von Rezzori*, in *Le déchirement. Formes et figures de la Zerrissenheit dans les lettres et la pensée allemandes*. Sous la direction de **Françoise Knopper** et **Alain Cozic**. Paris, L'Harmattan, 2006, p. 213-230.

**LAJARRIGE, Jacques**, „Der Tod meines Bruders Abel“: zwischen Heterobiographie und Automythographie. Drei Aperçus zu Gregor von Rezzori, in *Varia. Nouvelles recherches sur la littérature et la civilisation autrichiennes*. Études réunies par **Jacques Lajarrige** et **Paul Pasteur**. *Austriaca*, n° 60, 2006, p. 99-118.

**LAJARRIGE, Jacques**, „La morte di moi fratello Abele. Tra eterobiografia e automitografia“, in *Memoria e disincato. Attraverso la vita e l'opera di Gregor von Rezzori*. A cura di **Andrea Landolfi**. Macerata, Quodlibet, 2006, p. 71-88.

**LAJARRIGE, Jacques**, *Gregor von Rezzori. Austriaca n°54. Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002.

**LAJARRIGE, Jacques**, *Rezzori face à l'Histoire : Vienne, mars 1938*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca n°54. Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 163-184.

**LAJARRIGE, Jacques**, *Sur les pas de Valéry Larbaud. Le court voyage par de longs chemins de Gregor von Rezzori*, in *Passerelles et passeurs. Hommages à Gilbert Krebs et Hansgerd Schulte*. Paris, PIA, 2002.

**LAJARRIGE, Jacques**, *Préface à Sur mes traces*, in *Sur mes traces. Mémoires [1997]*. Traduit de l'allemand par Pierre Deshusses Monaco, Éditions du Rocher, 2004 pour l'édition française, p. 7-10.

**LANDOLFI, Andrea**, *Memoria e disincato. Attraverso la vita e l'opera di Gregor von Rezzori*. A cura di Andrea Landolfi. Macerata, Quodlibet, 2006.

**LANDOLFI, Andrea**, „In italiano e meglio“. *Gregor von Rezzoris italienische Sendung*. In: *Gregor von Rezzori. Austriaca n°54. Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 59-71.

**LANDOLFI, Andrea**, *Keine Autobiographie eines Schreibenden, sondern die Biographie seines Buches. Über Gregor von Rezzoris „Letztes Manuskript“*, in **REZZORI, Gregor von**, *Kain. Das letzte Manuskript [2001]*. München, Bertelsmann Verlag, 2001, *Nachwort*, p. 215-224.

**LE RIDER, Jacques**, *Mémoires d'un antisémite et Neiges d'antan de Gregor von Rezzori ou la démystification du mythe habsbourgeois*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. *Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 107-116.

**MAGRIS, Claudio**, *Ex Europa*. Ein Gespräch mit Gregor von Rezzori, in *die horen, Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Herausgegeben von Kurt Morawietz. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159, p. 34-39.

**MORAWIETZ, Kurt** (Hg.), *die horen. Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159.

**RAVY, Gilbert**, *Rezzori et la France*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. *Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 41-58.

**RINNER, Fridrun**, *Ein Mitteleuropäer auf Wanderschaft: Gregor von Rezzoris Autobiographie Mir auf der Spur im mitteleuropäischen Kontext*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. *Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 201-212.

**SCHEICHL, Sigurd Paul**, „*Das Leben spielt sich in Satiren ab*“. *Satirisches in Gregor von Rezzoris Hermelin in Tschernopol*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. *Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 73-90.

**SCHLICHT, Corinna**, *Epochenverschleppung im Kontext des Weiblichen*, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. *Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 25-40.

**SPINEI, Cristina**, *Über die Zentralität des Peripheren. Auf den Spuren von Gregor von Rezzori*. Berlin, Frank&Timme, 2011.

**WERNER, Klaus**, *Der törichte Geiger. Gregor Rezzoris literarische Anfänge*, in **MARKEL, Michael, MOTZAN, Peter** (Hg.), *Deutsche Literatur in Rumänien und das „Dritte Reich“: Vereinnahmung & Verstrickung & Ausgrenzung*. München, IKGS Verlag, 2003, p. 231-244.

**WESTPHAL, Bertrand**, *Czernowitz ou les limites de l'autobiographie*. Neiges d'antan de Gregor von Rezzori, in *Gregor von Rezzori. Austriaca* n°54. *Études réunies par J. Lajarrige*. Rouen, Presses de l'Université de Rouen. Cahiers Universitaires d'Information sur l'Autriche, 2002, p. 147-162.

**WIESEL, Elie**, *Krieg und Erinnerung. Klagelied für ein längst gestorbenes Europa*, in **MORAWIETZ, Kurt** (Hg.), *die horen. Zeitschrift für Literatur, Kunst und Kritik*. Hannover, 35. Jahrgang, 3. Quartal 1990, Ausgabe 159, p. 79-80.

## Études sur le contexte historique et civilisationnel

### 1. Études sur la Bucovine

#### 1. A. Études sur l'histoire de la Bucovine

**BOTUSANSKYJ, Vasyl, CAJKA, Halyna**, *Die Studenten der Universität Czernowitz zur Zeit der österreichisch-ungarischen Monarchie (1875-1918)*, in **LE RIDER Jacques, CSÁKY, Moritz, SOMMER, Monika** (Hg.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*. Innsbruck, Studien Verlag, 2002, p. 135-146.

**BRAUN, Helmut**, *Czernowitz: die Geschichte einer untergegangenen Kulturmetropole*. Berlin, Links, 2005.

**COLIN, Amy**, *Einleitung*, in **COLIN Amy**, (Hg.), *Versunkene Dichtung der Bukowina: eine Anthologie deutschsprachiger Lyrik*. München, Fink, 1994.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'une histoire politique et culturelle*. Paris, Centre d'études et Institut d'études slaves, 2004.

**CORDON, Cécile**, *An den Zeiten Ränder: Czernowitz und die Bukowina; Geschichte, Literatur, Verfolgung, Exil*. Wien, Theodor-Kramer-Gesellschaft, 2002.

**GLAJAR, Valentina**, *The German legacy in East Center Europe as recorded in recent German-language literature*. New York, Cadmen House, 2004.

**HAUSLEITNER, Mariana**, *Die Rumänisierung der Bukowina. Die Durchsetzung des nationalstaatlichen Anspruchs Großrumäniens 1918-1944*. München, R. Oldenburg Verlag, 2001.

**HEPPNER, Harald** (Hg.), *Czernowitz. Die Geschichte einer ungewöhnlichen Stadt*. Köln, Böhlau, 2000.

**JASZI, Oscar**, *The Dissolution of the Habsburg Monarchy*. Chicago, University of Chicago, 1929.

**KIPPER, Christian**, *Die deutsche Minderheitenproblematik in Rumänien: der Sonderweg der Bukowinadeutschen*. München, Verlag „Der Südostdeutsche“, 1991.

**KOTZIAN, Otfried**, *Die Bedeutung der Universität für den „Mythos Czernowitz“*, in **SLAWINSKI, Illona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Glanz und Elend der Peripherie. 120 Jahre Universität Czernowitz*. Bern, Peter Lang Verlag, 1998, p. 15-26.

**LE RIDER Jacques, CSÁKY, Moritz, SOMMER, Monika** (Hg.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*. Innsbruck, Studien Verlag, 2002.

**LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa* [1994]. Paris, Presses universitaires de France, deuxième édition corrigée, 1996.

**PROKOPOWITSCH, Erich**, *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus*. Graz, Köln, Böhlau, 1965.

**REIN, Kurt**, *Czernowitz und die Deutschen*, in **HEPPNER, Harald** (Hg.), *Czernowitz. Die Geschichte einer ungewöhnlichen Stadt*. Köln, Böhlau, 2000, p. 81-102.

**ROBERTSON, Ritchie, TIMMS, Edward** (Dir.), *The Habsburg Legacy, National Identity in Historical Perspective*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 1994.

**SLAWINSKI, Illona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Glanz und Elend der Peripherie. 120 Jahre Universität Czernowitz*. Bern, Peter Lang Verlag, 1998.

**SLAWINSKI, Illona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Die Bukowina: Vergangenheit und Gegenwart*. Bern, Peter Lang, 1995.

**SPURR, David**, *The Rhetoric of Empire*. Durham, Duke PU, 1993.

**STOURZH, Gerald**, *Der nationale Ausgleich in der Bukowina 1909/1910*, in **SLAWINSKI, Illona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Die Bukowina: Vergangenheit und Gegenwart*. Bern, Peter Lang, 1995.

**STOURZH, Gerald**, *Ethnic Attribution in Late Imperial Austria: Good intentions, Evil consequences*, in *The Habsburg Legacy, National Identity in Historical Perspective*. Sous la direction de **Ritchie Robertson** et d'**Edward Timms**. Edinburgh, Edinburgh University Press, 1994, p. 67-83.

**TURCZYNSKI, Emmanuel**, *Geschichte der Bukowina in der Neuzeit. Zur Sozial- und Kulturgeschichte einer mitteleuropäisch geprägten Landschaft*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1993.

**VOLLMER, Johannes, ZÜLCH, Tilman** (Hg.), *Aufstand der Opfer: Verratene Völker zwischen Hitler und Stalin*. Göttingen, Gesellschaft für bedrohte Völker, 1989.

**WAGNER, Rudolf**, *Czernowitz, ehemalige Landeshauptstadt der Bukowina: Stadt der Minderheiten*, in **VOLLMER, Johannes, ZÜLCH, Tilman** (Hg.), *Aufstand der Opfer: Verratene Völker zwischen Hitler und Stalin*. Göttingen, Gesellschaft für bedrohte Völker, 1989, p. 187-189.

**WAGNER, Rudolf**, *Das multinationale österreichische Schulwesen in der Bukowina*. Band 2. München, Verlag des Südostdeutschen Kulturwerks, 1986.

**WAGNER, Rudolf**, *Zur Geschichte und Entwicklung der Stadt Czernowitz bis zum Ende der österreichischen Herrschaft*, in **BORNEMANN, Irma, TIEFENTHALER, Paula, WAGNER, Rudolf** (Hg.), *Czernowitz. Eine Stadt im Wandel der Zeit*. München, Verlag „Der Südostdeutsche“, 1983, p. 7-67.

**WAGNER, Rudolf**, *Die Bukowina und ihre Deutschen*. Wien, Schutzverein Österreichischer Landsmannschaft, 1979.

**WAGNER, Rudolf** (Hg.), *Alma Mater Francisco-Josephina. Die deutschsprachige Nationalitäten-Universität in Czernowitz*. München, Meschendorfer, 1975.

**WLADIKA, Michael**, *Hitlers Vätergeneration. Die Ursprünge des Nationalsozialismus in der k. u. k. Monarchie*. Wien, Böhlau, 2005.

### 1. B. Études sur l'histoire des Juifs de Bucovine

**BREZOVSZKY, Ernst-Peter, SUPPAN, Arnold, VYSLONZIL, Elisabeth** (Hg.), *Multikulturalität und Multiethnizität in Mittel-, Ost- und Südosteuropa*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 1999.

**BROSZAT, Martin**, *Von der Kulturnation zur Volksgruppe. Die nationale Stellung der Juden in der Bukowina im 19. und 20. Jahrhundert*, in *Historische Zeitschrift*. Bd. 200/1965, p. 572-605.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La Bucovine. Éléments d'une histoire politique et culturelle*. Paris, Centre d'études et Institut d'études slaves, 2004, p. 75-108 : *Les Juifs et la culture allemande*.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Paul Celan et la langue roumaine*, in *Biographie et interprétation*. Sous la direction d'A. Corbea-Hoisie. Paris, Éditions Surger de l'Université de Paris VII, 2001, p. 98-118.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Zur deutschsprachigen Kultur der Bukowinaer Juden*, in **BREZOVSZKY, Ernst-Peter, SUPPAN, Arnold, VYSLONZIL, Elisabeth** (Hg.), *Multikulturalität und Multiethnizität in Mittel-, Ost- und Südosteuropa*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 1999, p. 57-62.

**CORBEA-HOISIE, Andrei** (Hg.), *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*. Frankfurt/Main, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, 1998.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz. Bilder einer jüdischen Geschichte*, in **CORBEA-HOISIE** (Hg.), *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*. Frankfurt/Main, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, 1998, p. 7-30.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *La culture juive germanophone de Bucovine et de Czernowitz*, in *Revue germanique internationale*, n°1, 1994, p. 165-182.

**ENGEL-BRAUNSCHMIDT, Annelore, HÜBNER, Eckhard** (Hg.), *Jüdische Welten in Ostmitteleuropa*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 2005.

**GOLD, Hugo** (Hg.), *Geschichte der Juden in der Bukowina*. Bd. I-II. Tel Aviv, Olamenu, 1958 et 1962.

**HÄUSLER, Wolfgang**, *Zur historischen Situation des Ostjudentums in der Habsburgermonarchie*, in **SLAWINSKI, Illona, STRELKA, Joseph P.** (Hg.), *Die Bukowina. Vergangenheit und Gegenwart*. Bern, Peter Lang, 1995, S. 13-34.

**HEYMANN, Florence**, *Le crépuscule des lieux*. Paris, Stock, 2003.

**IANCU, Carol**, *Les Juifs en Roumanie (1919-1938). De l'émancipation à la marginalisation*. Paris-Louvain, Peeters, *Revue des Études juives*, 1996.

**JAWORSKI, Rudolf**, *Voraussetzungen und Funktionsweisen des modernen Antisemitismus in Ostmitteleuropa*, in **ENGEL-BRAUNSCHEIDT, Annelore, HÜBNER, Eckhard** (Hg.), *Jüdische Welten in Ostmitteleuropa*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 2005, p. 29-45.

**REIFER, Manfred**, *Geschichte der Juden in der Bukowina (1919-1944)*, in **GOLD, Hugo** (Hg.), *Geschichte der Juden in der Bukowina*. Tel Aviv, Olamenu, 1962, Bd. II, p. 1-10.

**STOURZH, Gerald**, *Galten die Juden als Nationalität Altösterreichs? Ein Beitrag zur Geschichte des cisleithanischen Nationalitätenrechts*, in *Studia Judaica Austriaca*. Bd. 10 / 1984, S. 73-117.

**VOLLMER, Johannes, ZÜLCH, Tilman** (Hg.). *Aufstand der Opfer. Verratene Völker zwischen Hitler und Stalin*. Göttingen, Gesellschaft für bedrohte Völker, 1989.

### 1. C. Études sur la civilisation et la littérature bucoviniennes

**BORNEMANN, Irma, TIEFENTHALER, Paula, WAGNER, Rudolf** (Hg.), *Czernowitz. Eine Stadt im Wandel der Zeit*. München, Verlag „Der Südostdeutsche“, 1983.

**BRAUN, Helmut**, *Czernowitz: die Geschichte einer untergegangenen Kulturmetropole*. Berlin, Links, 2005.

**COLIN, Amy** (Hg.), *Versunkene Dichtung der Bukowina: eine Anthologie deutschsprachiger Lyrik*. München, Fink, 1994.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitzer Geschichten. Über eine städtische Kultur in Mitteleuropa*. Böhlau, Wien, 2003.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Czernowitz: der imaginierte „Westen im Osten“*, in **LE RIDER Jacques, CSÁKY, Moritz, SOMMER, Monika** (Hg.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*. Innsbruck, Studien Verlag, 2002, p. 79-98.

**CORBEA-HOISIE, Andrei**, *Autour du „méridien“*, „Abrégé de la „civilisation de Czernowitz“, de Karl Emil Franzos à Paul Celan, in **LE RIDER, Jacques, RINNER, Fridrun** (Dir.), *Les littératures de langue allemande en Europe centrale des Lumières à nos jours*. Paris, PUF, 1998, p. 115-162.

**CORBEA-HOISIE, Andrei, ASTNE, Michael** (Hg.), *Kulturlandschaft Bukowina. Studien zur deutschsprachigen Literatur des Buchenlandes nach 1918*. Iassi, Editura universitatii Alexandru Ion Cuza, 1990.

**CORDON, Cécile**, *An den Zeiten Ränder: Czernowitz und die Bukowina; Geschichte, Literatur, Verfolgung, Exil*. Wien, Theodor-Kramer-Gesellschaft, 2002.

**GOLDSCHNIGG, Dietmar, SCHWAB, Anton** (Hg.), *Die Bukowina. Studien zu einer versunkenen literarischen Landschaft*. Tübingen, Francke Verlag, 1990.

**LE RIDER Jacques, CSAKY, Moritz, SOMMER, Monika** (Hg.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*. Innsbruck, Studien Verlag, 2002.

**LE RIDER, Jacques, RINNER, Fridrun** (Dir.), *Les littératures de langue allemande en Europe centrale des Lumières à nos jours*. Paris, PUF, 1998.

**LE RIDER, Jacques**, *La Mitteleuropa* [1994]. Paris, Presses universitaires de France, deuxième édition corrigée, 1996.

**SHCHYHLEVSKA, Natalia**, *Deutschsprachige Autoren aus der Bukowina: die kulturelle Herkunft als bleibendes Motiv in der Identitätssuche deutschsprachiger Autoren aus der Bukowina*. Frankfurt/Main, Bern, Peter Lang, 2004.

**TURCZYNSKI, Emmanuel**, *Geschichte der Bukowina in der Neuzeit. Zur Sozial- und Kulturgeschichte einer mitteleuropäisch geprägten Landschaft*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1993.

**WERNER, Klaus** (Hg.), *Fäden ins Nichts gezogen. Deutschsprachige Dichtung der Bukowina*. Frankfurt/Main, Leipzig, Insel Verlag, 1991.

**WIESNER, Herbert, WICHNER, Ernest** (Hg.), *In der Sprache der Mörder. Eine Literatur aus Czernowitz, Bukowina*. Berlin, Literaturhaus Berlin, 1993.

## 2. Études sur l'Anschluss

*Anschluss 1938*. Protokoll des Symposiums in Wien am 14. und 15. März 1978. Wissenschaftliche Kommission des Theodor-Körner-Stiftungsfonds und des Leopold-Kunschak-Preises zur Erforschung der österreichischen Geschichte der Jahre 1918 bis 1938. München, Oldenburg, 1981.

**ACKERL, Isabella**, *Was the authoritarian, Christian, corporative State an effective means of resisting National Socialism*, in **WRIGHT, William E.** (Ed.), *Austria 1938-1988. Anschluss and fifty years*. Riverside, Ariadne Press, 1995, p. 72-89.

**BOTZ, Gerhard**, *Zwischen Akzeptanz und Distanz. Die österreichische Bevölkerung und das NS-Regime nach dem Anschluss*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 429-456.

**BOTZ, Gerhard**, *Wien vom Anschluss zum Krieg. Nationalsozialistische Machtübernahme und politisch-soziale Umgestaltung am Beispiel der Stadt Wien 1938/1939*. Wien, Jugend und Volk, 1987.

**BOTZ, Gerhard**, *Schuschniggs geplante Volksbefragung und Hitlers Volksabstimmung in Österreich. Ein Vergleich*, in *Anschluss 1938*. Protokoll des Symposiums in Wien am 14. und 15. März 1978. Wissenschaftliche Kommission des Theodor-Körner-Stiftungsfonds und des Leopold-Kunschak-Preises zur Erforschung der österreichischen Geschichte der Jahre 1918 bis 1938. München, Oldenburg, 1978, p. 220-243.

**BOTZ, Gerhard, OXAAL, Ivar, POLLACK, Michael**, (Hg.), *Eine zerstörte Kultur. Jüdisches Leben und Antisemitismus in Wien seit dem 19. Jahrhundert*. Buchlose, Obermayer, 1990.

**DAVIAU, Donald G.**, *The Austrian Writer's Response to National Socialism between 1933 and 1938*, in **WRIGHT, William E.** (Hg.), *Austria 1938-1988. Anschluss and fifty years*. Riverside, Ariadne Press, 1995, p. 91-118.

**DAVIAU, Donald G.** (Hg.), *Austrian writers and the Anschluss: understanding the past, overcoming the past*. Riverside, Ariadne Press, 1991.

**HANISCH, Ernst**, *Österreichische Geschichte 1890-1990. Der lange Schatten des Staates. Österreichische Gesellschaftsgeschichte im 20. Jahrhundert*. Wien, Überreuter, 1994.

**HEISS, Gernot, MATTL, Siegfried, MEISSL, Sebastian, SAURER, Edith, STUHLPFARRER, Karl** (Hg.), *Willfähige Wissenschaft. Die Universität Wien 1938-1945*. Wien, Verlag für Gesellschaftskritik, 1989.

**JAGSCHITZ, Gerhard**, *Die österreichischen Nationalsozialisten*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 229-275.

**JOHNSON, Lonnie R.**, *Interpretating the Anschluss*, in **WRIGHT, William E.** (Hg.), *Austria 1938-1988. Anschluss and fifty years*. Riverside, Ariadne Press, 1995, p. 265-293.

**KLEMPERER, Klemens von**, *Bemerkungen zur Frage „Anschluss“  $\hat{=}$  „Annexion“  $\hat{=}$  Identitätsbewusstsein in der neueren Geschichte Österreichs*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 45-53.

**KREISSLER, Félix**, *De la révolution à l'annexion. L'Autriche de 1918 à 1938*. Paris, PUF, Presses de l'Université de Rouen, 1971.

**LOW, Alfred D.**, *Der Anschluss und die Supermächte*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 437-354.

**MÜLLER, Hans-Harald**, *„Mainacht in Wien“*. *Das Bild des Anschlusses in einem Romanfragment von Leo Perutz*, in **DAVIAU, Donald G.** (Hg.), *Austrian writers and the*

*Anschluss: understanding the past, overcoming the past.* Riverside, Ariadne Press, 1991, p. 187-206.

**NEUGEBAUER, Wolfgang, STEINER, Herbert**, *Widerstand und Verfolgung in Österreich im Zeitraum vom 12. Februar 1938 bis zum 10. April 1938*, in *Anschluss 1938*. Protokoll des Symposiums in Wien am 14. und 15. März 1978. Wissenschaftliche Kommission des Theodor-Körner-Stiftungsfonds und des Leopold-Kunschak-Preises zur Erforschung der österreichischen Geschichte der Jahre 1918 bis 1938. München, Oldenburg, 1981, p. 86-108.

**PANZENBÖCK, Ernst**, *Ein deutscher Traum. Die Anschlussidee und Anschlusspolitik bei Karl Renner und Otto Bauer*. Wien, Europaverlag, 1985.

**PAULEY, Bruce**, *Hitler and the forgotten Nazis: A History of Austrian National Socialism*. London, Macmillan, 1981.

**ROSENKRANZ, Herbert**, *Entrechtung, Verfolgung und Selbsthilfe der Juden in Österreich von März bis Oktober 1938*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 376-418.

**ROSENKRANZ, Herbert**, *Verfolgung und Selbstbehauptung. Die Juden in Österreich 1938-1945*. Wien, Herold Verlag, 1978.

**SCHAUSBERGER, Norbert**, *Deutsche Wirtschaftsinteressen in Österreich vor und nach dem März 1938*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 177-212.

**SCHAUSBERGER, Norbert**, *Der Anschluss und seine ökonomische Relevanz*, in *Anschluss 1938*. Protokoll des Symposiums in Wien am 14. und 15. März 1978. Wissenschaftliche Kommission des Theodor-Körner-Stiftungsfonds und des Leopold-Kunschak-Preises zur Erforschung der österreichischen Geschichte der Jahre 1918 bis 1938. München, Oldenburg, 1981, p. 244-270.

**SCHAUSBERGER, Norbert**, *Der Griff nach Österreich. Der Anschluss*. Wien, Jugend und Volk Verlagsgesellschaft, 1978.

**SCHNEEBERGER, Paul**, *Der schwierige Umgang mit dem Anschluss. Die Rezeption in Geschichtsdarstellungen 1946-1995*. Innsbruck, Studien Verlag, 2000.

**STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990.

**WEINZIERL, Erika**, *Die Anfänge des österreichischen Widerstands*, in **STOURZH, Gerald, ZAAR, Brigitta** (Hg.), *Österreich, Deutschland und die Mächte. Internationale und österreichische Aspekte des Anschlusses vom März 1938*, Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 511-526.

**WEINZIERL, Erika**, *Christen und Juden nach der NS-Machtergreifung in Österreich*, in *Anschluss 1938*. Protokoll des Symposiums in Wien am 14. und 15. März 1978. Wissenschaftliche Kommission des Theodor-Körner-Stiftungsfonds und des Leopold-Kunschak-Preises zur Erforschung der österreichischen Geschichte der Jahre 1918 bis 1938. München, Oldenburg, 1981, p. 175-205.

**WEINZIERL, Ulrich** (Hg.), *Österreichs Fall. Schriftsteller berichten vom Anschluss*. Wien, München, Jugend und Volk, 1987.

**WRIGHT, William E.** (Ed.), *Austria 1938-1988. Anschluss and fifty years*. Riverside, Ariadne Press, 1995.

### 3. Études sur le procès de Nuremberg

**DEHOUST, Peter**, *Heuchler, Henker, Halunken. Die Nürnberger Prozesse vor 50 Jahren*. Coburg, Nation Europa, 1996.

**JESCJECK, Hans-Heinrich**, *Die Verantwortlichkeit der Staatsorgane nach Völkerrecht. Eine Studie zu den Nürnberger Prozessen*. Bonn, Ludwig Röhrscheid Verlag, 1952.

**KASTNER, Klaus**, *Die Völker klagen an. Der Nürnberger Prozess 1945-1946*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005.

**KASTNER, Klaus**, *Von den Siegern zur Rechenschaft gezogen. Die Nürnberger Prozesse*. Nürnberg, Hofmann Verlag, 2001.

**KASTNER, Klaus**, *Der Nürnberger Prozess. Das Verfahren gegen die Hauptkriegsverbrecher 1945-1946 mit 200 Abbildungen*. Nürnberg, Hofmann Druck, 1994.

**KETTENACKER, Lothar**, *Die Behandlung der Kriegsverbrecher als anglo-amerikanisches Rechtsproblem*, in **UEBERSCHÄR, Gerd** (Hg.), *Der Nationalsozialismus vor Gericht. Die alliierten Prozesse gegen Kriegsverbrecher und Soldaten 1943-1952*. Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1999, p. 17-30.

**MASER, Werner**, *Nürnberg. Das Tribunal der Sieger*. Düsseldorf, Econ Verlag, 1977.

**RADLMAIER, Stefan**, *Der Nürnberger Lernprozess. Von Kriegsverbrechern und Starreportern*. Zusammengestellt und eingeleitet von S. Radlmaier. Frankfurt/Main, Eichborn Verlag, 2001.

**SCHWARZWÄLLER, Wulf**, *Der Stellvertreter des Führers. Rudolf Hess. Der Mann in Spandau*. Wien, Verlag Fritz Molden, 1974.

**STEINBACH, Peter**, *Der Nürnberger Prozess gegen die Hauptkriegsverbrecher*, in **UEBERSCHÄR, Gert R.** (Hg.), *Der Nationalismus vor Gericht. Die alliierten Prozesse gegen Kriegsverbrecher und Soldaten 1943-1952*. Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1999, p. 32-44.

**TAYLOR, Telford**, *Die Nürnberger Prozesse. Hintergründe, Analysen und Erkenntnisse aus heutiger Sicht* [1992]. [*The anatomy of the Nuremberg trials. A personal memoir*]. Aus dem Amerikanischen von Micheal Schmidt. München, Wilhelm Heyne Verlag, 1994.

**UEBERSCHÄR, Gert R.** (Hg.), *Der Nationalismus vor Gericht. Die alliierten Prozesse gegen Kriegsverbrecher und Soldaten 1943-1952*. Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1999.

**ZENTNER, Christian**, *Der Nürnberger Prozess. Dokumentation, Bilder, Zeittafel*. Stuttgart, Reichenbach Verlag, 1994.

## **Études sur les écritures de soi**

### **1. Études sur l'écriture autobiographique**

**AICHINGER, Ilse**, *Probleme der Autobiographie als Sprachkunstwerk* [1970], in **NIGGL, Günter** (Hg.), *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989, p. 170-199.

**CARRON, Jean-Pierre**, *Écriture et identité. Pour une poétique de l'autobiographie*. Bruxelles, Éditions OUSIA, 2002.

**CHIANTARETTO, Jean-François**, *De la parole à l'écriture : pour une approche de la sincérité*, in *Écriture de soi et sincérité*. Sous la direction de **J. F. Chiantaretto**. Paris, In Press, 1999.

**CHIANTARETTO, Jean-François**, *De l'acte autobiographique : Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*. Seyssel, Champ Vallon, 1995.

**DILTHEY, Wilhelm**, *Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte*. Leipzig, Dunker & Humbolt, 1883. *Introduction à l'étude des sciences humaines. Essai sur le fondement de l'étude de la société et de l'histoire*. Paris, Presses Universitaires de France, 1942.

**FINCK, Almut**, *Autobiographisches Schreiben nach dem Ende der Autobiographie*. Berlin, Erich Schmidt, 1999.

**GUSDORF, Georges**, *Lignes de vie 1. Auto R bio R graphie*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1991.

**HOLDENRIED, Michaela**, *Autobiographie*. Stuttgart, Reclam, 2000.

**HUBIER, Sébastien**, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris, Armand Colin, 2003.

**LECARME, Jacques, LECARME-TABONE Éliane**, *L'autobiographie*. Paris, Armand Colin, 2004.

**LEITNER, Hartmann**, *Lebenslauf und Identität. Die kulturelle Konstruktion von Zeit in der Biographie*. Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1990.

**LEJEUNE, Philippe**, *Les brouillons de soi*. Paris, Seuil, 1998.

**LEJEUNE, Philippe**, *Le pacte autobiographique*. [1975]. Paris, Éditions du Seuil, nouvelle édition augmentée, 1996.

**MAN, Paul de**, *Die Autobiographie als Maskenspiel*, in **MENKE, Christoph** (Hg.), *Die Ideologie des Ästhetischen*. Frankfurt/ Main, Suhrkamp, p. 131-146.

**MAY, Georges**, *L'autobiographie*. Paris, PUF, 1979.

**MIRAUX, Jean-Philippe**, *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*. Paris, Nathan Université, coll. « 128 », 1996.

**MISCH, Georg**, *Begriff und Ursprung der Autobiographie* [1907], in **NIGGL, Günter** (Hg.), *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989.

**MISCH, Georg**, *Geschichte der Autobiographie*. Erste Hälfte. Frankfurt/Main, G. Schulte-Blumke, 1949. *Geschichte der Autobiographie*. Zweite Hälfte. Frankfurt/Main, G. Schulte-Blumke, 1950, p. 33-54.

**NIGGL, Günter** (Hg.), *Die Autobiographie. Zu Form und Geschichte einer literarischen Gattung*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1989.

**OLNEY, James** (Ed.), *Autobiography: Essays theoretical and critical*. Princeton, Princeton University Press, 1981.

**PASCAL, Roy**, *Die Autobiographie: Gehalt und Gestalt*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1965.

**SPRINKER, Michael**, *Fictions of the self: The end of the autobiography. Metaphors of the self: the meaning of autobiography*, in **OLNEY, James** (Ed.), *Autobiography: Essays theoretical and critical*. Princeton, Princeton University Press, 1981.

**STILL, Oliver**, *Zerbrochene Spiegel. Studien zur Theorie und Praxis modernen autobiographischen Erzählens*. Berlin, Walter de Gruyter, 1991.

**WALDMANN, Günter**, *Autobiographisches als literarisches Schreiben: kritische Theorie, moderne Erzählformen und Rmodelle, literarische Möglichkeiten eigenen autobiographischen Schreibens*. Baltmannsweiler, Schneider-Verlag, 2000.

## 2. Études sur les écritures de soi non référentielles

**COLONNA, Vincent**, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*. Auch, Tristram, 2004.

**COLONNA, Vincent**, *L'autofiction. Essai sur la fiction de soi en littérature*. Paris, EHSS, Thèse sur microfiche, 1989.

**DOUBROVSKY, Serge**, *Ne pas assimiler autofiction et autofabulation*, in *Le magazine littéraire*, n°440, mars 2005, p. 28.

**DOUBROVSKY, Serge**, *Entretien avec Philippe Vilain*, in **VILLAIN, Philippe**, *La défense de Narcisse*. Paris, Grasset, 2005, p. 180-235.

**DOUBROVSKY, Serge**, *Autobiographie. Vérité. Psychanalyse. Autobiographiques. De Corneille à Sartre*. Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

**GASPARINI, Philippe**, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*. Paris, Éditions du Seuil, 2004.

**HUBIER, Sébastien**, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*. Paris, Armand Colin, 2003.

**MATTIUSI, Laurent**, *Fictions de l'ipséité. Essai sur l'invention narrative de soi*. Genève, Librairie Droz, 2002.

**VILAIN, Philippe**, *La défense de Narcisse*. Paris, Grasset, 2005.

## **Études sur l'approche de l'espace**

### **V. 1. Études sur la géocritique**

**WESTPHAL, Bertrand**, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Éditions de Minuit, 2007.

**WESTPHAL, Bertrand**, *Pour une approche géocritique des textes*, in *La géocritique. Mode d'emploi*, p. 9-40. Sous la direction de **B. Westphal**. Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2001.

### **V. 2. Autres études sur l'approche de l'espace**

**ANTONOLI, Manola**, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris, l'Harmattan, 2003.

**BROSSEAU, Marc**, *Des romans-géographes*. Paris, L'Harmattan, 1996.

**DELEUZE, Gilles**, *Dialogues*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996.

**DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix**, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris, Éditions de Minuit, 1980.

**LEFEBVRE, Henri**, *La production de l'espace* [1974]. Paris, Anthropos, 1986.

**LOTMAN, Youri**, *La sémiotique* [1966]. Traduit du russe par A. Ledenko. Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », 1999.

**PEREC, Georges**, *Espèces d'espaces* [1974]. Paris, Galilée, 1985.

**SERRES, Michel**, *Atlas* [1994]. Paris, Flammarion, 1996.

**VIRILLIO, Paul**, *L'espace critique*. Paris, Christian Bourgeois, 1984.

### Autres ouvrages

**ALT, Hans-Peter**, *Kain oder der Preis der Selbstverwirklichung*. München, Kösel-Verlag, 1991.

**BAKHTINE, Mikhaïl**, *Esthétique et théorie du roman* [1975]. Traduit du russe par Daria Olivier. Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987.

**BAYER, Dorothee**, *Der triviale Familien- und Liebesroman im 20. Jahrhundert*. Tübinger Vereinigung für Volkskunde E. V. Tübingen Schloss, 1971. 2. erweiterte Auflage.

**CANETTI, Elias**, *Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend* [1977]. Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1997.

**CANETTI, Elias**, *Masse und Macht* [1960]. Frankfurt/Main, Fischer Taschenbuch Verlag. 31. Auflage, 2006.

**CANETTI, Elias**, *Masse et puissance* [1960]. Traduit de l'allemand par Robert Rovini [1966 pour la traduction française]. Paris, Gallimard, 2011

**CANETTI, Veza**, *Die Schildkröten* [1939]. München, Deutscher Taschenbuchverlag, 2002.

**CASTONIER, Elisabeth**, *Unwahrscheinliche Wahrheiten*. Berlin, München, Wien, F. A. Herbig Verlagsbuchhandlung, 1975.

**CHAUNU, Pierre**, *La civilisation des Lumières*. Paris, Arthaud, 1972.

**DOUBROVSKY, Serge**, *Fils* [1977]. Paris, Gallimard, 2001.

**EHRENSTEIN, Walter**, *Die Entpersönlichung. Masse und Individuum im Lichte neuer Erfahrungen*. Frankfurt/Main, Verlag Dr. Waldemer Kramer, 1952.

**EIGLER, Friederike**, *Das autobiographische Werk von Elias Canetti*. Tübingen, Stauffenburg, 1988.

**FRANZOS, Karl Emil**, *Aus Halb-Asien. Kulturbilder aus Galizien, der Bukowina, Südrußland und Rumänien* [1876]. 6. Auflage. Stuttgart, Cotta, 1927.

**GADAMER, Hans-Georg**, *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. Tübingen, Mohr, 1960. *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Traduit de l'allemand par Pierre Fruchon. Paris, Seuil, 1996.

**GREVENS, Ina-Maria**, *Auf der Suche nach Heimat*. München, C. H. Beck, 1979.

**HIENGER, Jörg** (Hg.), *Unterhaltungsliteratur. Zu ihrer Theorie und Verteidigung*. Göttingen, Vandenhoeck&Ruprecht, 1976.

**KAUS, Gina**, *Ein Mädchen aus Wien*. München, Albrecht Knaus Verlag, 1979.

**KENK, Françoise**, *Elias Canetti. Un auteur énigmatique dans l'histoire intellectuelle*. Paris, L'Harmattan, 2003.

**KURTH, Wolfram**, *Menschen und Massen. Erkenntnisse psychologischer Phänomene der seelischen Massenerkrankungen in der Geschichte bis zur Gegenwart*. Rattigen, Henn Verlag, 1976.

**LE BON, Gustave**, *Psychologie des foules* [1895]. Paris, PUF, 1947.

**LEONARD-ROQUES, Véronique**, *Caïn, figure de la modernité*. Paris, Honoré Champion, 2003.

**LOURENÇO, Edouardo**, *Fernando Pessoa, roi de notre Bavière*. Paris, Éditions Chandeigne, 1997.

**MAGRIS, Claudio**, *Danube* [1986]. Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, 1988 pour l'édition française. Paris, Gallimard, 1988.

**MAGRIS, Claudio**, *Le mythe et l'empire dans la littérature autrichienne moderne* [1963]. Paris, L'Arpenteur, 1991.

**MANN, Golo**, *Geschichte des 19. und des 20. Jahrhunderts*. Frankfurt/Main, 1966.

**MARKEL, Michael, MOTZAN, Peter** (Hg.), *Deutsche Literatur in Rumänien und das „Dritte Reich“: Vereinnahmung & Verstrickung & Ausgrenzung*. München, IKGS Verlag, 2003.

**PERUTZ, Leo**, *Mainacht in Wien*. München, Deutscher Taschenbuchverlag, 2007.

**PESSOA, Fernando**, *Le livre de l'intranquillité*. Traduit du portugais par Françoise Laye. Paris, Christian Bourgeois, 1999.

**POTT, Hans-Georg**, *Der „naie“ Heimatroman? Zum Konzept ‚Heimat, in der neueren Literatur*, in **POTT, Hans-Georg** (Hg.), *Literatur und Provinz. Das Konzept ‚Heimat, in der neueren Literatur*. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1986.

**POTT, Hans-Georg** (Hg.), *Literatur und Provinz. Das Konzept ‚Heimat, in der neueren Literatur*. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1986.

**RICOEUR, Paul**, *Du texte à l'action*. Paris, Éditions du Seuil, 1986.

**ROTH, Joseph**, *Die Kapuzinergruft* [1938], in *Romane und Werke 6. Romane und Erzählungen 1936-1940*. Herausgegeben und mit einem Nachwort von Fritz Hackert. Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1991.

**ROTH, Joseph**, *Radetzkmarsch* [1932], in *Joseph Roth Werke 5. Romane und Erzählungen 1930-1936*. Herausgegeben und mit einem Nachwort von Fritz Hackert. Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1990.

**ROUSSEAU, Jean-Jacques**, *Les confessions (Livres I à VI)*. Paris, Le Livre de Poche – Classiques, 2011.

**SCHÄFER, Hans-Dieter**, *Das gespaltene Bewusstsein. Über deutsche Kultur und Lebenswirklichkeit 1933-1945*. München, Carl Hanser Verlag, 1981.

**SCHNELL, Ralf**, *Dichtung in finsternen Zeiten. Deutsche Literatur und Faschismus*. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch, 1998.

**TABUCCHI, Antonio**, *La nostalgia du possible. Sur Pessoa*. Paris, Seuil, 1998.

**WEBER, Julia**, *Das multiple Subjekt. Randgänge ästhetischer Subjektivität bei Fernando Pessoa, Samuel Beckett und Friederike Mayröcker*. München, Wilhelm Fink Verlag, 2010.

**WHITESIDE, Andrew G.**, *Socialism of fools: Georg Ritter von Schönerer and Austrian Pan-Germanism*. University of California, 1975.

**ZACCARIA, Paola**, *Mappe senza frontiere. Cartografie letterarie dal Modernismo al Tansnazionalismo*. Bari, Palomar Athenaeum, 1999.

**ZUCKMAYER, Carl**, *Als wär's ein Stück von mir. Horen der Freundschaft*. 33. Auflage. Frankfurt/Main, Fischer Taschenbuchverlag, 2007.

## Les écritures de soi dans l'œuvre de Gregor von Rezzori

### Résumé

Témoin des principaux événements géopolitiques de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle (l'effondrement de l'empire habsbourgeois, la Seconde Guerre mondiale, l'*Anschluss* et le procès de Nuremberg), Rezzori examine les contours de son identité dans le cadre des écritures de soi. Son but est d'interroger les conditions nécessaires à l'affirmation d'une voix individuelle alors que la réalité est entraînée dans un inexorable processus de dislocation et d'hétérogénéisation et qu'elle confronte le sujet à l'épreuve du décentrement et de la déterritorialisation. Loin de céder au pessimisme, Rezzori assume ses fêlures grâce à l'écriture autobiographique dont il remet en cause les modalités. Pour qu'elle intègre la part de négativité inhérente à son moi, l'auteur la fonde sur une stratégie mémorielle singulière : celle de l'*Epochenverschleppung*. Cette dernière le place dans une position anachronique, sans le couper du présent parce qu'elle l'oblige à sonder de manière critique les pertes endurées à la lumière du présent. Écrire ses déchirures dans un espace autobiographique renouvelé permet à Rezzori de laisser des traces et de résister ainsi au pouvoir d'effacement de l'Histoire.

### Mots clés

Rezzori, écritures de soi, identité, histoire, décentrement, *Epochenverschleppung*, résistance.

### Rezzori's Writing of the Self

#### Abstract

Having witnessed the major geopolitical events of the first half of the 20<sup>th</sup> century (the fall of the Habsburg Empire, the Second World War, the *Anschluss* and the Nuremberg Trials), Rezzori explores the outlines of his own identity through his autobiographical writing. He aims to investigate the conditions that are necessary for asserting an individual voice in a reality characterised by a process of dislocation and disintegration, in which the subject is faced with its own decentralisation and deterritorialisation. Far from wallowing in pessimism, Rezzori confronts the crevices of his self in his autobiographical writing, while at the same time questioning the methods of such writing. In order to embrace the element of negativity that his self comprises, the author bases his autobiographical writing, in both its hypothetical and referential forms, on a unique memorial strategy: that of *Epochenverschleppung*. This places Rezzori in an anachronistic position without cutting him off from the present as it challenges him to examine past losses critically in the light of the present. By exploring the fissures in his identity in a renewed autobiographical space, Rezzori leaves his own imprint and thereby counteracts the obliterating power of History.

#### Keywords

Rezzori, writing of the self, identity, history, disorientation, *Epochenverschleppung*, resistance.